TRAITÉ

DE

MÉTAPSYCHIQUE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

Autres ouvrages de M. le Prof. CHARLES RICHET

La chaleur animale. 1 vol. in-8 cart.

Essai de psychologie générale. 11e édit., 1 vol. in-18 avec figures.

Physiologie : travaux du laboratoire de la Faculté de médecine :

Tome I : *Chaleur animale, Système nerveux* (épuisé).

Tome II : *Chimie physiologique, Toxicologie* (épuisé).

Tome III : *Chloralose, Sérothérapie, Tuberculose, Défense de l'organisme.* 1 vol. in-8.

Tome IV : *Appareils glandulaires, Nerfs et muscles, Sérothérapie, Chloroforme.* 1 vol. in-8.

Tome V : *Muscles et nerfs ; Thérapeutique de l'épilepsie. Zomothérapie. Réflexes psychiques.* 1 vol. in-8.

Tome VI : *Anaphylaxie, Alimentation, Toxicologie.* 1 volume in-8.

Tome VII : *Anaphylaxie. Fermentation lactique, Antiseptiques, Toxicologie générale.*

Dictionnaire de physiologie, publié avec la collaboration de divers savants.

Chaque volume, 25 fr. ; se compose de trois fascicules se vendant séparément chacun.

Tomes I à X (de *A* à *Lum*).

L'Anaphylaxie, 3e édition. 1 vol. in-16.

Ce que toute femme doit savoir (*Leçons aux infirmières de la Croix-Rouge*). 1 vol. in-16.

Le problème des causes finales, en collaboration avec M. Sully-Prudhomme, de l'*Académie française*. 3e édit. 1 vol. in-16.

La sélection humaine. 1 vol. in-8.

Traité de physiologie médico-chirurgicale (en collaboration avec le Dr Ch. Richet fils). 2 forts vol. gr. in-8.

Les cahiers de Joachim Legris, publiés par Ch. Richet, 1 vol. in-16. (*Sous presse*).

LIBRAIRIE HACHETTE

Abrégé d'histoire générale. 2e édition, 1 fort vol. in-8.

CHARLES RICHET

Professeur à l'Université de Paris,
Membre de l'Institut.

Alberto S. Pedroso.
14. Avenida de Acosta. (Víbora.)

TRAITÉ

DE

MÉTAPSYCHIQUE

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1922

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

19.N.94.

Copyright by Charles Richet,
Paris, Janvier 1922.

Omnia jam fient fieri quæ posse negabam.

Ce livre est dédié à la mémoire de mes illustres amis et maîtres

Sir WILLIAM CROOKES
et FRÉDÉRIC MYERS

qui, aussi grands par le courage que par la pensée, ont tracé les premiers linéaments de cette science.

BF1032
.R5

AVANT-PROPOS

Ceux qui espèrent trouver dans ce livre des considérations nuageuses sur les destinées de l'homme, sur la magie, sur la théosophie, seront déçus. J'ai voulu tenter d'écrire un livre de science, non de rêve. Je me suis donc contenté d'exposer les faits et de discuter leur réalité, non seulement sans prétendre à une théorie, mais même en mentionnant à peine les théories ; car celles qu'on a jusqu'ici proposées, en métapsychique, me paraissent d'une fragilité effarante.

Qu'une théorie passable puisse quelque jour être présentée, c'est possible, presque probable. Mais l'heure n'est pas venue encore, puisqu'on conteste les faits sur lesquels aurait à s'édifier une théorie quelconque. Il faut donc d'abord établir les faits, les présenter dans leur ensemble et dans leur détail, pour en approfondir les conditions. C'est notre devoir préalable : c'est même notre seul devoir.

La tâche est d'ailleurs assez lourde. En effet, comme il s'agit de phénomènes peu habituels, le public et les savants ont pris le parti de les nier, tout simplement, sans examen.

Cependant ces faits existent : ils sont nombreux, authentiques, éclatants. On en trouvera dans le cours de cet ouvrage des exemples si abondants, si précis, si démonstratifs, que je ne vois pas comment un savant de bonne foi, s'il consent à l'examen, oserait les révoquer tous en doute.

On peut résumer en trois mots les trois phénomènes fondamentaux qui constituent cette science nouvelle.

1° La *cryptesthésie* (*lucidité* des auteurs anciens) ; c'est-à-dire une faculté de connaissance qui est différente des facultés de connaissance sensorielles normales.

2° La *télékinésie ;* c'est-à-dire une action mécanique différente des forces mécaniques connues, qui s'exerce sans contact, à distance, dans des conditions déterminées, sur des objets ou des personnes.

3° *L'ectoplasmie* (*matérialisation* des auteurs anciens) ; c'est-à-dire la formation d'objets divers qui le plus souvent semblent sortir du corps humain et prennent l'apparence d'une réalité matérielle (vêtements, voiles, corps vivants).

Voilà toute la métapsychique. Il me semble qu'aller jusque-là, c'est aller déjà très loin. Plus loin, ce n'est pas encore de la science.

Mais je prétends que la science, la sévère et inexorable science, doit admettre ces trois étranges phénomènes qu'elle s'est refusé jusqu'à présent à reconnaître.

En écrivant ce livre sous la forme qui est donnée aux traités classiques des autres sciences, physique, botanique, pathologie, nous avons voulu arracher aux faits qu'on appelait occultes, et dont beaucoup sont indiscutablement réels, l'apparence surnaturelle et mystique que leur ont prêtée les personnes qui ne les niaient pas [1].

1. Pour la bibliographie, qui n'a d'ailleurs pas la prétention d'être complète, on a adopté l'abréviation A. S. P. pour *Annales des sciences psychiques*, et P. S. P. R. pour *Proceedings of the Society for psychical Research*, J. S. P. R. pour *Journal of the Society for psychical Research*. Am. S. P. R. pour *Proceedings of the American Society for psychical Research*.

TRAITÉ DE MÉTAPSYCHIQUE

LIVRE PREMIER

DE LA MÉTAPSYCHIQUE EN GÉNÉRAL

§ 1. — DÉFINITION ET CLASSIFICATION

De tout temps les hommes ont constaté que des faits singuliers, irréguliers, imprévoyables, se mêlaient aux événements ordinaires de l'existence quotidienne. Alors, ne pouvant pas trouver d'explication rationnelle, ils ont supposé l'intervention de forces surnaturelles, et l'action de Dieux ou de Démons tout puissants.

Peu à peu, avec les progrès de nos connaissances, la foi en ces ingérences, divines ou démoniaques, dans nos petites affaires humaines, a perdu du terrain. Qu'il s'agisse d'une aurore boréale, d'une éclipse, d'une comète, ou simplement d'un orage, nous ne voyons plus là aujourd'hui qu'un phénomène naturel dont nous avons appris à préciser quelques lois. Qu'il s'agisse de l'épilepsie ou de l'attaque hystérique, nous ne faisons comparaître ni Hercule, ni Satan[1].

Pourtant nos sciences, malgré leurs prodigieux progrès, n'ont pas pu donner la raison d'être de certains phénomènes exceptionnels auxquels les lois jusqu'ici connues de la physique, de la chimie, de la physiologie, ne s'appliquent plus. Comme ces événements et ces forces étaient inexplicables par la science classique, la science classique a pris un parti très commode : elle les a ignorés. Mais ces

1. La bibliographie des sciences magiques est tout un monde. Si l'on veut en avoir une idée, même incomplète, on consultera Græsse (G. J. Th.). *Bibliotheca magica et pneumatica*, Leipzig, Engelmann, in-8°, 1843, 175 p., et R. Yves-Plessis. *Essai d'une bibliographie française de la sorcellerie*, Paris, Chacornac, 1900.

faits étranges, qu'ils soient niés ou acceptés, *n'en existent pas moins.*

Qu'un fait rentre ou ne rentre pas dans le cadre des notions enseignées, vraiment cela lui importe peu.

Il nous a paru qu'il fallait présenter dans leur ensemble l'exposé méthodique de ces phénomènes. Il est inadmissible que, pour inhabituels qu'ils soient, ils ne soient pas soumis, eux aussi, à des lois, et par conséquent accessibles à l'étude, c'est-à-dire à la science. Oui ! Nous croyons qu'il peut y avoir une science, ou tout au moins une étude, du surnaturel et de l'occulte.

Mais le mot *surnaturel*, comme le mot *supranormal* de Fr. Myers, est mauvais, car il ne peut y avoir dans l'univers que du naturel et du normal. Un fait, du moment qu'il existe, est nécessairement naturel et normal. Nous rejetons donc les mots de *supranormal* et de *surnaturel*, de même que le mot *occulte*, car sciences occultes, cela veut dire, et très naïvement, qu'elles sont mystérieuses, et par conséquent inabordables pour nous. En 1905, j'ai proposé le terme de *métapsychique* qui a été unanimement accepté. Ce mot a pour lui (et ce n'est pas négligeable) l'autorité d'Aristote. Aristote, ayant traité des forces physiques, a voulu écrire ensuite un chapitre sur les grandes lois de la nature qui dépassent les choses de la physique, et il a intitulé ce livre : « *Après les choses physiques* » (μέτα τα φυσικα, métaphysique) [1].

Il importe maintenant de définir la métapsychique.

Ce qui caractérise le fait métapsychique, quel qu'il soit, c'est qu'il semble dû à une intelligence inconnue (humaine ou non humaine). Dans la nature nous ne voyons d'intelligence que chez les êtres vivants : chez l'homme, nous ne voyons d'autre source de connaissance que par les sens. Nous laissons à la psychologie (classique) l'étude de l'intelligence des animaux et de l'homme. Les phénomènes métapsychiques sont autres : *ils paraissent dus à des forces intelligentes inconnues, en comprenant dans ces intelligences inconnues les étonnants phénomènes intellectuels de nos inconsciences.*

1. Quand j'ai présenté pour la première fois en 1905, dans mon adresse présidentielle à la S. P. R. de Londres, le mot de métapsychique, M. W. Lutoslawski m'a fait observer que dans un écrit polonais (Cracovie, 1902, *Wyklady Jagiellonskie*), il avait déjà suggéré ce mot, mais ce fut pour des notions assez différentes. E. Boirac a proposé le terme de *parapsychique*, qui n'a pas prévalu, tandis que le vocable de métapsychique est maintenant partout adopté.

La métapsychique, — en laissant de côté, bien entendu, la psychologie dont l'objet est nettement limité — est la seule science qui étudie des forces intelligentes. Toutes les autres forces que les savants ont jusqu'à présent étudiées et analysées au point de vue de leurs causes et de leurs effets, sont des forces aveugles, qui n'ont pas conscience d'elles-mêmes, dépourvues de caprice, autrement dit de personnalité et de volonté. Le chlore se combine au sodium sans que nous puissions soupçonner la plus petite parcelle d'intellectualité dans le chlore et le sodium. Le mercure se dilate par la chaleur sans rien y comprendre, et sans rien y pouvoir modifier. Le soleil projette ses rayons caloriques, électriques et lumineux dans les espaces, sans aucune intention volontaire, sans fantaisie, sans choix, sans personnalité pensante.

Or les forces qui déterminent les pressentiments, les télépathies, les mouvements d'objets sans contact, les apparitions, et certains phénomènes mécaniques et lumineux paraissent ne pas être aveugles et inconscientes, comme le chlore, le mercure et le soleil. Elles n'ont pas ce caractère de fatalité attaché aux phénomènes mécaniques et chimiques de la matière. Elles semblent avoir des intellectualités, des volontés, des *intentions*, qui ne sont peut-être pas humaines, mais qui, en tout cas, ressemblent aux volontés et aux intentions humaines. L'intellectualité, c'est-à-dire le choix, l'intention, la décision conforme à quelque volonté personnelle, inconnue, voilà le caractère de tout phénomène métapsychique.

Je diviserai la métapsychique en métapsychique *objective* et métapsychique *subjective*.

La métapsychique objective mentionne, classe, analyse certains phénomènes extérieurs, perceptibles à nos sens, *mécaniques*, *physiques ou chimiques*, qui ne relèvent pas des forces actuellement connues, et qui paraissent avoir un caractère intelligent.

La métapsychique subjective étudie des phénomènes qui sont exclusivement *intellectuels*. Ils se caractérisent par la notion de certaines réalités que nos sensations n'ont pu nous révéler. Tout se passe comme si nous avions une faculté mystérieuse de connaissance, une *lucidité* que notre classique physiologie des sensations ne peut encore expliquer. — Je propose d'appeler *cryptesthésie*, c'est-à-dire sensibilité dont la nature nous échappe, cette faculté nouvelle.

La métapsychique subjective est donc la science qui traite de phénomènes uniquement mentaux et qu'on peut admettre sans rien changer à toutes lois connues de la matière vivante ou inerte, ni aux diverses énergies physiques, lumière, chaleur, électricité, attraction, que nous avons l'habitude de mesurer et de déterminer.

Au contraire, la métapsychique objective traite de certains phénomènes matériels que la mécanique ordinaire n'explique pas : mouvements d'objets sans contact, maisons hantées, fantômes, matérialisations photographiables, sonorités, lumières, toutes réalités tangibles, accessibles à nos sens.

Autrement dit, la métapsychique subjective est intérieure, psychique, non matérielle : la métapsychique objective est matérielle et extérieure.

La limite entre les deux ordres de phénomènes est parfois incertaine ; mais souvent elle est très tranchée, et nulle confusion n'est possible. Par exemple, à Paris, le 11 juin 1904, l'assassinat de la reine Draga est formellement indiqué, alors qu'il n'y avait, à la médium qui l'a révélé, aucune connaissance rationnelle possible de ce crime, qui s'est produit à Belgrade à la minute même où il a été indiqué à Paris. Voilà un fait de métapsychique subjective.

Eusapia Paladino met ses mains à cinquante centimètres au-dessus d'une lourde table : on lui tient les mains, les pieds, les genoux, le torse, la tête, la bouche : alors la table se soulève des quatre pieds sans contact. Fait de métapsychique objective.

Souvent les phénomènes participent aux deux métapsychiques à la fois. Alors la dissociation est difficile, sinon impossible. A voit apparaître l'image B de son père mourant. Evidemment c'est une vision uniquement subjective si d'autres personnes étaient à côté de A et n'ont rien vu. Mais, si l'image de B, en même temps qu'elle apparaissait à A, a été vue par d'autres personnes que par A, si de plus l'apparition a pu être photographiée, si elle a laissé sa trace sur des plaques sensibles, ce n'est pas seulement un fait subjectif, c'est encore un fait objectif, car il y a eu un phénomène matériel, et la vision qu'a eue A cesse d'être un phénomène subjectif.

La fréquence des phénomènes subjectifs est bien plus grande que celle des phénomènes objectifs : les médiums donnant des phéno-

mènes objectifs sont rares. D'ailleurs, quand il se produit des phénomènes matériels, presque toujours il y a simultanément des faits importants de métapsychique subjective qui se trouvent mêlés aux phénomènes matériels.

La métapsychique peut donc se définir : *une science qui a pour objet des phénomènes, mécaniques ou psychologiques, dus à des forces qui semblent intelligentes ou à des puissances inconnues latentes dans l'intelligence humaine.*

C'est donc une science profondément mystérieuse encore. Son mystère même fait qu'il faut en aborder l'étude avec une prudence scientifique extrême.

§ 2. — Y A-T-IL UNE MÉTAPSYCHIQUE ?

La question doit être posée ; car, pour beaucoup de savants, rien de ce qui est allégué dans le domaine du magnétisme et du spiritisme ne mérite d'être considéré comme sérieux. « On ne fait pas, disent-ils, une science avec des commérages ; or les récits épars que vous apportez ne sont que des commérages. Les hallucinations, racontées avec force détails par des gens naïfs, appartiennent au domaine de l'aliénation mentale, et les représentations données par les médiums, à de vulgaires escroqueries. Les médiums qui se prétendent doués de propriétés surnaturelles, et qui disent être des intermédiaires entre le monde des morts et le monde des vivants, sont des hallucinés ou des farceurs. Dès qu'on prend des précautions contre la crédulité et la fraude, toujours on finit par dévoiler l'erreur ou l'imposture. Devant des commissions d'enquête ayant quelque autorité scientifique, jamais un fait irrécusable de lucidité ou de mouvements d'objets sans contact n'a pu être établi. Si l'on élimine les hasards, les fautes d'observation, les supercheries, il ne reste plus rien de la soi-disant métapsychique qu'une immense illusion. A mesure que les conditions sont plus rigoureuses, les phénomènes deviennent moins intenses, et finalement s'évanouissent. Une science se prétendant expérimentale et s'appuyant sur des expériences qui ne peuvent se répéter, ce n'est pas une science. Vous affirmez des faits extraordinaires, invraisem-

blables, qui renversent tout ce que la science a jusqu'ici reconnu comme vrai, mais vous êtes incapables d'en donner la preuve, car jusqu'ici cette preuve a échappé à toute recherche méthodique. Ce n'est pas à nous de prouver que les faits affirmés par vous sont faux ; c'est à vous de nous prouver qu'ils sont vrais.

« Et puis, même si nous les voyions, ces faits étranges, nous nous croirions dupés ou illusionnés, car vous évoluez parmi des imposteurs, et vos affirmations sont trop absurdes pour être vraies. »

Tel est à peu près le langage des savants honorables qui dénient à la métapsychique toute réalité. S'ils avaient raison, ce livre serait terriblement inutile, voire ridicule. Il pourrait s'intituler : *Traité d'une erreur.*

Mais pour notre part, comme nous essaierons d'en donner la preuve abondante, nous croyons que ces faits, qu'on appelle occultes parce qu'ils sont incompris, existent.

Nous avons lu et relu, étudié et analysé les ouvrages qui ont été écrits sur ce sujet, et nous déclarons énormément invraisemblable, et même impossible, que des hommes illustres et probes, comme sir William Crookes, sir Oliver Lodge, Reichenbach, Russell Wallace, Lombroso, William James, Schiaparelli, Fr. Myers, Zöllner, A. de Rochas, Ochorowicz, Morselli, sir William Barrett, Ed. Gurney, C. Flammarion, et tant d'autres, se sont laissé tous, à cent reprises difrentes, malgré leur science, malgré leur vigilante attention, duper fépar des fraudeurs, et qu'ils furent victimes d'une étonnante crédulité. Ils n'ont pas pu être *tous et toujours* assez aveugles pour ne pas apercevoir des fraudes qui ont dû être grossières ; assez imprudents pour conclure quand aucune conclusion n'était légitime ; assez malhabiles pour ne jamais, ni les uns, ni les autres, faire une seule expérience irréprochable. *A priori,* leurs expériences méritent d'être méditées sérieusement, et non rejetées avec mépris [1].

1. Voici comment ose s'exprimer un illustre savant anglais, lord Kelwin (cité par Fr. Myers, A. S. P., 1904, XIV, 365).

« Je tiens à repousser toute apparence d'une tendance à accepter cette misérable superstition du magnétisme animal, des tables tournantes, du spiritisme, du mesmérisme, de la clairvoyance, des coups frappés. Il n'y a pas un septième sens d'espèce mystique. La clairvoyance et le reste sont le résultat de mauvaises observations, mêlées à un esprit d'imposture volontaire, agissant sur des âmes innocentes et confiantes. »

Tel est le degré d'aveuglement auquel est conduit un des plus grands esprits de

L'histoire des sciences nous apprend que les découvertes les plus simples ont été repoussées, *à priori*, sous prétexte qu'elles étaient contradictoires avec la science. L'anesthésie chirurgicale fut niée par Magendie. Le rôle des microbes a été contesté pendant vingt ans par tous les académiciens de toutes les Académies. Galilée a été mis en prison pour avoir dit que la terre tourne. Bouillaud a déclaré que le téléphone n'était que de la ventriloquie. Lavoisier a dit que nulles pierres ne tombent du ciel, parce qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel. La circulation du sang n'a été admise qu'après quarante ans de stériles discussions. Dans un discours prononcé en 1827, à l'Académie des Sciences, mon arrière-grand-père, P.-S. Girard, considérait comme une folie l'idée qu'on peut par des conduits amener de l'eau dans les étages élevés de chaque maison. En 1840, J. Müller affirmait qu'on ne pourra jamais mesurer la vitesse de l'influx nerveux. En 1699, Papin construisait un premier bateau à feu. Cent ans plus tard, Fulton refaisait cette découverte, et elle ne fut reconnue applicable à la navigation que vingt ans après. Quand, en 1892, guidé par mon illustre maître Marey, je faisais mes premiers essais d'aviation, je n'ai trouvé qu'incrédulité, dédain et sarcasme. On pourrait écrire tout un volume en contant les billevesées qui furent dites, au moment de chaque découverte, contre cette découverte même.

Remarquons qu'il n'est pas ici question du vulgaire ; — l'opinion du vulgaire est sans importance, — mais des savants. Or les savants s'imaginent qu'ils ont tracé des limites que la science future ne saurait franchir. Comme le dit spirituellement C. Flammarion, « passés à l'état de bornes, ils jalonnent la route du progrès ».

Lorsqu'ils déclarent que tel ou tel phénomène est impossible, ils confondent très malheureusement ce qui est *contradictoire* avec la science, et ce qui est *nouveau* dans la science. Il faut insister ; car c'est là la cause profonde du cruel malentendu.

Les corps se dilatent par la chaleur. Alors, si quelqu'un vient nous dire que le mercure, le cuivre, le plomb, l'hydrogène, dans les conditions habituelles de notre expérimentation, ne se dilatent pas

notre époque ; il ne daigne ni regarder, ni étudier, ni essayer de comprendre. Il nie. C'est beaucoup plus facile.

quand on les chauffe, j'aurai le droit de nier cette affirmation ; car il y a là flagrante contradiction avec les faits observés, constatés et étudiés chaque jour. Mais qu'on ait découvert un métal nouveau, et qu'un savant nous vienne dire que ce métal, au lieu de se dilater, se contracte par la chaleur, je n'aurai pas le droit de nier *a priori*. Si invraisemblable que soit cette anomalie aux lois de la physique, je devrai, sous peine d'une blâmable présomption, vérifier cette assertion singulière, puisqu'il s'agit d'une substance nouvelle, peut-être différente des autres.

Toute vérité nouvelle est d'une extrême invraisemblance. Or il s'en présente à chaque instant dans l'évolution des sciences, et, dès qu'un chercheur quelconque en émet une, elle suscite toutes les indignations. Au lieu de vérifier, on nie.

Claude Bernard dit que les animaux fabriquent du sucre. Alors aussitôt les objections se multiplient. « C'est déranger l'harmonie du monde vivant que d'admettre la formation du sucre par les animaux. Ce sont les végétaux qui font du sucre, et les animaux qui le consomment. Le sucre qu'on a trouvé dans les organismes animaux était du sucre amassé par l'alimentation, ou résultant d'une altération cadavérique. Bref le sucre ne peut pas être fabriqué par un organisme animal. »

On sait ce que ces phrases sont devenues.

Supposons qu'on n'ait encore aucune connaissance des propriétés attractives de l'aimant, et que l'aimant soit un corps extrêmement rare, presque introuvable. Arrive un voyageur qui, ayant rencontré un aimant, mais ne pouvant le retrouver, raconte qu'il a vu un corps qui attire le fer. Son affirmation provoquera une indignation et une dénégation universelles. Pourquoi le fer a-t-il cette propriété que ne possèdent ni le cuivre, ni le plomb, ni aucun autre corps ? Pourquoi un corps qui attire ? Jamais on n'a rien vu de semblable. Si c'était chose véritable, on la connaîtrait depuis longtemps[1].

Tout ce que nous ignorons paraît toujours invraisemblable. Mais les invraisemblances d'aujourd'hui deviendront demain des vérités élémentaires.

1. Quand on a parlé de la contagion de la tuberculose, un professeur de la Faculté de Paris a dit : « Si la tuberculose était contagieuse, on le saurait ». Et à l'Académie de Médecine, on l'a, presque unanimement, en 1878, approuvé.

Pour ne prendre que les découvertes presque contemporaines, celles qu'à cause de mon grand âge j'ai pu voir se développer sous mes yeux, j'en prendrai quatre qui eussent paru en 1875 monstrueuses, absurdes, inadmissibles :

1° On peut entendre à Rome la voix d'un individu qui parle à Paris. (Téléphone) ;

2° On peut mettre en bouteille les germes de toutes les maladies et les cultiver dans une armoire. (Bactériologie) ;

3° On peut photographier les os des personnes vivantes. (Rayons X).

4° On peut transporter cinq cents canons à travers les airs avec une vitesse de 300 kilomètres à l'heure. (Aéroplanes).

Celui qui, en 1875, eût émis ces assertions audacieuses eût été traité d'aliéné dangereux.

Notre intelligence routinière est ainsi faite qu'elle se refuse à admettre ce qui est inhabituel. Et, en effet, à bien examiner les faits qui nous entourent, il faudrait se contenter de dire : *il y en a d'habituels, il y en a d'inhabituels*. Nous ne devrions rien dire de plus. Surtout il faudrait se garder de faire deux classes de faits : ceux qui sont compris, et ceux qui ne sont pas compris. Car en vérité nous n'avons rien compris, absolument rien, à aucune des grandes ou petites vérités de la science.

Qu'est-ce que la matière ? Est-elle continue ou discontinue ? Qu'est-ce que l'électricité ? L'hypothèse de l'éther est-elle comprise par ceux qui la professent ? Nous voyons une pierre retomber sur le sol quand on l'a lancée en l'air : avons-nous compris l'attraction ? Deux gaz se combinent pour former un nouveau corps qui est tout différent et dans le liquide formé on trouve les mêmes atomes que dans les gaz qui se sont combinés : avons-nous compris ? Pourquoi tel ovule fécondé par un certain zoosperme va-t-il produire, selon ses origines, un chêne, un oursin, un éléphant, ou un Michel-Ange ? Pourquoi l'araignée ourdit-elle sa toile ? Pourquoi les hirondelles traversent-elles les mers ? Ces merveilles ne nous étonnent pas, parce que nous y sommes habitués. Mais il faut avoir le courage de reconnaître que, tout habituelles qu'elles sont, elles sont absolument des mystères.

Les faits de la métapsychique ne sont ni plus ni moins mystérieux que ceux de l'électricité, de la fécondation et de la chaleur. Ils ne sont *pas aussi habituels ;* et voilà toute la différence. L'absurdité serait donc énorme de ne pas vouloir les étudier, sous prétexte qu'ils ne sont pas habituels[1].

Ce qui est constant, c'est que les observateurs et les auteurs qui se sont occupés de métapsychique, ont une très fâcheuse tendance à considérer leurs observations comme seules exactes, et à rejeter absolument les autres. Ainsi — sauf exceptions, bien entendu — quand on s'est beaucoup et exclusivement occupé de télépathie et de métapsychique subjective, on attache une importance prépondérante à la métapsychique subjective et on se refuse à admettre les phénomènes de télékinésie et d'ectoplasmie, si bien constatés qu'ils soient.

C'est le cas de plusieurs membres éminents de la Société anglaise de recherches psychiques. Ils sont assez facilement satisfaits quand il s'agit de transmission mentale, quoique celle-ci soit parfois explicable par des coïncidences ; mais, dès qu'il est question de phénomènes physiques, ils exigent d'impossibles preuves, même quand celles-ci sont inutiles à la démonstration.

Inversement tel expérimentateur, qui a cru voir une matérialisation superficiellement étudiée, la considère comme bien établie, mais se montre d'une sévérité exagérée et ridicule pour les transmissions de pensée ou les matérialisations décrites par d'autres observateurs, peut-être aussi compétents que lui !

1. J'ai pu constater un curieux exemple des sottises que la crainte de l'inhabituel (néophobie) peut inspirer à un savant honorable. Lors de l'Exposition de 1900 à Paris, j'ai présenté aux membres du Congrès de Psychologie un enfant de trois ans et trois mois, Pepito Arriola, espagnol, qui jouait étonnamment du piano, composait des marches funèbres ou guerrières, des valses, des habaneras, des menuets, et exécutait de mémoire une vingtaine, et peut-être plus, de morceaux difficiles. Les cent personnes du Congrès l'ont entendu et applaudi. Ce minuscule petit pianiste, véritable prodige de précocité, je l'ai fait venir chez moi, et dans mon salon, deux fois dans la journée, une fois le soir devant de nombreuses personnes différentes, il a joué du piano, sur mon piano, loin de sa mère... Et voilà qu'un psychologue américain, M. Scripture, a annoncé, quatre ans après, que j'avais été victime d'une illusion, et que les airs entendus avaient été joués non par Pepito Arriola, trop petit pour jouer, mais par sa mère !... (*Americ. Journ. of Psychology*, 1905.)

L'incrédulité portée à ce degré d'aberration est digne de la crédulité de l'illustre géomètre Chasles qui montrait avec orgueil une lettre autographe — en français — de Vercingétorix à Jules César. Le scepticisme de M. Scripture est de même acabit que la crédulité de M. Chasles.

Quand un phénomène est inhabituel, on ne l'admet que si on l'a soi-même vérifié, même quand on est accessible aux vérités nouvelles.

Il semble pourtant que nous devrions tous être moins *personnels*, et que notre critique, pour sévère qu'elle soit — et doive être — tâche de s'exercer autant, sinon plus, sur nos propres expériences, que sur les expériences d'autrui.

Si je me permets de critiquer la mentalité des savants en fait de métapsychique, c'est que j'ai commis la même erreur. Je n'ai pas suivi les procédés de travail employés pour l'étude des autres sciences. Avant d'étudier dans les livres, j'ai expérimenté. J'ai donc commencé par me faire une conviction personnelle (qui n'était nullement livresque). C'est plus tard seulement que j'ai lu et médité les travaux des expérimentateurs, anciens et contemporains, qui s'étaient adonnés à ces recherches. Alors j'ai été en vérité stupéfait devant la quantité et la rigueur des preuves. De sorte que de par mes expériences et de par les expériences d'autrui j'ai fini par acquérir la conviction profonde que la métapsychique est une science, et une science véritable, et qu'il faut la traiter comme on traite toutes les sciences, méthodiquement, laborieusement, pieusement.

Eh bien oui ! ces phénomènes inhabituels sont réels. 1° *Il y a une faculté de connaissance autre que les facultés habituelles.* 2° *Il y a des mouvements d'objets autres que les mouvements habituels.* Et il serait terriblement absurde de ne pas vouloir étudier des phénomènes inhabituels par les méthodes qui nous ont si heureusement servi pour les autres sciences, c'est-à-dire par l'observation et par l'expérience.

Claude Bernard a admirablement formulé les conditions diverses des sciences d'observation et des sciences d'expérimentation. La métapsychique participe des unes et des autres. Souvent elle est expérimentale, comme la chimie et la physiologie ; mais souvent aussi elle se rapproche des sciences traditionnelles, comme l'histoire, puisqu'elle est parfois contrainte de s'appuyer uniquement sur le témoignage humain.

La partie *expérimentale* doit être traitée comme une science expérimentale, avec le développement ordinaire des moyens techniques

d'investigation. Balances, photographies, méthodes graphiques, les métapsychistes doivent employer tous les procédés de mensuration adoptés par les physiologistes. Je ne vois pas de différence essentielle dans les méthodes, à cela près que le chimiste ou le physiologiste agit avec un matériel qu'il peut se facilement procurer, tandis que, pour faire une expérience métapsychique, nous avons besoin d'un *médium*, sujet rare, fragile, éminemment fantaisiste, qu'il faut savoir manier avec une finesse diplomatique toujours éveillée. Mais, une fois que l'expérience a commencé, celle-ci doit se poursuivre avec autant de rigueur qu'une expérience sur la pression artérielle ou sur la chaleur de combustion de l'acétylène.

Dans une expérience, quelle qu'elle soit, on n'est jamais absolument le maître de toutes les conditions. Voilà un axiome de méthode scientifique encore plus vrai pour la métapsychique que pour les autres sciences. Peut-être l'obscurité est-elle nécessaire, et le silence (ou le bruit) ? Peut-être faut-il certaines conditions psychologiques encore mal déterminées ? Après tout, il en est ainsi toutes les fois qu'une science se constitue. Dans la phase embryonnaire on ignore les conditions nécessaires au développement des faits qu'il s'agit de prouver. Et alors, on commet à chaque instant, par ignorance, de grossières erreurs, et on échoue, tandis que naïvement on croyait avoir amassé toutes les conditions de succès.

La métapsychique, en tant que science *d'observation* et de tradition, est riche en documents de toutes sortes. Ces documents sont de valeur prodigieusement inégale, et il faut savoir faire un choix, séparer le bon grain de l'ivraie, exercer une critique sévère. Mais condamner la méthode de tradition serait absurde. Toute science historique n'est-elle pas fille de la tradition ? Et la médecine n'a-t-elle pas été, jusqu'à Claude Bernard et Pasteur, une science d'observation ? Ne l'est-elle pas encore, pour une bonne part, aujourd'hui ? Une observation bien prise, disait un grand physiologiste, vaut une bonne expérience. C'est peut-être exagérer un peu ; car la certitude que donne une observation est toujours de moindre qualité que la certitude donnée par une bonne expérience. Toutefois les sciences d'observation sont parfois profondes et solides, et ce serait folie que de vouloir les rejeter.

Mais il n'y a pas lieu d'opposer une méthode à l'autre. *Quand*

l'observation et l'expérience aboutissent aux mêmes résultats, elles se confirment l'une par l'autre.

Il y aura donc toujours, dans ce livre, soit pour la lucidité (cryptesthésie), soit pour les mouvements d'objets (télékinésie), soit pour les matérialisations (ectoplasmie), deux chapitres : un premier chapitre d'expériences, un second chapitre d'observations.

La méthode d'expérimentation est relativement facile, tandis que la méthode d'observation est d'une extrême difficulté. Car les documents trop souvent sont douteux. Ils sont nombreux, et même trop nombreux; la science métapsychique est compliquée par l'encombrement d'expériences mal faites et d'observations mal prises. Il se trouve qu'au lieu d'être, par ceux qui la cultivent, traitée avec la rigueur qui convient à une science, la métapsychique a été envisagée par ses adeptes comme une religion. Erreur grave, qui a eu des conséquences néfastes.

Les spirites ont voulu mêler la religion à la science, et ç'a été au grand détriment de la science.

Non certes que je veuille jeter le blâme sur les efforts des spirites. Ce serait d'une assez sinistre ingratitude. Alors que les savants officiels, suivis par l'immense majorité du populaire, rejetaient dédaigneusement, sans examen, et souvent avec une insigne mauvaise foi, les travaux de Crookes, de Wallace, de Zöllner, les spirites s'en sont emparés, et courageusement se sont mis à l'ouvrage. Mais tout de suite, au lieu de faire œuvre scientifique, ils ont fait œuvre religieuse. Ils ont entouré de mysticisme leurs séances, faisant des prières, comme s'ils étaient dans une chapelle, parlant de régénération morale, se préoccupant avant tout de mystère, satisfaits de converser avec les morts, se perdant dans des divagations enfantines. Ils n'ont pas voulu voir que les choses de la métapsychique ne sont pas du tout les choses de l'*au-delà*, et même qu'il n'y a peut-être pas d'*au-delà*. L'*au-delà* les a perdus : ils se sont noyés dans des théologies et des théosophies puériles.

Quand un historien étudie les Capitulaires de Charlemagne, il ne pense pas à l'*au-delà;* quand un physiologiste enregistre les contractions musculaires d'une grenouille, il ne parle pas des sphères ultra-terrestres ; quand un chimiste dose l'azote de la léci-

thine, il ne se livre à aucune phraséologie sur les survivances humaines. Il faut en métapsychique faire de même, ne pas rêver aux mondes éthérés, ni aux émanations animiques ; il faut rester terre à terre, être sobre de toute théorie, et se demander, très humblement, si tel ou tel phénomène qu'on étudie est vrai, sans prétendre en déduire les mystères de nos destinées antérieures ou ultérieures.

Par exemple, quand on étudie la cryptesthésie et qu'on cherche si tel sensitif, sans aucun signe de notre part, va indiquer le nom auquel on pense, toute notre vigilante attention doit consister à ne donner aucun signe, absolument aucun signe, et à comparer les lettres dites par le sujet aux lettres du nom qui a été pensé, en calculant la probabilité de 1/25e, puisqu'il y a vingt-cinq lettres à l'alphabet. Si l'on étudie la télékinésie, il faut tenir les membres du médium assez solidement pour que la table ne puisse être mue ni par ses mains, ni par ses pieds, ni par un artifice quelconque.

Aller plus loin ne m'intéresse pas. Je me passionne pour ces tâches modestes, qu'il faut avoir le courage de se proposer, sans méditer sur l'immortalité des âmes.

Que de précieuses observations, que d'admirables expériences ont été ainsi dénaturées, déformées, par le perpétuel et dangereux souci de constituer les bases d'une religion nouvelle ! La religion spirite est l'ennemie de la science. Et je prendrais volontiers pour l'épigraphe de toutes nos études une parole empruntée à la Bible. *Omnia in numero et pondere,* dit l'Ecclésiaste. Principe admirable qui s'applique à toutes les sciences, et qui est la négation même de la mystique religieuse.

S'il fallait une religion, nous dirions que c'est celle de la vérité, de la vérité toute nue, sans parure, et sans verbiage. Constatons les phénomènes, tâchons de les relier ensemble par une théorie quelconque, aussi vraisemblable que possible, mais ne sacrifions jamais la théorie aux faits, lesquels sont certainement vrais, tandis que la théorie est probablement fausse.

Certes maintes fois les phénomènes métapsychiques semblent nous pousser à des conclusions nuageuses sur l'immortalité des humains, sur les émanations d'une volonté inconnue, sur la réincarnation, sur des fluides intelligents émanant de nous ou des morts.

J'ai tâché de me défendre — encore que je n'aie pu y réussir complètement — contre ces théories prématurées. A quoi ont servi tous les gros livres d'alchimie avant Lavoisier ? Il a plus fait avec sa balance que toutes les dissertations de Goclenius, d'Agrippa, de Paracelse. Si nous voulons que la métapsychique soit une science, commençons par établir fortement les faits. Nos descendants iront plus loin, je n'en doute pas, mais notre mission aujourd'hui est plus humble. Ayons la pudeur de la modération qui sied à l'ignorance.

Et pourtant la métapsychique, à certains égards, n'est guère comparable aux autres sciences. Qu'il s'agisse de métapsychique subjective ou de métapsychique objective, les phénomènes paraissent être dus à une intelligence, alors qu'il n'y a aucune intelligence dans les manifestations diverses de l'énergie. Certes il est possible que cette intelligence, qui apparaît dans les manifestations métapsychiques, soit tout simplement humaine, mais alors c'est une région de l'intelligence humaine qui nous est tout à fait inconnue ; puisqu'elle nous révèle sur les choses ce que nos sens ne peuvent nous révéler, et qu'elle agit sur la matière autrement que par des contractions musculaires. En tout cas le domaine des choses métapsychiques est différent du domaine des autres forces, qui sont très certainement aveugles et inconscientes. Peut-être un jour sera-t-il prouvé que les forces métapsychiques, productrices des phénomènes, sont tout aussi inconscientes que la chaleur et l'électricité. Alors la métapsychique rentrera dans les cadres de la physique classique, de la psychologie classique. Et ce sera un immense progrès. Loin d'en être émus ou attristés, nous en serons plutôt heureux, car il y a une vraie douleur intellectuelle, que personne ne ressent plus vivement que moi, à supposer des forces inconnues, arbitraires et fantaisistes, comme tout ce qui est intelligent.

Mais ce jour n'est pas venu encore, et provisoirement nous conclurons : 1° que les faits de la métapsychique sont réels ; 2° qu'il faut les étudier, sans souci religieux, comme on étudie les autres sciences ; 3° qu'ils semblent dirigés par des intelligences, humaines ou non humaines, dont nous ne saisissons que fragmentairement les intentions.

§ 3. — HISTORIQUE

Les événements et les découvertes se succèdent en de tels enchevêtrements que toute division en périodes distinctes est fatalement artificielle. Pourtant il faut la faire, cette division, pour mettre de la clarté en un sujet obscur et touffu.

Nous proposons donc les quatre périodes suivantes :

1° Période *mythique*, qui va jusqu'à Mesmer (1778) ;

2° Période *magnétique*, qui va de Mesmer aux sœurs Fox (1847) ;

3° Période *spiritique*, des sœurs Fox à William Crookes (1847-1872) ;

4° Période *scientifique*, qui commence avec William Crookes (1872).

Oserai-je espérer que ce livre aidera à inaugurer une cinquième période, *classique?*

1° *Période mythique.*

C'est aux historiens, plutôt qu'aux savants, à chercher dans les vieilles religions et les anciennes traditions populaires tout ce qui a été dit sur le surnaturel, l'occulte, le magique, l'incompréhensible. Ce voyage à travers les livres sacrés, les Kabales, les Magies, ne présente qu'un faible intérêt scientifique [1].

Dans presque toutes les religions, les miracles et les prophéties ont joué un grand rôle. De vrais phénomènes métapsychiques, télékinésies pour les miracles, prophéties pour les prémonitions, sont peut-être à l'origine de certaines croyances religieuses. Mais quel fond pouvons-nous faire sur des récits datant de vingt siècles, transformés par les légendes successives qu'entretenaient des prêtres, aussi ignorants que crédules ? Quand il s'agit d'un fait contemporain, étudié dans un laboratoire par des savants expérimentés, avec tout le secours de la technique instrumentale moderne, nous hésitons souvent à conclure. Alors comment oser rien affirmer d'une histoire invraisemblable qui se serait produite il y a deux mille ans devant trois fanatiques et quatre illuminés ?

1. Un exposé excellent, extrêmement détaillé, en a été donné par C. de Vesme. *Storia dello spiritismo*, 3 vol., Torino, Roux Frascati, 1896-1898. Tr. all., Leipzig, 1904. Pour la bibliographie on trouvera des documents, suivis parfois d'une analyse sommaire, dans un bel ouvrage d'Albert Caillat. *Manuel bibliographique des sciences psychiques ou occultes*, 3 vol., 8°, Paris, L. Dorbon, 1913.

Probablement tout n'est pas faux ; mais la séparation du vrai et du faux ne peut pas être faite. Aussi laisserons-nous de côté délibérément tous les miracles des religions, tous les prodiges qui ont signalé la mort de César, ou celle de Jésus-Christ, ou celle de Mahomet.

Pourtant on trouve, dans cette démesurément longue période de crédulité et d'ignorance, quelques faits dignes d'être mentionnés.

C'est d'abord la très curieuse histoire du démon de Socrate[1].

Ainsi que le disent formellement les deux disciples illustres de Socrate, Platon et Xénophon, Socrate prétendait avoir un génie familier, un démon, qui lui indiquait l'avenir et parfois lui dictait sa conduite. Même Socrate pensait que cet être était étranger à lui, différent de lui, car il lui révélait des choses inconnues. *Ce démon* fut ce qu'en langage spirite on appelle un *guide*.

Dans le *Théagète*, Platon fait dire à Socrate : « Depuis mon enfance, grâce à la faveur céleste, je suis suivi par un être presque divin, dont la voix me déconseille parfois d'entreprendre quelque chose, mais jamais ne me pousse à faire telle ou telle action. Vous connaissez Charmide, le fils de Glaucon. Un jour il me dit qu'il veut disputer le prix des jeux néméens... Je cherche à dissuader Charmide de son dessein, en lui disant : *Pendant que tu me parlais, j'ai entendu la voix divine... Ne va pas à Némée !* Il n'a pas voulu m'écouter ! Eh bien ! vous savez qu'il est tombé ».

Dans l'*Apologie pour Socrate,* Xénophon lui fait dire : « Cette voix prophétique s'est fait entendre à moi dans tout le cours de ma vie : elle est certainement plus authentique que les présages tirés du vol ou des entrailles des oiseaux : je l'appelle Dieu ou Démon (Θεός ἤ δαιμῶν). J'ai communiqué à mes amis les avertissements que j'en ai reçus, et jusqu'à présent sa voix ne m'a jamais rien affirmé qui ait été inexact ».

C'est là un point sur lequel à maintes reprises Socrate a insisté. Les prédictions de son génie familier se sont toujours vérifiées.

Dans toute l'antiquité, l'histoire du démon de Socrate était parfaitement connue en tous ses détails.

Plutarque en parle[2] : « Socrate, ayant un entendement pur et

1. *Le démon de Socrate, spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'Histoire*, par F. Lélut, Paris, 1836.

2. *Du daemon de Socrate*, trad. d'Amyot Paris, Cussac, XX, 1803.

net, était facile à être touché par ce qui l'atteignait, et ce qui l'atteignait, nous pouvons conjecturer que c'était, non une voix ou un son, mais la parole d'un daemon qui touchait sans voix la partie intelligente de son âme. Les intelligences des daemons, ayants leur lumière, reluysent à ceulx qui sont susceptibles et capables de telle lueur, n'ayants besoing ny des noms ni des verbes, dont usent les hommes en parlant les uns aux autres, par lesquelles marques ils voient les images des intelligences les uns des autres, mais les intelligences propres, ils ne les cognoissent pas, sinon ceulx qui ont une propre et divine lumière ».

Socrate, lorsqu'il entendait ces voix, s'interrompait au cours d'une conversation, s'arrêtant dans le chemin, et disant, pour expliquer sa conduite, qu'il venait d'entendre le Dieu.

Fr. Myers a parlé excellemment du démon de Socrate, et, avec grande raison, ce semble, il assimile ces voix entendues par Socrate aux voix que dès son enfance a entendues Jeanne d'Arc[1]. Il ne trouve d'ailleurs qu'un seul exemple authentique de clairvoyance donné par le démon de Socrate. Comme le philosophe causait avec Euthyphron, soudain il s'arrête, et dit à ses amis de revenir en arrière. Ils ne l'écoutent pas. Mais mal leur en prend, car ils rencontrent un troupeau de cochons qui les bousculent et les roulent dans la poussière.

Dans son traité *de Divinatione* Cicéron parle couramment de la prédiction de l'avenir, comme il en était pour Socrate, dit-il. Mais, chose singulière, il ne s'en étonne pas. Sans y croire, il ne se refuse pas à l'admettre. « Je pense, dit-il[2], qu'il y a réellement une divination, ce que les Grecs appelaient Μαντική. Si nous admettons qu'il y a des Dieux dont l'esprit régit le monde, que leur bonté veille sur le genre humain, je ne vois pas pourquoi on se refuserait à admettre la divination. » Il donne, d'après son frère Quintus, quelques exemples de prémonition, notamment un rêve de Quintus qui voyait son frère Tullius tomber de cheval (ce qui était réel). Tullius lui répond — et cette réponse lui paraît satisfaisante : — « L'inquiétude où tu étais de moi t'a fait rêver de moi. C'est le hasard qui a fait la simultanéité du rêve et de l'accident ».

1. Fr. Myers. *The daemon of Socrates, P. S. P. R.*, 1889, V, 522-547.
2. *De Legibus*, II, § 32 et 33.

Cicéron donne le récit d'un autre phénomène métapsychique, que j'abrège [1].

Deux amis, étant arrivés à Mégare, allèrent loger en deux maisons différentes. L'un d'eux rêve que son camarade lui demandait secours pour l'empêcher d'être assassiné. Il se réveille, comprend que ce n'est qu'un rêve, et se rendort. Mais de nouveau son ami lui apparaît, et lui dit : « Puisque tu n'as pas pu me sauver la vie, au moins faut-il me venger, *se interfectum in plaustrum a caupone esse conjectum, et supra stercus injectum... Hoc somnio commotus mane bulbulco praesto ad portam fuisse, quaesisse ex eo quid esset in plaustro, illum perterritum fugisse, mortuum erutum esse; cauponem, re patefacta, poenas dedisse* ». Et Cicéron, sans s'étonner outre mesure de cette monition, ajoute : « *Quid hoc somnio dici divinius potest ?* »

Plus loin, il dit en parlant des divinations, auxquelles il croit un peu cependant : « *Multa falsa, imo obscura, idque fortasse nobis... facilius evenit appropinquante morte, ut animi futura augurentur* ».

Tacite parle d'une vision qui apparut à Curtius Rufus [2] : *oblata ci species muliebris ultra modum humanum, et audita est vox.*

Si l'on voulait bien chercher dans l'histoire, on trouverait quantité de faits d'ordre métapsychique. Mais toute conclusion sérieuse est impassible.

Qui donc oserait aujourd'hui parler sérieusement de Simon le Magicien, ou d'Apollonius de Tyane, voire de Cardan, de Corneille Agrippa ? Les mages, magiciens, mystiques, n'ont rien à faire avec la science contemporaine, ni avec la métapsychique saine, telle que nous la comprenons aujourd'hui.

L'apparition d'un fantôme à Brutus mérite cependant d'être rapportée. La voici d'après Plutarque [3].

« Une nuit, bien tard, tout le monde estant endormy dedans son camp en grand silence, ainsi qu'il estoit en son pavillon avec un peu de lumière, il luy fut advis qu'il ouit entrer quelqu'un, et jettant sa veue à l'entrée de son pavillon, apperçut une merveilleuse

1. De *divinatione*, I, § 27, *Ciceronis Opera*, Ed. Amar, XVI, 1824, 248.

2. *Annales*, XI, § 21.

3. Plutarque, *Vies des hommes illustres*, trad. par Amyot, Paris, 1862, IX, *Vie de Brutus*, p. 152.

et monstrueuse figure d'un corps étrange et horrible lequel s'alla présenter devant luy sans dire mot : si eut bien l'assurance de lui demander qui il estoit, et s'il estoit dieu ou homme, et quelle occasion le menoit là. Le fantosme luy répondit : « *Je suis ton « mauvais ange,* BRUTUS, *et tu me verras près la ville de Philippes* ». BRUTUS, sans autrement se troubler, lui réplique : « *Et bien, je t'y « verrai donc* ». Le fantosme incontinent se disparut, et BRUTUS appella ses domestiques, qui luy dirent n'avoir ouy voix, ni veu vision quelconque. »

Les voix et les visions de JEANNE D'ARC rentrent sans doute aussi dans les phénomènes métapsychiques[1]. Ses voix et ses visions n'étaient perçues que d'elle seule, de sorte qu'il faut admettre qu'elles étaient subjectives. Il est trop facile de supposer que c'étaient des hallucinations simples, car ces hallucinations ont été suivies par trop de faits réels, et par des prédictions trop souvent vérifiées pour admettre le délire d'une aliénée. On ne peut guère douter que JEANNE D'ARC ait été inspirée.

Tout de même, comme pour le fantôme vu par BRUTUS, comme pour les apparitions de Lourdes, comme pour les miracles d'APOLLONIUS DE TYANE et de SIMON LE MAGICIEN, une appréciation scientifique de ces vieux témoignages est impossible, et il vaut mieux admettre comme probable, sans prétendre à une démonstration quelconque, que JEANNE D'ARC avait certains pouvoirs métapsychiques. Telle est à peu près l'opinion de FR. MYERS.

Il y aurait quelque profit à étudier les hagiographies, car souvent des saints et des saintes ont eu manifestement de très réels phénomènes métapsychiques.

L'auréole entourant la tête, la bilocation, l'odeur de sainteté, l'incombustibilité, la lévitation, le parler en langues étrangères, la prophétisation, se retrouvent dans les vies de beaucoup de saints : saint FRANÇOIS D'ASSISE, sainte THÉRÈSE, sainte HÉLÈNE, saint ALPHONSE DE LIGORI, saint JOSEPH DE COPERTINO (1603-1663).

Je laisse volontairement de côté l'histoire des stigmates, et en général de tous les phénomènes organiques observés sur les saints ; car cette influence de l'esprit, — c'est-à-dire du système nerveux

1. Voy. de VESME, *Storia dello spiritismo* (II, 290).

central — sur la circulation et la nutrition de telle ou telle partie du corps (nerfs trophiques) n'a rien de métapsychique, et il suffit de se référer à quelques-unes des publications que les médecins ont multipliées sur ce sujet [1].

J'hésite à nier tous les faits anciens de lévitation, Görres n'en cite pas moins de 72 cas. Encore ne les rapporte-t-il pas tous, dit-il. Mais il est impossible de savoir le degré de vérité de ces miracles. Le saint qui a eu les lévitations les plus fréquentes est certainement saint Joseph de Copertino (béatifié en 1753) (1603-1663). « Ses saisissements et ses ascensions n'eurent pas seulement, dit Görres (p. 308), pour témoins le peuple et les religieux de son ordre. Le pape Urbain VIII le vit un jour dans cet état, et il en fut hors de soi d'étonnement. Joseph, considérant qu'il était en présence du vicaire de Jésus-Christ, tomba en extase, et s'éleva au-dessus de terre. »

Pendant longtemps, hier, aujourd'hui encore, on a raillé maintes crédulités, les lévitations des saints, les divinations des somnambules, les pressentiments de mort par les rêves, les guérisons extatiques, les stigmates, les maisons hantées, les apparitions, et on a pêle-mêle confondu toutes ces croyances dans un immense mépris, insoucieux de tout examen.

Il me paraît que c'est une grave faute. Tout n'est pas vrai assurément dans ces histoires : mais tout n'est pas faux non plus. Les récits étranges que parfois on nous apporte excitent un sourire railleur, et nous sommes tout d'abord portés à croire qu'on déraisonne. Eh bien ! on ne déraisonne pas ; on ne ment pas ; il n'y a jamais ou presque jamais de mensonge dans les récits fantaisistes qu'on nous confie, et très rarement des illusions *totales*. On exagère, on transforme, on arrange les choses, on oublie des détails essentiels, on ajoute des détails imaginaires ; mais toutes ces

1. Apte (M.), *Les stigmatisés, étude historique et critique sur les troubles vasomoteurs chez les mystiques*. Th. de doctorat, Paris, 1903. — Kohnstamm, *Hypnotische Stigmatisierung*, (*Zeitsch. f. d. Ausbau d. Entwicklungslehre*, 1908, II, 314-321). — Gorres, *La mystique divine, naturelle et diabolique*, trad. fr., Paris, 1854, II, 174-210. — Bourneville, *Science et Miracle, Louise Lateau, ou la stigmatisée belge*, 8°, Paris, 1875. — Carré de Montgeron, *La vérité des miracles opérés par l'intercession du diacre Paris*, II, Cologne, 1747. — Alfred Maury, *La magie et l'astrologie*, Paris, 1895. — P. Janet, *Bullet. de l'Institut psychologique international*, juillet 1901. — A. de Rochas, *A. S. P.*, janvier 1903.

légendes contiennent quelque fragment de vérité. L'histoire des sciences nous prouve qu'il a fallu bien souvent revenir à des idées considérées d'abord comme puériles. L'hypnotisme, et surtout le spiritisme, sont là pour établir à quel point les négations, si elles s'étalent sans examen, font que la science, au lieu d'avancer, se fossilise, quand la routine, et non l'amour du progrès, anime l'âme des savants.

Mais je renvoie au livre de Görres, très complet, naturellement d'une crédulité sans limites, pour toutes ces légendes, desquelles jamais sans doute on ne saura extraire la quantité de vérité qui y est incluse[1].

Ce qui est intéressant, c'est de constater que presque tous les phénomènes du métapsychisme contemporain sont indiqués.

Il est vrai que la naïveté des chrétiens d'alors n'attribue pas à Dieu seul et aux bons anges, et aux saints, ces pouvoirs métapsychiques. Le diable est, lui aussi, capable, quand il prend *possession* d'une malheureuse femme, de bien des merveilles. Il est presque aussi puissant que Dieu, et il communique au possédé ou à la possédée des pouvoirs étranges :

1° Faculté de connaître les pensées, même non exprimées ;

2° Intelligence des langues inconnues au possédé, et faculté pour lui de les parler ;

3° Connaissance des événements futurs ;

4° Connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés, ou situés hors de la portée de la vue ordinaire ;

5° Suspension en l'air (lévitation).

Ce sont là des phénomènes essentiellement métapsychiques. Il n'est donc guère douteux que, pour les possédés comme pour les saints, de tels phénomènes ont dû, çà et là, se manifester de tout temps.

Même on trouve dans l'antiquité mentionnées les tables tournantes divinatoires (*Mensae divinatoriæ*). Tertullien parle des chaînes et des tables qui prophétisent, et il ajoute que c'est un fait

1. J'ai essayé d'analyser un phénomène ancien de possession fort curieux, à Presbourg en 1641, mais on ne peut en rien déduire (*Phénomènes métapsychiques d'autrefois*, A. S. P., 1905, 197-217 ; 413-421).

vulgaire[1]. D'après Ammien Marcellin, on avait construit une table, sur laquelle était posé un plateau, portant gravées les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Un anneau suspendu par un fil était tenu par un des assistants, et se balançait au-dessus des lettres. On inscrivait la lettre à laquelle il s'arrêtait, et on avait ainsi une consultation divinatoire.

2° *Période magnétique*[2].

Avec Mesmer, tout change : Mesmer a été l'initiateur du *magnétisme animal*, qui, sans pouvoir être confondu avec le métapsychisme, lui est cependant étroitement uni.

En 1766, Antoine Frédéric Mesmer (1733-1815) fait paraître à Vienne, pour thèse inaugurale de doctorat en médecine, une étude sur l'influence physiologique des planètes[3]. Pendant dix ans, de 1766 à 1776, il étudie, réfléchit, analyse, essayant de réunir l'astronomie à la médecine, et cherchant activement le bruit et la publicité. En 1778, il arrive à Paris, et l'année suivante publie son premier ouvrage dogmatique[4].

Tout de suite on comprit qu'il s'agissait là de faits nouveaux et extraordinaires. La vogue s'en mêla. La Société royale de Médecine, l'Académie des sciences et la Faculté intervinrent. Il fut prouvé que par les méthodes de Mesmer un certain état psycho-physiologique était provoqué, qui pouvait parfois être efficace dans la guérison des maladies.

La doctrine nouvelle conquit tout de suite de nombreux adeptes, médecins, magistrats, gentilshommes, savants. Bientôt le magnétisme animal fut couramment pratiqué. Ce fut surtout grâce à

1. Voy. Figuier, *Histoire du merveilleux*, Paris, 1873, I, 18.

2. Sur l'œuvre de Mesmer et les origines du magnétisme, voir surtout l'article remarquable de J. Ochorowicz. *Hypnotisme*, *in Dict. de Physiologie*, de Ch. Richet, Paris, 1909, VIII. 709-777. — K. Kiesewetter, *Geschichte des neueren Occultismus ; geheimwissenschaftliche Systeme von Agrippa bis Karl du Prel.*, 2° édit., Leipzig, 1907. Quant à la bibliographie du magnétisme animal et de l'hypnotisme, on la trouvera dans le livre de M. Dessoir.

3. *Diss. physico-medica de planetarum influxu.* 48 p., 16°, Vindobonae, Ghelen, 1766.

4. *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 85 p., 12°, Genève et Paris, P.-F. Didot, 1779. — Voir aussi *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, 468 p., 8°, Paris, 1799. — Ochorowicz a rendu pleine justice à Mesmer, qui fut vraiment un précurseur.

de Puységur, lequel, modifiant les méthodes de Mesmer, a vraiment créé (avec d'Eslon, et avec le naturaliste Deleuze, bibliothécaire de la Bibliothèque du Jardin des Plantes), le magnétisme animal (somnambulisme provoqué) tel que nous le connaissons aujourd'hui [1].

Mesmer, en adoptant le mot *magnétisme*, voulait seulement dire action à distance, comme jadis Paracelse ou Goclenius, quand ils parlaient de l'action *magnétique* des astres ou des substances. C'est dans ce sens que Mesmer est plus métapsychiste que ne l'ont été ses successeurs immédiats.

Avec de Puységur, d'Eslon, Deleuze, la magnétisation devint surtout un pocédé thé rapeutique. Pourtant, de-ci de-là, des faits métapsychiques, l'action à distance, la vision à travers les corps opaques, la clairvoyance (ou lucidité), furent observées. Mais — ce qui est assez singulier — presque tout l'effort des magnétiseurs s'est concentré sur la diagnose et la thérapeutique des maladies [2].

Pététin, médecin de Lyon, a cité divers faits de cryptesthésie qu'il explique d'une manière naïve par une sensibilité spéciale de l'épigastre. Une de ses malades, cataleptique, quand on lui mettait une carte sur l'estomac, reconnaissait cette carte. Pététin est un des magnétiseurs du temps passé qui ont, avec le plus de soin, étudié les phénomènes psychologiques, ou pour mieux dire, métapsychiques, qui accompagnent si souvent l'hypnose.

Le baron Du Potet, et Husson, médecin de l'Hôtel-Dieu et membre de l'Académie de Médecine, firent en 1825 des expériences retentissantes sur le somnambulisme provoqué à distance [3]. Un rapport mémorable, présenté à l'Académie de Médecine de Paris, parut en 1833 (Husson, rapporteur).

Parmi les conclusions qui furent adoptées, je signalerai les suivantes, qui sembleront téméraires, même aujourd'hui :

1. Maxime de Puységur, *Rapport des cures opérées à Bayonne par le magnétisme animal, adressé à M. l'abbé de Poulouzat, conseiller clerc au Parlement de Bordeaux*, Bayonne, 1784. *Mémoires pour servir à l'établissement du magnétisme animal*, Paris, 8°, 1820. — Deleuze, *Histoire critique du magnétisme animal*, 1re édition, 1813. — Pététin, *Electricité animale, mémoires sur la catalepsie*. — Foissac, *Rapport et discussions sur le magnétisme animal*, Paris, 1825. — Deleuze, *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, dern. éd., Paris, 1853.

2. Pourtant il y a un ouvrage posthume de Deleuze, *Mémoire sur la faculté de prévision*, avec des notes de M. Mielle, Paris, 1834.

3. *Rapports et discussions de l'Académie royale de Médecine sur le magnétisme animal*, 8°, Paris, 1833.

« La volonté, la fixité du regard, ont suffi pour produire les phénomènes magnétiques, même à l'insu des magnétisés.

« L'état de somnambulisme peut donner lieu au développement de facultés nouvelles désignées sous le nom de clairvoyance, d'intuition, de prévision intérieure.

« Par la volonté, on peut non seulement agir sur le magnétisé, mais encore le mettre complètement en somnambulisme, et l'en faire sortir à son insu, hors de sa vue, à une certaine distance et au travers des portes fermées.

« Nous avons vu deux somnambules distinguer, les yeux fermés, les objets que l'on a placés devant eux : ils ont désigné, sans les toucher, la couleur et la valeur des cartes, ils ont lu des mots tracés à la main, ou quelques lignes de livres que l'on a ouverts au hasard. Ce phénomène a lieu alors même qu'avec les doigts on fermait exactement l'ouverture des paupières. »

Malgré ces affirmations, le scepticisme des savants officiels triompha. Le rapport de Husson fut combattu, puis oublié, et les phénomènes métapsychiques, dont les romanciers s'emparèrent, furent niés ou plutôt dédaignés par les hommes de science.

En Allemagne, il y eut une observation remarquable, celle de Federica Hauff, que Justus Kerner, médecin et poète, a pendant longtemps étudiée, avec une prédilection justifiée par les facultés extraordinaires de ce médium remarquable[1].

Il n'est pas douteux que Federica Hauff n'ait été une puissante médium. Elle voyait des esprits, et même elle pouvait provoquer des matérialisations. « Un jour, dit Kerner, pendant que je conversais avec son frère, il me dit : *Silence ! Voici un esprit qui traverse la chambre et qui va vers ma sœur*. Alors je vois près du lit de Federica Hauff une forme indécise, comme une colonne lumineuse, ayant la taille d'un être humain qui est au pied du lit de la voyante, et qui lui parle à voix basse. »

Autour d'elle on entendait des coups frappés spontanément,

1. *Die Seherin von Prevorst, Eröffnungen über das innere Leben d. Menschen und über das Hereinragen einer Geisterwelt in die unsere*, Stuttgart, 1829, 5e édit., Stuttgart. 1877. *Die Seherin von Prevorst und ihre Geschichte in der Geisterwelt, nach* Just. Kerner, *von einem ihrer Zeitgenossen*, Stuttgart, 1869. — A. Reinhard, *Justinus Kerner und das Kernerhaus, zu Weinberg*, Tubingen, 1886. — J. Kerner, *Blätter aus Prevorst Originalien und Lesefrüchte für Freunde des innern Lebens*, Stuttgart, 1831-1839.

même elle pouvait les provoquer dans les objets voisins, sur des tables, sur le bois de son lit. Les objets pouvaient se mouvoir sans contact, et il est probable qu'elle parlait des langues inconnues. Elle a eu des phénomènes de lévitation.

C'est pendant trois ans seulement, de 1826 à 1829, qu'elle a pu donner ces remarquables phénomènes. Pendant ces trois années, elle était très malade et ne pouvait presque plus quitter son lit. Tous ceux qui, au lieu de railler, ont étudié Federica Hauff, ont été convaincus, non seulement de sa bonne foi, mais encore de ses phénomènes métapsychiques (on disait alors surnaturels) : par exemple le magistrat Pfaffer et Strauss, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*.

A cette époque aussi en Allemagne paraissaient les travaux de Reichenbach. Son œuvre est d'ailleurs plutôt un chapitre (bien obscur) de physiologie que de métapsychique ; car l'action de l'aimant sur les organismes ne peut se confondre avec la cryptesthésie ou la télékinésie. Les travaux de Reichenbach ont été malheureusement bien moins étudiés que contestés [1].

Ce qui se rapporte tout à fait à la métapsychique, ce sont les observations de lucidité que donnèrent, surtout en France, des somnambules lucides, comme Mad. Pigeaire et Alexis Didier. Cependant, de 1830 à 1870, les savants et les médecins, sauf de rarissimes exceptions, ne s'occupèrent du somnambulisme que pour le combattre. Et on comprend assez bien leur état d'âme. Profitant de la soi-disant vertu thérapeutique du magnétisme, de nombreux cabinets de somnambules consultantes, lucides ou extra-lucides, s'établirent partout, en France comme à l'étranger, dans toutes les grandes et petites villes. Il y eut des somnambules dans tous les champs de foire. Cela devint une profession, et de moralité problématique. Les somnambules tiraient les cartes, ou devinaient l'avenir dans le marc de café, ou faisaient de la chiromancie. Le public crédule allait leur rendre visite, et les savants haussaient les épaules. Au milieu de tout ce fatras, la clairvoyance de certaines somnambules, comme Mad. Lenormand, Mad. Pigeaire et Alexis, disparaissait et devenait

1. A. de Rochas les a partiellement publiées en français, avec des additions intéressantes.

quantité négligeable. Pourtant il y eut alors quelques ouvrages sérieux [1].

3° *Période spiritique.*

En 1847, un événement survint, insignifiant en apparence, en réalité d'une importance considérable, qui introduisit dans le monde des faits imprévus et des doctrines aussi imprévues que les faits.

Le magnétisme animal, à force de n'être plus qu'une douteuse thérapeutique, ne faisait pas de progrès. Le spiritisme, apportant de nouvelles pratiques et de nouvelles théories, constitua une ère nouvelle : c'est la troisième période, (spiritique), des sciences métapsychiques, qui va de 1847 à 1872.

En 1846, dans la petite ville d'Hydesville (Arcadie), près de New-York), un certain Michel Weakman entend un bruit insolite au dehors. Il sort, ne voit rien. Mais comme les bruits se renouvellent et l'importunent, il quitta Hydesville. Sa maison fut occupée par un sieur John Fox qui vint là avec ses deux filles, Catherine et Marguerite, âgées de douze et quatorze ans. Une nuit, en se mettant au lit, Catherine et Marguerite entendirent des coups, des chocs, (raps) et elles constatèrent (déc. 1847, mars 1848), que ces coups étaient intelligents [2].

Bientôt les phénomènes se développèrent : diverses personnes constatèrent que ces raps intelligents témoignaient quelque con-

1. Du Potet, *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme*, 8°, Paris, 1845. — La Fontaine, *L'art de magnétiser ou le magnétisme vital considéré sous le point de vue théorique, pratique et thérapeutique*, Paris, 1847, 5e édit., 1887. — Bertrand A., *Du magnétisme animal en France, suivi de considérations sur l'apparition de l'extase dans les traitements magnétiques*, Paris, 1826. — Teste, *Manuel pratique du magnétisme animal*, 12°, Paris, 1840. — Elliotson, *Animal magnetism. Lancet*, 1837, 1838, p. 122, 282, 377, 400, 441, 516, 546, 585, 615, 654. — Esdaille, *Reports of the magnetic Hospital*, Calcutta, 1848, 761. — Passavant, *Untersuchungen uber den Lebenmagnetismus und das Hellsehen*, 2e édit., Franckfurt, A. M, 1837.

De nombreux journaux ont paru, qui, en général, ont eu une existence éphémère. D'autres, au contraire, ont vécu longtemps. Le *Journal du Magnétisme* édité par Du Potet, 1845-1885. — *The Zoist, journal of cerebral physiology and mesmerism and their application to human welfare* (Londres, H. Baillière, 1843-1853). — *Archiv für den thierischen Magnetismus*, Altenburg et Leipzig, 1817-1822. On pourrait en citer bien davantage.

2. *Explanation and history of the mysterious communion with spirits in western New-York* (New-York, Foxler, and Wels, 1850) ; London, 1853. — E. Capron, *Modern spiritualism, its facts and Fanaticism* (Boston, 1855).

naissance de faits tenus secrets. La famille Fox, en août 1848, quitta Hydesville, pour aller à Rochester. Léa Fish, sœur aînée de Catherine et de Marguerite, se joignit à ses deux sœurs pour les manifestations spiritiques.

On imagina (Isaac Post) de construire un alphabet et de converser par le moyen de cet alphabet avec les forces inconnues, qui se disaient des *esprits*.

Pour contrôler sérieusement les faits annoncés par les sœurs Fox, et qui attiraient une assistance chaque jour plus nombreuse, il y eut des réunions parfois tumultueuses, parfois enthousiastes. La première enquête scientifique paraît dater de juin 1852 à Saint-Louis (Missouri). Elle semble avoir été favorable. Et cependant la famille Fox n'était rien moins que désintéressée. Les expériences étaient *payantes*, et des représentations publiques étaient données, où on payait sa place comme à un cirque.

Tous ces débuts du spiritisme, le hasard d'abord, puis un mercantilisme éhonté, sont en somme assez misérables [1].

Mais l'impulsion était donnée. En Amérique, puis bientôt en Europe, la pratique des tables tournantes et la doctrine du spiritisme firent en trois ans d'extraordinaires progrès. Comme en 1780 pour le magnétisme animal, l'engouement fut extraordinaire pour les tables tournantes en 1850, et il est assez puéril de ne voir là que l'effet d'une colossale et collective illusion.

D'ailleurs à la crédulité fanatique d'une masse aveugle et ignorante, et à la dénégation railleuse d'une masse tout aussi ignorante et tout aussi aveugle, venaient se mêler des opinions réfléchies et des convictions raisonnées. Il fut prouvé bientôt que les phénomènes de raps et de télékinésie pouvaient être observés avec d'autres médiums que les sœurs Fox [2].

1. Il y eut quelque chose d'analogue pour l'admirable découverte, faite aussi en Amérique, de l'anesthésie chirurgicale. Elle est due au hasard, et tout de suite Horace Wells et Morton ont songé à prendre un brevet et à tirer profit de cette invention. Mais cette âpreté au gain ne change rien à la réalité des choses. O. et W. Wright n'ont pas davantage négligé de prendre un brevet pour leur machine volante. La grandeur de leur découverte n'en est guère diminuée.

2. Une singulière aventure s'est produite. Marguerite Fox, devenue Mad. Kane, a imaginé en 1888, pour en tirer quelque profit, qu'elle avait trompé jadis, et que tous ses récits d'enfant et de jeune fille n'étaient qu'impostures.

La séance où elle prononça cette étonnante déclaration fut tumultueuse, et indigna toute l'assistance (*Académie musicale de Boston*). L'autre sœur, Catherine,

Parmi les adhésions, nulle n'exerça d'influence plus puissante que celle du juge EDMUNDS, sénateur, homme considéré dans tous les États-Unis, tant pour sa probité que pour sa sagacité.

Les médiums sont le plus souvent d'une telle instabilité mentale que leurs affirmations, positives ou négatives, n'ont pas grande valeur. Que plus tard, après le prodigieux essor du spiritisme, consécutif à leurs premières expériences, les sœurs Fox aient simulé, triché, c'est possible, c'est probable, c'est presque certain. Nous avons de nombreux exemples de médiums très puissants, qui ont eu d'abord des phénomènes authentiques, mais qui, plus tard, par cupidité, ou par vanité, voyant que leur pouvoir médianimique décroissait, ont essayé de le remplacer par la fraude. Il est difficile d'admettre que le phénomène des raps, qui est certainement vrai, ait été inventé de toutes pièces par les sœurs Fox, sans avoir aucune réalité. Avant 1847, on ne savait rien des coups frappés et des raps [1]. Arrivent les sœurs Fox, deux petites filles, qui en donnent des exemples mémorables et éclatants. Alors, de toutes parts, ce même phénomène est authentiquement constaté, et après que les exemples se sont multipliés, les sœurs Fox prétendent qu'elles ont menti! Il est probable que c'est cette dénégation qui est un mensonge. Elles ont essayé, voyant la faveur et l'argent du public s'éloigner d'elles, d'appeler de nouveau, par un démenti, l'attention du public sur leurs chétives personnes.

Or, en 1847, MARGUERITE FOX avait quinze ans ; KATE, douze ans. Peut-on admettre que ces deux enfants aient machiné une fraude

devenue Mad. JONCKEN, puis Mad. SPARR, adonnée d'ailleurs à l'alcool, fit la même déposition en novembre 1888 à Rochester. Mais, en 1892, MARGUERITE et CATHERINE, revenant sur leurs soi-disant confessions, les rétractèrent. Ces faits lamentables ne prouvent rien, sinon la fragilité mentale des médiums.

Au demeurant, quand on a affirmé un fait, il ne suffit pas de dire plus tard qu'on a menti, il faut encore indiquer comment on a pu mentir et tromper.

Un sieur BLACKMAN a raconté qu'il avait, par d'habiles subterfuges, de concert avec G.-A. SMITH, trompé longuement GURNEY, MYERS, PODMORE, H. SIDGWICK et BARRETT (*Confessions of a telepathist*, *J. S. P. R.*, octobre 1911, 116). Mais dans cette soi-disant révélation il a certainement menti. Je crois bien qu'aussi MARTHE BÉRAUD, une fois, à un certain avocat d'Alger, jadis, a raconté qu'elle avait simulé à la villa Carmen; mais elle l'a nié plus tard, et l'affirmation de cet individu n'est guère valable. Il y aurait un petit chapitre assez curieux à écrire sur les pseudo-confessions des médiums.

1. Cependant, d'après J. MAXWELL (*Les sciences psychiques, Revue de Paris*, 1er mars 1921) l'évêque ADRIEN DE MONTALEMBERT aurait en 1526 constaté le phénomène des coups chez une religieuse de Lyon.

qui a fait l'objet de milliers de constatations pendant trois quarts de siècle? La réalité des raps ne dépend plus des sœurs Fox. En 1888, il était trop tard pour se dédire, et leur palinodie ne prouve rien[1].

Il est déplorable de penser que, dès l'année 1849, la famille Fox donnait déjà des séances payantes pour des expériences théâtrales de spiritisme. Cela ne diminue pas la vérité des phénomènes, plus que les brevets pris par Wells et Morton pour l'emploi de l'éther ne contredisent la réalité de l'anesthésie[2].

On ne peut suivre ici le développement rapide du spiritisme. En 1852, une pétition portant 14.000 signatures était présentée au Sénat des États-Unis, demandant qu'une commission scientifique fût nommée pour l'étude de toutes les questions se référant au spiritisme.

Et déjà c'était comme une religion nouvelle. Les cercles spirites, les journaux spirites se multipliaient.

Parmi les premiers adeptes, à côté d'Edmunds[3], il faut citer, en Amérique, le professeur Britton, David Wells, Byrant, Bliss, professeurs à l'Université de Pensylvanie, et surtout le Dr Robert Hare, professeur de chimie à Harvard College[4], qui fut converti après avoir été incrédule.

En Europe, le spiritisme se développa très vite[5]. Et bien entendu ce ne fut pas sans provoquer de vives réactions.

1. Les expériences faites par Aksakoff et Boutleroff avec Kate Fox, assez peu intéressantes d'ailleurs, sont rapportées plus loin (*A. S. P.*, 1901, XI, 192).

2. Pour plus de détails dans l'histoire du spiritisme, on consultera E. Morselli, qui donne des renseignements abondants et précis (*Psicologia e spiritismo*, Torino, 1908, I, 12-27).

3. Ses écrits, en collaboration avec Talmadge, ancien gouverneur du Visconsin, et le Dr Dexter, sont publiés sous le titre : *Spiritualist tracts* (New-York, 1858-1860).

4. Hare, *Experimental investigations of the spirit manifestations demonstrating the existence of spirits, and their communications with mortals*, Philadelphie, 1856. — Makan, *Modern mysteries explained and exposed*, Boston, 1855 (University).

5. Voyez de Mirville, *Pneumatologie des esprits et de leurs manifestations diverses (fluidiques, historiques, etc.)*, Paris, 1re édit., 1853, 5e édit., 5 vol., Paris, 1863-1864. — Gasparin (A. de), *Des tables tournantes, du surnaturel en général, etc.*, Paris, 1854. — Thiéry (2), *Les tables tournantes considérées au point de vue de la physique générale*, Genève, Kessmann, 1855. — Hornung (E.), *Spiritualistische Mittheilungen aus der Geisterwelt*, Berlin, 1859 et 1862. — Kiesewetter (C.), *Die Entwickelungsgeschichte des Spiritismus von der Urzeit bis zur Gegenwart*, Leipzig, Spohr, 1893. — Leymarie, *Histoire du spiritisme, compte rendu du congrès spirite de 1889*, Paris, librairie spirite, 1890, p. 3-45. — Malgras, *Les pionniers du spiritisme*, Paris, Lib. des sciences psychologiques, 1906.

Les savants notamment se refusèrent à admettre l'authenticité des phénomènes, et, pour expliquer le fait incontestable des tables tournantes et des raps, ils ont imaginé des hypothèses assez compliquées, et des explications parfois très exactes, parfois très subtilement erronées.

A cette époque, en effet, c'est-à-dire vers 1854, on ignorait à peu près complètement le phénomène des mouvements inconscients assez bien connus aujourd'hui. C'est Chevreul qui a eu le grand mérite de les expliquer et d'en donner une interprétation ingénieuse, rationnelle[1]. Cette théorie de Chevreul fut appuyée par Babinet[2], Faraday[3], Carpenter, et en général par tous les physiologistes et les physiciens.

De fait l'étude des tables tournantes est une des plus difficiles de la métapsychique objective ; car rien n'est plus malaisé que de déterminer la part de l'inconscient dans les mouvements oscillatoires de la table. La bonne foi des assistants n'est pas douteuse, mais évidemment ils ne peuvent être ni conscients ni responsables de contractions musculaires inconscientes et involontaires. Aussi la preuve qu'il y a mouvement de la table sans contraction musculaire ne put-elle être alors faite d'une manière rigoureuse.

De même pour les raps. Un physiologiste éminent, M. Schiff, fit sur lui-même une expérience singulière. Il prouva qu'en déplaçant par une contraction musculaire le tendon du muscle péronier latéral il pouvait faire entendre un craquement, tout à fait comparable aux raps que produisent les soi-disant esprits. Cette explication enfantine, qui fait aujourd'hui sourire, trouva bon accueil auprès des savants d'alors, qui n'avaient probablement pas entendu les raps qui font vibrer le bois d'une table, bruits parfois retentissants, parfois rythmés musicalement, alors que les craquements

1. Chevreul, *De la baguette divinatoire, du pendule explorateur, et des tables tournantes*, Paris, 1854.

2. Babinet, *Etudes et lectures sur les sciences d'observation*, Paris, 1856. — Carpenter, *Principles of mental physiology et psychological curiosities of spiritualism* (*Pop. sc. Monthly*, 1877, III, 128. — Faraday, *The table turning delusion*, *Lancet*, 1853. — Cumberland, *Fraudulent aspects of spiritualism*, *Journ. of mental science*, 1881, XXVII, 280-628. — Morin (M.-S.), *Le magnétisme et les sciences occultes*, Paris, 1855.

3. Voir sur les travaux de Faraday le récent article de Fr. Grünewald, *Faraday über d. Tischrücken. Psych. Stud.*, 1920, XLVII, 151, 298, 295.

du tendon du péronier, si tant est que d'autres personnes que l'illustre physiologiste de Florence puissent les produire, n'ont rien de commun avec les vibrations du bois. Les assertions de M. Schiff avaient été précédées par celles de A. Flint, autre distingué physiologiste, qui, après avoir étudié les sœurs Fox, attribuait aux craquements du genou les raps produits[1].

A ces objections d'ordre expérimental, assez pauvres d'ailleurs, les spirites répondirent mal. Ils eussent dû sans doute, comme il fut fait plus tard, répondre par des expériences, mais ce fut par des théories et par l'essai d'une religion nouvelle.

C'est surtout à M. H. Rivail, docteur en médecine (1803-1869), à peine connu sous ce nom de Rivail, célèbre sous le pseudonyme de Allan Kardec, que fut due cette théorisation du spiritisme[2].

La théorie spirite d'Allan Kardec est assez simple. Il n'y a pas mort pour l'âme. Après la mort, l'âme devient un esprit, qui essaye de se manifester par le moyen de certains êtres privilégiés, qui sont les médiums, capables de recevoir les ordres et les impulsions des esprits. L'*esprit* cherche à se *réincarner*, c'est-à-dire à revivre sous la forme d'un être humain dont il est l'âme. Tous les êtres humains, comme le pensait déjà Pythagore, passent par des phases successives *migratoires*. Leur *périsprit* peut, dans certaines circonstances exceptionnelles, se matérialiser. Les esprits connaissent le passé, le présent et l'avenir. Parfois ils se matérialisent, et ont le pouvoir d'agir sur la matière. Nous sommes entourés d'esprits. Au point de vue moral, on doit se laisser guider par les bons esprits, qui nous dirigent vers le bien, et ne pas écouter les mauvais esprits qui nous induisent en erreur.

Il faut admirer sans réserve l'énergie intellectuelle d'Allan Kar-

1. Flint (A.), *On the discovery of the source of the Rochester knockings, and on sounds produced by the movements of joints and tendons. Quarterly Journ. Psychical Med.*, New-York, 1869, III, 417-446. — M. Schiff, *Comptes rendus de l'Ac. des sciences*, 18 avril 1859, — Jobert, Velpeau, Cloquet. Discussion sur le même sujet. *Ibid., passim.*

2. *Le livre des esprits*, Paris, 1857, 1re édit. *Le livre des médiums*, Paris, 1861, 1re édit. Il y a eu plus de trente éditions de ces livres célèbres. Des traductions en toutes langues ont paru. Allan Kardec fut le fondateur de la *Revue spirite* qui se continue encore aujourd'hui, et qui est à sa 30e année.

DEC. Malgré une crédulité exagérée, il a foi dans l'expérimentation. C'est toujours sur l'expérimentation qu'il s'appuie, de sorte que son œuvre n'est pas seulement une théorie grandiose et homogène, mais encore un imposant faisceau de faits.

Elle a cependant, cette théorie, un côté faible, douloureusement faible. Toute la construction du système philosophique d'ALLAN KARDEC (qui est celle même du spiritisme), a pour base cette étonnante hypothèse que les médiums, en lesquels s'est soi-disant incarné un esprit, ne se trompent pas, et que les écritures automatiques nous révèlent des vérités qu'il faut accepter, à moins qu'on ne soit déçu par de mauvais esprits. Aussi bien, si l'on suivait la théorie d'ALLAN KARDEC, serait-on amené à prendre pour argent comptant toutes les divagations de l'inconscient, qui, sauf exceptions, témoignent toujours d'une très primitive et puérile intelligence. C'est une bien grave erreur que d'édifier une doctrine sur les paroles des soi-disant esprits, qui sont des pauvres d'esprit.

Tout de même ALLAN KARDEC est certainement l'homme qui, dans cette période de 1847 à 1871, a exercé l'influence la plus pénétrante, tracé le sillon le plus profond dans la science métapsychique[1].

En Angleterre, le spiritisme fut défendu par DALE OWEN et par A. R. WALLACE. ALFRED RUSSELL WALLACE est le grand savant qui eut la gloire de devancer DARWIN. Il ne craignit pas d'entrer dans la mêlée, et ses livres témoignent de sa vaillance, car il fallait de la vaillance pour défendre la cause d'une science qui avait si peu les caractères d'une science [1].

En Allemagne ZÖLLNER est resté isolé.

Les temps étaient mûrs pour qu'enfin parût le grand pionnier de la métapsychique, sir WILLIAM CROOKES.

1. OWEN (R.-D.), *Footfalls on the boundary of another world, with narrative illustrations*, Philadelphie, 1877. — OWEN (R.-D.), *The debatable land between this world and the next*, New-York, London, 1871. (Trad. allem., *Das streitige Land*, Leipzig, 1876). — WALLACE, A. RUSSELL, *A defence of modern spiritualism* (*Fortnightly Review*, London, 1874, XV, 630-657). — *The scientific aspect of the supernatural*, London, 1866 : (Trad. allem., *Die wissenschaftliche Aussicht, etc.*, Leipzig, 1874). — *On miracles and modern spiritualism*, London, 1873. (Trad. fr., *Les Miracles, etc.*, Paris, Leymarie.

4° *Période scientifique.*

Quelque considérable que soit le mérite de Crookes, aussi grand que son courage, Crookes a été précédé par les membres de la Société dialectique de Londres, qui en janvier 1869, sur la proposition d'Edmunds, se réunirent au nombre de trente-six pour étudier scientifiquement les phénomènes du médianimisme. Parmi eux le savant ingénieur Cromwell Varley, et le grand Russell Wallace, avec un homme de haute intelligence, Sergeant Cox, paraissent avoir joué un rôle prépondérant. Des savants réputés, comme Tyndall, Carpenter, refusèrent de faire partie de la commission. Même il y eut des dissidences au sein de la commission. Notamment le président Lubbock et le vice-président Huxley étaient opposés aux conclusions favorables de la majorité[1].

Les faits constatés par la *Société dialectique* étaient d'une évidence éclatante : ils n'entraînèrent pourtant pas la conviction des savants, mais ils eurent un admirable résultat : ils engagèrent William Crookes à étudier la question. Par une heureuse fortune, Crookes trouva deux médiums extrêmement puissants avec lesquels il put expérimenter : D. Douglas Home et Florence Cook.

Crookes avait alors trente-sept ans, il était dans toute la vigueur de l'âge et de l'intelligence. C'était déjà un savant illustre. Il avait découvert un nouveau métal, le thallium (1863), et poursuivi des recherches fructueuses sur la spectroscopie, l'astronomie, la météorologie. Il était directeur des *Chemical News* et du *Quarterly journal of science.*

Alors il se décida à étudier les propriétés extraordinaires de Home. De 1869 à 1872, il publia des mémoires, remarquables par la précision du langage et la sévérité de l'expérimentation, qui contrastaient avec le style habituel des publications spirites. C'était l'avènement de la période scientifique du spiritisme[2]. *Je ne dis pas que c'est possible*, disait Crookes, *je dis que cela est.*

1. *Report on spiritualism of the committee of the London dialectical Society, together with the evidence, oral, and written, and a selection from the correspondance* (Longmans et Green, London, 1871, trad. fr., Libr. spirite, 1903. Trad. allem., Leipzig, Mütze).

2. Beaucoup de ses écrits sont des écrits de polémique. Je me contenterai de

Mais le respect des idées habituelles était idolâtrique à ce point qu'on ne se donna la peine ni d'étudier, ni de réfuter. On se contenta de rire, et j'avoue, à ma grande honte, que j'étais parmi les aveugles volontaires. Oui ! je riais, au lieu d'admirer l'héroïsme du grand savant qui osait dire, en 1872, qu'il y a des fantômes, qu'on peut entendre leur cœur battre et prendre leur photographie.

Mais ce courage fut sans grand effet immédiat. Il devait produire ses fruits plus tard. C'est aujourd'hui seulement qu'on peut bien comprendre Crookes. Encore aujourd'hui, la base de toute métapsychique objective, ce sont les expériences de Crookes. C'est du granit, et nulle critique ne les a pu atteindre. Aux derniers jours de sa glorieuse et laborieuse vie, il disait encore *qu'il n'avait rien à rétracter de tout ce qu'il avait affirmé jadis.*

Désormais les spirites vont savoir comment il faut expérimenter, il ne s'agit plus d'une doctrine d'aspect religieux ou mystique, perdue en de nébuleuses considérations spiritualistes ou théosophiques : il s'agit d'une science expérimentale, dédaigneuse des théories, aussi exacte, dans sa précision voulue, que la chimie, la physique, et la physiologie.

Le magnétisme animal passait, lui aussi, par une évolution analogue. Depuis Puységur, Deleuze, et Du Potet, il n'avait pas progressé. J. Braid, de Manchester, en l'appelant hypnotisme, ne l'avait guère dégagé de ses voiles mystiques pas plus que de ses infortunées tendances thérapeutiques [1], de sorte que les médecins et les physiologistes, en 1875, n'y croyaient pas beaucoup plus qu'ils ne croyaient aux matérialisations de Katy King.

citer : *Experimental investigations on psychic force,* London, Gillmann, 1871, tr. fr., Libr. des sc. psychologiques, Paris, 1897. — *Researches on the phenomena of spiritualism,* Londres, Burns, 1894. Cet ouvrage a été traduit en français, Paris, 1878, en allemand., Leipzig, 1874, en italien, Locarno, 1877. — *On psychical research. Report Smithsonian institution,* Washington, 1898-1899, 185-205. — *Psychic force and modern spiritualism, a reply to the quarterly Review and other critica* (London, 1872). — Discours récents sur les recherches psychiques (Tr. fr., Paris, Leymarie, 1903).

1. Braid (J.), *Neurypnology or the rationale of nervous sleep considered in relation with animal magnetism. Illustrated by numerous cases of its sucessful application in the relief and cure of diseases,* London, Churchill, 1843. Nouvelle édit., Londres, 1899. — *Power of mind upon the Body,* London, 1846. — *Der Hypnotismus,* trad. allem., Berlin, 1882. — *Neurypnologie,* trad. fr., Paris, Delahaye, 1883.

En 1875, étant étudiant encore, j'ai pu prouver qu'il s'agit d'un phénomène physiologique normal, et que l'intelligence, dans cet état provoqué, reste entière, et parfois est suractivée, qu'il n'y a pas lieu de supposer quelque action magique ou magnétique. Quelques années plus tard, j'ai donné aussi les premiers exemples de dédoublements de la personnalité, entrevus par Philips et par Azam[1]. Et ces changements de personnalité éclairent singulièrement tous les phénomènes dits spiritiques.

Certainement rien de ce que je disais dans mon mémoire de 1875 n'était absolument nouveau. Les anciens magnétiseurs avaient vu les mêmes faits. De même assurément, quand en 1872 Crookes établissait la réalité des fantômes, il ne disait à peu près rien que les spirites n'eussent déjà dit. Mais ce qui était nouveau, c'était l'application rigoureuse de la science expérimentale à des phénomènes incomplètement étudiés, imparfaitement établis, et qui jusqu'alors à cause de ces incomplètes et imparfaites analyses, étaient rejetés hors de la science.

A la suite de mon mémoire, de toutes parts, de nombreuses expériences furent faites, et le magnétisme animal ne fit plus partie des sciences occultes[2].

L'effort des savants qui étudient la métapsychique doit être de faire sortir de l'occulte cette science, comme le magnétisme animal est sorti de l'occulte.

Un événement mémorable, tout aussi important que les publications de Crookes, se produisit en Angleterre aussi. Ce fut la fondation de la *Society for psychical Research*, dont E. Gurney et Fr. Myers

1. Ch. Richet, *Du somnambulisme provoqué*. *Journ. de l'anat. et de la physiologie*, 1875, XI, 348-378. — *Revue philosophique*, 1880, X, 337-384. — *A. F. pour l'avancement des sciences*, Reims, 1881, IX, 50-60. — Azam, *Le dédoublement de la personnalité*, *Rev. scientif.*, 1890, XLVI, 136-141.

2. Heidenhain, *Zur Kritik hypnotischer Untersuchungen*, *Bresl. aertztl. Zeitsch.*, 1880, 52-55 et *Rev. scientifique*, 1880, XVIII, 1187-1190. — Chambard, art. *Somnambulisme du Dict. encycl. des Sc. Médicales*.

Je n'ai pas à mentionner ici les observations de Charcot et de Bernheim, toutes postérieures à mon mémoire de 1875, et manifestement inspirées par lui (1878-1885). L'histoire, si curieuse, de la suggestion ne relève pas du tout de la métapsychique.

La bibliographie complète jusqu'à 1902 se trouve dans l'article *Hypnotism* de *l'Index catalogue*, (2), 1902, VII, 743-766 (Voir aussi Morselli (E.), *Il magnetismo animale, la fascinazione, gli stati hypnotici*, 2e éd., Torino, 1886).

furent les obstinés et ardents inspirateurs. Un groupe de personnes éminentes se constitua, résolues à pousser leurs investigations dans les terres maudites de l'occultisme, et à dégager, grâce à l'emploi rigoureux des méthodes scientifiques exactes, la vérité cachée dans la confusion des faits étranges[1].

Ainsi ont pu être amassés faits, expériences, théories, colossal travail qui est devenu la base de toute la métapsychique d'aujourd'hui[2].

Ce mouvement de rénovation ne resta pas limité à l'Angleterre. Nous fîmes, en France, un effort analogue, essayant d'imiter, quoique ayant des ressources moindres, et des dévouements moins nombreux, l'exemple que Gurney et Myers nous avaient donné. Nous constituâmes ainsi, avec Th. Ribot et L. Marillier, une *Société de psychologie physiologique*, qui bientôt disparut, car nous avions eu la fâcheuse idée de prétendre intéresser les psychologues, les physiologistes, les médecins, aux recherches de métapsychique. Ils ne consentirent jamais à s'en occuper sérieusement. C'est alors que je fondai, avec Dariex, les *Annales des Sciences psychiques* (1890-1920) dont C. de Vesme devint ensuite le zélé directeur. Les *A. S. P.*, que remplace aujourd'hui l'excellente *Revue métapsychique* dirigée par Geley, établissent, comme les *P. S. P. R.*, une juste balance entre la crédulité des journaux spirites et l'ignorance aveugle des recueils de psychologie officielle.

Cependant, si importantes que soient les sociétés psychiques, si

1. Les présidents de cette société ont été Henry Sidgwick, 1882-1884, 1884-1892. — Balfour Stewart, 1885-1887. — A.-J. Balfour, 1893. — William James, 1894-1895. — William Crookes, 1896-1899. — Fred. Myers, 1900. — Oliver Lodge, 1901-1903. — Sir William Barrett, 1904. — Charles Richet, 1905. — G. Balfour, 1906-1907. — Mrs H. Sidgwick, 1908-1909. — A. Arthur Smith, 1910. — Andrew Lang, 1911. — Carpenter, 1912. — H. Bergson, 1913. — Schiller, 1914. — Gilbert Murray, 1915. — Jacks, 1917. — Lord Rayleigh, 1919. — W. M. Dougall, 1921.

2. *Les Proceedings of the Society for psychical Research* (London, Trubner) forment une collection de 28 volumes auxquels il faut annexer le *Journal of the Society for psychical Research* (1884-1920), non destiné à la publicité (*for private circulation only*). Un index très bien fait a paru en 1904, où sont indiqués les principaux cas des *Phant. of the Living*, des *P. S. P. R.*, du *Journal S. P. R.* et des *Proceed. of the Americ. S. P. R.*, London, Johnson, 1904. — Le siège de cette société est à Londres (W.), 20, Hannover Square. — Les *Phantasms of Living*, par E. Gurney, Fr. Myers et Podmore ont été traduits en français (et abrégés), sous le titre *Hallucinations télépathiques*, par L. Marillier, Paris, Alcan. C'est une œuvre admirable, monument de sagacité et de patience, tout à la fois.

utiles que soient les journaux, ces efforts ne valent que par les recherches expérimentales effectuées par les individus isolés. De fait, il n'y a pas de métapsychique sans médium. Le rôle des sociétés psychiques est précisément de ne pas laisser s'éteindre, sans aucun profit pour la science, dans l'obscurité de séances peu scientifiques, dépourvues de contrôle rigoureux, le pouvoir de certains médiums remarquables.

De 1885 à 1920, il y eut des médiums très puissants : Slade, Eglinton, Stainton Moses, Eusapia, Mad. d'Espérance, Mad. Thomson, Marthe Béraud, Stanislawa Tomczyk, Miss Goligher, Mad. Leonard.

Tout de même, s'il fallait n'en citer que deux, je ne parlerais que de Mad. Piper (pour la métapsychique subjective) et d'Eusapia Paladino (pour la métapsychique objective).

Mad. Piper, de Boston, étudiée par William James, puis, avec une extraordinaire patience, par R. Hodgson, puis, avec non moins de persévérance, par Hyslop, puis par Fr. Myers, Sir Oliver Lodge, Sir Barrett, possède des pouvoirs de clairvoyance et de cryptesthésie qui dépassent probablement tous ceux qu'on avait jusque-là observés. Aux personnes qui viennent la voir, elle dit tout de suite, presque sans hésitation, les noms des divers membres de leur famille, en racontant sur eux des épisodes que le visiteur lui-même ignore, et dont il ne constate l'authenticité qu'après une longue et laborieuse enquête.

Même s'il n'y avait, en fait de médium, que Mad. Piper *dans le monde, ce serait assez pour que la cryptesthésie fût scientifiquement établie.*

Eusapia Paladino a été, par tous les savants de l'Europe, cent et cent fois étudiée, analysée, Schiaparelli, Porro, Aksakoff, G. Finzi, A. et Fr. Myers, O. Lodge, E. Feilding, Lombroso, A. de Rochas, Ochorowicz, J. Maxwell, A. de Schrenck-Notzing, C. Flammarion, Bottazzi, Morselli, Foa, Sabatier, A. de Watteville, A. de Gramont, Carrington, et bien d'autres, ont tour à tour constaté la réalité des mouvements sans contact, et des matérialisations[1].

*Même s'il n'y avait, en fait de médium, qu'*Eusapia Paladino *dans le*

1. La bibliographie complète des publications relatives à Eusapia Paladino sous le titre suggestif de *Bibliografia Paladiniana*, a été donnée par E. Morselli, dans un livre remarquable, *Psicologia e spiritismo*, Torino, Bona, 1908, 134-170.

monde, ce serait assez pour que la télékinésie et l'ectoplasmie fussent scientifiquement établies.

Mad. Piper et Eusapia, pour toutes les investigations scientifiques, ont montré toujours une complaisance parfaite. Elles acceptaient tous les contrôles, malgré les soucis et les affronts. C'est en grande partie grâce à elles que la métapsychique, dans ces dernières années, a pris un tel développement. Il faut donc que les savants de l'avenir aient pour l'une et l'autre, comme pour D. Home et Florence Cook, qui les ont précédées, une reconnaissance émue.

Plus récemment les expériences faites avec Stanislawa Tomczyk, avec Marthe Béraud, avec Miss Goligher, ont ouvert à la métapsychique objective des horizons inattendus.

Ainsi, depuis 1880 jusqu'à aujourd'hui, la métapsychique, pour laquelle j'ai, en 1905, demandé, en lui donnant ce nom, le droit d'être une science autonome, s'est dégagée d'une part de l'hypnotisme et du magnétisme animal, d'autre part du spiritisme. En effet, dans le magnétisme animal, il y a un élément physiologique, presque normal, c'est l'hypnotisme, c'est-à-dire un état mental provoqué, tel que la conscience habituelle est modifiée, transformée, et que des consciences nouvelles, parfois multiples, peuvent apparaître, pendant que la conscience habituelle sommeille. Mais, en définitive, c'est encore de la psychologie, de sorte que l'étude du somnambulisme ne relève de la métapsychique que lorsque se manifeste une faculté de connaissance qui n'existe pas à l'état normal, ce que j'ai appelé la *cryptesthésie*.

Que par l'hypnotisme ou le magnétisme, ou le somnambulisme, la cryptesthésie se développe, ce n'est pas douteux, mais l'hypnotisme n'intéresse la métapsychique que par l'intensification de la cryptesthésie.

D'autre part, à l'autre pôle pour ainsi dire des sciences dites occultes, se trouve le spiritisme, dans lequel nous devons dissocier la théorie et les faits. La théorie qui aboutit à une religion, c'est le spiritisme, selon la formule d'Allan Kardec et de quelques autres. Mais nous voilà très loin de la science. Non que la métapsychique doive s'abstenir de toute théorie. Une science ne peut, quelque jeune qu'elle soit encore, faire fi de toutes théories, même hypothétiques. Mais au moins faut-il que la théorie cède devant

les faits, et ne s'établisse pas, en dominatrice, au-dessus des faits eux-mêmes, regardés comme accessoires, par rapport à une religion.

C'est là ce qu'ont tenté les vrais fondateurs de la science métapsychique, Gurney, Myers, et Crookes.

Assurément il ne faut dédaigner ni les magnétiseurs ni les spirites. Ce serait une injustice très lourde. Malgré les sarcasmes et les hostilités, ils ont contribué à la fondation de la métapsychique, et pendant qu'ils étaient, par les savants officiels, rejetés comme indignes, ils ont poursuivi leurs investigations laborieuses.

Mais nous voici à une autre époque. Il n'est plus permis maintenant, quand un médium se manifeste, de le laisser évoluer dans un cercle restreint, sans recourir aux méthodes de recherche adoptées par toutes les sciences, balances, photographies, cinématographies, inscriptions graphiques. De même, au point de vue de la psychologie subjective, des enquêtes rigoureuses, sévères, analogues à celles que la S. P. R. a instituées, sont indispensables. Il faut plus que des demi-certitudes, il faut des certitudes tout entières.

En résumé, la métapsychique contemporaine devra se limiter, pour ce qui est subjectif, aux phénomènes psychologiques que toute intelligence humaine consciente, aussi perspicace qu'on la suppose, est incapable de produire, et, en métapsychique objective, aux phénomènes matériels, produits par une cause qui est en apparence intelligente, et que les forces connues et classées (lumière, chaleur, électricité, attraction, force mécanique) sont insuffisantes à expliquer.

Quoique ce soit un champ déjà très vaste, nous ne sommes certainement qu'au début : aussi plus tard la métapsychique aura-t-elle le droit d'avoir des visées plus hautes, de se tourner vers une morale, une sociologie, une théodicée nouvelles. Qui sait ? Mais à chaque époque suffit sa peine. Les temps ne sont pas mûrs pour la synthèse. Restons dans l'analyse.

Dans ce court exposé historique, je n ai pas pu indiquer les travaux considérables qui ont été faits. La bibliographie est déjà énorme. Je voudrais pourtant signaler les principaux ouvrages, toujours utiles, parfois indispensables, aux savants curieux d'étu-

dier le spiritisme, l'occultisme, la métapsychique du demi-siècle qui vient de s'écouler.

Les ouvrages généraux principaux seront seulement notés ici.

Aksakoff, *Animismus und Spiritismus, Versuch einer Kritischen Prüfung der mediumnistischen Phaenomene*, Leipzig, Mutze, 1890, 4e édit. en 2 vol., 1902, trad. fr., *Libr. des sciences psychologiques*, 1895. — Bozzano (E.), *Ipotesi spiritica e teorie scientifiche*, Genova, Donath, 1903. — Brofferio (A.), *Per lo spiritismo*, 1re édit., Milano, Briola, 1892, 3e édit., Torino, Bocca, 1903, trad. all., Berlin, 1894. — Delanne (G.), *Le spiritisme devant la science*, Paris, Channuel, 1895, 5e édit., 1897. *Les apparitions matérialisées*, Paris, Leymarie, 2 vol. 8°, 1911. *Recherches sur la médiumnité*, Paris, 1896. — Myers (Fr.), *The human personnality and its survival to bodily death*. London, Longmans, 2 vol. 8°, 1902, trad. fr., Paris, Alcan, 1905. — Oliver Lodge, *La survivance humaine*, trad. fr., Paris, Alcan, 1912. — A. de Rochas, *L'extériorisation de la motricité*, Paris, Channuel, 1896, 4e édit., 1906. *L'extériorisation de la sensibilité*, Paris, Channuel, 1895, 5e édit., Chacornac, 1905. *Les états profonds de l'hypnose*, Paris, Chacornac, 1892. *Les états superficiels de l'hypnose*, Paris, Chacornac, 1902. — J. Maxwell, *Les phénomènes psychiques. Recherches, observations, méthodes*, Paris, Alcan, 1905. *Metapsychical Phaenomena*, London, Duckworth, 1905. — E. Boirac, *L'avenir des sciences psychiques*, Paris, Alcan, 1907. *La psychologie inconnue*, Paris, Alcan, 1915. — Carmelo Samona, *Psiche misteriosa : i fenomeni detti spiriticci*, Palermo, Reber, 1910. — E. Flammarion, *Les forces naturelles inconnues*, Flammarion, Paris, 1907. *L'inconnu et les problèmes psychiques*, Paris, Flammarion, 1900, trad. ital. Bari, Latezza, 1904. *La mort et son mystère*, Paris, 1920. — Morton Prince, *A dissociation of personality*, Boston, Turner, 1906; trad. fr., Paris, Alcan, 1911. — Zöllner, *Wissenschafftliche Abhandlungen*, t. III, *Die transcendentale Physik und die sogenannte Philosophie*, Leipzig, Stachmann, 1878-1879. — Hyslop (J.-H.), *Science and a future life*, Boston, Turner, 1905. — Innocenzo Calderone, *La Rincarnazione*, Milano, édit. Veritas, 1913. — Stainton Moses (Oxon), *The higher aspects of spiritualism*, London, 1880. *Spirit identity*, London (*Spiritualist alliance*, 1902). — G. Geley, *De l'inconscient au conscient*, Paris, Alcan, 1919. *L'être subconscient*, 4e édit., Paris, 1919. — Grasset (J.), *L'occultisme hier et aujourd'hui*, Montpellier, Coulet, 1908. — Osty, *Lucidité et intuition*, Paris, Alcan, s. d. — Marryat (Florence), *There is no death*, Leipzig, Heinemann, 1892. — Chevreuil, *On ne meurt pas*, Paris, 1914. — Ottolenghi (S.), *La suggestione a le facolta psichiche occulte in rapporto alla pratica legale e medico forense*, Torino, Bocca, 1900. — Amiral Usborne Moore, *Glimpses of the next staate*, Londres, Watts et C°, 1912. — Du Prel, *Das Räthsel des Menschen*, Leipzig, Mutze, 1885, trad. it., Milano, Galli, 1894. *Monistische Seeleneehre ; ein Beitrag auf Lösung des Menschenräthsels*, Leipzig, Günther, 1888. — Denis (L.), *Après la mort, exposé de la doctrine des esprits*, dern. édit., 1918, Paris, Leymarie, trad. ital., Milano, 1914. — Podmore (Fr.), *Modern spiritualism ; a history and a criticism*, London, Methuen, 2 vol., 1902. — Wahu, *Le spiritisme dans l'antiquité, et dans les temps modernes*,

Paris, Leymarie, 2 vol., 1885. — SCHRENCK-NOTZING. *Physikalische Phaenomene des Mediumnimus*, München, Reinhardt, 1920.

Si l'on ajoute à cette bibliographie, très sommaire, que j'aurais pu facilement amplifier, et qui sera complétée au cours de ce livre, les articles publiés dans d'importants recueils, comme *Light* (Londres). — *Banner of Lißht* (Boston). — *Religio-philosophical Journal*, (New-York). — *Harbinger of Light* (Melbourne). — *Revue spirite* (Paris). — *Revue scientifique et morale du spiritisme* (Paris). — *Luce e ombra* (Milano, recueil remarquable). — *Zeitschrift für Spiritismus* (Leipzig). — *Psychische Studien* (Berlin) — on pourra se faire quelque idée de la richesse de la littérature métapsychique.

§ IV. — LES MÉDIUMS [1]

Le mot de *médium*, exécrable d'ailleurs, est consacré par l'usage. Il n'est plus possible de le bannir [2]. Il signifie *intermédiaires entre le monde des vivants et le monde des morts*.

Entre les médiums puissants, énergiques, qui, comme HOME, EUSAPIA, STAINTON MOSES, FLORENCE COOK, ont des phénomènes objectifs, éclatants, et les médiums ne donnant que des phénomènes subjectifs, il y a une distance considérable. Nous devons donc faire une classe à part pour les médiums à effets physiques, télékinésies et matérialisations.

Ceux-là sont des êtres exceptionnels, extrêmement rares. Même ceux qui peuvent donner des raps sans contact sont assez rares aussi.

Leur psycho-physiologie n'est pas bien riche en enseignements. On ne saurait dire d'eux qu'ils sont plus ou moins intelligents que le commun des mortels. Rien ne les distingue du vulgaire, et on ne peut les séparer des autres humains que par l'étrange faculté qu'ils possèdent, seuls parmi les hommes, de donner, dans des séances spiritiques, des matérialisations de formes (mains, personnes), et des mouvements de la matière (bruits, coups, voix, odeurs).

1. Dans le cours de ce livre on trouvera sur les médiums maints détails qui n'ont pas pris place ici. Ce chapitre est donc nécessairement écourté, pour ne pas faire double emploi avec ce qui sera dit plus loin. De vrai l'histoire des médiums, c'est presque toute la métapsychique.

2. Doit-on aussi employer ce mot au féminin ? Il semble qu'on pourrait dire *la médium*.

Le pouvoir des médiums s'exprime par le terme, très mauvais aussi, de pouvoir *médianimique*. La faculté d'être médium, c'est la *médianimité* ou *médiumnité*. Quel dommage qu'on ne puisse changer ce patois hideux ?

Cette rareté extrême des pouvoirs télékinésiques n'est pas une objection. Il est nécessaire d'admettre que tous les hommes ne sont pas exactement semblables. Certains enfants extraordinaires sont doués, à un très jeune âge, de puissances de mémoire et de calcul tellement surprenantes que nous restons ébahis devant eux. Nous pouvons concevoir sans peine qu'il y a, parmi la foule des humains, des individus exceptionnels.

Les pouvoirs cryptesthésiques sont beaucoup plus communs que les pouvoirs télékinésiques. La cryptesthésie en tous ses degrés de puissance est tellement répandue, et la télékinésie est tellement rare qu'on ne peut pas assimiler les cryptesthésiques (assez communs) aux télékinésiques (très rares).

Nous dirons donc qu'il y a en fait de médiumnité deux groupes très distincts :

1° Médiums à effets physiques ;

2° Médiums à effets psychiques.

La télékinésie est un phénomène nettement caractérisé ; les matérialisations le sont plus nettement encore. Le phénomène télékinésique élémentaire, celui que d'assez nombreux médiums obtiennent, sans pouvoir aller jusqu'à la télékinésie et à la matérialisation, c'est le *rap*, c'est-à-dire une vibration sonore (sans contact) dans le bois d'une table ou d'une chaise. Déjà pourtant la délimitation entre médiums capables ou incapables de raps devient assez difficile, car assez souvent on entend de petits bruits très légers, à peine perceptibles, dans une table que touche à peine le médium, et le bruit est tellement faible qu'on peut presque en douter.

Il faudrait retracer ici la biographie des grands médiums à matérialisations et à télékinésie. Mais nous en parlerons dans le chapitre des matérialisations.

Quand nous aurons cité Home, Florence Cook, Stainton Moses, Eusapia, Mad. d'Espérance, Eglinton, Linda Gazzera, Slade, Marthe Béraud, Miss Goligher, Stanislawa Tomczyk, nous aurons nommé les principaux. On voit que le nombre en est restreint.

Le nombre des médiums donnant des raps est énormément plus grand. Mais je ne saurais donner quelque statistique à cet égard.

Malheureusement ces médiums à effets physiques mésusent souvent de leur pouvoir. Ils s'imaginent qu'ils pourront s'enrichir par leur puissance à demi-miraculeuse, et alors, comme les sœurs Fox, comme les frères Davenport, comme Eglinton, comme Slade, ils donnent des séances publiques pour tirer un profit monétaire de leurs facultés. De là à la fraude, il n'y a qu'un pas, et un pas qu'ils ont, sinon toujours, au moins très souvent franchi.

Aussi bien les médiums professionnels à effets physiques sont-ils terriblement suspects, et les précautions à prendre contre leurs machinations doivent elles être d'une sévérité implacable. (Au reste, même si leur bonne foi consciente était absolue, il faudrait prendre les mêmes précautions.)

Il y a de très bonnes raisons pour ne pas repousser *a priori* toute expérimentation avec les grands médiums professionnels.

1° *Ils ont dû certainement, au début de leur carrière, fournir des phénomènes authentiques.* Léa et Catherine Fox n'auraient pas, de propos délibéré, inventé toute cette histoire des raps de Hydesville, si elles n'avaient pas commencé par avoir réellement des raps.

2° Les médiums comme Mad. d'Espérance, comme Florence Cook, comme Linda, comme Eusapia, comme Marthe Béraud, n'ont jamais pris quelque leçon de prestidigitation et d'*illusionisme*. Elles ont constaté des phénomènes étranges, et, presque malgré elles, ont suivi la voie qui leur était ouverte. C'est pour les besoins de la cause qu'on leur attribue une habileté technique extraordinaire, supérieure à celle des professionnels les plus experts, Robert Houdin, Hamilton, Maskelyne, puisqu'elles auraient trompé les savants les mieux avertis, dans des conditions de contrôle sévère, en de multiples et variées séances, alors que d'ailleurs ni R. Houdin, ni Hamilton, ni Maskelyne n'ont jamais pu imiter ce qu'elles font.

Quant aux médiums à seuls effets psychiques, toutes les transitions les plus nuancées s'observent entre eux et les individus normaux. Il me paraît même que tout individu normal est capable, en un moment donné de sa vie, d'avoir quelque lucidité passagère. Mais, afin de ne pas nous écarter trop de la terminologie habituelle, nous appliquerons provisoirement la dénomination usuelle de médiums aux individus qui croient être en relation avec des personnalités étrangères.

En effet, nous avons adopté pour la définition de la métapsychique, *une science qui a pour objet les phénomènes qui paraissent relever d'une intelligence, et d'une intelligence autre que l'intelligence humaine.* Les médiums sont alors des individus, à inconscience partielle ou totale, qui disent des paroles, accomplissent des actes, font des gestes, paroles, gestes, actes qui semblent soustraits à leur volonté, et paraissent indépendants de leur intelligence. Pourtant ces phénomènes inconscients sont intelligents, systématiques, parfois coordonnés avec une merveilleuse pénétration. Donc tout de suite il s'agit de chercher si les phénomènes inconscients sont dûs à une intelligence *humaine*, ou à une intelligence *surhumaine*.

Soit, pour prendre un exemple concret, classique, Hélène Smith, écrivant par l'écriture automatique des *messages* abondants qu'elle attribue à Marie-Antoinette. Est-ce l'intelligence d'Hélène qui fait tout ? Est-ce une autre intelligence que celle d'Hélène ? soit Marie-Antoinette, soit une force intelligente quelconque, qui actionne les gestes, les paroles, l'écriture d'Hélène ?

Nous entrerons plus loin dans la discussion approfondie des deux hypothèses.

Pour le moment nous montrerons seulement qu'il y a des transitions graduelles, presque insaisissables, entre ces soi-disant médiums et les individus normaux. La démarcation est non seulement difficile, mais impossible, tandis qu'entre les médiums vrais, c'est-à-dire à effets physiques, et les normaux, il y a un hiatus énorme, un fossé profond, une différence essentielle.

On peut établir la gradation suivante.

A. — Le premier degré de l'écart avec la normale, c'est la production de mouvements inconscients légers, presque imperceptibles, lesquels suffisent cependant pour faire percevoir à un individu exercé les sensations et volontés de l'inconscience. Et certes, il y a plus de 50 p. 100 des normaux qui, par un léger frémissement musculaire, qu'ils ignorent, décèlent leur pensée : comme dans le jeu du *willing game*, qui donne parfois des résultats surprenants.

Ces mouvements involontaires et inconscients s'observent si souvent, si nettement, que c'est un chapitre de la physiologie normale. Nous voilà loin de toute métapsychique.

B. — Le second degré, c'est par l'hypnotisme la création d'une personnalité nouvelle. La personnalité normale reparaît au réveil, mais, pendant l'hypnose et la suggestion hypnotique, une personnalité nouvelle apparaît, qui est évidemment factice, puisque le magnétiseur l'a créée selon sa propre fantaisie, et qu'elle peut, si le magnétiseur par suggestion verbale l'impose, se maintenir.

Cette nouvelle personnalité, arbitraire, transitoire, artificielle, rentre encore dans la psychologie normale classique.

C. — Le troisième degré, c'est l'état médianimique, c'est-à-dire la production d'une personnalité nouvelle que le médium s'est créée par auto-suggestion. L'hypnotisme agit par hétéro-suggestion ; le médiumnisme par auto-suggestion. Il n'y a qu'une bien faible différence entre la personnalité de Marie-Antoinette, qu'Hélène Smith a prise toute seule, ou la personnalité de Marie-Antoinette, qu'Hélène Smith aurait prise parce que son magnétiseur la lui a imposée.

Les écritures automatiques appartiennent à ce groupe, et il n'y a pas lieu de donner à cette importante manifestation psychologique une place quelconque dans la métapsychique, — au moins quant au phénomène seul de l'écriture automatique — car l'hypothèse d'une intelligence étrangère, non humaine, n'a dans la plupart des cas aucune raison d'être. Puisque je puis suggérer à Alice qu'elle est devenue Marie-Antoinette, puisqu'Alice joue admirablement le rôle de la malheureuse reine, pourquoi vais-je supposer, quand Hélène Smith prend spontanément ce même rôle, et le joue avec non moins de perfection, que c'est la reine de France qui s'est incarnée en Hélène Smith ? C'est une supposition enfantine, toute gratuite.

D. — Le quatrième degré, c'est quand cette personnalité nouvelle est capable de cryptesthésie ; quand elle paraît vraiment connaître des choses que le médium ne connaissait pas, des faits que la personnalité seconde pouvait seule connaître. C'est le cas de Mad. Piper incarnant Phinuit ou GeorgesPelham.

Le *guide* du médium (autrement dit la personnalité nouvelle qui a apparu) semble être alors une force étrangère, vraiment étrangère. Nous pouvons appeler ces phénomènes des phénomènes métapsychiques, puisque à tout prendre l'intelligence normale ne suffit pas à expliquer les étranges et puissantes cryptesthésies que présentent

ces sensitifs. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'opinion qu'une force étrangère agit sur eux n'est qu'une hypothèse.

Peut-être faudrait-il réserver le nom de médium aux individus capables d'action matérielle mécanique, sans contact, et de matérialisations. C'est le cinquième degré. Alors aux phénomènes de cryptesthésie, aux hallucinations survenant dans la trance spiritique, voisine de la trance hypnotique, viennent s'ajouter des phénomènes matériels, lévitations, télékinésies, raps, et surtout matérialisations.

Rien ne prouve encore que les personnalités secondes ne soient pas toujours exclusivement humaines, dues à des modalités de l'intelligence humaine, tandis qu'avec les phénomènes matériels apparaît quelque chose de nouveau, de transcendental, de vraiment métapsychique, qui dépasse la psychologie normale, et qui ne peut guère s'expliquer sans l'intervention de forces inconnues paraissant intelligentes.

Comme ce livre est surtout un traité didactique, je vais donner, pour préciser, des exemples de chacun de ces cas psychologiques, qui constituent les transitions insensibles de l'état normal à l'état de médium.

1er *degré*. — Antoinette n'est pas hypnotisable. Mais, si je lui prends la main et que je lui demande de penser à un objet qu'elle a caché dans un coin de la chambre, elle est très étonnée, lorsque, guidé par elle et par ses mouvements inconscients, je découvre cet objet.

2e *degré*. — Alice est hypnotisée. Si je lui dis qu'elle est un vieux général, elle donne l'image caricaturesque d'un vieux général ; elle tousse, crache, parle brusquement, jure, demande une absinthe, etc. Et elle joue cette naïve comédie avec une rare perfection pendant une heure entière.

3e *degré*. — Hélène Smith s'est par auto-suggestion imaginé être Marie-Antoinette. Elle en parle le langage, a des allures pleines de dignité, retrouve presque l'écriture et l'orthographe de la reine de France. En absolue sincérité elle joue cette extraordinaire comédie avec une merveilleuse perspicacité, pendant des semaines et des mois.

Mad. Camus met la main à la table, et écrit de longues phrases, fébri-

lement, dont elle ignore le sens ; elle ne sait pas ce qu'elle écrit et elle parle d'autre chose pendant qu'elle écrit. C'est l'esprit VINCENT qui la guide, qui est soi-disant l'inspirateur de toutes les banales dissertations métaphysiques et théosophiques dont elle couvre le papier.

4e *degré*. — Mad. PIPER perd peu à peu sa conscience normale. Alors c'est tantôt PHINUIT, tantôt GEORGES PELHAM, tantôt MYERS, tantôt R. HODGSON, qui parlent pour elle. Mais ces personnalités, très probablement imaginaires et dues à des auto-suggestions, sont douées d'une puissance cryptesthésique étonnante. Monitions, prémonitions, télépathies, toutes ces lucidités éclatent à chacune des paroles que, par la voix de Mad. PIPER, disent PHINUIT ou GEORGES PELHAM, ou MYERS ou R. HODGSON, de sorte qu'il faut un grand effort de rationalisme — qui est même peut-être une erreur — pour ne pas attribuer à une intelligence autre que celle de Mad. PIPER ces phénomènes de presque surhumaine intelligence.

Mad. LÉONARD, Mad. BRIFFAUT, STELLA, la voyante de PRÉVORST, beaucoup d'autres, sont des médiums de cet ordre.

5e *degré*. — EUSAPIA tombe, sans être hypnotisée, en état de transe. Alors par l'intermédiaire, dit-elle, de JOHN KING, elle fait mouvoir des objets, qu'elle ne touche pas; elle matérialise les mains, quelquefois la tête de JOHN KING, et d'autres fantômes parfois apparaissent.

HOME, Mad. D'ESPÉRANCE, FLORENCE COOK, STAINTON MOSES, STANISLAWA TOMCZYK, Miss GOLIGHER, MARTHE BÉRAUD, sont des médiums du même genre. Et le plus souvent, en même temps que les phénomènes mécanico-physiques matériels, apparaissent des cryptesthésies. La possession par une intelligence étrangère *paraît* complète, non seulement par la connaissance de choses inconnues au médium lui-même, mais encore par le pouvoir qui lui est donné sur la matière.

D'ailleurs, en fait, le plus souvent les médiums vrais (à télékinésie) sont aussi des sensitifs ; c'est-à-dire qu'ils ont des cryptesthésies parfois admirables. STAINTON MOSES et HOME étaient dans ce cas. EUSAPIA n'avait que des effets physiques mécaniques, et Mad. PIPER n'a que des effets psychologiques.

Sans prétendre en rien inférer, il est de fait que les grands

médiums, dès le début des phénomènes produits, soit mécaniques, soit cryptesthésiques, attribuent tout leur pouvoir à un *guide*. Même, si l'on veut avoir de bonnes expériences, il faut expérimenter comme si l'on était assuré que ce guide existe réellement, et s'est incarné dans le médium. C'est, au sens rigoureux du mot, une *hypothèse de travail*, presque nécessaire à la production des phénomènes.

La science est une langue bien faite, a dit un philosophe. Donc nous ne devrions pas conserver ce même nom de médium à des individus aussi différents par exemple qu'Eusapia et Mad. Piper. Nous pourrions appeler *médiums* les individus donnant des effets physiques ; *sensitifs*, les individus ayant des phénomènes cryptesthésiques qu'ils attribuent à une force étrangère ; *automates*, les individus qui sans cryptesthésie semblent présenter par l'écriture automatique des personnalités secondes, créées sans doute par auto-suggestion, mais qui paraissent spontanées.

Comme toute classification, celle-ci est arbitraire. Les sensitifs sont toujours des automates, tandis que rarement les automates sont des sensitifs. On pourrait citer des centaines de cas d'écriture automatique, qui ne sont que des fantaisies médiocrement intéressantes de l'inconscience déchaînée, sans lucidité, sans cryptesthésie, sans rien qui vaille la peine d'être noté, sinon l'extraordinaire puissance de l'inconscient.

Pourtant, malgré mon ardent désir de faire rentrer autant que possible ces phénomènes métapsychiques dans la psychologie normale, je ne voudrais pas les dénaturer, les mutiler, sous prétexte de rationalisme. L'état de monoidéisme et d'automatisme que créent les transes soit hypnotique, soit spiritique, développe une si extraordinaire aptitude à la cryptesthésie, que bien souvent, comme pour Mad. Piper, comme pour Mad. Leonard, comme pour Mad. Verrall, on est tenté de croire qu'il y a intervention d'une intelligence étrangère. Ce n'est pas dans ce chapitre que nous discuterons la question ; on verra plus loin que nous n'aurons aucune timidité à l'aborder franchement.

Ni les sensitifs, ni les automatiques, ni même les médiums, ne peuvent être caractérisés par des diagnoses de quelque vraisemblance. Ils sont *comme tout le monde*. L'âge, le sexe, la nationalité ne paraissent pas avoir grande influence.

On a souvent parlé d'hystérie ; mais il semble bien que l'hystérie ne soit pas une condition favorable, à moins de donner une démesurée extension à cette forme morbide. Les hystériques sont souvent hypnotisables ; mais l'aptitude à être hypnotisé est tellement générale que ce n'est pas du tout une caractéristique. Les médiums sont plus ou moins névropathiques, sujets à des céphalées, des insomnies, des dyspepsies. Mais tout cela est bien peu significatif.

En tout cas, je me refuse absolument à les considérer comme des malades, ainsi qu'est trop disposé à le faire P. Janet[1]. Certes il y a quelque désagrégation de la conscience. Mais, chez les artistes, les savants, même les individus vulgaires, n'y a-t-il pas souvent d'analogues désagrégations de la conscience, avec automatisme partiel.

J. Maxwell a insisté sur l'existence chez la plupart des médiums d'une tache sur l'iris. Il conviendrait peut-être de faire là-dessus quelques recherches statistiques. Mais la difficulté sera toujours de savoir où il faudra s'arrêter, car il n'y a pas de ligne de démarcation entre un sensitif et un normal, entre un automatique et un normal. Telle personne à écriture automatique se borne à tracer fébrilement et sans conscience de grands ronds informes sur des feuilles de papier blanc ; une autre écrira des mots incohérents ; une autre fera des phrases suivies : une autre composera de petits poèmes complets ; une autre écrira des volumes et des romans entiers. Il y a tous les degrés de l'automatisme.

Le talent de l'inconscient a plus de variétés encore que le talent du conscient.

La sensibilité cryptesthésique comporte, plus encore peut être, tous les degrés. Tel individu qui, dans le cours de sa longue vie, aura été parfaitement normal, verra un jour une apparition véridique, ou entendra des voix prémonitoires. On ne peut pas dire qu'il soit un sensitif. Il l'aura été pendant quelques minutes, ou plutôt pendant quelques secondes, et ce sera tout. Des personnes d'apparence normale regardent dans le cristal, et au bout de quelques instants aperçoivent des visions, des scènes plus ou moins dramatiques qui se déroulent dans la petite boule de verre. On ne

1. Cette critique ne diminue en rien ma haute estime pour les travaux de P. Janet, poursuivis avec une rare sagacité.

peut prétendre qu'ils sont des sensitifs : on ne peut pas soutenir le contraire non plus. En tout cas, il n'y a pas lieu, là encore, quant au mécanisme même, de faire intervenir une intelligence étrangère.

Même les grands médiums sensitifs, comme Mad. Piper, comme Stainton Moses, n'ont aucune caractéristique physiologique ou psychologique qui les distingue. Ces individus privilégiés, qui, selon la doctrine spirite, reçoivent messages des disparus et entrent en conversation avec les morts, ne paraissent se signaler par aucune autre supériorité intellectuelle ou physique. Assurément, par suite de la facilité avec laquelle leur conscience peut se désagréger, ils ont une certaine instabilité mentale, une susceptibilité assez ombrageuse. Leur responsabilité, au moins pendant l'état de trance, est quelque peu diminuée. Mais ce ne sont là que des nuances, et je conclurais volontiers qu'en dehors de leurs visions, de leurs trances et des apparentes incarnations qui se manifestent, ces sensitifs sont *comme tout le monde*.

Le plus souvent c'est par hasard qu'ils ont découvert leur sensibilité. L'histoire détaillée des *origines* de la médiumnité serait bien intéressante à faire. On verrait sans doute que, pour chaque grand médium, le point de départ a été assez différent. En tout cas ce n'est jamais par un acte de volonté délibérée qu'ils sont devenus médiums. Leur pouvoir s'est développé spontanément.

Ce qui est bien curieux, — et d'ailleurs assez décourageant, — c'est que ce pouvoir ne fait guère de progrès. Il naît spontanément, sans qu'on sache ni pourquoi, ni comment, et, s'il a la fantaisie de disparaître, il s'en va sans qu'on puisse le retenir. Kate King a quitté Florence Cook et Crookes en donnant pour toute raison que ce départ était nécessaire. Mon regretté et savant ami, le Dr Ségard, m'a dit que jadis sa fille, âgée de douze ans environ, avait présenté pendant trois jours des phénomènes remarquables de télékinésie (lévitation d'une lourde table, raps, mouvements de gros objets sans contact), puis que subitement tout avait disparu. Ces faits datent d'il y a vingt-cinq ans, et Mad. L..., la fille de Ségard, n'a jamais eu depuis lors quelque phénomène analogue.

Toute éducation est inopérante. Je serais même tenté de croire que nos efforts pour *scientifiser* les phénomènes ont plus d'inconvénients que d'avantages. Aussi, dans mes expériences, ai-je abso-

lument renoncé à vouloir indiquer à un sensitif ou à un médium comment il doit procéder. Il faut l'abandonner à lui-même, car notre influence, si nous en avons une, serait probablement mauvaise. Un médium puissant est un instrument extrêmement délicat et fragile dont on ne connaît absolument pas les secrets ressorts. On s'expose à le fausser en le maniant d'une main maladroite. Laissons donc en pleine liberté se développer les phénomènes, sans prétendre les guider. C'est probablement une grave erreur que de s'obstiner à *éduquer* son médium.

Pourquoi cette fatalité? Il ne me paraît pas du tout qu'on doive en conclure qu'il y a ingérence d'une intelligence étrangère. Car, même sur les enfants et les adolescents normaux, notre puissance de transformation éducative est assez limitée (et d'ailleurs c'est peut-être heureux).

On n'a pas jusqu'à présent été équitable pour les médiums. On les a calomniés, bafoués, vilipendés. On les a traités cyniquement comme des *animae viles*. Quand leurs facultés étaient en décroissance, on les a laissés s'éteindre dans l'obscurité et le dénuement. Quand on les rétribuait, ç'a été chichement, en leur faisant bien comprendre qu'ils n'étaient que des machines. Il est temps que ces mœurs détestables prennent fin.

Si par hasard on découvrait un grand médium à effets physiques puissants, ou à effets psychiques exceptionnels, au lieu de l'exposer à la curiosité banale des ignorants, des journalistes, des grandes et petites dames qui vont les consulter pour un chien perdu ou un amant infidèle, il faudrait leur assurer très largement le vivre et le couvert, et peut-être un peu davantage, afin que leur médiumnité ne fût pas déshonorée par des divinations de basse qualité. C'est ce que Mad. Bisson a fait pour Marthe Béraud; lord Dunraven pour Home, E. Imoda pour Linda.

En un mot, il faudrait réserver les médiums à la science, la sévère, généreuse et juste science, au lieu de laisser se prostituer leurs facultés merveilleuses aux crédulités enfantines ou aux sarcasmes impudents.

Mais il faudra en même temps ne pas se départir de la sévérité scientifique, ne pas demander des expériences stupéfiantes, ou des

incursions dans l'au-delà. Il faut nous résigner. Ne quittons pas le sol de notre planète. Traitons les phénomènes de la métapsychique comme des problèmes de pure physiologie. Expérimentons avec les médiums, êtres rares, privilégiés, admirables, et répétons-nous qu'ils ont *droit à tout notre respect, mais aussi qu'ils exigent toute notre méfiance.*

LIVRE DEUXIÈME

DE LA MÉTAPSYCHIQUE SUBJECTIVE

CHAPITRE PREMIER

MÉTAPSYCHIQUE SUBJECTIVE EN GÉNÉRAL

§ 1. — DES LIMITES ENTRE LE PSYCHIQUE ET LE MÉTAPSYCHIQUE

Tout de suite nous nous heurtons à une difficulté primordiale. Car enfin, dès qu'on peut expliquer par une extrême acuité de l'intelligence humaine et par une construction systématique inconsciente certains phénomènes de soi-disant lucidité, il est évident que nous n'avons plus alors à invoquer la métapsychique, c'est-à-dire à supposer soit des facultés inconnues de notre intelligence, soit des ingérences d'autres intelligences. Il nous suffira de dire : « Ce ne sont que les effets d'une intelligence humaine très pénétrante. »

Nous voici donc contraints tout d'abord d'examiner quelles sont les limites de l'intelligence humaine.

Problème d'autant plus ardu que des phénomènes intellectuels multiples se produisent sans que la conscience en soit avertie. Et cela, c'est de la psychologie normale, classique depuis Leibniz. L'esprit peut travailler sans que la conscience assiste à ce travail ; des opérations intellectuelles très compliquées se produisent à notre insu ; tout un monde d'idées frémit en nous, que nous ne connaissons pas. Probablement nul souvenir du passé ne s'est effacé. La conscience oublie beaucoup : la mémoire n'oublie rien ; tout l'amas des anciennes images est conservé, presque intact, quoique ayant disparu de la conscience. Car l'inconscience veille : elle continue à s'agiter à côté de la conscience endormie. Sans

doute aussi alors des comparaisons, des associations, des jugements se forment, phénomènes intellectuels auxquels notre *moi* conscient ne prend aucune part.

On ne saurait attacher trop d'importance à ces phénomènes de l'inconscience. Or, comme il est nécessaire d'éliminer de la métapsychique tout ce qui peut être expliqué par la psychologie normale, et que le travail inconscient de l'esprit relève de la psychologie normale, nous devons constamment nous dire ceci, qui sera une loi absolue : *L'inconscient est capable de tout ce que peut faire le conscient.*

Nos sens nous donnent une certaine notion des choses, et nous ne connaissons des choses que ce qui nous a été apporté par les sens. (*Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*). Mais les arrangements de ces données sensorielles peuvent apporter à nos idées une complexité extraordinaire. C'est ainsi que l'inconscient peut fabriquer des poésies, des discours, des drames, des mathématiques, c'est-à-dire tout ce que peut fabriquer l'intelligence humaine, consciente. Pourtant cette inouïe richesse n'est qu'une richesse documentaire ; l'intelligence, consciente ou inconsciente, si nous ne lui supposons pas quelque faculté nouvelle de connaissance, ne pourra jamais fournir plus que ce qui lui a été donné. Elle ne pourra travailler que sur des matériaux à elle apportés par les voies sensorielles normales.

De même, suivant une comparaison célèbre, un moulin à café est excellent pour moudre ; mais il ne pourra jamais fournir autre chose que ce qu'on lui a donné à moudre.

Supposons qu'Hélène Smith n'ait jamais entendu un mot de sanscrit, qu'on ne lui ait jamais parlé cette langue, qu'elle n'ait lu et pu lire aucun livre de sanscrit. Alors, s'il lui arrive de converser ou d'écrire en sanscrit, autrement dit de *réinventer* cette langue, je déclarerai le fait miraculeux, et j'y verrai un phénomène métapsychique ; car nulle intelligence humaine n'est capable de ce prodige.

Mais, avant d'en arriver à cette extrémité, je ferai toutes suppositions que me suggérera ma répugnance à admettre le supranormal. Il faudra d'abord qu'Hélène m'établisse qu'elle n'a jamais ouvert un livre de sanscrit, et la preuve n'est pas facile à donner. Car, même si elle est de bonne foi, elle a pu oublier qu'un jour,

jadis, dans une bibliothèque publique ou privée, elle a feuilleté un livre où il y avait du sanscrit. En outre, il faudra que la phrase de sanscrit ne soit pas une simple citation, mais bien un vrai discours adapté aux circonstances présentes. Les conditions nécessaires pour que dans ce cas je puisse admettre scientifiquement la nature transcendentale du phénomène sont tellement dures que je doute fort qu'on puisse souvent les trouver réunies.

De même encore A..., qui n'a jamais écrit en vers, dont l'esprit n'est nullement poétique, compose en état médianimique une série de poèmes curieux où apparaît un sens poétique délicat et original. Elle écrit ainsi plusieurs volumes de vers, dictés avec une telle rapidité qu'on a peine à la suivre. Voilà certes qui est bien étonnant, bien imprévu. Mais, avant de dire qu'une intelligence intervient, autre que celle de A... je supposerai, ce qui est plus simple, que A... a des facultés poétiques inconscientes. En effet ses vers, si charmants qu'ils soient, n'ont absolument rien qui dépasse l'intelligence humaine.

Je sais bien que les spirites et occultistes vont s'indigner, comme ils se sont indignés contre mon savant ami T. Flournoy. Mais leur indignation ne se justifie guère ; car c'est à eux qu'il appartient de prouver l'ingérence d'une intelligence étrangère. Or, cette preuve, ils ne me la fourniront que s'ils parviennent à établir l'absolue incapacité de l'intelligence humaine à composer inconsciemment tels ou tels vers, à retenir inconsciemment telles ou telles bribes du langage sanscrit.

Laplace dit quelque part à peu près ceci : *La rigueur des preuves doit se proportionner à la gravité des conclusions*. Or admettre qu'une intelligence extra-terrestre anime le cerveau d'Hélène Smith pour lui insuffler le sanscrit, ou le cerveau de A... pour lui dicter des vers français, cela est tellement grave, tellement monstrueux, tellement contraire au bon sens et à la logique, que j'admets toute hypothèse, sauf l'absurde et l'impossible, plutôt que l'hypothèse d'une intelligence extra-terrestre. Après tout il est assez simple de supposer qu'Hélène a fixé dans son impeccable mémoire quelques phrases de sanscrit lues dans un livre il y a dix ans, et que A... dans son inconscience, fabrique des vers aussi rapidement qu'un poète professionnel.

Avant qu'on ose affirmer l'intervention d'une autre intelligence, il faut avoir épuisé toutes les hypothèses normales, aussi bien que celle d'un travail inconscient de l'esprit, que celle d'une mémoire à laquelle rien n'a échappé. Dans le cours des chapitres qui suivront, je donnerai des exemples de cette rigueur nécessaire.

Stella me dit, par les mouvements de la table, comme si elle incarnait Louise : *Donne à Stella le marbre qui est dans ton salon.* Or je n'avais jamais dit à Stella qu'il y avait un marbre dans mon salon. Tout de même, encore que ce soit extrêmement invraisemblable, je ne suis pas *absolument certain* que je ne le lui ai pas dit. Je n'oserais pas condammer un homme à mort là-dessus. Or il faut être aussi sévère pour une conclusion scientifique qu'on le serait pour une condamnation à mort. En outre, quelqu'un a pu dire à Stella que j'avais un marbre dans mon salon. C'est peu probable, puisque je crois bien que Stella n'a jamais parlé à quelqu'un qui est entré dans mon salon. Et puis Stella peut avoir dit cette phrase à tout hasard. En somme, quoiqu'il s'agisse là d'hypothèses peu vraisemblables, il en est une autre plus invraisemblable encore, c'est que l'intelligence de Louise, ou une intelligence étrangère quelconque, a révélé à Stella qu'il y avait un marbre dans mon salon [1].

Assurément, il y aura une limite à cette sévérité, et on ne doit pas la pousser jusqu'à l'absurde. Pour reprendre le cas d'Hélène Smith, si Hélène, toute jeune encore, n'ayant jamais fréquenté ni une bibliothèque, ni un orientaliste, n'ayant jamais été en Orient, tient une longue conversation en sanscrit, au lieu d'écorcher (comme elle le fait en réalité) quelques mots incohérents de cet idiome, si elle saisit les finesses grammaticales et philologiques de ce langage compliqué, autrement dit, si elle *sait* le sanscrit sans l'avoir appris, il me sera impossible d'admettre l'hypothèse d'une mémoire inconsciente. Elle n'a pas étudié le sanscrit, cela est certain. Alors, si elle le parle bien, je ne vois pas comment, même en admettant, dans toute son intensité, une mémoire inconsciente, impec-

1. Il est vrai que, lorsque la cryptesthésie aura été par de multiples preuves solidement démontrée, on pourra accepter bien des faits qu'on ne peut invoquer aujourd'hui. Aujourd'hui la démonstration est à faire. De là, l'absolue nécessité d'éliminer impitoyablement tout ce qui n'est pas irréprochable, en fait de démonstration. On aura le droit plus tard d'être moins exigeant.

cable [1], et un travail inconscient compliqué, toute une langue sanscrite connue et parlée dans tous ses détails pourrait être élaborée sur quelques rares données de la mémoire inconsciente. La divination d'une langue inconnue deviendra un phénomène métapsychique.

Stella, quand je lui demande le nom d'une des femmes qui ont été près de moi dans mon enfance, me dit : Mélanie. Je ne pensais pas du tout à Mélanie, et je suis sûr, *irréprochablement sûr*, que le nom de Mélanie, laquelle a disparu de ma vie depuis cinquante ans, et à laquelle je n'ai jamais pensé depuis cinquante ans, n'a jamais été prononcé par moi. Alors, dans ce cas, je suis forcé de conclure qu'il y a eu là un phénomène métapsychique, car ni la pantomnésie, ni le travail inconscient, qui élabore de vieux souvenirs, ne peuvent justifier ce nom de Mélanie (et je laisse toujours de côté l'hypothèse du hasard).

On ne sera donc pas étonné si maintes fois nous n'admettons pas comme métapsychiques des phénomènes qui, pourtant, aux yeux des crédules, ont une apparence métapsychique [2]. Grâce à la pantomnésie et au travail inconscient de l'esprit certains individus sont capables de rapidement construire des édifices poétiques, romanesques, scientifiques, très complexes, qui excitent l'admiration, mais qui ne doivent pas plus nous surprendre que s'ils étaient conscients.

Stella, qui à l'état normal ne compose jamais de poésies, à l'état médianimique dicte par la table des vers, parfois excellents, sur un sujet donné, lesquels ont le nombre de mots demandé arbitrairement. Mais, simultanément, sans que j'en tire le moins du monde vanité, j'ai pu, par une sorte de concours poétique avec Pétrarque, qui, disait la table, parlait par l'intermédiaire de Stella, composer consciemment quatre vers sur un sujet donné, avec le nombre de mots demandé, et cette poésie de commande n'a été, somme toute,

1. Le mot impeccable n'est pas bon. Pour indiquer que la mémoire n'a rien oublié, et que tout ce qui a frappé nos sens reste fixé dans le cerveau inconscient, je proposerai le mot de *pantomnésie*, ce qui veut dire, d'après l'étymologie, que nul vestige de notre passé intellectuel ne s'est effacé. Probablement nous sommes tous pantomnésiques. Dans l'appréciation des phénomènes métapsychiques, nous devons admettre que nous n'avons absolument rien oublié de ce qui a une fois frappé nos sens.

2. Je répéterai ici que pour le mot métapsychique je me rapporte à la définition même ; un phénomène est métapsychique, quand il suppose l'intervention d'une force étrangère, ou d'une puissance inconnue de notre humaine intelligence.

ni meilleure, ni pire, que celle de Pétrarque. J'aime mieux supposer que Stella a composé inconsciemment ce que j'ai pu composer consciemment. Ce n'est pas là une hypothèse bien invraisemblable. En tout cas, c'est beaucoup plus simple que de supposer l'intervention de Pétrarque.

On connaît — et nous les citerons plus loin — les vers magnifiques que Victor Hugo a adressés à l'ombre de Molière. La réponse de Molière est très belle aussi, mais elle est tout à fait dans le style de Victor Hugo. Même si elle était du style de Molière, il vaudrait mieux croire que c'est le médium, qui, par un pastiche inconscient et habile, a composé et dicté des vers à la manière de Molière, plutôt que de supposer l'intervention réelle de Molière.

Victorien Sardou a tracé, en état médianimique, un dessin étrange, célèbre, intitulé : la maison de Mozart. Rien n'est plus singulier. Pourtant il me paraîtra toujours plus simple d'admettre que la belle intelligence de Sardou a fait un travail inconscient, plutôt que de supposer l'âme de Mozart mort revenant animer les muscles de Victorien Sardou.

Il faut que toujours chaque cas spécial soit scrupuleusement étudié, et dans tous ses détails, avant d'affirmer qu'il s'agit vraiment d'un phénomène métapsychique.

Or l'analyse délicate, difficile, de tous ces cas particuliers nous amènera, comme on le verra plus loin, à cette conclusion qu'il est un certain nombre de faits intellectuels subjectifs (beaucoup moins nombreux d'ailleurs que ne le croient les spirites) que ni les pantomnésies, ni l'élaboration inconsciente de ces pantomnésies ne peuvent expliquer.

Et cependant, même pour ces faits inexplicables par la pantomnésie, nous ne concluerons pas qu'il y a alors intervention d'une intelligence étrangère ; car une autre hypothèse est possible, c'est que *l'intelligence humaine a une extension plus grande que celle que nous avons coutume de lui attribuer.*

L'axiome *nihil est intellectu quod non prius fuerit in sensu...*, est un axiome hypothèse. Certains philosophes ont ajouté... *nisi ipse intellectus.* Et ils ont eu raison, car après tout l'intellect est peut-être beaucoup plus profond que nous ne le croyons.

D'ailleurs ici il ne s'agit pas de l'intelligence seule ; mais des sensations perçues par l'intelligence. Il y a peut-être d'autres sens que les cinq sens à nous connus. Certains animaux, comme les pigeons par exemple, ont un sens de direction, qui, malgré tous nos efforts d'analyse, nous a échappé à peu près complètement. Pourquoi n'existerait-il pas des facultés de connaissance autres que nos sens ? Nous croyons savoir que l'aimant, quoiqu'il agisse sur le fer, n'influence pas nos cellules nerveuses. Pourtant, si l'on venait à prouver que la force de l'aimant influence le système nerveux, je n'en serais pas extraordinairement surpris. La télégraphie sans fil nous a appris qu'on peut envoyer, sans fil conducteur, des messages à travers l'espace. Donc il est bien possible que, par des mécanismes analogues, invisibles, inappréciables à nos appareils de physique et à nos sens, le cerveau puisse être influencé, sans que nous sachions rien dire, soit de l'appareil récepteur, soit de l'appareil transmetteur. C'est notre ignorance qui limite à nos cinq sens toute connaissance possible du monde extérieur.

Donc, avant de conclure à une intelligence extérieure, j'admettrais volontiers, au moins provisoirement, cette hypothèse qu'il y a dans notre intelligence *des facultés de connaissance qui ne sont pas déterminées encore, qui ne sont ni banales, ni quotidiennes, mais irrégulières dans leurs manifestations encore mystérieuses.*

Or cela, c'est de la métapsychique, et il s'agira alors de décider entre ces deux hypothèses.

1° Est-ce une intelligence étrangère qui agit sur la nôtre ?

2° Est-ce que notre intelligence est dotée de facultés de connaissance nouvelles ?

Pour conclure en faveur de l'une ou l'autre supposition, il ne faudra pas se contenter des seuls phénomènes de métapsychique subjective. Il conviendra de voir, comme nous le ferons plus tard, si le faisceau des preuves diverses qui tendraient à faire croire à une intelligence extra-terrestre est assez fort pour faire prévaloir soit l'hypothèse d'une intelligence humaine, dotée de facultés nouvelles, soit l'hypothèse d'une intelligence étrangère, s'incorporant, s'incarnant dans l'intelligence humaine.

En tout cas, au point de vue de la méthode, ce qui importe avant tout, c'est que jamais on ne perde de vue le précepte de Laplace.

Avant d'arriver au métapsychique, il faut épuiser toutes les possibilités du psychique. Or la psychologie nous apprend d'abord qu'il y a pantomnésie, c'est-à-dire qu'aucun souvenir ancien n'est effacé, et ensuite qu'il y a, dans l'inconscient, tout comme dans le conscient, peut-être même plus que dans le conscient, de longues, et savantes, et compliquées élaborations.

En résumé, pour séparer le psychique et le métapsychique, nous adopterons le criterium suivant : *Tout ce que peut faire une intelligence humaine, même très profonde et très subtile, est psychique. Sera métapsychique, tout ce qu'une intelligence humaine, même très profonde et très subtile, ne peut pas faire.*

Si Hélène Smith parle couramment et correctement le sanscrit, sans avoir lu ou entendu un seul mot de sanscrit, c'est *métapsychique*, car aucune intelligence n'est en état de reconstituer le sanscrit.

A..., croyant qu'elle est inspirée par son guide, compose des vers très élégants rapidement écrits : c'est *psychique*, car beaucoup de personnes — et par conséquent peut-être A... — sont capables de composer des vers élégants, avec autant de rapidité.

Stella me dit le nom d'une vieille domestique qui était il y a cinquante ans chez mes parents. C'est *métapsychique*, car en toute certitude jamais elle n'a entendu prononcer ce nom ; et aucune intelligence humaine, consciente ou inconsciente, n'est en état de dire ce nom, sans qu'on le lui ait appris.

T... vient de quitter son ami J... qu'il a laissé en bonne santé. Il le voit apparaître devant lui, note l'heure, et dit : « *C'est à 21 heures que J... est mort.* » C'est *métapsychique*, puisque aucune notion psychologique normale n'a pu apprendre à T... que J... est mort à 21 heures.

Et alors le travail d'analyse, auquel il faudra apporter une scrupuleuse attention, sera d'examiner si les faits invoqués sont explicables par les lois connues de l'intelligence, ou s'il ne faut pas, comme je pense pouvoir le démontrer par des preuves multiples, supposer une sensibilité spéciale que j'appellerai *cryptesthésie*, une faculté de connaissance nouvelle, qui est la *lucidité* des anciens auteurs, la *télépathie* des auteurs modernes.

§ II. — LE HASARD ET LE CALCUL DES PROBABILITÉS DANS LES FAITS MÉTAPSYCHIQUES

Dans les expériences où s'étudie la lucidité, deux cas peuvent se présenter. Tantôt c'est une combinaison, de probabilité P, qui apparaît spontanément, tantôt c'est la même combinaison, de même probabilité P, qui apparaît sur demande. La valeur testimoniale n'est pas du tout la même dans les deux cas. Faute d'avoir établi cette distinction, on commet de graves méprises.

Je demande à Andrée : « *Quel est le nom de la personne qui m'a écrit ce matin la lettre que j'ai dans mon portefeuille?* » Elle me répond : « *C'est un nom de fleur* : Marguerite ». Or ce nom n'est pas Marguerite, mais Hélène. Soudain, je me souviens que j'ai ce matin même reçu une lettre qui avait pour toute signature, en très grands caractères, Marguerite, lettre que j'avais laissée chez moi, et à laquelle je ne pensais nullement en interrogeant Andrée. Comment calculer la probabilité?

Si, ayant dans mon portefeuille la lettre de Marguerite, j'avais demandé : « *Quel est le nom de la personne qui m'a écrit la lettre que j'ai dans mon portefeuille?* » et qu'il m'eût été répondu : Marguerite, l'expérience eût été irréprochable, et le calcul des probabilités aurait pu pleinement s'exercer. Il m'eût suffi alors de savoir qu'il y a environ cinquante prénoms très usuels. La probabilité d'une bonne réponse eût donc été de 1/50e. C'est à peu près la probabilité de désigner par avance dans un jeu de cartes quelle sera la carte qu'on va tirer.

Mais, si je n'ai pas voulu obtenir ce nom de Marguerite, tout change.

D'abord, il y avait deux prénoms possibles : Hélène et Marguerite. La probabilité est donc au moins 2/50e.

Or il faut aller beaucoup plus loin; car, si un autre prénom avait été donné, Louise, ou Madeleine, ou Alice, est-ce que je n'aurais pas pu prétendre qu'hier j'ai reçu une lettre de Louise, avant-hier une de Madeleine, et une d'Alice, il y a trois jours? C'est donc à peine si j'ai le droit de dire qu'il y a eu un succès avec une probabilité de 2/50e. *Une réponse, quand elle n'est pas une réponse directe à la question posée, a une valeur probative toujours faible.*

C'est un peu comme si, dans un examen, je demande à un élève : *quel est le gaz qui se combine à l'hydrogène pour faire de l'eau ?* et qu'il me réponde : *le chlore se combine au sodium pour faire du chlorure de sodium.*

Quoiqu'il soit parfaitement exact que le chlore se combine au sodium, je n'aurai pas été satisfait de cette réponse.

Le calcul des probabilités ne s'exerce que si l'on s'est mis dans des conditions d'extrême rigueur, car le moindre défaut dans l'expérimentation va modifier énormément le chiffre obtenu. D'autre part, si l'expérimentation est irréprochable, absolument irréprochable (ce qui est d'ailleurs assez rare), le calcul des probabilités pourra lui être appliqué rigoureusement.

Supposons donc l'expérience irréprochable, et voyons quel chiffre nous permettra de dire qu'il ne s'agit plus du hasard.

En pratique les savants n'admettent pas le hasard dans leurs dosages. Voici un chimiste qui veut connaître le poids atomique de l'argent, et qui trouve 108,42. Il ne lui viendra jamais à la pensée que c'est le hasard qui lui a donné ce nombre. Tout de même, il refera l'expérience, et, si dans l'expérience consécutive il trouve 108,34, il ne va pas non plus croire au hasard ; mais, prenant la moyenne de ces deux nombres, il adoptera 108,38 comme poids atomique de l'argent.

On ne voit pas bien d'abord pourquoi on refuserait à la métapsychique le droit de conclure de deux expériences, puisqu'on ne le refuse ni à l'astronomie, ni à la chimie, ni à la physiologie. Et pourtant, après réflexion, on comprend pourquoi, en métapsychique, cette possibilité du hasard se pose ; car l'expérience ne va pas, comme en chimie ou en physiologie, *se répéter avec des résultats analogues qui permettront de prendre la moyenne.*

Si, après avoir trouvé le premier jour 108,42 pour le poids atomique de l'argent, le chimiste trouvait le lendemain 22,87, il serait forcé de conclure que son premier résultat est dû au hasard. De fait il trouvera le lendemain un nombre très voisin du nombre trouvé le premier jour, et le surlendemain aussi, de sorte que les trois résultats 108,42 ; 108,34 ; 108,35 ne peuvent être attribués au hasard. Au contraire, ils se corroborent l'un par l'autre.

Après que Andrée m'a dit Marguerite, je lui demande le lende-

main un autre prénom. Réponse erronée. Le surlendemain je demande un autre prénom. Réponse erronée encore. Alors je suis vraiment forcé de tenir compte de ces mauvaises réponses, et à la rigueur, je puis supposer que le résultat heureux MARGUERITE est dû au hasard, tandis que pour la détermination du poids atomique de l'argent, tous les résultats étant très voisins, il ne peut être question de hasard.

Terrible vice des expériences métapsychiques. Elles ne peuvent presque jamais avec certitude se renouveler. On n'est jamais sûr que demain on obtiendra les mêmes bons résultats qu'on a eus aujourd'hui. Avec tel médium on a eu toute une série de beaux succès de lucidité ; mais, quelques jours après, avec le même médium, devant une sévère commission, si l'on veut répéter une seule de ces expériences, on échoue piteusement.

Ce n'est pas à dire qu'il faut désespérer, et encore moins renoncer au calcul des probabilités. Loin de là. Ne craignons jamais de recommencer les expériences. N'imitons pas DON QUICHOTTE, qui, après avoir construit un casque, voulut savoir si l'objet était robuste : il lui asséna un bon coup d'épée qui le brisa. Alors il fabriqua un autre armet ; mais, pour ne pas risquer de le briser encore, il ne voulut pas l'essayer à nouveau et se contenta de celui qu'il venait de bâtir sans éprouver s'il était bien solide.

Après qu'une expérience a été faite et a réussi, ne redoutons pas de l'infirmer ou de la confirmer par une répétition. Au contraire cherchons si elle est solide, cette expérience, et si elle va résister à une nouvelle épreuve.

Plus les constatations se multiplient, plus elles acquièrent de valeur. Afin de prendre l'exemple des prénoms, nous avons vu que pour MARGUERITE la probabilité est de 1/50, mais qu'en fait dans ce cas elle était de 2/50e. Admettons même, pour les raisons données plus haut, que la probabilité soit de 5/50e (ou de 1/10e). Nous voici avec une probabilité qui n'est pas très petite, et qui interdira, après une seule expérience, toute conclusion ferme. Mais si pendant dix jours je répète cette expérience et si j'obtiens constamment un succès à probabilité de 1/10e, ce sera une probabilité de $\left(\frac{1}{10}\right)^{10}$, c'est-à-dire l'absolue certitude (morale).

Or jamais on n'obtient une série prolongée, non interrompue, de succès. Mais cela n'interdit nullement l'application du calcul des probabilités. En effet, on peut par le calcul introduire, parmi les expériences qui n'ont pas réussi, les expériences qui n'ont pas réussi (probabilité composée).

La formule classique est :

$$\frac{S!}{\alpha!\,\beta!}\,\alpha^p\,\beta^q$$

Cette formule indique une série d'expériences de nombre S dans laquelle il y a eu alternativement des succès en nombre α avec une probabilité p et des échecs en nombre β avec une probabilité q. Naturellement $\alpha + \beta = S$.

Le signe ! indique la multiplication successive $1 \times 2 \times 3$, etc., jusqu'au chiffre S, comme dans les arrangements.

Telle est la probabilité totale, composée.

Soit une urne contenant six boules, cinq noires et une blanche. Je fais douze tirages en remettant dans l'urne après chaque tirage la boule tirée.

p pour la boule blanche, est $\frac{1}{6}$,

q pour la boule noire est $\frac{5}{6}$.

Je suppose que l'expérience me donne sur douze tirages 5 fois une boule blanche et 7 fois une boule noire ($\alpha = 5$ et $\beta = 7$). La probabilité de 5 boules blanches sur 12 épreuves sera :

$$\frac{1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 \times 7 \times 8 \times 9 \times 10 \times 11 \times 12}{(1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5)\quad(1 \times 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 \times 7)} \times 5^{\frac{1}{6}} \times 7^{\frac{5}{6}}$$

ce qui conduit à peu près à la fraction de 1/40e.

Le calcul des probabilités est très intéressant à manier et sa fécondité est grande, mais il ne faut en user qu'avec une prudence extrême. *Car la plus petite erreur expérimentale annihile tous les calculs.*

D'ailleurs, sans aucune arithmétique, tout de suite le simple bon sens permet de conclure. Si le mot de *Kerveguen* m'est donné en épelant les lettres de l'alphabet, alors qu'il s'agit réellement du mot *Kerveguen*, il est inutile de chiffrer la probabilité (car celle-ci

est prodigieusement faible, $\left(\frac{1}{25}\right)^9$, pour affirmer que le hasard ne peut être pour rien dans la bonne réponse. Il y a donc certitude morale qu'il y a cryptesthésie.

On n'objectera pas qu'il n'y a pas de certitude mathématique, puisque, même avec $\left(\frac{1}{25}\right)^{100}$, la certitude mathématique ne serait pas obtenue. De fait, avec $\left(\frac{1}{25}\right)^9$ ou $\left(\frac{1}{25}\right)^{100}$ la certitude morale est la même. Elle serait presque la même encore avec $\left(\frac{1}{25}\right)^3$; car on n'a jamais, quand on fait une seule expérience, un succès quand la probabilité de ce succès est aussi faible que $\frac{1}{15.000}$.

Il est beaucoup plus important d'avoir exercé une rigueur irréprochable dans l'expérimentation.

Pour montrer à quel point le calcul des probabilités est fallacieux, si l'expérience n'est pas parfaite, je citerai le cas des demoiselles Creery qui avaient, dans une longue série d'expériences de transmission mentale, présenté des résultats merveilleux, dont la probabilité n'était que de :

$$\frac{1}{100.000.000.000.000}.$$

Qu'il y ait quelques zéros de plus ou de moins, ce n'est pas bien intéressant. Ce qui importait, c'est que l'expérience fût sans défaut. Or les demoiselles Creery ont fini par reconnaître qu'il y avait quelquefois supercheries dans leurs réponses, de sorte que leurs magnifiques séries ne prouvent absolument rien.

Sans qu'il y ait supercherie manifeste, éclatante, il peut y avoir quelque erreur expérimentale, aussi faible qu'on voudra, mais suffisante cependant pour fausser tous les calculs. L'erreur est d'autant plus dangereuse qu'elle est parfois due à de minuscules influences. Dans un jeu de cartes, par exemple, l'attention inconsciente du sujet, laquelle est toujours en éveil, pourra fort bien découvrir certains points de repère, inaperçus pour la plupart des personnes, ce qui lui permettra aussitôt de reconnaître telle ou telle carte. Et puis qui sait, quand nous avons vu une carte et que nous la donnons à deviner, si, par certaines expressions de notre

physionomie, malgré nous, nous ne donnons pas à un médium perspicace de vagues indications dont consciemment ou inconsciemment il va profiter.

Au jeu de la roulette toutes les cases sont rigoureusement égales. Pourtant, s'il en est une qui soit un peu plus large, d'un dixième de millimètre, peut-être, cette imperceptible différence suffit pour que le calcul des probabilités ne s'applique plus. Sur 360 tirages, par exemple, le n° 23 (un peu plus large), sortira 20 fois, alors qu'il n'eût dû sortir que 16 fois.

On n'a le droit d'appliquer le calcul des probabilités que quand l'expérience est absolument sans défaut.

Il y a une autre raison pour laquelle il faut se méfier du calcul des probabilités, c'est que certains faits ne s'y prêtent pas, et que le calcul devient impossible. Mad. Green aperçoit deux jeunes filles qui se noyent, et dont les chapeaux flottent à la surface. Au même moment en Australie deux jeunes filles, dont une nièce australienne que Mad. Green n'avait jamais vue, se noyaient, et leurs chapeaux sont vus quelques heures après flottant à la surface de l'eau. Par quel artifice de calcul arrivera-t-on à transformer en chiffres cette improbabilité énorme ?

Quand Stella, à qui est demandé le prénom du fils de G... me dit : Jean, la probabilité est relativement facile à calculer. Et cependant ?... Vais-je prendre tous les noms masculins possibles ? (Il y en a près de 200), ou les noms assez répandus ? (Il y en a 100), ou les noms très répandus ? (Il y en a 30). Alors le calcul me donnera, suivant ma fantaisie, et très arbitrairement, $\frac{1}{200}$ ou $\frac{1}{100}$ ou $\frac{1}{30}$. En outre, je suppose qu'il n'y a pas eu le moindre geste de G..., indiquant à Stella, quand j'ai épelé la lettre J, qu'il faut s'arrêter au J.

En somme servons-nous du calcul des probabilités ; c'est un instrument précieux. Mais manions-le avec réserve ; car il expose à de téméraires affirmations.

D'ailleurs le calcul des probabilités — et cela ne laisse pas que de demeurer assez étrange — est impuissant à amener une conviction définitive. Par une sorte d'instinct, à demi légitime, on se refuse à en admettre les conséquences qui ne paraissent pas évidentes à première vue.

§ 3. — DES ERREURS D'OBSERVATION

Le calcul des probabilités est d'une application très facile, et il n'y a pas d'écolier qui ne soit capable de résoudre les petits problèmes d'arithmétique élémentaire qu'il suppose, au moins en métapsychique. Mais, autant les calculs mêmes sont simples, autant les précautions à prendre pour une irréprochable observation sont multiples, délicates, exigeant une attention soutenue, toujours en éveil.

Je vais essayer de donner quelques préceptes à cet effet : car on ne saurait exagérer l'importance d'une rigueur expérimentale entière. *Eviter les illusions*, c'est probablement le chapitre fondamental de la métapsychique subjective.

1° *Erreurs de mémoire.* — Tout d'abord, il faut se méfier de sa mémoire, autant que de la mémoire des autres. En réalité, pour la métapsychique subjective tout au moins, il n'y a pas beaucoup de menteurs, de trompeurs, de tricheurs ; mais le nombre de ceux qui racontent mal une histoire et l'arrangent involontairement, modifiant et altérant les phrases, les réponses, les détails, les dates, les heures, les mots prononcés, ce nombre là est énorme. Nous sommes tous sujets à caution. En pareille matière je ne me fie à personne, même pas à moi. Quand on est séduit par l'hypothèse de la lucidité, malgré soi on expose avec complaisance tel ou tel fait, en passant légèrement sur les détails contradictoires, en omettant les détails gênants, en insistant démesurément sur les détails favorables. Un petit mot passé sous silence; un autre petit mot ajouté; et voilà de profonds changements à la conclusion qu'on va pouvoir extraire.

A force de raconter autour de soi une histoire, on la transforme, on l'amplifie, on la dénature (en toute bonne foi d'ailleurs) et on arrive à des résultats mirifiques, mais fallacieux.

Il ne faut avoir d'absolue confiance qu'au récit écrit immédiatement après l'événement. C'est ce récit seul qui compte. Quand à diverses reprises on a conté une histoire, si l'on vient quelque jour à se reporter au récit anciennement écrit, souvent on peut constater qu'il s'était opéré dans la mémoire des transformations successives, qui, s'ajoutant les unes aux autres, finissaient par rendre l'histoire contée assez différente de l'histoire écrite. Disons-nous constam-

ment que la mémoire est très infidèle. Il n'y a pas un seul observateur qui puisse se dispenser d'écrire, immédiatement après une expérience, les détails de toute cette expérience.

Et on ne donne jamais assez de détails. Les plus minimes circonstances sont importantes à préciser. Il ne faut pas de sobriété dans les notes qu'on prend. C'est tout le contraire d'un ouvrage qu'on livre à la publicité. Il faut être prolixe, long, et fatigant. La profusion des détails n'est jamais un défaut dans les récits qu'on écrit pour ses notes personnelles. En réalité on pèche toujours par excès de concision. *Tout est à noter*. Et même il est utile, quand plusieurs personnes ont assisté à une expérience, que chacune d'elles écrive le récit de ce qui s'est passé. Dans les expériences que je fis sur Eusapia avec Ochorowicz, j'avais pris le parti, afin que tous les détails fussent donnés sans altération, de dicter, pendant l'expérience même, à un secrétaire placé dans un coin de la pièce, toutes les circonstances accompagnant chaque phénomène, et il est regrettable qu'on ne puisse toujours agir ainsi.

Aussi les récits faits après coup, et qui se rapportent à des expériences anciennes, lesquelles n'avaient pas été consignées par écrit, ne peuvent-ils jamais avoir qu'une valeur médiocre.

Ce qui est précieux, c'est la conclusion qu'en a tirée l'expérimentateur au moment même de l'expérience, surtout si cet expérimentateur sait bien observer. L'opinion qui s'est emparée de lui pendant l'expérience même, alors que toutes les circonstances se présentaient intensivement à son esprit, fera foi beaucoup plus qu'une histoire racontée dix ou vingt ans après.

En effet, presque toujours, quand nous faisons une expérience, et quand elle se continue, nous opérons, pendant qu'elle se poursuit, une synthèse rapide de toutes les conditions ambiantes, de manière à nous former une conviction personnelle, plutôt intuitive que raisonnée, mais très importante cependant. *Maints détails peuvent s'échapper de notre mémoire, mais il reste le souvenir de notre conviction.*

Pour ma part, j'ajoute grand poids à cette conviction du moment (conviction, appréciation qu'il sera bon de fixer par écrit dans nos notes tout de suite après l'expérience), car nous serons plus tard, et généralement, à tort, par suite des déficiences du souvenir,

amenés à modifier notre première impression dans le sens soit du scepticisme, soit de la crédulité, ce qui sera également regrettable.

Concluons qu'une grande part des erreurs d'observation est due à l'insuffisance des documents immédiatement écrits et à l'imperfection des souvenirs.

2° Dans le cours de l'expérience même, il faut que l'attention porte sur toutes les circonstances, même celles qui paraissent les plus indifférentes. S'il s'agit de métapsychique subjective, chacune de nos paroles doit être réfléchie, chacun de nos gestes doit être mesuré. Les moindres jeux de physionomie, un soupir ou un sourire, une interjection banale, un léger mouvement de main, un signe, si imperceptible qu'il soit, de satisfaction, ou d'impatience, ou de mécontentement, ou de surprise, tout est capable de mettre le médium sur la voie, et il ne faut pas lui accorder le plus faible indice.

Tout cela est fort difficile. Pour arriver à l'absolue impassibilité, une longue étude est nécessaire. Même je m'imagine que, si les expériences de télépathie semblent réussir beaucoup plus souvent que les expériences de lucidité simple, c'est surtout parce que, pour la télépathie, comme on connaît la réponse à obtenir, on aide involontairement cette réponse, tandis que, s'il s'agit de lucidité simple, nul secours au médium ne peut être apporté. On ne corrige pas ses erreurs, *ses bafouillages*. Hélas ! en général, dès que nous savons le mot qui doit être donné, dès que nous attendons, pleins d'espérance, une réponse, nous sommes assez peu maîtres de nous, et assez maladroits pour laisser voir, quand la réponse a commencé, qu'elle commence bien ou qu'elle commence mal.

Avec les expériences de table surtout, les précautions doivent être extrêmes. Certes les mouvements de la table sont en général dûs au médium seul, mais les assistants, s'ils ont les mains sur la table, peuvent, eux aussi, exercer mécaniquement quelque action sur ses élévations ou ses soubresauts. La plus légère pression suffit pour déceler la pensée de ceux qui appuient leur main à la table. Or il faut toujours se répéter que les médiums, avec ou sans conscience, gardent constamment leur attention très éveillée ; ils épient tout ce qui pourrait être l'indice révélateur du mot, de la phrase, ou de l'idée qu'ils cherchent. Rien ne leur échappe ; les

plus faibles pressions exercées sur la table deviennent des signes qu'ils savent habilement interpréter. Cette perspicacité des médiums n'est nullement de la fraude ; car leurs interprétations, déductions, observations, conclusions, évoluent dans le domaine de l'inconscient. Elles n'en faussent pas moins les résultats, tout autant que s'il y avait de répétées tentatives de fraude.

Alors il n'est pas permis, quand on veut faire une expérience sérieuse de lucidité, de laisser toucher l'objet mobile qui doit donner les réponses, par un individu connaissant la réponse qu'il s'agit de donner. J'ai été souvent surpris de la stupéfiante crédulité de certaines personnes qui s'étonnaient naïvement des mirifiques réponses que leur donnait la table. Hé oui ! sans doute ces réponses étaient exactes, mais nullement étonnantes, puisque c'est l'interrogateur lui-même qui les donnait. Beaucoup d'expériences de métapsychique subjective sont dans ce cas, car on ne se préoccupe jamais assez de soustraire à la vigilance du médium la physionomie, les gestes, les paroles de la personne qui connaît la réponse qu'il faut fournir.

Il faut en somme un tact exquis pour ne pas se laisser séduire par les apparences. Une bonne expérience de métapsychique subjective est d'une extrême difficulté. On ne pourra l'obtenir qu'en se méfiant de tout et de tous, et surtout de soi-même. Notre désir extrême de voir l'expérience réussir ne doit pas nous pousser à nous tromper nous-même.

3° Autant la fraude est commune en métapsychique objective, autant elle est rare en métapsychique subjective ; car je suppose, bien entendu, qu'on ne consentira jamais à expérimenter avec des individus manifestement fourbes. La bonne foi des assistants et du médium est le plus souvent complète.

Mais cette hypothèse de la bonne foi des opérateurs ne doit en rien diminuer la sévérité des précautions à prendre. On doit constamment agir comme si les médiums étaient de déterminés fraudeurs. Et en effet, *si la bonne foi consciente est la règle, la mauvaise foi inconsciente est la règle aussi.* Tout médium fait, par un travail inconscient qui ne se lasse pas, des efforts désespérés pour trouver une réponse favorable, et il emploie tous les moyens possibles pour la trouver.

Je demande le nom du frère de MARGUERITE, par exemple. Or il se peut, que jadis, à un moment donné, le médium ait entendu dire que MARGUERITE avait un frère qui fut un de mes amis. Alors son cerveau travaillera pour savoir parmi mes amis, dont elle connaît peut-être les prénoms (?), HENRI, LOUIS, CHARLES, GUSTAVE, PAUL, GASTON, LUCIEN, ROBERT, s'il se trouve celui qui est le frère de MARGUERITE. De par certains détails que son inconscience a retenus, elle sait que LOUIS, HENRI et CHARLES n'avaient pas de sœur. Restent donc cinq noms seulement, et alors, si, pendant l'interrogation de la table, on laisse sans mot ni geste passer les lettres de l'alphabet jusqu'à R, il ne restera que le nom ROBERT : alors elle dira ROBERT. Si je ne suis pas exigeant, je trouverai la réponse très satisfaisante.

Ainsi, pour que la lucidité soit établie, il faut impossibilité absolue — je dis absolue — d'une perspicacité quelconque mettant le sujet sur la voie de ce qui est à dire.

C'est à ce prix seulement que des observations concluantes pourront être prises. Quand il s'agira de métapsychique objective, les dispositifs à prendre contre la mauvaise foi des médiums seront tout autres, aussi sévères évidemment, mais d'une nature différente.

CHAPITRE II

DE LA CRYPTESTHÉSIE (OU LUCIDITÉ) EN GÉNÉRAL

§ 1. — DÉFINITION ET CLASSIFICATION

Presque toute la métapsychique subjective peut se ramener à un seul phénomène, celui que les magnétiseurs, il y a un siècle, ont appelé *lucidité ou clairvoyance* (*Hellsehen*) ; qu'on appelle maintenant (avec quelques nuances dans le sens) la *télépathie,* et que je proposerai d'appeler la *cryptesthésie.* Myers avait dit *télesthésie.*

Cryptesthésie, d'après son étymologie grecque, indique qu'il y a une *sensibilité cachée,* une perception des choses, inconnue quant à son mécanisme, et dont nous ne pouvons savoir que les effets.

Nous essayerons donc de prouver qu'il y a dans notre intelligence une faculté spéciale, mystérieuse encore, qui lui permet de savoir certains faits, passés, présents ou futurs, que les sens n'ont pu lui révéler. Pour que Stella puisse me dire le nom d'une vieille servante, Mélanie, nom qui n'a jamais pu frapper ses yeux ou ses oreilles, il faut, si ce n'est pas le hasard, qu'une vibration quelconque ait touché son intelligence et lui ait révélé le nom de Mélanie. Par conséquent, il y a dans l'intelligence de Stella une sensibilité mystérieuse, *cryptique* (cryptesthésie), qui lui fait connaître ce que jamais ses sens normaux n'auraient pu lui apprendre. Par quels indices ? Par quelles voies ? Nous l'ignorons. Nous chercherons — sans y réussir d'ailleurs — à le savoir. En tout cas, le fait est là, indiscutable. Il y a une cryptesthésie.

C'est à démontrer l'existence de cette sensibilité, nouvelle faculté de l'être humain, que sera consacrée une grande partie de ce livre.

Mais avant d'aborder les chapitres, très divers, qui constituent l'histoire de la cryptesthésie, il faut examiner d'abord deux points essentiels :

1° Les rapports de la cryptesthésie avec la lucidité et la télépathie;

2° Les phénomènes psychiques qui prennent l'apparence de phénomènes métapsychiques, et qui, à un examen superficiel et imparfait, pourraient passer pour relever de la cryptesthésie.

§ 2. — RAPPORTS DE LA CRYPTESTHÉSIE AVEC LA LUCIDITÉ ET LA TÉLÉPATHIE

Le mot *lucidité* est dû aux anciens magnétiseurs (Mesmer, Puységur, Du Potet), qui constataient chez leurs sujets le pouvoir de voir des objets enfermés dans des boîtes opaques, de lire dans des livres fermés, de faire des voyages dans des endroits à eux inconnus, et de les décrire exactement, de deviner la pensée du magnétiseur et des assistants.

Plus tard, Fr. Myers a imaginé l'excellent mot de *télépathie*, qui a eu une heureuse fortune, et qui signifie qu'à distance une pensée humaine, sans le secours d'aucune vibration extérieure apparente, peut agir sur une autre pensée humaine.

Mais supposer les vibrations synergiques de deux cerveaux humains, c'est une hypothèse. Il convient donc d'examiner cette hypothèse avec quelque détail; car il y a, parmi les personnes s'occupant de métapsychique, maintes idées sur la télépathie que je crois erronées et que je tiens à discuter.

Volontiers on s'imagine que tout est dit lorsqu'on a dit *télépathie*. C'est la puissance magique des mots qui introduit cette erreur que la télépathie est un phénomène simple.

Pour reprendre l'exemple cité plus haut, quand Andrée me dit : « *Vous avez reçu une lettre signée par une femme qui a un nom de fleur...* Marguerite », on dit aussitôt : il n'est pas surprenant qu'Andrée vous ait dit « Marguerite » ; ce nom était dans votre pensée. Andrée a lu dans votre pensée, et a dit Marguerite, parce que vous pensiez à Marguerite.

Et alors deux hypothèses se présentent (en laissant de côté pour le moment l'hypothèse du hasard et celle d'une observation défectueuse). Andrée a dit Marguerite, ou bien parce que le nom de Marguerite était dans ma pensée, ou bien parce que, grâce à une luci-

dité spéciale, elle a lu, dans ma chambre, à deux kilomètres de là, le nom de MARGUERITE sur la lettre qui m'a été écrite.

Or la difficulté est la même au point de vue de la science actuelle. Il est tout aussi impossible de comprendre comment le nom de MARGUERITE peut être connu, soit parce que je l'ai lu ce matin, et que ce souvenir inconscient persiste dans mon cerveau, soit parce qu'il est écrit textuellement au bas d'une lettre qui m'a été envoyée.

Que j'aie lu cette lettre ou que je ne l'aie pas lue, le problème est également mystérieux. Ni plus ni moins. Quoique l'étoile polaire soit plus éloignée de la terre que Sirius, à quelques trillions de milliards de kilomètres au delà de Sirius, l'impossibilité d'y parvenir est la même. Lire dans ma pensée est aussi difficile que de lire une lettre qui est sur mon bureau, décachetée ou non, à deux kilomètres ou deux mille kilomètres de distance.

Même il me paraît presque moins difficile d'admettre la lecture d'une signature à distance que la lecture d'un mot dans mon cerveau ; car enfin, puisque nous sommes dans le domaine de l'inexpliqué, on comprend un peu moins mal qu'une vue perçante puisse franchir les kilomètres, traverser des murs et des papiers épais, que de pénétrer le sens verbal que peuvent signifier par leurs modalités les vibrations des cellules cérébrales enfermées dans mon crâne. Hypothèse pour hypothèse, j'aime mieux supposer une vision rétinienne, prodigieuse, des choses écrites, que la lecture dans mon cerveau, où rien n'est écrit, et où s'agitent tant d'images, tant de souvenirs, tant de combinaisons possibles qui se font et se défont avec une complexité inouïe, combinaisons qui sont des modifications ultra-microscopiques du protoplasme cellulaire et n'ont aucune relation (que dans ma conscience) avec la sonorité verbale « MARGUERITE » ou le signe phonétique « MARGUERITE ».

On croit avoir tout expliqué quand on a dit : *télépathie*. Mais on n'a rien expliqué du tout. La vibration cérébrale, consciente ou non, reste un mystère profond, beaucoup plus mystérieux qu'une signature. Une signature, c'est quelque chose de positif, de réel, de tangible. Elle serait visible, cette signature, si la rétine possédait une acuité suffisante. Au contraire la lecture de la pensée ne peut être expliquée par aucune acuité d'aucun de nos sens, si intense qu'on la suppose.

Il y a beaucoup de raisons — et qui ne sont pas très bonnes — pour lesquelles l'hypothèse de la télépathie est par le public non scientifique, ou même scientifique, accueillie avec tant de faveur, et considérée comme si simple, qu'elle semble dispenser d'aller plus loin.

1° La première, c'est qu'elle s'accorde admirablement avec l'insuffisance de l'expérimentation. Il est clair que, si je ne connais pas le mot de MARGUERITE inscrit dans une lettre non décachetée par moi, je ne pourrai en aucune manière aider ANDRÉE à dire ce mot. Mais, si je ne m'observe pas avec grande attention, si ANDRÉE hésite, cherche, bafouille, je lui fournirai très naïvement des indications qu'elle n'aura garde de négliger. Je rectifierai ses erreurs ; je serai son complice involontaire. Ce ne sera pas l'inertie absolue, implacable, que je suis forcé de garder si je ne sais pas que le mot à trouver est MARGUERITE. Ayant fait quantité d'expériences, je sais trop bien à quel point il est difficile de ne donner aucun signe d'encouragement ou de désapprobation, quand on connaît le mot qu'il s'agit pour le médium de deviner.

2° La seconde raison, non moins mauvaise, c'est que, dans des représentations théâtrales, souvent est présenté au public un sujet qui possède la soi-disant lecture de la pensée. L'habileté de ces exhibitions est parfois extraordinaire. Une jeune femme A..., dont les yeux sont bandés, est assise sur un fauteuil, face au public. Debout, à côté d'elle, B..., son magnétiseur, prie une des personnes de l'assemblée de venir près de A... Et certes, ce troisième personnage C... n'est rien moins qu'un complice. Alors C... montre, sans rien dire, sa carte de visite à B... B... la regarde, et presque aussitôt A... épelle cette carte, avec quelque hésitation souvent, mais parfois très couramment, sans faute, sans retard, sans hésitation, *très vite*, même quand il s'agit de mots difficiles.

L'expérience est amusante. Pourtant elle ne prouve rien, sinon la prestigieuse adresse des opérateurs. Il est en effet certain qu'il y a un code de signaux qui permet à A... de comprendre, ayant les yeux plus ou moins complètement bandés, ce que B... lui transmet, par des signes quelconques, des paroles, une attitude, des mouvements du pied droit, ou gauche, de la main droite, ou gauche, du torse, de la tête, tous très légers signes que le public ne sait pas

remarquer, et qui, grâce à la mémoire excellente de A... lui font dire les chiffres ou les mots que B... lui a transmis par des signaux secrets, et par un alphabet moteur conventionnel. Ce n'est pas plus la lecture de pensée chez A... que n'est la compréhension d'un télégramme Morse chez les employés du télégraphe, quand ils entendent les sons intermittents émis par l'appareil, au moment où un télégramme est transmis, et qu'ils saisissent le sens de ce télégramme.

Mais le plus souvent ces représentations sont si habiles, si rapides, que le public, qui ne demande qu'à être trompé, est satisfait, et s'en va disant avec une conviction naïve, irraisonnée : « C'est la lecture de pensée ». Or, une fois qu'ils ont dit lecture de pensée, télépathie, suggestion mentale, ils s'imaginent avoir compris, et ils ne se rendent pas compte qu'il s'agit là d'un des plus effarants mystères de notre existence humaine.

3° Une autre forme de la pseudo-lecture de pensée est donnée aussi dans d'autres représentations théâtrales. Un individu A..., sensible, ou soi-disant sensible, en tout cas très intelligent, se fait fort, en tenant la main d'une personne quelconque, de deviner sa pensée. Il amène sur la scène un individu B... pris au hasard dans la foule. Le malheureux B... intimidé à se voir donné ainsi en spectacle, hésitant, gauche, prend la main de A..., A... le fait marcher à côté de lui, vite ou lentement, et, d'après la démarche de B ..., bientôt devine, grâce à une certaine perspicacité, où B... veut le conduire. Il arrive ainsi tout droit jusqu'à un des points de la salle. (C'est le point auquel B... avait pensé.) Il s'arrête devant un des assistants, et, tenant toujours la main de B... qui continue par ses mouvements à le diriger, fouille les poches de l'assistant, retire un mouchoir, prend ce mouchoir et va le porter en un autre point quelconque du théâtre : tout cela au grand ébahissement de l'assistance, et surtout de B... qui a voulu tous ces mouvements, et qui s'imagine que A... a lu dans sa pensée. En réalité A... a tout simplement interprété habilement les mouvements inconscients, involontaires et naïfs de ce pauvre B... lequel ne sait pas qu'il a lui-même avec ses muscles, par de légers mouvements, donné des indications extrêmement précises. Et le public quitte la salle, de plus en plus convaincu qu'il y a télépathie, de sorte que la croyance à la télépathie, phénomène

évident et simple, s'impose à la foule. Mais il n'y a là pas plus de télépathie que dans la contraction des muscles d'une grenouille excités par une pile électrique[1].

C'est pour de telles raisons, sans doute, que la télépathie est acceptée plus facilement que la lucidité. De fait les deux phénomènes, nullement contradictoires, sont probablement vrais, et on ne doit considérer la télépathie que comme un cas particulier et très fréquent de lucidité.

Remarquons d'ailleurs que presque toujours, sinon toujours, quand on demande à un sujet A... de répondre à une question, on fait une demande dont on connaît la réponse. Quand on ne la connaît pas, cette réponse, il est tout de même à peu près certain qu'il y a une autre intelligence humaine qui la connaît, de sorte qu'on pourrait pousser le respect de la télépathie jusqu'à dire : « Si A... a lu le mot de Marguerite dans une lettre qui n'a pas été décachetée par B... A... ne pouvait certainement pas lire dans la pensée de B... ce qui n'y existait pas. Mais il y a une personne, C..., c'est-à-dire Marguerite elle-même, dont A... a lu la pensée. C'est la pensée de Marguerite qui a été lue, et non le mot de Marguerite inscrit dans la lettre non décachetée. »

On va même parfois plus loin encore. Puisqu'il y a des faits que nul être vivant ne connaît, mais que ces faits ont été connus par B..., qui est mort, c'est assez encore pour la télépathie. B... mort, a connu le nom de Marguerite, et alors c'est encore de la télépathie, à savoir la pensée de B... mort, qui se transmet à A...

Ces explications alambiquées prouvent amplement qu'on ne connaît absolument rien des voies par lesquelles la connaissance cryptesthésique arrive à notre intelligence.

C'est surtout pour les cas, très fréquemment observés, de monitions au moment de la mort, qu'il convient de discuter s'il y a soit télépathie (transmission d'une pensée humaine), soit simplement lucidité (c'est-à-dire connaissance d'un fait extérieur).

Et je prendrai un exemple presque schématique, quoiqu'il soit

1. Il y a toute une bibliographie sur cette question des mouvements inconscients. Je ne puis même la résumer ici. C'est le *Willing game*, appelé quelquefois Cumberlandisme, du nom de Cumberland, qui l'a pratiqué un des premiers. Grasset fait intervenir, pour l'expliquer, sa théorie du polygone, lequel est tout simplement un ingénieux schéma de l'inconscient.

réel. A... voit une nuit dans son sommeil apparaître B... son ami, pâle comme un cadavre. A... inscrit le prénom de B... sur son carnet, avec les mots : *God forbid*. Or, en ce moment même, B..., à l'autre bout de l'hémisphère, périssait dans un accident de chasse.

Et alors deux hypothèses — les deux mêmes hypothèses que tout à l'heure — se présentent. Ou c'est la notion du phénomène extérieur qui a été perçue par A... (à savoir que B. ., meurt d'un accident) ; ou c'est la pensée de B... mourant qui, traversant l'espace, a été impressionner l'esprit de A...

Je n'ose prendre définitivement parti pour l'une ou l'autre de ces hypothèses, car elles me paraissent également mystérieuses, supposant, dans l'être humain, une faculté de connaissance qui ne rentre pas dans l'ordre de ses procédés de connaissance habituels. Pourtant j'estime qu'il vaut mieux rester dans le rigide domaine de la science, et dire, — ce qui n'explique rien, mais laisse la porte ouverte à toutes les explications futures — *à certains moments notre esprit peut connaître des réalités que nos sens, notre perspicacité et nos raisonnements ne nous permettent pas de connaître*. Parmi ces réalités, il y a évidemment la pensée humaine, mais la pensée humaine n'est pas une condition nécessaire. La *réalité* de la chose suffit, sans qu'elle ait passé par un esprit humain. N'allons donc pas plus loin, et contentons-nous de dire, en présence de ces faits inhabituels, que notre mécanisme mental, plus compliqué encore qu'il ne paraît, possède des moyens de savoir qui échappent à l'analyse, et même à la conscience. En parlant ainsi, on ne fait pas d'hypothèse. On ne suppose pas que la connaissance cryptesthésique est due à la vibration d'une pensée humaine : on se contente d'énoncer un fait. Or il est plus scientifique d'énoncer un fait sans commentaires, que de s'empêtrer dans des théories qui, comme la télépathie, sont absolument indémontrées.

Le mot télépathie implique une hypothèse. Le mot cryptesthésie a ce grand avantage qu'il n'en introduit aucune. Si A... voit son ami B... mourant, au vrai moment où meurt B..., c'est une hypothèse que de dire : *la pensée de B... a été frapper A...* Mais ce n'est pas une hypothèse que de dire : *Il y a eu chez A... une sensibilité spéciale qui lui a fait connaître la mort de B...* La télépathie n'est nullement contradictoire avec la cryptesthésie : c'est une explica-

tion, probablement vraie dans plusieurs cas, mais certainement insuffisante dans beaucoup d'autres. Or, en un sujet aussi obscur, il faut éviter, autant que possible, les hypothèses inutiles.

A... a une sensibilité spéciale qui lui fait connaître la mort de B.... Cela, ce n'est pas une hypothèse. La pensée de B... se transmet à la pensée de A... Cela, c'est une hypothèse, et il n'est pas sûr qu'elle soit vraie.

D'autant plus que jamais, ou presque jamais, il n'existe de faits inconnus à toute personne humaine. On pourrait alors toujours dire : c'est de la télépathie. Il importe assez peu, au moins théoriquement, que B..., pour transmettre sa pensée à A..., soit à deux mètres ou à deux mille kilomètres. Ainsi, comme il est difficile de supposer qu'un fait quelconque soit ignoré de tous les habitants du globe, on pourrait pour tous les phénomènes de lucidité, presque sans exception, supposer une transmission télépathique. Mais ce sera terriblement invraisemblable dans certains cas. Quand Mad. Green, à Londres, voit sa nièce (qui ne la connaît pas) se noyer en Australie, est-il vraiment admissible de supposer que c'est la pensée de cette nièce qui a été trouver Mad. Green ? N'est-il pas plus simple d'admettre — sans aucune hypothèse — que Mad. Green a eu une lucidité, une cryptesthésie, une sensibilité spéciale ?

Aussi bien, dans le cours de ce livre, parlerons-nous souvent de la télépathie, mais il faut qu'il soit bien entendu que pour nous *la télépathie n'est qu'un cas particulier de la lucidité*, et qu'elle ne s'en sépare pas. Elle est un égal mystère[1].

§ 3. — PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES SE RATTACHANT A LA PSYCHOLOGIE NORMALE ET N'AYANT QUE L'APPARENCE DE LA CRYPTESTHÉSIE

Nous avons insisté plus haut sur la nécessité de ne pas introduire dans la métapsychique des faits qui peuvent s'expliquer par les lois de la psychologie normale, classique.

1. Je reçois à l'instant même le n° d'avril 1921 des P. S. P. R., où se trouve un admirable article de Mad. H. Sidgwick (242-398) : *An examination of Book-Tests*. Elle arrive à une conclusion identique. Je regrette de ne pouvoir analyser cet important mémoire.

Il est remarquable que, presque toutes les fois qu'on fait une expérience, les médiums, même quand ils ont de la littérature spirite une teinte très légère (parfois même nulle s'ils débutent dans la médiumnité), attribuent à une personnalité différente d'eux-mêmes l'origine des pensées transmises par la table, par la planchette, par l'écriture. Il m'a paru, et aussi à tous ceux qui ont expérimenté, qu'il est avantageux, pour réussir les expériences, de faire cette supposition qu'une personnalité intervient. Assurément, cela n'implique pas une croyance quelconque à la réalité de cette personnalité. Ce n'est qu'un procédé d'expérimentation, une méthode d'investigation, *une hypothèse de travail,* suivant l'expression de Claude Bernard.

Dans presque toutes les expériences de spiritisme, il y a *personnification*. J'emprunte le mot à J. Maxwell, qui a dénommé ainsi la tendance qu'ont les médiums dans leurs réponses, à attribuer les phénomènes et les réponses à une personnalité distincte. Ces personnalités sont quelquefois multiples, mais en général il en est une qui prend le pas sur les autres, et ne permet pas aux autres personnalités de prendre la place. C'est ce qu'en langage spirite on appelle un *guide*. Les remarquables phénomènes (objectifs) que présentait Eusapia Paladino étaient par elle attribués à John King. De même les phénomènes (subjectifs) présentés par Mad. Piper étaient par elle attribués à Phinuit.

Cette personnification s'explique très bien par l'inconscience. L'inconscient est comme un étranger habitant en nous, qui a des mouvements, des idées, des souvenirs, des volontés, des sentiments, lesquels sont tout à fait en dehors de notre conscience. Alors, tout naturellement, cet inconscient se fabrique une personnalité.

Pour savoir si cette nouvelle personnalité est réelle ou imaginaire, il faut étudier ce qu'on décrit, dans la psychologie classique, sous le nom de dédoublements et de changements de personnalité.

Des médecins avaient observé que, dans certains cas, d'ailleurs assez rares, une transformation se fait de toute la mentalité d'une personne A... A... devient autre, s'attribue un autre nom, le nom de

B... par exemple, et perd ses souvenirs pour en acquérir qui sont spéciaux à ce B... imaginaire. Tout se passe alors comme si A... et B... étaient deux personnes, avec des goûts, des sentiments, des gestes, des attitudes complètement distinctes. Depuis le cas célèbre de Azam, on en a donné maints exemples : M. Prince, en Amérique, a rapporté quelques faits remarquables.

Dans l'état hypnotique, les magnétiseurs avaient, d'une manière extrêmement vague, signalé qu'ils pouvaient transformer, par des affirmations verbales, tel sujet endormi en une personnalité nouvelle. Mais ils n'avaient guère, à ce qu'il semble, compris la portée de cette expérience, et tout en était contesté. J'ai fait en 1887 l'étude méthodique de ces changements de personnalité, qui, depuis cette époque, ont pris rang parmi les phénomènes classiques de l'hypnotisme.

Voici en quoi consiste ce fait singulier. Je dis à une jeune fille, Alice, hypnotisable et hypnotisée... « Vous n'êtes plus Alice ; vous êtes une vieille femme. » (Peu importe qu'on ait pratiqué ou non des passes magnétiques : la suggestion verbale fait tout.) Alors aussitôt Alice prend la toux, la démarche, la voix cassée d'une vieille femme. Pendant une heure, pendant deux heures, pendant plus longtemps, si la patience des observateurs ne se lasse pas, elle se comporte en pensées et en gestes absolument comme une vieille femme. Ce n'est, si l'on veut, qu'une comédie, mais c'est une comédie qui est involontaire, fatale, déchaînée, dans l'intelligence docile d'Alice, par la suggestion et l'hypnotisme. Rien n'est plus extraordinaire, et j'oserai dire plus amusant, que cette adaptation rapide, exacte, totale, à une personnalité nouvelle.

On n'a pas à objecter la simulation. Certes une simulation est possible. Mais il n'y a pas de simulation. Aujourd'hui la question est jugée, et nous n'y reviendrons pas. Et puis il importe énormément peu de savoir si, au tréfonds de sa conscience, Alice n'a pas conservé quelque vague souvenir qu'elle est Alice. Ce qui est évident, incontestable, c'est qu'elle se laisse aller, sans pouvoir s'arrêter, à jouer le personnage qu'on lui a imposé. Qu'il reste en elle un résidu de sa personnalité antérieure, c'est plus que possible, c'est certain ; mais en tout cas l'intelligence tout entière s'adapte

momentanément à la personnalité suggérée, et cela avec une énergie, une ténacité, une perfection que les plus habiles comédiens seraient radicalement impuissants à égaler.

La conformité à la personnalité nouvelle est telle que l'écriture même est changée.

On peut ainsi imposer à Alice toutes les personnalités possibles ; on est obéi immédiatement. Elle devient un général, un petit garçon, un pâtissier, une grande dame, une femme de la halle. On a la comédie qu'on veut.

L'expérience peut être poussée plus loin encore. Certains sujets peuvent prendre des personnalités animales. Je dis à mon excellent ami H. Ferrari, hypnotisé par moi, et que j'avais changé en perroquet : *Pourquoi as-tu l'air préoccupé?* Et il me répond : *Est-ce que je peux manger le grain qui est dans ma cage?* Le mot *ma cage* est typique, car il indique à quel point F... avait transformé sa personnalité en celle d'un perroquet.

Voici où je veux en venir. C'est qu'il n'y a pas lieu de s'étonner ingénument si les *messages* spirites semblent provenir d'une personnalité réelle. Rien n'est plus simple pour l'esprit humain que de créer une personnification. Que la formation de cette personne ait été provoquée par une suggestion étrangère, ou par un événement extérieur quelconque, ou par une autosuggestion, le phénomène est le même. Il n'a rien de métapsychique. La formation d'une personne factice appartient à la psychologie normale. Et alors, toutes fois que des phénomènes inconscients se produisent, ils se groupent autour d'une personnalité qu'ils créent.

J'ai comparé ce phénomène à la cristallisation d'un sel en solution saturée. Les cristaux viennent se former autour de tel ou tel centre. De même les souvenirs, les émotions, vont se concentrer autour de telle ou telle personnalité inventée.

C'est surtout par l'écriture automatique, ou par les mouvements de la table, ou plus rarement par les coups frappés dans la table, que se manifestent ces personnalités spiritoïdes. Parfois elles empruntent la voix du médium. La conviction est si profonde, la comédie si parfaite, l'inconscience si absolue, que les assistants sont gagnés à leur tour et ne peuvent supposer

que toutes ces attributions psychologiques s'adressent à un être imaginaire[1].

Voici une femme qui prend un crayon, et sans rien vouloir, sans rien comprendre, sans rien savoir, avec une rapidité fébrile écrit des pages et des pages ; son écriture devient tout à fait différente de son écriture normale ; pendant dix minutes, une demi-heure, parfois plus longtemps, elle écrit, elle écrit encore. Les phrases se succèdent sans fin. Quand une feuille de papier est couverte d'écriture, tout de suite une autre feuille de papier blanche est prise pour être en un clin d'œil barbouillée de nouveau. Et cependant la personne qui écrit ne sait pas du tout ce qu'elle fait ; elle a pu, pendant tout le temps, continuer la conversation, très posément, très correctement, avec les gens qui sont autour d'elle. Tout se passe comme si sa personnalité disparaissait pour être remplacée par une autre qui emprunte sa main pour écrire.

Et alors c'est en toute bonne foi qu'elle dit : *Ce n'est pas moi!* C'est en toute bonne foi que les assistants disent : *Ce n'est pas elle!* Et pour peu que cette écriture soit, pendant une série de jours, cohérente comme graphisme, comme style, comme idées — et elle est en général extrêmement cohérente — pour peu que soit habile le pastiche du style de tel ou tel personnage évoqué, chacun dans l'assemblée est convaincu, profondément convaincu, que ce personnage (un esprit) est intervenu, qu'il a écrit, qu'il nous a fait connaître ses volontés.

Mais en vérité on ne peut admettre là une personnalité nouvelle, plus que lorsque je dis à Alice : *Vous voilà un vieux général,* et qu'elle parle comme un vieux général. Qu'il reste de la personnalité antérieure, normale, une conscience précise, ou vague, ou nulle ; dans aucun cas la réalité d'une personnalité étrangère n'est acceptable.

Et cela est vrai aussi bien pour les médiums que pour les somnambules. Seulement, au lieu d'être, comme chez les somnambules, une personnalité qui a été imposée par suggestion, c'est chez les médiums une personnalité qui s'est créée de toutes pièces, par

1. Le plus bel exemple peut-être de ces changements de personnalité est le cas d'Hélène Smith, devenant Marie-Antoinette. Th. Flournoy en a fait une étude approfondie.

auto-suggestion. Mais cela n'importe pas. La personnalité qui arrive est factice, arbitraire : elle n'a pas plus de réalité extérieure que les créations des poètes : La Esmeralda ou Carmen, Figaro ou Don Juan.

De cette écriture automatique, je donnerai quelques exemples, ne fût-ce que pour établir l'épaisse invraisemblance d'une personnalité qui a prétendu revenir[1].

Vous me négligez, vous m'oubliez au milieu des petits soins de votre monde. Vous me faites attendre quand j'implore une simple réunion de famille. Vous me mettez comme dans une machine pneumatique : je ne peux marcher dans l'inconnu, dans le vide.

Molière.

Venise, que tant d'auteurs célèbres ont chantée, Venise la florissante, aux palais somptueux, que reste-t-il de sa gloire ? La gloire de Venise n'est plus ; les vices de ses arrogants dignitaires l'ont tuée ! Sublimes enseignements de Jésus, qu'êtes-vous devenus ? Tout a disparu. La croix a projeté une ombre funeste, parce que des fantômes interceptaient ses rayons.

Pythagore.

La vie planétaire sert à mettre en pratique les résolutions prises à l'état erratique, c'est-à-dire pendant la vie sidérale. Dans cette dernière, les besoins du corps n'étant plus là pour forcer l'esprit d'agir, la vie pourrait n'être que contemplative.

J.-J. Rousseau.

Quels tristes temps ! Quels tristes jours ! Comme mon âme est voilée ! Comment suis-je tombé si bas ? Pourquoi ne puis-je oublier ? Pourquoi, devant mes yeux des rayons, puis tout à coup des ténèbres ? et le vague sentiment d'un passé que je sens cruel et que je ne puis reconstituer ! Oh ! cris de terreur, sang qui coule, fumant encore !...

Fouquier-Tinville.

Et sans doute ces paroles de *sang fumant encore* ont éveillé dans l'esprit du médium le souvenir de Mlle de Sombreuil, car, tout de suite après Fouquier-Tinville, Mlle de Sombreuil est arrivée, et elle a dit ces choses étonnantes :

J'aime Fouquier-Tinville. Je l'aimai depuis cet instant où il me sauva la

1. Mad. Noggerath, une femme de cœur généreux, morte très âgée, il y a quelques années, a tenu, avec différents médiums, pendant près d'un demi siècle, un grand nombre de séances, et a consacré sa vie tout entière à propager la doctrine spirite en laquelle sa foi était profonde. Elle a publié dans un livre : *La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. Echos de l'Au-delà*, Paris, Flammarion, 1897, *les messages* soi-disant communiqués par les esprits des morts : Pythagore, Socrate, Boudha, Fénelon, Bossuet, Molière, Abélard, Moïse, Saint-Jean, Robespierre, Cuvier, Diderot. Cette énumération seule suffirait à montrer le néant de cette foi.

vie. Je le vis beau, je le vis grand à sa manière. Oui ! je l'aime ! je souffre tant lorsqu'on exalte ma vertu, et qu'on l'appelle un monstre, lui que j'aime, ah ! l'amour ! l'amour !

Mlle DE SOMBREUIL.

Laissons ces divagations : elles prêteraient à rire si elles n'avaient pas — ce qui est tout de même assez douloureux — été considérées, par des personnes honorables, comme des documents positifs. De fait, elles ne sont que des manifestations de l'intelligence inconsciente des médiums, qui est si souvent au dessous de la médiocrité.

Il y a évidemment des exceptions à la pauvreté physiologique des communications spirites. M. CARMELO SAMONA [1], avant demandé à un esprit pourquoi il ne lui disait rien de l'Au-delà, a obtenu immédiatement, par des coups frappés, cette réponse symbolique, vraiment assez belle : *Non mangerai pane il cui seme non abbia dormito prima nello nuda terra, la cui bionda spiga non si sia curvata al soffio del vento, e non sia caduta poi sotti l'inexorabile falca del mietitore.*

En quelques minutes, LAURE, s'adressant à PÉTRARQUE, lui dit : (par l'intermédiaire de STELLA, qui à l'état normal n'est pas poète) :

Si j'étais l'air que tu respires,
Ami, comme je serais doux !
J'effeuillerais sur ton sourire,
Des baisers exquisément fous !

Mais parmi les exceptions les plus remarquables sont les vers dictés à VICTOR HUGO, qui a cru au spiritisme [2].

JULES BOIS, dans un intéressant ouvrage [3], nous donne des détails curieux sur VICTOR HUGO spirite. Il fut converti par Madame EMILE DE GIRARDIN à Jersey, le 6 septembre 1853. A la première séance, VACQUERIE demanda : « *Quel est le mot que je pense ?* » La table répondit : « *Tu veux dire souffrance* ». La pensée de VACQUERIE était *amour*. Réponse ingénieuse et inattendue.

1. *Psiche misteriosa*, (1910, Palermo), 64.

2. « La table tournante, ou parlante, a été fort raillée. Parlons net. Cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais peu scientifique... La science est ignorante et n'a pas le droit au rêve. Un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. » (*Shakespeare*, Lacroix, Paris, 8°, 1864).

3. *Le Mirage moderne*, Paris, Ollendorff, 1907.

Dans les séances ultérieures, Victor Hugo n'était pas à la table. C'était Charles Hugo le médium. Il ne savait pas l'anglais. Un Anglais arriva, invoquant lord Byron, qui répondit en anglais :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken.

Des réponses étranges, apocalyptiques, sont attribuées à Ezéchiel, au lion d'Androclès. Sur le manuscrit il y a en marge cette phrase stupéfiante de Victor Hugo : « Les volumes dictés à mon fils Charles par la table contiennent une réponse du lion d'Androclès. »

Chacun de ces vers est en soi admirable ; mais il y a une prestigieuse incohérence dans le développement :

Voici comment s'exprime Eschyle :

Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre :
C'est le triste captif du bien, du mal, du beau,
Il ne peut devenir — c'est la loi du mystère —
Libre qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen,
J'ai voulu sur mon dos porter ta peau tigrée,
Il me plaisait qu'on dît : « Eschyle néméen ».

Je n'ai pas réussi : la bête fauve humaine
Déchire encor nos chairs de son ongle éternel.
Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine,
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

Après moi vint Shakspeare, il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de la forêt,
Et jeter dans nos cœurs ses troublantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde ;
Après moi, le dompteur, il vint, lui, le chasseur.
Et, comme il regardait dans son âme profonde,
Macbeth cria : « Fuyons », et Hamlet dit : « J'ai peur. »

Il se sauva. Molière, alors sur la lisière,
Parut, et dit : « Voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ». Mais au festin de Pierre
Molière trembla tant que Don Juan pâlit.

Mais que ce soit le spectre, ou la sorcière, ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion, et ta griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre,
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans la forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau.

Quelquefois Victor Hugo interrogeait les esprits, et naturellement, c'était en vers admirables. Un jour il s'adresse à Molière :

Les rois, et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet ?
Et Crésus, le laquais d'Esope ?

Ce n'est pas Molière qui a répondu : c'est l'Ombre du Sépulcre.

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François premier,
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Mal satisfait de cette réponse, Hugo s'adresse encore à Molière :

Toi qui du vieux Shakspeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon.
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles ;
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes.

Alors l'Ombre du Sépulcre, probablement irritée, a répondu :

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le céleste flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles,
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors,
L'œil humain ne voit pas les choses éternelles,
Par dessus l'épaule des morts.

Beaux vers, mais qui ne sont certainement pas plus de Molière et d'Eschyle que du lion d'Androclès.

Dans les premières séances données par Hélène Smith, ç'a été Victor Hugo qui l'inspirait. Or le Victor Hugo interprété par Hélène Smith faisait des vers curieusement mirlitonesques[1] :

L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point. C'est le ciel sur la terre.
L'amour, la charité seront ta vie entière ;
Jouis et fais jouir ; mais n'en sois jamais fière.

Le lion d'Androclès était beaucoup plus poète que le Victor Hugo d'Hélène Smith.

D'ailleurs l'Ombre du Sépulcre parlait aussi en prose, et en une prose également magnifique. Comme Victor Hugo lui avait reproché d'user d'expressions symboliques, l'Ombre a répondu :

« Imprudent ! Tu dis : l'Ombre du Sépulcre parle le langage humain, « elle se sert des images bibliques, des mots, des métaphores, des « mensonges, pour dire la vérité... L'Ombre du Sépulcre n'est pas « une mascarade, je suis une réalité. Si je descends à vous parler « votre jargon où le sublime consiste en si peu de tempête, c'est « que vous êtes limités. Le mot, c'est la chaîne de l'esprit ; l'image, « c'est le carcan de la pensée ; votre idéal, c'est le collier de l'âme ; « votre sublime est un cul de basse fosse ; votre ciel est le plafond « d'une cave ; votre langue est un bruit relié dans un dictionnaire. « Ma langue à moi, c'est l'Immensité, c'est l'Océan, c'est l'Ouragan. « Ma bibliothèque contient des milliers d'étoiles, des millions de « planètes, des millions de constellations... Si tu veux que je te « parle dans mon langage, monte sur le Sinaï, et tu m'entendras « dans les éclairs ; monte sur le Calvaire, et tu me verras dans « les rayons ; descends dans le tombeau, et tu me sentiras dans la « clémence. »

Si, comme l'hypothèse est vraisemblable, c'est l'inconscient de Charles Hugo qui a dicté cette prose et ces vers, l'inconscient de Charles Hugo atteignait au génie du maître.

Il est d'autres cas assez intéressants, pour lesquels il est tout

1. Flournoy, *loc. cit.*

aussi nécessaire de supposer une intervention exclusivement humaine.

Hermance Dufaux, jeune fille de quatorze ans, a donné une *Vie de Jeanne d'Arc*, dictée par Jeanne d'Arc[1] et les *Confessions de Louis XI*. Allan Kardec se porte garant de la sincérité de cette jeune fille, lorsqu'elle affirme avoir écrit ces livres par inspiration, sans compulser les archives et documents de l'histoire.

Quatre hypothèses se présentent :

1° Une fraude grossière, simple, qui consiste à aller chercher, dans des bibliothèques publiques ou dans des livres faciles à se procurer, les renseignements nécessaires. De même que P. Mérimée a pu écrire, avec un délicieux talent, sans aucune prétention spirite d'ailleurs, le *théâtre de Clara Gazul*.

L'hypothèse est bien vraisemblable ; pourtant il faudrait une astuce, une habileté, une fourberie, dont cette honorable jeune fille était peut-être incapable (?)

2° Une irréprochable mémoire, avec inconscience partielle, qui fait retrouver, à Hermance, au moment voulu, *tout* ce qu'elle a lu et entendu. Son intelligence inconsciente, plus avisée que son intelligence consciente, reprend tous les détails lus et entendus pour les classer, les condenser, les vérifier, en attribuant à la soi-disant personnalité de Jeanne d'Arc et de Louis XI les souvenirs de toutes ses lectures. Que pourrions-nous dire et écrire si nous retrouvions ainsi *tous* les vestiges de *toutes* nos lectures ! Même à quatorze ans on peut avoir déjà beaucoup lu !

Hermance Dufaux, parlant comme Jeanne d'Arc ou Louis XI, c'est un peu comme Hélène Smith, qui se croit, très sincèrement et avec une merveilleuse faculté d'adaptation, tantôt la reine Marie-Antoinette. tantôt Cagliostro.

C'est cette hypothèse que j'admets comme presque aussi vraisemblable que la première, encore qu'à l'extrême rigueur une troisième hypothèse soit acceptable.

3° Par notions cryptesthésiques, Hermance, qui est une médium sensitive, connaît des faits, des noms, des dates, des événements, que ses sens normaux ne lui ont pas appris. Et alors ces connais-

1. *Revue spirite*, 1858, p. 73, et la *Vérité*, 29 mai 1864 (1 vol., E. Dentu, Paris, 1858).

sances d'ordre métapsychique se groupent autour de la personnalité que l'auto-suggestion a créée.

Avant d'admettre cette aventureuse hypothèse, il faudrait — ce qui à plus d'un demi-siècle de distance est impossible — savoir exactement quelles ont été les limites des lectures de la jeune HERMANCE.

4° C'est LOUIS XI, c'est JEANNE D'ARC, dont les consciences n'ont pas *disparu de l'univers,* qui ont écrit par la main d'HERMANCE.

Et voilà une hypothèse effroyablement absurde. Il n'en doit pas être question tant qu'on n'aura pas au préalable démontré la radicale impossibilité des trois premières suppositions.

Si j'ai insisté sur ce cas d'HERMANCE DUFAUX, c'est qu'il s'applique exactement à tous les cas d'écriture automatique qu'on a invoqués pour supposer l'identification des personnes mortes.

BERSOT [1] raconte qu'en 1853 on a imprimé à la Guadeloupe *Juanita,* nouvelle, par une chaise, suivie d'un proverbe et de quelques autres inepties analogues du même auteur.

L'histoire de CH. DICKENS, dictant, après sa mort, la fin de son roman : *The mystery of Edwin Drood,* est plus étonnante encore [2]. En 1872, un jeune mécanicien cordonnier, nommé JAMES, n'ayant reçu qu'une éducation scolaire limitée, se découvrit des aptitudes médianimiques pour l'écriture automatique. En octobre 1872, par l'écriture, DICKENS, qui venait de mourir, lui témoigna le désir d'achever un roman commencé, qu'avait interrompu la mort. JAMES se mit à l'œuvre, c'est-à-dire à l'écriture, sous la dictée de DICKENS, et il écrivit. Le tout fait un assez gros volume que certains critiques ont considéré comme tout à fait digne de DICKENS. Je suis incompétent pour en décider, de même que pour apprécier la similitude des écritures, l'emploi du dialecte de Londres au lieu des expressions américaines, la connaissance de la topographie de Londres ; mais nous savons tous que les pastiches sont faciles (voyez *A la manière de...* par MULLER et P. REBOUX). Aussi bien, même si le pastiche était plus parfait, n'irais-je pas en conclure que l'âme

1. Cité par GRASSET, *loc. cit.*, 195.

2. *The mystery of Edwin Drood,* 1873, chez Clark Bryan, Springfields, Mass. *The Spiritualist,* 1873, 322.

de Dickens est intervenue. Même si la bonne foi de James était établie, même si l'incapacité de l'intelligence normale à créer ce pastiche génial était dûment prouvée, j'y verrais tout autre chose que la survivance de Dickens. Toutes les suppositions me paraîtraient préférables à cette hypothèse naïve et simple, mais terriblement invraisemblable, et pour moi inadmissible, que Ch. Dickens est revenu de l'autre monde pour mouvoir les muscles brachiaux de James.

Le langage martien, créé par le formidable génie d'Hélène Smith, indique tout ce dont est capable l'inconscient. Personne ne peut raisonnablement supposer que cet idiome ait quelque réalité, c'est-à-dire que les habitants de Mars (s'il y en a) parlent ce langage baroquement dérivé du français. Flournoy a montré, dans son livre incomparable, quels étaient les mécanismes mentaux ayant procédé à cette création d'une langue nouvelle. Le langage martien d'Hélène Smith fait supposer que le langage sanscrit parlé par elle relève de la même inspiration inconsciente[1].

Cependant le problème est un peu plus incertain pour le sanscrit d'Hélène Smith que pour son langage martien, car le sanscrit est une langue véritable, d'ailleurs extraordinairement difficile. Or Hélène n'a pas eu de livres sanscrits à sa disposition (les livres sanscrits ne sont pas très abondants) ; elle n'a pas fréquenté les bibliothèques publiques, et cependant ce qu'elle dit est manifestement du sanscrit, un sanscrit rudimentaire, défectueux, informe, mais enfin du sanscrit[2].

M. de Saussure, s'adressant aux lecteurs innombrables auxquels le sanscrit est inconnu, et voulant les mettre à même d'apprécier la correction du sanscrit d'Hélène, a eu l'ingénieuse idée de montrer par une comparaison avec le latin ce qu'est le sanscrit d'Hélène :

1. Un autre essai de langage martien et de roman martien, assez misérable d'ailleurs, a été tenté par Mad. Smead, que J. Hyslop a étudiée. Il n'y a pas grand enseignement à en tirer, J. Hyslop. C. *La médianimité de Mad. Smead, A. S. P.*, 1906, VI, 461-502).

2. Dans ses *Nouvelles observations* (p. 212-213) Flournoy dit qu'une personne dans la maison de laquelle Hélène donnait des séances avait une grammaire sanscrite qui se trouvait dans la pièce même ou les séances avaient lieu. Mais comment Hélène aurait-elle pu trouver au milieu d'une séance le temps de méditer cette grammaire à l'insu de tous pour en pénétrer les éléments ? A-t-elle en cachette, inconsciemment peut-être, emporté pendant quelque temps le livre chez elle ?

Meate domina mea sorore forinda indi deo indesingodio deo primo nomine obera mina loca suave tibi offisio et ogurio et olo romano sua dinata perano die nono colo desimo ridere pevere nove.

C'est un latin sauvage, incompréhensible, dans lequel il y a, par ci par là, quelques mots ayant un sens isolément.

En tout cas, — ce qui est d'ailleurs bien étrange — il n'y a pas la lettre *f* dans le sanscrit d'Hélène. Or la lettre *f* n'existe pas en sanscrit, et certes il faut avoir déjà quelque initiation de cette langue pour savoir qu'il n'y a pas de *f*. Il est vrai qu'il n'y a pas d'*u* non plus, mais *ou*, que parfois Hélène a prononcé *u*, encore qu'elle ait écrit *ou*.

Ce problème du sanscrit d'Hélène Smith est très délicat, et ne peut être traité à la légère. Je tendrais à admettre, non pas certes l'incarnation d'un prince indien, mais une certaine cryptesthésie qui a permis à Hélène de se servir de quelques bribes de langue sanscrite. C'est l'opinion réfléchie de Fr. Myers, et je l'adopte, avec toutes les réserves nécessaires.

Par l'écriture automatique, beaucoup d'autres livres ont été écrits. Mais il faudrait être d'une maladive, et presque criminelle, crédulité pour admettre que c'est Thermotis, la fille d'un Pharaon égyptien, qui a dicté l'ouvrage intitulé *le Pharaon Menephtah* [1].

L'esprit Rochester, qui a dicté, conjointement avec Thermotis, ces pages singulières, fruit d'un automatisme mental aussi humain que médiocre, a été, paraît-il, autrefois, un certain Caius Lucilius. De pareilles fantaisies ne valent pas la peine d'être retenues.

D'ailleurs c'est toute une littérature. Je citerai les *Letters from a living dead man*, par X... (Londres et New-York, 1914); X... était un magistrat américain, versé dans les sciences philosophiques (probablement David P. Hatch, de Los Angeles, Californie). C'est encore X... qui a écrit, par l'intermédiaire d'Elsa Barker, donc par l'écriture automatique, les *War Letters from the living dead man* (Londres, Ryder, 1918). Même vague et généreux idéalisme que dans les écrits similaires. Rien, absolument rien ne prouve qu'il y eut une

1. Le *Pharaon Menephtah*, 2 vol., 2°, Paris, Ghio, édit. et Libr. des sc. psycholog., et du même auteur : *Episode de la vie de Tibère*, 1 vol., *L'Abbaye des Bénédictins*, 2 vol.

autre intelligence que l'intelligence inconsciente du scripteur automatique. Tout récemment un livre vient de paraître à New-York, qui a été tout entier écrit par l'écriture automatique, c'est le second de la série. Mais il n'y a pas le plus faible indice d'une intelligence différente de l'intelligence humaine ordinaire, très noblement idéaliste, mais d'un idéalisme que toute personne d'esprit cultivé peut atteindre sans peine [1].

Le caractère de cette littérature de l'inconscient est assez nettement tranché pour qu'on le reconnaisse facilement. C'est avant tout une tendance aux grandes phrases mystiques et vagues sur les destinées de l'âme, sur les forces impérissables de l'âme humaine. Toujours ces divagations de l'inconscient sont très fortement religieuses, comme s'il s'agissait de tracer les linéaments d'une religion nouvelle, avec rites et doctrines. C'est aussi toujours un amour de l'humanité qui serait touchant s'il ne s'agissait pas d'une philanthropie nuageuse et emphatique. Les écrits automatiques détestent la précision. Ils se dérobent à toute indication précise, se complaisant à des banalités très banales. On dirait des poètes qui ne connaissent pas la poésie ; des philosophes qui ne connaissent pas la philosophie ; des prêtres qui ne connaissent pas la religion ; mais qui font les uns et les autres un louable effort pour nous donner, en un langage poétique et nébuleux, des conseils sur une philosophie et des préceptes pour une religion.

En tout cas, sauf de rarissimes exceptions, malgré leurs puérilités comiques, toutes ces émanations de l'inconscient sont, comme Myers l'indique justement, d'une incontestable moralité, tendant à développer ce qu'il y a de meilleur dans la générosité humaine.

Un petit livre, intéressant, sur l'écriture automatique a été donné par Mad. Hesther Travers Smith, qui raconte elle-même les caractères de sa médianimité. Elle opérait d'ailleurs, tantôt par l'écriture, tantôt par la planchette. Elle avait quatre guides, Peter, Eyen, Astor et Shamar. Les résultats ne sont pas bien démonstratifs, soit comme cryptesthésies pragmatiques (psychométrie) soit comme

1. *To woman from Meslom, a message from Meslom in the life beyond, received automatically by Mary Mc Evilly*, New-York, Brentano, 1920. Voir aussi *A Record of Psychic experiments.*

prémonitions. Mais on trouvera des données utiles sur la conduite à tenir dans les séances d'écriture automatique ou de planchette.

A côté de l'*écriture* automatique, il y a le *dessin* automatique, et parfois les résultats en sont intéressants. Hélène Smith a tracé des tableaux spirites curieux[1]. Elle avait une vision (hallucinatoire) devant elle, et elle reproduisait sur le tableau les contours et les couleurs de cette vision. Mais, comme elle mettait longtemps à peindre, ne donnant parfois que deux ou trois coups de pinceau par jour, il fallait plus d'une année pour achever tel ou tel tableau. Elle l'achevait pourtant, et chaque fois qu'elle voulait peindre, ou qu'elle était poussée à peindre, la vision reparaissait.

D'autres dessins ont été reproduits aussi par M. Claparède[2].

Le commandant Le Goarant de Tromelin m'a envoyé souvent de très étranges dessins spirites, composés par lui-même dans un état de demi-somnambulisme. Chaque lettre est constituée par des figures humaines ou animales juxtaposées.

Geley connaît une dame qui lui a montré des cartons où ont été automatiquement représentées, avec beaucoup de finesse, diverses abstractions, la colère, la gourmandise, l'avarice, sous des formes de personnages caricaturesques.

Je viens de voir les dessins produits, en état médianimique, par Mad. Blocus, de Saint-Amand (Cher). Elle n'est nullement médium professionnelle, quoique sa mère ait depuis longtemps l'écriture automatique. Ses dessins, parfois d'une esthétique charmante, sont des dessins d'ornementation, très variés, et composés avec une rapidité étonnante.

Jules Bois a cité de très nombreux cas de dessins médianimiques. Il raconte l'histoire de Victorien Sardou qui composa un dessin inspiré par Bernard de Palissy, et qu'il a intitulé *la Maison de Mozart* (Bernard de Palissy était un drame que Sardou avait composé, et qui lui avait été refusé). Il y a aussi *la Maison de Zoroastre* dessinée dans le même style, par Victorien Sardou encore. Fernand Desmoulin,

1. A. Lemaitre, *Une étude psychologique sur les tableaux médianimiques de Mad. H. Smith* (*Arch. de Psychologie*, de Genève, juillet 1907).

2. *Bull. de la Soc. Méd. de Genève*, 3 juin 1918, *A. S. P.*, 1909, XIX, 147.

Hugo d'Alési, peintres de talent quand ils sont dans leur état conscient, ont pu, dans l'état médianimique, c'est-à-dire dans l'inconscience, composer des tableaux curieux et des dessins parfois remarquables.

Le mécanisme est tout à fait le même pour les dessins automatiques que pour l'écriture automatique. La main dessine, et même colorie, au lieu d'écrire ; voilà toute la différence. L'impulsion est irrésistible, involontaire, paraissant tout à fait indépendante, non seulement de la volonté, mais encore de la conscience du médium. En un point du papier est indiqué un trait dont personne, et le médium, pas plus que les autres, ne comprend le sens. Pourtant ce trait se relie curieusement à d'autres traits analogues, qui paraissaient, étant isolés, dépourvus de toute signification, et qui finalement en acquièrent une, qui est très nette. Parfois des individus incultes, et inhabiles au dessin, produisent ainsi des compositions singulières et compliquées, toujours symboliques. Ce sont là phénomènes propres au somnambulisme. Il semble difficile d'y voir une influence métapsychique quelconque.

La littérature spirite abonde en productions de cette nature. Mais il faudrait une coupable dose de crédulité pour voir là autre chose que les élucubrations esthétiques de l'inconscient. Elle ont à peu près toutes un caractère de symbolisme vaguement oriental, qui parfois n'est pas sans quelque étrange beauté [1].

En réalité toutes ces écritures, toutes ces peintures, eussent absolument pu être des œuvres humaines. Nulle part nous n'y voyons le *quid divinum*, qui nous permettrait de les attribuer à quelque intelligence supérieure à une intelligence humaine, de niveau moyen. Par conséquent, voulant rejeter du métapsychique tout ce dont le psychique est capable, nous ne les ferons pas entrer dans la science métapsychique. Elles n'en constituent pas moins un très curieux chapitre de la *psychologie normale*, que nous engageons tous les psychologues à étudier soigneusement.

§ 4. — CLASSIFICATION DES MODALITÉS DE LA CRYPTESTHÉSIE

Les phénomènes de cryptesthésie sont si nombreux, si variés, si

1. Voir les dessins médianimiques de Machner (*A. S. P.*, 1908, XV, 86) et de Petit Jean (*A. S. P.*, 1911, XXI, 360).

mystérieux, qu'on doit, pour mettre un peu d'ordre dans ce chaos, en tenter une classification.

Mais il ne faudra pas se faire illusion sur la valeur absolue de pareils groupements. Ils sont nécessaires pour un enseignement dogmatique ; insuffisants pour l'interprétation adéquate des phénomènes complexes qui se présentent. Jamais les choses réelles ne se classent dans nos cadres arbitraires avec la précision que nous leur attribuons.

Nous séparerons tout d'abord la cryptesthésie *expérimentale*, suscitée intentionnellement dans une expérience, et la cryptesthésie *accidentelle*, qui se manifeste à l'improviste. On pourrait l'appeler *spontanée ;* mais le mot *spontanée* ne serait pas tout à fait exact ; car cette cryptesthésie accidentelle est provoquée par un phénomène extérieur.

Il est fort possible qu'il n'y ait pas d'essentielle différence entre ces deux sortes de cryptesthésie ; mais la méthode d'étude est toute différente ; car elles ne se produisent pas de la même manière.

La cryptesthésie *expérimentale* s'observe dans une expérience provoquée, et par conséquent, en principe au moins, elle est mieux analysée, tandis que la cryptesthésie *accidentelle* survient soudainement, sans être voulue par un expérimentateur, mais par hasard, sans effort, chez tels ou tels individus normaux, rêvant, ou éveillés, ou à demi-éveillés, qui sont surpris par le phénomène même.

Cette division méthodique de la cryptesthésie en expérimentale et accidentelle prouve que la métapsychique est une science à la fois d'expérimentation et d'observation. Ce serait la mutiler douloureusement que de négliger soit l'expérience, soit l'observation.

La cryptesthésie expérimentale peut être étudiée :

A. — Chez les sujets normaux.

B. — Chez les individus hypnotisés.

C. — Chez les médiums.

D. — Chez les sensitifs.

De là quatre chapitres distincts, encore que la séparation ne soit

jamais très nette entre ces diverses conditions. Car d'une part les médiums entrent dans des *trances* qui ressemblent singulièrement à l'hypnose. (Quelquefois même on les hypnotise pour que se produise l'état médianimique). D'autre part nous ne savons jamais jusqu'à quel point les individus que nous croyons normaux sont voisins de l'état hypnotique ou de l'état médianimique.

Il y a cependant entre les médiums et les hypnotisés cette différence, que, dans la plupart, sinon dans la totalité, des cas, les médiums parlent, ou écrivent, ou meuvent table ou planchette, comme s'ils étaient inspirés par une personnalité étrangère; tandis que les hypnotisés n'invoquent aucun guide. Mais cette distinction est plus artificielle que réelle ; car sans doute l'*éducation* des sensitifs, des médiums, des hypnotisés, joua un rôle prépondérant dans le maintien ou la perte de leur personnalité normale.

Quant aux sensitifs, ce sont des individus d'apparence normale, mais qui semblent, sans être ni médiums, ni somnambules, capables de lucidité et de clairvoyance, dans de certaines conditions non accidentelles, mais expérimentales (vision par le cristal, psychométrie, etc.).

La cryptesthésie accidentelle, c'est celle qui ne survient, ni dans l'état hypnotique, ni dans l'état médianimique, et qui se manifeste soudainement chez des individus tout à fait normaux.

Toutes les cryptesthésies accidentelles peuvent être appelées des *monitions*.

Les *monitions* sont la révélation (par une voie qui n'est pas celle des sens normaux) d'un événement passé ou présent. Les *prémonitions* sont les révélations d'un fait à venir.

Comme les monitions sont nombreuses et diverses, nous séparerons les monitions portant sur des évènements quelconques, tantôt légers, tantôt graves (graves s'ils sont terminés par la mort). Les monitions de mort, en effet, représentent un groupe considérable de faits assez homogènes qu'il y aurait inconvénient à dissocier.

Les monitions *collectives* formeront un chapitre séparé : car elles constituent une transition entre les phénomènes subjectifs et les

phénomènes objectifs de la métapsychique, et par conséquent comportent une discussion tout à fait spéciale.

Enfin il faut à la cryptesthésie rattacher les phénomènes de divination par la baguette, et peut-être aussi les singulières manifestations d'intelligence calculatrice donnés par certains animaux[1].

1. Si l'on me trouve trop sévère pour les théories, je me contenterai de répondre en citant Claude Bernard, le maître incontesté des sciences expérimentales.

« *Dans les sciences la foi est une erreur, et le scepticisme un progrès. Tous les systèmes... que les sciences ont créés dans leur époque embryonnaire doivent plus tard, quand la science tend à se constituer, être oubliés, et disparaître comme des moyens transitoires devenus inutiles. Le progrès n'est donc pas de restaurer ou de réveiller les anciens systèmes : le vrai progrès consiste à les oublier, et à les remplacer par la connaissance de la loi des phénomènes.* » (*Leç. de pathologie expérimentale*, 1872, 399).

CHAPITRE III

CRYPTESTHÉSIE EXPÉRIMENTALE

§ 1. — CRYPTESTHÉSIE CHEZ LES INDIVIDUS NORMAUX

Des expériences, assez nombreuses, insuffisantes d'ailleurs, ont été faites sur les personnes normales.

Bien entendu elles donnent des résultats très différents, suivant qu'il s'agit de telles ou telles personnes. Tout de même, si la lucidité, comme cela est démontré, existe chez certains êtres exceptionnels, il est probable qu'elle va exister aussi, fût-ce à l'état de trace infime, chez les autres individus. Il est hautement invraisemblable qu'à côté des sujets souvent lucides il n'y ait pas d'autres sujets possédant quelque lucidité, si rare et si faible qu'on la suppose.

Il faut donc rechercher, et, si possible, déceler cette *trace* de lucidité chez les personnes normales, ce qui peut s'indiquer sous cette forme :

Quand un individu désigne au hasard un fait, un nom, un chiffre, un dessin, dont la probabilité est connue, la probabilité de cette désignation change-t-elle par le fait de la cryptesthésie ?

J'ai, il y a longtemps, proposé cette méthode, et j'ai fait, à cet effet, de nombreuses expériences, répétées et confirmées par mes savants collègues de la *S. P. R.*[1].

Ces expériences, portant sur des personnes non sensibles, ou à peine sensibles, ont été faites avec des cartes de jeu, avec des dessins et des photographies. Parfois pour cette divination j'ai fait usage de la baguette divinatoire (qui révèle des mouvements musculaires

1. Ch. Richet, *La suggestion mentale et le calcul des probabilités.* (*Rev. Philosoph.*, 1884, XVIII, 609-671), — *Phantasms of the Liv.*, I, 31-70.

inconscients). Dans tous ces cas, la probabilité pouvait être calculée exactement.

Or il s'est trouvé que le nombre des succès a été toujours légèrement supérieur au nombre probable. Par exemple sur 2.103 tirages, (cartes de jeu) le calcul des probabilités indiquait 525, et le nombre trouvé a été 552. L'excès est très faible. Mais, pour bien juger, il convient d'éliminer les expériences faites le même jour en trop grand nombre — au delà de 100 par exemple, — car alors il y a sans doute fatigue et confusion. En ne tenant pas compte des expériences qui par jour n'excèdent pas 100, on trouve que, le nombre probable des succès sur 1.132 tirages étant de 280, le chiffre des succès obtenus a été de 315. Ce n'est presque rien encore.

Des expériences, dont nous parlerons plus loin, faites en Angleterre par cette même méthode, ont donné, pour 17.653 tirages, un nombre de succès égal à 4.760, excédant de 347 le nombre probable. C'est quelque chose, mais c'est peu.

Il semble d'ailleurs qu'on puisse ainsi distinguer telles ou telles personnes ayant plus ou moins de lucidité.

Mes amis G. F... et H. F... étaient certainement, l'un et l'autre, mais très vaguement, des sensitifs. Opérant avec la baguette divinatoire, alors que les probabilités étaient :

$$\frac{1}{8} \quad \frac{1}{6} \quad \frac{1}{48}$$

Ils ont obtenu sur 5 expériences :

	$\frac{1}{8}$	$\frac{1}{6}$	$\frac{1}{48}$
1	succès,	échec,	échec.
2	succès,	échec,	échec.
3	succès,	succès,	succès.
4	succès,	échec,	échec.
5	succès,	succès,	succès.

Ainsi, quand la probabilité était de 1/8e, il y a eu 5 succès sur 5 expériences ; la probabilité de ces 5 succès n'était que de $\frac{1}{32.000}$; c'est la certitude morale qu'il y a eu cryptesthésie.

Au contraire, pour A. P... et moi-même, dépourvus l'un et l'autre

de toute lucidité, et qui opérions à côté de G. F... et de H. F... le résultat a été :

1 succès, échec, échec.
2 échec, échec, échec.
3 échec, échec, échec.
4 échec, échec, échec.

Pour A. P... et moi, il n'y a pas eu d'écart appréciable entre le nombre probable des succès et le nombre réellement obtenu, tandis que cela fut tout différent pour G. F... et H. F...

Plus récemment, dans une série de 5 expériences, faites simultanément sur des cartes que *personne ne voyait*, par B..., par S... et par moi, il y a eu 5 échecs, pour B..., 1 succès pour moi, 2 succès pour S... douée de puissances médianimiques. La probabilité composée (de 2 succès pour 5 expériences, à probabilité simple de $\frac{1}{52}$) est de $\frac{1}{250}$.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails consignés au rapport de sir William Barrett[1]. Tout de même il convient de signaler à cause de son importance une expérience de Sir Oliver Lodge, faite sur des jeunes filles qui n'étaient ni hypnotisées, ni médiums. C'est M. Malcolm Guthrie qui avait institué le dispositif expérimental et qui opérait[2].

Il s'agissait de la reproduction de dessins. Dans un cas le dessin à deviner était le drapeau national ; cette figure fut reproduite en entier sans hésitation.

Les conditions de ces expériences étaient parfaites. Vingt ans après, Sir Oliver Lodge écrit : « *Je déclare énergiquement que l'expérience était tout à fait satisfaisante, et qu'aucun doute ne m'est venu depuis sur sa valeur* ».

218 tirages ont été faits par six personnes, la probabilité étant de 1/6e. Sur 54 expériences, Mad. H... et Mad. B... (qui ont l'une et l'autre de vagues facultés médianimiques) ont eu 22 succès, alors que le chiffre probable était de 10 ; tandis que les quatre autres personnes ont eu, sur 162 expériences, un chiffre réel

1. *P. S. P. R., Experimental Telepathy. Ph. of the L.*, I, 20-29 ; I, 47-65.
2. O. Lodge, *Nature*, XXX, 145, et la *Survivance humaine*, trad. fr., 1912, 26.

de 45 succès, alors que le chiffre probable était de 32 ; le rapport du chiffre réel au chiffre probable était de 220 pour Mad. H... et Mad. B... ; de 140 pour les quatre autres personnes.

Dans une expérience faite chez M. Herdmann, professeur à Cambridge, on a eu :

DESSIN DEVINÉ	DESSIN RÉEL
Rouge.	Rouge.
Jaune.	Couleur d'or.
R.	R.
E.	E.
Triangle rectangle.	Triangle isocèle.
Un tétraèdre.	Pyramides d'Egypte.
5 de trèfle.	5 de pique.

De pareilles expériences sont très démonstratives.

De même celles qu'Ochorowicz indique dans son excellent livre sur la suggestion mentale (livre qu'il faut lire si l'on veut se rendre compte des multiples précautions qu'il convient de prendre pour éliminer les causes d'erreur).

A Brighton, en 1882, avec G. A. Smith, comme percipient, Ed. Gurney et Myers ont obtenu des résultats fort remarquables, que les bizarres dénégations ultérieures de M. Smith ne parviennent pas à infirmer (*P. S. P. R.*, VIII, 536).

PENSÉ	1re RÉPONSE	2e RÉPONSE
Barnard.	Harland.	Barnard.
Bellairs.	Hamphreys.	Ben Nevis.
Johnson.	Jobson.	Johnson.
Regent Street.	Rembrandt Street.	Regent Street.
Hobhouse.	Hanter.	»
Black.	Drack.	Blacke.
Queen Anne.	Quechy.	Queen.
Wissenschaft.	Wissie.	Wisenaft.

Plus récemment, Sir Oliver Lodge, expérimentant avec Mlles de Lyro, a constaté qu'elles étaient l'une vis-à-vis de l'autre très sensibles. Elles se tenaient la main, de sorte que, comme le dit O. Lodge, on peut à l'extrême rigueur admettre, non pas une fraude,

1. Cités par Delanne, *Loc. cit.*, p. 268.

mais une transmission par contact, ce qui n'est plus tout à fait de la cryptesthésie, mais ressemble à une *transposition des sens*, phénomène très voisin de la cryptesthésie : « Les réponses devenaient incohérentes, dès que le contact cessait, il semblait que l'on coupât ou rétablit un fil électrique[1] ». Il est à noter que la réponse était extraordinairement rapide, même pour des chiffres un peu compliqués. Le nombre pensé « 3145 » fut répété très rapidement : 3146. Au nombre 715, il fut dit : 714, non, 715. Pourtant, malgré l'autorité de Lodge, je pense que ces très intéressantes expériences sont profondément différentes des expériences dans lesquelles il n'y a pas contact.

Dans de bonnes expériences de transmission mentale, F. L. Usher et Burt[2] ont constaté sur eux-mêmes, quoique n'étant pas *sensitifs* dans le sens ordinaire du mot, que la désignation d'une carte par le percipient se rapprochait plus de la réalité que ne pourrait le faire supposer le hasard, même si la distance était considérable (de Bristol à Londres, 200 kilomètres, ou de Prague à Londres, 1.600 kilomètres). Sur 60 tirages il y a eu :

	NOMBRE OBTENU	NOMBRE PROBABLE
Succès complets	4	1,1
Valeur de la carte	14	4,5
Couleur de la carte	28	30

Mais, si la distance était moindre, dans la même chambre, toutes les précautions d'ailleurs ayant été prises pour qu'il n'y eût aucun signe extérieur donné par l'agent, on a eu sur 36 tirages :

	NOMBRE OBTENU	NOMBRE PROBABLE
Succès complets	9	0,7
Valeur de la carte	15	2,7
Couleur de la carte	20	18

L'ensemble est très satisfaisant, puisque, sur 96 tirages, alors que le nombre des succès n'eut dû être que de 2, il a été de 13 ; pour la désignation de la valeur, les succès ont été de 29, alors qu'ils n'eussent dû être que de 7.

1. La *Survivance humaine*, trad. fr., p. 44.

2. *Quelques expériences de transmission de la pensée à grande distance* (*A. S. P.*, 1910, XX, 14-21 et 40-54).

Ce qui prouve que l'expérience a été bien faite, c'est que pour les couleurs le nombre des succès a été 48, et que le nombre probable était aussi de 48.

D'autres expériences ont été faites avec des dessins. Quelques-unes des reproductions sont intéressantes, mais elles se prêtent mal au calcul des probabilités. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir, à propos de la clairvoyance des sensitifs.

Un mémoire important sur la lucidité a été présenté en 1913, à Königsberg, comme dissertation inaugurale, par Max Hoppe. M. Hoppe fait l'analyse méthodique, détaillée, des cas de lucidité pour divination des cartes et des chiffres. Et il peut établir, ce que je lui accorde volontiers, que les preuves ne sont pas extrêmement rigoureuses, même quand on a opéré sur des sujets sensibles. Mais il faut aussi reconnaître que, malgré la facile application du calcul des probabilités à ces divinations, ce n'est pas par ces sortes d'expériences que se peut définitivement démontrer la cryptesthésie. Les somnambules et les médiums *n'aiment pas* ces épreuves, qui n'ébranlent pas leurs sensibilités comme peuvent le faire la flamme d'un incendie ou le fracas d'une automobile renversée. Pourtant la critique de M. Hoppe est pénétrante. Il critique avec juste raison mes expériences faites avec Léonie ; mais je n'avais pas attendu le mémoire de M. Hoppe pour les trouver très médiocres. Il n'admet pas non plus la lucidité de M. Reese. Or, sur ce point, ses objections me paraissent sans aucune valeur. Quant aux expériences qu'a faites M. Hoppe avec une seule personne, elles sont négatives : mais cela ne prouve absolument rien. En somme M. Hoppe s'est limité à la critique, justifiée d'ailleurs, de mes vieilles expériences de 1884. Je pense qu'il lui serait difficile maintenant de garder la même opinion sur mes expériences ultérieures, et sur celles des innombrables savants qui ont étudié la lucidité.

Le Dr Blair Thaw, de New-York, expérimentant avec Mad. Thaw, a obtenu des cryptesthésies très nettes pour les couleurs, suggestions mentales télépathiques évidentes[2].

1. *Ueber Hellsehen*, Berlin, Haussmann, 1916.
2. Hyslop, *Science and future life*, 25-30.

COULEURS PENSÉES	COULEURS DITES 1re fois.	COULEURS DITES 2e fois.
Rouge clair.	Rouge clair.	»
Vert.	Vert.	»
Jaune.	Bleu.	Jaune.
Jaune clair.	Jaune clair.	»
Rouge foncé.	Bleu.	Rouge foncé.
Bleu foncé.	Orange.	Bleu foncé.
Orange.	Vert.	Héliotrope.

Misses Wingfield, qui ont certainement des pouvoirs médianimiques notables, ont fait une belle série d'expériences (400) qui entraîneraient la certitude absolue s'il ne s'est pas introduit quelque erreur systématique (que j'ignore).

Sur 400 tirages, le nombre probable des succès était de 4. Or le nombre des succès obtenu par lecture de pensée a été de 27. Dans 21 cas le nombre a été donné renversé. La probabilité de ces deux nombres est extrêmement faible, et si elle ne donne pas la certitude mathématique, elle donne la certitude morale. Le hasard ne fournit pas de pareilles concordances. Mais l'expérience est-elle irréprochable ?[1]

Miss Lindsay[2] et M. Shilton[2] ont eu aussi de notables succès, bien au delà du chiffre probable[3].

Mais en de telles expériences, si intéressante que soit l'appréciation mathématique, il faut toujours se rappeler que celle-ci n'a de valeur que lorsque aucune défectuosité n'est cachée dans le procédé expérimental. C'est la rigueur expérimentale absolue qui est la condition essentielle.

Un sujet observé par Lombroso a les oreilles et les yeux com-

1. *Ph. of the L.*, II, 653, 669.

2. *A. S. P.*, 1909, XIX, 123.

3. La bibliographie est vaste. Je citerai surtout J. Ochorowicz, *La suggestion mentale*, Paris, 1884. — Ch. Richet, *La suggestion mentale et le calcul des probabilités*, *Rev. Philosophique*, décembre, 1884. — Fr. Myers, *On a telepathic explanation of some so called spiritualistic phenomena* (*P. S. P. R.*, 1883, 1884, p. 217). *Automatic writing*, *ibid.*, 1885, p. 1, mai, 1887, 209 ; juin, 1889, 222. D'autres cas curieux ont été cités dans la 2e édition *des Phantasms of Living*, II, 670-671. Il ne faut pas tenir compte des expériences faites par les demoiselles Creery (et rapportées dans les *Phantasms of Living*, I, 25) car il a été prouvé qu'il y avait fraude (*Note relating to some of the published experiments in thought transference*, *P. S. P. R.*, 1884, 269-270).

plètement bouchés, et on écrit derrière son dos, quelque chose qu'il essaye de lire. D'abord on écrit MARGHARITA : il écrit MARIA, puis MARGHARITA. On écrit AMORE : il écrit MOIRIER, puis AMORE. On écrit ANDREA, il écrit ANDREA.

Le Dr J. CH. ROUX, étant étudiant en médecine, a fait, avec un jeu de cartes de 32 cartes, en des conditions irréprochables, diverses expériences qui établissent nettement la cryptesthésie. Il a eu 5 succès complets, ce qui donne une probabilité composée de $\frac{1}{3.000}$.

Dans une autre série de 81 expériences, 54 fois la valeur a été donnée, alors que le hasard comportait seulement 20 succès. Il y a eu 8 succès complets, alors que la probabilité n'en indiquait que 1[1].

Un instituteur, dont le nom n'est pas indiqué, a fait une expérience de ce genre dans une classe, non plus avec des cartes, mais avec des lettres (six lettres). Sur 7 expériences de 30 tirages faites avec plusieurs élèves simultanément, le nombre probable était de $\frac{5.940}{6}$, soit 990; le nombre obtenu des succès (c'est-à-dire des voyelles indiquées par les percipients), a été de 1.050, c'est-à-dire dépassant un peu, mais très peu, le hasard. Pourtant dans les 7 séries d'expériences, constamment, il y a eu excès :

NOMBRE PROBABLE	NOMBRE OBTENU
180	196
170	180
150	154
140	149
40	44
175	179
135	148

La probabilité d'un excédent quelconque (sur les nombres probables) des nombres obtenus étant de 1/2, il s'ensuit que la probabilité de 7 séries avec un excédent est de $\left(\frac{1}{2}\right)^7$, soit $\frac{1}{128}$.

1. *A. S. P.*, III, 1893, 205.

Si, au lieu de prendre la totalité des 30 tirages, on ne prend que les 12 premiers, alors le résultat est bien meilleur :

NOMBRE PROBABLE	NOMBRE OBTENU
108	129
102	109
90	105
84	86
24	32
105	110
81	90

soit au total 594 nombre probable, et 661 nombre obtenu.

Une expérience de télépathie pour les cartes, sur une petite fille de treize ans, a donné à O. Lodge[1] des résultats intéressants. Nous mentionnons seulement les résultats obtenus alors que le père de l'enfant n'avait pas vu la carte.

CARTE RÉELLE	CARTE DÉSIGNÉE
Cinq de carreau.	Cinq de trèfle.
Quatre de cœur.	Deux de cœur.
»	Trois de cœur.
»	Quatre de cœur.
As de cœur.	As de cœur.
Roi de carreau.	Un huit.
»	Un roi.
»	Un roi de trèfle.
»	Un roi de cœur.
Dix de carreau.	Dix de carreau.
As de carreau.	Deux de trèfle.
Trois de carreau.	Quatre de pique.
Trois de pique.	Deux de cœur.
»	Quatre de pique.
»	Deux de pique.
»	Deux de cœur.
Valet de trèfle.	Une figure.
»	Valet de trèfle.
Dix de trèfle.	Une figure.
»	Un six.
»	Neuf de trèfle.
Dix de cœur.	Un huit.
»	Une figure.
»	Un sept.
»	Cœur.
»	Dix de cœur.

1. *Report on a case of telepathy. J. S. P. R.*, mai 1913, 103.

Ce qui est bien instructif dans l'expérience de Lodge, c'est que l'enfant réussissait bien quand la carte avait été vue par Lodge, et ne réussissait pas quand il ne l'avait pas vue. De sorte que Lodge, sans le dire expressément, incline à penser qu'il y avait télépathie et non lucidité (non télépathique), autrement dit que la cryptesthésie s'exerçait par la transmission mentale.

Les expériences de M. Henry Rawson avec des dessins sont tout à fait positives, et elles entraîneraient la certitude absolue de la cryptesthésie télépathique, s'il n'y avait pas quelque erreur expérimentale, que d'ailleurs, je ne peux pas plus trouver que pour les expériences de Misses Wingfield. Dans les premières expériences, M. Rawson était seul dans la chambre avec Mad. L..., l'agent, et Mad. B..., le percipient (Mad. B... et Mad. L... sont sœurs). Elles avaient le dos tourné, et il était absolument impossible à Mad. B... de voir le dessin que retraçait Mad. L...[1].

Des faits analogues ont été observés par M. Kirk. Il y eut de très beaux succès, et cependant Miss G... la percipiente, était très loin de l'agent, à 600 kilomètres de distance[2]. Il y eut dans ces conditions des succès remarquables : notamment une main a été figurée par M. Kirk, et une main a été reproduite par Miss G... (p. 621). Dans un autre cas, ce fut un petit chien. Plus tard, M. Kirk, ayant essayé de magnétiser à distance, et à son insu, Miss G..., ne semble pas avoir réussi.

Fr. Myers mentionne aussi, d'après M. A. Glardon, des expériences de transmission de pensée, à grande distance, de Tour de Peilz, en Suisse, à Ajaccio en Corse, ou Florence, entre M. Glardon et une sienne amie, Mad. M... Les résultats ont été parfois excellents. Il y a eu des échecs, mais les succès sont tels qu'ils entraînent la conviction d'une véritable cryptesthésie.

Nous verrons plus loin que les correspondances croisées, très analogues à ces expériences, ont eu de bons résultats aussi, peut-être moins décisifs.

M. Max Dessoir, très averti sur les phénomènes hypnotiques, a

1. Myers, *Human personality*, I, 614.
2. Myers, *ibid.*, 620.

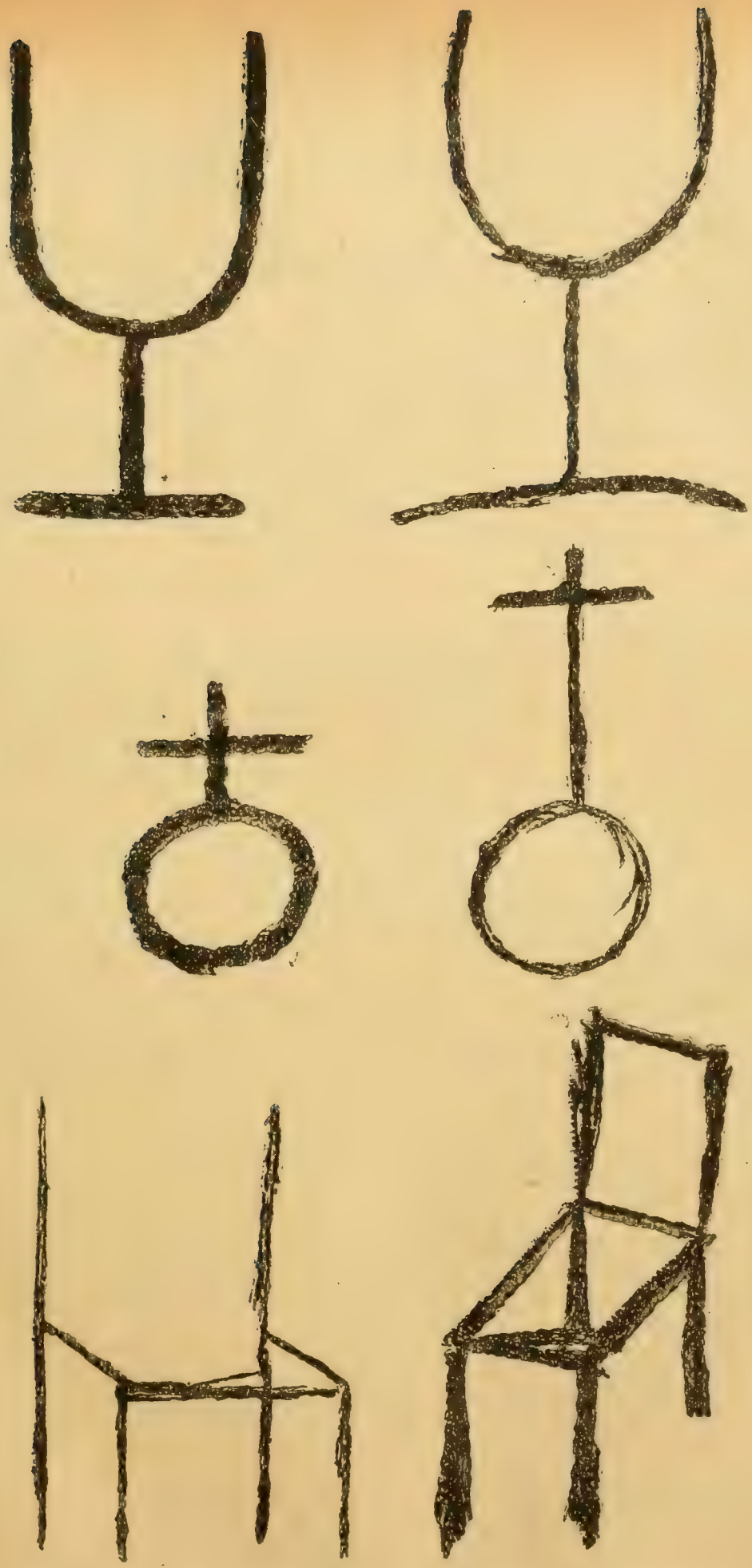


Fig. I. — Trois expériences faites par M. Guthrie et miss Edwards.
A droite le dessin reproduit par miss Edwards, à gauche le dessin original. Miss E... avait les yeux bandés : elle était trop loin pour pouvoir rien voir, même si le bandeau n'avait pas été mis.

essayé, sur lui-même, de voir ce que donnait la divination, les dessins. Les résultats ont été très médiocres, dépassant à peine ce que peut donner le hasard [1].

Des expériences analogues, mentionnées plus haut, avaient été faites antérieurement par M. Guthrie, de Liverpool [2] avec Miss Relph et Miss Edwards. Le nombre des expériences a été d'environ 150 (octobre 1883). Quelquefois le succès a été complet. Pour qu'on puisse se faire une idée de la similitude des reproductions, nous en donnerons (fig. I, p. 111) trois qui sont satisfaisantes. Le percipient avait les yeux bandés, et le dessin à reproduire, au lieu d'être dans une enveloppe opaque, était regardé par la personne qui voulait transmettre son impression, tandis que le sujet avait les yeux bandés.

M. J. Edgar Coover [3] dans un mémoire volumineux, a relaté beaucoup d'expériences faites avec des cartes de jeu, qui ne sont pas absolument négatives, quoi qu'il en dise. Elles semblent indiquer qu'il y a chez les personnes normales un certain degré (extrêmement faible) de cryptesthésie (lucidité).

Sur 5.135 expériences de télépathie, les nombres probables étaient 513 et 128 (succès complets), les nombres obtenus ont été 538 et 153 (succès complets) C'est très peu, douloureusement peu ; mais c'est quelque chose.

Sur 4.865 expériences (de lucidité) les nombres probables étant 486 et 122 (succès complets) les nombres obtenus ont été 488 et 141. C'est encore un presque imperceptible excès sur les nombres probables.

Il est bon de constater que certaines personnes paraissent mieux douées que d'autres.

En choisissant quatorze personnes qui semblent avoir quelque lucidité, on a pour leurs résultats 119 et 54, (711 expériences) les nombres probables étant 71 et 18.

L'excès est considérable, mais il faut faire des réserves quant à cette méthode de choisir les meilleures expériences.

1. *Phantasms of the Living*, II, 642.

2. *Phantasms of the Living*, I, 38.

3. *Experiments in Psychical Research*, Stanford University (Calif). Analysé in P.S.P.R. par F.G.S. Schiller ; nov. 1916, XXX, 261-273.

On ne peut suivre M. Coover dans les détails qu'il donne, trop longs pour être exposés ici. En définitive, malgré tous ses efforts, M. Coover a plutôt montré par ses expériences mêmes le fait qu'il y a un peu (très peu) plus que le hasard dans la désignation d'une carte tirée, que ce soit la télépathie ou la lucidité.

Pickmann, qui présentait sur un théâtre des séances publiques de transmission de pensée (très probablement grâce aux mouvements musculaires de l'individu dont il tenait la main) n'était peut-être pas sans avoir quelque faculté cryptesthésique assez développée. Il aurait donné à Lombroso, avec grand succès, une séance de suggestion mentale[1].

Il est venu chez moi un jour, et j'ai fait avec lui une expérience qui est, je crois, irréprochable quant à la méthode. J'étale sur une table à jeu, sans Pickmann qui est dans une autre pièce, un jeu de 52 cartes. Le hasard me désigne une de ces cartes (par tirage dans un autre jeu de cartes, ou par un autre moyen). Alors je regarde, attentivement, mais sans la déranger, la carte que le hasard a désignée, en tâchant de me la représenter visuellement, puis je vais chercher Pickmann, dans la pièce voisine, et, *en tournant le dos au jeu de carte étalé*, je prie Pickmann de déterminer la carte à laquelle j'ai pensé. Il eut dans la première expérience un succès complet (1/52e), succès qui nous a énormément surpris et enchantés l'un et l'autre. Mais les expériences ultérieures n'ont pas réussi (trois échecs).

Je noterai par curiosité, sans y attacher d'importance, une expérience qui m'est personnelle. Elle est à noter, encore qu'elle soit unique et que le hasard puisse être mis en cause.

J'avais dans la matinée acheté un jeu de tarots, précisément pour les donner à deviner à quelqu'un des sujets sur lesquels j'expérimentais. Dans la journée, Henri Ferrari vint me voir. Je lui dis : « *Faisons une expérience, regarde attentivement un de ces tarots, j'essaierai de dire ce que tu as vu* ». Après quelques instants,

1. Lombroso, cité par Delanne, *Gaz. litt.* Turin, 1892; mais, n'ayant pu recourir à l'original, je ne saurais dire exactement dans quelles conditions l'expérience a été faite.

je ne sais pourquoi, je lui dis : « *Ce sont des paysans qui fauchent, qui moissonnent* ». De fait, le tarot représentait la mort squelette tenant une faux. Il n'y avait qu'un seul tarot avec une faux dans tout le jeu, et je n'avais pas regardé le jeu.

Il est regrettable que ces études de cryptesthésie chez les individus normaux ne soient pas plus souvent entreprises, car le calcul de la probabilité est très simple ; et c'est une méthode qui permet de découvrir à telle ou telle personne des puissances de lucidité.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit facile de réaliser une expérience irréprochable. Au contraire, cette expérimentation est *très délicate*, et certaines règles sont à observer :

1° L'agent doit être *absolument immobile, muet, le dos tourné.* C'est là le précepte fondamental ;

2° Le choix du chiffre, de la carte, du dessin doit être donné par le hasard seul ;

3° Le résultat (échec ou succès) ne doit pas être communiqué avant la fin de la séance au percipient ;

4° Le nombre des expériences ne doit pas dépasser une vingtaine, tout au plus, par jour ;

5° Tous les résultats, quels qu'ils soient, doivent être intégralement donnés.

6° Il faut que le percipient ne puisse, en aucune manière, voir quoi que ce soit, même par la vision indirecte. Mieux vaut qu'il ait les yeux bandés et le dos tourné ;

Ici se pose une question importante que nous examinerons plus loin. Y a-t-il lucidité (sans télépathie) ou lucidité (avec télépathie) ? La cryptesthésie télépathique existe certainement. Elle est prouvée par de multiples expériences. La cryptesthésie non télépathique est prouvée aussi, mais de nouvelles expériences sont nécessaires[1].

1. Voici alors, semble-t-il, comment, pour éclairer ce problème ardu et essentiel, l'expérimentation pourrait être tentée. On trouverait sans doute dans une école primaire un instituteur intelligent et dévoué qui consentirait à la faire. Soit une classe de 30 élèves, l'instituteur demanderait à ces 30 élèves de dire à quoi ils pensent, et leur donnerait le choix entre 36 images. Il y aurait, je sup-

Cette méthode ne conduit pas à des résultats dramatiques émouvants, comme les autres expériences de lucidité faites avec des médiums puissants, comme les monitions de mort, mais elle est précise, indiscutable, quand l'expérimentation est bien faite, et que les résultats sont nets. On n'admet pas le hasard dans les sciences physico-chimiques : pourquoi l'admettrait-on dans les

pose, 6 groupes, dont chacun serait constitué par 6 images homologues, mais différentes, que je donne ici, comme schéma possible :

1° *Règne végétal :*
Chêne,
Rose,
Champignon,
Pommes de terre,
Champ de blé,
Palmier.

2° *Règne animal :*
Poisson,
Araignée,
Cheval,
Eléphant,
Pigeon,
Troupeau de moutons.

3° *Hommes célèbres :*
Ésope,
César,
Christophe Colomb,
Napoléon,
Charlemagne,
Président Carnot.

4° *Objets fabriqués :*
Clef,
Livre,
Lampe,
Voiture,
Navire,
Fusil.

5° *Figure anatomique :*
Oreille,
Œil,
Squelette,
Main,
Cœur,
Bouche et lèvres.

6° *Scène historique ou tableau :*
La crucifixion du Christ,
La bataille d'Eylau,
La mort de César,
Les Pyramides,
L'Angelus de Millet,
Les noces de Cana.

Chacun de ces dessins porterait un numéro d'ordre de 1 à 36, et serait reproduit sur un jeu de 36 cartons. Les sujets choisis sont tels qu'il n'y a pas de confusion possible. Dans chaque groupe, il y en aurait deux en bleu, deux en rouge, deux en jaune. De sorte que la probabilité du choix porterait : 1° sur le groupe 1/6, 2° sur la couleur 1/3, 3° sur la totalité 1/36, 4° sur le groupe et la couleur 1/18.

L'expérience se ferait alors de la manière suivante :

1° Pour la lucidité télépathique. L'Instituteur tirerait au sort une de ces 36 cartes, et la regarderait avec attention *en essayant de se représenter l'image et d'en prononcer mentalement le nom*, et il prierait chacun des 30 élèves d'écrire silencieusement, sans communication avec les voisins, le dessin pensé. Ce serait la première réponse.

2° Pour la lucidité, non télépathique. Une ou deux minutes après la première expérience, l'instituteur tirerait au sort une des 36 cartes, mais ne la regarderait pas, et personne ne pourrait savoir quelle a été la carte tirée. Alors les élèves feraient une seconde réponse.

En répétant avec 30 élèves cette expérience pendant dix jours, on aurait un total de 600 expériences, ce qui permettrait déjà une conclusion.

A l'Institut métapsychique de Paris, nous tiendrons ces jeux de 36 cartes à la disposition de ceux qui voudraient tenter cette décisive expérience.

Bien évidemment, il faudra donner *toutes* les réponses, sans exception, éviter toute possibilité aux élèves de voir la physionomie de l'agent pendant la lucidité

sciences métapsychiques ? Si un événement se produit, dont la probabilité n'est que de $\frac{1}{100.000}$, je n'irai pas en conclure que c'est le hasard, et, si l'événement m'est indiqué, il me suffira de deux ou trois indications aussi peu probables pour me donner la certitude. Toute la question *est de savoir jusque à quel point l'expérience a été bien faite.* C'est à réaliser cette impeccable expérience que doivent se concentrer tous nos efforts.

Concluons donc que, par ces expériences auxquelles le calcul peut s'appliquer, la lucidité, ou transmission de pensée, existe, même chez les personnes normales, sans qu'on puisse invoquer l'hypnotisme ou le spiritisme. Autrement dit, *il existe à peu près chez tous les hommes, même les moins sensibles en apparence, une faculté de connaissance autre que les facultés de connaissance habituelles. Mais, chez les non-sensitifs, cette faculté de connaissance est extrêmement faible, presque négligeable.*

Sans doute cette connaissance s'exerce plus facilement pour une grande émotion, pour une scène tumultueuse, que pour la représentation d'un chiffre abstrait, ou d'une carte de jeu. Pourtant on réussit (très faiblement) même en employant un chiffre abstrait ou une carte de jeu.

Ainsi chez la plupart des non sensitifs la cryptesthésie n'existe

télépathique, et, si possible, prendre les noms de ceux qui auront répondu, pour savoir si, parmi les 30 élèves, il ne s'en trouve pas quelques-uns ayant, plus que les autres, des pouvoirs cryptesthésiques développés.

M. Carré, instituteur à Oissery, a eu l'obligeance de faire cette expérience. Avec télépathie, c'est-à-dire connaissance par lui du dessin, la probabilité étant de 1/36, sur 1.215 réponses (27 élèves), le nombre des succès a été de 31, le nombre probable était de 33; c'est tout à fait le hasard. Sans connaissance par l'instituteur de la carte, le nombre des réponses a été de 1.125 (25 élèves) ; le nombre des succès a été de 48, alors que le nombre probable n'était que de 31. Il y a eu une différence notable entre les divers élèves. Le nombre probable sur 90 réponses pour chaque élève, étant de 2, il y en eut un qui a bien dit 7 fois ; deux autres, 6 fois.

Il y a là, à ce qu'il semble, ample matière à de nombreuses et curieuses recherches..

M. Warcollier a signalé aussi un ingénieux procédé ; c'est d'utiliser le jeu (ancien) dit de la *rencontre*. Soit les 13 cartes de carreau par exemple ; on prend les 13 cartes de pique et on choisit, pour en accoler à un des carreaux (qu'on n'a pas vu), un des piques (qu'on voit). La probabilité du succès, c'est-à-dire du même point pour le carreau et le pique, est $\frac{1}{13}$. On peut *intéresser* le jeu, et dire que le banquier payera 13 fois la mise à chaque rencontre et recevra 1 franc à chaque non rencontre. Le jeu est équitable et amusant. Le problème change-t-il si le banquier connaît la carte de carreau (télépathie) ou s'il l'ignore (lucidité) ?

que très vague, très indistincte, à peine marquée, difficile à constater, mais, en multipliant les expériences, on arrive à prouver qu'elle existe à l'état de traces.

Il est probable que cette cryptesthésie est souvent télépathique. Mais sans doute la télépathie n'est qu'un cas particulier, quoique le plus fréquent peut-être, de la cryptesthésie. En tout cas, dans les expériences faites sur les normaux, on constate souvent aussi bien la télépathie que la lucidité. Toutes deux, si faibles et si imparfaites qu'elles soient, sont probables.

Donc, par des liens mystérieux, la pensée d'un homme est reliée à la pensée des autres hommes. Nous ne sommes plus des isolés. Nous sommes en communion obscure avec tous les humains. Et sans doute il y a quelque vérité dans ce qu'on a appelé l'*âme des foules*. Un courant vague et puissant, de sympathie ou de colère, d'indignation ou d'enthousiasme, détermine dans une assemblée, réunie en un théâtre, ou en un forum, ou en un Parlement, un sentiment presque unanime : c'est un torrent qui emporte toutes les digues. Est-il permis de comparer cette émotion d'une foule à la transmission mentale observée dans les expériences mentionnées plus haut?

Malheureusement les mathématiques n'ont pas grande force de conviction. On objecte toujours le hasard, et on a peut-être raison ; car l'écart entre le nombre probable et le nombre obtenu par cryptesthésie n'est pas suffisant pour convaincre. Mais nous allons voir que ce phénomène étrange de la cryptesthésie se développe énormément par l'hypnotisme et par la médiumnité. Et alors la conviction sera complète.

§ II. — CRYPTESTHÉSIE DANS L'HYPNOTISME ET LE SOMNAMBULISME

L'histoire de l'hypnotisme est très singulière : elle nous donne un éclatant exemple de l'évolution des idées ; évolution qui est une révolution, car, pendant longtemps, de 1790 à 1875, le somnanbulisme et le magnétisme animal passaient pour des sciences occultes, et il était presque interdit aux savants, non seulement d'y croire, mais de s'en occuper. C'était un domaine maudit, une terre infâme.

Certes Mesmer, puis, après Mesmer, Puységur, Deleuze, Husson, Braid, Liébeault, avaient fait de très remarquables expériences, mais elles étaient assez imprécises pour ne pas entraîner la consécration officielle, toujours très lente, toujours retardataire. Elles n'avaient pas pu dégager la physiologie de l'hypnotisme des nuages magiques où ce phénomène s'enveloppait.

J'ai pu, en 1875, étant étudiant encore, établir que l'hypnotisme n'était pas une illusion due à des fraudes habiles ou grossières, que c'était un fait physiologique et psychologique, aussi naturel, aussi expérimentalement démontrable que le tétanos provoqué par la strychnine, et le sommeil provoqué par l'opium.

D'ailleurs, pour indiquer quel était l'état des esprits en 1875, quand, deux ans avant Charcot et avant Heidenhain, je publiai mes recherches, il me suffira de citer les paroles par lesquelles je commençais mon mémoire : « *il faut un certain courage pour prononcer le mot de somnambulisme.* » Peut-être aujourd'hui faut-il moins de courage pour prononcer le mot de fantômes.

Actuellement, le somnambulisme est un fait avéré, incontesté, qui n'appartient plus à la métapsychique.

Tout de même, il y a dans l'histoire du somnambulisme deux ou trois chapitres qui relèvent de la cryptesthésie. On peut en effet se demander : 1° si l'action dite magnétique du magnétiseur a quelque chose de spécifique, en d'autres termes s'il y a des effluves magnétiques, appréciables seulement par les sensitifs ; 2° si l'état d'hypnotisme crée la cryptesthésie.

α. — *Effluves magnétiques.*

Il s'agit de savoir si, quand on magnétise d'après l'ancien mode, par des passes magnétiques, comme le faisaient Du Potet, Deleuze, Lafontaine, comme je l'ai fait maintes fois, comme on le fait souvent encore, on dégage un certain *fluide* magnétique, spécial, une force humaine, agissant sur les êtres humains. Malheureusement nous ne pouvons à cette importante question apporter de réponse satisfaisante. Tout est encore incertain.

L'hypothèse la plus simple, celle qu'on tend à adopter aujourd'hui, c'est que, si un sujet s'endort, c'est par suggestion, verbale ou non verbale, que par conséquent toutes les passes, dites magnétiques,

sont accessoires, inutiles (sinon peut-être comme symboles de la suggestion). Ainsi, dit-on, il ne se dégage pas de fluide magnétique, mais le demi-silence, la demi-obscurité, une certaine tension d'esprit provoquée par ces manœuvres, une série de suggestions, exprimées ou tacites, parviennent à mettre un sujet en état d'hypnose. L'émotion un peu dramatique qu'amènent les passes contribue aussi au sommeil. Plus tard, après qu'un demi-sommeil a été une première fois obtenu, l'éducation et l'habitude jouent, pour les sommeils ultérieurs, un rôle prépondérant. Les passes ne sont toujours que symboles. Si un individu a été endormi une fois, il sera ensuite, non seulement par le même magnétiseur, mais même par d'autres individus, facilement endormi. Il n'y aurait donc nul besoin d'invoquer un fluide magnétique, une nouvelle force énergétique. Telle est au moins l'opinion actuelle de la plupart des médecins (Babinski).

La suggestion par imitation suffit souvent, disent-ils encore, à expliquer les phénomènes de l'hypnotisme. On sait que, dans une salle de malades par exemple, ou dans une caserne, ou dans une école, ou dans un cloître, si l'on a réussi à endormir un malade, un soldat, un enfant, ou une nonne, on parvient sans peine à endormir la plupart de leurs camarades. Il existe une vraie contagion nerveuse, comme en témoignent les épidémies démoniaques, observées au moyen âge, convulsionnaires ou hystériques, à des époques plus récentes.

Chez les animaux, une sorte de sommeil hypnotique se produit par la fixation d'un objet brillant. On peut, comme déjà l'a indiqué le Père Kircher au XVIIe siècle, paralyser les mouvements d'une poule en la mettant sur le dos et en traçant à partir de son bec une raie blanche sur le sol. De même, en faisant regarder fixement à certaines personnes un objet brillant, une boule de cristal, par exemple, on provoquerait, dit-on, l'état d'hypnose.

Je n'ai jamais rien pu constater d'analogue. Chez les sujets habitués, le sommeil magnétique survient sans doute par la fixation d'un objet brillant. Mais chez ceux-là tout endort. Bientôt les yeux se ferment, et il y a une insensibilité, d'abord peu marquée, mais qui va bientôt en s'accentuant, à mesure que la conscience disparaît.

A cette méthode d'hypnotisme par un objet brillant, il faut rattacher sans doute l'hypnotisme par fascination. Un individu nommé Donato était doué à cet égard d'une puissance (ou d'une habileté) prodigieuse. Dans une salle de théâtre, pleine de spectateurs, il choisissait cinq, six, douze, vingt personnes, qui assurément n'étaient ni des compères, ni des complices. Il les amenait sur la scène, les regardait fixement, les yeux dans les yeux, et, au bout d'une demi-minute, peut-être plus vite encore, parvenait à les rendre automates, à leur faire perdre toute initiative. Si au bout d'une demi-minute il n'avait pas réussi, — ce qui arrivait assez souvent, — il laissait de côté le sujet rebelle et passait à un autre. En quelques minutes, il avait récolté ainsi une quinzaine d'individus, le plus souvent de très jeunes gens, qui lui obéissaient docilement, suivaient tous ses mouvements et acceptaient les suggestions (verbales) les plus invraisemblables.

On a rapproché ces cas de fascination de la fascination qu'exercent parfois les regards des animaux ; celui du chien d'arrêt, ou du serpent. Mais ce ne sont que des analogies assez vagues.

Quoi qu'il en soit, le sommeil hypnotique peut être provoqué non pas chez tous les individus, mais chez beaucoup d'individus, par certaines manœuvres. Et ces manœuvres sont différentes : passes, fixation d'un objet brillant, fixation par le regard, suggestion verbale. L'imitation et la répétition favorisent beaucoup les phénomènes.

Mais est-ce tout ? Avons-nous quelque preuve positive qu'il se dégage une vibration volontaire du corps du magnétiseur, et que par conséquent une force inconnue, qu'on a appelée *magnétique*, intervient, qui se transmet à l'individu hypnotisé ? Si l'on était aussi peu exigeant et aussi imprécis que le furent les magnétiseurs de 1840, on pourrait alléguer quelques raisons en faveur de l'hypothèse d'un fluide humain. Mais nous sommes devenus plus difficiles.

Je laisserai donc de côté les idées de Reichenbach sur l'od, de Baraduc sur les effluves, de Chazarain sur la polarité humaine ; car leurs allégations, en général plus mystiques que scientifiques, ne sont fondées que sur des données insuffisantes. Mais tout de même il y aurait quelque imprudence à repousser sans examen l'hypo-

thèse d'un fluide magnétique[1]. Aussi en ferons-nous une étude sommaire.

D'abord il est très vraisemblable que certains magnétiseurs peuvent, plus que d'autres, exercer une action hypnotisante. Et cela n'est guère contestable, pour peu qu'on ait su observer.

Si je pouvais citer mon propre exemple, je dirais que jadis, quand j'opérais certainement moins bien qu'aujourd'hui, je provoquais le sommeil assez facilement, chez maintes personnes même peu sensibles, tandis qu'aujourd'hui je ne puis presque plus jamais chez qui que ce soit provoquer la moindre hypnose. La même observation a été faite par le Dr Maingot et le Dr Emile Magnin, qui ont été de très puissants magnétiseurs... *Ils faisaient ce qu'ils voulaient*, me disent-ils. Et maintenant, quoiqu'ils ne soient pas très âgés, ils s'étonnent d'être presque impuissants à amener l'hypnose profonde.

J'ai cru voir, dans diverses circonstances où il fut essayé de m'hypnotiser, que certaines personnes, comme par exemple J. Ochorowicz, le magnétiseur Cannelle, le Dr Faivre, agissaient assez vite sur moi pour provoquer nettement un état de vague somnolence, tandis que tout essai fait par d'autres personnes restait infructueux.

M. Sydney Alrutz, professeur à l'Université d'Upsala[2], incline à croire — et c'est aussi l'opinion de sir William Barrett — que par le magnétisme humain on dégage un certain fluide, qui agit directement sur la sensibilité. En magnétisant un doigt de son sujet, à travers un verre épais, les yeux du sujet étant bandés, il produit l'insensibilité absolue de ce doigt. Mais il est presque impossible d'éviter toute suggestion, et l'expérience paraît une des plus difficiles à bien faire.

Donc actuellement la question est encore ouverte. Il serait inté-

1. Baréty, *Le magnétisme animal étudié sous le nom de force neurique rayonnante et circulante dans ses propriétés physiques, physiologiques et thérapeutiques*, Paris, Doin, 1887. — Baraduc (H). *Les vibrations de la vitalité humaine*, Paris, J.-B. Baillière, 1904. — *La force vitale, notre corps vital, fluidique, une formule barométrique*, 1905. — M. Benedikt. *Die latenten Emanationen der Chemikalien* (C. Konegen, Wien, 1915).

2. Sydney Alrutz, *Erscheinungen in der Hypnose* (*Zeitsch. für Psychologie*, 1909). — W.-F. Barrett, *Some recent hypnotic experiments* (*J. S. P. R.*, janvier 1912, 179-186).

ressant d'en faire une étude approfondie. Est-ce un fluide magnétique? Est-ce la suggestion verbale? Est-ce l'hypersensibilité des sens normaux? Est-ce la télépathie? Toutes les hypothèses sont également admissibles. Malgré d'innombrables travaux, il est impossible de conclure. Myers disait : « Il est probable que les passes magnétiques ont un certain pouvoir spécifique *per se* »[1].

Je vais un peu plus loin dans le doute, et je dirai que c'est *presque probable.*

On ne peut guère ajouter grande confiance aux dires des magnétisés sur la vision des effluves. « La plupart des somnambules, disait Deleuze, en 1813, voient un fluide lumineux et brillant environnant leur magnétiseur et sortir avec force de sa tête et de ses mains. » Mais cela n'a pas été répété, et cette vision est assurément un cas de suggestion. De même, malgré son grand talent et ses admirables efforts, A. de Rochas n'a pu en toute rigueur scientifique démontrer l'extériorisation de la sensibilité. Je laisse de côté la perception des effluves de l'aimant, car l'étude de cette radiation de l'aimant ne rentre pas dans le domaine de la métapsychique.

Si je ne puis accepter les idées de A. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, c'est qu'il n'a vraiment pas su se mettre en garde contre la suggestion. Sauf les cas où il agissait sur les malades de Luys, à la Charité (malades qui certainement fraudaient) les sujets de A. de Rochas étaient de bonne foi ; mais les succès qu'obtenait de Rochas — et que rarement d'ailleurs d'autres ont pu obtenir après lui — ne semblent dus qu'à des suggestions.

D'après J. Maxwell, on peut, en se mettant dans une obscurité profonde, et après que les yeux sont restés longtemps dans cette obscurité, voir des effluves lumineux qui se dégagent des doigts. Cette question des effluves lumineux a été traitée par A. de Rochas d'une manière approfondie[2]. Il rapporte des observations dues au

1. *Human Personality*, I, 404. Voy. aussi Mad. Sidgwick et A. Johnson, *S. P. R.*, janvier 1912, 184.

2. *Les radiations lumineuses du corps humain* (*A. S. P.*, XXI, septembre 1911, 264.

Dr Walter Kilner de l'hôpital Saint-Thomas de Londres, et d'autres du Dr O Donnell, du Mercy Hospital à Chicago. Il paraît qu'en regardant le corps nu d'une personne humaine, à travers certains écrans, on peut voir, dans une obscurité complète, des effluves lumineux se dégager, qui suivent les contours du corps. Mais, comme ces deux médecins ne nous révèlent pas quelle est la nature de ces écrans, c'est absolument comme s'ils ne nous disaient rien[1].

A. de Rochas cite à ce propos, fort justement, les belles recherches de Reichenbach, contestables, mais qu'on devrait cependant méditer et reprendre.

Quant à l'auréole des saints et aux mains lumineuses, on ne peut guère leur accorder la moindre valeur scientifique.

En somme toute cette étude est à reprendre *ab ovo*, avec les procédés rigoureux d'investigation que nous possédons aujourd'hui.

Ce n'est pas à dire que le problème soit facile à résoudre. La curieuse histoire des rayons *n*, de Blondlot, nous montre combien il est difficile de se défendre contre les illusions et les hypothèses.

L'aura, le corps astral, le périsprit, l'effluve odique, sont des expressions diverses pour exprimer un même phénomène, une radiation humaine (ou animale). Il est possible que cette radiation existe, puisque tout est possible ; mais jusqu'à présent on n'a pas pu la démontrer. Le jour où elle sera enfin établie, sans doute alors on pourra la rattacher à tout ce qui a été dit par Reichenbach, par A. de Rochas, par les anciens magnétiseurs, et nous ne serions pas énormément surpris si cette très grande découverte était faite. Elle ne l'est malheureusement pas encore, et il n'y a pas même un bon commencement de preuve.

Le Dr Joire a fait sur l'extériorisation de la sensibilité quelques expériences[2], desquelles il semblerait prouvé qu'il y a bien une certaine extériorisation de la sensibilité. Mais il n'y a pas lieu de supposer que cette sensibilité s'exerce près de la surface cutanée à

1. Est-ce la dicyanine ? Voy. G. de Fontenay, *L'aura humaine et les écrans du Dr Walter Kilner* (*A. S. P.*, mars 1912, 74).

2. *L'extériorisation de la sensibilité. Etude expérimentale et historique*, par A. de Rochas, 1 vol., 8°, Paris, Chacornac, 6e édit., 1909.

1, 2, 10 centimètres de distance. Il est plus probable qu'elle n'est qu'un cas spécial de lucidité, ou cryptesthésie. Le mécanisme en est certainement moins simple que ne l'a supposé DE ROCHAS (voyez la figure schématique qu'il en donne, fig. A, p. 57) quand il figurait une série de couches sensibles formant une enveloppe imaginaire du système cutané [1].

Les magnétiseurs appelaient *rapport* la relation qu'ils supposaient exister entre le magnétiseur et le magnétisé; relation telle que les sensations ressenties par le magnétiseur étaient ressenties par le magnétisé, lequel devinait la pensée de son magnétiseur, même sans qu'une parole fût prononcée. P. JANET, observateur attentif et sceptique, a constaté que LÉONIE B..., endormie par lui (ou par son frère avec lequel magnétiquement elle le confondait), reconnaissait *exactement* la substance qu'il mettait dans sa bouche, sucre, sel, ou poivre. Un jour, dans une chambre voisine, son frère J. J. se brûle le bras droit au-dessus du poignet. LÉONIE, sans rien en savoir normalement, témoigne alors une vraie douleur, et montre à P. JANET, qui l'ignorait, le point exact où était la brûlure. Evidemment ce n'est pas le hasard; mais, plutôt que de croire à un transfert de sensibilité, je dirais que c'est un fait de cryptesthésie, ce qui ne nécessite aucune hypothèse.

G. DELANNE cite les diverses expériences dans lesquelles le sommeil a été provoqué à distance, sans que le sujet ait pu avoir connaissance normale des efforts du magnétiseur pour l'endormir [2]. Mais la perspicacité, consciente ou inconsciente, des sujets est si grande qu'on ne peut guère adopter une conclusion ferme. Dans les célèbres expériences du Dr HUSSON avec Mad. SANSON, on n'a pas pris, selon toute apparence, les précautions nécessaires [3].

Rien n'est donc moins démontré que l'existence d'un fluide vital,

1. *A. S. P.*, 1897, voir la discussion qui s'est engagée *J. S. P. R.*, décembre, 1906, p. 535. — Voy. aussi : REICHENBACH, *Le fluide des magnétiseurs, précis d'expériences sur ses propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées*, par A. DE ROCHAS, d'AIGLUN, 8°, Paris, Carré, 1891.

2. F. DELANNE, *Rech. sur la médiumnité*, 1902, 259-280.

3. On pourra consulter sur le même sujet, qui demeure très obscur, FR. MYERS (*Human personality*, I, 524-533). Il y a des observations de J. HÉRICOURT, de DUFAY, de WETTERSTRAND, de MAN. de TOLOSA-LATOUR ; mais, je le répète, il me paraît difficile de conclure.

d'un effluve magnétique. Pourtant je pencherais à croire que, si des individus sensibles à l'hypnotisme, mais n'ayant pas été hypnotisés encore, étaient magnétisés successivement par deux personnes, A et A′ ; A étant doué d'un fort pouvoir magnétique, A′ procédant (en apparence) exactement comme A, mais dépourvu de toute puissance magnétique personnelle, presque tous les sensitifs seraient endormis par A, alors que presque aucun ne pourrait être endormi par A′. Bien entendu, il s'agit là d'une allégation téméraire, sans preuves à l'appui. Je l'indique seulement, car elle me paraît pouvoir se prêter à une expérimentation directe qui donnerait quelques résultats nets, si elle était faite correctement.

Si Donato — ainsi que d'autres — provoque une rapide et brutale fascination, quelle est la part de l'habileté acquise par une longue expérience ? et quelle est la part de l'action personnelle ? Je ne saurais me prononcer : mais je m'imagine qu'on n'a pas tout dit en parlant de l'habileté de Donato, et qu'une action physiologique, spéciale à Donato, et émanant de lui, n'est pas sans quelque vraisemblance.

En réalité tout cela est bien vague.

Les passes magnétiques agissent-elles sur les animaux ? On peut hypnotiser des lapins, des grenouilles ; ou du moins les mettre dans un certain état de torpeur et d'inertie qui se rapproche quelque peu de l'état hypnotique chez l'homme. Mais si l'hypnose des animaux (cataplexie de Preyer) est vraie, et absolument vraie, et facile à vérifier, autant que toute expérience de physiologie élémentaire, on n'en peut rien déduire au point de vue des soi-disant effluves humains. Si, ainsi que je l'ai noté maintes fois, une grenouille, après avoir été massée doucement pendant quelques minutes, se tient alors tout à fait immobile, et semble paralysée, faut-il voir là l'effet de petites excitations cutanées répétées épuisant le système nerveux de la grenouille ? Faut-il admettre la frayeur possible ? car certains animaux (des insectes notamment) ont comme procédé de défense le moyen de rester soudainement immobiles, et de *faire le mort*.

Pour cette action physiologique des effluves magnétiques, nous errons dans une terre absolument inconnue. Je ne vois même

pas comment l'expérience pourrait être faite — et bien faite — pour établir la réalité de ces effluves.

Le magnétiseur La Fontaine raconte qu'il a magnétisé un lion. L'histoire est amusante, mais ne résiste pas à la critique.

Le magnétisme humain agit-il thérapeutiquement sur les maladies ? Certes, assez souvent, si un magnétiseur exercé pose la main sur une région malade, il soulage la douleur. Mais quelle est la part de la suggestion, puisqu'on sait, depuis Bernheim et beaucoup d'autres médecins, que par la suggestion on atténue énormément certaines névralgies, céphalées, douleurs rhumatismales?

Liébeault a pu obtenir des effets thérapeutiques sur des enfants de moins de trois ans : il cite aussi 46 cas de traitement chez des enfants de moins de quatre ans, ce qui exclut la suggestion. Ochorowicz m'a maintes fois affirmé avoir pu nettement, sur des enfants de moins de deux ans, soulager la douleur, diminuer des actions morbides, par l'*imposition des mains*. Des guérisseurs procèdent parfois ainsi, et l'action curative n'est peut-être pas imaginaire [1].

En somme tout cela est assez peu de chose, ou même, à un point de vue strictement scientifique, ce n'est rien. Il n'y a rien encore qui établisse nettement qu'un fluide particulier est dégagé par la volonté [2].

Le seul procédé démonstratif pour prouver l'action magnétique serait d'établir que le magnétiseur peut endormir un sujet à distance.

Malheureusement l'expérience n'est pas simple du tout, car il faut tenir compte de la vigilance extraordinaire des sujets, qui, consciemment ou inconsciemment, en recueillant les plus faibles indices, cherchent avec une sagacité déconcertante, — mais qui n'a

1. A. et Fr. Myers, *Medium Faithcure, and the miracles of Lourdes*, 1893, et M. Mangin (*A. S. P.*, décembre 1907, 815-866).

2. Je ne puis aborder ici l'histoire du magnétisme curatif, thérapeutique, qui commence avec Paracelse et Goclenius, *De magnetica vulneris curatione citra ullam et superstitionem et dolorem et remedii applicationem*, Marpurgi, 1610. Les guérisons par la foi, les miracles de Lourdes, les stigmates, pourraient être aussi examinés ici. Mais l'action du système nerveux central psychique sur les cellules vivantes ne rentre pas du tout dans le cadre de la métapsychique. Il est vraisemblable que tout n'est pas suggestion dans le magnétisme thérapeutique. Mais quelle est la part de la suggestion ? C'est indéterminé encore.

rien de métapsychique — à deviner les intentions du magnétiseur. Le moindre bruit, le moindre regard des personnes de l'ambiance, suffisent pour qu'elles devinent la présence du magnétiseur ou ses intentions, et s'empressent de s'y conformer. Dans une expérience célèbre, Du Potet en 1827 a endormi Mad. Sanson, sans que Mad. Sanson pût, dit-il, connaître sa présence. Mais de cela est-on bien assuré ? Husson et Récamier assistaient à l'expérience ; mais leur présence même n'était-elle pas, pour Mad. Sanson, un indice ?

De nombreuses expériences ont été faites à diverses reprises pour établir une action fluidique à distance. Je citerai, parmi les dernières, celles de Pierre Janet et Gibert, de Boirac, de J. Ochorowicz, de J. Héricourt, du Dr Dusart, et les miennes. Pour le dire tout de suite, ni les unes ni les autres n'entraînent la conviction.

Et pourtant, si, comme nous le démontrerons abondamment plus loin, il existe vraiment une sensibilité spéciale, cryptesthésique, qui nous révèle des faits que nos sens normaux ne peuvent nous apprendre, on conçoit bien que cette influence du magnétiseur puisse être perçue plus ou moins nettement par le sujet sensible. De sorte que la magnétisation à distance n'est qu'une des modalités de la cryptesthésie.

Même en admettant l'effluve humain, émission d'un fluide spécial, vibration particulière, rien ne dit que cette vibration soit comparable à la force *rhabdique*, celle qui fait tourner la baguette divinatoire, force émanant des choses et éveillant la cryptesthésie. Les émanations des choses ne sont probablement pas identiques au fluide des magnétiseurs. La volonté n'y est alors pour rien, puisqu'il s'agit de l'action de choses inintelligentes.

La distance n'y est pour rien non plus. Des cas de lucidité ont été signalés, alors qu'il y avait plus de mille kilomètres de distance entre l'agent et le percipient, de sorte que l'extériorisation de la sensibilité, par des cercles entourant notre tégument cutané et ne

1. P. Janet et Gibert, *Sur quelques phénomènes de somnambulisme*, *Bull. de la Soc. de psychologie de Paris. Revue philosophique*, 1886, (1), XXI, 190-198. — Ch. Richet, *Un fait de somnambulisme à distance*, *Ibid.*, 199-200. — J. Héricourt, *Un cas de somnambulisme à distance*, *Ibid.*, 200-204. — A. Ruault, *Le mécanisme de la suggestion mentale hypnotique. Revue philosophique*, 1886, (2), 691. — Boirac (cité par Flammarion), *L'inconnu et les vroblèmes psychiques*, 310. — Dusart (cité par Flammarion), *Ibid.*, 308.

dépassant pas quelques mètres, ne peut être une explication plausible.

Il semble enfin que l'impression soit parfois tellement précise (une figure, un nom, une image) qu'on ne peut se contenter de dire : un effluve amenant le sommeil. La connaissance des choses est détaillée, minutieuse, complète. Autrement dit, il est prouvé que certains individus acquièrent, grâce à la cryptesthésie, des connaissances que les sens ordinaires ne donnent pas. Mais voilà tout ce qui est démontré. *On n'a pas encore pu établir qu'il y a des effluves humains que dégage la volonté du magnétiseur et qui ont le pouvoir de provoquer le sommeil.*

Quant à l'influence d'une pensée humaine sur une autre pensée humaine (*thought transference*, suggestion mentale, télépathie), ce n'est plus un chapitre de l'hypnotisme; c'est le chapitre fondamental de la métapsychique subjective, et nous l'étudierons plus loin avec détails. A ce point de vue le sommeil somnambulique à distance et l'action du fluide magnétique rentrent tout à fait dans la cryptesthésie. Mais la cryptesthésie est prouvée, tandis qu'il n'y a encore rien qui établisse la réalité d'un fluide magnétique, émis par la volonté du magnétiseur et déterminant le sommeil.

β. — *Développement de la cryptesthésie par l'hypnotisme.*

Assurément, dans certains cas, on constate la lucidité en dehors de toute hypnose ou de tout sommeil, puisque la plupart des exemples de monitions (que nous donnerons tout à l'heure) se réfèrent à des individus normaux. De même certains faits très remarquables de lucidité expérimentale, observés pendant les séances spirites, ont été fournis par des médiums que personne n'avait hypnotisés, et qui semblaient — mais ce n'était peut-être qu'une apparence, — absolument dans leur état normal.

Ainsi il est évident qu'il y a cryptesthésie en dehors de l'état hypnotique. Tout de même il n'est pas moins établi que l'hypnotisme augmente la cryptesthésie. Mainte personne, incapable quand tous ses sens sont éveillés, de donner quelque phénomène transcendental, deviendra, par moments, lucide, quand on l'aura hypnotisée.

Au lieu de supposer l'existence, très douteuse, d'un fluide magnétique (inconnu) qui aurait provoqué la cryptesthésie, il vaut mieux admettre que l'état hypnotique *facilite la cryptesthésie, parce qu'il abolit ou diminue l'esthésie normale*.

C'est une hypothèse, mais une hypothèse vraisemblable.

A l'état normal nous sommes conscients de notre existence, nous percevons très distinctement des sensations multiples, celles que nos sens nous apportent. La vue, l'ouïe, nous donnent à chaque instant de multiples indications qui arrivent à la conscience, et la maintiennent éveillée. Ces sensations sont tellement fortes, et si nombreuses, qu'il n'y a plus de place pour les autres vagues et confuses notions que peuvent nous donner d'autres sensibilités mystérieuses. Nous sommes à peu près comme un individu qui se promène, au grand soleil de midi, sur une route. Alors il ne pourra pas voir la lueur falote du ver luisant qui rampe sous une feuille. Mais que la nuit vienne à tomber, cette luminosité du ver luisant sera très facilement et nettement perceptible.

Ce n'est là qu'une comparaison. Tout de même cette comparaison explique assez bien pourquoi l'hypnotisme et le sommeil normal, qui tous deux abolissent ou diminuent les sensibilités normales, favorisent la lucidité.

Les sujets très profondément hypnotisés sont insensibles. On a pu faire des opérations chirurgicales, sans provoquer de douleur, sur des personnes hypnotisées. J'ai souvent vu une jeune femme, plongée en un sommeil hypnotique profond, qui ne faisait ni un mouvement, ni un geste, quand les mouches se promenaient sur sa figure, déambulant sur ses lèvres et ses narines. Parfois les bruits les plus violents ne les réveillent pas, et ne sont pas entendus. Les grands sujets magnétisés sont insensibles aux excitations sensorielles ordinaires ; ce qui les rend peut-être plus sensibles à ces excitations de nature inconnue qui émeuvent la cryptesthésie.

De même beaucoup de monitions ont été relatées, qui ont eu lieu pendant le sommeil normal. M. Warcollier a statistiquement constaté la fréquence des monitions pendant le sommeil ou le demi-sommeil. C'est qu'alors, comme dans l'hypnotisme, les sens sont engourdis. Alors les vibrations inconnues, très faibles sans doute,

qui émeuvent la cryptesthésie, peuvent mieux être perçues. Pour entendre certain faible bruit, il ne faut pas que nous soyons entourés par des bruits multiples et retentissants, car ils masquent ce léger bruit qu'il faut percevoir. L'hypnotisme et le sommeil mettent la conscience dans le silence et dans l'obscurité nécessaires pour la perception de minuscules énergies.

Il faut rattacher à l'étude de la cryptesthésie les soi-disant divinations faites par les somnambules (consultations) sur le diagnostic ou sur la thérapeutique des maladies.

Je n'insisterai pas sur la thérapeutique. L'appréciation d'une action thérapeutique efficace, même dans la médecine non occulte, est si délicate, qu'il est impossible de dire quoi que ce soit de sérieux sur la thérapeutique recommandée par les somnambules. Et puis sur les malades la suggestion peut agir, et avec beaucoup de force, comme dans certains cas cela a été surabondamment démontré. Personne n'ignore qu'on a raconté des cas de guérisons extraordinaires observés à Lourdes, de notre époque, comme ceux qu'il y a deux siècles on a vus sur la tombe du diacre Paris. Peut-être y aurait-il lieu d'introduire dans la science métapsychique quelques-unes de ces guérisons miraculeuses et authentiques. Je me contenterai, sans conclure, d'en signaler trois qu'il faut pourtant mentionner, à cause de la complexité des phénomènes, qui à certains égards touchent à la métapsychique.

Il s'agit d'abord d'une observation remarquable très bien prise par Émile Magnin[1].

Une jeune fille de vingt-huit ans, Mlle B..., est paraplégique depuis vingt-cinq mois : « les bras seuls peuvent faire quelques mouvements ; c'est à peine si elle peut tourner la tête. Il y a au rachis deux convexités, aux poumons râles et submatité ; la température est de 39° le soir. » Trois médecins portent successivement les diagnostics suivants :

1° Paraplégie : pronostic très grave ;

2° Mal de Pott : compression de la moelle et paraplégie ;

3° Paraplégie : lésion médullaire ; pronostic très grave.

1. *Devant le mystère de la névrose. De la guérison de cas réputés incurables*, in-12, Paris, Vuibert, 1920.

Lorsque M. Magnin la vit le 26 février, Mlle B... aperçut à côté de M. Magnin la forme d'une *jolie dame*, qui dit à Mlle B... qu'elle guérirait, et qui même put préciser en disant que le 8 mai elle pourrait se lever. Du 26 février au 8 mai, souvent M. Magnin la magnétisa. Or, pendant son sommeil magnétique elle voyait toujours apparaître la jolie dame. Le 8 mai, Mlle B... est complètement guérie. Elle se lève, pose les pieds à terre, marche, embrasse la tête imaginaire de sa petite amie (la jolie dame), et le 15 mai elle semble être revenue à l'état normal ; *les lésions thoraciques et rachidiennes ont disparu.* Depuis lors la guérison s'est maintenue, Mlle B... s'est mariée, a eu deux enfants [1].

Assurément ce cas est remarquable : il n'est guère vraisemblable qu'il y a eu trois colossales erreurs de diagnostic, et qu'il s'agissait uniquement de phénomènes hystériques.

Voici deux autres cas, cités par Marcel Mangin, pour lesquels l'explication par l'hystérie est également insuffisante.

Un ouvrier, nommé Derudder, avait été blessé en février 1867, à la jambe. Les deux os étaient brisés. Le mal s'aggrava ; il y avait une suppuration abondante, nulle tendance à la consolidation osseuse. La partie inférieure de la jambe était mobile dans tous les sens. Huit ans après, faisant une visite (avec prière) à Oostaker, près de Gand (Belgique) — il y a là une grotte sacrée, du genre de la grotte de Lourdes — Derudder se sent soudainement guéri ; il peut se tenir droit ; il marche ; ses deux jambes appuient à terre. Or, depuis huit ans, il ne marchait qu'avec des béquilles.

Tout dépend évidemment de l'exactitude de cette observation rapportée par deux médecins.

La seconde observation n'est pas moins étrange. En 1897, Gargam, à la suite d'un grave accident de chemin de fer, est pris de para-

1. M. Magnin rapporte un fait de prémonition bien singulier que lui aurait donné Mlle B...

Un jour, après avoir été endormie, la petite amie revint (la petite amie étant la seconde personnalité de Mlle B...) et assura à M. Magnin qu'elle le ferait mourir. M. Magnin la dissuada, non sans peine, de ce projet sinistre : alors elle lui dit : « Je vous montrerai qu'il m'eût été facile de mettre mon projet à exécution. » Deux jours après M. Magnin alla au bord de la mer à Veules et pour lire il s'assit sur un rocher, au pied d'immenses falaises. Après quelques heures de lecture, il retourna au casino. A peine était-il parti que la falaise s'éboula.

plégie, avec atrophie musculaire et commencement de gangrène. Deux rapports médicaux (dans un procès contre la Cie P. O.) concluent à l'incurabilité et à l'évolution progressive de la maladie.

Or, arrivé à Lourdes, Gargam guérit presque subitement quand il entre dans la grotte. Il peut faire quelques pas chancelants. Le lendemain, les blessures du pied, qui suppuraient, paraissent guéries. Il peut marcher sans appui, malgré l'atrophie musculaire. Trois semaines après, il a augmenté de 10 kilogrammes, et peut faire un service actif[1].

Même si ces deux observations sont exactes, elles ne prouvent nullement une force métapsychique nouvelle ; elles indiquent seulement que le système nerveux central, dans certaines conditions, possède un inhabituel et tout à fait extraordinaire pouvoir sur les phénomènes organiques.

Ce qui complique énormément la question, ce n'est pas seulement la difficulté même de l'appréciation thérapeutique, c'est que des considérations étrangères l'ont obscurcie. Pour les guérisons miraculeuses, ce furent les idées religieuses, comme en témoigne l'enthousiasme des foules qui vont aujourd'hui à Lourdes et qui allaient jadis au cimetière de Saint-Médard[2].

1. *A. S. P.*, décembre 1907.

2. Il y a les *Faith Cures* et de nombreux faits relatifs à la *Christian Science*. Cette société a été fondée vers 1866, par Mrs Mary Glover Eddy (morte en 1910). Voir Ramacharaka (le Yogi), *The science of psychic Healing*, Chicago, Yogi *Publication Society*, *Masonic Temple*, 1909. — Une secte dissidente s'est formée, celle de l'évêque Oliver Sabin, qui a écrit de nombreux livres qui ont eu de multiples éditions. *Christology*, *Science of Health and Happiness*, etc., Washington, 32e édit. Mais le point de départ de tous ces livres est l'ouvrage de Miss Mary Eddy, ouvrage qui, en 1898, avait déjà 140 éditions. *Science and Health, with Key to the Scriptures*, Boston, Armstrong, 1898. Pour l'historique complet de cette secte, on consultera aussi Dresser H.-W., *Health and the inner Life*, New-York, Putman, 1906.

Relativement aux miracles de Lourdes, voir : Diday P., *Examen médical des miracles de Lourdes*, Paris, Masson, 1873.

Boissarie (D.), *Histoire médicale de Lourdes*, 1858-1891, 1 vol., in-12°, Paris, 1891.

Baucher, *Lourdes et un cas de tuberculose aiguë généralisée*, *A. S. P.*, 1895, 156-158.

Berteaux, *Lourdes et la science*, *Rev. de l'Hypn. et Psychol. Physiologiques*, Paris, 1894, 1895, IX, 210-216 et 275-278.

Backer (F. de), *Lourdes et les médecins*, Paris, Maloine, 1905, in-12°.

Artus (E.), *Les miracles de Notre-Dame de Lourdes, guérison de Juliette Fournier*, Paris, Palmé, 1872. *Histoire complète du défi à la libre pensée sur les miracles de Lourdes*, Paris, Palmé, 1877, in-12°.

Noriagof, *Notre-Dame de Lourdes et la science de l'occulte*, Chanuel, Paris,

Quant aux guérisons que prétendent apporter les consultations des somnambules, c'est toute une industrie, assez peu lucrative sans doute, mais tout de même qui est exploitée intensivement en tous les pays, et d'ailleurs réprimée par toutes les législations comme constituant exercice illégal de la médecine.

L'exploitation abusive de l'industrie des somnambules professionnels fait que les soi-disant guérisons merveilleuses consécutives à des révélations somnambuliques ne peuvent être considérées comme authentiques.

Et cependant on aura quelque peine à admettre que les consultations innombrables données depuis plus d'un siècle dans tous les pays du monde par des somnambules eussent pu prendre pareille extension et se généraliser avec autant de force et de promptitude, s'il n'y avait pas quelque minime parcelle de clairvoyance thérapeutique dans leurs conseils. Sans cela elles ne pourraient guère continuer à exercer leur métier, et seraient vite abandonnées. D'ailleurs, entre elles, elles disent volontiers : « X... a beaucoup de lucidité, Y... en avait autrefois, elle n'en a plus maintenant ; Z... en a rarement, mais à certains jours elle est tout à fait lucide ». Il ne faudrait peut-être pas repousser trop dédaigneusement l'histoire de cette divination thérapeutique exercée par les somnambules.

Il faut être plus réservé encore avant de nier toute clairvoyance dans le diagnostic des maladies. Il semble que naturellement, instinctivement, pour ainsi dire, les somnambules soient incitées à parler de l'état de santé des personnes qui les entourent. Même sans qu'on leur demande une consultation, elles ont tendance à dire que tel ou tel qui leur parle ou qui les touche est malade du cœur, de la tête, ou de la poitrine. Tout se passe comme si elles ressentaient, par une vraie télépathie (organique plutôt que psychique), les affections morbides des personnes qui sont près d'elles.

Cette télépathie organique s'aperçoit nettement dans toutes les paroles qu'elles prononcent. Alice, qui n'a jamais donné de consultations, et qui n'est ni somnambule, ni médium professionnelle,

1898, et surtout les divers ouvrages de H. Lasserre (un des premiers malades guéris à Lourdes), *Notre-Dame de Lourdes*, 4e édit., Paris, Palmé, 1885, et nouv. édit., Paris, Sanard, 1898, 2 vol. in-4°.

quand on lui remet les cheveux d'un malade, dit : « *J'étouffe, je me sens toute saisie, cela me donne des crampes, des spasmes, et une boule à la gorge.* » Eugénie, qui est une professionnelle, toute jeune d'ailleurs, et croyant très naïvement en son art, parle de même. De même aussi, Héléna, qui n'est pas une professionnelle, mais qui jadis, à des amis, a donné des consultations[1].

Mais tout est encore trop incertain pour qu'on puisse affirmer quoi que ce soit sur la lucidité de cette cryptesthésie organique spéciale. Peut-être, si l'on voulait, sans préjugés, l'étudier méthodiquement, arriverait-on à des résultats curieux. Dans les 53 expériences (diagnostics de maladies par des somnambules), que j'ai menées avec assez de soin pour éviter toute suggestion de ma part, et toute perspicacité normale de la part des somnambules, je n'ai eu que des résultats bien médiocres. Il y a eu des réponses assez précises, mais insuffisantes à éliminer l'hypothèse des coïncidences fortuites. Pour un individu atteint d'une forte diarrhée, Eugénie a dit : « *Inflammation de l'intestin* ». Pour un enfant atteint de rougeole, Héléna a dit : « *C'est la rougeole, j'ai vu sa figure toute rouge* ». La meilleure expérience peut-être est celle d'Héléna (Exp. XIII) Héléna dit : « *Angoisse, étouffement, douleur là* (montrant le creux épigastrique). *C'est comme une poche qu'il faudrait vider. Il y a de la fièvre. Cette poche-là, sous le cœur, me donne de l'angoisse. Il faut vider cela.* » Or il s'agissait d'un malade tuberculeux, ayant une caverne tuberculeuse, remplie de pus, à la base du poumon gauche, avec suffocation, dyspnée, œsophagisme. Dans tous ces cas, la consultation était donnée sans que le malade fût présent : il s'agissait de *psychométrie*, — ce que j'appelle *cryptesthésie pragmatique* — c'est-à-dire que je remettais des cheveux, ou un objet, ou une lettre, venant du malade en question.

Ce ne sont là que des résultats bien imparfaits. Pourtant, dans les nombreux traités du magnétisme animal de 1825 à 1855 on trouverait sans peine assez de documents pour encourager les métapsychistes — parmi lesquels il y a beaucoup de médecins — à étudier de nouveau la question, à la reprendre *ab ovo*, sans craindre les railleries. L'histoire du somnambulisme et du spiritisme nous

1. *P. S. P. R.*, juin 1888, 119.

montre douloureusement combien la science officielle a été mal inspirée en rejetant *a priori*, sans examen, des faits que plus tard elle a été forcée, en faisant amende très honorable, de reconnaître.

Il est un cas particulier de cryptesthésie organique qui mérite quelque attention ; il a été signalé et bien indiqué par les magnétiseurs de la première moitié du XIXe siècle : c'est ce qu'on appelle l'*autoscopie*.

Souvent, en effet, les somnambules sont en état de *voir* leurs organes, et ils en donnent de curieuses descriptions.

Mais c'est à peine si l'autoscopie relève de la métapsychique ; c'est presque de la psycho-physiologie.

A l'état normal, nos organes viscéraux n'éveillent dans la conscience aucune sensation précise. Le cœur, les poumons, le foie, les intestins, le cerveau fonctionnent sans qu'il y ait perception de l'organe et connaissance de son fonctionnement. Cependant, ainsi que toutes les expériences de physiologie le prouvent, nos viscères possèdent des nerfs de sensibilité qui font parvenir aux centres nerveux quelques notions sur l'état même de ces organes.

Ces notions sont indistinctes. Elles arrivent certainement à la moelle, au bulbe et au cerveau, mais elles ne touchent que rarement la conscience. C'est seulement lorsqu'ils sont malades que nous sentons notre estomac, nos intestins, notre foie. Ce n'est pas par défaut de conduction nerveuse sensible que nous les ignorons, c'est parce que leurs nerfs de sensibilité n'émeuvent pas la conscience. Aussi pouvons-nous admettre comme vraisemblable que, dans certaines conditions psycho-physiologiques spéciales comme par exemple l'état d'hypnose, la conscience modifiée (amplifiée) puisse être ébranlée par ces sensations viscérales.

Encore que l'autoscopie ait été couramment observée dès le début du magnétisme, c'est probablement Féré qui en prononça le mot le premier[1] (?) Mais il appliquait le mot d'autoscopie à la vision de son double par le personnage probablement halluciné. Or cette sorte d'hallucination (*autoscopie externe*), si intéressante qu'elle soit

1. *Note sur les hallucinations autoscopiques ou spéculaires, et sur les hallucinations altruistes* (*Bull. de la Soc. de Biol. de Paris*, 1891, 451.)

au point de vue médical, n'a aucun intérêt métapsychique, quoique les théoriciens du spiritisme aient fait de grands efforts pour lui attribuer une importance dont elle me paraît tout à fait dépourvue.

L'*autoscopie interne*, mentionnée par Du Potet, a été bien étudiée par le Dr Comar[1] et ensuite par le Dr Sollier, qui en a fait l'objet d'une monographie intéressante[2].

Nous n'avons pas à examiner ici dans le détail les modalités de l'autoscopie, puisque aussi bien nous sommes ici au vrai *borderland* qui sépare le psychique et le métapsychique. Pour que notre conscience ait la représentation visuelle de nos viscères, il n'y a pas à supposer quelque propriété nouvelle de l'esprit ou du système nerveux.

Tout de même cela conduit à une conclusion curieuse.

S'il est vrai que certains individus, hypnotisés, hystériques, anormaux, ont la notion visuelle de leurs organes, — et on est forcé de considérer le fait, quelque exceptionnel qu'il soit, comme établi, — il s'ensuit que, dans certains cas de maladie, la patiente (hypnotisée ou hystérique) pourra se rendre compte qu'elle a telle ou telle lésion organique, dont elle peut diagnostiquer le siège, en *voyant* cette lésion. Et en effet, parfois des malades magnétisés ont tendance à décrire leur maladie, son étendue, sa localisation, en même temps qu'à en indiquer les remèdes.

C'est même peut-être par cette autoscopie interne que peuvent s'expliquer les cas assez nombreux et bien authentiques d'auto-prémonitions. Or ces auto-prémonitions de mort ou de maladie ne sont pas des prémonitions véritables. C'est l'autoscopie qui permet à un somnambule de faire une prévision sur sa mort ou sur sa maladie, absolument comme un médecin expérimenté peut, en examinant les organes d'un de ses malades, prévoir qu'il est en danger de mort, et annoncer l'évolution de sa maladie.

1. *L'autoreprésentation de l'organisme chez quelques hystériques. Revue neurologique*. 1901, 491.

2. *Les phénomènes d'autoscopie*, Paris, Alcan, 1903. Pour qu'il n'y ait pas de confusion, il faut distinguer l'autoscopie *interne* et l'autoscopie *externe*. Elle est externe quand l'halluciné voit son double distinct de lui. Elle est interne quand un somnambule aperçoit ses organes, cœur, foie, intestins, et en décrit les formes, pathologiques ou non.

§ II. — CRYPTESTHÉSIE DANS L'HYPNOTISME

La cryptesthésie expérimentale peut être étudiée tantôt chez les individus hypnotisés, tantôt chez les médiums. Pourtant, le plus souvent, le médium, pendant la séance, est dans un état de *trance;* mais cette trance spontanée se confond singulièrement avec l'état hypnotique proprement dit, comme si le médium s'était, pour ainsi dire, hypnotisé lui-même, sans que des manœuvres dues à un magnétiseur aient été nécessaires.

Or ce n'est pas encore là une différence essentielle. La différence principale, c'est que le médium croit qu'il est en rapport avec des personnalités réelles, différentes de lui, et que ces personnalités nouvelles, *ses guides*, parlent par sa voix, écrivent par sa main. En tout cas, chez l'hypnotisé comme chez le médium, il y a, à des degrés divers, assoupissement des sens normaux, et diminution de la conscience.

Cependant en apparence chez beaucoup de médiums la conscience est restée intacte. Ils continuent à parler, à causer avec les personnes présentes, alors que leur inconscience élabore d'autres conversations, d'autres actes, lesquels se traduisent par des mouvements musculaires qu'ils connaissent et qu'ils contrôlent à peine (écriture automatique ou mouvements de la planchette). C'est ce que j'ai appelé l'*hémi-somnambulisme.*

Parfois même cette dissociation entre la personnalité consciente, normale, et les nouvelles personnalités qui apparaissent, est plus compliquée encore. Car, dans certains cas, avec la main droite, le médium écrit des phrases cohérentes, répondant à la personnalité d'une personne D... — tandis qu'avec la main gauche, il écrit de tout autres phrases cohérentes, comme si c'était une autre personnalité G... — Et pendant ce temps, il continue à paraître normal, il rit, il cause, il chante, il discute avec les diverses personnes du cercle.

Mais cette dissociation de la personnalité, soit dans le somnambulisme, soit dans l'hémi-somnambulisme, n'a rien de métapsychique. C'est encore de la psychologie classique. Il suffit d'admettre le fait banal, qu'on a si souvent constaté, d'un dédoublement, et

même parfois, quoique bien plus rarement, d'un détriplement de la personnalité.

Or ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas tant ces variations de la personnalité que les manifestations de lucidité, c'est-à-dire de cryptesthésie.

De cette étonnante cryptesthésie, les preuves sont tellement nombreuses et certaines qu'il faut se contenter de faire un choix, et de ne citer que les principales[1].

A. — *Expériences sur les sujets hypnotisés.*

Les anciens magnétiseurs, dès le début du magnétisme animal, ont insisté sur la clairvoyance ou lucidité.

J'en citerai seulement quelques cas[2].

Le général Noizet[3] raconte qu'une somnambule (en 1842) lui a raconté avec une précision extrême ce qu'il avait fait dans la journée, et cependant ce n'était pas ordinaire. Il avait été aux Tuileries dans l'appartement du duc de Montpensier, fils du roi, de là en voiture avec le duc de Montpensier à l'Hôtel des Invalides, pour étudier les plans reliefs des places fortes. Tout cela fut dit très exactement. (Le récit en est trop long pour être donné ici.)

D'après une lettre du Dr Despine à M. Charpignon[4], Mad. Schmitz, à Genève, étant malade, demande au Dr Julliard d'écrire une consultation pour elle. Le Dr Julliard, dans la plus profonde obscurité de toute la salle, lui met le papier sous les pieds. Elle dit : « *Voilà*

1. On me permettra de citer avec quelque prédilection mes expériences personnelles. Je m'excuse d'avance pour la part, probablement trop grande, que je donne à mes propres recherches, mais quelques-unes sont inédites, et méritent, je crois, d'être retenues.

2. Dans les vieux journaux de magnétisme (allemands, français, anglais, italiens), on trouve nombre de cas de lucidité des magnétisés. Mais il n'est pas certain que le bandeau ait toujours été assez bien mis sur les yeux pour empêcher toute vision ; car, même en mettant de l'ouate de chaque côté du nez, le tampon d'ouate peut se déplacer, et permettre de voir un peu. Or un peu, c'est trop. Il est probable que la clairvoyance de la petite fille de Pigeaire, par exemple, était authentique, mais la preuve n'en est pas suffisante (voir *Journal du magnétisme animal*, par J.-J.-A. Ricard, Paris, Bourgogne et Martinet, 1840, et Toulouse, 1839, t. I, p. 624.

3. Cité par Flammarion, *loc. cit.*, 339.

4. *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme*, Paris, J. Baillière, 1848, 114.

ma lumière ! » et elle lit ce qu'avait écrit M. Julliard. Charpignon cite aussi d'autres cas de clairvoyance ou transposition des sens. Mais alors on n'avait pas la même sévérité qu'aujourd'hui pour l'authentification de pareils faits, de sorte qu'il est permis, et même nécessaire, d'en douter.

Il faut toujours être très prudent dans les conclusions. Aussi bien vais-je rapporter un exemple de cryptesthésie qui probablement comporte une erreur. Ce sera comme une indication des précautions nécessaires à une bonne expérience.

En présence de M. Legludic, directeur de l'École de Médecine d'Angers, le Dr Binet Sanglé[1] fit quelques expériences de cryptesthésie. Une femme de quarante-cinq ans est endormie, face au mur, et les yeux bandés. Le Dr Legludic ouvre un livre au hasard et souligne le mot *vautour*. Sans rien dire, M. Binet Sanglé dessine la tête d'un vautour et M... dit : « *C'est un drôle d'oiseau, il n'a pas d'ailes, c'est un vautour* ». Dans une autre expérience, ouvrant un livre au hasard, M. J... souligne le mot *limace*. Alors M... dit : « *C'est une limace* ». Dans une autre expérience, plus étonnante encore, M. J... souligne le vers suivant :

Souffle, bise, tombe à flots, pluie !

O... dit : S... SS... S... et enfin : *Souffle, bise...*

Enfin, dans ce même livre ouvert au hasard, M. J... souligne ce vers : *Le Dieu ne viendra pas. L'Église est renversée.* M... dit alors : *Le Dieu ne viendra pas.*

Cette expérience serait décisive, si une complicité n'était pas possible, et, à ce qu'il semble, probable, entre O... et M... les deux sujets qui étaient présents. Aussi ne faut-il pas plus l'admettre que les expériences de Misses Creery. Il faut se méfier des *complicités, voulues ou inconscientes*, dans toute expérience de cryptesthésie.

William Gregory[2], professeur de chimie à l'Université d'Edimbourg, a constaté que le major Buckley a pu développer la lucidité

1. *Expér. sur la transmission directe de la pensée, A. S. P.*, 1902, XII, 131-143.
2. *Letters to a candid inquirer on animal magnetism* (1851) cité par E. Boirac, in *A. S. P.*, 1893, III, 242.

chez maints individus hypnotisables, assez pour leur faire lire avec exactitude des devises, des lettres, des adresses, des empreintes postales, enfermées dans des enveloppes ou des boîtes de carton et de bois. Dans un cas Sir T. Wilshire avait écrit le mot *concert*, et croyait avoir écrit *correct*. Le voyant lut *concert*. Sir Wilshire lui dit que c'était une erreur, mais, en ouvrant la boîte, il constata que c'était bien *concert* qui avait été écrit.

La statistique que donne le major Buckley serait absolument décisive, s'il n'y avait pas possibilité de quelque erreur systématique. Il a été lu des devises contenues dans 4.680 coquilles de noix, et comprenant environ 36.000 mots.

Herbert Mayo, médecin et physiologiste anglais éminent, qui soignait en Angleterre le colonel C... envoya à un ami américain qui habitait Paris, une boucle de cheveux d'un de ses malades, le colonel C... Une somnambule de Paris déclara que C. . avait une paralysie partielle des hanches et des jambes, et que pour une autre affection il avait l'habitude de se servir d'un instrument de chirurgie.

Si je cite ce fait de lucidité, ce n'est pas qu'il soit plus remarquable que beaucoup d'autres, mais c'est parce qu'il est attesté par un physiologiste expérimenté, tel que M. H. Mayo, et qu'il fut assez net pour avoir convaincu ce savant distingué que la lucidité existe [1].

Le Dr Dufay de Blois a eu avec une somnambule non professionnelle, nommée Marie, de bons exemples de cryptesthésie [2].

Il reçoit le matin une lettre d'un officier de ses amis qui est en Algérie, malade, dysentérique, forcé de coucher sous la tente. Il place la lettre sous deux enveloppes qui ne portent aucune indication, et met le soir la lettre entre les mains de Marie. Elle dit qu'il s'agit d'un militaire, malade de dysentérie. Et, pour aller le retrouver, elle s'embarque (imaginairement), a le mal de mer, voit des femmes en blanc, qui ont de la barbe (sans doute des Arabes). Elle voit l'officier, très maigre, malade, avec un lit, trois planches sur des piquets au-dessus du sable humide.

1. Cités par Boirac, *La métagnomie* (*A. S. P.*, novembre 1916, 159-162).
2. C. Wallace, *loc. cit.*, tr. fr., 92.

L'autre exemple donné par le Dr Dufay est peut-être plus remarquable encore. Un individu dans la prison de Blois venait de se suicider, en s'étranglant avec sa cravate. Le Dr Dufay coupe un morceau de cette cravate, l'enveloppe dans plusieurs doubles de papier, et remet l'objet à Marie. Celle-ci déclare qu'il s'agit de quelque chose qui a tué un homme, une corde..., non, une cravate ; *c'est un prisonnier qui s'est pendu parce qu'il avait assassiné un homme*. Elle dit qu'il l'a tué avec un *gouet* (une hachette de bûcheron) et elle indique l'endroit où le gouet a été jeté. De fait, en suivant les indications données par Marie, on a retrouvé, au lieu indiqué, le *gouet*, instrument du crime.

Le Dr Vidigal, à Saint-Paul (Brésil), amène chez lui une jeune domestique de douze ans, qui vient d'arriver d'Espagne comme émigrante. Le soir même de son arrivée, elle est endormie par un ami du Dr Vidigal, et elle voit une vieille femme dont la description ressemble à celle de la mère du Dr Vidigal, morte il y a trois mois. La fillette ajoute que, dans la chambre de la défunte, il y a un vêtement de soie noire et une poche cousue dans le vêtement, où se trouvent 75 milreis. On entre dans cette chambre en laquelle personne n'avait pénétré depuis longtemps, et on trouve en effet dans la robe de soie noire 75 milreis. Il est à noter que M. Vidigal avait pu à peine pourvoir aux frais de l'enterrement de sa mère [1].

En 1837 à New-York, Loraine Brackett, de Dudley, une jeune femme qu'un traumatisme avait rendue complètement aveugle, étant hypnotisée, fait mentalement divers voyages témoignant de sa lucidité. Notamment elle a pu décrire exactement un tableau vu par M. Stone, en une autre ville, représentant trois Indiens autour d'un tronc d'arbre énorme, avec des hiéroglyphes sur le tronc. Loraine dit : *Three Indians sitting in a hollow three, which looks as though it had been dug out on purpose ; and the trees filled with marks*. Personne, sinon M. Stone, ne connaissait ce tableau [2].

Mad. Sidgwick (E. H.) rapporte divers cas de lucidité magnétique

1. Bozzano, *A. S. P.*, 1910, 120.

2. *Animal magnetism, Letter of* M. Stone *to* Dr Bigham, *P. A. S. P. R.*, 1907, 106.

donnés par JANE[1]. Ils sont extrêmement intéressants, et nous renverrons au mémoire de Mad. E. H. SIDGWICK pour plus de détails.

Le Dr F... qui magnétisait JANE, avertit un de ses clients, M. EGLINTON, relevant d'une maladie, qu'il va essayer de faire dire à JANE ce qu'il fera dans la soirée de 8 à 10 heures. JANE dit : « *Je vois un monsieur très gras, il a une jambe de bois, il n'a pas de cerveau. Il s'appelle* EGLINTON. *Il est assis devant une table où il y a du brandy, mais il ne boit pas.* »

Résultats bien curieux ; car M. EGLINTON, qui est très maigre, avais mis sur une chaise un mannequin bourré de vêtements, de manière à lui donner une forte corpulence, et avait placé ce mannequin devant une table chargée d'une bouteille de brandy.

Dans une série de quatorze séances à Brighton, ALEXIS joua aux cartes les yeux bandés, nommant les cartes de ses adversaires aussi bien que les siennes, déchiffra les lignes d'un livre fermé, décrivit le contenu enfermé dans des boîtes opaques.

ROBERT HOUDIN, le célèbre prestidigitateur, eut une entrevue avec ALEXIS. R. HOUDIN tira un livre de sa poche, et, l'ouvrant, demanda à ALEXIS de lire une ligne à un niveau particulier huit pages auparavant. Le clairvoyant enfonça une épingle pour marquer la ligne, et lut quatre mots qui furent trouvés sur la ligne correspondant à la dite page antérieure. HOUDIN trouva cela stupéfiant, et signa cette déclaration : « *J'affirme que les faits relatés plus haut sont scrupuleusement exacts* ».

ROBERT HOUDIN, après avoir constaté que les phénomènes de clairvoyance se produisant chez ALEXIS ne pouvaient être imités par aucun prestidigitateur, raconte que, le Dr CHOMEL ayant montré une médaille à ALEXIS, ALEXIS lui dit (ce qui était absolument exact) : « *Cette médaille vous a été donnée dans des circonstances bien singulières. Vous étiez dans une mansarde, étudiant, à Lyon. Un ouvrier à qui vous aviez rendu service, ayant trouvé cette médaille dans les décombres, vous l'offrit*[2]. »

ALEXIS a donné aussi au premier Président SEGUIER une preuve

1. *A. S. P.*, 1891, I, 280.
2. DELANNE, *Rech. sur la médiumnité*, 1902, 236.

de lucidité (et non de télépathie) très curieuse[1]. ALEXIS, faisant un voyage dans la chambre du Président (qui n'avait pas donné son nom), voit sur la table une sonnette. « *Non*, dit M. SEGUIER, *il n'y a pas de sonnette.* » Mais, rentré chez lui, M. SEGUIER constate que, dans l'après-midi, une petite sonnette avait été déposée sur sa table de travail.

Beaucoup d'autres preuves de la lucidité extraordinaire d'ALEXIS sont rapportées par C. FLAMMARION. D'autre part le Dr BERTRAND, les magnétiseurs PETETIN et LAFONTAINE, et surtout le Dr FRAPART, en ont réuni tant d'exemples, variés et probants, qu'il est impossible de mettre en doute les facultés métapsychiques extraordinaires d'ALEXIS DIDIER.

A diverses reprises, ROBERT HOUDIN, qui fut certainement un des plus experts prestidigitateurs de tous les temps, a constaté et attesté la clairvoyance d'ALEXIS[2]. Il atteste que, pendant qu'il jouait aux cartes avec ALEXIS, ALEXIS devinait les cartes que lui, ROBERT HOUDIN, avait dans son jeu, et même celles qu'il allait tirer d'un paquet de cartes neuf.

ALPHONSE KARR, VICTOR HUGO, ont obtenu aussi avec ALEXIS (endormi par MARILLAT) des preuves décisives de cryptesthésie. Evidemment les témoignages d'ALPHONSE KARR et de VICTOR HUGO seraient insuffisants s'il s'agissait d'une partie de cartes jouée avec ALEXIS, même ALEXIS eût-il eu les yeux bandés ; car, en fait de tour de cartes, les prestidigitateurs font ce qu'ils veulent. Mais il y a beaucoup mieux. ALEXIS a dit à ALPHONSE KARR qu'il avait mis une branche d'azalée blanc dans une bouteille vide (ce qui était vrai). VICTOR HUGO avait préparé chez lui un paquet ficelé sur lequel il avait écrit le mot *politique* : le mot fut lu par ALEXIS. ALEXANDRE DUMAS a raconté aussi une séance mémorable, mais son témoignage est moins précis.

ALEXIS[3], que M. VIVANT vient consulter, lui dit que c'est pour

1. Cité par DELAAGE, *Les mystères du magnétisme.*

2. *Confidences d'un prestidigitateur, une vie d'artiste*, Paris, libr. nouvelle, 1859, 2 vol. in-8°. Si l'on ne peut pas recourir aux journaux du temps, on lira avec profit l'étude qu'en vient de faire CAMILLE FLAMMARION, *La mort et son mystère*, Paris, E. Flammarion, 1920, I, 12°, 209-233.

3. Cité par DELAAGE. *Le sommeil magnétique*, d'après BOZZANO. *Dei fenomeni di telestesia. Luce e ombra*, 1920, XX, 124.

retrouver une chose qui a été perdue ; quatre billets de mille francs, ce qui était exact. Et il ajoute : « ne faites pas de plainte à la police ; car on ne vous a pas volé ces billets, vous les trouverez dans votre secrétaire : ils sont tombés derrière un tiroir de ce secrétaire ». Et en effet, rentrant chez lui, M. Vivant retrouve ces billets à l'endroit que lui avait indiqué Alexis.

Je ne comprends guère comment Hyslop se refuse à admettre la cryptesthésie d'Alexis, alors qu'il l'admet, si complète et si parfaite, chez Mad. Piper [1].

M. Osty [2] a donné de nombreux documents sur les conditions de l'hypnose et de la lucidité chez Mad. M.... Il doit d'ailleurs prochainement publier un ouvrage détaillé où les beaux cas de lucidité donnés par Mad. M... seront complètement indiqués. J'en connais quelques-uns qui sont remarquables. Mais, dans l'ouvrage publié, qui représente un si persévérant effort, il n'y a guère *un seul cas* qui puisse être cité comme témoignant de quelque lucidité. Il est vraisemblable, d'après ce que dit M. Osty, que Mad. M. Freya et M. Flourière lui en ont donné beaucoup ; mais nous sommes forcés de croire M. Osty sur parole. Cependant (p. 304), il cite un cas de lucidité qui paraît positif, tout en omettant de nous dire jusque à quel point les déclarations du sensitif était exactes.

Le Dr Souza Couta, de Lisbonne, dans une séance à laquelle assistait le Dr d'O... de Lisbonne, demande à un médium intrancé d'aller visiter la maison du Dr d'O... Le médium dit qu'il voit deux dames, dont une jeune fille, lisant un livre : *le Diable à la cour*. Il décrit la pièce, une salle à manger avec deux vases dont il donne la forme, et un piano [3].

M. Melvil Roux, architecte, raconte qu'il eut l'occasion de voir une femme, d'une soixantaine d'années, domestique, magnétisée par M. Salles, libraire à Nîmes. Trois années auparavant, M. Roux, comme architecte, avait été chargé de faire des réparations au

1. *Enigmas of psychical Research*, Boston, 1906, 274.
2. *Lucidité et intuition, Etude expérimentale*, Paris, Alcan, s. d.
3. *A. S. P.*, 1905. XV, 707.

caveau funéraire du collège d'Alais. Le sujet de M. Salles décrivit exactement le caveau, et malgré sa frayeur regarda : elle dit tout d'abord : « *Il y a de la neige* » (c'était de la chaux) ; puis dit qu'il y avait des vêtements sacerdotaux. Elle lut même quelques mots[1].

Dariex cite le cas de lucidité d'une femme nommée Marie. La personne qui la magnétise lui a mentalement donné maintes fois des ordres qui furent exécutés. Un jour, est cachée une montre dans la bibliothèque. Elle va à la bibliothèque, se précipite sur les livres, et saisit la montre, toute joyeuse. C'était l'ordre mental qui lui avait été donné. Une autre fois, conformément encore à l'ordre donné mentalement, elle va chercher un verre, y met de l'eau avec quelques gouttes d'eau de Cologne.

En 1850, alors que onze navires de pêche étaient partis de Peterhead pour chasser la baleine, un individu magnétisé annonça que le premier bateau qui reviendrait serait l'*Hamilton Ross*, et que le second de ce bâtiment, M. Cardno, avait, par suite d'un accident, perdu quelques doigts de la main. Les deux faits étaient exacts[2].

Un de mes parents, distingué magistrat, m'a raconté que dans sa jeunesse, étant étudiant en droit, il avait entendu la vieille bonne d'un de ses amis, mise en somnambulisme, lui annoncer que le frère de cet ami, officier du génie, alors à Sébastopol, était blessé grièvement au bras droit : la nouvelle était exacte.

La femme du major d'artillerie de Colaba, à deux milles de Bombay, magnétisait une indienne, Ruth, métisse, qui *voyait* dans un verre d'eau, et qui lui donna maintes preuves de lucidité. Avant un grand tournoi de polo, Ruth décrivit un des officiers qui devait prendre part au tournoi, et finit par nommer le capitaine X... annonçant qu'il allait être mordu à la jambe par un cheval. Ce qui fut exact. Une autre fois, devant le juge d'un canton voisin, Ruth décrivit la chambre du juge, le coffret qui s'y trouvait, et indiqua

1. Flammarion, *loc. cit.*, 329.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 270.
3. *A. S. P.*, 1893, III, 145.

que les papiers en avaient été volés par un individu qu'elle décrivit, que le juge reconnut, et dont la culpabilité fut démontrée.

Le Dr Ferroul, maire de Narbonne et député de l'Aude, fit quelques expériences remarquables de lucidité avec une jeune femme nommée Anna B... qu'il mettait en état de somnambulisme. Un fait amusant a été à ce propos signalé par lui. Étant directeur de la *République Sociale,* journal socialiste de Narbonne, et ayant maille à partir avec le préfet de l'Aude, il avait pu obtenir par A..., hypnotisée, des renseignements confidentiels qu'il publia dans son journal. A la suite de cette publication, le préfet, imaginant que cette révélation était due à l'indiscrétion de deux agents du service de Sûreté, les renvoya. Il fut prouvé alors qu'ils étaient innocents. C'est uniquement par la lucidité d'Anna que M. Ferroul avait eu connaissance des faits qu'il divulguait dans son journal.

Des expériences très intéressantes ont encore été faites avec la même Anna, qui semblaient d'abord établir nettement la vision à travers les papiers opaques. Un pli fut remis où étaient ces mots : « *Votre parti certainement se tue par l'asservissement.* » Ce papier était dans une enveloppe extérieure, verte, opaque, enfermant une autre enveloppe en papier anglais et recouverte de deux feuilles de papier quadrillé. Les lignes furent lues par Anna. Grasset, l'éminent professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, donna ensuite à Ferroul une autre enveloppe opaque contenant deux vers qui furent en une minute lus par Anna[1].

Il y eut, cependant, après cette expérience, qui paraissait décisive à Grasset, une expérience négative. Une commission fut nommée, et le succès fut nul. Mais on sait qu'en général, pour des raisons diverses, les commissions scientifiques ne peuvent arriver que rarement à des conclusions formelles. Néanmoins un grave doute persiste pour les expériences du Dr Ferroul avec Anna B....

Les corps peuvent être plus opaques encore, sans que la vision soit interceptée. Mon savant ami, Abelous, professeur de physiologie à la Faculté de Montpellier, plaça dans une boîte d'un bois épais, à côté de deux plaques photographiques, non impressionnées,

1. *A. S. P.*, 1896, VI, 145.

une enveloppe blanche fermée par un cachet de cire rouge. Sous la pression du cachet la cire avait fusé tout autour en formant des bavures rouges. Un jeune homme, sensitif, hypnotisé par le Dr Marquès, vit *quelque chose de rond et de rouge qui semble dégager des rayons*. En une autre boîte, Abelous avait mis dans un écrin la médaille du professeur Grasset. Le voyant dit que c'était « *une médaille représentant une physionomie d'homme, avec une barbe et des cheveux emmêlés* ». C'était assez caractéristique de l'image du professeur Grasset. Il n'est pas probable qu'il s'agit là d'une hyperacuité rétinienne. Il semble que nous soyons en présence d'une faculté nouvelle, inconnue[1].

Le Rév. Lefroy, ne croyant nullement à la lucidité, fait une expérience avec Miss X... à Zermatt. Il écrit le mot *Heautontimoroumenos* sur un bout de papier que Miss X... ne peut pas voir. Elle dit : « *C'est un mot très long ; il y a deux M, cela commence par un H.* » Alors M. Lefroy essaie des mots plus simples, il écrit *Ink* et Miss X... dit : « *Ink* ». Il écrit *Toy* et Miss X... dit : « *Yot* »[2].

Le Dr Terrien, président de la Société de médecine de Nantes, va voir un malade à Chauché à 8 kilomètres de la ville qu'il habitait. Là divers malades le retiennent, entre autres un enfant qui en tombant d'une échelle s'était blessé au genou. Tout cela fut dit par une jeune fille de quatorze ans, qui travaillait à la couture chez Mad. Terrien, et qui avait des accès de somnambulisme[3].

M. Adamson, qui occupe une position élevée dans l'administration de l'Australie du Sud[4], ayant perdu un porte-crayon auquel il attachait grand prix, interroge une jeune fille présumée clairvoyante, qui lui déclare que l'objet a été trouvé sur la grand'route et que quelqu'un l'a ramassé, mis dans une boîte. Elle décrit la maison et

1. *Sur une observation de vision extra-sensorielle, Mélanges biologiques pour le jubilé de Ch. Richet*, Paris, Alcan, 1913, 1-5.

2. *Phantasms of the Living*, II, 1885, 655.

3. *Essai d'interprétation d'un cas curieux de vision et d'audition à grande distance chez une hystérique de quatorze ans durant l'état de somnambulisme.* (*A. S. P.*, juillet 1914, XXIV, 198-203).

4. *A. S. P.*, 1891, I, 159.

l'aspect de la personne ayant trouvé l'objet. En réalité ce porte-crayon fut rapporté le lendemain ; mais tous les détails sur la maison, la forme et la découverte du porte-crayon, puis sa mise dans une boîte, furent reconnus exacts.

Le Dr Osty a étudié dans les plus grands détails un cas admirable de cryptesthésie, un des plus complets qu'on ait encore pu constater. Mais, par suite de diverses circonstances, on ne peut donner les noms. Je prendrai donc des pseudonymes, et changerai les dates et les lieux.

Le 23 septembre 1919, M. Nicolas Cordier, conseiller municipal, célibataire, possesseur d'une assez grande fortune, adonné aux recherches botaniques, part pour aller faire une excursion botanique dans les montagnes des Vosges : mais le soir il ne rentre pas chez lui. Sa mère et les parents qui demeurent avec lui s'inquiètent : toute la nuit du 23 au 24 on cherche à avoir des détails sur son excursion. Le lendemain matin on ne le revoit pas. On sait seulement qu'à 3 heures deux passants l'ont aperçu dans la montagne, en une région accidentée, et relativement dangereuse. Alors on fait des recherches plus actives ; non seulement la police, mais encore des soldats du régiment voisin explorent les ravins, les vallons abrupts ; on ne trouve aucun indice. Les journaux de la localité, et même les journaux de Paris, mentionnent la disparition de M. Cordier. Sa famille promet une récompense de 5.000 francs à celui qui pourra découvrir le corps, et les recherches, assidues, persistantes, continuent du 23 septembre au 7 octobre.

Le 7 octobre, en désespoir de cause, le frère de M. Cordier adresse une lettre au Dr Osty, en le priant d'essayer la clairvoyance de quelque somnambule. M. Osty, averti par un télégramme, est à peine au courant des conditions dans lesquelles M. Cordier a disparu. On lui envoie quelques vêtements habituels de M. Cordier ; il prend simplement une jarretelle, et, sans autre objet, sans donner la moindre indication sur la personne et sa disparition, met la jarretelle entre les mains de Mad. M..., endormie. Mad. M... tout de suite dit qu'il s'agit de quelqu'un, qu'elle décrit assez exactement, qui a été dans la montagne, qui avait des touffes d'herbes à la main, et qui a été précipité dans un ravin qu'elle décrit,

en mentionnant un lac, et en fournissant quelques indications.

Nouvelles indications plus précises le 8 octobre, et enfin, le 9 octobre, grâce aux renseignements donnés par Mad. M... au Dr Osty, et transmis par M. Osty au frère de M. Cordier, on retrouve le cadavre fracassé de M. Nicolas Cordier.

D'autres détails, très exacts, ont été donnés, que je ne puis indiquer ici. Il me suffit de constater qu'il est *absolument impossible* que Mad. M... ait pu, par la voie normale de la connaissance, savoir : 1° qu'il s'agissait de M. Cordier ; 2° qu'il avait été dans la montagne ; 3° en quel endroit précis il était tombé.

La prime de 5.000 francs n'a été attribuée à personne, puisque c'est la famille, qui, guidée par les indications de M. Osty, a fait la recherche et la découverte du corps. Je ne sais pas si Mad. M... qui y avait cependant quelques droits, a touché cette prime.

M. Suhr cite le cas d'un sieur Balle[1] magnétisé par Hansen, un avocat de Copenhague. M. Balle, hypnotisé, fait un voyage (imaginaire) pour aller retrouver la mère de M. Suhr à Roeskilde. Balle la voit légèrement malade, au lit, dans la rue Skromagerstrade. M. Suhr croit que c'est une double erreur, mais il a été prouvé que la mère de M. Suhr, contrairement à toute prévision, était malade rue Skromagerstrade. M. Balle n'avait jamais été à Roeskilde. Deux autres cas de clairvoyance ont été donnés par M. Balle.

Voici un très beau fait de cryptesthésie somnambulique qui vient de m'être adressé par Madame D... une femme de haute élévation morale et de grande intelligence.

Mad. D... va, pour la première fois de sa vie, en compagnie de sa fille, Mad. R..., consulter une somnambule (qui ne peut savoir son nom), à propos d'un vol qui vient de lui être fait. La somnambule lui dit : « *C'est le nom d'un mort qui a servi à pénétrer chez vous, et quel mort ! Un vrai héros, extraordinairement courageux, et qui a fait plus que son devoir. Il s'est sacrifié pour un autre.* » Tout cela était absolument exact, dépassant de beaucoup soit le hasard, soit la saga-

1. Cité par H. Sidgwick (*P. S. P. R.*, VII, 1892, 366.

cité. Le fils de Mad. D... avait été mortellement blessé au Bois de la Caillette, en se portant, sous un affreux bombardement, au secours d'un de ses hommes, blessé. En 1919, le jour anniversaire de cette mort glorieuse, un individu s'était introduit chez Mad. D..., en se disant l'ami de Marcel D..., le fils de Mad. D..., et il avait dérobé, en attendant Mad. D..., un tableau, un Corot, auquel Mad. D... attachait un grand prix.

La lucidité de la somnambule a été plus loin encore, jusqu'à la prémonition. Elle a dit que le tableau était un paysage, que le voleur avait donné son nom, et que le tableau serait rapporté à Mad. D... : *car c'est le mort qui l'a voulu.* Et en effet, ce qui est bien singulier, le voleur avait donné son véritable nom, et le lendemain il faisait rapporter chez Mad. D... le tableau volé.

Dans le *grand hypnotisme* spontané de Charcot (qui est la manifestation d'une attaque d'hystérie) il y a eu parfois accès de lucidité et de cryptesthésie. Les faits de *voyance* allégués dans les vies des saints se rapportent le plus souvent à leurs périodes de crises ou d'extases, quelle que soit la forme que prenne l'accès (catalepsie, léthargie, convulsions). Les démoniaques qui parlaient des langues inconnues (?), qui devinaient les pensées de leurs interlocuteurs (?), nous fourniraient l'occasion de citations nombreuses. Mais il y avait tant de crédulité et d'aveuglement chez les juges qu'on ne peut guère, scientifiquement, en faire état.

Voici, à cet égard, une observation plus moderne due au Dr Fanton[1]. A Marseille, il reçoit de M. X... habitant Genève, une lettre dans laquelle M. X... lui annonce son retour. En même temps, M. Fanton est appelé auprès de Mad. X... habitant Marseille et en proie à une violente attaque hystéro-cataleptique. Dès l'entrée de M. Fanton, Mad. X... lui dit : « *Vous mangiez de l'omelette et vous faites dire que vous n'êtes pas chez vous!* » ce qui était exact. Mad. X... ajoute : « *Mon mari vous a envoyé un télégramme et vous dit qu'il arrive, mais il n'arrivera pas, car il s'endort dans le train* ».

Cependant Mad. X... ne pouvait rien savoir, ni de l'omelette, ni

1. *A. S. P.*, décembre 1910.

du télégramme de M. X..., ni surtout du fait singulier, qui s'est vérifié (prémonition), que M. X... s'endormirait dans le train (à Culoz).

J'ai rapporté une expérience de lucidité remarquable obtenue par moi il y a très longtemps. Elle m'a énormément frappé. Et, pendant près de trente ans, je n'ai rien pu obtenir de semblable. Etant très jeune étudiant, à l'Hôtel-Dieu, je magnétisais une jeune fille convalescente, mais qui était encore à l'hôpital. Un jour j'amène avec moi un de mes camarades, étudiant américain, *qui n'était jamais venu à l'Hôtel-Dieu encore*, et je dis à T... endormie : « *Connaissez-vous le nom de mon ami?* » Elle se met à rire. Alors je dis : « *Regardez... quelle est la première lettre de son nom?* » — « *Il y a cinq lettres*, dit-elle, *la première est H, puis E, je ne vois pas la troisième, la quatrième est R, et la cinquième N.* » — Mon camarade s'appelait Hearn[1].

J'ai fait avec certains sujets hypnotisés, en particulier avec Alice, des expériences de voyage, comme agissaient les anciens magnétiseurs avec leurs sujets, et parfois le succès fut étonnant.

Alice va visiter la maison de M. C..., au Mans, maison que je ne connais pas, mais que connaît très bien M. P. Renouard, présent à la séance. Elle voit un jardin avec des murs et une balançoire (détail exact, mais que P. Renouard ignorait, car la balançoire avait été mise depuis qu'il avait été au Mans). Elle voit une pendule à colonnes, qu'elle décrit assez exactement pour que je puisse faire le dessin. Après ce dessin (voy. plus loin fig. 2 et 3, p. 152), P. Renouard dessine la pendule qui se trouve réellement dans le salon de M. C...

Un autre jour, Alice décrit la maison du Dr P. Rondeau (qui est présent). *Sur la cheminée des draperies, un cadran, un personnage appuyé sur le bois, qui regarde le cadran, et dont on voit l'épaule. Un grand tableau, qui représente un paysage. Entre la ville et la mer, quelque chose de pointu, comme une tourelle ou le toit d'une église...* De fait, dans la maison de campagne de M. Rondeau, qu'Alice n'a jamais vue ni pu voir, il y a une cheminée et une statue (Pénélope)

1. *Phant. of the Living*, II, 1886, 665.

dont l'épaule est en saillie et dont la tête est tournée vers le cadran. Le tableau est une copie d'un tableau de Canaletti qui représente

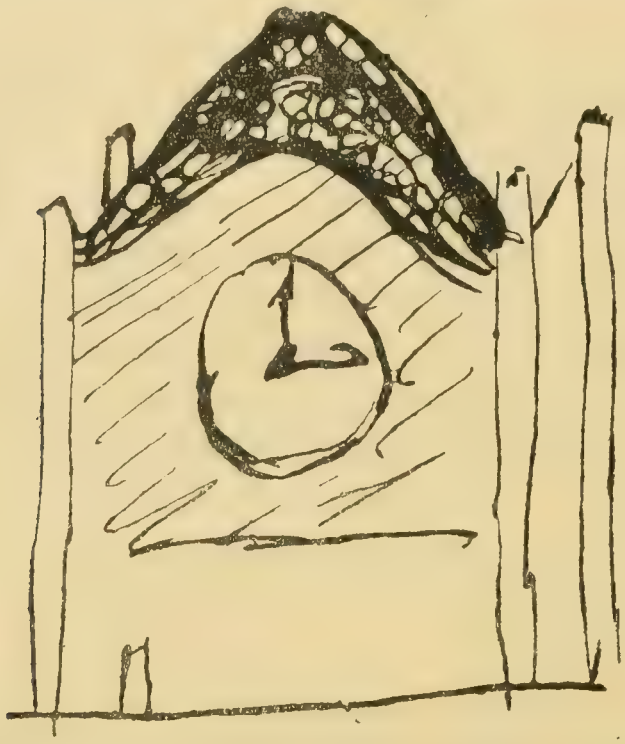


Fig. 2. — Pendule que je dessine grossièrement (d'après les indications d'Alice).

Venise. Au premier plan le canal, au second plan se détache l'église San Georgio Maggiore.

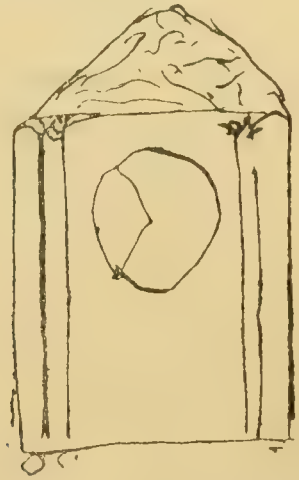


Fig. 3. — Pendule réelle de la maison de M. C..., dessinée par Ph. Renouard.

Certains faits de lucidité m'ont été donnés par Léonie B...[1], très

1. Léonie B... est cette personne avec laquelle le Dr Gibert du Havre, et Pierre Janet, ont essayé de prouver qu'on peut provoquer le sommeil à distance.

rarement d'ailleurs, encore que j'aie beaucoup expérimenté avec elle.

Un jour, Pierre Janet lui fait faire, quand elle était au Havre, *un voyage*, dans le sens que les anciens magnétiseurs attachaient au mot voyage. Elle va (dans son rêve hypnotique) à Paris, — M. Gibert étant parti pour Paris où j'étais alors, — pour me voir, et voir M. Gibert. Tout d'un coup, elle dit : « *Ça brûle* ». P. Janet essaye de la calmer. Elle se rendort et se réveille de nouveau en disant : « *Mais, M.* Janet, *je vous assure que ça brûle* ».

En effet, à 6 heures du matin, quelques heures auparavant, mon laboratoire de la rue Vauquelin était, le 15 novembre, détruit par un incendie. Janet avait endormi Léonie ce même jour, à 17 heures, et à cette heure-là personne au Havre ne pouvait connaître l'incendie[1].

Léonie m'a donné un jour un magnifique exemple de lucidité, encore qu'il ne s'agisse que d'une lucidité accidentelle plutôt qu'expérimentale, et que les détails donnés par elle portent sur des faits minuscules. Expérimentant un soir avec elle, sans aucun succès d'ailleurs, sur les cartes et les chiffres, je lui parle de mon ami J.-P. Langlois, et je lui demande : « *Qu'est-ce qui lui est arrivé, à M. Langlois ?* » Alors, très vite, elle me dit (peu respectueusement) : « *Il s'est brûlé la patte. Pourquoi ne fait-il pas attention quand il verse ? — Quand il verse, quoi ? — Une liqueur rouge dans un petit flacon... Sa peau a soufflé tout de suite.* » Or rien n'était plus exact. Deux heures auparavant, en préparant une solution d'hypobromite de soude, J.-P. Langlois, qui était mon chef de laboratoire, avait versé trop rapidement du brome (liqueur rouge) qui s'était répandu sur sa main et sur son avant-bras. La brûlure instantanée avait provoqué immédiatement la formation d'une phlyctène assez étendue. Or Léonie n'avait pu aller au laboratoire, et personne, venant du laboratoire, n'était venu chez moi. J'étais alors seul à Paris, et je n'avais rien dit à qui que ce soit de ce petit accident survenu deux heures auparavant.

1. A propos de cet incendie, il y a eu deux prémonitions bien intéressantes (prémonitions ou monitions : car l'heure du rêve n'est pas déterminée). Dans cette nuit du 14 au 15 novembre, mes deux plus intimes amis, H. Ferrari et J. Héricourt, ont rêvé l'un et l'autre, indépendamment l'un de l'autre, qu'il y avait de grandes flammes, et le feu.

Le Dr Backmann (de Kalmar, Suède) a observé une jeune fille, Alma L..., servante chez lui, qui lui a donné de fréquents exemples de lucidité en sommeil hypnotique[1]. Dans un cas très intéressant, et qui semble indiquer plus que de la lucidité, Alma est priée d'aller chez le directeur général du pilotage, à Stockholm où elle n'avait jamais été. Elle voit le directeur assis devant sa table à écrire et décrit exactement la chambre où il se trouve. Alors on donne à Alma l'ordre formel de saisir le trousseau de clefs qu'Alma avait vu sur la table, de serrer les clefs, et de mettre son autre main sur l'épaule du directeur pour attirer son attention. Alma déclare que le directeur général faisait attention à elle. Le directeur, qui n'avait pas la moindre idée qu'on faisait sur lui une expérience, dit plus tard qu'il avait ressenti quelque chose de singulier au jour et à l'heure en question. Il était assis, occupé à un travail, quand, sans aucune espèce de raison, ses yeux tombèrent sur le trousseau de clefs, posé près de lui sur la table, et cependant il n'avait jamais eu l'habitude de les poser là. Il entrevit alors comme une forme de femme. Pensant que c'était la femme de chambre, il n'y attacha pas d'importance. Mais, le fait se répétant, il appela et se leva pour voir ce qui se passait. Or, personne, ni sa servante, ni aucune femme, n'était venu dans la chambre. Il n'observa d'ailleurs aucun bruit, ni aucun mouvement venant du trousseau de clefs.

Un individu ayant été arrêté pour un meurtre, un des sujets du Dr Backmann, Agda Olsen, décrivit très exactement la maison où le crime avait été commis, et, quoique n'ayant jamais vu le meurtrier, elle dit que celui-ci avait une cicatrice à la main droite. Le constable de Kalmar, M. Ljung, qui avait interrogé l'assassin, n'avait pas d'abord constaté de cicatrice, et c'est après que le Dr Backmann le lui eût dit qu'il a vérifié qu'en effet cet individu, à la suite d'un ancien abcès, disait-il, avait une cicatrice à la main droite.

Alma ayant donné de notables preuves de lucidité, je résolus, avec Fr. et A. Myers, d'aller à Kalmar, pour faire quelques expériences avec elle. Voici le cas intéressant de lucidité qu'elle me présenta,

1. *A. S. P.*, 1892, II, 98.

tel qu'il a été raconté par Fr. Myers, dont la sagacité et la perspicacité étaient irréprochables [1].

« M. Richet me remit une lettre qu'il venait de recevoir, et que je ne connaissais pas, et sortit de la pièce où Alma, hypnotisée, était interrogée par le Dr Backmann. Alma dit : « *L'auteur de cette lettre exprime un désir. Il est question de quelque chose en métal ; l'objet de métal peut s'ouvrir et se fermer. C'est une question de temps et d'opportunité. C'est quelque chose de scientifique qui sera déterminé.* » Or, cette lettre était de V. Tatin avec qui j'expérimentais en ce moment (avril 1891) sur les aéroplanes. Il était dit dans cette lettre : « *Nous avons essayé la petite machine*; *elle tournait toujours du même côté. Nous avons eu un temps satisfaisant. Le fonctionnement des lames était parfait.* »

Il va de soi que je n'avais jamais parlé à M. Backmann de mes essais d'aviation (1891), tenus par moi extrêmement secrets.

Évidemment la réponse d'Alma n'est qu'un succès incomplet : pourtant il est difficile de n'y voir qu'une simple coïncidence. Mais Alma, par le fait de notre présence sans doute, était alors dans un état d'assez grande émotion. Lorsqu'elle était seule avec le Dr Backmann, elle était peut-être plus lucide. Elle a lu une fois la première lettre *H* du mot écrit par le Dr Kjelmann, dans la salle voisine, une autre fois, le mot écrit étant *Land* (pays) elle a dit : la première lettre *M*, la seconde *A*, la troisième *R* ou *N* et le mot suggère l'idée de printemps. Ce n'est pas très démonstratif, mais on verra bientôt, en étudiant les magnifiques cryptesthésies de Mad. Piper, que la lucidité peut aller beaucoup plus loin.

Les preuves de lucidité données par la reproduction ou la description des dessins enfermés dans des enveloppes opaques, sont de très grand intérêt : elles ont maintes fois conduit à des résultats remarquables. Mais là, plus que pour toutes autres épreuves de lucidité peut-être, il faut se mettre en garde contre deux causes d'erreurs possibles :

A. Une inconsciente assistance donnée au sujet lucide ;

B. La possibilité d'une coïncidence fortuite.

1. Fr. Myers, *Notes sur une visite à Kalmar*, *A. S. P.*, 1892, II, 160.

A. Il faut s'abstenir, quand on connaît le dessin enfermé, de tout signe d'approbation ou d'impatience. C'est très difficile. En effet, quand on voit le sujet pendant une heure, deux heures, et parfois davantage, tâtonner, questionner, hésiter douloureusement, on est tenté d'en avoir pitié, et naïvement de l'aider *pour que l'expérience réussisse*. Il est pourtant nécessaire de rester absolument impassible. On n'arrive qu'à grand'peine au mutisme absolu, à l'immobilité absolue ; car on est tenté de renforcer les bons résultats, de corriger les mauvais. On se tait dans un silence désapprobateur quand le sujet est en mauvaise voie : on l'encourage à continuer quand il est en bonne voie. J'en parle par expérience. Ce n'est pas sans de longues études qu'on peut arriver, imparfaitement peut-être, à cette glaciale impassibilité. Et je suppose que les personnes moins expérimentées que moi ne pourraient pas toutes et toujours garder la même attitude silencieuse et impartiale.

Aussi le meilleur moyen pour obtenir, dans ces épreuves de lucidité, des expériences irréprochables, me paraît-il être d'ignorer totalement quel est le dessin enfermé dans l'enveloppe. Il est vrai qu'on exclut ainsi la transmission mentale, et qu'il ne reste plus d'autre explication du succès que la cryptesthésie non télépathique. Mais, ainsi que je l'ai dit, la transmission mentale n'est qu'un cas particulier de la lucidité, et je serais disposé à croire que, si l'on paraît réussir mieux avec la transmission mentale qu'avec la lucidité sans transmission mentale, c'est bien souvent parce que, connaissant la réponse qu'on veut obtenir, on opère avec moins de rigueur.

B. L'hypothèse du hasard et de la coïncidence fortuite, malgré la parfaite similitude entre le dessin enfermé et le dessin reproduit, n'est pas négligeable.

Voici à cet égard une constatation instructive. J'avais fait deviner aux divers sujets sur qui je tentais des essais de lucidité environ 180 dessins [1]. Sur ces 180 dessins, j'ai eu maints échecs ; mais,

1. Je ne donne pas ici le détail de ces expériences, et je me contente de résumer ici le mémoire qui a paru dans *P. S. P. R.*, 1888, XII, 18-168. *Relation de diverses expériences sur la transmission mentale, la lucidité, et autres phénomènes non explicables par les données scientifiques actuelles*.

somme toute, 20 succès, dont quelques-uns absolument remarquables.

Alors j'ai, par une série de combinaisons, dans le sens des combinaisons mathématiques, associé ces dessins les uns aux autres, et je suis arrivé à réaliser ainsi 5.408 tirages dans lesquels, pour l'association de deux dessins quelconques, le hasard était seul en cause. Le nombre des succès a été 192, et sur ces 192 il y en eut 10 qui étaient tout à fait remarquables comme identité. Par conséquent le hasard m'a donné (pour 100 épreuves), 3,5 succès : et la lucidité 12. La différence est notable, mais moins grande qu'on n'eût pu le supposer *a priori*.

Remarquons d'ailleurs qu'à ces expériences il est presque impossible d'appliquer rigoureusement le calcul des probabilités, car, pour juger si un dessin a été plus ou moins exactement reproduit, l'appréciation d'un échec ou d'un succès est éminemment arbitraire, tandis que, si, au lieu de prendre des dessins, on prend des cartes à jouer ou des nombres, la probabilité se calcule facilement.

D'ailleurs, on pourra juger tout à l'heure à quel point il est difficile d'admettre le hasard pour quelques-uns des succès.

Je ne peux, bien entendu, citer toutes mes expériences relatives aux dessins, ni reproduire tous les dessins, ce qui serait pourtant presque nécessaire.

Alice, qui n'est pas un médium professionnel, et qui n'a jamais été endormie que par moi, m'a donné de très beaux cas de lucidité.

Un jour, ayant fait chez lui, pour le soumettre à Alice, devant moi, un dessin, J. Héricourt a choisi un passe-partout de photographie ayant la forme suivante (fig. 4, p. 158).

Alice dit : « *C'est un médaillon, un ovale dans le cadre, une tête d'homme. Il a des soutaches transversales sur le devant, c'est montant, et cela ferme. Il y a six ou sept soutaches transversales. Il n'a pas la tête nue, mais un képi. Ce képi a trois galons. Aux manches quatre galons, qui sont en bas de la manche, circulaires. C'est la figure de quelqu'un qui est maigre, peut-être assis. Je le reconnais, mais je ne peux pas dire qui c'est.* » (Fig. 5, p. 158.)

L'expérience est admirable, car la ressemblance est absolue entre la description de la photographie et la photographie *dont le cadre seul avait été dessiné*, et remis à Alice, en enveloppe cachetée. Cette photographie, qu'Héricourt avait sous les yeux en dessinant le passe-partout, est sa photographie, à lui, en uniforme militaire. Alice ne l'avait jamais vu ainsi, et ne savait pas qu'il avait été militaire. Si l'on pouvait déduire une conclusion, on dirait qu'il y a eu là télépathie et non lucidité. Alice a vu l'ancienne

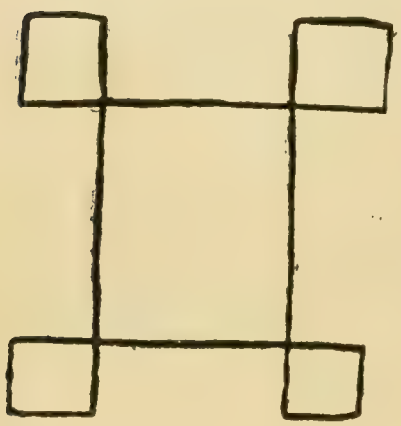


Fig. 4 et 5. — Cadre de photographie qui avait été mis dans une enveloppe opaque cachetée, et dans laquelle Alice a vu la photographie suivante (fig. 5) qui n'était pas dans l'enveloppe, mais qui, chez M. Héricourt, était placée dans le cadre. Il y a donc eu deux cryptesthésies successives.

pensée d'Héricourt, mais nullement le dessin qui était dans l'enveloppe.

Dans une autre expérience faite avec Alice, était présent mon éminent ami Th. Ribot, directeur de la *Revue Philosophique*. Ribot avait apporté une photographie dans une enveloppe opaque. Je dis à Alice qu'il s'agit de la photographie d'une ville.

Alice dit : « *Ce n'est pas seulement une rue : c'est l'ensemble d'une ville. Ce que l'on voit le plus, c'est une grande maison. On a voulu prendre cette maison plutôt que le reste. Elle domine le reste. Il faut monter pour aller à la maison et passer à gauche en faisant un tour.* »

Et la photographie (de la ville de Tolède) est tout à fait conforme à cette description donnée par Alice.

Le dessin suivant (fig. 6) (que j'ignore absolument) m'a été remis par H. Ferrari, qui n'est pas présent. L'expérience est sans défaut; et le résultat excellent (fig. 7). Tout commentaire est inutile.

M. Hanriot me remet un dessin fait d'un trait léger, le papier est en triple dans une enveloppe fermée. J'en

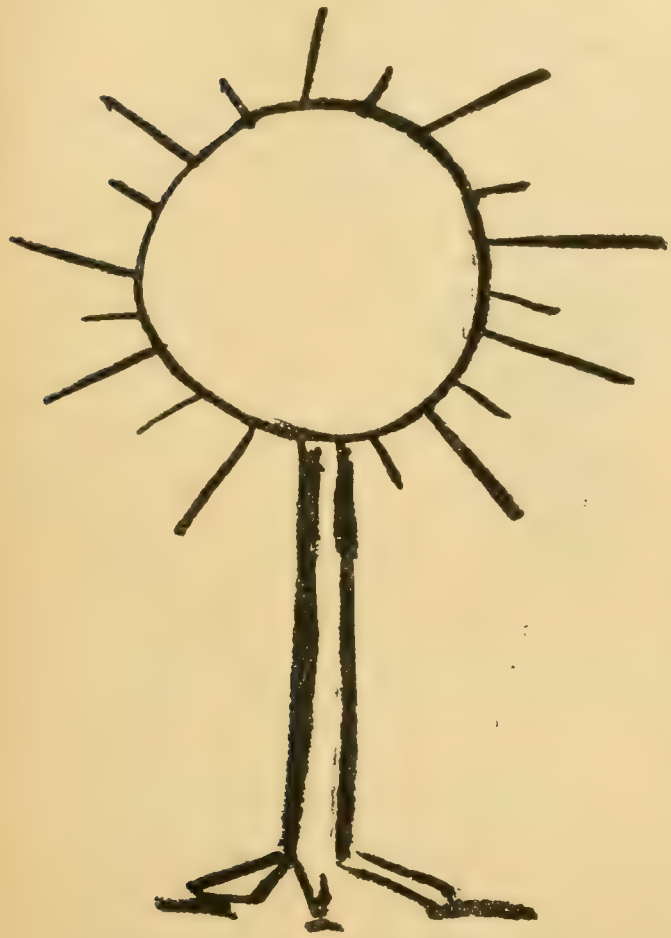


Fig. 6 et 7. — Dessin donné par H. Ferrari. Je l'ignore absolument. Ferrari est absent. Le dessin a été mis dans une enveloppe opaque, et choisi parmi vingt enveloppes opaques.

Dessin reproduit par Alice. La similitude est saisissante.
D'après les conditions irréprochables de l'expérience, c'est donc ou le hasard ou la cryptesthésie.

ignore absolument la nature. Alice en fait une description confuse, mais très nettement cette description éveille en moi l'idée d'un serpent. Alice avait dit : « *Des ronds entrelacés comme de petits anneaux le long de la tige, comme une ancre.* » Alors je pense à la marque de librairie des éditions d'A.-A. Renouard, mon arrière-grand-père, et je la dessine.

Le dessin d'Hanriot était l'image d'un serpent.

Le 24 janvier 1888, je donne à Alice trois dessins que j'ignore :

A. — Une épée : elle dessine deux fleurets, réunis ensemble.

B. — Un tambour : elle dit un chapeau.

C. — Un chapeau : elle ne dit rien.

Eugénie, somnambule professionnelle, qui souvent donne de bons

Fig. 8. — Dessin (une grappe de raisin) mis dans une enveloppe opaque, et dont j'ignore le contenu.

Dessin fait par Alice. Successivement elle a fait cinq dessins (que je ne donne pas ici, *brevitatis causa*) s'approchant de plus en plus du résultat final.

exemples de lucidité, dit : « *C'est une tête de cheval, une petite tête de mouton ou de bœuf.* »

Or, le dessin original représentait une silhouette de gazelle[1].

Fig. 9.

Dernier dessin donné par Alice pour la grappe de raisin.

1. *Experiments in Thought transference, P. S. P. R.*, 1888, XII, 169-216.

Mais je ne puis insister davantage, car il faudrait entrer dans trop de détails, hors de proportion avec les autres phénomènes métapsychiques.

Ces expériences faites avec Eugénie et Alice sur des dessins ont un intérêt tout spécial, car il ne peut pas être question de télépathie, ni de transmission mentale : c'est de la cryptesthésie. Si l'on suppose que les rayons lumineux peuvent filtrer à travers les corps opaques, cette prodigieuse hyperesthésie rétinienne serait évidemment une modalité de la cryptesthésie.

Je ne citerai que ces six exemples :

DESSINS ENFERMÉS DANS L'ENVELOPPE	DÉSIGNATION
1° Une table.	1° Un ovale avec un bâton (Eugénie).
2° Une ancre.	2° Une épée en croix —
3° Une bouteille.	3° Un oiseau avec une tête et un cou —
4° Un valet de cœur.	4° Une croix de Malte (Alice).
5° Une épée.	5° Des fleurets —
6° Un chapeau et un tambour.	6° Un chapeau —

M. Schmoll et M. Mabire ont fait 121 expériences de dessins, peut-être dans des conditions moins rigoureuses, puisque le sujet qui devinait était entouré de plusieurs personnes qui savaient toutes quelle était la nature du dessin à reproduire par vision mentale. Et en outre ce dessin n'était pas enfermé dans une enveloppe hermétiquement opaque : mais le papier était tout ouvert, le sujet ayant le dos tourné et les yeux fermés.

Les résultats ont été parfois excellents. Sur 121 expériences, il y eut 6 succès très remarquables ; ce qui dépasse la limite du hasard ; sans que cependant l'excès soit bien considérable.

B. — *Conclusions.*

En étudiant de près ces exemples de cryptesthésie (que j'aurais pu rendre beaucoup plus nombreux) on en trouvera sans doute quelques-uns qu'on jugera peu démonstratifs. Il en est qui peuvent être dûs au hasard : il en est d'autres qu'explique une expérimentation défectueuse. Mais il y en a tant qui ont été si bien observés, et avec tant de scrupuleuse exactitude, que le doute est impossible.

Dans l'ensemble, il est inadmissible que cette immense et répétée

erreur se soit prolongée depuis près d'un siècle, propagée par des savants illustres de tous les pays, acceptée par des incrédules, soumise à des contrôles multipliés. Le hasard ne joue pas dans les expériences un rôle assez considérable pour que des probabilités d' $\frac{1}{1.000}$, d' $\frac{1}{10.000}$ interviennent sans cesse. Loin de là. Nous nous mouvons dans des probabilités bien plus fortes. L'événement qui a $\frac{1}{1.000}$ de probabilité en fait ne se produit pas.

On n'a peut-être pas suffisamment réfléchi à ceci : c'est que, dans la vie quotidienne, les événements improbables ne se produisent que rarement. Nous évoluons dans l'enchaînement de petits événements très probables. Les visites que je reçois, les lettres qui m'arrivent, les personnes que je rencontre, les nouvelles qu'on me donne, ne sont que très rarement invraisemblables. Le probable et le vraisemblable mènent notre vie. C'est un truisme et une naïveté que de le dire ; mais cependant il faut le dire.

De là, en effet, une conséquence qui s'impose : c'est que *nous ne prévoyons pas l'invraisemblable.* Donc, quand, par le fait de quelque cryptesthésie monitoire ou prémonitoire, l'invraisemblable est annoncé et prévu, c'est qu'il y a une raison d'être à cette indication. Et cette raison d'être, c'est l'avertissement donné à notre inconscience par quelque vibration inconnue.

Pour prendre, parmi des centaines de monitions, un exemple concret, M. Fraser Harris voit par la pensée sa femme causant avec un mendiant qui tient un balai, au moment même où sa femme cause avec un mendiant tenant un balai. Voilà un fait assez peu probable, auquel M. Harris n'aurait certainement pas pensé, si quelque chose n'avait pas provoqué dans son cerveau cette image.

Il est absurde de dire : c'est le hasard. C'est à peu près comme si l'on avait tendu sur la route une corde. Qu'un bicycliste vienne à tomber en ce point, on ne dira jamais : c'est le hasard qui l'a fait tomber. On en conclura avec raison que, s'il est tombé, c'est à cause de la corde. Il n'y a pas d'effet sans cause. Annoncer un fait invraisemblable et voir se réaliser ce fait invraisemblable, cela ne peut être dû qu'à la cryptesthésie, car, dans le cours de notre existence, — sauf exception, bien entendu — nous ne prévoyons pas l'invraisemblable, et l'invraisemblable ne se produit pas.

Si je fais une expérience sur le poids atomique de l'argent et que je trouve 108,4, je ne vais pas attribuer le résultat au hasard. Si j'interroge STELLA et que je lui demande le nom du fils de N... et qu'elle me réponde JEAN, pourquoi vais-je dire : « *C'est le hasard* » plus que je ne l'eusse dit pour avoir trouvé 108,4 au poids atomique de l'argent ?

Certes, il eût été préférable, au lieu d'opérer avec des dessins, des voyages, des prénoms, des événements quelconques, d'expérimenter uniquement avec des cartes ou des nombres, car les indications de cartes et de nombres comportent des calculs mathématiques rigoureux ; mais il faut savoir que les somnambules se prêtent malaisément à ces sortes d'expériences. M. OSTY dit avec raison que c'est alors demander à la lucidité ce qu'elle ne peut pas donner.

Quand j'essaye de faire deviner des cartes ou des nombres à LÉONIE, je n'ai que des échecs piteux (peut-être parce que sa volonté intervient, qui masque les enseignements de son sens cryptesthésique), tandis que, s'il s'agit d'un incendie de mon laboratoire, ou de la brûlure de mon ami LANGLOIS, elle dit la réalité très exactement, (sans d'ailleurs que je lui en aie fait la demande) avec une précision telle que la probabilité (encore qu'elle ne puisse être exprimée par un nombre déterminé) est très faible.

Les faits de lucidité chez les somnambules se présentent le plus souvent avec la même imprévoyabilité que la chute des aérolithes. On ne peut pas, — sauf en de rares circonstances, — compter sur le succès quand on expérimente, pas plus qu'on ne peut escompter, à heure dite, en un endroit précisé par avance, l'arrivée d'un bolide.

Des choses vraies, inaccessibles à nos sens normaux, sont indiquées, mais souvent — ce qui est fâcheux — ce ne sont pas des réponses précises à des questions précises. Les somnambules (et aussi les médiums) ne répondent pas exactement aux questions qu'on leur pose, et, tout en disant des choses vraies que leurs sens normaux n'ont pu leur faire connaître, disent des choses *à côté*.

Je l'avoue, il est regrettable qu'avec les sujets hypnotisés, dont la sensibilité morale est très aiguë, on ne puisse agir comme on ferait avec une machine à calculer. Mais *un voyage* les intéresse beaucoup

plus que l'indication d'un huit de pique. Ils s'intéresseront plus à une maison qui brûle ou à un bateau qui arrive, qu'à compter le nombre de points noirs qu'il y a sur une carte. Je reconnais que c'est malheureux, mais il faut accepter les conditions des expériences.

Elles sont décisives, ces expériences. A elles toutes seules, elles suffiraient pour établir solidement cette supérieure et mystérieuse faculté de connaissance que j'ai appelée la cryptesthésie. On va voir que les expériences faites avec les médiums l'affirment avec plus de force encore.

§ 3. — CRYPTESTHÉSIE SPIRITIQUE

A. — *Exposé des faits.*

Nous appelons cryptesthésie *spiritique* la cryptesthésie expérimentale qui se manifeste dans les expériences de spiritisme.

Précisons ce qu'il faut entendre par expérience spiritique.

Le spiritisme est une théorie d'après laquelle les morts n'ont pas perdu la conscience. Leur âme continue à exister sous forme d'*esprit*. Ces esprits, âmes des morts, peuvent entrer en communication avec les vivants, grâce aux médiums.

Par définition, nous dirons que l'état spiritique est un état psychologique tel que l'individu avec lequel on expérimente, et qu'on appelle médium, gardant ou ne gardant pas la nette conscience de sa personnalité normale, fait des mouvements (parole, écriture, mouvements ou bruits dans la table, manœuvres de la planchette) qui ne sont pas voulus par lui. *Il prétend qu'une personnalité autre que la sienne agit sur lui et l'influence.*

Cette définition, bien entendu, ne préjuge rien quant à la réalité objective de cette personnalité étrangère. Nous examinerons la question plus tard avec tous les détails nécessaires. Dans ce chapitre nous n'en indiquerons que les résultats au point de vue de la cryptesthésie, sans traiter de son mécanisme.

Autrement dit, nous rechercherons si, chez les médiums, dans des expériences instituées à cet effet, il y a, par un procédé quelconque, révélation ou indication de faits que leur intelligence humaine normale ne pouvait connaître, c'est-à-dire cryptesthésie.

Que ce soit par des raps (vibrations sonores de la table), par des messages écrits automatiquement, par l'écriture directe, par des voix entendues, par des paroles prononcées, il importe peu, pourvu que le fait de cette *connaissance supra-normale* soit dûment constaté.

Or le fait est établi par des preuves si abondantes, si indiscutables, qu'on est surpris de voir qu'il a été nié et contesté. Il est vrai qu'il n'est contesté et nié que par des gens qui n'ont ni expérimenté, ni lu, ni étudié, ni réfléchi.

La cryptesthésie, rendue assez probable par les expériences sur les individus normaux, extrêmement probable par les expériences sur les hypnotisés, devient d'une évidence éblouissante quand on étudie sa modalité dans les expériences de spiritisme.

« J'ai amené, dit Richard Hodgson, résumant ses expériences avec Mad. Piper, au moins *cinquante personnes* que je savais étrangères à Mad. Piper, et j'avais pris toutes les précautions possibles pour l'empêcher d'obtenir des renseignements sur ces personnes[1]. A la plupart il fut parlé de faits qui ne pouvaient certainement pas être connus de Mad. Piper. On se servit même, pendant plusieurs jours, de *détectives* pour s'en assurer. »

En étudiant les comptes rendus de ces innombrables séances, on voit que plus de deux cents noms différents ont été dits correctement. Il m'est par conséquent impossible de les mentionner ici, même en résumé. A moins de supposer cette prodigieuse absurdité de la mauvaise foi ou de l'imbécillité, aussi bien de M. Hodgson que de M. Hyslop, on est forcé d'admettre, comme deux cents fois démontrée, la cryptesthésie chez Mad. Piper.

Il faudrait un volume pour résumer tous les récits de cryptesthésie que R. Hodgson nous a transmis. Après avoir lu les comptes rendus détaillés de ces expériences, il est vraiment impossible de mettre en doute la cryptesthésie. Et d'ailleurs il apparaît bien que, si en général cette cryptesthésie est télépathique (ce qui s'explique parce que, lorsqu'on fait une question, on connaît la

1. A côté de ces nombreux faits, si bien étudiés, mon témoignage personnel est sans intérêt. Il me sera permis de dire cependant que, dans l'expérience que j'ai faite avec Mad. Piper (je ne l'ai vue qu'une fois), elle m'a indiqué, après maintes erreurs diverses, le nom d'un petit chien, Dick, que j'avais eu dans mon enfance, nom qu'elle ne pouvait absolument pas connaître par les voies sensorielles normales.

réponse qu'il convient de faire) elle ne l'est pas dans certains cas, comme par exemple quand M. Thaw apporte à Mad. Piper des cheveux dans un papier. Mad. Piper dit que c'était un sachet religieux, et c'était vrai. M. Thaw s'était trompé dans la remise de l'objet.

Si, parmi les médiums puissants au point de vue objectif, les plus remarquables ont été Florence Cook, Home et Eusapia, on peut affirmer qu'au point de vue subjectif, pour manifester une cryptesthésie intense, le plus puissant a été certainement Mad. Piper.

R. Hodgson, William James, James Hyslop, P. Bourget, Fr. Myers, Mad. Verrall, sir Oliver Lodge, ont eu avec elles de nombreuses séances et ont conclu formellement, indiscutablement, à la télépathie.

Voici ce que dit Myers[1].

« Les faits à moi personnels, et accessibles — bien que je ne pense pas qu'ils l'aient été — par des documents imprimés, ou par des collusions et des enquêtes, n'ont pas été indiqués en plus grand nombre que les autres : des messages me furent donnés comme émanant d'un ami mort depuis nombre d'années, et certaines circonstances indiquées, dont Mad. Piper était dans l'impossibilité d'avoir connaissance. Je connais des faits énoncés, qui furent supprimés comme trop intimes. La relation d'un ou deux de ces faits est plus concluante en faveur d'une connaissance supranormale[2] que la mention de douzaines de noms de personnes diverses, que le consultant n'avait aucun motif de taire.

« Tous les observateurs s'accorderont à affirmer que beaucoup des faits énoncés ne peuvent avoir été connus même par un habile *détective* et que pour les autres faits il eût été nécessaire de faire des dépenses de temps et d'argent invraisemblables. »

« Je suis absolument certain, dit William James, comme je le suis de n'importe quel fait personnel, que Mad. Piper connaît, pendant sa trance, des choses dont il lui est impossible d'avoir eu connaissance à l'état de veille. »

« En introduisant des étrangers anonymes, et en l'interrogeant moi-même de différentes manières, dit sir Oliver Lodge, je me suis

1. Cité par Lodge, *loc. cit.*, tr. fr. 153.

2. C'est le mot que Myers employait pour désigner ce que j'ai appelé la *cryptesthésie*.

assuré que beaucoup de renseignements qu'elle fournit dans l'état de trance ne sont point acquis par les méthodes banales ordinaires. Elle peut alors diagnostiquer les maladies, et désigner les possesseurs ou les anciens possesseurs de menus objets, dans des conditions qui excluent l'emploi des voies sensorielles normales. »

Voici quelques exemples donnés par sir Oliver Lodge :

Le professeur Gonner fut amené par Lodge sous un nom d'emprunt. Alors il fut parlé de son oncle William, mort d'un trou à la tête. De fait, le professeur Gonner avait eu un oncle William, mort dans une émeute électorale, il y a très longtemps, avant même la naissance de M. Gonner. Une pierre le frappa à la tête.

« Le père de ma femme, dit Lodge, est mort alors qu'elle n'était âgée que de quinze jours, d'une mort dramatique et émouvante. Phinuit fit le récit des circonstances de cette mort d'une manière saisissante. De même la cause de la mort du beau-père de ma femme (chute au fond de la cale de son bateau) fut exactement précisée. »

Un médecin de Liverpool fut présenté sous le nom du Dr Jones. Sir Oliver Lodge et Lady Lodge le connaissaient peu. Mad. Piper lui parla d'une de ses filles, nommée Daisy, dit qu'elle était charmante, mais infirme (Daisy est sourde et charmante) : « *Il y a près d'elle une femme nommée* Kate, *que vous appelez* Kitty. » Kate est la bonne des enfants du docteur.

Le sténographe était venu à une séance pour écrire ce que dirait Mad. Piper. Phinuit le prit à partie et lui dit qu'il avait un cousin s'appelant Charley : « *Six enfants dans votre famille (quatre garçons, deux filles) ;* Minnie *est votre sœur ; vous vous appelez Ed...* » Tous ces détails étaient exacts.

Par Mad. Piper des souvenirs, extrêmement anciens, et qui se vérifient exacts, sont mentionnés sur tous les parents et les grands-parents de la personne qui l'interroge. Très souvent il faut de longues vérifications pour savoir s'ils sont vraiment authentiques. Un des frères du père de Lodge avait un frère jumeau dont Mad. Piper dit le nom. Jerry pour Jeremiah, ainsi que Robert, le frère jumeau. Mad. Piper dit qu'il était aveugle (exact) et que dans son enfance il avait mis de côté une peau de serpent, détail absolument authentique d'un fait qui s'était passé il y a soixante-six ans, fait qu'Oliver Lodge ignorait, et qui s'est trouvé véritable. Il parla aussi d'une

traversée à la nage d'un bras de rivière, traversée que Jerry avait faite.

Mad. Piper, dans une des premières séances, s'était assise sur un certain grand fauteuil. Phinuit, en touchant ce fauteuil, déclara qu'il avait été donné par la tante Annie, que la tante Annie avait un fils nommé Charley (tous détails exacts). La tante Annie, parlant par Phinuit, dit : « *Je suis triste que* Charley *ait mangé l'oiseau. Cela l'a rendu malade.* » De fait, exactement à cette époque, Charley, qui était au Canada, avait tué indûment à la chasse une poule d'eau, l'avait mangée, et avait été malade quelques jours après.

Les premières communications de Georges Pelham par l'intermédiaire de Mad. Piper, sont très importantes, aussi bien pour la cryptesthésie que pour la possible identification. Nous les donnerons sommairement[1].

En présence de R. Hodgson, M. Hart (un ami de Georges Pelham) reçut des détails circonstanciés se rapportant à des actes ou à des paroles de Georges Pelham. Georges Pelham (pseudonyme de Robinson), par la voix de Mad. Piper, lui dit que ses boutons de manchettes avaient appartenu à G. P... Il donna les noms de M. et de Mad. Howard, amis de G. P..., et de leur fille Kalérine, et ajouta : « *Dites-lui, pour qu'elle me reconnaisse, que je veux résoudre les problèmes* Kalérine. » M. Hart, ne comprenant pas ces paroles, alla trouver la famille Howard (que Mad. Piper ne connaissait nullement), et là il apprit que G. P..., la dernière fois qu'il vit Kalérine, jeune fille de quinze ans, lui avait parlé de Dieu, de l'Éternité, du Temps, de l'Espace, en lui disant qu'un jour il lui parlerait de ces problèmes.

Après cette séance, les Howard eurent d'autres réunions avec Mad. Piper. « Les questions traitées, dit R. Hodgson, étaient caractéristiques, et de la nature la plus intime et la plus personnelle. Les amis communs furent cités par leurs noms. Les Howard, qui ne prenaient aucun intérêt aux recherches psychiques, acquirent, dans ces séances avec Mad. Piper, l'intime conviction qu'ils avaient causé en réalité avec la personnalité de l'ami qu'ils avaient connu pendant tant d'années. »

Après la mort de R. Hodgson, ce fut un autre savant et conscien-

1. Si malheureusement on ne peut pas recourir aux documents originaux, on les trouvera bien résumés par Delanne, *loc. cit.*, 363.

cieux psychologue américain, secrétaire général de l'*American Society for psychical Research*, M. James Hyslop (mort récemment, en juin 1920), qui étudia Mad. Piper[1]. Le guide de Mad. Piper fut alors R. Hodgson lui-même, et les faits de cryptesthésie furent tout à fait éclatants.

M. Hyslop, l'ayant interrogée sur son père à lui, Hyslop, Mad. Piper fit allusion à maints détails exacts : elle dit l'endroit où il avait laissé ses lunettes quand il mourut. Elle parla de ses livres, d'un bonnet tricoté pour lui, d'un couteau à manche brun avec lequel il avait l'habitude de se nettoyer les ongles. Elle mentionna diverses cannes que possédait M. Hyslop père, une canne avec un anneau, une autre avec un insecte doré (un scarabée), une autre avec un manche recourbé, qui avait été brisée; tous détails qui furent reconnus exacts, et que M. J. Hyslop, au moins consciemment, ignorait.

Mad. X... se fait introduire sous le faux nom de Marguerite Brown, apportant, pour avoir quelque réponse, trois boucles de cheveux, X. B. S. Elle ne connaît comme origine que la boucle S. Pour la boucle X., Mad. Piper lui dit : « *Mais c'est de Fred... Imogène? Qu'est-ce que Imogène?* » En effet, la boucle de cheveux était d'Imogène Garnay, que M. Fred. Day avait coupée pour la donner à Marguerite Brown. Pour la boucle B., Mad. Piper dit : « *Une personne très malade.* » En effet la personne dont les cheveux étaient présentés est morte dans l'année. Pour la boucle S., Mad. Piper dit : « *Elle est avare de ses cheveux.* » Or Marguerite avait coupé cette mèche de cheveux à sa mère par surprise. « *C'est votre mère, elle a quatre enfants, deux garçons, deux filles.* » Tous ces détails sont exacts[2].

R. Hodgson, dans une séance avec Mad. Piper, reçoit un message de Mad. Éliza qui dit avoir assisté M. F... au moment de sa mort. F... venait de mourir la veille, et la nouvelle de sa mort avait été donnée par les journaux de Boston. Deux ou trois jours après, R. Hodgson apprit qu'en effet, au moment de mourir, F... dit avoir vu Mad. Éliza qui l'appelait. Mad. Piper ne connaissait pas Mad. Éliza.

1. Voir l'analyse donnée par Marcel Mangin, *A. S. P.*, 1902, XII, 218. *La vie après la mort.*

2. Voir Bozzano, *A. S. P.*, 1906, XVI, 546.

3. *A. S. P.*, 1909, XIX, 107.

Un phénomène curieux est le mélange de diverses personnalités. Il semble — mais ce n'est sans doute qu'une symbolisation —, que, lorsque telle ou telle personnalité, qu'il s'agisse de PHINUIT, d'HYSLOP père, de GEORGES PELHAM, ne peut pas donner tels ou tels détails, alors elle appelle à son secours une autre personnalité mieux renseignée. Le professeur NEWBOLD donne une phrase en grec, langue que Mad. PIPER ignore complètement. Mais GEORGES PELHAM dit : « *Je vais demander à* STAINTON MOSES, *qui est helléniste* » et peu après la traduction des mots grecs est donnée. Une autre fois RECTOR et HODGSON, parlant par l'intermédiaire de Mad. PIPER, ne peuvent trouver le nom de la belle-mère de ROBERT HYSLOP. *Ils sortent de la machine*, selon l'expression pittoresque de Mad. PIPER, c'est-à-dire qu'il se fait un certain silence, et que, quelque temps après, GEORGES PELHAM revient en disant : « *Elle s'appelle* MARGUERITE. » Mais il est vraiment difficile de croire à la réalité de ces diverses personnifications qui, dans le monde des esprits, se cherchent, se trouvent, se renseignent.

Le cas de HANNAH WILD, bien analysé par M. SAGE, est curieux, car il est un très bel exemple de télépathie, coïncidant avec déficience complète des faits connus du décédé seul. Mad. BLODGETT interroge Mad. PIPER, et c'est la sœur de Mad. BLODGETT (HANNAH WILD) décédée depuis deux ans, qui revient. Or HANNAH WILD avait écrit une lettre où se trouvaient des paroles que personne ne pouvait connaître. Rien de cette lettre ne put être dit par Mad. PIPER, et pourtant toutes les pensées (et les actions) secrètes de Mad. BLODGETT furent dites avec précision. De sorte que cette expérience, si imparfaite pour la théorie de la survivance personnelle, est excellente au point de vue de la télépathie et de la cryptesthésie.

Avec Mad. VERRALL, une observatrice d'esprit pénétrant et sagace, les résultats ont été très beaux. Mad. PIPER lui dit : « *Votre grand-père était paralysé, il avait une sœur qui s'appelait* SUZANNE, *et un fils qui s'appelait* HENRI. *Cet oncle s'est marié avec une de ses parentes, une dame* KELEY. » Mad. VERRALL, qui n'était plus en rela-

1. Si l'on ne peut pas lire dans le texte original les gros volumes que HODGSON, HYSLOP, l'*Americ, S. P. R.* et la *S. P. R.* anglaise ont consacrés à l'étude de cette admirable Mad. PIPER, on en aura une idée suffisante par le livre de M. SAGE (MADAME PIPER, par M. SAGE, 4e édit., Paris, Leymarie, 1902). C'est un ouvrage de lecture facile.

tions avec cette partie de sa famille, a pu ensuite, en faisant de laborieuses recherches, constater que tout cela était exact. Son grand-père avait une sœur SUZANNE, née en 1791, et un de ses enfants, HENRI, s'est marié à Mad. KELEY[1].

PAUL BOURGET[2], interrogeant Mad. PIPER qui avait alors la personnalité de PHINUIT, lui montre une petite pendule de voyage. Mad. PIPER a pu lui dire à qui elle avait appartenu, ce que faisait autrefois le possesseur de cet objet et son genre de mort (suicide par un poison). « Elle décrit avec une exactitude remarquable l'appartement que j'occupais à Paris. Elle a dit l'étage et mentionné un escalier intérieur. Elle a vu sur le mur un objet qu'elle a décrit et un portrait sur la cheminée qu'elle a pris pour le portrait d'un jeune homme. C'est une photographie de femme avec des cheveux coupés courts ! »

M. HYSLOP, parlant à son père défunt (incarné en Mad. PIPER) demande des nouvelles de M. H. C... Il lui est répondu que M. H. C... s'occupe de l'église et de l'orgue de l'église. Or précisément, — ce que M. HYSLOP ignorait — M. H. C... s'était retiré de l'église, parce qu'on y avait placé un orgue, ce qu'il désapprouvait[3].

M. VERNON BRIGGS, qui avait été à Honolulu, interrogeant Mad. PIPER à propos de KALUA, petit garçon indigène qu'il avait amené en Amérique, reçoit de Mad. PIPER deux mots de langue kawaienne *Lei* (guirlande de fleurs) comme KALUA aimait à en tresser, et *Aloka* qui veut dire salutations. Comme M. BRIGGS lui demande le nom de l'île qu'habitait KALUA, elle dit *Tawaï*, et sa main écrit *Kawaï*. Or, le nom s'écrit en réalité *Kawaï*, mais les indigènes disent *Tawaï*.

A Mad. veuve M..., Mad. PIPER écrit les noms de BROWN et de PARKER : ce sont les noms du docteur et de la garde-malade qui ont soigné M. M... pendant sa dernière maladie. « Il me fut alors parlé, dit Mad. M..., par Mad. PIPER, comme pouvait seul le faire mon mari. Des affaires qui le concernaient, et que j'étais seule à connaître, furent mentionnées. Il me fut parlé aussi d'un ami intime de mon mari, désigné par son nom. Il fut fait allusion à notre der-

1. Voir pour les détails HYSLOP, *Science and a future life*, Boston, 1905, 157.
2. *A. S. P.*, 1895, V, 72.
3. HYSLOP, *loc. cit.*, 222.

nière promenade dans le parc, à T... et répondu à la question que je lui fis quand il était mourant et trop faible pour parler. Et cette réponse fut faite de façon que M. Hodgson ou tout autre étranger ne pouvaient comprendre ce dont il s'agissait : mais c'était parfaitement clair pour moi[1]. »

A Mad. William James et à son frère, dans une séance avec Mad. Piper, il est appris (par Phinuit), que la tante Kate est morte à 2 heures ou 2 heures 30 du matin, et qu'ils vont recevoir lettre ou télégramme qui l'annonce. Et en effet, un télégramme arrive dans la matinée, annonçant que la tante Kate était morte quelques minutes après minuit.

Je pourrais multiplier de tels récits relatés avec un soin minutieux par des observateurs habiles. Le phénomène de la cryptesthésie est maintenant indiscutable.

Si, pour affirmer cette puissance mystérieuse de notre intelligence, nous n'avions que les expériences faites avec Mad. Piper, ce serait largement suffisant. La preuve est faite, et d'une manière définitive.

Par conséquent, nous pouvons aller de l'avant, et indiquer, parmi des centaines d'exemples, les expériences confirmatives faites avec d'autres médiums.

Si l'on désire faire l'étude complète de ces beaux phénomènes, si démonstratifs, il faudra recourir aux *P. A. S. P. R.* (*passim*) et aux *P. S. P. R.* (*passim*). Mais on en aura une excellente notion dans les ouvrages de Myers, et de Lodge, et de Hyslop.

Hyslop divise en trois périodes les périodes de lucidité de Mad. Piper : premier Rapport de Hodgson ; deuxième Rapport de Hodgson ; Rapport de Hyslop.

Déjà, après le premier Rapport de Hodgson, quand Georges Pelham n'était pas venu encore, et qu'il n'y avait que Phinuit, Hodgson disait[2] : « Les résultats très compliqués, très suggestifs, établissent qu'il y a indications de noms et d'incidents qui sont inconnus des assistants (ce qui exclut l'hypothèse de la télépathie comme cause unique des phénomènes). » Après le second Rapport de Hodgson, la majorité de ceux qui assistaient aux séances avaient acquis la

1. Hyslop, *Science and a future life*, 1905, 179.
2. Voyez Hyslop, *loc. cit.*, 192.

certitude (*indubitable evidence*) qu'il y avait là quelque chose de supranormal. Telle semble être aussi la conclusion de M. J. Hyslop pour ses expériences, comme aussi celle de Lodge.

Il est vrai que certains savants, qui n'eurent que quelques séances (Weir Mitchell, James Mark Baldwin, professeur Trowbridge, professeur Eliot Norton), ne furent pas convaincus. Pourtant j'oserai leur déclarer qu'en une question si difficile on ne peut se permettre quelque conclusion, dans un sens ou dans un autre, qu'après une longue série d'expériences. Or ils n'ont pas prolongé leurs études sur Mad. Piper. Et c'est une grave erreur.

M. Hyslop, répondant à Fr. Podmore, a fait une étude très minutieuse du calcul des probabilités appliqué aux cryptesthésies de Mad. Piper[1]. Il n'a pas de peine à montrer que la probabilité du succès, dans la plupart des cas, est tellement faible, qu'on ne peut l'expliquer par le hasard. On arrive, en faisant la preuve des succès, à des chiffres comme $\frac{1}{10}^{147}$. Or, comme nous l'avons dit à maintes reprises, le calcul des probabilités, quand on le manie correctement, est un procédé admirable de contrôle, à la condition que les expériences aient été bien faites. Tout est là. Et il semble que les expériences de Hyslop avec Mad. Piper aient été irréprochables.

Voici, pour l'application du calcul des probabilités, quelle fut l'ingénieuse idée de Hyslop. Il a interrogé diverses personnes (en grand nombre) en leur faisant les mêmes questions qu'il adressait à Mad. Piper, et comparé ces réponses des non-sensitifs aux réponses de Mad. Piper, sensitive. Il a fait ainsi 105 questions (auxquelles Mad. Piper avait bien répondu), il a supposé alors, avec raison, que les réponses des non-sensitifs étaient celles que donne le hasard, et il arrive ainsi au chiffre prodigieux d'une probabilité de $\left(\frac{1}{10}\right)^{147}$.

Pour donner un exemple de cette méthode, voici la question 46 :

Votre père a-t-il fait un voyage dans l'Ouest ?

a. A-t-il eu alors un accident de chemin de fer ?

b. A-t-il été traumatisé dans cet accident ?

c. Votre belle-mère était-elle avec lui ?

1. *Chance coïncidence and guessing in a mediumistic experiment* (*Proc. Americ. S. P. R.*, août 1919, XIII, 1-89).

d. Le train a-t-il eu cet accident sur un pont ?

e. Y a-t-il quelque temps que cet accident a eu lieu ?

f. A-t-il été malade à la suite de cet accident ?

Pour la question générale, sur 420 personnes, il y en a eu 1/4 qui ont répondu *oui*, 10 ont eu un accident de chemin de fer et une seule personne a eu cet accident sur un pont. En réalité, sur 420 réponses, personne n'a répondu « oui » à toutes les questions, de sorte que la probabilité est certainement inférieure à $\frac{1}{420}$. Mais on doit aller plus loin, et calculer la probabilité séparée de chaque question, ce qui donne une probabilité totale de : $\frac{1}{2.500.000.000}$ c'est-à-dire la certitude (morale) que le hasard n'a pas pu donner ces réponses à Mad. Piper.

La méthode que j'ai employée dans mes expériences avec Stella est plus simple, mais conduit aux mêmes conclusions ; impossibilité d'expliquer par le hasard les résultats, à la condition que l'expérience a été rigoureuse, comme je crois qu'elle le fut pour mes expériences et celles d'Hyslop.

William James relate[1] les expériences faites avec Mad. Piper, qui paraissent lui donner une preuve non seulement de lucidité, mais même de survivance, puisqu'il s'agissait de R. Hodgson, décédé, parlant par l'intermédiaire de Mad. Piper. Il cite le fait suivant : « *Il y a un individu nommé* Child *qui arrive soudainement et qui envoie son amour à* William (William James) *et à sa femme* (la femme de Child) *qui est vivante. Il dit* L... » Telles sont les paroles de Mad. Piper à Miss Robbins ; or, ni Miss Robbins, ni Mad. Piper ne connaissaient Child, lequel était l'ami le plus intime de William James (décédé). Le prénom de Mad. Child commence par L.

Et William James, cet admirable savant, conclut à la supernormalité des phénomènes (*unquestionably supernormal*).

Il est impossible, même aux plus sceptiques, de ne pas être ébranlé par ce consensus d'hommes comme Fr. Myers, Oliver Lodge, William James, R. Hodgson, J. Hyslop, qui tous, après des enquêtes multipliées, laborieuses, ayant duré vingt ans, s'accordent à reconnaître la lucidité de Mad. Piper.

1. *Report on Mrs Piper' S. Hodgson Control* (*Proceed. Americ. S. P. R.*, 1909, III, 470.

Quoique la cryptesthésie, dans toutes ces expériences de Mad. Piper, soit absolument et irréprochablement démontrée, la survivance, en réalité, ne l'est pas. Certes les divers personnages qui se présentent : R. Hodgson, Hyslop père, Phinuit, Georges Pelham, Stainton Moses, Fr. Myers, ont marqué en traits saisissants leur individualité psychologique, et l'ont conservée imperturbablement, qu'il s'agisse de la voix, de l'écriture, des gestes, du style ou de la pensée. Mais est-ce une preuve suffisante ? Avec des personnalités factices, comme Marie-Antoinette d'Hélène Smith, il en est exactement de même.

Et alors une conclusion s'impose. Puisque avec un médium aussi puissant que Mad. Piper, — supérieure à tous les autres médiums — la survie n'est pas démontrée, elle pourra encore moins bien l'être par d'autres médiums. Mais il ne faut pas s'en émouvoir. A chaque époque suffit sa tâche. Notre tâche aujourd'hui est de prouver qu'il y a une faculté de connaissance supernormale, une cryptesthésie. Et Mad. Piper est, sans contestation possible, de tous les médiums, celui qui en a donné les preuves les plus nombreuses, les plus étranges et les plus décisives.

Non seulement ces expériences prouvent une faculté supernormale, mais encore elles établissent que la télépathie n'est pas une explication suffisante. C'est bel et bien la clairvoyance, la lucidité, c'est-à-dire la connaissance de faits qu'aucun être vivant ne connaît.

Quoique Home fût surtout remarquable par sa médiumnité objective, il a donné des preuves éclatantes de lucidité. Il avait parlé, chez des visiteurs qu'il voyait pour la première fois, à Hartford, d'une petite femme vêtue d'une grande robe de soie grise qu'il avait entrevue, et qui, paraît-il, était un fantôme, puisqu'elle avait disparu du monde des vivants. Home alors entendit une voix qui lui disait : « *Il me déplaît qu'un autre cercueil soit placé sur le mien; je ne le souffrirai point.* » Il ne comprit pas ce que cette phrase énigmatique signifiait. Comme le lendemain on était allé au cimetière pour visiter la tombe de la dame à la robe de soie grise, au moment de mettre la clef dans la serrure du caveau, le gardien dit : « *Pardonnez-moi; mais, comme il y avait un peu de place au-dessus du*

cercueil de Madame, nous y avons mis hier le petit cercueil de l'enfant de L... Nous n'avons pas eu le temps de vous prévenir. »

Devant Home, Miss Andrews, non professionnelle, mais douée d'une notable lucidité, reçut la visite de M. Colley Grattam, auteur distingué, consul à Anvers et à Boston, et qui raillait quelque peu le spiritisme : « *Ne raillez pas,* dit Miss Andrews, *vous avez près de vous un esprit qui s'appelle* Emma, *debout à vos côtés... — Que savez-vous d'elle?* dit M. Colley Grattam, tremblant... — *Elle veille sur vous pour vous protéger ; car vous avez été bon pour elle. Par une nuit d'orage vous lui avez porté secours et la fîtes entrer chez vous, en lui donnant à boire du vin chauffé : vous avez provoqué son mari pour sa conduite lâche et inhumaine... — Oui,* dit Colley, *le monstre, quoique membre du Parlement, avait mérité l'échafaud. Adieu, je ne puis en entendre davantage, jamais plus je ne raillerai votre doctrine*[1] ».

M. Britton, écrivain célèbre, raconte qu'en faisant une expérience avec Home, à Greenfield, la table, sur laquelle étaient frappés des coups d'une violence inusitée, s'adressant à M. Britton, lui dit : « *On vous demande chez vous : votre enfant est très malade, partez tout de suite, ou ce sera trop tard...* ». « Alors, dit M. Britton, je saisis ma valise, et je partis. Dans la rue j'entendais le sifflet de la locomotive; c'était le dernier train. En courant de toutes mes forces, je pus arriver au moment où le train allait partir ; je m'accrochai à l'arrière du dernier wagon. Arrivé chez moi, je constatai l'absolue vérité du fait annoncé[2]. »

M. Hyslop a fait des expériences, très intéressantes aussi, quoique moins brillantes qu'avec Mad. Piper, avec Mad. X... qui n'est pas une médium professionnelle. Il se présenta chez elle sous le nom de Robert Brown. Or, dès qu'il entra, Mad. X... l'appela James H... en lui disant que le nom de Robert n'était pas son vrai nom, mais le nom de son frère. Elle donna aussi le prénom Mary de la femme (décédée) de M. Hyslop.[3]

Un message médianimique annonce au prince Wittgenstein que

1. Home, *La lumière et les ombres*, 1883, trad. fr., 247.
2. Home, *ibid.*, trad. fr., 1883, 259.
3. *Science and a future life*, Boston, 1905, 255.

le testament de son ami le général de Korff, mort depuis quelques mois, est dans une armoire spéciale de la maison où il est mort. Le prince écrit alors à la sœur du baron Korff pour le lui apprendre. Or on avait vainement cherché ce testament, et, quand est arrivée la lettre du prince, on venait de trouver ce testament juste à l'endroit qui avait été indiqué par le message[1].

M. Hereward Carrington[2] rapporte l'histoire suivante. Le père d'un soldat anglais, tué en novembre 1916 à Beaumont, se décide, après avoir lu *Raymond*, de Sir Oliver Lodge, à aller trouver (sans dire son nom) un médium, M. A. Vout Peters, qui lui dit d'emblée quatre noms : John, Elisabeth, William et Edouard. Or le père de M. X... s'appelait John ; sa mère, Elisabeth ; son frère, William. Edouard est le nom d'un neveu mort il y a longtemps. Peters dit à M. X... que le fils mort s'appelait Po...r. En réalité il se nommait Roger, et ce qui est singulier, c'est qu'on l'appelait familièrement Poger et non Roger.

Mad. X... avait cru voir un matin le fantôme de son fils en pleine lumière du jour. Elle va dans la journée consulter Mad. Annie Brittain, qui lui dit : « *Votre fils me charge de vous dire que, si vous l'avez vu, c'était bien lui, et non un rêve, et que* Jeanne *l'a vu aussi.* » Et en effet la jeune Jeanne, que ne connaît pas du tout Mad. Brittain, avait vu aussi l'apparition.

Le capitaine James Burton, écrivant par l'écriture automatique, communique[3] avec son père décédé : « Je ne savais pas, dit-il, que ma mère, qui habitait à une distance de soixante mille environ, avait perdu le chien que mon père lui avait donné. La même nuit, j'eus par mon écriture automatique une lettre de lui prenant part à la peine de ma mère. Un secret des plus sacrés, connu seulement de mon père et de ma mère, concernant une chose arrivée plusieurs années avant ma naissance, me fut révélé avec cette recommandation : « *Dites ceci à votre mère, et elle comprendra que c'est moi, votre*

1. *A. S. P.*, 1910, XX, 120.
2. *Psychical Phenomena and the war* (New-York, 1919, 272).
3. Cité par Conan Doyle, *La Nouvelle révélation*, trad. fr., 1919, 159.

« *père, qui écris.* » Quand j'appris cela à ma mère, jusque-là incrédule, elle s'évanouit. »

Il est à noter que l'écriture automatique du capitaine Burton est tellement fine qu'il faut une loupe pour la lire.

Voici un récit fait à C. de Vesme, récit qui a agi sur lui avec assez de force pour le décider à s'occuper désormais de sciences occultes. Le narrateur était Albert de N... qui en avait été témoin à Rome.

Une nuit, en 1871, la mère de M. de N... tout d'un coup se mit à pousser des cris désespérés. Le jeune Albert de N... et son père, M. de N..., accoururent. Mad. de N... était par terre, terrorisée, les cheveux en désordre. Elle raconta qu'elle avait été transportée par *les esprits* au bas de son lit.

Le lendemain, à 7 heures du matin, on sonne à la porte. C'est le colonel baron Daviso qui arrive, absolument inconnu de M. et de Mad. de N... pour demander des nouvelles de ce qui s'était passé. On lui avait annoncé, dans une séance spiritique, que *les esprits allaient jouer un tour* à une dame habitant précisément la maison où était Mad. de N... et le baron Daviso était venu pour vérifier le fait [1].

Un fait de cryptesthésie spiritique, obtenu par les mouvements de la table, a été observé à Cambridge par Hélène Verrall [2].

Le 29 janvier 1907, à 18 heures, les mots suivants ont été dictés : *Fellow of Royal Society Potter, dead this afternoon* 4. 30 *Edditor of Physiological Review London* 43 *Belsize gardens Kensington, married, five children.*

Le message s'applique bien à l'éminent physiologiste Foster (et non Potter) éditeur du *Journal of physiology,* membre de la Société royale, marié, père de cinq enfants, et demeurant à Londres (il y a eu erreur sur l'adresse), Le professeur Foster n'est pas mort le 29 à 16 heures 30, mais dans la nuit du 28 au 29. La nouvelle n'en est arrivée à Cambridge que tard dans la soirée du 29 par les journaux londoniens du soir. D'ailleurs Hélène Verrall et M. Bayfield, qui

1. *A. S. P.*, 1909, XIX, 109.
2. *Journ. S. P. R.*, mars 1907, 36.

était à la table avec elle, n'avaient vu personne dans la journée et n'avaient regardé aucun journal.

Il est à noter toutefois que M. Michael Foster a été longtemps professeur de physiologie à Cambridge, et que, ainsi que M. Verrall, le père d'Hélène, il a appartenu à l'Université.

J'ai fait plusieurs expériences très nettes avec Stella. Stella, qui n'est pas un médium professionnel, mais une jeune fille qui ne s'est occupée de spiritisme que par hasard. Un jour elle a découvert qu'en mettant la main sur la table ou sur la planchette elle donnait des réponses curieuses. Avec Stella j'ai pu obtenir des preuves éclatantes de lucidité, sans pouvoir décider d'ailleurs si cette lucidité était, ou non, télépathique.

J'ai procédé avec autant de rigueur expérimentale que possible. Nous étions, dans ces huit expériences, trois personnes : Stella, G... et moi. G..., licencié ès sciences, physicien habile, n'avait jamais vu Stella, et moi-même je ne connaissais absolument rien de la famille de G... Dans ces expériences, non seulement G... ne mettait pas la main sur la table (soulèvement de la table à telle ou telle lettre de l'alphabet) ; mais encore il nous tournait le dos, ne prononçait pas une parole, et ne faisait pas un geste. Or, dans ces huit séances, Stella a pu dire les prénoms de la femme, des frères, du fils, du père, du beau-père de G..., tous prénoms que Stella et moi nous ignorions absolument. En admettant une probabilité de 1/40e, calculée en supposant qu'il y a à peu près 40 prénoms usuels masculins, et 40 prénoms usuels féminins, on a comme probabilité $\left(\frac{1}{40}\right)^6$ c'est-à-dire $\frac{1}{25.000.000.000}$, ce qui équivaut sinon à la certitude mathématique, au moins à la certitude morale.

Mais le calcul des probabilités doit être manié avec plus de prudence, car il n'est pas tout à fait exact de dire que, sur ces six expériences, il n'y a pas eu d'insuccès, de sorte que, si des insuccès sont mêlés aux succès, il n'est pas possible d'admettre la probabilité $\left(\frac{1}{40}\right)^6$. Admettons, en exagérant, qu'il y eut six hésitations, équivalant plus ou moins à des insuccès, on a alors la formule :

$$\frac{s\,!}{\alpha\,!\,\beta\,!}\,p^{\alpha}\,q^{\beta}$$

formule dans laquelle les succès α ont une probabilité p, les insuccès β une probabilité q. Naturellement $p + q = 1$

$$\alpha + \beta = s.$$

Alors, en admettant six échecs et six succès, sur douze expériences, la probabilité composée devient $\frac{1}{25.000.000}$; ce qui est la même certitude morale que si la probabilité est mille fois plus faible.

Même certains de ces échecs sont très instructifs. Ainsi il est demandé le prénom de l'enfant de G... La réponse est GEORGETTE (ce qui est une erreur, puisque l'enfant est un garçon qui s'appelle JEAN). Alors G... nous dit (ce que STELLA et moi, naturellement, nous ignorions), que sa femme et lui, si l'enfant avait été une fille, l'eussent appelée GEORGETTE.

G... demande le nom d'un frère mort. La réponse est « ANDRÉ, *il vit* ».

Le nom du frère mort de G... n'est pas ANDRÉ. Or G... a un autre frère vivant, qui s'appelle ANDRÉ. Et il semble bien que cela ait voulu être précisé, puisque, tout de suite après ANDRÉ, sont venus les deux mots étonnants : *il vit*. On peut presque dire que cet échec est plus intéressant qu'un succès.

STELLA et moi nous savions que G... est né en Bretagne, mais rien de plus. Nous demandons le nom de la ville où il est né. La réponse est *Loria*. Nous pensions à *Lorient* : mais de fait G... est né à *Morlaix*. Or, comme il y a confusion possible entre les lettres voisines, *L* peut très bien avoir été dit pour *M* et *I* pour *L*. Quoique STELLA et moi nous fussions, après les premières lettres, convaincus qu'il s'agissait de *Lorient*, la cinquième lettre qui est venue, *malgré nous*, a été *A*...

STELLA a pu dire aussi, toujours par la table, le nom d'un ami d'enfance de G... et le mot de *Kerveguen*, qui fut le nom de l'habitation de G... à Morlaix. G... venait de recevoir une lettre contenant quelques détails sur son fils, qui avait de la fièvre. On demande ce qu'il y a dans cette lettre, tout à fait inconnue de nous La réponse a été : « JEAN *fièvre* » et il a été ajouté « *Rit voiture* ». Or G... avait récemment donné à son petit JEAN une voiture avec laquelle l'enfant s'était énormément et anormalement amusé.

A maintes reprises, STELLA m'a donné des preuves de lucidité

remarquable, mais je ne veux pas — encore qu'elles soient à mes yeux très probantes — les mentionner ici. Je n'accepte comme démonstratives que les expériences dans lesquelles il est *rigoureusement impossible* à Stella, consciente ou inconsciente, d'avoir eu par les voies sensorielles normales la connaissance de ce qu'elle dit.

Je citerai seulement deux faits :

1° J'avais été porter une lettre à mon ami le professeur W. Stirling de Manchester, qui venait d'arriver à Paris, boulevard Saint-Michel. Bien entendu, jamais je n'avais prononcé devant Stella le nom de M. Stirling. Or, le lendemain du jour où j'avais été porter cette lettre, je dis à Stella : « *A qui ai-je été porter une lettre, boulevard Saint-Michel?* » Elle répond immédiatement : « *A votre ami de Londres.* » Réponse très invraisemblable, car rien ne pouvait faire soupçonner à Stella, parmi les nombreuses lettres que je pouvais aller porter au boulevard Saint-Michel, que ce fût à un ami anglais dont elle ignorait l'existence. Un ami anglais au boulevard Saint-Michel, c'était bien peu vraisemblable !

L'observation suivante, est encore plus remarquable. Je vois Stella, le 2 décembre, dans la journée, et en partant je lui dis : « *Je vais faire une leçon sur le venin des serpents.* » Elle me répond aussitôt : « *J'ai rêvé de serpents, ou plutôt d'anguilles, cette nuit.* » Alors — et naturellement sans lui dire pourquoi — je la prie de me raconter son rêve, et voici textuellement ses paroles : « *C'étaient plutôt des anguilles (deux anguilles) que des serpents ; car je voyais leur ventre blanc, luisant, et leur peau visqueuse, et je me disais : je n'aime pas beaucoup ces bêtes-là, mais cependant cela me fait de la peine quand on leur fait du mal.* » Ce rêve a été étonnamment conforme à la réalité de ce que j'avais fait la veille, le 1er décembre. J'avais ce jour-là — pour la première fois depuis vingt ans, — expérimenté avec des anguilles. Voulant leur prendre du sang, j'avais mis les deux anguilles sur une table. *Leur ventre blanc, nacré, reluisant, visqueux, m'avait frappé.* Elles avaient été fixées sur la table pour qu'on pût leur enlever le cœur. Je n'en avais, en toute certitude, pas parlé à Stella (que je n'avais pas vue depuis longtemps) et Stella n'est en relation avec aucune des personnes qui fréquentent mon laboratoire.

Je noterai ici, comme caractéristique de la médiumnité de Stella,

et sans doute aussi de beaucoup d'autres sensitives, que rarement, sauf dans le cas cité plus haut de ma lettre à Stirling, elle fait une réponse précise à la question précise que je lui adresse. Je ne l'avais pas du tout interrogée sur l'emploi de ma journée la veille, et le rêve qu'elle a fait ne se rapportait nullement à moi dans son idée. Elle a vu deux anguilles, et voilà tout.

Ce n'en est pas moins un fait remarquable de cryptesthésie ; car, après les paroles prononcées par Stella, qui répondent si bien à l'impression que la veille j'avais très fortement éprouvée, on ne peut parler de hasard.

Lady Mabel Howard, écrivant par l'écriture automatique, est interrogée par une de ses amies au sujet d'un vol de bijoux. Elle écrit qu'on les trouvera au-dessous du pont de Tebay, ce qui était, paraît-il, tout à fait invraisemblable. Un mois après on retrouva les bijoux au-dessous du pont [1].

Miss A..., médium écrivain, donne à Lady Radnor le nom d'Anna Chambers. Ce nom était tout à fait inconnu de la famille actuelle. Après de minutieuses recherches, on arriva à découvrir par l'*Office des Armoiries* qu'une certaine Lady Exeter, ancêtre de Lady Radnor, s'appelait avant son mariage Anna Chambers.

M. Gordigiani, ancien élève de l'Ecole militaire de Florence, dès l'âge de quinze ans, eut des phénomènes médianimiques spontanés. Un jour, en 1883 (il avait alors dix-sept ans), comme une dame américaine, Mad. veuve B. M..., faisait faire son portrait par M. Gordigiani, le père de ce jeune homme, elle voulut avoir une séance avec le médium, qui écrivit : « *Il y a une inimitié, que je ne puis comprendre, entre Madame et feu son mari* ». Lorsque la phrase, écrite en français, fut traduite à Mad. B. M..., elle se leva, toute pâle, et dit : « *Comment ! encore !* »

Puis, comme on demandait une autre réponse, plus conciliante, l'inexorable écriture automatique répondit : « *Impossible, il est en Nigritie : il a pour mission d'influencer pour l'abolition de l'esclavage. C'est un nègre.* »

1. *P. S. P. R.*, IX, 44.

Mad. B. M..., très émue, se retira. Le lendemain, elle raconta que son mari était homme de couleur, ce qui avait amené entre les deux époux une longue inimitié[1].

Le vendredi 3 octobre 1906, à Naples, Zingaporoli, à 8 heures du soir, fait une séance de spiritisme avec un jeune médium et M. Marzorati, directeur de l'excellente Revue *Luce e Ombra*. Pendant le cours de cette séance, le médium annonça qu'un sous-lieutenant d'infanterie de la caserne de Piedigrotta, Guillaume Paternostro, venait de succomber d'un coup de revolver. Le fait était exact, et a été relaté dans le *Mattino* de Naples, 4 octobre 1906[2].

Dans des expériences spiritiques avec Mad. Frondoni Lacombe, des réponses furent faites par le moyen de raps à l'éminent professeur Feijao, de Lisbonne. Le nom de son père lui fut donné. Il retira ses mains aussitôt de la table et pourtant il obtint des réponses nettes, et absolument exactes, à des questions auxquelles aucune des personnes présentes ne pouvait répondre[3].

Le Dr Moutin avait donné des soins à une dame Joubert, qui, atteinte de choléra, cria, quelques minutes avant de mourir : « *Glace ! glace !* » en montrant un miroir qui était sur la cheminée. M. Joubert, le mari, marin, était absent. Le Dr Moutin lui écrivit pour lui raconter le fait, et M. Joubert, sachant que la défunte cachait souvent de l'argent, chercha de l'argent partout, et n'en trouva pas. Quinze mois après, dans une séance spiritique, l'esprit de Mad. Joubert revint, et annonça à M. Moutin qu'une obligation de la Cie Fraissinet était cachée dans une glace que M. Joubert n'avait pas visitée et qu'elle indiqua. M. Moutin écrivit alors à M. Joubert, qui fit aussitôt de nouvelles recherches et trouva l'obligation en question[4].

Lady Mabel Howard a donné à Fr. Myers de bons exemples de clairvoyance. Myers avait été invité à un lunch, et il lui est

1. *A. S. P.*, 1898, VIII, 261.
2. *A. S. P.*, 1906, XVI, 718.
3. Les expériences de Mad. Frondoni Lacombe portent presque uniquement sur la métapsychique objective. Nous en parlerons plus loin avec détail.
4. Bozzano, *A. S. P.*, 1910, XX, 1222.

dit, alors que Lady Mabel ignorait même que ce lunch avait eu lieu, qu'il y avait là six personnes, et que le gentleman qui était à côté de lui à table s'appelait Mo... En réalité, il y avait six personnes, et M. Moultrie était à côté de Myers.

Dans une autre expérience, on demande : « *Où est Don ?* » Le crayon écrit « *Don est mort* » ce qui était vrai et ce que personne ne savait. — « *Quelle est la meilleure amie d'une petite fille qui est là ?* » La réponse a été : « Mary », et c'était exact. Un livre a été découvert qu'on avait vainement cherché pendant longtemps.

Le cas Tausch, observé par Hyslop, prouve une cryptesthésie éclatante. Mad. Chenoweth (pseudonyme du médium de M. Hyslop), est interrogée au sujet d'un Allemand, dont la veuve avait écrit à M. Hyslop pour avoir quelques communications de son mari défunt. Hyslop, sans rien à dire Mad. Chenoweth, obtint le nom de Taussh, Tauch, Taush ; il fut dit que Taush connaissait William James, qu'il était un philosophe, qu'il n'était pas chez lui quand il est mort, qu'il avait la manie de mettre les montres à l'heure exacte, qu'il possédait un sac où il mettait ses manuscrits et ses lunettes ; détails minuscules que la télépathie ne peut expliquer : c'est de la clairvoyance.

M. Isaac Funk, le grand éditeur de New-York, expérimentant avec Mad. Pepper, lui remet une lettre cachetée dans laquelle il a écrit le mot *Mère* . Alors Mad. Pepper prend la lettre, donne le prénom de la mère de M. Funk et lui indique que Mad. Funk mère ne marchait que sur une seule jambe. « *Est-ce que vous ne vous souvenez pas de cette aiguille ?* » (Mad. Funk s'était blessée en s'enfonçant une aiguille dans le pied.) Mad. Pepper voit aussi, à côté de Mad. Funk mère, son petit-fils, Chester. A ce moment M. Funk ne se rappelle aucunement ce nom de Chester. Pourtant, après enquête, il s'assure que sa mère avait en effet un petit-fils nommé Chester, mort, il y a vingt ans, en bas âge, dans les États de l'Ouest[1].

Yza Trisk, dans une séance spiritique à Stockholm, reçut la communication suivante : « *J'ai quitté la terre depuis vingt-quatre heures, et je viens te remercier* ». Il y avait aussi un dessin médianimique

1. *A. S. P.*, 1905, XV, 246.

qui fut reconnu pour être le portrait d'un poète finlandais que tout le monde croyait vivant. De fait, ce poète, qu'Yza Trisk connaissait un peu, auteur de l'hymne finlandais, venait de mourir en Italie.

Est-il avéré qu'aucun journal à Stockholm n'avait déjà annoncé cette mort au moment de la séance ?

Le commandant Darget, accompagné de sa femme et de sa fille, interroge Mad. Bonnard, une médium professionnelle qui parle alors comme si elle était la mère de Mad. Darget. Mad. Darget insistant pour avoir une preuve d'identité, il fut dit : « *J'ai eu grande satisfaction de voir qu'on a mis des fleurs toutes blanches sur ma tombe.* » De fait, en passant à Poitiers où était enterrée la mère de Mad. Darget, une cousine avait mis sur la tombe un bouquet de fleurs toutes blanches.

W. Stead, en présence de Mad. R... écrivit, par l'écriture automatique, venant soi-disant de Julia, amie de Mad. R..., que Mad. R... avait fait une chute et s'était lésé l'épine dorsale. Dénégation de Mad. R... Julia (toujours par la main de Stead) dit : « *Elle l'a oublié : c'était il y a sept ans, à Streaton dans l'Illinois : il y avait de la neige. En arrivant devant la maison de Mad.* Buell, *Mad.* R... *glissa sur le bord du trottoir, tomba et se lésa le dos.* » A ce moment, Mad. R... se souvint de ce petit fait qu'elle avait totalement oublié.

En 1874, après avoir été magnétisé par le baron Du Potet, Stainton Moses écrit automatiquement : « *Je me suis tué aujourd'hui.* » L'écriture est accompagnée d'un dessin très grossier avec ces mots : « *Sous le rouleau à vapeur, dans Baker Street, où le médium a passé.* » Le lendemain, après enquête, St. Moses apprend qu'un homme a été écrasé à Baker Street par le rouleau à vapeur[4].

M. Mackensie[5], quoique n'étant pas chasseur, passe une journée à la chasse ; le soir il fait deux parties de billard avec son père, et

1. Bozzano, *A. S. P.*, 1910, 264.
2. Bozzano, *A. S. P.*, 1909, XIX, 322.
3. *A. S. P.*, 1909, XIX, 110.
4. Delanne, *loc. cit.*, 34.
5. *A. S. P.*, 1919, XXIX, n° 30.

gagne les deux parties. Or, ce même jour, M. Nicholson, qui demeurait à 200 kilomètres de là, et qui connaissait à peine M. Mackensie, obtient par la table le nom de Mackensie « *il joue au billard avec son père, il gagne deux parties, il a été à la chasse* ».

Mad. Effia Bathes fut convertie au métapsychisme par le fait suivant, absolument démonstratif.

Elle se rendit chez une clairvoyante professionnelle qu'elle ne connaissait pas, et qui ne la connaissait pas. Celle-ci lui décrivit minutieusement un frère défunt, lequel, prenant (médianimiquement) la parole, lui dit qu'il s'était rendu à la maison paternelle, qu'il avait vu que sa collection de fossiles ne se trouvait plus dans sa chambre et qu'il en était profondément attristé.

Or le frère de Mad. Bathes, étudiant à Cambridge, passionné pour la géologie, avait réuni une belle collection de fossiles. Après sa mort, une partie de ces fossiles avait été léguée au Musée de Cambridge. L'autre partie était restée chez lui, dans sa chambre. Quelque temps après, Mad. Bathes apprit que leur mère avait donné ces fossiles au Musée de Bristol, ce que Mad. Bathes ignorait.

A Vilna, le 15 janvier 1887, chez l'ingénieur Kaigodoroff, Mlle Emma Stramm, servant de médium, révèle qu'Auguste Duvanel est mort d'un engorgement de sang. Quinze jours après, le père d'Emma Stramm écrit une lettre à sa fille pour lui annoncer qu'Auguste Duvanel est mort d'un engorgement de sang. Puis une autre communication survint, annonçant au contraire qu'Auguste Duvanel n'était pas mort d'un engorgement de sang, mais qu'il s'était tué à Zurich le 15 janvier 1887. Il paraît que le père d'Emma Stramm, aussi bien que le guide qui donnait les réponses par la table, avaient voulu l'un et l'autre éviter à Emma la douleur d'apprendre qu'Auguste Duvanel s'était tué (par désespoir d'amour malheureux pour Emma). Cette histoire romanesque ne signifie rien. Il est regrettable que dans des livres sérieux on fasse état de pareils récits.

Un médecin éminent, le Dr Santo-Liquido, directeur de l'Office

d'Hygiène de Rome, a analysé avec une grande pénétration des phénomènes de cryptesthésie qu'il a eu l'occasion d'observer sur une personne de sa famille, une dame de grande distinction, qui s'est trouvée présenter, sans les avoir recherchés, des phénomènes de typtologie et d'écriture automatique. M. Santo-Liquido, comme chacun de nous, était d'abord absolument sceptique sur tous les phénomènes dits spiritiques. Mais il lui a fallu se rendre à l'évidence, et accepter qu'il y a parfois chez les médiums des connaissances qui dépassent nos connaissances normales. Une fois, Louise — c'est le nom du médium — lui dit, en état de trance : « *Au lieu de critiquer mes expériences, tu devrais t'occuper de ton rapport qui n'est pas achevé.* » Or le rapport important que M. Santo-Liquido devait remettre au ministre de l'Intérieur avait été depuis quinze jours achevé et envoyé. Du moins M. Santo-Liquido en était absolument convaincu. Mais le lendemain il acquit la preuve que, par la singulière négligence d'un de ses subordonnés, le mémoire était resté enfoui dans un carton.

Maintes fois Louise a indiqué avec précision des faits imprévus, et elle a donné de très beaux exemples aussi bien de cryptesthésie que de prémonition. Une fois elle dit à M. Santo-Liquido : « *Tu vas être appelé à Gênes, mais* M. Giolitti *ne te permettra pas d'y aller.* » C'étaient deux invraisemblances. Le lendemain de ce même jour, M. Santo-Liquido est rappelé d'urgence à Gênes par un membre de sa famille, et en même temps M. Giolitti lui télégraphiait qu'il avait un absolu besoin de lui, et qu'il fallait à tout prix rester à Rome [1].

M. Tola Dorian, faisant une expérience spiritique, apprend que son ami H. de Lacretelle vient d'être désincarné, c'est-à-dire de mourir à Paris. Et, en effet, M. H. de Lacretelle mourut cette nuit-là (16 février 1899) à Paris, et non à Mâcon, comme le croyait M. Tola Dorian. [2]

Quelques faits de cryptesthésie spiritique se trouvent mentionnés dans le livre de E. Cornillier [3]. Malheureusement ils sont

1. *Communication faite en juin* 1920 *à l'Institut métapsychique de Paris. Bull. de l'Institut métapsychique,* 1920, n° 1.

2. *A. S. P.*, XXIX, 242.

3. P.-E. Cornillier, *La survivance de l'âme, et son évolution après la mort, Comptes rendus d'expériences*, Paris, Alcan, 1920, 570 pp.

rares, cet ouvrage étant destiné moins à *démontrer* la clairvoyance, qu'à faire connaître les imaginations du subconscient sur les théories spirites, de sorte que l'on peut très difficilement citer quelques exemples, à peine probants, de lucidité.

Il s'agit d'une jeune fille, Reine X..., âgée de quinze ans, qui, la première fois qu'elle a fait une expérience spiritique, a obtenu des coups sans contact. Alors elle fut magnétisée par M. Cornillier, et tous les phénomènes (uniquement subjectifs) présentés ensuite par elle l'ont été dans l'état de somnambulisme. Toutefois nous devons les classer comme relevant plutôt du spiritisme, car elle avait un guide (Vettellini ?) qui lui dictait ses réponses. Peu importe d'ailleurs que ce soit somnambulisme ou spiritisme ; car les deux modalités psycho-physiologiques se confondent bien souvent.

La première fois que M. Cornillier endormit Reine, celle-ci, descendant en pensée dans l'appartement de M. Cornillier, distinct de son atelier, et où elle n'avait jamais été, donne des détails précis, brosses en ivoire posées sur une table, une glace ovale, deux petits portraits de M. C... sur la cheminée.

Une autre fois, Reine va visiter M. S. O..., un ami de M. Cornillier. Elle le voit assis à son bureau, et écrivant une lettre d'affaires. A côté de lui, une dame, dans un fauteuil à la droite du bureau. Tous ces détails sont exacts. Mais que prouvent-ils ?

Reine, étant envoyée pour visiter la demeure de M. X..., décédé il y a six ans à B... dit qu'il y a une haute tour, datant des temps anciens (ce qui est exact), et parlant de M. X... dit : « *Il aimait le plus se promener et la peinture* » ce qui est tout à fait caractéristique de X...

Elle sembla aussi avoir eu une prémonition (p. 417). Elle a vu le 26 août 1913, M. Cornillier prenant le chemin de fer, vêtu en habit noir ; l'air triste. Cette vision s'est répétée dans la nuit du 28 août. Le 30 août, elle voit M. C... préparant sa valise. Or, le 1er septembre, M. C..., recevait la nouvelle qu'un sien cousin était mort, et il prit le train aussitôt pour suivre le convoi (en habit noir). Malheureusement, M. Cornillier ne nous dit pas si Reine n'a pas pu, par les voies sensorielles normales, connaître la maladie de son cousin.

Reine a pu donner aussi le nom d'une dame Jeanne B... morte à quarante-sept ans, qui s'est incarnée en elle (p. 504) et qui a donné maints détails exacts : sur un fils, nommé Marcel, soldat dans la cavalerie, et sur son mari, avec qui elle avait divorcé, et qui l'avait rendue très malheureuse. Tous ces détails ont été ultérieurement vérifiés. Mais il est *impossible* d'admettre comme démontrée (et presque comme vraisemblable) qu'il y a eu cryptesthésie : car on ne nous dit nulle part que Reine n'avait pas pu connaître Mad. B... modiste.

Tous ces faits n'ont donc qu'une très mince valeur.

Ainsi, malgré tout le labeur dépensé par M. Cornillier, dans son livre, il y a de telles faiblesses et de si graves lacunes que nous n'en pouvons tirer aucun parti. Les opinions de Vettellini, c'est-à-dire de l'inconscient de Reine, sur les choses et les hommes de ce monde et de l'autre, nous laissent terriblement indifférents. La plus petite constatation rigoureuse d'une cryptesthésie ou d'une prémonition irréprochables, auraient une valeur scientifique autre. A cet égard les précieux rapports de Mad. Sidgwick, de R. Hodgson et de J. Hyslop sont incomparables. C'est surtout l'admirable rapport donné par Sir Oliver Lodge de ses séances avec Mad. Piper, qui me paraît être le modèle du genre.

M. Mamtchitch assiste à une séance spirite pour la première fois en 1875 à Kieff. Rentré chez lui, il se met à la table, et interroge l'alphabet. Le nom de Palladia lui est donné, et cette phrase : « *Remets l'ange à sa place, où il va tomber.* » M. Mamtchitch se rend le lendemain au cimetière, *où il n'avait jamais été*, et finit par découvrir la tombe ensevelie sous la neige. La statue de marbre, représentant un ange, avec une croix, penchait fortement d'un côté[1].

M. Massey[2], allant voir une médium, Mad. Lottie Flower, lui donne le gant d'un de ses amis, M. Pigott, absolument inconnu à Miss Flower ; elle dit : « *C'est absurde, je ne peux rien dire que Pig. Pig...* ».

1. Bozzano, *A. S. P.*, 1909, XIX, 324.
2. Myers, *Human Personnality*, II, 562.

Sir William Barrett[1] raconte un fait de cryptesthésie dû à la femme d'un éminent médecin Irlandais, laquelle a la faculté de l'écriture automatique. Cette dame écrit le nom d'un sien cousin tué aux armées, qui annonce qu'il avait une fiancée, et donne de sa fiancée le nom, le prénom et l'adresse. Or ces fiançailles avaient été tenues absolument secrètes pour la famille même du défunt.

Le Dr Speakman, expérimentant avec deux demoiselles anglaises, à Pau, avec la planchette, leur parle d'une dame Sarah Lamy, morte depuis quelques jours. Sarah, par la table, annonça que sa fille s'appelait Rose (exact) et qu'elle, Sarah, manifesterait sa présence à son mari en frappant au pied du lit. Et, en effet, le soir même, M. Lamy entendit des coups répétés dans le dossier du lit. Elle ajouta qu'il aurait des difficultés avec les notaires, et en effet des difficultés imprévues, indépendantes de la mort de Mad. Lamy, survinrent. D'autres détails véridiques furent encore donnés[2].

Mad. Leonard, celle-là même qui a donné à Sir Oliver Lodge d'admirables témoignages de clairvoyance, a donné à Miss Radcylffe Hall et Lady Troubridge de très bonnes preuves de cryptesthésie[3].

Le mémoire est divisé en cinq chapitres[4].

1° Description du communicateur, c'est-à-dire du personnage évoqué. Il s'agit de Mad. A. V. B... une amie de Miss R. H... et de Lady T... morte à cinquante-sept ans, totalement inconnue de Mad. Leonard, qui a été exactement décrite par Féda, le guide de Mad. Leonard. Dans quelques circonstances, Miss R. H... touchait très légèrement la table; mais le plus souvent la réponse se faisait par des paroles. Féda a pu dire que Mad. A. V. B... avait une paralysie de la bouche, à droite, ce qui était exact. Toute la description de Mad. A. V. B... a été faite avec une remarquable précision.

1. Cité par Mad. Dallas, *A. S. P.*, XXVI, juillet 1916, 112.

2. *A. S. P.*, XIX, 330.

3. *On a series of sittings with Mrs Osborne Leonard*, par Miss Radclyffe Hall et lady Troubridge, *P. S. P. R.*, décembre 1919, XXX, 339-547.

4. Quoique sûres de la sincérité de la médium, comme il s'agissait, somme toute, d'une médium professionnelle, Miss R. H... et Lady T..., qui n'avaient d'ailleurs jamais fréquenté les médiums et les cercles spirites, se sont assurées, par des *détectives*, qu'aucune enquête secrète n'avait été conduite par Mad. Leonard.

2° Des descriptions complètes ont été données de lieux absolument inconnus de Mad. Leonard, et que Mad. A. V. B..., pendant qu'elle était en vie, a visités avec Miss R. H... Il s'agit notamment de Ténériffe et des Iles Canaries. Elle parle de deux petits singes, d'un climat ni trop chaud, ni trop froid, d'une route où on marche sur des cendres, d'un endroit nommé Cruth, Vera... Vera Cruth... Ténériffe, Mazagal. (Ténériffe, Santa Cruz, et (au Maroc) Mazagra, sont les lieux que Miss R... et Mad. A. V. B... ont visités.)

3° D'autres preuves de grande lucidité ont été ensuite données, pour lesquelles Miss R... et Lady T .. ne peuvent fournir de détails, car il s'agit de choses trop intimes pour être publiées. La maison de Lady T..., sa robe de chambre bleue, sa salle à manger, ont été exactement décrites.

4° Des détails abondants ont été apportés par Féda sur une personne nommée Daisy (pseudonyme) que Mad. A. V. B... avait connue, détails que ne pouvaient savoir ni Miss R... ni Lady T...

Sans pouvoir entrer dans un récit plus circonstancié, il demeure évident que la cryptesthésie de Mad. Leonard est très puissante, et en outre qu'elle a, tout comme Mad. Piper, connaissance de faits qu'aucune transmission mentale ne peut expliquer. Ainsi ces expériences remarquables prouvent, une fois de plus, que la cryptesthésie existe et que, dans nombre de cas on ne peut, pour l'expliquer, invoquer quelque télépathie.

Mad. Thompson a donné de beaux exemples de cryptesthésie à Fr. Myers [1] et à d'autres personnes.

Cette cryptesthésie se manifeste chez elle quand elle tombe en état de somnambulisme, état qui survient spontanément, dès qu'elle veut faire une expérience. Alors c'est une petite fille (Nelly, une enfant qu'elle a perdue) qui s'incarne en elle et parle avec un langage enfantin (comme Féda de Mad. Leonard).

Les phénomènes présentés par Mad. Thompson sont intermédiaires entre la cryptesthésie hypnotique et la cryptesthésie spiritique.

Mad. Thompson m'a donné une très belle preuve de lucidité.

1. Voir aussi Dr Fr. van Eeden, *Quelques observations sur les phénomènes dits spirites. Congr. Univ. de psychologie de Paris*, 1900 et *A. S. P.*, 1901, XI, 240-52.

Fr. Myers l'avait amenée chez moi, pour expérimenter. Ce soir-là, mon fils Georges lui remet sa montre, en lui demandant si elle ne pourrait pas en dire quelque chose. Mad. Thompson prend la montre, et, après quelque hésitation, dit : « *Three generations mixed.* » Il était difficile de mieux dire. En effet cette montre avait été donnée par le grand-père de Georges (Félix Aubry) à son fils Georges Aubry. Après la mort de Georges Aubry, tué à la bataille de Vendôme en 1870, M. Félix Aubry avait repris cette montre, et en mourant il l'a laissée à mon fils Georges.

Mad. Thompson, étant dans le jardin de la terrasse de Monaco, voit un vieux monsieur et une vieille dame jouant avec un petit chien. Alors elle s'approche d'eux et leur adresse la parole, tout de suite, sans aucune raison valable, *ex abrupto*. Bientôt elle leur dit qu'elle leur a parlé parce qu'elle a vu le mot de *Carqueiranne* au-dessus de leur tête. Or, précisément, M. et Mad. Moutonnier devaient aller à Carqueiranne pour rencontrer Mad. Thompson elle-même, avec Myers qui était à ce moment mon hôte à Carqueiranne. Mad. Thompson n'avait jamais entendu parler de M. et de Mad. Moutonnier.

Le Dr Frédéric van Eeden, médecin hollandais, habitant Bussum, fut mis par Myers en relation avec Mad. Thompson. On prit un soin extrême pour cacher son nom et sa nationalité. Or, dans le cours de la séance, Mad. Thomson l'appela M. Bussum, dit qu'il avait un parent s'appelant Frédéric, et qu'il était jardinier d'Eden. M. van Eeden avait apporté une pièce de vêtement d'un jeune homme qui s'était suicidé, sans mettre personne dans la confidence. Mad. Thompson a donné son prénom et décrit son caractère. Elle a indiqué qu'il avait du sang sur la gorge (ce qui est conforme au genre du suicide). Quand M. van Eeden s'exprimait en hollandais, Mad. Thompson, sans cependant parler cette langue, la comprenait très bien. Elle a rappelé exactement à M. van Eeden la conversation qu'il avait eue avec le suicidé. M. van Eeden a fini par être absolument convaincu qu'il y a eu réelle communication avec une personne décédée. Or cette conviction personnelle d'un psychologue expérimenté comme M. van Eeden a un grand poids.

James Hyslop a étudié avec un soin extrême un cas de cryptes-

thésie qui lui paraît une preuve d'identification personnelle.

M. Thomson, orfèvre-photographe, avait un peu connu un peintre distingué, Robert Swain Gifford, qu'il avait rencontré une ou deux fois aux marais de Nord Bedford. Une fois même il lui avait rendu visite.

Gifford meurt en janvier 1905, et Thompson, dans l'été de 1905, ressent une première impulsion (l'impulsion d'esquisser et de peindre).

A l'exposition des œuvres de Gifford, il lui sembla entendre une voix lui disant : « *Finissez ce que j'ai commencé.* » A la sortie de cette exposition, Thomson se mit à dessiner des tableaux tout à fait dans le style de Gifford, quelques-uns d'une étonnante similitude.

S'il était rigoureusement prouvé que Thomson n'avait ni vu ni pu voir les dessins de Gifford, la démonstration de la cryptesthésie serait étonnante. Or Thomson, malgré toute sa loyauté, ne peut répondre des souvenirs pantomnésiques de son inconscient, et alors le cas n'est pas bien probant. Il faudrait établir que les dessins de Gifford ont été absolument inconnus de Thomson. Flournoy a été bien plus sévère, et avec raison, pour Hélène Smith.

Il nous paraît impossible d'admettre la *possession* de Thomson par Gifford.

De même le cas cité par Aksakoff ne peut être considéré comme démonstratif. Dans la petite ville de Tamboff, en Russie, meurt une infirmière, Anastasie Perelyguine, qui s'est empoisonnée le 16 novembre. Le 18 novembre, dans cette même ville de Tamboff, le nom d'Anastasie arrive, avec des détails sur son suicide. Il importe peu que les assistants et le médium déclarent avoir ignoré tout. Il suffit qu'ils aient pu en entendre parler dans la ville (et l'avoir oublié) du 16 au 18 novembre, soit pendant deux fois vingt-quatre heures, pour que leur mémoire inconsciente soit en cause.

Ce sont là des cas douteux, extrêmement douteux, dont il ne faut pas faire état ; car, en métapsychique comme dans les autres sciences, les démonstrations insuffisantes font plus de tort que de bien.

Grasset, dans son livre de 1908, semble avoir délibérément omis

1. *Amer. S. P. R.*, 1910 et *A. S. P.*, 1910, XX, 193-264.

les cas de télépathie probante, et, comme il ne fait mention que des récits médiocres, incertains, il n'a pas de peine à établir le néant de la télépathie (cryptesthésie). Mais ce ne sont pas là procédés de discussion équitables. Les histoires de l'*Écho du merveilleux*, comme aussi trop souvent les récits d'Aksakoff, sont en général très contestables, autant pour l'observation même que pour l'interprétation [1].

Mad. C..., qui n'est nullement médium professionnelle, donna une séance à M. Venzano et à M. Bozzano au Cercle Minerve à Gênes. Dès le début, il est indiqué par les raps à Mad. C.., que son jeune enfant Robert, qu'elle avait laissé bien portant chez elle, est atteint d'une forte fièvre. Aussitôt Mad. C... quitte la séance, et elle constate qu'en effet son fils Robert, à la grande inquiétude de la domestique, était en pleine crise fébrile (40°).

Le fait n'est guère probant pour maintes raisons.

M. Venzano, expérimentant avec Mlles G... qui ne sont pas des médiums professionnelles, et qui ont seules les mains sur la table (les réponses s'opérant par des raps), pense à un sien ami, camarade mort il y a quelques années. Ce nom est donné, et aussi le nom d'un des condisciples de Venzano lui-même et de l'ami. Au moment où l'expérience allait prendre fin, le nom de Ciompari est donné. Or, en fouillant dans sa mémoire, Venzano découvre que c'était le nom (familier) d'un sien parent assez proche, mort octogénaire il y a quelques années. Puis la table donne, sans que Venzano l'ait demandé, le nom de Teresa Bartolini, qui fut la femme de Ciompari [2].

Le comte Ugo Baschieri [3] dans une séance privée, chez Mad. J. H... à Paris, rue Saint-Charles (XVe Arr.) près des fortifications, le 31 juillet 1914, dit tout à coup : « *Un personnage très important va être assassiné. Que de sang ! Quelle heure est-il ?* » Alors on regarde l'heure : il est 21 heures 40. « *Eh bien ! il se passe quelque*

1. Grasset, *Loc. cit.*, 316. Le chapitre *Exposé des faits* a 13 pages, sur lesquelles Mad. Couesdon (*la voyante de la rue Saint-Denis*), en a deux, et M. Dace (ce jeune occultiste bien connu) (??) en a deux aussi. Est-ce une critique digne de Grasset ?

2. *A. S. P.*, 1905, XV, 694.

3. De Vesme, *Un clairvoyant*, *A. S. P.*, XXV, novembre 1915, 263.

chose vers le boulevard des Italiens. » Or, le 31 juillet 1914 entre 9 heures 35 et 9 heures 40, à quelque 300 mètres du boulevard des Italiens, le grand orateur JAURÈS était lâchement assassiné.

On ne peut faire entrer ce cas dans les prémonitions ; car le fait a été indiqué au moment même où il se produisait.

Encore qu'on puisse comme toujours, quand on est résolu à tout nier, invoquer le hasard, c'est une bien médiocre explication.

On rapprochera ce cas du cas de l'assassinat de la reine DRAGA, mentionné plus loin, et aussi du cas célèbre, cité par de VESME, d'APOLLONIUS DE TYANE, qui, faisant un discours à Éphèse, s'interrompit subitement en disant qu'on venait de tuer le tyran DOMITIEN (à Rome). Le récit en a été donné par PHILOSTRATE et par DION CASSIUS dans son histoire romaine. Mais peut-on y croire ?

M. LEMAIRE, professeur à Genève, expérimentant avec H. SMITH [1], raconte que le médium, au début de la séance, a senti une odeur de pierres. Elle prétend que JEAN est venu pour Mad. N... qui avait assisté à quelques séances déjà. Or Mad. N..., consultée ensuite, interrogeant d'anciens souvenirs, se rappelle que, lorsqu'elle était enfant, un ouvrier carrieur, nommé JEAN, l'avait prise en grande affection. Le genre de son travail était d'ailleurs de préparer et d'allumer des mèches de soufre. C'est peu de chose : ce n'est rien.

M. ARTHUR HILL [2] rapporte des expériences très concluantes. Un de ses amis, M. FRANCK KNIGHT arrive, absolument incognito, chez Miss MAC DONALD, médium professionnelle, qui lui dit son prénom (FRANCK), le nom de sa mère, FREDA KATHERINE, les noms (JANET et HERBERT) de ses frères et sœur, et de BENJAMIN, son oncle.

Un autre médium, M. WATSON, a donné à M. FR. KNIGHT le nom de sa mère, MARY KATHERINE, de son arrière grand-père, OLIVER UPTON, de deux parents de M. FR. KNIGHT, KATHLEEN THORNES et BENJAMIN THORNES, auxquels noms WATSON ajouta le nom de CARTER, qui est celui de la famille de M. KNIGHT, mais à une date très ancienne, remontant à plus d'un siècle.

1. *A. S. P.*, 1897, VII, 74.

2. *New Evidence in Psychical Research*, avec une introduction de Sir OLIVER LODGE, London, W. Ridder, 1911.

D'autres expériences très nombreuses, avec Watson, ont été faites encore, qui paraissent avoir entraîné l'évidence de la cryptesthésie même chez une personne aussi peu crédule que M. Arthur Hill. En supposant, ce qui est assez absurde, que M. Watson a été faire une enquête dans les cimetières, de manière à prendre connaissance des noms inscrits sur les tombes, se rapportant à la nombreuse famille de M. Knight, tout n'est pas explicable. Il reste l'*impossible*. Toute cette discussion est soigneusement établie, avec tous les détails nécessaires, par M. A. Hill (p. 113-116).

Je crois donc que M. A. Hill a raison de dire :

1° Que les fraudes dues à des recherches persévérantes, difficiles, presque impossibles, et multipliées, faites par les médiums pour mieux tromper la personne qui les consulte, sont à l'extrême invraisemblables. Les détectives qu'on a mis aux trousses de Mad. Piper n'ont rien obtenu.

Remarquons bien — ce qui est important à noter — que les médiums qui feraient de telles recherches s'exposeraient toujours à être pris en flagrant délit d'imposture préparée, ce qui les perdrait définitivement.

2° Il n'y a pas d'hallucinations de la part des observateurs.

3° La probabilité de certains succès obtenus dans les recherches cryptesthésiques est parfois tellement petite, qu'on ne peut décemment invoquer le hasard.

4° Tout dépend en somme de la rigueur dans l'expérimentation. Si l'expérimentateur reste complètement muet, sans donner le moindre signe d'approbation ou de négation : s'il est absolument impassible, et qu'il prenne des notes complètes sur tout ce qui est dit, alors l'expérience est valable. D'ailleurs l'impassibilité, aussi bien que le rigoureux et complet enregistrement de toutes les paroles du médium, c'est vraiment fort difficile.

Mad. Briffaut, à Paris, a donné des preuves admirables, absolument certaines, de lucidité ; je me contenterai, parmi beaucoup d'autres, de donner les suivantes.

Mad. M. G. de Montebello, rendant visite à Mad. Briffaut, alors qu'en toute certitude Mad. Briffaut ne pouvait savoir son nom, ni rien d'elle, reçoit tout de suite une preuve démonstrative de la

cryptesthésie. « *Je vois quelqu'un qui se nomme L...* — Louis, *n'est-ce pas ?* — (Signe de tête d'acquiescement de la part de Mad. de M...) *C'est votre fils ?...* — Oui. — *Il a été tué pendant la guerre ?* — Non... — *Pourtant,* dit Mad. Briffaut, *il me fait signe qu'il est mort brusquement, brutalement, tout d'un coup...* » Or de fait Louis de Montebello, avant la guerre, a été, par un rare et tragique événement, frappé de la foudre. On remarquera que, si Mad. Briffaut a fait une erreur, c'est une erreur d'interprétation. Elle a vu la mort brutale, brusque, soudaine, de Louis, et elle en a *conclu* (à tort, mais selon toute vraisemblance) que ç'avait été par un fait de guerre. D'autres indications précises et précieuses ont été données. A côté de Mad. de Montebello, Mad. Briffaut voit une vieille dame qui écrivait, écrivait constamment. Il s'agissait très nettement de la grand' mère de Mad. de Montebello qui a passé à écrire ses mémoires les quinze dernières années de sa vie.

Il est à remarquer que cette expérience avec Mad. de Montebello est très belle ; et que cependant avec d'autres personnes Mad. Briffaut a eu des résultats tout à fait nuls. La clairvoyance, dans ces cas, semble dépendre presque autant du percipient que de l'agent. En général, Mad. de Montebello, quand elle va consulter un médium, un sensitif, un somnambule, obtient des réponses extraordinairement détaillées et précises, de sorte que je serais tenté de supposer que la lucidité du médium ne s'exerce pas indifféremment pour tout le monde. Il y a des personnes qui les *inspirent*, et d'autres qui ne les inspirent pas.

Mad. A. G. Le Ber, ma fille, dont Mad. B... connaissait le nom, a reçu quantité de précisions, dont la valeur se trouve à peine atténuée par ce fait que le nom de Mad. Le Ber était connu de Mad. Briffaut. En effet, pour savoir tout ce qu'elle a dit, Mad. Briffaut eût dû se livrer à une prolongée et difficile enquête. En tout cas Mad. Briffaut a textuellement indiqué une conversation absolument intime que Mad. Le Ber a eue avec son frère, mon fils Albert, tué pendant la guerre, et cette conversation intime, personne de vivant ne le connaissait que Mad. Le Ber.

Arnaud de Gramont, avec le pseudonyme docteur X..., va voir Mad. Briffaut et lui dit qu'il a perdu un fils à la guerre. Mad. B... lui dit, ce qui est vrai : « *il a été tué d'une blessure à la tête, il est*

tombé de très haut : il était dans l'aviation... » Elle voit le prénom S... MONT. (Le prénom du fils de A. DE GRAMONT était SANCHE.)

Le *Bulletin de l'Institut Métapsychique* de Paris, 1920, numéros 1 et 2, contient encore diverses indications très intéressantes sur les cryptesthésies de Mad. BRIFFAUT. A M. JEAN LEFEBVRE, tout à fait inconnu d'elle, Mad. BRIFFAUT dit le nom de son frère PIERRE et de son autre frère JOSEPH. Elle dit que la femme de JOSEPH est morte il y a moins d'un an, d'une opération faite au foie, ce qui est exact. A M. LANGE Mad. BRIFFAUT donne des détails que personne ne peut connaître. A M. LEMERLE, averti et sagace observateur, que Mad. BRIFFAUT ne pouvait connaître, Mad. BRIFFAUT dit tout de suite : « Je vois JACQUES ! un jeune homme mort d'une manière tragique... Et je l'entends qui appelle : il écrit JEAN, HENRI... » De fait les deux fils de M. LEMERLE avaient été victimes d'un grave accident d'automobile : ils s'appelaient HENRI et JACQUES. HENRI a été tué, et JACQUES a échappé à la mort. Il y a aussi de Mad. M. FORTHUNY (*Revue spirite*, mai 1921, 144), un très beau cas de clairvoyance donné par Mad. BRIFFAUT.

Des faits tout à fait analogues à ceux que donna Mad. BRIFFAUT à Paris, Mad. LEONARD à Londres, ont été obtenus par un sensitif nommé LUDWIG AUB, de Münich[1]. Un étudiant en médecine, ne donnant pas son nom, ni sa profession, va trouver AUB, qui lui dit : « Vous êtes étudiant en médecine, vous aimez la musique et surtout MOZART. Votre père était médecin ; votre grand-père, médecin de campagne à Stettin. » Au Dr O... AUB dit : « Votre père était un philosophe, votre mère est d'origine anglaise, mais elle a vécu en Autriche. Vous venez de vous marier. » Tous détails exacts. Au Dr S... AUB dit : « Ce qu'il y a de caractéristique, c'est que vous avez chez vous une grande peinture du temps d'ALBERT DURER. Elle est précieuse, et c'est votre orgueil. » Tout cela est exact. Au Dr G... AUB dit : « Vous avez une prédilection pour GUSTAVE FLAUBERT. » De fait le matin même le Dr G... écrivait une préface aux œuvres de FLAUBERT

M. HAYWARD a analysé méthodiquement les réponses de Mad. K.

1. VON R. TISCHNER. *Eine physiologisch-okkultistische Studie* (*Psychische Studien*, XLVII, 1920, 598-612). TISCHNER cite diverses publications sur AUB, qui ont paru à Münich, du Dr DINGFELDER, de G. W. SURGA, etc.

(près de Montréal). Mais il ne paraît pas qu'il y ait eu quelque lucidité supérieure (*Fortune telling. Am. P. S. P., R.*), 1921, 185.

En résumé, de toutes ces expériences de cryptesthésie, tant sur les sensitifs que sur les médiums et les somnambules, une conclusion très nette se dégage, incontestable, c'est qu'il y a une faculté de connaissance par d'autres voies que les voies sensorielles ordinaires.

A l'heure actuelle (1921) il n'est plus permis d'en douter, et c'est devenu une notion presque banale, qui bientôt deviendra classique, et qu'on s'étonnera d'avoir été si méconnue, si raillée, si niée par toute la science officielle.

Il me sera permis de rappeler avec quelque fierté qu'en 1888, *P. S. P. R.*, (v), j'avais nettement affirmé ce fait étrange qui aujourd'hui domine toute la métapsychique subjective.

« *Il existe, chez certaines personnes, à certains moments, une faculté de connaissance qui n'a pas de rapport avec nos facultés de connaissance normales.* »

Je n'ai rien à changer à ce que je disais en 1888 ; sinon qu'aujourd'hui cette proposition, qui paraissait terriblement téméraire, est sur le point d'être unanimement acceptée, notamment par Mad. H. Sidwgick, par sir Oliver Lodge. Demain elle paraîtra tellement simple qu'on ne voudra pas croire qu'il y eut quelque témérité à la soutenir.

Le phénomène de la cryptesthésie est aussi certain que tous les faits avérés, reconnus par la science. Pour nier cette cryptesthésie, il faudrait être rebelle à tout ce qui est une démonstration scientifique.

Toutes ces expériences de Mad. Briffaut, comme celle de Mad. Leonard, de Mad. Piper, semblent — et c'est à mon corps défendant que je fais cet aveu — apporter une sorte de confirmation à la théorie spirite. Car la lucidité de ces *voyantes* ne paraît s'exercer que parce qu'un esprit semble intervenir pour leur apprendre tel ou tel fait. Je n'ai garde d'en inférer que les choses se passent ainsi, mais *tout se passe comme si* l'esprit du mort intervenait pour dire son nom, ses relations, les faits qu'il connaît et converser avec le *guide* du médium.

Mais ce n'est sans doute qu'une apparence. Le procédé de connaissance reste mystérieux. L'hypothèse que les faits nous sont com-

muniqués par un être à apparence humaine est une hypothèse après tout très anthropomorphique. On peut en faire état, mais provisoirement : pourtant il est permis de prendre la position scientifique qu'en cette matière délicate j'ai adoptée : je considère la cryptesthésie comme absolument démontrée, mais je me refuse, pour insuffisance de preuves, à toute hypothèse sur l'origine de ces révélations et de ces divinations.

Il est maints autres faits intéressants, que nous ne mentionnons pas, signalés par Myers, par Bozzano, et par d'autres auteurs ; car on peut les expliquer — encore que le plus souvent l'explication soit assez invraisemblable — par des notions oubliées, inconscientes, mais normales. Pour nous il faut qu'il y ait *absolue impossibilité* d'une connaissance normale pour permettre d'introduire l'hypothèse d'une cryptesthésie. M. Heintzer, par exemple, voit son père lui apparaître en frac, avec une barbe blanche. Il savait que son père était mort, mais il ne l'avait connu qu'avec une barbe non blanche. Or, pendant que M. Heintzer fils était à l'étranger, on avait enterré M. Heintzer père, en frac, et sa barbe était devenue rapidement blanche pendant le cours de sa dernière maladie. N'est-il pas possible que M. Heintzer fils l'ait su, encore qu'il affirme, très loyalement sans doute, l'ignorer ?

Il est possible que Flournoy ait raison en supposant que le nom de Burnier n'est pas arrivé par voies métapsychiques ou cryptesthésiques. Quoique l'explication par voies normales soit terriblement entortillée et invraisemblable, il faut l'admettre toutes les fois qu'elle est possible.

Il faut admettre aussi que la mémoire latente possède d'extraordinaires pouvoirs qui rendent l'illusion possible. Stainton Moses, écrit automatiquement, [1], sous la dictée de Rector : « *Allez dans la bibliothèque, et prenez l'avant-dernier livre sur le second rayon, voyez le dernier paragraphe de la page* 94, *et vous y trouverez cette phrase...* » Suit une très longue phrase... Alors Stainton Moses se lève, va chercher le livre, et vérifie que la citation est exacte et à la page 94. Mais on doit supposer qu'il n'y a là qu'une réminiscence très parfaite, très complète, sans qu'il soit nécessaire d'y voir là un fait de

1. Delanne, *Rech. sur la médiumnité*, 342.

cryptesthésie. Peu après R... écrit : « *Pope est le dernier grand écrivain*, etc... *Prenez le onzième volume du même rayon, ouvrez-le, et vous trouverez cette phrase...* » Et, en effet, STAINTON MOSES se levant, ouvre le livre, et à la page 145 y trouve cette citation.

Le récit est bien singulier. Comment le livre fut il ouvert juste à la page où était la citation ? Est-ce une coïncidence fortuite ? Mais le hasard n'explique rien. Est-ce qu'en état d'hémi-somnambulisme M. STAINTON MOSES avait déjà ouvert le livre à cette page ?

Mad. R... m'a donné d'admirables exemples de cryptesthésie qui ne peuvent pas s'expliquer par la télépathie.

Mad. R... est une dame de quarante ans, qui n'est pas une médium professionnelle. Elle est mariée, mère de famille. Si elle s'est occupée de spiritisme, c'est parce que, dans une tragique occasion, étant très jeune, elle a eu une vision qui l'a préservée, dit-elle, d'un grand danger. (Il y a eu pour HÉLÈNE SMITH une protection analogue, au début de sa vie.)

Les communications qu'elle donne sont tantôt par l'écriture automatique (le plus souvent) ; quelquefois par des paroles ; et, tout à fait rarement, par des raps.

Je citerai trois faits très démonstratifs.

1° Il s'agissait d'un de mes chers amis, mort depuis peu, qu'elle n'avait jamais connu, et dont, à ce que je crois, je n'avais pas prononcé le nom devant elle. Elle me dit qu'il s'appelait ANTOINE, que je suis entré dans sa chambre quelques instants après sa mort, et que je l'ai embrassé sur le front ; elle ajoute qu'il m'appelait CARLOS. Or, ce nom, le détail relatif à ce baiser, et surtout ce fait qu'il m'appelait, seul de tous mes amis, CARLOS, est caractéristique.

ANTOINE, parlant par Mad. R... dit encore qu'avec LUCIE, sa femme, il a été à Fontainebleau. « *Là, nous avons été tristement heureux.* » Le séjour à Fontainebleau, et l'expression dont il se sert *tristement heureux*, d'après le témoignage de la veuve d'ANTOINE, étaient détails absolument inconnus de tous, même de moi, et très exacts. Le nom de LUCIE n'est pas tout à fait une erreur. En effet, comme me l'a dit plus tard la veuve d'ANTOINE, souvent ANTOINE lui disait : « *Quel dommage que tu ne t'appelles pas Lucie ! c'est le nom que je préfère !* »

2° L'autre cas est plus saisissant encore. Un de mes proches parents,

un jeune homme de vingt et un ans, un soir s'empoisonne (par de la strychnine). On tient absolument cachée à tout le monde la cause de cette mort. (Son père, son oncle, et moi, *avons été seuls* à le savoir.) Aucun journal bien entendu n'en avait parlé et n'en parla jamais. Trois semaines après, je demande à Mad. R... le nom d'une personne, proche parente de moi, qui est morte. Mad. R. me dit : « *Il s'appelle* Georges » ; et elle ajoute : « *Vous avez été à son lit de mort, il avait une écume rouge aux lèvres...* » ce qui est absolument exact... puis elle dit : « Lulu, Lulu ». Or, dans sa famille on avait l'habitude d'appeler Georges, « Lolo ». Je laisse de côté de très graves et nombreuses erreurs. Mais il y a un détail caractéristique. Georges, parlant par Mad. R... dit : « Stephen, Stephen ! *Oh ! cette écriture, il me semblait que je ne pourrais jamais la finir !* » Or voilà un détail d'une précision étonnante, et absolument ignoré de tous. Avant de se tuer, le malheureux Georges avait écrit une longue lettre, laissée ouverte sur la table, à un sien ami Étienne. Cette lettre, personne (sauf son père, son oncle, et moi) ne l'a vue. Or, Mad. R... qui vivait très solitaire, qui ne connaît personne de ma famille, ne pouvait absolument rien savoir de tous ces faits, tenus rigoureusement secrets par trois personnes. Pour ma part, j'ignorais complètement le nom d'Étienne, ami de Georges. (Le mot anglais Stephen répond au mot français, Étienne.)

3° Le troisième fait, de majeure importance (car après réflexion, il me paraît un des cas les plus frappants de cryptesthésie qu'on ait pu obtenir encore), est le suivant :

Je le donne en détails, car toutes les conditions en ont été rigoureusement notées, et il témoigne d'une lucidité éclatante, s'exerçant à 2.000 kilomètres de distance.

En juin 1906, à 10 heures et demie du soir, après diverses phrases incohérentes, en présence de mon ami Octave Houdaille, de Mad. S..., de Mad. R... et de sa fille, âgée de douze ans, nous avons la phrase suivante par des raps, plus nets que nous n'en eûmes jamais. (Il y eut à peine, deux ou trois fois, dans le cours de toutes mes expériences avec Mad. R... des phrases intelligibles dites par les raps.)

Bancalamo.

Alors je ne peux m'empêcher de dire : « *Hé ! c'est du latin,*

Calamo ! » Mais, imperturbable, la dictée par raps continue : « *Banca la mort guette famille.* »

A partir de ce moment, les réponses furent incohérentes.

Je crus d'abord qu'il s'agissait du mot italien, *Bianca — Blanche.* — Mais aucune des personnes présentes ne put attribuer à une Blanche quelconque cette phrase énigmatique.

Le lendemain, jeudi, à 14 heures, arriva à Paris la nouvelle de l'assassinat de Draga, reine de Serbie. Des officiers serbes, après avoir acheté la complicité des vils personnages du palais, étaient entrés à minuit dans le palais du roi Alexandre, et l'avaient assassiné, lui, et la reine Draga, sa femme. Les deux frères de Draga avaient été tués aussi. Draga avait deux sœurs, qui, ce soir-là, n'ont échappé à la mort que par miracle.

Mais pas un instant je ne songeai à relier ce tragique événement à la séance intime que nous avions eue la veille. Ni personne de nous, ni Mad. R..., nous ne pensâmes à une relation quelconque, même lointaine.

Le surlendemain vendredi, en lisant dans *Le Temps* quelques détails relatifs à ce crime, j'appris que le père de Draga s'appelait Panka, et ce fut pour moi comme un trait de lumière.

1° Le mot de Banca, c'est à peu de chose près le nom de Panka (je reviendrai là-dessus tout à l'heure).

2° La minute à laquelle le message a été donné, 22 heures 30, à Paris, correspond exactement, minute pour minute, au moment où les officiers assassins sortaient de l'*Hôtel de la Couronne de Serbie* pour aller dans le palais tuer Draga (c'est-à-dire minuit). (L'heure de Belgrade avance de 1 heure 30 sur l'heure de Paris.)

3° Les paroles s'appliquent exactement, avec une saisissante précision, à un péril qui menace toute la famille de Panka.

De fait, même en cherchant, on ne trouverait pas mieux que ces mots : *La mort guette famille,* pour indiquer quel était à minuit l'état menaçant des choses pour la famille de Panka.

Venons maintenant à la question de savoir si les cinq lettres *Banca* peuvent s'appliquer au père de Draga.

Sur ces cinq lettres, à probabilité de $\frac{1}{25}$, il n'y en a que trois de

bonnes. La probabilité totale composée est alors en chiffres ronds, de 1/1500e.

Mais, à l'analyse, on voit que la probabilité est encore beaucoup plus faible. D'abord, pour la totalité du mot, il y a le nombre de lettres qui est le même. On aurait pu avoir 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 lettres (Jean, Marie, Robert, Étienne, Julienne, Éléonore, Marguerite) : par conséquent, la probabilité qu'on aura le même nombre de lettres, est de 1/7 et la probabilité composée devient $\frac{1}{10.500}$, ce qui commence à être assez faible.

Il y a mieux. La lettre *B* pour la lettre *P* n'est pas une complète erreur, au cas où la communication aurait eu lieu par un son. Comme on sait, le *B* et le *P* se prononcent à peu près de même ; les Allemands disent une *pataille*, une *pipliothèque*, comme ils disent un *brophète*.

L'erreur relative à la quatrième lettre du mot Banca est bien curieuse. Dans le nom du père de Draga, cette quatrième lettre est, en alphabet serbe, une seule lettre qui se prononce *dj* ou *dz* ou *tz*, lettre que notre alphabet romain, le seul que nous pouvions épeler, ne contient pas. Il fallait donc trouver une lettre *unique* de l'alphabet romain qui répondît tant bien que mal à la lettre serbe, et il semble que le *C* soit à peu près celle dont la sonorité est la plus voisine. Admettons, si l'on veut, que *B* est une complète erreur ; mais au moins reconnaissons que *C* est la lettre juste, et nous avons la probabilité totale (composée) de 1/500.000e. Ce n'est pas la certitude mathématique : c'est l'absolue certitude morale.

Dans toutes les expériences de métapsychique subjective, il n'y a que trois hypothèses possibles.

A. — Celle d'une mauvaise observation, d'une collusion, ou d'une illusion ;

B. — Celle du hasard.

C. — Celle de la cryptesthésie.

Or, dans cette belle expérience, l'hypothèse d'une collusion ou d'une illusion doit être absolument écartée. La monition a été écrite avant que l'événement ait été connu. *Personne* à Paris ne savait le 10 juin à 22 heures qu'un complot allait éclater contre la reine

Draga. A plus forte raison, parmi les cinq personnes qui se trouvaient là, qui ignoraient probablement qu'il y avait une reine Draga, qui n'eurent oncques relation avec un balkanique quelconque, et qui n'avaient sur la Serbie que des notions primaires.

Donc il ne reste plus, comme hypothèses, que le hasard ou la cryptesthésie.

Mais ce n'est pas le hasard ! Car non seulement un nom a été dit, dont la probabilité n'était que de 1/500.000e, mais encore la phrase fatidique : « *La mort guette famille* » prononcée à 22 heures, ne s'applique peut-être pas à une seule des cinquante millions de familles existant ce soir-là en Europe, avec autant de précision qu'à la famille de Panca, dont trois enfants allaient périr dans quelques minutes.

Grasset n'a cependant pas craint de dire que le hasard avait donné Banca pour Panka, et que les mots : *la mort guette famille*, pouvaient, à cette même minute, s'adresser à des milliers d'autres familles autres que la famille de Panka. L'objection est vraiment ridicule.

En effet, si c'est une force intelligente qui a inspiré cette phrase — et l'apparence est pour cette hypothèse hardie — il semble que cette intelligence ait voulu faire une *désignation dont l'authenticité pouvait être constatée*. Si Panka avait été un vieux ouvrier boulanger des faubourgs de Belgrade, il m'eût été radicalement impossible de jamais savoir si cette monition était véridique ou fantaisiste. Ce n'est pas sur cinquante millions de familles de la planète terrestre que portent des constatations possibles ; c'est sur une centaine de familles tout au plus.

B. — *Méthode de l'alphabet caché.*

Ici je dois indiquer une méthode différente que j'ai imaginée pour constater la cryptesthésie. Elle n'a réussi, d'ailleurs, cette méthode, que parce que j'expérimentais avec un médium doué de la sensibilité spéciale qui s'y adaptait. Mais Sir William Barrett a montré qu'avec d'autres médiums elle pouvait réussir. En tout cas, il serait désirable d'en faire souvent usage, car elle a de précieux

avantages. C'est la méthode que j'ai appelée *de l'alphabet caché*[1]. Je n'oserais pas cependant la recommander avec insistance ; car il me paraît plus sage de laisser chaque médium agir selon son inspiration, sans lui indiquer par qnelles voies il doit donner ses réponses.

Ces expériences étaient faites avec Gustave Ollendorff, Henri Ferrari, Louis Olivier, Albert Père et Gaston Fournier, presque tous morts, hélas ! mes aimés et fidèles camarades. Le médium était mon

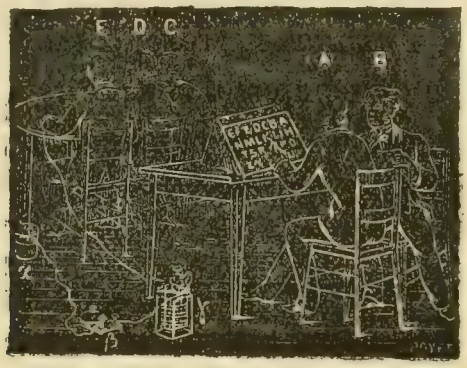


Fig. 10. — Disposition de l'expérience dite de l'alphabet caché (Ch. Richet).

E, D, C, sont à la table. Les mouvements de la table sont indiqués par une sonnerie, grâce à une disposition électrique telle que la sonnette retentit dès qu'un des pieds de la table se soulève A, parcourt l'alphabet qu'il tient caché à E, D, C, qui ont le dos tourné. B, au moment où la sonnerie (indiquant le mouvement de la table) retentit, inscrit la lettre correspondante sur laquelle A avait arrêté un instant le crayon.

regretté ami Gaston Fournier, âgé alors de trente-deux ans, aimable homme, de sûre et perspicace intelligence (mort en 1917).

L'expérience était faite de la manière suivante :

G... le médium, tient les mains sur la table, et chaque mouvement de la table actionne une petite sonnerie électrique : C... et D... tiennent aussi les mains sur la table, mais n'ont aucune action. A trois ou quatre mètres de distance, à une autre table, est placé un alphabet derrière un grand carton, disposé de telle sorte que G..., qui lui tourne le dos, ne puisse rien voir, même s'il n'y a pas de carton pour cacher l'alphabet. A cette table sont assis A... et B... A... parcourt l'alphabet, B..., a un crayon et inscrit la lettre qui

1. Voyez Ch. Richet, *La suggestion mentale et le calcul des probabilités*, *Rev. Philosophique*, octobre 1883, 609. — *Des mouvements inconscients* (*Hommage à* M. Chevreul), Paris, Alcan, août 1886 et *Revue de l'hypnotisme*, 1886, 170 et 209. — Une excellente analyse en a été donnée in *P. S. P. R.*, 1884, fasc. VII, 239. — *Relation de diverses expériences*, etc., *P. S. P. R.*, juin 1888, 138.

répond au mouvement de la table, mouvement qui se passe loin de lui, mais qu'il connaît par la sonnerie (fig. 10, p. 206).

Or il se trouve que les lettres ainsi indiquées donnent des mots et des phrases qui ont un sens. Par conséquent, les pressions musculaires inconscientes que G..., le médium, exerce sur la table sont déterminées par une étonnante lucidité, la perception de la lettre qui doit être dite. Tout se passe comme si G..., voulant envoyer un message, voyait l'alphabet. Or *il ne peut pas le voir*, car cet alphabet, auquel il tourne le dos, est caché par un carton, et les mouvements, forcément irréguliers, du crayon qui passe sur les diverses lettres de l'alphabet, se font sans le moindre bruit. Il faut ajouter que, pendant l'expérience, intentionnellement nous parlons, chantons, récitons des vers, en faisant un tel vacarme que c'est à peine si A... qui inscrit, peut entendre la sonnette.

Un jour, par surcroît de précaution, au lieu d'un alphabet carré, j'ai employé un alphabet circulaire. En outre, je ne commençai pas par l'A, mais par une lettre quelconque, et je parcourus l'alphabet à une vitesse très différente. La réponse a été une réponse intelligente : *Fa zol do*. Or, c'est là un phénomène de cryptesthésie, car *Fa zol do*, ce ne sont pas des lettres jetées au hasard.

Aussi bien toutes les réponses qui ont un sens, même si en elles-mêmes elles n'indiquent rien d'intéressant, sont-elles une indication de la cryptesthésie, une cryptesthésie d'une nature spéciale, qui est la connaissance (par Gaston, le médium) de telle ou telle lettre de l'alphabet caché, sans que ni la vue normale, ni l'ouïe normale, ne puissent le lui apprendre.

Il y a eu des phrases complètes, des vers français retournés, comme par exemple :

« *Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.* »

ou des vers latins :

« *Infandum, rejina, jubes renovare dolorem* »

ou des phrases de vieux français : quand c'était soi-disant Villon qui répondait :

« *Où sont les neiges d'antan ?*
« *Louys le Cruel,*
« *Essai sur daemoniomanie.*

Ces phrases sont, en soi, parfaitement insignifiantes, mais elles témoignent toutes de la cryptesthésie, puisqu'il était absolument impossible à Gaston, dont les muscles mouvaient la table, de savoir en quel point était le crayon que je promenais irrégulièrement, silencieusement, sur l'alphabet caché.

L'illustre William Crookes est venu un jour chez moi pour assister à une de ces expériences. Il avait fait une question mentale. « *Quel est le nom de mon fils aîné?* » Gaston ne sait pas du tout l'anglais. Pourtant par l'alphabet caché nous avons eu la réponse « *I know only the slang.* » Non seulement l'alphabet était caché, mais encore il n'était éclairé que par une petite lampe qui permettait à peine de voir les lettres. La réponse peut s'appliquer à peu près à toutes les questions, mais, ce qui est important, c'est que les mouvements de la table correspondaient aux mouvements du crayon sur l'alphabet, mouvements qui ne pouvaient pas être normalement perçus par Gaston.

Ces expériences montrent en outre la puissance de l'inconscient, car Gaston, comme nous tous, pendant ces expériences très compliquées (parfois la dictée à l'envers d'un vers latin), chantait, riait, parlait, discutait. Toute la partie consciente de sa personnalité était en grande activité, pendant que la partie inconsciente, indépendamment de la consciente, avait une activité non moindre, et s'exerçant dans un domaine tout autre.

Cette cryptesthésie spéciale pour l'alphabet est-elle télépathique? C'est fort possible. Rien ne nous permet de l'affirmer ou de le nier. Pourtant dans un cas il y a eu certainement cryptesthésie non télépathique, au moins pour les personnes présentes, encore que le résultat (calculé par la méthode des probabilités), ne soit pas du tout saisissant. Je dis à M. D... très sceptique, qui n'assistait pas à ces expériences : « *Pensez à un nom quelconque, que ce soit un personnage historique ou un inconnu, nous le trouverons par la table et je vous le dirai demain.* » La réponse a été F. N. T. B. T. Si l'on prend la lettre précédente (ce que l'on est parfaitement autorisé à faire), on a E M S A S.

Or, le nom pensé par M. D... était César ou Coesar. Sur 5 lettres, il y en a donc, avec la probabilité de 1/25e, 2 de bonnes, soit, comme probabilité totale, d'après la formule citée plus haut,

environ 1/42e, ce qui est peu. Mais en réalité, il y en a beaucoup plus. Car c'est un mot de 5 lettres, répondant à un mot pensé de 5 lettres, soit une probabilité de 1/7e environ, d'avoir 5 lettres. Alors cela devient $\frac{1}{294}$. C'est même plus encore, car, si la table retardait la réponse, la dernière lettre *R* a été indiquée comme *S*, la première lettre *C* a été indiquée avec un retard un peu plus grand, et alors on a D M S A R, ce qui se rapproche passablement de Coesar.

Si j'indique cette expérience qui, à côté de toutes les belles expériences que j'ai mentionnées plus haut, est terriblement médiocre, ce n'est pas que j'en veuille faire état : c'est seulement pour montrer que le calcul des probabilités, quand l'expérience est irréprochable, comme celle-là, est d'une grande utilité. Pour ma part, je préfère une expérience irréprochable, qui se présente avec une probabilité assez forte, qu'une expérience dont la probabilité est énormément faible, mais où il y a un léger vice qui lui enlève toute valeur.

Je mentionnerai une autre expérience encore. Paul, le frère de Gaston, assez sceptique, et qui n'est nullement médium, assistait à la séance sans toucher à la table. Nous lui demandons de penser un nom quelconque. Le nom qu'il pensait a été indiqué Cheval pour Chevalon. Or une Mad. Chevalon, morte il y a quelque temps, était l'amie de la famille de Gaston et de Paul. Nous demandons alors à l'esprit Chevalon de nous dire quelque chose de caractéristique. Par la table et l'alphabet caché, nous avons cette phrase : « *Comment va ta mère?* » Là-dessus (il faut bien l'avouer), Gaston a été véritablement effrayé. A partir de ce moment il n'a plus voulu faire, ni ce soir-là, ni les soirs suivants, des expériences où il jouait le rôle de médium. Je n'ai jamais pu le décider à continuer.

Les expériences sur l'alphabet caché, que je crois extrêmement importantes pour donner une preuve éclatante de la cryptesthésie, ont été reprises récemment avec grand succès par sir William Barrett [1].

1. Compte rendu par Miss Dallas. *Expériences avec l'Oui-ja, les médiums opérant les yeux bandés* (*A. S. P.*, mars 1916, XXVI, 45).

Les médiums, amis personnels de sir William Barrett, avaient les yeux complètement bandés ; un masque impénétrable couvrait leur visage; les lettres de l'alphabet ne leur étaient donc pas visibles, et en outre ces lettres, placées en désordre, étaient recouvertes d'une plaque de verre et d'un tapis de table. Dans ces conditions il y eut des messages ayant un sens. Peu importe, dans le cas actuel, le sens de ce message ; il suffit d'établir que les lettres indiquées par le mouvement très rapide et très vigoureux de la planchette ne se succédaient pas au hasard, mais comportaient une signification très précise.

Dans un cas très bien observé par Sir W.-F. Barrett, le médium, H. Travers Smith, avait un bandeau sur les yeux, ainsi que M. Lennox Robinson, et les lettres de l'alphabet étaient placées au hasard sous une glace transparente. Un soir, peu d'heures après le torpillage de la *Lusitania*, il fut indiqué par l'alphabet ainsi manié que M. Hugh Lane (un ami des deux médiums, qu'ils savaient d'ailleurs en Amérique) avait été noyé. Pendant la séance même, alors que déjà cette indication avait été donnée par la table, un journal, dans son édition du soir, donnait le nom de Hugh Lane, comme une des victimes du désastre de la *Lusitania* [1].

Il n'est guère possible de considérer cette monition comme très probante, car le médium savait qu'il y avait eu torpillage de la *Lusitania*. Sir Hugh Lane était parti pour l'Amérique depuis quelques jours. De là, pour l'inconscient, facilité de conclure que Sir Hugh Lane était une des victimes.

Il semble que l'expérience suivante, très analogue d'aillenrs, rapportée aussi par Mad. H. Travers-Smith, est bien meilleure. Un soir, après une séance infructueuse, tout d'un coup la table dit : « *Ship sinking, all bands lost, William East over board. Women and children weeping and wailing ; sorrow, sorrow, sorrow ! !* » A ce moment, un crieur dans la rue annonce une grande nouvelle ! Mad. Smith va chercher le journal. C'était le naufrage du *Titanic*. William East signifiait *vraisemblablement* William Stead.

Si le cas de Sir Hugh Lane n'est pas probant pour la monition

1. Le récit très détaillé de cette monition a été donné par Mad. Hesther Travers Smith, *Voices from the void*. London, W. Rider, 1919, 35.

même, il n'en reste pas moins que la production de messages par l'alphabet caché, ainsi que Mad. Travers-Smith en a donné beaucoup, est une très belle et décisive preuve de cryptesthésie.

Un savant professeur de philosophie de l'Université de Groningen, M. Heymans, a entrepris, par une méthode un peu différente, des expériences qui lui ont donné des résultats remarquables. Il expérimentait avec un médium non professionnel, un étudiant, Il n'a encore rien publié à cet effet ; mais il m'a envoyé une lettre très explicite, que je donne textuellement.

« Nos expériences de télépathie sont exécutées dans deux chambres superposées de mon laboratoire ; dans la chambre inférieure, qui est éclairée, se trouve le sujet, dont les yeux sont bandés, et qui est placé dans une sorte d'armoire fermée de trois côtés et au-dessus, et ayant dans la paroi de devant une ouverture, par laquelle le sujet passe la main. Cette main peut se mouvoir au-dessus d'un tableau horizontal divisé (ainsi qu'un échiquier) dans $6 \times 8 = 48$ cases quadrangulaires. Dans le plafond de cette chambre (qui est construit en béton armé) se trouve une fenêtre de 32×52 centimètres fermée au-dessus et au-dessous par une vitre de verre ; et par cette fenêtre l'un de nous, qui se tient dans la chambre supérieure, regarde le tableau et la main du sujet, et tâche de diriger (*mentalement* (R) cette main vers une case déterminée d'avance par le sort. Comme cette chambre supérieure est pendant les expériences obscurcie, le sujet ne pourrait rien voir de ce qui se passe là, même si le bandeau et l'armoire avaient été enlevés.

« Le son ne peut pénétrer le plafond. Même en criant on ne peut se faire comprendre, et cependant la bonne case $\left(\text{probabilité } \frac{1}{48}\right)$ a été indiquée 32 fois dans 80 expériences. » La probabilité de ces 32 succès est de $\left(\frac{1}{10}\right)$ à la 21e puissance.

Il y a peut-être, dans ces élégantes expériences, télépathie ; mais en tout cas il y a cryptesthésie, puisque le succès dans l'indication de la case comporte deux éléments : 1° l'exécution de la pensée de l'agent, et là il y a télépathie, c'est-à-dire une des modalités de la cryptesthésie ; 2° après que la case a été pensée, l'indication même de cette case, ce qui ne peut être que de la cryptesthésie, puisque

la chambre supérieure, pendant l'expérimentation, est obscure, et que l'agent ne peut rien voir, pas plus que le percipient.

Le soin avec lequel ces expériences ont été faites par l'éminent psychologue donne beaucoup de prix à ces résultats excellents.

Il semble qu'il y aurait grand intérêt à reprendre encore ces expériences de l'alphabet caché avec des médiums très puissants, qu'on pourrait sans doute exercer à correspondre de cette manière.

On voit en tout cas que la cryptesthésie comporte une grande extension dans l'expérimentation même, et qu'elle recèle des fécondités imprévues.

C. — *Correspondances croisées.*

La méthode des correspondances croisées (*cross correspondance*) est un procédé ingénieux pour constater la lucidité, procédé que, dans ces derniers temps, les Anglais et les Américains ont très amplement développé.

Voici quel en est le principe. Deux personnes, A... et P... conviennent de s'écrire simultanément une lettre, pour savoir si leurs pensées coïncident. Les deux lettres sont datées et portent les timbres de la poste. Il y a donc un agent A... et un percipient P... L'expérience est irréprochable, surtout si c'est le hasard qui détermine A... à choisir telle ou telle pensée, telle ou telle image. Mais, même quand ce n'est pas le hasard qui a fait le choix, il y a peu de vraisemblance que les deux correspondants, dont la bonne foi est certaine, s'accordent sur telle ou telle idée.

Miss Ramsden et Miss Miles ont eu par la *Cross Correspondance* des faits dignes d'être notés[1]. Miss Miles était à Londres et Miss Ramsden à Bulstrode (30 kilomètres de Londres). Miss M... était l'agent, et Miss R... le percipient.

27 *octobre.* — Miss M... lunettes,

27 *octobre.* — Miss R... lunettes,

30 *octobre.* — Miss M... une montre,

30 *octobre.* — Miss R... un médaillon sur une chaîne.

31 *octobre.* — Miss M... en peignant le soir, voit le coucher du soleil sur l'oratoire de Brampton, dont la coupole, surmontée d'une croix,

1. *Expériences de transmission de pensée à distance, A. S. P.*, 1906, XVIII, 160 et *P. S. P. R.*, octobre 1907.

se dessine dans le ciel. C'est l'objet même qu'elle veut transmettre par la pensée à Miss R...

31 *octobre.* — Miss R... croit que Miss M... a voulu lui faire voir une crucifixion. Elle est étonnée de ne voir que la croix sans les saintes femmes au pied de la croix.

4 *novembre.* — Miss Ramsden décrit : des arches gothiques comme des cloîtres : des hérons à long cou, et des oiseaux d'eau : rang de fusils avec lesquels on fait feu : une femme habillée en plaid de berger : chien aux longs poils, un lévrier et un beau retriever.

4 *novembre.* — Miss Miles va à l'église à Malnesburg, où il y avait des arches gothiques, semblables à celles d'un cloître. On a parlé de la chasse au lapin ; il y a des cygnes ; on a vu un héron ; il y avait des lévriers et des retrievers. Mad. de Beaufort, une amie de Miss Miles, portait un plaid de berger.

Par la méthode des correspondances croisées, d'autres preuves de cryptesthésie ont été données. Je citerai seulement, d'après Mad. Johnson, le fait suivant[1] : « L'écrit de Mad. Forbes prétendant émaner de son fils Talbot mentionnait qu'il allait prendre congé d'elle parce qu'il cherchait un autre sensitif écrivant automatiquement afin d'obtenir la confirmation de ses propres écrits. Le même jour, Mad. Verrall écrivit un message où il était question d'un pin planté dans un jardin. La communication était signée d'une épée et d'un clairon suspendu. (Tel était l'écusson du régiment auquel avait appartenu Talbot Forbes.) Mad. Forbes avait dans son jardin quelques pins provenant de graines envoyées par son fils. Tous ces faits étaient absolument inconnus à Mad. Verrall. Mad. Verrall, dans un autre cas (1904), donna des détails, vérifiés depuis, sur les occupations de Mad. Forbes : elle eut l'impression que Mad. Forbes était assise dans son salon, et que son fils, debout à côté d'elle, la regardait. Le même jour, Mad. Forbes écrivait que son fils était là, et qu'une preuve décisive était donnée, en ce moment, à Cambridge, de sa survivance ».

C'est à la méthode des correspondances croisées qu'il faut rattacher les laborieuses études de M. Hubert Wales[2]. Il recevait les

1. Voyez O. Lodge, *La survivance humaine*, trad. fr., p. 257.

2. *A Report on a series of cases of apparent thought transference without conscious Agency. P. S. P. R.*, XXXI, 1920, 924-218.

notes que lui envoyait de Londres Miss Samuel presque quotidiennement, et lui-même prenait des notes, à Hindhead, à 20 kilomètres de Londres. Il s'agissait de voir s'il y avait une relation entre ces notes. La méthode est excellente ; tout de même il semble que les résultats ne sont pas bien démonstratifs au point de vue de la cryptesthésie.

M. Wales a classé les notes en trois groupes :

1° Véridiques, c'est-à-dire difficilement attribuables à des coïncidences, 16 ;

2° Partiellement, incomplètement et confusément véridiques, 200 ;

3° Sans relation, 159.

C'est donc 375 observations recueillies pendant huit mois.

Or même pour les 16 cas considérés par M. H. Wales comme véridiques (soit environ 4 p. 100), il est difficile de formuler une conclusion ferme. Et cependant il y eut des résultats très encourageants, notamment pour les *apparent premonitory impressions* (p. 200-205).

L'étude des correspondances croisées a été poussée très loin. Avec patience ininterrompue, Mad. Verrall, Miss Hélène Verrall, Mad. Holland, Miss Alice Johnson, M. Piddington, le Dr Verrall, Mad. Sidgwick ont institué toute une série d'expériences remarquables, exigeant de longs efforts, et qui ne pouvaient être menées à bien que par des personnes ayant, comme Mad. Verrall, à la fois une sagacité scientifique admirable, une connaissance approfondie des littératures anciennes, et des pouvoirs médianimiques exceptionnels. Mais l'analyse en est difficile et minutieuse.

Assurément, dans certaines paroles de Mad. Piper, il semble que la personnalité de Myers se retrouve ; de même dans certains écrits de Mad. Verrall. Mad. Piper ne sait nullement ni le latin, ni le grec, et pourtant elle fait des citations et des allusions si nombreuses, si habiles, si compliquées, qu'il est inadmissible qu'elle ait préparé cette perverse supercherie. Alors on a supposé que c'était Myers lui-même, mort depuis peu, et pendant sa vie très versé dans les littératures anciennes, qui était l'inspirateur de ces écrits. De nombreuses tentatives ont été faites pour trouver une relation entre les écrits de Mad. Verrall (Myers V.) et les paroles

de Mad. Piper (Myers P.). La coïncidence de ces paroles eût été, non la preuve absolue, mais un commencement de preuve en faveur de la survivance personnelle [1].

Il n'est pas possible d'entrer ici dans plus de détails. Il me suffira de citer les opinions, ou mieux les conclusions (d'ailleurs diamétralement opposées), de J. Maxwell et de Mad. Sidgwick [2]. J. Maxwell pense qu'il y a une place exagérée accordée au symbolisme et à l'interprétation, parfois fantaisiste, parfois alambiquée, de ces symboles. Il est tenté de croire qu'en accordant cette confiance audacieuse à l'écriture automatique, et en voulant toujours y reconnaître des symboles lointains et compliqués, on finirait par trouver des relations transcendentales partout.

Aussi n'admet-il pas qu'on puisse conclure dans le même sens que Mad. Verrall et M. Piddington. « Il est impossible, dit-il (p. 139), de conclure à l'intervention d'un esprit. Nous avons besoin d'une preuve et de faits. Or le système des correspondances croisées est fondé sur des faits négatifs, ce qui est une base instable. Au contraire, les faits positifs ont une valeur en soi, ce que ne peuvent donner (jusqu'à présent au moins) les correspondances croisées. »

Mad. Sidgwick pense tout autrement que J. Maxwell [3]. Selon elle, la probabilité de l'identité personnelle (p. 399), est appuyée par le caractère général des communications, qui montrent en toute évidence que les idées et les arrangements des mots sont plus en rapport avec les idées des communicateurs (dans le sens spirite) qu'avec les idées des médiums. Or cet argument de Mad. Sidgwick n'a pas grande force, car la souplesse de l'inconscient chez les médiums est assez grande pour reconstituer d'une manière saisissante les personnalités de Myers ou de tout autre. Mad. Sidgwick ajoute, avec grande raison, qu'il faut des preuves nouvelles plus positives.

M. Gerard W. Balfour [4] (p. 236), conclut que cette longue et laborieuse étude conduit lentement, mais sûrement, à la conviction

1. Voyez sur cette question les *P. S. P. R.*, de 1910 à 1914, *passim*.

2. J. Maxwell, *Les correspondances croisées et la méthode expérimentale*, *P. S. P. R.*, Part. LXV, 1912, 54-144.

3. *A reply to Dr Joseph Maxwell's Paper on cross correspondances and the experimental method*, *P. S. P. R.*, juillet 1913, part. LXVII, 375-401.

4. *Some recent scripts affording evidence of personal survival*, *P. S. P. R.*, 1914, XXVII, 221-243.

que beaucoup de faits qui apparaissent dans cette correspondance croisée, ne peuvent recevoir d'explication satisfaisante que par l'hypothèse spirite.

M. Balfour formule ainsi ses conclusions sur les longs écrits automatiques obtenus simultanément.

« Les trois médiums mentionnent le nom d'Euripide. Tous les trois indiquent, plus ou moins clairement, qu'Euripide est le sujet de la *Cross Correspondance*. Deux d'entre eux rattachent Euripide à *Hercules furens*. »

Dans un autre cas, considéré bon par M. Balfour, Mad. Piper dit : « *Light in West* » et Mad. Verrall dit : « *Les mots étaient de Maud : vermeil est l'est* ». La vraie citation de Maud est : « *vermeil est l'ouest* ».

Certes ce sont des cas de cryptesthésie bien caractérisée. Mais qu'il y ait cryptesthésie, ou lucidité, ou télépathie, cela n'implique nullement la survivance d'une conscience personnelle.

D'autre part, M. Hereward Carrington conclut ainsi (et je cite ses paroles parce qu'elles me paraissent résumer avec précision ce qu'il convient, selon moi, de conclure de ces correspondances croisées). » L'ensemble de ces faits, « *are all fully explained upon purely psychological and naturalistic lines. They almost invariabily resolves them into simple subconscious memory associations*. Le hasard y a joué une beaucoup plus grande part qu'on ne le croit. Toutes ces communications, malgré le grand labeur qu'elles représentent, apportent pour la survie une moindre preuve que les séances de Mad. Piper incarnant Georges Pelham. » (1)

Il semble que ce jugement de M. Carrington est justifié : mais il faudra cependant reconnaître avec lui que beaucoup de phénomènes de correspondance croisée, s'ils ne prouvent pas la survie, établissent tout de même qu'il y a des phénomènes de télépathie et de cryptesthésie qui se manifestent avec évidence.

§ 4. — CRYPTESTHÉSIE CHEZ LES SENSITIFS

Si nous appelons spiritiques les phénomènes dans lesquels une personnalité étrangère a paru intervenir, toutes réserves étant faites

1. *A. S. P.*, 1909, XIX, 294.
2. *A Discussion of the Willett scripts*, *P. S. P. R.*, Part., LXX, 1914, 458-465.

quant à la réalité même de cette personnalité, nous voyons que la cryptesthésie apparaît avec une intensité croissante :

1° Chez les normaux ;

2° Chez les hypnotisés ;

3° Chez les médiums ;

Mais il est des crytesthésies qui ne peuvent entrer dans ce cadre : car certains individus sont doués d'une lucidité manifeste, encore qu'on ne puisse les classer, ni parmi les somnambules, ni parmi les médiums, ni parmi les normaux.

Nous les appellerons des *sensitifs*.

Comme les faits défient toujours toute classification, il s'agit là de distinctions éminemment arbitraires : car les médiums, même quand ils ne sont pas en trance, sont des sensitifs, et les individus hypnotisables, même quand ils ne sont pas hypnotisés, sont bien souvent des sensitifs. Et enfin certains individus, non hypnotisables, non médiums, ont des pouvoirs cryptesthésiques assez fréquents et assez intenses pour qu'on ne puisse les considérer comme normaux : ils sont, eux aussi, des *sensitifs*.

D'ailleurs toujours le passage de l'état normal à l'état de trance, de l'état d'hypnose à l'état de veille, est graduel, parfois insaisissable, et toutes les transitions s'observent. Rien n'est plus factice que la séparation tranchée de ces quatre états : l'état normal, l'état d'hypnose, l'état de trance médianimique, l'état de sensitivité. Cette différenciation n'a qu'une valeur didactique.

Pour que, chez les sensitifs, la lucidité expérimentale s'exerce, il est parfois certaines conditions extérieures qui vont aider le phénomène : la *psychométrie :* la *vision par le cristal.*

Psychométrie ou cryptesthésie pragmatique.

Le mot de *psychométrie* (mesure de l'âme) est si détestable que nous n'avons pas le courage de le maintenir dans le langage scientifique : il a été imaginé par Buchanan [1].

1. Voir sur cette question Buchanan, *Manuel de Psychométrie*, Boston. — W. Denton et Élisabeth Denton, *Nature's secret or psychometric researchs*, Londres, Houlston et Wight, 1863. — W. Denton, *The soul of things*. — L. Deinhard, *Psychometrie, Sphinx*, X. — Jos. Peter, *Psychometrie* (*Die Ubersinnliche*

En réalité la psychométrie de Buchanan et de quelques expérimentateurs n'est qu'un procédé pour développer la cryptesthésie. Aussi proposerons-nous de dénommer *cryptesthésie pragmatique*, (c'est-à-dire par les choses), ce qui a été jusqu'ici, si déplorablement, appelé psychométrie.

La cryptesthésie pragmatique doit être entendue dans un sens assez différent du sens que Buchanan avait donné au début à la psychométrie. Ce début est assez singulier. Elisabeth Denton (Mad. Buchanan), regardant et touchant un fragment d'une assise géologique, reconstituait le paysage d'autrefois des époques siluriennes ou jurassiques ! Mais il faudrait être bien naïf pour s'en ébahir. Il n'y a là que le résultat d'une très brillante imagination chez l'épouse d'un géologue expérimenté ; nous ne pouvons donc à tous les récits d'E. Denton attribuer qu'une importance littéraire.

Depuis lors la psychométrie a pris une extension assez grande. Si l'on donne un objet quelconque à un sensitif, celui-ci va fournir maints détails curieux sur les personnes à qui appartenait cet objet ; dans ces conditions, on obtient parfois de beaux phénomènes de lucidité cryptesthésique. Les magnétiseurs de 1820 à 1850 procédaient ainsi ; leur seule supériorité sur Buchanan, c'est qu'ils n'avaient pas employé le mot de *psychométrie*.

Malgré ces beaux cas de lucidité si souvent observés, il n'est pas prouvé du tout que la présence même de l'objet soit indispensable. De même qu'il n'est pas certain du tout que la soi-disant transmission de pensée soit autre chose qu'une connaissance d'un fait réel, *connu parce qu'il est réel*, de même il n'est pas certain que le contact d'un objet soit indispensable à la connaissance (métapsychique) de cet objet. La cryptesthésie, — dont la réalité, comme nous l'avons vu, ne peut être niée — s'exerce presque aussi bien sans contact matériel qu'avec contact matériel.

Pourtant il est possible que les objets, malgré leur apparente inertie, émettent quelques vibrations (inconnues) capables d'éveil-

Welt, trad. in *A. S. P.*, 1910, XX, 231-240. 276-280. — Thaneg (pseudonyme de Descormiers), *Méthode de clairvoyance psychométrique*, Libr. des Sc. Psych., Paris, 1902. — Coates (James), *Seeing the invisible : Practical studies in psychometry, thought transference, telepathy and allied phenomena* (London and New-York, Fowler and Wells, 1909, in-8°. — Duchatel (Edmond), *Enquête sur des cas de psychométrie. La vue à distance dans le temps et dans l'espace* (préface de J. Maxwell), Paris, Leymarie, 1910, in-8°.

ler la cryptesthésie. Mais l'inclusion de vibrations cryptiques dans un objet est à peine une hypothèse présentable, et nous sommes réduits à d'assez piteuses conjectures pour l'appréciation des forces qui excitent le sens cryptesthésique.

Les mers sont encore ébranlées par le sillage des vaisseaux de Pompée. Certes. Mais que d'autres navires ont ébranlé les flots ! Toutes les fois que nous parlons de cryptesthésie, nous ne pouvons parler que du phénomène lui-même. C'est un fait : voilà tout. Et il nous est interdit d'en assigner les modalités, les conditions et les limites.

La clairvoyance, dit G. Delanne [1], est une faculté dont l'existence est certaine. Mais, dit-il, vouloir s'en servir pour tout expliquer, c'est aller contre la logique et les règles de la méthode scientifique, et il ajoute : « *Elle obéit à des lois et se produit dans des conditions déterminées.* »

Certainement oui, la clairvoyance, ou cryptesthésie, obéit à des lois, mais ces lois, nous les ignorons totalement. Elles ne sont, hélas ! nullement déterminées encore, quoi que prétende fièrement Delanne. Nous savons que certaines personnes sont mieux douées que d'autres, encore que peut-être la cryptesthésie ne fasse défaut, à un très faible degré, chez personne. Nous savons qu'il y a des sujets peu sensibles et des sujets très sensibles. Nous savons que, dans l'hypnotisme, la cryptesthésie se développe; nous savons que, chez les médiums, dans les expériences spiritiques, elle s'accentue encore, pour devenir, chez les grands médiums, extrêmement intense. Mais voilà à peu près tout ce que nous en pouvons dire. Pourquoi Gallet a-t-il prévu le chiffre de voix qu'allait obtenir, dans quatre heures, Casimir Périer ? Pourquoi Thoulet a-t-il lu le télégramme qu'on enverrait à son ami dans deux jours ? C'est tout aussi difficile à comprendre, — ni plus, ni moins, — que de comprendre pourquoi Mad. Piper connaît si parfaitement tout ce qui touche Georges Pelham. Lorsque nous disons lucidité, clairvoyance, prémonition, cryptesthésie, nous sommes en présence d'une faculté qui nous est totalement inconnue, et dont nous ne pouvons voir que les résultats. Ses conditions nous échappent pleinement. A Londres, Mad. Green voit en rêve ses deux nièces se noyer (en Aus-

1. *Loc. cit.*, 334.

tralie) et leurs chapeaux flotter à la surface. Mad. R..., à Paris, fait allusion à la mort des enfants de Panca, toute une famille que les officiers serbes vont assassiner, à cette minute même, à Belgrade. Nous ne comprenons pas. Et même, nous ne voyons pas par quel mécanisme se peut produire l'éveil de la sensibilité cryptesthésique.

Cependant les apparences sont très fortes que les médiums, en certaines conditions de trance, reçoivent les inspirations d'un guide, qui se serait incarné en eux ; — je parle le langage des spirites, sans que cela implique une adhésion quelconque à leurs doctrines — et alors les phénomènes de cryptesthésie deviennent parfois très intenses.

Pour ce qui est de la psychométrie, on ne saurait préciser quel est le rôle véritable de l'objet tenu en main par le sensitif, ni la part qu'il prend à la sensation éprouvée. Mad. Thompson, dont j'ai plus haut raconté l'histoire, prenant en main la montre de mon fils, dit : « *Three generations mixed* » ; mais cette remarquable preuve de cryptesthésie n'établit pas du tout que c'est par des vibrations (antérieures) accumulées et contenues dans cette montre que la connaissance du passé a été acquise. M. Dufay a cité le cas de Maria B... Pendant que Maria est en état d'hypnotisme, il lui montre un objet ayant appartenu à un assassin. Alors elle décrit l'assassinat[1]. Mais l'objet était-il indispensable ? Miss X... a conté à la *S. P. R.*[2] qu'on lui montra des papiers qui semblaient être insignifiants ; mais qu'elle a aussitôt ressenti un intense sentiment d'horreur et de sang. Or les papiers avaient été recueillis sur le champ de bataille de Sedan.

Mad. Piper, à maintes reprises, en maniant des mèches de cheveux, ou des objets ayant appartenu à telle ou telle personne, donne de précis détails sur cette personne même.

Je citerai seulement, parmi beaucoup d'autres, l'admirable exemple de cryptesthésie pragmatique qui a été donné par Mad. Piper à Oliver Lodge[3].

Le R. John Watson remet à Lodge, avec une lettre, une chaîne de

1. Dufay et Azam, *Rev. philosoph.*, sept. 1899 et fév. 1889, cités par Boirac. *La psychologie inconnue.*

2. *General meeting*, mai 1895, *J. S. P. R.*, V, 247.

3. *La survivance humaine*, trad. fr., 1912, 169 et 177.

montre qui avait appartenu à son père. « Mad. Piper lut la lettre tant bien que mal : elle vit les mots : « *Je vous envoie des cheveux Sefton Drive Poole J. N. W.* » (en disant Cook à la place de Poole, et J. B. W. à la place de J. N. W.) Elle dit aussi que la montre avait appartenu à un vieillard qu'elle nomma ; James Watson, un prédicateur absent pour cause de santé ; et elle ajouta quantité de détails connus de moi et tous exacts. »

E. Bozzano a, comme toujours, très bien étudié la part possible de la psychométrie dans les expériences de Mad. Piper, et il croit, avec quelque raison, ce semble, que ni la télépathie ni la cryptesthésie pragmatique n'expliquent tout. Il arrive à cette conclusion que l'hypothèse spirite seule est suffisante. Mais pourquoi va-t-il si loin ? Ne serait-il pas plus sage de dire, avec moi, que la cryptesthésie, une faculté de connaissance inhabituelle, existe. Il est imprudent d'aller au delà, quant à sa cause et à son mécanisme.

Une commission d'enquête, à la Société des Sciences psychiques, à Paris, a examiné quatre *psychomètres*, dont M. Phaneg [2]. Le rapport, rédigé par M. Warcollier, dit que les résultats ont été assez pauvres.

Je ne sache pas d'ailleurs qu'il y ait eu d'études méthodiques entreprises sur ces individus qui ne sont ni médiums ni hypnotisables.

Le maniement d'objets a été couramment pratiqué par tous les somnambules de profession, et paraît être une des conditions de leur lucidité.

Toute la question est de savoir jusqu'à quel point est utile l'objet extérieur. Nous sommes à cet égard dans une ignorance absolue.

Il n'est pas du tout absurde de supposer que les objets émettent certaines vibrations aptes à émouvoir nos facultés cryptesthésiques.

Cette cryptesthésie spéciale, qu'il faut appeler *cryptesthésie pragmatique* pour remplacer le vocable odieux de psychométrie, se rattache peut-être à une autre singulière propriété des corps d'émettre des vibrations qui émeuvent le système nerveux et pro-

1. *Télépathie et psychométrie en rapport avec la médiumnité de Mrs Piper, A. S. P.*, nov. 1911, XXI, janv. 1912, XXII, 9-15.

2. *Enquête sur la Psychométrie, A. S. P.*, 1911, XXI, 203-210.

voquent des réactions intenses sans qu'il y ait d'action chimique ou physique connue.

Nous ne pouvons pas nier que quelque vibration des choses en apparence inertes ne soit parfois capable d'émouvoir notre sensibilité. Les faits relatifs à la baguette divinatoire sont là pour l'établir. On verra plus loin qu'il est maintenant démontré qu'il y a une force *rhabdique* qui détermine, indirectement c'est-à-dire en provoquant des contractions musculaires inconscientes, la flexion de la baguette. On ne peut expliquer le phénomène que par une certaine action rayonnante, une force inconnue, qui est la force rhabdique. Puisque cette force existe, il est vraisemblable que ce n'est pas seulement sur les sourciers, tenant en main la baguette, que cette force pourra se manifester.

Par d'autres procédés que celui de la baguette, l'influence des corps et substances chimiques a été assez souvent étudiée, depuis Reichenbach et les métallothérapistes. Mais nous laisserons de côté les expériences pour lesquelles on peut alléguer une action magnétique ou électrique.

Les Drs Bourru et Burot[1] ont étudié l'action des substances chimiques incluses dans des flacons bien bouchés. Or, malgré le soin avec lequel ont procédé ces distingués médecins, il ne paraît pas prouvé que les effets très nets qu'on observe alors ne sont pas dus à la suggestion (verbale) et à l'*expectant attention*.

MM. Bourru et Burot expérimentaient sur des sujets hypnotisables et présentant tous les phénomènes du grand hypnotisme. Chez de pareils sujets, les suggestions sont extrêmement puissantes. Qu'on leur mette dans la main un flacon de laudanum, bouché à la lampe, et qu'on leur dise : « *Attention !* » ils éprouveront maints effets physiologiques aussi accentués qu'on voudra, sans que soit justifiée l'hypothèse que les vibrations du laudanum ont traversé le verre. On ne peut éliminer l'hypothèse d'une suggestion qu'en prouvant que ces effets sont *spécifiques*, c'est-à-dire qu'en mettant dans un flacon une solution de morphine qui fait dormir ; dans un autre, d'émétique qui fait vomir ; dans un troisième, de

1. *La suggestion mentale et l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses*, 1 vol., 12°, Paris, J.-B. Baillière, 1887. Voyez aussi *Revue philosophique*, mars 1886. — Alliot (E.), *Même sujet*, Paris, J.-B. Baillière, 1886.

strychnine qui convulse ; dans un quatrième, d'alcool qui enivre, on aura des effets physiologiques tellement nets que l'expérimentateur (ignorant le contenu de ces flacons) pourra dire : celui-là renferme une solution de morphine ; cet autre, d'émétique ; cet autre, de strychnine ; cet autre, d'alcool.

Or cette diagnose, nécessaire pour conclure à une action spécifique qui ne soit pas la suggestion (verbale) n'a pas été faite avec précision. Dans quelques cas, trop peu nombreux, j'ai essayé cette expérience avec une vague apparence de succès, mais je m'interdis toute conclusion. En somme, Bourru et Burot se sont contentés de noter des effets physiologiques intenses, très singuliers d'ailleurs. Mais ce n'est pas assez pour parler d'une action spécifique ; car la suggestion peut les expliquer.

M. Wasielewski[1] a tenté une pareille épreuve sur Mlle de B... Et son expérience a réussi très bien quand il s'agissait de substances odorantes, comme la menthe et le cognac. De sorte que je suis tout à fait convaincu qu'il s'agit là simplement d'une hyperesthésie de l'odorat. Quelque soin qu'on prenne pour boucher le flacon (au liège) il n'est pas possible qu'il ne reste pas quelque odeur appréciable à des sens hyperesthésiés. Il y a eu pour quatre substances non odorantes — quinine, saccharine, acide citrique, eau distillée — échec pour la quinine et l'eau distillée, succès pour l'acide citrique et la saccharine.

Miss Edith Howthorne a donné de bons cas de cryptesthésie pragmatique. M. Samuel Jones lui envoie un fossile trouvé par un mineur dans des couches de charbon. Or le père de ce mineur avait été par un accident tué dans la mine, il y a vingt ans. Miss Hawthorne dit qu'elle a une vision horrible, un homme gisant sur le sol, inanimé, livide, avec du sang à la bouche et au nez. D'autres indications intéressantes, mais vagues, sont données sur les nombreux objets envoyés par M. Jones à Miss Hawthorne.

M. Pagenstecher[2] a entrepris quelques recherches sur Mad. Z... qui lui ont semblé prouver une hyperesthésie sensorielle tellement intense qu'elle devient presque de la cryptesthésie. Mais il faut attendre, avant de se faire une opinion, que les expériences de

1. *Sur un cas de lucidité spontanée*, *A. S. P.*, juillet 1914, XXIV, 193.
2. *A notable Psychometric Test. Am. S. P. R.*, XIV, 386-418, 1920.

M. Pagenstecher, de Mexico, soient données avec plus de détails. Dès maintenant, il semble bien qu'elles donnent un réel appui à la cryptesthésie dans l'hypnotisme.

En somme, ces résultats divers sont bien peu satisfaisants. Tout de même, c'est assez pour tenter la curiosité des expérimentateurs qui auraient de grands sujets hypnotiques, ou des médiums, à leur disposition. Ce n'est pas tout à fait de la métapsychique. Mais qui sait si l'action des corps à distance n'apportera pas quelque éclaircissement au phénomène métapsychique de la cryptesthésie ?

L'action des métaux, l'action des aimants, l'action des substances toxiques à distance, voilà des problèmes qui me paraissent bien dignes de susciter des travaux et des recherches nouvelles[1].

Faut-il faire rentrer dans la cryptesthésie pragmatique toutes les superstitions relatives aux amulettes, aux fétiches, que non seulement les sauvages, mais encore des civilisés regardent comme des protecteurs efficaces? Les anciens magnétiseurs croyaient fermement qu'on peut magnétiser de l'eau et un objet quelconque, de manière à donner à ces objets une vertu particulière. Mais ils n'ont pas suffisamment, même comme A. de Rochas qui a ébauché cette étude, éliminé la suggestion.

Je puis donner à cet effet un cas qui m'est personnel, et qui est un très beau cas de suggestion, mais nullement de fétichisme, malgré les apparences.

Un de mes élèves, jeune homme très loyal, très naïf, d'une probité et d'une délicatesse rares, le Dr Mar..., quelques semaines après avoir passé sa thèse, vint me faire une confidence douloureuse. Il était hanté par des idées de suicide, si tenaces, si menaçantes, qu'il me dit, en pleurant : « *Je suis convaincu que je finirai par me tuer. Est-ce que vous ne pouvez pas me sauver* ? » Il n'avait d'ail-

1. *Loc. cit.*, p. 240. — Sur l'origine de la métallothérapie et sur l'action à distance des métaux, phénomènes qui ne rentrent guère dans la métapsychique, on consultera Burcq (V.), *Etude expérimentale sur la métallothérapie et la métalloscopie*, Rapports faits à la Société de Biologie 1877-1878, 8°, Paris, 1876. — Moricourt (J.), *Manuel de métallothérapie et de métalloscopie, appliquées au traitement des maladies nerveuses, etc.*, 12°, Paris, 1888. — Dumontpallier, *Métalloscopie et métallothérapie. Union médicale*, Paris, 1879, XXVIII, 333, 381, 421, 457, 473, 567.

leurs aucune raison, d'amour, d'argent ou de santé, qui justifiât ces idées sombres. Alors j'eus une inspiration. Il y avait sur ma table de travail un cachet, surmonté d'une toute petite figurine en bronze, un casque de chevalier (le chevalier de la Mort) dont la visière se relevait et laissait voir le squelette de la face. Je dis à mon ami le Dr Mar... : « *prenez cette statuette; et gardez-la toujours sur vous; elle a des vertus magiques et elle vous protégera* ». Mar... me remercia avec effusion. Quelque six mois après il revint me voir. Il était guéri, gai, souriant, et ne pensait plus du tout au suicide [1].

Est-ce coïncidence ? N'est-ce pas plutôt une suggestion ? En tout cas je ne suis pas assez enfant pour attribuer quelque influence pragmatique au chevalier de la Mort.

Il me paraît que les fétiches, amulettes, cornes de corail, et autres bibelots n'agissent que par suggestion. Mais la suggestion n'est pas négligeable. Et puis, après tout, qui sait? Soyons presque aussi réservés dans nos négations que dans nos affirmations.

C'est encore à l'influence des choses qu'il faudrait rapporter, s'il y avait l'ombre d'une preuve en faveur de leur efficacité, l'histoire des envoûtements, et des *sorts jetés*. De toutes les légendes populaires, ce sont les plus répandues ; encore aujourd'hui dans maintes contrées superstitieuses on croit qu'il y a des sorcières et des sorciers, des objets funestes, des pierres qui portent malheur, des *jettaturas*, et autres billevesées de même farine. Pourtant, si les choses inertes ne sont inertes qu'en apparence, on comprend qu'il doit y en avoir de favorables, et d'autres qui sont funestes. Mais jusqu'à présent, en ce domaine, il n'y a rien de sérieux, et il faut laisser aux contemporaines de Catherine de Médicis ou de Mad. de Montespan la croyance aux messes noires, et aux figurines de cire pour envoûtements [2].

Mais, je le répète, même pour ces superstitions ridicules, il faut être prudent dans la négation. Si nous admettons, comme cela paraît prouvé, qu'il y a parfois dans les choses comme une émanation qui agisse sur notre cryptesthésie, il ne serait pas absurde

1. Le Dr Mar..., est mort de mort naturelle, quelques années après.

2. On lira avec grand intérêt les pages spirituelles et érudites qu'A. de Rochas a écrites sur l'envoûtement (*De l'extériorisation de la sensibilité*).

qu'une vibration quelconque se dégageât des choses, capable d'agir soit sur notre intelligence, soit sur celle des autres hommes.

Et puis il y a un tel enchevêtrement des événements que tout est possible.

Mais il ne faut pas se laisser aller à ces rêveries. Et, d'ailleurs, même en admettant qu'il y a quelques relations entre tel ou tel objet et tel ou tel événement, nous ne pouvons absolument pas savoir quelle est cette relation, et le mystère reste aussi profond, aussi inabordable que si cette relation n'existait pas.

La cryptesthésie est, chez les sujets sensitifs, aidée par certaines conditions extérieures.

Les somnambules de métier, qui sont, par intervalles, lucides — car si elles ne donnaient pas, de ci, de là, quelques exemples de lucidité, elles ne pourraient guère réussir dans leur singulière profession — se servent souvent des cartes pour aider la lucidité. Il serait fou d'imaginer quelque rapport, autre qu'une coïncidence fortuite, entre telle ou telle carte, et tel ou tel fait. Mais ce qui n'est pas fou, c'est de supposer que la cartomancie des tireuses de cartes est une *préparation* à leur lucidité. Une cartomancienne connue en a fait l'aveu à Osty.

La *chiromancie* est déjà un peu plus près de la physiologie saine, car il n'est pas douteux que les formes de la main sont absolument différentes chez les diverses personnes, et que, très vaguement, mais très certainement, les mains, comme la physionomie, traduisent quelque peu la constitution physiologico-psychologique des individus. De là à conclure quoi que ce soit sur le détail des événements passés, présents ou futurs, il y a loin. On distinguera les mains d'une duchesse et celles d'une cuisinière. Mais il n'y a rien là que de très banal.

Pourtant les chiromanciens ont eu la prétention de *lire dans les lignes de la main*[1].

1. Voyez Desbarolles, *Les mystères de la main*, Paris. — Garnier d'Arpentigny, *La science de la main*, Paris, 1857. — E. Magnin, *Journal du magnétisme et du psychisme expérimental*, décembre 1911. — Je citerai aussi le livre suivant, curieux, ne fût-ce que par son titre : Höping, *Institutiones chiromanticae, oder Kurtze Unterweissung, Wie man aus denen Linien Bergen, und Nägeln deren Hände, auch das Jahr, Monat, Wochen und Tage in welchen einem was Glück oder unglückliches bevorsteht, muthmaslich judiciren kann, sampt einer gantz*

Si parfois il y a eu des divinations saisissantes, il faut les mettre sur le compte soit du hasard, soit de la lucidité stimulée par un fait extérieur ; le fait extérieur étant l'examen de la main pratiqué par un sensitif.

La *graphologie,* à certains égards, se rapproche de la chiromancie. Mais il ne faut pas méconnaître que la graphologie a une base physiologique, nullement métapsychique, qui est inattaquable. Il est absolument certain que nos gestes, et par conséquent notre écriture, répondent à nos sentiments et à notre caractère. Un individu ivre laissera voir son ébriété par son écriture. Qu'il soit furieux ou serein, son écriture ne sera pas la même. Il est impossible qu'une personne très bête ne laisse pas transparaître un peu de sa bêtise. Les imbéciles et les gens d'esprit ne peuvent pas avoir le même graphisme. *Quid mens ima ferat scripto tua dextra notabit.* Mais nous ne sommes plus du tout dans la métapsychique, et, si des sensitifs, comme Mad. Freya, emploient la graphologie, ce n'est sans doute que pour aider leur lucidité. La lettre qu'on confie à un graphologue lui révélera maintes particularités psychologiques du scripteur, à condition que ce graphologue ait antérieurement étudié beaucoup d'écritures, et qu'il soit observateur sagace et prudent. Mais on ne peut pas parler de lucidité[1].

Pour être complet, il faudrait mentionner l'*astrologie,* qui fut en si grand honneur autrefois, qui n'a rien de sérieux, quoique d'énigmatiques journaux, les *Nouveaux Horizons,* continuent obscurément à la défendre.

neun und ausführlichen Harmonia oder Uebereinstimmung aller Linien auch ausführlichen Abmessung der Saturninae, des Berges Lunae, und anderer Berge, mit Fleiss verfestiget, 3e édit., 8°, Iéna, 1681. — Voyez surtout Vaschide (N.), *La psychologie de la main,* Paris, 1909. — Chéiro's. *Language of the hand : Complete practical work on cheirognomony and cheiromancy containing the System, Rules and experience of Cherio* (comte de Hamond), New-York, Tennyson, London, Nichols and C°, 1897, XV, 162 pages, avec 32 planches.

1. Voyez sur la graphologie surtout Crépieux-Jamin, *L'écriture et le caractère.* Il existe en France un bon journal de graphologie, organe d'une intéressante Société de graphologie, qui a la sagesse de ne pas mêler la métapsychique à ce fragment de la psycho-physiologie normale. Mon expérience de graphologie avec H. Ferrari et J. Héricourt, *Revue philosophique,* 1886, est demeurée classique. Chez deux personnes hypnotisables et tout à fait ignorantes de la graphologie, nous avons obtenu totale transformation de l'écriture, et adaptation de l'écriture à la personnalité nouvelle créée par suggestion hypnotique.

Nous sommes donc, de fait, absolument ignorants encore des conditions de la cryptesthésie. Nous ne pouvons même pas dire, — ce qui serait un commencement de science — que les objets extérieurs ont une action émouvante quelconque, et produisent une sensation cryptique qui, par association d'idées, éveille tel ou tel souvenir (comme par exemple l'odeur d'un parfum nous fait songer à la personne connue de nous qui a l'habitude de ce parfum). Nous devons nous résigner à ignorer les voies par lesquelles est mise au jour la faculté cryptesthésique.

β. — *Transposition des sens.*

Il est des cas où la sensibilité tactile, énormément accrue, paraît jouer un rôle.

Un médecin de Lyon, Petetin (1744-1808) avait déjà, il y a plus d'un siècle, observé le phénomène *du transport des sens* (nous conservons l'expression dont il se sert, sans qu'elle implique dans notre pensée aucune hypothèse [1]). Il a pu chez trois grandes hystériques constater des phénomènes d'hyperesthésie — ou pour mieux dire de cryptesthésie — qu'il a racontés avec détails, dans le style singulier de son temps. Il semble bien que l'observation ait été exactement prise.

Il faut laisser de côté évidemment la soi-disant anesthésie auditive de l'oreille ; car la surdité n'était qu'apparente ; les malades n'entendaient pas quand on leur parlait à l'oreille, mais entendaient quand on leur chuchotait quelques paroles au bout des doigts ou au creux de l'épigastre. Or l'insensibilité aux paroles prononcées à l'oreille est une de ces *hallucinations négatives* dont les recherches modernes sur le somnambulisme ont montré la réalité.

Il n'en est pas de même pour la sensibilité visuelle. Ici la transposition des sens est évidente. Voici comment s'exprime Petetin (p. 44). Sa malade, Mad. A..., âgée de dix-neuf ans, était en catalepsie (c'est-à-dire en somnambulisme).

« Je glissai sous les couvertures une carte qu'enveloppait ma

1. Petetin, père, *Electricité animale. Catalepsie hystérique ancestrale. Découverte du transport des sens, dans l'épigastre à l'extrémité des doigts et des orteils. — Rapports du fluide nerveux, principe de ce phénomène, avec le fluide électrique. Expériences qui les confirment* (Lyon, 1808).

main, et la fixai sur son estomac... je vis sa physionomie changer ; elle exprimait tout à la fois l'attention, l'étonnement et la douleur. « *Quelle maladie ai-je donc? je vois la dame de pique.* » Je retirai aussitôt la carte et la livrai à la curiosité des spectateurs. Ils pâlirent en reconnaissant la dame de pique. Je plaçai une seconde carte avec les mêmes précautions. « *C'est, dit-elle, le dix de cœur.* » Enfin une troisième... « *Salut au roi de trèfle!...* » J'en fus bouleversé. J'entendis un bruit confus autour de moi, je ne remarquai même pas la consternation qui se peignait en traits énergiques sur toutes les physionomies. »

Comme la malade hystérique de Tambow, la malade hystérique de Lyon distinguait, par les doigts, la saveur de diverses substances : brioche, abricots, mouton rôti, pain au lait, bœuf bouilli, mais toutes les conditions étaient-elles bien notées?

D'autre part, Mad. A... semble avoir présenté des phénomènes de cryptesthésie et de prémonition que le transport des sens ne peut pas expliquer. Elle reconnaissait les objets placés dans une boîte. « Formait-on une pensée sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt, et exécutait ce qu'on avait l'intention de lui commander. »

Sur une autre malade hystéro-cataleptique, Mad. de Saint-P..., âgée de vingt-quatre ans, les résultats ont été moins nets. D'ailleurs Petetin ne prenait pas les précautions que nous jugeons aujourd'hui absolument nécessaires. Il est probable qu'il y eut alors des cryptesthésies intéressantes, mais elles ne nous sont pas rapportées avec une suffisante précision.

En tout cas la première observation de Petetin est remarquable, car les phénomènes sont étonnamment identiques à ceux qui ont été observés chez la malade de Tambow. Mais nous sommes devenus plus difficiles qu'on ne l'était en 1830 sur le caractère métapsychique des phénomènes.

Peut-être Mad. Pigeaire, qui fut une somnambule très lucide, avait-elle une sensibilité de ce genre. Elle lisait une lettre (cachetée) qu'on lui mettait sur le front. Sir O. Lodge a observé qu'en expérimentant avec Mlles L... les phénomènes (suggestion mentale d'une sœur à l'autre) étaient beaucoup plus nets lorsqu'elles se touchaient à peine par le petit doigt, fût-ce pour la reproduction d'un

dessin. Boirac a signalé un très beau cas de lecture par hyperesthésie tactile[1]. Mad. V..., somnambule, se fait bander les yeux par un fort bandeau. On lui colle du papier gommé sur les yeux, et alors elle lit sans hésitation les lignes imprimées, même en caractères très fins. Elle lit l'heure sur une montre enveloppée d'un mouchoir. Tel fut le rapport du Dr G. D... à Boirac, qui résolut d'expérimenter sur un autre sujet, préparé par lui. Le sujet de Boirac fut un certain Ludovic S..., qui parvint à lire avec le bout de ses doigts, comme s'il avait quelque extériorisation de la sensibilité. Une lecture fut faite quand l'obscurité était complète, toute lumière dans la chambre étant éteinte, Ludovic ayant en outre les yeux bandés. « Il ne me paraît donc plus possible de douter, dit E. Boirac, que le phénomène présenté par S... soit exclusivement, comme nous l'avons dit, un phénomène du toucher, auquel la vue reste complètement étrangère. »

Une autre expérience, plus curieuse peut-être encore, a été faite par E. Boirac. Il plaça Ludovic près de lui, le dos tourné, les yeux bandés, et s'assit sur l'autre siège, en priant Ludovic de lui tenir le coude. Alors E. Boirac plaça les doigts sur les lettres d'un journal, et, à mesure qu'il passait sur telle ou telle lettre, Ludovic épelait et lisait. Le résultat fut le même, même lorsque E. Boirac, fermant les yeux, ne pouvait plus lire les lettres que parcouraient ses doigts.

Il est bien désirable que des recherches nouvelles soient faites sur cette hyperesthésie tactile. Cela nous permettrait peut-être de conclure que, dans certains cas tout au moins, le sens du toucher a pris une telle acuité que cela devient presque de la cryptesthésie[2].

Un très beau cas de cryptesthésie, explicable peut-être, quoique difficilement, par une acuité prodigieuse du toucher et de la vision, a été signalé par le Dr A. N. C. Chowrin, directeur de l'asile des aliénés de Tambow[3].

1. E. Boirac, *La psychologie inconnue*, Paris, Alcan, 1908, p. 245. *Un cas d'apparente transposition des sens.*

2. On ne peut aujourd'hui faire état des étonnantes recherches, inachevées encore, de Louis Farigoule. *La vision extra-rétinienne et le sens paroptique.* (*Nouvelle Revue française*, 1920, 104, pp.).

3. Ce mémoire a paru en russe en 1898. Mais je ne le connais que par la tra-

Il s'agit d'une femme fort intelligente, Mad. M..., très cultivée, de trente-deux ans, non mariée, qui fut prise de troubles nerveux assez graves (grande hystéro-épilepsie). Le Dr Chowrin fut amené à s'occuper d'elle, parce qu'un jour, en sa présence, ayant reçu une lettre qu'elle maniait en sa main, sans l'ouvrir, elle se mit soudain à pleurer, disant qu'il y avait un grand malheur dans cette lettre. De fait la lettre annonçait la mort d'une de ses nièces.

Diverses expériences ingénieuses furent alors entreprises. M. Chowrin, parfaitement au courant des supercheries dont les hystériques sont capables, fit des expérimentations rigoureuses, de concert avec ses collègues de la Société médicale de Tambow. Des lettres cachetées entourées de noir d'aniline, enfermées parfois dans des papiers photographiques sensibilisés, étaient écrites en caractères si fins qu'on ne pouvait les distinguer qu'à la loupe. (Il faut étudier dans le mémoire original le détail de toutes les excellentes précautions prises.)

La lecture de ces lettres fut faite quarante fois environ, et M. Chowrin ajoute : « Si M... a la propriété d'ouvrir ces lettres et de les recacheter intégralement, de manière à ramener au *statu quo ante* les signes, les cachets, les enveloppes, les papiers photographiques sensibilisés et non impressionnés, c'est aussi extraordinaire que de lire les lettres sans les avoir ouvertes. »

Dans une autre série d'expériences, M... lut, en présence de diverses personnes, des lettres hermétiquement closes. Tantôt la lettre était lue avec son texte, tantôt le sens de la lettre était indiqué par des images qui se présentaient à elle. Par exemple, dans une lettre écrite par le Dr Andréoff, il y avait : « Dans les sables de l'Arabie s'élevaient trois palmiers entre lesquels coulait une source murmurante. » M... dit : « Un grand espace. C'est du sable, blanc comme de la neige, mais ce n'est pas de la neige ; trois arbres, très hauts. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Peu de feuilles, mais de larges feuilles, une source dont j'entends distinctement le murmure. »

Dans une autre expérience, le Dr Troizki écrivit sur un bout de

duction allemande donnée par A. de Schrenck-Notzing, *Experimentelle Untersuchungen auf dem Gebiete des raümlichen Hellsehens, der Kryptoscopie und inadaequaten Sinneserregung*, E. Reinhardt, München, 1919, 80 p.

papier (qu'il enroula seize fois sur lui-même) ces mots : « Sophie Alexandrovna *est au lit, et regarde le mur* ». Ce jour-là, Sophie Alexandrovna, c'est-à-dire Mad. M..., avait une fluxion dentaire et était au lit. Elle prit le papier, le tint pendant quelque temps dans une de ses mains, et dit : « *Je vois un lit, c'est moi qui suis sur mon lit, avec une mentonnière* », et elle regardait fixement le mur. Troitzki et Speranski, qui étaient présents, n'ont pas quitté de vue un instant le papier enroulé.

D'autres expériences encore furent très significatives. Par le toucher, Mad. M... put distinguer les couleurs. Devant la Société de Médecine de Tambow, elle put reconnaître la couleur de trente flacons, de diverses couleurs, placés sous une épaisse couverture, et entourés de papier. De même par le toucher M... pouvait distinguer les saveurs. On prenait des flacons contenant des solutions de soude, de chlorure de sodium, de chlorhydrate de quinine, de sulfate de zinc, on trempait de petits fragments de papier dans une de ces solutions, on les lui mettait sous l'aisselle, et elle sentait aussitôt le goût du salé, de l'acide, de l'astringent ou de l'amer. Comme les expérimentateurs ne savaient pas quelle avait été la solution employée, toute transmission mentale, comme aussi toute erreur expérimentale, était écartée.

C'est par une extrême hyperesthésie auditive qu'il faut expliquer les télépathies obtenues par le professeur Gilbert Murray, en apparence admirables, mais en apparence seulement [1].

M. Murray sortait du salon et allait dans une chambre voisine. Alors quelqu'un dans le salon, en général la fille aînée de M. Murray, prononçait quelques paroles tout haut qui étaient aussitôt écrites. Ces paroles indiquaient un tableau, un geste, une scène, un incident. M. Murray revenait, disait aussitôt ce qui lui venait à l'esprit, et on confrontait les paroles de Miss Murray et celles de G. Murray. Or la similitude est saisissante, et il est inutile de mentionner ces identités indiscutables. Mais cependant, ainsi que Mad. Verrall l'a d'ailleurs indiqué, on peut expliquer tout ou presque tout par

1. Voir l'adresse de G. Murray à la *S. P. R.*, juillet 1915 et Mad. Verrall *P. S. P. R.*, XXIX. Voir aussi S. M. Kingsford : *Psychical Research for the Plain Man*, London, Kegan Paul, 1920.

une hyperesthésie auditive. Or M. Murray n'avait nullement conscience d'avoir entendu quelque chose. De sorte qu'il s'agit là d'une *hyperesthésie auditive inconsciente,* phénomène très curieux et qu'il serait intéressant d'étudier à nouveau d'une manière approfondie. En tout cas l'hyperesthésie poussée si loin est très étonnante et se rapproche quelque peu de la cryptesthésie. Quelquefois d'ailleurs l'exactitude des paroles prononcées par M. Murray, confrontées avec la réalité, allait beaucoup plus loin que les paroles émises tout haut par Miss Murray.

Les faits invoqués par M. Murray sont tout à fait insuffisants pour faire admettre la cryptesthésie, mais il y a tant d'autres exemples de cryptesthésie métapsychique qu'on peut à l'extrême rigueur supposer qu'elle a joué aussi quelque rôle dans ces expériences, quoi que j'adopte uniquement pour ce cas spécial, l'hypothèse d'une simple hyperacuité auditive.

Il s'agit sans doute d'hyperesthésie visuelle chez M..., une grande hystérique, soignée à l'asile d'Alexandrie par le Dr Frigerio[1]. On lui fermait les yeux avec les doigts sur les paupières, et elle lisait couramment le titre d'un livre ; de même, au contre-jour, les yeux également fermés par les doigts, elle lisait le contenu manuscrit d'une carte postale. De même encore quand on tenait un livre tellement haut qu'il eût été impossible de le lire, même si elle avait eu les yeux ouverts. Mais ce cas d'hyperesthésie rétinienne n'a pas été suivi avec autant de précision que le cas de Chowrin.

Le Dr Naum Kotik[2] a obtenu de bons résultats de cryptesthésie avec une petite jeune fille de quatorze ans, Sophie B... Quand le père de Sophie B... (un alcoolique qui a fini par suicide dans une maison d'aliénés), était avec sa fille, encore qu'on ne pût déceler une parole ou un geste qui indiquât ce qui devait être deviné, Sophie devinait la pensée de son père d'une manière étonnante. Mais il ne faut tenir aucun compte de ces expériences ; car la tromperie est

1. *Rari fenomeni osservati in una ipnotizzata ed in particulare della suggestione reciproca e della lettura ai occhi chiusi da essa presentati.* (*Arch. di psichiatria, etc.*, Torino, XV, 1894, 101.)

2. *Die Emanation der psycho-physischen Energie.* Wiesbaden, 1908.

trop facile. Pourtant, d'autres fois, le père de Sophie étant absent, Sophie a pu deviner la pensée de M. Kotik.

Chose pensée par M. Kotik.	*Chose dite par* Sophie.
Spitschka.	Spitschka.
Noshik.	Noshik.
Nilki.	?
Plessimètre.	Instrument analogue à ceux des verriers.
Une monnaie.	Un bouton, une monnaie.
Patron.	Une Pa... da...
Bulewka.	Bulawka.
Noshnizy [1].	Noshik... Noshhiry.

Ces expériences ont réussi encore, même quand Sophie se trouvait séparée de l'agent (le père ou M. Kotik) par une porte complètement close.

Aussi pour M. Kotik le fait de la transmission mentale est-il absolument établi. Il va même jusqu'à indiquer les lois de cette transmission mentale, en disant qu'elle se transmet principalement sous la forme phonétique et qu'elle peut traverser les murs en perdant une partie de sa force.

M. Kotik a pu faire d'autres intéressantes expériences avec une jeune fille, Lydia W..., de dix-huit ans, capable de l'écriture automatique, et d'esprit très cultivé.

Les preuves de cryptesthésie spiritique ont été très abondantes ; pour ne citer qu'un exemple :

Pensée de M. Kotik.	*Réponse de* Lydia.
Lumière.	Lumière.
Baiser.	?
Neige.	?
Daprer.	D'après.
Cheval.	Cheval.
Journal.	Journal.

1. Ces divers mots signifient en russe allumettes, couteau, ciseau, gomme, anneau, etc.

Il y avait toujours une analogie phonétique entre la chose pensée et la chose indiquée par Lydia, même quand elle se trompait.

Mais cette transmission peut aussi être une transmission visuelle ; car, dans une autre série d'expériences, M. Kotik regardait une carte postale (que bien entendu Lydia ne pouvait pas voir) et alors, par l'écriture automatique, Lydia décrivait — parfois avec une exactitude admirable — ce qui était sur cette carte postale. Il paraît que la conduction de cette transmission mentale se fait mieux quand on relie l'agent et le percipient (Lydia et le Dr Kotik) par un fil métallique.

Enfin dans ses dernières expériences, ingénieuses, M. Kotik a essayé de fixer sa pensée (pensée d'un objet, d'un paysage, d'un sentiment) sur une feuille de papier blanc, et il a donné cette feuille à Lydia pour qu'elle devinât ce qui y était fixé par la pensée. Les résultats ont été absolument remarquables.

Je ne citerai qu'un exemple de ces fixations de la pensée sur le papier. Le Dr Bernstein pense au paysage suivant — le bord de la mer : un bateau où il y a des individus : sur la rive un bâtiment qui est entouré de verdure. — Or ce que Lydia a vu est : « *la surface de l'eau, comme un miroir ; sur le rivage çà et là des maisons entourées d'arbres ; sur l'eau un bateau* ».

Le hasard n'a guère pu donner ces ressemblances, quoique il y ait quelque monotonie dans les paysages donnés à deviner. Tout de même, la similitude est saisissante entre l'image vue par Lydia, et l'image mentale que le Dr Bernstein a fixée sur le papier donné à Lydia.

Voici les conclusions de M. Kotik. La pensée est une énergie qui rayonne au dehors. Cette énergie a des propriétés physiques et psychiques, de sorte qu'on peut l'appeler énergie psycho-physique. Cette énergie, née du cerveau, passe aux extrémités du corps. Elle se transmet difficilement par l'air, se propage par les conducteurs métalliques, et peut se fixer sur le papier.

D'après M. Kotik, il y a deux conditions à envisager : la sensibilité du sujet : l'énergie vibratoire qui met en jeu sa sensibilité. C'est cette énergie vibratoire qu'a surtout étudiée M. Kotik ; mais il ne semble pas qu'elle soit spéciale à la pensée humaine ; il est possible que toutes choses rayonnent d'une certaine énergie vibratoire.

puisque les sujets sensibles indiquent non seulement les choses auxquelles tels ou tels individus ont pensé, mais même des choses inertes auxquelles nulle pensée n'a été attachée.

Il nous semble plus prudent de ne pas adopter d'autre hypothèse que celle d'une sensibilité spéciale qui permet aux individus hypnotisés et aux médiums (peut-être parce que leur inconscience a une grande force) *de savoir ce qui est*, qu'il s'agisse d'une pensée ou d'un objet.

Le Dr Rudolf Tischener[1] vient de publier un travail important sur la lucidité. Je ne le suivrai pas dans sa discussion théorique. Les temps ne sont pas mûrs : et tout est d'une désolante fragilité, mais je m'attacherai aux faits : et M, Tischener en cite de fort remarquables.

Après avoir expérimenté avec Mad de. B., qui a donné à Wasielewski de bons résultats cryptesthésiques, M. Tischener a expérimenté avec un individu nommé Re..., un homme de trente-deux ans, fils d'un employé de la poste, et lui-même employé de commerce. Plusieurs mots étaient, à l'abri de la vue de Re... écrits et mis sous une enveloppe opaque. Les phrases ou mots étaient repliés et mis dans des enveloppes cachetées, opaques (*lichtdicht*... mais quel était le degré de l'opacité ?)

Les résultats de nombreuses expériences ont été remarquables. Il ne peut s'agir de lecture de pensée ; puisque plusieurs des enveloppes cachetées étaient mélangées, et que M. Tischener ignorait ce que contenait l'enveloppe remise à Re...

Sur 68 expériences, il y en eut 24 de négatives. Mais cela n'importe pas, car, sur les 44 qui ont réussi, le succès est tel qu'il est radicalement impossible de supposer une coïncidence.

Athen pour *Athen*.
Barbara pour *Baelbara*,
Eberhard pour *Ebarhard*.
Madalene pour *Madelene*.
Pater pour *Dater*.

1. *Uber Telepathie und Hellsehen*, München, Bergmann, 1920.

M. Albert Hofmann (de Mehlen) [1] a fait de curieuses expériences de télépathie avec un docteur en médecine, M. Freudenberg. M. Hofmann avait été percipient dans les expériences de M. R. Tischener : cette fois il a agi comme *agent*. Il demeurait dans une maison distante de 28 mètres. Dans l'expérience I, Hofmann suggéra *Alaof Köln*, et Freudenberg dit *Köln*. L'expérience II ne réussit pas. Dans l'expérience III, H... suggéra *Groenendael*, Freudenberg vit un joli bois, avec des étangs, ce qui est tout à fait le bois de Groenendael, près de Bruxelles. Dans une autre série d'expériences, plus récentes, les expérimentateurs habitaient deux demeures distinctes, à 800 mètres de distance. Il y eut des succès très nets, transmission de couleurs et de visions. Le mot *encrier* a pu être transmis. Notons aussi un résultat bien singulier. Freudenberg avait suggéré *Jules César* ; Hofmann a pensé au pont de Bonn, où il y a une *statue de J. César*. Malheureusement, après ces séances qui réussirent, il y eut une série d'échecs.

Il est inutile de continuer cette énumération. Ce n'est pas le hasard : ce n'est pas non plus la télépathie. Est-ce l'hyperacuité rétinienne poussée au point d'être de la cryptesthésie ? ou bien y a-t-il — ce que je ne pense pas — quelque erreur systématique due à ce que Re... avait pu voir ce qu'écrivait M. Tischener ? Il est à noter que M. Tischener est très instruit des fraudes possibles signalées par les psychologues américains.

Le Dr Waldemar de Wasielewski [2] a rapporté des cas intéressants de cryptesthésie pragmatique, qu'il convient de rapprocher des faits de rhabdomancie, car vraiment il semble que ce soit un phénomène du même ordre. Mlle von B..., observée par lui, dans des conditions telles qu'aucune fraude n'était possible, a pu souvent dire quels étaient les objets enfermés dans une boîte bien ficelée, dire s'ils étaient en bois, ou de tel ou tel métal. Dans la statistique très imparfaite qu'il nous donne, il dit qu'il y a eu cinquante expériences et six insuccès. Mais il faudrait savoir quelle était la probabilité du succès.

M. Wasielewski a fait aussi quelques autres expériences portant

1. *Versuche über Telepathie* (*Psych. Stud.*, janvier 1921, 1-12.
2. *Un cas de lucidité spontanée*, *A. S. P.*, juin 1914, XXIV, 165.

sur des dessins et sur des mots enfermés dans des boîtes. Il faudra lire le détail dans l'original. M. de W... avait écrit en écriture renversée ; Mlle de B... lut comme si l'écriture n'avait pas été renversée. Il est vrai que dans cette dernière expérience l'écriture n'était pas enfermée dans une boîte, mais simplement mise sous une enveloppe.

Avec raison M. de W... pense qu'il ne s'agit pas là de télépathie, mais plutôt de l'influence des choses, plus ou moins analogue à la force *rhabdique*, cette vibration mystérieuse, qui, se dégageant des eaux souterraines ou des métaux, détermine les muscles des baguettisants à faire plier la baguette de coudrier.

M. Warcollier, ingénieur chimiste, a fait sur la télépathie de nombreuses expériences, très méthodiques, qu'il a rapportées dans un livre qui n'a pas paru encore, mais dont le manuscrit m'a été obligeamment communiqué par M. Warcollier.

Plusieurs des expériences de télépathie ont été faites par M. Warcollier comme percipient, sur des dessins. Elles sont bien intéressantes.

Sur 10 expériences il y a eu une fois un succès remarquable (expérience IV).

Le dessin fait était un ballon dirigeable avec une hélice ; le résultat a été un ballon dirigeable et une hélice.

Dans d'autres cas il y a eu demi-succès : le dessin à deviner était un drapeau tricolore ; il y a eu 9 dessins successifs, parmi lesquels il y a un drapeau tricolore. Dans l'expérience VIII il y avait un cor de chasse ; sur 5 essais de divination il y a eu une coquille de limaçon qui ressemble tout à fait à un cor de chasse. Dans le dessin n° 10 il y avait un perroquet ; le percipient a tracé, parmi douze dessins, un oiseau blessé qui tombe par terre.

Résumant ses recherches, M. Warcollier arrive, sur 35 faits, à constater qu'il y en a eu 13 de négatifs ; 5 à éliminer par suite d'une coïncidence vraisemblablement due au hasard, 10 demi succès, et 7 succès complets. Mais la part de la probabilité est difficile à calculer.

En comparant les diverses télépathies qu'il a eu l'occasion d'observer, et par des méthodes trop longues à exposer ici, qu'il

faudra lire dans le livre original, M. Warcollier classe ainsi les diverses facilités de transmission.

Couleurs	70	p. 100
Attitudes	55	—
Dessins	45	—
Objets	38	—
Idées	37	—
Images mentales	10	—
Mots, chiffres	10	—

C'est une tentative intéressante de classification, rudimentaire encore, que seules pourront justifier de plus nombreuses expériences ; mais il ne sera pas facile de trouver des sensitifs, comme M. Warcollier, qui seront en même temps capables de calculs et d'analyses pénétrantes.

Ce qui prouve que M. Warcollier est un sensitif, c'est la belle cryptesthésie qu'il a observée sur lui-même. Rentré tard dans la soirée chez un ami qui demeurait à la campagne, il se couche, s'endort, et, se réveillant à demi, il apercoit, dans la pièce éclairée par une veilleuse, un gros paquet ficelé de forme quadrangulaire, enveloppé d'un papier d'emballage jaune. Il s'écrie : « Qu'est-ce que ce paquet ? ». Mad. Warcollier se réveille, s'étonne, — car il n'y a pas de paquet dans la chambre — et alors M. Warcollier lui décrit l'objet qui en effet avait été monté par mégarde dans la chambre, et il y avait séjourné, avant l'arrivée de M. Warcollier dans la maison, quelque temps ; puis il avait été retiré.

M. Abronowski (cité par M. Warcollier), sur 324 suggestions, dont le succès avait une probabilité de 1/3, a eu 157 succès, soit 50 p. 100, ce qui dépasse notablement le chiffre probable. Il est vrai que, dans ces expériences, il y avait contact des mains, ce qui enlève beaucoup de valeur à l'expérimentation. Toutefois, avec un percipient plus sensible que les autres, Jeanne Hirschberg, il y a eu, sans contact des mains, 62 p. 100 de succès.

M. Warcollier d'une part, et d'autre part M. Abronowski, ont fait timidement des hypothèses pour expliquer la télépathie, et ils ont eu raison d'être timides.

Après tout l'hypothèse de la télépathie, par vibration du cerveau A, à la suite de la vibration du cerveau B, n'est pas valable, au

moins comme explication générale adéquate, car très souvent il y a lucidité sans vibration du cerveau B. Les spirites ont une explication plus simple ; c'est celle des esprits omniscients et omnipotents. Mais c'est une explication enfantine.

Mieux vaut se réfugier dans mon aveu d'absolue ignorance quant au mécanisme et à la cause.

Lombroso[1] rapporte le cas d'une jeune fille hystérique, qui, à certains moments, perdait la faculté de voir par les yeux, et voyait par les oreilles. Elle lisait, les yeux bandés, quelques lignes d'imprimerie qu'on plaçait à son oreille.

A propos de cette transposition des sens, Flammarion dit que les sujets s'imaginent *à tort* voir par le front, ou l'épigastre, ou l'oreille. Je serais tenté cependant de croire qu'il y a en réalité une impression sensitive peut-être tactile, une excitation sensorielle périphérique, au moins dans quelques cas.

Ces faits d'hyperesthésie, ou de *paresthésie*, sont donc indubitables, tout comme dans le cas de Ludovic S... rapporté par Boirac. Mais il n'est pas possible d'adapter à l'hyperesthésie sensorielle les phénomènes multiples de la cryptesthésie. L'explication par l'acuité invraisemblable des sens normaux ou par la transposition des sens n'est valable que pour un petit nombre, très restreint, d'observations. Encore même là ne sommes-nous pas assurés que cette interprétation est exacte. Une rétine capable de percevoir des rayons lumineux qui ont passé à travers une triple enveloppe de cartons épais, c'est une rétine tellement différente de la rétine normale que son étude relève de la métapsychique plutôt que de la physiologie.

Toutefois, c'est peut-être un réel progrès que d'avoir permis, pour quelques cas exceptionnels tout au moins, d'attribuer à l'acuité sensorielle des phénomènes qui passaient jusqu'alors comme inabordables. Et il sera très intéressant de l'étudier chez les sensitifs. On ne sait jamais, lorsqu'on commence une étude expérimentale, si des résultats inespérés, imprévoyables, inattendus, n'en seront pas le fruit.

1. Cité par Flammarion : *La mort et son mystère*, 1920, p. 255.

C. Lombroso a indiqué quelques cas de cryptesthésie très nets [1]. Dans ses expériences, aidé des Drs Ottolenghi, Sartoris et Roncarini, il a trouvé un jeune homme de vingt et un ans, Régis, commis de magasin, qui a réussi à reproduire quelques-unes des expériences de Pickmann (mais sans contact). M. Lombroso a écrit sur une ardoise le mot de *Pitckerel*. Alors Régis, les yeux et les oreilles bandés, à une distance de 10 mètres, a écrit *Pitche* sur une autre ardoise. On lui remet un dessin dans une enveloppe, il a les yeux bandés, et il en fait un fac-simile très étonnant. Il y eut pourtant quelques échecs. Régis but ce jour-là un demi-litre de rhum, de manière à être très ivre, ce qui n'est pas une bonne condition pour machiner une fraude habile. M. B... (de Nocera), âgé de vingt ans, a donné aussi au Dr Grimaldi, en présence de Lombroso, d'intéressants exemples de cryptesthésie.

Des expériences de télépathie ont été récemment entreprises par les Drs F.-H. Van Loon et A. Weinberg [2].

Comme leur mémoire n'a pas paru en totalité, on ne le peut juger définitivement. Il semble que les résultats soient favorables à la télépathie ; les sentiments émotionnels paraissent avoir été perçus plutôt que les noms, les chiffres, les figures. Avec les cartes, il y a eu échecs. Il y a eu succès quand un des agents mettait dans sa bouche de l'acide chlorhydrique ou un bonbon (mais est-ce que toutes précautions ont été prises ?) En somme il est difficile de conclure quoi que ce soit de cette laborieuse expérimentation, inspirée par certaines observations extrêmement douteuses de *thought transference* et de *willing game*.

La bonne foi des percipients n'est pas contestable. Mais il peut y avoir des excitations sensorielles, faibles et inconscientes, qui déterminent, sans aucune influence métapsychique, de vagues perceptions. Même quand les percipients sont de bonne foi, il faut être aussi sévère que si on les soupçonnait de tricherie, car l'inconscient est toujours éveillé et recueille les plus légers indices qui peuvent le mettre sur la voie. Quand l'agent soulève un poids lourd, et que le percipient dit éprouver une sensation de fatigue, il faut

1. *Mon enquête sur la transmission de la pensée*, *A. S. P.*, 1904, XIV, 264-273.

2. *A Method of investigation into thought transference* (*J. S. P. R.*, janvier 1921, 3-23.

prendre d'extrêmes précautions, pour que le percipient, dont les sens sont extraordinairement hyperesthésiés, ne comprenne pas que derrière lui on soulève un livre. Tout mouvement de l'agent doit être absolument éliminé, avant qu'on puisse conclure à une cryptesthésie.

Il faut rattacher à la cryptesthésie pragmatique, les très beaux phénomènes donnés par M. Reese [2].

Les faits dont nous allons donner brève relation ont été constatés par des observateurs très avertis, Carrington, A. de Schrenck-Notzing et J. Maxwell, qui ont isolément expérimenté avec Reese.

Notons que M. Carrington a spécialement étudié la prestidigitation et est un psychologue expérimenté.

M. Reese était, en 1913, âgé de soixante-douze ans. Il est né en Pologne prussienne, à Posen, puis il a passé en Amérique où il a vécu. Il raconte volontiers qu'il a eu des entrevues avec tous les puissants de ce monde, surtout avec les grands financiers américains, car un de ses pouvoirs, paraît-il, est de découvrir les sources d'eau ou même de pétrole. Le fait est qu'il a donné des preuves éclatantes de lucidité.

Edison a rapporté [2] des expériences faites avec Reese qui lui ont paru décisives. Il va dans une pièce éloignée de la chambre où se tenait Reese, et écrit cette question : « *Y a-t-il quelque chose de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie de matières alcalines ?* » Puis il rentre dans la salle où était Reese, qui lui dit tout de suite : « *Non, il n'y a rien de mieux que l'hydroxyde de nickel pour une batterie de matières alcalines.* » Deux ans après, on annonce à Edison la visite inopinée de Reese. Alors Edison écrit, en caractères microscopiques, le mot de *Keno*, et met le papier dans sa poche. « *Qu'ai-je écrit ?* » demande-t-il à Reese, et Reese lui dit sans hésitation : « *Keno* ». Le Dr Jamet Hanna Thompson, médecin aliéniste et sceptique avéré, fut absolument convaincu à la suite d'une séance qu'il eut avec Reese.

1. Schrenck-Notzing (A), *Un clairvoyant*, *A. S. P.*, 1913. XXIII, 65. — Maxwell (J.), *Même sujet*, *ibid.*, 67. — Carrington, *Compte rendu d'une séance avec Bert Reese* (*ibid.*, 357).

2. *A. S. P.*, août 1913.

A. Schrenck-Notzing déclare que Reese est un des hommes les plus extraordinaires de ce temps. Schrenck écrit sur cinq bouts de papier des questions différentes : 1° Quel est le nom de ma mère? 2° Quand irez-vous en Allemagne? 3° Mon livre aura-t-il du succès? 4° Une question d'ordre intime? 5° Quel est le nom de mon fils aîné?

Reese, sans avoir touché les papiers, ou à peine, répond correctement à quatre questions, très vite, en quatre ou cinq minutes, tout au plus, et il ne peut s'agir de lecture de pensée, puisque, après avoir mêlé les différents papiers, Schrenck ignorait ce que contenait tel ou tel de ces papiers.

Avec J. Maxwell, Reese a obtenu des résultats tout aussi surprenants. Il n'a pas touché les sept papiers que Maxwell avait écrits, et il a répondu à chacun de ces papiers, encore que Maxwell ignorât, les ayant mêlés, quel était tel ou tel de ces sept. Le prénom, peu commun, de la mère de Maxwell (Marie-Angéline) a été donné avec une petite erreur insignifiante. Marie-Angelie est le nom véritable.

H. Carrington décrit avec beaucoup de détails une expérience analogue. Il note avec soin que les trucs classiques des prestidigitateurs n'ont pu être mis en usage. H. Carrington, après plusieurs expériences très méthodiques, a été convaincu complètement qu'il s'agissait d'un cas authentique de clairvoyance, et non d'un système d'escamotage quelconque.

M. F. Hollaender[1] a donné aussi un très intéressant récit d'une séance qu'il eut avec Reese. D'après lui, Reese a pu, à une Société commerciale, indiquer la page où se trouvait une comptabilité frauduleuse. On lui a accordé de ce fait 5 p. 100 de la somme détournée, et il a touché 2.500 marks. Comme à Maxwell, comme à Carrington, comme à Schrenck-Notzing, Reese a donné des réponses exactes aux questions tout à fait personnelles, intimes, spéciales, que Hollaender avait écrites, en l'absence de Reese, sur des papiers qu'il gardait dans ses poches.

M. Drakoulès a confirmé ces faits, d'après Miss Felicia Scatchered[2]. C'est toujours la même expérience qui réussit également.

1. *Encore le voyant Reese, le juif éternel, A. S. P.*, septembre 1913, XXIII, 257-261.

2. *International Psychic Gazette*, mars 1916.

M. Drakoulès écrivit diverses phrases sur dix-huit papiers qu'il plaça dans des tiroirs différents, et M. Reese les lut tous, alors qu'ils étaient encore pliés et enfermés dans le tiroir. Il put dire le nom des jeunes filles (Pénélope, Anastasie, Giuletta), de Mad. Drakoulès.

En 1916, à New-York, Reese fut condamné comme *disorderly conduct*. En appel, il convainquit le juge Rosalsky non seulement de son innocence, mais encore de sa lucidité [1].

Les témoignages obtenus (à la suite d'expériences indépendantes) par des hommes aussi expérimentés, sagaces et prudents que von Schrenck-Notzing, J. Maxwell et H. Carrington, mettent hors de toute contestation la cryptesthésie pragmatique de Reese. C'est grand dommage qu'il ne consente pas à se soumettre à de nouvelles épreuves [2].

Un autre cas remarquable de lucidité a été donné par Ludovic H..., israélite, âgé de quarante ans, observé par le professeur Schottelius, de Stuttgart [3].

Les expériences sont tout à fait identiques à celles que fait Reese. Schottelius, s'enfermant dans sa chambre, écrit sur trois papiers des phrases qui lui viennent à l'esprit ; il prend un papier dans sa main droite, un autre dans sa main gauche, les poings fermés ; et le texte de ces papiers est écrit immédiatement par Ludovic. Un juge d'instruction, un médecin aliéniste, un médecin conseiller du district, l'assesseur de justice, tous personnages peu suspects de crédulité, ont fait avec Ludovic des expériences analogues [4].

Je viens de constater le phénomène cryptesthésique dans tout son éclat chez un individu remarquable, non professionnel, M. O..., ingénieur polonais. Geley, Lange et moi, nous avons eu, à Varsovie, en avril 1921, l'occasion de l'observer soigneusement. Nous nous sommes parfaitement rendu compte que les faits merveilleux qu'on nous avait racontés de M. O..., n'étaient nullement exagérés.

1. *A. S. P.*, mai 1916, 80.

2. Max Hoppe (*Uber Hellsehen, Diss. in.*, Berlin, 1916) a formulé diverses critiques de ces expériences de Reese, mais l'hypothèse qu'il propose (une part de hasard, une part de sagacité) me paraît bien faible.

3. *A. S. P.*, mars 1914, XXIV, 65.

4. *Quelques épisodes remarquables de clairvoyance* (*A. S. P.*, 1914, 175).

A la fin d'un dîner, Lange, très loin de l'endroit où était M. O..., écrit quelques mots sur un bout de papier, et met le papier dans une enveloppe qu'il ferme. M. O... lui dit, en chiffonnant le papier dans sa main, et sans ouvrir l'enveloppe : « *C'est écrit en anglais... je vois une lettre isolée, puis cons... et puis vendredi.* » Or M. Lange avait écrit en anglais « *I consider that you are wonderful* ». Cela est intéressant parce que c'est, à ce qu'il semble, plutôt une lecture visuelle (*vendredi* pour *wonderful*) qu'une lecture de pensée.

Le lendemain matin, à l'hôtel d'Europe, M. O... vint me rendre visite : j'écrivis sur un papier, très vite et avec une assez mauvaise écriture, une phrase qui me vint à l'esprit : M. O..., debout dans la chambre, assez loin de moi, n'a pu rien lire ; en tout cas, il n'aurait pu voir que de très loin et à l'envers. La phrase écrite était la suivante, qui m'est venue à l'esprit, sans avoir été évoquée par une conversation antérieure quelconque : « *Jamais la mer ne paraît plus grande que quand elle est calme. Ses colères la rapetissent.* » Je pliai le papier et le mis dans une enveloppe que je fermai, et que M. O..., malaxa fébrilement, sans l'ouvrir. Au bout d'une dizaine de minutes, il me dit : « *Je vois beaucoup d'eau ! que d'eau ! C'est la mer ! vous voulez coller une idée à la mer..., une idée que je ne vois pas bien. La mer est tellement grande qu'à côté de ses mouvements... je ne vois plus.* »

Résultat admirable, rendu peut-être quelque peu incertain parce qu'à l'extrême rigueur, M. O... a pu inconsciemment et imparfaitement voir ce que j'avais écrit.

Cette objection n'est pas valable pour l'expérience suivante, plus démonstrative malgré quelques fortes erreurs.

J'avais pris deux lettres que j'avais reçues l'avant-veille, et, *étant seul dans ma chambre*, je les avais mises chacune dans une enveloppe soigneusement fermée, puis je prends au hasard une de ces deux lettres, ignorant d'ailleurs si c'était la lettre A ou la lettre B et je la donne à O... quand il arrive. Alors O... me dit : « *C'est une lettre, en français, qui ne vient pas de Paris, c'est une réponse à une lettre de vous : un monsieur de cinquante ans parle d'une dame qui a un nom allemand plutôt que français : il vous invite de venir là où il est, au bord de la mer ; il a l'intention de venir à Paris.* » et il ajoute divers détails, soit non caractéristiques, soit erronés. Il me

dit alors : « *Gardez la lettre*, M. Geley *me la remettra demain, et j'achèverai de la dire.* » Or le lendemain Geley, à qui j'avais remis l'enveloppe, toujours fermée, sans rien lui dire d'ailleurs au sujet de cette lettre, obtient de M. O..., la réponse suivante, *immédiate.* — « *Il est parlé d'une dame Berger. C'est un monsieur de cinquante ans qui a écrit cette lettre : c'est une invitation : elle vient d'un endroit près de la mer.* »

Or cette lettre, dont ni M. O... ni Geley ne pouvaient rien connaître, et qu'il était absolument impossible de voir par les sens normaux, est d'un Allemand, le professeur R. Berger, qui, en réponse à une lettre de moi, m'écrivait de Berlin, pour me prier de m'arrêter chez lui à mon retour. R. Berger a environ cinquante ans.

Avec Geley l'expérience a été peut-être plus belle encore.

Geley écrit sur une carte de visite : « *Rien n'est plus émouvant que l'appel à la prière par les muezzins.* » Geley a écrit ces mots sous la table, sur ses genoux. La carte a été mise (sous la table) dans une enveloppe épaisse, cachetée. M. O... dit : « *Il y a un sentiment de prière, un appel, des hommes qui sont tués, blessés... non, ce n'est pas cela... Rien qui donne plus d'émotion que l'appel à la prière, c'est comme une prière envers qui ? une certaine caste d'hommes, mazzi, madz... Une carte..., je ne vois plus.* »

A ces expériences admirables, M. O... en a joint quelques autres, non moins étonnantes, mais je ne peux insister ; car bientôt nous aurons l'occasion, à l'Institut métapsychique, d'observer avec toute la minutie nécessaire ces belles cryptesthésies.

Somme toute, le phénomène de la cryptesthésie chez ces clairvoyants, êtres exceptionnels, ne peut être révoqué en doute.

γ. — *Vision par le cristal.*

La vision par le cristal semble être une bonne condition pour le développement de la cryptesthésie chez les sensitifs.

Il semble que ce procédé ait été employé par les magiciens de toutes les époques (miroir magique).

Grasset[1] cite les procédés anciens de divination par l'eau d'une fontaine (*hydromancie*), ou des vases pleins d'huile (*lécanomancie*)

1. *Loc. cit.*, 135-143.

(c'est ainsi qu'Ulysse interrogea Tirésias); ou des miroirs (*catoptromancie*), ou des boules de verres (*cristallomancie*). Plus simplement on regardait l'ongle de la main couvert d'un peu d'huile (*onychomancie*). Au XVIe siècle, un petit cristal était montré par un Anglais, John Dee, et on y pouvait lire l'avenir. Saint-Simon raconte dans ses mémoires qu'un *fripon* montrait au Duc d'Orléans, dans un verre rempli d'eau, tout ce qu'il désirait savoir[1].

Quand une personne sensitive regarde dans le cristal, souvent elle aperçoit des objets, des scènes vivantes, des figures. Voici comment s'exprime Mad. Verrall : « Les visions obtenues en regardant intentionnellement dans un verre d'eau ou une boule de cristal sont différentes des impressions visuelles : une certaine obscurité favorise l'apparition des images.

« L'image semble construite avec les points brillants du cristal, et, quand une fois elle s'est produite, elle a une *réalité* qu'aucune imagination ne peut donner. Quelquefois il y a du mouvement. Quelquefois je *sais* que c'est telle ou telle couleur, encore que je ne puisse pas voir (optiquement) la couleur. »

Voici comment Miss A..., qui n'est pas médium professionnelle, et dont le nom n'a pas été publié, décrit les impressions éprouvées : « Je ne connaissais rien de la *Crystal Vision*. Un jour que je lunchais avec quelques amis, la conversation tomba sur ce sujet. Ils soutenaient qu'avec un verre d'eau claire on obtenait des résultats de vision... Je regardai, et je crus voir au fond de mon verre une petite clé en or. C'était si distinct que je cherchai sur le tapis de la table, croyant qu'il s'y trouvait réellement une clé. » Ayant fait, à la suite de cette première tentative, d'autres expériences avec

1. Un historique très détaillé a été donné par Miss X..., *Recents experiments in Crystal vision*, *P. S. P. R.*, mai 1889, V, 486-504. — Voir aussi Adeline Fr. von May, *Visionen im Wasserglasse*, 1876. — Hyslop, *Experiments in crystal vision*, *P. S. P. R.*, XII, 259. — Myers (F.), *Experiments in crystal vision*, *P. S. P. R.*, VIII, 459. — P. Janet. *On experiment in crystal vision*, *Ibid.*, XV, 385. — A. Lang, *On crystal vision*, *Ibid.*, XV, 48-50. — Fr. Myers, *De la conscience subliminale*, *A. S. P.*, 1897, n° 5 ; 1898, n°s 2, 3 et 4 ; 1899, n°s 3, 4 et 5 ; 1900, n°s 1 et 2.

La voyante de Prévorst voyait parfois des scènes toutes entières dans les bulles de savon qu'on faisait devant elle.

Outre les écrits de Fr. Myers sur la *Conscience subliminale*, on consultera P. Janet, *Automatisme psychologique*, et Andrew Lang, *The Making of religion*, 1897, trad. et anal. par E. Lefebvre, *A. S. P.*, 1898, VIII, 129-148. — Andrew Lang, *Dreams and Ghosts*, 1897. — W. Stead, *Real ghosts*, 1897, 65-66. — P. Joire, *Méthode d'expérimentation*, etc., *A. S. P.*, 1901, XI, 329.

une boule de cristal. Miss A... décrit ainsi ses sensations : « Le cristal est entouré d'une étoffe noire, et une seule partie en est découverte. Peu importe qu'il y ait de l'obscurité. Au bout d'une ou deux minutes apparaît une lumière très brillante, qui disparaît, devient un brouillard, dans lequel apparaissent des paysages, des lettres... qui sont quelquefois écrites à l'envers. Les images qui se présentent sont parfois très intéressantes, parfois sans rapport avec un événement réel ». D'après Miss X..., les choses vues dans le cristal ont de vraies couleurs : elles sont comme des images souvenirs, seulement plus distinctes.

M. J. Hyslop a donné quelques exemples[1] de vision par le cristal, obtenues par Mad. D... qui voit des scènes très nettes. Il constate qu'il y a des coïncidences fréquentes entre la vision et l'événement, mais il ne croit pas qu'on puisse éliminer l'hypothèse de la coïncidence fortuite. Les exemples sont cependant assez nombreux et assez saisissants pour qu'il y ait vraisemblance que la vision soit due à une vraie lucidité. Dans un cas, Mad. D... voit une personne qu'elle ne connaît pas et qui est près de sa sœur dans un cercueil[2]. Or, à ce moment, une amie, inconnue à Mad D..., était dans la maison de la sœur de Mad. D..., extrêmement malade. Sur sept photographies que M. Hyslop a apportées, elle fut reconnue. En un autre cas, dans le cristal elle a vu le vieux cimetière autrement disposé qu'elle le pensait. L'arrangement nouveau des tombes et des monuments était en réalité tel qu'elle le vit, comme elle le constata quand elle y alla pour vérifier l'exactitude de sa vision. Mais il s'agit peut-être de paramnésie. En somme M. Hyslop conclut en disant que les visions par le cristal ne donnent pas, au moins dans le cas de Mad. D..., cette certitude d'une connaissance supérieure qu'exige la sévère science (*strict science*).

Le R. P. Lescœur[3] raconte qu'il a connu une femme qui, en regardant dans un verre d'eau, a vu, *à sa grande surprise*, se dessiner une tête de Christ, infiniment douloureuse. « Je me retirai, poussant une exclamation d'étonnement; mais, regardant de nouveau, cette fois le visage d'un véritable *Ecce homo* m'apparut de profil ; puis il

1. *Some experiments in Crystal vision, P. S. P. R.*, 1898, XII, p. 259-276.
2. Dans ce cas spécial il ne s'agissait pas de vision par le cristal, mais de rêve.
3. Cité par Grasset, *loc. cit.*, 140.

diminua peu à peu et s'évanouit. Cela avait duré à peine une minute. »

C'est un fait d'hallucination provoquée par la vision dans le cristal, mais qui n'a absolument rien de cryptesthésique.

Myers décrit ainsi la vision dans le cristal, dont il a fait, expérimentant surtout avec Miss Freer, une étude attentive[1].

« On engage le sujet à regarder attentivement, mais sans le fatiguer, dans un miroir ou dans un fond transparent et clair, arrangé de façon à réfléchir le moins possible, aussi bien la figure de l'observateur que les objets environnants. On entoure la boule de cristal d'une étoffe noire. Il est préférable que le sujet reste seul dans la pièce, et qu'il se trouve dans un état de passivité mentale. Au bout d'une dizaine de minutes, il commence parfois à s'apercevoir que la glace ou la boule se ternit et à distinguer quelque figure dans la boule même. Une personne sur vingt aura peut-être l'occasion de réussir cette expérience, et sur ces vingt visionnaires, un seul peut-être sera capable de développer cette faculté de vision interne au point de recevoir des informations (véridiques), qu'il est impossible d'obtenir par des moyens normaux. »

La vision dans le cristal ne produit d'ailleurs pas le sommeil hypnotique, comme on l'a parfois affirmé. Elle ne paraît avoir aucun inconvénient pour la santé, sauf un peu de fatigue, si l'expérience se prolonge.

Peu de phénomènes, ajoute Myers, sont aussi fantastiques et aussi invraisemblables. Les visions semblent n'être soumises à aucune loi ; c'est un mélange de souvenirs, de rêves, de connaissances télépathiques ou télesthésiques, de recognitions et de précognitions. Pour tout dire, c'est un moyen très empirique, inconnu quant à son mécanisme, de mettre en jeu la cryptesthésie.

Mad. Leeds[2], dont le mari était de service la nuit au chemin de fer, se réveille en sursaut au milieu de la nuit ; elle aperçoit un verre d'eau qu'elle avait mis sur sa table de nuit, et, au moment où elle va pour porter le verre à ses lèvres, elle voit dans l'eau une peinture mouvante représentant un train de chemin de fer avec une guérite à l'extrémité. Elle voit alors les voitures rouler les unes sur les autres ; celle du serre-frein est endommagée. Deux heures après M. Leeds

1. *Loc. cit.*, trad. fr., 208.
2. *J. S. P. R.*, décembre 1903.

rentra chez lui, et apprit à sa femme qu'un accident de cette nature avait eu lieu, et que le serre-frein avait été grièvement blessé.

Miss A...[1] regardant dans le cristal en présence de Sir Joseph Burnby, décrit une dame, grande, brune, qui est dans une chambre d'hôtel dont la porte est ouverte : elle est en train de se laver les mains. Sir Joseph croit tout d'abord qu'il est question de sa femme. Miss A... ajoute : « Elle porte une robe en serge avec beaucoup de galons sur le corsage, et une bande de galon d'un côté de la jupe. » Sir Joseph, à cette description, s'imagine qu'il ne s'agissait pas de sa femme; mais quand il retourna, quelques jours après, à Eastburne, où habitait alors Lady Burnby, il constata qu'elle venait d'acheter et de revêtir une robe de serge telle que Miss A... l'avait décrite. L'attitude de Lady Burnby se lavant les mains, devant la porte ouverte de la chambre d'hôtel, était exacte. Miss A... ne connaissait pas du tout Lady Burnby. Or, quelques mois après, quand par hasard, elle la vit entrer dans une salle de théâtre, elle dit : « Voilà la dame en robe de serge que j'ai vue dans le cristal. »

Dans certains cas, au lieu de regarder dans le cristal, on peut écouter par la coquille (les conques marines de certains grands gastéropodes marins, dans lesquels les enfants s'amusent à entendre, disent-ils, le bruit de la mer). C'est encore un moyen empirique parfois employé pour développer la cryptesthésie. Quand Miss X... écoute par la coquille, elle entend des bruits confus, parfois des sons musicaux, parfois des voix humaines et des paroles distinctement prononcées. Un jour elle entend tout d'un coup les mots « *Endsleighstreet* » une rue qu'elle ne connaissait pas. Quelques minutes après, on lui dit que M. H... est arrivé d'Oxford à Londres.

Habite-t-il ici, comme à l'ordinaire? Non, lui fut-il répondu. Il a pris une chambre à Endsleighstreet.

Une autre fois, Miss X... entend ces mots : « *Êtes-vous donc végétarien?* » comme s'ils étaient prononcés par M. Smith qu'elle venait de quitter. Or, quelques instants après, M. Smith, causant avec M. M..., qu'il rencontre par hasard, lui demande : « *Êtes-vous donc végétarien?* » La lettre que Miss X... a adressée à M. Smith précède

1. Citée par Myers. *A. S. P.*, 1901, XI, 297.

le moment où elle a appris que réellement M. Smith avait prononcé ces mots.

La vision par le cristal, ou l'audition par la coquille, ne semblent réussir que chez des sujets sensibles. Ce n'est donc pas un chapitre de cryptesthésie chez les personnes normales, mais chez les sensitifs.

A côté des beaux résultats obtenus dans les séances spiritiques, la vision par le cristal donne assez peu de chose.

§ VI. — CONCLUSIONS RELATIVES A LA CRYPTESTHÉSIE EXPÉRIMENTALE

En définitive, qu'il s'agisse de normaux, de sensitifs, de somnambules, de médiums, le phénomène de la cryptesthésie est indiscutable.

Même, si nous admettons — ce qui est bien absurde — que les trois quarts des faits rapportés ici sont erronés, il n'en reste pas moins une série de constatations qui défient toute critique, et qui rendent absolument certaine cette étrange faculté de l'homme d'avoir des connaissances que ses sens normaux ne peuvent lui apporter.

Limiter ce pouvoir cryptesthésique, dire qu'il n'entrera en jeu qu'à tel jour, qu'à telle heure, dans de telles conditions, cela me paraît tout à fait antiscientifique.

Puisque existe cette faculté de connaissance supérieure (supranormale, disait Myers), pourquoi ne pas dire : *nihil a me alienum puto?* Nous avons vu qu'elle n'est limitée, cette cryptesthésie, ni par le temps, ni par l'espace. Alors servons-nous en pour caractériser les phénomènes de monitions, de prémonitions, de clairvoyance, si nombreux, si incontestés. Elle suffit à rendre compte de *presque* tout ce qui apparaissait si merveilleux. Du moment que nous pouvons, par un procédé quelconque, savoir ce qui est inclus dans une lettre fermée, ce qui émeut la personne qui est près de nous ou l'ami éloigné qui pense à nous, quelles limites va-t-on assigner à ce pouvoir ? Pour ma part je n'en vois pas. En présence d'un fait de métapsychique subjective, si admirable qu'on le suppose, je me garderai de dire : « La lucidité ne peut pas le donner ! »

Certes, la cryptesthésie est très étrange, et nous ne la comprenons nullement, mais ce n'est pas une raison pour faire intervenir,

quand nous ne comprenons pas, les dieux, les anges, les démons, les esprits, à la manière des sauvages qui attribuaient aux forces de la Nature une Divinité, et une Divinité fantasque récompensant ou tourmentant les pauvres mortels.

Il est donc peu rationnel de faire intervenir les morts. Nous ne reconnaissons dans les cryptesthésies qu'une puissance humaine, une faculté supérieure et inconnue encore de l'intelligence. Nous devons nous arrêter là, *au moins provisoirement.*

Nous irons pourtant un peu plus loin. Pour qu'il y ait cryptesthésie, il faut que quelque chose en nous soit ébranlé, car il n'est pas d'effet sans cause. Il y a donc quelque vibration extérieure mystérieuse, agissant sur notre organisme. C'est dans ce sens que la cryptesthésie est forcément pragmatique ; car, s'il n'y avait rien au dehors pour l'émouvoir, l'intelligence ne pourrait rien percevoir.

Mais quelle est cette vibration ? Nous l'ignorons totalement et étant donné l'état embryonnaire de notre science, nous ne le chercherons pas.

Ce qui importe, c'est cette conclusion que parfois certains individus connaissent des choses, ressentent des impressions, qui sont en rapport avec des faits extérieurs réels, sans que les sens normaux puissent justifier de ces connaissances ou de ces impressions.

Cette affirmation résulte de diverses preuves. Nous les résumerons ici.

1° Si l'on fait des expériences de transmission mentale (*thought transference*) ou de télépathie (ce qui n'est qu'un cas particulier de cryptesthésie), on voit, même en expérimentant sur des personnes *normales*, pour peu qu'on multiplie les expériences, qu'il y a constamment un très léger excès du nombre réel de succès (bonnes réponses) sur le nombre probable, donné par le calcul des probabilités, mais l'excédent est trop faible pour qu'on puisse conclure.

2° Chez les *hypnotisés* et les sujets hypnotisables, l'écart entre le nombre probable et le nombre réel des succès est tellement grand qu'il est absolument impossible de supposer que l'excédent du nombre des succès a été donné par des hasards heureux.

Chez certains somnambules, il y a eu parfois des réponses si précises, des descriptions si exactes, des reproductions de paroles, d'écritures, de dessins, si complètes, si abondantes, que la réalité

de la cryptesthésie, déjà probable par les expériences sur les normaux, devient incontestable.

3° Dans les expériences *spiritiques*, où une personnalité étrangère semble apparaître et dicter des réponses, et spécialement chez les grands médiums, comme Mad. Piper, par exemple, *la preuve de la cryptesthésie apparaît avec une évidence éclatante*, sans que cependant il soit possible, en toute rigueur scientifique, de conclure à l'intervention d'une personnalité étrangère, intelligente.

4° Dans les expériences sur les *sensitifs*, il y a des exemples multiples, parfois éclatants, de belles cryptesthésies, aussi démonstratives que dans les expériences sur les hypnotisés ou sur les médiums.

5° La cryptesthésie se manifeste avec une fréquence relativement plus grande par la télépathie (lecture de la pensée) ; mais elle existe aussi pour la connaissance de faits qui sont inconnus des personnes présentes.

Et maintenant, puisque par l'accumulation de ces preuves la démonstration de la cryptesthésie est faite, essayons un peu de la comprendre.

Une comparaison rendra l'explication plus simple, et abordable à chacun.

Supposons qu'aucun individu de l'espèce humaine ne possède le sens de l'odorat, personne n'aura la moindre idée de ce que peut être une odeur. En passant à côté d'un tas de fumier, ou d'un champ de violettes, nous ne sentirons ni le fumier, ni les violettes ; et alors, si le fumier ou les violettes sont cachés derrière une planche ou un mur, comme ni les violettes, ni le fumier ne sont visibles et ne font de bruit, nous ne saurons absolument pas dire si nous passons près des violettes ou près du fumier.

Si alors un individu quelconque, exceptionnel, est doué d'odorat, il nous surprendra tous énormément, parce que, même lors qu'il ne verra rien, en passant à côté d'un tas de fumier, il dira : « *Il y a là du fumier* » et en passant à côté des violettes, il dira : « *Il y a là des violettes* ».

En outre cet individu, qui seul parmi les hommes est doué d'odorat, pourra par l'odorat connaître des faits très anciens. Si dans une vieille armoire a été placé, il y a quelque dix ans, un milli-

gramme d'iodoforme, au bout de dix ans cette armoire sentira encore l'iodoforme. Alors quelle lucidité étonnante, au cas où toute la race humaine serait dépourvue d'odorat, si, après dix ans, un jour quelque individu, doué de sensibilité olfactive transitoire, venait dire : « *Il y a eu de l'iodoforme dans cette armoire* ».

Déjà nous avons quelque peine à comprendre la finesse de l'odorat dont sont doués certains animaux, par exemple comment les papillons mâles sont attirés à des distances considérables par l'odeur du papillon femelle, comment un chien peut suivre à la trace, dans une prairie, le lièvre qui y a passé il y a une heure. Nous sommes surpris, mais enfin nous comprenons, tant bien que mal, qu'il y a là hyperesthésie extrême d'un sens que nous possédons à l'état rudimentaire. Si nous étions dépourvus totalement de ce sens, nous ne comprendrions plus rien du tout.

Revenons à l'individu qui, exceptionnel parmi les hommes, est, de temps à autre, capable de percevoir quelques vagues sensations olfactives. S'il ne peut pas analyser son imparfaite, et rudimentaire, et fugitive sensation, il sera très embarrassé pour expliquer pourquoi il a dit : « *Il y a du fumier à gauche, il y a des violettes à droite.* » Comme sa sensation est fugace, il essaiera de la faire revenir, mais elle aura disparu, et il ne trouvera plus rien. Il a dit : « *Il y a là des violettes,* » et soudain l'odeur des violettes a disparu. Il ne sait même pas pourquoi il a dit : « *Il y a là des violettes.* » Cette connaissance, dont il ne se rend pas compte, a traversé sa pensée comme un éclair, et maintenant il est devenu pareil aux autres hommes. Il n'a plus la moindre sensibilité olfactive : il ignore même ce que c'est qu'une odeur. Il sait qu'il a eu l'idée des violettes, et voilà tout. Plus il essaiera d'approfondir, moins il comprendra ce qui lui a fait dire : « *Voilà des violettes !* »

Assurément, il ne faut pas prendre cette analogie pour autre chose qu'une analogie. Tout de même, nous pouvons, grâce à cet exemple, concevoir comment certaines vibrations du monde extérieur, éveillant des notions confuses et passagères, sont capables de nous arriver et de nous donner des connaissances dont l'origine nous est impénétrée et peut être impénétrable.

C'est dans le domaine de l'inconscient que se meuvent ces idées, ces connaissances. Le *moi* conscient en est à peine ébranlé. Lodge

compare ingénieusement le conscient et l'inconscient à un individu qui nage. La tête seule émerge et est à la lumière. Tout le reste du corps est dans l'obscurité, mais n'en existe pas moins.

Il est probable que la cryptesthésie existe surtout chez les individus dont le *moi* conscient est peu actif. Les mouvements automatiques, inconscients, de l'écriture ou de la planchette, se produisent presque toujours quand le *moi* conscient est en état de demi-somnolence. Alors les sensations inconscientes deviennent plus efficaces et vont déterminer des mouvements plus précis que si le *moi* était envahi par le tourbillon des idées réfléchies, voulues, méditées, conscientes. Si, dans le sommeil hypnotique, la lucidité est plus fréquente que dans l'état normal, si, dans le sommeil il y a plus de monitions que dans la veille, c'est sans doute parce que, lorsque nous sommes bien éveillés et conscients, les énergies mécaniques extérieures, ambiantes, ébranlent fortement nos sens normaux et alors nous empêchent de percevoir les énergies inconnues (probablement beaucoup plus faibles) qui émeuvent notre cryptesthésie.

Mais, quelle que soit la théorie, la cryptesthésie existe. *Autrement dit, l'intelligence humaine a des procédés de connaissance qui nous sont inconnus.*

Pour peu qu'on y réfléchisse, on n'a pas à en être surpris, car tout d'abord il est évident qu'il existe dans la Nature, dans l'immense et féconde Nature, des forces que nous ne connaissons pas. Il faudrait être dépourvu de toute trace d'intelligence et de bon sens pour supposer qu'il n'y a pas d'autres forces dans le Kosmos que celles qui sont énumérées et analysées en nos traités de physique.

Donc, puisqu'il y a des forces inconnues dans l'univers, il est possible qu'elles ébranlent notre être. Toute la question est de savoir si notre être en est ébranlé. Affirmer qu'il y a des forces inconnues, ce n'est pas prouver que la cryptesthésie existe, mais simplement qu'elle est possible.

Autrement dit encore, il y a des forces que notre conscience normale ne perçoit pas ; mais il est possible que notre inconscience les perçoive *quelquefois*. S'il était prouvé qu'il n'y a pas d'autres forces dans la Nature que la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur, alors nous aurions presque le droit de nier toute cryptesthésie, mais

du moment qu'il existe d'autres forces[1] — et cela ne peut guère être nié, encore qu'on ne les ait pas décrites ou découvertes, — alors la cryptesthésie devient non seulement possible, mais même vraisemblable.

Est-ce à dire que le fait de la cryptesthésie va bouleverser la science, et établir une ère nouvelle dans la psychologie, ou la physiologie, ou la physique ? Au point de vue théorique peut-être, mais pratiquement, si intéressant que soit ce phénomène, il modifiera peut-être bien peu notre existence sociale.

La cryptesthésie semble se présenter dans des cas si exceptionnels, ou avec des artifices d'expérimentation si particuliers que dans la vie quotidienne de chacun elle ne joue peut-être qu'un rôle assez effacé.

Et cependant il est probable que le monde extérieur non perceptible normalement, — et par le monde extérieur j'entends aussi la pensée des autres hommes, — peut influencer nos actes, notre volonté, nos sentiments, parce qu'il agit constamment sur nous, quoi que nous ne puissions nous en rendre compte. Pour être toujours faibles, et toujours vagues, souvent inefficaces, les pensées humaines ambiantes, et les vibrations inconnues des choses n'en ont pas moins quelque action.

En tout cas ce n'est pas parce qu'elles sont encore profondément mystérieuses qu'il faut se refuser à les étudier.

Elles existent, ces vibrations inconnues. Elles sont certaines. Elles sont à de rares moments capables de toucher les éléments inconscients de notre intelligence et par là d'arriver ensuite jusque à la conscience. C'est déjà beaucoup que de faire cette précise affirmation en présence des négations dédaigneuses de la science officielle et de l'incrédulité sarcastique du vulgaire.

§ VII. — DE L'IDENTIFICATION DES PERSONNALITÉS SPIRITIQUES

En étudiant l'écriture automatique, nous avons fait allusion à l'hypothèse admise, presque comme un article de foi, par tous les spirites, qu'il y a intervention d'une personnalité humaine ayant dis-

1. Voir à ce sujet l'admirable conférence de Sir William Crookes sur la continuité probable des phénomènes vibratoires de l'univers et les lacunes de notre organisation animale pour la perception de la plupart de ces vibrations.

paru, *incarnation*, c'est-à-dire *qu'un mort revient*, et que son intelligence anime le corps du médium (que ce soit par la parole ou par l'écriture). L'identification des personnalités spiritiques avec les morts est une grave question qu'il faut résolument aborder. Elle nécessite une discussion approfondie ; car les personnalités qui apparaissent semblent vraiment réelles, et il faut un grand effort de *rationalisme* pour ne pas admettre l'hypothèse simple et séduisante que les morts sont revenus.

La célèbre médium de Flournoy, Hélène Smith, avait pris la personnalité de Marie-Antoinette, dont elle a joué le rôle pendant de longs mois avec une perfection que les plus habiles comédiennes pourraient lui envier. Mais tout de même il est difficile de voir là autre chose qu'une prolongée et merveilleuse auto-suggestion. A moins de preuves formidables, — qu'Hélène Smith n'a pas fournies, — je me refuse, ainsi que mon savant ami T. Flournoy, à admettre que c'est l'âme de l'infortunée reine de France qui est venue s'incarner dans l'humble personne d'Hélène Smith.

Mad. Piper a eu une première *incarnation*, celle d'un certain médecin français, de Metz, portant le nom bizarre de Phinuit, son guide, et qui parlait par la voix de Mad. Piper. Mais jamais on n'a pu retrouver le nom de Phinuit dans les archives de Metz, et d'ailleurs Phinuit ne parlait pas français. Quand on lui demandait pourquoi il avait oublié le français, il répondait sérieusement qu'il avait parmi ses clients à Metz tant d'Anglais qu'il avait désappris sa langue maternelle.

Entre la première hypothèse, que Marie-Antoinette s'incarna dans Hélène Smith ; Phinuit, dans Mad. Piper ; Dickens, dans le médium James, et la seconde hypothèse, que Hélène Smith, Mad. Piper et James, ont une assez aiguë et pénétrante intelligence (inconsciente) pour tenir les rôles de Marie-Antoinette, de Phinuit et de Dickens, je n'hésite pas un instant à préférer la seconde hypothèse. L'intelligence humaine est si magnifiquement et mystérieusement agencée qu'elle permet sans doute de jouer avec perfection les personnages les plus compliqués. Cela est fort étrange assurément ; mais cette étrangeté n'est pas tout de même l'énorme absurdité que, malgré la guillotine et les vers du tombeau, Marie-Antoinette et Dickens reviennent nous voir, et que leur âme se mêle à notre existence.

D'autant plus qu'en réalité, comme maintes expériences l'enseignent, l'âme des désincarnés (pour me servir encore de l'expression des spirites) est extrêmement différente de leur âme réelle, c'est-à-dire de celle qu'ils avaient lors de leur passage dans la vie terrestre. Les cas aussi extraordinaires que celui de Marie-Antoinette et de Dickens sont des exceptions rarissimes. Presque toujours les *désincarnés* sont de très médiocre intelligence, et s'abandonnent à des banalités qui ont un type spécial, une allure *spiritoïde*, pour prendre le barbarisme pittoresque que Flournoy et Lombroso ont adopté. Ils ont à peine la souvenance de ce qu'ils furent. Ils répondent mal aux questions les plus élémentaires. Dans une séance avec Eusapia Paladino (qui d'ailleurs ne produisit jamais de phénomènes subjectifs dignes d'intérêts), une main me toucha, et il fut dit par John King que c'était la main de mon père. Comme premier signe d'identité, je lui demandai son prénom (qu'il était si facile de savoir). Mais même le prénom de mon père ne put m'être dit.

Dans une autre expérience, faite avec un médium professionnel, écrivant par l'écriture automatique, et ne me connaissant absolument pas, j'obtins un long message, verbeux et insignifiant, qui se termina par un calembour. « *Je fais une —; je dis nous, j'admire l'art; réunis ces trois mots et tu as le nom de ta mère.* » Ma mère s'appelait en effet Renouard. (Raie nous art.) C'est assurément un fait de cryptesthésie ; car ces mots — *raie nous art* — ne peuvent être fortuits ; mais je me refuse formellement à conclure que l'âme de ma mère n'ait trouvé à me dire que cet infâme jeu de mots.

Qu'Aristote revienne parmi nous, pour nous dire en français, ou en anglais, ou en italien, que l'avenir de l'humanité est dans la croyance aux esprits, j'aurai toujours une répugnance extrême à admettre l'hypothèse que c'est bien Aristote qui parle. Ce qui est dicté par lui, c'est tellement loin de l'œuvre d'Aristote, que certainement ce n'est pas lui.

Ce qui fait une personnalité, c'est le corps et l'intelligence. Ne parlons pas du corps, depuis deux mille ans transformé en poussière et en boue, mais de l'intelligence. Or l'intelligence d'un être humain, ce sont ses imaginations, ses espérances, ses volontés, ses sentiments, son langage, et surtout, plus que le reste, ses souvenirs. Si rien ne reste de cette collection d'images, de sentiments, de

volontés, de souvenirs, reliés entre eux par la conscience qui était *lui*, j'ai presque le droit d'affirmer que l'intelligence, comme le corps, a disparu.

Pourtant je ne veux pas me laisser aveugler par mon rationalisme. Et je reconnais qu'il y a certains cas, extrêmement troublants, qui tendraient à faire admettre la survivance des personnalités humaines; le cas surtout de Mad. Piper (Georges Pelham), le cas de Raymond Lodge, et quelques autres.

Et, à cause de l'importance de la question, je dois entrer dans quelques détails.

Le cas de Mad. Piper est sans doute le plus intéressant de tous. Dans toute la métapsychique subjective, Mad. Piper est vraiment le médium qui fut le plus remarquable. On a d'ailleurs étudié les manifestations de sa clairvoyance avec un soin extrême, comme jamais auparavant on n'avait eu la patience de le faire. Près de trois gros volumes ont été imprimés par les soins de l'*Americ. S. P. R.* On comprendra que dans un ouvrage didactique, qui comprend toute la métapsychique, je ne puisse en donner qu'un résumé imparfait et incomplet[1].

Mad. Piper a eu la bonne fortune d'être étudiée pendant plusieurs années, d'abord par Richard Hodgson, puis par J. Hyslop, de Boston. R. Hodgson n'était rien moins que crédule, puisqu'il avait été dans l'Inde pour examiner les faits étranges attribués à Mad. Blavatski, et qu'il avait conclu à des supercheries : comme aussi, trop légèrement, il avait conclu à la fraude pour les séances d'Eusapia à Cambridge. Mais Mad. Piper l'a convaincu de la réalité métapsychique des phénomènes. C'est l'illustre William James (croyant à la force métapsychique de Mad. Piper) qui avait présenté Mad. Piper à R. Hodgson.

Tout d'abord le pouvoir cryptesthésique de Mad. Piper n'est pas douteux. Nous en avons donné plus haut quelques exemples formels. Mais dans ce chapitre des personnifications, puisque la cryptesthésie est hors de cause, il ne sera parlé que de la personni-

1. Une analyse, assez médiocre d'ailleurs, en a été donnée par Marcel Mangin dans les *A. S. P.*, 1898, I, XVIII, 228-254, 268-294. — Voyez aussi le livre de Sage. Sir Oliver Lodge a donné une analyse excellente, modèle d'investigation scientifique.

fication de Georges Pelham dans Mad. Piper. Y eut-il réellement une incarnation de Georges Pelham? Voilà le point qu'il s'agit d'examiner, et non la cryptesthésie qui est manifeste, et dont Mad. Piper a donné de magnifiques preuves.

Pendant longtemps le guide de Mad. Piper a été le Dr Phinuit, cet étonnant médecin français de Metz, qui ne savait plus parler français. Or un jour Phinuit déclara qu'il allait partir et qu'il serait remplacé par un autre personnage. Cet autre fut Georges Pelham (pseudonyme de Robinson) dont Mad. Piper connaissait à peine le nom, et qui, le 7 mars 1888, avait assisté à une séance donnée par Mad. Piper, sans d'ailleurs avoir été convaincu. Georges Pelham mourut en février 1892. Phinuit, dans une de ses dernières séances, nomme Georges... l'oncle de John Hart. Et tout d'un coup il dit : « Il y a un autre Georges qui désire vous parler. » Alors tout de suite l'autre Georges, c'est-à-dire Georges Pelham, arrive, donne son nom, son prénom, le nom de ses plus intimes amis, insiste pour que son père et sa mère viennent converser avec lui. Il demande d'autres personnes encore, et alors, les jours suivants, non seulement le père et la mère, mais encore plusieurs amis de G. P... ont obtenu d'abondants et précis détails sur les variées conversations qu'avait eues avec eux G. Pelham, lorsqu'il était en vie. Il dit à Mad. Howard : « *Est-ce que vous jouez toujours aussi mal du violon?* » Il parle à Evelyne du livre qu'il lui a donné, et où il a écrit quelques mots. A un ami de G. Pelham, Mad. Piper, prenant toujours le rôle de G. Pelham, écrit une longue lettre contenant des choses très intimes, et, après l'avoir écrite et que M... H. l'a lue, brusquement la reprend et la déchire avec violence.

Pour transmettre ainsi les idées et les souvenirs de G. Pelham, Mad. Piper se sert, tantôt de la voix, tantôt de l'écriture, indifféremment. Peu importe au point de vue qui nous occupe. Il s'agit de savoir si l'hypothèse de la survivance de Georges Pelham est plus rationnelle que l'hypothèse d'une cryptesthésie intensivement développée.

Pour ma part, je considère comme un peu moins invraisemblable l'hypothèse de la cryptesthésie intense. Car, même avec Phinuit comme guide, Mad. Piper avait déjà donné de décisives preuves de lucidité. Or Phinuit n'avait jamais été une personnalité vivante.

Puis donc que Mad. Piper a un pouvoir cryptesthésique aussi intense, il n'y a pas lieu de le lui supposer absent, ce pouvoir, quand G. Pelham prétend s'incarner en elle. Pourquoi croire à une intelligence autre que celle de Mad. Piper, extrêmement lucide? Pourquoi ne pas admettre que cette lucidité se *cristallise* pour ainsi dire autour de la personnalité de Pelham ?

Nous examinerons plus tard ce que, pour la personnification, autrement dit pour la survivance, pourra nous apprendre la métapsychique objective. Mais dès ce moment nous pouvons formuler certaines conclusions en ne faisant état que des données de la métapsychique subjective.

Quelles que soient les étonnantes réponses de Georges Pelham, l'hypothèse de sa survivance est très fragile. Car enfin, si, en dehors de toute hypothèse de personnification ou de survivance, nous admettons, comme nous sommes forcés de l'admettre, qu'il y a, dans l'intelligence humaine, des facultés de connaissance cryptesthésiques, qui échappent à nos habituelles constatations, il est possible que Mad. Piper ait la notion de choses connues par Georges Pelham, et même connues de lui seul. La cryptesthésie semble simple à admettre, même si elle est vaste et intense. Cette faculté nouvelle de l'esprit est beaucoup plus simple que la survivance ; car la survivance suppose quantité de faits invraisemblables, inouïs, qui heurtent de front toutes les vérités physiologiques admises et qui sont contraires aussi à la logique, laquelle nous avertit que ce qui est né doit périr.

L'aptitude de l'humaine intelligence à grouper ses souvenirs et ses connaissances, métapsychiques ou non, transcendentales ou non, autour d'une personnalité quelconque, imaginaire, n'est pas une hypothèse : c'est un fait. Et alors l'hypothèse simpliste, que c'est la conscience de Marie-Antoinette ou celle de Dickens qui reviennent est absolument inadmissible, en présence de l'autre hypothèse (l'explication cryptesthésique), car cette autre hypothèse très élémentaire s'appuie sur deux propositions certaines :

A. — Il y a dans l'intelligence des facultés de connaissance mystérieuses.

B. — Ces connaissances mystérieuses ont une tendance invincible à se grouper autour d'une personnalité nouvelle.

Assurément, il serait plus agréable peut-être (je dis peut-être ; car ce n'est pas bien sûr) de supposer que la mort n'est pas la mort, que nous sommes appelés à survivre, que les morts nous écoutent, nous entourent, nous protègent. Mais il ne s'agit pas de chercher ce qui est agréable, ou commode. En fait de science, il faut, hypothèse pour hypothèse, accepter celle qui a pour soi la simplicité et la vraisemblance, celle qui est la plus rationnelle. Eh bien! la doctrine de la survivance me paraît si riche en impossibilités, tandis que l'autre hypothèse, celle de la cryptesthésie intense, est (relativement) si facile à admettre, que je n'hésite guère.

Je vais même jusqu'à prétendre — au risque d'être démenti par quelque découverte nouvelle, imprévue, — que la métapsychique subjective sera toujours radicalement impuissante à démontrer la survivance. Même si un nouveau cas, plus prodigieux encore que le cas de Georges Pelham, se présentait, j'aimerais mieux supposer une extrême perfection de connaissances transcendentales fournissant de multiples notions, groupées autour d'un centre imaginaire, lequel s'attribuerait une certaine personnalité imaginaire, que de supposer que ce centre n'est pas imaginaire, qu'il a une réalité personnelle, qu'il est une survivance ; c'est-à-dire une âme, une volonté, une conscience d'un *moi* qui a disparu, d'un *moi* qui dépendait d'un cerveau maintenant réduit en impalpable poussière.

Nous sommes d'ailleurs aux débuts d'une science profondément ténébreuse, assez pour que toute affirmation — comme toute négation — soit téméraire. Mais, plus l'incertitude et même l'absurdité sont épaisses, plus il faut être prudent dans les conclusions doctrinales (car pour les expériences l'audace ne sera jamais assez grande).

Or, pour affirmer la survivance, nous avons comme preuve principale, ou, à mieux dire, pour preuve unique, l'affirmation du médium. Il dit : « *Je suis* Georges Pelham » (après qu'il a été Phinuit) « *et je prouve que je suis* Georges Pelham, *parce que je sais tout ce que savait* Georges Pelham ». Mais le fait qu'il sait tout ce que savait Georges Pelham, n'est absolument pas suffisant, car il faudrait prouver que, par quelque faculté métapsychique transcendentale, Mad. Piper n'a pas la connaissance des choses que Pelham, au temps où il était personne humaine, terrestre, connaissait. Cette preuve nécessaire

est impossible à donner. Voilà pourquoi, provisoirement, la métapsychique subjective ne peut pas démontrer la réalité de la survivance.

Il est vrai que les spirites, quand nous objectons la pauvreté des paroles dites par les *esprits*, leur langage en une langue que l'*esprit* au temps de sa vie terrestre ne connaissait pas, leur indifférence absolue, et leur ignorance étonnante pour les idées qui les passionnaient jadis, prétendent que l'instrument est défectueux : « l'instrument, disent-ils, est le médium, et l'*esprit* ne peut le manier à son aise. Il a peine à se faire comprendre, et à communiquer sa pensée. » Tout de même le désaccord (sauf certains cas extrêmement rares) est si grand entre la mentalité du désincarné pendant sa vie et après sa mort, que, dans l'immense majorité des expériences spirites, il est tout à fait impossible d'admettre la survivance, même comme très provisoire hypothèse. Je supposerais plus facilement une intelligence non humaine, distincte à la fois de l'intelligence du médium et de l'intelligence du désincarné que la survivance mentale du désincarné.

Un livre remarquable sur la survivance[1] a été publié par Sir Oliver Lodge, et ce livre mérite une attention spéciale, à la fois par l'intérêt des faits eux-mêmes, et par l'autorité que donne à ces faits, scrupuleusement examinés, la pensée d'un grand savant, tel que Oliver Lodge. Il me pardonnera si, tout en acceptant comme authentiques, et aussi sagement observés qu'analysés, les faits qu'il nous rapporte, je ne suis pas en accord avec lui quant à la conclusion qu'il en dégage.

Voici les faits. Raymond Lodge, second lieutenant au régiment South Lancashire, a été tué, pendant la guerre, le 14 septembre 1915, en Flandre, près de Saint-Eloi.

La nouvelle de sa mort arriva à Londres le 17 septembre 1915.

Le 25 septembre, Lady Lodge, mère de Raymond, ayant une séance avec Mad. Leonard, obtint le nom de Raymond, et ces mots : « *Dites à père que j'ai rencontré plusieurs de ses amis...* Myers... »

Le 27 septembre, Sir Oliver Lodge eut une séance avec Mad. Leonard. Le guide de Mad. Leonard est une petite fille nommée Feda. A partir de ce jour les séances se sont succédé, nombreuses, tantôt

1. Raymond, *or Life and Death*, par Sir Oliver Lodge, Methuen, W. London, 1918.

avec Mad. Leonard, tantôt avec W. A. Vout Peters, tantôt avec d'autres médiums. Ceux qui prenaient part à ces séances étaient tantôt Sir Oliver Lodge, tantôt Lady Lodge, tantôt quelqu'un des frères et sœurs de Raymond.

Un fait caractéristique annoncé par ces médiums, c'est qu'il y avait une photographie du groupe d'officiers dont faisait partie Raymond. Personne à Londres ne soupçonnait l'existence de cette photographie. Beaucoup de détails exacts ont été donnés avant que cette photographie arrivât en Angleterre et spécialement ce fait (hautement exceptionnel dans les photographies analogues de groupes d'officiers) qu'un des personnages debout, derrière Raymond qui est assis par terre, lui a mis la main sur l'épaule.

L'épisode de la photographie est un des plus beaux cas de cryptesthésie qui aient été mentionnés. Voici la succession des événements [1].

20 *juillet* 1915. — Dernière visite de Raymond.

24 *août* 1915. — Photographie prise au front. Le journal de R... en parle ; mais il n'a pas écrit cela à ses parents.

14 *septembre* 1915. — Mort de Raymond.

27 *septembre* 1915. — Peters annonce qu'il y a une photographie.

15 *octobre* 1915. — La photographie (négatif) est envoyée par le capitaine B... à Aldershot pour être développée.

25 *novembre* 1915. — Mad. Cheves écrit spontanément qu'elle a un groupe photographique des officiers du 2e régiment des South-Lancashire. Elle offre de l'envoyer.

3 *décembre* 1915. — Mad. Leonard complète, dans une séance, la description de cette photographie.

6 *décembre* 1915. — Lady Lodge trouve dans le journal de Raymond une note indiquant que la photographie a été prise le 24 août 1915.

7 *décembre* 1915 (matin). — Avant l'arrivée de la photographie, Sir Oliver Lodge écrit à M. Hill son impression sur ce que la photographie devra être.

7 *décembre* 1915 (après-midi). — Arrivée de la photographie à Mariemont.

Dans d'autres expériences, Raymond, parlant par l'intermédiaire

1. Sir Olivier Lodge. *Raymond*, trad. fr. Paris, Payot, 1920, 177.

de Mad. Leonard et conversant avec Feda, indique quantité de petits faits très significatifs, que Mad. Leonard ne pouvait absolument pas connaître ; le nom d'un de ses camarades, Mitchell, officier aviateur ; les noms des deux sœurs de Raymond ; le chant de *My Orange Girl,* que Raymond aimait à chanter ; une sorte de monition assez vague sur la mort d'un vieux serviteur des Lodge.

L'épisode relatif à M. Jackson est curieux. Feda dit qu'on parle souvent de M. Jackson et qu'on mélange son nom avec celui d'un oiseau, sur un piédestal. Et Raymond, à propos de Jackson, de l'oiseau et du piédestal, fait des plaisanteries et semble beaucoup s'amuser.

De fait, M. Jackson est le nom que Raymond et les enfants de Oliver Lodge donnaient à un dindon de la basse-cour. Ce dindon venait de mourir quelque temps auparavant : on l'avait fait empailler et mettre sur un piédestal.

Dans des expériences *croisées,* faites simultanément à Edgbaston et à Londres, le mot de Honolulu a été prononcé par Raymond (Feda) à la même heure.

D'ailleurs, pour se rendre compte de la valeur de ces preuves, il faudra évidemment recourir au livre lui-même, dont nous ne pouvons donner ici qu'un bref et misérable abrégé.

De tous ces documents Sir Oliver Lodge conclut qu'il y a survivance de Raymond. Nous avons discuté et repoussé cette conclusion à propos des faits, au moins aussi probants, de Georges Pelham et de Mad. Piper.

Des constatations multiples établissent avec force qu'il y a lucidité, cryptesthésie, télépathie, c'est-à-dire qu'il y a, par une voie que nous ignorons, notions de faits réels, mais tout cela est impuissant à prouver que la conscience de Raymond a persisté.

Si nous supposons comme admises ces deux vérités (qu'on ne peut d'ailleurs pas révoquer en doute) : d'abord que certains médiums connaissent des choses que les sens normaux n'enseignent pas ; ensuite qu'ils ont tendance à grouper ces connaissances normales ou supernormales autour de telles ou telles personnalités, réelles ou imaginaires ; cela nous suffit amplement pour tout expliquer. Mad. Leonard et Vout Peters ont perçu, relativement à Raymond, tels ou

tels détails, alors aussitôt leur inconscience a fabriqué le personnage de Raymond, personnage *imaginaire*, en ce sens que Raymond n'existe plus, personnage *réel* en ce sens qu'ils ont groupé autour de cette auto-suggestion beaucoup de faits vrais que leurs sens normaux ne pouvaient leur avoir appris.

Car enfin, si c'était réellement Raymond parlant par l'intermédiaire de Feda, pourquoi serait-il si avare de preuves ? pourquoi tant de paroles (comme celles qui sont relatives à Faunus et à Myers), si obscures, si symboliques ? Pourquoi si peu de noms, de dates, et même de souvenirs précis ? La cryptesthésie est toujours partielle, insuffisante, symbolique, mélangée de tant d'erreurs et d'enfantillages, qu'il est difficile de croire que la conscience survivante d'un décédé puisse être à ce point insuffisante, alors que pour pouvoir affirmer scientifiquement notre croyance à l'immortalité, nous aurions grand besoin de plus instructifs témoignages.

Mad. Leonard dit que Raymond est photographié avec la main d'un camarade sur son épaule. Personne à Londres ne connaît cette photographie ; et voilà un fait de lucidité incontestable. Mais je ne vais pas en conclure que c'est Raymond qui survit, et qui nous donne ce détail. Il est plus simple d'admettre la lucidité de Mad. Léonard. D'autant plus que, dans bien des cas, elle a donné des preuves de lucidité dans lesquelles l'intervention d'un décédé ne peut pas être invoquée. Très vraisemblablement, si le vaillant Raymond n'avait pas été tué, Mad. Leonard aurait pu tout aussi bien parler de cette photographie, puisque elle a, dans maintes occasions, prouvé, sans le secours d'un mort, qu'elle connaissait certains faits par des voies supernormales.

Hélas non ! la survivance n'est pas du tout prouvée ainsi ; et le beau livre de Sir Oliver Lodge, malgré tout le génie de l'auteur, et sa noble foi en l'avenir des consciences humaines, n'a pas fait faire le pas décisif.

Même, si je devais formuler une conclusion, je conclurais que la survie de la conscience n'existe pas, tant ces soi-disant consciences sont fragmentaires, symboliques, incertaines, étonnamment pauvres en précisions. Et c'est avec un profond regret que j'arrive à cette négation ; car il m'en coûte de me séparer aussi formellement de Myers et de Lodge, qui ont toute ma confiance et toute mon admiration.

D'ailleurs, au milieu même de ma négation, je fais toutes mes réserves. Nous ne sommes qu'à l'aurore de la science métapsychique, et toute négation définitive doit être proscrite.

En somme trois hypothèses : *A*) c'est l'intelligence du médium ; *B*) c'est l'intelligence d'un mort ; *C*) c'est une autre intelligence, non humaine, un ange, un démon, une force quelconque.

Si l'on ne tenait compte que de la métapsychique subjective, de ces trois hypothèses, la première serait certainement la plus vraisemblable, puisqu'il suffirait d'admettre que l'esprit humain a des procédés de connaissance mystérieux ; la seconde paraît bien peu admissible, car elle est en absolu désaccord avec toute la physiologie, et elle comporte d'innombrables invraisemblances d'ordre psychologique ; la troisième semble, pour le moment, *au point de vue de la seule métapsychique subjective*, absolument inutile, et il n'y a aucune raison sérieuse pour la supposer.

Plus tard, en étudiant la métapsychique objective, nous verrons s'il y a lieu de modifier cette première opinion.

Un grand nombre de cas de soi-disant identification spirite ont été publiés dans les journaux spirites, notamment dans *Banner of Light*. M. J. Burns, directeur de la Revue *The Medium and Day break*, en a recueilli beaucoup de cas, dûs à M. Morse comme médium.

Malheureusement on ne peut guère en profiter, ni pour l'identification, ni pour la cryptesthésie ; car la bonne foi du médium — que je serais disposé à accepter — ne prouve absolument rien. La pantomnésie explique très bien que M. Morse peut écrire : « *Je suis Thomas Wallers, j'habitais Chirfton Road à Manchester. Je suis mort en mai de cette année, à l'âge de plus de soixante ans.* » Car il faudrait donner la démonstration rigoureuse qu'il a été absolument impossible à M. Morse de savoir, consciemment ou inconsciemment, qu'un certain Thomas Wallers, de Manchester, est mort en mai à soixante ans. Or, même si cette difficile, presque impossible, démonstration nous était fournie, nous ne pourrons en déduire que la cryptesthésie et nullement la persistance de la conscience de Thomas Wallers.

Comme preuve de la survie, on cite souvent le cas de Abraham

Florentine[1]. Mais, si ce cas prouve la cryptesthésie, il ne prouve nullement la survie.

Voici le fait. En août 1874, Stainton Moses reçoit un message provenant d'un certain Abraham Florentine, ancien combattant de 1812, venant de mourir à Brooklyn, âgé de quatre-vingt-trois ans, un mois et dix-sept jours. Après maintes recherches il fut établi qu'en effet il était mort à Brooklyn un ancien combattant de 1812, âgé de quatre-vingt-trois ans, un mois et vingt-sept jours. Aucun journal américain ni anglais n'en avait fait mention, de sorte que la connaissance de ce fait n'avait pu être donnée à M. Moses que par des voies supra-normales.

Mais faut-il conclure que cette voie de connaissance cryptesthésique comporte comme unique explication la survie d'Abraham Florentine ? Cela me paraît très téméraire, et résolument antiscientifique. On peut imaginer quantités d'autres hypothèses, invraisemblables, mais moins follement invraisemblables que celle d'Abraham Florentine revenant animer la main de Stainton Moses.

En effet, si nous donnons à la cryptesthésie toute sa mystérieuse force, nous voyons qu'elle s'étend à toutes les réalités, si lointaines qu'elles soient, si insignifiantes qu'elles paraissent. Les faits sont là pour établir qu'il y a cryptesthésie, même quand il n'y a pas eu mort d'homme. Par conséquent il est bien inutile de supposer la survivance des morts, puisque d'autres faits sont connus cryptesthésiquement, sans qu'aucun mort ait eu à intervenir. Comme pour Georges Pelham, comme pour Raymond Lodge, il n'y a pas lieu pour Abraham Florentine de conclure à la survie. C'est de la clairvoyance très belle, très saisissante, mais il ne faut pas aller au delà.

Un cas peu probant a été cité par Bozzano. Dans un cercle spirite de Nancy, l'esprit de Cauchy (mort en 1855) dicte cette phrase latine qui, paraît-il, est sur son cimetière à Sceaux : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* Or il a été prouvé que l'inscription (réelle, et conforme à la dictée du médium) était recouverte d'herbes qu'il a fallu enlever et arracher pour déchiffrer ces lettres. Mais que de choses à prouver! 1° qu'aucune parole, aucun écrit n'avaient

1. Voy. Barrett, *loc. cit.*, p. 208.

appris le fait au médium, consciemment ou non ; 2° que l'inscription était absolument illisible, malgré les herbes, il y a un an, deux ans, dix ans ; 3° qu'aucun livre ni aucune biographie de Cauchy ne mentionnaient l'inscription latine mise sur cette tombe.

Je ne crains pas de répéter une fois de plus qu'on ne doit admettre la cryptesthésie pour tel ou tel fait qu'après avoir épuisé toutes les autres explications dites naturelles et normales.

Un certain nombre de cas ont été réunis par Bozzano[1].

Il est vraisemblable que ces cas, qui en général, témoignent de quelque puissance cryptesthésique, ne sont souvent que des illusions pantomnésiques. En tout cas, ils ne prouvent rien quant à la survivance d'une conscience humaine. Aussi, malgré l'intérêt de ces belles observations recueillies par Myers et par Bozzano, ne croyons-nous pas devoir les mentionner ici. Un jour viendra peut-être où elles trouveront quelque explication, mais provisoirement nous n'irons pas jusqu'à l'hypothèse d'une survie, absolument indémontrée, et presque indémontrable.

Je citerai pourtant le cas suivant, très émouvant[3], qui vient seulement d'être publié, quoiqu'il date de 1904.

Le guide du médium était son père Luigi. Mais ce jour-là Luigi, comme terrifié, dit que des esprits mauvais étaient autour du médium, et de fait, tout d'un coup, L. D... le médium, se mit en fureur, jetant des yeux féroces autour de lui, et se précipita avec violence sur un certain X... qui était là. Il écumait de rage, et essaya d'étrangler X... en criant : « *Je t'ai trouvé, enfin, misérable ! J'ai été soldat de la marine royale. Te souviens-tu d'Oporto... c'est toi qui m'as assassiné, mais je vais me venger et t'étrangler.* » Sa violence était telle que le malheureux X... était presque asphyxié. A grand peine on put le libérer, et il fallut les efforts réunis des quatre assistants pour le dégager.

Or X... avait jadis été officier de marine et avait dû depuis longtemps donner sa démission. S'il avait quitté la marine, c'est à la suite d'un incident tragique. (Il serait bien intéressant de savoir

1. *A. S. P.*, 1910, XX, 267-268.

2. *Des cas d'identification spirite, A. S. P.*, 1910, XX, 145-149.

3. *Di un caso drammatico d'identificazione spiritica.* (*Luce e Ombra*, XXI, 1921, 119-123).

(ce que ne nous dit pas Bozzano) si, comme c'est probable, la cause de cette démission était connue des assistants). Il y a plusieurs années, X..., officier de marine, était avec son bâtiment à Oporto en Portugal. Un soir, à terre, comme il passait dans une rue écartée, il entend dans un cabaret des sonorités italiennes. Il entre, rencontre des matelots avinés dont un lui répond mal et l'injurie. Alors X... prend sa petite épée d'ordonnance et tue l'agresseur. Pour ce fait il fut condamné à six mois d'arrêt dans une forteresse, et invité, après la fin de sa peine, à donner sa démission. Le médium savait-il que X... avait eu cette terrible et ancienne histoire ? Même l'eût-il ignorée, elle eût pu lui être révélée par la cryptesthésie. Alors la reconstruction de la scène est explicable plus facilement par la cryptesthésie seule, que par le retour du soldat assassiné à Oporto.

Le problème de la survie était celui qui passionnait Fr. Myers. Il y croyait, et l'espérait. Il avait proposé à ses amis de la *S. P. R.*, d'écrire sous pli cacheté, avant de mourir, un fait connu d'eux seuls. L'enveloppe ne devait être ouverte qu'après qu'un médium, se prétendant en communication avec l'esprit du mort, aurait cru lire le contenu de la lettre. Or le résultat de cette expérience a été nul, comme Sir Oliver Lodge l'a indiqué. Nulle aussi la prétendue promesse de R. Hodgson de revenir[1].

Canius Julius, en marchant au supplice, disait à ses amis[2] : « Je me tiens prest pour voir si, en cet instant de la mort si court et si brief, je pourrai appercevoir quelque deslogement de l'âme, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue, pour, si j'en apprens quelque chose, en revenir donner apres, si je puis, advertissement à mes amis. » Mais Canius Julius n'est pas revenu.

Faut-il parler de Gaston Crémieux fusillé à Marseille en 1871 ? Dans sa prison, avant le supplice, il déclara croire à l'immortalité de l'âme, et promit à ses amis, dont Clovis Hugues, de revenir. Au moment même où il était fusillé, Clovis Hugues, qui ignorait la mort de son ami, entendit, dans son propre cachot, des coups très distincts, paraissant intelligents.

1. *A. S. P.*, 1906, 124 et 392.
2. Montaigne, *Essais*, II, VI. Ed. d'Amsterdam, 1659, 571.

M. Happerfield avait promis à son vieil ami, John Harford, lorsque Harford était sur son lit de mort, de veiller sur sa veuve. Et en effet il prit des mesures pour que Mad. Harford fût à l'abri du besoin. Elle fut confiée aux soins d'un sien neveu qui s'occupa d'elle. Longtemps après, un matin, vers l'aube, M. Happerfield vit apparaître son ami, qui lui dit : « *Tu n'as pas tenu ta promesse, ma femme est malheureuse* ». M. Happerfield, non effrayé d'ailleurs, réveille sa femme et tout de suite s'enquiert de Mad. Harford. Elle était réduite à l'extrême misère.

Il semble bien inutile de voir là autre chose qu'un vague remords, symbolisé, de M. Happerfield.

Maintes fois deux amis, deux époux, se sont promis que le premier qui serait mort se manifesterait au survivant. Mais les quelques rares cas constatés rentrent dans les phénomènes, d'ailleurs bien avérés, de monitions cryptesthésiques.

Et pour terminer je ferai une remarque qui n'a peut-être pas encore été faite, et qui est grave, contre l'identification des forces métapsychiques avec les défunts ; c'est que les morts qui reviennent sont le plus souvent des personnages connus et illustres. Pourquoi les médiums n'incarnent-ils pas des êtres vulgaires, inconnus ? Si la conscience persiste, cette persistance doit exister pour les gens du commun autant que pour les individualités célèbres. Et il y a cent mille fois plus de gens du commun que d'individualités célèbres. Or les incarnations portent soit sur des êtres fantaisistes comme *Rector*, *Imperator*, John King, Katie King, Phinuit, soit sur des notabilités.

En définitive, il serait téméraire de nier la survivance ; mais il est mille fois plus téméraire encore de l'affirmer.

En tout cas cette négation de la survivance n'implique absolument pas la négation de la cryptesthésie. Il faut dissocier complètement la cryptesthésie et la survivance. La cryptesthésie, faculté extraordinaire, supra-normale, de connaissance, est un fait. La survivance de la conscience des morts n'est qu'une hypothèse [1].

1. Aksakoff lui-même, malgré sa robuste foi dans la survie, dit (p. 623) : « La preuve absolue de l'identification spirite est impossible à obtenir : nous devons nous contenter d'une preuve relative. » Or, en bon français preuve relative signifie hypothèse.

§ VIII. — Xénoglossie

Il faut faire rentrer dans le groupe des phénomènes cryptesthésiques le parler en une langue inconnue (ce que j'ai appelé *xénoglossie*) (compréhension, lecture, écriture, prononciation, d'une langue qu'on n'a pas apprise). On en possède quelques cas qui, sans permettre une conclusion ferme, sont troublants[1].

D'abord nous ne pouvons appeler xénoglossie les langages imaginaires créés par les médiums.

Le cas le plus célèbre, merveilleusement analysé, est le langage martien d'Hélène Smith. Flournoy a démontré, en toute rigueur, que cette langue nouvelle n'était que du français modifié. Quelle mémoire étonnante ! quelle stupéfiante richesse d'invention ! Hélène Smith en six mois est arrivée à parler couramment la langue nouvelle qu'elle avait imaginée de toutes pièces. Flournoy lui ayant fait quelques objections, elle a changé son langage martien et a trouvé l'ultra-martien. C'est admirable.

Inspirée par le roman martien d'Hélène Smith, Mad. Smead, en Amérique, a imaginé aussi un autre langage martien[2].

Ces créations indiquent la fécondité de l'inconscient. Elles n'ont rien à faire avec la cryptesthésie. La xénoglossie reste le parler en une langue étrangère qui était inconnue au médium, et qui est une vraie langue existante.

Le cas le plus frappant est celui de Laura Edmunds, la fille du juge Edmunds, qui fut président du Sénat, et membre de la Cour Suprême de justice de New-York, personnage d'une haute intelligence, et d'une loyauté irrécusable. Laura, sa fille, fervente catholique, très pieuse, ne parlait que l'anglais. Elle avait appris à l'école quelques mots de français, mais c'est tout ce qu'elle savait en fait de langues étrangères. Or, un jour (en 1859), M. Edmunds reçut la visite de M. Evangélidès, de nationalité grecque, *qui put s'entretenir en grec* moderne avec Laura Edmunds.

Au cours de cette conversation, à laquelle assistèrent plusieurs

1. Ils sont cités par C. de Vesme (*A. S. P.*, 1885, XV, 319).
2. V. Hyslop, *La médiumnité de Mad. Smead* (*A. S. P.*, 1906, 461).

personnes, M. Evangélidès pleura, car Laura Edmunds lui apprit la mort (en Grèce) de son fils. Elle incarnait, paraît-il, la personnalité d'un ami intime d'Evangélidès, mort en Grèce, M. Botzaris. S'il faut en croire Edmunds, c'est par l'intermédiaire de Botzaris que Laura pouvait parler en grec moderne et savoir que le fils d'Evangélidès venait de mourir en Grèce (ce qui fut d'ailleurs reconnu exact).

Et M. Edmunds ajoute : « nier le fait, c'est impossible, il est trop flagrant, je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire. Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence. Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites et intelligentes. Nous n'avions jamais vu M. Evangélidès. Il nous fut présenté par un ami le soir même. Comment Laura a-t-elle pu lui faire part de la mort de son fils? Comment a-t-elle pu comprendre et parler le grec, langue qu'elle n'avait jamais encore entendu parler[1]?

Le juge Edmunds raconte encore la xénoglossie de Mad. Young, de Chicago, laquelle, se trouvant sous l'influence d'esprits allemands, parla et chanta en allemand dans un cercle où personne ne connaissait l'allemand. « Je priai, dit M. Young, un médium allemand, M. Euler, de venir. Il vint deux fois, et s'entretint avec le médium en allemand, pendant plus d'une heure, à chaque visite. En d'autres occasions, Mad. Young parla l'espagnol et l'italien. C'était une ouvrière qui n'avait reçu d'autre instruction que celle des écoles primaires. »

J'ai observé un cas curieux, et d'interprétation difficile, voisin de la xénoglossie, car on ne peut dire que c'est une xénoglossie vérirable. En voici l'exposé sommaire.

Mad. X..., jeune femme de trente ans environ, n'a jamais appris le grec, et il est absolument certain qu'elle ignore le grec. Pourtant elle a devant moi écrit de longues phrases de grec, avec quelques fautes qui indiquent nettement que c'était la vision mentale d'un

1. De Vesme, Xénoglossie, *L'écriture automatique en langues étrangères, A. S. P.*, 1905, XV, 317-353. *La xénoglossie de Miss Laura Edmunds, A. S. P.*, 1907, XVII, 603.

2. (Athènes, 1846, 1re édit. ; 1856, 2e édit.).

ou plusieurs livres grecs. J'ai pu après maintes recherches, aidé par le hasard plus que par ma perspicacité, grâce à mes amis Courtier et le Dr Vlavianos, d'Athènes, trouver le principal livre où Mad. X..., avait puisé les longues phrases de grec qu'elle écrivait devant moi. C'est un livre introuvable à Paris (qui existe cependant à la Bibliothèque Nationale) le *Dictionnaire grec-français et français-grec* de Byzantios et Coromélas. Comme c'est un dictionnaire de grec moderne, il n'est jamais en usage dans les classes de nos lycées.

Or Mad. X... a, de mémoire, écrit devant moi une vingtaine de lignes grecques, avec des fautes peu nombreuses (8 p. 100 environ, pour les accents surtout). Les fautes sont celles qu'on doit faire quand on transcrit du grec sans le comprendre. Ainsi au lieu de στολισμούς, Mad, X..., a écrit στολισμοδς ; au lieu de ὁμιλους, δμιλους ; au lieu de ἐυπαροδῳ, ευπαρ δφ ; au lieu de μικρόν, μικρσυ ; toutes fautes qui indiquent nettement que c'est une copie visuelle, et que Mad. X... ne sait pas le grec, puisque elle ne commet ces fautes que par la transcription imparfaite d'une image visuelle.

La reproduction de ces mots fautifs est certainement une reproduction visuelle défectueuse.

Je suis *absolument certain* que Mad. X... n'a eu, en écrivant ces lignes, aucun texte sous les yeux. Elle regardait dans le vide, et écrivait comme si elle copiait imparfaitement un texte d'une langue inconnue, dont elle voyait les signes, mais dont elle connaissait à peine le sens. Quoique elle ne les comprît certainement pas, il est remarquable que les phrases ainsi écrites s'appliquaient assez bien aux circonstances. Un soir, au coucher du soleil, Mad. X... écrit en grec une phrase qui se trouve dans le Dictionnaire de Byzantios.

Quand le soleil est à son levant ou à son couchant, l'ombre se projette au loin. La phrase est transcrite sans accents. Ανατελλοντος και δυοντος του ηλιου η σκια εκτειναται μακραν (il y a une légère erreur, εκτειναται pour ἐκτείνεται).

Il ne reste donc que deux hypothèses : ou l'hypothèse d'une fraude, aidée par une prodigieuse et inouïe mémoire visuelle, ou l'hypothèse d'une cryptesthésie extraordinaire.

On doit toujours supposer la fraude possible. Admettons donc la fraude ; sachons accepter les invraisemblances psychologiques qu'elle suppose. Admettons : 1° que Mad. X... a acheté en secret le

livre de Byzantios, l'Apologie de Socrate, le Phèdre de Platon, l'Évangile de Saint Jean, c'est-à-dire les quatre livres dans lesquels elle a puisé les phrases qu'elle écrivait devant moi; 2° qu'elle a longuement médité sur ces quatre ouvrages, pour retenir l'image visuelle de caractères dont elle ne comprenait pas le sens.

Les deux hypothèses sont admissibles si l'on accepte une machination longuement et méthodiquement poursuivie, ce qui est possible après tout. Mais ce qui est singulier, c'est que Mad. X..., sans avoir compris ces phrases, puisqu'elle ignore absolument le grec, en a gardé une image visuelle assez nette pour reproduire de mémoire une vingtaine de lignes (622 lettres avec 6 p. 100 d'erreurs). Le cas de Mad. X... n'est pas tout à fait de la xénoglossie; car elle ne parlait ni ne comprenait le grec. Elle écrivait, d'après une vision mentale — comment avait-elle acquis cette vision? — de longs textes grecs. Et c'est assez différent du parler en une langue étrangère. En définitive, il faut admettre, pour expliquer le cas étrange de Mad. X..., ou la cryptesthésie, ou une mémoire visuelle prodigieuse, dont on ne pourrait guère citer d'exemple analogue.

On trouve encore çà et là divers exemples de xénoglossie.

La petite fille (onze ans) de M. et Mad. Brown[1] (Melbourne) par l'écriture automatique, écrivit des caractères chinois (en maniant sa plume comme font les Chinois). Il paraît que ce message était mal écrit, mais en partie lisible. Or l'écriture chinoise est, comme on sait, d'une difficulté extrême. Mais, même si le fait a été bien observé, que conclure?

Un cas bien remarquable a été cité par M. Chedo Miyatovitch, diplomate serbe[2]. M. M... était venu, avec un de ses amis croates, M. Hinkovitch, avocat à Agram, consulter une médium profession-

1. Une discussion s'est engagée à ce sujet à la *S. P. R.* (voy. *J. S. P. R.*, juin 1906, 276). Sir William Crookes, qui présidait, a estimé que c'était d'après une représentation visuelle (*in a visionary manner copied from their visionary prototype*). On trouvera aussi à ce sujet, dans les *P. S. P. R.* de très intéressantes remarques de Mad. Verrall, Sir Oliver Lodge, M. Piddington, et M. F.-C. Constable. Voir enfin les critiques, assez justes d'ailleurs, de M. Dessoir. *Vom Jenseits der Seele*, 4e éd. Enfle, 1920, 97-100.

2. *Deux extraordinaires séances avec la médium Mad. Wriedt à Londres. Light.*, 8 juin 1912, et *A. S. P.*, juin 1912, 161.

nelle, Mad. Wriedt, américaine. Un vieux médecin croate s'incarna en elle, parla croate à M. Hinkovitch, et ils conversèrent quelque temps dans leur langue maternelle. Une autre fois Mad. de Wriedt parla en serbe au nom de la mère de M. Miyatovitch. Une autre fois encore, Mad. Selenka, allemande, étant présente, le mari de Mad. Selenka (incarné en Mad. de Wriedt) chanta une chanson allemande.

On a élevé des doutes, auxquels Sir W. Barrett a vigoureusement répondu, sur l'authenticité des phénomènes de Mad. de Wriedt. En tout cas il est difficile d'admettre qu'elle parle couramment le croate et le serbe.

Eglinton, qui ne connaissait pas l'allemand, a donné (par l'écriture directe), des messages en allemand[1]. Dans une expérience à laquelle prit part l'illustre Gladstone, il y eut des réponses par l'écriture directe, en espagnol, en français et en grec. Or Eglinton ne sait pas un mot d'espagnol ni de grec, et il comprend à peine quelques mots de français. Mais la sincérité d'Eglinton est bien problématique.

Mad. Thompson a pu, en état de transe hypno-spiritique, parler en hollandais au Dr van Eeden, quoiqu'elle ignorât absolument le hollandais.

M. Damiani, dans un rapport à la Société dialectique de Londres, indique qu'il a eu en Sicile de nombreuses communications en allemand, en français, en latin et en anglais, données par un médium tout à fait illettré, appartenant à la classe ouvrière.

M. Burns, dans un rapport fait à la même Société, a vu sa belle-sœur, Mary Burns, écrire des messages dans des langues qu'elle ne connaissait pas.

On trouve dans la *Revue spirite* (15 janvier 1886), l'histoire, rapportée par M. Didelot, instituteur, d'un chanoine de la cathédrale de Nancy, l'abbé Garo, qui, avec plusieurs prêtres vénérables du diocèse, expérimenta sur un jeune garçon qui était le médium observé par M. Didelot. Une réponse fut faite en latin à des ques-

1. Cité par Erny, *Loc. cit.*, 57.
2. Cité par Delanne, *Rech. sur la médiumnité*, 423.

tions posées par les prêtres, et enfermée dans une enveloppe cachetée posée sur la table.

Quelques faits de xénoglossie très passagère ont été observés par le Dr Cadello, de Palerme[1].

Il s'agit d'une jeune fille de Palerme, Minfa Filituto, de seize ans, qui fut prise, en 1849, d'accès de somnambulisme spontané. Dans une de ses crises, elle dit qu'elle était grecque et écrivit des phrases italiennes avec des lettres grecques. Elle ne connaissait pas le grec, mais on lui avait prêté une grammaire grecque. Le lendemain elle parlait couramment français, langue dont elle connaissait à peine les éléments. Le troisième jour, alors qu'elle n'avait jamais appris un mot anglais, et qu'on n'avait jamais parlé anglais devant elle (?) elle parla un excellent anglais, dit M. Cadello, devant deux gentlemen anglais qui purent soutenir une longue conversation avec elle. Ces trois jours-là (jours de grec, de français et d'anglais) elle avait oublié complètement sa langue maternelle. Le quatrième jour, elle parla en italien qu'elle connaît mal (étant sicilienne), et qu'elle ne parle jamais. Le cinquième jour, la crise étant terminée, elle se remit à parler sicilien, ayant oublié complètement les épisodes de xénoglossie antérieure.

Que dire de l'histoire rapportée par le Dr Grand Boulogne? Une dame, par l'écriture automatique, alors qu'elle ne connaissait nullement le latin, écrivit *avec une rapidité inouïe*, « *Sacerdos a deo dilecte, cur manifesta negas? Cur concedens omnia potenti Deo non fateris veritatem, oculorum aciem perstringentem. Sacrae litterae memento, crebrae sunt manifestationes angelicis. Vide et crede* ». Le style est étonnamment du mauvais latin d'église, et ce n'est que plus curieux. Mais il faudrait, pour entraîner notre conviction, mieux connaître les conditions de l'expérience, et surtout avoir obtenu la répétition du phénomène. Le Dr Grand Boulogne fait remarquer que pendant cette écriture des coups retentissaient dans la table et au plafond.

Le Dr Böhm[3] a observé une personne qui donnait en écrivant à la

1. *Storia di un caso d'isterimo con segnazione spontina*. Palermo, 1853, Anal. par Hahn, in *A. S. P.*, 1901, 149-159.

2. Cité par Delanne, *Rech. sur la médiumnité*, p. 420.

3. *Uber wissenchaftlich durchführte Versuche und Gedankenlesen* (*Psych. Studien*, 1917, XLIV, 575).

craie sur un tableau, une réponse à la question posée. Elle écrivait en grec, ou en latin, ou en hébreu, alors qu'elle ignorait ces trois langues. Mais le compte-rendu de ces expériences est trop sommaire pour permettre une conclusion.

Le Rev. Shirman[1], qui avait passé une partie de sa vie dans les Iles du Pacifique, eut des séances chez une médium professionnelle, Mad. Allams à Providence (Rhode-Island) et là il vit une forme de femme indigène des Iles Marquises, qui lui parla dans sa langue maternelle. Mais il est bien probable qu'il y a eu quelque fraude ; car c'est six mois après avoir connu M. Shirman que Mad. Allams a produit le phénomène.

Mad. d'Espérance ne connaissait pas le grec. Lorsqu'elle donnait une matérialisation, apparaissait une forme de femme d'une rare beauté, qui se nommait Népenthès. Népenthès a écrit en grec classique sur le calepin du professeur L... « *Je suis Népenthès, ton amie. Lorsque ton âme sera oppressée par trop de douleur, invoque-moi, Népenthès, et j'accourrai promptement pour soulager tes peines* »[2].

Il faut être sévère pour certaines pseudo-xénoglossies. Gibier cite le cas de Mad. Salmon qui ne parlait pas le français et qui a dit en français, sans accent : « *Ma tante, ma tante, je suis si heureuse de vous voir* ». En vérité il est toujours possible d'apprendre ces huit mots de français, et de les dire sans accent. Ajoutons que Mad. Salmon est médium professionnelle, d'énigmatique loyauté[3].

Je mentionnerai pour mémoire les récits qu'ont donnés à maintes reprises les exorcistes qui aux XVIe et XVIIe siècles ont eu affaire à des possédées, à Loudun et ailleurs. Les diables qui se démenaient chez ces pauvres hystériques répondaient couramment en latin aux demandes que leur faisait l'exorciste. Mais quelle est la part de l'erreur et de l'illusion ?

A la xénoglossie, il faut sans doute rattacher aussi les cas assez

1. Aksakoff, *Animisme et spiritisme*, trad. fr., 618.

2. Cité par Bozzano, *A. S. P.*, 1910, 9. Le cas de Népenthès est intéressant ; mais il faut toujours être extrêmement réservé pour les expériences données par Mad. d'Espérance.

3. Voir Delanne, *Apparitions matérialisées*, II, 505.

rares dans lesquels des enfants écrivent sans connaître les lettres de l'alphabet. Bozzano en donne plusieurs cas ; il cite aussi quelques faits rapportés par Aksakoff[1].

Myers et R. Hodgson ont vu les mots *ta tante Emma* qu'avait écrits une petite fille de quatre ans qui ne savait pas un mot des lettres de l'alphabet. Les docteurs Dusart et Ch. Broquet ont donné un crayon et du papier à une petite fille, Célina, de trois ans et demi, complètement illettrée, et qui cependant écrivit : « *Je suis heureuse de me manifester avec un charmant petit médium de trois ans et demi qui promet beaucoup. Promets-moi de ne pas le négliger* ».

Mais on ne peut rien affirmer de ces faits isolés.

Le Dr Quintard a communiqué, en 1894, à la Société de Médecine d'Angers, le cas très curieux d'un enfant de sept ans, qui non seulement faisait des calculs assez compliqués, mais encore devinait la pensée de sa mère. A vrai dire, des précautions suffisantes n'ont peut-être pas été prises pour éliminer toute collusion, consciente ou inconsciente, entre la mère et l'enfant. Quant à la précocité de l'enfant, elle est très étonnante, mais on connaît plusieurs exemples analogues[2].

Je ne puis nullement considérer comme métapsychiques les cas de précocité musicale rapportés par M. Gower et attribués par lui à quelque pouvoir mystérieux[3], car il s'agit d'un enfant de onze ans (Eric Rorngold). M. Gower cite aussi le cas de Blanche Cobacker, âgée de douze ans, qui joue et compose merveilleusement. Or, à onze ou douze ans, tout est explicable par un développement intellectuel plus rapide que chez les enfants ordinaires.

Le Dr Urysz raconte l'histoire d'une petite paysanne de quatorze ans, sachant à peine lire, qui lui écrivit comme si elle était une des malades que le Dr Urysz, il y a six ans, avait soignée à Lemberg.

1. *Des cas d'identification spirite* (*A. S. P.*, 1910, XX, 10).

2. Delanne, *Rech. sur la médiumnité*, Paris, 1902, 206. Pepito Arriola à trois ans et trois mois était déjà un assez habile musicien. Mais ni moi, ni personne, nous n'avons pensé à imaginer, pour expliquer cette précocité merveilleuse, l'intervention d'un esprit.

3. *J. S. P. R.*, 1913, 56. *Musical prodigies and automatism.*

4. Je noterai ici, mais sans en rien inférer, que M. Gower a revu Pepito Arriola en 1911, ce même Pepito Arriola qui, en 1900, était déjà un vrai artiste, et qu'il a, à la grande surprise de Pépito lui-même, constaté que Pepito avait le don de l'écriture automatique.

5. *Psychische Studien*, septembre 1906.

« *Merci de l'injection que tu m'as faite à mon lit de mort le* 18 *novembre* 1900. *Caroline C...* ». Il est possible, quoique improbable, qu'il y a six ans cette enfant de huit ans ait connu cette Caroline C... (?) En tout cas, Caroline C... demeurait à Lemberg, et la petite paysanne à Bralyhanen. L'écriture de l'enfant, à l'état normal, était très grossière, enfantine, mais le message était absolument de l'écriture de Caroline C... Il a été transmis d'ailleurs par l'écriture directe (?)

Cette histoire singulière est en tous points contestable.

En résumé, aucun de ces faits soit de xénoglossie, soit d'écriture automatique par des enfants ou des illettrés, n'a une suffisante valeur probative. Nous ne pouvons donc pas leur donner droit définitif de cité dans le riche royaume de la métapsychique subjective. Je penche à croire qu'un jour, bientôt peut-être, on pourra en admettre quelques-uns comme authentiques. Mais, en attendant, il faut tâcher de trouver de meilleurs exemples, et de les donner moins fragmentaires, moins imparfaits que les exemples connus jusqu'à ce jour. Aujourd'hui limitons-nous aux faits qui, par des milliers d'exemples sont prouvés, et bien prouvés, et ne considérons les phénomènes rares et singuliers de xénoglossie que comme les jalons de la science métapsychique future, celle que nul ne peut écrire encore.

CHAPITRE IV

LA BAGUETTE DIVINATOIRE

Les faits singuliers relatifs à la baguette divinatoire semblent au premier abord sans relation avec la métapsychique : mais bientôt on voit que ces phénomènes — connus depuis longtemps et aujourd'hui bien démontrés — permettent des hypothèses intéressantes sur la cryptesthésie, autorisent à mentionner certaines analogies, et jettent quelque clarté sur les forces inconnues qui émeuvent l'inconscience.

§ 1. — *Historique.*

L'histoire de la baguette divinatoire est assez ancienne[1].

Voici en quoi consiste le phénomène dit de la *Baguette divinatoire.* Quand certains individus sensibles tiennent entre les doigts une flexible baguette de coudrier, sans vouloir la courber ou la distendre, ou la mouvoir, il semble que dans certaines conditions la baguette s'infléchit. Elle tourne entre les mains de l'individu qui la tient et même semble tourner toute seule, très fortement, indépendamment de la volonté de l'opérateur.

Lorsque ces individus, tenant la baguette en main, passent au-dessus d'une région traversée par des nappes d'eau souterraines

1. Des monographies importantes ont été publiées. Même il en est qui portent uniquement sur la bibliographie. On trouvera beaucoup de documents dans l'ouvrage de Henri Mager, *Les Baguettes des Sourciers et les forces de la nature.* 1 vol., 8°, Paris, Dunod, 1920. Il faut faire une place à part au premier livre, d'apparence scientifique, qui ait paru sur la baguette : *La Physique occulte ou traité de la baguette divinatoire,* par l'abbé de Vallemont, Paris, 1693, — On consultera aussi le mémoire de Chevreul, *De la baguette divinatoire, du pendule dit explorateur et des tables tournantes,* 1 vol., 8°, Paris, 1854. — J. Maxwell, *L'étude de Chevreul sur la baguette divinatoire, et les tables tournantes* (*A. S. P.*, 1904, XIV, 276-290, 337-358). Surtout il faudra se reporter à l'admirable travail de sir W. Barrett : *On the so called divining Rod, P. S. R.*, XIII et XIV. La bibliographie est excellemment faite dans C. v. Kling Kowstroem. *Bibliographie der Wünschelruthe* (O. Shönhuth, Munich, 1911).

et inconnues, la baguette s'infléchit brusquement et avec une force presque irrésistible. Pendant longtemps on s'est servi de ce moyen pour découvrir des sources. De là le nom de *sorciers* ou *sourciers* donné aux individus dotés de ce mystérieux pouvoir. M. Mager a proposé en 1908 le mot de *baguettisant*, qui est tout à fait acceptable.

En 1854, à la suite d'un mémoire de M. Riondel, sur la recherche des eaux souterraines, une commission fut nommée par l'Académie des Sciences de Paris pour examiner la réalité de ce phénomène. Le célèbre chimiste Chevreul fut chargé du rapport. Mais, ainsi que le montre bien J. Maxwell, Chevreul, dans son mémoire — car le rapport ne fut pas présenté à l'Académie, mais publié comme livre indépendant — établit seulement ceci, que le mouvement n'est pas produit par une force physique, mais par les mains et les muscles *du sourcier*.

Il reprenait ainsi, en les développant, les idées ingénieuses qu'il avait émises en 1833 sur les mouvements inconscients, qui sont cause des mouvements du pendule explorateur.

Le pendule explorateur est un instrument qui sert à la divination depuis longtemps. Il consiste en un objet suspendu à un fil. L'extrémité supérieure du fil est tenue à la main. Les mouvements de l'objet qui se balance servent d'indication. Quelquefois c'est un anneau suspendu au milieu d'un cercle sur lequel sont inscrites les lettres de l'alphabet. L'anneau frappe successivement diverses lettres qui forment alors des mots et des phrases.

On voit tout de suite, sans qu'il soit besoin d'insister, que ce sont les mouvements inconscients (involontaires, et cependant intelligents), de la personne tenant le fil, qui détermine ces mouvements indiquant des lettres, des mots, des phrases, des réponses. Essentiellement le phénomène est tout à fait le même que celui de l'écriture automatique, des conversations par la planchette, du *Willing game*, du *Cumberlandisme*, et autres faits analogues, bien connus à présent ; c'est-à-dire de mouvements musculaires involontaires et inconscients, pouvant s'organiser en une sorte de synthèse. Cette synthèse inconsciente est parfois si cohérente qu'elle fait supposer l'intervention d'une personnalité nouvelle.

Avec un jeune garçon naïf, on peut faire l'expérience suivante,

bien démonstrative. On lui met le pendule à la main, et on lui dit que le pendule va indiquer son âge ; et en effet, si le garçon a douze ans, le pendule va frapper douze coups sur un écran disposé près de la boule terminale. Et le jeune garçon sera stupéfait ; il dira : *Je suis resté immobile.* Or en réalité il n'est pas du tout resté immobile : c'est lui qui a frappé les douze coups. Mais il ne l'a pas *voulu*, et il ne s'est pas aperçu de ses mouvements. Il aurait pu tout aussi bien dicter une phrase quelconque par les mouvements de l'anneau autour du cercle alphabétique : c'est son inconscient qui, après avoir *pensé* cette phrase, l'a traduite par de presque imperceptibles mouvements musculaires en lettres désignées par l'anneau.

Ces faits sont maintenant incontestés. Chevreul aura eu le mérite en 1833 d'en indiquer, quoique assez vaguement, le principe[1]. D'après lui, d'après Babinet, d'après Barrett, d'après la plupart des auteurs qui s'en sont occupés, les mouvements de la baguette sont uniquement déterminés par les contractions musculaires inconscientes du baguettisant.

La question, envisagée ainsi, paraît assez simple ; mais cette simplicité n'est qu'apparente.

§ 2. — *Exposé des faits.*

Le fait d'une inflexion de la baguette au niveau des sources ou des métaux est incontestablement vrai. De récentes expériences l'ont établi en toute certitude.

Des mesures précises ont été prises en grand nombre, et il n'est pas possible de nier le phénomène, aussi certain que tout phénomène de chimie et de physiologie. Je me contenterai de citer les plus récentes expériences, notamment celles de M. Paul Lemoine, faites à Toulouse, au laboratoire de chimie de l'Institut catholique. L'abbé Caubin, baguettisant très expérimenté, a pu, avec des baguettes, déceler diverses masses métalliques.

La nature de la baguette a exercé une influence. Sur huit expériences, une baguette de bois a donné 8 succès ; une baguette de cuivre, 4 succès sur 7 expériences ; une baguette de fer, 2 succès

1. H. Mager, *Loc. cit.*, Paul Lemoine, *Quelques observations sur la baguette divinatoire* (*Bull. de la Soc. Philomathique de Paris*), 1913, V, 10, 17.

sur 4 expériences ; une baguette de verre, 0 succès sur 5 expériences.

L'expérience suivante est tout à fait intéressante. Des poids d'or différents ont déterminé des mouvements de la baguette à des distances de plus en plus grandes selon que le poids d'or était plus considérable. L'abbé Caubin n'ignorait pas la quantité de métal mise là pour actionner la baguette, mais P. Lemoine s'est assuré que les mouvements volontaires de l'opérateur n'y étaient pour rien.

Voici les chiffres trouvés. On remarquera que les mouvements inconscients n'ont nullement été mis hors de cause.

QUANTITÉ D'OR	DISTANCE A LAQUELLE LA BAGUETTE COMMENCE A TOURNER (EN MÈTRES)
3	1,70
16	2,20
32	2,7
48	3,3
64	4,0
90	4,6

Il y eut une série d'épreuves publiques en 1913, au bois de Vincennes (épreuves relatées par H. Mager) et il fut démontré nettement que des masses métalliques enfouies dans le sol peuvent être découvertes, aussi bien que reconnue l'existence de nappes souterraines d'eau qui circule. Que le mouvement de la baguette corresponde à l'existence de nappes souterraines, il n'est plus permis d'en douter, puisque c'est presque devenu une industrie. Dans maints pays on utilise administrativement la faculté des sourciers, dans diverses régions de France, en Tunisie, en Algérie, aux États-Unis, dans l'Afrique allemande. S'il y a des différences d'habileté entre les sourciers, ce n'est pas que la baguette ne tourne pas entre leurs mains, c'est qu'ils ne peuvent pas, avec une égale maîtrise, interpréter ses mouvements pour indiquer quelle est l'étendue de la nappe d'eau, à quelle profondeur elle se trouve, et dans quel sens se dirige le courant.

Quoique l'histoire de la baguette divinatoire ne touche qu'indirectement à la métapsychique, le fait est d'une telle importance que nous devons mentionner les travaux récents qui l'établissent[1].

1. Je mentionnerai en première ligne les travaux de M. Armand Viré, docteur ès-sciences, président de la société préhistorique, qui est un baguettisant habile (*Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*, et *Comptes rendus de l'Acad. des*

Devant A. Martel, assez sceptique, A. Viré a pu déterminer *exactement* (mot souligné par Martel) à la surface du sol, sur un kilomètre de longueur, le cours d'une rivière souterraine. Il importe assez peu qu'il ait connu antérieurement la région ; car la connaissance du sol extérieur ne peut fournir de documents sur la direction des eaux souterraines. Martel cite aussi les résultats démonstratifs obtenus dans l'Afrique allemande[1].

Résumant ses recherches dans une note inédite qu'il a eu l'obligeance de m'adresser, M. Viré établit la statistique suivante des expériences complètement vérifiées et exécutées depuis 1913 par MM. Pélaprat, le colonel Vallantin, Probst, l'abbé Mermet, Jouffreau et A. Viré.

	NOMBRE D'EXPÉRIENCES	PROPORTION CENTÉSIMALE DES SUCCÈS
Eaux souterraines	19	89
Cavités souterraines	23	87
Métaux et pilons métalliques	11	80
Houille	9	55

On remarquera que c'est un calcul défavorable que de compter la proportion centésimale des succès ; car un cas suivi d'un éclatant succès compense (et au delà) beaucoup d'insuccès. Autrement dit la probabilité d'un succès n'est pas de 1/2, mais beaucoup plus faible.

Par exemple M. Pélaprat et M. Viré (exp. inédite) ont donné à M. A. C... conseiller d'État, des indications pour creuser un puits dans sa propriété de Juillac (Lot). Plusieurs sondages avaient été faits sans résultat. MM. Pélaprat et Viré indiquèrent un *filet d'eau* à 13 mètres de profondeur. Un puits fut foré au point indiqué, et à 13 mètres on trouva un filet d'eau, suffisant pour l'usage.

Les observations des Anglais[2] concordent avec celles des Allemands et des Français[3].

Sciences, 22 décembre 1913, CLVII, 1460). Voir aussi E. A. Martel, *Traité des Eaux souterraines*. Paris, Doin, 1921, 740-752, et P. Landesque, *Hydrologie* et *Hydroscopie*, Paris, Dunod, 1920.

1. Voir *Verband zur Klärung der Wünschelruthefrage*, Suttgart, 1912.

2. Outre le mémoire de Barrett, voir *Sanitary Record*, 2 mai 1913.

3. (L'analyse des travaux du Congrès de Halle a été donnée par E. Noel dans le journal *l'Eau* (15 nov. 1913). V. *Das Wasser* (Leipzig, 1913). M. Argner est le

M. Landesque, conducteur des ponts et chaussées, dans un très intéressant livre, a donné le récit de ses propres expériences en Tunisie. Je ne citerai que le fait suivant, caractéristique. Le poste de Ramsa avait un puits en dehors du camp. M. Landesque dans le camp indiqua une source à une profondeur de 6 mètres. On fit un forage et on ne trouva rien. Alors M. Landesque dit qu'il ne fallait pas se décourager, mais creuser un peu davantage, et à 7 mètres on trouva de l'eau.

Ces faits sont très importants, et M. Martel, qui résume toutes les opinions, conclut impartialement pour la probabilité d'une force rhabdique, en ajoutant, ce qui est d'ailleurs évident, que de nouvelles expériences sont nécessaires : j'ajoute que c'est pour éclaircir les conditions du phénomène, mais non pour établir ce phénomène lui-même, qui paraît incontestable.

Ce qui nous intéresse, c'est de constater ce fait, confirmé par des expériences multiples, et riche de conséquences théoriques importantes, qu'au-dessus d'une masse d'eau la baguette tourne vigoureusement dans la main du sourcier.

Dans une expérience[1], deux baguettisants, Falcoz et Probst, reconnurent par la baguette des plaques de métal enveloppées dans du papier. Les cinq métaux étaient différents. Les deux expérimentateurs tombèrent d'accord pour la reconnaissance de ces cinq métaux, et ce fut exact. Ainsi sur 10 expériences à probabilité de 1/5, il y a eu 10 succès, ce qui donne la certitude $(1/5)^{10}$.

Mais, puisque le fait est avéré, nous n'avons pas ici à calculer la probabilité plus que s'il s'agissait de savoir combien de fois l'aiguille aimantée va se mouvoir quand on l'approchera d'un courant.

S'il y a encore tant d'hésitations pour les conclusions relatives à la baguette influencée par les sources, ou même les métaux, c'est qu'on veut en faire un instrument de mesure. On prétend à son utilisation industrielle pour la direction et le captage des cours d'eau souterrains, et alors les interprétations sur le sens et la profondeur des courants dépendent de l'observateur plus ou moins expérimenté. Mais ce que nous cherchons ici, ce n'est pas la prévi-

directeur d'une revue spéciale, uniquement consacrée à cette étude, *Die Wünschelruthe*, Leipzig (1909-1921).

1. Mager, *loc. cit.*, 24.

sion exacte et la minutie des renseignements fournis par la baguette, mais seulement de savoir si réellement il y a une émanation, une force *rhabdique* — c'est le terme nouveau que je propose — agissant sur l'organisme nervo-musculaire de l'homme, et, par l'intermédiaire de cet organisme, sur la baguette.

Il semble bien qu'on n'en puisse plus douter aujourd'hui [1].

Mais est-ce un phénomène de physique, ou un phénomène métapsychique ?

Par définition même, le mouvement de la baguette semblerait échapper à la métapsychique, puisqu'il ne s'agit pas de forces *intelligentes* actionnant notre sensibilité.

Pourtant l'histoire de la baguette divinatoire doit nous occuper. Si des forces naturelles (nappes d'eau souterraines, métaux cachés) exercent une action inconnue sur notre intelligence inconsciente, c'est qu'il y a là des vibrations inconnues qui éveillent notre sensibilité cryptesthésique. Par là nous rentrons dans la métapsychique qui étudie les vibrations inconnues des choses.

L'inflexion de la baguette est-elle un phénomène de contraction musculaire inconsciente du baguettisant, ou une action directe sur la baguette d'une force physique quelconque émanant des choses ?

Éliminons tout de suite les hypothèses de la supercherie, du mouvement volontaire, du hasard. Ce n'est ni par le hasard ni par la fraude que les sourciers découvrent les sources souterraines. La baguette tourne fortement entre leurs mains, malgré eux, pour ainsi dire, et elle tourne aux bons endroits, en donnant, par le sens de sa force et de sa rotation, des indications — d'ailleurs fort difficiles à interpréter correctement — sur la profondeur et la direction de la nappe souterraine.

Il n'y a, en définitive, que deux hypothèses :

A. Les mouvements de la baguette sont dus à des contractions musculaires inconscientes.

B. Les mouvements de la baguette sont indépendants des contractions musculaires de l'opérateur.

1. Pour ne citer que des faits tout récents, je mentionnerai les travaux de M. Landesque, conducteur des Ponts et Chaussées, sur les nappes souterraines de Tunisie. Ses indications ont été vérifiées par les ingénieurs des Ponts et Chaussées (Voy. Marage, *Ce qu'il faut penser de la baguette des sourciers. Revue scientifique*, 14 février 1920.

La première hypothèse est très simple, et sans doute la seule acceptable : c'est celle qu'ont adoptée Chevreul et Barrett. Incitée par une force physique (force *rhabdique*) inconnue, l'inconscience du baguettisant fait contracter ses muscles, qui font alors tourner la baguette.

Mais cette hypothèse soulève certaines difficultés.

En effet les mouvements de la baguette sont tellement forts que parfois la baguette se brise. Les parties qui se trouvent dans la main de l'observateur ne bougent pas ; c'est le reste de la baguette qui tourne. On peut même, comme l'a fait P. Lemoine, mettre les deux bouts de la baguette dans une sorte d'étui qu'on tient à la main. *La baguette tourne dans l'étui* (voyez la figure que donne Paul Lemoine).

Est-ce une observation suffisante, malgré sa précision, pour nous faire admettre que les muscles sont sans action ? Nous ne le pensons pas. Comment supposer que la baguette est influencée *physiquement et directement* par les nappes d'eaux, les métaux ou les sels métalliques ? Est-il possible qu'elle se meuve toute seule, pendant que les muscles de la main demeurent absolument inertes ?

S'il en était ainsi, point ne serait besoin des sourciers pour découvrir les sources. Un appareil de physique à déplacement angulaire suffirait, et on noterait l'angle par une simple lecture, comme on lit des mesures galvanométriques, barométriques ou thermométriques. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Dans ces conditions toutes les baguettes restent désastreusement immobiles. Il faut un baguettisant, un rhabdomancien, un sourcier. L'influence de la personnalité humaine est nécessaire et prépondérante.

H. Mager incline à penser que tous les individus, s'ils prennent les précautions nécessaires, sont aptes à devenir baguettisants ; mais il ne donne aucune preuve de cette affirmation. Le fait positif, indiscutable, c'est qu'entre les mains de certaines personnes la baguette tourne avec grande force, tandis que, tenue par d'autres, elle reste absolument immobile.

Mager a construit, pour déceler les métaux, un appareil (*indicateur galvanométrique des eaux souterraines*) qui n'a pas réussi encore, mais qui, paraît-il, — sans que la présence d'un sourcier

soit nécessaire — est impressionné par le potentiel des forces qui accompagnent les eaux souterraines en mouvement. Mais jusqu'à quel point ces légères variations de l'aiguille aimantée sont-elles comparables aux énormes courbures des baguettes de coudrier ? L'action d'un courant d'eau sur un galvanomètre est un problème de pure physique, sur lequel nous n'avons pas à insister ici. En tout cas cette action, si elle existe, est extrêmement faible. Donc il paraît impossible d'attribuer à ces minuscules phénomènes électriques la très forte flexion d'une baguette de coudrier.

Tout est obscur d'ailleurs dans cette difficile question. Les baguettes de différentes substances n'ont pas la même aptitude à tourner ; ce qui semblerait bien indiquer qu'il y a une action physique sur la baguette même, car, si c'était uniquement contraction inconsciente, on ne voit pas pourquoi la baguette de cuivre tournerait plus mal que la baguette de coudrier, et mieux que la baguette de fer.

On doit tout de même conclure qu'il n'y a aucun mouvement propre de la baguette sans le secours des muscles humains. Alors nous dirons avec Chevreul, avec Barrett, qu'il y a uniquement contraction musculaire inconsciente.

Mais souvent le sourcier s'oppose (ou paraît s'opposer) au mouvement de la baguette. « La baguette, dit P. Lemoine, tourne malgré la volonté de l'opérateur. Dans certains cas, quand elle tourne à fond, il a beaucoup de peine à la retenir ; quelquefois cela lui est même impossible. »

Remarquons l'analogie de ce phénomène avec le mouvement violent des tables tournantes, mouvement qui a une énergie extrême, quand un médium puissant a les mains sur une table qu'il touche à peine.

A la fin de ses recherches, ajoute P. Lemoine, les mains de l'abbé Caubin étaient couvertes de callosités, non seulement à la paume des mains, mais encore aux articulations des diverses phalanges.

Quelques sourciers, ou *baguettisants*, sont persuadés que la baguette tourne elle-même, sans qu'il y ait action musculaire. Et il est à noter que si la main est dans un gant de soie, ou de laine, elle ne tourne plus.

Mais l'opinion de ces professionnels de la baguette divinatoire —

opinion qu'il ne faut certes pas négliger — n'est pas un article de foi. Ils sont très sincères évidemment, mais ils ne peuvent vraiment pas avoir conscience de leurs mouvements inconscients. Nous sommes donc aussi embarrassés que lorsqu'il s'est agi de savoir si les mouvements de la table tournante, quand ils sont violents, et que le médium touche à peine la table, sont dus à des contractions musculaires.

Nous montrerons plus loin que certains médiums, exceptionnels, produisent des raps et des mouvements à distance (télékinésie). Si les influences de la baguette ne sont pas dues à des contractions musculaires, elles constitueraient alors une sorte de télékinésie spéciale ? Car évidemment les forces qui actionnent la baguette n'agissent que par l'intermédiaire d'un individu humain.

Il serait très intéressant de rechercher méthodiquement si les baguettisants ne sont pas des médiums pouvant agir sur les tables, et, parallèlement, si les médiums agissant sur les tables ne seraient pas aussi des baguettisants. Ce serait là une question toute neuve, méritant d'être approfondie.

Elle ne semble pas impossible à résoudre. D'après J. de Tristan, d'après H. Mager, il y aurait sur 100 personnes près de 20 individus capables d'actionner la baguette, peut-être même davantage. Ce devrait faire l'objet de recherches nouvelles, certainement fructueuses.

S'il était prouvé que le mouvement de la baguette n'est pas produit par une contraction des muscles humains, on aurait alors un vrai phénomène de télékinésie. H. Mager a essayé de démontrer que la matière dégage des forces (dont il a même essayé d'indiquer la direction et le potentiel) capables de faire tourner la baguette : phénomène de physique absolument nouveau et encore inconnu. Mais sa démonstration est faible, voire nulle. En tout cas un être humain est nécessaire pour la production de ces mouvements et il n'y a rotation de baguette que s'il y a un baguettisant. Donc, puisque une baguette pouvant tourner dans un appareil ne tourne pas, puisque la main du baguettisant est indispensable, il faut admettre ou bien que c'est la contraction musculaire de la main, ou bien que c'est une sorte d'action télékinétique humaine.

Il n'est guère permis d'hésiter entre ces deux hypothèses. Quoique je n'aie pas d'expérience personnelle, je préfère à l'opinion des sourciers celle des savants. Pour les sourciers la baguette tourne toute seule ; pour le savant, la baguette tourne parce que les muscles du sourcier la font tourner[1].

§ 3. — *De la force rhabdique.*

Donc les mouvements de la baguette sont dus à la contraction musculaire inconsciente de l'individu qui tient la baguette. Donc il est avéré que des nappes d'eau souterraines, des métaux, cachés sous terre ou dans une boîte, exercent une action sur notre inconscience, et que cette action mystérieuse est une force physique inconnue ; car ce n'est ni l'humidité, ni la chaleur, ni l'électricité.

Evidemment cette force émanant des choses est profondément inconnue ; mais l'hypothèse que cette force existe est une hypothèse nécessaire ; car on ne comprendrait pas, s'il n'y avait pas quelque influence énergétique déterminée, qu'il y ait mouvements musculaires en étroit rapport avec la réalité de telle ou telle chose extérieure.

Cette force rhabdique a été suffisamment étudiée pour qu'on puisse déjà en indiquer quelques lois.

Tout se passe comme s'il y avait conduction de cette force par le corps humain du sol à la baguette même, et comme si cette force pouvait être, ainsi que l'électricité et la chaleur, arrêtée par de mauvais conducteurs, par des gants de soie ou de laine, par des chaussures en caoutchouc.

Cette force n'est pas seulement celle qui se dégage d'une nappe d'eau souterraine. Dans les anciennes observations il s'agissait presque uniquement de la détection d'eau par les sourciers ; mais des expériences récentes ont montré que les métaux ont une même action manifeste.

Il y a des différences d'action entre les différents métaux. Cela a été prouvé par J. de Tristan, par H. Mager, Paul Lemoine[2].

1. Voir, le chapitre XVI, très obscur, de H. Mager, et J. de Tristan, *Recherches sur quelques effluves terrestres* (1826), et les *Comptes rendus du IIe congrès international de psychologie expérimentale* de 1913.

2. Voir H. Mager, *Les moyens de découvrir les eaux souterraines et de les utiliser*, Paris, Dunod, 1912.

Les résultats obtenus indépendamment l'un de l'autre par H. Mager, d'une part, et d'autre part par P. Lemoine (avec l'aide de l'abbé Caubin), sont très concordants.

Soit 1 gramme la quantité d'or qui peut agir sur la baguette, il a fallu pour obtenir les mêmes effets :

Argent	1gr,2
Nickel	6 gr.
Aluminium	15 —
Zinc	40 —
Plomb	75 —
Cuivre	125 —

Bien entendu on ne doit pas considérer ces chiffres comme aussi précis que la mesure d'une action magnétique, mais c'est assez pour établir que l'émission et la transmission de la force rhabdique sont abordables aux déterminations physiques précises.

En définitive, voici établi un fait de première importance, c'est qu'une certaine force se dégage des métaux, des nappes d'eau, des sels métalliques, force qui agit sur l'organisme de certains individus avec assez d'énergie pour déterminer dans leurs muscles des contractions violentes, involontaires.

Il n'y a pas d'effet sans cause. Si les nappes d'eau souterraine provoquent des inflexions de la baguette, c'est parce qu'elles agissent comme une cause — c'est-à-dire comme une force — sur la baguette. Evidemment c'est par l'intermédiaire de nos muscles ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une force physique nouvelle, et une force dont on peut mesurer le sens et la conduction.

Cette force rhabdique qui agit ainsi sur les muscles n'agit certainement pas sur les muscles eux-mêmes, mais sur le système nerveux qui donne le mouvement aux muscles : les muscles ne sont jamais que les serviteurs passifs du système nerveux. Et nous voici ainsi amenés à cette conclusion dont l'importance n'échappera à personne, c'est qu'une force émanant des métaux, des nappes d'eau, des sels métalliques, force inconnue qu'on peut appeler rhabdique, agit sur le système nerveux.

Allons plus loin encore dans l'étude du phénomène. Est-ce par une action directe sur le système nerveux inintelligent ? Ou est-ce par une action sur l'intelligence inconsciente qui élabore la notion

reçue? Ce ne sont pas là deux données identiques. La lumière d'un signal ne provoque notre course que parce que nous en avons compris le sens. En soi cette faible excitation lumineuse serait tout à fait inefficace pour déterminer un mouvement quelconque. Si elle nous fait marcher et courir, c'est parce que cette lumière a, par un réflexe psychique compliqué, provoqué l'intelligence à répondre. Il nous paraît probable que le mouvement de la baguette est de cet ordre ; et que, si les muscles l'infléchissent énergiquement, ce n'est pas parce que le système nerveux est directement excité, mais bien parce que l'intelligence inconsciente a été éveillée par la force rhabdique. C'est une *notion* reçue par l'inconscience, puis élaborée par elle et transformée en un ordre de contraction : en tout cas ce n'est pas une excitation brute des centres moteurs. L'intelligence inconsciente intervient pour transformer cette excitation très faible en une excitation très forte.

Si au lieu de la baguette on emploie le pendule, les résultats ne sont pas moins extraordinaires. Entre les mains du sensitif, en apparence inerte, tout d'un coup, lorsqu'il passe par certaines places, le pendule se met à osciller avec énergie ; dans quelques cas c'est comme un tourbillonnement. Ce sont, bien entendu, des mouvements musculaires, mais parfaitement inconscients, tellement inconscients que l'opérateur en est lui-même surpris. Le pendule, comme la baguette, n'est que l'indice d'une certaine excitation nerveuse.

L'excitation nerveuse est quelquefois assez violente pour que certains sensitifs, comme A. Viré me l'a raconté, soient pris d'une sorte de crise convulsive, en passant au-dessus d'une source souterraine (qu'ils ignorent cependant). Une hyperesthésie aussi intense est très rare ; mais dans bon nombre de cas le sensitif éprouve une sorte de frémissement, de vibration générale.

Ainsi l'ébranlement du système nerveux déterminé par la force rhabdique se rapproche de la cryptesthésie : c'est-à-dire qu'au lieu de donner une simple sensation il donne une sensation accompagnée d'une certaine connaissance des choses : et bien entendu cette connaissance des choses demeure toujours inconsciente.

Ce qui le prouve, c'est que, s'ils mettent dans la main qui tient le pendule et qui le fait inconsciemment osciller, un métal quel-

conque, fer, or, cuivre, le pendule ne tourne que si le sensitif passe au-dessus d'une masse de fer, d'or ou de cuivre. Si, c'est de l'eau, il lui suffira de prendre une bouteille d'eau dans la main ; et si c'est une grotte, une caverne, il prendra un petit tube vide creux, qu'il se mettra dans la main, et cela ne laisse pas que d'être assez comique. Le fait de pouvoir distinguer tant bien que mal des ossements, des grottes, des morceaux de fonte, des lingots d'or, des sources, c'est plus qu'une simple excitation nerveuse, c'est la *connaissance des choses*, c'est-à-dire, somme toute, de la cryptesthésie. Aussi les études faites sur la baguette divinatoire sont-elles extrêmement importantes pour édifier quelque théorie sur la cryptesthésie. La divination par la baguette, c'est une sorte de cryptesthésie pragmatique.

On ne peut donc pas nier l'existence de forces pragmatiques, ou telluriques[1], mais que je préfère appeler *rhabdiques,* qui mettent en jeu la cryptesthésie du baguettisant, absolument comme chez un sensitif, le contact d'un objet lui apporte des connaissances spéciales que ses sens normaux ne lui peuvent révéler.

§ 4. — *Conséquences au point de vue de la cryptesthésie.*

Nous paraissions, par l'étude de la baguette divinatoire, nous être écartés de la métapsychique, et voici que l'existence de la force rhabdique nous fait rentrer complètement dans l'histoire de la cryptesthésie.

En effet, dans le chapitre de la cryptesthésie pragmatique, ou psychométrie, j'ai pu montrer que les choses exercent certainement sur notre intelligence une certaine action. Si l'on donne à une médium ou à une somnambule quelque objet qui a appartenu à une personne A.., le médium ou la somnambule vont quelquefois donner quelques caractéristiques de A..., encore qu'elles ne puissent par leurs sens normaux en rien connaître. J'ai appelé cette cryptesthésie *pragmatique*, parce qu'elle paraît liée à une émanation (inconnue) des choses. Certes la cryptesthésie pragmatique est loin d'expliquer tous les cas de lucidité ; elle n'en explique même qu'un

1. C'est le terme dont se sert le professeur M. Benedikt. *Ruten und Pendellehre.* 1 vol. 12°. Hartleben, 1917.

assez petit nombre. Tout de même il est incontestable qu'elle existe.

Et alors je conclurai en disant :

La baguette divinatoire est un instrument capable de mettre en jeu la cryptesthésie pragmatique : c'est-à-dire de révéler sur les choses des faits que nos sens normaux sont impuissants à nous apprendre.

L'étude des conductions, des résistances, des obstacles à ce flux de force nous montre que nous pourrions, sans doute, par une analyse attentive, avoir quelques données précises sur ces forces inconnues, émanant des choses, et capables d'émouvoir sinon notre conscience, au moins nos organes.

Il n'y a qu'une analogie assez lointaine entre la force qui se dégage d'une nappe d'eau souterraine pour faire contracter les muscles d'un sourcier, et la force mystérieuse qui se dégage d'une mèche de cheveux, d'une montre, d'une bague, pour faire dire au médium que ces objets ont appartenu à Marguerite, Georges ou Robert, et lui permettre de donner quelques indications sur les personnalités de Marguerite, Georges et Robert.

Tout de même c'est un phénomène du même ordre de grandeur.

Nous ne les assimilons pas : nous ne prétendons pas que les mouvements de la baguette soient identiques à la cryptesthésie pragmatique, ni même qu'ils expliquent les mouvements de la table tournante. Pourtant il se dégage deux lois, qui, bien comprises, donnent un solide point d'appui à la métapsychique.

A. Des forces inconnues se dégagent des choses, obéissant à des lois physiques susceptibles de mesure et de comparaison.

B. Ces forces inconnues n'influencent ni notre sensibilité consciente, ni nos appareils de physique, et cependant elles agissent — suivant des lois ignorées encore — avec une très grande énergie sur notre organisme inconscient, de manière à lui faire connaître des réalités que les sens normaux ne pourraient lui apprendre.

On peut comparer les baguettisants aux médiums qui font tourner les tables. En réalité l'analogie est très grande. La force rhabdique qui agit sur un organisme humain et fait contracter les muscles, révèle à la conscience des faits que la conscience n'aurait pas pu savoir toute seule ; de même qu'un médium fait par l'in-

termédiaire de la table des réponses qui le stupéfient lui-même.

Les mouvements musculaires inconscients sont donc — pour la baguette divinatoire comme pour la table tournante — *révélateurs des vibrations que les émanations des choses provoquent dans notre intelligence inconsciente*[1].

1. Ce chapitre relatif à la baguette divinatoire est très écourté ; j'aurais du donner de tout autres développements à cette question importante. Mais ce livre est déjà si étendu qu'il ne m'était pas possible d'insister davantage.

CHAPITRE V

MÉTAPSYCHIQUE ANIMALE

On peut se demander s'il y a une métapsychique animale, non humaine. La question mérite d'être posée ; car on a essayé d'expliquer par des phénomènes médianimiques les étranges phénomènes présentés par les chevaux calculateurs d'Elberfeld et les chiens de Mannheim. Nous croyons que ce problème — d'ailleurs extrêmement intéressant et aussi obscur qu'intéressant — ne relève pas de la métapsychique. Nous devons cependant mentionner ces faits, ne fût-ce que pour savoir s'il faut les éliminer des cadres de notre science, ou les conserver.

Vers 1892, à Berlin, Wilhelm von Osten fit connaître des faits étranges ; il avait enseigné le calcul à un cheval : *der kluge Hans*. On nomma une commission scientifique qui ne sut pas conclure, Les choses en seraient restées là, si un ingénieux et enthousiaste négociant d'Elberfeld, Karl Krall, n'avait repris les expériences de von Osten, et développé avec beaucoup de talent et d'énergie le génie calculateur de quelques chevaux [1].

Voici, très résumés, les faits relatifs à cette puissance de calcul des chevaux.

Quatre chevaux, dressés par M. Krall, soit *Muhamed*, *Zarif*,

1. Pour la bibliographie, très étendue déjà, je citerai surtout l'ouvrage de K. Krall, *Denkende Thiere*. On ne peut citer les nombreux articles de polémique que cet ouvrage a provoqués en Allemagne, mais il faut faire une place à part au livre de O. Pfungst. Maeterlink a consacré des pages spirituelles aux chevaux d'Elberfeld qu'il a été voir (*L'hôte inconnu*). C. de Vesme a résumé très bien la question dans les *A. S. P. Les chevaux pensants d'Elberfeld. A. S. P.*, 1912, 352-363. — *Toujours les chevaux d'Elberfeld, ibid.*, 1913, 117-128. Il faut mentionner surtout deux mémoires excellents de Ed. Claparède, *Arch. de Psychol. de Genève*, 1912, XII, 263 ; et 1913, XIII, 244-284. On pourra lire aussi les articles de Mackenzie (*Riv. di psicologia*, novembre 1912), d'Assagioli (*Psiche*, novembre 1912, trad. fr., in *A. S. P.*, 1913, 1-15), de Ferrari, (*Riv. di Psicologia*) et de Ziegler (*Deutsche Zeitung*, décembre 1912). Mais ces indications ne donnent guère l'idée de tous les articles qui ont été publiés sur le sujet. E. Duchatel. *Les animaux savants de Mannheim* (A. S. P., 1913, 289-303).

Hänschen (un poney), *Barto* (un vieux cheval aveugle) ont été capables de résoudre des problèmes d'arithmétique simples, et même des calculs très compliqués. Ils donnaient leur réponse en frappant avec le pied un certain nombre de coups. Par exemple pour dire 54, ils frappaient 5 coups du pied gauche, et 4 coups du pied droit.

Ces chevaux sont capables de faire des additions, des soustractions, des multiplications, et, ce qui n'est peut-être plus extraordinaire qu'en apparence, des extractions de racines carrées.

M. Assagioli, seul avec le petit poney *Hänschen*, écrit au tableau : 33 + 44. Et *Hänschen* répond 77. Puis M. Assagioli écrit 12 + 33 + 33 ; la réponse est 87 ; c'est-à-dire les nombres intervertis (ce qui est assez commun), 87 pour 78.

En l'absence de M. Krall et du palefrenier, *Muhamed* dit, en *quelques secondes*, à M. Claparède la racine quatrième (!!) de 456.776 ; et la racine cubique de 15.376. Maeterlinck a spirituellement raconté qu'il avait indiqué au hasard un chiffre pour que *Muhamed* en donnât la racine carrée, mais *Muhamed* n'a pas répondu, parce que ce nombre n'avait pas de racine carrée exacte, ce qui a beaucoup surpris Maeterlinck.

Mais il y a peut-être mieux encore.

Les chevaux d'Elberfeld, en choisissant successivement des cartons dont chacun représente une des lettres de l'alphabet, peuvent entretenir des conversations. En réalité ils parlent par l'alphabet, et ils parlent phonétiquement, sans introduire les voyelles dans leur transcription de langage.

Leur conversation est singulière, comme bien on pense. Un jour, *Muhamed* a dénoncé le palefrenier comme ayant frappé *Hänschen*. Quelquefois ils disent qu'ils sont fatigués et ne veulent pas répondre. D'après eux une des personnes présentes était une dame parce qu'elle avait des cheveux longs.

Tout cela est curieux et baroque ; mais, avant d'aller plus loin, il s'agit de savoir s'il y a supercherie ou illusion.

La supercherie de M. Krall est inadmissible. Tous les observateurs sont d'accord là-dessus, même ses contradicteurs. Sa loyauté est incontestée. Et d'ailleurs, en maintes circonstances, il est sorti de la salle où son cheval travaillait, et a laissé l'observateur seul

avec lui. Dans de très nombreuses expériences il en a été ainsi. *La présence de* Krall *ou des palefreniers n'est pas nécessaire pour que la réponse donnée soit juste.* Parfois même on a laissé le cheval tout seul dans l'écurie, et on observait ses mouvements à travers une petite ouverture vitrée percée dans la muraille.

Et puis souvent la solution du calcul est trop rapide pour qu'un individu, même excellent calculateur, puisse la donner avec la même rapidité. M. Krall écrit au tableau $\sqrt[3]{91125}$, nombre que lui a donné M. Assagioli, et immédiatement, en quelques secondes, plus vite que n'eût pu le faire un habile calculateur, *Muhamed* a donné la solution juste.

En présence de ces faits singuliers, invraisemblables, les savants allemands (officiels) ont rédigé une étonnante protestation. Vingt-quatre professeurs ont signé ce manifeste ridicule, et, sur ces vingt-quatre professeurs, *il n'y en a que deux qui aient vu les chevaux.* Ces deux là avaient le droit de dire que les observations de Krall étaient des illusions, mais les vingt-deux autres n'avaient le droit que de se taire.

Aussi bien cette protestation n'apporte-t-elle aucun élément nouveau dans la question. Il y est dit qu'accorder à des chevaux le pouvoir de calculer comme des hommes contredit *complètement la conception évolutive* (*sic*) [1].

Voici quelles seraient provisoirement nos conclusions :

1° L'hypothèse d'un dressage pour répondre à des signes conventionnels doit être complètement éliminée. Une mystification est chose absurde et impossible.

2° Il faut éliminer aussi l'hypothèse de Pfungst, qui, après avoir longuement étudié le langage et le calcul des chevaux, avait supposé qu'ils répondaient à des signaux inconscients donnés par les observateurs. Et en effet souvent les chevaux ont répondu en l'absence de tout témoin et par conséquent de tout signe extérieur.

Une analyse méthodique des conditions dans lesquelles se fait la réponse a permis à Claparède d'établir les faits suivants, importants pour la théorie.

1. Ce curieux manifeste est rapporté par Claparède (*Loc. cit.*, p. 265).

1° Après quatre ou six mois *d'école*, les chevaux ne font plus de progrès. Krall considère ses élèves comme ayant l'intelligence d'enfants de six à huit ans, intelligents, mais ignorants.

2° Ils ne sont pas capables d'invention, et ils ne font que les opérations qui leur ont été enseignées. Si compliquée que soit l'extraction d'une racine cubique, c'est une opération arithmétique que tout enfant moyennement intelligent, de dix ans, est en état de faire après quelques mois d'étude.

3° Ils sont souvent hors d'état de résoudre des problèmes très simples, par exemple de dire combien il y a de personnes autour d'eux dans l'écurie. C'est beaucoup plus facile — d'après nos idées anthropomorphiques — que d'extraire la racine quatrième de 456.776.

4° Ils ne semblent pas *travailler* ni chercher. C'est à peine même s'ils regardent les chiffres inscrits au tableau. Ferrari et Probli ont insisté sur cette inattention du cheval *Tripoli* qu'ils avaient en Italie essayé de dresser comme les chevaux d'Elberfeld. *Tripoli* répondait en regardant à peine et distraitement.

5° Les erreurs sont souvent des transpositions de chiffres, comme si c'étaient des erreurs de lecture. Quand l'animal n'est pas sûr du résultat, il donne un coup timidement, mais il frappe avec force quand le résultat est bon.

Ainsi, pour ce qui concerne le fait lui-même, en présence de ces résultats incohérents, nous devons rester incertains, comme nous fûmes trop souvent forcés de le faire dans les autres questions métapsychiques.

Pourtant, je pencherais à croire, étant données les affirmations positives d'excellents observateurs comme Claparède, Ferrari, Edinger, Ziegler, Assagioli, Hartkopf, etc., que les chevaux calculent réellement, et que ces opérations arithmétiques sont des manifestations de leur intelligence.

D'ailleurs, il n'y a pas que les chevaux capables de pareils calculs. Krall a pensé que l'éléphant, dont l'intelligence est si remarquable, pourrait donner de plus beaux résultats. Il a pris un jeune éléphant, *Kana*, mais le petit *Kana* était très paresseux et n'a donné que des déboires.

Le chien *Rolf*, de Mannheim, et la chatte *Daisy*, ont présenté des faits curieux du même ordre. Il paraît que *Rolf* a spontanément indiqué qu'il savait calculer, et il avait appris le calcul en entendant des leçons données à un enfant[1].

Or nous ne pouvons pas supposer que *Muhamed, Rolf, Hänschen, Berto*, soient des êtres exceptionnels. S'ils ont donné des preuves d'intelligence, il est à peu près certain que d'autres animaux les donneraient aussi. Alors pourquoi les faits relatifs aux chevaux d'Elberfeld et aux chiens de Mannheim ne se sont-ils pas répétés? Pourquoi sont-ils restés isolés dans la science, ou dans la légende?

Si l'aptitude des chevaux au calcul était un phénomène vrai, et non une illusion, on devrait pouvoir faire des centaines de chevaux calculateurs. Or il n'en est pas ainsi. Le silence s'est fait sur les chevaux d'Elberfeld. On n'en a pas montré d'autres. Pourquoi, si ce n'a pas été une illusion, *idola temporis?*

Telle est, à mon sens, l'objection la plus grave qu'on puisse opposer aux faits allégués par Krall[2]. Elle est tellement grave, cette objection, qu'elle entraîne presque la négation.

L'incertitude où nous sommes encore sur la réalité des faits nous commande d'être brefs sur la théorie.

On a émis l'opinion que c'était un phénomène de télépathie. Mais c'est tout à fait inadmissible. Grabow a obtenu des réponses exactes à des chiffres qu'il présentait au cheval, et que lui, Grabow, ne connaissait pas. Dans certains cas le cheval a répondu quand il était seul dans l'écurie.

De fait, il n'y a aucune raison valable pour chercher à admettre la télépathie. On n'explique pas *obscura per obscuriora*.

C. de Vesme a soutenu une ingénieuse hypothèse : c'est qu'il s'agit de faits médianimiques. Après tout, puisqu'il y a des raps intelligents dans une table, pourquoi n'y aurait-il pas une force

1. Voy. *Buchstabierende Hunde, Psych. Studien*, 1918, XLV, 142).

2. Depler, directeur de l'Institut vétérinaire de Prague, a osé dire que cette intelligence du cheval n'était pas possible, parce qu'il a, relativement au poids corporel, 10 fois moins de cerveau qu'un homme (!!) C'est ainsi que jadis, à la Société d'anthropologie, quelqu'un a dit que Gambetta n'était pas intelligent, parce que le poids de son cerveau était au-dessous de la moyenne des cerveaux humains.

intellectuelle actionnant les muscles et le cerveau d'un cheval, comme elle fait vibrer les planches d'une table ?

C. de Vesme cite à ce propos la curieuse observation d'un jeune homme de dix-neuf ans, appartenant à une famille très honorable, qui au moyen de la planchette (spirite), pouvait donner instantanément, c'est-à-dire au bout de trois à quatre secondes au plus, le résultat d'additions de plusieurs nombres, de six à sept chiffres chacun, opération arithmétique qu'il n'eût pu faire, avec du crayon et du papier, qu'en plusieurs minutes. L'automatisme inconscient, dans ce cas, fait plus vite et mieux que ne pourrait le faire le conscient.

Aussi de Vesme pense-t-il qu'il y a chez les chevaux d'Elberfeld un automatisme mental ressemblant à celui du médium. Et cela me paraît devoir être accepté, quoique à vrai dire ce ne soit guère une explication.

En tout cas l'automatisme de l'intelligence calculatrice des chevaux n'implique aucunement l'hypothèse d'un phénomène métapsychique, c'est-à-dire d'une force intelligente différente des forces connues.

Après tout nous ne savons rien (ou très peu de chose) sur l'intelligence des animaux. Personne ne nous a indiqué quelles en sont les limites. Donc si un chien et un cheval font ce que peut faire un enfant de dix ans, dûment éduqué, cela indique seulement une grande extension de l'intellectualité des animaux.

Aussi provisoirement dirai-je que l'intelligence calculatrice des chevaux d'Elberfeld, si elle existe, comme cela est possible, prouve que les chevaux sont aptes aux calculs et aux raisonnements, mais que ces calculs et ces raisonnements ne dépassent pas l'intelligence des jeunes enfants.

C'est extraordinaire ; c'est invraisemblable ; mais cela n'a rien à faire avec la métapsychique qui nous ouvre des mondes inconnus.

CHAPITRE VI

A. — MONITIONS

I. — DES MONITIONS EN GÉNÉRAL

§ 1. — *Classification et définition.*

On n'aurait qu'une très incomplète notion de la cryptesthésie, aussi bien pour la démonstration du phénomène que pour l'étude de ses modalités, si l'on omettait la cryptesthésie qui se manifeste chez des individus normaux sans avoir été provoquée par quelque tentative expérimentale.

Ces phénomènes de cryptesthésie accidentelle, survenant à l'improviste chez des personnes normales, nous les appellerons des *monitions*[1], sans que ce mot de monition implique, l'hypothèse d'une volonté monitoire extérieure; et nous les diviserons en trois chapitres :

1° Monitions qui portent sur des événements légers ou graves (autres que la mort).

2° Monitions de mort.

3° Monitions ayant probablement une objectivité matérielle ; car elles sont collectives.

C'est intentionnellement que je n'emploie pas, pour ces monitions, le terme hallucination, même en lui accolant des épithètes explicatives : *véridique, télépathique, symbolique.*

1. D'après son étymologie latine, le mot *monition* indique qu'on est averti de quelque chose. Mais cela n'indique pas nécessairement l'intervention d'une intelligence étrangère. Le mot en effet est encore applicable au cas où la monition viendrait de notre intelligence inconsciente, qui aurait acquis la connaissance — par cryptesthésie — d'une réalité extérieure, et qui la symboliserait.

En effet, il me paraît qu'il faut réserver le mot hallucination à un phénomène morbide, qu'on peut définir ainsi : une image mentale extériorisée sans qu'il y ait de réalité extérieure objective.

Or, dans les hallucinations dites *télépathiques* ou *véridiques*, c'est-à-dire correspondant à une réalité extérieure proche ou lointaine, il y a certainement une réalité extérieure objective (peu importe que nous la connaissions ou non) une vibration quelconque de l'éther (de nature inconnue), une force extérieure qui conditionne l'hallucination même.

Au contraire, dans l'hallucination de l'absinthisme, de l'alcoolisme, de la paralysie générale, de la manie aiguë, dans l'hallucination provoquée par suggestion chez les somnambules, dans l'hallucination du rêve, et dans les rêves, il n'y a rien d'extérieur : tout est vibration cérébrale intérieure.

L'hallucination est un des symptômes les plus nets de l'aliénation mentale : elle se produit à peu près dans toutes les formes de délire. Il y a des hallucinations après certaines intoxications; dans l'absinthisme et l'alcoolisme aigus. Dans l'empoisonnement intense par le hachich, les illusions sont si fortes qu'elles vont jusqu'à l'hallucination véritable : peut-être même la belladone et l'atropine produisent-elles, quand la dose est forte sans être mortelle, des hallucinations passagères. On peut chez les somnambules provoquer de longues et méthodiques hallucinations, leur faire vivre un rêve; car après tout le rêve ressemble beaucoup à l'hallucination. Rêver tout éveillé, et ne pas croire qu'on rêve, c'est avoir une hallucination.

Mais ces hallucinations n'ont aucune réalité objective. Quand un alcoolique voit des rats qui se précipitent sur lui, qu'il entend leurs cris et qu'il sent leurs morsures, il n'y a pas de rats. Quand on dit à un sujet hypnotisé : « entrez dans cette maison qui est là, montez au perron, et asseyez-vous dans le fauteuil » : il n'y a ni maison, ni perron, ni fauteuil. Quand un persécuté entend des voix, il n'y a pas de voix.

Il est extrêmement rare qu'un individu normal, qui n'est ni malade, ni ivre, ni hypnotisé, ait à l'état de veille une représentation visuelle, auditive, tactile, de choses qui n'existent absolument

pas. La vieille opinion des médecins aliénistes, que l'hallucination est le meilleur signe d'une maladie mentale, et la caractéristique infaillible de l'aliénation, cette opinion me paraît encore absolument valable. Sauf exception — car il y a toujours des exceptions à tout — un individu normal, sain, éveillé, n'a pas d'hallucinations. S'il voit des apparitions, c'est que ces apparitions ont une réalité objective quelconque.

En définitive, il n'y a d'hallucinations, quand toute réalité objective fait défaut, que chez les aliénés et les alcooliques.

Mais il faut bien s'entendre sur ce mot *réalité objective*. Par exemple, pour prendre un cas concret, à Menton, Mad. Bagot voit son petit chien *Judy* traverser la salle à manger, et cela au moment même où, en Angleterre, *Judy* vient de mourir. Ce n'est pas une hallucination dans le sens ordinaire du mot, car l'image qui a apparu répond à un phénomène réel : la mort de *Judy*. Mais, d'autre part, nous n'irons pas prétendre qu'il y a eu dans la salle à manger de Menton un fantôme de *Judy*, avec un dégagement d'énergies mécaniques et lumineuses, correspondant à une fantasmisation de *Judy*. Le phénomène matériel extérieur qui a fait naître chez Mad. Bagot l'image de *Judy*, nous demeure, quant à sa nature même, profondément inconnu, et il est probablement tout différent d'une fantasmisation. Et je ne vais pas, avec quelques théoriciens outranciers du spiritisme, soutenir que le corps fluidique de *Judy* s'est transporté de Londres à Menton. Tout de même, il y a une relation entre la mort de *Judy* et la vision de Mad. Bagot. C'est une monition, qui, par une voie quelconque, inconnue, mystérieuse, a touché l'intelligence de Mad. Bagot, et alors cette monition s'est présentée à elle sous une forme adaptée à l'intelligence humaine, c'est-à-dire par un phénomène visuel.

En tout cas, on ne peut assimiler cette vision à l'hallucination d'un aliéné, car il y avait une réalité objective (la mort de *Judy*) qui a été la cause déterminante de cette vision, à la fois véridique et symbolique.

Nous n'emploierons donc pas le mot hallucination (car l'hallucination que ne conditionne aucune réalité externe est un phénomène morbide), mais seulement le mot de monition, qui signifiera une hallucination à la fois véridique et symbolique.

Envisagées ainsi, les monitions peuvent être considérées comme des cas de lucidité : elles diffèrent cependant de la lucidité précédemment étudiée par deux caractères tout à fait particuliers.

1° Elles ne sont pas expérimentales, mais accidentelles. Les données que nous possédons sur les monitions sont dues à des observations éparses, et non à des expérimentations méthodiques. Par définition donc nous appellerons *monitions* les phénomènes de lucidité accidentelle, non expérimentale.

2° Pour qu'il y ait ébranlement de l'esprit du percipient, il faut un phénomène objectif quelconque. Mais ce phénomène n'a le plus souvent aucune ressemblance avec les phénomènes objectifs habituels.

Quand Mad. Hutchins voit son mari lui apparaître et l'appeler « Mary, Mary », au moment même où M. Hutchins meurt subitement, il faut admettre que cette représentation visuelle et auditive n'est pas le phénomène mécanique, physico-chimique, ordinaire, d'une personne présente qui appelle. C'est une force quelconque se produisant près de Mad. Hutchins, et ayant provoqué cette image par des émotions cryptesthésiques dont le sens nous échappe. Cette vibration inconnue a frappé l'esprit de Mad. Hutchins, mais n'aurait sans doute pas eu d'effet sur une autre personne.

Dans certains cas, tout à fait analogues au cas de Mad. Hutchins, le phénomène extérieur objectif ressemble aux objectivations ordinaires. Alors en effet plusieurs personnes ont simultanément la même image, comme par exemple dans le cas de Mad. Téléchoff. Son chien et cinq enfants voient l'apparition d'un petit garçon, André, qui plane dans la chambre, au moment même où meurt cet enfant dans une maison voisine. Certainement alors il y a un phénomène extérieur, un fantôme, ayant des contours réels, comme en aurait une personne vivante. Il aurait probablement impressionné une plaque photographique, si une plaque photographique avait été là.

On ne peut donc pas faire de démarcation absolue entre ce qui est subjectif et ce qui est objectif ; et certaines monitions établissent une relation étroite entre la métapsychique objective et la métapsychique subjective.

1° *Les monitions sont toutes objectives*, mais c'est d'une objectivité

spéciale, qui n'a aucun rapport avec ce que nous appelons l'objectivité ordinaire.

2° Si nous nous conformons au langage usuel, et si nous n'appelons objectif que ce qui est l'habituel ébranlement de nos sens par des vibrations mécaniques, physiques ou chimiques, classiques, alors nous dirons que *presque toutes les monitions sont subjectives.*

Ainsi, en reconnaissant d'ailleurs tout ce que cette distinction a de factice, nous classerons les monitions parmi les phénomènes de la métapsychique subjective, et nous supposerons que, dans tous les cas de monitions non collectives, l'image (visuelle, auditive ou tactile), n'a pas été suscitée dans l'esprit du percipient par une force extérieure, mécanique, physico-chimique, analogue aux forces extérieures connues.

Mais les monitions accidentelles ressemblent trop, par certains caractères, aux monitions collectives et même aux matérialisations expérimentales, pour que nous ayions le droit (parce que c'est plus commode) d'éliminer, dans beaucoup de monitions, l'hypothèse d'une matérialisation, ou quelque chose d'analogue. Nous discuterons la question plus loin. Pour le moment, dans ce chapitre d'exposition, laissant de côté toute théorie, nous classerons les monitions parmi les phénomènes subjectifs, mais de phénomènes ayant ce double caractère :

1° D'être accidentels, non expérimentaux.

2° D'être en rapport avec tel ou tel fait réel, qui n'a pas pu être connu du percipient par les voies ordinaires de la connaissance.

§ 2. — *Des conditions nécessaires pour que les monitions méritent d'être considérées comme telles.*

1. La première condition est la sincérité des témoignages. Or il ne paraît pas possible de supposer — sauf bien entendu, çà et là, quelques rarissimes exceptions — que les histoires à nous rapportées aient été racontées à plaisir. Que dans les milliers de cas signalés, il s'en trouve un, ou deux, ou quatre, ou même dix, qui soient dus à des mystificateurs, c'est possible, encore qu'invraisemblable. Même je serais tenté de croire plutôt qu'il n'y a jamais eu, ou presque jamais, de mystifications intentionnelles dans ces récits.

2. Mais d'autre part, l'*inexactitude est aussi certaine que la sincérité*. Et c'est là une cause de grave erreur.

Quand un récit est donné de seconde main, après qu'il a passé par l'imagination et la mémoire (créatrice et infidèle) de deux ou trois personnes, ce récit est déformé. Malgré soi, on tend à le *corser*, c'est-à-dire à lui ajouter des détails qui le rendront plus merveilleux, plus extraordinaire, et à omettre d'autres détails qui le rendraient plus naturellement explicable.

La bonne foi est, dans l'immense majorité, presque dans la totalité des cas, absolue; mais l'inexactitude est tout aussi absolue. *On ne trompe jamais, mais on se trompe presque toujours.*

Je citerai un fait à ce propos : celui du livre de bord du trois-mâts *Jacques Gabriel*. Sur le livre de bord est écrite, mais avec une encre différente, l'annotation suivante : « *En arrivant à l'île Maurice, nous apprenons la mort de la femme du second,* M. Pénaud, *décédée le même jour et à la même heure où le bruit s'était fait entendre.* » Sur le livre de bord, c'est à la date du 17 juillet qu'est annoncé le fait qu'une voix de femme, en pleine mer, avait été entendue sur le trois-mâts *Jacques Gabriel*. Or le registre des décès de Paimbœuf indique que la mort de Mad. Pénaud a eu lieu le 16 juin. Donc, en ajoutant à son livre de bord l'annotation relative au décès de Mad. Pénaud, le capitaine Mangot a, en toute bonne foi sans doute, et sans se rendre compte qu'en fait de science il faut des données d'une précision absolue, rapporté la date du décès de Mad. Pénaud, au jour de la voix entendue, quoiqu'il y eût une différence d'un mois.

Certainement, il est nombre de cas analogues pour lesquels, comme dans le cas du trois-mâts *Jacques Gabriel*, le contrôle rigoureux n'a pas été possible, de sorte que, souvent, quand il n'y a pas quelque document écrit datant du moment même, de notables réserves sont à faire. Mais ces réserves portent moins sur le fait lui-même,et sur la monition hallucinatoire, que sur le moment où elle s'est produite, moment qui, s'il coïncidait avec l'événement, entraînerait une correspondance de temps avec la réalité objective. Il serait donc bien injuste de rayer, sans autre forme de procès, tous les cas pour lesquels les documents écrits immédiats nous font défaut ; car la mémoire, infidèle peut-être quant à la date précise, à

quelques heures près, ne peut guère l'être pour quantité de détails.

C'est même un fait bien singulier que les monitions — est-ce à cause de leur caractère un peu théâtral, ou parce qu'on les a racontées souvent, ou pour une autre raison plus profonde ? — se gravent en traits indélébiles dans l'esprit des personnes qui les ont eues, et au bout de dix, de vingt, de trente ans, ont gardé encore toute leur vivacité, toute leur fraîcheur d'impression. Sans doute il y a quelque déformation, mais le fond reste vrai. Sans doute on a pu oublier que la lumière était allumée ou éteinte ; que l'on a parlé tout haut, ou qu'on est resté silencieux ; que ce jour-là il pleuvait ou qu'il y avait du soleil ; mais le fait essentiel subsiste. Sans doute on se fait illusion sur la concordance rigoureuse des heures, peut-être même des jours (je l'accorde volontiers) ; en tout cas, ce sont des changements qui, malgré leur importance, ne dénaturent pas de fond en comble le fait lui-même dans ce qu'il a d'essentiel et de caractéristique.

3. Un point plus difficile peut-être à établir, c'est de constater, dans tel ou tel cas spécial, l'impossibilité pour le percipient d'avoir eu, par les voies habituelles de la connaissance, la notion du fait annoncé par la monition.

Voici un cas, par exemple, où il s'agit vraisemblablement d'un souvenir inconscient[1].

M. Newnham, se promenant jadis à Haughton, avait cueilli des violettes qu'il avait rapportées à sa femme malade. Douze ans après, comme il se promenait au même endroit, et qu'il pensait aux violettes jadis cueillies là, Mad. Newnham lui dit : « *Je sens qu'il y a des violettes dans la haie.* » Sans doute ce fut un souvenir inconscient de Mad. Newnham (peut-être une coïncidence). Mad. Newnham dit : « *J'avais complètement oublié le fait.* » Elle est parfaitement sincère ; mais la mémoire inconsciente n'oublie jamais rien.

Chaque cas mérite d'être étudié d'une manière spéciale.

Très souvent il est question d'une personne extrêmement malade, presque mourante, et alors l'hypothèse d'une imagination hallucinatoire devient possible. Mais il ne faut pas exagérer cette possibilité.

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 327.

D'abord à l'état normal, *on n'a pas d'hallucination*. Et ensuite, la concordance entre l'heure de la mort et le moment de la monition est parfois tellement précise qu'elle ne peut être due à la soi-disant imagination hallucinatoire (très rare). M. William savait que son beau-frère Georges était extrêmement malade, presque mourant. Un matin, il voit près de son lit la figure de Georges, et il dit à sa femme : « *J'ai vu* Georges ; *il est venu durant une minute au lever du soleil.* » Loin de là, Georges, mourait dans les bras de son père qui disait : « *Le soleil se lève juste au moment où notre cher fils s'élève vers la patrie céleste.* »

La concordance de l'heure est si exacte que le fait que Georges était en imminence de mort enlève peu de valeur à cette monition, à cause de la concordance précise dans les temps.

O. Houdaille, appelé auprès de son grand-père, très malade, étant dans le train qui le mène à Mirecourt, entend un profond soupir; il se lève, regarde l'heure, et dit à son frère : « *Il est une heure du matin, mon grand-père doit être mort, ou mourir.* » M. B..., le grand-père de O. Houdaille, entrait en agonie à une heure du matin exactement.

Même si l'on élimine — et il ne faut pas les éliminer — tous ces cas dans lesquels il s'agit d'une mort très prochainement attendue, il reste un grand nombre de cas où le percipient croyait que l'individu dont il a reconnu la forme par une monition était en parfaite santé ou à peine malade.

Ainsi, quand M. Z... quitte son jeune ami B..., B... était en parfaite santé. Ils avaient causé de choses indifférentes, et pourtant, deux heures après, Z... fait un rêve terrible, au moment même où B... se suicidait [1].

On pourrait sans doute diviser les monitions en monitions *vraisemblables* et monitions *imprévues*.

Sont *vraisemblables* les monitions de mort dans lesquelles il s'agit d'un mourant. Sont *imprévues* les monitions de mort qui portent sur des individus en pleine santé. Or la ressemblance,

1. Il m'a semblé — mais ce n'est qu'une impression qu'une statistique précise devrait étayer — que les cas de monition sont relativement fréquents après les suicides. On en connaîtrait sans doute davantage, si, dans les familles où il y a eu suicide, on n'évitait avec soin de raconter l'événement lui-même et les conditions dans lesquelles il s'est produit,

pour ne pas dire l'identité, dans la modalité des unes et des autres, est telle qu'il s'agit certainement du même phénomène, de sorte qu'il serait irrationnel de rejeter les monitions de faits vraisemblables, sous prétexte que les faits sont vraisemblables. Et d'ailleurs, est-il suffisant de penser qu'un frère est très malade, presque à l'agonie, pour voir apparaître son fantôme? L'*expectant attention*, à laquelle on a attribué monts et merveilles, ne peut vraiment pas, chez un individu normal, faire entendre une voix, faire voir une figure. Il faut donc donner droit de cité, dans la métapsychique, aux monitions, même quand elles portent sur des faits très vraisemblables.

4. Toutes les fois qu'une explication simple, non métapsychique, peut être donnée d'une soi-disant monition, il faut s'empresser de l'adopter, autrement dit être d'une extrême sévérité dans la critique.

M. Barwell et M. Earle voient dans un train leur ami W... à la portière. Ils l'aperçoivent au moment où le train se met en marche : W... leur fait des signes avec la main, et bientôt le train est loin. A ce moment même, chez lui, W... était pris d'une syncope grave. Mais est-ce assez pour affirmer que le double de W... était dans le train? Qui sait si ce n'était pas quelqu'un qui lui ressemblait, un étranger quelconque, qui, voyant qu'on lui faisait des signes, a répondu en saluant avec la main? Voilà une hypothèse beaucoup plus simple que l'hypothèse du double de W... Alors il faut résolument rejeter ce récit [1].

Le cas très intéressant de M. Noell, jeune étudiant en pharmacie de Montpellier, qui voit dans la nuit sa sœur mourante, et qui s'entend appeler par elle, a un côté défectueux. Des télégrammes lui annonçaient la maladie grave de sa sœur. Or la servante qui devait les lui remettre les a sottement rangés dans un tiroir. Qui sait si, en état de demi-inconscience, M. Noell n'a pas lu et ouvert ces télégrammes? C'est assez improbable ; mais ce n'est pas impossible. Cela suffit pourtant à rendre le cas de M. Noell douteux.

Même si les explications non métapsychiques sont alambiquées

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 380.

et peu vraisemblables, pourvu qu'elles aient quelque possibilité lointaine, il faut les adopter, plutôt que de recourir à une faculté mystérieuse.

Ainsi le Rev. Killick croit entendre une voix lui disant que sa fille Etta se noie[1]. Quelques mois après il apprend qu'au jour et à l'heure où il avait cru entendre cette voix sa fille Etta avait *failli* se noyer. Est-on assuré qu'il n'y a pas là un fait de paramnésie, une illusion de la mémoire? Est-on assuré que le danger d'Etta n'a pas été, après coup, exagéré ?

Le Dr J. Smith entend une voix qui lui dit trois fois de suite : « Envoie un pain chez James Gandy ». Alors il se décide à envoyer un pain chez J. Gandy, dont il connaissait (mais vaguement) l'existence. Et en effet, les Gandy étaient réduits à une extrême misère, et les enfants pleuraient de faim. Mais il est possible que le Dr Smith ait pu savoir que les Gandy étaient dans le dénûment. Le conseil charitable qui lui a été donné par hallucination auditive ne nécessita pas une explication par la cryptesthésie.

Chaque cas particulier de monition, avec cryptesthésie accidentelle, comporte une critique particulière. Elle a été faite déjà, avant que tel ou tel fait eût été livré à la publicité, par les auteurs des *Phantasms of Living*, par C. Flammarion, par les directeurs des *Annales des sciences psychiques*, par les membres de la *Society for psychical Research*. Mais cette critique n'empêche pas qu'il a été publié, à côté des cas excellents, des cas faibles, peu probants, qui sont peu démonstratifs, mais profitent des cas qui sont pleinement démonstratifs. Nous avons cherché à ne donner ici que des cas peu reprochables; mais tout de même il en est quelques-uns, trop nombreux encore sans doute, qui, s'ils étaient isolés, seraient sans autorité.

5. Comme notre intention est surtout de prouver la réalité de la cryptesthésie, nous éliminerons les cas où il y a une notion vague, sans recognition. Ainsi Mad. Martyn a une sensation intense de peur et d'horreur. Elle n'associe rien de précis à cette sensation, et elle apprend le lendemain qu'une personne, qu'elle avait très peu

1. *Hall. tél.*, trad. fr., 305.

vue depuis deux ans, est morte. Vraiment il n'y a pas lieu de parler ici de monition. C'en est peut-être une ; mais rien ne le prouve.

Il faut en dire autant de l'observation du Rév. Wilson qui a une sensation vague et intense de maladie, au moment où meurt son frère jumeau. « C'était, dit-il, une frayeur panique : je frissonnais comme à l'approche de la mort. Mon frère est mort à peu près quatre heures avant que je n'aie été saisi de cette impression douloureuse. » Qu'il y ait eu, dans ce cas, monition, c'est assez possible ; car il s'agissait de son frère et de son frère jumeau. Tout de même M. Wilson n'a pas alors pensé à lui, de sorte qu'il vaut mieux supposer une simple coïncidence entre ce malaise indéterminé et la mort du frère de M. Wilson[1].

Si nous nous plaçons au point de vue de la lucidité, nous n'avons pas à faire état de ces monitions vagues, qui ne se rapportent pas à un fait réel, concret, déterminé, totalement inconnu du sujet. Même nous ne les appellerons pas des monitions, car nous réservons ce mot à l'avertissement d'un fait extérieur *réel*. Tant que le percipient n'a aucune connaissance, plus ou moins précise, de cette réalité, ce n'est plus une vraie monition.

A. — *De l'hypothèse d'une coïncidence fortuite.*

La plus fréquente critique qu'on adresse à la réalité des monitions, c'est que le hasard peut les donner.

Nous allons présenter, comme il convient, cette objection dans toute sa force.

« Il y a, tant en France qu'en Angleterre, environ 1.500.000 décès par an, et mille fois plus de chutes, de blessures, d'accidents sérieux, redoutables, suivis de syncopes, d'hémorragies, de délires, sans compter les minuscules incidents tels que ceux dont les monitions sont indiquées ; cela fait environ 1500 millions de cas. Or, comme l'enquête s'étend sur soixante années environ, c'est à peu près cent milliards de cas fortuits pouvant être objets de monitions. Or on a pu (péniblement) recueillir 500 cas ; la proportion des monitions aux faits pouvant les provoquer est donc de 500 sur

1. *Hall. tél.*, trad. fr., 88.

100 milliards, soit d'un cent-millionième, moins encore sans doute. Par conséquent, il y a eu en France et en Angleterre, en soixante ans, un cent-millionième seulement de cas (à monition possible) où il y a eu monition. C'est très peu ; c'est si peu qu'on peut considérer ce cent-millionième comme négligeable, d'autant plus que, si l'on éliminait les observations inexactes, les exagérations, les défectuosités de mémoire, il faudrait sans doute ramener ce cent-millionième à une quantité beaucoup plus faible ».

Cette objection est quelque peu analogue à la remarque de l'incrédule qui, voyant dans une chapelle les témoignages de reconnaissance que les marins sauvés du naufrage avaient adressés à saint Pierre leur patron, demanda à voir les noms de tous ceux qui furent noyés malgré leurs prières.

N. Vaschide n'a pas pu obtenir de résultats positifs[1], mais la critique de N. Vaschide est bien peu précise. Il dénie d'abord, contrairement à tout bon sens, encore qu'il allègue en sa faveur le bon sens, l'application du calcul des probabilités. Surtout, après avoir établi, par une enquête personnelle, que les hallucinations constatées par lui n'étaient pas véridiques, il en conclut que l'enquête de la *S. P. R.* n'est qu'une illusion ; mais la science en pareil cas ne peut prouver une négation, et je comparerais volontiers cette négation de Vaschide à celle du médecin vénitien Primerose, qui répondant à Harvey, lui dit : « Il est possible qu'à Londres tu aies entendu le cœur battre dans la poitrine, mais nous, à Venise, nous n'entendons rien de semblable ».

On peut répondre à Vaschide.

1° Le nombre des personnes qui, pour une raison ou une autre, par insouciance, par paresse, par inattention, par crainte, ne veulent pas donner leur témoignage, est assez considérable. Mais surtout est *énorme* le nombre de ceux qui n'ont jamais entendu parler de nous et de notre enquête. Quelle est la proportion des individus passant à Trafalgar Square, ou à la Place de l'Opéra, qui ont ouï parler d'une enquête sur les *Hallucinations véridiques* et qui penseraient à écrire une lettre pour raconter le fait qui leur est per-

1. *Les hallucinations télépathiques*, ouvrage posthume, Paris. 1908.

sonnel? Et dans les campagnes, et dans les petites villes? On peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une sur 100.000. Par conséquent, la proportion d'un cent-millionième devient celle d'un dix-millième, ce qui est déjà assez différent.

2. Si au lieu de prendre les cas de télépathie et de monition, qui se rapportent à des événements quelconques, on ne prend que les monitions se rapportant à la mort, c'est, en n'acceptant bien entendu que les cas bien authentiques, avec documents et témoignages à l'appui, 250 cas seulement qu'on aura. Or, sur 250 cas, il y aura eu en soixante ans 750 millions de morts, soit, en supposant que 1/10.000e seulement ait pu être touché par l'enquête, 250/75.000e, soit 1/300e. Telle paraît devoir être à peu près, parmi les personnes aptes à répondre, la proportion de celles qui ont eu une monition. C'est peu que 1/300e; mais ce n'est plus une quantité négligeable.

3. L'hypothèse d'une coïncidence fortuite devient tout à fait insoutenable quand la monition coïncide exactement, au point de vue du temps, avec l'événement. J... a quitté son ami F... alors que F... n'avait qu'une très légère indisposition. Or, peu après, dans sa chambre, J... voit nettement l'apparition de F... Il demande l'heure à sa femme : « 9 *heures moins* 12 *minutes*. — *C'est donc à* 9 *heures moins* 12 *minutes*, dit J..., *que F... est mort. Je viens de le voir*. » Or F... est mort entre 8 heures 35 et 9 heures du soir. Admettons 8 heures 45 comme moyenne. Nous avons l'exacte concordance de l'heure.

Que J... ait *une* hallucination dans sa vie, et que cette hallucination concorde exactement avec la mort de F... cela peut presque se calculer. La coïncidence est exacte à quinze minutes près. Par conséquent pendant vingt ans, pour J..., à raison de 96 quarts d'heure par jour, et de 365 jours par an, cela fait une probabilité de 1/700.000e pour que cette coïncidence ait existé[1].

N'est-il pas beaucoup plus rationnel de supposer que J..., qui n'est ni mystique, ni sujet aux hallucinations, a eu ce jour-là, à cette

1. Par une autre méthode de calcul C. Flammarion (*Revue spirite*, février 1921, p. 34), est arrivé à une probabilité de $\frac{1}{800.000.000}$ pour le même cas ; mais, que ce soit $\frac{1}{700.000}$ ou $\frac{1}{800.000.000}$; c'est tout à fait la même improbabilité *morale*.

minute précise, une hallucination, *la seule de toute sa vie*, parce qu'une vibration objective a éveillé son pouvoir cryptesthésique ?

4. Mais la principale raison pour laquelle il faut résolument éliminer l'hypothèse du hasard, c'est qu'il y a parfois des détails, si précis, si abondants, qu'on ne peut parler de coïncidence fortuite.

Mad. Escourrou à Paris, voit le portrait de son fils s'animer, avec un œil (l'œil gauche) crevé et sanglant, sortant de l'orbite. Or, ce même jour, son fils, capitaine de zouaves, à l'assaut de la Puebla au Mexique, avait l'œil gauche crevé par une balle.

Mad. Green rêve de deux jeunes filles en voiture à un cheval, qui se noient dans un lac, et elle voit deux chapeaux de femme flotter à la surface de l'eau. Au même moment, à l'autre bout du monde, une nièce de Mad. Green, faisant, avec une amie, une promenade dans une voiture à un cheval, se noye dans un lac, et on retrouve les deux corps parce qu'on a vu deux chapeaux flotter à la surface. La probabilité d'une coïncidence fortuite entre ce rêve et la réalité est tellement petite, qu'elle équivaut à la certitude morale qu'il ne s'agit pas du hasard.

Ne parlons pas de la certitude mathématique. Celle-là, on ne l'a jamais. Il n'est pas certain qu'en jetant au hasard toutes les lettres de l'alphabet, celles-ci ne vont pas s'assembler pour former le commencement de l'Iliade. Cette combinaison existe parmi toutes les combinaisons possibles, mais tout de même personne ne va supposer, si l'Iliade est formée ainsi, qu'il y a eu là un effet du hasard.

5. Dans un petit nombre de cas, il y a eu, à n'en pas douter, des phénomènes objectifs accompagnant la monition. L'hypothèse du hasard devient alors plus insoutenable encore.

Mad. Bettany voit dans sa chambre une vieille femme avec un long manteau, accroupie par terre. M. Bettany voit aussi la même forme. Et ils reconnaissent que c'est Mad. X... Est-il possible qu'il n'y a pas eu là un phénomène extérieur ? Est-il vraisemblable que ce phénomène extérieur ne soit pas lié à la mort de Mad. X..., mort qui a eu lieu au même moment ?

6. Nous avons fait appel tout à l'heure au calcul des probabilités.

Mais ce calcul, déjà assez décevant quand il s'agit de données mathématiques abstraites, devient absolument illusoire quand interviennent les éléments complexes et confus qui entourent une monition. Alors il faut recourir au bon sens plutôt qu'au calcul.

M. Wingfield inscrit sur son carnet : *R. B.*, *W. B.* noms et prénoms de son frère, Richard Baker, William Baker, il note l'heure et la date, et il ajoute sur son carnet : « *God forbid.* » A la même heure, son frère mourait d'un accident de chasse.

Le bon sens le plus élémentaire fera conclure qu'il y a une relation entre les deux événements, et que ce n'est pas un simple hasard qui a fait voir à M. Wingfield l'apparition de son frère.

Si encore ce cas était isolé, à la rigueur on pourrait prétendre que le hasard a pu amener chez un individu normal une hallucination (phénomène extrêmement rare quand on est normal), et que cette hallucination a été précisément le fantôme de son frère, juste au moment où ce frère est mort. C'est énormément invraisemblable ; mais enfin, si ce cas était unique, ou presque unique, on n'en pourrait guère conclure. Or il y en a plusieurs centaines d'analogues, et la répétition de ces mêmes coïncidences fait que décidément on ne peut parler du hasard.

Si, un jour, au jeu de la roulette, sur 100 tirages, la rouge sort 80 fois, c'est assez peu vraisemblable ; pourtant on n'en pourra rien conclure. Mais si, pendant un mois, constamment, sur 100 tirages, la rouge sort toujours à peu près 80 fois, on en devra conclure en toute certitude que la machine est faussée. Dans le cas de la roulette, on peut calculer la probabilité; dans le cas des monitions, on ne peut faire de calculs aussi précis ; mais la conclusion est la même.

En étudiant la lucidité *expérimentale*, nous avons pu démontrer que l'âme humaine a une faculté mystérieuse, et que certains éléments de connaissance parviennent à notre intelligence, autres que les notions dues à nos sens et à nos sensations. Voici que l'étude de la lucidité *accidentelle* conduit à cette même conclusion, et la corrobore avec une force d'évidence incontestable.

Il y a d'autres voies a la connaissance que les voies habituelles. C'est là notre conclusion ferme, aussi solidement établie que les faits les plus certains de la physique, de la chimie et de la mathématique.

§ 3. — *Des conditions dans lesquelles se produisent les monitions.*

Les monitions se produisent dans les conditions les plus variées, et cependant il y a entre elles certains points de ressemblance qu'on constatera en lisant les récits que nous donnons plus loin.

1° En général, pour les monitions visuelles, c'est une forme indécise, vaporeuse, un nuage, qui permet de voir les objets qui sont derrière, quoique dans d'autres cas les objets placés derrière soient *occultés,* tout comme si l'image était un être réel, opaque.

2° Les détails de la figure sont parfois perçus avec une netteté extrême. On distingue les yeux, le nez, les rides, la couleur des cheveux, l'apparence de gaieté ou de tristesse. En un mot tout se passe comme s'il s'agissait d'un être vivant et se mouvant dans le monde réel.

3° Quelquefois la forme parle ; quelquefois il y a phénomène auditif, sans phénomène visuel ; quelquefois — mais rarement — il y a phénomène tactile, de sorte que l'impression de la réalité est absolue, puisque tous les sens contribuent à faire admettre l'extériorisation de l'image. Souvent il y a nette compréhension de ce que la forme a *voulu* dire, sans qu'il y ait perception de telle ou telle parole nettement prononcée. Absolument comme dans un rêve, on *sait* ce qui est dit, sans qu'il y ait souvenir d'une émission verbale particulière ou d'une parole ayant frappé nos sens.

4° La monition a très souvent lieu par un rêve. Alors l'individu, à son réveil, se rappelle les circonstances exactes de son rêve. Souvent aussi son rêve le réveille, sans que l'apparition disparaisse tout de suite. Rarement (comme dans le cas du Dr Orsi), le rêve monitoire se répète plusieurs nuits de suite. Ce rêve arrive souvent dans l'état intermédiaire à la veille et au sommeil (*Borderland*, hallucinations hypnagogiques de Maury).

5° La *recognition* est variable. Souvent la forme est indécise, de sorte que le percipient ne peut d'abord être assuré qu'il s'agit de telle ou telle personne. C'est un malaise, une angoisse, une inquiétude vague. D'abord le percipient ne pense pas à telle ou telle personne plus qu'à une autre. Mais peu à peu il précise sa notion, et relie le phénomène visuel constaté à la vision de telle personne

déterminée, sans qu'il l'ait vraiment reconnue. Il sait, il comprend que c'est elle, sans bien savoir pourquoi et comment il le sait,

Cette difficulté dans la recognition est intéressante à constater : car elle semble prouver deux processus intellectuels successifs. C'est d'abord un ébranlement de notre esprit par une vibration quelconque, qui a un sens, mais dont le sens est obscur. Ensuite cette sensation obscure se précise, mais, pour se préciser, c'est-à-dire pour sortir de l'inconscience et pénétrer dans le *moi* conscient, elle a besoin de se manifester sous une forme accessible à notre constitution mentale ; une vision, une audition. Jusque-là nous n'avions pas compris. La recognition s'est produite parce que l'inconscient a pris le moyen d'une hallucination *symbolique* pour révéler un fait au conscient.

Quand la recognition est douteuse, on ne peut plus guère parler de cryptesthésie. Aussi convient-il d'accorder une importance fondamentale à ce que le percipient, avant que le fait réel lui ait été annoncé par les voies normales, ait raconté sa monition formellement à tel ou tel témoin, ou, ce qui vaut mieux encore, qu'il l'ait écrite sur un agenda.

Il ne peut y avoir monition lucide que lorsque la recognition a été nette. Ainsi Mad. Woodham voit une figure devant elle, très distinctement, assez pour que Mad. Woodham s'éveille et dise tout haut, de manière à être entendue de sa sœur qui couchait à côté d'elle : « *Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?* » Le lendemain matin, elle apprend la mort d'une vieille servante qu'elle affectionnait et qui était malade, et alors elle dit tout de suite : « C'est elle que j'ai vue cette nuit ». Mais comme, au moment de l'apparition, elle ne l'avait pas reconnue, le cas n'est pas démonstratif.

Il faut toujours se méfier de la paramnésie, phénomène relativement fréquent, et que le narrateur, malgré toute sa bonne foi, ne peut connaître ; car c'est cette méconnaissance même qui constitue la paramnésie.

6° Les monitions portent en général sur la mort ; souvent aussi sur des maladies, ou sur des accidents graves, parfois sur des événements légers et insignifiants.

Ce ne sont pas moins des monitions. La monition d'un phénomène minuscule est aussi intéressante que la monition d'une mort

ou d'un cataclysme, car dans maintes circonstances les monitions de petits faits sont accompagnées de détails précis qui rendent la cryptesthésie évidente. Par exemple M... voit sa femme causer avec un mendiant qui tient un balai. La monition en soi est tout à fait insignifiante. Elle prend un grand intérêt par l'abondance et la précision des détails.

7° Il n'y a pas de rapport nécessaire entre la vivacité de l'hallucination (ou du rêve) et la précision de la monition. Souvent même il n'y a rien ou presque rien ; c'est comme une vision interne, très légère, très fugitive, mais qui révèle cependant un détail de majeure importance. Quelquefois au contraire la vision est très vivante, perçue avec une intensité extrême, et cependant, au point de vue de la cryptesthésie, on ne peut en tirer grand parti. Ce contraste apparaît bien dans le rêve. Que de rêves très animés, ayant toute l'apparence de la réalité, qui cependant ne signifiaient rien, tandis que quelquefois des rêves très passagers ont été monitoires.

8° Le temps de *latence* entre l'événement même et la monition est variable. Fr. Myers suppose, sans méconnaître que c'est une hypothèse, que l'impression télépathique est immédiate, mais que l'impression, restée latente dans l'esprit du sujet, n'émerge dans sa conscience qu'après un certain intervalle, soit comme une vision pendant la veille, soit comme un rêve, soit sous une autre forme. Dans presque tous les cas, dit-il, où un fantôme véridique a *précédé* la mort, c'est qu'il y a eu maladie, et non accident. Et alors, l'agonie avec son coma et ses convulsions, avant qu'il n'y ait arrêt définitif du cœur, c'est-à-dire mort, peut devenir l'origine de la transmission télépathique et par conséquent précéder la mort. Dans les cas d'accident, la vision est presque toujours consécutive à la mort. Myers (p. 273) cite deux cas qui paraissent faire exception à la règle ; mais, dans un de ces cas, il a pu y avoir prémonition : dans l'autre, comme il s'agissait d'un suicide, Myers suppose que l'agitation mentale du malheureux qui voulait se tuer a suffi pour provoquer le phénomène télépathique.

Si l'on traçait la courbe, selon le temps, de la fréquence des apparitions après la mort, on verrait que leur nombre va en

1. *Phant. of the Living*, 1re édit., I, 952.

décroissant rapidement, pour devenir presque nul au bout de quelques jours.

Peut-être, quand le fait causal est très proche, le retard est-il moins grand que lorsqu'il est éloigné (?)

M. Warcollier, en analysant les conditions des monitions télépathiques mentionnées par les principales enquêtes, est arrivé à cette statistique.

AGENTS . . .	Hommes.	194	64 p. 100
	Femmes.	106	36 —
PERCIPIENTS .	Hommes.	161	54 —
	Femmes.	139	46 —

De même il a comparé l'état de veille et de sommeil (en assimilant au sommeil l'évanouissement, le coma, l'agonie).

AGENT	PERCIPIENT	NOMBRE DE CAS
Veille.	Veille.	7
Veille.	Sommeil	15
Sommeil.	Veille.	19
Sommeil.	Sommeil	59

Il arrive à cette conclusion, corroborée par ses nombreuses expériences personnelles, que l'état de sommeil, de demi-sommeil (*borderland*) est favorable à la télépathie ou à la clairvoyance.

9° L'apparition visuelle ne se prolonge guère. Généralement, elle disparaît au bout de quelques secondes. C'est tout à fait exceptionnellement qu'elle persiste longtemps, comme dans le cas du matelot Spring, qui a vu, sur son bateau, pendant une tempête, son père (qui venait de mourir en terre ferme) se promener sur le pont à côté de lui pendant deux heures.

10° Il y a des monitions qui sont certainement objectives. Ce sont celles qui sont collectives. Alors il est très difficile, sinon impossible, d'admettre qu'il n'y a pas eu quelque phénomène extérieur, analogue aux phénomènes extérieurs habituels, d'ordre mécanique, qui ébranlent nos sens normaux.

M. Lemonnier, pharmacien à Rennes, entend un bruit violent à sa porte. Le bruit se répète trois fois. Il se lève et ne voit rien. Dans une autre maison, M. Nivot, ami de M. Lemonnier, entend au même moment à sa porte un bruit violent qui le réveille. Et tous deux

pensent à la mort d'un de leurs amis qui, en effet, mourait en ce moment. Est-il admissible que M. Lemonnier et M. Nivot aient eu en ces deux points différents de la ville l'un et l'autre une hallucination ? N'est-il pas probable que, si d'autres personnes avaient été là, elles eussent entendu les mêmes bruits.

Le fils de Lady X..., âgé de douze ans, voit (et sa mère la voit aussi) une forme qui traverse la chambre, et il dit : « *Maman, c'est le major* ». — J'ai cité le cas de Mad. Téléchoff et de son chien *Moustache,* et de ses cinq enfants. — M. et Mad. Bettany ont vu une vieille femme dans leur chambre. — Mad. Paget et ses deux filles ont entendu les pas d'Arthur dans le corridor. — Le colonel Wynyard, et M. Sherbrooke ont vu passer M. Wynyard. — M. Weld et sa fille ont vu marcher dans une avenue Philippe Weld, qui venait de mourir. — La mère et les sœurs du Colonel Aylesbury ont entendu la voix de M. Aylesbury. — M. et Mad. L... ont entendu, tous les deux, la voix de leur fils. — M. Done et Rosie se sont entendus appeler par Mad. Eustance, chacun successivement, par son nom ; mais il ne paraît pas que Done ait entendu appeler Rosie, ni que Rosie ait entendu appeler « *Uncle, Uncle* ».

Tout de même, malgré l'apparence, on ne peut pas admettre qu'il y a eu, dans tous ces cas d'hallucination collective, un phénomène extérieur de l'ordre des phénomènes extérieurs connus, puisque l'hallucination a été différente.

10° Presque toujours, en toute certitude, la monition a été absolument subjective. M. K... du *Royal Military College*, voit dans la campagne une femme qu'on transporte, mais il est seul à la voir. L'ami qui l'accompagne ne voit rien. — Mad. Taunton voit au théâtre, entre l'orchestre et elle, la forme de son oncle. M. Taunton, qui était à côté d'elle, ne voit rien, et lui dit : « *Qu'avez-vous ?* » — M. B... prenait le thé avec son fils et sa belle-fille, il voit une figure à la fenêtre, mais ni son fils ni sa belle-fille ne la voient. — Miss Stella voit un jeune garçon entrer ; elle lui parle, lui offre un manteau ; le Dr G... qui arrive à ce moment, s'étonne, et lui dit : « *A qui parlez-vous ?* — » Kate Shermann voit le fantôme de son frère, elle en parle à sa sœur qui repose à côté d'elle, mais Elisabeth Shermann ne voit rien.

Très souvent le percipient interroge les gens de la maison pour

savoir s'ils ont vu entrer ou sortir quelqu'un; mais en général, presque sans exception, rien n'a été vu.

Et cependant dans ces divers cas l'apparition a revêtu toutes les apparences de la réalité.

Les cas d'apparition véridique uniquement subjective sont tellement fréquents que, si l'on ne tenait pas compte des matérialisations expérimentales, on pourrait presque conclure que toutes les monitions sont subjectives. Mais encore une fois il faut bien s'entendre sur le mot *subjectif*. C'est ce que je vais chercher à expliquer dans le chapitre suivant.

§ 4. — *De la forme symbolique que prennent les monitions.*

Du moment que le percipient a notion d'un fait, connaissance d'un phénomène que les sens normaux ne peuvent lui révéler, il faut, de toute nécessité, qu'une vibration extérieure se soit produite, qui touche son intelligence. Par conséquent, il est possible que cette vibration se soit communiquée à d'autres qu'à lui, et alors qu'une personne, autre que lui, ait éprouvé aussi cette monition. C'est ainsi peut-être que se peuvent expliquer certaines monitions collectives (mais non pas toutes). M. Done entend une voix qui crie : « *Uncle! Uncle!* » et au même moment Rosy entend une voix qui dit : « *Rosy! Rosy* ». Il semble que l'appel, entendu par deux personnes à la fois, se soit produit par un symbole différent chez l'oncle Done et chez Rosy.

Ce qui domine l'histoire de toutes les monitions, c'est la tendance au symbole. Nous nous mouvons, même à l'état normal, comme l'a dit un grand poète, dans une forêt de symboles. Et les cryptesthésies deviennent symboliques pour émouvoir notre conscience. Tout se passe comme si, pour se faire comprendre de notre intelligence, ces monitions, d'origine intellectuelle assurément, avaient besoin de s'adapter à notre intelligence même. Elles se dramatisent, et il est impossible de ne pas admirer la fécondité de ces inventions dramatiques, — car ce sont certainement des inventions — qui aboutissent finalement à une monition déterminée.

E. Bozzano, le psychologue à qui sont dues tant d'études péné-

trantes et sagaces sur les divers points de la métapsychique, a insisté sur la forme symbolique des cryptesthésies. Ainsi Mrs Thompson, dont la force cryptesthésique est tout à fait remarquable, au lieu de dire *Merrifield*, dit *Merri mann*, *Merri thought*, *Happy field*[1].

J'ai raconté la curieuse histoire de Mad. X... qui, étant seule chez elle, dans une expérience de lucidité, cherchait à deviner le nom de la personne qui causait avec moi. Elle voit une forme humaine bien caractérisée, qui prend le nom de Henri. Mais en même temps, devant sa porte, se tenait un héraut d'armes, avec hallebarde, souliers à rubans et tricorne galonné, empêchant les autres esprits de venir dans la chambre ; car ils se précipitaient pour entrer, et il ne fallait pas qu'une confusion s'établît entre eux et Henri[2].

Mad. A... m'a raconté qu'en rêve, une nuit, elle entend sonner à la porte. La femme de chambre entre, effarée, et lui dit : « *Madame, c'est la Mort* ». Alors Mad. A... se dit qu'on ne peut pas faire attendre la Mort, et soudain elle se trouve en présence d'un cercueil. Dans ce cercueil, elle reconnaît Mad. Gaston Tissandier, dont elle ignorait la mort récente.

Jean-Jules Bigard rêve qu'il est mort, et qu'un employé de mairie lui montre son acte de décès ; ce qui le fait rire. Cette même nuit était blessé mortellement le soldat Jean-Jules Bigard, son oncle.

Le Rév. Mark Hill voit un homme qui se jette sur lui, avec tant de violence que M. Mark Hill, effrayé, prend un verre sur la table et le jette à la tête du fantôme.

Emma Burger voit entrer son fiancé dans sa chambre. La porte s'ouvre et se ferme.

Longet, professeur de physiologie à la Faculté de Médecine de Paris, a vu en rêve son ami Cloquet, qui venait de mourir sans que Longet le sût, entrer dans sa chambre, jeter ses livres sur le plancher, et dire : « *Maintenant, je n'ai plus besoin de rien !* »

M. Weld voit son fils Philippe se promener sur la route avec deux autres personnes (imaginaires).

1. *A. S. P.*, 1907, 638.

2. Ch. Richet, *Discours présidentiel à la Soc. f. Psych. Res.*, 6 février 1905, *P. S. P. R.*, fasc. 4. Le nom de Henri a été dit exactement, avec une probabilité (calculée) de 1/20e.

Miss Barr voit une main qui agite le rideau de son lit : cette main porte une bague qu'elle reconnaît pour être la bague de son cousin, le capitaine X... qui au même moment, mourait accidentellement au Canada[1].

M. Brighton, étant dans sa cabine, fait un rêve très compliqué. Il voit deux fantômes qui sont suspendus près du tuyau de la cheminée, qui descendent sur les cordes qui retenaient les amarres du bateau. Ces deux fantômes émettent des sons musicaux qui se changent en cris de triomphe quand les deux ombres s'aperçoivent qu'elles ont détaché le bateau. Alors celui-ci va à la dérive, est pris par des tourbillons. M. Brighton se réveille, saute de sa couchette, et monte sur le pont. La nuit était calme, mais l'amarre qui retenait le bateau était déchirée. A grand'peine, M. Brighton et son camarade purent trouver d'autres cordes, et éviter ainsi un grave danger[2].

C'est un bel exemple de rêve symbolique ; mais il est difficile d'y voir là quelque cryptesthésie. C'est très probablement la notion inconsciente du danger qui est arrivée à la conscience de M. Brighton, sous cette forme pittoresque et dramatique.

Tout aussi symbolique est le dîner rêvé par Mad. B... dîner où tout le monde cause, sauf l'oncle A... qui reste muet. A ce moment l'oncle A... venait de mourir. Or Mad. B... qui faisait ce rêve, ignorait la mort de l'oncle A... Elle ne l'a compris que parce qu'à ce dîner l'oncle A... *seul ne parlait pas*[3].

Mad. J. Adam voit l'image de sa grand-mère qui, pour lui apprendre qu'elle est bien morte, lui montre ses yeux dont les orbites sont vides[4].

Les exemples de symbolisme, recueillis par Bozzano, sont admirables, et témoignent de la fécondité de l'intelligence inconsciente, certainement plus riche que l'intelligence normale pour l'imagination des détails. D'ailleurs la forme imaginative, créatrice du rêve, est, comme on sait, d'une variété infinie.

1. *Ph. of the L.*, p. 416.
2. Fr. Myers, *P. S. P. R.*, VIII, 401.
3. *A. S. P.*, XVII, 728.
4. Bozzano, *Symbolisme et Phénomènes métapsychiques*, *A. S. P.*, 1907, XVII, 716.

Mad. Johnson, toutes les fois qu'elle a un souci, voit des mouches l'assaillir qui surgissent d'en bas et volent contre son visage. L'illusion est complète, et elle ne sépare pas ces mouches imaginaires de la réalité.

Mad. Wilve, femme du Dr Wilve, voit un cheval blanc et un cheval noir galoper dans les champs en traînant une voiture dans laquelle Mad. Wilve reconnaît quelqu'un à qui doit arriver un accident grave.

Très fréquemment l'idée de mort se présente sous la forme de cercueils.

Mad. A... voit en rêve sa mère arriver avec trois bouquets ; elle veut en prendre un (le second) ; mais il tombe, et Mad. A..., qui a trois frères, pense au second de ses frères. En effet, ce jeune homme mourait quelque temps après.

Un cas invraisemblable de symbolisme a été rapporté par Flammarion[1]. Mad. Maréchal à Paris, voit, dans un demi-rêve cauchemar, un spectre qui lui dit en lui serrant le bras : « *Il faut que de ton mari ou de ta fille l'un des deux meure. Choisis* ». Moment d'angoisse affreuse. Elle se décide (mentalement) à accepter le sacrifice de son mari pour sauver sa fille. Cinq jours après, M. Maréchal, qui n'était, en apparence, nullement malade, meurt. « J'ai interrogé séparément sur ce sujet Mad. Maréchal et sa fille, dit Flammarion, et pour moi l'authenticité de cette étrange histoire ne fait pas de doute? »

Mad. Wickham, un soir, en se déshabillant, sent une main se poser sur sa tête et sur son cou ; une bouche froide et glacée frôle la sienne, et elle entend une voix qui lui dit : « *Adieu ! adieu !* ». — M. Bard voit Mad. Fréville se promener dans le cimetière. — M. Jones voit un cercueil, et, dans ce cercueil, l'image de sa sœur. — Mad. Beaugrand entend un bruit effroyable de tempête au moment où son mari périssait dans un naufrage. — M. T... aperçoit l'image d'une tombe où est inscrit le nom de son ami... — Le lieutenant V... rêve que son ami le lieutenant L... est tombé dans un trou d'obus, entouré d'ennemis, et appelle au secours. — Mad. Paget entend le pas lourd de son domestique dans le corridor, s'arrêter à l'endroit où il y a un bec de gaz à éteindre. — Mad. Mattews voit

1. *La mort et son mystère*, p. 95.

Suzanne qui relève les couvertures de son lit, et se couche à côté d'elle. — Le fantôme du père de Sings se promène sur le pont du navire, touche son fils à l'épaule, et lui dit : « *Gare à ton gouvernail, Joë.* — M. Noell entend sa sœur qui l'appelle d'une voix plaintive, et lui dit : « *Viens, Louis, viens donc !* »

Or toutes ces images étaient des monitions ; car elles correspondaient à des morts, à des événements, que le percipient ne pouvait pas connaître par la voie normale.

Il est bien vraisemblable, — et même presque certain — qu'en toutes ces circonstances des faits objectifs extérieurs, mécaniquement et physiquement analogues à l'image hallucinatoire, ne se sont pas produits, que, s'il y avait eu des plaques photographiques, des microphones, des balances, des phonographes, il n'y aurait pas eu d'inscription graphique. La monition — dont le processus nous est radicalement inconnu — s'est traduite pour le percipient par un symbole. Et qui dit symbole, dit le contraire de la réalité. *Il correspond à une réalité : il n'est pas la réalité même.*

Ce qui semble prouver que dans la plupart des cas l'hallucination est symbolique, c'est que, lorsqu'il s'agit d'un phénomène visuel, le fantôme n'est pas nu, mais habillé. Il a tels ou tels vêtements, habituels ou inhabituels. Il ouvre une porte et la referme. Il enlève les couvertures du lit. S'il s'agissait de matérialisations, il faudrait donc admettre la matérialisation simultanée d'étoffes, de vêtements, d'objets divers, apparaissant en même temps que le fantôme. Certes cela est possible, comme l'indiquent les matérialisations expérimentales. Tout de même il est plus simple d'admettre qu'il n'y a pas de matérialisation d'étoffes ou d'objets, et que tout se passe dans l'esprit du percipient. Il me semble évident que la plupart des monitions sont uniquement subjectives. Je n'oserais dire qu'elles le sont toutes, mais les monitions nettement objectives sont rares, ou du moins l'objectivation ne se présente pas sous la forme d'une objectivation ordinaire, mécanique, lumineuse, thermique.

Même lorsque en apparence l'objectivité est complète, on peut encore en douter.

Quelques minutes après la mort de Mad. L... toutes les personnes qui étaient dans la chambre mortuaire (sauf Miss H...), c'est-à-dire

Eliza W..., Charlotte et le Dr G... qui avait donné des soins à la mourante, entendirent pendant quelques secondes des voix de femmes, trois voix, une musique extrêmement douce, comme une harpe éolienne. Même Eliza W..., crut entendre des paroles : « *The strife is over, the battle done* ». Deux personnes qui étaient sorties de la chambre y rentrèrent pour entendre cette musique. La nuit était parfaitement calme; il n'y avait personne dehors.

Et cependant les phénomènes ont été certainement subjectifs, d'abord parce que M. L... qui était présent, n'a rien entendu, et ensuite parce que les différentes personnes qui ont entendu ces chants, se les sont représentés chacun d'une manière différente[1].

C'est donc là un cas extrêmement intéressant, puisqu'il établit qu'il peut y avoir des hallucinations qui, quoique collectives, gardent cependant un très évident caractère de subjectivité.

Nous n'avons pas séparé les monitions reçues pendant le sommeil, et celles qui ont été reçues à l'état de veille. En effet, il y a une série d'états intermédiaires (*borderland*) entre la veille et le sommeil, des transitions nuancées, qui ne permettent guère de classer résolument toutes les monitions dans l'un ou l'autre groupe. Bien souvent elles commencent dans le sommeil, et s'achèvent pendant la veille ; quelquefois, mais plus rarement, c'est l'inverse. Parfois le percipient est pris d'une sorte d'effarement et de stupeur qui se rapprochent singulièrement du sommeil.

Même lorsque le percipient reste éveillé, la vision prend nettement le caractère d'un rêve. Alors c'est le même état de *crédulité*, suivant l'heureuse expression d'A. de Rochas : l'absence d'étonnement, l'acceptation des choses les plus imprévues. En effet, il n'y a guère qu'une seule différence entre l'état mental d'un individu qui rêve, et celui d'un individu qui veille; c'est que l'individu endormi ne peut pas arrêter son attention sur les objets réels qui l'entourent. Il est transporté dans un monde imaginaire, et il ne corrige pas, par des sensations précises, les divagations de sa pensée. C'est cette absence de correction qui constitue essentiellement l'état de rêve. On ne sait plus où on est. On n'est pas rappelé à la réalité concrète par les énergies mécaniques et physiques du monde

1. *Phant. of the Living*, I, 446.

ambiant. L'attention ne peut se fixer, et il n'y a plus de volonté directrice. Tel est à peu près l'état mental des individus qui reçoivent une monition.

Pour la plupart des monitions, ne pas supposer qu'elles sont subjectives, c'est aussi insensé que de supposer que, dans nos rêves, les images qui nous apparaissent ne sont pas uniquement subjectives. Si nous voyons en rêve un enterrement, un cercueil, et, dans ce cercueil, notre frère, il serait démesurément absurde de supposer qu'un cercueil a été apporté dans notre chambre avec le corps de notre frère dans le cercueil. Pourquoi en serait-il autrement dans l'hallucination véridique ? On rêve tout éveillé. Voilà tout. Et ce n'est pas une raison suffisante pour croire à un phénomène objectif que de dire : « *Mais j'étais éveillé.* » Comme si la construction d'un rêve devait être impossible parce qu'on se croit éveillé.

Qu'elles se produisent dans le sommeil, dans l'état intermédiaire, ou dans la veille, les monitions ont toujours le même caractère symbolique. En eux-mêmes, les détails de la vision n'ont pas plus d'importance que les détails bizarres, multiples, extraordinairement fantaisistes, qui accompagnent en général tous nos rêves. Pourtant les narrateurs ont absolument raison d'insister sur ces détails ; car, à côté du fait principal, de l'essentielle monition, il y a des faits accessoires, souvent très exacts, qui permettent de préciser le phénomène. Dans ce singulier mélange de réalités et de constructions imaginaires, la lucidité va s'exercer, non seulement sur le fait essentiel, mais aussi, et quelquefois avec une curieuse prédilection, sur les circonstances extérieures accessoires. Donc dans un récit il ne faut rien omettre, car on risquerait de passer sous silence ce qui est le plus intéressant. Et cela s'applique aussi bien au rêve qu'à l'état de veille.

Ne soyons donc pas surpris de la forme symbolique de beaucoup de ces monitions, et n'attachons pas une valeur démesurée à la forme de ces divers symboles. Ce qui importe, c'est la lucidité, c'est-à-dire la perception (cryptesthésique) d'un phénomène vrai, phénomène que notre imagination agrémente de détails tantôt exacts, tantôt fantaisistes. Et je ne pense pas qu'il y ait de meilleure expression pour définir ces monitions à forme hallucinatoire que de les appeler *des rêves qu'on fait tout éveillé.*

F. — *De l'hypothèse télépathique dans les monitions.*

Quoique les auteurs des *Phantasms of Living*, dans leur admirable ouvrage, considèrent les monitions comme étant des cas de télépathie, et tendent à admettre que très souvent, sinon toujours, il y a eu de la part de l'agent comme un effort pour faire parvenir sa pensée au percipient, je suis loin de considérer cette hypothèse comme la plus rationnelle (car bien évidemment on ne peut en parler que comme d'une hypothèse).

On trouve tout simple de dire : « la pensée de A... se transmet à la pensée de B... ».

Mais, comme je l'ai indiqué plus haut, à maintes reprises, cette proposition n'est pas simple du tout. Alors, dans l'état d'ignorance où nous sommes des lois et des causes, je préfère une autre hypothèse qui ne préjuge rien, et je me contenterai de dire — car notre pauvre science ne peut guère aller plus loin — B..., par un phénomène qui m'est inconnu, sait ce que A... a pensé, mais il sait bien davantage. Il sait ce qu'a pensé A..., certes, mais c'est parce que la pensée de A... *est;* en effet il peut savoir ce que nul ne sait : *il sait ce qui est.*

Je dis à Stella : « *Dites-moi le nom de deux servantes qui étaient auprès de moi dans mon enfance.* » Elle me répond (mais seulement le lendemain) Mélanie. Or je ne pensais absolument pas à Mélanie. Pendant plus de cinquante-cinq ans, son nom ne s'est pas présenté à ma mémoire. N'est-il pas plus simple de supposer que Stella a dit la réalité, la vérité, plutôt que d'admettre qu'elle a lu une de mes pensées les plus inconscientes, et pénétré un souvenir refoulé dans le coin le plus obscur de ma mémoire[1] ?

Quand Mad. Green aperçoit deux femmes qui, en Australie, se noient, il est vraisemblable que ces jeunes filles qui n'étaient jamais venues en Angleterre, et qui ne connaissaient pas Mad. Green, tante de l'une d'elles, aient pensé à Mad. Green avec une telle force que cette vibration a pu faire 20.000 kilomètres : au lieu d'aller émouvoir leurs parents qui étaient tout proches. Mad. Fréville ne connaissait pas M. Bard, ou à peine. M. Phibbs voit son chien *Fox* mor-

1. Pour être exact, il s'agissait, dans mon idée, de deux autres servantes : Dorothée et Louise. Je ne pensais aucunement à la troisième, qui était Mélanie.

tellement blessé au pied d'un mur. Il est beaucoup plus raisonnable de supposer que c'est la notion de ce fait qui a frappé son esprit, au lieu d'admettre que l'âme de *Fox* a été ébranler le cerveau de M. Phibbs.

Finalement, la lucidité accidentelle, qui se traduit par des monitions, nous conduit à la conclusion que nous avait apportée la lucidité expérimentale, à savoir qu'il y a des procédés de connaissance, pour l'intelligence, qui sont différents de nos procédés de connaissance habituels.

Il est possible qu'il y ait dans certaines familles une aptitude héréditaire à la lucidité. Le Dr Ludwig [1] en cite un cas assez intéressant, deux frères et deux sœurs, ayant eu tous les quatre des phénomènes de cryptesthésie assez nets.

M. Emile Laurent [1] a insisté avec raison sur certains caractères généraux des monitions, en montrant qu'elles paraissent s'arrêter dès que la monition a été comprise. Il semble que l'effet choisi par le manifestant, ait été précisément celui qui avait le moins de chances de passer inaperçu, étant le plus susceptible d'éveiller l'attention. On est tenté d'admettre qu'une sorte de choix a été fait, parmi les manifestations possibles, de celle qui ne pouvait résulter de causes vulgaires. M. Laurent en conclut que les monitions sont intelligentes. Cette conclusion paraît nécessaire. Mais il ne s'ensuit pas du tout que l'intelligence produisant la monition ne soit pas celle du percipient lui-même. Tout de même, on est forcé de supposer, au moins provisoirement, que les monitions, quelle que soit l'hypothèse qu'on adopte sur leur origine, le plus souvent sont *choisies* et *bien choisies*.

Ajoutons : 1° qu'elles sont symboliques ; 2° qu'elles font dans la mémoire du percipient une impression tellement forte qu'il en garde tous les détails présents à l'esprit pendant longtemps ; 3° qu'elles ne provoquent pas la prodigieuse frayeur qu'on pourrait supposer.

On ne peut mentionner les histoires légendaires (et peu vraisemblables des rêves monitoires historiques.

Il paraît que Sophocle, le grand poète, eut un rêve cryptesthé-

1. *Telepathische Veranlagung* (*Psychische Studien*, XLVII, 1920, 456).
2. *Remarques sur les manifestations télépathiques*, *A. S. P.*, 1907, XVII, 161-176.

sique, Hercule lui apparut, et lui indiqua où était une couronne d'or qui avait été dérobée. Une récompense considérable était réservée à celui qui saurait la découvrir, et Sophocle obtint cette récompense[1].

Une monition célèbre de Swedenborg attira l'attention de Kant[1]. Mad. Martiville, veuve de l'ambassadeur de Hollande, à Stockholm fut sommée par un orfèvre de payer une certaine somme d'argent (achat fait par le mari défunt). Mad. Martiville, convaincue que cette somme avait été payée, a la pensée étrange de demander à Swedenborg s'il ne pourrait pas, en conversant avec son mari décédé, savoir la vérité relative à cet achat. Trois jours après Swedenborg, sans rien expliquer quant à l'origine de sa connaissance, alla trouver Mad. Martiville et lui dit que la somme avait été payée et que le reçu se trouvait dans tel tiroir, de tel meuble, de telle chambre. Ce qui était exact.

De tous ces faits, nouveaux ou anciens, nous conclurons, une fois de plus.

Il existe dans la nature des vibrations inconnues qui émeuvent l'intelligence humaine, et qui lui révèlent des faits que les sens sont impuissants à lui faire connaître.

Si l'on admet la télépathie, il n'y a qu'un mot à modifier à cette proposition. Il suffira de dire *vibrations de la pensée humaine,* au lieu de dire vibrations inconnues. Mais c'est restreindre singulièrement la cryptesthésie, et par conséquent la dénaturer, que de la limiter aux vibrations de la pensée humaine.

§ 5. — *De la fréquence des monitions.*

Les faits de monitions sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit. Quand on vient à en parler avec quelqu'un qui affecte d'être sceptique, il répond le plus souvent : « Je pourrais vous citer un fait de cet ordre, qui m'est personnel, et qui est bien singulier ». Et ce fait singulier, qui lui paraît probant, il l'accepte volontiers;

1. Freudenberg. *Ein Hellseher im Klassischen Alterthum* (*Psychische Studien*, XLVII, 1920, 495).

2. Voy. Oliver Lodge, *La survivance humaine*, trad. fr., 98.

il le raconte avec une naïve complaisance ; mais pourtant, dans son enfantine inconséquence, il se refuse à admettre d'autres faits, plus probants sans doute, qui ne viennent pas de lui.

Je ne crains pas de dire que, dans presque chaque famille sans exception, on pourrait recueillir des récits plus ou moins bons de télépathie. Si on ne les livre pas à la publicité, c'est d'abord parce qu'ils sont assez peu probants (et alors on a tout à fait raison de ne pas en encombrer la littérature), ensuite parce qu'on craint le ridicule, et surtout parce qu'on ne veut pas faire le petit effort qui consisterait à entourer de documents précis, de dates, de chiffres, de lettres, de papiers officiels, un fait qui, simplement raconté, et dépourvu de documents, ne possède pas grande valeur.

Les monitions se produisent à peu près indépendamment de l'âge et du sexe. Elles ont lieu le jour peut-être un peu moins souvent que la nuit, au début du sommeil, ou au moment du rêve.

Surtout soyons persuadés que c'est un phénomène psychologique plus commun qu'on ne le croit en général. Dès qu'on n'aura plus peur d'être pris pour un visionnaire parce qu'on a eu une monition, les cas vont se multiplier. Il serait fou de les attribuer soit à une fraude colossale se répétant depuis cinquante ans dans tout pays, soit à une série d'illusions grossières. Il serait tout aussi déraisonnable de considérer tous ces cas comme fortuits. La multiplicité, l'invraisemblance, la précision de quelques détails interdit cette conclusion.

Nous sommes donc en présence d'un phénomène inexpliqué, mais connu. N'est-ce pas le caractère de la plupart des faits de la science ? De fait, dès qu'on vient nous signaler quelque nouveau cas de monition, nous pouvons presque toujours lui trouver une analogie avec les cas classés. De même que, si un botaniste rapporte dans sa boîte quelques plantes qu'il vient de recueillir, il pourra toujours rattacher ces plantes à des espèces connues. Voilà ce qui constitue le caractère scientifique d'une connaissance.

Grâce à l'expérimentation nous avons eu la preuve irréprochable de la cryptesthésie. Grâce à l'observation, par d'autres méthodes, différentes, mais presque aussi certaines, la même preuve nous est apportée aussi.

Pour qu'on puisse se rendre compte de l'intérêt de ces monitions,

j'en ai réuni dans les pages qui vont suivre un assez grand nombre. Que la lecture en soit monotone, ce n'est que trop certain, mais il s'agit ici d'un livre de science, d'une démonstration à faire, et non d'un livre d'agrément.

C'est intentionnellement que nous avons voulu réunir ici beaucoup des nombreux cas de monitions qui ont été dûment constatés. Ils valent en effet, non seulement par leur qualité, mais encore par leur quantité. Il n'est pas possible, il est extrêmement absurde que *tous* ces faits, dont beaucoup sont authentifiés par des enquêtes et des contre-enquêtes, soient faux, ou erronés. Chaque personne non prévenue qui lira ces témoignages, acquerra la certitude qu'il n'y a ni mensonges, ni exagérations, ni hasards multipliés qui puissent expliquer *toutes* ces monitions.

Les faits que nous donnons proviennent de sources diverses. La principale, la plus abondante, et en même femps la plus justement sévère, est l'enquête conduite par la *Society for psychical Research*. Les savants et consciencieux auteurs des *Phantasms of the Living*, Ed. Gurney, Fr. Myers et Podmore, ont consigné dans ce livre admirable leurs observations. Ils ont été, avec raison, très exigeants pour les témoignages, et n'ont admis, sauf rares exceptions, que les récits faits par le percipient lui-même. De plus, ils ont constamment pris soin, quand il s'agissait d'une monition de mort, de rechercher l'acte officiel indiquant la mort.

L'enquête de la *Society for Psychical Research* peut être considérée comme un modèle de persévérance et de courage. Elle a une précision scientifique que les autres enquêtes ne peuvent guère espérer égaler.

Cette enquête se continue encore aujourd'hui. Les *Proceedings* de la Société contiennent, dans chacun de leurs numéros, des données d'un extrême intérêt, et on ne peut rien faire, même de passable, sans avoir consulté ces documents, et ceux de la société américaine similaire.

Une autre enquête importante, courageuse et scientifique à la fois, a été entreprise par Camille Flammarion dans les *Annales politiques et littéraires*, *le Petit Marseillais* et la *Revue des Revues*. Il y a eu 4.280 réponses : 2.456 ont répondu qu'ils n'avaient pas de phéno-

mènes métapsychiques à conter, 1.824 ont répondu oui. Il a fallu éliminer un assez grand nombre de réponses insignifiantes. Il en reste 786 dont une cinquantaine seulement méritent d'être retenues ; car il faut, comme très sagement l'a décidé la *Society for psychical Research*, éliminer à peu près tous les récits qui ne sont pas de première main. On trouvera ces documents consignés dans un excellent livre de C. Flammarion, livre riche de faits et d'idées, mais parfois trop accueillant pour des récits d'authenticité douteuse.

Dans l'enquête anglaise, il y a eu 5.705 réponses. Sur ces 5.705, il y a eu 590 hallucinations subjectives, et 423 où l'hallucination semble avoir été extériorisée.

Mais de telles statistiques sont inopérantes, car, en général, lorsqu'on n'a rien d'intéressant à dire, on ne répond pas.

La petite enquête que j'ai entreprise au *Bulletin des Armées*, pendant la guerre, m'a amené une centaine de réponses, dont une trentaine sont à retenir ; et parmi ces trente il y en a sept à huit qui sont d'un puissant intérêt. On les trouvera plus loin.

Il faut ajouter à ces documents les faits consignés dans les livres et journaux spéciaux, dans les *Annales des sciences psychiques*, *les Psychische Studien*, *Light*, *Religio-philosophical Journal, Luce e Ombra, Banner of Light, etc.*

L'ensemble est une masse documentaire imposante. Certes, quand on considère isolément chacun de ces récits, on en trouve qui sont imparfaits, et ne fournissent qu'une vague démonstration. Mais c'est la condition même des sciences d'observation, qu'elles ne peuvent jamais atteindre la certitude que donnent les sciences expérimentales, et qu'elles ont besoin d'être multipliées pour autoriser une conclusion.

Si, après avoir lu avec soin les récits que nous donnons ici, on n'ose pas conclure qu'il y a des monitions, c'est-à-dire une relation (dont le mécanisme reste mystérieux) entre tel événement extérieur et notre intelligence, sans que ni nos sens ni notre raison aient pu nous rien faire connaître sur cet événement, alors il faut renoncer à toute science d'observation ou de tradition. Il faut douter qu'il y a des aérolithes, et que Charlemagne a existé.

1. *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, Paris, in-12°, 1900.

En définitive, les monitions (lucidité accidentelle) confirment la lucidité expérimentale, de même que la lucidité expérimentale corrobore très fortement la lucidité accidentelle.

II. — DE QUELQUES MONITIONS NON COLLECTIVES, AUTRES QUE LES MONITIONS DE MORT

L'illustre William James cite et analyse un cas magnifique de cryptesthésie[1].

Une jeune fille, Berthe, disparaît le 31 octobre 1898, à Enfield (New Hampshire). On la recherche activement. Plus de 100 personnes sont envoyées pour explorer les bois et les rivages du lac. On savait qu'elle s'était dirigée vers le pont Shaker ; mais on ne l'avait pas vue au delà. Un scaphandrier avait fait des recherches dans le lac et près du pont, mais n'avait rien pu trouver. Or, dans la nuit du 2 au 3 novembre, Mad. Titus, à Lebanon, qui est à 8 kilomètres d'Enfield, rêve qu'elle voit le corps de Berthe, en un endroit déterminé. Le lendemain matin, elle va sur le pont Shaker, et indique au scaphandrier, très exactement, *à un pouce près*, l'endroit où devait se trouver le corps de Berthe, la tête en bas, dit-elle, et de manière qu'on ne pouvait voir que le caoutchouc d'un de ses pieds. Le scaphandrier, suivant les indications de Mad. Titus, trouva le corps. Le corps était enveloppé dans les branchages, à 6 mètres de fond ; l'eau était très obscure. « Je fus très impressionné, dit le scaphandrier. Les cadavres dans l'eau ne me font pas peur, mais j'avais peur de la femme qui était sur le pont. Comment une femme peut-elle venir de 7 kilomètres pour me dire où est le corps ? Il gisait dans un trou profond, la tête en bas. Il faisait si noir que je ne pouvais rien voir. »

Le Rev. Drake va voir un jour un de ses amis, M. Wilson, dont la fille Jessie était partie pour les Indes depuis quelque temps, et il lui dit : « Je sais que votre fille est arrivée aux Indes, aujourd'hui 5 juin. — Mais c'est impossible, dit M. Wilson, le navire ne doit arriver que vers le 15 juin au plus tôt. — Vous ne croyez pas ce que je dis. Écrivez-le sur votre carnet, et notez la date. » Alors M. Wil-

1. *P. Americ. S. P. R.*, I, 2.

son écrivit sur son carnet : « *Rév. J. Drake et Jessie, 5 juin 1860.* » On n'a guère pu savoir comment M. Drake avait eu *ce rêve, cette vision*, ou, comme il avait l'habitude de le dire, *cette clairvoyance*, qui lui avait donné la certitude.

M. Bachelot, d'Angers, reçoit, du sergent Morin, une petite bague d'aluminium, telle que les soldats artistes en fabriquaient communément à leurs heures de loisir, aux tranchées. Une nuit (nuit du 7 au 8 mars) M. Bachelot est éveillé par une douleur très vive au doigt qui porte cette bague, et éprouve la sensation qu'on serrait son doigt dans un étau. Machinalement, à demi endormi, il la retire, et le lendemain matin croit l'avoir perdue. L'idée qu'il est arrivé malheur à son ami Morin s'empare de son esprit. Il envoie chercher de ses nouvelles, et parle de ses craintes à trois personnes : M. G..., M. S..., et Mad. S... (qui certifient ces détails). Le lendemain il apprend que Morin a été blessé (peu grièvement) dans la nuit du 7 au 8 mars, exactement le 8 mars à 4 heures du matin [1].

L'histoire est curieuse ; mais il n'y a peut-être là qu'une coïncidence.

Dans la nuit du 23 au 24 septembre, Mad. K... écrit à sa mère : « *Que faites-vous tous les trois ? J'espère que vous êtes en bonne santé, quoique j'aie rêvé ces jours-ci que maman s'était cassé la jambe. Pensez un peu !* ». Or, le samedi 23 septembre, la fillette de Mad. K..., âgée de 12 ans, qui était en villégiature chez sa grand-mère, la mère de Mad. K..., s'était cassé le bras. Dans son rêve, Mad. K... parmi de nombreux cauchemars voyait nettement la maison de sa mère, et avait l'impression qu'un accident était arrivé à un des siens [2].

Là encore il s'agit d'un cas bien peu démonstratif, puisque il y a deux fortes erreurs : le bras cassé de la fille, au lieu de la jambe cassée de la mère.

Mad. Claughton a donné un bel exemple de lucidité qui a été contrôlé avec le plus grand soin par Fr. Myers. Nous sommes forcés

1. *Enquête du Bulletin des Armées.*
2. *Enquête du Bulletin des Armées.*

d'abréger beaucoup cet intéressant récit, plus remarquable peut-être comme prémonition que comme monition[1].

Mad. C... demeurait dans une maison (Blake street, n° 6) appartenant à Mad. Appleby. Cette maison était, paraît-il, hantée par la mère de Mad. Appleby, Mad. Blackburn, qui y était morte. Mad. C... y était depuis 5 jours, quand elle voit une forme semblable à celle de Mad. Blackburn : « *Si vous doutez que ce soit moi*, dit le fantôme, *voici la date de mon mariage aux Indes.* » Le fantôme indique alors à Mad. C..., qu'elle devait aller à Maresby, voir la tombe de M. Georges Howard (dont le nom, la date de mariage et la date de décès furent données), qu'on trouverait dans l'église la sépulture de Robert Hart, qu'en arrivant à Maresby on ne lui demanderait pas, à elle, Mad. C..., son billet de chemin de fer, qu'elle logerait chez un homme brun, nommé J. Wright, que la femme de ce Joseph Wright avait un enfant enterré au cimetière, qu'elle trouverait des roses blanches, sur les tombes. En réalité, tout se passa comme Mad. Claughton l'avait prévu.

On notera que jamais Mad. Claughton n'avait entendu parler ni de Maresby, ni d'aucune des personnes mentionnées.

M. Fred. Marks, étant à Newhaven, a vu, dans la journée, alors qu'il s'était endormi sur son lit, son frère, qui était sur un petit bateau à voile, prêt à sombrer dans une tempête. Il vit deux jeunes gens, dont son frère, dans le bateau. L'un des deux essayait de rejeter l'eau, l'autre d'accrocher la voile du mât. Le navire se redressa enfin, et parut aborder au rivage. Or, ce même jour, à 200 milles de là, à Wallingford, sur le lac Oneida, Charles Marks et un sien ami faillirent être noyés dans une tempête terrible, qui les assaillit sur le lac Oneida.

Le Dr Marcel Baudouin, que je connais pour un observateur scrupuleux, a pu (ce qui est rare), *observer* un cas de monition. Étant en visite chez Mad. X..., il la voit tout d'un coup, à 11 heures et demie du matin, pleurer d'abondantes larmes, au milieu d'une conversation banale. Une heure après, on venait chercher Mad. X...

1. Il faut le lire avec soin dans le récit original, *P. S. P. R.*, XI, 547.

pour lui dire que sa sœur était grièvement malade. De fait Mad. Z... la sœur de Mad. X... avait été prise d'une crise aiguë (et mortelle) d'angine de poitrine, à l'heure même où Mad. X... avait eu, en présence du Dr M. B... une crise de larmes inopinées, elle qui ne pleure presque jamais, que jamais le Dr Baudouin n'avait vue pleurer, et qu'il n'a pas vue pleurer depuis[1].

Le capit. M... est frappé, le 27 août 1914, d'une balle en pleine poitrine, et laissé pour mort sur le terrain, vers 23 heures et demie. Or cette nuit, à la même heure, un de ses fils, âgé de quinze ans, qui dormait profondément, se lève, va réveiller sa mère, et lui dit : « *Maman, papa est blessé, mais il n'est pas mort* ».

M. Fryer s'entend appeler par son frère « Rod », avec tant de netteté, qu'il le cherche dans toute la maison. Plusieurs jours après, son frère lui dit qu'en descendant du wagon il est tombé violemment sur le quai, et qu'en tombant il avait crié le nom de son frère : « Rod ! » Les heures correspondent exactement.

Mad. X..., nullement mystique, et n'ayant aucune tendance à croire aux choses dites occultes, voyageant en chemin de fer dans la journée, s'endort un instant, et voit une scène qui lui paraît réelle. Un de ses amis, à cheval, essayant avec son cheval de franchir un petit mur, faisait une chute sans trop de gravité. Or ce fait, que rien d'habituel ne pouvait lui faire connaître, était exact.

Mad. West, en Norvège, attendant son père et sa mère qui voyageaient, rêve qu'elle les voit en un traîneau qui se heurte contre un autre traîneau allant en sens inverse. Mad. West voit son père faire cabrer le cheval qui passe sur lui ; elle s'écrie alors : « *Père, père !* » puis elle se réveille, effrayée, et, quand le matin son père arrive, elle lui raconte son rêve : « *Vous n'êtes donc pas blessé? J'ai vu le cheval se cabrer ! mais je n'ai pu voir si vous étiez blessé ou non* ». En réalité, M. Cowes, père de Mad. West, en descendant rapidement une pente, croisait une carriole, et, pour ne pas la heurter, faisait cabrer le cheval qui se renversa. M. Cowes fils, qui suivait, fut fort

1. *A. S. P.*, 1900, X, 129.

inquiet, et il ne se rassura que lorsqu'il eut vu son père sans blessures.

A l'hôpital de Munich[1] un soldat aviateur, retenu à l'hôpital pour une affection pulmonaire, se réveille au milieu de la nuit, dans la cour ; il a eu un accès de somnambulisme, et il a rêvé qu'il a, en avion, volé jusqu'à Schleisheim, qu'il a vu là une sentinelle, son ami N..., qui s'est mis à trembler de peur. « *Ne me reconnais-tu pas ?* » dit alors A... « *Ah! c'est toi,* dit N..., *que viens-tu faire ici ?* » Le lendemain matin, A..., persuadé qu'il y a quelque chose de réel dans son rêve, écrit à N... pour le lui raconter. En même temps, comme l'indique le timbre de la poste, N... écrit à A... pour lui dire qu'étant en sentinelle pendant cette même nuit, il l'a vu, lui a dit : « *C'est toi,* Joseph ? » J'ai entendu distinctement sa voix, ajoute-t-il. Les deux lettres se sont croisées.

Mad. May Lichfield, lisant le soir dans sa chambre, a la sensation soudaine que quelqu'un entre chez elle. Elle ne voit rien, mais sent un long et tendre baiser sur le front. Levant la tête, elle aperçoit son fiancé, debout, derrière sa chaise, et qui se penchait sur elle comme pour l'embrasser encore. Puis tout disparaît ; mais elle a le temps de distinguer tous les traits de sa figure, sa haute taille, ses larges épaules. Ce même jour, loin de là, M. Lichfield, son fiancé, était victime d'un grave accident de cheval, qui ne se termina pas mal ; mais il perdit connaissance, et pendant longtemps fut assez malade. Au moment où l'accident lui arriva, il pensait à May, et disait : « *Ma petite* May, *que je ne meure pas sans te revoir*[1] ».

Mad. Paget à 22 heures descend à la cuisine, et soudain elle voit son frère Miles qui entre et se dirige vers elle pour s'asseoir. Il avait son uniforme de marin, et l'eau brillait sur sa vareuse et sa casquette. Elle supposa que c'était la pluie qui avait mouillé ses vêtements, et s'écria : « Miles, *d'où viens-tu?* » Alors, il répondit avec sa voix habituelle, mais très vite : « *Pour l'amour de Dieu, ne*

1. *Zwei deutsche Professoren gegen die Telepathie, par* S. Clericus (*Psychische Studien,* XLIV, 1917, 350.

2. *Hall. tél.,* tr. fr., 315.

dis pas que je suis ici ». Et il disparut. « J'eus très peur, dit Mad. Paget, et j'écrivis la date sur une feuille de papier, sans en rien dire à personne ». Trois mois plus tard, Miles revint, et raconta à sa sœur qu'il s'était presque noyé dans le port de Melbourne, et qu'on l'avait ramené sans connaissance. Les dates coïncident. Etant donnée la différence de longitude, il y a un retard de 10 heures entre l'accident et l'apparition[1].

Mad. A. Dudlay, de la Comédie Française, a rapporté divers faits de monitions relatives à la guerre, mais les récits sont trop peu détaillés, et n'ont pas de précision suffisante[2].

Le major Kobbé éprouve un jour le désir de visiter le cimetière de Green Wood à six milles de New-York. Or jamais il n'allait au cimetière, ni lui, ni personne de sa famille. Le voyage au cimetière est long et difficile. En arrivant au cimetière il y rencontre son père qui y venait pour une exhumation d'un membre de sa famille. La lettre par laquelle son père lui donnait ce rendez-vous inattendu ne lui était pas parvenue. M. Kobbé est arrivé exactement à l'heure nécessaire[3].

Un cas de monition s'est produit dans une séance de Mad. d'Espérance[1]. Mais il est très complexe, car il y eut en même temps matérialisation.

Le 3 avril 1890, Mad. d'Espérance, écrit automatiquement en grandes lettres, sans savoir pourquoi : « *Svens Stromberg* ». Ni Mad. d'Espérance, ni personne autour d'elle ne connaissaient ce nom. Deux mois après, dans une séance spiritique, à laquelle prenaient part Aksakoff et Boutleroff, il fut dit que Stromberg, né à Jemtland, était mort le 13 mars dans le Wisconsin. Et en même temps, par une photographie (spirite ?) une figure apparut, (?) et le guide de Mad. d'Espérance dit que cette photographie était celle de Strom-

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 317.

2. *Quelques visions véridiques dans le sommeil sur les faits de guerre, A. S. P.*, 1919, XXIX, 13-16.

3. *Hall. tél.*, trad. fr., 90.

4. *Light*, 1905, 43.

BERG, et qu'il était mort, non le 13 mars, mais le 31 mars. Après maintes recherches longues et laborieuses, on arriva à découvrir qu'un certain SVENS ERSSON, né au Jemtland, avait émigré au Canada, et qu'il était mort dans la nuit du 31 mars. La photographie fut identifiée, et il fut prouvé que de New Stockholm, la localité canadienne où il était mort, la nouvelle ne pouvait, même par le télégraphe, être arrivée à Gothenbourg, en Suède, au moment où son nom avait été donné.

BOZZANO estime que ce cas peut être compté parmi les mieux documentés, mais cela nous paraît gravement exagéré.

Voici un cas extrêmement intéressant, car il y eut, ce qui est extrêmement rare, plusieurs apparitions successives qui ont abouti à la même monition.

Miss MINNIE WILSON, âgée de 17 ans, élevée dans un couvent catholique en Belgique, au moment de se mettre à genoux, voit son oncle OLDHAM venir à elle; elle en est extrêmement surprise. L'oncle OLDHAM alors lui dit qu'il fallait prier pour lui, car il s'était tué d'un coup de revolver à cause d'un amour repoussé. Le lendemain il y eut retour de la même vision, et le surlendemain encore. Elle sentait le contact de sa main, mais ne l'entendait pas marcher, ni faire craquer le banc. Quand il disparaissait, c'était en s'effaçant peu à peu. Plus tard elle apprit que son oncle OLDHAM s'était tué d'un coup de revolver par désespoir d'amour [1].

La monition prend quelquefois le caractère absolument net d'une monition, c'est-à-dire d'un avertissement formel.

HYSLOP [2] a authentifié la curieuse histoire de M. MC. CREADY, directeur du *Daily Telegraph* qui, à l'église de Saint-John (N. B.), un dimanche, a une impression extrêmement forte... c'est comme une voix qui lui dit : *Retourne à ton office.* L'ordre était si impérieux que M. MC. CREADY traverse l'église en courant, comme un fou, arrive aux bureaux du journal, devant ses rédacteurs stupéfaits, et ouvre la porte d'une salle voisine; une lampe à pétrole brûlait, à grande

1. *A. S. P.* 1908, XVII, 266.

2. *Am. S. P. R.*. 1907, 487, cité par BOZZANO, *Dei Fenomeni di telestesia. Luce e Ombra*, 1920, XX, 136.

flamme, et versait des torrents de fumée dans la chambre. Toute la chambre et la personne même de M. Mc. Cready ont été absolument couvertes d'une couche épaisse de fumée.

A ce propos et à propos d'autres monitions analogues, Bozzano discute la question de savoir si de tels faits nécessitent l'ingérence d'une intelligence étrangère.

Mad. Tonelli, à Saint-Marin, voit, un soir, alors qu'elle essayait de s'endormir, son fils renversé par une voiture, et semblant agoniser. Alors elle se lève, fait cinq kilomètres sur la route qui conduit à Costa di Borgo, et voit son fils étendu dans un champ au fond d'un ravin dans lequel il avait roulé. Ainsi, malgré l'obscurité et l'orage, malgré son âge, Mad. Tonelli s'était levée au milieu de la nuit, sans avoir aucun sujet normal d'inquiétude, pour faire cette longue route [1].

M. Searle, avocat, était à son bureau, au Temple, lorsqu'il voit tout d'un coup, aussi distinctement que dans un miroir, la figure de sa femme, la tête renversée en arrière, livide et comme morte. Exactement à cette heure-là, sous l'influence d'une vive frayeur, Mad. Searle, qui n'avait jamais eu encore d'évanouissement, s'était évanouie [2].

A Syracuse (N.Y.), M. Lee au milieu de son sommeil se réveille brusquement. Il a vu son père tomber dans l'escalier avec grand bruit. (Le père de M. Lee était évêque à Owa.) Il se lève, éveille sa femme, lui demande si elle a entendu du bruit, regarde l'heure à sa montre (2 heures 45). Or, exactement à cette même heure, à Owa, l'évêque Lee tombait dans son escalier, faisait une chute grave, et mourait quelque temps après.

M. Hunter Watt [3] rêve qu'un plâtre de la Vénus de Milo, relégué dans un coin de son jardin. est tombé, et qu'il a été par la chute décapité, ce qui était exactement le cas.

1. *A. S. P.*, 1905, V, 170.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 229.
3. Fr. Myers, *Human personality*, I, 379.

Mad. Severn, à 7 heures du matin, se réveille en sursaut. Elle croit sentir qu'elle a reçu un coup violent sur la bouche, et a éprouvé la sensation que la lèvre a été coupée et qu'elle saigne de la lèvre supérieure. Elle y porte un mouchoir, et s'étonne de ne pas voir de sang. A cette même minute, son mari, qui était sorti de bonne heure pour faire une promenade sur le lac, a été surpris par un coup de vent. La barre du gouvernail est venue le frapper à la lèvre supérieure. Il a par cette blessure perdu beaucoup de sang[1].

Mad. Swithinbank voit son jeune fils (dix ans) debout sur un mur élevé qui est face à la fenêtre. Elle se lève précipitamment pour lui demander pourquoi il a quitté l'école. L'enfant la regarde avec effroi, et disparaît. Mais on ne peut pas le retrouver. Au bout de quelques minutes, un de ses amis de classe le ramène dans un cab, presque évanoui. Il paraît que pendant une dictée, soudain il était tombé en arrière sans connaissance, en s'écriant : « *Maman saura* »[2].

Mad. Richardson, aux Indes, rêve que son mari, major général qui combattait à 150 milles de là, dans la campagne de 1848 (siège de Moultan), est tombé grièvement blessé, et elle entend sa voix disant : « *Otez cette bague de mon doigt et envoyez-la à ma femme* ». A peu près à cette heure, à 21 heures, le général, très grièvement blessé, donnait sa bague au major Lloyd, qui commandait, et lui disait : « *Otez cette bague de mon doigt et envoyez-la à ma femme* ». Le général R... survécut à sa blessure[3].

M. Gigon, intendant militaire[4], était à Aurillac, au café, à faire une partie de cartes avec des amis. Soudain, étreint par une angoisse irrésistible, il se lève brusquement, et écrit à sa femme : « *J'ai entendu un appel pressant, angoissé. Oh ! dis-moi ce que tu as voulu. Est-ce peine ? Est-ce danger ?* » Or, exactement à la même heure, c'est-à-dire à 21 heures, le 22 décembre 1878, la petite fille de M. Gigon,

1. Chevreuil, *Loc. cit.*, 53.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 251.
3. *Hall. tél.*, tr. fr. 144.
4. Flammarion, *Loc. cit.*, 166.

avait été (à Saint- Servan) brûlée très sévèrement par une boule d'eau trop chaude, mise dans le berceau.

Mad. R... écrit le matin sur son carnet au 15 mars : « *nuit de ce jour, mars* 1874 ». Elle a vu près d'elle la tête et les épaules d'un homme se dessinant dans le brouillard comme un nuage. Elle s'écrie alors : « *C'est le capitaine W...* ». Le capitaine, un de ses amis, était alors en Nouvelle-Zélande, et il avait promis à Mad. R... que, s'il venait à mourir, il lui apparaîtrait. Or le moment de cette vision concorde *exactement* avec une chute violente de voiture que fit M. W..., si grave qu'il est resté longtemps sans connaissance, et qu'il fut longtemps avant de se remettre[1].

M. Phibbs, étant à Infracombe, fait entre 22 heures et 22 heures et demie un rêve qui lui montre son chien *Fox* étendu, blessé et mourant au pied d'un mur. Il le dit à sa femme. Or, à ce moment, dans sa maison de Nailsworth, son chien *Fox* était attaqué par deux bull-dogs, mortellement blessé, et tombait au pied d'un mur[2].

M. J. P... voit soudain, en plein jour, pendant qu'il lisait, en se promenant, un sien camarade, Louis, qui tombait à la renverse en pleurant, avec le geste classique des soldats blessés, la main sur le cœur. Il raconte cette vision à sa famille. Quelques jours après, il apprend que Louis, ayant blessé à la chasse son frère, s'était évanoui de terreur en disant : « *Si* Charles *meurt, je me tue* »[3].

M. Martial Lagrange rêve qu'il a un cancer à l'estomac, et qu'il est opéré par le Dr Guinard. Dans cette même nuit, le Dr Guinard (chirurgien des hôpitaux), ne pouvant dormir à cause d'une névralgie dentaire intense, passe la nuit à travailler un mémoire sur le traitement chirurgical du cancer de l'estomac, et naturellement il pense aussi à aller rendre visite à M. Martial Lagrange, qui n'était cependant pas son dentiste habituel. Dès qu'il entra dans le cabinet de M. Lagrange, celui-ci lui dit : « *J'ai rêvé de vous cette*

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 184.
2. *A. S. P.*, 1905, XV, 428.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 155.

nuit; j'avais un cancer de l'estomac, et vous alliez m'ouvrir le ventre[1].

M. Haggard[2] fait un rêve très douloureux : il a une sensation d'oppression comme s'il était sur le point de se noyer. Peu à peu le rêve prend une forme plus précise. « Je voyais, dit-il, le bon vieux *Bob* (un chien qu'il affectionnait beaucoup) étendu entre les roseaux d'un étang. *Bob*, s'efforçant de me parler et ne parvenant pas à se faire comprendre par la voix, me transmettait l'idée qu'il était en train de mourir. » Au matin, il ne s'inquiéta pas; on avait vu *Bob* en bonne santé la veille; mais, dans la journée, *Bob* ne reparut pas. On constata, quelques jours après, qu'il avait été écrasé par un train en cette nuit du rêve de M. H... et le choc l'avait jeté dans l'étang voisin.

Le comte Nicolas Gomanys, médecin-major dans l'armée grecque, est envoyé à la garnison de Zante. Comme il approche de l'Ile, il entend une voix qui lui dit en italien : « *Va voir Volterra* ». « Cette phrase, dit-il, fut répétée si souvent, que j'en fus comme étourdi et même alarmé, parce que je croyais à une hallucination auditive. Rien ne me faisait penser au nom de Volterra qui habitait Zante, que je n'avais pas vu depuis dix ans, et à qui je n'avais jamais parlé. A l'hôtel, pendant que je défaisais ma malle, la voix ne cessait de me harceler. Soudain on vint me prévenir que M. Volterra était là. Il venait me supplier de le suivre immédiatement. pour donner des soins à son fils qui était très malade[3] ».

Le commandant Grima était allé, avec sa femme, à une soirée nationale à la Sorbonne et au Châtelet (14 juillet 1915). En rentrant, le soir, à Saint-Denis, Mad. Grima s'aperçoit qu'elle a perdu un diamant à Paris. Le lendemain matin, le jeune fils de M. et Mad. Grima dit à sa mère : « *J'ai rêvé cette nuit qu'une petite fille avait trouvé la bague et qu'elle te la rapportait. Tu l'as donc perdue, maman?* » Et en effet, quand M. et Mad. Grima étaient rentrés le soir chez eux, leurs enfants étaient couchés et dormaient.

Mais ce n'est pas là le côté étrange de cette histoire; car peut-

1. *A. S. P.*, 1893, III, 140.
2. *A. S. P.*, 1905, XV, 424.
3. *Hall. tél.*, tr. fr., 306.

être les enfants, à demi endormis, ont-ils pu entendre leurs parents parler de la bague perdue. Trois mois après, par le plus grand des hasards, la bague était retrouvée. C'était une petite fille de douze ans, appartenant à une honorable famille parisienne, qui avait retrouvé la pierre sur les marches de la Sorbonne. Il y a eu donc là en tout cas une prémonition bien extraordinaire[1].

Mad. Bagot, étant à Menton, à la table d'hôte, voit son petit chien *Judy*, qu'elle avait laissé en Angleterre, traverser la salle, et sans réfléchir, elle dit : « *Comment ! Judy est ici* » ! Elle raconte le fait à sa fille malade, et, avec son mari, son autre fille et sa mère, on plaisante sur le fantôme de *Judy*. Cela fut même noté dans le *Diary* de Mad. Bagot. On s'assura qu'il n'y avait pas de chien dans l'hôtel. Or à cette même heure *Judy*, en Angleterre, était mort brusquement, frappé d'un mal soudain (il y a quelque incertitude sur la date)[1].

M. G..., de Boston, voit devant lui, tout à fait vivante, l'image de sa sœur morte depuis quelque temps : il remarque sur la joue droite du fantôme une longue égratignure. Il en parle aussitôt à sa mère qui est stupéfaite et s'évanouit presque de terreur. Or la mère de G..., en ensevelissant sa fille, avait égratigné la figure, et personne au monde ne savait cet incident[2].

M. G. Parent, maire de Wiege, rêve une nuit que le feu est à la ferme de Chevennes. Il fait des efforts impuissants pour y courir, et il assiste, terrifié, à cet incendie où tout s'écroule. Il se lève tout tremblant et raconte le rêve à Mad. Parent. Le lendemain, une partie de la ferme de Chevennes a été détruite par un incendie[3].

Le récit suivant[4] est trop important pour que nous ne donnions pas, sans y rien changer, la lettre qui nous fut écrite par le capitaine V... (14 janvier 1917) *.

« Le 3 septembre 1916, lors de l'attaque du Chemin-Creux (entre Maulpas et Cléry) le sous-lieutenant D... du 13e bataillon de chas-

1. *A. S. P.*, 1895, XV, 434.
2. Cité par Bozzano, *A. S. P.*, 1909, XIX, 322.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 456.
4. *Enquête inédite du Bulletin des Armées.*

seurs alpins, fut atteint par une balle aux deux bras, et quitta la ligne pour aller se faire panser à l'arrière. Le soir, et quinze jours de suite, il manqua à l'appel. On le chercha en vain dans toutes les ambulances. Il fut porté disparu.

« Le 18 septembre 1916, le 13e bataillon revint dans le même secteur où la ligne avait été portée à environ 3 kilomètres en avant. Dans la nuit du 18/19 un ami intime de D..., le sous-lieutenant V..., vit en rêve, dans un trou d'obus, au bord du Chemin Creux, au pied d'un saule, D... agonisant, qui lui reprochait violemment de laisser ainsi mourir sans secours son meilleur ami.

« V..., officier le plus froid du monde, calme, sceptique, était pourtant obsédé par son rêve. Il alla trouver S..., son commandant, qui ne le prit pas au sérieux d'abord, puis, par complaisance, et pour en finir, accorda une courte permission à V... pour faire une enquête dans le Chemin Creux. V... y arrive, et retrouve le cadre de son rêve. Au pied d'un saule, une baguette avec cette étiquette. « *Ici deux soldats français* ». Rien ne pouvait faire soupçonner la présence en cet endroit des restes de D... Pourtant, en fouillant, on découvrit que c'était bien D... qui avait été inhumé là depuis quinze jours environ. Cet étrange fait pourrait être attesté par les officiers du 13e bataillon de chasseurs ; mais ils ont autre chose à faire ».

Le Dr Ollivier (à Huelgoat, Finistère) part à cheval pour voir un malade, dans la campagne, à 20 heures. La nuit est noire. Son cheval bute, M. Ollivier tombe et se casse la clavicule. A ce moment même, (21 heures) Mad. Ollivier, allant se mettre au lit, est prise d'un tremblement nerveux, appelle sa domestique, et lui dit : « *Il est arrivé quelque malheur, mon mari est mort ou blessé*[1] ».

On peut supposer la monition ; mais une coïncidence fortuite est possible, et même vraisemblable.

Un soldat, paysan de la Creuse, raconte en termes très naïfs à M. Raymond Mialaret, qu'un matin sa petite fille, de sept ans, l'a vu en rêve, étendu à terre et ayant du sang au bras gauche. Elle a raconté le rêve à sa mère, qui a dit que c'était un cau-

1. *Hall. tél.*, trad. franç., 78.

chemar. Or cette même nuit le soldat fut blessé au bras gauche [1].

M. Fraser Harris, maître de conférences à Saint-Andrew, étant absent de Londres, va passer son dimanche dans un petit hôtel de famille, quand soudain il aperçoit la façade de sa maison de Londres. Sa femme était devant, sur le pas de la porte et parlait à un ouvrier qui tenait un grand balai dans ses mains. « Ma femme avait l'air très affligé. » M. Harris comprit que cet homme très misérable lui demandait secours. Or, à ce moment précis, Mad. Fraser Harris, à Londres, voyait un malheureux qui cherchait du travail. Il demandait à balayer la neige qui encombrait la rue, et déclarait n'avoir rien à manger ni pour lui, ni pour ses enfants. Plus tard, revenu à Londres, M. F. Harris reconnut que cet individu correspondait en réalité à sa vision[2].

Le lieutenant G..., en secteur aux environs de Reims, n'a pas reçu de lettres de sa femme depuis trois jours. Une nuit, il rêve qu'il la voit étendue sur un lit, pâle et comme morte. Il se réveille en sanglotant et attend des nouvelles avec impatience. Ce n'est que trois jours après qu'il apprend que, la nuit de son rêve, sa femme avait failli périr d'asphyxie et d'incendie. La chambre a été toute noircie, et il a fallu changer les literies. Longtemps Mad. G... s'est ressentie de ce commencement d'asphyxie[3].

Une petite fille de dix ans, à Montluçon, voit en rêve son papa (le lieutenant D..., officier au front) dans le train, venant en permission, et elle ajoute qu'il avait un manteau de caoutchouc (qu'on ne lui connaissait pas). Le lendemain matin, le lieutenant D... arrive un mois plus tôt qu'on ne l'attendait, et avec un manteau de caoutchouc acheté en cours de route[4].

Le professeur S. Venturi, directeur de l'asile d'aliénés de Garofalo, raconte qu'il était parti à la campagne à Possuoli, *quand, poussé par un pressentiment de force inconnue*, malgré toutes diffi-

1. *Enquête inédite du Bulletin des Armées.*
2. Chevreuil, *Loc. cit.*, 45.
3. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
4. Communiqué par M. Mialaret, *Enquête inédite du Bull. des Armées.*

cultés, il veut à tout prix rentrer chez lui à Nocera. Il rentre donc et trouve sa femme en grand émoi. Sa petite fille venait d'être atteinte du croup, et menacée de mort. Mad. Venturi, dans un grand état d'agitation, criait et appelait son mari avec angoisse[1].

M. Keulemans, dessinateur ornithologique renommé, a eu plusieurs cas assez intéressants de cryptesthésie. Sans entrer en état de trance caractérisée, il a une sorte de visualisation assez nette quand il dessine, en s'y appliquant, une tête d'oiseau, ou mieux des yeux d'oiseau. Mais les cas de télesthésie signalés par M. Keulemans ne sont pas assez précis pour déterminer une conviction. Ils sont très intéressants par leur forme symbolique[2].

On me permettra, pour terminer cette énumération *très incomplète* des monitions non suivies de mort, de rapporter une monition qui m'est personnelle. Elle n'est guère un témoignage de cryptesthésie, car il n'y a pas coïncidence des dates, et il n'y a pas eu de recognition. Toutefois les phénomènes psychologiques sont trop identiques à ceux qui accompagnent les monitions lucides, pour que je ne la mentionne pas ici.

C'était pendant le second mois de la guerre, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1914. J'étais alors en Italie, à Rome, car j'avais cru nécessaire de faire, dès le début de la guerre, pour notre sainte cause nationale, une propagande active en Italie. L'hôtel Quirinale, dont j'habitais le premier étage, était absolument désert. J'étais, je crois bien, le seul voyageur demeurant à cet étage. Une nuit, comme je dormais assez profondément, je suis réveillé par trois coups, très nets, mais pas très forts, frappés à la porte de ma chambre. Je m'assois sur mon lit ; j'allume la lampe électrique ; et, aussitôt, de nouveau, j'entends trois coups. Alors je dis : « *Entrez* ». Soudain, derrière la porte, mais semblant tout près de moi, j'entends une voix très distincte, une voix de femme, suppliante, comme une femme parlant à voix basse et assez lentement : « *Docteur ! Docteur !* » en traînant beaucoup sur la dernière syllabe. Alors, tout à fait éveillé, assis sur mon lit, je dis tout haut : « *C'est bon, je viens* ». Ma réponse a été presque automatique ; car ma première pensée, très

1. Tamburini, *Observ. sur la télépathie* (*A. S. P.*, 1893, III, 292).
2. *A. S. P.*, 1903, XII, 217.

fugitive, avait été qu'on venait me demander un secours médical quelconque. Mais il n'y eut plus rien. J'ouvris la porte (mais de cela je ne suis pas absolument sûr), et, ne voyant personne, j'inscrivis sur un bout de papier l'heure exacte, 1 heure 20 (car je m'étais, depuis quelques secondes, rendu compte qu'il s'agissait d'une hallucination). Je n'étais cependant nullement effrayé, et je pus sans peine, au bout d'une demi-heure environ, me rendormir.

Pourtant mes cinq fils étaient en ce moment à la bataille, exposés aux pires périls. Mais, comme il y avait une voix de femme, et que, ces jours-là, ma belle-fille devait accoucher, je me suis imaginé que c'était la monition de cet accouchement. Même j'inscrivis là précise prévision de cet événement sur mon carnet.

Ce n'était pas cette monition-là. On ne peut même pas parler d'une autre monition quelconque. Six jours auparavant, sans que la nouvelle me fût encore parvenue, le 17 septembre, à Reims, dans l'après-midi, mon fils Jacques avait été sérieusement blessé, et fait prisonnier.

De par cette expérience personnelle, je peux donc me rendre compte du caractère d'une monition auditive. (Qu'elle soit lucide, ou non, peu importe au point de vue du caractère psychologique qu'elle revêt.) Si je puis en juger par mon cas, c'est aussi net qu'un phénomène de la vie normale. Au début, quand je m'éveillai, et que j'étais dans le *Borderland,* il y eut un peu d'incertitude ; mais en quelques secondes l'extériorisation se précisa. Et même il est remarquable que tous les détails s'en soient fixés solidement dans ma mémoire. Ils se déforment quelque peu sans doute, mais la trame reste solide.

Pour ce qui est de cette monition personnelle, il est absolument impossible de prouver qu'il s'agit là d'une monition relative à la blessure et à la captivité de mon fils Jacques. Pourtant je demeure convaincu — sans d'ailleurs demander que cette conviction soit partagée — qu'il s'agit là d'une monition véritable. L'analogie est trop grande avec les innombrables cas observés.

C'est la seule monition hallucinatoire que j'aie reçue.

Cependant, j'ai eu deux fois, dans le cours de ma vie, si longue déjà, deux éclairs de cryptesthésie, un dans la veille, un autre dans l'état de rêve.

Un soir de l'hiver 1899, j'étais dans ma bibliothèque de la rue de l'Université, à travailler. Ma femme avait été ce soir-là à l'Opéra, avec ma fille Louise. Soudain, vers 22 heures 30, je me suis imaginé (la première fois de ma vie et sans qu'il y eût la moindre odeur de fumée dans la chambre) qu'il y avait un incendie à l'Opéra. Ma conviction fut assez forte pour que j'écrivisse sur un bout de papier : « *Feu ! feu !* » Quelques minutes après, je me figurai que ce n'était pas assez et j'écrivis : « *Att !* » (c'est-à-dire attention). Puis, sans inquiétude d'ailleurs, je me remis à mon travail. Vers minuit, dès que ma femme et ma fille rentrèrent, tout de suite, je leur demandai : « *Est-ce qu'il y a eu un incendie ?* » Elles furent extrêmement surprises. « *Non*, me dit ma femme, *il n'y a pas eu d'incendie, mais nous avons eu très peur. A un moment, dans un entre-acte, une fumée s'est élevée de l'orchestre ; il y a eu une rumeur ; je suis sortie précipitamment de la loge pour savoir ce qui en était, et j'ai dit à ma fille : « Quand je reviendrai, pars tout de suite sans rien attendre ! » On m'a rassurée, et la représentation a continué sans encombre.* »

Mais ce n'est pas là le seul élément singulier de cette cryptesthésie. Au moment où j'écrivais sur mes notes : *Feu ! feu ! Att.* », ma sœur, Mad. L. Ch. Buloz, dont l'appartement n'est séparé du mien que par une porte, s'imagine qu'il y avait le feu chez moi. Elle va jusqu'à la porte, et, au moment de l'ouvrir, comprenant que sa crainte était chimérique, elle s'arrête en disant : « *Non, je ne vais pas pour cette sottise déranger mon frère* ».

Ainsi, au même moment, ma sœur et moi nous avons eu une *impression d'incendie*. C'est l'expression la plus exacte que je trouve pour indiquer la notion très vague que j'ai ressentie, pendant qu'à un kilomètre de là, il y avait à l'Opéra, où se trouvaient Mad. Charles Richet et ma fille, une sérieuse menace d'incendie.

Est-ce coïncidence ? Est-ce parce que rue de l'Université il y a eu une odeur de feu et de fumée, si faible qu'elle n'a pas été perçue par la conscience ?

Voici maintenant pour le rêve à-demi cryptesthésique.

J'étais assez profondément endormi vers 8 heures du matin, en 1907. Je rêvais à ce moment que j'étais avec Mad. Charcot (pourquoi Mad. Charcot, que je ne connais absolument pas, à qui je n'ai

jamais parlé, que je n'ai même jamais vue?) et que nous étions ensemble, en automobile, dans une avenue de platanes. Mais l'auto allait tellement vite que j'avais peur d'un accident. L'accident arrive, et me réveille. L'accident était tout simplement le facteur qui m'apportait une lettre chargée. Et tout de suite, en prenant cette lettre, — je ne sais vraiment à quoi attribuer cette impression, — je me suis imaginé qu'il y avait une relation entre mon rêve et la lettre chargée qui m'arrivait. J'en étais tellement certain que, pour avoir un signe matériel de ma certitude, je fis une petite croix (qu'on pourrait sans doute retrouver encore) sur le registre postal des signatures, témoignage commémoratif. Or la lettre venait des Iles Açores. Elle était de mon ami le colonel Chaves, qui me demandait un mot de recommandation pour Jean Charcot (que je ne connaissais d'ailleurs aucunement), lequel devait d'ici à quelques semaines arriver aux Açores avec son yacht.

Pour ces trois cas personnels, que je viens de citer, je crois bien qu'il y eut cryptesthésie, et que ce ne furent pas des coïncidences. Mais, d'autre part, je n'en suis convaincu que parce qu'il y a d'autres nombreux faits, bien plus démonstratifs, de cryptesthésie. En eux-mêmes, ces trois cas n'ont aucune force probatoire, mais, ils bénéficient des nombreux cas probatoires et démonstratifs qu'ont réunis des observateurs plus heureux[1].

1. Les faits de monitions et de prémonitions que je donne ici ont dû être abrégés. C'est vraiment assez lamentable, car, pour les bien juger, il faut en approfondir les détails. Le squelette de ces récits n'apporte pas la conviction forte et décisive que donne l'exposé circonstancié des phénomènes. J'espère fermement que les personnes intéressées à ces problèmes troublants ne se contenteront pas de ces récits sommaires et voudront avoir recours aux documents originaux.

III. — MONITIONS DE MORT[1]

Les monitions de mort sont fréquentes.

Si j'en donne tant d'exemples, c'est que j'ai voulu faire pénétrer la conviction dans l'esprit du lecteur grâce à la variété et à la complexité des monitions de mort, surtout grâce à la remarquable multiplicité des témoignages.

Essentiellement les monitions de mort ne diffèrent pas des monitions d'autres événements : mais il faut cependant leur faire une place à part, à cause de leur fréquence.

Les cas que nous rapportons eussent pu être bien plus nombreux encore si nous n'avions exercé une assez sévère critique, même sur ceux qui ont été publiés. Cette critique, je le reconnais, eût pû certainement être plus sévère encore, et j'admets volontiers que la moitié des cas cités n'a pas une absolue valeur probatoire. Il n'en restera pas moins un notable nombre de faits authentiques, indiscutables, qui défient tout scepticisme.

Ne fût-ce qu'au point de vue historique, il est intéressant de citer la monition très nette qu'eut Chevreul, l'illustre chimiste[2].

C'était en 1814, un peu avant l'entrée des Alliés.

Il voit dans sa chambre, entre les deux croisées de son cabinet, une forme pâle et blanche semblable à un cône allongé que surmontait une sphère, forme qui paraissait d'ailleurs immobile. Chevreul, frissonnant, détourna les yeux, et cessa de voir le fan-

1. L'ordre qui a été adopté est à peu près l'ordre alphabétique. Pourtant il y a des exceptions ; car j'ai parfois groupé ensemble les cas analogues. J'ai dû résumer ces communications, à mon grand regret ; car tous les détails ont de l'importance. Aussi bien faut-il conseiller, aux personnes curieuses de ces phénomènes, de recourir aux documents originaux, dont je donne l'indication bibliographique.

2. Elle est rapportée dans le tome II de l'*Anatomie comparée du système nerveux*, par Leuret et Gratiolet (Paris, 1857, 534).

tôme, puis, regardant au même endroit, il le revit encore. Cette épreuve fut répétée trois fois, avec le même résultat. Alors le jeune homme se décide à se retirer dans sa chambre à coucher. Mais ce mouvement l'oblige à passer devant le fantôme, qui alors s'évanouit.

La vision n'a probablement pas été reconnue. Mais au même moment, mourait, loin de Paris, un vieil ami de Chevreul qui lui léguait sa bibliothèque, et Chevreul ajoute : « si j'avais été superstitieux, j'aurais pu croire à une apparition réelle ».

Chevreul raconte aussi l'histoire d'un anatomiste illustre de la fin du XVIIIe siècle, qui dit un jour au perruquier qui le coiffait, et qui en fut stupéfié : « Pourquoi me serrez-vous le bras ? » C'est à ce moment même qu'un de ses amis se noyait. Le savant eut l'esprit tellement frappé de cette coïncidence qu'il ne voulut plus jamais entrer seul dans sa chambre.

Brierre de Boismont rapporte, dans son livre surles *Hallucinations*, l'histoire d'une jeune fille qui voit en rêve sa mère mourante, qui s'entend appeler, qui décrit toute une scène de mort. Or tous les détails étaient véridiques, et Mad. R..., mère de cette jeune fille, mourait à ce moment même.

Brierre de Boismont ajoute : « Si nous voulions citer tous les noms des personnages connus ayant une haute position dans la science, un jugement excellent, des connaissances très étendues, qui ont eu de ces avertissements, de ces pressentiments, il y aurait matière à plus d'une réflexion ».

C'est précisément parce qu'il faut y réfléchir que ce livre a été écrit.

Mad. J. Adam, l'éminente écrivain, à 22 heures était dans sa chambre, et nourrissait sa petite fille. Réveillée par les pleurs de l'enfant, elle voit sa grand'mère au pied de son lit : « *Quelle joie*, dit-elle, *grand'mère*, *de te voir !* » Mais l'ombre ne répondit pas et leva la main vers l'orbite de ses yeux. « Je vis, écrit Mad. Adam, deux grands trous vides. Je me jetai au bas de mon lit, et courus vers ma grand'mère. Au moment où j'allais la saisir dans mes bras, le fantôme disparut. » La grand'mère, en réalité, était morte ce jour-là à 20 heures[1].

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 187.

Mad. Allom, étant jeune fille, âgée de dix-sept ans, faisait ses études en Alsace. Un jour, elle lisait dans la grande salle de l'école, quand elle voit subitement, à l'autre bout de la chambre, la figure de sa mère, couchée comme dans un lit, vêtue d'une chemise de nuit. Elle souriait, et une de ses mains était levée vers le ciel. L'apparition passa lentement à travers la pièce, en s'élevant peu à peu, et disparut. Deux jours après, la maîtresse fit appeler dans sa chambre la jeune fille, qui, tout de suite, lui dit : « *Vous n'avez rien à m'apprendre, je sais que ma mère est morte* ». Or Mad. Carrick, mère de Mad. Allom, était morte au même jour et à la même heure.

Alexis Arbonsoff (de Pskoff, Russie) rêve le matin, étant dans son lit, que sa mère s'approche de lui, l'embrasse, et lui dit : « *Adieu, je meurs !* » Il se réveille avec un frisson glacé, et regarde l'heure : il est 7 heures 30. Mais il ne peut se rendormir. Dix minutes après, toute la maison était en émoi. La mère de M. Arbonsoff s'était levée à 7 heures, elle avait été embrasser sa petite fille, puis faire ses prières devant les icônes, et là elle était morte subitement, à 7 heures 30 [1].

Mad. Van B..., à Ypres, s'éveille en sursaut à 4 heures 45 du matin, prise d'une étrange oppression. Elle s'imagine que son père est très malade, mort sans doute. Elle réveille son mari qui tâche de la calmer, en lui disant que c'est un cauchemar. Or le père de Mad. Van B..., à Bruxelles, mourait au même moment [2].

Le Rév. Ball, de Cambridge, rêve qu'il est avec son ami Dombrain, dans un beau paysage. Tout d'un coup, une vive lumière apparaît devant lui. Alors il se réveille tout à fait, et voit son ami Dombrain qui traverse la lumière, en souriant. M. Ball se lève brusquement, et crie à haute voix : « Robert ! Robert ! » et la vision disparaît. Il se trouvait que le jeune domestique de la maison s'appelait Robert. Il croit qu'on l'appelle et accourt. M. Ball alors a la notion que son ami est mort, aussi nettement que s'il avait été à son chevet d'agonie. Il regarde l'heure. Il est 5 heures 3 minutes. Or c'est exactement à 5 heures 3 minutes que mourait Robert Dombrain.

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 435.
2. *A. S. P.*, 1899, IX, 71.

Le fait suivant, dû à M. Pyrrhus Bessi [1], est un cas de monition de mort par la cristalloscopie accidentelle. M. Bessi, à Panicole (en Italie, près de Pérouse), étant la nuit, seul dans sa chambre, à travailler, se repose un moment. Alors sa lampe s'éteint à demi ; il la veut rallumer, et la lampe s'éteint tout à fait. Pourtant la chambre reste éclairée d'une vague lueur : et il aperçoit dans un vieux miroir qui était dans sa chambre, comme s'il y avait une ouverture qui laissait entrevoir une autre pièce de la maison, une autre chambre, d'autres meubles, et dans cette chambre une vieille dame, qu'il reconnut, qui s'assit devant une table, prit quelques feuilles de papier dans un tiroir, et se mit à écrire lentement, puis plaça le papier dans une enveloppe, posa sa tête sur le fauteuil, et s'endormit. Le lendemain matin M. Bessi apprit que cette dame était morte dans la nuit, et que dans le tiroir de la table on avait trouvé son testament olographe.

Le récit suivant vient de m'être donné par un membre éminent du barreau de Paris. que j'appellerai A... car je n'ai pas le droit de mentionner son nom. Le fait est très ancien, puisqu'il s'agit de la grand'mère de M. A...

Mad. A... veuve de très bonne heure, avait été un soir courtisée un peu trop vivement par un très proche parent B... et elle en avait été quelque peu offensée. A quelque mois de là, étant à la campagne, en hiver, et soignant son enfant malade, elle trouve qu'il fait froid dans la chambre, et, comme c'était au milieu de la nuit, pour ne pas éveiller les domestiques, elle descend au bûcher afin d'aller chercher du bois. Au moment où elle ouvre la porte du bûcher, elle voit devant elle B... qui se met à genoux, lui prend les mains, et lui dit : « *Pardonnez-moi ! pardonnez-moi !* » Elle est interloquée ; car la vision est aussi nette que la réalité... Mais bientôt tout disparaît. Au matin, elle apprend par un télégramme que B... venait de mourir.

Le Rév. Barker, à 23 heures, étant dans son lit, aperçoit avant de s'endormir la figure (souriante) d'une de ses tantes qui était à

1. *J'ai vu et j'ai entendu.* — *Revue des Etudes Psychiques*, 1901, 21-33 ; 97-168.

Madère. Il tressaille, raconte aussitôt la vision à sa femme, et le lendemain matin à différentes personnes. Or cette tante de M. Barker à la même heure (en tenant compte de la différence de longitude) mourut à Madère[1].

M. Baeschly, de Saverne, âgé de vingt ans, est seul avec son père dans la maison, quand, vers minuit, il se fait un terrible fracas. Le père et le fils se lèvent, n'y comprenant rien. Une seconde fois le même fracas recommence. Le père et le fils, après s'être recouchés, se relèvent et se rencontrent de nouveau devant la porte ouverte. Une troisième fois la porte se rouvre avec fracas. Alors ils la lient avec une grosse corde. Quelque temps après une lettre leur annonce que le frère de M. Baeschly était mort en Amérique, le même jour, à une heure de l'après-midi. Il paraît que, mourant, s'éveillant d'un coma prolongé, il avait dit : « Je viens de faire un grand voyage ; j'étais chez mon frère à Brunatte »[3].

Miss Beale, alors âgée de quatorze ans, voit entrer dans sa chambre, au milieu de la nuit, la figure d'un homme habillé d'une robe de chambre flottante ; il semblait avec la main chercher son chemin, et disparut. Miss B... effrayée, appelle une de ses compagnes, qui couchait dans la même chambre. Celle-ci lui dit : « C'est sans doute C..., mon frère ». Le lendemain matin, au déjeuner, C... affirme qu'il n'est point venu, mais il avait vu, lui aussi, au même moment, une forme entrer dans sa chambre et une forme qu'il avait reconnue pour être l'ombre d'un ami (de mauvaise santé, mais qu'il ne croyait pas en danger) qui jadis lui avait dit : « Celui qui de nous deux mourra le premier viendra voir l'autre ». Or, en réalité, cet ami était mort cette même nuit, comme on l'apprit plus tard[4].

1. *Hall. tél.*, tr. fr. 249. Ce cas est noté par Grasset[1] comme ne prouvant rien. Mais la critique de Grasset est inopérante. En effet il parle *d'un rêve banal, léger, comme probablement le R. P.* Barker *en a eu des centaines et des milliers dans sa vie.* Mais non ! mais assurément non ! Ce fut une hallucination assez nette pour qu'il la raconte, comme un phénomène singulier, peut-être unique dans sa vie, à sa femme et à ses amis. Et puis est-ce que la simultanéité du jour et de l'heure ne compte pas ?

1. *Loc. cit.*, p. 341.

3. Chevreuil, *Loc. cit.*, 334.

4. *A. S. P.*, 1891, I, 13.

M. Beaugrand, journaliste du Havre, connu de moi personnellement, m'a raconté, avec documents à l'appui, que sa mère, au Havre, le 2 novembre 1856, avant de se coucher, étant encore éveillée, entend un bruit effroyable de tempête, et voit la cheminée trembler, comme s'il y avait un grand vent. Elle songe alors à se réfugier dans une autre chambre. Pourtant il n'y avait en réalité ni cyclone, ni vent, ni tempête. Or, le même jour, à 11 heures du soir, son mari, qui allait de New-York au Havre, et qui s'était embarqué le matin, périssait dans une tempête à quelques milles de New-York[1].

Elsa Barker, auteur de divers romans (*The son of Mary Bethel*, etc.) étant à Paris, est soudain, sans cause connue, poussée à écrire par l'écriture automatique. « *Je suis là, je peux vous voir ; je me suis trouvé devant l'inévitable*, etc. » La signature était de X..., une personne vivant en Amérique, qu'elle connaissait à peine, magistrat, de soixante-dix ans environ, philosophe et écrivain. Elsa Barker interroge une de ses amies pour savoir qui était ce X... qu'elle n'avait vu que de loin en loin. Un ou deux jours après Elsa Barker apprend que M. X... est mort quelques jours avant qu'elle ait reçu le message. Elle pense qu'elle est la première personne en Europe qui ait eu connaissance de la mort de M. X...

Cet écrit de X... a été suivie de nombreuses écritures automatiques publiées en un volume qui n'a au point de vue scientifique qu'un intérêt secondaire. Mais on doit le lire avec soin pour se rendre compte de la puissance de l'inconscient en un aussi éminent écrivain qu'Elsa Barker[2].

Le 4 mai, Lord Beresford, naviguant entre Gibraltar et Marseille, voit dans sa cabine un cercueil, et dans le cercueil il reconnaît son père, aussi distinctement que si c'était une réalité. Il en parle à ses

1. Le récit de ce cas très ancien ne pourrait à lui tout seul avoir grande force probatoire : car avec le temps les souvenirs se déforment. Pourtant il est probable que ces cas anciens, si analogues aux cas contemporains, sont exacts dans l'ensemble. On en trouvera trois bons exemples, trop longs pour être reproduits ici, racontés par C. Flammarion. *Les apparitions au moment de la mort* (*Revue spirite*, fév. 1921, 33.

2. *Letters from a Living dead man*, London, W. Rider, 1917.

camarades. En arrivant à Marseille, il apprend que son père est mort le 29 avril, et qu'il a été enterré le 4 mai [1].

M. Berget, professeur de physique à la Sorbonne, raconte que sa mère, étant jeune fille, a entendu soudain la voix d'une amie qui était loin de Paris, et qu'elle eut une telle frayeur qu'elle a perdu connaissance. Quand elle revint à elle : « C'est horrible, s'écrie-t-elle, Amélie se meurt. Elle est morte ; car je viens de l'entendre chanter comme il n'y a qu'une morte qui puisse chanter. » Et en effet cette jeune fille mourait à ce moment même (15 heures) à Strasbourg, dans le couvent où elle était religieuse [2].

Le Rév. P. Bec (de Southbank, Yorkshire), se sent un soir après dîner, dans un état de tristesse inexplicable. A 8 heures moins 10 exactement, sortant sur le palier de l'escalier, il aperçoit une femme qui descend l'escalier. Mais Mad. Bec, qui descendait en ce moment, ne voit rien. L'apparition avait la taille, et la robe, et tout l'extérieur de la mère de M. Bec. Cependant M. Bec ne la reconnut pas. Or la mère de M. Bec était morte subitement d'une maladie de cœur, à quelque cent milles de là, exactement à la même heure [3].

M. Belbéder, du 6e colonial, était allé passer chez ses amis quelques jours de vacance, à Ribérac (Dordogne). Au moment où il s'endormait, il voit passer une ombre blanche et transparente qui se détache lentement de la cheminée, s'avance vers le lit, se penche vers lui. « J'ai parfaitement compris qu'elle disait : « *Sois toujours* « *l'ami de mon fils.* » Puis, l'ombre s'étant relevée lentement, j'ai reconnu la forme de la mère d'un de mes meilleurs amis, que j'avais quittée en bonne santé. Je me suis levé pour savoir si j'étais victime d'une illusion. Il n'y avait pas de lune, la nuit était très noire. » De fait la personne dont la forme a été reconnue était morte deux heures auparavant [4].

M. Binet, âgé alors de quinze ans, a de la peine à s'endormir. Vers minuit et demi, il lui sembla voir un rayon de lune marcher, puis

1. *A. S. P.*, 1907, XVII, 727.
2. Flammarion, *Loc. cit.*, 78.
3. *A. S. P.*, 1891, I, 367.
4. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*

cette ombre lumineuse, qui flottait comme une grande robe, prit la forme d'un corps et s'avança vers son lit. Je criai : « Léontine ! » M. Binet, avant de rien savoir, raconte cette apparition. Elle s'est produite au jour et à l'heure où la petite Léontine était morte [1].

La monition suivante est loin d'être plus remarquable que d'autres. Si je la rapporte, c'est que je viens d'en être pour ainsi dire témoin (octobre 1919), et que je puis la conter avec quelques détails. Elle rentre absolument dans le cadre des monitions classiques.

Dans la nuit du 22 au 23 octobre 1919, Adèle Bureau, veuve, âgée de quarante et un ans, au service de ma belle-fille, Mad. Albert Richet, à Carqueiranne (Var), entend dans son sommeil, vers 3 heures du matin, frapper à sa porte comme si quelqu'un voulait entrer. Elle veut essayer de dire : « Entrez » ; mais elle est comme paralysée. *Il lui semble que sa chemise la colle sur son lit*, de sorte qu'elle ne peut rien dire, ni faire. Alors elle voit une forme de femme tout en blanc, sur le seuil de la porte, comme si la porte s'était ouverte. Elle ne peut pas distinguer la figure, car la forme s'est évanouie, et a tourné le dos dès qu'Adèle a voulu la regarder. Et presque aussitôt la forme a disparu, s'est évanouie comme si elle était sortie par la porte, mais la porte ne s'était ni fermée ni ouverte. Malgré son émotion, Adèle a pu se rendormir, quoique difficilement.

Elle n'a pu reconnaître la forme, mais elle a pensé à une sienne nièce qu'elle aimait tendrement et qui était gravement malade. Le 23 octobre, à 15 heures, après qu'elle a raconté son rêve (cauchemar, selon son expression), à ma belle-fille, elle reçoit une dépêche lui annonçant la mort de sa nièce.

Adèle m'a dit qu'elle n'a pas reconnu sa nièce, n'ayant pas vu la figure, mais qu'elle a pensé à elle. Elle a vu un vêtement blanc, comme une robe de mariée, et elle pense qu'on a dû l'ensevelir avec cette robe (elle était mariée depuis un an). L'émotion de la mort (et peut-être aussi de la vision) a été si vive chez Adèle qu'elle a été assez malade (larmes et céphalées) dans la soirée du 23 octobre [2].

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 84.

2. La dépêche était ainsi conçue : « Mad. Bureau, Carqueiranne, 23 octobre, Chissey en Morvan (Saône-et-Loire). Jeanne décédée ce matin, obsèques, vendredi onze heures, Berthelon ». C'est la première fois qu'Adèle Bureau a eu une apparition. Il y a quelques années, après la mort d'une de ses tantes, elle a eu pen-

Voici une monition qui n'est pas, à proprement parler, une monition de mort, mais qui a un certain caractère *monitoire* remarquable, car elle constitue un appel très singulier [1]. Le Père Brompton (pseudonyme) doit aller le lendemain matin donner les derniers sacrements à une femme très malade : il donne à la garde son numéro de téléphone pour qu'on l'appelle si la malade empirait. Au matin, à l'aube, il est éveillé et voit une forme humaine qui lui dit : « *Il y a un message téléphonique pour vous* ». Il était 4 heures 15 du matin. Il s'habille précipitamment et arrive juste à temps pour donner les derniers sacrements à la malade.

Or il a été constaté qu'on ne lui avait jamais téléphoné, et que personne n'était venu le matin pour le réveiller.

Faut-il voir là simplement une hallucination (visuelle et auditive) du Père Brompton, préoccupé du devoir qu'il avait à accomplir auprès de la mourante ? Etant donnés les nombreux faits authentiques de monitions que nous connaissons, on peut supposer qu'il s'agit là d'une vraie monition impliquant la lucidité, et non d'un phénomène morbide, hallucination non véridique, comme en ont seulement les aliénés et les alcooliques.

Mad. Bishop, voyageant dans les Montagnes Rocheuses, avait fait là la connaissance d'un métis connu sous le nom de Mountain Jim. « Dans le cours d'une conversation, il me dit : « *Je vous reverrai* « *quand je mourrai.* » En 1874, dix ans après, étant à Interlaken, le matin, dans mon lit, vers 6 heures, j'étais occupée à écrire quand je vois Mountain Jim devant moi ; ses yeux étaient fixés sur moi, et, lorsque je le regardai, il me dit à voix basse, mais très distinctement : « *Je suis venu comme j'avais promis* » puis il me fit un signe de la main et il ajouta « *Adieu* ». Nous prîmes, Mad. Ker qui était dans le même hôtel avec moi, et moi, note de l'événement, en indiquant la date et l'heure. La nouvelle de la mort de Mountain Jim nous arriva plus tard. La date, si l'on tient compte de la différence de longitude, coïncidait avec celle de l'apparition ».

dant plusieurs nuits, des cauchemars dans lesquels elle se croyait poursuivie, étouffée par sa tante. Elle a fait dire des messes, et les cauchemars ont disparu. Adèle Bureau est d'ailleurs fort intelligente, et se rend bien compte de tout ce qu'elle ressent. La défunte n'a pas été enterrée avec sa robe de mariée.

1. *Journ. S. P. R.*, juillet 1919, 84.

L'acte de décès de Mountain Jim indique qu'il est mort à Fort Collins (Colorado) le 7 septembre 1874, à 3 heures de l'après-midi, heure qui correspond à 10 heures du matin, à Interlaken. Mad. Bishop ne dit pas si cette vision a eu lieu le 7 ou le 8 septembre. Si c'est le 8 septembre, la vision a suivi la mort de vingt heures ; si c'est le 7 septembre, la vision a précédé la mort de quatre heures.

Mad. Stella [1], âgée alors de dix-sept ans, voit entrer dans sa chambre un jeune ami de même âge qu'elle, son camarade assez intime. « La porte s'ouvre, écrit-elle, et je le vois entrer. Je me lève pour lui pousser un fauteuil près du feu, car il paraissait avoir froid et il n'avait pas de manteau, bien qu'il neigeât. Je me mis à le gronder d'être sorti sans se bien envelopper. Au lieu de répondre, il met la main sur sa poitrine et sur sa tête. Je parlais encore, quand le Dr G... entra et me demanda à qui je parlais. « *Voici*, dis-je, *cet « ennuyeux garçon sans manteau, avec un si mauvais rhume qu'il ne « peut parler. Prêtez-lui donc un manteau et renvoyez-le chez lui.* » Jamais je n'oublierai l'horreur et la stupeur peintes sur la figure du docteur ; car Bertie venait de mourir depuis vingt minutes à peine. J'avais entendu tourner le bouton de la porte et ouvrir la porte. La figure marcha dans la pièce, et s'assit, pendant que j'allumais les bougies. L'apparition n'a pas duré tout à fait cinq minutes. »

Le Rév. Field [2], en Nouvelle Zélande, étant endormi, s'entend appeler : « Harry ! Harry ! » Il reconnaît avec une netteté absolue la voix de sa mère (qui l'appelait cependant, en général, Henry et non Harry...) C'était le 28 novembre 1873. A ce même moment, étant donnée la différence de longitude, mourait à Londres la mère du Rév. Field, qui, en mourant, sur son lit de mort, répéta plusieurs fois « Harry ! Harry ! ».

Le récit suivant a été recueilli par un peintre illustre, A. Besnard. Il n'est que de troisième main, et par conséquent ne doit être accepté qu'avec une extrême méfiance. Le 13 juillet 1842, Mad. B..., très malade, mourante, à midi, se réveille en sursaut et s'écrie : « Quel

1. *A. S. P.*, 1892, II, 173.
2. *A. S. P.*, 1892, II, 175.

malheur, le duc D'ORLÉANS vient de périr ! » C'était vrai. Quand, à 3 heures, le Dr VIDAL vint voir la mourante, il dit : « Savez-vous la nouvelle ? le duc D'ORLÉANS vient d'être tué à Neuilly par un accident de voiture. » Alors, M. BRÉMON, se tournant vers la mourante, dit : « Elle nous l'a appris, je le savais » [1].

Mad. BLOCH, étant à 7 heures à sa toilette (à Rome) voit tout d'un coup à côté d'elle, son neveu RENÉ KRAEMER, qui lui dit en riant : « *Mais oui, je suis bien mort* ». Effrayée, elle va prévenir son fils, qui essaye de la rassurer. Or RENÉ KRAEMER, âgé de quatorze ans, avait été pris d'une péritonite aiguë, le matin du même jour ; il entrait en agonie à 7 heures, et il mourut à midi [2].

Mad. BONIFACE, directrice d'école à Etampes, étant tout enfant (sept ans), à Niort, a rêvé qu'elle entrait dans une chambre sombre où était un cercueil. Elle en sort précipitamment, et dans la pièce voisine elle sent une main se poser sur son épaule. Elle reconnaît son père, qu'elle n'avait pas vu depuis deux ans, et qui lui dit d'une voix très douce : « *N'aie pas peur, embrasse-moi, petite* ». Or son père, à Paris, était mort dans la soirée [3].

Lord BROUGHAM raconte dans ses mémoires [4] qu'en 1799, étant en voyage, en Suède, à Gothemburg, et prenant un bain, il vit, sur la chaise où il avait déposé ses habits, un de ses amis intimes (qui était parti pour l'Inde et auquel il n'avait pas écrit depuis longtemps). G... était assis et regardait Lord B... avec un très grand calme. C'était le 19 décembre, et G... mourait le 19 décembre.

Le Dr ROWLAND BOWSTEAR [5], en courant après une balle de cricket, voit soudain auprès d'une haie son beau-frère, habillé en chasseur et portant un fusil sur le bras. L'ami qui accompagnait M. R. B. ne voit rien, quoique M. R. B. lui signale l'apparition, laquelle disparaît soudain. Il était 13 h. 10. Le jour et la date coïncident

1. Lettre de A. BESNARD à JULES BOIS, *L'Au-Delà et les forces inconnues*, Paris, 1903, 127.

2. FLAMMARION, *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, 70.

3. FLAMMARION, *Loc. cit.*, 407.

4. *Life and times of lord Brougham*, 1871, 201-203.

5. Cité par FLAMMARION. *La pensée productrice d'images cinématographiques. Revue spirite*, déc. 1920. p. 356.

avec la mort subite du beau-frère de M. R. B., qui portait en ce moment un costume de chasseur, et avait un fusil sur le bras.

Le Dr Bock[1] va un soir avec son frère à un music-hall de Munich. Ils s'amusaient fort, lorsqu'à un entr'acte M. Bock entend un coup très fort, et voit le visage de sa mère, étendue, cadavérique, sur son lit, avec une croix entre les mains. Alors, persuadé que sa mère est morte, il veut partir, malgré son frère qui ne comprend pas cette frayeur, leur mère n'étant pas malade. Mais M. Bock dit : « *Ma mère est morte ; je pourrais l'affirmer par serment.* » Il prend arrangement avec un de ses confrères pour être remplacé, et prépare ses vêtements de deuil. Le lendemain matin il recevait de W... où habitait sa mère, un télégramme annonçant qu'elle était morte à l'heure même où il avait eu la vision.

Emma Burger[2] dans la nuit du 15 au 16 août (elle était femme de chambre de la comtesse d'Ussel) couchait dans une chambre contiguë à celle de la comtesse, la porte de communication étant ouverte. Soudain elle voit distinctement la personne de Charles B..., son fiancé, qui reste dans l'entre-bâillement de la porte (du petit escalier). « Il avait son costume de voyage, et j'ai aperçu avec une netteté extrême tous ses traits, sa physionomie, et le détail de son costume. Il avait une figure souriante, et il m'a regardée sans rien dire. Alors je lui dis : « *Partez! partez donc !*» ... Mad. d'Ussel, qui était dans la chambre voisine, m'entend et me dit : « *Mais, Emma, qu'avez-vous?* « *Vous rêvez?* » Alors je dis à Charles, à voix plus basse : « *Mais par-* « *tez, partez donc!* » Il disparut, non pas subitement, mais comme quelqu'un qui ferme une porte et qui s'en va... Le lendemain, je demandai si l'on m'avait envoyé quelqu'un dans ma chambre. »

Le 18 août, Emma recevait la nouvelle que Charles B... était mort d'une maladie de cœur dans la nuit du 15 au 16 août[3].

M. Basserolle, instituteur en Bretagne, avait reçu une lettre le mandant près de son père malade. Dans la gare de Redon, à

1. *Quelques notes sur la clairvoyance, A. S. P.*, juillet 1913, 195.

2. *Phantasms of the Living*, II, 1886, 696.

3. Emma Burger a été à mon service pendant quinze ans, et sa bonne foi n'est pas douteuse (Ch. R.).

16 heures 40, M. B... est pris d'un malaise, d'un évanouissement. Au moment où il revient à lui, avant de voir personne dans la salle, il aperçoit la figure de son père qui disparut tout de suite.

M. Basserolle père est mort à 18 heures [1].

M. Jacques C..., à Grenoble, venait de se coucher, lorsqu'il voit la porte de sa chambre s'ouvrir doucement, presque sans bruit, et Marthe entra (une jeune fille dont il avait été épris, mais les fiançailles avaient été rompues). Elle était vêtue de blanc, les cheveux épars sur les épaules. M. C... est certain qu'il ne dormait pas. La vision s'approcha de son lit, se pencha légèrement. C... veut prendre la main de la jeune fille. Cette main était froide. Il pousse un cri ; le fantôme disparait, et C... se retrouve avec un verre d'eau à la main. Marthe était morte à Toulouse, à la même minute, cette même nuit [2].

Miss Bibby, âgée de dix-neuf ans, est éveillée par la sensation que quelqu'un est dans sa chambre. Elle voit la figure de son grand-père, qu'elle reconnaît, et qui l'appelle Miss Nellie Maam... comme il avait coutume de le faire en plaisantant. Le lendemain elle parla de cette apparition. Quelque temps après, elle apprit que son grand-père était mort au moment où elle avait eu cette monition.

M. Bertrand, âgé de dix-neuf ans, rêve qu'un de ses cousins germains, sous-lieutenant d'infanterie, au Tonkin, est entouré d'ennemis, se défend, lutte, et disparaît dans un nuage. Il raconte ce rêve à sa sœur et à sa mère, et on n'y pense plus. Trois semaines plus tard, on apprend que cet officier est mort le 30 avril 1888, à Yon Luong, à la date du rêve de M. Bertrand [3].

Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1916, M. Jean-Jules Bigard, sergent au 124e régiment d'infanterie, en permission, rêve que dans un combat il a les deux jambes coupées, et qu'ensuite un employé de mairie présentait à ses parents son acte de décès au nom de Jean-Jules Bigard. « Je riais, écrit-il, de cette farce macabre. Au réveil je racontai mon rêve à mes parents, qui n'y firent pas attention. » Peu de temps après, il apprend que son oncle Jean Jules Bigard (c'est-à-dire

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 128.
2. Flammarion, *Loc. cit.*, 164.
3. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*

ayant les mêmes noms et prénoms que lui), a été tué à Biache, les deux jambes coupées par un obus [1].

M. Beresford Christman a entendu dire à son père l'histoire suivante : assez saisissante (mais elle n'est que de seconde main). Elle lui a été racontée par son oncle J... comme par son père G... Les deux frères, allant à Saint-Thomas, étaient dans leur cabine, par un temps très calme et un clair de lune qui permettait de voir presque comme en plein jour. Ils sont éveillés. (Par quoi ?) Et tous deux alors, se dressant sur leur lit, voient, pendant un temps très court, qui leur paraît très long, la forme de leur père qu'ils reconnurent. La forme étendit la main, et montra à ses deux fils qu'il avait les yeux fermés. Ils consignèrent le fait dans leur *logbook*. Il paraît que le moment de cette vision coïncidait minute pour minute au moment où mourait le père de J. et G. Christman [2].

Voici un fait de grand intérêt qui a été adressé à Sir Oliver Lodge [3] par le lieutenant aviateur Larkin. Le 7 décembre 1918, un camarade du lieutenant Larkin, le lieutenant D. M. Connell, à 11 heures 30 du matin, entre dans la chambre du lieutenant Larkin et lui dit qu'il va conduire un aéroplane à Tadcaster, mais qu'il sera de retour pour l'heure du thé. Trois heures après environ, comme M. Larkin était dans sa chambre, devant le feu, la porte s'ouvre, et Connell apparaît, qui dit : « ... *Hallo ! boy !* » joyeusement. M. Larkin se retourne, le voit avec ses vêtements d'aviateur, son casque, sa capote d'hydravion, il lui dit alors : « *Vous voilà déjà de retour...* » Connell lui répond : « *Tout s'est bien passé, j'ai fait bon voyage* ». Puis il ferme la porte et s'en va. Il était 3 heures 30. Alors Larkin descend au mess, s'étonne de ne pas voir Connell. On apprend, dans la soirée, que Connell a fait une chute et qu'il s'est fracassé, avec sa machine, aux environs de Tadcaster, vers 3 heures 25.

Il est impossible d'admettre que Larkin a parlé à un autre officier, qu'il aurait confondu avec son ami Connell. La chambre était petite et bien éclairée.

1. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
2. *Phantasms of the L.*, II, 17.
3. *Apparition at the time of Death, Journ. S. P. R.*, juillet 1919, 76.

M. Vicary Boyle[1], étant à Simla, voit en rêve son beau-père qui habitait Brighton (en Angleterre) étendu pâle dans son lit, tandis que sa belle-mère traversait silencieusement la chambre, et prodiguait des soins à son mari. La vision se dissipa bientôt. M. Boyle continue à dormir, mais en se réveillant il avait la ferme conviction que son beau-père (qu'il ne savait nullement malade, et auquel il n'avait pas pensé depuis quelques jours) était mort. La mort du beau-père de M. Boyle avait eu lieu neuf heures avant le rêve.

Mad. Collyer, de New-Jersey[2], le 3 janvier 1856, va se coucher de bonne heure, se sentant mal à l'aise. Elle s'asseoit sur son lit et soudain voit dans sa chambre son frère Joseph, debout près de la porte. « Il fixait sur moi des regards graves et tristes. Sa tête était entourée de bandages. Il portait un vêtement blanc, pareil à un surplis, extrêmement sale. » Or, exactement à ce moment, une collision eut lieu entre navires sur le Mississipi, à 1.800 kilomètres de là. Joseph, le frère de Mad. Collyer, qui était sur le vapeur *Alice* qu'il commandait, fut tué par la chute du grand mât qui tomba sur lui et lui fendit le crâne. Avant l'accident, il s'était retiré dans sa chambre ; il était en chemise de nuit quand il fut tué.

Mad. Couesnon, de Jassy, dans un demi-sommeil, voit un sien ami, A..., assis sur son lit, en costume de nuit, qui lui disait : « *Oh ! je souffre !* » Il était alors 2 heures du matin. Cette même nuit, A... mourait au Tyrol, à 2 heures 20[3].

En 1913, P. Cotté, élève de l'école d'horticulture de Villepreux, étant au lit, et commençant à s'endormir, voit devant lui une forme indécise, qui s'appuyait sur la barre de son lit. Cette forme se précisant, il reconnut son frère nourricier, A..., âgé de trente-cinq ans, et atteint depuis longtemps d'une maladie incurable. Sa voix, qu'il reconnaît, lui dit : « *Comment vas-tu, Pierre ? Adieu ! moi, je pars !* » Alors C... se dresse sur son lit, appelle son ami; mais la

1. Cité par Myers. *La personnalité humaine*, tr. fr., 133. Ed. angl. I, 138.
2. *Hallucinations télépathiques*, trad. fr., 117.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 419.

forme avait disparu. Le moment de l'apparition coïncide exactement avec le moment de la mort[1].

Le lieutenant R. Martin, étant en convalescence, est assez inquiet au sujet de son meilleur ami, dont il n'avait pas de nouvelles depuis huit jours, j'eus alors un rêve. Mon ami m'apparut. Il était pressé, et me dit : « *Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? ce que t'es ballot*[2] *!* » J'ai été frappé par le ruban rouge qu'il venait de gagner, et que je ne lui avais jamais vu. J'ai raconté ce rêve à deux amis le lendemain matin. Par la suite, j'appris que mon ami avait été tué par un obus à Verdun, à 5 heures du soir, quelques heures avant mon rêve... Je suis étudiant à la Sorbonne, en mathématique : je n'ai jamais cru un mot des sciences occultes[3]. »

M. Conil, étant enfant (onze ans environ), voit en rêve son oncle mourir. Il entend les paroles qu'il dit, comme s'il assistait à ses derniers moments. Son oncle est mort à 2 heures la même nuit, juste au moment où M. Conil s'était réveillé. « J'entendais très distinctement, dit-il, ses paroles; je pourrais les répéter, car cette vision m'a fait une telle impression qu'elle est présente à mon esprit comme si elle datait d'hier. Tout était d'une exactitude absolue[4]. »

Voici ce que raconte Mad. Cox.

« Le 21 août 1869, vers 21 heures, j'étais dans ma chambre à coucher, quand mon neveu (sept ans), entre en courant et me dit : « *O tante, je viens de voir mon père tourner autour de mon lit.* » Il est si effrayé qu'il ne veut plus rentrer dans sa chambre et que je dois le faire coucher dans mon lit. Alors vers minuit, sans être endormie, je vis distinctement, près de la cheminée, la forme de mon frère qui était d'une pâleur mortelle. Je fus si effrayée (mon frère était à Hong-Kong) que je me cachai la tête sous les couvertures. Peu après, j'entendis nettement sa voix m'appeler par mon nom, répété trois fois. Lorsque je regardai, il était parti. Je pris

1. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
2. *Ballot*, en argot militaire signifie empêtré, maladroit, gauche, embarrassé.
3. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
4. Flammarion, *Loc. cit.*, 454.

acte du fait. » Le frère de Mad. Cox est mort le même jour, à Hong-Kong, subitement, d'une insolation[1].

La femme du colonel Craigie, dans l'Inde, étant à côté de sa jeune fille, à 22 heures, en train de se déshabiller, avant de se coucher, entend la jeune fille qui lui dit : « Oh, maman ! voilà M. B..., oui! maman, ne le voyez-vous pas ? Il me dit : « *Adieu*, Sissy, *adieu*... » Voilà qu'il s'en va. Voilà qu'il est parti... » On fait aussitôt des recherches dans la maison, et on ne trouve pas M. B... De fait, M. B... s'était tué le même jour à 20 heures[2].

Le 13 novembre 1914, à Fez, le lieutenant C..., du 2e étranger, se réveille en sanglotant, et dit à son camarade M..., qui couchait dans la même chambre : « Je viens d'avoir un rêve affreux ; un malheur est arrivé à l'un de mes frères, je ne sais lequel, mais à l'un d'eux sûrement. » M... écrit cela aussitôt à son colonel, qui nous a transmis les renseignements. Or le frère du lieutenant C..., le commandant C..., était tué au combat d'Elhenni (Maroc) le même jour, et probablement quelques heures avant le rêve.

Mad. H. D... rêve qu'elle voit une sienne amie, Maria, faisant une partie d'échecs avec le Dr D..., mais elle a un voile noir très épais. Mad. D... lui dit : « *Tu vas perdre en restant ainsi voilée.* » Et Maria lui répondit : « *C'est que je suis morte, regarde...* » Elle soulève son voile de crêpe, et Mad. D... voit une tête de mort, sans dents, les orbites vides. Le matin, Mad. D... recevait un télégramme : « *Venez vite, Maria est morte dans la nuit.* » Maria était d'ailleurs en parfaite santé apparente[3].

« J'avais, dit M. D... (un avocat en qui Mad. Sidgwick a pleine confiance), il y a trente ans, un ami XY, que je voyais très souvent. Je savais qu'il pouvait mourir subitement. Mais il paraissait dans un état normal de santé. Dans la soirée du 7, je restai longtemps dans sa chambre à causer de divers sujets. Il était gai et de bonne humeur. Puis je rentrai chez moi me coucher. Le matin du 8, je m'éveillai avec un sentiment de crainte et de détresse. Il faisait

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 372.
2. *Ph. of the Liv.*, II, 581.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 430.

jour, et dans mon rêve je vis à travers les persiennes XY gisant sur le parquet, les genoux relevés, les mains rejetées en arrière, la mâchoire tombante. Je réveillai ma femme en lui disant : « *Je vois « XY mort sur le parquet.* » Elle me dit : « *Oh ! vous rêvez.* » Je me rendormis. Mais à 11 heures, comme XY n'était pas venu aux bureaux, et que sa femme de ménage était inquiète parce qu'elle n'avait pas eu de réponse en frappant à sa porte, je fis prendre une échelle et monter par la fenêtre. Sur le plancher était étendu XY mort exactement comme je l'avais vu dans mon rêve. Depuis le jour de l'événement jusqu'à aujourd'hui, j'ai toujours été certain que ce n'était pas un rêve. Je n'ai pas été inconscient depuis le moment où j'ai ouvert les yeux et où j'ai vu l'apparition. J'avais un sentiment de détresse indescriptible, comme lorsqu'on est réveillé en sursaut et qu'on se trouve en face d'un spectacle terrible. Voilà trente-trois ans que cela s'est passé, et chaque détail est aussi clair dans ma mémoire que si la chose avait eu lieu hier. »

M. D... rêve un matin qu'il voit un de ses ouvriers, R. Mackenzie, qui lui dit : « *Je suis accusé d'une chose que je n'ai pas faite ; je suis innocent, vous le saurez bientôt.* » Le rêve se dissipait à peine que Mad. D... entre dans la chambre de son mari et lui dit : « *Un accident tragique s'est passé cette nuit,* M. Mackenzie *s'est suicidé.* — *Non*, dit M. D..., *il vient de me dire qu'il est innocent.* » Mackenzie, en effet, venait de mourir, en avalant par erreur de l'eau-forte, croyant prendre du whisky[1].

Mad. Deupès, à Nice, au milieu de la nuit, entend une voix qui l'appelle distinctement par deux fois : « Marie ! Marie ! » Elle se lève, éveille son mari qui dormait dans la chambre voisine et lui demande s'il l'a appelée. Sur sa réponse négative, elle se rendort. De nouveau la voix l'appelle. Alors elle dit à son mari : « *J'ai peur : allumez la bougie* », et elle passe le reste de la nuit dans la chambre de son mari, avec la bougie allumée. « *Souvenez-vous,* dit-elle à son mari, *que nous allons apprendre la mort de M. Gautier, de Marseille, je crois avoir reconnu, dans les appels successifs, le timbre*

1. Cité par Bozzano, *A. S. P.*, 1909, XIX, 324.

de sa voix. » M. Gautier, paraît-il, est mort cette nuit-là, à la même heure où Mad. Deupès avait cru l'entendre [1].

L'abbé Dontaz, curé de Domdidier, près Fribourg, en Suisse [2], étant tout jeune homme (dix-huit ans), rêve deux fois de suite qu'il voit sa sœur mourante. Son père lui a apparu en lui disant : « *Ta sœur Joséphine est mourante ; mais ta mère ignore la douloureuse nouvelle.* » Le lendemain matin, allant au lycée, il ouvre une lettre de son père qui lui disait : « *Ta sœur est mourante à Paris, mais ta mère ignore la douloureuse nouvelle.* »

La monition suivante est des plus remarquables. Pour la bien comprendre, il faudra se reporter au récit complet détaillé [3].

Le samedi 3 janvier, un photographe de Newcastle, M. Dickinson, reçoit la visite, à 8 heures du matin, d'un monsieur Thompson, dont il avait fait la photographie. Il se reporte alors à son livre, lit le nom et l'adresse, et à M. Thompson dit : « C'est bien cela : si vous voulez repasser dans quelques jours, vous aurez vos épreuves. » M. Thompson s'en va. La demoiselle de magasin, interrogée, est un peu étonnée, car la veille M. Thompson père était passé à l'atelier pour demander d'urgence ces photographies. Or il a été prouvé : 1° qu'à cette date du samedi 3 janvier, M. Thompson, très gravement malade d'une fièvre typhoïde, était dans son lit et ne pouvait se lever (il devait mourir dans la journée) ; 2° que dans son délire il parlait toujours des photographies, et que c'est pour cela que son père avait été chez M. Dickinson la veille ; 3° que le personnage vu par M. Dickinson ne peut être que le *double*, le spectre, de M. Thompson mourant et alité.

M. Charles Demay, professeur à l'Ecole normale d'instituteurs de Dijon [4], voit le 10 juillet, à Paris, un de ses camarades, G..., qui lui fait une demande pressante, (à laquelle M. Demay ne peut pas satisfaire), et qui le quitte assez désespéré le 10 juillet à 23 heures 30, près du pont Saint-Louis. Dans la nuit du 12 au 13 juillet, M. Demay,

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 132.

2. Flammarion, *La Mort et son mystère*, 172.

3. *A. S. P.*, II, 310.. Ce cas extraordinaire, appuyé de nombreux témoignages, confine par maintes particularités à la métapsychique objective.

4. Cité par Boirac, *Deux rêves télépathiques*, *A. S. P.*, XXII, 1912, 178.

étant à Soulancourt (350 kilomètres de Paris), rêva qu'il descendait la Seine, au pont Saint-Louis, en bateau. Il laissait pendre sa main dans l'eau. Soudain, il se sent mordu au poignet, retire vivement la main ; c'était un poisson dont la mâchoire lui serrait le poignet. Ce poisson avait la tête de G... M. Demay se réveille, regarde l'heure. Il était 2 heures 20 du matin. Quelques jours après, M. Demay, (qui avait raconté son rêve à la sœur de G...), apprit que G... s'était jeté dans la Seine, dans la nuit du 12 au 13 juillet, et qu'on l'avait retiré de l'eau à 2 heures 30 du matin.

C'est un cas saisissant de symbolisme cryptesthésique.

Justinus Kerner[1] raconte que Angelica Hauffe, pendant les trois journées successives qui précédèrent la mort de son père, à un moment où on n'avait encore reçu aucune nouvelle de sa maladie, étant à l'état de veille, a vu un cercueil recouvert d'un drap mortuaire, et qu'elle a pensé aussitôt à son père.

J. Kerner raconte aussi l'histoire d'un sieur Hubschmann, de Stuttgart. Un matin, au lever du jour, ses enfants l'éveillent et lui disent : « *Grand-père est arrivé* »; ce qui n'était pas réel. Quelques jours après, le frère de P. Hubschmann, à Strasbourg, lui écrit qu'il est très inquiet au sujet de leur père, car il avait cru le voir et le reconnaître, et cela le même jour où les enfants de M. Hubschmann avaient cru voir (à Stuttgart) leur grand-père. Or M. Hubschmann était mort en Bothnie, au moment précis où il apparaissait à Stuttgart et à Strasbourg.

Mad. Duck, qui travaillait à ramasser du bois dans une forêt, voit, à 10 heures du matin, son mari, David Duck, et elle lui crie : « *Ohé ! David ! quel vent t'amène ici ?* » Elle rentre chez elle, et n'est pas surprise quand on lui annonce que son mari vient d'être tué par une voiture qui lui avait passé sur le corps. « *Je le savais,* dit-elle, *je n'avais pas besoin qu'on me le dît ; j'ai vu son spectre*[2]. »

La belle-sœur de M. Dyne, de Londres, voit, dans la journée (16 décembre 1875), un homme mort, couché sur un petit lit, qui a les yeux grands ouverts. La chambre est nue, sans tapis et sans

1. *La voyante de Prévorst,* trad. franç. par Dusart, Paris, Chamuel, 1900, 61.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 257.

meubles. Elle pense à M. X..., parti à l'étranger, depuis près d'un an, et qui l'avait soignée. Or, ce même jour, mais dix heures auparavant, M. X... mourait dans l'hôpital d'un petit village, en une chambre correspondant exactement à la vision de Mad. Dyne[1].

Un sous-lieutenant du génie, M. E..., revenant de permission, fait en voiture le trajet de la gare de débarquement jusqu'au train régimentaire de sa compagnie. Soudain il aperçoit nettement l'image d'une tombe, sur la croix de laquelle étaient peints ces mots : « X..., adjudant à la ... compagnie du génie, mort au champ d'honneur, 14 juin 1917. » Or la mort de X... était peu vraisemblable. Cet adjudant était le plus ancien des chefs de section ; il avait trente-sept ans, et était père de famille. A cause de cela, on lui avait donné, avant le départ de E... des fonctions militaires où le péril était moindre qu'ailleurs. X... avait été tué le 7 juin 1917[2].

Mad. Galichon, dans la nuit du 8 au 9 novembre 1916, à Paris, rêve que son petit-fils, aspirant au 6e bataillon de Chasseurs alpins, entre en coup de vent dans son salon pour en sortir aussi vite. La vision, très nette, lui en étant restée, elle raconte son rêve à sa domestique. Quelque temps après, Mad. G... reçoit la nouvelle officielle de la mort de son petit-fils, frappé par un obus à Saint-Pierre-Vast, le 8 novembre au soir[3].

Mad. Escourrou[4], entrant dans la chambre où se trouvait le portrait de son fils, officier de zouaves, envoyé au Mexique, voit sur le portrait un des yeux crevés et le sang coulant sur le visage. Le portrait paraissait animé et vivant. Un œil proéminait et semblait vouloir sortir de son orbite. Il était probablement 13 heures, c'était après le déjeuner. Ce même jour, jour des Rameaux, 29 mars 1863, le capitaine Escourrou était frappé à 17 heures d'une balle à l'œil gauche. La différence de longitude fait qu'il y a eu six heures d'avance ; vraie prémonition, puisque 13 heures à Paris correspondent à environ 7 heures au Mexique.

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 84.
2. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
3. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
4. *A. S. P.*, 1891, I, 148.

Le cas de Escourrou a été analysé avec le plus grand soin par Dariex, qui, désirant faire une enquête rigoureuse, à plusieurs reprises rendit visite à M. et à Mme Escourrou [1].

Or C. Flammarion vient de relater, dans la *Revue Spirite*, un récit extraordinairement analogue [2]. A vrai dire l'authenticité de ce nouveau récit me parait assez faible, car nous n'avons pas de documents à l'appui, et d'ailleurs il y a inexactitude pour la date (17 mars 1863, au lieu de 29 mars pour l'assaut de la Puebla).

Voici ce que rapporte Flammarion.

En 1863, à un dîner à Paris, la baronne de Boislève recevait diverses personnes, entre autres le général Fleury, et le premier président Devienne. Soudain, entrant seule dans le salon, Mad. de Boislève aperçut son fils, debout devant elle, avec l'œil gauche ensanglanté. Or son fils, lieutenant de chasseurs à cheval, était au Mexique. Mad. de Boislève tomba par terre, inanimée. Huit jours après, elle apprit que son fils avait été tué à l'assaut de la Puebla par une balle dans l'œil gauche.

L'analogie est telle avec le cas Escourrou (l'œil gauche blessé !!) que j'ai grande méfiance, et je voudrais bien savoir si le lieutenant Escourrou et le lieutenant de Boislève ne sont pas une seule et même personne.

Flammarion ajoute : « Le Dr Nélaton a communiqué à ses collègues de l'Académie des Sciences un procès-verbal de l'événement, écrit tout entier de la main du premier président Devienne, et signé par tous les convives du fameux dîner ».

Mais, avant d'affirmer qu'il ne s'agit pas d'une déformation singulière du récit Escourrou, il faudrait savoir où se trouve ce procès-verbal.

On voit par cet exemple combien il est nécessaire de redoubler les constatations, les documentations, les contrôles. La *S. P. R.* anglaise a grandement raison de s'entourer de preuves et d'attestations. Il n'y en a jamais trop, ni même assez.

Mad. Eustance, sur son lit de mort, parla avec insistance de son

1. *A. S. P.*, 1891, p. 152.
2. LXIV, 2 janvier 1921.

beau-père qu'elle appelait « Uncle Done ». Pendant qu'elle était à l'agonie, M. Done, qui la savait d'ailleurs fort malade, entend une voix qui l'appelle : « *Uncle! Uncle.* » En même temps, une jeune fille, Rosy, nièce de M. Done, et qui demeurait chez lui, entend une voix qui lui disait : « Rosy ! Rosy ! » Elle sort de sa chambre, au milieu de la nuit, croyant qu'elle est appelée par M. Done et rencontre son oncle, qui croyait, lui aussi, qu'il avait été appelé [1].

M. Everitt est éveillé brusquement et fortement au milieu de la nuit. Il entend du bruit dans la chambre, mais ne voit rien. Alors la voix, très douce, de sa mère se fait entendre, lui dit par trois fois : « Tommy » et ajoute : « *Votre mère est morte.* » M. Everitt a raconté le fait avant d'avoir appris la mort de sa mère, qui est survenue à ce moment.

M. Farber [2], archidiacre, se réveillant daus la nuit, voit un sien ami, assis au pied de son lit : il était ruisselant d'eau. L'apparition secoua la tête sans parler. Elle revint deux fois durant la nuit. Bientôt après vint la nouvelle que, peu de temps avant le moment où l'apparition avait été vue par M. Farber, son ami s'était noyé en se baignant.

Mad. Ulric de Fonvielle, la femme du distingué écrivain, était couchée depuis quelques minutes, et encore éveillée, lorsqu'elle voit devant elle, au pied du lit, les rideaux s'écarter, et une amie d'enfance, avec qui elle était brouillée depuis trois ans, lui apparaître en une netteté aussi parfaite que si la personne était là, vivante. Elle était vêtue d'un grand peignoir avec ses cheveux noirs tombant sur les épaules. Elle regarda fixement Mad. de Fonvielle, et, lui tendant la main, lui dit : « *Je m'en vais à présent ; pouvez-vous me pardonner ?* » Mad. de Fonvielle s'assit sur son lit et lui tendit la main, mais la vision disparut. La pendule sonnait minuit. Le lendemain matin, au moment où Mad. de Fonvielle racontait cette apparition, arrivait de La Haye un télégramme : « *Marie décédée hier soir, à* 11 *heures* 45 [3]. »

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 345.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 130.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 80.

Voici un fait rapporté par mon ami Gaston Fournier, lequel m'a donné à diverses reprises des preuves d'une médianimité très forte. Il est possible que sa présence ait exercé une certaine influence sur ce très beau phénomène.

Allant dîner chez ses amis, M. et Mad. B..., Gaston s'étonne de ne pas voir leur ami commun d'E... qui était attendu. On dîne gaiement. Gaston, ainsi que M. et Mad. B..., devaient aller au théâtre ensemble. Mad. B... passe dans sa chambre pour mettre son chapeau. Soudain on l'entend pousser un cri de frayeur. Pendant qu'elle était devant sa glace, elle avait vu, dans le miroir, M. d'E... entrer par la porte. Il était pâle et triste, le chapeau sur la tête. Mad. B..., sans se retourner, lui avait dit : « *Tiens, d'E.... vous voilà ! asseyez-vous donc.* » Comme il ne répondait pas, elle s'était retournée, mais, ne voyant rien, elle avait pris peur et poussé un cri. Elle insiste pour qu'on sache ce qui est advenu de d'E... On va chez d'E... qui n'était pas sorti de chez lui. Personne ne répond au coup de sonnette : on force la porte, et on le trouve mort. Il s'était tué d'un coup de revolver (probablement à 10 heures du matin [1].)

M. Louis Noell, pharmacien à Cette, raconte que, lorsqu'il était étudiant à Montpellier, dans la nuit du 23 au 24 novembre, il voit, vers 4 heures du matin, étant dans un état de demi-rêve, sa sœur, pâle, sanglante, inanimée, l'appeler d'une voix plaintive : « Louis, *mon* Louis, *mais viens donc, viens donc !* » Il est pendant plusieurs heures obsédé par cette vision terrifiante, et le matin il raconte son rêve à ses camarades. Le soir, il reçoit la visite de sa sœur aînée, en grand deuil, qui lui apprend qu'Hélène, leur sœur, était morte d'une diphtérie suraiguë à Perpignan, le 23 novembre, à 4 heures du matin. On avait envoyé à Louis des télégrammes qui ne lui étaient pas parvenus [2].

Un très distingué médecin de Madrid, mon ami Manuel Tolosa Latour, étant encore enfant, est réveillé au milieu de la nuit par sa mère qui lui dit en pleurant : « *Priez pour votre grand-père qui*

1. *A. S. P.*, 1891, I, 22.
2. *A. S. P.*, I, 39.
3. On peut supposer, encore que ce soit assez invraisemblable, que Louis Noell avait eu dans la nuit un accès de somnambulisme et avait lu les télégrammes qu'une servante avait enfermés dans un tiroir.

vient de mourir. » Elle s'était réveillée en sursaut, ayant vu en rêve son père mort. Et la nouvelle était vraie. « La mort de mon grand-père, dit M. Tolosa Latour, avait précédé de quelques heures seulement le rêve de ma mère[1]. »

Mad. G... s'étant couchée de bonne heure, ne dormait pas, lorsqu'elle voit, à la lueur d'une veilleuse, la figure du major G... passer au fond de la chambre. Il était habillé comme d'habitude. « Ce n'était pour moi, dit-elle, ni un rêve, ni le délire, ni la fièvre »; c'était un peu avant 23 heures. Or le major G... était mort précisément à 22 heures 45. Mad. G... le savait gravement malade, mais elle le connaissait fort peu et ne pensait pas du tout à lui[2].

Lady G..., qui avait laissé sa mère en bonne santé, se réveille au milieu de la nuit et dit à son mari : « *Ma mère est malade ; faites atteler pour que j'aille chez elle.* » En arrivant près de la maison de sa mère, elle rencontre une autre voiture, celle de sa sœur, qui, inquiète, elle aussi, était partie au milieu de la nuit. Les deux sœurs étaient venues pour assister aux derniers moments de leur mère, tombée malade subitement[3].

Peut-être les filles de lady G... avaient-elles, la dernière fois qu'elles ont vu leur mère, constaté quelque signe grave, faisant prévoir la mort, et ayant frappé leur inconscience seule.

Mad. Gay, à Saint-Jean-de-Luz, a eu deux rêves monitoires, intéressants parce qu'il y a eu une transformation graduelle d'une ombre à une autre.

Pour le premier rêve, il s'agit d'un M. X..., mort depuis un an et demi. Peu à peu ses traits s'effacent, et il devient un autre personnage, le père de Mad. J. J... Plusieurs fois, dans le rêve, la même métamorphose se produit. Le matin une lettre de Mad. J. J... apprenait à Mad. Gay la mort de son père.

Le 24 mars, Mad. Gay voit en rêve son père (mort) accompagné de M. L... que Mad. Gay connaissait fort peu. Ce rêve fit une impres-

1. *A. S. P.*, 1891, I, 35.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 140.
3. Cas communiqué par le Dr E. de Guilford, in Chevreuil, *On ne meurt pas*, 40.

sion si profonde sur Mad. Gay qu'elle conclut que M. L... était mort. Or M. L... n'était pas mort ; mais c'est lui, qui, dans une lettre écrite quelques jours après, annonça à Mad. Gay que le capitaine Edmond, frère de Mad. Gay, était mort.

Le 5 avril, alors qu'on était sans nouvelles d'Edmond et déjà assez inquiet, la fille de Mad. Gay, âgée de vingt-huit mois, dit qu'elle a vu, *dans son dodo*, l'oncle Edmond avec une tache rouge sur la tête. La nouvelle de la mort d'Edmond ne parvint à Mad. Gay que quelques heures plus tard le 5 avril par la lettre de M. L... Le frère de Mad. Gay, capitaine d'artillerie, avait été tué le 23 mars par un éclat d'obus à la tempe.

M. Goodall[1] se réveille, en pensant qu'il a parlé tout haut et a dit : « *J'ai perdu ma chère petite May.* » A ce moment, une autre voix (qu'il ne reconnaît pas) lui dit : « *No, not May, but your youngest boy...* » Peu de temps après lui arrive la nouvelle que son petit garçon était mort.

Miss Gollin[2], le 25 janvier 1896, à 12 heures 30, à l'Office de l'*Evening Post* (New-York) a la sensation que quelqu'un est derrière sa chaise pendant qu'elle est à son travail à l'Office. Elle se retourne et voit son fiancé vêtu de noir, qui, au bout de quelque temps, disparaît. Alors elle s'adresse à une de ses camarades, Miss Burrows, et lui dit : « *Avez-vous vu quelqu'un derrière ma chaise ?* » Miss Burrows n'a vu personne. Au même moment mourait le jeune homme dont elle avait vu la figure. Il était malade depuis quelques jours, mais Miss Gollin croyait que c'était une très légère indisposition.

Le témoignage de Miss Burrows indique nettement que la monition était absolument subjective.

Mad. Green[3], en Angleterre, rêve qu'elle voit dans une petite voiture deux femmes, que le cheval tombe dans l'eau, que les deux femmes perdent leurs chapeaux et se noient. Elle ne reconnaît pas ces deux femmes. De fait, à ce même jour, et à cette même heure (avec la différence de longitude) une nièce de Mad. Green se noyait

1. Fr. Myers, *Human personality*, II, 213.
2. *J. S. P. R.*, mai 1908, 234.
3. *A. S. P.*, I, 49.

avec une de ses amies, accidentellement, en Australie. Toutes deux étaient parties en voiture à un cheval. On retrouva leurs corps et le corps du cheval ; deux chapeaux de femme flottaient à la surface. Mad. Green n'avait jamais vu sa nièce, elle ne pouvait donc pas la reconnaître.

On notera l'abondance des détails précis qui fait que ce rêve monitoire est un des meilleurs que nous possédions.

Le général Fytche, en Birmanie, voit un matin, à son lever, en plein jour, un vieil ami, qu'il croyait loin, entrer dans sa chambre. Puis l'ami disparaît. Personne de la maison ne l'avait vu entrer ni sortir. Et cependant le général avait cru le *voir en chair et en os*. Quelque temps après, il apprit que son ami était mort subitement, vers le même moment, à quelque 600 milles de là [1].

Marianne Griffiths, sortant de la table de famille au milieu du déjeuner, un dimanche, va, sans cause appréciable, dans le jardin, et contemple pendant longtemps l'eau du bassin. Puis, à sa sœur qui arrive la chercher, elle dit avec terreur : « Il se passe quelque chose d'horrible ! O mon pauvre cher H... » A ce moment, H.., frère de Marianne, se noyait en prenant un bain dans une rivière peu profonde. Il n'y avait aucune raison pour que Marianne eût quelque inquiétude sur le sort de son frère [2].

Le colonel H..[3]. étant à Londres, couché dans sa chambre, s'éveille à l'aurore et voit devant lui Poole, son compagnon d'armes, en costume kaki, avec une épaisse barbe noire (qu'il ne portait pas quand H... le connaissait). H... savait que G... était parti pour le Cap (guerre du Transvaal). L'apparition était si nette que H... la prit presque pour une réalité : il distingue la figure, les yeux tout-à-fait vivants, le costume kaki, et le casque. H... s'assied sur son lit, regarde le fantôme de P... et lui parle ; alors P... lui répondit : « *Je suis tué* (*I am shot*)... *à travers les poumons* ». Et en disant cela il leva lentement sa main droite sur la poitrine. « *Le général me commanda*

1. *A. S. P.*, 1891, I, 362.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 364.
3. G. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, 1911, II, 18 et *P. S. P. R.* v.).

de marcher », dit-il. M. H... raconta cette apparition à quelques camarades, et il apprit le lendemain que Poole avait été tué à la bataille de Sangshook. Il avait l'uniforme kaki, portait toute sa barbe, et le poumon droit avait été traversé. Les heures coïncident. La nouvelle de la mort de Poole n'arriva à Londres que vingt-quatre heures après que le colonel H... eut raconté son rêve.

M. Marius S. Griffin, à la Jamaïque, voit en rêve une vieille dame pour laquelle il avait beaucoup d'affection. Elle paraissait vêtue de blanc. Cela commença par un rêve, et finit par une vision, très nette, qu'il aperçut au pied de son lit. « Et cependant, dit-il, je n'aurais pas pu distinguer les traits, tant la nuit était noire, si ç'avait été une personne vivante. » Il écrit son rêve sur son carnet. Bientôt il apprend que cette dame est morte au même moment qu'il l'avait vue. Il paraît que, quelques minutes avant de mourir, cette dame disait : « *Dites à Marius que j'ai pensé à lui*[1] ».

Le général H... étant sous la tente, près de Bombay, voit, à 2 heures de l'après-midi, la forme de sa sœur, en vêtements de nuit. Il écrivit aussitôt pour en demander des nouvelles, et il apprit qu'elle était morte au moment où elle lui avait apparu... « *Je suis aussi sûr du fait que de ma propre existence,* » ajoute le général[2].

M. H... de Genève, étant élève d'un pensionnat, raconte qu'un matin un de ses camarades dit à haute voix devant plusieurs personnes qu'il a vu le frère du professeur (professeur du même pensionnat et absent pour quelques jours) étendu sur l'herbe, avec un trou noir au milieu du front. Ce rêve effrayant fait une grande impression sur tous les élèves. Le lendemain on apprend, sans que M. H... puisse exactement préciser la coïncidence du jour et de l'heure, que le rêve était conforme à la réalité, et que X... était mort d'un accident de chasse. En voulant traverser un fossé, le fusil était parti, et la charge tout entière lui avait pénétré dans la tête.

Suzanne H... anciennement servante de Mad. A... se marie et va

1. *Hall. tél.*, 160.
2. *Hall. tél.*, 246.

habiter une ferme éloignée de la ville où habitait Mad. A... Une nuit elle s'éveille et dit à son mari : « *Entends-tu ! c'est Mad. A... qui m'appelle.* » Le mari n'entend rien, et Suzanne se calme. Or Mad. A..., prise d'une indisposition subite, était morte dans la nuit, au moment même où Suzanne entendit la voix de sa maîtresse[1].

Clovis Hugues, qui fut un poète distingué, avait été en 1871, après les événements de la Commune, enfermé à la prison de Marseille. Avec lui, prisonnier aussi, était son ami Gaston Crémieux, condamné à mort. Un soir, Crémieux dit à C. H... : « *Quand on me fusillera, j'irai vous prouver l'immortalité de l'âme en manifestant dans votre cellule* ». Or, le matin du 30 novembre 1871, à la pointe du jour, « je fus, dit Clovis Hugues, réveillé par le bruit de petits coups secs donnés dans ma table. Je me retournai ; le bruit cessa, et je me rendormis. Quelques instants après, le même bruit recommença. Je sautai alors de mon lit. Je me plantai bien éveillé devant la table. Le bruit continua. Cela se reproduisit encore une ou deux fois ». Or, à ce moment-là, Gaston Crémieux venait d'être fusillé[2].

M. Martin Halle (de Cette), rêve qu'il voit une jeune fille tomber de la fenêtre. Il fait part de ce rêve *horrible* à sa famille. Le matin, il s'étonne que le cocher, qui venait d'habitude le chercher en voiture, ne soit pas venu. C'est un autre qui arrive avec un assez grand retard. A 5 heures du matin, au moment même du rêve, la fille du cocher habituel de M. Halle, tombant de la fenêtre, s'était tuée[3].

Mad. Hers, en entrant dans sa chambre, à 14 heures 30, voit sa mère couchée sur son lit, coiffée d'un bonnet de mousseline ruchée qu'elle ne lui avait jamais vu, et morte. Elle sanglote, s'évanouit presque. Au bout de quelques instants, on lui apporte un télégramme lui annonçant que sa mère (à Strasbourg) est très malade. « *Elle est morte*, dit Mad. Hers, *je l'ai vue.* » Mad. Hers mère en réalité est morte à 15 heures 30 (heure de Strasbourg) et elle avait un bonnet de mousseline ruchée[4].

1. Flammarion, *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, 140.
2. Flammarion, *L'Inconnu*, etc., 76.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 460.
4. Flammarion, *Loc. cit.*, 104.

Le célèbre Home, qui a donné les plus beaux exemples connus d'ectoplasmie, a eu parfois quelques faits de lucidité. Au jour et au moment même, à une minute près, dit-il, de l'heure à laquelle est mort Allan Kardec, un des protagonistes de la doctrine spirite, il recevait le message spiritique suivant : « *Je regrette d'avoir enseigné la doctrine spirite,* Allan Kardec ». Le message fut reçu en présence du comte de Dunraven[1].

Mais tout de même il serait intéressant de savoir exactement dans quelles conditions ce message a été transmis.

M. Octave Houdaille, appelé à Mirecourt (Vosges) par une maladie très grave de son grand-père, part, avec son frère Georges, de Paris à 22 heures et il s'endort dans le train. A 1 heure du matin, il est réveillé brusquement, entendant un profond soupir. Il se lève, appelle son frère. « *Il est une heure du matin, lui dit-il, mon grand-père doit être mort ou mourir. Je viens de l'entendre distinctement rendre le dernier soupir.* » De fait, la mort avait eu lieu exactement à 1 heure 30 du matin[2].

Mad. Hosmer, sculpteur célèbre, étant à Rome, se réveille au moment où la pendule sonne 3 heures, et voit près de son lit, à l'intérieur des rideaux du lit, la forme d'une jeune Italienne, nommée Rosa, qu'elle avait eue comme servante, et qu'elle savait légèrement malade. Il lui sembla que Rosa lui disait : « *Adesso son felice, son contenta* ». Le lendemain matin, elle raconte son rêve pendant le déjeuner à Miss Lydia Child, qui n'y croit pas. Elle envoie cependant chercher des nouvelles de Rosa et apprend que Rosa était morte à 5 heures[3].

M. Hutchins meurt subitement à Cardiff, à 80 kilomètres de la maison qu'habitait sa femme. M. Hutchins fils part en voiture pour annoncer la triste nouvelle à sa mère. Sa mère est à la porte, et sa première parole est pour lui dire : « *Daniel, ton père est mort.* » — « *Comment le savez-vous ?* » — « *Il est venu m'appeler hier soir vers*

1. D.-D. Home, *Les Lumières et les Ombres du spiritualisme*, trad. fr., Paris, 1883, Dentu, 114.
2. *A. S. P.*, 1891, 99.
3. *Hall. tél.*, tr. fr., 146.

9 heures, puis il a disparu tout de suite. Je ne me suis pas couchée depuis. Il m'avait appelée par mon nom : « MARY ! MARY ![1] »

Le Dr JEAN (à Cogolin, Var) est appelé auprès d'un petit garçon de sept ans environ, atteint de fièvre avec délire. A 10 heures du matin, en se réveillant, l'enfant est terrifié, voit de l'eau partout, et crie : « *Au secours* », en disant que son père se noie. De fait, le père de l'enfant, qui voyageait à Nice, s'était noyé à cette même heure[2].

Deux employés du même bureau, J... et F...[3] étaient amis très intimes. Un jour, F..., atteint d'indigestion, ne vint pas. Le médecin lui avait conseillé de se reposer quelques jours. Le soir J.., étant rentré chez lui, comme il était dans sa chambre avec sa femme, voit distinctement son ami F... habillé comme d'habitude, et une canne à la main. Il fixa son regard sur J... et s'en alla. Alors J... se cita à lui-même les paroles de Job... « *et un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa...* » Puis il demanda l'heure à sa femme : « *9 heures moins 12 minutes* », dit-elle, « *c'est donc à 9 heures moins 12 minutes que F... est mort. Je viens de le voir.* » Or, F... était mort de la rupture d'un anévrisme au même moment, c'est-à-dire entre 8 heures 35 et 9 heures du soir.

Ce cas de monition, par la précision des détails et par son *imprévoyabilité*, est des plus remarquables.

M. JUKES[4] entend en rêve la voix d'un de ses camarades, qui lui dit : « *Votre père Mark et Harriet sont partis tous les deux.* » Il se réveille, mais l'impression est si forte qu'il écrit ces paroles aussitôt sur un petit bout de papier. Il en est même tellement ému qu'il ne descend pas le lendemain matin pour déjeuner. Or, à ce même moment, son père MARK mourait en Amérique du choléra ; sa belle-sœur HARRIET mourut deux jours après.

M. GRANT se réveille au milieu de la nuit, et sent comme une *présence* dans sa chambre, mais ne voit rien. Il acquiert alors la conviction que le père de son ami BRUCE est mort. Il regarde l'heure.

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 297.
2. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
3. *A. S. P.*, 1891, I, 301.
4. *Hall. tél.*, tr. fr., 126.

Il est minuit 14 minutes. Le matin, il en parle à plusieurs personnes; le soir il inscrit sur son journal qu'il en a parlé. Or ce n'était pas le père de M. Bruce, mais son frère, qui était mort (en Chine) quelques heures (douze heures sans doute) auparavant[1].

Mad. L..., à Farnborough, voit, à 3 heures de l'après-midi, entrer un vieux monsieur dans sa chambre. Il avait un vêtement démodé et une canne. Malgré la pluie, il était sans parapluie, et ses vêtements n'étaient pas mouillés. Elle reconnaît son oncle, et lui parle comme s'il était une personne réelle. Mais lui, sans répondre, sort par la porte à demi ouverte. Les domestiques questionnés assurèrent n'avoir vu personne. Or, à ce moment, exactement, mourait à Leicestershire son vieil oncle, qu'elle ne savait pas malade[2].

Le capitaine Lagarrue, étant à Saint-Louis (Sénégal) commençait à s'endormir lorsqu'il se sent brusquement secoué avec une forte pression sur la poitrine. Il se lève sur son coude, se frotte les yeux et voit devant lui sa grand'mère, qui le regarde avec des prunelles presque éteintes : il entend sa voix faible qui lui dit : « *Je viens te dire adieu, mon cher petit, tu ne me verras plus.* » Alors il se fait à haute voix cette réflexion : « *Voyons, ce n'est pas un rêve !* » et il se lève. L'apparition n'avait duré que quelques secondes. Le moment coïncide exactement avec le moment où est morte à Rochefort la grand'mère du capitaine, fort âgée, mais dont la santé n'inspirait pas d'inquiétude[3].

Jules Lermina rapporte le cas suivant, peu démonstratif d'ailleurs, écrit par une personne qu'il connaît particulièrement[4].

« J'étais allée prendre un plat à la cuisine, quand j'entendis la voix d'un de mes cousins à la fenêtre. Je levai les yeux et le vis courbé vers la fenêtre, me disant bonjour de la tête, et me répétant : « *Bonjour*, Loule. — *Bonjour*, Wenand, » répondis-je ; puis j'allai lui ouvrir la porte. Mon père, étonné qu'on ouvrît la porte sans qu'on

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 93.
2. *Hall., tél.* tr. fr., 205.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 182.
4. *A. S. P.*, 1895, 202.

eût sonné, vint voir ce qui se passait. Lorsque je lui eus dit que j'étais venue pour voir Wenand, il me dit : « *C'est impossible* » et alors il m'annonça que Wenand était mort, mais que lui, mon père, n'avait pas voulu me le dire encore.

Malgré l'autorité de M. Carrington, je ne puis accorder grande confiance à l'histoire qu'il nous raconte de Mad. H..., une femme du peuple sans doute. Elle voit son fils, qui était au front, devant sa porte, et s'étonne de ne pas le revoir dans la soirée. Elle laisse la porte ouverte, mais l'enfant ne revient pas. Le lendemain il reparaît de même, puis disparaît. Le surlendemain il revient une quatrième fois. « *Cette fois*, dit-elle, *mon fils, ne me laisse pas : assieds-toi et prends une tasse de thé avec moi* ». Alors le fils monte dans la chambre. Elle le suit. Il s'affale sur le lit, puis il disparaît, et le lit était couvert de sang. Le premier jour de l'apparition coïnciderait avec la mort de ce jeune homme.

Ce récit est d'une si haute invraisemblance (psychologique) qu'on ne peut en rien accepter. Tout au moins faudrait-il avoir quelques documents sur l'état mental de Mad. H...

En mars 1890, la comtesse E. Kapnist[1], sortant du théâtre avec sa sœur, au moment où elle va entrer dans sa voiture, hésite, car elle voit dans la voiture une figure à silhouette émoussée, diaphane, presque indécise. La vision ne dure qu'un instant; cependant on peut distinguer les moindres détails, le nez prononcé, la raie des cheveux de côté, la barbe rare et d'un blond foncé, pas de chapeau, et une redingote noisette. La sœur de la comtesse E. K... ne voit rien, quoique Mad. E. K... lui ait dit : « *N'as-tu rien vu en face de toi ?* » A quelque temps de là, Mad. E. K... apprend qu'un certain sieur P..., qui répondait tout à fait à la description, est mort, à la suite d'une longue maladie, deux jours après la vision. M. P... avait, en mars 1889 promis à I. K..., sœur de la comtesse Kapnist, de reparaître devant elle, mais sans l'effrayer.

Le Dr Liébeault rapporte le cas de Mad. B..., de la Nouvelle-Orléans, qui, magnétisée par M. Liébeault, ne tarda pas à donner des preuves de lucidité par l'écriture automatique. Un matin, elle

1. Myers, *Human personality*, II, 49.

se sent poussée à écrire. Le message provenait d'une certaine MARGUERITE qui annonçait sa mort (à Coblenz dans un pensionnat). On a vérifié par la suite que, réellement, MARGUERITE, l'amie de Mad. B..., était morte le même jour[1].

Un de mes confrères, médecin distingué, nullement crédule, m'écrit que dans la nuit il rêve qu'il passe devant une jeune femme de ses amies, Mad. L..., en pleurs, la figure couverte d'un grand voile de deuil. Au réveil, le lendemain matin il en parle à ses parents, en s'étonnant que cette jeune femme, habituellement gaie et insouciante, se soit présentée à sa pensée en habits de deuil. « Vers 8 heures du matin, ma sœur, dont Mad. L... est une belle-sœur, nous téléphone que M. L..., souffrant depuis trois jours, a été pris dans la soirée, la veille, de symptômes graves de péritonite, qu'il a été transporté à la maison de santé, opéré à minuit dans un état désespéré, et qu'il vient de mourir. Je n'avais pas vu, ajoute le Dr X..., M. et Mad. L... depuis une quinzaine, et ma sœur, seule relation commune, ignorait avant cette nuit que M. L... fût souffrant. »

Ce qui est très intéressant dans cette monition, c'est qu'elle est manifestement *symbolique*. Ce n'est pas du tout le mort qui se présente. C'est une *information*. Et c'est important pour la théorie, puisque cela semble prouver que les soi-disant apparitions ne sont pas des fantômes des morts qui arrivent, mais des informations, de véritables *monitions*.

Mad. FRANCES LIGHTFOOT est réveillée dans sa chambre par un bruit violent. Il lui sembla qu'on ouvrait violemment sa porte (fermée à clef d'ailleurs) et que quelqu'un ou quelque chose entrait dans la chambre. Une figure apparut, couchée horizontalement au-dessus de son lit et une voix impérieuse lui dit clairement et distinctement : « FRANCES, j'ai besoin de vous. Venez avec moi, tout de suite. » Elle pense alors à Mad. REED, une de ses meilleures amies, qui était aux Indes, et dit : « Elle est morte », puis elle inscrivit son rêve sur son carnet. Le lendemain, causant avec sa sœur, elle lui dit : « Mad. REED est morte ». La vision a eu lieu huit à neuf heures après la mort de Mad. REED[2].

1. *Phant. of the Living*, I, 293.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 154.

A Holywood, Mad. Kerr rêve qu'un de ses fils, chauffeur-mécanicien d'une locomotive, est tombé de sa machine, qu'il a eu la tête fracassée sur le parapet d'un pont, et une jambe broyée, et aussi que le train a passé sur son corps. Il est environ 22 heures 50. Or, quelques minutes auparavant, loin de là, à Paisley, à 22 heures 35, Edouard Kerr, le fils de Mad. Kerr, tombait de son tender, au parapet d'un pont ; la tête fut fracassée, et il eut la jambe broyée (il est mort le lendemain).

Le cas est discuté avec grand soin par Sir James Crichton Browne et le Dr Clarke [1]. Certes, il y a lieu d'avoir quelque méfiance pour un récit fait dix ans après l'événement, mais les détails sont si précis, et la bonne foi de Mad. Kerr si évidente, qu'il paraît difficile de contester l'authenticité de cette belle monition.

Mad. de Lagenest [2] voit, un matin, à 8 heures, devant elle, dans sa chambre, son oncle, M. Bonnamy, qu'elle croyait en bonne santé. C'était une figure qui la regardait avec douceur. Mad. de L... passe de l'autre côté du lit, mais le fantôme prend la place qu'elle vient de quitter. Alors elle sort de la chambre pour aller retrouver son mari au rez-de-chaussée. De nouveau le fantôme se dresse devant elle. « Mais, mon oncle, dit-elle alors, pourquoi venez-vous? Vous êtes donc mort ? » Aussitôt l'apparition disparut. Bientôt après on sonne à la porte de la rue, et Mad. de L... dit au domestique : « Allez chercher la dépêche qui arrive, mon oncle est mort ». De fait, M. Bonnamy était mort à 1 heure 15 dans la nuit.

Mad. Macklin [3] dans la nuit du 27 au 28 mars 1918 voit en rêve, et en rêve très lucide, son fils David, lieutenant dans l'infanterie anglaise, qui lui apparait, en uniforme de soldat, ce qui la surprend beaucoup. Il a un casque, son équipement de campagne : elle lui dit : « *Oh! mon fils* David, *pourquoi n'êtes-vous plus officier, et avez-vous le costume d'un Tommy ?* » Elle raconte son rêve à deux personnes qui en témoignent. Le 3 avril elle reçoit la nouvelle que son fils a été tué dans la nuit du 27 au 28 mars.

1. *Report of a Co-cognitive dream. Amer. S. P. R.*, novembre 1905, 145.
2. *A. S. P.*, 1900, X, 65.
3. *J. S. P. R.*, Janv. 1919, 3-7.

On n'a pas retrouvé le corps de David Macklin. Pour les attaques de nuit, parfois les officiers prenaient des uniformes de soldats.

M. Marchant (de Redhill) à 2 heures du matin, voit une personne entrer dans sa chambre. Il lui vient à l'esprit que c'est Robinson Kesley, auquel il ne pense jamais, et qu'il a vu une fois par hasard depuis vingt ans. Il le reconnaît à ses longs cheveux emmêlés. L'apparition se regarde dans le miroir. Dès que M. Marchant lui parla, elle s'enfonça doucement dans le sol. (Robinson Kesley est mort exactement à 2 heures du matin le même jour.) Le lendemain matin, avant de rien savoir, M. Marchant avait raconté son rêve à diverses personnes[1].

Moritz[2] cite l'histoire d'une femme dont le mari était absent et lui envoie une lettre où il était dit que tout allait bien. Pourtant en rêve elle le voit mourant, avec une large blessure au côté : un officier était à côté de lui. Et c'était vrai. Quatre mois après, elle rencontre dans une église un officier, et elle le reconnaît pour être celui qui avait assisté aux derniers moments de son mari.

Ces récits anciens sont probablement en grande partie authentiques, car ils concordent bien avec ce que les faits récents nous enseignent ; mais ils ne sont pas en état, à eux seuls, d'entraîner nos convictions ; car on ne mettait pas jadis la même rigueur qu'on met aujourd'hui, et qu'on doit mettre, dans le contrôle et les attestations des témoins.

Le Dr Weir Mitchell rapporte, d'après son père, médecin d'un asile d'aliénés, qu'il apprit un jour que la femme d'un des individus internés à l'asile venait de mourir. Il va alors en informer son malade, qui lui dit tout de suite : « Vous n'avez besoin de rien me dire. Ma femme est morte. Je le sais. Je l'ai vue cette nuit, et elle m'a parlé. » Après enquête, le Dr Mitchell apprit que pendant cette même nuit le malade parlait tout haut. Le gardien s'était approché de lui pour lui faire faire silence, mais le malade reprocha vivement

1. *Hall. tél.*, trad. fr., 12.

2. Cité par Passavant J.-C., *Unters. über den Lebensmagnetismus*, 2e édit., Frankfurt a M., 1837, 132.

au gardien d'avoir chassé sa femme qui était en train de lui parler et de dire qu'elle venait de mourir [1].

On trouvera dans l'excellent livre de J. Hyslop divers exemples qui sont intéressants à mentionner, d'une part parce que M. Hyslop a choisi les cas où le percipient était d'une loyauté irréprochable, et d'une haute intelligence, d'autre part, parce que la critique pénétrante et perspicace de M. Hyslop, nullement crédule, mérite d'être considérée comme conclusive.

M. Andrew Lang raconte dans l'article *Apparitions* de *l'Encyclopedia britannica*, qu'il a vu un membre éminent d'une Université anglaise au moment où cette personne mourait, à cent milles de distance (?)

M. Keulemans, dessinateur et coloriste habile, a entendu le matin, dans un demi-rêve, étant à Paris, la voix de son fils Isidore, il a vu son sourire et ses yeux. L'image et la voix étaient plus réelles qu'un rêve ordinaire. Dans la journée, il a de nouveau entendu la voix d'Isidore, et il a assuré à sa femme que l'enfant devait être mort. En réalité l'enfant mourait (à Londres), au moment même de l'apparition.

James Cotter Morison, le professeur Estlin Carpenter, rapportent des cas semblables, à eux personnels.

M. Hensleigh Wedgwood, beau-frère de M. Darwin, rapporte une vision véridique qu'a eue sa belle-fille, avec des détails très précis.

Le marquis de Bute et le Dr Ferrier ont décrit le fantôme d'une personne morte qu'ils ne connaissaient pas. La description est tout à fait suffisante pour permettre d'affirmer qu'il s'agit d'une hallucination véridique.

Le R. Mark Hill, un soir, comme il commençait son souper, voit la figure d'un homme de grande taille qui veut se jeter sur lui. Il se lève, fait le tour de la table et prend un verre pour le lui jeter à la figure et se défendre. Mais la figure avait disparu, et cependant le

1. Hyslop, *Science and a future life*, 51.

verre a été lancé. Il pense alors à un de ses oncles, qui en effet est mort le même jour (5 avril 1864)[1].

Le Dr F. de M..., étudiant en médecine à Paris, rêve que son oncle (à la Havane), qui lui tenait lieu de père, est en train de mourir. De sorte que, lorsque le domestique au matin entre dans sa chambre, il trouve M. F... tout en larmes, qui lui raconte ce rêve douloureux. La coïncidence du jour était exacte, sinon celle des heures[2].

Le sergent Nègre, en 1912, entend dans la nuit du 8 novembre sa femme, qui était à côté de lui, sangloter et pleurer en dormant. Il la réveille, et elle lui dit : « *Mon frère Alexis est mort* ». Ce qui était malheureusement vrai. Un mois après, le 8 décembre, à 11 heures du soir, même rêve. Mad. Nègre pleurait éveillée, et, quand M. Nègre lui demanda : « *Qu'as-tu ?* » elle lui dit : « *Maman est morte, j'en suis sûre* », et cela était vrai aussi.

Le frère de Mad. Nègre est mort le 8 novembre, et sa mère est morte le 8 décembre 1912[3].

Mad. A. Eugénie, de Lavadina (Italie), croit, le 8 juin 1916, entendre dans son sommeil, à 22 heures, les pas de son fils Alphonse, soldat au 55e d'infanterie. L'escalier grinçait. Elle sort du lit : « *Alphonse, mon cher fils, enfin ! je puis t'embrasser* ». Il lui semble qu'elle sent son fils qui soupire entre ses bras. Mais ce n'était qu'une ombre. Mad. Eugénie, persuadée que son fils était mort, fit dire pour lui les prières des morts. Alphonse s'était embarqué, ce que sa mère ne savait pas, sur le *Principe Umberto*, navire qui fut coulé le 8 juin 1916, entre 20 et 22 heures[4].

Mad. veuve Palliser voit en rêve son fils unique, Matteo, mort noyé. Elle se lamente, et, convaincue que c'est la réalité, va trouver plusieurs personnes, entre autres M. Clarke, grand négociant de Hull, qui essaie de la rassurer. M. Clarke promet d'écrire à New-

1. *Phant. of the Living*, II, 1886.
2. Flammarion, *Loc. cit.*, 413.
3. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
4. *Enquête inédite du Bull. des Armées*, lettre de M. Fragonese.

York pour avoir des nouvelles de Matteo, et chaque jour, pendant un mois, Mad. Palliser vient lui demander s'il a reçu quelque nouvelle. Enfin on apprend que Matteo s'est effectivement noyé, à la date du même jour où Mad. Palliser avait eu ce rêve[1].

A Chicago, Mad. Paquet[2] voit son frère, chauffeur à bord d'un petit steamer du port, entraîné par deux cordes, tomber dans l'eau, se noyer. Il avait son pantalon relevé, de manière qu'on pouvait en voir la doublure blanche. Il était sans habit, ne portant que sa chemise bleue de matelot. Plus tard, tous ces détails furent reconnus exacts. Quand M. Paquet apprit la nouvelle, il dit à sa femme : « *Edmond est malade et à l'hôpital.* » — « *Non,* répondit Mad. Paquet, *il s'est noyé, je l'ai vu tomber à l'eau* ».

M. Georges Parent, maire de Wiege (Aisne) voyageant la nuit, en voiture, entend son nom prononcé d'une voix étouffée. Il s'arrête, descend de voiture, ne voit rien. Il allait remonter dans la voiture, quand soudain il entend, comme si quelqu'un était dans la voiture, son nom prononcé d'une voix déchirante. Il reconnaît la voix d'une vieille bonne qui l'avait élevé, et qui le chérissait. A peine remonté en voiture, il entend de nouveau la même voix, très douce. A quelque cent mètres de là, ayant continué sa route, il entre dans une auberge pour inscrire sur son carnet ce fait extraordinaire. Rentré chez lui, il apprend que la vieille Sophie venait de mourir[3].

Un psychologue éminent, M. Piéron, a raconté avec détails une monition remarquable[4].

Dans le laboratoire de psychologie de M. Piéron, à l'asile de Villejuif, se trouvait à travailler, le 25 juin 1902, une jeune fille, X... qui, ce jour-là, était très triste, et qu'on chercha vainement à distraire. A 15 heures 7 minutes elle avait cru entendre la voix de Jeanne, une de ses amies, qu'elle savait d'ailleurs très malade.

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 150.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 208.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 100.
4. *Un cas d'apparence télépathique, le fait et l'interprétation. A. S. P.*, XII, 303-309.

Or, ce même jour, chez elle, JEANNE, presque mourante, appelait tout d'un coup, à 15 heures précises, à grands cris, son amie X... L'agonie commence, pendant laquelle JEANNE demande qu'on fasse autour d'elle le plus grand silence pour qu'elle puisse entendre venir son amie X... A 16 heures 6 minutes, elle se sent *envoler*... « *Si c'était pour aller voir ?...* » elle ne put achever... elle eut un hoquet. Elle était morte.

X... savait que JEANNE était perdue à bref délai, mais croyait qu'elle vivrait encore quelque temps.

Le récit, très circonstancié, de M. PIÉRON, mentionne en outre divers faits curieux qu'on pourrait expliquer par la cryptesthésie chez JEANNE mourante. Mais nous croyons qu'ils peuvent s'expliquer plus simplement par des coïncidences. Il n'en reste pas moins avéré qu'il y a eu pour X... cryptesthésie évidente, avec une monition auditive très nette.

M. RAWLINSON (Cheltenham), étant en train de s'habiller, voit dans son cabinet de toilette, distinctement, la figure de son ami X... auquel il n'avait pas écrit depuis longtemps. A ce moment même M. X... mourait[1].

Au commencement d'août 1878, mon grand-père, M. CHARLES RENOUARD, âgé de quatre-vingt-quatre ans, est légèrement souffrant[2]. Mais, comme sa santé est excellente, cette petite indisposition ne l'empêche pas de rester levé, d'aller et de marcher comme d'habitude. Il demeurait alors au château de Stors (Seine-et-Oise) chez Mad. CHEUVREUX, sa belle-sœur. Le dimanche 11 août, je vais à Stors et je trouve mon grand-père très bien portant. Il est convenu que ma femme et moi nous irons la semaine suivante à Stors pour passer quelques jours avec lui. Nous étions alors à Meudon, aux environs de Paris.

Le samedi matin, 17 août, à 7 heures, comme j'étais déjà levé, et achevais de m'habiller, ma femme se réveille en pleurant, et me dit : « C'est affreux, je viens de voir ton grand-père très, très malade. Il était dans son lit, et ta mère était debout à côté de lui. »

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 231.
2. *Proc. of the S. P. R.*, 1888, 162.

Je ne tiens pas compte de ce rêve ; car, à cette époque lointaine, je ne croyais pas du tout aux rêves véridiques. Je rassure ma femme facilement, et nous partons pour Paris en voiture. Je me rappelle fort bien que nous avons été très gais pendant le voyage. En arrivant à Paris nous trouvons un télégramme nous annonçant que, dans cette nuit du 16 au 17 août, mon grand-père était mort subitement, en quelques minutes, d'une lésion du cœur, vers 3 heures du matin. J'ajoute que nous ne savions pas du tout que ma mère était à Stors ; c'est par hasard qu'elle s'y trouvait. Le rêve de ma femme retarde environ de quatre heures sur la mort de mon grand-père.

M. R..., rédacteur à l'administration des Postes, voit, tout d'un coup, le 16 mars, au moment où il allait monter en omnibus pour rentrer chez lui, sa mère couchée dans son lit, sur le dos, et très malade. Il lui sembla qu'il disait dans ce rêve : « *Attends, maman, je viens!* » Il était près de 18 heures 5. En rentrant, il trouve un télégramme lui annonçant une maladie grave et soudaine de sa mère, et alors il raconte à l'ami L... qui l'accompagnait, cette vision. L... lui dit qu'il avait eu alors *l'air tout drôle*. Mad. R... tombait malade le 16 mars dans la matinée : elle mourait à 22 heures[1].

M. Riondel, avoué à Montélimar, dans la nuit du 1er au 2 avril 1894, entend un bruit insolite et violent qui le réveille avec un sentiment de terreur, à 1 heure 45. Sa mère entend ce même bruit. A la même heure exactement, le frère de M. Riondel, qui venait d'écrire que sa santé était excellente, mourait subitement à Marseille[2].

M. Runciman[3] donne des détails précis sur sa monition. Elle a commencé par un rêve. Il a vu, en rêve, M. J.-H. Haggit couché dans son lit. Alors il s'est éveillé en se demandant : « Est-ce que je suis éveillé, ou est-ce que je rêve ? », il y avait un peu de lumière de gaz dans la chambre. « A coup sûr, dit M. R... j'étais aussi éveillé qu'au moment où j'écris ceci, quand l'apparition s'est évanouie. J'allais lui parler, mais tout a disparu. J'en ai parlé à mon réveil à diverses personnes. »

1. *A. S. P.*, 1899, IX, 77.
2. *A. S. P.*, 1895, V, 200-202.
3. *Phantasms of the Living*, I, 433.

Or M. Haggit, qu'il avait cru voir, est mort le même jour, à la même heure. Il était malade, mais non très gravement malade.

En novembre 1904, il y eut des soulèvements populaires et des conflits sanglants à Rio de Janeiro : parmi les élèves de l'École Militaire (*alferes alumno*) était le jeune Sylvestre Cavalcante, qui fut tué dans la nuit du 14 au 15 novembre, très exactement à 23 heures, par une balle dans la tête. Cette même nuit, vers 2 heures du matin, à Copacabana (Brésil), Mad. Rieken, dont la fille, Maria-Luiza, était fiancée au jeune Cavalcante, vit entrer dans sa chambre à 2 heures et demie du matin, Cavalcante portant un uniforme kaki, différent de son uniforme habituel, et un foulard rouge autour du cou. Il dit : « *Guarda* Mimi » (*Protège* Mimi). Mimi était le petit nom qu'il donnait à sa fiancée. Puis il disparut. Le lendemain matin, Mad. Rieken raconta à son mari et à son fils cette étrange vision. Personne à ce moment, à Copacabana, ne savait rien de l'émeute, et à plus forte raison de la mort de Cavalcante[1].

M. Anatole France raconte spirituellement une monition qui lui fut racontée par sa grand'mère[2].

« Dans l'émouvante nuit du 9 au 10 thermidor de l'an III, on avait appris les événements : l'arrestation de Robespierre et l'agitation extrême qui secouait la Convention et la ville. On ne savait rien de plus. « Ma grand'mère, dit Anatole France, se tenait dans sa chambre, avec mon père, Mad. de Laville et la jeune Amélie, sœur de Mad. de Laville. A 1 heure et demie du matin, Amélie, *penchée sur une glace*, semblant contempler une scène tragique, s'écrie : « Je « le vois ! je le vois ! qu'il est pâle ! le sang s'échappe à flots de sa « bouche ! ses dents et ses mâchoires sont brisées ! Louange à Dieu, « le buveur de sang ne boira plus que le sien ». Puis elle poussa un cri d'horreur et s'évanouit. A la même heure, dans la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville, Robespierre recevait un coup de pistolet qui lui brisait la mâchoire ».

Bien entendu toutes réserves sont nécessaires pour ce fait raconté plus d'un siècle après l'événement.

1. Ce cas est rapporté par le professeur Alexander, *J. S. P. R.*, avril 1905, 59.
2. *Le livre de mon ami*, 98.

Mad. S..., de Luxeuil, dans un demi-sommeil, voit son frère couché et serré dans un cercueil de pierre, pareil aux pierres tombales romaines de l'établissement thermal de Luxeuil. Le cercueil se rétrécit de plus en plus. Son frère la regarde en suppliant, puis ensuite d'un air résigné. Mad. S... alors se réveille. Il est 3 heures 30. C'est l'heure à laquelle le frère de Mad. S .., d'ailleurs assez malade, se mourait[1].

Miss Sandars s'entend un matin, étant éveillée, appeler à plusieurs reprises par son prénom. Elle reconnaît la voix d'un sien ami auquel elle n'avait pas pensé depuis longtemps. Elle note le jour et le fait dans son journal (27 octobre 1879). C'est à cette date que mourait du choléra, dans les Indes, l'ami dont elle avait reconnu la voix[2].

M. Marcel Sérizolles, magistrat et homme de lettres, cite quelques cas de monitions[3]. Pendant une excursion en montagne, il se sentit soudain frappé à la nuque par un coup violent. Il s'arrête et prononce à haute voix ces mots : « J'ai une dépêche à la ville : il vient de m'arriver un malheur ». En effet, son père, qui était en apparence d'excellente santé, venait, à 600 kilomètres de là, de mourir subitement. Le télégramme était arrivé à la ville de L... où demeurait alors M. S..., à l'heure exacte où la commotion avait été ressentie.

La femme de M. Sérizolles a eu aussi une monition.

Pendant un voyage à Grenade, elle rêve (et dit à son mari) qu'elle a vu Mad. de B... très souffrante et mourante. Or, Mad. de B..., (en état de grossesse avancée et cependant en parfaite santé, mourait au même moment (les dates exactes font défaut).

M. Sérizolles raconte encore un autre rêve monitoire assez intéressant. Son père était magistrat à Montauban. Or, parmi ses relations était un jeune avoué, nommé L... En 1883, après la mort de M. Sérizolles père, M. L... fut nommé juge à N... (Dordogne). Deux ou trois années après, M. Sérizolles rêva qu'il voyait son père

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 408.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 296.
3. *A. S. P.*, 1895, V, 277.

comme flottant dans un nuage. Soudain sortit du nuage une forme qui prit l'apparence de M. L... et le dormeur entendit nettement son père dire : « *Tiens, c'est vous,* L... *c'est donc votre tour ?* » L... répondit simplement : « *Mais oui, c'est bien moi !* » et ils se serrèrent la main. Quelques jours plus tard, M. Sérizolles apprenait que M. L... (très jeune encore) était mort ce même jour.

La maréchale Serrano raconte que le maréchal, duc de la Torre, son mari, étant extrêmement malade, et presque mourant, un matin se réveille de la torpeur que lui avaient apportées la morphine et la maladie, et qu'il se lève, en criant d'une voix forte, dans le silence de la nuit : « *Vite, qu'on monte à cheval et qu'on coure au Prado, le Roi est mort.* » Puis il s'assoupit, et de nouveau il répéta, mais d'une voix affaiblie : « *Mon uniforme ! mon épée ! le Roi est mort.* » Et en effet, à ce moment même, mourait au Prado, Alphonse XII, assez loin de Madrid où était le maréchal[1].

Évidemment, nous ne citons ce fait qu'avec de multiples réserves, nécessaires.

Kate Sherman sent une main lui toucher l'épaule, quand elle est au lit. Elle voit son frère Stewart devant elle. Alors elle éveille sa sœur, qui ne voit rien, et qui la plaisante sur sa terreur. Elle se rendort, met la tête sous ses couvertures, et de nouveau revoit son frère Stewart, dont l'image persiste quelque temps, puis peu à peu disparaît.

Kate éveille de nouveau sa sœur. Or Stewart mourait à la même heure (1 heure de la même nuit, du 4 au 5 juillet).

Voici un récit donné par Victor Hugo, dans *Choses vues*. Nous le reproduisons textuellement ; on n'a pas le droit de modifier les paroles du maître. Le cas est doublement intéressant : car il y a, outre la monition même, ce fait que l'apparition du mort s'est adressée à une personne légèrement malade, et qui cependant allait mourir, en lui disant : « *Venez-vous ?* »

« Le 27 novembre dernier, une vieille femme appelée Mad. Guérin, âgée de soixante-six ans et demeurant rue des Fossés-du-Temple,

1. Flammarion, *Loc. cit.*, 439.

n° 34, au quatrième, était malade d'une maladie qui paraissait peu grave et que le médecin avait qualifiée indigestion. Il était 5 heures du matin ; sa fille, veuve, nommée Mad. Guérard, qui logeait avec elle, s'était levée de bonne heure, avait allumé sa lampe et travaillait assise au coin du feu, près du lit de sa mère. Tout en travaillant, la fille dit à la mère : « *Tiens ! Mad. Lanne doit être revenue de la campagne* ». (Cette Mad. Lanne était l'ancienne épicière du coin de la rue Saint-Louis et de la rue Saint-Claude, une bonne grosse femme d'une soixantaine d'années, retirée avec 40.000 livres de rente et logée au premier, boulevard Beaumarchais, n°..., dans la maison neuve). « Il faudra, ajouta Mad. Guérard, que j'aille la voir aujourd'hui. — C'est inutile, dit la mère. — Pourquoi, ma mère ? — C'est qu'elle est morte il y a une heure. — Bah ! ma mère, que dites-vous là ? rêvez-vous ? — Non, je suis bien éveillée, je n'ai pas dormi de la nuit, et comme 4 heures du matin sonnaient, j'ai vu passer Mad. Lanne, qui m'a dit : « *Je m'en vais ; venez-vous ?* »

« La fille crut que sa mère avait fait un rêve. Le jour vint, elle alla voir Mad. Lanne. Cette femme était morte dans la nuit, à 4 heures du matin. Le même soir, Mad. Guérin fut prise d'un vomissement de sang. Le médecin appelé dit : « Elle ne passera pas les vingt-quatre heures. » En effet, le lendemain, à midi, un second vomissement de sang la prit, et elle mourut.

« J'ai connu Mad. Guérin et je tiens le fait de Mad. Guérard, femme pieuse et honnête qui n'a jamais menti de sa vie. »

M. J. Addington Symonds, l'éminent écrivain, étant encore très jeune, à Harrow, s'éveille au milieu de la nuit, voit ses livres sur une chaise, et se rend compte qu'il doit tourner la tête. Alors il aperçoit, entre la porte et lui, debout, le Dr Macleane, ayant les vêtements noirs d'un clergyman. Cette forme alors lui dit : « *Je vais faire un long voyage ; prenez soin de mon fils* ». Puis tout disparaît. Or, cette même nuit, M. Macleane mourait à Clifton. M. Symonds savait M. Macleane atteint d'une maladie chronique, mais ne le croyait pas plus malade que d'habitude[1].

1. Cité par Hyslop, *Science and a future life*, 50.

M. Sings, un matelot assez peu cultivé, quitte son père, matelot aussi, le Vendredi Saint, et s'embarque sur un grand voilier. Après quelques jours de navigation, par un très gros temps, il voit son père près de lui, marchant sur le pont, et lui disant, selon son habitude : « Gare à ton gouvernail ! Joe ». Il continue à voir son père, allant et marchant sur le pont, *pendant trois heures*. Son père, à plusieurs reprises, lui frappait l'épaule et lui disait de prendre garde à la roue. Inquiet, Joe se dit que son père doit être noyé, pour lui apparaître ainsi, de sorte que lui, Joe, ne veut plus rester au gouvernail. La date et les heures correspondent avec la mort de M. Sings père[1].

M. Shirving, maître maçon à la cathédrale de Winchester, se sent tout à coup poussé par une force irrésistible à quitter son travail, qui était urgent. Il retourne alors à 10 heures du matin à son domicile. Sa femme venait d'être écrasée par une voiture, et appelait son mari en pleurant[2].

Mad. de Thiriat, tante de M. d'Arbois de Jubainville, qui raconte ce récit, se sentant mourir, parut, quatre ou cinq heures avant sa mort, se recueillir. « J'appelle, dit-elle, Midon pour mon enterrement ». Deux heures après, Midon, une ancienne servante qui habitait à 10 kilomètres de là, arrive en vêtements noirs, disant qu'elle a entendu Mad. de T... l'appeler pour la voir mourir[3].

Mad. Storia fait un rêve très détaillé relatif à un accident de chemin de fer (le détail de ce rêve est trop long pour être donné ici) ; elle voit son frère William, étendu sur le sol avec la cheminée d'une machine près de sa tête. La mort de son frère, par un accident de chemin de fer, a eu lieu le même jour, à 21 heures 55, 18 juillet 1874[4].

Le colonel Swiney, étant au camp de Shornoliffe, a vu dans la journée, son frère, qu'il croyait aux Indes, s'avancer vers lui, puis disparaître. Il le dit à ses camarades. L'heure coïncide (en tenant compte de la longitude) entre le moment de l'apparition et celui de la mort du frère de M. Swiney[5].

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 318.
2. Chevreuil, *On ne meurt pas*, 31.
3. Flammarion, *L'Inconnu*.
4. *Hall. tél.*, tr. fr., 112.
5. *Hall. tél.*, tr. fr., 253.

Voici plusieurs cas rapportés par M. Tamburini, professeur à l'Université de Rome[1].

Mad. V. Guicciardi, femme du médecin principal de la maison de santé de Reggio, s'entend, alors qu'elle était endormie dans son lit, appeler à haute voix par son nom. Elle va dans la chambre voisine trouver son mari, et se rendort. Alors elle rêve que son amie G..., assez malade, mais qui pourtant il y a deux jours avait écrit qu'elle allait légèrement mieux, se mourait et était morte. Il était 6 heures du matin. A 8 heures, un télégramme arrive, annonçant la mort de G...

L'autre cas n'est probablement pas une coïncidence, encore que la coïncidence soit très possible. Une malade démente, à l'asile de Reggio, meurt le 21 mai 1892, à 11 heures du matin. Son mari n'avait jamais demandé de ses nouvelles, depuis le 20 décembre 1890. Mais le 23 mai au matin, une lettre de Mantoue arrive où le mari demande des nouvelles de sa femme. *Il avait eu le 21 mai un malaise lui annonçant qu'un malheur devait lui arriver.*

Le Dr Giacchi, étudiant, étant à dix-huit ans à Pise, voit son père livide, mourant, qui lui dit : « *Donne-moi le dernier baiser, car je vais te quitter pour toujours* » et il sent le froid contact de ses lèvres sur sa bouche. Quoiqu'il n'ait aucune raison de penser à un malheur, le lendemain matin, il part pour Florence, et, en arrivant, il apprend que son père était mort la nuit précédente, à l'heure même de sa vision.

C'était en 1853, par conséquent à une époque où les communications télégraphiques étaient imparfaites. Tout de même le récit donné par le Dr Giacchi est trop ancien pour qu'il ne soit pas sujet à caution.

Le Dr G. Orsi voit en rêve (2 juillet 1858) une tempête assaillir l'*Adria Doria*, sur laquelle son frère s'était embarqué. La deuxième nuit, il fait le même rêve. La troisième nuit, il revoit encore la tempête, le bateau brisé sur des rochers, des naufragés courant éperdus de tous côtés : mais il sentait que son frère était sauvé. Le 8 juillet, il reçoit un télégramme de Gibraltar lui

1. *Critiques et observations sur la télépathie* (*A. S. P.*, 1893, III, 292).

annonçant que le navire avait péri dans une tempête du 2 au 3 juillet, mais que son frère ALEXANDRE était sain et sauf.

Le Dr CORNIS, de Parme, conte que sa sœur, étant extrêmement malade, reçoit la visite de son frère HENRI, lieutenant de bersaglieri, qui part pour l'armée, mais qui ne laisse pas à sa sœur soupçonner ce départ. Quelque temps après, mourante, et dormant à demi, elle s'éveille et dit : « *On a tué Henri* ». De fait, ce même jour, HENRI était tué à CUSTOZZA (24 juin 1866).

Mad. TEALE, dont le fils WALTER, assez malade, devait revenir du Soudan, où il servait, voit, en Angleterre, à son grand effroi, son fils qui se baisse pour l'embrasser, et qui disparaît. Or elle apprit depuis que WALTER était mort le même jour, cinq ou six heures auparavant [1].

La doctoresse MARIE DE THILO, étant à Lausanne, entend, à 6 heures du matin, des coups frappés à sa porte. La porte s'ouvre. Une forme apparaît, enveloppée d'une espèce d'étoffe vaporeuse blanche, comme un voile sur un dessous noir. « Mon chat, que j'avais dans ma chambre pour me protéger contre les souris, grondait furieusement, le poil hérissé, tremblant et grognant. » Quelque temps après, Mad. DE THILO apprit qu'une de ses meilleures amies, à laquelle d'ailleurs elle n'avait pas pensé au moment de l'apparition, était morte de péritonite aux Indes la nuit qui avait suivi le rêve [2].

Comme il n'y a pas eu de recognition, nous ne pouvons guère attacher grande importance à ce rêve, en tant que monition. On notera cependant l'épisode du chat qui a semblé voir quelque chose, de sorte que l'apparition n'était peut-être pas uniquement subjective. Mais l'*émotion* du chat mal interprétée peut-être, ou exagérée, n'est pas suffisante pour nous faire admettre l'objectivité.

Le soldat S... va voir un de ses camarades, malade à l'ambulance, lequel, au moment où S... le quitte, lui dit : « *Adieu, et pense à moi* ». Dans la nuit du 27 mars, S... fait un rêve. Voici les termes de son carnet de route : « 28 mars. J'ai vu G... mourant : une clarté

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 280.
2. FLAMMARION, *Loc. cit.*, 156.

violente l'entourait et rayonnait autour de lui... son visage était affreusement maigre et défait ; je ne le reverrai donc plus... J'ai peur... 18 avril. C'est donc vrai, il est mort il y a treize jours... personne près de lui pour l'aimer à ses derniers moments ! je le vois dans le cercueil et tout autour les enfants de chœur en rouge qui se chatouillent le cou en riant. » Il semble bien résulter de la lettre de S... que son ami est mort le 28 mars[1].

Le soldat D..., instituteur à Lieuron (Ille-et-Vilaine) étant au front, écrit à sa femme : « *Tu diras peut-être que je suis fou, mais je crois que ma mère est morte... Dis-moi la vérité* ». La femme de D... reçoit, en même temps que cette lettre, une dépêche lui annonçant le décès de Mad. D... mère. Pourtant, Mad. D... mère n'était pas malade. Elle avait, après une courte maladie, repris ses travaux[2].

M. Viaud[3], professeur au lycée de Bordeaux, a son fils à l'armée, qui est parti pour les Ardennes avec son régiment, le 6 août 1914. On reçoit régulièrement des nouvelles de lui. « Le 22 août, à 21 heures 15, ayant été *sollicité* (par une influence extérieure) à gagner ma chambre à coucher, j'avais à peine la tête sur l'oreiller, aussitôt l'électricité éteinte, j'aperçus au pied de mon lit l'image très nette de mon fils... une large tache noire couvrant l'œil gauche... J'eus la conviction que mon fils avait été, dans la journée, blessé mortellement. La vision persistant, je m'écriai mentalement : *Assez!* Aussitôt la manifestation lumineuse cessa. Il ne s'agit pas d'un rêve. »

Le 24 août arriva une lettre datée du 20. Mais à partir de ce jour plus de lettres. Or le jeune Viaud a *disparu* dans une bataille de Belgique, le 22 août 1914.

On n'a plus eu de ses nouvelles depuis, et on ne sait comment il est mort.

Le caporal Lebrun a un rêve, ou plutôt un cauchemar, *qui l'ébranle jusque dans les replis les plus profonds de son être*. Il note le fait sur son calepin (qui a été égaré)... Il rêve qu'il est mêlé à une foule en deuil : c'est un enterrement, tout le monde pleure, et

1. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
2. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
3. *A. S. P.*, mars 1916, 60.

il pense alors à une sienne cousine qu'il aime beaucoup. Et en effet sa cousine venait de mourir subitement [1].

M. Uranenko était endormi. Quelqu'un le réveille en lui touchant le dos ; il ouvre les yeux, et voit sa sœur, âgée de quinze ans, assise sur son lit, à lui, Uranenko : « *Adieu*, Nadia » lui dit-elle, puis elle disparaît. Elle était morte le même jour, à cette même heure, 5 heures [2].

Mad. d'Ulric [3], pseudonyme qui cache un écrivain distingué, entend, dans la nuit du 1er juillet 1919, vers 23 heures et demie, des coups répétés sur sa table. Elle s'asseoit sur son lit pour mieux entendre. Le rythme est le même que le rythme avec lequel son fils, tout petit, disait « *Maman ! maman !* » puis les coups, augmentant, ébranlent deux petits vases de cristal. Elle tâche de se persuader que ce n'était pas une mauvaise nouvelle. Pourtant, en réalité, cette même nuit, son fils, sergent d'infanterie, était tué.

Le 8 novembre 1864, un matin, Sarah Wight entend qu'on l'appelle du dehors par son nom. M. Hazhatt, qui était avec elle, l'entend aussi distinctement. Mais il n'y avait personne. La date de la mort de Mad. Wight, mère de Sarah, coïncidait avec celle du jour où Sarah s'était entendue appeler [4].

L. V... [5], à Bordeaux, étant à sa table de travail, a la sensation qu'une porte s'ouvre. Il se retourne un peu dans la direction de la porte, et voit, pendant un temps très court, son oncle G... Un quart d'heure après, un télégramme lui apprend que son oncle s'était suicidé. La monition avait eu lieu à 9 heures 30 ; le suicide à 5 heures. Le télégramme était arrivé à Bordeaux, à 8 heures.

Valentine C... avait dans sa chambre la photographie de son amie Hélène. Un soir, après dîner, retirée dans sa chambre, alors

1. *Enquête inédite du Bull. des Armées.*
2. Flammarion, *Loc. cit.*, 436.
3. *A. S. P.*, XXIX, 24-29.
4. Chevreuil, *Loc. cit.*, 49.
5. *A. S. P.*, 1897, VII, 114.

qu'elle étudiait un problème de géométrie, elle fut comme contrainte de fixer son attention sur cette photographie. Tout d'un coup, elle vit l'image remuer les paupières, la bouche s'ouvrir, comme si elle allait parler. La pendule sonna 20 heures. VALENTINE, pensant rêver, se frotte les yeux et regarde de nouveau. Cette fois, elle voit distinctement le portrait remuer les lèvres, ouvrir démesurément les yeux, puis les refermer lentement et pousser un soupir. VALENTINE, effrayée, n'ose plus regarder, et se couche à la hâte, sans pouvoir s'endormir. Bientôt un télégramme lui annonçait la mort d'HÉLÈNE, qui, paraît-il, la veille de sa mort répétait : « *Peut-être Valentine regarde-t-elle ma photographie ?* »[1].

Le fait suivant mérite d'être noté, encore qu'il ne soit pas raconté par M. le Dr VOGLER, percipient, mais par un ami qui le tient de M. VOGLER lui-même. M. VOGLER, voyageant en Allemagne, entend la porte au bas de l'escalier s'ouvrir et se fermer. Puis des pas traînants se font entendre, qui viennent jusqu'à la porte de la chambre. Cette porte s'ouvre, sans que personne apparaisse. Mais les pas continuent et semblent s'approcher du lit. En même temps il entend un profond soupir, et reconnaît la voix de sa grand'mère qu'il avait laissée en bonne santé au Danemark. Pourtant il ne voit rien. Il regarde l'heure, et prend note de l'événement. Il fut constaté que la grand'mère de M. VOGLER était morte justement à l'heure indiquée.

Ce cas est intéressant, parce qu'il y a eu non seulement recognition, mais encore dissociation très nette des phénomènes sensoriels de la monition [2].

M. W... rêve, au commencement de la nuit, qu'il voit devant lui une vieille dame, à cheveux blancs, à sourcils noirs, qui le regarde fixement, touchant d'une façon nerveuse les rubans de son bonnet. Il ne la reconnaît pas, mais (toujours dans son rêve) sa tante arrive et lui dit : « *Comment,* JOHN, *ne vois-tu pas que c'est ta grand'mère ?* » Au réveil, il note ce rêve sur son carnet. Quelque temps après, il apprend que sa grand'mère est morte à la même

1. FLAMMARION, *Loc. cit.*, 165.
2. FLAMMARION, *Loc. cit.*, 72.

heure, loin de là, à l'île de Wight. La grand'mère de M. W... avait les cheveux blancs (ce que son petit-fils ignorait, ne l'ayant pas vue depuis longtemps)[1].

Le Rév. Wanley rêve qu'il voit un sien ami, éloigné de Londres, d'ailleurs en bonne santé, M. N..., professeur de mathématiques au collège de Guernesey. Le matin M. Wanley dit à sa femme qu'il est convaincu que M. B... est mort. Or c'était exact, pour le jour certainement, et probablement pour l'heure.

Mad. Wheatcroft[2], dont le mari, capitaine de dragons de la garde, était parti pour les Indes, voit, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, à deux reprises différentes, l'ombre de son mari se penchant sur elle, et faisant effort pour parler. Le matin, elle en parle à sa mère, et est convaincue que son mari a été tué. Un mois après, elle apprend qu'il est mort le 15 novembre. Elle dit que ce n'est pas le 15 novembre, mais le 14 novembre qu'il est mort, et, en réalité, à la suite d'une enquête minutieuse, on apprend que son mari avait été tué le 14 novembre, et non le 15 novembre.

Ce cas est extrêmement remarquable et mérite d'être considéré comme un des plus probants de toutes les enquêtes, puisqu'une monition métapsychique a déterminé une administration officielle à faire un changement dans les registres des décès.

M. William est endormi dans sa chambre, les mains hors de sa couverture, quand il est éveillé par la sensation que ses mains sont saisies et pressées. Il se redresse et voit près de son lit son jeune beau-frère Georges, âgé de dix-neuf ans, qu'il savait d'ailleurs extrêmement malade. Il le regarde avec tendresse, et il ne se sent nullement effrayé. Le soleil levant éclairait la chambre. Il se lève et dit à sa femme : « *J'ai vu Georges, il est venu durant une minute au lever du soleil* ». Au même moment, en un autre endroit de Londres, Georges s'éteignait dans les bras de sa mère et de son père, lequel

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 329.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 51.

disait : « *Le soleil se lève juste au moment où notre cher fils s'élève vers la patrie céleste* »[1].

Mad. Williams a entendu la voix de son fils qui criait : « *Mère ! mère !* » Elle sent une main se poser sur sa poitrine, elle voit l'image de son fils qui lui paraît très malade. M. Williams, à qui sa femme raconte cette vision, ne veut pas y ajouter foi. Or le fils de Mad. Williams était mort de la fièvre jaune, au même moment, en mer[2].

M. Wingfield, dans la nuit du 25 au 26 mars[3], voit en rêve son frère, Richard Wingfield Baker. La réalité de ce rêve est si forte que M. W... se lève et va regarder si réellement son frère n'est pas dans la pièce voisine. L'impression est telle qu'il pressent un malheur, et écrit sur son carnet : « *Apparition, nuit du jeudi* 25 *mars*, 1880, *R. B, W. B, God forbid* ». Or, le jeudi 25 mars, Richard Baker William Baker mourait d'un accident de chasse survenu dans la journée.

Cette monition est assurément une des plus certaines qu'on possède, à cause de la notation précise de l'événement imprévu, sur le carnet agenda.

Mad. Wright laisse sa fille, âgée de quatre ans et demi, aller jouer dans la rue. Peu d'instants après, en traversant la cour, elle voit l'enfant passer devant elle comme une ombre lumineuse. Elle s'arrête, ne reconnaît pas l'enfant, et la regarde attentivement pendant près d'une demi-minute. Un instant après, on l'appelle pour lui dire que l'enfant venait d'être écrasée sur la route, par une voiture[4]. Quoiqu'il n'y ait pas eu de recognition, le fait est intéressant par la précision des détails.

Le Dr Woolcott, médecin du navire *Plantagenet*, qui allait des Indes en Angleterre, rêve qu'il a vu sa mère mourante et qu'un de ses cousins, chirurgien de l'artillerie royale, qu'il croyait en

1. *Hall. tél.*, tr. fr. 142.
2. *Phant. of the Living*, I, 440.
3. *A. S. P.*, 1891, I, 45.
4. *Hall. tél.*, tr. fr., 268.

Chine, était près du lit de mort. Le rêve fut si intense que le Dr Woolcott alla réveiller un de ses amis pour calmer l'angoisse qui l'étreignait. En arrivant aux docks, M. Woolcott voit son père, qui n'était pas en deuil, venir à lui, et il se dit : « Tout est bien : mon rêve m'a trompé ». Pourtant le rêve était conforme à la réalité. La mère de M. Woolcott était morte, et son cousin avait assisté à la mort. La coïncidence entre le jour de la mort et le moment du rêve est quelque peu incertaine [1].

Mad. Wickham, étant à Malte, a eu le 13 mars de vives angoisses au sujet de la santé d'un sien ami à Brighton. Elle va dîner en ville, mais reste triste et inquiète. Rentrant chez elle, pendant qu'elle défait sa coiffure, elle sent une main se poser sur sa tête et sur son cou ; puis, quelque temps après, une bouche froide et glacée sembla se placer sur sa joue, et elle entendit la voix de son ami qui disait : « *Adieu ! adieu !* ». Elle s'endort tout de même, voit son ami entrer dans la chambre. Il était livide. Il l'embrassa et disparut. La date du rêve fut notée par écrit. Quelques jours après, la nouvelle lui arrivait à Malte que son ami était mort à l'heure et au jour de la sensation qu'elle avait éprouvée, le 13 mars, à 10 heures.

Le capitaine Calt [2] en se réveillant brusquement, voit son frère, alors officier en Crimée (1854) qui le regarde avec affection et tendresse. Le capitaine marche à travers l'apparition : tout de même l'apparition se montre derrière lui avec un peu de sang à la tempe. Inquiet, Calt quitte la chambre et va dans la chambre d'un ami. Le lendemain son père lui défend de raconter cette histoire. De fait l'apparition avait eu lieu quelques heures après la mort d'Oliver Calt, tué par une balle à la tempe, à l'assaut du Redan.

M. Bard, jardinier à Hinston [3], rentre chez lui en passant par le cimetière, et là il voit Mad. Fréville, habitant Hinston, personne

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 108.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 166.
3. *A. S. P.*, 1891, I, 171.

un peu bizarre, qui s'intéressait aux tombes du cimetière. Mad. Fréville était habillée comme d'habitude. Sa figure était toute blanche. Elle regardait M. Bard fixement, et le suivait des yeux. Bientôt elle disparut, sans qu'il fût possible de voir par où. M. Bard vérifia alors qu'aucune tombe n'avait été ouverte. De fait, Mad. Fréville, dont M. Bard ignorait totalement la maladie, mourait à ce moment même. L'impression avait été extrêmement forte, de sorte que M. Bard était absolument persuadé que c'était la réelle Mad. Fréville qu'il avait vue (car il ignorait sa maladie et sa mort).

M. Jones, officier anglais, étant en Birmanie[5], causant gaiement avec ses amis, voit soudain un cercueil et dans le cercueil une de ses sœurs. Il s'arrête au milieu de sa conversation, et, comme il était fort sceptique en pareilles matières, raconte en riant ce qu'il vient de voir. Le même jour, sa sœur était morte (en Angleterre)[1].

Le cavalier Seb. Fenzi étant à Fortoula, au bord de la mer (à 100 kilomètres environ de Florence), poussé par un grand sentiment d'angoisse, voit, malgré une pluie torrentielle et un orage, marchant tranquillement de roc en roc, comme si le temps était calme, son frère, le sénateur Carlo Fenzi, qu'il reconnaît à ses grosses moustaches blanches. Alors il agite la main et l'appelle par son nom, aussi fort que possible. Mais C. F... disparaît derrière les rochers. A ce moment sort du bois voisin un sien jeune cousin, tout différent, avec sa barbe noire, de Carlo Fenzi, et qui n'avait pas passé par les rochers. En rentrant chez lui, M. Fenzi apprend que son frère Carlo était à l'agonie. Il part immédiatement pour Florence, mais n'arrive pas à temps pour le voir encore vivant. Quelques mois avant sa mort, le sénateur Carlo Fenzi avait dit à son frère Sébastien : « *Celui qui mourra le premier viendra avertir l'autre, mais je suis sûr que je mourrai avant toi ; dans trois mois je n'existerai plus* ». La conversation avait eu lieu en juin, et la mort de C. Fenzi date du 2 septembre 1881[2].

Mad. X...[3] voit le 28 décembre 1906, à 23 heures, devant son lit,

1. *A. S. P.*, I, 173, 1891.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 174.
3. *A. S. P.*, 1907, XVII, 607.

une forme de femme dont elle distingue parfaitement les traits et tous les détails du vêtement. Cette forme disait, d'une voix voilée : « *Je suis Hélène Ram, je viendrai vous prendre ; nous serons ensemble dans l'autre monde* ». Mad. Hélène Ram est morte à Hyères le 28 décembre, à 4 heures du matin. Il y a donc eu un retard de vingt heures. Les détails sur les vêtements étaient exacts. Mad. Ram n'était pas malade, et Mad. X... la connaissait peu.

Le général X..., une des plus hautes personnalités de l'armée française, écrit à M. A. de Rochas[1].

« En 1832, j'avais cinq ans. On m'envoie chez ma grand'mère maternelle. Je couchais avec un cousin de mon âge. Nous étions dans notre lit à babiller. On venait d'emporter la lumière, lorsque je vis au pied de mon lit passer l'image de ma grand'mère paternelle que je venais de quitter et qui m'aimait tendrement. Or, à l'heure même où elle m'était apparue, cette grand'mère mourait.

M. S... voit, pendant le jour, dans une galerie assez longue de son habitation, une sorte de brouillard qui se concentre, s'épaissit, prend la figure d'un homme dont la tête et les épaules deviennent de plus en plus distinctes. Le reste de son corps est enveloppé d'un vêtement de gaze, comme d'un manteau qui traîne à terre et cache les pieds. L'apparition est sans couleur. La tête se tourne vers lui avec un sentiment de douceur et de paix, puis en un instant tout disparaît, comme un jet de vapeur au contact de l'air froid. Alors Z... pense à un sien ami qu'il n'avait pas vu depuis quèlques semaines, et auquel il n'avait pas pensé ce jour-là. Cet ami était mort subitement au même jour et à la même heure[2].

M. A. Z..., après avoir très amicalement causé de choses insignifiantes avec son jeune ami B..., rentre chez lui, et se met à lire. Soudain il entend la porte du dehors s'ouvrir avec bruit. Il y a des pas précipités sur le chemin, distincts, sonores. M. Z... a la conscience que quelque chose se tient près de lui, en dehors, séparé seulement par la vitre de la fenêtre. Il entend une respiration

1. *A. S. P.*, 1891, I, 260.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 182.

courte, haletante, comme celle de quelqu'un qui cherche à reprendre haleine avant de parler. Puis, pareil à un coup de canon, un cri épouvantable, un gémissement, une plainte prolongée d'horreur qui semble s'évanouir dans les sanglots d'une atroce agonie. Cependant la femme de Z... n'avait rien entendu. En voyant l'alarme de son mari, elle dit : « Qu'y a-t-il? — Il y a quelqu'un dehors, lui dit M. Z... mais c'est si étrange et si horrible que je n'ose pas le braver ». A ce moment même, à une distance trop grande pour qu'aucun bruit pût parvenir à la maison de Z..., B... rentré chez lui, s'était empoisonné en buvant de l'acide cyanhydrique, et il était tombé en poussant un grand cri[1].

Mad. Menneer, femme du principal du collège de Torre à Torquay, a son père qui est aux Indes, dans l'armée. Une nuit elle rêve qu'elle voit la tête décapitée de son père, M. Wellington, posée dans un cercueil au pied de son lit. Or à ce même moment, M. Wellington, pris dans un combat par les Chinois, avait eu la tête tranchée, et les ennemis avaient apporté en triomphe cette tête dans leur camp[2].

Le cas suivant, encore qu'il ne s'agisse pas d'une monition de mort, ressemble tellement aux monitions de mort qu'on peut le ranger dans ce groupe.

Le Dr Bruce (de Micanopy, États-Unis) voit en rêve, dans la nuit du 27 au 28 décembre 1883 une rixe, et dans cette rixe, un homme sérieusement blessé, la gorge coupée. Il ne le reconnaît pas, car il avait les mains sur la figure; mais le Dr Bruce voit en rêve sa femme (à lui le Dr Bruce) qui se tient à côté du blessé et dit qu'elle ne veut pas partir avant qu'il n'ait reçu des soins.

De fait, le beau-père du Dr Bruce avait été, dans cette même nuit du 27 au 28 décembre, au cours d'une rixe, blessé d'un coup de poignard qui lui avait traversé le cou.

Il paraît aussi que dans cette même nuit tragique, une autre

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 302.
2. Myers, *Human personality*, I, 424.

sœur du blessé avait rêvé d'une homme dont la gorge avait été coupée, mais sans l'avoir reconnu[1].

Mad. Suzanne Bonnefoy, que j'ai connue comme étant d'une haute intelligence et d'un grand cœur, raconte qu'elle reçoit (en 1902, à Cherbourg) un télégramme lui annonçant la mort (à Marseille) de Mad. Bonnefoy, mère de son mari le Dr Bonnefoy. Le Dr Bonnefoy était alors à l'hôpital depuis vingt-quatre heures. Quand il apprit la douloureuse nouvelle, il dit à sa femme : « *Ma mère doit être morte vers 10 heures hier soir ;* » (l'heure fut vérifiée ensuite, comme exacte) ; « *car hier, à demi éveillé dans mon lit ici, il m'a semblé que quelqu'un m'embrassait et me caressait : j'ai même demandé tout haut : Est-ce toi, Suzanne ?* » Quoique absolument sceptique en fait de métapsychique, le Dr Bonnefoy a été convaincu qu'il y avait une relation étroite entre la sensation qu'il a très nettement ressentie et la mort de sa mère[2].

Le Dr Aug. Manceau, de Paris, voit en rêve l'image d'une tante qu'il chérissait, très âgée, mais en parfaite santé. « L'*image* était peu nette, mais aucun doute n'était possible. Ce n'était pas un tableau ; c'était comme une *lueur ressemblante* ».

Il envoie un télégramme pour avoir de ses nouvelles, et apprend qu'elle est morte à l'heure où elle avait apparu[3].

Mad. Belot, de Montpellier, était séparée de son mari, qui était en Algérie. Un jour, à 4 heures de l'après-midi, comme elle sommeillait, il lui sembla que c'était son mari, aux traits pâles et amaigris, qui était devant elle, et qui lui disait : « *Adieu ! je m'en vais* ».

Le lendemain elle apprit par un télégramme que son mari était mort en effet ce jour-là, à 4 heures de l'après-midi[4].

En 1893, M. Moureau, capitaine de frégate, étant en mer, au large des Antilles, rentre dans sa cabine pour dormir, vers 11 heures du soir. Soudain, comme il commençait à s'endormir, il a la sensation très nette d'un petit corps humain qui s'appuie sur sa poitrine, il

1. Myers, *Human personality*, I, 413.
2. Flammarion. *La mort et son mystère*, II, 1921, 333.
3. Flammarion. *La mort et son mystère*, II, 1921, 408.
4. Flammarion. *Loc. cit.*, II, 355.

sent deux bras entourer son cou et une bouche embrasser la sienne. Il saisit le corps à deux mains et le repousse brusquement. Il allume une allumette pour voir s'il y a quelqu'un dans sa cabine, et il ne voit rien. Au lendemain matin il raconte le fait à un sien ami. Arrivé à Gibraltar, il apprend que cette nuit-là, son petit enfant âgé de deux ans, était à ce moment, mort brusquement de diphtérie [1].

M. X... de Montiers (Vendée) rêve qu'il va chez ses parents, et qu'il voit dans leur chambre un lit improvisé, autour duquel se presse la foule qu'il écarte, et il reconnaît son père, mort, étendu sur un matelas posé sur des tréteaux. Il se réveille en sanglotant et raconte ce rêve sinistre à sa femme. Son rêve répondait exactement à la réalité [2].

M. Contamine, à Commentry, voit, dans la glace, en s'habillant, la porte de sa chambre s'ouvrir, et un sien ami, entrer, en costume de soirée. M. Contamine se retourne, et très surpris, ne voit rien. Alors il sort de la chambre, interpelle le domestique qui était dans l'escalier, et qui n'a vu personne. Or cet ami, à cette même heure, s'était suicidé : il avait le costume dans lequel M. Contamine l'avait vu [3].

Voici textuellement la lettre du capitaine de frégate E. P. N. « Le 9 janvier 1892, étant couché, à Toulon, je me sens réveillé par quelqu'un et je vois l'amiral Peyron, debout près de mon lit, les mains dans les poches, *qui me pousse du ventre*, en disant : « *Adieu*, « *P..., je viens vous dire adieu* ». Je me lève, j'allume la bougie, l'apparition n'est plus là. A peine commençais-je à me rendormir que l'amiral me pousse de nouveau, comme la première fois, en renouvelant ses adieux : seulement sa figure se voile rapidement d'un nuage et son corps se dissipe comme une vapeur. »

L'amiral Peyron avait été le chef du capitaine P... Il était gravement malade ; et il est mort en effet cette nuit-là.

Il est curieux de noter que M. G... mécanicien en chef de la marine, a eu cette même nuit la même vision en rêve. L'amiral

1. A. S. P., 1919, 71.
2. Flammarion, *loc. cit.*, p. 340.
3. Flammarion, *loc. cit.*, p. 386.

Peyron lui a apparu en lui disant : « *Mon cher G... le moment est venu de nous quitter, il faut en passer par là, adieu !* »

Le caractère cryptesthésique de cette double monition n'est pas détruit par ce fait que le capitaine P..., et M. G... savaient l'amiral très gravement malade [1].

Mad. Suzanne Ollendorff, la femme d'un de mes excellents amis, Paul Ollendorff, raconte qu'un matin elle a soudainement pensé à une sienne tante, et qu'elle s'est dit : « elle est morte, et le curé de X..., l'endroit qu'elle habite, va venir me l'annoncer ». Paul Ollendorff, qui n'était pas encore marié avec Mad. Suzanne L..., lui rend visite dans la journée, et elle lui raconte son rêve en lui disant : « si le curé de X... était en ce moment derrière cette porte, je n'en serais pas surprise ». Paul Ollendorff demeure sceptique, car le curé de X... n'était pas là. Mais dans la journée — il était alors le directeur du journal le *Gil-Blas* — il reçoit la visite du curé de X..., lui annonçant la mort de cette dame, frappée pendant la nuit d'une congestion cérébrale [2].

M. Leadbater raconte que M. X..., en qui il a confiance, a eu pendant la même nuit, trois fois de suite, une hallucination très nette : M. X... a vu la forme de son père, à la lumière d'un grand feu brûlant dans sa chambre, d'abord à 10 heures et demie du soir, puis de nouveau, vers minuit, puis de nouveau encore vers 2 heures moins dix. Il essaya de saisir l'apparition, mais celle-ci disparut, les formes s'effaçant peu à peu, et les mains qui voulaient la toucher ne rencontraient que le vide. Or le père de M. X... était mort cette nuit-là même. Son agonie a commencé à 10 heures du soir ; et il est mort vers minuit [3].

Conclusions.

Nous voici arrivés au terme de cette longue énumération. Elle est décisive ; car on ne peut expliquer toutes ces apparitions, toutes ces monitions, toutes *ces sensations puissantes* par le délire ou la folie

1. Flammarion, *loc. cit.*, 411.
2. Flammarion, *loc. cit.*, 273.
3. Flammarion, *loc. cit.*, p. 330,

hallucinatoire des individus — d'ailleurs parfaitement normaux — qui les ont rapportées. Et il serait tout aussi inepte de supposer une anormale et prolongée série de coïncidences dues au hasard.

Il est donc bien prouvé qu'au moment de la mort assez souvent une vibration se produit, qui ébranle quelque chose dans le monde et qui va déterminer chez certaines personnes sensibles la connaissance de cette mort. Or cela, c'est de la cryptesthésie, c'est-à-dire une faculté de connaissance supernormale, inhabituelle, spéciale à des *sensitifs*.

Généralement c'est sous la forme d'une vision ou d'une audition ; mais il est extrêmement probable que dans la plupart des cas il ne s'agit que d'un symbole hallucinatoire. A meurt et la notion de cette mort arrive à l'inconscience de B. Mais, pour que la conscience de B puisse comprendre, l'inconscience, avec sa puissante imagination créatrice, fabrique un fantôme qui ressemble plus ou moins à A ; et, tout comme dans la fantaisie du délire et du rêve, entoure de maints détails, tantôt symboliques, tantôt véridiques, tantôt à la fois symboliques et véridiques, l'apparition qui paraît extérieure, mais qui n'est qu'une vision interne.

Provisoirement nous supposerons que, si, plus que les autres faits extérieurs, la mort est apte à provoquer la monition, c'est parce que la mort est un phénomène plus violent, plus intensivement vibratoire que les faits vulgaires de la vie quotidienne.

Donc admettons le fait de la cryptesthésie, qui est évident, mais n'allons pas plus loin, ne formulons aucune théorie, disons tout simplement : *la mort de A est une réalité, et alors B, par sa faculté cryptesthésique, perçoit cette réalité qui est la mort de A, et se la représente sous une forme symbolique, la seule qui soit accessible à notre humaine intelligence.*

En parlant ainsi on ne fait aucune théorie : on ne propose aucune hypothèse. C'est l'énoncé des faits eux-mêmes. C'est l'adaptation (au fait qui est la mort de A) de la puissance cryptesthésique de B.

Il va de soi que ces nombreuses monitions de mort, qui sont des hallucinations véridiques, confirment énergiquement tout ce que nous avons dit plus haut sur la cryptesthésie expérimentale. Si l'on avait eu quelques doutes malgré les belles expériences, il paraît

bien que maintenant on n'en peut plus avoir, après les belles observations. Il devient évident que la connaissance chez l'être humain n'est pas limitée aux notions que ses sens peuvent lui transmettre. Il est évident qu'il y a *un sens cryptesthésique, une faculté mystérieuse de connaissance.*

Essayons pourtant un commencement d'analyse. La volonté du mourant joue-t-elle un rôle?

Précisons. Au moment où A... meurt, sa pensée se porterait vers B... qui est son ami, et à qui peut-être il a promis d'apparaître; et alors cette pensée, traversant l'espace, irait influencer la pensée de B...

L'idée simpliste, celle qui vient à l'idée tout de suite, pour l'explication de ces monitions de mort, c'est que c'est le mort lui-même qui revient, en son *corps astral.* Mais c'est là une conception hypothétique qu'il est difficile de défendre; car, dans des cas assez nombreux, ce n'est pas l'image du mort, ou son fantôme qui reparaît; c'est par l'arrivée d'une tierce personne, ayant assisté ou non à la mort, que la monition de la mort est donnée[1].

Des détails divers apparaissent quelquefois, que le mourant ne pouvait pas connaître, de sorte que la conclusion semble être qu'il y a connaissance de la *vérité*, mais connaissance, soit par un symbole, soit par un fantôme, comme si le fantôme n'était lui-même que *symbolique.*

Et alors ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que l'âme humaine, l'intelligence du percipient, est ébranlée par une force quelconque qui lui révèle la vérité, ou plutôt un fragment de la vérité; mais il est bien difficile de savoir si cette vérité est annoncée par une intelligence qui veut l'annoncer, ou si elle résulte de la vibration seule des événements qui se déroulent.

Si, au lieu de se confiner à l'étude des monitions, on analyse l'ensemble des phénomènes, on est parfois porté à croire qu'il y a comme une intention de monition, comme un effort de se faire comprendre, et alors, pour être compris, de se présenter sous une

1. Voy. Mad. A. Sidgwick, *J. S. P. R.*, novembre 1906, 321. Case L. 1153 et *Phantasms of the Liv.*, I, 357 et *P. S. P. R.*, X, 261.

forme symbolique. Mais c'est peut-être un raisonnement anthropomorphique que d'attribuer aux choses une pareille intention. Le paysan dont le champ est désolé par la sécheresse s'imagine volontiers, quand une pluie bienfaisante arrive, qu'une divinité compatissante lui a apporté la pluie.

Et cependant il est assez difficile d'expliquer certaines monitions collectives, et certaines prémonitions, et certains phénomènes de hantise, sans voir là l'effort d'une puissance intelligente extérieure à nous, qui vient nous révéler *un fragment* de vérité, abordable seulement à notre défectueuse intelligence, par une représentation symbolique (visuelle ou auditive) du phénomène même.

En effet assez souvent il existe comme une vague intention de A, qui est perçue par B. Jeanne mourante appelle à grands cris Mlle X... et meurt en disant : « *Si c'était pour aller voir !...* » et Mlle X... s'entend appeler. — La sœur de M. Noell, mourante, appelait désespérément son frère. — M. Dickinson, très gravement malade, était préoccupé de sa photographie et son double a été chez le photographe. — Jim avait promis à Mad. Bishop d'aller lui rendre visite au moment de sa mort. — Le R. Field entend sa mère l'appeler : « Harry ! Harry » au moment où sa mère mourante criait : « Harry ! Harry ! Harry ! ». — M. D... voit son ouvrier Mackensie préoccupé de justifier sa conduite.

D'autre part, combien de cas dans lesquels le fantôme, c'est-à-dire le symbole cryptesthésique, s'est montré à des indifférents ! Mad. Green ne s'intéressait pas du tout à sa nièce australienne qu'elle n'avait jamais vue. — Quand le duc d'Orléans est mort, il ne pensait certainement pas à Mad. Brémon, pas plus que Robespierre à Mad. X... — Quand M. Halle a vu la petite fille de son cocher tomber de la fenêtre, l'enfant n'a certainement pas eu la volonté de se communiquer à M. Halle, plus que le chien de M. Phibbs, à M. Phibbs.

En l'obscurité où nous errons, il me paraît sage de réserver notre jugement. Disons seulement que, dans la plupart des cas, la monition ne semble pas intentionnelle de la part de A, et que la notion de la mort de A est perçue par B, *parce que c'est une réalité, et que B, grâce à la cryptesthésie, perçoit la réalité.*

Ce n'est donc pas mutiler les faits que de se refuser à admettre

cette intention des mourants, ou cette intervention du *corps astral ;* c'est se refuser à aller au delà des démonstrations. Il est fort possible qu'un jour, quand la métapsychique aura fait des progrès, nous arrivions à admettre cette transmission télépathique des mourants aux vivants. Personne ne peut prévoir ce que réserve la science future à nos arrière-neveux ; mais à l'heure actuelle personne n'a le droit de faire cette supposition gratuite, de construire cette théorie fragile.

Restons dans le domaine des faits établis, indiscutables, et disons que *souvent la mort d'un être humain est connue par les êtres humains vivants, sans que les sens normaux puissent expliquer cette connaissance : que de plus cet avertissement de la mort se manifeste par des symboles dont la diversité est infinie ; et enfin que les monitions presque toujours sont uniquement subjectives*, quoique, dans des cas exceptionnels, elles paraissent avoir une réalité objective.

Telles sont les conclusions qui se dégagent des monitions de mort ; mais, ainsi que Geley, Bozzano, et Sir Oliver Lodge le font remarquer avec raison, l'explication qu'on donne de telles ou telles séries de faits est insuffisante si elle ne peut s'appliquer qu'à cette série spéciale de faits. Tout doit se tenir et être cohérent. Une théorie ne peut être édifiée d'après les seuls faits de monitions de mort, ou de cryptesthésie, ou d'ectoplasmie. Il faut que la théorie proposée satisfasse plus ou moins à *tous* les faits. Aussi est-il plus sage de réserver à la fin des chapitres divers de ce livre toute conclusion générale d'ensemble.

IV. — MONITIONS COLLECTIVES

Les monitions collectives sont rares.

Avant de les étudier, nous montrerons que certaines monitions *non collectives*, c'est-à-dire perçues par une seule personne, se sont produites dans des conditions telles que, s'il y avait eu réellement phénomène extérieur ordinaire, mécanique, ou physico-chimique, il y aurait eu impression collective, puisque plusieurs personnes étaient présentes. Ces monitions ont donc été indiscutablement subjectives.

Et je reviens encore, à cause de son importance, sur la signification précise, dans notre science métapsychique, des mots subjectif et objectif.

Aux excitations sensorielles normales tous les individus normaux sont à peu près également sensibles. Un coup de fusil est tiré à cent mètres de distance; il faut être sourd pour n'avoir pas entendu. On fait partir une fusée éclairante qui monte dans le ciel; il faut être aveugle pour ne pas l'avoir vue. Ces deux faits, qu'on peut d'ailleurs constater par des appareils enregistreurs ou des photographies, sont objectifs.

Or, pour qu'une monition se produise; il faut de toute nécessité une vibration quelconque des forces ambiantes; par conséquent, de toute nécessité, il faut un phénomène extérieur, objectif. Mais ce phénomène objectif, qui met en jeu la sensibilité des sensitifs, n'a pas le caractère d'objectivité d'un ébranlement de l'air par le son, ou de l'éther par la lumière; c'est une objectivité spéciale, de nature parfaitement inconnue, et qui a ce caractère singulier de n'agir que sur certains individus, de n'être pas perçu par les autres, et de ne pas être enregistré par nos appareils de physique.

Quand Mad. Thompson, prenant la montre de mon fils, dit : « *Trois générations mélangées* », il y a sans doute une vibration quel-

conque venant de la montre qui lui a donné cette notion ; mais nul être vivant autre que Mad. Thompson n'aurait été capable de percevoir cette vibration.

En fait de cryptesthésie la sensibilité des divers individus varie, comme de 1 à 100.000 je suppose ; tandis que pour les divers individus, les variations de la sensibilité aux sons, aux couleurs, aux lumières, aux odeurs, ne sont que de 10.000 à 10.001.

Ce n'est pas tout. Lorsqu'une vision apparaît à B et qu'il croit reconnaître A, il n'est pas prouvé du tout que la forme A (qu'il croit voir), soit A, dans le sens que nous attachons banalement à ces mots : *voir* A. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que B a la notion de A. Cette notion de A est interprétée par B comme étant la réalité de A. C'est quelque chose évoquant A qui arrive. Mais qu'est-ce qui arrive ? La transformation de cette confuse notion de A en l'image visuelle et précise de A devient alors un phénomène tout à fait subjectif.

Il ne s'agit pas là d'hypothèses : ce sont des faits. Dans quelques cas bien authentifiés, B est entouré de personnes qui ne voient rien, alors que lui, B, voit nettement quelque chose. Donc en toute évidence la perception de B est subjective, dans le sens ordinaire du mot.

Voici quelques-unes de ces monitions non collectives, mais qui eussent dû être telles, si le phénomène n'avait pas été subjectif.

Mad. Taunton, étant à un concert, voit devant elle, entre l'orchestre et elle, l'apparition de son oncle M. W... qu'elle ne savait pas malade, qui paraissait couché dans son lit, l'appelant comme font les mourants. L'apparition n'était pas une vapeur : pourtant on pouvait voir l'orchestre à travers ce corps. M. Taunton demanda à sa femme pourquoi elle était ainsi *fascinée*. La vision disparut, et, après le concert, Mad. T... expliqua ce qu'elle avait vu. De fait M. W... était mort exactement à l'heure où la vision avait apparu.

Mad. Purton entend, dans la nuit, un cri terrible et des gémissements d'angoisse qui remplissent toute la maison, avec un vacarme épouvantable. Elle se réveille terrifiée, parcourt la maison qui est tranquille et où tout le monde dort. Le matin elle demande si l'on a entendu un bruit inaccoutumé, mais on n'a rien entendu. Peu de temps après arrive la nouvelle de la mort de son fils Franck qui revenait d'Australie sur le *Royal Charter*. Le *Royal Charter* a fait

naufrage, avec tous les passagers, au moment où Mad. Purton a eu cette monition.

M. King, du *Royal Military College*, en rentrant chez lui, avec un de ses amis, par la campagne, à 22 heures dit tout d'un coup : « *Regardez-la, regardez-la !* » et il montre du doigt un endroit du bois. Mais M..., son ami, ne voit rien. King tombe par terre en gémissant. Puis il se relève, et les deux amis reprennent leur marche. King était comme ivre, et il ne disait rien. Tout d'un coup il s'écrie : « *Où l'ont-ils portée ? Je vous dis qu'ils la portaient !* ». Le lendemain matin King ne se souvenait de rien ; il apprit alors qu'une vieille dame, qu'il aimait beaucoup, était morte subitement d'une maladie de cœur exactement à 22 heures[1].

Berta Hurly[2] allait souvent rendre visite à Mad. Ewans, une vieille femme assez malade, mais non en danger immédiat. Un soir, étant à table, avec sa famille, elle voit une figure de femme habillée comme Mad. Ewans, qui traverse la chambre et disparaît. « Je dis : « *Qu'est cela ?* » et ma mère me dit : « *Qu'avez-vous ?* » Je réponds : « *Cette femme qui a passé d'une porte à l'autre, c'est Mad. Ewans.* » On se mit à rire de moi. » A cette même heure, Mad. Ewans, prise de délire, commençait son agonie. Elle mourait à 8 heures du matin.

M. B..., prenant le thé chez son fils, avec son fils et sa belle-fille, dit tout d'un coup : « *Qui regarde par la fenêtre ?* » Or personne ne pouvait monter là. M. B... insiste, disant qu'il voit une femme avec une figure pâle et des cheveux noirs. Il n'est tranquille qu'après qu'on a fait (inutilement d'ailleurs) le tour de la maison. Il est 17 heures 45. Le même jour mourait à Guernesey, à 17 heures 45, la mère de Mad. B..., belle-fille de M. B... qui avait eu la vision[3].

M. Mouat, allant à son bureau, rencontre son employé qui cause avec le portier, et il aperçoit devant la porte le Rév. H... Généralement le Rév. H..., qui travaillait au bureau de M. Mouat, n'arrivait pas de si bonne heure. Un autre employé, descendant de son bureau, a vu M. H... et est sorti après avoir essayé, sans succès, de

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 247.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 59.
3. *Hall. tél.*, tr. fr., 180.

plaisanter avec lui. Resté seul avec le Rév. H..., M. Mouat le regarde bien en face, s'étonne de lui voir l'expression mélancolique, et remarque qu'il n'a pas de cravate : « *Mais qu'avez-vous?* lui dit-il ; *Vous semblez ennuyé?* » H... ne lui répond pas et continue à le regarder fixement. A ce moment arrive l'employé qui ne voit rien, et H... disparaît. Or il est avéré d'une part que ni l'employé, ni le portier, n'ont vu H... et d'autre part que H... ce jour-là était absent de Londres[1].

Evidemment ce cas est très troublant, plus incompréhensible encore que les autres, puisque, sur quatre personnes, il en est deux qui ont vu le Rév. H... (et lui ont adressé la parole), tandis que les deux autres n'ont rien vu. La matérialisation — puisque nous adoptons provisoirement ce mot — n'a été telle que pour deux personnes sur quatre. Elle n'était donc pas un fait objectif, ou plutôt elle était à la fois objective et subjective.

A. — *Monitions collectives, dans lesquelles la monition n'a été ni simultanée, ni identique.*

Reprenons l'exemple donné plus haut d'une race humaine insensible aux odeurs. Ainsi nous pourrons un peu moins mal nous rendre compte de la signification que comportent ces phénomènes mystérieux.

Supposons que dans une chambre où se trouvent réunies des personnes insensibles aux odeurs, soudain un coup de vent apporte l'odeur des violettes. Ces personnes, étant insensibles, ne sentent rien, évidemment. Mais que l'une des vingt personnes présentes soit sensible à l'odorat (pendant quelques secondes), elle aura la notion de violettes. Les autres personnes n'auront rien senti : même la personne sensible ne sentira plus rien du tout au bout d'une seconde ou d'une demi-seconde.

Que si alors en d'autres endroits voisins, à peu près au même moment, le même vent chargé de particules odorantes, apporte à une personne exceptionnellement sensitive aux odeurs cette même impression de violettes, cette sensitive aura, elle aussi, seule parmi d'autres personnes présentes, la notion des violettes.

1. *Hall. tél.*, tr. fr , 358.

Voilà donc une monition collective, mais non simultanée. Car nous pouvons, non sans quelque vraisemblance analogique, comparer les individus doués de cryptesthésie, momentanée ou durable, à des individus possédant un odorat au milieu de toute une race humaine dépourvue d'odorat.

Mad. Hunter[1] voit, étant éveillée, et dans la journée, un large cercueil déposé sur le lit, et au pied du lit une vieille femme, grande et forte, qui regarde le cercueil; la vision est si nette qu'elle peut décrire les vêtements.

La vision disparaît, et Mad. Hunter raconte le fait aux personnes qui viennent lui rendre visite. Le soir, la gouvernante, très effrayée, lui dit qu'elle a vu une vieille dame dans le salon, qui a paru se dissoudre quand elle l'a regardée, et elle décrit le vêtement, exactement comme Mad. Hunter l'a vu. La petite fille de Mad. Hunter, âgée de cinq ans, un peu plus tard, se mit à crier, en montrant du doigt un endroit où la nourrice ne voyait rien : elle disait en pleurant : *Va-t'en ! va-t'en ! vilaine méchante vieille !* »

Le Rev. Jupp, directeur d'un orphelinat, se réveillant au milieu de la nuit, aperçoit une lueur dans le dortoir. Au-dessus du lit d'un des enfants flottait un petit nuage lumineux. M. Jupp s'assit sur son lit, prit sa montre (il était minuit 55). Il eut l'idée de se lever pour toucher ce halo lumineux étrange. Mais soudain il sentit, plutôt qu'il n'entendit (telle est sa description) qu'il lui était dit : « *Restez couché, vous n'aurez pas de mal* ». Et il se rendormit. Le lendemain matin, un des enfants (celui qui était couché dans le lit près duquel avait flotté la lumière) lui dit : « *Ma mère est venue auprès de moi cette nuit, l'avez-vous vue ?* » L'enfant avait quatre ans : sa mère était morte depuis six mois.

Les trois frères Swithinbank ont eu tous les trois, quoique vivant séparément, le même rêve dans la même nuit. Tous les trois virent leur mère mourante, encore qu'elle ne fût pas malade[2].

Miss Beale voit entrer dans sa chambre (qui est fermée) un homme en robe de chambre flottante, et dans la même nuit, C... qui couche

1. Bozzano, *A. S. P.*, 1907, XVII, 631, *Symbolisme et phénomènes métapsychiques.*

2. *Phant. of the Living*, II, 382.

dans la chambre voisine, voit aussi la forme d'un homme qui lui rend visite, et qu'il reconnaît.

Mad. Treloar, rentrant dans sa chambre à 20 heures, voit, de l'autre côté de son lit, une forme de femme, pâle, avec une grande expression d'angoisse. Elle avait un chapeau et une voilette. La lampe en éclairait tous les détails, assez pour que Mad. T... puisse distinguer des taches de rousseur sur le nez. Mad. T... reconnaît sa sœur. Puis la forme disparaît graduellement. A ce moment arrive la jeune nièce de Mad. T... qui dit : « *J'ai vu tante* Annie ! *j'ai vu tante* Annie ! ». Cette apparition ne répond pas au moment même de la mort d'Annie, mais à une attaque de diphtérie suraiguë qui la fit périr en vingt-quatre heures[1].

Les superstitions, les légendes religieuses ou païennes, les croyances populaires, ne m'inspirent qu'une foi très médiocre, ou, pour mieux dire, tout à fait nulle.

Cependant il ne faut peut-être pas tout jeter par dessus bord sans examen. De même les faits extraordinaires racontés dans les vies des saints ne sont sans doute ni des mensonges complets, ni des erreurs absolues, comme les lévitations par exemple. Il y a très probablement quelque parcelle de vérité enfouie au fond de tous ces récits. Au lieu de chercher à la découvrir, cette minuscule quantité de vrai, comme au lieu de la nier aveuglément il vaut mieux tenter de nouvelles expériences et provoquer de nouvelles observations.

Si je parle ici des superstitions populaires, c'est qu'il en est beaucoup qui se rapportent à des mouvements d'objets, à des bruits particuliers, correspondant à la mort de telle ou telle personne. Je pourrais mentionner ici bien des récits qui rentrent dans les monitions, mais ces récits divers ne donnent que rarement la recognition ; ce sont des bris de glaces, des chutes d'objets, des tableaux tombant des murs, des grands coups ébranlant les portes, tous faits qui, dit-on, avertissent d'un deuil ou d'un désastre. Je me contenterai d'indiquer quelques-unes de ces monitions ; car, tant qu'il n'y a pas de précise recognition, on peut toujours, et même on doit, admettre des coïncidences.

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 290.

Voici pourtant un fait de cet ordre qui est intéressant à mentionner.

A Berlin, M. Jaffé, au milieu de la nuit, étant couché, mais parfaitement éveillé, entend le tic-tac de l'horloge de la mort[1]. Il se lève, entend le bruit qui se déplace, suivant l'endroit où M. Jaffé se promène dans la chambre. Le lendemain matin, Mad. Jaffé dit à son mari : « *J'ai vu en rêve ta mère qui avait un mouchoir lié sous le menton et contorsionnait sa bouche* ». Peu après, M. Jaffé apprenait la mort de sa mère, survenue cette nuit-là. Elle contorsionnait sa bouche d'une manière horrible, de sorte qu'on avait dû immobiliser la mâchoire à l'aide d'un mouchoir lié sous le menton.

Th. Lemonnier, pharmacien à Rennes, avait deux amis intimes, M. Escolan et M. Nivot, chirurgien dentiste. La santé de M. Escolan, infirme, bientôt s'aggrava. Atteint de tuberculose aiguë, il fut conduit à l'hôpital.

Un matin de septembre 1891, à 5 heures 45. M. Lemonnier est éveillé par un bruit insolite, violent, dans les volets de fermeture de sa pharmacie. « Quel est donc, pensai-je, le client qui frappe ainsi, au lieu de se servir de la sonnette de nuit ? car il semblait tambouriner à coups de poing dans ma devanture, et ce bruit persista quelque temps, une ou deux minutes peut-être. Je m'habillai en toute hâte et allai ouvrir. Il n'y avait dans la rue que des balayeuses qui m'affirmèrent n'avoir vu personne ».

Une heure environ après, M. Lemonnier voit arriver à 7 heures son ami M. Nivot.

« Il m'arrive quelque chose de singulier, dit M. Nivot. Imagine-toi qu'à 5 heures 45 j'ai été brusquement réveillé par des coups redoublés frappés à la porte de ma chambre : « *Frappez donc moins « fort*, ai-je dit, *je ne suis pas sourd. Qui est là ?* » Le bruit a continué. J'ai ouvert la porte. Il n'y avait personne, et tout le monde dormait encore. Le portier m'a affirmé que personne n'était entré dans la maison ».

1. Il s'agit d'une croyance populaire, suivant laquelle, au cas d'un décès, les parents et les amis du mourant en reçoivent l'annonce au moyen d'un battement caractéristique, analogue au tic-tac d'une pendule.

M. Lemonnier et M. Nivot eurent alors la pensée que leur ami Escolan venait de mourir. Ils vont à l'Hôtel-Dieu, et là ils apprennent qu'Escolan était mort exactement à 5 heures 45.

Mad. Matthews s'éveille au milieu de la nuit, et voit, à sa grande terreur, une jeune fille nommée Suzanne, femme de chambre comme elle, et qui avait quitté la maison depuis quelques mois : « Elle était en costume de nuit, vint droit à mon lit, releva les couvertures, et se coucha à côté de moi. Je sentis un frisson glacial, et je crois que je m'évanouis. Lorsque je recouvrai mes sens, l'apparition avait disparu ; mais je suis sûre que ce n'était pas un rêve » La même nuit, le fils de M. Matthews, qui demeurait dans la même maison que sa mère, se sentit en proie à une terreur anormale. Il regarda, mais ne vit rien. Effrayé, il se cacha sous ses couvertures et ne put dormir de la nuit. Suzanne, qui était entrée à l'hôpital pour une maladie du foie, laquelle ne paraissait pas très grave, mourait cette même nuit[1].

Mad. Beilby raconte qu'un jour elle entendit, ainsi que son mari, la voix d'une de leurs jeunes amies qui appelait : « Johnnie, Johnnie ! » Cette jeune amie, Mad. Snelle, qui demeurait chez eux, était partie pour faire une promenade à cheval (à Victoria, en Australie). A une dizaine de kilomètres de là, Mad. Snelle, ayant eu un accident sérieux, avait appelé à l'aide, criant : « Johnnie, Johnnie ! » Johnnie était le jeune garçon qui l'accompagnait généralement dans ses excursions. L'impression fut si nette que M. et Mad. Beilby appelèrent les domestiques aussitôt[2].

Le Rév. Tweedale (de la Société astronomique de Londres) voit le 10 janvier 1879, au milieu de la nuit, apparaître sa grand'mère. Cela dura quelques secondes. Elle était coiffée d'un bonnet à l'ancienne mode. Son père, M. Tweedale, voyait la même apparition au même moment au chevet de son lit. La sœur de M. Tweedale père, à 30 kilomètres de là, avait la même apparition à 2 heures de matin. L'heure a été fixée avec précision. Pour le Rév. Tweedale

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 350.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 363.

ce fut à 2 heures 19 du matin. La grand'mère était morte à minuit 15[1].

En 1872, Mad. W... partit de Londres avec son mari pour Boston. Peu de temps après, elle tomba malade et mourut de la variole. Le jour de sa mort (encore que les heures et les dates ne puissent être fixées en toute certitude) son apparition se manifesta à trois personnes. Sa belle-sœur, Mad. Coote, vit entre 5 et 6 heures une apparition qui se penchait sur son lit, et qu'elle reconnut être Mad. W... dont elle distingua bien la figure et qu'elle put toucher. Le mari de Mad. Coote, qui dormait à côté de sa femme, ne vit et n'entendit rien. Mad. W... apparut encore à Epping (Essex) à sa tante, Mad. B..., une vieille dame de soixante-dix ans. L'apparition fut tellement nette que Mad. B... put distinguer la broderie de la robe de nuit. Une autre dame, Mad. N... la vit aussi, en un autre endroit, presque au même moment[2].

Dans la nuit pendant laquelle s'est tué, en prenant de la strychnine, X..., cousin de mes enfants, mon fils Georges, âgé de vingt ans, et ma fille Louise, âgée de dix-huit ans, se communiquèrent le matin, à l'heure du premier déjeuner, leurs impressions : « *J'ai fait un rêve funèbre,* dit Georges, *j'ai rêvé qu'il y avait une mort d'un ami à moi... Pourvu que ce ne soit ni X..., ni Y... Mais ce n'est ni l'un, ni l'autre. — Moi,* dit Louise, *j'ai rêvé que notre cousin* P. A. *était mort, et je dis à* Jacques, *mon frère : ce n'est pas possible qu'il soit mort, puisque tu es allé avec lui à l'Opéra* ».

Or, 1° P. A. est un cousin de mes enfants, au même titre que X ; 2° X. avait été la veille de sa mort au théâtre avec mon fils Jacques.

Mad. Young, prenant le thé avec son mari et ses enfants, entend un bruit violent à l'étage supérieur. Un vent violent lui paraît l'entourer. Son mari n'a rien entendu, ni rien senti. Loin de là, le frère de Mad. Young, le capitaine Adams, qui naviguait, s'est au même moment entendu appeler à haute voix... John ! John ! et il reconnaît la voix de son père... Il monte sur le pont : personne ne l'a appelé.

1. *A. S. P.*, 1906, XVI, p. 610.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 351.

A ce moment même était noyé dans un naufrage M. Adams, père du capitaine Adams et de Mad. Young[1].

B. — *Monitions complètement et simultanément collectives.*

Ce groupe de monitions est d'une importance fondamentale, d'abord parce qu'elles confirment avec grande force l'hypothèse de la cryptesthésie, ensuite parce qu'elles semblent bien démontrer que dans certains cas la monition revêt une objectivité normale, quelque chose comme une matérialisation véritable.

Voici un récit assez ancien, qui, malgré toutes les probables déformations que le temps apporte à une histoire, lorsque un document écrit n'en fixe pas tous les détails immédiats, peut être considéré comme exact dans l'ensemble.

Dans l'île du cap Breton, le colonel Wynyard et sir Sherbrooke dînaient à la caserne. Soudain une forme, habillée de vêtements simples, passe devant eux : « *Dieu bénisse mon âme*, dit Sherbrooke. *Qui est-ce ? — C'est mon père*, dit le colonel Wynyard, *et je suis sûr qu'il est mort* ». Les deux officiers constatèrent que personne n'avait pu venir là. On en prit note dans les archives du régiment. et peu après on apprit que le père de Wynyard était mort au même moment, en Angleterre, d'un accident de chasse.

Sir John Sherbrooke n'avait jamais vu John Wynyard. Mais un jour, à Londres, il rencontra un individu qui lui ressemblait étrangement : « *Voilà l'homme que j'ai vu* », dit-il. De fait c'était un individu, qui ressemblait à tel point à W. Wynyard qu'on le prenait constamment pour lui[2].

Mad. E. Wickham, à Malte, allait tous les jours à l'hôpital où était soigné, pour une blessure reçue à Tell-El-Kébir, M. B..., un officier anglais. La blessure se compliqua de gangrène ; et la mort était imminente. Pourtant, pensant que la fin n'aurait pas encore lieu cette nuit-là, Mad. Wickham consentit à rentrer chez elle. Vers 3 heures du matin, son jeune fils, âgé de neuf ans, l'appelle en criant : « *Maman, Maman, voilà* M. B...! ». — « Je me levai précipitamment, écrit Mad. Wickham : la forme de M. B... flottait dans la

1. *Ph. of the Living*, II, 632.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 383.

chambre, à environ seize centimètres du plancher, et disparut au travers de la fenêtre en me souriant. Il était en toilette de nuit, mais le pied malade gangrené me parut semblable à l'autre pied. Mon fils et moi nous l'avons remarqué. Une demi-heure après on vint m'avertir que M. B... venait de mourir. »

Ce cas est un des plus remarquables qu'on ait signalés[1].

Il y a maintes années, Mad. de Barrau, une femme de très noble et serein caractère, m'a cité un fait analogue dont elle avait été témoin. Je n'en ai pas pris note à ce moment, — ce qui est regrettable — de sorte que je ne rapporte le fait que de mémoire, mais le récit m'a frappé assez pour que les principaux traits en soient sans doute exacts.

Mad. de Barrau avait une jeune parente extrêmement malade à laquelle elle donnait des soins. C'était à la campagne, dans une maison assez isolée, donnant sur une prairie. Dans la prairie un ruisseau, avec des saules le long du ruisseau. La jeune fille était mourante, et il y avait, à côté d'elle, sa mère et une infirmière professionnelle. Le lit de la malade était au rez-de-chaussée, et la chambre de Mad. de Barrau au premier étage. Une nuit, après une assez longue veille, Mad. de Barrau, pour se reposer un peu, monte avec l'infirmière dans sa chambre. Au bout de quelque temps, regardant par la fenêtre, soudain Mad. de Barrau voit — et l'infirmière la voit aussi — une forme blanche flotter au-dessus des arbres et disparaître dans la nuit. A ce moment même la mourante rendait le dernier soupir.

Mad. Pearson veillait, avec sa sœur Mad. Coppinger, au chevet de Mad. Harriet, sa tante, très malade, mourante. Tout d'un coup, Mad. Coppinger, sœur de Mad. Pearson, lui dit : « Emma, *regarde, voità la tante* Anna ! » Et les deux sœurs voient alors une figure de femme, petite, enveloppée dans un vieux châle, avec un chapeau démodé sur la tête. Cette forme entre dans la chambre de la malade.

La tante Anna était une sœur trépassée de la mourante. Mad. Har-

1. *Ph. of the L.*, Flammarion, *Loc. cit.*, 212.

RIET avant de mourir dit qu'elle avait vu sa sœur qui était venue l'appeler[1].

Le commandant AYLESBURY, étant enfant (treize ans) faillit se noyer, et dans sa détresse il appela sa mère à haute voix. Or, le même jour, à quelque dix mille kilomètres de là (de Batavia à Londres) sa mère et ses trois sœurs étaient assises et travaillaient dans leur chambre. Elles entendirent toutes un faible cri. « *Mère !* » Les filles de Mad. AYLESBURY dirent : « *Avez-vous entendu ? quelqu'un a crié : Mère.* » De nouveau la voix appela, rapide et angoissée, deux fois de suite, exprimant l'effroi. Nous nous levâmes toutes, et courûmes à la rue. Il n'y avait rien ; l'air était très calme. » Mad. AYLESBURY nota la date sur son carnet. Les heures correspondaient, autant qu'on puisse exactement l'affirmer à trente ans de distance, sans document écrit[2].

En octobre 1916, Mad. R... (de Montluçon) s'entend appeler dans la nuit par un cri de détresse : « *Maman.* » — Elle accourt dans la chambre de son fils, qui avait été également réveillé en sursaut par le même cri nettement entendu. Le surlendemain on apprend qu'un autre fils de Mad. R... avait été blessé cette nuit-là[3].

Mad. P..., avant de se coucher, voit, pendant que son mari était déjà au lit, au fond du lit une figure représentant un homme en uniforme d'officier de marine. Il s'appuyait sur le dossier du lit avec son coude, et regardait son mari. Mad. P... éveille son mari qui dormait. Alors M. P... voit l'apparition et stupéfait cria : « *Monsieur ! que venez-vous faire ici ?* » La forme se releva lentement, et prononça d'une voix impérieuse : « WILLIE, WILLIE. » C'était le prénom de M. P... M. P..., livide, très agité, se lève comme pour assaillir l'étranger, mais la forme traverse la chambre, impassible et solennelle, en projetant son ombre sur le mur (car il y y avait de la lumière dans la chambre), puis disparaît à travers le mur. La porte était fermée au verrou. M. P... reconnut son père, qui

1. BOZZANO, *A. S. P.*, 1906, 164.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 365.
3. *Enquête inédite : cas envoyé par* M. R. MIALARET.

avait été officier de marine dans sa jeunesse, et que Mad. P... ne connaissait pas. M. P... mourut peu de temps après[1].

Mad. Bettany rêve qu'une de ses voisines, Mad. J..., qu'elle ne connaissait que de nom, et qui n'était pas malade, est morte. Le rêve est assez net pour que le lendemain matin elle envoie chez Mad. J... pour avoir des nouvelles. Et en effet Mad. J... mourut cette nuit-là. D'autre part une des domestiques de Mad. Bettany avait eu cette même nuit un rêve, un rêve affreux, dans lequel quelqu'un lui avait dit : « Mad. J... est morte ! »

Voici un cas, intéressant à maints égards, sur lequel Sully Prudhomme et moi avons pu réunir tous les documents authentiques. « Le 17 juillet 1852, comme en témoigne le livre de bord du trois-mâts *Jacques-Gabriel*, allant de Bordeaux à l'île Maurice, trois personnes, dont M. Pineau, mon second et moi, nous promenant sur la dunette, nous avons entendu une voix de femme. Le timonier l'a de même entendue... En arrivant à Maurice, nous apprenons la mort de la femme de mon second, M. Pineau, décédée le même jour et à la même heure où le bruit s'est fait entendre. M. Pineau me dit avoir eu alors le pressentiment d'un malheur, ajoutant qu'il avait eu un avertissement semblable chaque fois qu'il avait perdu un membre de sa famille. » Le capitaine, M. Mangat, a ajouté plus tard que c'étaient des cris *déchirants* qu'il avait entendus, et le fait l'a tellement frappé qu'il en parlait souvent.

Il est vrai que le décès de Mad. Pineau n'a pas eu lieu, vérification faite aux registres de la mairie de Paimbœuf, le 17 juillet, mais bien le 16 juin. [Le navire était parti de Bordeaux le 16 avril.]

Il y a donc une erreur manifeste dans l'annotation faite au livre de bord, lorsqu'il y est dit que le décès de Mad. Pineau a eu lieu le même jour que les bruits ont été entendus. En réalité il y a eu un mois de différence[2].

1. Bozzano, *A. S. P.*, XIX, 1909, 326.

2. Peut-être, disent les spirites, pour que cette monition, précédant de dix jours seulement la connaissance de la nouvelle et l'arrivée du navire, ne donnât pas, pendant trop longtemps, et inutilement, une impression pénible.

En tout cas, ce qui est avéré, c'est qu'il y a eu une voix de femme, entendue, très forte, et très nette, par plusieurs personnes.

M. Falkinburg, rentrant chez lui à 19 heures, joue avec Arthur, son fils, âgé de cinq ans, quand tout à coup l'enfant s'écrie : « *Papa... voici grand-papa !* » M. Falkinburg arrive, et aperçoit la figure de son père, aussi vivante que possible. Mad. Falkinburg, quoique son mari ait appelé l'attention sur cette vision, ne voit rien, et essaye de persuader à son mari qu'il s'agit d'une illusion. Quelque temps après, à 22 heures, l'enfant, dans son lit, dit encore : « *Papa, grand-papa est là !* » M. Falkinburg était mort exactement à 19 heures 14.

Quoique vraiment il s'agisse d'une hallucination collective, elle ne peut cependant être objective, puisque Mad. Falkinburg n'a rien vu. Ce n'est donc pas une apparition complètement collective, puisqu'elle a été vue par deux personnes, et qu'elle n'a pas été vue par une troisième. Alors on peut se demander si les monitions collectives, perçues par plusieurs personnes ont l'objectivité qu'elles paraissent avoir, en donnant au mot objectivité son sens habituel?

Mad. Focke, étant à Dusseldorf à prendre le thé, entend un grand cri de *Mère ! Mère !* Ses filles, et Mad. Haskel qui était avec elles, entendent le même cri, et on reconnaît la voix. C'est la voix de Anna Focke, une fille de Mad. Focke. Alors tout le monde court à la fenêtre, mais on ne voit rien. Or Mad. Anna Focke s'était embarquée pour les Indes néerlandaises sur un bateau hollandais qui, cette même nuit, s'est perdu corps et biens [1].

Le professeur Knes et le Dr Obersteiner, médecins renommés à Vienne, étant tous deux chez M. Obersteiner, entendirent frapper à la porte. Ils dirent : « *Entrez* », mais personne n'entra. Quelques instants après ils entendirent la porte de l'antichambre s'ouvrir, et des pas légers, mais distincts. Obersteiner ouvrit la porte et ne vit personne. Une troisième fois très nettement les deux savants entendirent la porte s'ouvrir, des pas légers à travers le salon et des coups à la porte. « *C'est trop fort*, » dit M. Obersteiner. Au même moment, Mad. S..., la malade qu'ils devaient aller voir ensemble, était à l'agonie. Elle était morte quand ils arrivèrent [2].

1. *Ph. of the L.*, II, 631.
2. *A. S. P.*, 1891, I, 162.

Mad. B...[1], étant au chevet de sa mère mourante, voit le fantôme de sa marraine, une vieille gouvernante morte depuis longtemps, assise à côté du feu, à la place habituelle de sa mère. Elle pousse un cri : sa sœur arrive, voit aussi le fantôme, et trois autres personnes l'ont vu.

Une nuit, Mad. L..., qui dormait à côté de son mari, entendit clairement la voix de son fils lui parler. M. L... entendit, lui aussi, cette voix. M. L..., et Mad. L..., s'étaient réveillés. La voix disait : « *Comme je ne puis venir en Angleterre, mère, je suis venu te voir.* » Ils prirent note de cet incident, et, quelques jours après, apprirent la mort de leur fils, dont le moment correspondait avec celui du rêve[2].

Maria Strieffert, institutrice, avec deux de ses élèves, entend, comme ses deux élèves, distinctement, le mot de *Fraulein*. Elle reconnaît cette voix pour celle d'une de ses connaissances qui s'était mal conduite à son égard. Ayant noté l'heure à laquelle la voix fut entendue, elle a constaté que cette personne était morte à ce même moment[3].

Mad. Téléchoff se trouve en 1880 dans son salon à Pétersbourg avec ses cinq enfants et son chien *Moustache*. Soudain le chien se met à aboyer fortement. Alors toutes les personnes présentes aperçurent un petit garçon en chemise, de six ans environ, qu'ils reconnaissent pour le petit André, le fils de leur laitière, qu'ils savaient malade. L'apparition se détacha du poêle, passa par dessus les têtes des personnes présentes, et disparut par la croisée ouverte. Cela dura une quinzaine de secondes à peu près. Le chien ne cessait d'aboyer, courait en aboyant et suivait les mouvements de l'apparition. Or à ce moment le petit André venait de mourir[4].

Un jeune homme de quinze ans, Philippe Weld, envoyé au collège Saint-Edmond, se noye accidentellement le 16 avril 1845. Le directeur du collège, M. Cox, voulut aller lui-même apporter cette triste nouvelle au père de Philippe. Mais à peine fut-il en présence de M. Weld père que celui-ci lui dit : « *Vous n'avez pas besoin de*

1. Bozzano, *A. S. P.*, mars 1906, 166.
2. *Hall. tél.*, tr. fr., 364.
3. Flammarion, *Loc. cit.*, 323. Le cas est bien peu probant.
4. *A. S. P.*, 1905, XV, 439,

parler, je sais que PHILIPPE *est mort. Ma fille* CATHERINE *et moi, nous l'avons vu sur la route, il y avait un jeune homme en robe noire à côté de lui... et je voyais derrière eux, à travers leurs formes, un paysan dans la campagne. Mais je n'en ai parlé à personne, pour ne pas effrayer ma femme*[1].

Mad. OBALECHEFF, à Odessa, était couchée dans son lit avec son enfant, et à côté d'elle par terre dormait CLAUDINE, sa servante. Soudain, levant les yeux vers la porte, elle voit, dit-elle, entrer lentement son beau-père en pantoufles, vêtu d'une robe de chambre à carreaux que Mad. OBALECHEFF n'avait jamais vue. S'approchant du fauteuil sur lequel il s'appuya, il enjamba les pieds de la domestique et s'assit doucement. En ce moment, la pendule sonne 23 heures. « Bien sûre de voir distinctement mon beau-père, je m'adressai à la domestique : « *Tu vois,* CLAUDINE, *je ne le connais pas.* » CLAUDINE, tremblant de frayeur, me dit : « *Je vois* NICOLAS NILOVITCH », (le nom de mon beau-père). Alors lui se leva, enjamba de nouveau les pieds étendus de CLAUDINE et disparut. » Mad. OBALECHEFF alla réveiller son mari ; on visite l'appartement, mais on ne voit rien. M. NILOVITCH, que Mad. OBALECHEFF et CLAUDINE ont vu, mourait à ce moment même, à Yver[2].

Mad. PAGET, un soir, vers 22 heures, avec ses filles, faisait sa prière, quand toutes trois entendirent dans le corridor le pas lourd d'un homme marchant le long du couloir. Il s'arrêta au bout du couloir, au bec de gaz, et les pas s'éloignèrent. Mad. PAGET ouvrit la porte et dit : « *Mais il n'a pas éteint le gaz ! Comme son pas ressemblait à la démarche lourde du pauvre* ARTHUR. » ARTHUR était un vieux domestique, très attaché à Mad. PAGET qui l'avait envoyé à Ventnor pour y prendre quelque repos. Elle le savait assez malade, mais non en danger immédiat. Avant d'entendre ce bruit de pas dans le corridor, Mad. PAGET avait dit : « *Depuis que ce pauvre* ARTHUR *nous a quittés, on n'a jamais éteint exactement le gaz.* » L'incident a été noté sur un agenda, et il a été constaté aussi que personne n'avait marché dans le corridor. Or, très exactement à la même heure, à Ventnor, mourait ARTHUR. Juste avant de mourir il

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 376.
2. FLAMMARION, *Loc. cit.*, 194.

demanda l'heure. Il n'est pas sûr, quoique un témoin l'ait affirmé, qu'il ait dit au moment de mourir : « *Voilà l'heure où il faut éteindre le gaz.* »

Mad. Weyer, étant avec son mari, entend pendant la nuit trois sanglots distincts qui sont ceux d'une personne mourante. M. Weyer les entend aussi. Il se lève, allume une lumière, et, avec sa femme, cherche ce qui a pu produire ce bruit. M. et Mad. Weyer se recouchent. De nouveau les sanglots se font entendre, clairement et distinctement. L'heure notée est 22 h. 30. Il n'y a pas eu de recognition. Cependant il a été établi que le frère de Mad. Weyer est mort cette nuit-là, à cette même heure.

Mad. Elgée, étant de passage au Caire, couchait dans la grande chambre d'un hôtel, et avait pris soin de barricader sa porte. Une nuit elle se réveille brusquement, comme si elle avait été appelée, et voit devant elle la forme d'un vieil ami qu'elle savait être en Angleterre. « *Comment êtes-vous venu ici?* » lui dit-elle avec stupeur. La forme était si nette qu'on pouvait distinguer tout son vêtement, et voir qu'il avait trois boutons de chemise en onyx. Il avance et montre du doigt Mad. Dennys qui dormait dans la même chambre. Mad. Dennys se réveille, s'assoit sur son lit, et regarde l'apparition avec une terreur intense. Puis la forme disparaît. Mad. Dennys dit qu'elle avait vu quelqu'un, qu'elle décrivit exactement, mais qu'elle ne reconnaissait pas.

La personne que Mad. Elgée et Mad. Dennys ont vue, avec toutes les apparences de la vie, était M. X... Il n'était à ce moment ni malade, ni en danger. Mad. Elgée a eu l'occasion de le voir quatre ans après.

Mad. Lett entre à 21 heures dans une des chambres de la maison qu'habitait son père, le capitaine Towns. Le gaz était allumé, Mad. Lett était accompagnée d'une jeune fille, Mad. Berthon. En entrant dans la chambre, elles aperçurent l'image du capitaine Towns reflétée sur la surface polie de l'armoire. On eût dit un portrait de grandeur naturelle. La figure était pâle et maigre, et il semblait avoir une jaquette de flanelle grise avec laquelle il avait

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 369.

l'habitude de se coucher. Aucun portrait n'était suspendu au mur. Pendant que, stupéfaites, elles regardaient cette singulière image, entra une autre jeune fille, fille du capitaine Towns, qui dit : « *Mais grands Dieux! c'est papa.* » Puis une femme de chambre entre aussi, et dit : « *c'est le maître* »... Puis vient Graham, l'ordonnance du capitaine, qui dit : « *Dieu nous garde, madame Lett, c'est le capitaine!* » « On appela l'intendant, puis Mad. Crane, la nourrice de ma femme, et tous deux dirent qu'ils voyaient le capitaine. Alors on appela Mad. Towns, sa veuve, qui, voyant l'apparition, s'avança le bras étendu pour la toucher. Puis, comme elle passait la main sur le panneau de l'armoire, l'image peu à peu disparut ».

Le Dr Isnard[1], fils d'un médecin militaire renommé, qui fut professeur au Val-de-Grâce, a eu, étant encore étudiant en médecine, une vision fantomatique, que sa sœur et un ami ont perçue en même temps que lui. Mad. veuve Isnard, sa mère, était gravement malade, rue Jacob, à Paris, en 1878. Mad. Isnard, alitée depuis quatre mois, reposait dans une chambre voisine de la salle à manger... « Tout d'un coup la porte du corridor s'ouvrit toute grande. Un coup de vent, toutes les fenêtres étant fermées, s'éleva... Entre les portières était une ombre de femme, petite, voûtée, la tête penchée, les bras croisés sur la poitrine. Un voile grisâtre et poussiéreux semblait la recouvrir. Elle s'avança doucement dans la salle, glissant sur le parquet, on ne voyait pas son visage. Elle passa près de nous, contourna la porte, et s'évanouit dans l'ombre du couloir... » Mlle Isnard et M. Menou Cornuet virent exactement la même ombre. Quelques jours après Mad. Isnard mère mourait.

En lisant le récit très circonstancié donné par ces trois témoins, nullement mystiques, on se rend compte qu'il n'y a eu aucune illusion possible. Aussi ce cas est-il un des plus nets que nous possédions, en fait de vision collective. On n'en aura de notion satisfaisante, qu'en lisant les témoignages complets, et les notes judicieuses que Dariex y a ajoutées.

Pour établir l'objectivité des fantômes, la meilleure preuve peut-être (avec la photographie) serait le témoignage des animaux. Or, à cet égard, nous avons des documents importants recueillis avec

1. A. S. P., 1891, I, 193-203.

grand soin par Bozzano[1] qui en a pu réunir environ 69 cas, en grande partie d'après les *Proceedings* et le *Journal S. P. R.* Mais il convient d'éliminer les cas dans lesquels il s'agit d'animaux et de localités fantasmatiques (sujet terriblement douteux, qui fait partie de l'histoire des maisons hantées). Il reste 35 cas dans lesquels il y a eu perceptions cryptesthésiques par les animaux, comme par l'homme. Mais la force probative de ces 35 cas n'est pas bien grande.

Mad. T... avait fait une visite à M. et Mad. Yver, lorsque, dans le cours de cette visite, où la conversation s'était engagée sur un des membres de la famille de Mad. T... qui s'était suicidé, un petit chien terrier, qui était aux pieds de Mad. B..., se relève tout d'un coup, se met à hurler et veut se précipiter vers la porte. Tout son poil se hérisse, et il cherche à échapper des mains de son maître, comme pour se jeter sur quelqu'un. Or, Mad. T... (mais elle seule) avait vu alors un grand fantôme, vêtu de blanc qui était devant cette porte, et qu'elle déclara reconnaître pour le personnage suicidé dont il était question dans la conversation.

Mad. H. E. S..., agée de dix-huit ans, s'étant levée un matin, en été, à 5 heures, allumait le feu pour préparer le thé quand un gros chien qui l'accompagnait se mit à gronder sourdement et à regarder vers la porte. Alors Mad. S... vit une figure humaine, haute et ténébreuse, aux yeux flamboyants, qui bientôt disparut.

Miss K... caressait sa petite chatte qui était sur ses genoux, quand soudain l'animal s'inquiète, se lève, souffle fortement en faisant le gros dos, en donnant tous les signes de terreur. Alors Miss K... aperçut, dans un fauteuil placé près d'elle, une vieille mégère, à figure laide, ridée, fixant sur Miss K... ses regards méchants. La chatte, devenue affolée, s'élança contre la porte en bonds tumultueux. Miss K..., terrifiée, appelle au secours. Sa mère arrive. Le fantôme avait disparu. Il était peut-être resté cinq minutes visible à Miss K... Dès que la porte eut été ouverte, la chatte s'était précipitée, épouvantée, hors de la chambre. Il paraît que dans cette même chambre, jadis, une vieille femme s'était pendue.

Si déjà il est difficile d'admettre, quand il s'agit d'hallucina-

1. *Perceptions psychiques et animaux, A. S. P.*, 1905, XV, 422-474.

tions collectives, communes à plusieurs personnes, que les phénomènes sont purement objectifs, combien plus difficile encore quand il y a perception par les animaux d'une réalité extérieure quelconque! En effet, comme l'indique bien Bozzano, les signes de frayeur ou de colère donnés par des chats ou des chiens ne prouvent pas qu'ils voient le même fantôme que voient les hommes. Tout de même ils voient *quelque chose,* et ce quelque chose d'inhabituel les effraye.

Il est assez vraisemblable que si, dans ces cas-là, on avait un appareil photographique et qu'on pût prendre une photographie, on obtiendrait sur le cliché une image. La preuve serait plus évidente encore, pour démontrer l'objectivité du phénomène, que ne peut l'être l'épouvante d'un chien, ou d'un chat, ou d'un cheval, phénomènes difficiles à constater, plus difficiles encore à analyser, et dont l'interprétation est douloureusement problématique.

Conclusions.

On ne peut guère supposer que ces images, ces bruits, ces fantômes, que plusieurs personnes peuvent voir, n'ont pas de réalité objective (mécaniquement objective). Et toutefois la preuve absolue, rigoureuse, indiscutable, fait défaut. Comme pour toutes les sciences d'observation, on peut contester la valeur des observations.

S'il n'y avait, pour établir la réalité des fantômes matérialisés, que les hallucinations collectives, étant donnée l'étrangeté du phénomène et par conséquent la nécessité d'une démonstration absolument rigoureuse, on n'oserait pas conclure. Mais les *expériences* de matérialisations sont tellement probantes qu'elles rendent admissibles les *observations.*

Et alors, en s'appuyant sur les faits de matérialisation expérimentale, que nous étudierons plus loin, on doit dire très fermement que, dans certains cas d'hallucinations collectives, il y a phénomène objectif (dans le sens ordinaire du mot).

La méthode d'observation n'a pas les mêmes précisions que la méthode expérimentale. On n'a à sa disposition ni plaques photographiques, ni microphones, ni balances, ni galvanomètres. La seule preuve qu'on puisse donner d'une matérialisation véritable ayant une réalité mécanique ou lumineuse, c'est que le phénomène a été

perçu simultanément et avec les mêmes caractères par plusieurs personnes.

Et alors il devient hautement invraisemblable que deux personnes puissent avoir ensemble au même moment la même hallucination, en admettant, bien entendu, qu'elles ne sont pas suggestibles, et en outre, que leur intégrité intellectuelle et leur bonne foi sont certaines.

Évidemment une photographie eût apporté la certitude scientifique. Mais tout de même, quand deux personnes normales raisonnables décrivent la même figure, s'exclament en même temps, se communiquent leurs impressions, pendant même que l'apparition est là, il serait assez absurde de supposer une double hallucination (absolument subjective) identique.

Quand Mad. Weld et sa fille voient toutes les deux Philippe Weld se promener sur la route, il est difficile de supposer que le fantôme de Philippe Weld ne s'est pas promené sur la route. M. et Mad. Bailby entendent l'un et l'autre la voix de Mad. Snell qui crie : Johànnie, Johannie, et les domestiques aussi ont entendu cette voix. Il est presque évident qu'il y a eu des vibrations sonores de l'air et des vibrations qui eussent pu être inscrites par un phonographe. Quand Mad. Aylesbury et ses trois filles entendent le cri de : *mère, mère !* comment comprendre ce phénomène si réellement l'air n'a pas retenti des vibrations du mot *mère, mère ?* Les deux fils de M. Christmas voient l'image de leur père dans leur cabine, et leurs récits (de seconde main d'ailleurs), la décrivent tous les deux comme identique. Comment expliquer cette similitude s'il n'y a pas eu quelque objectivation unique ?

Peut-être, cependant, pour rester dans le domaine sévèrement scientifique, n'a-t-on pas le droit de conclure définitivement qu'il y a matérialisation effective : peut-être faut-il se contenter de dire qu'une vibration quelconque (de nature inconnue), a provoqué chez deux personnes une même image ayant tous les caractères d'un phénomène extérieur objectif.

Ces hallucinations collectives sont le plus souvent monitoires, et à ce titre, on pourrait les ranger dans les monitions. Mais, cependant, dans certains cas il n'y a pas de lucidité, il n'y a pas eu de

recognition, c'est une apparition, un fantôme, une forme que plusieurs personnes ont vue et décrite, mais on ne l'a rattachée à aucun fait réel. La signification — si elle en a une — n'en a pas été comprise.

A de pareils faits, il paraît difficile d'attribuer le mot monitions; car aucun avertissement n'a été donné, et il n'y a pas eu recognition. Les visions collectives ne relèvent donc pas du chapitre des monitions, elles semblent plutôt se rattacher aux phénomènes, si incertains, si mal étudiés encore, des maisons hantées.

C'est un chapitre de passage qui fait la transition entre l'objectif et le subjectif métapsychique.

Ainsi l'histoire des hallucinations collectives confirme ce que nous avons dit déjà si souvent, à tous les chapitres de la cryptesthésie, qu'il y a une sensibilité spéciale, chez tous les hommes peut-être, chez certains individus à coup sûr, qui donne des notions que nos sens ordinaires ne peuvent nous apporter.

Mais, pour que cette sensibilité s'exerce, il faut de toute nécessité un rayonnement extérieur, *une force qui, cachée dans les choses ou dans les âmes, va trouver le percipient et émouvoir certaines régions de son inconscience.*

Or, aussi bien pour la nature de ces forces que pour le mode de la sensibilité, nous ne pouvons rien dire encore, qui ne soit prodigieusement vain, et par conséquent nous devons rester silencieux sur la théorie.

Qu'importe? Parce que nous ne comprenons pas les lois d'un phénomène, avons-nous le droit de nier ce phénomène? A ce compte-là, il faudrait fermer tous nos livres de science.

CHAPITRE VII

PRÉMONITIONS

§ 1. — DES PRÉMONITIONS EN GÉNÉRAL[1]

Nous abordons ici le plus redoutable des problèmes : la cryptesthésie prémonitoire.

On peut tant soit peu concevoir une vue très perçante, une acuité auditive prodigieuse, une perception des vibrations incluses dans les choses, on peut admettre que la vibration d'un cerveau peut ébranler un autre cerveau, mais la connaissance de l'avenir ? — Et pourtant il me paraît qu'il y a des cas nombreux, incontestables, de lucidité divinatoire. Bozzano, qui a publié sur les prémonitions un livre excellent, dit avec raison que, de tous les phénomènes de lucidité, la prémonition, malgré son étrangeté, est peut-être celui qui a été prouvé avec le plus de force.

Si la longue croyance des hommes de tout pays et de toute époque avait quelque valeur scientifique, certes la divination de l'avenir serait un des phénomènes les plus certains de la métapsychique.

Cependant, si nous pouvons nettement affirmer la réalité des prémonitions, ce n'est pas parce que les anciens — tous les anciens, crédules ou non — y croyaient, mais parce que de nos jours des témoignages multiples de divinations ont été obtenus.

Les augures, les Sibylles, les prêtresses de Cumes et de Delphes, rendaient des oracles ; Socrate avait un démon qui l'avertissait des dangers par une voix qu'il entendait distinctement, la voix de son *démon*, laquelle, maintes fois, l'a averti de ce qu'il ne fallait pas faire. Cicéron a écrit tout un livre sur la divination, mais il ne se préoccupe pas beaucoup de savoir si elle existe ou non ; il discute

1. Il faut lire le livre de Ernest Bozzano. *Les phénomènes prémonitoires*, trad. fr., Paris. *Libr. des sc. psychiques*, 1914.

D'ailleurs on ne peut se faire des prémonitions qu'une idée incomplète si on les lit abrégées et résumées, comme j'ai dû le faire ici *brevitatis causa*.

ses avantages et ses méfaits ; il semble conclure à la fatalité des choses, et quelque part il dit qu'il vaut mieux ignorer que connaître les malheurs futurs (*ignoratio futurorum malorum utilior est quam scientia*).

Pour nous, nous ne discuterons pas la question de savoir s'il est désirable ou non de connaître l'avenir. Nous examinerons seulement si c'est possible.

Et tout d'abord, je ferai une comparaison pour essayer de prouver qu'après tout la prévision de l'avenir n'est pas d'une absurdité qui commande de la rejeter *a priori*.

Soit un individu A... qui a gravi une très haute montagne solitaire. Supposons qu'il a une lunette astronomique excellente qui lui permette de voir dans les plus petits détails tout ce qui se passe dans la plaine. Il aperçoit alors dans cette plaine déserte les rails d'un chemin de fer qui traverse un souterrain, et il voit des malfaiteurs poser dans un tunnel une énorme pierre qui fera dérailler le premier train s'engageant dans le tunnel. Impossible d'avertir qui que ce soit. Il est 10 heures, le train doit passer par là à midi. A 10 heures, A... voit avec sa lunette B... qui se dirige vers la gare d'une ville voisine. Il comprend, en voyant les bagages de B..., que B... va à la gare et qu'il prendra un wagon de première classe. Le train est en gare, les wagons de première classe sont en tête, et alors A... à 10 heures du matin *prévoit* que B... va être dans deux heures victime d'un accident de chemin de fer.

Que si en outre soudain A... oublie ce qu'il a vu, les malfaiteurs, le tunnel, la valise de B..., alors il n'inscrit que le résultat de sa rapide et passagère vision, et à 10 heures il note sur son carnet : « *Dans deux heures, B... sera victime d'un terrible accident de chemin de fer* », sans savoir pourquoi il a eu cette prémonition.

Si nous connaissions la totalité des choses présentes, nous connaîtrions du même coup la totalité des choses à venir. Notre ignorance absolue de l'avenir est due à notre ignorance, tout aussi absolue d'ailleurs, du présent.

Laplace[1] l'avait déjà dit en termes précis : « Une intelligence qui

1. *Essai analytique sur les probabilités.*

connaîtrait toutes les forces dont la Nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait ouvert à ses yeux. »

Chaque événement futur, quel qu'il soit, est la conséquence, peut-être fatale, de l'*état actuel* des choses. Le présent est gros de l'avenir, car l'avenir dépend exclusivement du présent. Or, par la cryptesthésie, nous avons sur les réalités, même les plus lointaines, des connaissances extraordinaires. Sans en avoir conscience, nous sommes ébranlés par des vibrations multiples qui nous apportent des notions multiples, mais qui sont fermées à notre vie psychologique normale. Donc la notion (inconsciente) du présent, permet peut-être d'en saisir parfois en un rapide éclair les conséquences, c'est-à-dire les événements à venir.

Un fait médical curieux — fort rare d'ailleurs — a été signalé, qui donne quelque idée de ce que peut être une prémonition. On a pu, en effet, sur des photographies d'individus ayant une légère fièvre, noter comme un commencement d'éruption rubéolique apparaissant à la figure, alors qu'à la vision normale on ne distinguait aucun signe d'éruption. On pouvait donc *prévoir* l'éruption.

Mais ce ne sont là que des comparaisons, des analogies. Elles ne diminuent guère l'immensité de notre impuissance à comprendre.

D'ailleurs, quelles que soient nos ébauches d'hypothèses pour *expliquer* la prémonition, ce ne sera jamais qu'une discussion fragile et imparfaite ; et je ne veux pas m'appesantir sur ce mystère. Je me contenterai d'établir que la prémonition existe. Peu importe que nous la comprenions. C'est un fait. Cela suffit à la science.

Tout d'abord, il faut indiquer les trois conditions nécessaires pour qu'on puisse parler de prémonition dans le sens métapsychique du mot :

1° Il faut que le fait annoncé soit indépendant, et absolument indépendant, de la personne qui a eu la prémonition.

Ainsi, par exemple, ainsi qu'on pourrait en citer des cas fré-

quents, classiques aujourd'hui, A., dans l'état somnambulique, annonce qu'elle va avoir une crise de sommeil, ou de diarrhée, ou tel ou tel phénomène, comme une syncope grave par exemple, dans dix jours, dans un mois, dans un an même. Ici il ne peut s'agir de prémonition, car l'inconscience de A... restera éveillée, et sera parfaitement capable d'agir sur les organes de A... pour déterminer, à l'heure voulue, léthargie, diarrhée, ou syncope. Ces faits rentrent simplement dans les cas classiques d'auto-suggestion hypnotique.

2° Il faut que l'annonce du fait ne puisse être due ni à la sagacité, ni au hasard.

La part qu'il faut faire à la sagacité est difficile. Un individu perspicace, en examinant bien les choses actuelles, après en avoir pris connaissance exacte, peut, dans une certaine mesure, prévoir l'événement futur. Par exemple, s'il s'agit d'une élection académique, encore que l'élection ne doive avoir lieu que dans deux jours, il peut dire : « *X... sera nommé, et non Y... car M... votera pour X... et N... votera aussi pour X... et O ne viendra pas. Par conséquent, quoique Y... compte pour lui M..., N... et O..., Y... aura trois voix de moins qu'il ne croit. X... aura 21 voix et Y n'en aura que 17* ». Evidemment il n'y a là que de la sagacité. De même encore, si l'on voit entrer à une maison de jeu un jeune homme qui apporte deux billets de cent francs, on pourra dire : « *Dans une heure ce jeune homme sera décavé* ».

Mais ces prédictions de sagacité, avec quelque finesse d'esprit on pouvait les faire, et elles ne sont pas fatales. Après tout, il est possible que Y... soit nommé, malgré les justes calculs de A... et d'autre part, on a vu des jeunes gens entrer dans des maisons de jeu avec deux cents francs dans leur poche et en sortir sans être décavés.

Or les véritables prémonitions sont celles qui ne peuvent pas être dues à la sagacité des individus qui les ont indiquées. Elles portent souvent sur des détails minuscules, dépassant prodigieusement la limite de toute perspicacité, et aussi de toute coïncidence fortuite.

Il faut, pour qu'il y ait prémonition métapsychique, que le hasard ne puisse, dans l'espèce, jouer aucun rôle.

A... entre dans la salle de jeu de Monte-Carlo, et, regardant la roulette, il dit : « *C'est la rouge qui va sortir* ». La probabilité est

de 1/2, et on doit supposer, comme c'est d'ailleurs certainement le cas, que c'est à la suite d'une probabilité 1/2, que la rouge est sortie. S'il dit : « *C'est le 7 qui va sortir* », et, si effectivement, c'est le 7 qui sort, la probabilité est de $\frac{1}{37}$. Mais cependant à chaque instant les joueurs ont des suppositions analogues qui se vérifient ; et ils sont assez aveugles pour oublier les 36 autres cas où ils se sont trompés dans leurs prévisions.

Aussi bien chaque prémonition est-elle un cas spécial qui mérite d'être étudié dans tous ses détails et analysé scrupuleusement, de manière qu'on ne puisse invoquer ni l'auto-suggestion, ni la sagacité perspicace, ni le hasard.

Pour montrer quelle peut être la part du hasard, je citerai le fait suivant qui m'est personnel, et que je ne crois nullement être une prémonition. Il est sans doute exclusivement fortuit. Le 20 mai 1918, j'étais à Paris. Au moment où j'allais repartir pour les ambulances du front, j'inscrivis sur mon agenda, à la date et au feuillet du 24 septembre de cette même année, les mots : « *Finis belli* ». A ce moment-là (20 mai 1918) aucune perspicacité ne pouvait faire prévoir que la guerre finirait dans quatre mois. Les vraisemblances, — et mon opinion même — étaient que la guerre durerait encore un an au moins. Or, le 24 septembre 1918 a été la signature de l'armistice bulgare, et cette date du 24 septembre est presque aussi importante, pour la fin de la guerre, que la date du 11 novembre 1918.

Si l'on essaye d'appliquer à cette soi-disant prémonition le calcul des probabilités, on trouve qu'il y avait, du 20 mai 1918 au 20 mai 1919, 360 jours, soit avec un numérateur 2, puisqu'il y a deux dates pour *Finis belli*, 2/360 ou 1/180, c'est-à-dire une probabilité assez faible ; celle par exemple de dire : vous allez tirer dans ce jeu d'abord l'as de cœur, puis un trèfle $\frac{1}{52} \times \frac{1}{4}$ soit $\frac{1}{208}$.

Pourquoi ai-je écrit sur mon agenda, à la date du 24 septembre 1918, ces mots : « *Finis belli ?* » Je l'ignore. Je n'avais jamais fait précédemment de prévision analogue pour aucune autre date (sauf une, qui fut erronée, en 1917).

En tout cas, il serait fou de considérer ce fait comme une prémonition. C'est une coïncidence, assez curieuse peut-être ; mais c'est fortuit, et rien de plus.

Je crois bien qu'il en est tout à fait de même pour le mot *Piave*, écrit par M. Conan Doyle (observation que je rapporterai plus loin).

3° Ce qu'il faut examiner aussi avec un soin extrême, ce sont les conditions dans lesquelles le fait a été recueilli, indiqué. Il importe de se méfier des *paramnésies*, qui font croire, en toute bonne foi, que ce n'est pas un événement (ou un paysage) *nouveau* qui se présente à nos yeux. On s'imagine que c'est du *déjà vu;* et parfois l'altération de la mémoire est assez intense pour qu'on affirme avoir eu une prémonition, alors qu'il n'y a rien eu de tel.

La seule réponse possible à cette objection (grave) de la paramnésie, c'est qu'avant que la soi-disant prédiction se réalise, on en ait fait le récit circonstancié à deux ou trois personnes, ou, ce qui est mieux encore, qu'on ait mis quelques notes sur son carnet. Si l'on tient un registre exact des rêves, supposés prémonitoires, qu'on a pu faire, on a ainsi un tableau fidèle de ceux qui se sont réalisés. Alors on pourra faire une instructive comparaison entre leur nombre et le nombre des rêves qui n'ont pas eu de réalisation.

Plusieurs savants ont proposé des classifications pour les prémonitions; Mad. H. Sidgwick, Fr. Myers et Bozzano.

Mad. Sidgwick a classé les faits selon leur modalité subjective; Fr. Myers, suivant l'enchaînement ascensionnel dans l'importance théorique. Ici je suivrai de préférence la classification plus haut adoptée pour les monitions.

Toutefois il faut faire un chapitre à part pour les auto-prémonitions, sujettes, le plus souvent, à quelques réserves, car elles peuvent quelquefois s'expliquer par une auto-suggestion :

A. Auto-prémonitions.

B. Prémonitions hypnotiques.

C. Prémonitions spiritiques.

D. Prémonitions accidentelles.

§ 2. — DES AUTO-PRÉMONITIONS

Auto-prémonitions de maladies.

Ce sont celles qui sont, en tant que prémonitions, les plus contestables ; car rien ne dit qu'une volonté — je dirai même une

volonté inconsciente, quelque paradoxal que soit cet accouplement de mots — ne va pas déterminer l'événement. Et je prendrai pour exemple l'histoire de cette somnambule à qui un magnétiseur avait suggestionné une crise dans 6.666 minutes. Au réveil, elle a tout oublié, et pourtant elle a sa crise juste à la minute voulue.

Le cas suivant, curieux et amusant, est emprunté au Dr Teste[1]. Le 8 mai, Mad. M.., enceinte, annonce qu'elle aura *peur* le 12 mai, et qu'elle fera une chute devant avoir des conséquences sérieuses, non mortelles. Au réveil tout est oublié.

Le 12 mai, endormie, elle répète cette prédiction, qu'elle a complètement oubliée à son réveil. Aussi est elle étonnée, quand son mari, craignant la réalisation de l'événement prédit, lui défend de sortir. Elle passe dans sa chambre, et soudain pousse un grand cri de frayeur. Un rat a brusquement passé devant elle, et l'a effrayée assez pour la faire tomber. De là hémorragie et maladie sérieuse pendant quelques jours.

Le fait est certainement authentique et bien observé ; mais on ne peut rien en conclure, car il est à supposer que, si un rat n'était pas intervenu, pour toute autre raison, Mad. M... serait tombée et aurait fait une fausse couche.

Denise Blanc, âgée de dix-huit ans, d'une excellente et florissante santé, à Aramon (Gard), appartenant à une très honorable famille, insiste auprès de ses parents pour qu'on la photographie, disant qu'elle ne vivra pas longtemps. On ne s'explique pas pourquoi elle parle ainsi ; car elle n'a aucun motif de maladie imminente[2].

Un jour, comme elle était dans sa maison à Aramon, on crie « *Au feu !* ». A côté de la maison, il y avait, séparé par une petite cour, un atelier de vannerie : c'est là que le feu a pris, mais sans faire de dégâts sérieux. La frayeur de Denise fut si grande qu'elle se sentit très troublée, très atteinte, et, au bout de deux mois, prise d'une maladie mal définie (de nature inconnue), elle était morte.

Si je cite ce cas d'auto-prémonition, qui n'a absolument aucune

1. *Manuel pratique de magnétisme animal*, p. 140.
2. Ce récit inédit m'a été communiqué par M. F. d'Aramon.

valeur probative, c'est pour établir que ces auto-prémonitions pourraient être appelées des pseudo-prémonitions.

Mad. Clary, très malade (de tuberculose, sans doute), endormie par le Dr Teste le 15 mai, dit qu'elle aura de la fièvre, une très forte fièvre, le 2 juin, le 3 juin. Et le 4 juin? lui demande Teste. « *Le 4 juin*, dit Mad. Clary, *je ne vois plus* ». Et elle meurt le 4 juin.

Il n'y a pas lieu d'insister : de tels faits ne prouvent rien.

Le grand peintre Giovanni Segantini composait un tableau cryptique allégorique où la mort était représentée. Sur un plateau neigeux, un chalet, et devant le chalet un cercueil. Un jour il rêve qu'il est dans le cercueil, et il raconte ce rêve à sa femme.

Quelques jours après, il est pris de péritonite suraiguë, et treize jours après sa vision il meurt. Les circonstances de son enterrement au chalet de la Maloja, reproduisent exactement la vision qu'il avait eue. Mais ce n'est là qu'une pseudo-prémonition, puisqu'il pouvait ressentir vaguement des symptômes morbides, inaperçus de sa conscience, et impossibles à prévoir par un médecin.

Il en est de même pour le cas du comte de Hurtington, qui, étant en bonne santé, voit en rêve un squelette qui le regarde, soulève la couverture et se glisse entre lui et Lady Hurtington.

Quinze jours après le comte de Hurtington mourut.

Le cas suivant [1], très singulier, comporte les mêmes réserves que toutes les auto-prémonitions. Mad. X..., dont R. Hodgson a analysé avec soin le cas, voit en rêve le 5 mars son père, mort depuis onze ans, qui lui montre un calendrier avec la date du 22 mars. Mad. X... était enceinte, et elle allait accoucher, de sorte qu'elle croit que cette date du 22 mars est celle de son accouchement. Elle accouche le 12 mars, et on la plaisante dans sa famille sur son ingénuité, qui lui fait croire à la réalité des rêves prophétiques. L'accouchement fut régulier, mais le 22 mars Mad. X... mourut de méningite.

Les auto-prémonitions pour les phénomènes organiques ne sont

1. Lorsqu'il n'y aura pas d'autre indication bibliographique, les cas seront empruntés au livre de Bozzano.

que des pseudo-prémonitions, et on peut toujours supposer des connaissances autoscopiques, c'est-à-dire non métapsychiques, de l'état de nos organes, qui parviennent à la subconscience.

Mad. S... mariée depuis deux ans et demi, se désole de n'avoir pas d'enfants. Par la planchette elle obtient cette phrase : « *Dans six mois ton espoir sera réalisé. Bonheur du trio* ». De fait, exactement au bout de six mois, Mad. S... était enceinte. Il convient d'ajouter qu'à plusieurs reprises, Mad. S... a eu des rêves prémonitoires intéressants.

Sans méconnaître l'intérêt de cette histoire singulière, on peut admettre que dans ce cas il y eut des notions organiques subconscientes qui ont éclairé la conscience subliminale. Toutefois cette explication n'est pas bien satisfaisante. L'hypothèse du hasard ne l'est pas davantage : et encore moins l'hypothèse spirite.

Voici un cas (VI de Bozzano) qui s'explique peut-être par des sensations organiques subconscientes.

Mad. Norris était en bonne santé. Une nuit elle fait un rêve qui l'épouvante, et qu'elle raconte à sa fille et au Dr Lyon, son gendre. Elle a vu une sienne amie, Mad. Carleton, morte il y a longtemps, qui lui a dit : « *Votre fin est imminente, vous mourrez demain matin à la même heure que vous m'avez vue cette nuit* ». Alors Mad. Norris commande qu'on lui donne son bain pour qu'on n'ait pas à ablutionner son corps, et meurt le lendemain matin, à l'heure exactement indiquée.

Flammarion cite encore plusieurs cas significatifs d'auto-prémonitions, que je ne puis reproduire ici[1].

M. Féron, avoué à Cherbourg, rêve qu'il ne verra pas la fin de janvier : il le dit et le répète. Il n'est cependant pas malade (au moins en apparence) ; il meurt subitement le 18 janvier.

Ed. Reed, directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Conception (Chili), rêve qu'il voit un tombeau avec une croix sur laquelle est l'inscription suivante : « Reed, 7 Novembre 1910 » ; il raconte en plaisantant ce rêve à diverses personnes, et il meurt le 7 novembre 1910.

1. *La mort et son mystère*, E. Flammarion, 1920.

Fidèle aux explications rationalistes, je dirai qu'il faut pour tous ces cas admettre des sensations subconscientes qui avertissent vaguement les centres nerveux de l'état défectueux de tel ou tel organe essentiel.

Le cas suivant d'auto-prémonition de maladie et de mort est remarquable par la précision des détails. C'est un dramatique récit qui prêterait à quelque suspicion, à cause de sa forme dramatique même, s'il n'avait pas été minutieusement contrôlé par le Dr Geley[1].

Il s'agit de M. Dencausse, père de Mad. Freya, laquelle a donné, comme on sait, à diverses reprises, de beaux exemples de lucidité. En mai 1916, M. Dencausse, âgé de 76 ans, annonce, malgré une assez bonne santé, qu'il mourrait avant l'hiver. Il s'amaigrissait d'ailleurs, et se nourrissait mal. Vers le 24 octobre il déclare qu'il savait le jour de sa mort, que ce serait le jour de la Toussaint. Le 28 octobre, Geley, appelé, ne lui trouve aucune lésion organique; pas de fièvre, une très légère bronchite. M. Dencausse déclare alors qu'il mourra *le jour de la Toussaint à minuit sonnant, sans souffrance, sans agonie.*

Le lundi 30 tout allait bien, mais le mardi 31 une pneumonie se déclara, avec fièvre.

Le 1er novembre, il était plus faible; mais il pouvait parler et faire ses dernières recommandations. Vers 23 heures et demie, il demanda à sa femme : « *Quelle heure est-il?* ». Mad. D..., pour le tromper, dit : « *Deux heures du matin* ». Le malade répondit : « *Non : il n'est pas minuit. A minuit je mourrai.* »

A minuit il se tourna du côté du mur. On s'approcha. A ce moment la pendule sonnait. Sans parler, M. D..., levant la main, indiqua du doigt la pendule. Mais la main retomba sur le lit. M. D... était mort, sans un soupir.

M. Geley a noté que Mad. Freya lui avait fait part jour pour jour, avant l'événement fatal, des prédictions de son père.

Une belle auto-prémonition de mort a été indiquée par le Dr W. de Sermyn[2]. Jean Vitalis, âgé de 39 ans, homme robuste et vigoureux,

1. *Un cas d'auto-prémonition* (*A. S. P.*, 1916, XXVI, 125-129.)

2. *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues.* Lausanne, Payot, 1911, 13-16.

est atteint de rhumatisme articulaire aigu. Le seizième jour de sa maladie, le Dr de Sermyn, qui le soigne, le trouve assis sur son lit, souriant, presque à demi guéri. Pourtant M. Vitalis lui dit : « *J'ai eu une vision ; mon père mort il y a quelques années est venu me visiter, et me dire qu'il fallait recevoir l'extrême-onction ; car il a sans doute besoin de moi ; il reviendra me prendre à neuf heures ce soir* ». Toute la journée pour Vitalis se passe bien. Ses douleurs ont disparu. Sa température est normale ; il mange de bon appétit. Néanmoins, au grand étonnement du prêtre qu'il a fait appeler, il reçoit l'extrême-onction. M. de Sermyn le voit à huit heures le soir, Vitalis est très gai. On rit et on cause autour de lui, comme lui-même. A neuf heures moins une minute, il se lève du sopha où il était assis : et dit : l'*heure est venue;* puis il saute sur son lit, arrange les coussins, courbe la tête en disant : *adieu, adieu ;* puis il s'étend et ne bouge plus. Il était mort, sans un râle, sans un soupir.

Ces subconsciences organiques prennent parfois la forme d'une hallucination extériorisée. Le Dr Minot Savage[1] conte l'histoire de cet étudiant de New-York qui voit dans la rue un esprit lui apparaître et marcher à côté de lui. Alors il s'imagine qu'il va mourir bientôt, et il le dit à sa mère qui essaye de le rassurer. Trois jours après il est pris d'appendicite. On l'opère et il meurt.

Il est impossible pourtant de supposer qu'il y ait quelque subconscience organique quand la prémonition est à soixante-dix ans de distance. M. Banister, étant écolier, rêve (vers 1813) que sur une pierre funéraire il y a son nom avec la date de sa naissance, et aussi le jour et le mois de sa mort : *Jun*... 9. Mais est-ce *Jun* (abréviation inusitée de *June*), ou plutôt *Jan* abréviation de *Janvier ?* Le 9 juin 1835 meurt le fils aîné de M. Banister, qui alors est persuadé que c'était 9 *June* qui était inscrit. Mais en réalité, M. Banister mourut le 9 *Jan* (janvier) 1883.

C'est là un fait étrange, parmi les faits étranges, et tout y est presque fantastique. Il est cependant bien authentifié. Mais nous renonçons à en donner quelque explication qui ne soit pas absurde.

1. Cité par Flammarion, *loc. cit.*, 99.

Voici maintenant deux autres faits, plus extraordinaires encore : Ils seraient déjà très curieux, très remarquables s'ils étaient isolés ; mais *ils ne sont pas isolés*, puisqu'il y en a deux tout à fait semblables, et leur ressemblance — ou pour mieux dire leur identité — est si forte qu'il est inadmissible qu'il s'agisse du hasard ou de la fantaisie imaginative.

Le premier cas (VII de Bozzano) se rapporte à un enfant de deux ans et sept mois, nommé Ray (1883). Un jeune frère de Ray, âgé de 8 mois, venait de mourir. Alors à plusieurs reprises le petit Ray eut des visions répétées. Il voyait constamment son frère assis sur une chaise, l'appelant. « *Maman*, disait-il, *le petit frère appelle* Ray ; *il veut l'avoir avec lui !* ». Un autre jour il dit : « *Ne pleure pas ; le petit frère a souri à* Ray. Ray *va s'en aller avec lui* ». Ray, qui avait une intelligence bien supérieure à celle de son âge, mourut deux mois et sept jours après la mort de son frère. Il est impossible de douter qu'il ait eu quelque chose comme une vision prémonitoire, d'autant plus extraordinaire qu'à son âge il ne devait pas comprendre ce qu'était la mort.

Le second cas (inédit) ressemble étonnamment au cas du petit Ray, sur lequel il semble calqué.

Louise F..., âgée de quarante-huit ans, meurt à la suite d'une opération abdominale en janvier 1896. Étant malade, elle demandait instamment qu'on lui laissât, après sa guérison, emmener à la campagne, chez elle, une petite nièce qu'elle adorait, Lili, la fille de son frère M. F..., âgée de trois ans et trois mois. La petite Lili, intelligente et précoce, et d'ailleurs de bonne santé, un mois environ après la mort de sa tante, à diverses reprises, s'interrompait soudain au milieu de ses jeux, allait à la fenêtre, et regardait fixement. Sa mère lui demande ce qu'elle regardait : « *C'est la tante Louise qui me tend les bras et m'appelle !* » Sa mère, effrayée, essayait de la distraire. Alors l'enfant revenait, traînant sa chaise près de la fenêtre, voyant toujours, pendant quelques minutes, sa tante qui l'appelait. « Pour moi, dit M. F..., qui m'a donné ce récit, j'avais alors onze ans, et ma petite sœur Lili me disait : « *Quoi ! tu « ne vois pas Tata ?* » (Tata, c'était le nom de notre tante Louise.) Naturellement je ne voyais rien. » Pendant quelques mois tout cessa. Vers le 20 mai, la petite Lili tomba malade, et, dans son lit, elle regar-

dait au plafond en disant qu'elle voyait sa tante qui l'appelait, entourée de petits anges... « *Comme c'est joli, maman !* » disait-elle. De jour en jour, la pauvre enfant devint de plus en plus malade, mais répétait toujours : « *C'est ma tante qui vient me chercher et elle me tend les bras* ». Et comme sa mère pleurait, elle disait : « *Ne pleure pas, maman, c'est très joli : il y a des anges autour de moi.* »

Elle mourut (de méningite tuberculeuse), le 9 juin de cette année ; quatre mois et demi après la mort de Louise F...

Tel est le récit que m'a fait F. F... frère de Lili. Ses souvenirs sont très précis, ils m'ont été confirmés par sa sœur G. F..., et sa mère. Personne dans la famille de Lili, famille qui vivait très retirée en une petite ville, ne connaît l'anglais ni les sciences psychiques.

Je me contente de mentionner ces deux faits étranges sans en trouver ni en chercher quelque explication.

Voici un fait raconté par W. Stainton Moses, qui ressemble quelque peu au cas du petit Ray et de la petite Lili [1].

Miss H... fille d'un ministre anglais, donnait des soins à un enfant mourant. Dans la chambre, à côté du lit du malade, un berceau où reposait le frère du malade, un petit garçon de trois à quatre ans. Au moment de l'agonie de son frère, il se réveille, s'assoit sur son lit, montre du doigt le plafond, et, le visage rayonnant d'une joie extatique, dit : « *Maman ! quelles belles dames il y a autour de mon frère ! qu'elles sont belles ! Elles veulent le prendre* ». A ce moment même le petit enfant expirait.

Un fait analogue a été rapporté par M. Pelusi, bibliothécaire de la Bibliothèque Victor Emmanuel à Rome [2].

Il s'agit d'une petite fille de trois ans, à demi paralysée. Hippolyte Notari. Elle est dans la chambre où son petit frère, âgé de quatre mois, est mourant. Il y a, dans cette chambre, le père, la mère, la grand'mère des deux enfants. Soudain, quelque quinze minutes avant la mort du malade, la petite Hippolyte, qui était dans son lit,

1. Cité par Bozzano, *Delle apparizioni di defunti al letto di morte* (*Luce e Ombra*, XX, 1920, 19.

2. Cité par Bozzano, *Luce e ombra*, 1920, XX, 20.

tend les bras et dit : « *Maman, regarde la tante* Olga ». (La tante Olga était une jeune fille, sœur de Mad. Notari, qui s'était, il y a un an, tuée pour un désespoir d'amour.) Les assistants émus demandèrent ; « *Mais où est-elle, la tante* Olga ? » L'enfant dit : « *Là, là,* » et elle essaye de descendre du lit pour embrasser sa tante. A toute force elle veut aller au-devant d'elle. On laisse la petite Hippolyte descendre, elle court à une chaise vide, et elle est *décontenancée,* parce que la vision s'est transportée à un autre point de la chambre. L'enfant se retourne, et dit : « *Mais elle est là, la tante* Olga » en montrant un angle de la chambre. Puis elle se tranquillise, et à ce moment le petit bébé meurt.

De pareils faits sont très importants. Ils s'expliquent par les théories spirites beaucoup mieux que par la simple hypothèse d'une cryptesthésie. Même il me paraît que de tous les faits invoqués pour faire admettre la survivance, ils sont les plus troublants. J'ai donc tenu à les mentionner scrupuleusement. Pourtant, malgré leur apparence spiritoïde, ces faits sont impuissants à me faire conclure que les consciences des défunts assistent, sous la forme de fantômes, à la mort de leurs proches (!!!).

D'autres cas, cités par Bozzano (cas IX et X) ne me semblent pas devoir être retenus ; car annoncer qu'on mourra dans cinq ans, c'est une indication beaucoup trop vague pour avoir quelque intérêt.

β. — *Auto-prémonitions de mort accidentelle.*

Pour ces cas on ne peut pas supposer quelque ingérence subconsciente organique, et le caractère est nettement d'une prémonition métapsychique.

On trouvera une dizaine de cas anciens de ces prémonitions, trop anciens pour qu'aucune critique puisse en être faite, et qu'une conclusion formelle puisse s'en dégager[1].

M. D... (cas XIII) rêve qu'il est à une auberge où il rencontre des amis à lui, *tous décédés.* On lui fait promettre qu'il reviendra les voir exactement dans six semaines. Réveillé, M. D... raconte son

1. *A. S. P.*, 1898, VII, 316.

rêve en plaisantant. Six semaines après, exactement, M. D... est tué par un accident de cheval.

S'il n'y avait que ce cas dans la science, on ne devrait admettre que la coïncidence, mais l'explication par le hasard peut toujours être adoptée, et il y en a trop pour que le hasard joue toujours un si grand rôle dans notre vie. Le hasard, c'est le Dieu des ignorants.

Armand Carrel voit en rêve sa mère vêtue de deuil, qui pleure. « *C'est pour toi que je pleure, mon fils* », lui dit-elle. Or, le jour même de ce rêve, Armand Carrel écrivait dans le *National* le célèbre article qui lui valut un duel avec Émile de Girardin, duel où il fut tué.

Nulle valeur prémonitoire à ce rêve, car Armand Carrel pouvait supposer que l'article (qu'il méditait) n'était pas sans péril pour lui.

Le cas suivant, encore qu'il ne soit pas tout à fait une auto-prémonition, mérite de s'en rapprocher ; car il s'agit d'un médecin qui a prévu la mort de son enfant. Peut-être certains signes, atteignant son inconscience, ont-ils permis ce pronostic (?)

Le Dr de Sermyn voit en rêve son enfant, de quatre ans, tomber dans le poèle, et périr brûlé, carbonisé. Il se réveille, court à la chambre de son enfant, qui dormait paisiblement. « *Dieu merci*, se dit-il, *ce n'est qu'un rêve.* » La nuit passée, l'enfant est toujours bien portant, sans aucun trouble. Mais ce même jour, à midi, il est pris de fièvre assez forte. Alors, hanté par le souvenir de son rêve, M. de S... comprend que son fils est perdu. Pourtant un confrère, appelé, déclare que la maladie est sans gravité. Mais d'heure en heure la maladie s'aggrave (une broncho-pneumonie généralisée) et le quatrième jour l'enfant meurt.

Ici encore, comme pour beaucoup de cas de monitions, je serais pour ma part, ainsi que Fr. Myers, ainsi que Bozzano, tenté de croire qu'il s'agit là de phénomènes d'ordre métapsychique, mais la démonstration rigoureuse est impossible.

1. *Contribution à l'étude des facultés cérébrales méconnues*, p. 29.

Le Dr von Gudden (cas XV), avant de partir pour le château de Hochenswangen, rêve qu'il se noie et se débat avec un homme au fond de l'eau, et il raconte ce rêve à sa femme. Quelques jours après, il est trouvé au fond de l'eau, noyé avec le roi Louis de Bavière.

Ici la prémonition est évidente.

Elle l'est encore plus dans le cas suivant, un des plus remarquables (cas XVII).

En 1895, M. Lukawski, de Pétersbourg, employé supérieur au ministère de la Marine (ce qui ne signifie pas du tout qu'il prenait souvent la mer) rêve qu'il est à bord d'un grand navire, qu'il y a collision, qu'il tombe à l'eau, qu'il se trouve dans l'eau avec un passager, et que finalement il se noie.

A partir de ce moment, il est convaincu qu'il mourra dans un naufrage, et met, comme si la mort était proche, ses affaires en ordre. Pourtant, au bout de quelques mois, déjà le souvenir de ce rêve s'affaiblissait, quand soudain il reçoit l'ordre de partir pour un port de la mer Noire. Cela rappelle son rêve. Il part, disant à sa femme : « *Tu ne me reverras plus ; quand je serai mort, prends le deuil, mais pas ce voile noir que je déteste...* » Deux semaines après, le *Vladimir*, navire sur lequel M. Lukawski s'était embarqué, entre en collision avec un autre navire, et M. Lukawski fut noyé. Un passager du *Vladimir*, M. Henicke, qui a réchappé, a raconté qu'il se trouva pendant quelques instants sur une bouée de sauvetage avec M. Lukawski.

Mad. Dudlay, de la Comédie Française, raconte une scène spiritique, où Irène Muza était médium. Irène, en 1908, se met à pleurer quand il est question de ce qui se passera en 1909, et dit : « *C'est horrible* » mais ne précise pas davantage. Elle mourut brûlée vive, le 23 février 1909. Or, cette prémonition est trop vague pour avoir quelque autorité.

La petite fille de M. Domenico Fleres, conseiller à la Cour d'Appel de Palerme (âgée de huit ans), quand elle part pour Messine, dit à sa grand'mère : « *Adieu, grand'maman, nous ne nous reverrons*

plus !... » Quelques heures avant la catastrophe de Messine, quand sa mère lui mettait des chaussettes de nuit, l'enfant lui dit : « *Pourquoi me mets-tu ces chaussettes de mort ?* » et elle répéta « *mes chaussettes de mort* ». Elle mourut dans la catastrophe de Messine (cas XVIII).

Un enfant (cas XIX) âgé de douze ans, s'était vu couché dans un cercueil, il raconte ce qu'il voit dans un état de demi hypnotisme. Huit jours après il se noya dans un lac.

Le cas n'est pas très démonstratif, car l'enfant était maladif, et on peut admettre un suicide.

Les auto-prémonitions sont toujours un peu suspectes, car assez souvent une explication non métapsychique peut être donnée. Cependant, parfois, comme pour le cas Lukawski, comme pour le cas Banister, comme pour le cas von Gudden, il y a prémonition cryptesthésique évidente.

§ 3. — DES PRÉMONITIONS PROPREMENT DITES

Nous appelons prémonitions véritables celles pour lesquelles on ne peut supposer ni interférence organique inconsciente, ni intervention de la volonté, ni auto-suggestion.

Au lieu de suivre la classification de E. Bozzano, je classerai les prémonitions en trois groupes, selon qu'il s'agit : 1° de prémonition dans l'hypnotisme ; 2° de prémonition dans le spiritisme, en appelant prémonitions spiritiques les cas où une personnalité étrangère, un guide ou un esprit, a paru dicter la prémonition ; 3° de prémonition accidentelle (survenant chez des normaux, à l'état de veille ou à l'état de rêve).

Les prémonitions, dans l'hypnotisme et dans le spiritisme, sont moins fréquentes, peut-être moins intéressantes, que les prémonitions accidentelles. D'ailleurs, comme pour les monitions, il est difficile de faire la démarcation rigoureuse ; car, chez les médiums, il y a un état de demi-hypnose, et d'autre part, même en dehors des séances, leurs prédictions paraissent quelquefois guidées par un esprit. Souvent aussi les personnes normales, au moment de la prémonition, tombent dans une sorte d'auto-hypnotisme.

α. — *Prémonitions dans l'hypnotisme.*

La voyante de Prévorst, dont l'état psychologique fut d'une médium plutôt que d'une somnambule, a donné maintes prophéties racontées par J. Kerner (XXVe cas de B).

Bozzano en cite cinq. La plus frappante est celle-ci.

Elle rêva que Mad. L..., *qu'elle n'avait jamais vue*, venait à elle en pleurant avec un enfant mort dans ses bras. Six semaines plus tard, cette dame accouchait, et elle perdait son enfant.

Dans une autre circonstance, la voyante (cas CV de B...) a vu en rêve un individu à elle connu et qui venait de mourir ; il était soucieux de lui parler de sa fille qu'un événement grave menaçait. Quatre semaines plus tard, cette jeune fille recevait une tuile sur le crâne, ce dont elle faillit mourir.

Le Dr Rostan (XXVIIIe cas de B...) dit qu'une somnambule, endormie, prédit qu'une sienne amie, qui n'était pas bien malade, va mourir d'hémorragie dans six jours exactement, ce qui fut vrai, aussi bien pour l'hémorragie que pour la date.

Le Dr Liébault (XXIXe cas de B...) cite une jeune fille nommée Julia, qui, en novembre 1883, prédit la mort, avant le 1er janvier, d'une certaine personne qui n'était nullement malade. Et en effet, cette dame mourut le 31 décembre.

Le Dr Liébault (cas LV de B...) raconte aussi le fait suivant, remarquable et souvent cité. En 1879, chez une somnambule, M. L... apprend qu'il perdra son père dans un an, qu'il sera soldat, qu'il se mariera, qu'il aura deux enfants, et qu'il mourra à vingt-six ans. D'abord cela se réalisa, jusqu'à la mort exclusivement. Alors, comme l'approche de l'événement fatal l'avait jeté dans une hypocondrie angoissante, M. Liébault prescrit une contre-consultation, machinée par avance, qui rassure complètement L... Mais, dit M. Liébault, *on n'échappe pas à sa destinée,* et M. L... mourut à vingt-six ans.

Mad. G. de Montebello m'a raconté le fait suivant. En 1884 (avril ou mai) elle rencontra par hasard, chez une sienne amie, une som-

nambule qui lui prédit qu'une personne qui lui est chère va périr d'un affreux accident. Mad. de Montebello, très émue, lui dit : « *Est-ce que c'est ma grand'mère?* » — « *Non!* dit la somnambule, *ce n'est pas votre grand'mère, c'est une personne qui vous touche de très près, et qui périra écrasée par un mur tombant sur elle.* »

Quelques semaines après, la tante de Mad. de Montebello, ma mère chérie, Mad. E. A. Richet, périssait le 7 juin 1884, écrasée par le mur d'un barrage qui s'effondrait et l'ensevelissait sous ses débris.

Le Dr Osty reçoit, en 1912, d'une somnambule, qu'il voyait pour la première fois, les indications suivantes : « Vous habitez une petite ville du centre de la France : votre chambre est sur une petite place. De là vous vous rendez à votre bureau : des hommes vont et viennent. C'est une perpétuelle allée et venue. Que de papiers ! Vous les regardez, vous écrivez, vous les rendez ! Que de feuilles de papier ! » Or, en 1914, M. Osty était nommé médecin chef à Vierzon, ville du centre : il était logé dans une maison répondant à la description donnée : il a eu pendant la guerre une besogne administrative qui consistait surtout à signer des papiers divers. En 1912, rien ne pouvait lui faire prévoir ces fonctions.

Une somnambule clairvoyante (cas LXXVI de Bozzano) prédit en 1887 que Marie Thiérault mènera « une vie de jouissance qui s'achèvera d'une manière épouvantable, *devant les trois lunes qui suivront celles du 14 janvier* 1907. Il ne m'est pas donné de voir la date terrible, mais celle du 14 janvier surgit devant moi, et je vois resplendir la pleine lune. » Le 18 janvier 1907, Maria Thiérault, qui menait plus ou moins la vie d'une femme galante, fut assassinée par son amie Lucette Joquelet. Lucette Joquelet passa en cour d'assises, et son défenseur produisit comme pièce à décharge la consultation de 1887.

Il s'agit là, comme on voit, d'une prémonition admirable et imprévue. On ne peut soutenir en effet que la consultation somnambulique de 1887 a été fabriquée de toutes pièces pour les besoins de la cause. Le témoignage est parfaitement authentifié.

Lady A... (cas LXXVII de B...) va consulter Mad. d'E..., somnam-

bule et devineresse, pour un vol qui lui avait été fait. La somnambule, sans que Lady A... lui ait indiqué le moins du monde la nature de la consultation demandée, lui dit qu'il s'agit d'un vol de billets de banque, et elle ajoute que le voleur *subirait dans deux ans la peine capitale*. Elle ne peut l'indiquer que très vaguement. Ce n'est que longtemps après qu'on apprit quel était l'auteur du vol, le trop fameux Marchandon, qui, *deux ans après, pour assassinat, subit la peine capitale*.

Le récit complet de cette étonnante prémonition est tout entier à lire, car il s'y trouve quantité de détails extrêmement curieux.

Lady Burton (cas XCIV IV de B...) raconte qu'étant jeune fille (s'appelant Isabelle Arundell) elle rencontra une bohémienne qui lui prédit par écrit : « Vous traverserez la mer, et arriverez dans la ville où se mûrit votre destin. En vous mariant vous porterez le nom de notre tribu et vous en serez fière (Burton) ». Étonnante prédiction (surtout quant au nom de Burton).

Quoiqu'il soit nécessaire de n'accepter qu'avec réserve les récits métapsychiques, racontés par des littérateurs, il est difficile de ne pas accorder quelque foi au récit que nous fait Arsène Houssaye dans ses *Confessions* (p. 425). Il s'agit de sa sœur Cécile, à qui jadis, à Toulon, une sorte de prophétesse italienne avait prédit : « *La mer vous sera mauvaise* ». Cécile, en 1870, pour cette raison, avait voulu rester en France, et non partir pour l'Angleterre. Le 10 octobre 1870, elle va faire une promenade à la pointe de Penmarch ; le spectacle des vagues déferlant contre les rochers était grandiose. Soudain s'élève une lame de fond qui couvre le promontoire et emporte dans l'abîme Cécile Houssaye et trois jeunes femmes qui étaient avec elle.

Le Dr A. Wallace (cas CVIII de B...) reçoit chez lui Mad. Paulet, clairvoyante, qui dit à M. Wallace fils, jeune homme de vingt ans, qui étudiait la chimie : « Il y aura une explosion dans votre laboratoire, en février ou mars, et quelqu'un sera blessé. » Un autre clairvoyant, le 20 janvier, répète la même prédiction. Or le 9 mars

une explosion formidable bouleversait le laboratoire et blessait grièvement un des jeunes chimistes.

Malgré l'autorité de A. Wallace, je ne puis guère considérer cette soi-disant prémonition que comme une coïncidence. Mais je la rapporte tout de même, ne fût-ce que pour mettre les psychologues en garde contre une tendance à considérer comme métapsychique un avertissement de prudence donné à un jeune chimiste.

M. R.., rêve le 25 mai qu'une somnambule lui dit : « Votre père mourra le 2 juin (1900) ». Le lendemain il raconte ce rêve à ses parents chez qui il habitait, et tous en rient, car M. R... père était en bonne santé. Le 1er juin, en assistant à un enterrement, M. R... plaisante sur le rêve de son fils, et dit : « *Si je dois mourir demain, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.* » A 23 heures, le 1er juin, il se couche, nullement indisposé ; mais bientôt il est pris de suffocation aiguë, et il meurt presque subitement le 2 juin, vingt minutes après minuit.

Le Dr Charles Roux a noté trois étonnantes prémonitions (faites par trois somnambules différentes), à une même personne.

Mad. A..., femme du Dr A..., par hasard trouva une somnambule qui lui dit : « Dans peu de temps vous aurez un grand deuil, une catastrophe dans votre famille ». Un peu troublée, elle alla voir une seconde somnambule, qui lui dit : « La maladie de vos enfants (de votre fille) va se produire d'ici peu : douleurs dans le ventre ; elle sera opérée, mais elle guérira ». La troisième somnambule, à qui Mad. A... remet son gant, dit : « Ce gant a été touché par une personne qui est très malade, qui sera très malade. Le ventre est atrocement douloureux ; c'est une douleur diffuse, *il y a du pus*, c'est une péritonite, mais elle guérira. »

De fait, dix jours après cette dernière prédiction, la fille de Mad. A..., âgée de quinze ans, qui était en parfaite santé, est brusquement atteinte de péritonite suraiguë. Il faut l'opérer presque immédiatement, et on trouve du pus (pneumocoque) dans le péritoine. Malheureusement, contrairement à la prédiction, la pauvre enfant mourut.

Ce cas d'une prémonition due à trois personnes différentes, est

des plus remarquables, non seulement à cause de la haute valeur scientifique du Dr Ch. Roux, très averti sur les phénomènes scientifiques, et nullement crédule, qui l'a recueilli avec un soin extrême, mais encore parce qu'il y a accord entre les trois sensitives. Cela permet de supposer, non qu'elles étaient exceptionnellement sensitives, mais qu'il y avait un phénomène extérieur (lequel ?), très puissant, qui leur a permis de prévoir la maladie de la fille de Mad. A...

Le somnambule Alexis a donné un magnifique cas de lucidité (cas CXI de Bozzano) et de prémonition. En 1847, Alexis dit, dans un voyage (somnambulique) qu'il fait à Rome, en passant devant le Panthéon : « *Ce monument aura par la suite une destination plus solennelle et toute italienne* ». Bozzano insiste avec raison sur l'étrangeté de cette prédiction, faite en 1847, imprimée en 1867, à un moment où personne ne pouvait prévoir que le Panthéon était réservé aux cendres des Rois de toute l'Italie, Que pouvait-on normalement dire sur la destination du Panthéon en 1847 ?

Alice m'a donné deux beaux phénomènes de prémonition (dans son sommeil hypnotique).

Le 10 décembre 1886[1], elle me parla de quelqu'un qui sera malade avant peu, et gravement malade. « *Est-ce un de mes enfants, un de mes proches, un de mes amis ?.— Non ! non ! mais ne traitez pas cela légèrement, cela vous donnera beaucoup d'ennuis... Ce n'est ni un de vos proches, ni un de vos amis, ni une femme, ni un enfant* », et elle ajoute ces paroles que, rentré chez moi, je transcris fidèlement : « *Il aura des frissons, une fièvre assez forte avec des tremblements, des étouffements, des frémissements de fièvre, comme des coliques dans le ventre.* (Et avec les mains elle indique les reins). *Sa fièvre se déclarera sans grandes souffrances, il y aura un abattement, une lassitude extrême ; la tête sera prise* ».

Huit jours après, vers le 18 décembre, mon collègue, Eugène Yung, qu'Alice ne connaît absolument pas, directeur de la *Revue bleue*, associée à la *Revue scientifique*, est pris, malgré une bonne santé apparente, de fièvre, frissons, coliques néphrétiques, dues à un abcès des reins. La maladie fait des progrès rapides. L'infection

1. *Relation de diverses expériences, P. S. P. R.*, 1888, 181.

urinaire survient, puis les douleurs disparaissent par suite du coma urémique (la tête sera prise, avait dit Alice).

La mort de M. Yung m'a causé beaucoup d'ennuis. J'ai eu de très gros soucis dus à la mort inopinée de mon éminent collègue. Ma position comme directeur de la *Revue scientifique* a été sur le point d'être compromise.

Je dois dire d'ailleurs que j'avais complètement oublié la prémonition donnée par Alice (prémonition inscrite cependant dans mes notes), quand Alice, apprenant par les journaux la mort de M. Yung et les difficultés qui suivaient sa mort, m'a, dans l'état hypnotique, rappelé la remarquable prédiction qu'elle avait faite.

L'autre prémonition d'Alice est plus extraordinaire encore. Comme elle est inédite, je dois la donner avec tous les détails nécessaires.

J'avais coutume de la laisser quelques heures en sommeil hypnotique ; elle restait ainsi absolument immobile. Il m'a semblé qu'alors, quand je revenais, deux ou trois heures après, la clairvoyance était plus développée. Or, ce jour-là, elle me dit, quand je reviens, que quelque chose de grave va se passer : « *Vous allez avoir une colère, une colère très violente, extrêmement violente. Il y a des gens là, là et là* » et elle indique avec la main comme s'il y avait trois ou quatre personnes tout autour de moi... Cela ne m'émeut guère, car je n'ai pas l'habitude de me mettre en colère. Mais elle insiste, elle insiste tant, elle est tellement troublée que je suis forcé de la réveiller. Il était 14 heures, un mercredi.

Or, ce même jour, à 18 heures, je vais aux bureaux de la *Revue scientifique*, 111, boulevard Saint-Germain, pour corriger les épreuves du journal, avec le Dr Héricourt, secrétaire de la *Revue scientifique*. Henri Ferrari, directeur de la *Revue Bleue*, était là aussi à corriger les épreuves de la *Revue Bleue*. Et nous étions là, tous les trois, attentifs à ce travail absorbant, quand arrive un des collaborateurs de la *Revue* (lequel par parenthèse est devenu mon confrère). Il nous regarda, un peu étonné. Je lui dis : « Accordez-nous quelques minutes ; nous aurons bientôt fini. » Il se promène en long et en large pendant que nous corrigeons nos épreuves. Alors je ne sais quelle étrange, quelle invraisemblable

lubie lui passe par la tête : il se campe devant Henri Ferrari, et lui dit : « *Vous me faites l'effet d'un roitelet, et, vous savez, je m f... de vous.* » Je vois H. Ferrari pâlir, muet, stupéfié, ne comprenant pas. Alors une colère furieuse me prend, et, frappant la table, je dis à X... « *Et vous, vous n'êtes que le dernier des voyous. Sortez !* » Je vais à la porte, et je l'ouvre.

Le soir X... m'envoyait une lettre où il me proposait un duel (c'est la seule provocation à un duel que j'aie reçue). Bien entendu j'ai laissé sa lettre sans réponse, et à quelques années de là nos relations ont repris, excellentes.

Ce qui importe, ce n'est pas cette médiocre et absurde histoire, c'est ce fait curieux d'un événement invraisemblable, *absolument invraisemblable*, ayant provoqué en moi une *très légitime et très violente colère* (une des plus légitimes et des plus violentes que j'ai eues dans ma longue vie), colère que quatre heures auparavant Alice m'avait annoncée, en me désignant du doigt, deux, trois, quatre personnes autour de moi.

β. — *Prémonitions spiritiques.*

Les prémonitions que j'appellerai spiritiques ne sont pas toujours nettement différentes des autres. Ce qui les caractérise, c'est que le sujet, au lieu de rester passif et d'être pendant sa vie normale, de veille ou de rêve, envahi par le phénomène métapsychique, fait effort pour connaître les choses à venir, soit par la planchette, soit par l'écriture automatique, soit par la psychométrie, soit par la vision dans le cristal. C'est une expérience qu'il fait, ce n'est pas un accident qu'il subit.

Mad. Piper, ou, si l'on veut, Phinuit, a fréquemment, soit pour les maladies, soit pour les morts, soit pour de petits événements, fait des prophéties qui se sont réalisées (cas XXI à XXIV de B...

Le 10 mai 1892, Phinuit dit que le frère de M. T..., que Mad. Piper ne connaissait pas, a une maladie des reins, que le cœur s'arrêtera et qu'il ira alors dans le monde des esprits. En effet, on constata, quelque temps après, que M. T..., avait une maladie des reins, ignorée des médecins. Il mourut de syncope pendant son sommeil, le 3 septembre 1892.

Le Dr Louis Cohen, de Saint-Louis (États-Unis) rend visite à Mad. Leonard, qui lui dit : « *Votre père est mort* (et elle lui décrit exactement son père) *vous allez être appelé par un télégramme pour retourner en Amérique.* » C'était le 20 avril. Le 23 avril M. Cohen recevait par télégramme la nouvelle que son père venait de mourir, et qu'il fallait revenir en Amérique.

M. S. Shaw (XLI de B...) cite le fait d'une médium professionnelle de Londres, qui lui dit « *Votre mère est morte* » (ce qui était faux). Elle se reprend et dit : « Elle mourra d'ici à *trois mois.* Elle est bien portante en ce moment. Pourtant le travail *la fatigue* et elle a besoin de se coucher dans la journée. *Sa mort sera subite.* »

Deux mois après, M. S... recevait une lettre de sa mère, lui disant qu'elle était en excellente santé, mais qu'elle avait besoin de se coucher dans la journée.

Elle mourut subitement deux mois et demi après la prémonition.

E. M..., secrétaire de W. Stead, était de santé délicate et de désagréable humeur. Stead songeait à s'en séparer. Julia, le guide de W. Stead, dans le sens spiritique du mot, écrivit en janvier (par la main de Stead : « *Soyez patient, elle viendra nous rejoindre à la fin de l'année.* » Et cette prédiction fut répétée à maintes reprises. En juillet, E. M... fut très malade. Julia écrivit : « *Elle guérira, mais succombera avant la fin de l'année.* » En décembre, E. M... eut l'influenza et Julia écrivit : « *Elle ne viendra pas ici d'une façon naturelle, mais ce sera avant la fin de l'année.* » Le 10 janvier, E. M... était extrêmement malade et Julia écrivit : « *Je puis m'être trompée de quelques jours, mais tout ce que j'ai dit est vrai : faites-lui vos adieux.* » Le 12 janvier, dans un accès de délire, E. M... se jeta par la fenêtre et succomba.

Un ami de M. Stead, M. Tracy, venant de l'Inde en Angleterre, pour y séjourner longtemps, avait tout disposé pour une série de conférences sur le libre échange et autres sujets, à Manchester et ailleurs. Julia, par l'intermédiaire de Stead, lui dit d'abord

1. *A. S. P.*, XIV, 120.

qu'il retournera dans l'Inde avant la fin de l'année. Le 14 août, elle le redit encore, et le 16 août. Le 11 septembre, elle répète que M. Tracy va partir, malgré les dénégations formelles de M. Tracy. Mais, un mois après, M. Tracy est appelé dans l'Inde par une maladie grave d'un des siens, et, contrairement à toute prévision, il part avant la fin de l'année[1].

Une médium non professionnelle, petite-fille du célèbre physiologiste Tiedemann de Heidelberg, prédit à un jeune homme M. S... (qui ne fit qu'en rire, car c'était invraisemblable) qu'il deviendrait sénateur des États-Unis dans l'État de Missouri. Deux ans après, M. S... qui demeurait dans le Wisconsin, fut amené à s'établir dans le Missouri, et quelque temps après il fut nommé sénateur.

Un médecin distingué de Palerme, M. Carmelo Samona, très au courant des sciences métapsychiques, perd en mars 1910 sa petite fille Alexandrine, de cinq ans. Mad. Samona est presque folle de douleur. Trois jours après, elle voit en rêve sa petite fille morte, qui lui dit : « *Je ne t'ai pas quittée, je suis devenue petite comme cela* » et elle lui montre quelque chose de très petit. Une nouvelle grossesse de Mad. Samona était d'autant plus invraisemblable qu'elle avait dû subir l'année précédente une grave opération ovarienne.

Le 10 avril, Mad. Samona se rend compte qu'elle est enceinte. Le 4 mai, par l'intermédiaire d'Alexandrine (morte et se communiquant par la table) il est dit que Mad. Samona est enceinte de deux enfants (deux filles), dont l'une sera absolument ressemblante à Alexandrine. Cette étonnante prédiction se réalise. Une des petites jumelles avait, comme Alexandrine, une hypérémie à l'œil gauche, une légère séborrhée à l'oreille droite, avec asymétrie de la face[2].

A vrai dire cette prémonition semblerait faire supposer un autre phénomène, celui que les spirites appellent la *réincarnation*. Mais sur ce problème troublant, le plus obscur de toute la métapsychique, nous n'avons que des données si fragiles, si incomplètes, qu'au point de vue scientifique rigoureux c'est encore le néant.

1. W. Stead, *My experience in automatic writing*, *Borderland*, 1894, II, 43.

2. Duchatel et Warcollier, *Les miracles de la volonté* (p. 239), d'après *Filosofia della scienza*, le journal du Dr N. Calderone.

Le Dr E. Waller[1] a raconté un fait, peu important, qui semble témoigner qu'il a eu quelques cryptesthésies. Il voit dans le cristal une dame qu'il connaissait, Mad. D..., avec un personnage qu'il ne connaissait pas, et peu de jours après, dans des conditions tragiques qui se sont terminées par un vrai drame, il rencontra Mad. D... accompagnée de ce même personnage, dans l'endroit que la vision par le cristal lui avait montré.

En février 1890, Mad. R. V... va consulter, poussée par une force irrésistible (?), Zuleika, devineresse professionnelle. Zuleika dit à Mad. V... que M. V., son mari, va partir pour l'Afrique du Sud, qu'il mourra dans cette année même (en novembre) et qu'il faut qu'il arrange ses affaires et ses papiers, testaments et assurance ; sinon il en résultera de graves dépenses et de multiples ennuis pour tous. Le départ de M. V..., départ qui n'était pas certain, eut lieu. En novembre 1890, malgré sa santé vigoureuse, il mourait en Afrique. Mad. V..., n'ayant pas pris les précautions nécessaires, indiquées par Zuleika, eut de multiples ennuis et de graves dépenses... « des conséquences désastreuses », dit-elle (cas LIV de B...).

La prémonition de Zuleika avait été notée par Mad. V... sur son agenda, en février 1890.

Le fait suivant est authentifié par de nombreux témoignages (cas LVI et LVII de B...).

Le 22 avril 1877, la fille aînée de M. Maxfield, directeur d'hôtel très connu à New-York, dit au Dr Anthony de New-York (qui a inscrit cette prophétie dans ses notes) : « Je viens d'entendre une voix qui m'a dit à l'oreille, très clairement : tu mourras la première ; après toi, Harry ; puis ton père, et le Dr Anthony se trouvera présent à chaque occasion. » Cependant, ces trois personnes désignées étaient en parfaite santé.

Or cette prophétie précise se réalisa ; le 9 novembre 1879, pour la fille aînée ; le 22 juin 1884, pour Harry ; le 2 juillet 1884, pour M. Maxfield. Le Dr Anthony était présent à ces trois morts.

1. *A. S. P.*, 1905, XV, 133-141. — *Une aventure romanesque dans le cristal.*

Une prophétie fut faite par un médium à la fille aînée de Westland Marston. « Tu mourras la première, puis Nelly, puis Philip, puis enfin votre mère. » Et cela se réalisa.

M. Paige va, sans se faire connaître, trouver une médium, qui lui donne le nom de sa femme Élise Anne et le nom de Marie, sœur de sa femme. Elle décrit exactement la maladie (très grave) d'Élise Anne, et prédit à M. Paige que dans trois jours Elise Anne verrait sa mère (morte) à son chevet (ce qui s'est vérifié).

Une dame, que connaît Mad. H... Sidgwick (cas LXVII de B...) va consulter une médium qui lui dit : « *Vous avez sur vous une photographie où il y a vos enfants* » (ce qui était vrai) ; elle en indique deux en disant : « *Ceux-là sont morts* » (ce qui était exact) et en montrant un autre : « *Celui-ci va être bientôt des nôtres, et sa mort sera brusque* ». Quelques semaines après le fils aîné de cette dame, âgé de dix-sept ans, était tué dans une partie de foot-ball.

J. Maxwell a publié (cas LXXIII de B...) la prémonition remarquable que m'a donnée Mad. X... Mad. X... en qui s'était incarnée la personnalité de mon ami Antoine B... mort depuis longtemps, m'avait prédit la mort de la veuve d'Antoine B... (devenue par un second mariage Mad. L...). Alors Mad. L... était en excellente santé. Or, en regardant quelques mots de son écriture, Mad. X... me dit : « *Je vois le chiffre 7, ce qui veut dire que Mad. L... va mourir bientôt* ». En effet, Mad L... (que Mad. X... ne connaissait absolument pas) mourait juste sept semaines après cette prédiction.

La prémonition alla plus loin. Le 8 juillet 1903, Mad. X... m'écrivit : « *Quelqu'un me dit (??) que l'un des fils* de Mad. L. *devra mourir avant que deux ans soient passés. Je suppose qu'il s'agit de* Jacques B... *mais cela ne m'a pas été dit* ».

Or, dans la nuit du 23-24 décembre 1904, à 23 heures, Louis B... et Olivier L... (le beau-fils de Mad. L...) furent victimes d'une grave catastrophe au chemin de fer du Nord. Le premier fut sauvé par miracle ; le second, Olivier, fut tué du coup.

1. E. Bozzano, *A. S. P.*, mars 1906, p. 169.
2. *Amer. S. P. R.*, XIV, 1920, 320.

De fait la prémonition devient plus exacte encore que je ne l'indiquais à cette époque. Olivier L... tué par la catastrophe du chemin de fer du Nord, n'était pas le fils, mais le beau-fils de Mad. L... La fatalité de nos existences est inexorable. Mad. L... avait un fils, Gilbert L... qui mourut subitement, peu de temps après, d'une syncope cardiaque consécutive à une légère diphtérie qui paraissait presque guérie.

Quelques faits de prémonition ont été signalés par Rémy [1], d'autant plus intéressants à signaler que Rémy se donne dans son livre la tâche de démontrer que presque tous les phénomènes, dits spirites, sont dus à des farceurs qui réussissent à illusionner des spectateurs naïfs. Mad. X... fille d'un inspecteur primaire de Lot-et-Garonne, s'amusait *à faire parler une table* devant quelques amis. « *Demandez à quelle époque je prendrai ma retraite* ». dit M. X... en plaisantant. « *Dans huit jours* », répondit la table, ce qui fit rire tout le monde ; car M. X..., âgé de quarante-cinq ans, était en excellente santé, et ne songeait nullement à quitter ses fonctions.

Or, M. X... mourut presque subitement quarante-cinq jours après.

Je me permettrai de faire remarquer que M. Rémy, si sévère pour les expériences des autres, est bien indulgent pour cette prémonition, qui ne prouve absolument rien.

Un éminent écrivain, Paul Adam (cas XCI de B...) pouvait écrire automatiquement des messages que lui transmet, dit-il, l'*Étrangère*. « Un soir, l'*Étrangère* dit à un des amis de P. Adam, célibataire endurci : « *Dans quatre ans tu te marieras, ta fiancée habite tel numéro, avenue Marceau.* » Or, à ce moment ce numéro de l'avenue Marceau était en pleine démolition.

Quatre ans après, à l'hôtel qui fut construit là, l'ami de Paul Adam voyait pour la première fois, dans une réception nuptiale, une jeune fille avec laquelle il se fiança et se maria.

Le cas suivant, très étrange, est un des plus remarquables de toute la littérature métapsychique (cas CXII de B...).

1. *Spirites et illusionnistes*, in-12°, Paris, Leclercq, 1911, 130.

Le 11 décembre 1901, Mad. Verrall écrit par l'écriture automatique : « *Il ne faut rien négliger, les faits les plus insignifiants peuvent servir ; aie confiance..., le froid était glacial, et une bougie répandait une pâle lumière. Il lisait* Marmontel, *couché sur un sofa ou sur le lit à la lumière d'une simple bougie. Elle s'en souviendra certainement* (il s'agit probablement de Mad. Sidgwick); *le livre lui était prêté, il ne lui appartenait point* ». Mad. Verrall, le 17 décembre, eut un second message : « *Le nom de* Marmontel *est exact... un livre français, je crois que c'étaient ses mémoires. Le nom* Passy *peut aider à se rappeler* Passy *ou* Fleury. *Le livre était relié en deux volumes, et il l'avait en prêt, relié à l'ancienne. Le nom de* Marmontel *n'est pas sur la couverture.* »

Or, le 1er mars, un ami de Mad. Verrall, M. Marsh, raconta à table, chez Mad. Verrall, qu'il avait lu les mémoires de Marmontel, à Paris, par une nuit glaciale (dans la soirée du 20 au 21 février) à la lumière d'une bougie, une fois couché dans son lit, une autre fois étendu sur deux chaises, qu'il avait parlé de son contenu avec ses amis de Paris, que l'ouvrage (les *Mémoires*) était en trois volumes, mais qu'il n'en avait pris que deux, en prêt à la Bibliothèque de Londres, et que le 21 février il avait lu le chapitre où Marmontel raconte la découverte d'une peinture faite à Passy, découverte à laquelle se rattache le nom de Fleury.

Ainsi voici une série d'événements qui ont été prédits, dans leurs détails les plus minuscules, et les plus imprévoyables, comme certes la lecture des *Mémoires* de Marmontel (que personne ne lit jamais) à la lueur d'une bougie ; ils se sont passés le 21 février 1902, et ont été annoncés le 11 décembre 1901.

Mad. Freer (cas C de B...), regardant dans le cristal, voit, à l'extérieur de la petite fenêtre de sa chambre, une figure d'homme enveloppée de quelque chose d'indéfinissable, qui regarde.

Trois jours après, comme il y avait un incendie, un pompier arriva par cette petite fenêtre, avec la figure enveloppée d'un linge mouillé. C'était tout à fait l'image qu'elle avait vue.

J. Maxwell a cité un intéressant cas de prémonition. A... dans le cristal a vu un grand steamer à trois bandes horizontales, noire,

blanche et rouge, portant le nom de *Leutschland*, enveloppé de fumée et sombrant, avec des passagers et des gens en uniforme courant de tous côtés sur le pont. Huit jours après, les journaux annonçaient qu'une chaudière du *Deutschland* avait éclaté.

A... ne s'occupait nullement des choses maritimes.

On ne peut guère parler des prédictions relatives à la grande guerre de quatre ans : car elles sont toutes très vagues, sauf celle de Saurel, qui sera indiquée plus loin. Malgré le soin avec lequel Hyslop les a recueillies, les prémonitions de Mrs Chenoweth sont bien incertaines ; c'est-à-dire qu'une intelligence normale humaine aurait pu dire à peu près tout ce qu'a dit Mrs Chenoweth.

Quant aux prémonitions non détaillées, dans lesquelles des événements graves (en général des morts), ont été annoncés par des bruits violents, des coups, il y en a de nombreux cas, très peu probants, évidemment [1]. Je me contenterai d'indiquer le cas suivant, qui est curieux, celui du Rév. Trever Baïl Wood qui a entendu, la veille de la mort de son père, trois coups bien distincts sur les chenets de son feu. Le même T. B. Wood à entendu, le 20 octobre 1919, des coups très forts, que sa servante Cyril a entendus aussi. Alors il a dit : « *Ce sont les coups des* Wood » (*It is the* Wood *Knockings*) : « *quelqu'un va mourir* ». Trois jours après une de ses cousines, jusque-là tout à fait bien portante, mourait subitement.

γ. — *Prémonitions accidentelles.*

J'appelle accidentelles les prémonitions qui surviennent chez des sujets normaux, sans qu'il y ait quelque expérimentation, sans vision par le cristal, sans mains sur la planchette, sans écriture automatique. C'est la prémonition qui va les trouver, à l'improviste, et les surprendre.

Ces prémonitions inopinées sont aussi les plus intéressantes. Elles sont en général plus remarquables et aussi plus nombreuses que les prémonitions expérimentales.

Nous les classerons, avec Bozzano, de la manière suivante :

A. — Prémonitions de maladies ou de morts ;

1. Myers, *P. S. P. R.*, XI et Kingsford, *loc. cit.*, 161.

a. Morts ou maladies, dues à des causes naturelles ;
b. Morts dues à des causes accidentelles;
c. Morts se produisant traditionnellement en une famille.
B. — Prémonitions d'évènements divers.

γ'. — *Prémonitions de maladies ou morts dues à des causes naturelles.*

Miss B... est très inquiète sur la santé de son père, que les médecins assurent être très légèrement malade ; c'est une angoisse qui ne la quitte pas. Elle se hâte toujours de rentrer et ne rentre qu'en courant, tant elle a peur d'apprendre un malheur. Cela dure plusieurs jours ainsi. Un jour son père tombe brusquement foudroyé par l'apoplexie.

Ce cas n'a absolument rien de probatoire, puisque à divers symptômes Miss B... pouvait sans doute deviner la maladie de son père. Nous le citons seulement pour indiquer qu'il ne faut à aucun prix, comme on le fait trop souvent, mentionner des cas semblables comme ayant quelque importance (cas XXVII de B...).

M. Salvatore Balsamo au chevet de son beau-frère malade, quelque temps avant que celui-ci meure, entend dans la pièce voisine un bris de vaisselle et de verres. Diverses personnes, qui étaient aussi auprès du mourant, entendent ce fracas, et constatent qu'il y a de grands coups forts, frappés sur la terrasse, dont il est impossible de trouver la cause naturelle (cas XXXI de B...).

Là encore la prémonition est trop vague, et la mort du beau-frère de M. Balsamo trop probable pour que ce récit soit à retenir. De pareils cas ne seront instructifs qu'après qu'on en aura réuni et méthodiquement étudié un grand nombre.

La sœur de Mad. Baker (cas XXXIII de B...) voit un cercueil devant le piano de son salon : elle tombe presque évanouie en racontant cette vision. Trois semaines après, une autre des sœurs de Mad. Baker meurt, et on met son cercueil juste devant le piano, à la place que sa sœur avait vue.

Moritz raconte l'histoire du pasteur Ulrici qui voit en rêve un

sien ami, mort. Il raconte ce rêve à sa femme, va à l'église et fait son sermon habituel, poursuivi toujours par la ténacité de son rêve. Dans la journée il voit venir une servante du village de R... où demeurait le pasteur son ami, qui le prie de venir baptiser un enfant. « *Pourquoi n'est-ce pas le pasteur, mon ami. — Parce qu'il ne peut pas.* — C'est, dit M. Ulrici, *qu'il vient de mourir*[1]. »

Ainsi le pasteur Ulrici a vu la mort de X... onze heures avant la mort de X..., et dans les conditions exactes où la mort a eu lieu.

Le Rév. Dulley raconte que Mad. Jones, veillant son enfant malade, aux premiers jours de septembre, voit trois petits cercueils mis dans un char, deux blancs et un bleu pâle. Le 2 octobre, meurt le petit Pierre Jones, et en même temps meurt aussi le petit garçon d'une voisine. Les deux enterrements se font le même jour, en deux cercueils blancs. Au dernier moment on amène un troisième cercueil bleu pâle : c'est celui d'un enfant mort dans la même paroisse, et que Mad. Jones ne connaissait pas. Quand le troisième cercueil apparut, Mad. Jones s'écria : « *Voilà mon rêve* ». Elle avait d'ailleurs, le matin même de la nuit où était survenu ce rêve, raconté tout à son mari.

M. Adrien Dufilhol[2] raconte que son grand-père entend une voix qui lui dit : « *Une mort dans la famille.* » — « *Est-ce moi, qui suis le plus vieux ?* » pensa mentalement le grand-père. — « *Non*, répondit la voix, *c'est* Adolphe Planes (Adolphe Planes était le frère de Mad. Dufilhol). De fait, Adolphe Planes n'était alors nullement malade : deux mois après il mourait presque subitement.

Voici un cas de prémonition qu'il est difficile, mais non impossible, d'attribuer à une coïncidence. M. Lauritzen[3] n'a jamais écrit sur son carnet de notes qu'un seul rêve : « *J'ai rêvé il y a trois jours que F. F... serait libre dans quatre ans* » (le mot « être libre » signifie mourir). A ce moment, M. F. F... était en parfaite santé.

1. Cité par Passavant, *Unters. über den Lebenmagnetismus*, 2e édit., p. 135, Francfort, 1837.

2. Cité par Flammarion, *Loc. cit.*, 538.

3. *Case of Dream, Journ. S. P. R.*, décembre 1911, 173.

Il est mort quatre ans et quatre jours après le rêve de M. Lauritzen.

La prémonition suivante est un peu vague, mais elle est d'un symbolisme très intéressant. Mad. Munro[1] le 26 octobre 1917 rêve de son fils, qui est officier aviateur en Palestine. Elle le voit gravement blessé au front, et elle entend une voix qui dit : « *Il a mangé une glace ; c'est ce qui lui a donné une congestion à la tête.* » Puis elle voit son fils comme lorsqu'il avait 11 à 12 ans. Alors il ne pouvait manger de glaces, car elles lui donnaient des douleurs de tête très vives. Mad. Munro fut tellement émue de ce rêve qu'elle dut appeler le matin un médecin qui la trouva alors malade d'émotion. Le 2 nov. 1917 le fils de Mad. Munro était tué par une balle à la tête.

Mad. Morrisson, à Wellesley, dans les Indes, entendit une voix qui lui disait : « *Lorsque à la onzième heure les ténèbres se condenseront, la mort passera.* » Mad. Morrisson, qui était au lit, se releva épouvantée : la même voix répéta lentement, délibérément, les mêmes paroles.

Deux jours après, la fillette de Mad. Morrisson tombait malade, très gravement. Pendant huit journées, il n'y avait pas un nuage dans le ciel ; mais soudain, le huitième jour, se déchaîna un orage terrible. La maison, quelques minutes avant onze heures, devint complètement sombre. La petite fille mourut à 13 heures (cas XXXV de B...)[2].

Voici un cas d'un symbolisme étrange (cas XXXVIII de B...). Le 15 juin, Mad. Z... rendant visite à une de ses amies, voit (en imagination) à côté d'elle, un homme inconnu qui lui plonge un couteau dans le côté gauche. Elle raconte cela au professeur Andrew Lang, qui lui dit en riant : « *Je parie cent livres sterling que cette vision ne sera pas réalisée* ».

En automne, Mad. Z..., rendant visite à son amie, rencontre dans l'escalier, à sa grande stupeur, la figure de l'homme qu'elle avait vu. Son amie était mourante, et la personne qu'elle avait vue était le chirurgien qui lui avait fait une opération au côté gauche de la poitrine.

1. *J. S. P. R.*, décembre 1920, 272.
2. *A. S. P.*, 1907, XVIII 712.

Mad. Buscarlet écrit à Mad. Moratief, le 11 décembre, une lettre qui a été conservée : « *J'ai fait un drôle de rêve. Nous étions, vous et moi, dans la campagne, quand passa une voiture d'où sortit une voix qui nous appela. C'était* Olga Popof, *qui nous dit :* « *Je vous ai* « *appelée pour vous dire que Mad.* Mitchinoff *quitte l'Institut le* 17. »

Deux semaines après, Mad. Mitchinoff mourait d'une diphtérie aiguë le 16, et le 17, à 2 heures du matin, on portait son corps dans une chapelle voisine, par crainte de la contagion [1].

Il s'agit là d'un des plus beaux cas de prémonition ; car il est rigoureusement authentifié, et d'une précision qui rend impossible toute coïncidence.

Mad. L... [2] sait qu'un sien ami, M. C..., est assez malade. Dans la nuit du lundi au mardi, elle rêve que le médecin de M. C... vient lui dire, gravement et tristement : « *M. C... mourra jeudi à 4 heures.* » Elle se réveille et dit tout haut : « *Jeudi à 4 heures* ». Alors son mari lui dit : « *Que voulez-vous dire en parlant tout haut, et en disant jeudi à 4 heures ?* »

De fait, M. C..., le jeudi, se rétablit, et parut en pleine guérison. Mais le jeudi suivant, il mourait à 4 heures exactement.

Mad. Campbell (XLVI de B...) rêve qu'elle se trouve à un enterrement pendant une rafale de neige. Elle ne peut lire le nom gravé sur le cercueil, mais aperçoit des fleurs en abondance, et au centre de ces fleurs un grand bouquet de roses. Elle raconte ce rêve : on lui dit que ce sera sans doute une mauvaise nouvelle. Or, vingt minutes après, elle reçoit un télégramme qui la rappelle à Montréal. Sa sœur était en effet assez malade.

Quelques mois plus tard, elle mourait. On l'enterra (dans le déchaînement d'une rafale de neige aveuglante). Son cercueil était couvert de fleurs : au centre était un bouquet de roses aux couleurs vives.

Alexandra S..., âgée de neuf ans, étant à Trieste, voit tout d'un coup, au moment où elle allait sortir pour la promenade, un cata-

1. Ce cas est rapporté avec des observations critiques, que je ne puis partager — car elles me paraissent très insuffisantes — par Flournoy, dans les *Arch. de Psychologie* de Genève, 1904. Voir aussi *A. S. P.*, 1907, XVII, 710.

2. *J. S. P. R.*, décembre 1906, 340.

falque noir et un cadavre. Terrifiée, elle se jette en pleurant dans les bras de sa mère en disant : « *Maman, maman, quelqu'un est mort* ».

Tous autour d'elle étaient en parfaite santé. Mais, trois jours après, le père d'Alexandra est pris d'un malaise dans la nuit. Alexandra, regardée par son père, a un pressentiment étrange, et dit à sa mère : « *Quand on doit mourir, comment regarde-t-on?* » M. S... mourait quelques instants après[1].

Voici un cas excellent à cause de la multiplicité des détails invraisemblables exactement prédits.

La duchesse de Hamilton a vu, en une sorte de vision, Lord L... (qu'elle ne connaissait que de vue et qu'elle ne savait pas malade) étendu sur un fauteuil, comme inanimé, et un homme à barbe rousse penché sur lui. Il y avait une baignoire éclairée par une lampe rouge. Tel fut le récit fait par la duchesse de Hamilton au Dr Cooper qui soignait Lord L...

Lord L... se rétablit de sa légère maladie. Mais, quinze jours après, une autre maladie grave se déclara. Le Dr Cooper, appelé pour la soigner, revit la scène : Lord L... presque inanimé ; une baignoire ; une lampe rouge et un infirmier à barbe rousse.

La bonne foi de la duchesse de Hamilton et du Dr Alfred Cooper étant au-dessus de tout soupçon, on ne peut expliquer cette prémonition que par un phénomène métapsychique ; car il ne peut y avoir là de coïncidence.

Bozzano fait un groupe spécial de prémonitions à longue échéance. En voici un exemple bien remarquable.

M. Edisburg, étudiant en médecine, fait, en 1859, un rêve dont il ne se rappelle qu'une date : 9 juin 1864 ; il en parla au chirurgien assistant et lui dit : « *C'est la date de ma mort, ou d'un grand malheur pour moi* » et il écrit sur le porte-manteau de l'antichambre de l'hôpital : « 9 *juin* 1864 ; J. F. E. »

Cinq années se passent. M. Edisburg se marie, et sa femme meurt le 9 juin 1864. Retournant à l'hôpital, M. Edisburg fait constater à

1. *A. S. P.*, 1899, IX, 196.

deux de ses amis qu'il y a bien sur le porte-manteau « 9 *juin* 1864 ».

A ce magnifique cas de prémonition, si l'on voulait appliquer le calcul des probabilités, on pourrait donner, en cinq ans, une probabilité $\frac{1}{365 \times 5}$, soit à peu près 1/1800 (comme si à la roulette la rouge sortait onze fois de suite). Mais raisonner ainsi serait une lourde faute contre le bon sens. Car alors on ne tiendrait pas compte de la cause qui a présenté à la pensée de M. Edisburg ce chiffre exact. Pour reprendre la comparaison avec la roulette, c'est tout autre chose que de dire « je sais que la rouge va sortir onze fois de suite », ou bien de constater, sur de nombreuses séries de tirages, que la rouge est sortie onze fois de suite [1].

Ce qui constitue la prémonition, c'est que le chiffre a été indiqué, une seule fois et sans erreur. Si dix-huit cents étudiants indiquaient, pour les cinq années à venir, chacun une date fatale, assurément, il se trouverait des coïncidences, mais il n'y en a eu qu'un ayant fait cette prévision, et la prévision a été juste. On ne peut parler de hasard ; car il y a eu une cause qui a mis ce chiffre exact devant les yeux de M. Edisburg.

γ''. — *Prémonitions de morts accidentelles.*

On peut à la rigueur invoquer pour expliquer les prémonitions de morts naturelles — au moins quand elles sont à brève échéance — une sorte de connaissance sur l'état organique des personnes dont la mort (ou la maladie) est prévue. Rien de semblable pour les morts accidentelles. De là l'importance extrême de ces prémonitions de morts brusques, tragiques, invraisemblables, qu'aucune perspicacité ne pouvait prévoir.

Voici deux cas bien curieux au point de vue historique. L'un et l'autre sont contés dans le style exquis du temps.

Le capitaine de Montluc raconte dans ses *Commentaires* [2] qu'il a

1. Au jeu de la roulette, on a constaté qu'une fois, Pair et Noire, soit une probabilité de 1/4, sont sortis 8 fois de suite, c'est-à-dire avec une probabilité totale de 1/64.000.

Ce n'est pas bien extraordinaire. Mais c'eût été une admirable prémonition que de l'annoncer avant le tirage.

2. (Livre X). Cité par Flammarion, *La mort et son mystère*, 536.

prévu, dans un rêve, la mort du roi HENRI II, blessé mortellement dans un tournoi, en 1559. « La nuit devant le jour du tournoy, à mon premier sommeil, je songeai que je voyois le Roi assis sur une chaise, ayant le visage tout couvert de gouttes de sang et ne pouvois descouvrir son mal ni voir autre chose que sang au visage. J'oyois comme il me sembloit les uns dire : « *Il est mort* » : les autres : « *Il ne l'est pas encore* ». Je voyois les médecins et chirurgiens entrer et sortir dedans la chambre... et à mon réveil je me trouvoy la face toute en larmes, et je ne me peus garder de pleurs longtemps après. Ma femme me pensoit réconforter, mais je ne peus prendre autre résolution, sinon de sa mort. Plusieurs qui sont vivants scavent que ce ne sont pas des contes, car je le dis dès que je fus esveillé. Quatre jours après, un courrier arriva à Nérac qui porta la lettre au roy de Navarre de Monsieur le connestable par lesquelles il l'avertissoit de sa blessure et du peu d'espérance de sa vie. »

Un autre document historique est rapporté par FLAMMARION. NICOLAS PASQUIER écrit à son frère : « L'an passé, le trente du mois d'août, environ vers les cinq heures du matin, je songeai que j'étais auprès de notre père, qui était couché dans son lit, duquel il se leva pour se mettre à genoux afin de prier Dieu, ce qu'il fit dévotement, les mains jointes en haut, et les yeux levés au ciel. Sa prière achevée, il changea de couleur, et tomba mort entre mes bras. Je me réveillai tremblotant et je le contai à ma femme, et, pour en avoir la mémoire fraîche, étant levé, je le rédigeai par écrit... Ainsi j'ai vu la mort de notre père, un an, jour pour jour, auparavant son décès (ETIENNE PASQUIER, père de NICOLAS, est mort le 30 août 1615, vers deux heures après minuit)... et le propre jour qu'il est mort, j'ay recouvré ce papier, auquel je n'avais pas pensé depuis. La nouvelle n'est arrivée que le 3 septembre 1615... Faites une anatomie de ce songe, vous apprendrez que tout ce qui est survenu en sa mort a été par moi prévu, qu'il ne serait pas longtemps malade (aussi ne l'a-t-il été que dix heures) qu'il mourrait en bon chrétien, que tous les sens lui demeureraient sains et entiers. »

Certes la mort prochaine d'ÉTIENNE PASQUIER, âgé de quatre-vingt-six ans, n'était pas invraisemblable. Tout de même la coïncidence des dates n'en est pas moins assez remarquable.

Le baron L. Hellembach (cas LVIII de B...) pense à aller trouver le célèbre Hauer, son collègue, pour une question scientifique. Dans la nuit qui précède, il rêve — sans rien reconnaître — qu'il voit un homme pâle et défaillant soutenu sous les bras par deux hommes. Au matin, il va à l'établissement géologique que dirigeait M. Hauer, et, ne trouvant pas la porte, qui est barrée, il regarde par la fenêtre, et voit l'image exacte de son rêve. Hauer venait de s'empoisonner avec du cyanure de potassium.

Il manque à cette prémonition la recognition. Peut-être aussi M. Hellembach n'a-t-il pas raconté son rêve, *ante eventum*, de sorte qu'alors on peut toujours supposer quelque paramnésie. On peut aussi admettre qu'il y a eu télépathie. L'agitation mentale de M. Hauer avant l'exécution de son suicide est très capable d'avoir provoqué la vision de M. Hellembach.

La recognition manque aussi dans le cas suivant, singulier.

Miss Bale entend constamment dans sa chambre des coups analogues au tictac d'une horloge, pendant tout le mois de juin, mais ces coups cessent dès que quelqu'un entre dans sa chambre. Au bout d'un mois et demi, elle s'y était habituée. Le 12 juillet, elle aperçoit dans sa chambre une forme humaine debout, les bras tendus, qui bientôt s'évanouit. Le 23 septembre, elle apprend que son frère s'est noyé le 12 juillet, et, à partir de ce moment, les coups ne se sont plus fait entendre[1].

Fr. Myers[2] rapporte un beau cas de prémonition symbolique. Le maréchal lord S..., deux jours avant que sa fille tombât malade, rêva qu'il la priait de lire *Life of Charles James Fox;* mais qu'elle lui répondit : « *Oh! je n'ai pas besoin de lire : c'est la fin*[3] », et elle lui montra à la dernière page ces mots, écrits en grands caractères noirs et épais, qui remplissaient toute la page : *The End.*

Une autre prémonition a précédé la mort de Mad. S... Sa sœur la vit debout devant elle lui disant : « *Remember I have called you,*

1. *A. S. P.*, 1907, XVII, 724.

2. *The subliminal Self* (*P. S. P. R.*, 1895, XI, 442).

3. On rapprochera ces mots de ceux que Longet a rêvés (Foissac, *La chance et la destinée*).

it is 5 o'clock, and now I am going away; I am going away, remember. »

Les prémonitions de mort dans lesquelles il y a comme un dédoublement ont été assez souvent constatées ; nous signalerons le très beau cas du Dr Isnard (voir plus haut, page 435).

M. Boisnard a le rêve très distinct d'un enterrement d'enfant, sortant d'une maison voisine. Ce rêve la hante toute la journée.

Le soir un des enfants de cette maison, âgé de quatre ans, tomba dans une douve et s'y noya (cas LIX de B...).

Le frère de M. Zipelius, peintre à Mulhouse, âgé de vingt-cinq ans, dit à sa concierge : « *Si je ne rentre pas ce soir, allez à la Morgue me chercher, j'ai rêvé que j'étais au fond de l'eau, mort et les yeux ouverts.* » Sa mère avait prévu (comment?) ce malheur : et, quand on lui annonça la mauvaise nouvelle, elle dit : « *Ne continuez pas, je sais que mon fils s'est noyé.* » Zipelius avait d'abord, à cause de son rêve, refusé de se baigner dans la Moselle, mais le soir il ne résista pas, et c'est ainsi qu'il périt (cas LX de B...).

M. A. Lavaut[1] retrouve pendant la guerre un endroit qu'il avait nettement vu en rêve en 1911 : il s'était vu alors avec un costume d'officier (alors qu'il n'avait jamais été soldat), il paraît qu'il avait alors parlé de ce rêve, et des soldats *bleus* qui l'entourait. En 1918 son rêve se réalisa. Ce n'est certainement pas, dit-il avec raison, une coïncidence. Mais il est bien possible que ce soit une paramnésie. Il faudrait avoir le récit de ceux à qui son rêve fut raconté en 1911.

Le dimanche 14 août (cas LXI de B...) Mad. Thomas voit en rêve un enterrement d'enfant, venant de l'asile (de Tréforest). Cet enterrement avait lieu sur le versant gauche, mais c'étaient les enfants de l'asile qui portaient le cercueil. Elle raconte le fait à la directrice de l'asile qui lui dit qu'aucun enfant n'est mort dans l'asile. Le mercredi (17 août) une enfant de trois ans, n'appartenant pas à l'asile, se noya. La mère demande à la directrice que les enfants de l'asile

1. *Revue spirite*, LXII, 1919, 267.

accompagnent le corps. L'enterrement se fit alors en passant par le côté gauche de la colline, comme l'avait vu dans son rêve Mad. Thomas.

A ce propos, Bozzano fait remarquer que les phénomènes prémonitoires de funérailles sont fréquents.

Mad. Gwendoline Janesson (ce nom est un pseudonyme)[1] rêve qu'elle voit, dans la nuit du 2 au 3 août 1919, un enterrement, et elle entend une voix qui lui dit : « *C'est* Léonard ». Elle voit le cortège funèbre suivi par M. V... et par M. L..., les deux meilleurs amis de Léonard, son fiancé. Puis elle se trouve seule devant la tombe, et M. L... lui prend le bras. Elle raconte ce rêve à sa mère. Le 5 août, elle passe la journée avec son fiancé qui paraît être en excellente santé. Mais le 6 août, Léonard meurt subitement (angine de poitrine, d'après un témoignage médical). Rien ne pouvait faire soupçonner la mort de Léonard qui est mort subitement[2].

Pour moi, je n'ai eu qu'un rêve prémonitoire. Encore cette prémonition est-elle bien vague. Une nuit (moi qui ne rêve jamais, et pour cause, de musique), je rêve que j'entends très distinctement la marche funèbre de Chopin. L'impression est très nette ; et je me demande de quel éminent personnage je vais apprendre la mort. Trois ou quatre jours après, je suis convié à un grand enterrement, et alors je me persuade qu'il y a eu là une prémonition intéressante. A cause de cela peut-être, je me rends à cet enterrement, m'attendant toujours à entendre la marche funèbre. Je fus fort désappointé, car il n'y avait rien de semblable. Mais, revenant chez moi, je me croisai avec un enterrement militaire, et la musique jouait la marche de Chopin. S'agit-il là d'une coïncidence ? C'est très possible, encore que je sois un peu disposé à croire qu'il y a eu plutôt prémonition.

Le Dr Haye, à Norwalk, rêve que trois des jeunes collégiens de son Institut, se sont noyés, et il recommande à ses collègues de l'Institut une grande prudence. Le lendemain, au moment du départ des enfants pour une promenade, il renouvelle ses recom-

1. *Premonitory dream, J. S. P. R.*, février 1920, 161.
2. *Collapsed in his chair and died of heart failure.*

mandations. Cependant l'accident se produisit et trois des enfants furent noyés (cas LIX de B...).

Mad. Mastro Pietro, paysanne âgée, habitant Castel di Guido, dans une localité assez déserte, voisine de Rome, fait toutes les nuits des rêves effrayants. Elle entend des plaintes, et distingue les cris de sa fille Caroline, mariée, et habitant Rome. Un matin enfin elle se décide à aller à Rome, et elle arrive à temps pour apprendre que sa fille vient d'être brûlée, et qu'elle est morte depuis quelques instants (cas LXV de B...).

M. Nolte voit sa nièce Hélène, petite fille de six ans (?) écrasée par un tramway (17 heures 30). Il raconte son rêve, et recommande de la prudence dans la surveillance de l'enfant.

Tout de même, comme si on n'échappait pas à la destinée, à 17 heures 30, le même jour, la petite Hélène, traversant la rue, fut écrasée et tuée par le tramway.

Le cas suivant, bien étudié par J. Hyslop (cas LXVIII de B...) est d'un intérêt extraordinaire. Il pourrait prêter à de nombreux commentaires.

En juillet 1897, Mad. D..., dont la fillette Bettie a deux ans, entend, toutes les fois qu'elle pense à l'avenir de Bettie, une voix qui lui dit : « *Elle n'en aura pas besoin* ». Quand elle veut acheter des souliers pour l'enfant, la voix lui dit : « *Elle n'en aura pas besoin* ». A diverses reprises, elle voit en rêve, ou en vision à l'état de veille, le berceau du bébé en flammes. Huit jours avant la catastrophe, elle sent une odeur de brûlé, et cependant il n'y a rien d'allumé dans la maison. Une heure avant la catastrophe, elle a l'idée de détruire les allumettes qui sont dans la chambre. Mais elle se dit : « *Je le ferai tout à l'heure quand mon fils sera rentré* ». A 10 heures elle couche Bettie dans son berceau, et pendant ce temps elle entend une voix qui lui dit : « *Retourne le matelas* ». Comme elle était pressée, elle dit, en plaisantant, à Bettie : « *Je retournerai le matelas quand tu auras fait dodo* ».

Peu d'instants après le berceau était entouré de flammes, et la petite Bettie mortellement brûlée.

On a supposé que l'enfant avait trouvé une allumette dans le matelas, l'avait fait flamber, et ainsi déterminé l'incendie.

Le fait suivant, des plus remarquables, est dû à mon savant collègue, Thoulet, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy[1], qui me l'a confirmé oralement maintes fois.

Thoulet, alors étudiant, était allé en Italie, à Rivazzano, pour être l'aide d'un jeune ingénieur français, M. F..., dont la femme habitait Toulon. M. F... et Thoulet couchaient dans deux chambres contiguës. Soudain, au milieu de la nuit, Thoulet se lève, entre dans la chambre de F... et lui dit : « *Vous venez d'avoir une petite fille : le télégramme dit...* » et il se met à lire un télégramme (imaginaire) dont il voit nettement le dessin, car les mots peu à peu s'effaçaient. Quelque temps après[2], M. F... recevait *cette même dépêche* avec les mots mêmes et le dessin que Thoulet avait si nettement vus dans un éclair de lucidité. « Je n'ai aucune preuve matérielle à fournir, dit maintenant Thoulet. *Si quelqu'un me racontait cette histoire, je n'y croirais pas*, mais je suis bien forcé de m'avouer à moi-même qu'elle est vraie. »

Le quaker Étienne de Grillet (cas LXX de B...) raconte que la comtesse Toutschkoff, femme d'un général russe, rêve, avant l'arrivée des Français en Russie (1812), que son père vivant vient à elle, tenant son fils aîné par la main et lui dit : « *Ton bonheur est fini ; ton mari est tombé à Borodino* ». Ce rêve se répète trois fois. Elle en parla au général en lui demandant où est *Borodino ?* Le général ne connaissait pas le nom de cet obscur village, qu'ils cherchèrent vainement sur la carte. Quelques mois après le père de la comtesse entra dans sa chambre, tenant son fils aîné par la main, et dit, comme dans son rêve : « *Ton mari est mort, il est tombé à Borodino !* ».

M. Ivey, à Forney (Texas) se lève le 19 décembre, au matin, dans un état d'angoisse inexprimable au sujet de son fils qui, âgé de dix-neuf ans, est allé s'établir dans une campagne voisine, et ne court d'ailleurs aucun danger. En même temps, Mad. Ivey rêve, à 7 heures du matin, qu'elle a fait un voyage en voiture, qu'elle est dans une

1. *A. S. P.*, 1891, I, 258.
2. Combien de temps exactement ?

chambre inconnue, entourée d'une nombreuse famille, où il y a une jeune fille inconnue et des enfants qui vont partir pour l'école.

Or il y avait, dans ce rêve, à la fois monition et prémonition.

Le fils de Ivey avait eu un grave accident de voiture le 17 décembre, de sorte que l'angoisse de M. et Mad. Ivey a été une angoisse monitoire, et non prémonitoire, parce que consécutive à l'accident. Ce qui a été prémonitoire, c'est l'arrivée en voiture de Mad. Ivey — car elle avait manqué le train — dans la famille inconnue, dans la chambre inconnue, au lit de son fils, mort le 19 décembre à 1 heure du matin. Tous les détails relatifs à son arrivée étaient conformes à son rêve (cas LXIX de B...).

On doit faire quelques réserves sur le caractère prémonitoire de cette vision ; car elle peut s'expliquer à la rigueur par la vraisemblance des événements consécutifs à la monition même.

Trois fois dans le cours de l'année 1909, Mad. Brot (d'Alais) écrit au comte de Tromelin pour lui dire qu'elle a le pressentiment qu'elle sera veuve avant la fin de l'année, et qu'un grave accident de chemin de fer causera la mort de son mari.

Or, le 10 décembre 1909, M. Brot, employé à la gare d'Alais, a la tête écrasée par un tamponnement de wagon (cas LXXXI de B...).

Mad. Lolla rêve, en Russie, que sa mère entre dans sa chambre et lui dit : « Lolla, *n'aie pas peur ; le feu est à la grange* ». Le lendemain le rêve se réalisa ; la mère de Lolla entre dans sa chambre et lui dit : « Lolla, *n'aie pas peur ; le feu est à la grange* ». (Mais y a-t-il eu là quelque paramnésie ?)

Lolla, mariée ensuite à M. de R..., va au cimetière dans une chapelle de famille. Pendant qu'elle est à genoux, et priant, elle entend une voix qui lui dit : « *Tu seras veuve, mais tu n'auras pas la consolation de venir prier sur la tombe de mon fils !* ». Mad. de R... s'évanouit, tant elle était émue.

Le colonel de R... son mari, mourut quelques mois après, blessé mortellement aux batailles de Moukden. Son corps ne fut pas retrouvé.

γ'''. — *Prémonitions d'événements divers.*

Voici un cas de prémonition, admirable parce que les témoignages recueillis *ante eventum* sont formels. En outre, on peut en chiffrer tant bien que mal la probabilité.

M. Gallet, étudiant en médecine à Lyon, préparait un de ses examens de doctorat dans sa chambre, vers 11 heures du matin, le 27 juin 1894. Tout d'un coup il fut distrait de son travail par une pensée obsédante, avec une telle force, qu'il écrivit d'un trait cette pensée sur son cahier. « *M.* Casimir Périer *est élu Président de la République par* 451 *voix.* » Gallet ne s'occupait guère de politique, et cette phrase le stupéfia : il la montra aussitôt à son camarade Varay avec qui il travaillait.

Après déjeuner Gallet sortit pour aller suivre son cours de la Faculté. Il rencontra chemin faisant deux camarades, Boucher et Delorme, et leur annonça cette prémonition, dont ils ne firent que rire. Au sortir du cours, les quatre étudiants entrèrent au café, et bientôt arrivaient les journaux annonçant la nouvelle de l'élection de Casimir Périer à 451 voix[1].

Gallet est actuellement docteur en médecine à Annecy, et sénateur de la Savoie ; Varay, docteur en médecine à Annecy ; Delorme, pharmacien à Thonon ; Boucher, docteur en médecine à Cruseilles. Tous quatre certifient la rigoureuse exactitude du fait dont ils ont conservé le souvenir absolument net.

La candidature de Casimir Périer était à peine posée. Sa nomination était douteuse, peu vraisemblable. Des paris s'étaient engagés pour savoir qui serait nommé, de Brisson ou de Dupuy. La probabilité que Casimir Périer aurait 451 voix était donc extrêmement faible. Admettons cependant l'égalité des chances entre les trois concurrents. La probabilité, purement arithmétique, d'obtenir 451 voix

1. Voici le résultat du scrutin :

Votants : 845.

Casimir Périer	451	voix
A. Brisson	195	—
Dupuy	97	—
Général Février	33	—
Arago	27	—
Divers	22	—

est de 1/845 (845 étant le nombre de votants). Mais c'est un procédé de calcul très défectueux.

On peut toujours invoquer le hasard; mais c'est vraiment trop commode pour se dispenser de réfléchir.

Et puis, quelle est l'impression irrésistible, invraisemblable, qui a poussé Gallet à écrire sur ses notes d'anatomie cette phrase : « Casimir Périer *est élu par* 451 *voix* ».

Ce cas de prémonition est incontestablement, à mon sens, un des plus beaux que nous possédions.

Quelques cas de prévision aux jeux de hasard, loteries, courses de chevaux, ont été signalés.

Une mienne cousine, habitant la province, *et ne jouant jamais* aux courses, entend un soir, quand la lampe est éteinte, des applaudissements répétés, et le nom de *Clamart, Clamart*, retentit auprès d'elle. Elle rallume sa lampe, et tout se tait. Dans l'obscurité le bruit d'applaudissements reprend. Elle a cru d'abord que c'était le nom de Clamart, répété à la gare de Clamart par les employés de la ligne Paris-Versailles (rive gauche). Mais soudain, elle se rappelle que, parmi les chevaux de courses, il y a un cheval nommé Clamart. Elle ponte sur Clamart, ne sachant pas au juste à quoi cela l'engage, et Clamart remporte le grand prix.

Ch. Cascel, deux mois avant de tirer à la conscription, voit dans un coin de sa chambre quelque chose de volumineux et d'indéfinissable où le chiffre 90 apparaît en caractères grands comme une main. Il ferme les yeux, puis les rouvre, et voit encore 90. Alors, effrayé, il se met à prier (*sic*).

Le jour du tirage, il déclara qu'il tirerait 90, et, à la stupeur générale, il tira 90.

Divers cas analogues ont été réunis par le professeur Hulin, de l'Université de Gand.

Mais, pour tous ces cas de divination, il faudrait savoir quel est le nombre des divinations qui n'ont pas réussi, car trop souvent on tient registre exact des succès, et on néglige les échecs. Le calcul des probabilités n'est valable que si l'on tient compte rigoureuse-

ment de tous les tirages. Par conséquent en face des succès il faut absolument mettre les échecs, ce qu'on fait en général d'une manière insuffisante.

Voici quelques faits relatifs à des prémonitions dans le jeu de hasard par excellence, la roulette de Monte-Carlo. Ces faits m'ont été autrefois communiqués, par un de mes amis, physicien expérimenté et habile mathématicien, qui en a fait l'observation méthodique et calculé la probabilité. Sa femme Lydia, âgée de trente ans, mère de famille, a eu à diverses reprises des prémonitions intéressantes; mais elles n'ont pu être aussi exactement rapportées que les suivantes, tout à fait remarquables.

Le 2 mai, après sept ou huit journées où Marcel avait constamment perdu, elle dit : « J'ai rêvé que nous allons gagner avec le 14. » Alors Marcel joue à diverses reprises dix-huit coups consécutifs sur douze numéros différents, dans le cours de la partie. Le 14 gagne. Sur les douze numéros joués par Marcel conformément à un sien système, quatre seulement ont réussi, dont le 14. Par conséquent, la chance de succès du 14 a été de $\frac{1}{3}$; ce qui n'est rien. Mais il y a eu *répétition*; autrement dit le numéro 14 est sorti une seconde fois immédiatement après avoir été gagné. L'habitude des joueurs est de laisser, quand ils ont gagné, leur mise sur le numéro qui a gagné. Or la probabilité que le numéro sorti va sortir une seconde fois est de $\frac{1}{37}$. Par conséquent la répétition du 14 fait que le succès a eu lieu avec une probabilité égale à $\frac{1}{3} \times \frac{1}{37}$, soit $\frac{1}{111}$.

Cela n'est pas fort surprenant. Mais le lendemain 3 mai Lydia dit : « *J'ai rêvé que je gagnerais sur le* 31 ».

L'histoire du 14 se reproduit avec le 31 *exactement de la même manière,* avec une probabilité de $\frac{1}{3}$ pour le succès du 31 ; et il y a eu répétition, soit $\frac{1}{3} \times \frac{1}{37}$; soit $\frac{1}{111}$; ce qui, avec la probabilité de la veille, fait que la prémonition de Lydia pour le succès du 14 et du 31 s'est réalisée avec une probabilité extrêmement faible de $\frac{1}{12000}$.

On notera que dans le cours de nombreuses parties jamais Marcel n'a eu, après qu'il a gagné à un numéro, de *répétition.* Les deux

seuls numéros gagnés par lui avec répétition, furent le 14 et le 31.

Pour se rendre compte de cette faible probabilité, il suffit de dire que si chaque jour on annonçait la répétition de deux numéros, sans en indiquer d'autres, il faudrait trente-deux ans pour que, si le hasard seul était en jeu, ce double succès se produisît.

Les deux jours suivants Lydia indiqua deux autres numéros qui ne sortirent pas.

Le cinquième jour Lydia dit 32, 35, sans savoir pourquoi elle disait 32, 35 : or ce jour-là les numéros qui sortirent le plus en 124 tirages ont été :

34	8 fois.
35	7 fois.
32	7 fois.
30	6 fois.
19	6 fois.
3	6 fois.

Les autres numéros sortirent moins de 6 fois.

La moyenne probable était de 3,4 par numéro : soit pour deux numéros de 6,8. Par conséquent le 32 et le 35 sont sortis deux fois plus que la probabilité. On remarquera que le 34 est numériquement entre le 32 et le 35.

La probabilité peut se calculer (élémentairement) de la manière suivante, en supposant que le 35 et le 32 sont sortis 14 fois, alors qu'ils n'auraient dû sortir que 6,8 fois, soit 7 fois, c'est-à-dire 7 fois plus qu'ils n'auraient dû sortir. C'est donc une probabilité de $\left(\frac{1}{2}\right)^7$, soit $\frac{1}{128}$.

Pour simplifier nous supposerons que la probabilité composée des cinq parties (avec deux échecs) étant de $\frac{1}{110}$: on a alors d'après la formule classique en chiffres ronds $\frac{1}{130.000}$.

Le sixième jour Lydia rêve qu'elle gagnera sur le 16. Elle joue à un moment donné le 16, et le 16 sort ; la probabilité était de $\frac{1}{37}$; de sorte que de ces six parties réunies la probabilité composée est de $\frac{1}{5.000.000}$.

Il est vrai que le calcul ne peut guère être considéré comme rigou-

reux ; car on fait intervenir pour les deux premiers jours la répétition, d'autre part pour le cinquième jour les numéros sortis le plus souvent, enfin pour le sixième jour le numéro sortant la première fois qu'on le joua ; ce n'est pas comparable.

Ajoutons que plus tard Lydia n'a eu que des échecs. Tout de même l'ensemble de ces six parties où la probabilité était faible, et où cependant il y a eu indication *ante eventum*, confirme les faits antérieurement rapportés que parfois il y a prémonition pour les jeux de hasard. Mais le problème est trop obscur pour que nous puissions aller au delà de la mention du fait même [1].

Mentionnons aussi le cas cité par Lombroso (cas LXXXVIII de B...) de Rosa Tirone. En novembre 1908, elle rêve que son fiancé, qui était mort depuis peu, lui dit : » Je ne veux plus te savoir domestique ; joue les numéros 4, 53, 25, 30 » et il ajouta : « J'ai soif, va quérir de l'eau dans un seau et donne-moi à boire. » Les quatre numéros 4, 53, 25, 30 sortirent à la loterie, et, si Rosa avait joué le cinquième numéro, qui correspond, dans l'opinion populaire, au fait de donner à boire aux altérés, elle aurait gagné aussi le cinquième numéro.

On ne peut pas considérer comme démonstratives les prévisions signalées par E. Carreras, à propos de la loterie [2], car, si réellement R... pouvait deviner, plus que le hasard ne le permet, les numéros sortants, il aurait dû réaliser une fortune considérable. On peut donc supposer que la liste fournie par lui à M. Carreras n'est pas complète, comme M. Carreras le reconnaît lui-même (*da veri indizi debbo credere che ve ne furono alcune oltre che anderono perdute*). Sur 150 tirages (de nombres de deux chiffres) pour lesquels chaque tirage était de cinq nombres de deux chiffres, la probabilité était de 1/20. R... fit 106 fois des choix de numéros. Le nombre probable des succès aurait dû être 5,3, soit 6 en chiffres ronds. Or le nombre des succès fut en réalité de 19, c'est-à-dire trois fois plus fort que le nombre probable. Si notable que soit l'excédent, il ne dépasse pas ce que le hasard peut donner, surtout si l'on admet que tous

1. M. E. Desbeaux a publié une note intéressante à ce sujet (A. S. P., 1909, 133, et 215).

2. *La previsione dei numeri. Luce e Ombra*, 1919, XIX, 127.

les nombres joués (probablement avec perte) n'ont pas été indiqués.

On a remarqué à ce propos, — et non sans raison, — que, s'il y avait quelque divination, même inconsciente, pour les jeux de hasard, loteries, roulettes, courses de chevaux, des fortunes pourraient être gagnées, et que cependant jamais on n'a rien constaté de semblable. Mais on peut répondre que ces prémonitions qui se vérifient sont toujours prodigieusement rares, *sporadiques* pour ainsi dire, absolument exceptionnelles. L'esprit souffle où il veut, *flat ubi vult*, et ce n'est pas parce qu'on se sera, de propos délibéré, attablé devant une série de chiffres qu'on trouvera le chiffre fatidique.

Non seulement chez un même individu la prophétisation est rare, mais les individus capables de ces prémonitions sont très rares aussi, de sorte que, s'il y a parfois des divinations, elles sont en si petit nombre qu'elles sont quantités absolument négligeables par rapport au nombre immense des non divinations.

Ch. Linné, dans son autobiographie (1823), raconte qu'une devineresse lui dit un jour, quand il était au collège, et passait pour peu intelligent : « *Vous serez professeur, vous ferez de lointains voyages, et vous deviendrez l'homme le plus célèbre du royaume* ». (Cas. XCV de B...)

Le cas suivant est remarquable, parce qu'il a été observé par l'illustre Schopenhauer [1].

Un matin, dit Schopenhauer, après avoir écrit une lettre, je pris, pour sécher l'encre, l'encrier au lieu du sablier, et l'encre se répandit sur le plancher. J'appelai la servante qui se mit à laver le plancher pour enlever la tache. Alors, en faisant ce travail, elle me raconta qu'elle avait rêvé cela pendant la nuit. Or non seulement elle l'avait rêvé, mais elle l'avait raconté à mon autre servante qui en témoigna.

« Cette histoire, dit Schopenhauer, dont je garantis l'authenticité absolue, met hors de doute la réalité de ces sortes de rêves... Donc tout ce qui doit arriver arrive nécessairement... »

1. Cité par Flammarion, *Loc. cit.*, 133.

Nous ne retiendrons pas la conclusion de SCHOPENHAUER au point de vue de la fatalité. Il nous suffira d'enregistrer le fait.

Au point de vue historique on peut citer aussi une prémonition de Ch. DICKENS[1] qui rêve d'une femme arrivant avec un châle rouge et qui dit : « *Je suis Miss* NAPIER. » Pourquoi Miss NAPIER? écrit DICKENS, je ne connais pas de Miss NAPIER. Quelques heures après, deux personnes viennent lui rendre visite, pour lui présenter une dame en châle rouge, qui s'appelait Miss NAPIER, et que DICKENS ne connaissait nullement.

Le cas suivant, bien attesté, est des plus curieux (cas XCVIII de B...)

Un individu, nommé JOHN LEE, condamné à être pendu pour assassinat à Babbicombe (février 1889) rêve, la veille de son exécution, que la trappe ne fonctionne pas, et que, quelques efforts qu'on fît pour l'ouvrir, elle ne s'ouvrait pas. Et en effet, le jour de l'exécution, la trappe (qui avait été au préalable essayée) ne put pas s'ouvrir. Quand LEE fut sur la trappe fatale, il était dans un état de demi-inconscience, et ne se rappelait pas son rêve. Pourtant, quand on était venu le chercher pour le conduire au gibet, il avait raconté son rêve au gardien.

M. HENRI BUISSON voit, le 8 juin 1887, sa grand'mère morte, étendue sur son lit. Au-dessus d'elle un soleil resplendissait, et au milieu de ce soleil, ces mots : 8 juin 1888. Ce rêve fut raconté et noté. Un an après, le 8 juin 1888, mourait, en un quart d'heure, la grand' mère de M. H. BUISSON.

M. H. BUISSON a fait aussi un rêve prémonitoire accompagné de détails curieux, qu'il a racontés *ante eventum*. Dans la nuit du 9 au 10 avril, il rêve que le préfet de police, M. LÉPINE, est dans la rue, en un costume bizarre, un soulier à un pied, une pantoufle à l'autre. A ce moment un formidable incendie éclate, dans lequel M. H. BUISSON, toujours en son rêve, fait des prodiges de courage extraordinaire. Le soir de ce même jour, c'est-à-dire douze heures après le rêve prémonitoire, éclate l'incendie de la rue Jacquemont, M. BUIS-

1. Elle est relatée par WALTER F. PRINCE. *Amer. S. P. R.*, XIV, 362, 1920.

son y voit M. Lépine dans le même costume indiqué, un soulier à un pied et une pantoufle à l'autre. Le rêve avait été, le matin du 10 avril, communiqué par M. B... à sa mère et à son oncle.

Mad. S... rêve qu'elle voit dans son salon près de la nourrice de son enfant une dame en grand deuil ; et tout de suite après, dans son rêve, elle se voit en taxi-auto, allant du côté de la place Pigalle. La voiture s'arrête près de la place Pigalle. Elle raconte ce rêve à la nourrice.

Ce même jour Mad. S... reçoit la visite inopinée de Mad. P., une dame de ses amies, en grand deuil, qui, tout à fait inopinément aussi, l'invite à dîner chez elle. Mad. S... entre dans sa chambre pour s'habiller, et, revenant dans le salon, elle voit exactement dans la même situation que dans son rêve, la nourrice, Mad. P... en deuil, et l'enfant. Quelques instants après, Mad. P... dit : « *Il est tard : nous allons prendre un taxi-auto* ». Et la voiture les mène tout près de la place Pigalle (rue de Douai).

Mad. Ohmus (cas XCIX de B...) fait un rêve *horrible* qu'elle raconte aussitôt à son mari. Elle se voit étendue par terre, les bras écrasés, le sang coulant à flots. Or le soir, son petit chien *Nello* près d'elle est fracassé, et écrasé par le train, Mad. O... éprouva alors toutes les mêmes sensations qu'elle avait eues pendant son rêve.

Il semble que, dans ce cas, il y ait eu prémonition, non pas de l'accident même, mais de l'émotion provoquée par cet accident.

M. Conan Doyle rapporte un fait à lui personnel, qui est une sorte de prémonition, prémonition extrêmement vague, et n'ayant aucune force probative [1]. « Le 5 avril, je m'éveille avec la sensation qu'une communication m'a été faite ; je ne me souvenais que d'un seul mot qui résonnait constamment à mes oreilles, ce mot était *Piave;* mot qui, d'après mes souvenirs, m'était absolument inconnu. D'après l'index d'un atlas, je vis que c'était une rivière d'Italie à 40 milles en arrière des opérations italiennes, lesquelles à cette époque se poursuivaient victorieusement. Je fus si impressionné que je pris note de mon rêve, et que j'en fis signer le procès-

1. *La nouvelle révélation,* tr. fr., 118.

verbal, par ma femme et mon secrétaire. » Or, six mois après, contre toute vraisemblance, des combats furieux s'engageaient sur la Piave, qui devenait la ligne frontière de tranchées entre l'armée italienne et l'armée austro-hongroise.

Il est impossible de prouver qu'il n'y a pas eu là quelque souvenir inconscient de ce mot géographique, lequel certainement, à un moment quelconque, en 1915 ou en 1916, avait frappé les yeux de M. Conan Doyle. Peut-être s'agit-il d'une prémonition. Peut-être un moment viendra-t-il où on classera les faits de ce genre comme d'authentiques prémonitions. Mais actuellement il faut l'enregistrer, sans pouvoir en tirer la moindre déduction.

Une amie de Miss Violet Lloyd, actrice anglaise connue, rêve que Miss Violet est brûlée au visage, au-dessus des yeux. Elle confie ce rêve à une amie qui n'ose pas aller avertir Miss Violet. Le lendemain, dans la soirée, en jouant le rôle de Flore dans la pièce de *Topsy Turvy Hôtel*, Miss Violet est brûlée au visage, avec deux blessures au-dessus des yeux (cas CI de B...)

Mad. Carleton (cas CIII de B...) écrit au colonel Coghill, avec lequel elle n'est plus en correspondance depuis longtemps, pour lui dire qu'elle a eu une vision, qu'elle l'a vu précipité à terre avec son cheval, dans une situation critique dont quelques personnes étrangères essayaient de le tirer. La vision était du 26 mars ; la lettre de Mad. Carleton, du 28. Le 28, le colonel répond : « *Rassurez-vous, il n'y a rien, les songes sont mensonges.* ». Mais, le 30, M. Coghill fit une terrible chute de cheval. Il tomba dans un fossé avec son cheval, et roula par terre. Il fut délivré par ses amis qui le tirèrent, non sans peine, de cette position critique.

M. O... rêve — pourtant, dit-il, c'est plus qu'un rêve, c'est presque une vision, — que son neveu, un petit garçon de six ans, roule sous la roue d'une voiture, avec blessure grave, mais non mortelle. Comme le rêve se présente à lui avec ténacité, il recommande trois fois à différentes personnes une extrême prudence. Deux semaines après, dans une promenade en voiture, l'enfant roule sous une des roues, qui lui fracture la jambe.

Sir Oliver Lodge a reçu d'un éminent ministre anglais le récit suivant[1]. Par un soleil splendide et un ciel sans nuages, M. X... dit à sa femme d'avancer l'heure du goûter; car il a rêvé qu'un orage formidable allait éclater, que la foudre arriverait en forme de globe dans la salle à manger et briserait les cheminées d'un toit situé en face. Tout le monde en plaisante, car le ciel était absolument pur. Cependant, quelques minutes après, un orage se forma avec une rapidité prodigieuse; la foudre entra dans la salle à manger, en forme de globe, et les cheminées du toit voisin furent projetées à terre.

Le célèbre sculpteur Jean Dupré[2], raconte que, voyageant en voiture à Londa, aux bords escarpés de la Rufina, il entend une voix qui lui dit : « *Arrêtez!* » Il ne voit personne. Mad. Dupré, qui était avec lui, ne vit personne, mais entendit la voix. Deux fois de suite, comme il voulait continuer sa route et fouettait le cheval pour avancer, la voix se fit entendre qui disait : « *Arrêtez! Arrêtez!* ». M. Dupré descendit, et s'aperçut que l'essieu était sorti de la roue, et que la roue qui côtoyait le précipice allait se détacher. Il fallut continuer la route à pied, à côté de la voiture réparée tant bien que mal.

On peut supposer qu'il s'agit là d'une observation inconsciente aboutissant à cette sorte d'avertissement. Néanmoins comment expliquer que deux personnes ont simultanément entendu une voix dans ce lieu désert?

M. Young rêve qu'un couvreur, travaillant au toit d'une maison voisine, va tomber dans la rue, et, dans son rêve, il lui est conseillé de raconter le fait à Mad. Young. M. Young le raconte, puis s'occupe à ses affaires sans y penser davantage, quand soudain à 16 heures, par une sorte d'impulsion instinctive, il va dans la rue à l'endroit indiqué par son rêve, et apprend que l'accident vient d'avoir lieu il y a deux minutes, et que le malheureux couvreur est à demi-mort (cas XVI de B...)

Lady Z... est éveillée la nuit par un grand bruit sourd, comme si

1. Bozzano, *loc. cit.*, 343.
2. Bozzano, *loc. cit.*, 356.

un corps humain avait été précipité du toit de la cuisine, et elle entend des gémissements. Lord Z..., que Lady Z... éveilla, n'entendit rien. De nouveau Lady Z... se rendort; de nouveau le même bruit se répète. Lady Z... éveille une seconde fois son mari, qui, sur ses instances, sort, et s'assure qu'il n'y a rien. Le lendemain matin, à la première heure, un ouvrier tomba en ce même endroit, et fit une chute très grave.

Miss A. Mac Lellen, de Bridgeport (Connecticut), a eu diverses prémonitions intéressantes, mais qui en général ne dépassent pas autant qu'il le faudrait la probabilité de tel ou tel événement fortuit. Elle en eut pourtant une qui est intéressante [1].

Dans la nuit du 8 au 9 juillet 1911, à Boston, elle rêve qu'il y a un terrible accident de chemin de fer, avec cadavres et blessés qu'on transporte à *Galen Hospital*. Au matin elle regarde dans les journaux pour voir si ce désastre est annoncé. Or le matin du 11 juillet il y eut un grave accident, avec 12 morts et 48 blessés, près de Bridgeport, et ces blessés furent portés à Galen Hospital (un petit hôpital privé de Boston).

Le cas suivant (cas CX de B...) est un des plus remarquables que nous possédions. Il ne peut s'expliquer par la paramnésie. En effet, dans la plupart de ses détails, il a été avant sa réalisation, *ante eventum*, raconté à Mad. de Figueroa, quoique non écrit.

Le chevalier Giovanni de Figueroa, un des plus brillants maîtres d'escrime de Palerme, fait un songe, d'une vivacité d'impression extrême, et il raconta au matin à sa femme tout ce qu'il avait vu : une route blanche de poussière, un vaste champ cultivé, une construction rustique avec un char et des harnais, un paysan en pantalon sombre, la tête couverte d'un chapeau noir, qui invite M. de Figueroa à venir; tous deux entrent dans une petite étable pleine de fange et de fumier. Au fond un escalier de pierre tournant. Un mulet attaché à la mangeoire mobile, et qui obstrue le passage. M. de F... fait déplacer le mulet et gravit l'escalier. Au haut de l'escalier, une

1. *J. S. P. R.*, mars 1920. *A group of psychical experiences*, 166-180.

chambre avec parquet en bois et du maïs, des tomates, des pastèques, des oignons pendus au plafond. Dans cette même chambre, deux femmes, l'une vieille, l'autre jeune, et une petite fille dont les traits furent nettement distingués et retenus. Dans la chambre contiguë un lit (pour deux personnes) extrêmement haut, comme jamais M. de F... n'en avait vu.

Cherchant avec sa femme la signification de ce rêve précis et compliqué, M. de F... n'en put trouver aucune (août 1910).

Le 12 octobre de cette même année, M. de Figueroa fut prié d'aller assister son concitoyen M. Amédée Brucato dans un duel.

On partit avec les deux témoins en automobile pour Marano, une petite localité dont M. de F... ne connaissait pas même l'existence. Soudain, pendant qu'il roulait en rase campagne, M. de F... retrouva la route blanche qu'il avait vue dans son rêve, et il dit à ses compagnons : « *J'ai vu cela. Voici ce que nous allons trouver, une maison et une cabane en bois.* » Et alors successivement tous les détails du rêve reparurent, mais alors réels. Le paysan à pantalon noir, à chapeau noir, le mulet attaché à la mangeoire qu'il fallut déplacer pour gravir l'escalier, la chambre du dessus avec ses pastèques, ses oignons et ses maïs au plafond, les trois femmes, le lit très haut, dans la chambre voisine, etc. L'impression fut si forte et si étrange, que M. de Figueroa déclare avoir alors complètement oublié le duel pour lequel il était venu.

S'il y a eu par ci par là quelque particularité qui se puisse expliquer par la paramnésie, il n'en reste pas moins un ensemble imposant de faits qui ont un caractère métapsychique supérieur[1].

Le cas de l'abbé Garnier[2] est tout à fait analogue au cas du chevalier de Figueroa. L'abbé Garnier, étant au séminaire, en 1846, voit tout un paysage inconnu avec détails multiples (des moutons, des hommes à chapeau noir pointu, un poulain, un roquet, des enfants jouant, etc.). Trois ans après, en 1849, voyageant en Italie, il voit exactement le même paysage et les plus petits détails de son rêve sont reproduits. La bonne foi de l'abbé Garnier n'est pas douteuse.

1. J'ai dû résumer ce récit, mais on n'en aura ainsi qu'une idée très imparfaite, si on ne le lit pas dans l'original.

2. Flammarion, *La mort et son mystère*, Paris, 1920, 277.

Mais est-il bien sûr des détails racontés après quatre ans? En effet nous devons regarder comme possible, et même comme probable, quelque paramnésie, c'est-à-dire l'illusion du *déjà vu*. Une prémonition, quand elle n'a pas été racontée ou écrite, *ante eventum*, ne peut jamais être regardée comme probatoire.

D'autres prémonitions citées par Flammarion encourent le même reproche[1].

M. Saurel[2], en 1911, rêve qu'il voit dans un pays inconnu une prairie avec un ruisseau devant un grand bâtiment. Des soldats puisent de l'eau, cantonnent, allumant des feux, et sont revêtus d'un uniforme bleu pâle, avec un casque bizarre. Lui-même se voyait en costume d'officier. M. Saurel à son réveil raconte ce rêve à quelques amis. Or, en 1918, ce rêve se réalisa complètement. Cette prémonition, attestée par le père et la femme de M. Saurel, pour leur avoir été exposée en 1911 est, dans ses multiples détails, qu'il faudra lire dans l'original, d'un très grand intérêt.

Une prémonition très intéressante, mais pour laquelle, à vrai dire, de nouveaux documents seraient peut-être nécessaires, est celle qui se rapporte à un des plus grands événements non seulement de l'histoire contemporaine, mais de toute l'histoire : c'est la prémonition relative à l'assassinat de l'archiduc Ferdinand à Sarajevo, le 28 juin 1914; c'est ce crime qui a déchaîné un crime plus grand encore, la guerre de quatre ans.

M. Joseph de Lanyi, évêque de Grosswarden, rêve au matin du 28 juin (4 heures du matin) qu'il voit sur sa table de travail une lettre bordée de noir, portant les armes de l'archiduc (M. de Lanyi avait été pour la langue hongroise professeur de l'archiduc Ferdinand). Alors M. de Lanyi dans son rêve ouvre la lettre et en tête de cette lettre voit une rue dans laquelle aboutit une ruelle. L'archiduc était assis dans une automobile avec sa femme; en face de lui, un général, et sur le siège, à côté du chauffeur, un officier. Foule autour de la voiture, et dans cette foule sortent deux jeunes garçons qui tirent sur les Altesses impériales. Quand au texte de la lettre, il était le suivant : *Éminence, cher docteur Lanyi, je vous annonce*

1. Princesse Carolath, p. 274 ; Mad. Lebas, p. 283 ; Aimée Roger, p. 284.
2. Flammarion, *loc. cit.*, p. 290.

que je viens d'être avec ma femme à Sarajevo, victime d'un crime politique. Nous nous recommandons à vos prières. Sarajevo, 28 juin 1914, 4 heures du matin. « Alors, dit Mgr DE LANYI, je m'éveillai tout tremblant ; je vis que l'heure était 4 heures et demie ; et *j'écrivis mon rêve*, en reproduisant la forme des lettres qui m'avaient apparu dans la lettre de l'archiduc. A 6 heures, quand mon domestique arriva, il me trouva assis à ma table, tremblant, et disant mon chapelet. Je lui dis aussitôt : « *Appelez ma mère et mon hôte pour que je leur annonce le sombre rêve que j'ai fait.* » Dans la journée m'arriva un télégramme m'annonçant la terrible nouvelle. »

Telle est la lettre que le père ÉDOUARD LANYI, jésuite, professeur à Laufkirchen, reçut de son frère, Mgr LANYI.

A la suite de cette lettre M. GRABINSKI fit une sorte d'enquête qui confirma tous ces faits. Les résultats de cette enquête ont été donnés dans les *Psychische Studien*[1] :

Il s'agit là d'une prémonition où les détails sont extrêmement précis et exacts ; (sauf le cas d'un coup de feu simultané, car en réalité il y eut lancement de bombes à deux reprises).

On peut pourtant se demander pourquoi la publication de cette prémonition extraordinaire n'a été faite qu'en 1918. On peut penser aussi que Mgr DE LANYI savait le voyage de son élève l'archiduc FERDINAND à Sarajevo, et qu'il y avait lieu de craindre quelque attentat.

Tout de même ces réserves ne me paraissent pas suffisantes, étant donné qu'il est absurde de supposer une imposture de la part de Mgr DE LANYI et de son frère, pour se refuser à considérer comme authentique ce bel exemple de prémonition.

La prémonition dont je vais maintenant donner une relation un peu détaillée est peut-être la plus remarquable que possède la science psychique. On peut la diviser en deux parties, une première partie se rapporte à des faits qui se sont réalisés *après* leur prédiction, mais qui n'ont été publiés, ou à nous exposés, qu'*après leur réalisation ;* la seconde partie, plus courte et plus vague, où des choses m'ont été dites (et ont été publiées), avant leur réalisation.

1. 1918, XLIV, p. 324 et 465.

Au mois de novembre 1913, je reçois la visite du Dr Tardieu, ancien interne des hôpitaux, médecin consultant au Mont-Dore, qui avait été un des élèves de mon père, et qui me dit : « J'ai des choses très importantes à vous faire connaître. Le moment me paraît venu, d'après certains indices et des révélations à moi personnelles, de vous en parler. Je crois qu'il est nécessaire de vous les dire dès à présent. » Et alors il m'exposa ce qui suit (j'abrégerai son récit, qui fut détaillé).

« En 1868, je sortais de l'Internat. J'étais jeune docteur et j'avais un excellent ami nommé Sonrel. Sonrel, très brillant mathématicien et physicien, sorti de l'École normale, était élève astronome à l'Observatoire de Paris. Un jour, vers 5 heures du soir, en juillet, alors que nous déambulions tous les deux en causant dans les jardins du Luxembourg, tout d'un coup Sonrel s'arrêta, comme en extase. Il parla, parla, sans rien entendre de ce que je lui disais, sans voir ce qui se passait autour de lui : « *Que c'est étrange !* disait-« il : *je te vois en habit militaire ! Mais oui, tu as un képi, et dans* « *ce képi tu comptes de l'argent, et tu es en chemin de fer ! Où vas-tu* « *donc, à Hirson, à Sedan ? A Sedan ?... O ma pauvre patrie, ma* « *patrie !... Mais me voilà, moi aussi, en costume militaire, officier* « *supérieur. Est-ce possible ? Et je suis frappé à mort... je meurs en* « *trois jours, mais tu es là, tu arrives à temps pour me voir avant* « *que je ne meure, pour veiller sur mes enfants !... Attends encore,* « *attends... Des années se passent. C'est une grande guerre ! Que* « *de sang ! Dieux ! que de sang ! O France ! O ma patrie, te voilà* « *sauvée ! Te voilà sur le Rhin ! O France, tu es toujours la reine* « *du monde ! et tous les peuples t'admirent.* » (Je dis ces paroles de M. Tardieu de mémoire : il les a publiées en avril 1914, dans les *A. S. P.*. Je lui ai demandé de rectifier ce qu'il y a d'inexact, mais la version que je donne ici est conforme à ce qu'il m'a dit en novembre 1913.)

« Or, ajouta M. Tardieu, toute cette étonnante prédiction se réalisa. A la fin d'août 1870, je fus chargé par Nélaton de diriger une ambulance. J'eus un uniforme militaire, et, ayant fait le long des boulevards, à la tête de mon ambulance, une quête pour les blessés, en chemin de fer je comptais dans mon képi l'argent recueilli.

« A ce moment seulement, je me souvins de la prédiction de mon ami, de sorte que, lorsque mes camarades me demandèrent quelle était notre destination, je leur dis : « *Je le sais, nous allons à* « *Hirson et à Sedan* ».

« En septembre 1870, Sonrel fut nommé commandant du génie. Mais, dès les premiers jours du siège, il fut pris de variole hémorragique. J'arrivai juste à temps pour son dernier soupir. Il m'attendait, ne cessait de répéter mon nom, en disant : « Tardieu *va venir,* « *je le vois qui vient.* »

« En 1869, il s'était marié, avait eu un enfant, et sa femme en septembre 1870 était enceinte. »

M. Tardieu ajouta encore : « les prédictions personnelles que m'a faites Sonrel sont sur le point de se réaliser, et je présume que la seconde partie de sa prédiction ne se réalisera pas moins que la première. Voilà pourquoi je viens vous en avertir ».

Sur mes instances réitérées, non sans quelque peine, il se décida à écrire ce qu'il m'avait raconté de vive voix, et toutes ces prémonitions ont été publiées dans les *A. S. P.*, en juin 1914.

L'étude critique de cette remarquable prédiction, devenue déjà célèbre, doit se faire en deux segments.

D'abord, pour la première partie (les événements de 1870), nous n'avons à l'appui que l'affirmation de M. Tardieu. Mais sa loyauté, sa sincérité, ne sont pas plus contestables que la mienne, ou celle de sir Oliver Lodge, ou celle de William James. Que, par suite des déformations du souvenir, certains détails soient inexactement rapportés, je l'admets volontiers. Mais les faits essentiels, la prédiction de la guerre de 1870, la mort rapide de Sonrel, voilà certainement ce qui a été dit au jardin du Luxembourg en juillet 1868. Même il y a eu, *en toute certitude*, beaucoup plus. A diverses reprises M. Tardieu en a fait le récit toujours de la même manière. Par conséquent, il s'agit là d'une prémonition authentique, extraordinairement riche en détails, et presque unique dans la science, par cette richesse de détails qui n'ont certainement pas pris naissance dans l'imagination très pondérée, très scientifique, du Dr Tardieu.

La critique de la seconde partie de la prédiction, pour 1914-1918, est de toute autre nature. Il y a beaucoup moins de détails assurément : ou, pour mieux dire, il n'y en a pas (*la guerre, le sang, le*

Rhin, la victoire) : mais la prémonition a été écrite et imprimée *ante eventum*, de sorte que son authenticité ne contient pas la plus petite parcelle d'incertitude.

Assurément en novembre 1913 l'état politique de l'Europe n'était pas très rassurant. Pourtant en novembre 1913 la situation générale était peut-être moins tendue qu'en 1910. En tout cas ce qui a déterminé M. Tardieu à venir me trouver, ce n'est pas du tout la situation générale trouble de l'Europe, mais le successif déroulement des prophéties particulières que lui avait faites Sonrel (prophéties dont d'ailleurs il ne m'a été donné qu'un très vague et imparfait résumé). Cela dit, il est certain que les mots de prédiction sont bien caractéristiques. « *Que de sang répandu ! quels massacres !... mais voilà la France jusqu'au Rhin. O France, tu es toujours la reine du monde, et tous les peuples t'admirent !* »

Une prémonition, imprimée *ante eventum*, a été donnée au journal *la Vie nouvelle* (Beauvais) (nos 324, 325), ayant paru en février et mars 1914. L'abbé J. A. Petit a communiqué au journal *la Vie nouvelle*, ces documents, émanant d'une simple paysanne, qui, pendant sa transe, parle comme si elle était Jeanne d'Arc, *guide de la France*.

Il y a maints détails qui sont peu topiques, découlant normalement de la seule supposition d'une guerre prochaine (à laquelle on pensait en février 1914). Je ne signale que ce qui est intéressant.

« Dans un avenir très prochain, la France va être envahie par une masse d'ennemis du côté du N.-O. (par rapport à Domrémy). Leur entrée sera triomphante à cause de leur nombre et de l'ignorance où l'on est encore en France de leur dessein. Au moment où cette invasion aura lieu, nos corps d'armée seront loin de s'y attendre. Ce sera par la frontière N.-O. donnant sur deux départements que se fera l'invasion. La masse envahissante sera tellement grande qu'elle atteindra plusieurs villes appartenant à un autre département. Il faudra céder. Le Nord et l'Est auront eu beaucoup à souffrir. L'ennemi descendra en ligne droite parallèlement à la frontière. »

Ici se place le récit imaginé d'une bataille sanglante (ou d'une série de batailles) autour d'une place forte (Verdun ??) (l'ennemi trouvera la place trois fois plus forte qu'il ne s'y attendait).

« Mais la France n'est pas seule. La violation *d'un territoire neutre a mécontenté d'autres puissances qui s'unissent aux Français ; car il est clair que cette violation a été faite dans le but d'en prendre possession, pour avoir un passage direct sur la frontière française.* »

Je souligne les phrases qui sont les plus caractéristiques de cette confuse, mais curieuse prémonition.

« La voix des puissances alliées se fera entendre, mais l'ennemi n'en tiendra aucun compte... persistance de l'ennemi à agir en territoire neutre comme en pays conquis. La lutte va désormais se continuer chez ce petit peuple, et elle sera sanglante. »

Enfin, après maintes péripéties obscurément décrites.

« L'ennemi fléchit malgré les objurgations des chefs. Ce n'est plus le découragement, mais la consternation, l'anéantissement. On ne se défend plus ; on se laisse tuer ; c'est la fin. »

« Les Français et leurs alliés se réunissent pour poser les bases d'un traité de paix équitable, en vue d'unir ensemble toutes les nations dans un même sentiment de justice et de fraternité. »

Est-ce la Ligue des Nations ?

Telle est, abrégée, résumée (et par conséquent un peu mutilée), cette intéressante prémonition. Il n'y a pas assez de détails pour qu'elle puisse entraîner la ferme conviction que la sagacité et le hasard n'en ont pas apporté tous les termes. Cependant, à certains égards, il y a assez de précisions et de prévisions pour qu'elle donne grandement à réfléchir[1]. Elle paraît cependant assez faible, en comparaison de la prédiction Sonrel.

Lady Esther Stanhope eut des communications prophétiques d'un certain gentilhomme français, nommé Lusteneau, qui avait annoncé qu'il y aurait à Alep une catastrophe sismique et qu'Alep et Antioche seraient détruites par un tremblement de terre. En 1822, comme M. Wolff était à Alep à un dîner auquel assistaient M. Barker, M. de Lesseps, M. Maseyk, consul du Danemark, on plaisanta pendant le dîner sur une lettre écrite par Lady Stanhope à M. Barker, lettre où Lady Stanhope lui recommandait de ne pas aller à Alep dont la destruction était prochaine. Mais on ne fit qu'en rire. Quelques jours après un tremblement de terre épouvan-

1. D'ailleurs, pour en juger sainement, il faudra avoir recours à l'original.

table, qui fit 60.000 morts, détruisit Alep et Antioche. M. Barker n'échappa que par miracle[1].

Les prémonitions de tremblements de terre sont assez fréquentes, mais elles sont en général trop vagues pour mériter d'être retenues[2].

Le Dr Santi raconte qu'une dame de l'aristocratie romaine, le 2 décembre 1909, annonça qu'elle avait vu, en songe, la ville de Messine détruite par un tremblement de terre avec invasion de la mer, et que ce cataclysme aurait lieu le 8, le 18 ou le 28 de ce même mois. Elle écrivit à cet effet au roi d'Italie une lettre, que M. Santi a vue et gardée. Messine a été détruite par un tremblement de terre le 28 décembre[3].

A Nice, dans la nuit du 5 au 6 mars 1921, Mad. F... rêve « qu'elle est transportée dans une région très lointaine, aride, déserte, inconnue, où elle ne retrouve rien d'habituel. Dans son rêve, son père (décédé) lui dit qu'elle est au Brésil. Pendant qu'étonnée elle regarde ces paysages nouveaux, elle voit des gens fuir épouvantés ; car des *trombes de terre* tombaient de tous côtés, à sa grande frayeur ». Elle raconte ce rêve à son mari, et en parle aussi à son frère.

Or, le matin du 6 mars, les journaux de Nice et de Paris annonçaient — pour la première fois — qu'un tremblement de terre effroyable en Chine avait causé la mort de près de 250.000 personnes. Il a été impossible à Mad. F... d'avoir quelque nouvelle de cet événement le 5 mars. On avait la veille parlé du Brésil, mais nullement de tremblement de terre.

Est-ce coïncidence ? Est-ce cryptesthésie ? Il est à noter : 1° que *jamais* Mad. F... n'a eu de rêves de trombes de terre ; 2° que le tremblement de terre chinois est un des plus *graves* qu'on ait enregistrés depuis longtemps.

Les prémonitions qui suivent portent sur des événements minuscules, mais ce qui est intéressant, c'est la précision des détails.

M. Mittelmayer (cas XXVI de B...), instituteur à Dingolfing (Bavière), rêve qu'un paysan, revenant de la première messe, vient

1. Bozzano, 334, d'après William Howitt, *History of the supernatural*, II, 26.

2. Voy. aussi ce qui a été dit dans *A. S. P.* à propos du tremblement de terre de la Martinique.

3. Bozzano, *loc. cit.*, 335.

le trouver pour lui dire que M. F..., veut l'emmener à Fosthart pour y trouver une petite société d'ecclésiastiques et d'instituteurs, et que là, à l'auberge, il remarque un monsieur qui laisse sortir de sa poche le *Münchener Post*. M. Mittelmayer raconte le rêve à sa femme. Le lendemain le rêve se réalise dans tous ses détails. Un paysan arrive après la première messe pour lui annoncer que M. F... allait venir. Dès que M. F... arrive, M. Mittelmayer lui raconte son rêve, sans qu'aucune explication satisfaisante en puisse être donnée. A Fosthart, il y avait un monsieur qui lisait le *Münchener Post*.

M. S. H... (cas CXIV de B...), étant éveillé, voit près de sa table, le dos tourné à la porte, un monsieur grisonnant, en manche de chemise, qu'il connaissait, mais qu'il ne reconnaît pas. Il raconte le fait à sa femme et à ses trois employés. Puis il va à son bureau. Alors à distance il voit quelqu'un dans la rue, et il dit à ses employés : voici mon homme qui vient. Ce monsieur, étant entré, trouve que la chaleur est trop forte; il enlève son veston et apparaît en manche de chemise, tel que M. K... l'avait vu dans son rêve.

Mad. A..., atteinte d'une forte fièvre, voit dans un demi-délire une figure de femme penchée sur elle. Elle n'en aperçoit que le buste avec le prénom de Marie, prénom suivi d'un nom qu'elle ne peut pas lire, mais qui se termine par *et*. Deux jours après elle cherche à louer une maison de campagne, et, dans le petit village de Crosmes *qu'elle ne connaissait pas*, elle trouve, dans la petite maison qu'elle va habiter, une autre locataire, *qu'elle reconnaît* : « Je suis sûre, dit-elle que vous vous appelez Marie ». Elle s'appelait Marie Galichet (cas CXVII de B...).

Mad. Z..., fait un rêve très vivace. Elle se voit avec sa sœur au parc de Richmond, et là, sur une chaise, trouve une épingle médaillon qu'elle donne à sa femme de chambre. Elle raconte le rêve, et, sans doute cela lui donne l'idée d'aller à Richmond. En se dirigeant vers un siège, elle trouva une grosse épingle médaillon qui y était posée, et qu'elle donna à sa femme de chambre.

Ce cas est assez intéressant. Il y a une bien invraisemblable prémonition, qui est la trouvaille de l'épingle. Le reste semble avoir été voulu et décidé après le rêve, à cause du rêve. Point

n'est besoin pour que la prémonition soit intéressante qu'il s'agisse d'un événement grandiose. Les petits incidents sont souvent les plus curieux, par leur invraisemblance et la multitude de leurs détails.

Mad. Albert Richet, ma belle-fille, me fait le récit suivant : « Le dimanche 28 décembre 1919, à 17 heures environ, j'étais dans le Métropolitain Nord-Sud, j'allais de la station *Pasteur* à la station *Pigalle*. Le compartiment était rempli de monde : j'étais dans mon état tout à fait normal. A la station *Solférino*, le train était déjà presque complètement arrêté, quand soudain j'entends, venant d'un compartiment voisin (arrière), des cris déchirants d'une femme et d'un enfant, en même temps que l'impression d'un brouhaha général, comme si l'on accourait de tous côtés pour leur porter secours. Je me lève pour essayer de voir sur le quai la cause de ce tumulte ; mais je ne vois rien d'anormal. Alors, me levant, je m'adresse à une dame (que je ne connaissais pas) qui était ma voisine dans le compartiment, et je lui dis : « *Est-ce que vous n'entendez pas ?* » Elle me regarde étonnée, sans me répondre, et ne paraît pas me comprendre ; je reprends : « *Est-ce que vous n'entendez pas ?* » Elle me répond : « *Mais non, je n'entends rien.* » Je me rends compte alors que les cris, le brouhaha, le tumulte, étaient seulement dans mon imagination. Il me paraît cependant, sans que je puisse l'affirmer, que le train mettait plus de temps que d'habitude à se remettre en marche.

« Une minute et demie après nous arrivons à la station suivante : *Chambre des Députés*. Le train s'arrête, et alors à peine est-il arrêté que j'entends exactement, venant du compartiment d'arrière, les mêmes cris déchirants de femme et d'enfant, et le même brouhaha sur le quai, et le remous de la foule. On dit autour de moi que c'est une femme dont l'enfant a failli être étouffé par la foule. Mais, à cause de l'affluence des voyageurs dans le compartiment, lesquels se lèvent et essayent de regarder, il m'est impossible de m'approcher de la portière assez pour voir ce qui s'est passé Cette fois le train s'est arrêté plus longtemps. Je demeurai stupéfaite.

« Ce qui est assez singulier, c'est que cette dame inconnue m'a

dit ces seuls mots sans commentaire : « *C'est une prémonition !* » Elle est descendue à la station suivante (*Concorde*).

« C'est la première fois qu'un tel phénomène m'est arrivé. En outre, quoique je voyage souvent dans le Métropolitain, c'est la première fois qu'il y a eu en ma présence un accident semblable. J'en ai été profondément émue, et tous les détails en sont parfaitement gravés dans mon esprit. »

Ce cas est extrêmement net. Il ne peut pas s'agir d'une paramnésie, puisque l'hallucination auditive a été racontée *avant* la réalisation (*ante eventum*). D'autre part, il est difficile de voir là une simple coïncidence. Enfin l'hallucination a été nettement et incontestablement subjective.

Voici deux faits du même genre, mais qui sont bien peu probants[1]. Un instituteur, M. Savelli (à Costa en Corse), rentrant chez lui, passe, avec un ami, près d'une maison d'où semblaient partir des cris et des lamentations. Puis tout cesse. M. Savelli et son ami se rendent compte qu'il n'y a rien. Le lendemain, passant par le même endroit, ils entendent les mêmes gémissements. *Cette fois les cris étaient réels*. Un enfant avait été pris du croup et venait de mourir.

Un autre fait a été raconté par M. Napoléoni, maréchal des logis en retraite. En passant devant deux maisons isolées avec un ami, il entend, vers minuit, des coups sourds, comme si on frappait du bois avec un marteau. Deux jours après, au même endroit, comme ils repassaient encore, ils entendent les mêmes bruits, réels cette fois. Le menuisier du village faisait le cercueil d'un berger mort la veille.

M. Bowring (cas CXX de B...) rêve qu'il voit son canari favori mort sur sa baignoire, les ailes ouvertes ; il en parle à sa femme qui tout de suite va regarder dans la cage. Tout est en ordre ; mais, le lendemain matin, le canari fut trouvé mort, sur sa baignoire, les ailes ouvertes. Quelques oiseaux précédemment avaient été trouvés morts, mais toujours avec les ailes fermées.

Mad. Johnson (cas CXXI de B...) qui prend soin de noter les divers incidents de ses rêves et de ses visions — et il est très désirable que toutes les personnes sensitives fassent de même — se voit sortant d'une boutique vide, en une contrée étrangère : devant elle un

1. Flammarion, *loc. cit.*, p. 114.

énorme béret rouge de bouffon; toutes choses singulières. Quelque temps après, elle part inopinément en voyage, va à la Riviera, entre chez un fleuriste dont la boutique est vide, et reconnaît sa vision. Soudain apparaît — on était en carnaval — un monsieur qui grotesquement s'incline devant elle avec forces révérences. Il avait sur la tête l'énorme béret rouge de bouffon qu'elle avait vu en rêve.

Le cas suivant, communiqué par M. Tweedale, astronome, est très remarquable. Un matin à 4 heures, M. Tweedale rêve qu'il voit à l'est, avant le lever du soleil, une comète. L'impression est si vive qu'il va à son observatoire immédiatement, et il aperçoit tout de suite une comète, invisible à l'œil nu, qu'il voit avec son télescope. Il va alors au télégraphe, avant que le bureau télégraphique ne soit ouvert, pour faire connaître sa découverte. Quelques instants plus tard, il reçoit par son courrier la nouvelle que la comète venait d'être découverte par Barnard et par Hartwig[1].

Y a-t-il là prémonition ou cryptesthésie ?

Le cas suivant, très remarquable, m'a été communiqué par un de mes collègues, M. Z... agrégé de la Faculté.

Un soir de juillet, il va voir un de ses amis. L'ami était absent ; il y avait sa sœur, Mad. E... Mon collègue devait partir le surlendemain en vacances, et il a soudain l'idée de proposer à Mad. E..., qui n'a jamais vu passer d'examen, de venir à la Faculté de Médecine, pour assister à une soutenance de thèse. Puis, comme le professeur Z... était seul à Paris, il dit à Mad. E... « *Je vais vous emmener ce soir au Cinéma.* » Mais il se trouva que le Cinéma était fermé. Alors ils errèrent au hasard, et entrèrent au théâtre du Grand Guignol, juste au moment où la toile se levait. Tout de suite Mad. E..., très émue, prit avec force la main du docteur Z..., et lui dit : « *C'est mon rêve !* ». Elle avait rêvé qu'un homme couvert d'un affreux masque, la casquette rabattue sur la figure, la poursuivait hostilement, une bouteille brisée à la main. Or la pièce (*Le masque*) représentait un homme dont le visage avait été détruit par un

1. *J. S. P. R.*, novembre 1906, 328, d'après *English mecan. science*, 1er septembre 1906.

accident. Le malheureux, étant devenu horrible et repoussant, portait un masque, avec une casquette rabattue sur les yeux. C'était exactement le rêve de Mad. E...

Dans l'entr'acte, un peu pour rassurer Mad. E.. encore toute tremblante, le Dr Z... lui demande si elle n'a pas fait d'autre rêve. « *Oui*, lui dit-elle, *je vous ai vu, venant à moi, dans un palais, avec des statues tout autour.* » — « *Bon*, dit le Dr Z..., *c'est sans doute que vous avez l'autre jour chanté une chanson de Mignon, où il y a des hommes de marbre.* »

Le lendemain, dans la salle des Pas Perdus de la Faculté, Z..., allant au-devant de Mad. E... la voit encore extrêmement troublée ! « *Voilà mon rêve*, dit-elle, *j'avais vu tout cela, les statues, la grille, et vous arriviez à moi, comme je vous vois venir en ce moment.* »

Nous n'avons pas introduit dans notre classification un élément intéressant, c'est l'utilité des prémonitions, celles qu'on pourrait appeler *tutélaires*. Bozzano a écrit un chapitre spécial sur les *Prémonitions qui sauvent*. Elles sont relativement rares ; et d'ailleurs, pour être juste, il faudrait aussi parler des prémonitions qui ne sauvent pas, et qui sont beaucoup plus nombreuses.

Dans quelques cas, pourtant, l'avertissement prémonitoire a été assez formel pour qu'on soit presque autorisé à cette conclusion étrange qu'il y a eu une volonté protectrice, extrinsèque, nettement exprimée. Mais ce n'est intéressant que lorsqu'il n'y a pas quelque notion inconsciente ayant pu apporter sur les événements à venir une vague présomption. Il faut, pour donner à ces prémonitions tutélaires le caractère d'une vraie prémonition, que le danger soit tout à fait imprévoyable.

Voici quelques cas de ces prémonitions tutélaires.

M. Wiltshire[1] un matin, de très bonne heure, est réveillé par une voix qui l'appelle très haut, et à plusieurs reprises. Son fils n'entend rien. La voix, qu'il ne reconnaît pas, avait un accent d'agitation ; et l'impression lui était restée que quelque chose de malheureux se préparait, et qu'on aurait un besoin urgent

1. Bozzano, p. 381.

de lui. Comme il était éleveur de bétail, il sort pour aller inspecter ses étables. Il n'y avait personne dans le village qu'une jeune servante qui marchait avec grande agitation. M. Wiltshire la perdit de vue ; car elle marchait très vite, mais bientôt il entendit des cris. C'était la malheureuse qui s'était jetée volontairement dans un puits très profond. M. Wiltshire arrive juste à temps pour la sauver. Dans ce cas le fait qu'une voix a été entendue est trop net pour qu'on puisse supposer une simple coïncidence.

Le cas suivant, communiqué par C. de Vesme à Flammarion [1], est remarquable à maints égards ; car il s'agit d'une prémonition publiquement exposée, longtemps à l'avance, à diverses personnes. Un certain Vincent Sassaroli, nommé directeur d'une troupe de musiciens à Sartano, annonce que le local où les musiciens doivent jouer va s'écrouler. C'était la maison du chanoine Bacherini. Sassaroli insiste pour qu'un architecte habile examine la maison avec soin. On ne trouve rien d'anormal, et alors on plaisante la folie et la timidité de Sassaroli. Au jour fixé, Sassaroli répéte sa prédiction, en annonçant que la maison va s'écrouler. On sort en riant, et en se moquant du visionnaire. Mais à peine était-on dans la rue que la maison s'écroula de fond en comble. Il y eut un rapport sur cet événement mémorable, certifié par tous les habitants de la maison.

Mad. X... [2] voit en un rêve très net qu'elle est en voiture à Piccadilly, près de Downstreet, et que son cocher, renversé du siège, tombe par terre, avec son chapeau haut de forme écrasé sur le sol. La journée qui suivit, elle alla en voiture, à Piccadilly, au coin de Downstreet, et bientôt s'aperçut que son cocher était renversé en arrière, à demi évanoui. Elle fit arrêter la voiture, et aussitôt le cocher tomba, de sorte que son rêve fut à demi réalisé. A demi seulement, car le chapeau haut de forme ne fut pas écrasé. L'accident fut évité, écrit lady Z..., par la prompte action à laquelle me poussa le souvenir subit du songe.

1. *Loc. cit.*, p. 338.
2. Bozzano, p. 387.

§ 4. — CONCLUSION

Une conclusion se dégage de tous ces faits, tantôt graves, tantôt minuscules ; une conclusion que des critiques de détail ne peuvent pas entamer, c'est que la prémonition *est un fait démontré*. Fait étrange, paradoxal, d'apparence absurde, mais enfin qu'on est forcé d'admettre.

Ainsi, dans certaines conditions mal déterminées encore, certains individus, et le plus souvent (quoique non exclusivement) des individus hypnotisables ou des médiums, peuvent annoncer des faits à venir et donner pour ces faits *qui n'existent pas encore*, et qui *sont imprévoyables*, des détails précis, et tellement précis, que nulle sagacité, nulle coïncidence, nul hasard, ne pourraient expliquer cette prédiction.

Il faut donc de toute nécessité supposer que la faculté de connaissance spéciale, mystérieuse, inconnue dans sa nature et ses modalités, que nous avons appelée la *cryptesthésie*, ne se manifeste pas seulement pour les choses passées ou actuelles, mais aussi pour les choses futures.

Après tout la connaissance métapsychique du présent est tellement extraordinaire, que la connaissance de l'avenir ne l'est pas énormément davantage. A... sait que B... à cette même heure, s'est noyé à mille kilomètres de là. Comment A... peut-il le savoir ? Nous l'ignorons totalement. A... annonce que B... se noyera demain. C'est un mystère un peu plus grand, mais voilà tout. Dans le domaine de la lucidité métapsychique, l'étrangeté est si profonde, et l'obscurité si intense, qu'un peu plus ou un peu moins d'obscurité et d'étrangeté ne doivent pas nous effarer.

Allons-nous en conclure que le temps n'est qu'une forme défectueuse de notre constitution mentale ? que dès maintenant tout l'avenir est fixé, irrévocablement ? que le libre arbitre n'est qu'une illusion et qu'il n'y a plus de responsabilité morale ? On pourrait instituer là-dessus une discussion abondante. Mais je ne veux nullement entrer ici dans des considérations qui seraient plutôt de la métaphysique que de la métapsychique.

Je ne me laisserai pas entraîner dans les spéculations vaines. Je

resterai dans l'étroit domaine des faits. Or il existe des faits avérés, indiscutables, de prémonition. L'explication viendra (ou ne viendra pas) plus tard. Les faits n'en sont pas moins là, authentiques, irrécusables. *Il y a des prémonitions.*

Sont-elles dues à la force seule de l'intelligence humaine, ou à d'autres forces intelligentes agissant sur notre intelligence même? Il est impossible actuellement d'en décider. Contentons-nous d'abord de rapporter exactement les faits.

Et ce serait une témérité inexcusable que de dire, ainsi que nous le disons hardiment : *il y a des prémonitions,* s'il n'en avait pas été donné — comme nous croyons l'avoir fait — des preuves formelles et abondantes.

LIVRE III

MÉTAPSYCHIQUE OBJECTIVE

CHAPITRE PREMIER

MÉTAPSYCHIQUE OBJECTIVE EN GÉNÉRAL

L'étude des hallucinations collectives a fait la transition entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif.

En effet, lorsque deux personnes voient un fantôme, et le décrivent d'une manière identique, il est difficile de supposer qu'elles ont été simultanément et identiquement hallucinées.

Aussi bien, nous voici déjà, par le fait que des monitions complètement et simultanément collectives existent, amenés à présumer qu'il y a des matérialisations ; car on ne comprend guère, s'il n'y a pas d'image extérieure, qu'il y ait hallucination simultanée et identique de plusieurs personnes. Mais les exemples ne sont ni assez nombreux ni assez méthodiquement enregistrés pour que la démonstration soit rigoureuse. Or la méthode expérimentale va suppléer à cette insuffisance de la méthode par observation. De multiples expérimentations, extrêmement précises, que nous exposerons plus loin, apporteront la preuve décisive de la matérialisation.

La métapsychique objective peut être divisée ainsi :

A. Télékinésies, c'est-à-dire mouvements d'objets, à distance, sans contact. Bruits et coups frappés, sans qu'il y ait de formes vivantes matérialisées.

B. Ectoplasmies, c'est-à-dire matérialisations de formes vivantes, d'objets, de figures, de personnages.

C. Maisons hantées.

Les phénomènes matériels objectifs sont beaucoup plus rares que

les phénomènes subjectifs. Il n'est qu'un très petit nombre de médiums capables de les produire. Encore, même chez ces médiums à effets physiques, le plus souvent les phénomènes se bornent-ils à des coups et à des raps, sans qu'on puisse observer des mouvements d'objet sans contact, et moins encore des matérialisations.

Les médiums à effets physiques, étant des êtres exceptionnels, en général deviennent des professionnels, comme les sœurs Fox, les Davenport, Home, Eglinton, Mad. d'Espérance, Eusapia, Marthe Béraud. Quelques-uns, par exception, comme Stainton Moses, Linda Gazzera, Stanislawa Tomczyk, Miss Goligher ont pu développer leurs facultés dans des cercles limités sans qu'on ait rétribué leur médiumnité.

Mais, qu'il s'agisse des uns ou des autres, dans tous les cas, les mêmes précautions doivent être prises contre la fraude. Si j'avais par moi-même quelque pouvoir médianimique, j'exigerais que toutes les précautions fussent prises contre une fraude possible, commise ou à commettre par moi. Car il est à peu près certain que les médiums, en état de trance, surtout si la trance est profonde, perdent tout contrôle sur leurs mouvements, et deviennent alors, malgré toute leur bonne foi normale, capables des pires collusions.

Toute expérience exige le plus constant et le plus sévère contrôle, *quel que soit le médium*. C'est à ce prix seulement qu'une expérimentation est valable.

Cette sévérité extrême a une contre-partie. Parce qu'un médium a fait une expérience qui a des apparences frauduleuses, ce n'est pas une raison absolue pour le discréditer irrémédiablement. Mettez-vous dans des conditions telles que toute fraude sera impossible, même si le médium est suspect. Quand Mad. Roberts entre dans une cage dont je possède seul la clé, si je suis sûr, matériellement sûr, de la solidité de ma cage, et si j'ai disposé l'expérience de telle sorte que personne n'en possède la clé, une fois que j'aurai bel et bien constaté que Mad. Roberts est dans la cage, et que personne ne peut entrer dans la pièce où je me trouve avec elle, toutes les machinations possibles seront sans effet. Mais, si je n'ai pas pris ces précautions, si quarante personnes sont dans la salle, si la cage (que je n'ai pas fait construire par mon mécanicien), vérifiée superficiellement par moi, est placée loin de moi sur une estrade, il me sera

impossible de conclure; et ma méfiance sera terriblement accrue par le fait qu'il s'agit d'une représentation publique payante. En voilà largement assez pour me donner la certitude que Mad. Roberts opère par un truc plus ou moins habilement machiné, même si je n'ai pas été assez habile pour découvrir ce truc.

Les faits nombreux que nous allons citer sont ceux pour lesquels toute machination a été impossible.

CHAPITRE II

MOUVEMENTS D'OBJETS (TÉLÉKINÉSIES)

Les mouvements d'objets sans contact constituent le chapitre, sinon le plus important et le plus extraordinaire, au moins le plus communément observé de toute la métapsychique objective. C'est en effet par les mouvements d'une table, ou ceux d'une manette se déplaçant sur un alphabet, que le plus souvent se manifestent les actions extérieures d'origine supposée métapsychique.

A. — *Mouvements de tables.*

Déjà du temps de Tertullien, il avait été observé qu'une table sur laquelle on mettait (ou ne mettait pas) les mains, paraissait donner des réponses intelligentes.

L'essentiel est de savoir jusqu'à quel point ces mouvements de la table sont dus aux contractions musculaires, inconscientes ou non, de la personne qui a mis les mains sur la table.

Le problème paraît très simple. En réalité il est d'une difficulté extrême.

Assurément, dans la plupart des cas, il n'y a aucun doute qu'il s'agit de mouvements musculaires inconscients.

De même qu'un sujet, hypnotisé ou non, en état de trance ou en état de veille, couvre avec un crayon ou une plume de grandes pages d'écriture (écriture automatique) dont il ne connaît pas le sens, et qui cependant ont un sens, de même il peut, quand il a les mains apposées sur une table, faire tenir à cette table, par des mouvements qui correspondent à telle ou telle lettre de l'alphabet, des conversations suivies, méthodiques, qui semblent provenir d'une personnalité étrangère : car presque toujours l'écri-

ture automatique ou les réponses de la table prétendent qu'elles expriment la pensée d'une personnalité autre que celle du sujet.

Cependant il est hors de doute que dans la plupart des cas, sinon dans tous, ces mouvements s'expliquent simplement par les actions musculaires inconscientes du sujet. On voit ses muscles se contracter, et comme, sur une table en équilibre instable, la moindre pression détermine un mouvement, on ne peut raisonnablement supposer autre chose qu'un mouvement inconscient, aussi bien pour les balancements de la table que pour l'écriture automatique.

Ce qui trouble et parfois fait hésiter dans cette conclusion nécessaire, c'est que les réponses de la table sont vraiment *vivantes ;* les émotions de l'inconscient se traduisent fidèlement par la forme des mouvements de l'objet inerte. Cette table inanimée semble avoir une âme. Tantôt elle hésite, tantôt elle s'irrite, tantôt elle affirme avec énergie, tantôt elle se balance avec solennité. On ne peut pas imaginer, quand on n'a pas assisté à ces séances, jusqu'à quel point, par la fréquence ou la force, par la lenteur ou l'hésitation, par la vigueur ou la douceur des mouvements, des sentiments divers peuvent être exprimés. C'est un véritable langage, parfois éloquent, toujours intéressant, qui, pour peu qu'on ait quelque naïveté, fait conclure qu'une intelligence étrangère meut cette table.

Mais ce serait une conclusion folle. Les émotions qu'on est tenté d'attribuer à la table sont les émotions qui agitent l'inconscience du médium. Les mouvements de la table sont les mouvements que les muscles du médium imposent à la table. Il n'y a là rien de métapsychique. C'est un phénomène de psycho-physiologie normale qui peut se résumer ainsi, aussi bien pour l'écriture automatique que pour les mouvements de la table ou de la planchette.

Il y a des mouvements inconscients, parfois très énergiques, qui peuvent s'organiser méthodiquement et s'attribuer à une personnalité spéciale, laquelle paraît différente de la personnalité du médium.

De fait le problème est loin d'être aussi élémentaire. Et on ferait une grave erreur si l'on croyait avoir tout expliqué par les contractions musculaires inconscientes. En effet les grands mouvements de la table, quand la table est très lourde, par exemple, et que les contractions musculaires sont presque imper-

ceptibles, peuvent difficilement s'expliquer par des mouvements inconscients, de sorte que, dans quelques cas, il est presque impossible d'affirmer que les déplacements de la table sont dus uniquement à des contractions musculaires. Maintes et maintes fois, j'ai vu des tables pesantes se déplacer intensivement et rapidement, alors que le médium les touchait à peine. Elles viraient, voltaient, allaient d'un bout à l'autre de la pièce avec une telle agilité qu'on avait peine à les suivre, et pourtant le médium ne posait que très légèrement un doigt au centre de la table.

Entre autres expériences de ce genre, je citerai celle-ci, qui a été caractéristique. J'avais fait construire, pour les expériences que je voulais faire dans l'île Ribaud avec Eusapia Paladino, une table carrée de 1 mètre de hauteur et de 1 mètre de côté. En outre les pieds de la table étaient pointus, pour qu'il fût difficile de soulever cette table par les pieds. Il se trouva que, lorsque Ochorowicz et moi nous vîmes cette table que le menuisier venait apporter, nous la jugeâmes beaucoup trop lourde (20 kilos). Pourtant nous essayâmes le soir même l'expérience. Or à peine Eusapia eut-elle touché du bout des doigts cette lourde table qu'il y eut des soulèvements énormes, des balancements considérables, et que, même sans que les pieds de cette table fussent touchés, elle se souleva de quatre pieds complètement[1].

Pourtant je ne ferai pas état de ces troublantes expériences dans lesquelles il y a un contact même très léger ; car il est trop difficile de séparer ce qui est dû à la mécanique normale musculaire, et ce qui est dû à la force métapsychique. Fidèle au grand principe qui doit nous guider dans cette étude, dès qu'il est possible d'expliquer normalement un phénomène, c'est l'explication normale que j'adopterai, pour peu qu'elle ne soit pas *radicalement impossible*. Donc, au risque d'exagérer mon scepticisme, je dirai que, toutes les fois que les mains des assistants et du médium touchent la table, même très légèrement, il faut supposer que les mouvements sont exclusivement des mouvements musculaires inconscients.

Et cependant il est probable que dans nombre de cas les mou-

1. Pour expliquer par la mécanique naturelle ce phénomène, toutes les hypothèses sont absurdes. Il n'y avait ni crochets, ni cordes. C'était en demi-lumière, et nous tenions les mains et la tête d'Eusapia.

vements sont dus pour une bonne part à des forces métapsychiques. Toutefois la distinction est trop difficile à faire pour qu'on puisse en déduire quelque conclusion définitive. Dès qu'il y a contact des mains avec la table, il faut résolument rejeter l'hypothèse d'une force autre que la force musculaire du médium.

Mais quand les mains ne touchent pas du tout la table, on peut établir qu'il y a des *mouvements sans contact*, des télékinésies.

D'abord ce ne sont pas seulement les tables qui se déplacent, mais les objets les plus divers, qui peuvent être alors transportés d'un point à un autre. J'en citerai plus loin de nombreux exemples, mais auparavant je voudrais indiquer brièvement les conditions nécessaires pour que l'expérimentation soit valable.

En effet le plus souvent, ou, pour mieux dire, presque toujours, il n'y a mouvement sans contact que dans l'obscurité. Aussi les précautions doivent-elles redoubler contre la possibilité d'une fraude.

La fraude est d'autant plus à redouter que ces mouvements d'objet sans contact sont rares, *produits presque uniquement par des médiums professionnels*. Les faits subjectifs sont bien souvent observés par des personnes ne faisant pas métier de médiums, et par conséquent il est vraisemblable qu'elles ne fraudent pas. Mais, dès qu'un médium est assez puissant pour obtenir des mouvements d'objets sans contact, il est tout naturellement tenté de faire profession de médium, et, dans ce métier, la tentation de frauder est presque irrésistible. D'autant plus que très souvent le médium, quand il est en état de trance, ne distingue pas très bien ce qui est mouvement musculaire de ses mains et de ses bras, et ce qui est phénomène métapsychique. L'état mental des médiums n'est pas du tout l'état normal ; dans le cours d'une expérience, ils perdent une partie de leur responsabilité, et alors ils n'ont qu'une bonne foi atténuée, même lorsque, à l'état de veille, ils sont, comme l'était l'excellente Eusapia Paladino, d'indiscutable bonne foi.

Donc, dans l'obscurité complète, entouré de personnes crédules et souvent ignorantes, ne sachant pas distinguer où sont vraiment ses membres, et ce que peuvent faire ses muscles, le médium est tenté *de tricher*, c'est-à-dire de mouvoir des objets avec sa main, tout en prétendant, avec sincérité peut-être, qu'il ne les a pas touchés.

Par conséquent, on doit s'assurer, en absolue certitude, que les mains (et la tête et les pieds) du médium ont été solidement maintenues de manière à empêcher tout mouvement parasite. Il faut une vigilance qui ne se lasse pas, et une longue pratique pour acquérir cette certitude, car les médiums ont tendance à faire de continuels mouvements. Leurs mains ne sont jamais en repos. Eusapia — le médium-type pour les mouvements d'objets — n'avait jamais un instant de tranquillité, et il était nécessaire de veiller à ce que ses mains ne fussent jamais libres ; car, dès qu'une de ses mains se libérait, Eusapia en profitait pour faire les mouvements défendus, et attribuer à des phénomènes métapsychiques (mouvements d'une main fluidique) ce qui n'était que le mouvement musculaire de sa main normale.

Sur beaucoup de sujets, au lieu de tenir le médium, on ligote fortement les membres. Tantôt on l'enferme dans des vêtements qui sont cousus ; dans certains cas on fait passer un fil dans les ongles. Tantôt on cachette avec de la cire les nœuds qui attachent les mains. Ce sont précautions utiles, dans le détail desquelles je ne puis entrer ici, et qui doivent varier avec les conditions expérimentales, comme avec la psychologie du médium.

Mais il ne faut pas oublier que toutes ces précautions, encore qu'elles soient indispensables, tendent à diminuer l'intensité des résultats. *La certitude augmente, mais le résultat s'affaiblit.* Si l'on veut avoir de très brillantes séances, il faut laisser le médium assez libre. De même que, dans les expériences subjectives, la crédulité et la confiance aveugles des assistants intensifient les phénomènes, de même, dans les expériences objectives, quand on ligote étroitement, avec une surveillance inexorable, le médium, on n'a souvent que peu de chose.

Cette constatation, que j'ai faite maintes fois, excitera le sourire des sceptiques. Mais je crois que dans ce cas les sceptiques ont tort, et que souvent il vaut mieux laisser le médium assez libre ; mais, bien entendu, il faudra alors observer avec une vigilance et une surveillance infatigables tout ce qui se passe, tout regarder, douter de tout, et finalement être *très rigoureux dans les conclusions*, tout en ayant été *très conciliant pour les conditions* de l'expérimentation.

La vraie méthode me paraît être la suivante : c'est d'abord, pour

qu'il y ait une ample moisson de faits, de laisser le médium abandonné à lui-même ; puis, à la séance suivante, de prendre quelques précautions sommaires, et, à chacune des séances ultérieures, de devenir plus sévère, plus exigeant, de manière qu'il soit finalement impossible de supposer que les phénomènes sont dus à des mouvements musculaires normaux, enfin, et surtout, de répéter et de multiplier les expériences.

Un précieux moyen de contrôle, c'est la photographie. A un moment donné, on fait déflagrer du magnésium, et l'objectif photographique, par avance convenablement disposé, donne l'image exacte de la situation où était le médium quand l'objet a été déplacé.

On doit, ce me semble, toujours prévenir le médium qu'une photographie instantanée peut être prise et même qu'elle va être prise. Après tout on risque peut-être de compromettre la santé ou les facultés d'un médium en faisant jaillir à l'improviste, pendant sa trance, la lumière du magnésium. J'ai ce scrupule (exagéré peut-être), de ne pas vouloir les surprendre, encore moins de les tromper. Certes, dans quelques cas, quand on a obtenu des preuves très fortes qui établissent la grande vraisemblance d'une fraude consciente machinée à l'avance, on a le droit, pour une constatation définitive, de faire cette photographie *détectivante ;* mais, en principe, je crois plus digne de traiter les médiums humainement, et de montrer, vis-à-vis d'eux, la bonne foi qu'on exige d'eux.

Par les sceptiques, une objection est souvent présentée, que le vulgaire regarde comme dirimante. On dit : « Pourquoi l'obscurité? Si vous n'avez rien à la lumière, c'est parce que le médium profite de l'obscurité pour vous tromper. Quand vous aurez obtenu ces phénomènes en plein jour, ou avec un fort éclairage, j'y croirai. Mais jusque-là je prétends qu'il n'y a que tricheries, puisqu'il faut l'obscurité, qui rend faciles toutes les supercheries. »

Cette objection est sans valeur pour deux raisons :

1° Il semble prouvé que beaucoup de ces phénomènes de télékinésie, sinon tous, ne peuvent avoir lieu en plein jour. Tout se passe comme si l'obscurité était une des conditions nécessaires à

la manifestation de ces forces. Or ce n'est pas du tout absurde. Nous connaissons maints phénomènes qui ne se produisent pas en lumière, comme d'autres qui ne se produisent pas dans l'ombre.

Je suppose, par exemple, qu'on dise à un photographe : « Pourquoi, pour développer vos plaques, vous mettez-vous dans un cabinet sombre ou à peine éclairé d'une lampe rouge ? Il y a quelque tricherie là-dessous. Je ne croirai à vos photographies que si vous les développez en pleine lumière. » Le photographe aurait le droit de répondre que la lumière gêne le développement des plaques. De même le métapsychiste a parfaitement le droit de répondre que la lumière gêne les mouvements d'objets sans contact.

2° La seconde raison pour laquelle l'objection n'est pas valable, c'est qu'avec certains médiums les mouvements avaient lieu en pleine lumière, comme notamment avec Home. Et d'autre part, dans de nombreux cas, l'obscurité n'était pas assez profonde pour que des contrôles visuels parfaitement satisfaisants n'aient pu être obtenus.

B. — *De quelques télékinésies expérimentales.*

Les phénomènes suivants sont extrêmement intéressants, non seulement en soi, mais encore parce qu'ils ont été très anciennement observés. Le juge John W. Edmunds, légiste réputé, juge du district, a commencé ses recherches en janvier 1851. Ce n'est qu'en avril 1853 qu'il a été convaincu de la réalité des phénomènes. « J'ai recouru, dit-il, à tous les expédients que je pouvais imaginer pour découvrir une imposture et me mettre en garde contre les supercheries... J'ai vu une table en acajou, ayant un pied central et portant une lampe allumée, s'élever au moins d'un pied au-dessus du parquet, malgré les efforts des personnes présentes... Une chaise d'acajou qui se jetait sur le côté et se mouvait vivement en arrière et en avant sur le sol, sans que personne la touchât, à travers une chambre où il y avait au moins une douzaine de personnes assises, et cela sans que personne fût frôlé. Elle fut arrêtée fréquemment à quelques pouces de moi. A un moment elle arriva avec une violence telle que, si elle n'avait pas été arrêtée, j'aurais eu la jambe broyée[1]. »

1. Cité par A. Russell Wallace, *Les miracles et le moderne spiritualisme*, trad. fr., Libr. des Sc. Psychologiques, Paris, 233.

Nous donnerons maintenant quelques détails rapportant quelques expériences qui prouvent qu'il y a chez certains sujets « mouvements d'objets sans contact.[1] »

En 1854, A. DE GASPARIN publia un livre sur les tables tournantes[2] où sont rapportées des expériences précises relatives à des mouvements d'objets, et particulièrement de tables, sans contact. « Au moment où la table était emportée par une rotation énergique, dit A. DE GASPARIN, nous avons soulevé nos doigts, en maintenant nos mains unies, de manière à former une chaîne à quelques lignes au-dessus de la table ; la table a alors *continué sa course*, et fait deux ou trois tours... le lendemain nous avons recommencé, et nous avons pu produire la rotation en partant du complet repos. Quelquefois la rotation s'arrête après un tour ou un demi-tour. Parfois elle s'est prolongée pendant trois tours et même quatre... Un autre jour, les mains ayant été levées, et tout contact ayant cessé, le guéridon s'est dressé sept fois à notre commandement ».

A la suite de cette publication, qui fit sensation, THURY, professeur à l'Université de Genève, qui avait pris part aux expériences de A. DE GASPARIN, publia, en 1855, une brochure intitulée « *Les tables tournantes considérées au point de vue de la question de physique générale qui s'y rattache* » et il cita cette expérience décisive : « Deux personnes seulement, Mad. DE GASPARIN et Mad. DORAT, entraînent, sans le toucher, un guéridon qui tourne et se balance sous leurs mains, tenues à 2 ou 3 centimètres de distance du plateau. J'ai vu constamment l'espace libre entre les mains et la surface du guéridon, et je suis sûr qu'il n'y a pas eu de contact pendant quatre ou cinq révolutions du meuble... *Aucun doute n'était possible* ».

Ces expériences furent confirmées par des expériences analogues, faites par FRÉD. DE ROUGEMONT, en Suisse, et HARE, professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie[3].

En 1868, un médium extrêmement puissant, peut-être le plus puissant qui fut jamais, DANIEL D. HOME, fit des expériences devant

1. Consultez surtout à ce sujet l'excellent livre de A. DE ROCHAS, *L'extériorisation de la motricité*, Paris, Chanuel, 1896.

2. *Des tables tournantes*, Paris, 1854, 2 vol. Une troisième édition a paru en 1888.

3. *Experimental investigation*, (New-York), 1855.

des savants illustres ; d'abord devant Varley, ingénieur en chef des compagnies de télégraphie internationale et transatlantique, puis devant les membres de la Société dialectique de Londres, présidée par Sir John Lubbock, puis devant Sir William Crookes.

Voici ce que dit M. Varley.

« Chez moi, dans une maison où jamais M. Home n'était encore venu, à une distance de sept pieds derrière M. Home, était une petite table. M. Home me pria de lui tenir les mains, il plaça ses deux jambes sur mon genou gauche. Quelques instants après la table commença à se remuer, elle fut poussée vers moi par une force invisible, tandis que personne n'était auprès d'elle, et que je tenais fortement les mains et les pieds de M. Home. Un grand canapé sur lequel huit personnes pouvaient prendre place fut poussé à travers toute la chambre, et nous força de reculer... »

Une tromperie était impossible, ajoute M. Varley.

Les membres de la Société dialectique tinrent cinquante séances, auxquelles assistèrent trente personnes, et voici quelles en furent les très importantes conclusions[1] :

1° Des sons paraissent venir des meubles, des parquets et des murs, souvent accompagnés de vibrations sensibles au toucher, et ils se produisent sans action musculaire ou mécanique.

2° Des mouvements de corps pesants se produisent sans action mécanique d'aucune sorte, souvent sans contact ni connexion avec personne.

3° Treize témoins déclarent avoir entendu des morceaux de musique bien joués par des instruments sur lesquels n'agissait aucune influence déterminable.

Dans une expérience qu'ils déclarent décisive, onze membres de la Société s'assirent autour d'une table, tournèrent les dossiers de leurs chaises vers la table, et s'agenouillèrent, en portant leurs pieds en arrière, leurs mains étant appuyées sur les dossiers ; le tout à la lumière du gaz qui éclairait la table. Chaque main et chaque pied étaient parfaitement en vue. La table se déplaça quatre fois, puis, après que les dossiers des chaises eurent été éloignés de la

1. Je n'indique ici que celles qui se rapportent à des mouvements d'objets sans contact.

table de douze pouces, la table se mut encore treize fois, et dans des directions différentes, et à la demande des assistants.

« Quatorze témoins certifient avoir vu des mains ou des figures n'appartenant pas à des êtres humains, mais qui semblaient vivantes et mobiles et qu'ils ont quelquefois touchées ou même serrées, ce qui les a convaincus qu'ils n'étaient pas les jouets d'une illusion ou d'une imposture ». Cinq témoins disent avoir été touchés par quelque être invisible en différents endroits du corps et souvent à l'endroit demandé, alors que les mains de toutes les personnes présentes étaient visibles.

Les membres du Comité, qui, pour la plupart, étaient extrêmement sceptiques avant d'avoir expérimenté, déclarent être convaincus qu'il *existe une force capable de mouvoir des corps pesants sans contact matériel, force qui dépend, d'une manière inconnue, de la présence d'êtres humains.*

W. Crookes fit avec Home des expériences très précises, qu'il faut lire dans l'ouvrage original à cause de leur majeure importance.

Une planche était sur une lame de bois, en forme de couteau analogue au couteau d'une balance, maintenue en équilibre par un ressort avec un peson indicateur. Les mouvements du ressort pouvaient être inscrits graphiquement. Dans ces conditions Home plaça ses mains à distance, au-dessus de l'appareil (10 centimètres). Un témoin mit ses mains sur les mains de Home, et un pied sur ses pieds. Un graphique fut obtenu ; dans une autre expérience, très belle, Home était à 1 mètre de l'appareil, ses mains et ses pieds étaient tenus ; il y eut encore mouvement et inscription graphique[1].

Mad. X..., observée par Crookes, donna aussi les mêmes mouvements du peson. En plaçant ses mains au-dessus d'un parchemin, on entendait de petits crépitements répétés dans le parchemin.

1. *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, trad. fr., Paris, Libr. des Sc. Psychologiques, 1872, 12°.

1. On a incriminé l'authenticité des expériences de Home. En réalité jamais la plus médiocre preuve de fraude n'a été apportée (voy. P. Petrovo Solovovo, *On the alleged exposure of D.-D. Home in France, Journ. S. P. R.*, XV, 1912, 274). Et d'ailleurs, pour la plupart des expériences, soit de Crookes, soit de Varley, soit de Lord Dunraven, aucune supercherie ne pourrait rendre compte des résultats obtenus.

Boutleroff, éminent professeur de chimie à Pétersbourg, en 1871, fit des expériences aussi avec Home. La tension normale du dynamomètre étant de 50 kilos, elle fut portée à 75 kilos, les mains de Home étaient mises en contact avec l'appareil d'une manière telle que tout effort de sa part aurait diminué la tension au lieu de l'accroître.

W. Crookes relate encore d'autres expériences saisissantes... « Ma propre chaise a décrit un cercle, mes pieds ne reposant pas sur le parquet. Sous les yeux de tous les assistants, une chaise est venue lentement d'un coin éloigné de la chambre. Dans une autre circonstance, un fauteuil vint presque à l'endroit où nous étions assis, et sur ma demande il s'en retourna lentement à la distance d'environ trois pieds. En cinq occasions différentes, une lourde table de salle à manger s'éleva au-dessus du plancher, de quelques pouces à un pied et demi, en pleine lumière, pendant que je tenais les mains et les pieds du médium. »

Il y eut aussi des expériences avec un accordéon que Home prit avec le bout des doigts, et qui était enfermé dans une sorte de cage de fils de cuivre et de bois. L'accordéon se balança et joua des airs. Home alors abandonna l'instrument et plaça la main qui le tenait sur celle d'un spectateur : l'accordéon flotta tout seul dans la cage et continua à jouer.

M. C..., préfet de la Loire, parlant de Home, dit : « Home me fait pâlir et je ne m'explique rien, mais j'ai vu. Il a commandé à une sonnette de monter le long de mes jambes, et, quand j'ai voulu la retenir, elle s'est échappée en glissant malgré moi entre mes doigts. Il a commandé à une table de répondre par des coups frappés ; la table répondit ; mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les coups étaient également frappés sous la plante de mes pieds... Une autre fois Home a ordonné à une table de s'enlever de terre ; la table est montée vers le plafond ; il a dit à la petite de B... de tirer sur la table pour la faire redescendre ; mais, chaque fois que la petite lâchait prise, la table remontait... Tout à coup Home dit : « *Tiens ferme !* » et les efforts de trois hommes n'ont pu faire redescendre la table[1].

1. De Viel-Castel, cité par Erny, *A. S. P.*, 1902, XII, 147.

« Une des choses les plus surprenantes que j'aie vues, dit Crookes, fut l'enlèvement d'une bouteille de verre pleine d'eau et d'un verre. La chambre était éclairée très fortement par deux grandes flammes d'alcool sodé, et les mains de Home étaient très loin. Les objets restèrent suspendus au-dessus de la table ; par leurs battements l'un contre l'autre, ils répondirent, trois fois *oui* aux questions. Ils demeuraient ainsi, pendant cinq minutes, suspendus à environ six ou huit pouces de hauteur, allant devant chaque personne, et répondant aux questions. Nous nous assurâmes que Home était absolument passif pendant ce temps, et que ni fils métalliques, ni petites cordes n'étaient employées. Du reste Home n'avait pas pénétré dans la chambre avant la séance.

« J'étais, dit Crookes, dans une séance noire[1]. Je tenais les deux mains du médium dans les miennes, pendant que ses pieds étaient sur les miens ; ma main libre tenait un crayon. Une main lumineuse descendit du plafond, et, après avoir plané pendant quelques secondes, prit le crayon dans ma main, écrivit rapidement sur une feuille de papier, rejeta le crayon, et ensuite s'éleva au-dessus de nos têtes et se perdit dans l'obscurité.

« Une autre fois, à la lumière, M. Home était présent avec quelques amis ; des feuilles de papier et un crayon avaient été placés au milieu de la table. Alors le crayon se leva sur sa pointe, s'avança sur le papier avec des sauts mal assurés et tomba. Puis il se releva et retomba encore. Une troisième fois il essaya, mais sans obtenir de meilleur résultat. Alors une petite latte, qui se trouvait à côté sur la table, glisse vers le crayon et s'éleva à quelques pouces au-dessus de la table : le crayon se leva de nouveau, et, s'étaya contre la latte ; puis ils firent ensemble un effort pour écrire sur le papier. Après avoir vainement essayé, la latte abandonna le crayon et revint à sa place.

« Un autre jour (p. 167) la petite latte traversa la table pour venir à moi, en pleine lumière et me donna une communication en me frappant sur la main. J'épelais l'alphabet et la latte me frappait aux lettres qu'il fallait. L'autre bout reposait sur la table à une certaine distance des mains de M. Home.

« Attribuer ces résultats à la fraude est absurde, dit W. Crookes[1].

1. *Loc. cit.*, p. 158.

Ce que je rapporte ici s'est passé dans ma propre maison, où il a été impossible de rien préparer à l'avance. Un médium ne pouvait pas, quand j'étais assis dans une autre partie de la chambre avec plusieurs personnes qui l'observaient attentivement, faire jouer par fraude un accordéon que je tenais dans ma propre main, les touches en bas, ou faire flotter ce même accordéon çà et là dans la chambre en jouant pendant tout le temps... il ne pouvait pas apporter un appareil pour agiter les rideaux des fenêtres, faire un nœud à un mouchoir, et le mettre dans un coin éloigné de la chambre, faire résonner des notes à distance sur un piano, soulever une carafe et un verre à pied au-dessus de la table, faire dresser sur un de ses bouts un collier de corail, faire mouvoir un éventail, et éventer la compagnie, ou bien mettre en mouvement un pendule enfermé dans une vitrine solidement scellée au mur. »

Ces expériences sont si décisives, si éclatantes ; elles ont été observées avec une telle sagacité par un savant illustre entre tous, qu'on est stupéfait de voir qu'elles n'ont pas déterminé une adhésion universelle. L'avouerai-je ? J'ai été, avant de voir Eusapia à Milan, absolument convaincu que Crookes s'était enfoncé dans une terrible erreur... Et Ochorowicz a fait de même. Mais il s'est repenti, et il s'est dit, comme je le dis en me frappant la poitrine : *Pater, peccavi !*

M. R. Dale Owen[1] rapporte une expérience (dans laquelle probablement Home était le médium). « Dans la salle à manger d'un gentilhomme français, le comte d'Ourches, habitant près de Paris, je vis, le 1er octobre 1858, à la belle clarté du jour, vers la fin d'un déjeuner, une table à laquelle avaient pris place sept personnes, s'élever chargée de fruits et de vins, pendant que tous les convives étaient debout autour d'elle, et pas un de ceux-ci ne la touchaient. »

Relativement aux expériences de Home, ce qui permet de les considérer comme ayant une valeur considérable, c'est qu'elles se faisaient dans des conditions irréprochables. Voici ce qu'en 1876 lui écrivait Ed.-W. Cox, docteur en droit, homme d'une haute position

1. Cité par Russell Wallace, *loc. cit.*, p. 101.

sociale et d'un grand sens : « Mon cher Home, lors des expériences auxquelles vous avez bien voulu vous soumettre devant moi, il n'y avait rien de ce genre de précaution et de mystère. Vous vous asseyiez près de moi. Partout, à toute heure, dans mon jardin, dans ma maison, le jour et la nuit, mais toujours, sauf une fois, dans une occasion mémorable, c'était pendant le jour en pleine lumière. Vous ne refusiez jamais de vous soumettre à aucun contrôle... Vous vous installiez seul avec moi, et il se passait des choses que les efforts réunis de quatre personnes n'eussent pas pu obtenir. Parfois des phénomènes avaient lieu ; parfois pas. Les résultats étaient d'un tel caractère que la main humaine n'y aurait pu suffire, dans mon salon, dans ma bibliothèque, dans mon jardin, où tout mécanisme était impossible[1]. »

Henri Slade, autre médium américain très puissant, a fourni de nombreuses preuves de mouvements d'objet sans contact.

Zöllner, professeur d'astronomie physique à Leipzig[2], raconte que, sans aucun contact visible de Slade, un écran en bois fut brisé violemment (il avait une épaisseur d'un demi-pouce). De l'écriture directe fut obtenue à maintes reprises. Une boule de métal fut suspendue par un cordon de soie, à l'intérieur d'un globe de verre, placé sur la table, et bien éclairé par des bougies. La boule commence à osciller et à frapper, à intervalles réguliers contre la surface intérieure du globe (sans qu'il y ait de contact avec les mains de Slade, évidemment).

P. Gibier a expérimenté aussi avec Slade[3].

Gibier constata d'abord la force et la fréquence des raps. Une fois un coup fut frappé vers le milieu de la table, si violent que celle-ci paraissait devoir en être brisée. Pendant ce temps, les mains et les pieds du médium étaient bien en vue. Dans une séance de jour, une chaise, placée à $1^{m},20$, fit un demi-tour sur elle-même, et vint se jeter contre la table.

« Une autre fois, en plein jour, un bahut placé à 75 centimètres de sa chaise se met en mouvement, d'abord en quittant le mur où

1. Home, *Les lumières et les ombres du spiritualisme*, trad. fr., 1883, 198.
2. *Wissenschaftliche Abhandlungen.*
3. *Le spiritisme*, Paris, 1882. *Le fakirisme occidental.*

il était appuyé, assez lentement pour qu'on pût s'assurer qu'aucun contact n'existait entre ce meuble et les objets qui l'entouraient ; puis il vint frapper violemment la table que nous entourions.

« A dix reprises différentes, l'ardoise tenue par Slade sous la table était brisée en plusieurs morceaux ; ces ardoises étaient encadrées de bois très dur. Maintes fois nous avons essayé de les briser de même, en les frappant contre la table ; nous n'avons jamais réussi à les fendre ou à les fêler.

« Plusieurs fois nous avons vu une ardoise encadrée quitter la main de Slade, passer sous la table, la traverser dans toute sa largeur, et, lorsque nous la prenions, nous donner la sensation d'une résistance produite par une autre main, qui aurait tenu l'ardoise. Nous n'avions pas perdu de vue les mains du médium, et nous apercevions ses deux genoux qu'il tenait en dehors de la table ».

D. Mac Nab[1] raconte les expériences qu'il a faites avec un médium. C'était dans l'obscurité, ce qui rend le contrôle bien difficile, et nécessite des précautions spéciales. *D'ailleurs, à la lueur d'une lampe rouge*, M. Mac Nab a vu le guéridon se soulever de terre, toucher les mains qui étaient à 40 centimètres au-dessus, puis redescendre lentement et toucher terre sans bruit.

J'arrive maintenant aux expériences faites avec Eusapia Paladino. Elles sont très nombreuses et je les décrirai avec quelques détails ; car j'en ai été le témoin attentif, à Milan, à Rome, à Carqueiranne, à l'île Ribaud, à Paris. Je peux donc en parler en connaissance de cause, ayant assisté à plus d'une centaine de séances.

Disons quelques mots sur Eusapia Paladino elle-même. C'était une femme d'une très grande simplicité d'âme, simplicité qui

1. J'ai eu l'occasion de voir une fois Slade, avec Gibier. Ce jour-là, Slade me donna une ardoise, et plaça sur cette ardoise un petit fragment de crayon. Puis je pris l'ardoise dans ma main, Slade tenant l'autre bout de l'ardoise. En plein jour, nous mîmes, Slade et moi, l'ardoise sous la table. Au bout de quelques instants, on entendit le bruit caractéristique de la friction de l'ardoise par le crayon. Il y avait de l'écriture, et le crayon était usé. Mais je fais toutes mes réserves sur cette expérience, *unique* pour moi ; car 1° elle est déjà très ancienne : 2° je ne retrouve pas les notes que j'ai prises ; 3° Slade est très sujet à caution ; 4° les expériences avec les ardoises prêtent à toutes les mystifications.

2. Cité par A. de Rochas.

n'excluait pas une certaine finesse. D'ailleurs aucune culture intellectuelle. Elle ne savait pas lire, et au début de sa vie scientifique parlait seulement le napolitain et à peine l'italien. Par la suite, étant fort intelligente, elle a appris à comprendre et même à parler un peu le français. Elle était de petite taille, plutôt grasse que maigre, avec des mains toutes petites.

Elle a été constamment assez malheureuse. Son père, un paysan de la campagne napolitaine, mourut assassiné par des brigands : son mari l'a plus ou moins exploitée et brutalisée. Comme elle était très généreuse et qu'elle donnait aux pauvres, ou dépensait maladroitement, tout ce qu'elle gagnait, elle a fini par mourir dans l'abandon et le dénûment.

Cette excellente créature a été un médium remarquable, d'une complaisance inépuisable, se prêtant aux expériences les plus diverses. La plupart des savants contemporains ayant quelque curiosité dans l'esprit l'ont étudiée. E. Chiaia, d'abord, puis Aksakoff, Schiaparelli, Lombroso, Gerosa, G. Finzi, Morselli, Brofferio, Bozzano, Venzano, Carlo Foa, Bottazzi, A. de Gramont, A. de Rochas, J. Maxwell, Ségard, Camille Flammarion, Ochorowicz, Schrenck-Notzing, P. Curie, Mad. Curie, d'Arsonval, Courtier, Siemiradzki, Dariex, Watteville, Sabatier, Fr. Myers, sir Oliver Lodge, M. et Mad. Sidgwick, Feilding, Carrington, Herlitzka, Porro, et bien d'autres[1].

Les séances que donnait Eusapia se faisaient d'abord en pleine lumière, puis, peu à peu, pour que les phénomènes devinssent plus forts, elle demandait que la lumière fût diminuée, *meno luce*. Finalement l'obscurité était presque complète ; mais, comme dans l'obscurité complète le contrôle devient très difficile, nous avions imaginé de placer à quelque distance une lampe dont la lumière filtrait par une porte ou par une persienne entr'ouverte.

Dans ses expériences, Eusapia se prétendait aidée par son guide, nommé John King, soi-disant frère de Katie King, et père d'Eusapia dans une autre existence (?) Mais la réalité objective de John King est très vraisemblablement nulle. Cette personnalité médianimique lui est advenue lors de ses premières expériences avec M. Damiani qui à Naples a commencé à la diriger, et surtout avec le chevalier

1. La bibliographie seule des expériences de Eusapia Paladino est considérable. Je renvoie au livre très complet, et parfait à tous égards, de E. Morselli.

Ercole Chiaia, qui a été le courageux et persévérant protecteur d'Eusapia, et qui l'a fait connaître au monde savant, dans une lettre célèbre adressée à C. Lombroso (9 août 1888).

Les expériences d'Eusapia n'ont pas été inutiles. Tous les savants — sans exception — qui ont expérimenté avec elle ont été finalement convaincus qu'elle produisait des phénomènes authentiques. Il est vrai qu'à Cambridge elle a donné une série d'expériences à demi frauduleuses, parce que les savants expérimentateurs de Cambridge, R. Hodgson surtout, procédaient assez maladroitement en laissant la possibilité et la facilité de la fraude, c'est-à-dire presque en provoquant la fraude [1].

Au moment de l'expérience qui doit déterminer un mouvement d'objet sans contact, Eusapia prévient qu'un *phénomène* va se produire, de sorte qu'il n'y a pas de surprise. L'attention des observateurs redouble, et toutes précautions à ce moment fatidique peuvent être prises pour que nulle supercherie ne soit possible. C'est le contraire de ce que font les prestidigitateurs de profession, qui exécutent leurs tours au moment même où ils essayent de distraire l'attention des assistants.

Chaque mouvement d'objet à distance semble provoqué par un effort musculaire énergique d'Eusapia. Elle contracte ses bras, ses jambes, son corps. Tout se passe comme si sa contraction musculaire devait agir à distance. Elle n'est pas en état *de trance*, au début, mais peu à peu, dans le cours de la séance, la *trance* s'établit, de plus en plus profonde, par un passage graduel.

Elle n'est pas facilement hypnotisable. Ochorowicz la magnétisait après les séances, pour lui donner un sommeil réparateur. De fait, après chaque séance (qui parfois se prolongeait pendant deux ou trois heures) elle était très épuisée.

Les phénomènes métapsychiques produits par Eusapia sont très divers. Il n'y eut pas ou presque pas de faits de lucidité. Ce furent toujours des phénomènes objectifs, surtout des mouvements d'objet sans contact, et des matérialisations. Je ne parlerai dans ce chapitre que des mouvements d'objets sans contact.

1. Sur cette fraude (inconsciente d'ailleurs), Ochorowicz a appelé l'attention dans un mémoire remarquable où il montre à quel point était défectueuse la méthode de Hodgson, qui intentionnellement laissait libre une des mains d'Eusapia.

Or, dans ce cas, le point essentiel, unique pour ainsi dire, est de savoir si le mouvement de l'objet peut être déterminé par les mains, les pieds, la tête, le corps d'Eusapia ; car il faut éliminer absolument l'hypothèse d'une hallucination des assistants, hypothèse prodigieusement absurde, tout aussi absurde que l'hypothèse d'une mauvaise plaisanterie faite par un des assistants. De plus, en toute certitude, il n'y a ni appareils, ni machinations, ni instrumentation. Eusapia, revêtue d'une robe collante noire, n'a ni poches dans cette robe, ni aucun objet, aucune corde, aucun bout de fil de fer à sa portée. Si elle truque ou triche, ce ne peut être qu'avec ses mains nues.

Tous ceux qui ont expérimenté avec elle le savent. Aussi leur unique souci était-il de bien tenir les mains.

Voici comment à ce propos je répondais à R. Hodgson. « Dire : la main est bien tenue, cela signifie d'abord qu'on n'a aucun doute sur le côté de la main qu'on tient. Si, en tenant la main pendant qu'un phénomène se produisait, je n'étais absolument sûr que c'était la main droite (au cas où j'avais pour mission de tenir la main droite) aussitôt j'arrêtais tout, en disant : j'ai lâché la main, et tous les expérimentateurs faisaient de même. Nous avions pris le parti de tenir la main fortement, tous les doigts dans notre paume, ou le poignet et une partie des doigts. Nous avions soin, à chaque phénomène, de nous rappeler, les uns et les autres, à l'observation exacte. Dix fois, cent fois dans le cours d'une séance, de manière à en être insupportables, *ad nauseam* nous répétions : *je tiens bien la main droite, je tiens bien la main gauche.* Nous n'avions pas d'autre préoccupation que d'empêcher une des mains d'Eusapia de nous échapper. Eh bien ! sans nous croire plus perspicaces et plus habiles qu'il ne convient, il me semble qu'après trois mois d'exercice et de méditation, on peut arriver à la certitude qu'on tient bien une main humaine[1]. »

1. Dans une expérience qui fut très brillante, chez moi, à Carqueiranne, Mad. Sidgwick tenait la main gauche d'Eusapia : mon savant et regretté ami, Ch. Ségard, médecin en chef de la marine, tenait la main droite. Je lui demande, au moment où le piano, placé à trente-cinq centimètres d'Eusapia, avait résonné : « *Es-tu sûr que tu tiens bien la main, et la même main* ». Et sur son affirmation, j'ajoutais : « *Prends garde, si tu te trompes, c'est de la complicité* ». Dans cette expérience, O. Lodge, (je crois), tenait les pieds. H. Sidgwick déclara alors que l'expérience était irréprochable, mais que pourtant un objet pouvait être tenu par Eusapia

Les cas de mouvements d'objet sans contact, soit de la table, soit des objets environnants, sont innombrables.

Le premier récit détaillé (exp. de Naples, 1891) a été donné par Lombroso.

« Les pieds et les mains d'Eusapia étaient tenus par le professeur Tamburini, et par Lombroso. Une sonnette placée sur un guéridon, à plus d'un mètre d'Eusapia, se mit à sonner dans l'air et au-dessus de la tête des personnes assises, puis descendit sur la table, pour aller se placer à deux mètres de là sur un lit. Pendant que la sonnette sonnait, on alluma vivement une allumette et on vit la sonnette suspendue en l'air.

« Un gros meuble placé à deux mètres s'approcha lentement de nous : on eût dit la progression d'un gigantesque pachyderme. »

A Milan (1892) dans une série d'expériences ingénieusement disposées par G. Finzi, et qui ont admirablement réussi, on a pu maintes fois constater des mouvements d'objet et des soulèvements de la table.

Dans un cas (consacré par une photographie) la table est soulevée en l'air pendant quelques secondes. On voit sur la photographie (dans le livre de A. de Rochas, p. 48) que je tiens la main gauche et les deux genoux d'Eusapia, et que Lombroso tient la main droite. Dans un cas de soulèvement complet de la table, Aksakoff a remarqué qu'alors les deux mains d'Eusapia étaient sans contact avec la table.

Une lourde chaise (10 kilogrammes) qui se trouvait à un mètre de la table, et derrière le médium, s'approcha de M. Schiaparelli.

Dans l'obscurité les phénomènes furent beaucoup plus intenses. Il y eut des coups sensiblement plus forts que ceux qu'on entendait en pleine lumière sous et dans la table. Fracas terrible comme celui d'un grand coup de poing donné sur la table. Chocs et coups frappés contre les chaises des voisins, assez forts pour faire tourner la chaise avec la personne. Transports d'objets divers, quelquefois éloignés de plusieurs mètres, et pesant plusieurs kilogrammes, transports dans l'air d'objets divers. Les pieds d'Eusapia étant sur

entre les dents et frapper les touches du piano. Alors je mis ma main sur la bouche d'Eusapia, et, toutes les autres conditions restant les mêmes, il y eut encore des sons du piano.

mes genoux, pendant que je lui tenais les deux mains, un tambourin fut enlevé au-dessus de nos têtes, et la membrane du tambourin était frappée comme avec une main. Une autre fois, les mains d'Eusapia étant liées, une sonnette fut placée sur une chaise, à sa droite : on fit l'obscurité en exprimant le désir que la sonnette tintât immédiatement. Immédiatement la chaise se renversa, la sonnette tinta, fut projetée sur la table, et, la lumière étant faite, on constata que les nœuds étaient en parfait état. Une autre fois, je tenais les deux pieds d'Eusapia, Schiaparelli et G. Finzi lui tenaient les mains, et la table a été soulevée des quatre pieds.

Les expériences de Rome (1893 et 1894), faites par Siémiradzki et J. Ochorowicz, furent également démonstratives.

Les mains d'Eusapia étant bien tenues, dans l'obscurité, un orgue de Barbarie voltigea au-dessus de la table, en faisant entendre des sons qui ne peuvent se produire que quand on tourne la manivelle.

Une fois, le piano, placé derrière Eusapia, se déplaça : le couvercle en fut soulevé. Comme Siemiradzki avait exprimé le désir d'entendre des notes hautes et des notes basses en même temps, son vœu fut exaucé, ce qui semble prouver l'action de deux mains distinctes, dit Siemiradzki. Un verre à moitié rempli d'eau qui se trouvait sur le buffet hors de la portée de nos mains, fut porté aux lèvres d'Ochorowicz, d'Eusapia et d'une autre personne qui en burent. L'opération eut lieu en pleine obscurité avec une précision prodigieuse.

En même temps on entendait des craquements dans le bois de la table. C'étaient des coups, tantôt légers, tantôt formidables, comme s'ils étaient dus à un poing robuste frappant de toute sa force.

A Varsovie, Ochorowicz, tenant les mains et les pieds d'Eusapia, avait pris soin d'empêcher même le contact du jupon et de la robe d'Eusapia avec la table. A la lumière diminuée, mais permettant aux assistants de distinguer les formes, alors que personne, ni surtout Eusapia, ne touchait la table, la table, sans oscillations préalables, s'éleva des quatre pieds à la fois : tout à fait horizontalement, et cela à trois reprises. Alors Eusapia, avançant le genou, dit : « *Je vais lever la table avec le genou* » ; pourtant la planche était à 20 centimètres du genou. Le genou s'éleva de 15 centimètres et la

table de 20 centimètres. Même effet en levant les deux jambes toujours très distantes de la table. La table se souleva en même temps que les jambes.

Un dynamomètre marqua une force trois fois supérieure à celle d'Eusapia, et supérieure à celle du plus fort des assistants.

Les expériences que je vais rapporter ont été faites chez moi, à l'île Ribaud (1894) et à Carqueiranne.

L'île Ribaud, où j'ai une petite villa, est un îlot méditerranéen désert, qui n'est habité que par le gardien du phare et sa femme. J'y fis venir Eusapia. Puis je priai J. Ochorowicz de venir avec moi pour suivre de près l'expérimentation. De fait, pendant trois mois, en parfaite intimité, nous avons expérimenté, Ochorowicz et moi, trois fois par semaine, et nous avons un très grand nombre de fois constaté en toute évidence des mouvements d'objets sans contact, ainsi que beaucoup d'autres phénomènes sur lesquels je reviendrai[1].

Après avoir constaté le succès de nos expériences, je priai mes amis Fr. Myers, O. Lodge, et Schrenck Notzing, ainsi que M. et Mad. H. Sidgwick, de venir à l'île Ribaud pour juger *de visu*.

Et je donnerai seulement des extraits du récit d'Oliver Lodge.

« Une chaise placée près de la fenêtre, à plusieurs pieds de distance du médium, glissa, se leva et frappa le parquet. Le médium était tenu, et personne n'était près de la chaise. J'ai entendu quelques notes d'un accordéon placé non loin de nous. Un chalet à musique a été promené dans l'air et remonté au-dessus de la tête ; une clé a été tournée dans la serrure de la porte, puis placée sur la table et remise dans la serrure de la porte ; une lourde table (de 22 kilogrammes) a été soulevée en l'air à 20 centimètres du sol, alors que le médium était debout, et que ses deux mains n'appuyaient que légèrement sur le dessus de la table, dans un angle. »

D'autres séances, en 1895, ont eu lieu à l'Agnelas, chez M. A. de

1. Je n'ai pas publié ces notes, et je ne les publierai pas : elles sont d'une monotonie effarante : « *Les mains sont bien tenues, je suis touché à droite, je suis touché à gauche* ». Pour avoir un protocole exact, je dictais, au fur et à mesure de l'expérimentation, les résultats à mon secrétaire, Bellier, qui écrivait dans la salle voisine, et notait les heures, les minutes et tous les détails. Investigation minutieuse, longue, peut-être exagérée dans sa minutie, et dans sa longueur, mais qui établit — sauf le cas d'une erreur systématique que je ne puis soupçonner — le fait du mouvement d'objets sans contacts.

Rochas, en présence de M. Sabatier, doyen de la Faculté des Sciences de Montpellier, de J. Maxwell, actuellement procureur général à Bordeaux, de A. de Gramont, membre de l'Institut, de M. A.-C. de Watteville, licencié ès-sciences.

Les résultats ont été les mêmes, plus nets, *si possible*, que dans les expériences de Milan, de Rome et de l'île Ribaud.

« La table s'élève de 30 centimètres au-dessus du sol ; les mains d'Eusapia la touchent à peine, et quelquefois ne la touchent pas ; les genoux d'Eusapia sont tenus, ainsi que ses pieds, par Darieux, les pieds de la table sont libres de tout contact avec le médium. Un petit pianola (de 900 grammes), joue quelques notes, s'élève en l'air, pendant qu'on tient très solidement les deux mains, les deux pieds, les genoux et la tête d'Eusapia.

« On entend grincer la clef dans la serrure d'un bahut placé trop loin pour qu Eusapia puisse le toucher, et pendant ce temps, on voit et on tient les mains, les pieds, les genoux et la tête d'Eusapia. »

Une dernière expérience très démonstrative a été faite. Un pèse-lettres a été déplacé, s'est abaissé et relevé sans contact. La lumière était très forte. Il n'y avait certainement ni fil, ni cheveu.

En résumé, disent les observateurs, Eusapia *peut agir sur les corps matériels à distance, et sans aucun contact*. Le contrôle a été aussi parfait que puisse l'être le contrôle résultant de la vue claire et directe d'un fait expérimental.

Expériences de Gênes, 1901. — Voici ce que dit le professeur E. Morselli, qui, d'abord, avait été très sceptique, qui a été ensuite, comme tous ceux qui ont expérimenté avec Eusapia, convaincu. Dans un livre qui est un modèle d'érudition[1], il raconte avec détails les faits qu'il a observés. Je ne rapporterai ici que ce qui concerne les mouvements d'objets sans contact (télékinésie). Ne pouvant tout citer, je me contenterai de la citation suivante[2] :

« Dans les deux premières heures de la séance mouvements et oscillations de la table : bruits formidables (à l'obscurité ou à une lumière faible)... raps correspondant à des contractions musculaires ou à des gestes, déplacements d'objets, fonctionnements d'ap-

1. *Psicologia e spiritismo*, 2 vol., 8°, Torino, 1908.
2. T. I, p. 361.

pareils musicaux, passage d'une règle qui sort du cabinet, s'élève dans l'air, touche le bras et l'épaule des assistants. Tout cela se répète à satiété. Un guéridon placé à un mètre d'Eusapia a été attiré ; pendant ce temps je tenais sa main droite et ses jambes, Mad. Ferrero tenait sa main gauche. La table s'est élevée du sol deux fois à une hauteur de 15 à 30 centimètres [1].

« Cette expérience, ajoute Morselli, a été contrôlée avec la plus grande rigueur : tout était visible à la lumière rouge, et je suis certain que le phénomène est authentique. »

Dans une autre expérience, Eusapia étant tenue à gauche par Porro, à droite par Morselli (1901), Morselli dit à haute voix : « J'ai soif ». Alors est transportée sur la table une bouteille d'eau avec un verre, et aux lèvres de chacun des assistants s'approcha successivement un verre rempli d'eau [2].

Trois éminents physiologistes, médecins de l'Université de Turin, Carlo Foa, Herlitzka, E. Aggazotti, élèves éminents de l'illustre physiologiste Angelo Mosso, ont étudié les phénomènes produits par Eusapia, dans une série de séances qui ont eu lieu au laboratoire de Psychiatrie de l'Université de Turin, et ils ont été absolument convaincus de l'absolue réalité des phénomènes objectifs produits par Eusapia. Des objets hors de la portée de sa main ont été à maintes reprises apportés sur la table. Des appareils graphiques de contrôle, placés hors de la portée de ses pieds et de ses mains, ont donné des inscriptions. Une table lourde et solide, sans être touchée par personne, a été complètement brisée. Une plaque photographique mise dans une enveloppe de papier noir a donné l'image de plusieurs doigts.

MM. Foa, Herlitzka, et Aggazotti disent, avec juste raison — comme je l'ai souvent dit, comme cela paraît évident : — « Si ces

1. Une très bonne photographie en a été donnée (t. II, p. 363). On voit les deux pieds, les deux mains et les genoux d'Eusapia sans contact avec la table, alors que la table est complètement soulevée.

2. Si l'on veut se rendre compte de tout ce qui a été écrit sur les phénomènes produits par Eusapia, on devra consulter la *Bibliografia Paladiana* de Morselli, t. I, p. 134-170. On verra qu'à part Ev. Feilding et Alice Johnson, de 1889 à 1907, tous les expérimentateurs ont été pleinement convaincus. Je ne sais ce que pense actuellement Alice Johnson, mais Feilding est revenu de ses négations, fondées uniquement sur les résultats défectueux des expériences de Cambridge. D'Arsonval disait qu'il ne pouvait se faire une opinion, et demeurait incertain. Mais je crois bien qu'aujourd'hui son incertitude a disparu.

phénomènes paraissent étranges, c'est par suite de leur rareté relative. En somme ils ne sont pas plus merveilleux que les phénomènes biologiques que nous observons chaque jour [1]. »

Une autre expérience a été faite en 1907 par le professeur Lombroso, les docteurs Audenino, Norlenzki, l'éditeur Bocca, et d'autres personnes éminentes [2]. Les résultats ont toujours été les mêmes. Des appareils enregistreurs placés dans un cabinet assez loin pour que la main d'Eusapia ne puisse y atteindre, ont donné des indications diverses. Une mandoline a joué toute seule. Une forme de tête a été vue.

Il paraît bien que, dans ces conditions, le doute soit impossible.

MM. Berisso et Bozzano ont constaté (en mai 1900) à Gênes [3], dans une séance avec Eusapia, qu'en pleine lumière, alors que tout le monde pouvait apercevoir Eusapia, assise, les mains sur la table, vues et contrôlées, il y eut des transports d'objets, notamment d'une trompette qu'on a vue comme suspendue dans l'air, et il y a eu des sons émis. Cette trompette était plus haut que n'eût pu la porter la main du médium ou d'aucun des assistants. Il en a été de même à la séance suivante, pour une guitare qui s'est élevée à trois mètres du sol.

M. Venzano a vu un bras fluidique se former et sortir de l'épaule droite du médium, pour aller chercher un verre plein d'eau et le porter à la bouche d'Eusapia.

Les professeurs Morselli et Porro assistaient à ces expériences.

A l'Institut psychologique de Paris, qui consacra de nombreuses séances (43) en 1905, 1906, 1907, à l'étude des phénomènes d'Eusapia, Courtier, rapporteur, malgré ses hésitations, ses réticences, ses contradictions, est forcé de conclure qu'il y a des mouvements qui semblent se produire au simple contact des mains, ou même sans contact, et qu'on peut constater à distance dans les objets des vibrations moléculaires (coups frappés). En réalité, toute la télékinésie tient dans ces deux propositions fondamentales [4].

1. *A. S. P.*, 1907, XVII, 294.

2. *A. S. P.*, 1907, XVII, 212-218.

3. J. Venzano, *Contribution à l'étude des matérialisations. A. S. P.*, 1907, XVII, 473-528.

4. *Bull. de l'Inst. gén. de Psychol.*, 1909.

Courtier, dans la discussion qui s'est engagée à ce sujet, ajoute cet intéressant détail, que les objets, dans leur course, ne décrivent pas un trajet rectiligne, mais semblent se mouvoir volontairement en décrivant des sinuosités comme s'ils étaient dirigés par une intelligente force mécanique.

D'ailleurs les doutes de la S. P. R. à propos des expériences de Cambridge peuvent à présent être considérés comme non avenus. Déjà Myers, dans une séance tenue chez moi, avait formellement reconnu l'authenticité des phénomènes. Plus tard, en 1909, Ev. Feilding, M. Carrington, et un savant très expert en prestidigitation, Ev. Baggally, firent à Naples quelques expériences décisives, M. Feilding, voyant et tenant les deux mains d'Eusapia, fut touché derrière le rideau par une main vivante, trois doigts au-dessous et le pouce au-dessus et serré de façon qu'il sentit les ongles dans la chair. Ces mains devenaient quelquefois visibles. M. Baggally, pendant qu'il voyait et tenait les mains du médium, fut touché au dos de sa propre main par la main qui le caressa et qui suivit son bras. (*Compte rendu de la Commission de la S. P. R. chargée de faire des expériences avec Eusapia Paladino.*)

Je ne peux mieux faire que de rapporter textuellement ce que dit d'elle avec grand sens M. Hereward Carrington. « En novembre et décembre 1908 nous eûmes avec M. Everard Feilding et M. W. Baggally une dizaine de séances dans nos chambres, à l'hôtel, dans de parfaites conditions de contrôle, et nous avons été convaincus qu'il se produit des phénomènes authentiques (métapsychiques) qu'aucune tricherie ne peut expliquer : ma conversion a été tout à fait contraire à ce que j'avais d'abord présumé... Si en Amérique il y a eu des faits douteux, c'est qu'on n'a pas su expérimenter avec elle, et qu'elle était fatiguée, épuisée, émue... Je crois bien, dit M. Carrington, que, parmi les médiums américains, il y en a, pour les phénomènes physiques, 80 p. 100 qui trompent; et pourtant Eusapia produit des phénomènes réels... Tous ceux qui étudient ces problèmes (sur Eusapia) avec suffisamment de temps et de soin, seront convaincus que, parmi les phénomènes qu'elle

1. *A. S. P.*, 1909, XIX, 247-267.
2. *The problems of psychical Research*, London, Rider, 1914.

présente, il en est qu'aucune loi connue ne peut expliquer. Les faits sont hors de doute (*These facts are beyond question*). »

Après tout cela faut-il parler des paris qui ont été faits sur la réalité de la télékinésie? par exemple par G. Le Bon, encore qu'il soit homme d'esprit? Ce ne sont pas des procédés de discussion, et le fait que Le Bon aurait gagné ou perdu son pari ne fera pas avancer la science. Qui donc va parier qu'il fera à point nommé tomber un aérolithe dans son jardin[1]?

Si j'ai insisté sur les phénomènes de télékinésie produits par Eusapia, c'est que jamais peut-être il n'y a eu des expérimentateurs si divers, si sceptiques, (sceptiques d'abord, pour être convaincus ensuite), si scrupuleux, si minutieux, si sévères. Pendant vingt ans, de 1888 à 1908, Eusapia a été soumise, par les plus savants expérimentateurs d'Europe et d'Amérique, aux épreuves les plus rigoureuses, aux investigations les plus perspicaces; et pendant vingt ans tous ces savants, décidés à ne pas se laisser tromper, ont pu constater que des objets, même très lourds et volumineux, étaient déplacés sans qu'il y eût contact.

Ce serait allonger démesurément le chapitre de la métapsychique objective que de rapporter toutes les expériences, consignées dans les journaux spirites, où il y a eu raps, soulèvements de table avec contact léger ou sans contact, déplacements d'objets divers. Je renvoie aux mémoires qui ont été publiés à cet effet, en notant seulement que les conditions de contrôle étaient manifestement moins bonnes que dans celles que je viens de rapporter.

Les mouvements d'objet sans contact ont quelques rapports avec les phénomènes observés dans les maisons dites *hantées*. Le Dr Dariex a publié à cet effet une observation intéressante[2].

Comme il entendait dans son cabinet de travail pendant la nuit (Paris, rue du Bellay, n° 6) des bruits singuliers, inexplicables, et qu'il trouvait le matin les chaises renversées et déplacées, il voulut constater scientifiquement, et en quelque sorte *judiciairement*, le phénomène. Par lui et par quatre de ses amis, dont deux docteurs

1. Voir Grasset, *loc. cit.*, p. 419.

2. *Expériences sur les mouvements d'objet sans contact*, *A. S. P.*, 1892, II, 189-208.

en médecine, les scellés furent mis à la porte (six scellés) soigneusement vérifiés. Or, malgré cela, dans cette chambre absolument close, sans que personne pût s'introduire par la fenêtre ou par la cheminée, sans qu'il fût possible d'introduire quelque fil de fer sous la porte, des chaises furent, avec bruit, déplacées.

Dariex a pu observer avec Mad. B..., médium non professionnel, des mouvements de la table sans contact. A une bonne clarté (celle d'une salamandre en plein tirage) une table pesant 6 kilogrammes glissa de 40 centimètres sur le parquet. Le médium avait les deux mains posées sur les genoux, et était à 60 centimètres de la table. La table, ajouta le Dr Mercier, se mit *d'elle-même* en mouvement, et il m'a été impossible de surprendre le moindre mouvement du médium, qui en était distant de 60 centimètres.

Victorien Joncières, musicien illustre, raconte qu'il alla voir un soir un de ses amis, haut fonctionnaire de l'Etat, dont la jeune nièce avait des pouvoirs médianimiques remarquables. On vit une chaise s'élever au-dessus de la table. La jeune fille appuya très légèrement ses deux petits doigts sur le rebord de la table, qui était d'un poids énorme. « Alors cette table s'éleva bien au-dessus de nos têtes, de sorte que nous fûmes obligés de nous lever pour la suivre dans son ascension. Elle se balança quelques instants dans l'air et descendit lentement vers le sol, où elle se posa sans bruit[1]. »

Des mouvements d'objets sans contact ont été obtenus, très intenses, par Stainton Moses, qui fut un médium extraordinaire.

Stainton Moses, après de bonnes études à Oxford, fut ordonné prêtre, envoyé comme pasteur à l'île de Man, puis nommé professeur à l'University College School. Il fut prédicateur renommé. Son honorabilité, sa loyauté, le firent admirer par tous. Or Stainton Moses eut des facultés médianimiques puissantes, et il consigna dans un livre, *Experiences upon spiritualism*, les résultats de ses expériences personnelles, qui, aux points de vue objectif et subjectif, furent remarquables. Le Dr et Mad. Stanhope Speer, qui

1. Chevreuil, *loc. cit.*, p. 343.

furent ses intimes amis, ont publié des notes, détaillées, exactes, importantes, sur tous les phénomènes.

« Les mouvements de la table, dit-il[1], arrivent rapidement quand la table est à peine touchée. Il vaut mieux retirer les mains et laisser la table à son propre talent. Son inclinaison a même été marquée davantage lorsque les personnes présentes étaient à quelque distance. Elle allait et venait sur le parquet et revenait à sa position normale quand on n'y touchait pas... Quelquefois les coups furent forts comme des coups de marteau, et entendus distinctement dans la pièce en dessous, assez forts pour donner l'idée que la table devait être réduite en miettes. Parfois les coups se répétaient avec tant d'intensité que la chambre en était toute ébranlée ».

Stainton Moses cite comme tout à fait démonstrative l'expérience suivante (que j'abrège).

« A 18 heures, en plein jour, comme j'étais avec un ami, venu pour me voir, ma table de salle à manger, ancienne, très lourde, posée sur un tapis, fut ébranlée par des coups très forts. Elle s'agita violemment comme frissonnant, au point de disloquer les pieds, et pourtant nous ne la touchions pas. Alors nous nous sommes levés : les mains étaient à 20 centimètres au-dessus de la table. La table se rapprocha de nous et s'éleva jusqu'à toucher nos mains. »

Voici une autre expérience, plus belle encore (p. 219).

« La pièce qui avait été entourée de rayons lumineux (fluidiques) devint subitement sombre. La table isolée, aucune main humaine ne la touchant, donnait une série de coups variant d'intensité, quelques-uns semblaient frappés par un lourd marteau de forge, tout indiquait une intelligence qui se montrait impatiente ou solennelle selon la nature de la communication. La chambre était dans une obscurité complète, sauf, de temps en temps, une vapeur lumineuse allant et venant autour d'un des pilastres de la table. »

« Souvent, dit M. Speer, on entendait des coups frappés sur la porte, le buffet, les murs, à quelque distance de la table où nous étions assis. Ils ne pouvaient être produits par aucune action humaine ; je me suis satisfait là-dessus par tous les moyens possibles.

« Nous avons eu de l'écriture directe. Le mouvement d'objets

1. *A. S. P.*, 1895, 211.

très lourds, tels que des tables et des chaises, n'était pas rare. Quelquefois la table était attirée à grande distance. La table en acajou massif était remuée avec plus de facilité que par les efforts de tous les assistants réunis, et ces efforts étaient également impuissants pour l'empêcher de remuer. Nous avons souvent vainement essayé de paralyser ces mouvements. »

Le Dr Elliott Cowes et Mad. Cowes[1] racontent ceci :

Une lourde table pesant 50 kilogrammes est sous un lustre éclairé par deux, trois ou quatre becs de gaz, et la lumière est assez forte pour qu'on puisse lire. Après divers mouvements de la table, les personnes présentes s'en écartent en restant à environ 60 centimètres de distance. Aucun contact avec la table, aucun voisinage de vêtement, même à une distance de 30 ou 50 centimètres. Alors la table soulève un de ses pieds et le laisse retomber si lourdement, que le parquet tremble, et que les globes de verre du lustre résonnent. « Si, conclut M. Cowes, ce n'est pas là de la télékinésie, nous ne pourrons certainement plus nous fier au témoignage de nos sens. »

C. de Vesme a vu avec le comte Ugo Baschieri des phénomènes de télékinésie, tout à fait nets[2]. « Je n'ai jamais, dit-il, constaté le soulèvement ou le déplacement d'un guéridon sans contact en d'aussi bonnes conditions d'observation. Tout le monde, le médium y compris, se tient à un mètre au moins de la table. Celle-ci se déplace bien en direction du médium, mais les mouvements de celui-ci ne sont pas synchrones avec ceux du meuble ; un autre jour, dans une séance absolument privée, chez lui, C. de Vesme a vu deux fois de suite sous l'influence des passes magnétiques s'avancer un œillet placé dans un vase de fleurs, s'incliner, se tordre, et même dans un cas se briser, et de Vesme a pu constater qu'il n'y avait pas de fil[3]. »

1. *A. S. P.*, 1893, II, 372.

2. *Un clairvoyant*, *A. S. P.*, novembre 1915, XXV, 261-263.

3. J'ai eu l'occasion de voir pour phénomènes cryptesthésiques chez moi, avec Maxwell et avec de Vesme, le comte Baschieri. C'était pendant la guerre. Nulle prémonition n'a été donnée qui mérite d'être retenue ; mais il s'est produit un phénomène singulier, métapsychique, au dire de M. Baschieri. Tout d'un coup il a porté son mouchoir à ses yeux, et il l'a retiré taché de sang, à peu près 5 grammes de sang, très pur. *Ses yeux avaient suinté du sang.* Je n'ai pas pu constater cependant d'ecchymose conjonctivale. Je ne formule aucune apprécia-

M. Frémery, officier d'artillerie, à la Haye, directeur de la revue hebdomadaire *Tackoustig Leoen*, a eu des faits de télékinésie démonstratifs[1] chez Mad. Huygens, en présence de M. Floris Jansen, directeur du laboratoire de psycho-physique d'Amsterdam, du Dr Hijmans, du Dr van Branen. L'obscurité n'était pas absolue ; on pouvait voir les mains du médium, d'ailleurs tenues par les assistants. Un fauteuil s'approche de la table, puis s'en éloigne, une guitare résonne (placée à 1m,70 du sol), une feuille de palmier s'agite dans tous les sens, elle voltige jusqu'au plafond, éclairée par une lanterne rouge ; elle se heurte contre le plafond qui a une hauteur de 4 mètres et le balaye en faisant de grandes courbes, puis redescend, et touche chacun des assistants. Pendant ce temps une boîte de musique jouait, était consultée, et frappait le sol pour répondre aux questions posées.

A Gratz, une médium non professionnelle, Mad. S..., dans des séances absolument privées, a eu des soulèvements et des lévitations de table, d'une netteté extrême[2]. Une table en chêne massif, très lourde, est parfois déplacée sans qu'aucun des assistants n'y touche. Une fois, pendant que les assistants faisaient la chaîne, elle se souleva à une hauteur d'environ un mètre, se balança dans l'air et retomba.

De 1865 à 1869, j'ai observé, dit Erny, avec le charmant compositeur, F. P..., des effets (de télékinésie) concluants. Nous avons obtenu qu'une table se tint en l'air, tout en n'étant appuyée que par un pied posé sur un canapé, les trois autres pieds restant dans le vide... Toutes nos expériences ont eu lieu en plein jour ou le soir en pleine lumière. Jamais nous n'avons eu besoin de faire la chaîne. Il suffisait à P... de mettre un doigt au milieu de la table, et elle

tion. Je mentionne le fait qui, physiologiquement, est tout à fait anormal, et même qui rentre à peine dans le cadre des stigmatisations Je n'oserais cependant pas affirmer que le phénomène a été authentique, et non simulé ; car, si invraisemblable que ce soit, on peut supposer que le mouchoir porté rapidement sur les yeux avait été préparé à l'avance, et était imprégné déjà de sang. Le mouvement a été trop subit, trop imprévu, pour que j'aie pu m'en rendre un compte exact.

1. *A. S. P.*, 1908, XVIII, 251.

2. Nordberg, *Geisterglaube, Spiritismus, und vierte Dimension* (*Psychische Studien*, octobre 1918, 415).

se soulevait brusquement souvent, même se renversant sur lui[1].

Le célèbre chimiste russe Boutleroff, expérimentant dans son appartement, avec Aksakoff, et Mad. Boutleroff, très sceptique, a observé sur Kate Fox, d'ailleurs assez suspecte, des mouvements d'objet sans contact. Une boîte de musique semblait se remonter d'elle-même et se mettait à jouer. Mad. Boutleroff tenait les jambes de Kate, et les mains de Kate étaient visibles, sur une plaque de verre lumineuse.

J. Ochorowicz a étudié la télékinésie avec le plus grand soin chez une jeune fille polonaise, Stanislawa Tomczyk, douée d'une puissante médiumnité. J'ai assisté à maintes expériences de S. Tomczyk, qui m'ont paru très concluantes[2]. De petits objets, une balle, une sonnette, une aiguille, sont attirés par le médium et restent en l'air pendant assez de temps pour que, même à une moyenne lumière, des photographies en soient prises.

On ne peut supposer — car c'est la seule hypothèse possible — qu'il y a un fil qui soutient ces objets, car un fil ne peut tenir une balle en l'air, et d'ailleurs sur les photographies le fil apparaîtrait. Et puis Stanislawa relève ses manches jusqu'aux coudes, se lave les mains avec du savon et de l'eau chaude, et à partir de ce moment ses mains sont toujours en vue. Une commission à Varsovie, composée de physiologistes, de médecins et d'ingénieurs, a scrupuleusement vérifié ces faits, et, malgré l'opposition désespérée du professeur Cybulski, qui les niait sans avoir voulu les examiner, a conclu à l'authenticité absolue des phénomènes.

Dans la télékinésie des petits objets, même en pleine lumière, une fraude est toujours possible, si l'attention des observateurs n'est pas vigilante ; car il peut y avoir déplacement de l'objet par un fil. Ochorowicz a étudié admirablement cette question dans ses belles expériences avec St. Tomczyk. Il y a des cas où l'objet est mû sans fil, et d'autres cas où un fil apparaît ; mais ce fil n'est pas le fil de la supercherie (fil de cuivre ou cheveu, ou toute autre substance

1. A. Erny, *loc. cit.*, 204.

2. Voir aux pages 533, 534, 535, quelques-unes des belles photographies qui ont été prises.

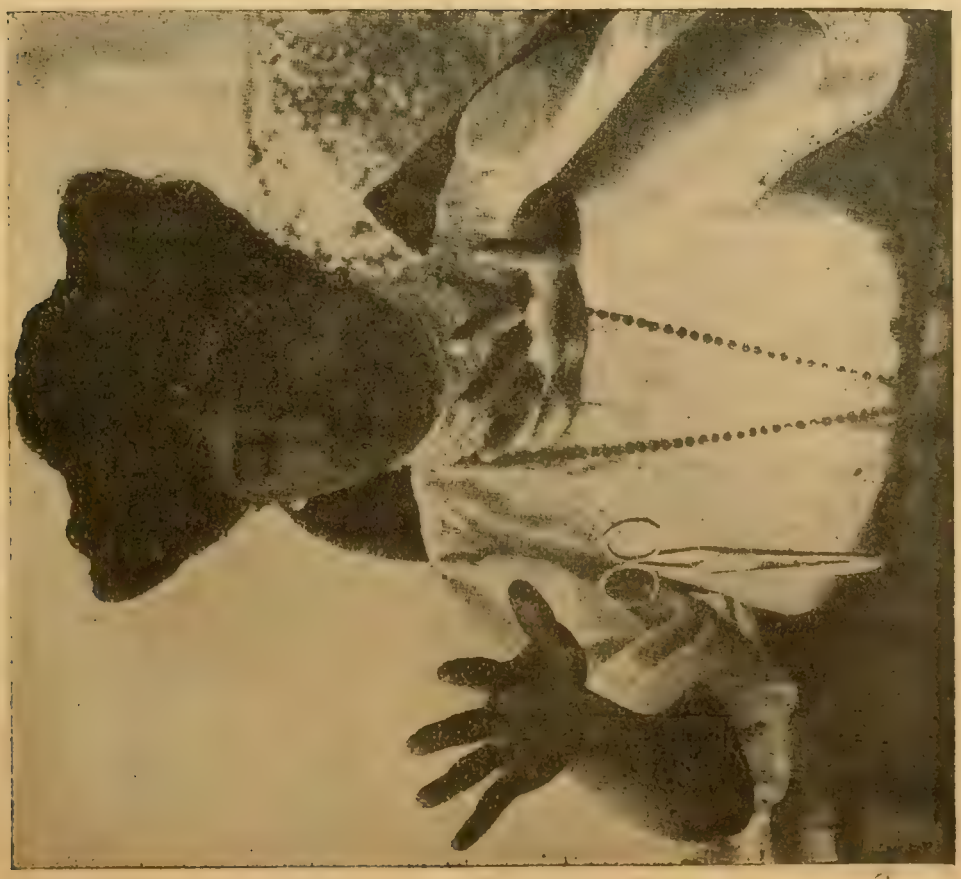


Fig. 11, 11 *bis*. — Télékinésies de Stanislawa Tomczyk (d'après Ochorowicz).

1, soulèvement de ciseaux.
2, soulèvement d'une boîte d'allumettes.
Les photographies sont tellement nettes que, s'il y avait un fil, même très ténu, on l'apercevrait.

ténue); c'est un *fil fluidique*... J'ai senti, dit Ochorowicz, ce fil sur ma main, sur mon visage, sur mes cheveux. Lorsque le médium écarte ses mains, le fil s'amincit et disparaît; c'est la sensation tactile d'une toile d'araignée[1]. Si on le coupe avec des ciseaux, il se reconstitue immédiatement (p. 262). Il semble être formé par des points : on peut le photographier, et on voit alors qu'il est beaucoup plus mince que ne le serait un fil ordinaire. Il part des doigts.

Fig. 12. — Télékinésie de Stanislawa Tomczyk (d'après Schrenck-Notzing).
Soulèvement d'une boule. Par l'agrandissement (fig. 13), on aperçoit le fil fluidique partant de l'ongle, et qui présente sur son trajet des renflements.

Bien entendu avant l'expérience les doigts et les mains ont été soigneusement visités.

Ochorowicz cite à ce propos une curieuse observation faite par le chev. Peretti à Gênes, avec Eusapia. Un verre ayant été soulevé par Eusapia à distance ; elle dit aussitôt : « Le fil ! *Regardez le fil !* » Peretti prit le fil, le tira ; le fil se brisa et *disparut* tout d'un coup.

Il est essentiel de rapprocher ce fil fluidique des formations fluidiques sortant du corps de Marthe Béraud[2].

1. *A. S. P.*, 1910, XX, p. 208.
2. Il faut lire avec soin les minutieuses observations d'Ochorowicz (*A. S. P.*, *passim*).

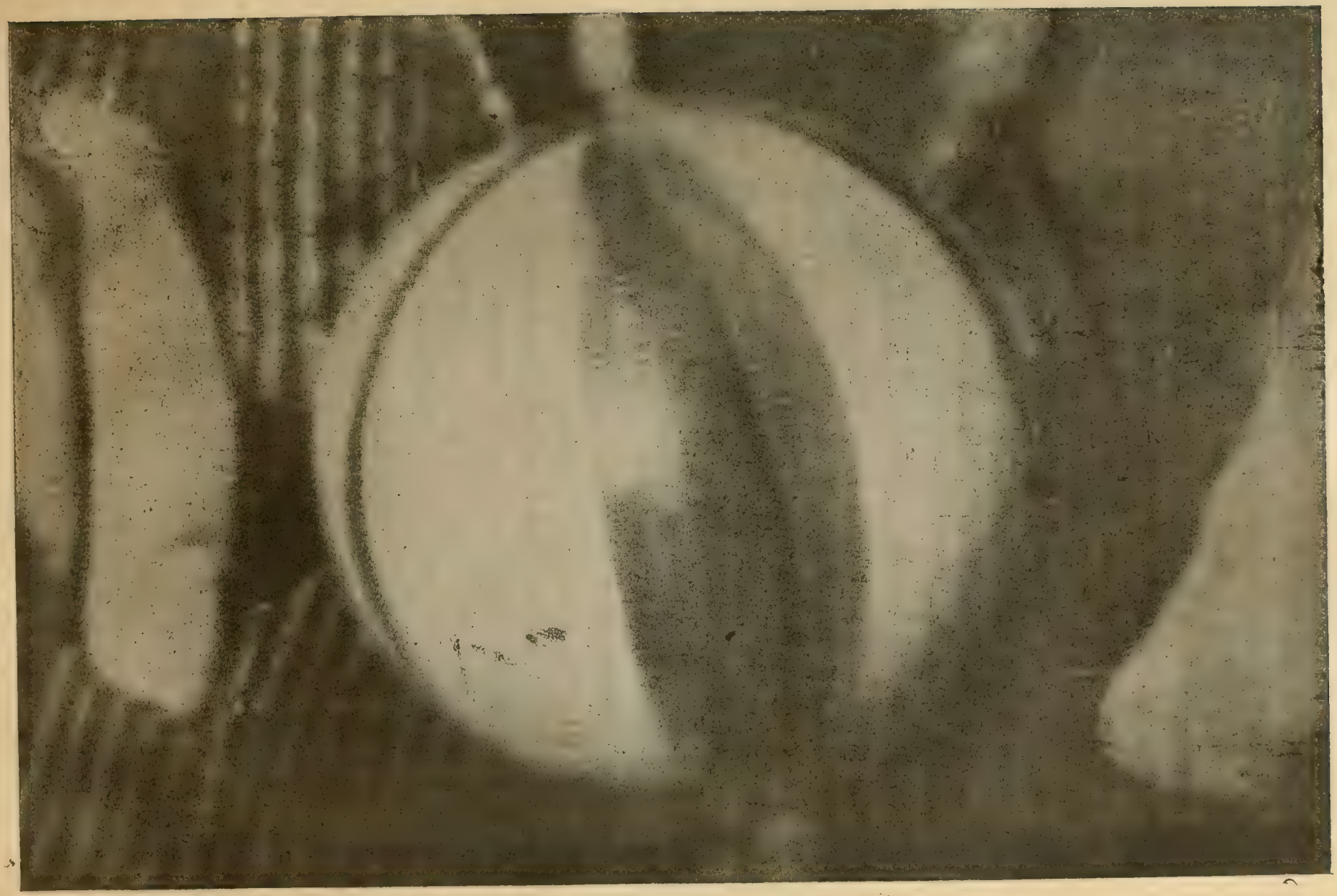


Fig. 13. — Agrandissement de la figure 12.

Au lieu de citer une des expériences d'Ochorowicz, je citerai celle de la Commission de Varsovie[1]. Une balle en celluloïde, de 6 centimètres de diamètre, fut placée en pleine lumière sur un dynamomètre. S... mit ses mains au-dessus à 2 ou 3 centimètres de distance, et la balle se mit à rouler, et même à rouler au delà du dynamomètre sur la table. S... lui ordonna de remonter, et la balle remonta sur le dynamomètre. Puis il y eut un nouveau mouvement.

Dans une deuxième expérience, la balle fut recouverte d'un assez large entonnoir en celluloïde qui formait écran, et, malgré cela, le mouvement se produisit.

La commission constate que ces phénomènes sont positifs, mais incompréhensibles. Incompréhensibles? Soit, mais l'attraction par la terre ou par un aimant est-elle plus compréhensible? Un fragment de fer est attiré par l'aimant; une balle de plomb retombe par terre. Et nous ne sommes ni inquiets, ni étonnés. Ce sont des phénomènes habituels, et alors nous nous abandonnons à cette illusion que nous avons compris.

Ochorowicz a constaté encore un beau cas de télékinésie en pleine lumière, avec S. Tomczyk[2]. « Une chaise, derrière moi, soudain remue, Elle était éloignée de 1 mètre à peu près, et c'était une chaise de jardin, rouge, légère, absolument transparente pour la vue. Elle avançait toujours par petits pas en pleine lumière... *Je l'interroge*. La chaise se soulève de côté et frappe un coup. Puis elle avance de quelques centimètres. J'appuie ma main contre le siège, et je sens une force très faible, qui pousse la chaise... Ce fut un phénomène obtenu pendant une vive lumière. »

De tels faits ne peuvent s'expliquer que par la télékinésie, à moins de supposer cette énorme absurdité qu'Ochorowicz a été victime d'une hallucination.

Le Dr Dariex, expérimentateur averti et scrupuleux, expérimentant dans de bonnes conditions, avec Mad. B..., alors que Mad. B... était absolument maintenue immobile, a vu une table de près de

1. *A. S. P.*, 1910, XX, 37.
2. *A. S. P.*, 1910, XX, 369.

20 kilogrammes, donner des mouvements brusques et intenses, glisser, se renverser. Il y eut aussi projection d'objets placés sur une étagère fixée à la cloison, à une hauteur d'environ $2^{m},75$ [1].

Le Dr Pierre Corneille [2] a constaté des faits extraordinaires de télékinésie chez M. X... à Fontenay-le-Comte (Vendée). Les assistants étaient le capitaine L..., sa femme, un professeur V... et ses deux enfants, âgés : l'un de quinze ans, l'autre de douze. *A priori*, ce sont de mauvaises conditions d'expérimentation ; car les enfants de quinze et de douze ans sont parfaitement capables de fraude. Il n'y a donc rien à retenir de ces expériences

Car il ne suffit pas que des expériences soient *peut-être* non falsifiées. Nous exigeons davantage, et même, quand il s'agit d'expériences, et non de phénomènes accidentels, il faut la répétition. *Experientia una, experientia nulla.* La première fois que je vis les phénomènes d'apparence surprenante produits par Anna Roth, la *Blumenmedium*, je fus ébloui ; à la seconde expérience, je devins perplexe ; la troisième fois, je fus convaincu que c'était une fraude. Alors je demandai à Anna Roth de se prêter à un contrôle plus minutieux qui m'eût définitivement éclairé. Elle refusa.

Mary Graham [3] de dix-sept ans environ, faisait avec sa mère et son jeune frère (quinze ans) quelques expériences relatives à la rotation d'une table. « Un soir, comme nous avions fini, on apporta les lumières, et nous nous assîmes pour lire. Tout d'un coup un grattement sur le tapis ; ma mère et moi nous nous regardâmes : serait-ce notre table qui se remuerait d'elle-même ? Puis nous nous remîmes à lire. De nouveau le bruit se fit entendre et je vis la petite table distinctement avancer dans notre direction. Ma mère aussi vit le déplacement : tous les trois nous n'étions pas très rassurés, et nous ôtâmes la table de la chambre... Une seconde fois la table remua d'elle-même. Je voulais savoir ce qu'elle dirait si je lui faisais un affront. Je pris donc un petit chien terrier couché sur le tapis et l'approchai de la table comme pour le placer dessus. Quel

1. *A. S. P.*, 1893, III, 36.
2. *Nouvelle Revue*, 1er décembre 1907.
3. *A. S. P.*, 1892, II, 307.

ne fut pas mon étonnement en voyant la table bondir sur moi en quittant la terre ! Le chien eut si peur qu'il s'enfuit. La table se

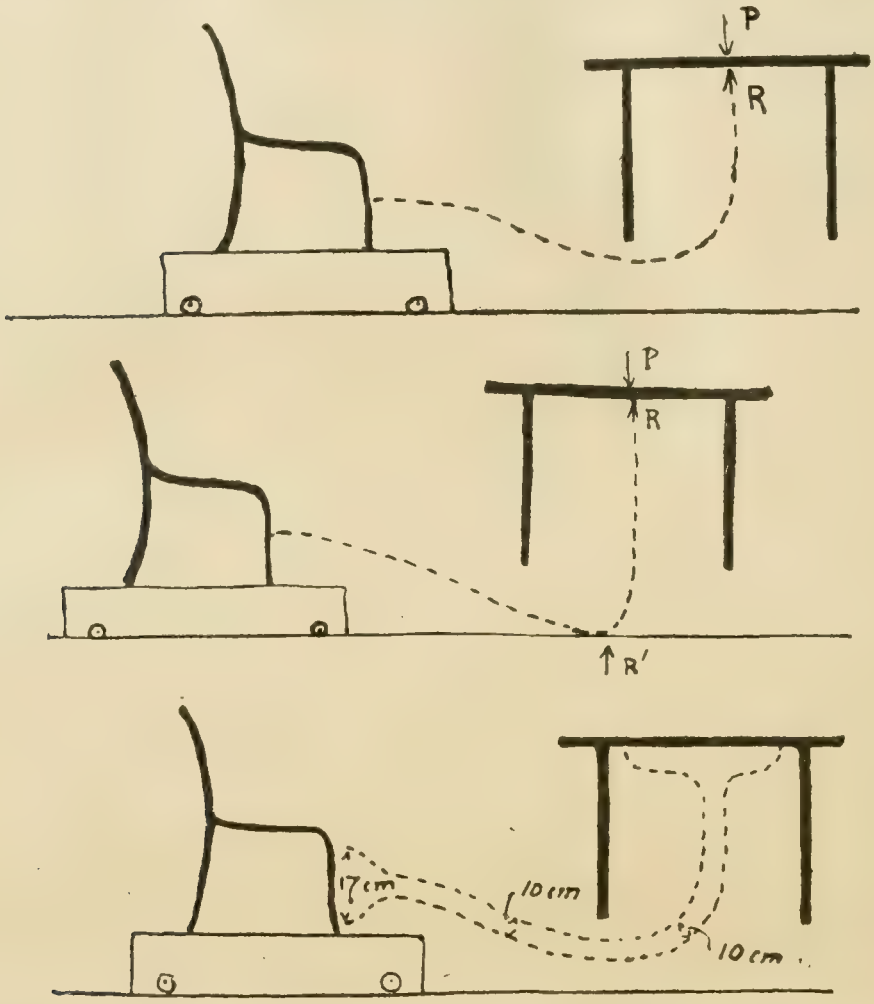


Fig 14, 15, 16. — Figures schématiques pour expliquer la théorie de l'ectoplasmie, d'après Crawford (théorie du *Cantilever*).

Le cantilever est figuré en traits interrompus R. Miss Goligher est sur la chaise. L'expansion fluidique agit sur la table P pour la soulever, tantôt en ne prenant pas d'appui (fig. 14), tantôt en prenant appui sur le sol (fig. 15 en R').

Dans la figure 16 l'ectoplasme est figuré comme il se présente en général avec expansion au point d'où il sort du médium, comme au point où il s'applique sur la table. Il est invisible, quoique pesant, donnant une sensation de contact, et agissant par empreinte sur certaines substances protéiques ou colorées.

transporta sur une longueur d'au moins six pouces, et s'éleva en l'air d'à peu près autant. »

M. W. J. Crawford, ingénieur, professeur au *Municipal technical Institute* de Belfast, a publié dans un livre remarquable, qui fait époque, ses expériences sur la télékinésie[1]. Malheureusement une mort cruelle vient de l'enlever à la science. Il expérimentait à

1. *Experiments in psychical science*, London, Watkins, 1919.

Belfast en 1916-1917 dans un cercle intime, avec une médium non professionnelle, miss KATHLEEN GOLIGHER. Les mouvements de la table se produisaient sans qu'il y eût contact du médium ou de qui que ce soit avec la table. « J'ai vu, dit M. CRAWFORD, des centaines de ces lévitations de la table. Quelquefois une chaise se levait de ses quatre pieds et se balançait dans l'air pendant quelques minutes. » CRAWFORD, par divers appareils dont nous ne pouvons donner ici la description, a mesuré la force médianimique produite par la médium. Résumant ses recherches, il conclut en disant que pendant la lévitation des objets légers le poids des objets lévités est égal à l'accroissement du poids de la médium. (Autrement dit tout se passe au point de vue du poids comme si la médium soulevait elle-même les objets). Inversement, quand la table est comme fixée au sol, assez solidement pour qu'un homme vigoureux ait beaucoup de peine à la soulever, le poids du médium a diminué (dans un cas, de 17^{kg},500, dans un autre cas, de 27 kilogrammes).

CRAWFORD, cherchant une explication de ces phénomènes, a été amené à supposer (ce qui est absolument conforme à ce qui résulte de nos expériences avec EUSAPIA) qu'une tige rigide sort du corps de la médium. C'est par ce procédé que les corps lourds peuvent être soulevés (psychiquement). Il y aurait, d'après lui, deux processus différents selon le poids des corps à léviter. *The cantilever method of levitation is made use of for light bodies or wher the applied forces are small, and the strut method for heavy bodies or when the applied forces are large* (p. 108). Il semble aussi que quelquefois, ainsi d'ailleurs que cela avait été constaté par OCHOROWICZ et quelques autres, les participants du cercle perdent un peu de leur poids pendant les expériences de lévitation.

Des photographies n'ont pas été prises, et les précautions analogues à celles dont EUSAPIA a été l'objet, n'ont pas été employées. Mais avec raison CRAWFORD a préféré ne pas épuiser sa médium ; il a vu, en effet, que l'éclair du magnésium la met dans un grand trouble (p. 147). Il est impossible de blâmer la conduite prudente de M. CRAWFORD, car il a pu observer les phénomènes à une bonne lumière rouge, et s'assurer à maintes reprises qu'il n'y avait pas de contact. *All phenomena can be demonstrated with the greatest ease to be genuine to the last details.*

En somme il faut accorder une valeur décisive aux expériences de M. Crawford, les plus belles qu'on ait faites, après celles d'Eusapia et de Home. Le professeur Barrett, qui a assisté à une des séances, a constaté que la table se mouvait sans contact, et qu'il y avait des raps inexplicables par des causes mécaniques habituelles[1].

Nous reviendrons plus loin sur les admirables essais de Crawford, qui éclairent singulièrement les causes et le mécanisme de la télékinésie.

M. G. Arnsburg a vu une table assez lourde, en noyer, à un pied central, se soulever du sol[2]. « Nos doigts étaient maintenus au-dessus, à une hauteur de plusieurs pouces. J'ai réussi à faire se lever la table sans contact, comme se lève un barreau de fer sous l'action d'un électro-aimant. La table se balançait lentement dans l'air pendant plusieurs secondes, avant de retomber avec fracas. »

Je mentionnerai maintenant quelques expériences personnelles (inédites) faites avec trois autres médiums et qui m'ont fourni encore d'assez bons exemples de télékinésie.

Linda Gazzera, qui me fut amenée par mon regretté ami E. Imoda, était dans une chambre, chez moi, avec trois personnes. Nous lui tenions irréprochablement les mains et les pieds. L'obscurité était complète. Alors un énorme bahut (de 80 kilogrammes peut-être), qui était à vingt-cinq centimètres d'elle environ, se mit à osciller et à craquer, et à se déplacer avec une telle violence que j'eus peur de le voir tomber ; car il était mal équilibré. J'ai dû aussitôt suspendre l'expérience.

Je copie textuellement mes notes. « Je tiens les deux mains (de L...), la tête et les deux genoux. Alors une main qui semble venir de derrière moi me donne un soufflet fort, *très fort*. Je crois pouvoir distinguer les doigts, et cela est répété une seconde fois. Je tiens solidement la main gauche, Imoda tient la droite (que très souvent je palpe et contrôle aussi). Alors des objets sont pris dans l'armoire qui est derrière, un dé est mis au bout de l'index de ma

1. *Report of psychical phenomene, P. S. P. R.*, 1919, LXXVII, 335.
2. *A. S. P.*, 1892, II, 352.

Fig. 17. — Ectoplasmie de Linda Gazzera (d'après Ch. Richet et G. de Fontenay).

Exp. du 19 avril 1905.

De Fontenay à droite, Argentine à gauche. Je tenais la main droite tout le temps sans une seule interruption. La main qui apparait très haut derrière le rideau est reliée par un fil fluidique à la tête de Linda. Cette main est bien formée. On voit l'ongle et toutes les phalanges. Expérience faite chez moi dans ma bibliothèque.

main gauche; un étui est mis sur mon nez, et je sens des doigts qui me touchent le nez et la figure. Dans la dernière expérience, la plus nette et la plus brillante de toutes, il n'y avait que moi, Mad. Ch. R... et Mad. F... J'ai tenu *tout le temps* (souligné dans mes notes) les deux mains de L..., de sorte que je puis en absolue certitude affirmer qu'elle n'a pu rien faire avec ses mains. La chaise de Mad. F... a alors été enlevée, et transportée au milieu de la chambre, puis rendue à Mad. F... J'ai reçu une fleur que j'avais mise à une planche du haut de l'armoire, difficilement abordable à la main, inabordable à la tête. J'ai été touché par quelque chose qui était derrière le rideau, sans pouvoir affirmer que c'était une main. »

Il résulte de là que les expériences de télékinésie réussissent très bien avec Linda. Avec elle le contrôle est beaucoup plus facile qu'avec Eusapia; car les mouvements des mains de Linda sont presque nuls, non tumultueux comme ceux de la main d'Eusapia. Dans les premières expériences la main fluidique que je sentais était froide et rigide; dans la quatrième expérience, elle était chaude, articulée et souple.

Chez une médium A..., observée par J. Maxwell, les mouvements d'objet sans contact, en pleine lumière, n'étaient pas très fréquents. Mais, comme ils se produisaient en plein jour, même en présence de J. Maxwell seul, et sans le cortège habituel des séances de spiritisme, ils pouvaient être constatés dans des conditions de contrôle excellent, qui ne laissent pas de place au doute.

Le phénomène que donnait A... était dépourvu de tout mysticisme, aussi net et aussi simple qu'un phénomène élémentaire de physique physiologique. A... approchait les mains d'un objet quelconque, essayait de l'attirer, et quelquefois l'objet se déplaçait de quelques centimètres. Étant seul avec A... je l'ai vue attirer et mouvoir un éventail. C'était en plein soleil, par une journée de grande chaleur. Le mouvement n'a pas été intense; mais l'essentiel est qu'il y a eu mouvement.

Avec A..., les raps étaient très nets : parfois, quand elle mettait les mains sur une table, sur une canne, sur un bout de bois quelconque, on entendait des crépitements et des coups frappés, et on sentait des vibrations.

Avec S. Tomczyk, j'ai pu voir de très bons exemples de mouvement sans contact. A distance elle pouvait faire mouvoir une légère boule parfaitement ronde et la soulever.

Ces expériences, faites avec trois médiums différents, et d'ailleurs excellents, auraient peut-être été impuissantes à me former une conviction sur la réalité des mouvements sans contact, si je n'avais pas eu déjà mon opinion faite, grâce à mes longues expérimentations avec Eusapia. Les beaux faits de télékinésie présentés par A..., par S. T..., et par Linda ne m'ont nullement surpris, et m'ont fortement confirmé dans ma conviction.

Je serais même tenté de croire que ces phénomènes de télékinésie ne sont pas extrêmement rares, et qu'ils ont été constatés dans les cercles spirites assez souvent, en des conditions malheureusement peu précises. Les spirites ne les publient guère quand ils ne comportent aucune conséquence doctrinale, et qu'ils ne sont pas entourés d'un appareil mélodramatique. Ils n'en tiennent pas grand compte, et ils ont tort.

En effet la télékinésie est un des phénomènes les plus importants de la métapsychique. Il ne faut pas le dédaigner parce qu'il est élémentaire : pas plus qu'un chimiste n'aurait le droit de dédaigner les lois de combinaison de l'hydrogène avec l'oxygène, sous prétexte que c'est un phénomène élémentaire.

En tout cas, nous croyons avoir établi que le phénomène de la télékinésie n'est pas contestable. Si extraordinaire qu'il paraisse tout d'abord, il est, par toutes ces multiples expériences relatées plus haut, bien établi, aussi solidement établi que les faits les plus solides de la physique et de la physiologie.

Nous pouvons formuler ainsi le principe de la télékinésie : *dans certaines conditions il peut y avoir mouvements d'objets même volumineux et lourds, sans contact et sans intervention d'aucune force mécanique connue.*

On peut tenter diverses explications. D'abord je signalerai une expérience que malheureusement les physiciens n'ont guère encore étudiée (magnétomètre de l'abbé Fortin). Si l'on place une petite lame de papier, en forme d'une flèche de boussole, sur un axe

léger, comme une aiguille par exemple, de sorte que la lamelle de papier, avec frottement très doux, peut tourner autour de l'aiguille, ou, mieux encore, si l'on suspend cette lame de papier à un fil de soie, dans un cylindre de verre, alors, dès qu'on approche la main, la lamelle tourne, tantôt en se rapprochant, tantôt en s'éloignant de la main. Ce phénomène est-il électrique? est-il thermique? Je laisse aux physiciens le soin de décider[1].

Il est regrettable et surprenant que les physiciens n'aient pas consenti à examiner scrupuleusement cette action dite *vitale* sur le mouvement des objets[2].

M. Joire a pu construire un appareil très simple qu'il appelle le *sthénomètre*[3].

C'est une aiguille placée sur un pivot et pouvant tourner librement sur ce pivot. Le pivot repose lui-même sur un cercle gradué. Le tout est enfermé dans un cylindre de verre bien hermétique et posé sur un socle (qu'il convient de rendre absolument horizontal au moyen d'un niveau d'eau). Si l'on approche la main de l'aiguille, on constate qu'elle tourne sur son axe, se déplace d'un certain angle sur le cadran. M. Joire a pu éliminer toute cause mécanique extérieure, l'ébranlement du plancher, une influence thermique, ou électrique, ou lumineuse. Il y avait tout de même déplacement de l'aiguille.

Malheureusement, au lieu d'approfondir davantage les éléments physiques du problème. M. Joire a recherché les variétés que l'état de santé ou de maladie exerce sur les déviations du sthénomètre. C'est prématuré. Il faut d'abord établir la physiologie. La pathologie viendra plus tard. Il est bien à désirer que les curieuses expé-

1. Surbled, *Spiritualisme et spiritisme* (Bibl. des sciences psychiques), 2e édit., 1898, 160. — Stenson Hooker, *Sur les radiations humaines, A. S. P.*, 1906, 315. — J. Regnault, *Phenomènes odiques et radiations nouvelles, A. S. P.*, 1905, 174. — Dans le journal de Gaston Méry (*Echo du merveilleux*) de nombreux articles ont été consacrés à cette étude, qui est encore très embryonnaire, aussi incertaine que les théories du corps astral, des effluves odiques, du rayonnement humain, de la magnétisation à distance.

2. H. Baraduc s'est imaginé que chaque individu avait un pouvoir spécial, attractif ou répulsif, et il a écrit sur ce sujet un gros livre, honnête, loyal, mais où toute critique scientifique est désastreusement absente. *La force vitale. L'âme humaine. Ses mouvements*, Paris, 8°.

3. *Etude d'une force extériorisée par l'organisme vivant, et observations faites au moyen du sthénomètre* (*A. S. P.*, 1904, XIV, 242-253 et 1906, 752).

riences, si confuses, parfois si ridicules, en lesquelles Baraduc avait une foi naïve, soient méthodiquement entreprises.

Même si elles réussissaient, même s'il était prouvé qu'une certaine force d'attraction est exercée par le corps, il n'est pas certain du tout qu'il y ait une relation entre cette minuscule force d'attraction (involontaire) et les énormes déplacements d'objets volumineux produits à volonté par les médiums. Cela est possible, mais les causes du mouvement dans un cas et dans l'autre sont probablement très différentes.

Puisque aussi bien il y a dégagement d'électricité par les combustions interorganiques, et qu'on peut le constater au galvanomètre dans les tissus de la main, il n'y a rien d'absurde à supposer qu'il y a là un phénomène électrique[1]. Il est donc possible, et même probable, que les phénomènes de mouvement sans contact provoqués (par l'approche de la main) sur une étroite et mince feuille de papier, ou sur une lamelle de sureau, soient d'ordre électrique comme dans le pendule électrique de Coulomb.

A vrai dire cette expérience de physique n'éclaircit guère comment il peut y avoir mouvement d'une lourde table, d'un gros melon, d'une sonnette, d'un piano, d'une bouteille ; car ce ne sont certainement pas des phénomènes électriques. Ou du moins, pour être prudent, si ce sont des phénomènes électriques, ils n'ont aucun rapport avec les phénomènes électriques connus. Quoiqu'il soit imprudent d'émettre des conclusions négatives, je ne crois nullement que la solution de ce problème de physiologie normale résoudra la question métapsychique de la télékinésie.

Pourtant on n'a pas le droit de négliger ce fait important qu'il y a en pleine lumière mouvements de très légers objets électrisables produits par des individus qui n'ont aucune vertu médianimique.

Laissons les mouvements légers, et venons aux grands déplacements d'objets lourds, de tables pesantes, etc.

Si l'on étudie avec soin les télékinésies produites par Slade, Home, Eusapia, on verra qu'elles semblent toujours parallèles aux

1. Waller vient de démontrer, au Congrès de Physiologie de Paris (1920) que toutes les émotions de l'âme se traduisaient par un immédiat changement dans la conduction électrique par les tissus de la main.

matérialisations. Les médiums qui donnent les télékinésies les plus intenses sont aussi ceux qui donnent les matérialisations les plus éclatantes. Déjà on en peut induire qu'il y a quelque relation entre ces deux modalités d'une médiumnité puissante.

Mais, en approfondissant encore le mode des mouvements d'objets, on voit que, le plus souvent, soit avec Slade, soit avec Home, soit avec Eusapia, ils semblent produits par un être humain, et *ne dépassent pas la limite des forces d'un être humain moyen*. Ils se produisent facilement quand l'objet est léger, plus difficilement quand l'objet est lourd ; et, quand l'objet est très lourd, ils ne se produisent plus du tout. Dire que la force qui déplace les objets est limitée, et qu'elle est à peu près de l'ordre d'une force humaine, c'est avancer la question, puisque, s'il s'agissait d'une force d'ordre transcendental, différente des forces mécaniques connues, et d'une autre nature essentielle, il n'y aurait pas de raison pour qu'un poids de mille kilos ne fût pas soulevé aussi facilement qu'un poids d'un gramme.

Avec Eusapia on a toutes les formes de transition entre le mouvement produit par une main matérialisée, et le mouvement effectué à distance sans que la main soit vue. Quand, dans la demi-obscurité, on entend un coup formidable, frappé sur la table, il est presque impossible de ne pas supposer que c'est un coup de poing. Pourtant en général le poing est invisible, et, dans la même séance, on a des attouchements, encore qu'on ne puisse rien voir. De même encore, quand une bouteille est prise, de l'eau versée dans un verre, et le verre porté aux lèvres des assistants, comment comprendre ces mouvements d'objets s'ils n'ont pas été effectués par une main ?

Faisons alors une hypothèse — et devant ces faits étranges l'hypothèse est permise — c'est que la matérialisation comporte deux phases : une première phase de matérialisation invisible (malgré l'apparence paradoxale de l'expression) avec action mécanique, une seconde phase de matérialisation visible et avec action mécanique. Alors tout sera cohérent. Et nous pouvons reprendre notre comparaison entre la projection d'une force mécanique, et la projection d'une force lumineuse, comme nous l'avons indiqué au début de ce chapitre.

Nous mettons la main devant un miroir. L'image de la main apparaît. Nous posons (à distance), la main sur une balance. Si la balance se déplace, c'est la première phase de la matérialisation ; la *mécanisation* et non la visualisation encore. Que la projection de la main soit plus intense, la main apparaîtra, informe d'abord, entourée de draperies, mais peu à peu devenant plus *main* qu'elle ne l'était d'abord.

Nous reviendrons sur cette hypothèse quand nous traiterons des matérialisations. Mais, quelle que soit l'hypothèse, le fait des mouvements d'objets sans contact est indiscutable, et il serait puéril de le nier parce qu'on ne le comprend pas.

Toutefois, quoique pour nous le fait soit prouvé, il serait hautement désirable qu'une étude approfondie en fût faite de nouveau, en se dégageant, ce qui est assez délicat, vu l'état d'âme des médiums, de toutes considérations autres que celles de la froide physique mécanique. Malheureusement ces phénomènes, extrêmement rares quand ils sont intenses, ne se manient pas commodément. Un médium semble nécessaire. Les résultats varient d'un jour à l'autre. L'obscurité — ou au moins la pénombre — est indispensable. Ce sont là des conditions qui rendent l'expérimentation prodigieusement difficile.

Malgré ces difficultés, les admirables expériences d'Ochorowicz avec Stanislawa Tomczyk, de Mad. Bisson et de Schrenck-Notzing avec Marthe Béraud, de Crawford avec Miss Goligher, confirmant ce qui avait été soupçonné avec plus ou moins de précision par William Crookes avec Home, par nous-même avec Eusapia, ont établi ce fait d'une importance primordiale que les mouvements à distance sans contact, c'est-à-dire les télékinésies, constituent la première étape de la matérialisation. Schrenck-Notzing a résumé les preuves qu'on peut apporter à l'appui de cette proposition dans un livre excellent qui vient de paraître [1]. Dans cet ouvrage, nulle place n'est faite à la théorie : ce qui n'est pas plus une critique qu'un éloge. Mais les faits sont accumulés en bon ordre, et si bien disposés qu'ils entraînent la conviction.

1. *Physikalische Phaenomene des Mediumismus*. München, E. Reinhardt, 1920.

Pour ce qui est de la télékinésie simple, les exemples mentionnés plus haut par nous suffisaient déjà. Schrenck ajoute les observations personnelles qu'il a faites.

1° Stanislawa Tomczyk lui a donné les mêmes beaux résultats de télékinésie qu'avait eus Ochorowicz. Les expériences avaient lieu dans la maison même de Schrenck : il y avait comme assistants le colonel J. Peter, les Drs Durig, Specht, Francé, et parfois d'autres savants. La lumière rouge était suffisante pour bien voir tous les mouvements du médium. La source lumineuse était derrière son dos. Les bras étaient nus ; les mains explorées à la loupe.

Dans ces conditions une boule de celluloïde, comme une boule de billard, a été remuée par la simple approche des mains de Stanislawa, un pèse-lettre s'est abaissé avec une pression de 50 grammes, une balance à double plateau s'est abaissée de 5 centimètres ; des boules de celluloïde placées dans un verre se sont remuées ; une cuiller à thé, qui était dans un verre, a été, sans contact, projetée hors du verre. Toutes ces expériences, identiques à celles qu'a indiquées si nettement Ochorowicz, ont été répétées plusieurs fois. L'hypothèse d'une fraude est absolument impossible, car l'attention des observateurs se portait sur l'exploration des mains qui souvent restaient immobiles pendant que les objets se mouvaient.

2° Eusapia Paladino a donné de très beaux cas de télékinésie. A Munich, en présence du professeur Dessoir, très sceptique, aucun contact ne pouvant avoir lieu entre Eusapia et le rideau, il y a eu des grands mouvements de divers objets placés derrière le rideau, et mouvements du rideau lui-même. Schrenck mentionne aussi l'expérience, faite chez moi à Carqueiranne, d'une boule de billard qui a été transportée sur la table. Une lampe placée derrière un paravent permettait de bien voir tous les mouvements du médium. Les pieds d'Eusapia étaient contrôlés par le Dr Beretta. Oliver Lodge et moi nous contrôlions le côté droit ; Mad. Sidgwick et Schrenck, le côté gauche. Dans cette belle expérience, il y a eu transport d'un gros melon ; une boîte de musique a joué ; une carafe pleine d'eau a été transportée sur la table. Une autre fois, à Carqueiranne encore, Eusapia met ses deux mains sur l'épaule

d'Ochorowicz; la table s'élève des quatre pieds à 30 centimètres pendant quatre secondes. Flournoy décrit une expérience qu'il a faite chez Schrenck à Munich, avec Eusapia, et dit qu'une force invisible maintenait la table en l'air, et la faisait osciller, sans qu'elle fût touchée soit par les mains, soit par les pieds d'Eusapia.

3° Mad. K..., femme d'un peintre, médium non professionnelle, met légèrement la main sur un piano pesant 650 kilogrammes; ce piano s'est déplacé, et un pied s'est élevé de 15 centimètres. Cependant Mad. K... ne touchait le piano, ni par les pieds ni par les genoux : la lumière était suffisante pour bien voir. Mad. K... touchait légèrement le couvercle de ce lourd objet. Le couvercle du piano s'est fermé et abaissé avec bruit.

4° Willy S..., un jeune étudiant dentiste, de seize ans, médium non professionnel, a donné aussi de nombreux cas de télékinésie; et presque toujours, comme avec Marthe Béraud, ces télékinésies étaient produites par des ectoplasmes.

Si j'ai rapporté ces cas de télékinésie, très bien exposés par Schrenck, ce n'est pas qu'en soi ils constituent autre chose qu'une affirmation nouvelle, — qui n'est jamais inutile — de la réalité de la télékinésie. Mais c'est surtout parce que je voulais préciser, comme l'a fait aussi Schrenck, la relation entre la télékinésie et l'ectoplasmie.

Dans mes expériences avec Eusapia j'avais dès 1895 constaté qu'il y avait, en même temps que mouvement télékinétique des objets, formation de moignons informes, à peine visibles, constituant des membres adventices pour ainsi dire, comme des efflorescences, pour lesquelles j'avais proposé le mot d'*ectoplasme*, qui est aujourd'hui partout adopté. Les cas sont nombreux dans lesquels on a vu comme des tiges rigides, résistantes, sortir du corps d'Eusapia. Maintes fois il m'est arrivé, pendant que ses pieds et ses mains étaient tenus d'une manière irréprochable, de sentir, en approchant la main de sa robe, comme un objet résistant et mobile, informe. H. Sidgwick a fait la même constatation : de même aussi Dessoir, de même sir Oliver Lodge. Et cependant ces observateurs étaient d'un scepticisme extrême, presque résolus à contester

les phénomènes. Les expérimentateurs américains de Columbia University, plus sceptiques encore peut-être que Dessoir et H. Sidgwick, disent que, dans trois circonstances, ils ont observé des projections bizarres semblant partir du corps d'Eusapia (dans un cas, du milieu de son dos), qui lui rentraient ensuite dans le corps. Ces pseudopodes ectoplasmiques étaient entourés par le rideau, de sorte qu'on ne pouvait pas juger de leur forme. Une fois une tige semblant avoir $0^{m},33$ de longueur est sortie du pied d'Eusapia, s'est approchée de la table, en a touché le plateau, et a renversé les objets qui s'y trouvaient. C'est à une conclusion analogue que sont arrivés les membres de l'Institut psychologique de Paris (Courtier, d'Arsonval, Yourjevitch).

Par conséquent, simultanément avec les télékinésies, il y a ectoplasmies, formations de membres rudimentaires, de tiges, de forces matérielles plus ou moins visibles, sortant du corps de la médium.

Les belles observations d'Ochorowicz donnent une importante confirmation à ces faits.

En effet il a pu voir, et photographier, une sorte de fil fluidique par lequel se faisaient les télékinésies de Stanislawa. Ces forces, qu'il appelle les *rayons rigides,* peuvent se courber, se déplacer pour obtenir (selon la volonté de la médium ?) tel ou tel effet mécanique. Ce fil fluidique n'est pas toujours visible et photographiable. Mais il est bien probable qu'à une première phase de sa formation il est invisible, et cependant capable de mouvoir les objets.

Ces rayons rigides semblent sortir des mains ou des ongles de Stanislawa. Au voisinage de sa main, ils ont l'apparence d'un faisceau. On ne peut les comparer à un fil ordinaire (un cheveu, un fil de cocon, un fil) ; car sur leur parcours ils ont des renflements semblables aux ondes d'une corde qui, lorsqu'elle vibre, présente des renflements, des nodosités de place en place. Leur image photographique est discontinue. Et c'est là un phénomène d'une extrême importance ; car cela exclut absolument l'hypothèse, très absurde dans ces cas si bien observés, d'une fraude.

Pour mouvoir un objet rond (ou une boule en celluloïde par exemple), comme si un seul fil ne suffisait pas, il s'en forme plu-

sieurs, presque tout un système de filaments en forme de filet qui entourent l'objet qui est à mouvoir (SCHRENCK).

SCHRENCK-NOTZING a pu donner (planche V, voy. p. 547) un agrandissement de ce fil fluidique photographié. Il penche à croire qu'il y a un faisceau de fils, tandis que pour OCHOROWICZ c'est plutôt par une sorte d'adhésion à l'objet que le fil fluidique est capable d'exercer une action mécanique.

Les observations que SCHRENCK a faite avec WILLY sont tout à fait en accord avec ce que nous ont donné STANISLAWA et EUSAPIA.

Avec un contrôle rigoureux, WILLY étant revêtu d'un vêtement de tricot lacé derrière le dos, que SCHRENCK avait apporté. Les phénomènes qu'il a produits furent tout à fait analogues à ceux que présentent d'une part MARTHE BÉRAUD, d'autre part EUSAPIA. Une main se faisait sentir à tous les assistants, et déplaçait les objets voisins, encore que les mains de WILLY fussent soigneusement contrôlées, et le contact pouvait en être senti avant qu'elle ne fût visible. Cette main avait toutes les apparences d'une main vivante. Elle semblait froide et humide, à peau un peu rugueuse, manifestement plus grande que la main de WILLY. Quelquefois les doigts étaient en forme de moignons. Dans un cas il fut essayé de faire soudainement la lumière. Alors un tissu blanc qui s'était formé autour du cou du médium disparut rapidement en faisant des mouvements de reptation comme un ver, dans le tricot noir dont WILLY avait été revêtu. Le soin avec lequel le médium avait été exploré rend absolument impossible l'hypothèse que des tissus avaient été frauduleusement apportés (dans la maison de SCHRENCK). D'ailleurs ces tissus ectoplasmiques avaient la singulière propriété de se mouvoir spontanément (!!) Dans un cas on put mettre un fragment de ces tissus dans un tube : il remua avec vivacité pendant quelque temps, puis disparut subitement. (*Am* 10 *janvier* 1920 *hatte Kap. K. einen Teil der Substanz bereits in einem Röhrchen aufgefangen. Dasselbe bewegte sich innerhalb des Glases lebhaft und verschwand blitzartig schnell, als der Beobachter die Röhre zu schliessen versuchte*).

Les expériences de CRAWFORD, quoique étant d'une lecture difficile, montrent, mieux que tout ce qui avait été écrit jusqu'ici, l'étroite relation qui unit la télékinésie et l'ectoplasmie. Toutes

ces expériences ont été faites avec Miss Kathleen Goligher, une jeune fille de vingt et un ans, non professionnelle. La lumière était celle d'un bec de gaz entouré d'un papier rouge, suffisante pour suivre tous les mouvements des assistants.

Dès le début de la séance on entend des raps, d'abord légers, puis violents comme des coups de marteau, quelquefois rythmés. Dans certains cas la table a été soulevée à une hauteur de $1^{m},02$ au-dessus du sol. Sans être touchée par qui que ce soit, elle oscillait dans l'espace et se balançait.

Ce qu'il y a de nouveau dans les expériences de Crawford, c'est qu'il avait placé sa médium sur une balance et qu'il voyait les variations de son poids en fonction de la lévitation produite. Le poids de Miss Goligher avec sa chaise était avant la lévitation de 62 kilogrammes. Pendant la lévitation le poids a augmenté de $1^{kg},386$. Or le poids de la table soulevée était de $1^{kg},200$.

Avec des tables différentes, plus lourdes, le résultat a été le même. Toujours, pendant la lévitation, le poids du médium augmente, et d'une quantité égale au poids de la table.

Tout se passe, dit Crawford, *comme s'il s'était établi une connexion mécanique* (invisible ?) *entre la médium et la lable ;* et il est impossible de ne pas rapprocher ces importantes observations de ce qui a été constaté avec Home, Eusapia et Stanislawa Tomczyk.

La matière qui produit ces télékinésies est une sorte de levier, de baguette (*cantilever*) qui sort facilement du corps du médium, et y rentre de même. Elle peut se courber, s'incliner, se diriger, dans tel ou tel sens. Elle ne peut guère agir au delà d'une distance de $1^{m},50$ Elle peut changer de consistance, saisir des objets, devenir assez dure pour donner des coups violents. Ses dimensions sont variables. Si l'on entoure le corps du médium de vêtements, la tige ectoplasmique peut traverser ces vêtements, surtout si le tissu est près du corps ; car, à une certaine distance, les toiles, tissus, papiers, empêchent la force d'agir. A son extrémité elle a une certaine force adhésive, comme si elle se collait aux objets qui doivent être soulevés. L'ectoplasme a une structure qui n'a pas pu être déterminée. Quoique certainement il sorte du corps de la médium, aucune pression n'est sentie, aucune impression n'est éprouvée.

Il est impossible d'exagérer l'importance de ces faits extraordi-

naires, méthodiquement observés, avec des mesures précises, et un esprit scientifique rigoureux. La réalité des ectoplasmies, après les expériences faites avec EUSAPIA, MARTHE BÉRAUD, STANISLAWA TOMCZYK, est maintenant rigoureusement démontrée par les expériences de CRAWFORD, qui a donné en outre des photographies excellentes, consécutives à son premier mémoire[1]. La théorie de *l'ectoplasmie cause de la télékinésie* est probablement exacte ; mais en tout cas pour les faits la démonstration est irréfutable, et doit entraîner toutes les convictions.

De fait il n'est pas possible de séparer les résultats donnés par les différents médiums. Ils ont chacun leur modalité personnelle, et la conclusion scientifique qu'on doit en tirer résulte de l'ensemble des observations prises çà et là.

Il paraît en définitive à peu près établi aujourd'hui que les mouvements d'objets sans contact doivent s'expliquer par des expansions fluidiques, d'abord invisibles, qui sortent du corps du médium. Ces *ectoplasmes* qui sortent du corps de MARTHE, d'EUSAPIA, de WILLY, de STANISLAWA, de KATHLEEN GOLIGHER, sont sans doute très analogues aux fantômes qui sortaient du corps de FLORENCE COOK, de HOME, D'EGLINTON, de Mad. d'ESPÉRANCE. *La télékinésie est la première phase de la matérialisation.*

L'effort des savants doit porter maintenant sur la connaissance de cette matière étrange et subtile, capable de mouvements intentionnels, aussi bien que d'extraordinaires transformations. C'est tout un monde nouveau, profondément mystérieux encore, que la métapsychique ouvre à la physiologie et à la physique.

Plus loin, quand nous parlerons des matérialisations ectoplasmiques, nous entrerons encore dans quelques détails.

C. — *Des bruits et des rapts.*

En général ces déplacements d'objets ne témoignent guère d'intelligence. Il semble que tout l'effort de la force qui agit consiste en une action mécanique, aussi intense, aussi étonnante que possible. Mais il en est autrement pour les légers bruits produits dans

1. A voir notamment un écrit posthume : *The psychic structures of the Goligher Circle* (J. Watkics, Londres, 1921), et le mémoire des SCHRENCK à ce sujet *Das Materialisations probleme* (*Psych. Studien*, mai 1921).

les tables ou les objets voisins, bruits qui ont été entendus pour la première fois par les sœurs Fox et qui ont été le point de départ de toute la métapsychique. Ces bruits, déterminés dans les tables ou dans les objets par des forces intelligentes, ont été nommés en langue anglaise des *raps*, et c'est ce mot, consacré par l'usage, que nous emploierons.

Voici en quoi consiste ce phénomène, simple et important.

Quand on est assis autour d'une table, avec un médium puissant, en même temps qu'il y a des mouvements de la table, il y a des ébranlements du bois de la table, se traduisant par des coups qu'on perçoit bien, qui sont le plus souvent faibles, mais parfois assez forts pour être entendus à assez grande distance.

Pour ne pas admettre le pouvoir télékinésique qui aboutit à la production de *raps*, on a fait quantité d'hypothèses saugrenues, dont il ne reste plus rien. M. Schiff avait admis un déplacement du long péronier latéral, ce qui a été possible dans le cas absolument exceptionnel de M. Schiff lui-même. Mais il serait insensé de croire à la généralité de ce phénomène. Mad. Sidgwick[1] dit qu'il peut se produire anormalement des craquements dans le genou. Mais c'est encore une rarissime exception.

D'ailleurs il est évident que si le médium peut toucher la table (par la tête, les mains ou les pieds), il pourra faire entendre tous les raps qu'il voudra. Mais est-il donc impossible de s'assurer que le médium est immobile quand il ne touche pas la table ?

Les raps se produisent quand on touche la table ; mais, dans certains cas fort rares, ils se produisent sans qu'il y ait contact. Et c'est là un très beau phénomène *essentiel, très essentiel*, qu'on devrait étudier avec plus de soin que ne l'ont fait les spirites, aveuglés par leur désir d'avoir de mirifiques et fantasmatiques phénomènes. Pourtant le phénomène des raps constitue, quand il est incontestable, la preuve éclatante qu'il existe des forces agissant mécaniquement sur les choses, et indépendantes de nos contractions musculaires. Pour moi je le considère, malgré sa simplicité, ou plutôt à cause de sa simplicité, comme le plus beau phénomène de la métapsychique.

1. *The physical phenomena of spiritualism, P. S. P. R.*, XIII, 145.

Le plus souvent, il est vrai, les raps se produisent quand le médium touche la table, et alors on peut invoquer et on a invoqué des causes diverses. Mais il ne faut pas oublier qu'en même temps qu'on entend un bruit, *la table vibre, et on sent distinctement l'ébranlement du bois*. Quand on applique l'oreille sur la table, on entend, si les assistants font silence, des coups répétés, très faibles, comme un tambourinage parfois. On peut même, dans certains cas, provoquer des bruits rythmés comme une marche, une fanfare, et cependant la main du médium est immobile, et, dans certains cas le médium n'est nulle part en contact avec la table.

J. Maxwell, qui a eu l'heureuse fortune de pouvoir observer un médium qui produisait des raps en pleine lumière, en a fait une très attentive étude (p. 67). « J'en ai eu si fréquemment avec la plus vive clarté que je me demande si l'obscurité les favorise au même point que certains autres phénomènes. Le contact des mains (avec la table) n'est d'ailleurs pas nécessaire pour obtenir des raps. J'en ai obtenu très facilement sans contact. Lorsqu'on a réussi à avoir des raps avec contact, un des moyens les plus sûrs pour les obtenir ensuite sans contact est de conserver un certain temps les mains appuyées sur la table, puis de les soulever avec une extrême lenteur, en maintenant la face palmaire tournée vers le plateau de la table... » Maxwell a obtenu des raps retentissants dans des salles de restaurant, dans des buffets de chemins de fer, assez forts pour attirer l'attention du public... « Dans une maison que l'homme de génie qui l'a habitée a rendue célèbre, les raps ont attiré l'attention soupçonneuse du gardien. La tonalité des raps est essentiellement variable ; ils peuvent ressembler au bruit léger que fait une souris, au bruit d'une scie, à celui des ongles frappant sur le bois ou grinçant sur une étoffe. » Chacune des personnifications qui prétendent intervenir a son mode spécial dans la production de raps.

Les raps ne peuvent être dus à des craquements occasionnés par l'humidité du bois qui joue, car ils sont *intelligents*. C'est cela qui est singulier et admirable. Une table qu'on ne touche pas est donc parfois animée de vibrations sonores qui ne se produisent pas au hasard, mais au contraire veulent dire quelque chose. Aussi peut-on entretenir une sorte de conversation avec la force intelligente qui se manifeste dans la table par des vibrations plus ou moins

sonores. Si l'on épèle un alphabet, le rap se produira à telle ou telle lettre, et la succession de ces lettres donne un mot ayant un sens. C'est une phrase qui veut dire quelque chose. Peu nous importe pour le moment de savoir ce qui est dit, il suffit de constater : 1° que les coups ne sont pas dus à une contraction musculaire ou à tout autre mouvement du médium, puisque le médium ne touche pas la table ou qu'il est absolument immobile ; 2° que les coups prouvent une intelligence qui veut dire quelque chose.

M. W. J. Crawford dans son livre[1] s'exprime ainsi à propos des raps obtenus par Miss Kathleen Goligher... « On entend tout de suite, dès que la séance a commencé, des bruits, tap, tap, tap, sur le plancher, près du médium. Ils deviennent de plus en plus forts, sur la table, sur la chaise des assistants, quelquefois les sons sont comme des coups de marteau si forts qu'on les entend du dehors, et ils ébranlent le plancher et les chaises. Ils peuvent imiter admirablement des bruits divers : le pas d'un homme, le trot d'un cheval, le frottement d'une allumette, une balle qui rebondit. »

Très remarquables aussi, et entraînant la conviction, les faits qu'a notés J. Hyslop, qui n'est pas suspect de tendresse pour la métapsychique objective[2]. Avec Hyslop, le Dr Creery a fait les mêmes constatations. Il s'agit d'un vieux nègre aveugle, ignorant, qui, en mettant les mains sur une table, sur un violon, sur une porte, obtenait des raps très forts. La main ne faisait pas le moindre mouvement. Bien plus, il y avait encore des raps quand les mains ne touchaient rien, et qu'elles étaient en pleine lumière. Les coups étaient si forts qu'on les entendait à cinq ou six pieds de distance. Hyslop conclut en disant : *We had fair evidence for the existence of raps under unusual circumstances.* Avec le même sujet, M. Clawson a eu des résultats meilleurs encore.

La réalité des raps est d'une importance primordiale, et ce phénomène contient presque la métapsychique tout entière. S'il est établi que des vibrations mécaniques de la matière peuvent se produire, à distance, sans contact, et d'autre part que ces vibrations

1. *Experiments in psychical science*, London, Atkins, 1919.
2. *An experiment for raps, Amer. S. P. R. Journal*, XIV, 252-257, 1920.

sont intelligentes, on a introduit dans la science cette donnée *formidable* que dans le monde il y a des intelligences (humaines ou non humaines) capables d'agir sur la matière. Voilà pourquoi, je le répète, on a tort de ne pas s'attacher davantage à l'étude des raps.

D'autant plus qu'ils ne constituent pas un phénomène exceptionnel. Certes, pour obtenir des coups très forts, sans contact, ayant un sens précis, il faut des médiums très puissants. Mais, même avec des médiums relativement faibles et peu exercés, s'ils touchent à peine la table, et qu'on ausculte avec soin la table, en collant l'oreille sur le bois, on entend souvent de petits coups, rythmés ou non, n'ayant malheureusement pas grand sens, c'est-à-dire ne pouvant pas donner de phrases cohérentes, ni même de mots quand on épelle l'alphabet, suffisants tout de même pour établir le fait des vibrations mécaniques du bois. Avec des médiums très divers, j'ai obtenu ces vibrations, avec mon ami G. F..., avec Stella, avec A..., avec L... Avec Eusapia les raps n'étaient pas très fréquents, mais parfois (rarement), on en avait qui étaient forts et ébranlaient la table. Avec A... non seulement il y avait des coups dans une table, mais encore dans tout objet qu'elle tenait à la main. Il est vrai que le plus souvent ces raps n'étaient pas cohérents. C'était un tambourinage irrégulier, désordonné, interdisant toute conversation suivie. Pour qu'il y ait par les raps des réponses cohérentes, les médiums doivent être exceptionnellement puissants.

Avec les médiums faibles, quelquefois tous les phénomènes se limitent à des coups. Si l'on ignore que ces coups sont liés à la présence du médium, on est tenté de croire qu'il s'agit d'une maison hantée. M. Hyalmer Wijk, de Gotenburg, en Suède, a étudié avec soin un cas de ce genre. Mad. N. Karin, hystérique, mais d'une intelligence très cultivée, a pendant longtemps, près de trois mois, entendu des coups retentissants dans la maison qu'elle habitait. Le Dr Brière et Wijk les ont entendus aussi. Puis tout cela a cessé[1].

J. Hyslop[2], expérimentant avec Anna Burton, a entendu des raps, et il incline à croire qu'ils sont supernormaux, parce qu'ils se pro-

1. *Etude expérimentale sur les phénomènes de frappement spontané*, *A. S. P.*, 1905, XV, 517-551.

2. Hélène de C. Verrall, *The case of Anna Burton*, *Journ. S. P. R.*, XV, 1912, 141.

duisent d'une manière très variée et se succèdent en des régions très différentes, tantôt spontanément, tantôt à la demande des expérimentateurs. Dans un cas les raps ont été entendus à 2 mètres de distance ; alors que Miss Burton ne faisait aucun mouvement des mains ni des pieds. La seule hypothèse possible (autre que celle d'un rap d'origine télékinésique), est qu'il y ait une illusion sensorielle produite chez les assistants, illusion collective, terriblement invraisemblable[1].

Le fait suivant est très extraordinaire et ne rentre pas dans le cadre des faits connus, ce qui autorise l'incertitude. Mad. Davies reçoit une lettre, venant de l'Inde, qu'on la charge de transmettre à Mrs W... La lettre est posée sur une cheminée. Quelque temps après, Mad. Davies entend des coups clairs et stridents partant de la cheminée. Elle songe alors à mettre la lettre ailleurs, sur un meuble. Les coups se font entendre sur le meuble. Alors arrive le père de Mad. Davies qui constate le même phénomène. Bientôt, Mad. Davies et son père s'assurent que les coups proviennent bien de la lettre, ou du moins si près de la lettre qu'ils semblaient venir de son intérieur. Cette lettre annonçait la mort du mari de Mad. W...[2].

Sir William Barrett[3] a observé un cas de *raps*, qui entraîne pour tout lecteur attentif la conviction absolue. Une petite fille de dix ans, Florrie C..., fille d'un avocat distingué d'Irlande, ayant, à diverses reprises, produit des raps, W. Barrett expérimenta avec elle. Dans quelques cas les bruits et les vibrations du bois se produisaient à distance, dans des tables qui étaient éloignées de Florrie. Après plusieurs semaines de recherches diverses, W. Barrett s'est convaincu qu'il fallait décidément abandonner toute supposition d'une fraude ou d'une illusion, ou d'une observation défectueuse. Ces raps étaient d'ailleurs intelligents, mais l'intelligence était enfantine. Florrie a eu aussi des télékinésies très puissantes ; une table de salle à manger (pour douze personnes) a été presque sans contact soulevée sur trois pieds à une notable hauteur.

1. *The Burton Case*, par J. Hyslop, *Journ. S. P. R.*, XV, 1912, 190.
2. *P. S. R.*, 1907, XVII, 726.
3. *On the Threshold of the unsean*, 3e éd., London, Kegan Paul, 1920.

Dans d'aussi bonnes conditions, avec Miss L..., W. Barrett a eu des raps, et des mouvements très étendus de la table, sans que personne la touchât. Un jour la table, sans être touchée, poursuivit, pour ainsi dire, W. Barrett, et l'emprisonna dans sa chaise. Dans la maison de W. Barrett les mêmes phénomènes se reproduisirent avec égale intensité.

L'opinion de Fr. Myers sur les raps a un grand poids. Voici ce qu'il dit à ce propos [1] :

« Les spirites disent qu'il s'agit d'un phénomène très commun. Pour ma part je puis dire qu'ayant pris part à plusieurs centaines de séances, étant tout prêt à noter le fait de raps, j'en ai entendu fréquemment en présence de médiums payés. Fréquemment j'ai entendu, quand j'expérimentais avec des amis, des craquements dans la table ; mais c'est seulement avec quatre ou cinq médiums non professionnels et dignes de toute confiance que j'ai entendu des raps incontestables, répondant aux questions assez pour amener en moi la conviction qu'il y avait une force inconnue pour les produire. »

Je puis absolument confirmer l'opinion de Myers. Les craquements non intelligents sont fréquents ; les raps intelligents sont extrêmement rares. Mais il s'agit de savoir si le phénomène, quoique exceptionnel, est réel. Or on ne peut douter de sa réalité.

Il me paraît évident que, si l'on veut faire des progrès dans la science métapsychique, ce ne sera pas par la poursuite de phénomènes extraordinaires qui émeuvent l'imagination, mais par la plus modeste et moins troublante étude des vibrations, intelligentes ou non, d'une table qui est à peine touchée, ou mieux qui n'est pas touchée par le médium.

Il suffirait d'adapter à la planchette un microphone modérément sensible et capable de donner une inscription graphique. Mais malheureusement, ni les expérimentateurs ni surtout les médiums n'ont de goût pour ces expériences ardues, techniques. Les spirites, qui, dans leurs multiples séances, ont vu souvent de très beaux phénomènes, se préoccupent plus de faire parler les morts en grandes phrases emphatiques et stériles que d'enregistrer les ébranlements

1. *Human Personality*, II, 454.

d'une tablette de bois, dans des conditions d'irréprochable précision.

D. — *De l'écriture directe.*

Parmi les diverses sortes de mouvements d'objet sans contact, il faut faire une place à part à un groupe de phénomènes si rares qu'il est permis d'en douter; à savoir l'écriture directe.

Voici en quoi consiste l'écriture *directe*. Ce phénomène n'a aucun rapport avec l'écriture *automatique*.

Dans l'écriture automatique le médium écrivain inconsciemment écrit toute une série de phrases (messages) dont il remplit plusieurs pages fébrilement; mais c'est sa main qui tient la plume ou le crayon et il est inutile de supposer qu'une intelligence étrangère et une force supra-humaine interviennent, puisqu'il écrit, comme vous et moi, en mouvant avec les muscles de sa main le crayon ou la plume. Mais, dans l'écriture directe, c'est autre chose. Un bout de crayon est placé dans une ardoise fermée, et, après quelques minutes, l'ardoise fermée, qui n'avait pas d'écriture, contient un message, une réponse par exemple à la question qui a été posée. Et cependant les mains du médium ont été vues, et il n'y a eu d'obscurité que dans la boîte où le crayon était enfermé avec l'ardoise.

Nous avons cité plus haut un des plus beaux cas d'écriture directe observé par Crookes avec Home.

Mais il est prodigieusement exceptionnel qu'on puisse voir les mouvements spontanés du crayon non touché. Le cas de Home est presque unique. Le plus souvent l'expérience, comme dans les cas de Slade et d'Eglinton, se fait par une toute autre méthode. Sur une ardoise, enfermée entre deux planchettes, on met un petit fragment de crayon ou de craie. Tout l'appareil est tenu à la main et placé sous la table. On entend un petit bruit, puis on ouvre la boîte où est l'ardoise, et on constate que le crayon est usé, et qu'il y a de l'écriture sur l'ardoise.

Si l'on n'a pas quitté l'ardoise de vue, si l'on a été assez habile observateur pour qu'aucune prestidigitation ne puisse trouver place, l'expérience est belle et décisive. Mais d'effroyables supercheries sont possibles.

Dans un mémoire fort intéressant, M. Davey rapporte l'histoire d'une séance dans laquelle, délibérément, il avait, par des procédés frauduleux divers, produit le phénomène de l'écriture directe sur l'ardoise. Il n'avait pas prévenu les assistants qu'il n'y avait que des trucs disposés par lui. Et alors, les assistants, en toute sincérité naïve, ont signé un procès-verbal attestant l'authenticité du phénomène. Or M. Davey n'a pas eu de peine à prouver qu'il y avait eu à maintes reprises défaut de vigilance et observation imparfaite.

On ne peut affirmer que sans exception tous les cas d'écriture directe présentés par Slade ou Eglinton ont été frauduleux. Tout de même les observations de M. Davey nous imposent une grande réserve dans nos conclusions.

Qu'il soit nécessaire d'avoir la plus grande méfiance pour des expériences d'écriture directe sur des ardoises (*Slade writing*), cela ressort en toute évidence des trucs ou tricks habiles qu'ont imaginés les prestidigitateurs américains. M. David Abbott les a décrits avec détail [1]. Si on laisse le médium (généralement un médium payé) fournir ses propres ardoises, quelque intactes qu'elles paraissent, ou simplement si on lui permet de tenir ou même de toucher celles qu'on a soi-même apportées, on est perdu ; car par d'habiles substitutions tout devient possible. Or la constatation absolue, irréprochable, que le médium n'a pas touché l'ardoise, est bien difficile, car il suffit d'un moment d'inattention — et qui donc est capable d'avoir une attention irréprochable et persistante ? — pour que certaines substitutions se fassent. De fait, *si l'on apporte son ardoise, et si le soi-disant médium ne la touche à aucun moment*, comme le reconnaît M. Abbott lui-même, il n'y a pas de supercherie possible. Mais dans quelles expériences cela a-t-il été réalisé ?

Le pouvoir médianimique intense de W. Stainton Moses s'est manifesté quelquefois par de l'écriture directe [2]. M. et Mad. Speer, qui assistaient S. M... dans la plupart de ses expériences, ayant

1. *Spirite Slate writing and Billet Tests, Americ. P. S. R.*, I, 1907, 148-160, 244-254, 413-427, 513-522.

2. Fr. Myers, *The experiences of W. Stainton Moses, P. S. P. R.*, 1894, IX, 265-275.

fermé la porte d'une chambre, et placé dans cette chambre du papier blanc et un crayon, pendant que S. M..., en état de trance, était à un autre étage, revinrent au bout d'une demi-heure, dans la chambre fermée, et trouvèrent que de l'écriture avait été mise sur le papier.

Dans une autre expérience [1] il y eut quelques lettres écrites sur une feuille de papier blanc placée dans la table. Ce jour-là le guide de S. Moses, irrité qu'on pensât à adjoindre quelqu'un au cercle très restreint qui assistait aux expériences, frappait avec une telle force que nous avions la sensation, dit M. Moses, qu'il aurait pu briser nos têtes, s'il avait voulu (*unconfortable notion*, ajoute-t-il). A diverses reprises, les jours suivants, il y eut plusieurs lignes d'écriture sur du papier blanc mis sous la table, pendant que M. et Mad. Speer tenaient les mains de M. Moses (p. 302, 303, 304).

Voici comment M. Charlton Speer résume ces diverses expériences :

« Nous avons eu souvent de l'écriture directe, quelquefois sur une feuille de papier placée au milieu de la table, et mise à égale distance de tous les assistants : quelquefois un de nous mettait le nom sur une feuille de papier blanc au préalable marquée d'un signe, et en général nous trouvions, à la fin de la séance, qu'un message avait été écrit. Nous placions tantôt un crayon, tantôt de la mine de plomb près du papier, et le résultat était le même. D'habitude le message était constitué par des réponses à nos questions. Quelquefois c'étaient des courtes communications indépendantes de ces questions mêmes, parfois aussi des mots de sympathie. »

On trouvera dans les revues spirites un grand nombre de cas d'écriture directe ; mais il est permis, surtout quand il s'agit d'expériences faites avec un médium professionnel, étant donnée la relative facilité de la fraude, d'élever quelques doutes [2].

M. de Guldenstubbé, le 13 août 1856, ayant sa sœur pour médium, mit du papier blanc avec un crayon dans une boîte, et au bout

1. *Loc. cit.*, 347.

2. Je les mentionne cependant, avec toutes les réserves nécessaires. — Delanne, *Recherches sur la médianimité*, Paris, Libr. des sciences psychiques, 1902. — Aksakoff, *Animisme et spiritisme*, p. 547, p. 438-455. — Stainton Moses (Oxon),

d'une demi-heure il constata que des caractères étaient écrits sur le papier. Il répéta avec succès cette expérience plus de dix fois.

Plus tard, il put *voir* des caractères se former sur le papier dans la boîte laissée ouverte. Le comte d'Ourche, qui assistait à quelques-unes de ces expériences, a pu les confirmer.

Le général de Brewern et le marquis de Planty ont assisté aussi à ce même phénomène de l'écriture directe obtenue sur des ramettes de papier toutes neuves, cachetées par le marchand.

Les mots écrits étaient en grec, signés par Platon; en latin, signés par Cicéron. N'allons pas nous imaginer que Platon et Cicéron sont venus : l'intérêt de l'expérience n'est pas là, mais dans la formation de l'écriture directe. La sœur de M. Guldenstubbé, qui était le médium, ne savait d'ailleurs ni le latin ni le grec.

Je ne mentionne ces faits que pour mémoire.

Voici une expérience que j'ai pu faire avec Eusapia. Cette expérience, je n'ai pas pu la répéter, mais elle a été extraordinairement nette.

A l'île Ribaud, un soir, en présence d'Ochorowicz, de Fr. Myers et de sir Oliver Lodge, Eusapia a présenté le phénomène suivant : — et je crois bien que personne ne pourra contester la compétence des observateurs.

Eusapia prend ma main, et tient l'index de ma main droite, de manière que mon index dépasse notablement sa petite main. Alors elle promène mon index sur du papier blanc, et la marque de mon index apparaît, comme si c'était de l'écriture avec un crayon bleu. Avec sa main gauche levée très haut en l'air, Eusapia tenait un crayon bleu qu'elle serrait convulsivement. Le phénomène se passait à la lumière d'une bougie qui était presque au contact du papier, tant elle en était proche. Je vois encore Fr. Myers avec son lorgnon, penché sur le papier et regardant attentivement, scrupuleusement, le phénomène. Quatre à cinq fois, sur des feuilles de papier blanc (des enveloppes blanches), le même phénomène s'est produit. Je suis *absolument sûr* que la main d'Eusapia ne touchait pas le papier, qui n'était touché que par mon index, lequel n'avait pas la plus petite trace de bleu. Pendant près de dix minutes, tou-

Psychography. — Guldenstubbé, *La réalité des esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe.*

jours à la lumière d'une bougie, l'expérience s'est répétée, soit sur du papier, soit sur le plastron blanc de nos chemises. *Je n'ai pas le plus léger doute sur la réalité du phénomène ainsi caractérisé :* 1° le papier était blanc ; 2° Eusapia n'a pas pu le toucher ; 3° la marque bleue se développait sous mes yeux ; 4° c'était à moins de quarante centimètres d'une bougie allumée; 5° Myers, Ochorowicz et Lodge contrôlaient mon observation.

A. de Rochas, avec Eusapia, a constaté un fait analogue[1] que A. de Gramont m'a confirmé oralement.

Dans beaucoup d'expériences d'écriture directe, il y a, en même temps que l'écriture même, phénomènes de cryptesthésie (comme d'ailleurs dans les expériences de M. Guldenstubbé). Mais il faut dissocier les deux phénomènes, encore que dans la réalité des choses ils soient associés.

Voici une des expériences faites par P. Gibier, physiologiste expérimenté et observateur attentif[2].

« Nous avons vu, dit-il, plus de cent fois, des caractères, des dessins, des lignes, et même des phrases entières, se produire à l'aide d'une petite touche sur des ardoises que Slade tenait, et *même entre deux ardoises avec lesquelles il n'avait aucun contact,* ardoises qui nous appartenaient, que nous avions achetées nous-mêmes dans une papeterie quelconque de Paris, et que nous avions marquées de notre signature. Lorsque l'écriture s'est produite sur une seule ardoise, c'était en général sous l'angle de la table auprès de laquelle nous nous trouvions. Nous ne perdions de vue ni l'ardoise, ni les doigts de Slade, et nous placions parfois nous-mêmes le crayon sur l'ardoise, mais nous n'avons jamais pu voir ce dernier en mouvement. L'ardoise ondulait légèrement, comme sous la pression de l'écrivain invisible. »

Voici une des expériences que P. Gibier regarde comme peut-être la meilleure[3].

« J'avais apporté plusieurs ardoises, deux entre autres, enveloppées dans du papier, ficelées ensemble, cachetées et vissées.

1. *L'extériorisation de la motricité*, p. 140 et 162.
2. *Le spiritisme*, Paris, Doin, 1887.
3. *Religio-philosophical Journal*, 2 février 1892.

« ... Je proposai alors d'avoir une réponse sur deux ardoises neuves que j'avais apportées dans ma serviette.... J'ai obtenu la permission, après avoir mis la petite touche traditionnelle entre elles deux, de m'asseoir sur mes ardoises. Les ayant donc posées sur ma chaise, je m'assis dessus, et ne les quittai de ma main que lorsque tout le poids de mon corps porta sur elles. Je plaçai alors mes mains sur la table avec celles de Slade, et je *sentis* et *entendis* très nettement que de l'écriture se traçait sur l'ardoise avec laquelle j'étais en contact... Quand ce fut fini, je retirai *moi-même* mes deux ardoises, et je lus les douze mots suivants, mal écrits, mais enfin *écrits* et lisibles : « Les ardoises sont difficiles à influencer ; nous ferons ce que nous pourrons ». Slade n'avait pas touché ces ardoises. »

M. Moutonnier a indiqué une écriture que Mad. Bangs de Chicago lui a donnée, qui est manifestement frauduleuse.

Elliot Cowes et E. Coleman, expérimentant avec Mad. Francis, de San Francisco, comme médium, *ont vu le mouvement* (*télékinétique*) *du crayon sur l'ardoise*. Dans quelques cas l'ardoise, mise partiellement sous la table, a été partiellement découverte ; dans d'autres cas, elle n'était pas mise sous la table, mais seulement recouverte d'un mouchoir, et toute une phrase a été écrite ainsi. Une autre fois même, Mad. Francis tenait l'ardoise à la main, devant les assistants, et de l'écriture s'est produite. Il est bon de noter que M. Emmette Coleman est exercé dans la prestidigitation.

G. Encausse dit qu'il a vu, dans une séance donnée par le magnétiseur Robert, en pleine lumière, devant vingt personnes différentes, une jeune fille de dix-sept ans, qui faisait apparaître des caractères sur des feuillets de papier (des vers ayant la signature de P. Corneille). Il paraît qu'à l'examen microscopique les marques de l'écriture étaient constituées par des globules du sang. Ce n'est donc pas de l'écriture directe dans le sens qu'on attache à ce mot, en général. P. Gibier assistait à ces expériences, mais je ne sache pas qu'il en ait parlé. Il ne faut d'ailleurs accepter les témoignages du Dr Encausse qu'avec une extrême réserve. Et puis pourquoi l'expérience n'a-t-elle pas été répétée ?

Le Dr Mysz a eu en pleine lumière des exemples d'écriture directe avec une petite ignorante paysanne de quatorze ans, qui savait à peine écrire.

Voici comment il décrit cette expérience qui me semble bien fragile. Une boîte en bois de 30 centimètres de large, environ, ouverte d'un côté seulement, pour supporter un sac conique en soie noire, finissant en pointe, à l'extrémité du sac un petit trou dans lequel était introduit un crayon, de manière à ce qu'il n'en sortît que le bout. L'enfant ne faisait que poser extérieurement les mains sur la boîte. Quelques minutes après le sac se gonflait, et le crayon commençait à écrire. — N'insistons pas : ce n'est rien.

Le Dr Nichols, ayant reçu chez lui le médium Eglinton, obtint de bonnes preuves de l'écriture directe, il mettait une feuille de papier (qu'il avait caractérisée) dans une boîte fermée à clef, entre deux ardoises, et, en pleine lumière, pendant qu'il tenait la boîte, de l'écriture était produite.

D'ailleurs Eglinton faisait couramment cette expérience.

J'ai eu l'occasion, il y a très longtemps (de sorte que les détails s'en sont bien effacés) de faire avec lui l'expérience suivante : je la mentionne pour mémoire, sans y attacher d'importance. Je dessinai sur une ardoise un dessin quelconque. Bien entendu, ce fut sans qu'il y eût possibilité pour Eglinton de rien voir. L'ardoise fut retournée, et un petit bout de craie fut placé dessus. Alors je pris l'ardoise par la main, et, sans la quitter, je la mis sous la table, Eglinton tenant l'autre bout de l'ardoise. Au bout de deux ou trois minutes, mon dessin en un curieux *fac similé* était reproduit. Mais je crois bien qu'un habile *illusionniste* aurait pu en faire tout autant.

Eglinton a donné une célèbre séance à M. Gladstone qui eut lieu, toujours en pleine lumière, avec des résultats très positifs.

Mais tous ces *slade writings* sont toujours douloureusement suspects : c'est une des expériences de métapsychique dont le contrôle est le plus difficile.

Pour conclure, les phénomènes d'écriture directe sont très rares.

1. *A. S. P.*, 1907, XVII, 295.

Quelques-uns (Home, Eusapia) semblent authentiques, mais il y a tant de supercheries, tant d'illusionnismes que l'écriture directe est un phénomène bien incertain encore.

En tout cas, qu'il existe ou non, cela ne change rien à la réalité de la télékinésie et des raps.

CHAPITRE III

DES ECTOPLASMIES (MATÉRIALISATIONS)

§ 1. — DE LA FRAUDE DANS LES EXPÉRIENCES D'ECTOPLASMIE

Il faut toujours, en expérimentation métapsychique, songer à la fraude. Les autres sciences n'ont pas à souffrir de cette plaie. Elles évoluent paisiblement, en ne connaissant de difficultés que contre les choses, tandis que les savants qui expérimentent avec des médiums sont exposés sans cesse à être ignoblement trahis. De là une tâche très pénible, qui exige une prudente et vigilante attention.

Les difficultés ne sont pas les mêmes pour la métapsychique objective et la métapsychique subjective.

Nous avons vu quelles précautions il faut prendre contre les supercheries, conscientes ou inconscientes, qui rendent l'étude de la cryptesthésie si difficile, contre les erreurs de mémoire, les insuffisances de témoignages, les paramnésies. Nous avons dit qu'il faut toujours se méfier de l'aide qu'involontairement et maladroitement l'expérimentateur lui-même, malgré toute sa bonne foi, apporte au médium. Lorsqu'il s'agit de métapsychique objective, c'est-à-dire de télékinésie et d'ectoplasmie, les précautions à prendre sont tout autres, mais non moindres.

Peu de temps après que les sœurs Fox eurent inauguré le spiritisme, et qu'elles eurent songé tout de suite à tirer profit de leurs facultés médianimiques, partout, mais spécialement en Amérique, le spiritisme fut considéré par certains individus comme une avantageuse source de bénéfices. Partout la crédulité du public tenta la cupidité des escrocs. Il y eut des séances

publiques payantes, où, côte à côte avec les cirques et les théâtres de prestidigitation, se donnaient des représentations *spiritualistes*. Des fantômes apparaissaient sur la scène, et, profitant de la naïveté des assistants, descendaient de l'estrade pour se faire reconnaître par quelque malheureuse mère qui croyait retrouver l'enfant qu'elle avait perdu.

Des photographies spirites tinrent boutique ; on allait chez tel ou tel photographe qui prenait un cliché, et présentait au client l'image photographique aux traits vaguement indiqués que le client crédule finissait toujours par reconnaître.

Le médium qui avait organisé ces séances pouvait aussi *aller en ville*, et, moyennant une forte rétribution, donner des séances.

Photographes et médiums, pour mieux attirer la faveur et l'argent du public, avaient la prétention d'être de vrais savants, et même ils poussaient l'astuce jusqu'à immiscer une sorte de vague religion à leurs exhibitions, de sorte que l'ensemble finissait par constituer une véritable profession ; la profession de médium, lucrative parfois, toujours dangereuse, en tout cas déshonorante. Ce qui a permis à ce vilain métier de s'exercer, et au spiritualisme de se développer, c'est que souvent, très souvent même, ces professionnels du spiritisme étaient au début doués de quelque réel pouvoir, et que des lambeaux de phénomènes vrais s'accrochaient à leurs pratiques frauduleuses.

Le nombre des adhérents à la doctrine spirite allait en croissant. Les journaux se multipliaient, célébrant les exploits des médiums professionnels.

Ces insanités, encouragées par l'aveuglement du public et par la crédulité de quelques savants honorables, entraînèrent une réaction inévitable. En Angleterre, et surtout en Amérique, toute une littérature s'est évertuée à démasquer l'étrange naïveté des spirites et la perverse fourberie des médiums professionnels[1].

1. Je ne citerai que quelques ouvrages : Abbott, *Behind the science with medium*, Chicago, 1907. — Fr. Podmore, *Modern spiritualism, an History and a criticism*, Londres, Methuen, 1902, 2 vol. — Schekleton, *Spookland, a record of Research in the mutch talked realm of mystery*. — Carrington, *The physical phenomena of spiritualism*, Boston, Turner, 1907. — Rainaly, *Procès d'un escamoteur*, Paris, 1894. — Rémy, *Spirites et illusionnistes*, Paris, Leclercq, 1911.

Morselli cite les écrits des prestidigitateurs professionnels qui ont dévoilé les

Aussi bien, écœurés par ces faux prodiges, exactement instruits de toutes les machineries dont usaient ces pseudo-médiums, les savants d'Amérique et d'Angleterre se refusèrent-ils obstinément à accepter les faits de mouvement sans contact et de matérialisation. Ce fut presque pour eux un article de foi — aussi aveugle peut-être que la foi des spirites — qu'il n'y avait pas de phénomène matériel.

Malgré les affirmations d'hommes honorables, universellement estimés, comme le juge Edmunds, Dale Owen, et même le grand Russell Wallace, tout fut impuissant à contre-balancer la nauséeuse impression produite par les professionnels américains.

Même, faut-il le dire, l'admirable œuvre de William Crookes n'amena guère de convictions (1872). Crookes resta un isolé, comme Zöllner. Personne ne voulut croire à ce qu'affirmaient ces deux grands savants. On raconta qu'ils avaient été trompés, illusionnés, qu'ils ne connaissaient rien à la prestidigitation, que par conséquent ils avait été bernés [1].

La Société des Recherches psychiques, avec E. Gurney, Myers, H. Sidgwick, Podmore, quand elle s'est constituée, est partie de cet axiome, regardé par elle comme un principe fondamental, qu'il n'y a pas de phénomène matériel, que tout est subjectif. Mais, de 1880 à 1920, les idées ont évolué. H. Sidgwick est mort sans admettre ni la télékinésie, ni les ectoplasmies. Fr. Myers, au début assez hostile aux matérialisations, a fini par les admettre et croire absolument, résolument, à leur objectivité. Fr. Podmore, à ce qu'il semble, n'a jamais pu se résigner à y croire, tandis que Sir Oliver Lodge, qui n'avait d'abord admis dans toute leur intensité que les phénomènes subjectifs, croit aujourd'hui à la réalité des phénomènes matériels.

En Amérique, ç'a été d'abord R. Hodgson qui, par une singulière évolution, après avoir démasqué habilement dans l'Inde même les fraudes de Mad. Blavatski, a été complètement converti au spiritisme subjectif par ses expériences avec Mad. Piper. Mais, si Hodgson admettait les incarnations de G. Pelham, il n'admettait

trucs des spirites (médiumnisme et prestidigitation), *A. S. P.*, 1908, XVIII, 157 (Hopkins, Keller, Snaw, William, etc.).

1. Et moi aussi — pourquoi ne pas l'avouer ? — comme Lombroso, comme Morselli, comme Lodge, j'ai pendant longtemps cru que Crookes avait été la victime d'une imposture lamentable.

nullement les télékinésies d'Eusapia. C'est lui qui, étant venu à Cambridge, a soi-disant démasqué Eusapia, alors qu'en réalité il a déplorablement expérimenté, aidant, facilitant, provoquant même les grossières fraudes inconscientes de la malheureuse Eusapia. Hyslop, qui a remplacé Hodgson à la Société américaine des recherches psychiques, n'avait guère admis les matérialisations plus que R. Hodgson.

On comprend un peu ce scepticisme quand on entend les récits extraordinaires de séances données par certains médiums. Miller, Bailey, Mad. Williams, Eldred, Sambor, A. Rothe, ont été démasqués. Eldred avait un fauteuil dans lequel il amassait tout un attirail d'objets divers, propres à des transformations. Le photographe Boursnell, quoique ayant pour lui l'autorité de Stead, a été condamné par les tribunaux pour escroquerie, de même que le photographe français, Buguet, encore que des naïfs, après que les supercheries ont été dévoilées, persistaient à croire à l'objectivité de ces fantômes. Mad. Williams a été démasquée dans une séance qu'elle donnait à Paris ; on a saisi sur elle les objets les plus divers servant, comme pour Eldred, à des formations de fantômes. Le cas de Sambor est bien étrange. Un des amis de Petrovo-Solovovo, personnage paraissant honorable, était son complice. D'après Grasset, Ebstein faisait le fantôme avec un mannequin badigeonné de peinture (p. 70)[1]. Bailey, qui prétendait donner des apports d'oiseaux vivants, a été surpris à Grenoble, achetant, dans une oisellerie de la ville, les ignicolores qu'il disait venir directement de l'Inde par des voies transcendentales. Maddock a été condamné pour escroquerie. J'ai pu démontrer la supercherie d'A. Roth, qui apportait des fleurs sur elle. Elle pesait avant l'expérience 58 kilogrammes, elle n'en pesait plus que 57 après l'expérience, et le poids des fleurs était de 1 kilogramme. Maxwell[2] cite le cas de Mad. Wood et de Lemb, très suspects. Quant à Haxby, il fraudait impudemment. Je pourrais multiplier les exemples, si cette énumération avait quelque utilité. De fait les spirites loyaux reconnaissent que ces forbans sont les pires ennemis du spiritisme, et que notre intérêt, à nous tous,

1. Voir Paul Mathiex, *Les faux médiums. Echo du Merveilleux*, 1906, 249.
2. *Les phénomènes psychiques*, 1903, p. 263.

qui croyons à l'ectoplasmie et à la télékinésie, est de mettre hors de cause ces misérables.

Pourtant la question n'est pas aussi simple qu'elle paraît. (Jamais, d'ailleurs, quand on daigne approfondir, aucune question n'est simple.) En effet, il y a, à côté de ces médiums fraudeurs, pourvus d'appareils préparés à l'avance, des médiums véritables, très puissants, qui ont recours à la fraude quand ils voient leurs forces disparaître, ou l'expérience échouer.

C'est ce qui est arrivé partiellement et probablement à Florence Cook elle-même, à Slade, à Eglinton, à Eusapia, à Linda Gazzera, à Marthe Béraud, à Mad. d'Espérance. Mais il faut s'entendre sur ce qu'on appelle *démasquer* un médium (*exposure* en anglais, *entlarven* en allemand).

D'abord les médiums naïfs, rustiques, comme par exemple l'était Eusapia, ne comprennent pas bien que c'est un crime très grave que de simuler un phénomène. Ils ne se rendent pas compte de l'énormité de la faute : « *On veut des phénomènes*, se disent-ils, *eh bien! on leur donnera des phénomènes, puisqu'ils y tiennent tant.* » Il faut une longue éducation pour comprendre tout ce qu'a d'odieux, d'impardonnable, un mensonge scientifique qui introduit des erreurs voulues dans notre pauvre science, où il y a déjà tant d'erreurs involontaires.

Ensuite ils sont dans un état de demi-inconscience, qui leur ôte une grande part de responsabilité. Leur trance les transforme en automates, qui n'exercent plus sur leurs mouvements musculaires qu'un contrôle très mitigé. Lorsqu'un médium est là, les yeux fermés, insensible, presque immobile, en sueur, convulsant ses membres, ne pouvant répondre aux questions qu'on lui adresse, je ne crois pas qu'on puisse lui reprocher ses actes, car il n'est plus *lui-même :* il n'a plus cette conscience pondérée, réfléchie, sereine, qui permet de décider entre le bien et le mal. Il a oublié ce qu'il est, où il est, ce qu'il doit faire.

Autant est criminelle la préparation des ustensiles et accessoires qu'Eldred ou Mad. Williams entassaient dans un meuble, ou cachaient sous leurs vêtements, autant sont explicables, presque justifiables, les mouvements suspects accomplis par un médium entrancé.

Non seulement les médiums ne sont pas responsables, mais les mouvements télékinésiques ou ectoplasmiques se trouvent le plus souvent soustraits en grande partie à leur contrôle. La petite Stasia, qui était le guide de Stanislawa Tomczyk, s'amusait souvent, pour tromper Ochorowicz, *à jouer des tours* à Stanislawa elle-même. De même, dans le dédoublement de personnalité si bien étudié par Morton Prince, la personnalité d'A... dégagée de B... était hostile à B... et lui causait dommages et douleurs. Les bras et les mains ectoplasmiques qui sortent du corps d'Eusapia ne font que ce qu'ils veulent, et, quoique Eusapia sache ce qu'ils font, ce n'est plus la volonté d'Eusapia qui les dirige, ou plutôt il n'y a plus d'Eusapia.

On comprend aussi très bien comment alors, épuisés par une longue séance, n'ayant rien pu produire, voyant autour d'eux une assistance haletante qui désire un *phénomène,* les médiums, dont la demi-inconscience croît à chaque instant, donnent le *coup de pouce* qui va déclancher ce phénomène.

D'Arsonval, à une des séances de l'Institut psychologique de Paris, racontait spirituellement l'histoire du grand A.-M. Ampère, qui, dans une expérience d'électricité, devant une commission académique, comme l'aiguille, contrairement à ce qu'il avait avancé, ne marchait pas, voulant à tout prix la mettre en mouvement, l'a légèrement poussée du doigt. Quelque temps après, refaisant l'expérience (qui à ce moment-là réussit), il dit triomphalement, en montrant l'aiguille : « *Cette fois elle marche toute seule* ».

Il s'établit une sorte de confusion entre le médium et son ectoplasme, de sorte qu'en croyant saisir l'ectoplasme on saisit parfois un membre du médium (toutefois je fais sur cette fréquente allégation des spirites des réserves et des réserves formelles). Le plus souvent l'ectoplasme est indépendant du médium, peut-être même toujours. Ce n'est pas à dire que la dilacération ou l'emprisonnement de l'ectoplasme puissent être sans quelque danger (?). L'expérience célèbre de Mad. d'Espérance (encore qu'elle soit bien suspecte) serait là pour établir que le médium peut être longtemps malade à la suite d'une de ces tentatives.

Il s'agit donc de savoir si, connaissant les fraudes des médiums,

nous pouvons avoir quelque confiance dans les récits plus ou moins mirifiques qui nous sont donnés.

Résumons les conditions qui nous paraissent nécessaires.

Elles s'appliqueront aussi bien aux médiums fraudeurs qu'aux médiums de bonne foi (s'il y en a qui peuvent l'être constamment). Les précautions doivent, dans un cas comme dans l'autre, être également rigoureuses, et, si ces précautions n'ont pas été prises, aucune conclusion scientifique ne pourra être donnée.

Quoique Boursnell et Buguet aient trouvé beaucoup d'adeptes, quoiqu'il y ait eu bien des fraudes qui aient été acceptées comme des phénomènes authentiques, il est tout de même consolant de penser que finalement les fraudeurs ont échoué dans leurs fraudes. La fraude ne résiste pas à des contrôles prolongés et multiples. Les trompeurs, pour peu qu'ils sortent de leur étroit cercle primitif de crédules, rencontrent bientôt des observateurs sérieux qui les démasquent. S'ils refusent d'accepter les conditions expérimentales qu'on leur impose à juste raison, c'est un premier motif, assez légitime, de suspicion, et quelquefois cela peut suffire pour qu'on s'interdise d'expérimenter dans des conditions mauvaises. Mais, même dans ces conditions mauvaises, la fraude finit toujours par être dévoilée. Il n'est vraiment pas aussi difficile qu'on le prétend de démasquer un de ces fripons. Je ne crois pas qu'on pourra citer d'exemple d'un fraudeur ayant trompé pendant deux ans, sans avoir été pris, comme on dit, *la main dans le sac*.

1° L'assistance ne doit pas être nombreuse. Il ne faut que trois, quatre ou cinq personnes, tout au plus. Même, s'il y a cinq personnes, il me paraît qu'on est déjà plutôt trop nombreux. On peut faire de très bonnes observations quand on est seul ; car l'hypothèse d'une hallucination de l'observateur est stupide. S'il y a six personnes présentes, il se trouvera forcément, sur ces six spectateurs, des inattentifs, des mauvais plaisants, des maladroits. Chacun aura ses exigences, ses fantaisies personnelles, exigences et fantaisies qui vont troubler le décours des phénomènes.

Il faut être absolument sûr de la bonne foi des personnes présentes. Petrovo Solovovo a été *trahi* par un de ses amis. Donc on ne peut pas faire assister à une expérience des individus quel-

conques ; ils doivent être tous d'une loyauté tellement irréprochable que nous pourrions l'attester avec autant de force que si c'était la nôtre.

Ajoutons qu'ils doivent avoir une certaine compétence. Il n'est pas facile d'observer bien, c'est-à-dire d'observer tout. Tenir la main droite du médium pendant une heure, en étant assuré qu'on n'a pas quitté cette main droite, même pendant une seconde, ce n'est pas très aisé, surtout si cette main droite s'agite, se tortille, se démène. Les assistants doivent être choisis tels qu'ils ne connaîtront ni la frayeur, ni la fatigue, ni l'inattention (ce qui est bien rare), et qu'ils laisseront, sans prétendre à aucune direction, l'expérimentateur conduire à son gré l'expérimentation.

2° Les photographies, les empreintes sur des papiers enfumés, sur l'argile, sur le plâtre, sur la paraffine n'ont aucune valeur en soi. Tout dépend des conditions de l'expérience. Il existe des photographies si habilement truquées, que vainement on me montrerait d'admirables photographies de fantômes, je n'en conclurai absolument rien, tant que les détails ne m'auront pas été donnés avec assez de précision pour que toute supercherie soit impossible.

Si les conditions expérimentales sont mauvaises, les photographies, même splendides, sont inopérantes, et je ne tiens nullement à les voir. Mais, si les conditions sont irréprochables, des photographies, même médiocres, ont une valeur décisive. Elles peuvent faire apercevoir des détails qui à une vue rapide auraient échappé. Si elles sont stéréoscopiques, c'est-à-dire plus instructives que des photographies sans relief, elles donnent la distance, indiquent le relief. Après les admirables photographies de Schrenck-Notzing, de Mad. Bisson, et de G. de Fontenay, il n'est plus permis d'étudier une matérialisation sans le secours d'un ou deux appareils photographiques. Mais il faudra toujours garder cette conviction profonde que la photographie ne vaudra que ce que vaudront les dispositifs de l'expérience.

3° L'expérience ne doit pas être faite dans un local trop vaste ; plus la chambre est petite, plus les conditions d'examen sont faciles. Tous les meubles sans exception doivent être scrupuleusement fouillés, retournés, examinés ; les portes doivent être fermées à clef, pour que nul étranger ne puisse s'introduire. Elimination

absolue de tout appareil, de tout objet apporté par le médium. Qu'un prestidigitateur montre sur une scène *sa* table, *son* jeu de cartes, *son* fauteuil, *sa* baguette, alors il pourra faire tout ce qu'il voudra. Mais qu'on lui donne *ma* table, *mon* fauteuil, et *mon* jeu de cartes, sans qu'il ait rien d'autre à sa disposition, et sans qu'il puisse faire de substitution, il sera désarmé.

4° De là la nécessité absolue, rigoureuse, de fouiller le médium scrupuleusement, de le revêtir même de vêtements qu'on a apportés, et, à partir de ce moment, de ne plus le quitter des yeux. Alors il faudra suivre ses moindres mouvements, jusqu'au moment où il prendra place sur le fauteuil ou dans la chaise. D'abord il faudra l'attacher (ou ne pas l'attacher, s'il se refuse à être ligoté). Alors seulement on pourra faire l'obscurité. Qu'on le laisse derrière le rideau, cela importe assez peu, puisqu'il n'a aucun appareil, aucun masque, aucun tissu. Si dans ces conditions par exemple, une forme enveloppée d'un grand voile blanc sort du rideau, comme il est absolument impossible au médium de s'être procuré un voile blanc (car je suppose la fouille bien faite) j'en conclurai en toute certitude qu'il y a eu matérialisation d'un voile blanc.

La seule question alors est de savoir si l'on peut être assuré qu'un individu, médium ou non médium, a caché ou non, sur soi, un grand voile blanc. Il me paraît que ce n'est pas impossible.

Si toutes ces conditions sont réalisées, — et elles peuvent l'être, et elles l'ont été, — alors l'expérience est valable.

Mais dans quelques cas toutes ces précautions ne sont pas indispensables.

Si, par exemple, dans un local fermé à clé, antérieurement exploré et fouillé à fond, une forme d'apparence vivante se tient à côté du médium et marche près de lui, le doute n'est pas permis, puisque personne n'a pu s'introduire dans la pièce.

Mais il est évident qu'il faudra être sûr que ce n'est pas un mannequin, et que le médium endormi n'est pas un mannequin. Quand Crookes a vu chez lui Katie King à côté de Florence Cook, deux êtres vivants étaient là.

Soit, par exemple encore, quand je tiens dans mes deux mains les deux mains d'Eusapia, et quand je sens une main me caresser la figure, me tirer les cheveux, me frapper sur l'épaule, je suis sûr

que ce n'est pas la main d'Eusapia, car je ne vais pas supposer que Fr. Myers, Sir Oliver Lodge, ou J. Ochorowicz, m'aient fait cette criminelle plaisanterie.

Mais voici qui me paraît bien important. C'est pourquoi j'insisterai.

Si toutes les conditions que nous indiquons ici ne sont pas prises, *ce n'est pas une raison pour ne pas expérimenter.* Seulement il faudra alors, pour chaque cas spécial, faire des observations spéciales, tout regarder de très près, avant de conclure.

Surtout il faudra recommencer, recommencer et recommencer encore. Assister à une séance, ce n'est rien ; assister à deux, c'est peu de chose encore. Pour que ma conviction soit absolue, je ne me contenterais que de cinq ou six séances, et encore. Chaque fois on apprend quelque chose de nouveau, chaque fois on corrige une défectuosité des expériences antécédentes. Certes, c'est long, pénible, difficile, fastidieux, mais la science ne vit pas d'observations uniques, elle a besoin d'observations répétées. *La première fois on ne voit rien; la seconde fois on voit mal; la troisième fois on voit passablement; la quatrième fois on voit bien.*

Il est évident que, pour les télékinésies, l'observation est plus simple. Point n'est besoin de tant de précautions pour s'assurer qu'un objet est déplacé sans contact. Il suffit d'une bonne lumière (car dans l'obscurité tout est plus compliqué). Alors, en pleine lumière un mouvement d'objet, s'il est net, se suffit à lui-même. Nous en avons donné d'assez nombreux exemples pour n'avoir pas besoin d'y revenir.

Mais, pour les matérialisations, qui, sauf exception, ne se produisent que dans l'obscurité, il faut être très exigeant sur les contrôles.

Quelles sont, parmi les nombreuses histoires qui nous ont été racontées, celles qu'il faut accepter ?

Faisons tout d'abord une distinction, qui est fondamentale, entre les médiums professionnels et les non professionnels, autrement dit les médiums qui donnent des séances payantes auxquelles le public peut assister, et les médiums non rétribués.

1° En premier lieu, et très évidemment, sans qu'il soit besoin d'insister, les séances payantes, dans lesquelles le public est admis, comme à une représentation de théâtre, en payant sa place, ne doivent compter à aucun prix. Quelque étonnante que soit l'armoire des frères Davenport, il est bien certain que cette armoire n'est pas différente de la caisse de métal, ou même de verre, dans laquelle Robert Houdin place un individu ligoté par les assistants. On recouvre la caisse d'un tapis, et, après quelques paroles destinées à laisser passer les deux ou trois minutes qui sont nécessaires à l'achèvement du truc, on enlève le tapis, on ouvre la boîte, l'individu ligoté n'est plus là, et on le retrouve parfaitement libéré de ses liens dans une autre boîte qui était vide tout à l'heure. C'est très joli comme tour de magie amusante, de même que l'armoire des frères Davenport, de même que les divinations de pensée des Zanzig, des Lully et autres personnages, mais ce n'est pas plus scientifique que la danse des sorcières dans le ballet de *Faust*.

Maskelyne et d'autres habiles prestidigitateurs se sont évertués à montrer sur une scène des phénomènes dits spiritiques. C'est facile pour l'opérateur, et amusant pour le public. Par des systèmes de glaces, ingénieusement disposées, le magicien fait apparaître des fantômes, qui se précipitent sur lui ; il les perce de son épée, et ne rencontre que le vide. L'illusion des spectateurs est complète. Mais ces scénarios ne ressemblent en rien à nos expériences. Entre les quatre murs d'une petite chambre, dûment explorée, un médium qu'on a déshabillé et revêtu d'un sarrau noir ne peut rien faire de semblable.

Le professeur Grasset a écrit sur l'occultisme un livre très richement documenté. Grasset, encore qu'il ne croie guère à la métapsychique tant objective que subjective, fait un admirable effort pour être impartial, et son impartialité est d'un heureux contraste avec le scepticisme des savants officiels qui se refusent même à l'examen des faits. Cependant, en dépit de son impartialité, Grasset est certainement injuste : il omet les expériences de Gibier, de Home et de Florence Cook. Il croit, avec le vil vulgaire, qu'à la villa Carmen le cocher Aresky s'introduisait dans la pièce ; il déclare

1. *L'occultisme hier et aujourd'hui. Le merveilleux préscientifique*, Montpellier, Contet, 1908.

que les expériences d'Eusapia sont frauduleuses presque toujours, sinon toujours ; il donne raison à Maskelyne contre l'archidiacre Colley, encore que Maskelyne ait perdu son procès devant les tribunaux. Il est vrai que le livre de Grasset (deuxième édition) date de 1908, et que depuis quatorze ans des progrès énormes ont été faits. Les expériences actuelles ne ressemblent nullement aux mises en scène truquées. Or, dans quelques cas récents, il me semble qu'il n'y a pas de place pour la fraude.

2° Les médiums professionnels qui donnent des séances privées, moyennant rétribution, dans des cercles plus ou moins abordables au public, ne méritent pas grande confiance. Même si le cercle est très fermé, ne se composant que de personnes honorables, il est possible que ces personnes honorables soient d'une crédulité enfantine. Alors le médium peut tout se permettre. On croit en lui, et même on n'est admis que si l'on croit en lui. Aucune investigation n'est permise, pour ne pas nuire à la santé du médium, et à l'éclat des phénomènes. Certes, toutes ces séances intimes, ce n'est pas le néant, mais c'est bien peu de chose, car la démonstration précise fait défaut. Tout au plus quand un médium rétribué, comme Mad. Salmon avec P. Gibier, donne une série de séances devant un tout petit nombre d'expérimentateurs, dans un local qui n'est pas *son* local, en se soumettant à des investigations rigoureuses, peut-on, avec grande réserve, conclure.

Quand Miller est arrivé à Paris, il n'a pas accepté les conditions qu'on lui imposait ; de même Bailey ; de même Anna Roth.

Pour ma part je serais tenté de croire que les grands médiums professionnels possèdent de réels pouvoirs médianimiques, car vraiment, s'ils étaient dépourvus de tout pouvoir, ils n'auraient pas choisi cette singulière profession. Le plus souvent, ce sont des gens du peuple, hommes ou femmes, qui plus ou moins accidentellement ont découvert en eux-mêmes un certain pouvoir étrange, lequel les surprend d'abord, mais dont plus tard ils veulent profiter. Ils prennent alors le métier de médium. Les sœurs Fox n'ont pas hésité à le faire dès le début de leurs étonnantes manifestations.

Donc on aurait grand tort de négliger les médiums professionnels, rétribués, sous prétexte que le métier de médium est leur gagne-pain. Il faut vivre. Nous serions très injustes si nous repro-

chions à un médium de ne pas nous donner pour rien son temps et sa santé. Il a droit non seulement à des égards, mais à une rétribution, et cette rétribution n'est pas plus blâmable que celle du médecin qui nous soigne, ou du violoniste qui nous enseigne la musique.

Les grands médiums professionnels sont extrêmement rares, mais les individus doués de quelque pouvoir médianimique sont assez nombreux. Il se donne, sans cesse, en tout pays, des séances spiritiques, tout à fait privées, et même dans lesquelles il est parfois difficile d'être introduit. Là il y a un individu, homme ou femme, doué de quelque pouvoir et donnant à un petit groupe d'initiés des séances régulières.

On ne sait pas au juste quel est le nombre de ces cercles spirites : il en existe probablement beaucoup plus qu'on ne croit.

Les phénomènes sont parfois très remarquables. Mais les crédulités des assistants sont si naïves, que le plus souvent, sinon toujours, ces phénomènes, n'étant pas constatés avec une précision suffisante, sont perdus pour la science. Ils sont racontés de-ci de-là, inexactement, imparfaitement, sans les détails nécessaires. On est donc réduit pour les juger et les apprécier — avec une rigueur critique qui doit être très sévère — aux récits incomplets qui sont publiés.

Si l'on accepte tout, que d'illusions ! Que de sottises ! Si l'on n'accepte rien, n'est-on pas exposé à laisser de côté des faits essentiels importants, utiles à l'avancement de la métapsychique ?

Heureusement, quand un médium est très puissant, bientôt, malgré lui peut-être, malgré son entourage, il sera parlé de lui. Une médiumnité éclatante, éblouissante, ne reste pas secrète longtemps, et elle ne tarde pas à être divulguée. C'est alors aux expérimentateurs et aux savants qu'il appartient de pousser la recherche plus loin. Si l'on peut faire, comme Imoda, comme Schrenck-Notzing et Mad. Bisson, comme Crookes et Varley, comme le général Noel et Mad. Noel, comme de nombreux observateurs, A. de Rochas, Lombroso, Finzi, Morselli, Foa, O. Lodge, Dariex, Maxwell, Schiaparelli, Ochorowicz, Bottazzi, qui ont expérimenté avec Eusapia, comme Ochorowicz avec S. Tomczyk, alors rien de mieux.

Ce qui rend spécialement difficile l'histoire des matérialisations expérimentales, c'est que, de toutes les expériences, ce sont celles qui sollicitent le plus la fraude, et en même temps qui sont les plus

aptes à la fraude. Devant l'idée qu'elles ont affaire à un fantôme, les personnes crédules perdent leur sang-froid, sont disposées à tout accepter, et s'indignent des précautions qui sont prises pour qu'il n'y ait pas de supercherie. Mais un pareil effarement ne convient pas à la science. Pour ma part, quoique ayant vu maints phénomènes de matérialisations, je déclare n'avoir jamais eu aucun sentiment de terreur, si minime qu'il soit. Ma seule préoccupation (intense, d'ailleurs, et angoissante, et qui envahissait toute ma pensée) fut toujours de n'être pas dupe. Je ne pensais pas à autre chose. Aussi ai-je quelque peine à comprendre l'émotion des assistants quand ils sont témoins d'un beau phénomène de matérialisation.

Puisque le grand danger de ces expériences, c'est la fraude, il faut prendre toutes les précautions possibles contre la fraude, entourer le médium d'une surveillance étroite, rigoureuse, dont rien ne nous détourne, visiter avec un soin extrême tous ses vêtements, tous les objets qui sont à sa portée, ne pas expérimenter avec les médiums pris en flagrant délit de supercherie, avoir des appareils photographiques qui puissent à un moment donné indiquer exactement toutes les conditions dans lesquelles l'apparition s'est manifestée, répéter fréquemment l'expérience, ne pas se lasser dans les contrôles, avoir toujours présente à l'esprit cette idée dominatrice, obsédante, que le médium fait effort pour tromper.

De fait la seule preuve objective, décisive, c'est de pouvoir, alors qu'on est absolument certain qu'aucune personne étrangère n'a pu s'introduire dans la salle des séances, voir, toucher, surtout photographier simultanément le médium et la soi-disant apparition. Rares, rarissimes, sont les expériences de ce genre. Donc il serait désirable qu'on en produisît quelques-unes encore ; mais, malheureusement, la matérialisation est un phénomène exceptionnel que bien peu de médiums sont en état de présenter avec assez de netteté et d'intensité pour qu'on puisse obtenir sur le même cliché le médium et son fantôme.

Toutefois, même quand il n'est pas possible, pour des raisons multiples, d'avoir cette confirmation — (par la photographie) — qui donne la certitude, on peut, ce semble, trouver des preuves, excellentes encore, qui excluent le doute.

Et je citerai entre autres celle-ci, qui me paraît, après longues réflexions, absolument décisive.

A l'Ile Ribaud, avec Eusapia, surveillée par Sir Oliver Lodge, Fred. Myers, et J. Ochorowicz, trois observateurs dont on ne pourra pas plus contester la loyauté que la sagacité, je tenais d'une main très fortement une main d'Eusapia, de l'autre main, très fortement aussi, l'autre main d'Eusapia. Alors j'ai senti une troisième main me toucher l'épaule, la tête, la figure. L'obscurité n'était pas complète ; il y avait dans la chambre une bougie allumée.

Et alors il faut éliminer plusieurs hypothèses, extraordinairement absurdes. D'abord que j'ai été victime d'une hallucination (non, car le bruit de la tape que la main de John King me donnait sur l'épaule a été entendu par tous les assistants) ; ensuite que Myers, ou Lodge, ou Ochorowicz, m'ont fait la mauvaise plaisanterie de me frapper à l'épaule ; enfin que j'avais lâché une des mains d'Eusapia (non, car mes amis voyaient les mains d'Eusapia tenues séparément dans les miennes), et je gardais mes deux mains écartées l'une de l'autre). D'ailleurs le même phénomène d'une matérialisation de main, alors que les deux mains d'Eusapia étaient tenues, et tenues séparément par la même personne, a été observé par Oliver Lodge, par Ochorowicz, et par Myers.

Je citerai plus loin d'autres cas de matérialisation tout aussi probants ; j'ai voulu rapporter celui-là, qui me paraît défier toute critique.

Les conditions dans lesquelles se produisent les matérialisations sont intéressantes à étudier.

D'abord, c'est l'obscurité. Pour une cause ou une autre, en pleine lumière, rien ne se forme, ou presque rien. Ce n'est pas vrai de Home qui donnait en pleine lumière des matérialisations éclatantes. Mais, le plus souvent, il faut l'obscurité. Dans certains cas, avec une lampe rouge, comme celle qu'on emploie pour le développement des plaques photographiques, on peut avoir encore des matérialisations. Même, quand les médiums sont très puissants, on peut prendre des photographies au magnésium ; cependant en général l'obscurité est tellement indispensable, que le médium a besoin, surtout pour les ébauches du début, d'être protégé par un rideau. C'est seulement

derrière le rideau, même quand déjà la pièce est obscure, que peuvent se préparer les phénomènes. Voilà une affirmation qui va faire sourire les sceptiques. Cependant, pour dire vrai, qu'importe l'obscurité ? Est-ce que l'obscurité va créer une figure vivante et produire un voile blanc ?

Quant aux conditions psychologiques nécessaires, on ne saurait les indiquer, car elles sont fugaces, inconstantes, irrégulières. On ne peut jamais, avant que la séance commence, savoir si le médium est bien ou mal disposé. Même en opérant dans les mêmes conditions que la veille, où le résultat avait été excellent, parfois on aura un résultat nul.

Ajoutons qu'un temps notable, parfois assez long, est nécessaire à la production des phénomènes. Souvent il faut attendre une, ou deux, ou trois heures avant qu'il y ait une manifestation quelconque. Parfois cependant, mais exceptionnellement, c'est tout de suite, immédiatement après que les rideaux ont été clos, que le phénomène apparaît.

L'objet matérialisé a presque toujours une forme d'être humain. Autrement dit, c'est un fantôme qui se forme. Quelquefois, comme avec Eusapia, de ce fantôme, il n'y a que la main ; quelquefois, avec Katie King et Marthe B... ce sont des individus tout entiers. Cependant, quoique la présence d'un grand fantôme soit plus dramatique que celle d'un moignon qui s'ébauche derrière un rideau, au fond le phénomène est identique. Une main articulée, chaude, souple, mobile, résistante, absolument et de tous points identique à une main humaine, ce n'est pas plus extraordinaire qu'une personne humaine qui regarde, se promène, et parle. La difficulté est la même. L'abîme est aussi grand entre la science actuelle et la métapsychique, qu'il y ait derrière le rideau la grosse main informe de John King, ou, devant le rideau, Bien Boa qui sort du plancher.

Et je ne perdrai pas mon temps à énumérer les absurdités, presque les impossibilités, psycho-physiologiques, de ce phénomène. Un être vivant, une matière vivante qui se forme sous nos yeux, qui a une chaleur propre, une circulation sans doute, une combustion physiologique (comme je l'ai constaté en faisant respirer la forme de Bien Boa dans un flacon contenant de l'eau de

baryte), une sorte de personnalité psychique, puisqu'il a sa volonté distincte de la volonté du médium, en un mot un nouvel être humain apparaissant, c'est le comble du merveilleux !

Et pourtant le fait existe. Les critiques qu'on a élevées contre les expériences de Crookes, et contre les miennes, et contre celles de Stainton Moses, sont absolument inopérantes. Tout ce qu'on peut dire de plus sérieux contre ces expériences, c'est que le phénomène est tellement rare, que, si dans ces cas exceptionnels on a cru le constater, c'est qu'on a été la dupe d'une illusion.

Mais je ne crois pas l'objection fondée. Crookes a observé pendant longtemps Katie King ; pendant vingt-cinq ans, Eusapia, avec une admirable complaisance, s'est prêtée à toutes les investigations scientifiques, même les plus saugrenues. Il y a plus de trente savants, dont l'incrédulité était très forte, qui ont été convaincus (après de longues épreuves) qu'il y avait en dehors du corps d'Eusapia formation de matières ayant l'apparence de la vie (ce que je décrirai plus loin sous le nom d'*ectoplasmes*). Marthe B... non moins complaisante qu'Eusapia, a expérimenté avec le général Noel, avec G. Delanne et moi à Alger, avec Schrenck-Notzing, J. Maxwell, Mad. Bisson, Geley, le Dr Bourbon, et bien d'autres encore. Home, sans avoir jamais été pris en flagrant délit de supercherie, a donné pendant vingt ans des phénomènes extraordinaires de matérialisations constatés par les plus illustres personnages.

Il faut donc admettre ou que les phénomènes sont vrais, ou qu'ils sont dus à des fraudes. Je sais bien que les phénomènes sont extraordinaires, et si monstrueusement extraordinaires qu'au premier abord on est tenté de regarder comme plus probable l'hypothèse de la fraude énorme, répétée, constante. Mais est-elle possible, cette fraude ? Je ne le crois vraiment pas. Quand je pense aux précautions que nous avons tous prises, vingt fois, cent fois, mille fois, il est inadmissible que nous ayons été tous vingt fois, cent fois, mille fois trompés.

Il est vrai que certains savants disent : « Je ne veux pas regarder, je ne veux pas étudier : car je sais d'avance que ce n'est pas possible. Donc *a priori* vous avez été tous trompés par des imposteurs. »

Or il y a là deux propositions inadmissibles. D'abord il ne suffit pas de dire : « *Vous avez été trompés* » : il faut dire : « *Voici*

comment vous avez été trompés. » Quand je tiens les deux mains d'Eusapia et qu'une troisième main me touche le front, la tête et l'épaule, comment ce miracle a-t-il pu se faire ? Qu'on me le dise, et je changerai peut-être d'opinion. Jusque-là je suis inébranlable.

En second lieu, on a tort de dire *a priori : « C'est impossible !* » Les connaissances des chétifs humains sont assez incertaines, assez limitées pour que le mot impossible ne doive jamais être prononcé.

Je dis : dans certaines conditions exceptionnelles — et je reconnais que ces conditions sont prodigieusement exceptionnelles — il se forme comme une main vivante qui a toutes les propriétés d'une main vivante, et qui semble appartenir à un être analogue à un être humain (!!). Cette donnée *nouvelle* ne contredit absolument rien de ce que la science nous enseigne. C'est un fait étrange et effarant ; mais il n'y a pas là de l'absurde, il n'y a que de l'inhabituel.

Assurément il est possible qu'avec Crookes, avec A. de Rochas, avec Aksakoff, avec Myers, avec William James, avec Schiaparelli, avec Zöllner, avec Fechner, avec Oliver Lodge, je me sois trompé, et lourdement. Il est possible que nous ayons été tous mystifiés. Il est possible qu'un jour quelque expérience inattendue justifiera très simplement notre prolongée mystification... Soit ! Mais jusqu'au moment où on m'aura expliqué comment nous avons tous été les dupes d'une prestigieuse illusion, je prétends qu'il faut admettre la réalité des matérialisations.

Après tout, en réfléchissant, l'absurdité ne paraît pas aussi grande qu'on le croirait tout d'abord. Quand je mets la main devant un miroir, l'image de ma main se réflète : réflexion de lumière. Devant un thermomètre, réflexion de chaleur. Devant un galvanomètre, réflexion d'électricité. Il est vrai que devant une balance il n'y a rien. Mais est-il déraisonnable de supposer que cette projection de lumière, de chaleur, et d'électricité pourrait être accompagnée d'une projection de force mécanique ?

Car c'est bien à cela seul, en définitive, que se ramène le problème. Si la main à distance peut agir sur une balance, ainsi qu'elle agit sur un thermomètre, sur un galvanomètre, sur un miroir, elle pourra, à la personne voisine, donner une sensation de contact. La matérialisation est une projection mécanique. Or déjà nous avons projection de lumière, de chaleur, et d'électricité. Ce

n'est pas aller très loin que de regarder comme possible, outre ces projections de chaleur, de lumière et d'électricité, une projection de force mécanique. Les mémorables démonstrations d'Einstein viennent établir à quel point l'énergie mécanique se rapproche de l'énergie lumineuse

Il faut avoir une âme scientifique assez haute pour admettre que l'inhabituel a droit d'exister.

Bien des faits curieux ont été indiqués sur la genèse de ces matérialisations, car il ne faut pas supposer qu'elles se produisent brusquement (sinon dans certains cas rarissimes). C'est par une progressive concentration de matière autour d'un noyau central qu'elles se forment ; de même que les planètes se forment par concentration d'une nébuleuse ; de même que les cellules, par concentration de matériaux protoplasmiques.

Il est probable, ou plutôt il est certain, que la genèse des matérialisations varie suivant le médium et suivant des conditions que nous connaissons mal. Je vais essayer d'en donner un schéma analytique, en me référant aux matérialisations données par miss Goligher, par Marthe Béraud, et surtout par Eusapia, dont j'ai, à diverses reprises, pendant longtemps, suivi les processus.

C'est d'abord une masse confuse, plus ou moins informe, qui même peut-être n'est pas visible, mais pourtant dont on perçoit le contact, et qui semble capable d'une action mécanique. Mais on ne peut guère s'empêcher de supposer que les mouvements de la table sont dus à cette force mécanique, à cette main à demi invisible qui fait gonfler les rideaux, dont on sent la résistance, et qui s'obstine à rester dans l'ombre. Quand la table est soulevée des quatre pieds, il y a toujours un des pieds qui est dans l'ombre. Ce sont ces formations diffuses que j'appelle des ectoplasmes ; car elles semblent sortir du corps même d'Eusapia [1].

Cette observation — car c'est une constatation et non une hypothèse — a été confirmée récemment de tous points par les admirables travaux de Crawford.

Parfois on voit ces ectoplasmes s'organiser peu à peu ; j'ai vu un

1. Sir Oliver Lodge vient d'en donner une bien intéressante observation faite anciennement (*Light*, 27 avril 1921).

prolongement presque rectiligne sortir du corps d'Eusapia et à l'extrémité agir comme une main vivante. De même, pour la formation de Bien Boa, au début les membres apparaissaient grêles, rigides, et comme des tiges étroites ; mais peu à peu ils se renflaient pour prendre la forme de membres plus ou moins épais, semblables à des membres normaux.

J'ai pu aussi, comme Geley, Schrenck-Notzing, et Mad. Bisson, voir les premiers linéaments des matérialisations qui se forment. C'est une sorte de gelée liquide, pâteuse, qui sort de la bouche de Marthe, ou de sa poitrine, et s'organise peu à peu, acquerrant les formes d'un visage ou d'un membre. J'ai vu, dans de très bonnes conditions de vision, cette pâte fluide se répandre sur mon genou, et peu à peu s'organiser de manière à me montrer un rudiment de radius, de cubitus, de métacarpe, dont je sentais la pression augmenter sur mon genou.

En général les matérialisations sont progressives, et commencent par une ébauche : tandis que les formations complètes de formes et de figures vraiment humaines n'ont lieu que plus tard.

Au début souvent ces formations sont très imparfaites. Parfois elles n'ont pas de relief, semblant être plutôt des images que des corps, de sorte que, malgré soi, on est tenté de supposer une fraude, puisqu'on a la matérialisation d'une image et non la matérialisation d'un être. Mais dans certains cas la matérialisation est parfaite. A la villa Carmen, j'ai vu sous mes yeux sortir du plancher une forme bien organisée. D'abord ce n'était qu'une opacité blanche, comme un mouchoir placé par terre devant le rideau, puis ce mouchoir assez rapidement est devenu comme une tête d'homme, à ras du plancher, et quelques instants après, cette tête s'élevait du sol en droite ligne, et devenait un homme vêtu d'une sorte de burnous blanc, de petite taille, qui faisait en claudicant deux ou

1. Je tiens ici à dissiper une absurde légende : je n'ai été nullement mystifié, comme l'ont prétendu quelques petits journaux d'Alger. Dans le mémoire où j'ai raconté les faits, j'avais fait des réserves formelles, exposant quelques-unes des objections assez sérieuses que je m'étais présentées. Mais on n'a tenu compte ni de mes affirmations, ni de mes objections, de sorte que les critiques que je m'étais adressées à moi-même subsistent. Tout de même elles ne me paraissent pas décisives. Quant aux objections qu'on m'a faites, elles ne comptent pas.

Et je conclurai, comme avait conclu mon illustre maître, sir William Crookes, que je n'ai rien à rétracter à ce que j'ai dit en 1904, et que, bien au contraire, les belles expériences faites ultérieurement avec la même Marthe, par

trois pas devant le rideau, et qui alors tout d'un coup s'est affaissé sur le sol et a disparu comme s'il y avait une trappe... Mais il n'y avait pas de trappe.

Et maintenant il faut conclure, et, après avoir indiqué les conditions nécessaires à une bonne expérience, résoudre formellement la question troublante, urgente :

Y a-t-il une métapsychique objective ? [1]

D'assez fortes preuves peuvent être invoquées pour dire « *Non ! il n'y a pas de métapsychique objective, il ne se produit pas de phénomènes physiques inconnus de la physique normale* ».

Et voici les arguments qu'on peut imaginer pour soutenir cette opinion.

1° La démonstration, disait déjà Laplace, doit être d'autant plus rigoureuse que le fait est plus extraordinaire. Or ici les phénomènes extraordinaires disparaissent à mesure que les conditions deviennent plus sévères.

2° Plus les possibilités de fraude augmentent (mains libérées, obscurité, absence d'examen), plus les phénomènes physiques s'intensifient.

3° Tous les médiums ont trompé (même peut-être Home). En tout cas, si tous n'ont pas trompé consciemment, ils ont trompé tout de même, par suite de leur inconscience pendant la trance. Donc toutes les fraudes sont toujours admissibles.

4° Les prestidigitateurs, même de moyenne habileté, produisent

Mad. Bisson, Schrenck-Notzing et Geley, apportent une éclatante confirmation à nos expériences de la villa Carmen.

Quant à Eusapia, qu'on a bien souvent soupçonnée de fraude, on n'a jamais pu rien prouver. Au contraire. Après qu'on eut fait quelques expériences à Cambridge, qui étaient douteuses, j'ai prié Fr. Myers de revenir la voir. Il est arrivé chez moi, et il y eut alors une séance mémorable, où les phénomènes produits étaient si nets que j'ai solennellement adjuré Myers de déclarer qu'il n'y avait pas supercherie, et que le mouvement des objets à distance, sans contact, était authentique et incontestable. Mes regrettés amis, les professeurs Boirac et Flournoy, tous deux savants très avertis, assistaient à cette séance, et ils ont acquis la certitude des mouvements sans contact, c'est-à-dire d'une matérialisation, puisque, selon toute vraisemblance, les raps et les mouvements d'objets sont dus à des matérialisations commençantes et encore invisibles.

1. Voir la remarquable étude de Petrovo Solovovo, *Les phénomènes physiques du spiritisme, quelques difficultés, P. S. P. R.*, 1911, 413-447, avec une réponse d'O. Lodge. *A priori arguments against physical phenomene. Ibid.*, 447. 454. Mais il est permis de penser que Petrovo Solovovo a été fortement influencé par la déception qu'il a ressentie quand il fut prouvé, dans ses expériences avec Sambor, qu'un de ses amis personnels l'avait trompé ; ce qui est désagréable et rare. Dans la plupart des cas, il n'y a pas de complices.

des phénomènes beaucoup plus remarquables que les médiums les plus puissants. A moins d'être très versé dans la prestidigitation, on ne devine pas comment un vulgaire faiseur de tours nous illusionne complètement.

Aucune des expériences d'écriture directe faites avec les médiums n'est valable, par suite des multiples fraudes, très faciles, qui sont journellement opérées, et qui ont lourdement trompé maintes personnes même défiantes.

5° Il n'y a pas d'observateurs capables de garder pendant deux ou trois heures une faculté d'attention et d'observation continues.

6° Il faut éliminer toutes les merveilles attribuées aux sœurs Fox, à Mad. d'Espérance, à Fl. Cook, à Eglinton, à Slade, à Bailey, à Eldred, à Miller, à A. Rothe, car là les fraudes ont été évidentes. Il ne reste donc que les expériences de Home, de Stainton Moses, et d'Eusapia. Or, les expériences d'Eusapia furent énergiquement contestées (à Cambridge et en Amérique). Les faits rapportés sur Home ont été observés par Crookes seul ; et les allégations de Stainton Moses dérivent uniquement de lui et de M. et de Mad. Speer, ses amis intimes, très prévenus en sa faveur.

En dernière analyse il ne reste rien. Et cependant tout est si étrange et invraisemblable que des preuves multiples, surabondantes, seraient nécessaires. Or, à mesure que le contrôle progresse en sévérité, le phénomène progresse en incertitude.

Conclusion. — En fait de métapsychique objective, les invraisemblables phénomènes de télékinésie, d'ectoplasmie, d'apports, n'ont jamais été encore prouvés. Si quelque chose est démontrée, c'est qu'ils n'existent pas.

Telles sont les objections qu'on peut faire à la métapsychique objective. On me rendra cette justice que je n'ai pas essayé d'en diminuer l'importance. Certes, de pareils doutes ont cent fois, mille fois, traversé mon esprit, et je comprends, *mieux que tout autre*, la force de cette argumentation. Pourtant, très résolument, je ne la crois pas fondée, et je suis convaincu qu'il existe réellement des phénomènes physiques métapsychiques.

Voici pourquoi :

1° Les faits négatifs ne peuvent rien établir. Certains faits posi-

tifs, s'ils sont évidents, entraînent la preuve formelle. Quand Crookes voit, en pleine lumière, un crayon se soulever et écrire; quand Ochorowicz voit, en pleine lumière, une chaise se rapprocher de lui ; quand je tiens les deux mains d'Eusapia et qu'une troisième main me caresse la figure, il n'y a plus de doute possible, et la démonstration est valable *per se*.

Je ne cite que trois faits : il y en a des centaines d'autres. On les lira plus loin.

2° Les médiums ne sont pas, sauf exception, d'habiles prestidigitateurs. Des mouvements d'objets et des raps ont été constatés dans des conditions irréprochables, si nombreuses et si irréprochables que Petrovo Solovovo, malgré son scepticisme, dit (p. 415) « un chercheur véritablement impartial ne peut pas les rejeter ». Or, du moment qu'il y a télékinésie et raps, il peut y avoir d'autres phénomènes physiques.

3° N'y eût-il que Home et Eusapia, la télékinésie devrait être admise. Nous possédons, grâce à ces deux médiums admirables, un tel ensemble de documents, de preuves, d'expériences rigoureuses, répétées par les savants les plus divers, qu'aucun doute ne prévaut. Myers, Feilding, Carrington, qui en avaient d'abord douté, les ont ensuite acceptés après un examen attentif. Il n'y a pas, dans toute la physique et dans toute la physiologie, de phénomène ayant été soumis à un contrôle plus répété et plus sévère.

Et il y a bien d'autres faits incontestables de télékinésie. Par exemple, pour rejeter tout ce qu'ont écrit M. et Mad. Speer sur Stainton Moses, il faut supposer qu'ils ont été non pas seulement des illusionnés, mais des imposteurs : et c'est absurde.

4° Il y a eu des hallucinations collectives, recueillies avec un tel soin, et si nombreuses, et attestées avec tant de précision par des personnes de bonne foi, qu'il n'est pas possible de les rejeter plus que les hallucinations non collectives. Or, du moment qu'il y a une hallucination collective, il y a objectivation.

5° Les faits de matérialisations expérimentales (ectoplasmies) ont été trop fréquemment, trop correctement observés, pour qu'on puisse les rejeter tous.

La question est mal posée : on dit : « C'est à vous de faire la preuve qu'il y a eu matérialisation ». Je répondrai : « C'est à vous

de faire la preuve qu'il y a eu fraude ». Il ne suffit pas de dire : « La fraude était possible, donc il y a eu fraude ». Il faut établir qu'il y a eu fraude, ce qui n'est presque jamais établi. *L'onus probandi* est à votre charge.

6° Il est absurde, parce que dans telle ou telle expérience tel ou tel phénomène physique est complètement incompris, de dire : « Tous les phénomènes physiques sont faux ». Cicéron avait déjà dit, en prenant l'exemple de l'aimant qui attire le fer, sans qu'on puisse comprendre par quel mécanisme : « *Fiat, necne fiat id quaeritur... si rationem cur id fiat afferre nequeam, fieri omnino neges* ». Faut-il nier un phénomène parce qu'on ne le comprend pas ? Cela me paraît contraire à toute bonne méthode scientifique.

7° Parce qu'il y a dans la métapsychique objective des phénomènes douteux et faux, ce n'est pas une raison pour qu'ils soient tous à rejeter. Il peut y avoir télékinésie, sans qu'il y ait ectoplasmie. Il peut y avoir ectoplasmie, sans qu'il y ait d'apports. Nulle nécessité de considérer ces phénomènes comme irrévocablement liés l'un à l'autre. L'hésitation sur l'un n'entraîne aucunement l'infirmation de l'autre. Or les preuves, à mon sens suffisantes, et même surabondantes, de la télékinésie existent. Les faits d'ectoplasmie paraissent démontrés avec tout autant de rigueur (quoiqu'il s'agisse de phénomènes plus dramatiques et plus extraordinaires). Au contraire les apports, les lévitations, les bilocations, sont des phénomènes assez douteux. L'écriture directe (avec les ardoises) est produite presque toujours par l'habile supercherie de prestidigitateurs. Les photographies de fantômes, les moulages méritent encore une étude approfondie.

Finalement, en science métapsychique, il existe des phénomènes physiques incontestables.

A l'heure actuelle, les nier, c'est passer à côté de phénomènes fondamentalement nouveaux, ouvrant une voie féconde à l'avenir scientifique ; c'est s'enliser dans la vieille ornière en laquelle s'est si souvent complu une science officielle aveugle.

Et alors une conclusion définitive se dégage. Puisque la preuve de plusieurs des phénomènes de la métapsychique objective (mais non de tous) n'est pas suffisante, il faut reprendre *ab ovo* toute l'expérimentation. Faisons, comme notre grand Descartes, table rase

de tout ce qui a été dit et écrit jusqu'ici. Les télékinésies et les ectoplasmies sont certaines ; mais leur mécanisme est encore prodigieusement mystérieux : par conséquent expérimentons, expérimentons encore. Nous serons certainement récompensés de ce dur labeur.

Un des phénomènes les plus caractéristiques, celui qui, lorsqu'il peut être bien analysé par un observateur ayant gardé tout son sang-froid, entraîne la conviction absolue, c'est celui de la main du fantôme qui *fond* dans la main (de l'observateur) qui la tient[1].

Damiani, tenant les mains d'Eusapia, a senti les mains (fluidiques) de John fondre et se dissoudre[2].

« Une fois, dit Crookes, j'ai retenu une des mains de Katie dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper. Aucune tentative, aucun effort ne fut fait pour me faire lâcher prise, mais peu à peu cette main sembla se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte[3]. »

Pour ma part, je n'ai malheureusement pas pu constater cet admirable et décisif phénomène. Avec Marthe Béraud comme avec Eusapia, j'ai maintes fois tâché de l'obtenir. Ç'a toujours été en vain. Mais ce n'est pas une raison pour nier le fait, établi par W. Crookes, Damiani et d'autres.

Morselli, expérimentant avec Eusapia, dit : « Si on saisit les mains (fluidiques) on en sent la peau, la tiédeur, les doigts mobiles, et on éprouve l'impression de mains qui se fondent. »

Venzano (avec Eusapia aussi), dit qu'il s'agit de membres tout à fait analogues aux membres humains, mais qui s'évanouissent sous l'étreinte sans laisser de traces.

F. Bottazzi, le savant physiologiste dont le témoignage est celui d'un observateur habitué aux analyses les plus délicates de toutes les conditions expérimentales, dit qu'une main (d'Eusapia) s'est

1. Voir à ce sujet un chapitre intéressant du livre de G. Delanne, *les Mains fantomales qui fondent*, II, 695.

2. Delanne, *Apparitions matérialisées*, II, 163.

3. Delanne, *Ibid.*, 167.

entre ses mains, à lui, Bottazzi, fondue, dissoute, matérialisée. Un peu plus tard, une autre main, posée sur sa tête, s'est défaite, s'est évanouie sous son étreinte. Avec Eusapia encore, M. Barzini, le très distingué journaliste du *Corriere della Sera*, dit : « Ses mains ne m'ont pas échappé, elles se sont pour ainsi dire fondues. Elles m'ont manqué entre les doigts, comme par un dégonflement. On dirait des mains qui se ramollissent et s'évanouissent. » M. Falcomer, observant un médium nommé Rostagno, a saisi une main fluidique qui se dégonfla. Dans une expérience que Crookes faisait avec Florence Cook, M. Tapp saisit le poignet de Katie. « Son poignet, dit-il, céda sous ma pression comme un morceau de carton mince ou de papier, et même mes doigts se rencontrèrent à travers son bras qui fondait en fluide. »

Dans une séance que raconte A. de Rochas[1], on faisait la chaîne autour du médium, F... Montorgueil, prenant une main qui lui frottait la figure avec un chiffon, saisit cette main, et demanda la lumière. La main saisie fondit dans celle de Montorgueil, et tous, dit A. de Rochas, nous crûmes voir une traînée lumineuse, qui en partait pour rentrer dans le corps de F... Si l'on était rigoureusement sûr de l'observation de M. Montorgueil, ce serait une preuve de premier ordre.

Ces phénomènes sont bien remarquables, non seulement au point de vue de la théorie même des ectoplasmies, mais encore parce qu'ils fournissent une preuve irréfutable de la réalité des ectoplasmies. Une main vivante, qui fond dans la main qui la tient, voilà ce que nulle prestidigitation ne peut donner. J'ai vu fondre sous mes yeux la forme de Bien-Boa qui s'enfonçait dans le plancher, mais une sensation visuelle est loin d'avoir la précision d'une sensation tactile.

Bien d'autres observateurs ont vu des dématérialisations ; la plus célèbre, et la mieux constatée, est encore (et toujours) celle de Katie King.

M. Oxley, expérimentant avec une médium nommée Mad. Firmin, aurait vu l'apparition d'un fantôme matérialisé (Bettie) qui sembla se fondre. D'abord les pieds, puis peu à peu le corps et la tête dis-

1. *Les mains fluidiques, A. S. P.*, 1908, XVIII, 280.

parurent, ne laissant qu'une petite tache blanche qui s'évanouit bientôt[1].

Dans une série d'expériences remarquables, le Dr P. Gibier a vu la forme de Lucie, qui s'était sous ses yeux graduellement constituée, s'écrouler à ses pieds comme un château de cartes : (c'est exactement ainsi que sous mes yeux Bien-Boa a disparu). « Lucie disparaît progressivement, en deux secondes, au plus, comme elle était venue, mais cette fois à environ 50 centimètres des rideaux, auprès desquels je me tiens debout, et qui restent immobiles... Au moment où le dernier point blanc, vestige de cette forme, va s'effacer sur le tapis qui recouvre le parquet, je me baisse pour mettre la main dessus ; mais je n'en puis sentir aucune trace : il n'y a plus rien. »

Il est insensé de supposer une hallucination. Alors la seule explication, non métapsychique, possible, c'est qu'il s'agissait d'une image réfléchie par un miroir. Mais cette hypothèse est absurde, car cette forme de Lucie respirait, parlait : même elle faisait toucher aux assistants (P. Gibier et le Dr L...) le voile léger qui s'était formé comme un nuage autour de sa forme.

Les fantômes qui se sont matérialisés disparaissent donc exactement comme les fantômes uniquement subjectifs, qui se manifestent si souvent par des monitions de mort. Sont-ils constitués par des substances analogues ? Si tant est qu'on puisse ici parler de substances, pour des éléments disparaissant sans laisser de trace matérielle.

Tout de même la différence fondamentale (non constante d'ailleurs) entre les ectoplasmies accidentelles, et les ectoplasmies expérimentales, c'est que dans ces dernières, il y a de la vraie matière qui paraît formée, exerçant sur les choses une action mécanique, tandis que dans les ectoplasmies accidentelles (monitions de mort), il semble qu'il n'y ait, au moins dans l'immense majorité des cas, qu'une image, un reflet, *une ombre*, dans le sens populaire du mot. Mais les matérialisations expérimentales ne sont pas du tout des ombres.

On s'est demandé comment il peut y avoir des matérialisations de vêtements. Mais ce scrupule témoigne de quelque naïveté. Car la

1. Delanne, *Loc. cit.*, II, 268.

matérialisation d'une main n'est ni plus facile, ni plus difficile à comprendre, que celle du gant qui la recouvre.

Ainsi la matérialisation ne porte pas seulement sur le corps humain, mais encore sur des objets inanimés. Il y a formation non seulement d'un corps humain, mais encore de vêtements ou d'objets divers. En général, les vêtements sont des voiles, des draperies (le plus souvent blanches), des mousselines légères, qui se produisent par la graduelle transformation du nuage blanchâtre, plus ou moins luminescent, qui marque le début de l'apparition. Les belles expériences de Mad. Bisson et de Schrenck-Notzing nous donnent de précieux renseignements sur cette formation ectoplasmique : il y a là comme une embryogénie des fantômes.

Il semble bien que cette matérialisation de vêtements infirme quelque peu l'hypothèse d'un être humain défunt qui se matérialise. Déjà il était bien invraisemblable qu'il y eût reconstruction totale d'un corps qui est maintenant dissous par la putréfaction ou désagrégé par l'incinération. Encore à l'extrême rigueur pourrait-on faire l'hypothèse folle *d'un corps astral* (!) Mais que les vêtements, le chapeau, le lorgnon, la canne d'un défunt aient, eux aussi, un corps astral ! voilà un comble de folie. Il me paraît plus simple et plus sage de constater sans comprendre, et de reconnaître que toute explication est condamnée au ridicule.

Au lieu de prétendre que des forces inconnues, appartenant à l'humanité posthume, sont capables de ces productions, il vaut mieux reconnaître qu'il s'agit là de faits inexplicables attendant quelque explication ultérieure [1]. Mais, parce qu'un fait est inexplicable, ce n'est nullement une raison pour le nier. Est-ce que nous pourrions avoir l'inexcusable présomption de donner une explication adéquate à tous les phénomènes de la nature? A chaque instant, en métapsychique, on se heurte à l'inexplicable. Mais n'en est-il pas de même en physique, en chimie, en physiologie? Pourquoi alors vouloir toujours présenter une théorie qui d'avance est condamnée à l'absurde? Il faut attendre que de nouveaux faits,

1. L'humanité, dans son enfance, croyait que les éclipses de lune étaient dues à un dragon qui la dévorait. Notre conception d'êtres surnaturels qui produisent les matérialisations n'est pas beaucoup plus raisonnable.

bien observés, nous permettent d'adopter quelque interprétation nouvelle, sans doute imprévue.

Pour ce qui est de la substance des matérialisations, nous sommes dans une ignorance effroyable, douloureuse. Certains faits, trop rares d'ailleurs pour autoriser une conclusion définitive, permettent de supposer que cette substance des matérialisations, vaporeuse, humide, gélatineuse, peut survivre à la matérialisation. Katie a donné une mèche de ses cheveux à Crookes. J'ai gardé les cheveux que Phygia m'a permis de couper sur sa tête, exactement comme Katie l'avait permis à Crookes. Mad. d'Espérance a laissé aux assistants couper des morceaux de la draperie dont elle était environnée.

Tout aussi obscure est la question des *apports*. Ou bien il y a un passage de la matière à travers la matière, ou bien il y a eu création de matière : deux affirmations à peu près aussi extraordinaires l'une que l'autre.

Comme passage de la matière à travers la matière, l'expérience la plus saisissante est celle de P. Gibier, qui, ayant enfermé Mad. Salmon dans une cage construite par lui, l'a vue sortir de la cage. On pourrait citer encore çà et là diverses expériences rapportées dans les journaux spirites comme dans le livre de Mad. Frondoni Lacombe. Elles sont bien douteuses. Possibles, certes, mais non prouvées jusqu'à présent, malgré les récits de Stainton Moses.

Même incertitude, plus forte encore peut-être, pour les apports. Il n'y a pas à l'heure actuelle un seul apport dont la réalité ait été établie. Au contraire on trouve le plus souvent, quand on analyse un peu sévèrement le récit des expériences, qu'il y a eu fraude, comme avec Bailey, comme avec Anna Roth.

Je ne nie pas les apports. Il faudrait être d'une témérité inexcusable pour nier quelque chose en métapsychisme : je dis seulement qu'on n'a pas pu les démontrer encore.

La matérialisation des mains est absolument certaine. De même celle des figures et des corps, quoique on ait vu beaucoup plus souvent des mains matérialisées que des corps entiers. Mais

quant au passage de la matière à travers la matière, et aux apports, nulle preuve satisfaisante n'a été apportée, et il me paraît sage de réserver aujourd'hui son jugement.

Ce qui paraît prouvé — et on est heureux d'avoir enfin un fait positif parmi tant d'incertitudes — c'est que le plus souvent c'est du corps du médium que sortent les ectoplasmes ; ce qui justifie expressément ce néologisme. Les expériences de Mad. Bisson et de Schrenck-Notzing établissent ce fait important. Des expansions gélatineuses sortent de la bouche, des épaules de Marthe. J'ai vu s'organiser pour ainsi dire le bras de Bien-Boa. C'était d'abord comme une tige rigide et mince, recouverte d'une draperie. Mais peu à peu sous la draperie la tige s'épaississait, devenait un bras tendu, Avec Eusapia le phénomène de l'ectoplasmie simple a été très net aussi. De son corps semblait sortir un prolongement, une sorte de bras surnuméraire. Une fois, j'ai vu une tige rigide, longue, sortir de son flanc, qui, après s'être allongée démesurément, portait une main à son extrémité, une main vivante, chaude, articulée, absolument identique à une main humaine.

Avec les autres médiums les formations ectoplasmiques se faisaient sans doute à peu près de même.

Russell Wallace[1], expérimentant avec le Dr Monck, voit une légère vapeur blanchâtre apparaître au côté gauche de l'habit de Monck. La densité augmenta. C'étaient comme des flocons blancs qui s'agitaient dans l'air, et qui s'étendaient du plancher jusqu'à la hauteur de son épaule. Puis ce nuage se sépara du corps du médium, assez pour prendre l'apparence d'une femme habillée de draperies blanches, flottantes. Enfin le tout rentra dans le corps du médium...

Avec Eglinton, observé par M. Mitchiner, une vapeur blanche sortit de son flanc, entoura ses pieds d'une gaine, puis peu à peu se forma en une colonne qui prit l'aspect d'un corps humain, un grand et bel homme, vêtu de blanc, portant une barbe noire. Pendant tout ce temps, Eglinton était complètement visible. Une sorte de cordon ombilico-astral le rattachait à la forme nuageuse. Au bout de quelque temps, Eglinton étant assis, la forme parut se fondre dans son corps

1. Delanne, *Loc. cit.*, 644.

et s'unir à lui à la hauteur de la poitrine. A. de Rochas a vu, expérimentant avec Mad. d'Espérance, une vapeur lumineuse (quelque chose comme *une voie lactée*) sortir de sa poitrine.

Il n'est pas nécessaire que le processus des matérialisations soit toujours le même. Peut-être existe-t-il des degrés de puissance différents chez les médiums. Avec ceux qui sont exceptionnellement forts, comme Home et Florence Cook, la formation est rapide, complète, et, dès l'origine, l'ectoplasme est indépendant du médium. Avec des médiums, très puissants aussi, comme Eglinton, Mad. d'Espérance, Marthe Béraud, l'indépendance de l'ectoplasme n'est pas tout de suite obtenue, et le fantôme n'a qu'une réalité très passagère. Avec Eusapia, avec Stainton Moses, les formes sont beaucoup plus vagues : il est rare qu'on puisse voir une apparition indépendante, séparée longtemps du médium et gardant son autonomie.

On peut provisoirement admettre la progression suivante des phénomènes de matérialisation, tels qu'ils se présentent chez Eusapia. C'est d'abord, très fréquemment, et très facilement, des attouchements et des raps ; première période, pendant laquelle il n'y a vraisemblablement rien de visible, car la force matérielle qui se dégage du corps d'Eusapia est informe. A la seconde période, la main est déjà formée, mais ne se laisse pas voir encore. Cependant cette main peut exécuter des actions mécaniques, bien nettes, prendre une sonnette, un livre, toucher la tête avec des doigts qu'on sent chauds et articulés. Enfin, dans la troisième période, à laquelle assez rarement, d'après mes propres expériences, arrive Eusapia, cette main est visible, photographiable. A une quatrième période, plus rare encore, il y a non seulement la main, mais encore tout un corps qui s'est ectoplasmisé. Vassallo, Porro, Morselli et Bottazzi ont pu voir ces matérialisations complètes.

Les phénomènes lumineux sont relativement fréquents. Certes, je n'ignore pas qu'ils prêtent à la simulation, au moins quand ils se présentent sous la forme de feux follets, qui, comme des lucioles, apparaissent devant les assistants, pour faire quelques voltes et disparaître. Je sais qu'on peut imiter le phénomène avec de petites projections phosphorées, mais après la production de

ces lumières on n'a jamais pu sentir d'odeur phosphorée, et d'ailleurs ce n'est pas une supercherie facile quand les mains du médium sont tenues, comme dans le cas d'Eusapia, et lorsqu'elle continue à parler, ce qui exclut l'hypothèse (qu'on a osé soutenir) qu'elle tenait dans sa bouche de petites particules de phosphore (??) De fait cet emploi du phosphore est impossible quand le médium a été fouillé, déshabillé, quand on lui tient les mains, et quand il n'a, comme Eusapia dans l'île Ribaud, aucun phosphore à sa disposition. A diverses reprises (mais pas très souvent), Ochorowicz et moi nous avons vu de petites lueurs vertes, ressemblant à des yeux, de forme oblique, flotter et se balancer dans l'air. A Paris, à Milan, à Rome, à Montfort-l'Amaury, d'autres observateurs ont constaté le même phénomène.

Je l'ai constaté récemment à Varsovie sur divers médiums dans des conditions irréprochables.

Presque tous les grands médiums ont produit des phénomènes lumineux, Eglinton, Mad. d'Espérance, Florence Cook.

Voici comment M. Livermore, expérimentant avec Kate Fox (d'ailleurs assez suspecte), décrit le phénomène.....[1]

« Une lumière sphérique, oblongue, s'élève du plancher jusqu'à nos fronts, et se pose sur la table devant nous. A un moment sur ma demande la lumière devient si brillante, qu'elle éclairait toute une partie de la chambre... Nous vîmes en perfection la forme entière d'une femme tenant la lumière dans sa main étendue. » Livermore ne dit pas si à ce moment Kate Fox était visible.

Avec Home les phénomènes lumineux ont été fréquemment

1. Ici s'est produit un fait bien singulier de cryptesthésie que je dois signaler. J'avais interrompu mon manuscrit au mot *phénomène*, le lundi 9 février, à 16 heures 30. Alors, laissant le papier sur ma table de travail, je sortis pour faire une expérience avec Stella, qui n'est jamais venue chez moi. Elle savait très vaguement que je m'occupais d'un traité de métapsychique, mais, bien entendu, elle n'en avait jamais lu une ligne. Ce jour-là je l'interrogeai par la planchette pour obtenir quelque renseignement sur un testament égaré (le résultat a d'ailleurs été absolument nul). Au lieu d'avoir une réponse relative à ce testament, j'ai eu immédiatement la phrase suivante, qui s'applique curieusement à la phrase que je venais d'écrire chez moi : « *Helios je fais par le rayonnement* ».

Encore qu'il puisse s'agir d'une coïncidence (mais je ne crois pas à une coïncidence), c'est un fait intéressant à noter. Je n'avais pas les mains à la table, et le mot *Helios* m'a surpris extrêmement. Stella ne connaît pas le grec ; pourtant elle savait ce que veut dire *Helios*.

La phrase dite par la planchette semble être la suite logique de la phrase que j'avais interrompue, dans mon cabinet de travail, sur mon manuscrit.

observés. Tantôt c'est une petite boule lumineuse flottant dans l'air [1], tantôt ce sont de petites lueurs phosphorescentes, quelquefois c'est une lueur plus vive : *a bright beam of sunshine floading us with light, and a beautiful rainbow appeared in the heavens ;* quelquefois ces lumières errantes, phosphorescentes, touchent le corps des assistants et donnent la sensation de contact avec un corps étranger. Dans un cas remarquable Lindsay et Charlie ont vu comme des langues de feu sortir de la tête de Home.

Avec Stainton Moses, les lumières étaient fréquentes, parfois très intenses [2], sous la forme de lumières réfléchies (de quelle source ?) colonnes de fumée, phosphorescentes ou de luminosité diffuse, ressemblant tantôt à des comètes, tantôt à des étoiles, bref, revêtant les aspects les plus divers. Ces lumières ont été constatées, tantôt par Stainton Moses, tantôt par M. et Mad. Speer, Or il est impossible, comme nous l'avons dit, de nier la bonne foi de ces observateurs, encore qu'on puisse, quand St. Moses était seul, le supposer capable d'hallucinations visuelles.

Hyslop a constaté qu'Anna Burton [3] produisait des lumières, lorsqu'elle était en état de trance. Ces lumières n'eussent pas pu apparaître à quatre pieds de distance, même si elle avait eu à sa disposition des allumettes ou de l'huile phosphorée. Elle avait été d'ailleurs soigneusement déshabillée et revêtue de vêtements spéciaux avant l'expérimentation. On a noté cependant une fois que la salive de Miss Burton était phosphorescente ; ce qui diminue un peu l'authenticité du phénomène, encore qu'il soit bien difficile d'admettre, vu l'extrême toxicité du phosphore, qu'on puisse garder des allumettes phosphorées dans la bouche. D'ailleurs, même si l'on admettait cette hypothèse, on ne voit pas bien, comment, ayant les pieds et les mains bien tenues, il pourrait se produire des lumières ayant le caractère des lumières vues.

E. Bozzano a signalé [4] des filaments fluidiques minces, de couleur

1. *Experiences on spiritualism by viscount Adare,* s. l. n. d. (London, 1869), pp. 13, 38, 52, 60, 65, 76, 83, 88, 89, 114, 124.

2. A consulter surtout *The experiences of W.* Stainton Moses, *P. S. P. R.*. XI, 1895, 24-114.

3. *Amer. J. S. P. R.*, 1912, 190.

4. *A. S. P.*, 1909, XIX, 82.

blanchâtre, qui partent de chacune des phalangettes d'une main d'Eusapia.

J. Ochorowicz[1] a insisté sur les éclairs médianimiques que dégageait Mad. Tomczyk, avec laquelle il a fait de belles expériences. Il rappelle que Mac-Nab en avait obtenu. Avec Eusapia on observe souvent des feux follets, de petites lumières vertes (que j'ai vues quelquefois, mais rarement). Il est probable que ces lumières ne sont pas assimilables à l'auréole lumineuse, plus ou moins analogue à l'auréole lumineuse des saints, qui se dégage du corps de certains médiums. Le commandant Darget a étudié longtemps cette production de lueurs qu'il essayait de photographier ; mais, comme l'a bien montré G. de Fontenay, il est probable qu'il y eut des erreurs photographiques. De même pour les clichés de H. Baraduc.

En tout cas l'étude photographique des émissions lumineuses venant des médiums, soit sous forme de nuages, soit sous forme d'éclairs, soit sous forme d'un vague brouillard, est trop incertaine encore pour pouvoir nous autoriser à une conclusion définitive.

Il me paraît cependant, surtout après le beau travail d'Ochorowicz, qu'il y a là toute une série d'importantes recherches à entreprendre. Mais il faudra deux conditions difficiles et nécessaires : d'abord un médium puissant, puisque aussi bien il est avéré que les médiums seuls ont ce pouvoir lumineux, et ensuite un expérimentateur qui soit à la fois bon psychologue et photographe expérimenté[2].

1. *Des phénomènes lumineux et la photographie de l'invisible, A. S. P.*, 1909, XIX.

2. Pour se rendre compte de la difficulté extrême d'une bonne expérience photographique, il suffira de rappeler les infructueux et laborieux essais de G. Le Bon, photographe très habile, avec ce qu'il appelait la *lumière noire*. De même les rayons N, quoique étudiés et décrits par des physiciens éminents, n'ont pas pu être démontrés. En de tels sujets *experientia fallax, judicium difficile*. Nous ne retiendrons donc pas, quoiqu'elles soient peut-être véridiques, les photographies qu'a reçues A. de Rochas, d'un de ses parents, personnage très sincère, M. de B... (*A. S. P.*, 1905, XV, 582). Est-on assuré que le beau-frère de M. de B... n'a pas imaginé une photographie genre spirite, qui est si facile à faire ? Relativement aux photographies truquées, on consultera A. de Rochas, *Mes expériences avec* M. de Iodko en 1896. *A. S. P.*, 1908, VIII, 9-15 ; Darget, *Les photographies de la pensée et des effluves humaines, ibid.*, 1909, XIX, 20-26 ; Julia Rosenkrantz, *Un rébus photographique* (*A. S. P.*, 1909, XIX, 361-365) ; E. Morselli a publié à cet effet un article spirituel et érudit, avec amusantes photographies (*Médiumnisme et prestidigitation, A. S. P.*, 1908, XVIII, 150.

Dans certains cas, les bruits, certainement objectifs, sont d'une violence et d'une étrangeté extraordinaires. A côté du Rév. Stainton Moses, qui fut un si puissant médium, et dont tous les phénomènes ont été dûment constatés par Mad. Speer, et M. le Dr Speer, on entendait des sons intenses. Les sons que Groyn, — c'était le soi-disant guide de Stainton Moses — tirait de son instrument invisible étaient si sonores, si profonds, si puissants qu'on aurait dit un géant qui jouait sur un violoncelle monstrueux : il frappait d'épouvante... A certains moments les sons avaient un tel degré d'intensité, qu'ils produisaient la terreur... On aurait dit une contre-basse placée sur un grand tambour de régiment formant caisse harmonique, et jouée comme une guitare... A un moment, le Dr Speer dit : « Jusqu'à présent nous n'avions pas entendu le son des instruments à vent. Alors aussitôt résonne un puissant éclat de clairon entre M. Moses et moi (c'est le Dr Speer qui parle). Ce son fut répété à plusieurs reprises... Un soir nous avons entendu le son répété des cloches résonnant dans le jardin, partout où nous allions... Dans la chambre, sans qu'il y ait d'instruments de musique, le carillon continua avec force jusqu'à égaler l'effet d'un brillant concerto de piano [1]. »

Stainton Moses a eu d'autres phénomènes objectifs bien remarquables, qu'il faut considérer comme véridiques, à moins de supposer cette énorme absurdité de la mauvaise foi de trois personnes éminemment honorables, le Dr Speer, Mad. Speer et Stainton Moses, qui, pour la publication de tels récits, ont risqué des persécutions, des railleries, des hostilités ; le seul profit ne pouvant être qu'injures et calomnies.

Parfois des parfums transsudaient de la tête de Stainton-Moses : plus on les essuyait, plus ils apparaissaient abondants et odoriférants.

De l'écriture directe a été obtenue. Le Dr Speer, resté seul dans la chambre, prit une feuille de papier à musique, la plaça sur un bureau avec un crayon, et se retira en fermant la porte à clef. Il ne perdit pas de vue la porte ; personne ne put entrer dans la chambre ; mais, quand il revint, la feuille était couverte d'écriture.

1. Bozzano, *Pour la défense de* Stainton Moses, *A. S. P.*, 1905, XV, 76-129.

« Cet exemple d'écriture directe, dit-il, est une des plus satisfaisantes preuves qu'on ait jamais obtenues. »

Il y eut aussi des lumières, d'abord faibles, mais qui peu à peu devenaient extrêmement vives, resplendissantes, semblables à des torches. Mad. Speer dit qu'un de ces noyaux lumineux vint sur la table, frôla les têtes des assistants, heurta la toiture, alla jusqu'au sommet de la porte, et à mesure qu'il touchait un corps quelconque, donnait des coups. Parfois on voyait une main tenant la lumière, mais tout à fait différente de la main de M. Moses. Un jour, une de ces lumières traversa la table, en s'élevant du parquet, comme si la table ne lui avait pas été un obstacle. Dans un cas une de ces lumières resta visible pendant une demi-heure.

M. Podmore, convaincu très fermement qu'il n'existe pas de phénomènes objectifs et qu'il ne peut pas en exister, a essayé de prétendre — sans jamais apporter le moindre semblant de preuve, — que M. Stainton Moses était un grand malade, névropathe, hystérique, trompant pour le plaisir de tromper, mû par une sorte de fourberie à demi morbide, à demi inconsciente. Mais ces insinuations contre la bonne foi et la loyauté de Stainton Moses ne tiennent pas debout. Fr. Myers lui témoignait une grande admiration. Le Dr Johnson, médecin de Moses, a constaté que Moses était d'une puissante capacité intellectuelle, esprit méthodique, pondéré, équilibré, grand travailleur. Et puis il faudrait aussi incriminer le Dr Speer, Mad. Speer et les honorables témoins qui ont assisté aux phénomènes, toujours très intimes, qui se produisaient autour de Stainton Moses.

En résumé, dans l'ensemble, on ne peut supposer que ces phénomènes de luminosité soient explicables par l'hallucination ou par la fraude.

L'hallucination est une de ces hypothèses ridicules, qui ne peuvent pas plus se soutenir en métapsychique que pour les autres sciences. Jamais un observateur n'est halluciné. Quand il lit 38°,55 sur un thermomètre, c'est qu'il y a 38°,55. S'il voit une lumière, s'il entend un bruit, s'il perçoit une odeur, c'est qu'il y a un phénomène objectif, qui provoque une lumière, un bruit, une odeur.

Quant à la fraude, elle est toujours possible ; mais des boules phosphorescentes (qui ne dégagent pas d'odeur de phosphore), des luminosités autour d'une tête, ou des mains lumineuses, voilà ce qu'il est impossible à un médium de produire, quand il a été soigneusement examiné et fouillé.

Et cependant la luminosité est un phénomène si étrange qu'il est impossible de ne pas exiger de nouvelles preuves encore. De méthodiques recherches sont nécessaires. Attendons que nous ayons des médiums qui, comme Home, Eusapia, Eglinton, Moses, soient capables de produire des phénomènes lumineux, et tâchons d'examiner les conditions plus sévèrement encore que ne l'ont fait nos illustres devanciers.

La production de bruits et de vapeurs odorantes rentre dans le groupe des phénomènes physiques qu'on doit rattacher à l'ectoplasmie. C'est encore Home et Moses qui en ont donné le plus d'exemples, et la même nécessité s'impose de répéter, de contrôler par de nouvelles expériences, de vérifier et d'intensifier les faits obtenus par ces médiums célèbres et puissants.

Il eût été important d'obtenir la constatation de ces phénomènes lumineux par la photographie, mais les résultats jusqu'à présent sont assez médiocres (sauf les expériences de Crookes, de Mad. Bisson et de Schrenck, d'Imoda et d'Ochorowicz).

On peut se rendre compte de la douloureuse imperfection des anciennes photographies spiritiques, en étudiant le livre qui a été publié par le Dr Foveau de Courmelles, sous l'inspiration d'un homme excellent, M. Emmanuel Vauchez[1]. Malgré toute ma bienveillance, il m'est impossible de considérer comme authentiques la plupart de ces figures. De même, il faudrait être terriblement naïf pour accepter les photographies du Dr Th. Haumann, de Washington. Pour presque toutes les photographies qui consistent à montrer des doubles sur la plaque, il s'agit ou d'une erreur photographique, ou d'un truc, truc très facile. La double exposition, que les photographes les moins malins peuvent produire, donne la parfaite illusion d'un fantôme ou d'une figure matérialisée.

1. *La Photographie transcendentale*, 1 vol., 8°, Paris, *Libr. nationale.*

Tout autres sont les photographies dans lesquelles est photographié un phénomène qui a été vu par les assistants. A moins qu'il n'y ait supercherie grossière, comme dans le cas d'Ofélia Corralès à Costa-Rica, les photographies ont le très grand avantage de fixer le phénomène observé et de préciser quelques détails que l'observation visuelle, parfois trop rapide, n'avait pas pu saisir. Cependant, dans certains cas, l'observation simple, méthodique, prolongée, consciencieuse, a presque autant de valeur qu'une photographie. L'attente d'un éclair de magnésium arrête souvent la marche des phénomènes, et on ne peut pas alors, comme j'ai pu le faire avec Marthe, suivre tous les détails de l'évolution d'une matérialisation.

Mais pour ce qui est des doubles, des effluves, des photographies posthumes, des fantômes invisibles aux assistants, et visibles seulement par l'image photographique, je ne crois pas que rien de probant ait été fourni encore. De fait, ce que l'œil ne voit pas, la plaque photographique l'inscrit bien rarement. Toute la question des effluves humains, des photographies de la pensée (comme a cru en montrer le commandant Darget) est à reviser de fond en comble. Il est nécessaire, quoi que prétende M. Conan Doyle, de dire que, malgré de multiples tentatives, il n'y a absolument rien de sérieux.

Les preuves photographiques sont toujours sujettes à caution, quand on ne connaît pas très exactement les conditions dans lesquelles la photographie a été prise. M. Arthur Hill [2] rapporte, d'après *Occult Review* de mars 1910, un cas remarquable. Et pourtant, avec quelque raison, il élève des doutes. Un photographe de S... (Lincolnshire) nommé Binns, nullement spirite, et ne prétendant à rien de semblable, en développant la photographie d'un de ses clients, un fermier nommé Warren, voit une figure superposée qui ressemble exactement à un certain Ground, cousin de M. Warren, dont M. Binns ne connaissait pas l'existence, et qui à 25 kilomètres de là était mourant dans un hôpital. La plaque photographique était retirée d'un paquet neuf. Jamais M. Ground

1. Pour juger la difficulté extrême des photographies transcendantes on lira avec profit le livre de G. de Fontenay, *La photographie et l'étude des phénomènes psychiques*, Paris, Gauthier Villars, in-12°, 1912.

2. *New evidence in Psychical Research*, 1911, II.

n'a été photographié que jadis dans son enfance. Enfin tout semble prouver qu'il s'agit d'un phénomène authentique. Mais a-t-on le droit de conclure sans avoir des preuves nouvelles ?

Après une étude approfondie, un vrai modèle de discussion méthodique, M. Walter Fr. Prince conclut que, pour les nombreuses photographies soi-disant spirites représentant M. Bocock, il y a eu supercherie : et il ajoute très justement qu'il n'y a pas eu encore, pour représenter une tête, ou une personne, de photographie spirite absolument satisfaisante.

Il est difficile de contester cette proposition [1] ; mais il est évident qu'elle ne s'applique qu'aux cas où les têtes et la forme ne sont pas visibles aux assistants, car alors la critique n'a plus à porter sur la photographie même, mais sur les conditions de l'expérimentation (contrôle du médium).

A la suite des ectoplasmies, il faut placer certains faits singuliers qui rentrent difficilement dans le cadre des ectoplasmies ordinaires.

C'est d'abord, et peut-être plus que toutes autres constatations, celles qui ont été faites avec Home.

Les plus étonnantes expériences de Home, antérieures à ses expériences avec Crookes, ont été décrites dans un livre extrêmement rare, tiré à 50 exemplaires seulement, et dont je dois communication à M. J. Maxwell [2].

Il s'agit d'expériences privées que le vicomte Adare a pu avoir avec Home de 1867 à 1868, Home étant chez lui. Le vicomte Adare n'a pas destiné à la publicité ces comptes rendus qui étaient des lettres adressées à son père. « J'ai omis, dit le vicomte Adare dans son introduction, de mentionner toutes les précautions que j'ai prises contre les tricheries, les collusions, et autres frauduleuses opérations ; car je me suis convaincu que les précautions étaient inutiles, et j'ai dû invariablement constater que les phénomènes ne pouvaient être produits que par une intelligence invisible, mais active et raisonnante. »

1. *P. Amer. S. P. R.*, mars 1920, 585.

2. *Experiences in spiritualism with* M. D. D. Home, *by viscount* Adare, *with introductory remarks by the Earl of Dunraven* (s. l. n. d.). London, Thomas Scott, 1869 (?).

Cette absence d'indications des précautions prises contre une fraude, consciente ou inconsciente, de HOME, ne laisse pas que de troubler quelque peu. Toutefois, comme les détails ont été très soigneusement notés par le vicomte ADARE, on peut reconstituer ces admirables séances, supposer que des fraudes difficiles, presque impossibles, n'ont pas été pratiquées, et admettre qu'il eût fallu être terriblement aveuglé par la crédulité pour que le vicomte ADARE, lord DUNRAVEN, M. JENCKEN, le major BLACKBURN, et les autres très honorables et instruits assistants n'aient pas été capables en deux ans de déceler ces fraudes énormes. Surtout il faut se dire que, lorsque CROOKES a pris avec le même HOME des précautions multiples et rigoureuses, les mêmes phénomènes à peu près se sont produits.

Si nous voulions nous confiner strictement dans l'ordonnancement de ce livre, traité de métapsychique, il faudrait indiquer dans des chapitres séparés les mouvements d'objets (télékinésie), les raps, les lévitations, et les autres phénomènes singuliers, rapportés par le vicomte ADARE. Mais il est peut-être mieux, au risque d'altérer pour un moment l'ordre logique des choses, rapporter ici sommairement tous les principaux faits relatés dans les extraordinaires comptes rendus du vicomte ADARE.

Les mouvements d'objet sans contact ont été fréquents. Un accordéon, dont HOME ne tenait qu'une partie, joua une mélodie extrêmement belle. Il y avait de la lumière. On entendait en même temps des raps dans toute la pièce (p. 2-4).

Dans une salle complètement sombre (p. 13), HOME s'assit au piano, et le piano s'éleva du sol à une hauteur d'environ 3 centimètres, puis de 25 centimètres environ. Ce jour-là HOME *s'élongea :* (??) il n'y eut pas d'erreur possible, dit le vicomte ADARE. Sa taille est de $1^m,73$; il s'élongea jusqu'à avoir $1^m,97$.

La table s'éleva dans l'air un grand nombre de fois (17 fois), comme en témoigne l'index des principaux phénomènes, placé au début de l'ouvrage (XXIV-XXV), Une fois elle s'éleva à $0^m,45$ de hauteur et resta ainsi quelque temps (p. 109). Dans la belle expérience du 12 mars 1869, une table à quatre pieds, placée à $0^m,55$ de la chaise où HOME était assis, s'éleva dans l'air, sans que personne la touchât, et se posa doucement sans hésitation sur une autre table

où étaient quantités d'objets qui ne furent touchés par aucun des pieds de la table. Pendant tout ce temps on entendait des bruits étranges, comme des voix, et en même temps la table était animée de vibrations très fortes. Le 29 mars, avec de la lumière, la table s'éleva en se balançant et s'éleva dans l'air jusqu'à une hauteur de 60 centimètres, et, après être restée en l'air pendant quelques secondes, s'éleva jusqu'à au moins $1^{m},52$, puis redescendit avec un bruit vibratoire comme celui d'un chemin de fer.

Des phénomènes de lévitation ont été fréquents : plus fréquentes encore les *élongations*, fait singulier, prêtant d'ailleurs facilement à l'erreur, et au sujet duquel nous n'avons *aucune analogie à présenter*.

M. Home s'était placé contre le mur, M. Adare étant en face de lui. Alors les bras de Home parurent s'allonger, et sa poitrine se dilater. Home me dit : « Adare, *vous voyez, l'extension vient de la poitrine.* » Il se plaça encore contre le mur et étendit ses bras à leur longueur naturelle. Je fis sur le mur une marque au crayon, pour indiquer le bout de ses doigts. Alors il allongea son bras gauche et je fis une nouvelle marque pour indiquer le bout de ses doigts. Il allongea ensuite son bras droit, et je fis de même des marques. L'élongation totale, constatée de cette manière, fut de 24 centimètres (9 pouces 1/2).

A vrai dire cette expérience est loin d'être aussi concluante qu'elle le paraît d'abord ; car l'extension du bras à volonté est assez variable, de sorte que l'élongation de Home est loin d'être un phénomène authentique, et, à mon sens, il est plus prudent de n'en point parler.

Les apparitions de mains, les attouchements, les luminosités autour de la tête se sont présentés fréquemment.

Je mentionnerai seulement avec quelques détails, d'après les récits de M. Adare une lévitation et l'expérience du feu (j'abrège un peu).

Le 16 décembre, à Buckingham Gate (p. 82), en présence du vicomte Adare, du capitaine Charlie Wynne, et de Master of Lindsay, Home s'élongea et s'éleva dans l'air. Alors il dit : « *Ne soyez pas effrayés, et à aucun prix ne quittez vos places.* » Alors Lindsay dit » : « *C'est trop horrible. Il a passé par la fenêtre dans l'autre*

chambre, et il arrive par la fenêtre ». Alors nous entendîmes, dit le vicomte Adare, Home qui était dans la chambre voisine ; il revint par la fenêtre, s'assit et se mit à rire. « *Je ris,* dit-il, *parce que, si un policeman m'avait vu, il eût été surpris de voir un homme passer par la fenêtre, et se promener dans l'air le long du mur.* Adare, ajouta-t-il, *venez avec moi* ». Nous passâmes dans la chambre voisine, j'ouvris la fenêtre, et alors il se précipita par la fenêtre, la tête en avant, horizontal et raide (*his body being nearly horizontal and apparently rigid*). Puis il revint et nous retournâmes dans la chambre voisine (les chambres étaient au troisième étage).

On vit ensuite d'autres faits étranges, comme la forme d'un oiseau qui sifflait et volait dans la chambre, des langues et des jets de flamme qui sortaient de la tête de Home, puis comme le souffle d'un vent extrêmement violent, et des bruits indéfinissables (*the most weird thing I ever heard*).

Le *fire test* est plus étonnant peut-être encore. A. Norwood, dans la maison de Mad. Hennings (p. 68), d'abord Home donna à M. Adare le pouvoir de soulever un livre en tenant la main à plat au-dessus du livre. A un moment il y avait une distance de plus de 6 centimètres entre la main de M. Adare et le livre. Puis il alla vers la cheminée, prit un charbon allumé, deux fois gros comme une orange, le mit sur sa main et se promena ainsi dans la chambre en le montrant : il fit sentir alors ses mains, qui, au lieu d'avoir une odeur de brûlé, étaient parfumées ; il replaça le charbon dans le feu, et, s'agenouillant, se mit la figure au-dessus du charbon brûlant (*placed his face right among the burning coals, moving it about as though bathing it in water*) !! Puis il tint ses mains quelque temps au-dessus de la flamme d'une bougie. Il reprit dans sa main le charbon allumé et souffla dessus pour l'attiser. « Il me demanda si je voulais toucher ce charbon : je le touchai, je le mis dans mes deux mains, et ensuite il mit ses deux mains dessus, et nous tînmes le charbon allumé enfermé entre nos quatre mains ; c'est à peine si je sentis un peu de chaleur ».

Cette même effarante expérience a été répétée le 3 avril à Astley House (p. 147). Cette séance fut remarquable : elle a été corroborée par le témoignage de M. S. C. Hall. Un charbon en ignition fut mis sur la tête de M. Hall, il disposa les cheveux blancs de

M. Hall autour du charbon, et laissa les cheveux (qui ne brûlaient pas) au contact du charbon pendant quatre ou cinq minutes environ (p. 178) : un instant après, ce charbon, qui n'avait pas brûlé les cheveux de M. Hall, était tellement chaud qu'on ne pouvait en approcher la figure.

Que ces faits inouïs soient vrais, on doit en douter jusqu'à ce que de nouvelles preuves en aient été données. Mais il y a déjà eu en métapsychique tant de négations illégitimes qu'il faut être réservé dans toute négation.

Cette expérience n'est guère comparable à la célèbre épreuve du feu que certains fakirs[1] proposent à l'admiration publique, car toute constatation fait défaut, et on ne sait pas bien dans quelles conditions précises cette épreuve a lieu. Peut-être après une marche rapide, si la transpiration est abondante, peut-on échapper à la brûlure (??).

En tout cas, pour Home, si le compte rendu de Lord Adare (corroboré par les témoignages de Mad. Hennings, de M. et de Mad. Jencken, de M. Saal, de M. Hart) est exact, on ne voit pas d'explication naturelle possible.

III. — Il est hors de doute qu'avec des médiums puissants on observe des phénomènes singuliers, presque uniques, qui rentrent difficilement dans le cadre des descriptions habituelles.

Voici un phénomène que m'a présenté Eusapia, phénomène dont je ne connais pas d'analogue.

Dans une séance qui avait lieu à Paris, chez C. Flammarion je tenais la main droite, et Flammarion tenait la main gauche. A diverses reprises, avec ma main droite, je percevais derrière le rideau la main forte et résistante de John. Alors je dis à Eusapia : « Je vais piquer cette main pour savoir si c'est bien réellement une main vivante ». Il y avait une demi-lumière ; on me passa une épingle. Aussitôt, prenant cette épingle dans ma main droite, je pique la main de John à travers le rideau. Alors soudain je sens à mon épaule gauche, traversant mes vêtements, comme une épingle qui s'enfonce et va jusqu'à ma peau, en la piquant réellement,

1. Ou les Aissaouas. Voir J. Davane, *Les Aissaouas charmeurs de serpent*. Paris, Dentu, 1862, 2e éd., et Davyl, Paris, 1882.

sans me faire grand mal, mais pourtant avec assez de force pour que j'aie été contraint de m'arrêter : j'ai dû cesser de piquer à travers le rideau la main fluidique, hypothétique, de John. La piqûre que je sentais à l'épaule n'était nullement une hypothèse.

Evidemment il faut s'abstenir de toute tentative d'explication.

IV. — Comme autre phénomène étrange, et jusqu'à présent unique, je citerai le cas de cette lettre qui annonçait un événement grave, et qui, placée sur une cheminée, donnait des raps, assez forts pour attirer l'attention.

V. — D'ailleurs, pour la constatation de ces phénomènes, uniques, isolés, rien n'est plus utile que de connaître par le menu la vie de tels ou tels médiums puissants. Les hagiographies ne sont certainement pas toujours des erreurs, des illusions ou des impostures. Mais la distinction du faux et du vrai est impossible. Ce serait folie que d'accepter sans discussion les faits racontés dans les *vies des saints :* mais il serait peut-être imprudent de les nier tous. Quand il y a des phénomènes rares, uniques, ou presque uniques, comme la constatation est toujours plus ou moins défectueuse, il vaut mieux attendre avant d'émettre une opinion ferme. Plus que toute autre science, la métapsychique nous réserve bien des surprises.

En somme il faut conclure, non pas d'après les faits exceptionnels, mais d'après les faits en quelque sorte vulgaires, que la métapsychique nous donne sur les ectoplasmies.

Télékinésies ou ectoplasmies, c'est, à de fortes nuances près, le même phénomène, c'est-à-dire l'objectivation, la projection d'une force mécanique (qui est intelligente) hors de l'organisme. Cette force mécanique est tantôt invisible, comme lorsqu'un accordéon se meut sans paraître touché, tantôt visible, comme lorsque cette force prend l'apparence d'une main animée de mouvements. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est toujours, suivant l'expression excellente de A. de Rochas, l'extériorisation de la motricité.

Or le fait qu'il y a en dehors de l'organisme projection de forces intelligentes, agissant mécaniquement, remuant des objets, et fai-

sant entendre des bruits, est un phénomène aussi certain maintenant que les phénomènes les plus avérés de la physique. La seule différence entre cette télékinésie (se traduisant par des mouvements et des raps) et les actions mécaniques ordinaires, banales, c'est que la télékinésie est un phénomène exceptionnel, ne pouvant être produit que par un petit nombre d'individus — une infime, très infime minorité — et même alors ne se manifestant qu'exceptionnellement et difficilement.

Tout de même la certitude de la télékinésie est absolue : les observations prises sur Home, Eusapia, Stainton Moses, miss Goligher, l'établissent avec grande force. Et assurément il est cruel pour la science de constater qu'il y a des phénomènes exceptionnels. Mais quoi ! l'aimant attire le fer. C'est un phénomène exceptionnel, et pourtant personne ne songe à le nier.

La matérialisation d'une main, d'un corps ayant l'apparence de la vie, d'une figure, d'un fantôme, n'est pas plus douteuse que la télékinésie ; et alors nous avons plus de peine encore à comprendre ; car il semble bien que cette main, cette tête, ce corps aient tous les attributs de la vie. Les formes matérialisées sont intelligentes ; elles ont, en apparence au moins, une personnalité. La main est chaude, vivante, les yeux regardent, roulent dans leurs orbites, la voix parle, la respiration dégage de l'acide carbonique ; les jambes se meuvent, les mains saisissent des objets.

On a pu voir naître ces formes qui paraissent vivantes ; elles se forment comme d'un nuage, et se concrètent dans ce nuage, ainsi qu'une nébuleuse se concrète en un astre. En même temps que la forme vivante, des vêtements, des voiles, des *accessoires*, naissent aussi, qui n'ont d'ailleurs, le plus souvent, qu'une existence transitoire s'évanouissant aussi nébuleusement qu'elles sont nées, *ceu fumus in auras.*

C'est déjà aller bien loin que d'affirmer tout cela. Peut-on aller plus loin encore ? On le fera sans doute quelque jour, mais aujourd'hui il serait imprudent d'aller au delà. Ayons quelque frayeur de l'Au-delà.

Par suite de la facilité et de la fréquence de la fraude, les photo-

graphies, les écritures directes, les apports, les productions de sons musicaux, et de lumière, tout cela n'est pas établi. Certes ces phénomènes, étant donnée l'étrangeté de la métapsychique, sont possibles, et même, en notable partie, admissibles. On n'aurait jamais pensé à les simuler s'ils ne s'étaient pas parfois réellement présentés. Je n'hésite pas à les croire assez probables; mais ils ne sont pas prouvés. Nous devons nous arrêter, puisque nous sommes dans le domaine de la sévère science, au seuil du mystère, et nous ne pouvons affirmer que les télékinésies et les matérialisations.

En parlant de la lucidité, nous avons dit qu'à elles seules les expériences de lucidité étaient impuissantes à établir scientifiquement la survivance; car la connaissance des choses inabordables à nos sens est une hypothèse plus simple que celle de la survivance d'un mort. Examinons maintenant si les matérialisations nous fourniraient cette preuve de survivance que la lucidité seule ne peut pas donner.

Et tout d'abord déclarons nettement que l'affirmation du fantôme qu'il est tel ou tel personnage ne signifie pas grand'chose, ou plutôt qu'elle ne signifie rien. Quand le fantôme de Bien Boa apparaît, en disant qu'il est un prince indien, encore que la réalité objective de ce fantôme, dans les conditions où il apparaît, soit bien certaine, rien ne prouve que c'est la conscience de ce prince indien défunt qui, se souvenant de tout son passé, est venue animer ce fantôme. Hélène Smith dit qu'elle est Marie-Antoinette, mais ce n'est pas assez pour me faire croire que Marie-Antoinette revient sur terre, et parle par le larynx d'Hélène Smith. L'affirmation du fantôme Bien Boa a la même valeur; comme celle de John King pour Eusapia.

Jusqu'à présent les idées, les paroles, les gestes des formes matérialisées ne nous permettent pas de dire que leur personnalité diffère de la personnalité du médium, plus que les personnalités provoquées par la suggestion chez Alice hypnotisée ne diffèrent de la personnalité d'Alice. Alors il est bien imprudent d'oser dire que ce sont les consciences de Bien Boa, de Marie-Antoinette ou de John King qui reviennent.

Aussi bien, malheureusement pour la doctrine spirite, la preuve est-elle impossible à faire; ou du moins jusqu'à présent elle n'a

pas été faite. Le cas de Georges Pelham, où cependant il n'y avait aucune matérialisation, est énormément plus probant, au point de vue de la survivance, que toutes les matérialisations connues jusqu'à présent. Je ne vois même pas bien comment la preuve décisive pourrait être donnée. Même si — ce qui n'est pas le cas — on pouvait photographier un fantôme dont la forme serait identique à celle d'un individu défunt, je ne comprendrais pas comment cet individu mort il y a deux cents ans, et dont le corps est réduit à l'état de squelette, pourrait revivre, avec ce corps disparu, plutôt qu'avec toute autre forme matérielle.

En somme les matérialisations, si parfaites qu'elles soient, sont incapables de prouver la survivance : la preuve qu'elles semblent donner parfois est beaucoup moins frappante que la preuve donnée par la métapsychique subjective.

Il ne faut pas s'effarer quand on nous parle de la matérialisation d'un fantôme tout entier. Après tout, qu'il s'agisse d'une main, ou d'une personne tout entière, le problème est le même; il est tout aussi difficile de comprendre la matérialisation d'une main vivante, chaude, articulée, mobile, ou même d'un simple doigt, que de comprendre la matérialisation d'un personnage tout entier qui va et vient, se promène, parle, agite les voiles qui le recouvrent. C'est exactement la même invraisemblance.

Ces personnages qui se meuvent ont-ils une existence psychologique personnelle?

Si l'on n'avait pour en décider que les matérialisations expérimentales, on serait tenté de dire non; car les personnalités de ces fantômes qui apparaissent dans le cours d'une expérience semblent bien n'être pas plus conscientes d'elles-mêmes que les personnalités qui se manifestent par l'écriture automatique, et dépendre plus ou moins de la fantaisie, consciente ou inconsciente, du médium.

Mais on ne peut isoler les matérialisations expérimentales des matérialisations accidentelles. Il y a les maisons hantées, dans lesquelles une forme apparaît, qui semble indépendante de la volonté ou de la fantaisie des personnes présentes. Il y a des monitions qui

ne sont pas uniquement subjectives, puisqu'elles sont perçues par plusieurs personnes (monitions collectives), de sorte que l'existence d'êtres indépendants des êtres humains, si elle ne peut pas être prouvée, ne peut guère être niée non plus.

Certes, il est pénible de toujours arriver comme conclusion dernière à l'incertitude. Mais heureusement il n'y a incertitude que pour la théorie, car le fait lui-même, c'est-à-dire la matérialisation (avec la télékinésie), ne peut pas être contesté.

En tout cas nous pouvons, grâce aux expériences de Crawford, d'Ochorowicz, de Mad. Bisson et de Schrenck-Notzing, nous faire quelque idée sur la genèse de ces phénomènes, ébaucher une sorte d'embryogénèse des matérialisations. Il est possible que cette embryogénèse ne soit pas identique dans tous les cas; mais, dans quelques cas observés avec précision, et que la photographie a illustrés, une sorte de masse gélatineuse, nuageuse, émane du corps du médium, et peu à peu s'organise en une forme vivante, mobile. La nuée ectoplasmisée deviendrait substance vivante, en même temps qu'autour d'elle s'organisent des voiles qui servent à les couvrir et à dérober aux yeux le mécanisme de sa condensation en tissu vivant.

M. P. Lecour a comparé les phénomènes de matérialisation aux formations des nébuleuses[1]. Il y a d'abord une sorte de condensation de la matière cosmique, qui s'agglomère en amas plus ou moins compacts, ou en spirales, parfois en anneaux, puis en masses compactes qui deviennent des soleils, ou, si elles sont entraînées autour d'un centre, des planètes d'une nébuleuse dont la masse est plus grande. Pour les formations ectoplasmiques, il y a une grande analogie avec cette condensation des nébuleuses. et M. Lecour reproduit les images photographiques obtenues soit par Ochorowicz, soit par Aksakoff. De même à la villa Carmen des nuages ont apparu qui se sont condensés. De même dans les expériences de Linda, d'Eusapia, de Mad. d'Espérance, de Fl. Marryat, de Gibier, de Stainton Moses. L'identité dans les processus de condensation de ces nuages blanchâtres et vapeurs lumineuses est saisissante. Venzano a vu à côté d'Eusapia une masse à contours vaporeux bou-

1. *A. S. P.*, juin 1913, p. 162.

leversée par un mouvement vertigineux de rotation. Un des observateurs d'Alger a vu des flocons de vapeur blanche d'un éclat varié par endroits, qui se condensaient graduellement. Imoda décrit autour de Linda un nuage blanc flottant comme une vapeur. Courtier, à l'Institut Psychologique, a vu autour d'Eusapia des lueurs phosphorescentes errant dans la cabine, qui s'avançaient vers la fente du rideau et qui paraissaient, en se condensant, s'élever verticalement. M. Lecour a observé autour d'un médium, qu'il ne nomme pas, des masses lumineuses qui prennent peu à peu les apparences d'une forme corporelle un peu vague, disparaissant un instant pour reparaître aussitôt.

C'est à la science ultérieure qu'il appartient de mener les choses plus loin, et sans doute la science métapsychique future nous garde d'étonnantes surprises.

B. — DES PRINCIPALES ECTOPLASMIES EXPÉRIMENTALES

Nous réunirons dans ce chapitre divers cas de matérialisations[1].

Les expériences certainement les plus célèbres, certainement les plus décisives, sont celles de Sir William Crookes, dont il paraît impossible de douter.

Expérimentant avec Home, Sir William Crookes a vu des matérialisations. Les attouchements simples ont lieu souvent, mais les matérialisations vues sont moins communes. Pourtant, dans des cas relativement assez nombreux, on peut voir des mains en pleine lumière[2].

« Une petite main, d'une forme très belle, s'éleva d'une table de salle à manger et me donna une fleur. Elle apparut, puis disparut à trois reprises différentes, en me donnant toute facilité pour me convaincre que cette apparition était aussi réelle que ma propre

1. Quand l'expérience a été décrite avec trop peu de détails pour permettre, à quelqu'un qui n'en a pas été le témoin, d'avoir une opinion autorisée, je prends soin de l'indiquer, et, à plus forte raison, quand pour une cause ou une autre, l'expérience me paraît manifestement défectueuse, je n'hésite pas à exprimer mon sentiment. Si au contraire l'expérience me semble probante, je n'hésite pas davantage à le dire. Mais le plus souvent, je cite les faits et les indications bibliographiques, en laissant au lecteur le soin de juger.

2. Home désirait que les phénomènes se passassent en pleine lumière. « Sa puissance était assez forte, dit Crookes, pour surmonter cette influence contraire. Excepté en deux occasions, tout ce dont j'ai été témoin a été produit par lui en pleine clarté. »

main ; cela se passa à la lumière, dans ma propre chambre, les mains et les pieds du médium étant tenus par moi pendant ce temps.

« Nombre de fois moi-même, et d'autres personnes, avons vu une main pressant les touches d'un accordéon, pendant que nous voyions les deux mains du médium, qui quelquefois étaient tenues par ceux qui étaient là.

« Un doigt et une forme furent vus arrachant les pétales d'une fleur qui était à la boutonnière de M. Home.

« Les mains et les doigts ne m'ont pas paru être toujours solides et comme vivants. Quelquefois ils offrent plutôt l'apparence d'un nuage vaporeux, condensé : un nuage lumineux semble se former autour d'un objet ; puis il se concentre, prend une forme et se change en une main parfaitement faite, la chair semble être aussi humaine que celle des personnes présentes. Au poignet ou au bras, elle devient vaporeuse et se perd dans un nuage lumineux [1].

« J'ai retenu une de ces mains dans la mienne, bien résolu à ne pas la laisser échapper ; aucune tentative ni aucun effort ne furent faits pour me faire lâcher prise ; mais, peu à peu cette main semblait se résoudre en vapeur, et ce fut ainsi qu'elle se dégagea de mon étreinte [2].

« Une autre fois, chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre qui était à environ huit pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, demi transparente, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout, près de la croisée, et cette forme agitait le rideau avec la main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit, et les rideaux cessèrent de se mouvoir.

« Un autre jour une forme de fantôme s'avança d'un coin de la chambre, et alla prendre un accordéon, et ensuite glissa dans l'ap-

1. C'est exactement ce que j'ai pu observer dans les matérialisations de la villa Carmen ; un nuage lumineux dont les contours deviennent peu à peu distincts, et qui prend une consistance et une forme humaines, qu'il n'avait pas d'abord. Dans certaines photographies que donne Aksakoff, les seules peut-être, parmi les photographies spiritiques anciennes, qui aient quelque valeur, on voit un nuage lumineux qui finit par s'organiser et constituer une ébauche de forme humaine.

2. Cette expérience, véritable *experimentum crucis*, ne m'a réussi ni avec Eusapia, ni avec Marthe. Il est vrai que, contrairement à ce que dit Crookes de Home, les mains fluidiques d'Eusapia et de Marthe faisaient de grands efforts pour se dégager (Voyez ce qui est dit plus haut, p. 593, sur les mains qui fondent).

partement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes par toutes les personnes présentes. En même temps on voyait M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à quelque distance. Elle poussa un petit cri, et aussitôt l'ombre disparut.

« J'ai enfin obtenu, dit sir W. Crookes, dans une lettre mémorable (mars 1874) la preuve absolue que je cherchais.

« Le 2 mars, pendant une séance chez moi, Katie (l'apparition) ayant marché au milieu de nous, se retira derrière le rideau, et un instant après m'appela en disant : « *Entrez dans la chambre et soulevez la tête du médium* ». Katie était debout devant moi, vêtue de sa robe blanche habituelle et coiffée de son turban. Je me dirigeai vers la bibliothèque pour relever Mad. Cook, et Katie fit quelques pas de côté pour me laisser passer. En effet Mad. Cook avait glissé, et j'eus la satisfaction de constater que Mad. Cook n'était pas revêtue du costume de Katie, mais qu'elle portait son vêtement ordinaire de velours noir... Il ne s'était pas écoulé plus de trois secondes entre le moment où je vis Katie devant moi, et celui où je relevai Mad. Cook sur le canapé... Alors le gaz fut éteint, et Katie me demanda ma lampe à phosphore. Après s'être montrée à sa lueur, pendant quelques secondes, elle me la remit dans les mains en disant : « *Maintenant entrez et venez voir mon médium.* » J'entrai et je vis Mad. Cook sur le sofa. Un autre jour Katie me dit qu'elle pourrait se montrer en même temps que Mad. Cook... Je vis Mad. Cook vêtue de velours noir, et ayant toute l'apparence d'être endormie. Elle ne bougea pas quand je pris sa main. Élevant la lampe, je regardai autour de moi, et je vis Katie qui se tenait debout tout près de Mad. Cook et derrière elle. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante. Tenant une des mains de Mad. Cook dans la mienne, et m'agenouillant encore, j'élevai et j'abaissai la lampe, tant pour éclairer la figure entière de Katie que pour pleinement me convaincre que je voyais bien la vraie Katie. Elle ne parla pas, mais remua la tête. Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement Mad. Cook pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante, et à trois reprises différentes je retour-

1. *Nouvelles exp. sur la force psychique*, tr. fr., p. 184.

nai ma lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue. A la fin Katie me fit signe de m'en aller. Je me retirai dans une autre partie du cabinet et cessai de la voir, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que Mad. Cook se fut réveillée, et que deux des assistants eussent pénétré avec de la lumière.

« Katie a 6 pouces de plus que Mad. Cook. Hier, ayant les pieds nus, elle avait 4 pouces et demi de plus. Elle avait le cou découvert, sans la cicatrice que Mad Cook a au cou. Ses oreilles ne sont pas percées, son teint est très blanc, et ses doigts sont beaucoup plus longs que ceux de Mad. Cook. »

Plus tard, sir William Crookes dit (p. 193) : « Fréquemment j'ai soulevé un côté du rideau, et alors il n'était pas rare que les sept ou huit personnes qui étaient dans le laboratoire pussent voir, en même temps que Mad. Cook, Katie, sous le plein éclat de la lumière électrique. Nous ne pouvions pas alors voir le visage du médium à cause du châle, mais nous apercevions ses pieds et ses mains : nous la voyions se remuer péniblement et nous entendions ses plaintes. »

Katie King avait depuis longtemps annoncé qu'elle ne pourrait rester que peu de temps auprès de son médium, et qu'elle allait lui faire ses adieux pour toujours. La dernière séance eut lieu le jeudi 21 mai 1874. Il y eut alors une scène dramatique à laquelle William Crookes put assister. Katie donna ses dernières instructions, alla à Mad. Cook qui gisait inanimée sur le plancher. Katie la toucha et lui dit : « *Éveillez-vous*, Florence, *il faut que je vous quitte maintenant.* » Mad. Cook s'éveilla et toute en larmes supplia Katie de rester encore. Mais ce fut en vain. Katie avec sa robe blanche disparut. M. Crookes s'élança vers Mad. Cook défaillante, et Katie King ne se remontra plus jamais.

D'autres expérimentateurs que l'illustre Crookes firent des expériences avec Florence Cook qui furent intéressantes. Voici ce que raconte Fl. Marryat[1].

« Katie King (c'est-à-dire l'apparition qui s'était dégagée de Fl. Cook) se mit le long des murs du salon, les bras en l'air, comme si elle était crucifiée. On alluma trois grands becs de gaz qui proje-

1. Citée par A. Erny, *Loc. cit.*, 145.

tèrent une vive lumière. L'effet fut stupéfiant. Katie resta environ une seconde comme elle était, puis commença graduellement à se désagréger. D'abord les traits devinrent nébuleux, les yeux rentrèrent dans leur orbite, le nez disparut, ainsi que l'os du front. Puis les membres semblèrent se décomposer, et tomber en mor-

Fig. 18. — Photographie de William Crookes et de Katie King (prise probablement en 1872).

ceaux par terre. Il ne resta en dernier qu'une partie de la tête et un paquet de vêtements blancs, puis tout disparut. »

Dans une séance chez M. Luxmore, un sieur Volkmann, se levant, saisit Katie King par la taille en s'écriant : « *C'est le médium* ». M. Henry Dunphy remarqua que Katie perdait ses bras et ses jambes. Elle échappa à M. Volkmann, glissa de son bras et disparut sans laisser de traces. Immédiatement après on trouva Miss Cook, attachée avec des nœuds intacts.

M. Varley, expérimentant avec Fl. Cook [1] relia à un galvanomètre le corps de Fl. Cook, de telle sorte que le moindre mouvement devait se traduire par une déviation du galvanomètre. Or, pendant

1. Cité par Erny, *Loc. cit.*, 139.

qu'il y avait apparition de KATIE (la moitié supérieure du corps seulement, ce qui n'empêcha pas M. VARLEY de serrer la main de cet être étrange), le galvanomètre ne donna aucune indication.

Les matérialisations données par EUSAPIA PALADINO sont diverses, fréquentes. Elles ont été copieusement observées par beaucoup d'expérimentateurs compétents. J'en parlerai avec quelques détails ; car j'ai assisté à près de deux cents séances avec EUSAPIA.

Les matérialisations *vues* sont assez rares, et, pour ma part, malgré de longs et multiples essais, je n'en ai *jamais vu*. Je ne me souviens pas avoir jamais pu apercevoir une forme humaine, totale ou partielle. Une fois j'ai observé comme une sorte de prolongement du corps d'EUSAPIA, pareil à une tige qui venait me toucher de côté, mais ce fut très fugitif, et dans la pénombre.

En revanche, à deux cents reprises, plus souvent encore peut-être, j'ai été touché, comme par une main vivante, aux côtés, aux mains, à la figure, au front, à la nuque, aux épaules, alors que le contrôle était excellent.

Une expérience qui me paraît de tous points parfaite est la suivante, qui fut faite à l'Institut psychologique de Paris. Il n'y avait de présents avec moi que Mad. CURIE, Mad. X..., une dame polonaise de ses amies, et P. COURTIER, secrétaire général de l'Institut psychologique. Mad. CURIE à la gauche d'EUSAPIA, moi à la droite, l'amie de Mad. CURIE, plus loin, prenant des notes, et COURTIER, un peu plus loin, au bout de la table. COURTIER avait disposé derrière EUSAPIA un rideau monté sur une échelle double. La lumière était faible, mais suffisante. On voyait distinctement sur la table la main de Mad. CURIE, tenant une main d'EUSAPIA, et ma main gauche tenant la main droite d'EUSAPIA. Bien entendu un long usage m'avait appris à tenir sévèrement la main. D'ailleurs je pouvais distinguer les deux manchettes blanches des deux mains d'EUSAPIA.

Nous voyons le rideau se gonfler, comme poussé par un gros objet placé derrière. Il est dit que c'est la main de JOHN. Je demande à toucher cette main. Et alors avec ma main droite qui est libre, je vais toucher à travers le rideau cette main qui proéminait, très haut au-dessus de la tête d'EUSAPIA. Je sens une résistance, et je saisis une main, une *vraie main*, que je prends à pleine main.

Même à travers le rideau, le contact est assez net pour que je sente bien les doigts et la forme de cette main, qui, sans que je puisse l'affirmer, me paraît bien plus grande que la toute petite main d'Eusapia. Je saisis fortement cette main, *et je compte vingt-neuf secondes*, temps pendant lequel j'ai tout lieu d'observer les deux mains d'Eusapia sur la table, d'interroger Mad. Curie pour savoir si elle était sûre du contrôle, d'appeler l'attention de Courtier sur le phénomène, et, en même temps, de palper, de presser, d'identifier à une main véritable la main que je serrais derrière le rideau. Au bout de ces vingt-neuf secondes, je dis : « *Il me faut quelque chose de plus : je veux à cette main uno annello* » et aussitôt la main me fait sentir qu'il y a une bague : « *adesso uno braceletto* » et je sens au poignet comme les deux mors d'un bracelet de femme qui se referme par une charnière. Alors je demande que cette main fonde dans la mienne, mais un violent effort dégagea la main de John, et je ne sentis plus rien [1].

Il est difficile, semble-t-il, de réaliser une expérience plus précise et plus convaincante, car en vingt-neuf secondes on élimine absolument toute surprise.

Dans ce cas il n'y a pas eu seulement matérialisation d'une main, mais aussi d'une bague. En effet, en même temps que la matérialisation d'un corps humain, il y a, comme toutes les expériences l'établissent, matérialisations d'objets, vêtements, tissus, étoffes. Les formes des fantômes n'apparaissent jamais nues ; elles sont entourées de voiles, qui sont d'abord des nuages blancs, demi-lumineux, et qui finissent par prendre la consistance de tissus réels.

Ayant longuement décrit les mouvements d'objets sans contact, je n'ai pas à y revenir, mais il faut faire remarquer que les mouvements d'objets sont parallèles aux matérialisations. Tout se passe comme si ces mouvements d'objets étaient dus à des *matérialisations invisibles*, quelque paradoxale que soit l'expression. Dans le cours d'une séance on est touché, dix, vingt fois, et cependant, quoique l'ombre ne soit pas absolue, on ne distingue rien.

A Milan, il fut constaté qu'on entendit le bruit de deux mains qui

1. Je réunis ici deux expériences qui furent faites à des moments différents.

en l'air frappaient l'une contre l'autre. On put sentir, en levant la main très haut, comme une figure humaine, et à trois occasions différentes un des observateurs constata que cette figure humaine avait des cheveux et de la barbe; les cheveux étaient durs et hérissés, la barbe paraissait fine, la peau semblait celle d'un homme. Une feuille de papier noircie au noir de fumée fut déposée sur la table : or on trouva, en faisant la lumière, que le papier avait des empreintes digitales, et que cependant la main d'Eusapia était restée absolument blanche. L'expérience fut répétée trois fois : la troisième fois on eut l'empreinte d'une main gauche entière.

Voici comment je relate une de mes observations de Milan. « Eusapia dit : « *Tenez-moi fort* ». M. Schiaparelli à droite, M. Finzi à gauche, la serrent de toutes leurs forces. Je dis à M. Finzi : « *Vous tenez la main gauche?* » — Oui ! — à M. Schiaparelli : « *Vous tenez la main droite?* » — Oui ! — à M. Finzi : « *Vous tenez les deux pieds?* » — Oui ! — Alors, en tournant légèrement la tête vers la gauche, je vois le rideau se gonfler, je suis touché à l'épaule droite par une main qui me semble être une main droite, en supposant qu'elle soit du médium. Presque au même moment, je suis touché par deux doigts qui me tirent assez fortement, mais sans me faire de mal, les cheveux de derrière la nuque, de sorte que je suis assuré qu'une main m'a touché à l'épaule et à la nuque. »

A l'Agnelas, J. Maxwell a vu, se profilant sur la muraille du salon, une silhouette rappelant la silhouette d'un crâne, avec une saillie recourbée, ressemblant à des cheveux frisés. Il a vu aussi, le même jour, se profilant encore sur la muraille, une main et un bras qui étaient au-dessus de la tête de M. Sabatier, lequel a senti des attouchements à ce moment. L'avant-bras était long et mince, et sa racine se perdait dans l'obscurité.

Dans les séances de l'île Ribaud et de Paris, l'attention des observateurs étant surtout portée sur les mouvements d'objets, les matérialisations visibles ont été plus rares. Elles ont été fréquentes à Gênes.

Morselli s'exprime ainsi (p. 255, t. I) : « Je m'étais assis sur un petit fauteuil, à environ 2 mètres à droite d'Eusapia. L'*invisible* est arrivé ! par deux fois je me suis senti touché, j'ai lucidement senti une main qui avait tous les caractères de la vie. Mes sens étaient

très éveillés, je puis dire que la consistance de l'objet qui me touchait était solide : ce n'était pas un stéréoplasme, un stéréofantôme, c'était une masse résistante, impénétrable, en somme *matérielle*.

Dans la dix-huitième séance de Gênes, la plus belle[1], en présence de Morselli, Porro, L. Ramorino, L. Vassallo et le Dr Venzano, au cercle Minerva (23 décembre 1901) dans l'obscurité, deux formes invisibles se sont manifestées, qu'on a pu voir ensuite à une faible lumière. Ce fut d'abord la petite fille (morte) de Porro, lequel a pu sentir une forme de petite fille, sous un tissu. On entendit l'enfant parler d'une voix enfantine ; elle a embrassé Porro. Cette forme n'a pu être vue. Puis une autre forme est venue, celle du fils de Vassallo, mort à seize ans. Alors l'entité s'est rendue visible. Un ovoïde presque phosphorescent s'est montré à droite d'Eusapia, s'est mû de gauche à droite, lentement, a fait ainsi 30 centimètres et a disparu. A la lumière rouge on a vu un bras et une main sortir du cabinet et se diriger vers Vassallo. Une troisième entité a apparu, puis une quatrième. La troisième — dont l'identification a été pour le moins douteuse — a été vue distinctement. « Dans la salle éclairée par une lampe de cinq bougies, nous avons tous vu les deux rideaux noirs de la fenêtre, près d'Eusapia, se tendre, se gonfler, *e avanzarsi verso me e verso Porro come se dietro vi fossero due persone vive agenti con intelligenza e con volonta propria e distinta.* »

Ces deux formes ne sont pas sorties du rideau ; mais du rideau on a vu sortir des mains et des membres bien formés. Morselli a pu distinguer une main droite visible jusqu'à la deuxième phalange, qui faisait des mouvements de flexion et d'extension ; main courte, grasse, grise.

Dans une autre séance (XXIIe), très importante aussi, qui eut lieu dans la maison de M. Avellino, Eusapia fut attachée sur un lit placé derrière le rideau. Alors on aperçut une apparition, une forme de jeune fille dont on ne put voir que la tête, les épaules et la partie supérieure du buste, peut-être un peu phosphorescente (?) Un turban lui cache les oreilles, le menton, les cheveux ; l'apparition se tient immobile pendant une vingtaine de secondes. Puis, il

1. Morselli, *Loc. cit.*, II, 120-160.

y eut une seconde apparition, celle d'un homme de haute stature, la barbe hirsute et courte, la tête volumineuse, le cou trapu, l'ossature puissante. Quatre autres apparitions eurent lieu encore : d'abord, une femme jeune, en costume oriental, dont on ne vit que la tête ; la quatrième apparition n'est pas complètement formée : elle paraît incomplète du côté droit : « Je vois, dit Morselli, ses yeux qui me regardent. Quoiqu'ils soient assez brillants pour qu'on puisse voir la réflexion de la lumière sur la cornée, ils semblent comme couverts d'un voile. Quand je m'approche d'elle, elle ne fait pas effort pour se reculer, elle fait quelques mouvements comme des salutations avec le bras, et se retire. Les cinquième et sixième apparitions simultanées furent celles d'une femme paraissant âgée de près de cinquante ans, et d'un jeune enfant qui apparurent ensemble. »

Il faut mentionner aussi les expériences faites antérieurement par Eusapia dans la maison de Mad. Peretti ; mais c'étaient des formes très imparfaites, des silhouettes noires, comme des larves, *umane*, *antropomorfe*, dont la tête était à peine formée.

Peut-être ces expériences seules, encore qu'elles aient été rigoureusement contrôlées, et par des observateurs très avertis, seraient-elles insuffisantes, si elles étaient isolées, mais les innombrables mouvements d'objets sans contact que produit Eusapia ne peuvent guère trouver d'autres explications que celles d'une matérialisation invisible, et alors nous pouvons, schématiquement, assigner trois phases successives à ces matières extériorisées, ou plutôt à ces *ectoplasmes*, pour prendre le mot que nous avons le premier employé pour mentionner les formes sortant du corps d'Eusapia [1].

Dans un premier stade, ils sont invisibles ; dans un second stade, ils commencent à devenir visibles, mais encore amorphes ; à une troisième phase, ils prennent consistance plus nette, et revêtent toutes les apparences d'un organisme vivant, résistant, entouré de voiles, qui masquent d'abord l'imperfection des formes, mais qui diminuent d'importance à mesure que la forme sous-jacente devient plus dense.

Les expériences de F. Bottazzi, professeur de physiologie à l'Uni-

1. Avec Lodge, Myers, Ochorowicz, chaque fois que nous étions touchés, nous disions, plaisantant à demi : « encore un ectoplasme ! »

versité de Naples, sont des plus démonstratives. Elles fourniraient, s'il en était besoin, la preuve décisive des matérialisations et des mouvements sans contact [1].

Ce fut en présence de savants expérimentés, les professeurs DE AMICIS, SCARPA, PANSINI, que F. BOTTAZZI a fait ces expériences mémorables. Il s'est entouré, comme pour une expérience classique de physiologie, de tout l'appareil instrumental moderne.

« Alors on a vu (p. 684) des splendides lévitations, à 60 centimètres à peu près du sol, de la table médianimique, qui suivit notre déplacement, planant en l'air, sans être touchée par les mains d'EUSAPIA. »

A l'insu d'EUSAPIA et même de tous les assistants, BOTTAZZI avait disposé un ressort à contact électrique tel que, si l'on venait à le toucher, une lampe s'allumait. Alors EUSAPIA, ses mains réelles étant bien contrôlées, à diverses reprises, par sa main fluidique, toucha le ressort et alluma la lampe.

Des touches électriques placées dans un cabinet voisin derrière le rideau, furent actionnées en même temps qu'EUSAPIA donnait avec sa main des coups sur la table.

Dans une autre séance, les mains et les bras d'EUSAPIA étaient attachés avec de fortes cordes, scellées par des cachets de plomb, et fixées au plancher par des anneaux de fer. Alors la main fluidique tendit à BOTTAZZI divers objets, une trompette, un vase de fleurs.

Dans ces belles séances, il y eut aussi des matérialisations nombreuses, éclatantes. Alors qu'EUSAPIA était ligotée par de grosses cordes, M. GALLOTTI vit nettement deux bras gauches, le bras normal et le bras fluidique, sortant de l'épaule.

BOTTAZZI a fait l'épreuve la plus décisive ; celle de la main ectoplasmique qui est serrée et qui peu à peu, se fond, s'évanouit. « *Je vois*, dit-il, *et je sens en même temps une main humaine, de couleur naturelle, et je sens avec la mienne les doigts et le dos d'une main tiède, nerveuse, rude. Je serre la main qui s'évanouit sous mon étreinte : elle ne se retire pas en produisant sur ma main une sensation de rétrécissement, mais se fond, se dématérialise, se dissout.* »

Non seulement il y eut, dans des conditions de contrôle irrépro-

1. *Dans les régions inexplorées de la biologie humaine*, *A. S. P.*, 1907, XVII, 645-664, 681-705, 749-771. — *Fenomeni medianici*, 1 vol. 12°. Napoli, Perella, 1909.

chable, des attouchements nombreux, mais on a vu des doigts, des mains, frêles, diaphanes, parfois très nettes et robustes, des figures diverses, des ombres, qui se dessinaient derrière le rideau [1].

Bottazzi, qui avait abordé cette étude avec scepticisme, conclut : « L'assurance que nous avons acquise (de ces phénomènes) est du même ordre que celle qu'on acquiert de la réalité des phénomènes naturels, physiques, chimiques ou physiologiques, que nous étudions. » Pour que le professeur de physiologie de l'Université de Naples soit aussi affirmatif, il faut qu'il ait une certitude absolue.

Mad. Bloch décrit aussi les mains fluidiques provenant d'Eusapia [2]. Les mains d'Eusapia, que nous voyions, étant en outre contrôlées, on a vu une main sortir du drap blanc derrière Eusapia ; c'était un bras sans épaule qui touchait la tête d'Eusapia. Puis le phénomène s'est accentué : la main est arrivée par en bas, jetant sur la table des morceaux de musique pris sur le piano. Ce n'était pas une main lumineuse, mais une main de chair semblable aux nôtres. Nous aurions eu tout le temps de la photographier. L'avant-bras était couvert d'une manche collante d'étoffe grise, alors qu'Eusapia avait des manches larges. Cette main venant d'en bas, et sortant de la jupe d'Eusapia, ne pouvait être le prolongement de son épaule. Pendant tout le temps les deux mains d'Eusapia, tenues par ses voisins, étaient également parfaitement visibles.

Voici comment M. Venzano [3] décrit la formation des fantômes. « A 20 centimètres de mon visage il se forme une masse globulaire, vaporeuse, blanchâtre, qui se condense en une forme plus décisive, un ovale qui, peu à peu, prend l'aspect plus défini d'une tête humaine : on reconnaît distinctement le nez, les yeux, les moustaches, la barbe en pointe. Cette forme s'approche de ma figure : je sens un front vivant et chaud s'appuyer sur mon front : avec une pression de caresse, et l'impression d'un baiser : puis la masse se dissout, vaporeuse, vers les rideaux. Les assistants ne voient qu'une vague luminosité, mais entendent le bruit du baiser. »

1. « *J'ai vu l'apparition*, dit Bottazzi (p. 691) ; *j'en ai eu un frémissement de tout mon corps.* »

Pour ma part, quoique ayant bien souvent expérimenté avec Eusapia, je n'ai jamais vu une forme nette se dessiner.

2. Exp. de Tremezzo, 1896, *A. S. P.*, VII, 1897, 2-6.

3. *A. S. P.*, 1907, XVII, p. 514.

A. de Rochas a raconté les expériences faites à Choisy, en présence du général Thomassin, de J. Maxwell, de Watteville et de

Fig. 19. — Eusapia Paladino. Photographie prise par G. de Fontenay.
Les deux mains d'Eusapia sont très bien tenues, et cependant on voit deux mains au-dessus de sa tête. Il est possible que ce soient les deux mains matérielles d'Eusapia et que les mains tenues par les observateurs soient des mains fluidiques.

A. de Gramont. A. de Gramont voit l'ombre, noire, en forme de main, se dessiner sur la fenêtre, et pendant ce temps on constate que les mains sont bien tenues. Un instant après, A. de Gramont sent

une main caressée par des doigts tièdes qu'il ne peut saisir.

D'ailleurs les mains fluidiques de JOHN (ou d'EUSAPIA) ont pu être photographiées en bonnes conditions. G. DE FONTENAY, habile photographe, et savant perspicace, a pu à Paris, en 1908, obtenir des photographies saisissantes, une entre autres, dans laquelle on voit les deux mains d'EUSAPIA au-dessus de sa tête[1] (V. page 640).

Dans cette expérience, les mains réelles d'EUSAPIA étaient parfaitement tenues. « Je n'ai pas cessé un seul instant, dit M. CARTIER, l'un des contrôleurs, de tenir la main droite d'EUSAPIA. » « Je peux affirmer, dit P. DRUBAY, l'autre contrôleur, de la manière la plus formelle, que pendant toute la séance je n'ai pas cessé de tenir dans ma main la main gauche d'EUSAPIA. » Il est donc tout à fait impossible qu'EUSAPIA ait pu libérer simultanément, au moment même où le contrôle devait être le plus rigoureux, ses deux mains. En faisant une étude attentive des photographies, on voit que ces mains sont notablement plus grandes que celles d'EUSAPIA.

Outre ces photographies de mains, il y a eu photographies d'une sorte de masse lumineuse (du genre de celles qu'on voit à peu près dans toutes les photographies métapsychiques). Sans insister sur l'impossibilité pour EUSAPIA, tenue comme elle était, de mettre un mouchoir sur sa tête, et aussi de le reprendre, il faut remarquer que les contours de cette main lumineuse sont flous, incertains, et qu'il y a beaucoup plus de luminosité, dit G. DE FONTENAY, que ne pourrait en donner un simple mouchoir.

Les matérialisations d'EUSAPIA n'ont pas seulement été démontrées par la photographie, mais encore par les moulages métapsychiques[2].

MORSELLI a constaté une fois sur un moulage une empreinte de la figure (mais très légère) dans des conditions irréprochables de contrôle[3]. Une autre empreinte bien plus nette des mains est reproduite par lui[4] ; mais il suppose qu'il y a eu là une fraude inconsciente.

En revanche les empreintes obtenues par G. DE FONTENAY sont

1. *Annals of psychical science*, avril 1908, VII, n° 40, p. 190.

2. Voy. A DE ROCHAS, *A propos d'Eusapia Paladino, Les séances de Montfort-l'Amaury, A. S. P.*, 1898, VIII, 148. — G. DE FONTENAY, *Les séances de Montfort-l'Amaury, Soc. des édit. scientifiques*, Paris, 1897.

3. *Loc. cit.*, I, 430.

4. *Loc. cit.*, II, 348-349.

excellentes. Dans une expérience, pendant laquelle C. Flammarion contrôlait constamment la tête et le buste d'Eusapia, une empreinte de figure a été prise sur du mastic. Manifestement cette figure est celle d'Eusapia.

A Naples, E. Chiaja a obtenu aussi de nombreuses empreintes sur de l'argile.

Pourtant, somme toute, ces expériences d'empreintes et de moulages prêtaient encore à la discussion. Mais les expériences que nous fîmes à l'Institut métapsychique avec Kluski semblent plus précises. Nous y reviendrons.

Souvent on distingue les linéaments d'un tissu de gaze léger qui protégerait les doigts et la figure du médium contre le contact direct de l'argile ou du mastic. On ne peut voir là une objection. Au contraire, c'est plutôt une preuve de l'authenticité des expériences, car la matérialisation de tissus inertes accompagne toujours la matérialisation de tissus vivants. Et puis comment manier et faire disparaître cette gaze dans les conditions de contrôle expérimental rigoureux qu'on connaît?

Les matérialisations données par Marthe B... sont d'une extrême importance [1]. Elles ont apporté de nombreux faits qui permettent de tracer le processus général du phénomène des matérialisations et introduisent dans la science métapsychique des données absolument neuves et imprévues.

Après que des faits étranges eussent été constatés, pendant une série d'expériences qui dura près de deux ans, par le général Noel et Mad. Noel [2], je fus invité par le général Noel à assister à ces expériences, et convié par lui à Alger, en même temps que G. Delanne, directeur de la *Revue du spiritisme*. Les premières expériences auxquelles j'assistai m'avaient fortement impressionné, mais je me méfie toujours de ma première impression. Alors l'année

1. La bibliographie en est déjà assez longue ; car ces expériences ont soulevé bien des controverses. On trouvera toutes les indications nécessaires (*pro et contra*) rapportées avec soin dans le livre de Grasset (*L'occultisme hier et aujourd'hui*, 2e édit., Montpellier, 370-374). A seize années de distance, il me paraît que les objections qui m'ont été faites alors sont bien misérables et méritent tout mon dédain.

2. Un officier de marine, le commandant Demadrille, et un médecin, le Dr Decréquy, ont été les témoins de ces expériences et les ont corroborées. Leurs récits ont été publiés partiellement dans les A. S. P. Leurs notes et leurs dessins appuient nos expériences ultérieures, d'une manière intéressante.

suivante je revins à Alger, résolu à examiner avec plus de rigueur les conditions de l'expérience.

Le médium était Marthe Béraud, fille d'un officier supérieur, fiancée au fils du général, lequel était mort au Congo avant le mariage. C'est une jeune fille de petite taille, brune, aux yeux vifs, aux cheveux plutôt courts, très intelligente et très vive. Elle a donné, après les expériences d'Alger, de nombreuses preuves d'une très forte médianimité, car c'est elle qui, sous le nom d'Éva, a été le sujet observé par Mad. Bisson et Schrenck-Notzing.

La chambre où se passaient les expériences est dans un petit pavillon isolé, au-dessus d'une écurie, au-dessous d'un grenier. La fenêtre était condamnée, et restait constamment fermée. La porte unique était fermée à clef au début de chaque séance. C'est la seule pièce du pavillon. *Avant chaque séance tout était par* Delanne *et par moi minutieusement inspecté.* Au fond de la pièce deux rideaux tendus isolaient du reste de la chambre une sorte de cabinet complètement sombre, de forme triangulaire, dont l'hypoténuse était représentée par le rideau de 2m,50 de long environ. (Voyez figure 20, p. 644). Les assistants au-devant du rideau, à 50 centimètres, et parfois s'asseyaient plus près encore. Ces assistants étaient le général et Mad. Noel, Mlle X... Marie et Paule, les deux sœurs très jeunes de Marthe (qui toutes deux restaient loin du rideau), Delanne et moi. La lumière était donnée par une lampe rouge, comme celles qu'on emploie pour le développement des photographies. Il y avait dans le cabinet une chaise, minutieusement inspectée, pour Marthe, et une autre pour la négresse Aischa [1].

On pouvait donc parfaitement voir tout ce qui se passait dans la salle. Aussi puis-je affirmer *avec une absolue certitude* que nulle personne étrangère ne pouvait y pénétrer pendant les séances [2].

1. Le rôle d'Aischa paraît avoir été absolument nul. Mais la générale tenait à sa présence. Les meilleures expériences ont eu lieu en l'absence d'Aischa.

2. Ceci soit dit pour répondre, sans que je daigne y revenir, aux assertions d'Areski, un cocher arabe, renvoyé pour vol par le général, et qui a raconté qu'il *faisait le fantôme*. Un certain famélique médecin d'Alger, le Dr R..., pour attirer sur lui-même l'attention du public, a eu le malheur d'accueillir ces propos, et il a exhibé, devant le public d'Alger, Areski lui-même, qui se drapait d'un manteau blanc et qui, comme dans les *Cloches de Corneville*, faisait le fantôme à l'ébahissement des spectateurs. C'est là tout ce qui a été dit de plus sérieux contre les expériences de la villa Carmen.

Et le grand public, aveuglé par d'ignobles journaux, s'est imaginé que la fraude

Assurément, comme Marthe n'était ni liée, ni tenue par les mains, les conditions de contrôle étaient moins sévères que pour Eusapia ; suffisantes cependant pour qu'on puisse se former une opinion.

Après une période de temps variable, quelquefois immédiatement, quelquefois après une heure ou même deux heures, les rideaux s'entr'ouvraient, et on pouvait voir Marthe et Aischa, assises chacune sur une chaise, et paraissant profondément endormies. Il est inutile d'ajouter qu'après la séance tout était visité par nous

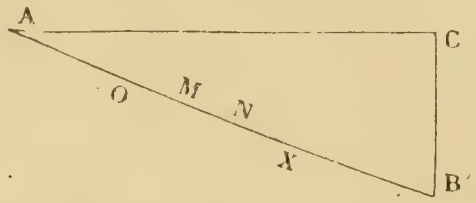


Fig. 20. — Schéma du cabinet de la villa Carmen.

En AB, rideau qui s'entr'ouvre en MN. M, endroit où est Marthe. N, endroit où est Aischa. Nous sommes placés devant le rideau. En X, naissance de la matérialisation qui se déplace pour aller en O.

avec la même minutie. Marthe n'était pas déshabillée, mais, par cette température exceptionnellement élevée, elle n'avait qu'une robe très mince, et, comme je faisais quelques passes magnétiques pour la réveiller de sa *transe*, je pouvais m'assurer, en lui palpant tout le corps, qu'elle n'avait rien sur elle que ce très mince vêtement.

Il est inutile d'incriminer Aischa, créature inintelligente et passive assise à côté de Marthe, au grand déplaisir de celle-ci; car, par cette température tropicale, l'odeur de la négresse était insupportable. D'ailleurs dans les expériences les plus importantes, Aischa n'était pas là.

Il est par conséquent établi qu'il n'y avait aucune instrumentation, *aucun accessoire*, — en style de théâtre — pouvant aider le médium, et d'autre part que nulle personne étrangère ne pouvait intervenir.

Les matérialisations qui se produisirent furent très parfaites, très

avait été découverte. Il a été prouvé simplement qu'un domestique arabe voleur peut 1° mentir impudemment ; 2° s'affubler d'un drap ; 3° paraître sur un théâtre avec ce drap ; 4° faire endosser ses mensonges à un docteur en médecine.

Ajoutons que Marthe aurait fait des soi-disant aveux de fraude à un avocat d'Alger qui a pris un pseudonyme. Mais, si le dire de cet anonyme est vrai, on sait le cas qu'il faut faire de ces révélations, lesquelles révèlent surtout l'instabilité mentale des médiums.

complètes. Le fantôme de Bien-Boa apparut plusieurs fois, cinq ou six fois, et cela dans des conditions absolument satisfaisantes, en ce sens qu'on ne pouvait supposer que c'était Marthe, affublée d'un casque et d'un drap. Il eût fallu à Marthe, non seulement apporter, mais encore remporter ce casque, ce drap, ce burnous. Et puis, dans maintes circonstances, nous avons vu simultanément Marthe et le fantôme. Quant à prétendre que c'était un mannequin, l'hypothèse est plus absurde encore. Ce fantôme allait, marchait, remuait ; on distinguait ses yeux qui regardaient lentement autour de lui ; on voyait, quand il essayait de parler, ses lèvres qui s'agitaient.

Il avait tellement l'apparence de la vie, que j'ai imaginé l'expérience suivante : je pris un flacon rempli d'eau de baryte, et je cherchai à savoir, si, en respirant (car on entendait sa respiration) le fantôme produirait comme les êtres vivants, de l'acide carbonique, de manière à troubler l'eau de baryte. Or l'expérience a réussi ; je n'ai pas quitté le flacon des yeux depuis le moment où je l'ai mis entre les mains de Bien-Boa, qui, à l'angle gauche du rideau, semblait flotter dans l'air, plus haut et plus grand que n'eût pu être Marthe, même debout. Pendant que Bien-Boa soufflait dans le tube, et qu'on entendait le glou-glou de l'air qui barbotait, je disais et je répétais à Delanne : « *Est-ce que vous voyez* Marthe ? » Il me disait et me répondait : « *Je vois* Marthe *tout entière* ». Quant à Aischa, elle est loin, à l'autre angle du cabinet, et on la distingue nettement, immobile et endormie. Pour moi je distingue très bien la forme de Marthe assise sur le fauteuil ; mais je ne peux voir ni sa tête, ni son épaule droite [1].

Quelque saisissante que soit cette expérience, il en est une autre qui me paraît plus probante encore.

Tout étant disposé comme d'habitude (Mlle X... malade, était absente) après une assez longue attente, je vois, tout près de moi, devant le rideau, sans que le rideau ait bougé, comme une vapeur

1. Un incident comique — car le grotesque intervient parfois dans les choses sérieuses — se produisit alors. Quand nous vîmes, après le barbotage de l'air expiré dans le tube à eau de baryte, la baryte blanchir, (ce qui par parenthèse indique qu'il y avait une assez bonne lumière), nous criâmes : *bravo !* Alors Bien-Boa disparut ; puis, comme un acteur qui a bien joué son rôle, il reparut trois fois de suite, en écartant et en rabaissant le rideau, et saluant l'assistance.

blanche, à peine à 40 centimètres de moi. C'est comme un voile blanc, un mouchoir sur le sol. Cette blancheur s'élève, s'arrondit. Bientôt c'est une tête qui est à ras du sol ; elle s'élève plus encore, grandit, et devient comme une forme humaine, un homme de petite taille, vêtu d'un turban et d'un manteau blanc, avec une barbe, qui va, en claudicant légèrement, de ma droite à ma gauche devant le rideau ; et qui alors, arrivé auprès du général, s'affaisse brusquement sur le sol, avec un son de *clac, clac* (comme un bruit de squelette qui tomberait brusquement) s'aplatissant devant le rideau. Trois ou quatre minutes après (mais cette fois plus près du général, et non près de moi) la forme reparaît, s'élevant du sol en droite ligne, *naissant* du sol pour ainsi dire, et rentrant ensuite dans le sol avec le même bruit de *clac clac.*

La seule explication non métapsychique possible m'a paru aussitôt celle d'une trappe s'ouvrant et se fermant. *Mais il n'y avait pas de trappe*, comme je l'ai constaté le lendemain matin, et comme un procès-verbal de l'architecte l'atteste.

G. Delanne a vu le même phénomène[1], mais, comme il était un peu plus loin, il n'a pas pu distinguer aussi nettement que moi l'émergement du fantôme au-dessus du sol.

Il me paraît tout à fait impossible que, si souple, si menue que soit Marthe, elle ait pu ramper sous le rideau, sans l'agiter, et me donner l'illusion d'un personnage humain qui s'élève en droite ligne. Et puis comment expliquer cette tête qui, ainsi qu'une tête coupée, est à ras du sol, et la disparition brusque, en droite ligne, alors que, très peu de temps après, nous revoyons Marthe tranquillement assise, endormie sur le fauteuil.

Diverses photographies ont été prises, tant par Delanne que par moi, stéréoscopiques ou non. Elles montrent des détails intéressants dont Oliver Lodge a fait une pénétrante critique, en déclarant que c'étaient les meilleures photographies métapsychiques qu'il connaissait.

Ce qui est curieux, c'est le *flou* des mains, qui paraissent avoir des contours indécis, comme vaporeux. Le voile dont le fantôme s'entoure est aussi à contours indéterminés, ce qui les fait con-

1. Il en a donné une description détaillée.

traster fortement avec les contours nets et précis de l'épaule d'Aischa. Une épaisse barbe noire, comme postiche, semble apposée à la bouche et au menton. On remarque aussi une masse fluidique blanchâtre, en avant du rideau, qui ne peut être une erreur photographique, encore que nous ne l'ayons remarquée que sur la

Fig. 21. — Photographie de Bien Boa. On voit Marthe assise. Remarquer le casque enveloppé de draperies, la position élevée de la forme, qui est en avant de Marthe, dans un plan antérieur, sans paraître soutenue par des membres inférieurs. La photographie stéréoscopique est bien meilleure que cette reproduction.

photographie. Elle se trouve dans deux photographies prises par des appareils différents. Le plan où est le fantôme est en avant du plan où est Marthe. Il semble que Bien-Boa n'ait qu'un buste qui flotte dans l'espace, en avant de Marthe, dont on voit le corsage. Au

bas, entre le rideau et la robe noire de Marthe, deux sortes de bâtons blanchâtres droits, servant de sustentation à l'étrange personnage de Bien-Boa.

Le seul côté défectueux de l'expérience jugée par la photographie, c'est que la main gauche de Marthe, qui paraît s'appuyer sur le fauteuil d'Aischa, semble vide, encore que la vacuité ne soit pas complète. Mais on voit si bien le corsage, les genoux et tout le corps de Marthe, que cette apparente vacuité de la manche gauche ne me semble pas devoir être une objection bien grave, encore que j'aie pris soin d'appeler toute l'attention sur ce point.

Il est absolument impossible que le fantôme soit une personne étrangère s'étant introduite dans le cabinet ; et il est impossible que Marthe ait pu se revêtir d'un casque, d'un drap, et disposer d'un mannequin qui la remplace sur sa chaise, en même temps qu'elle avait provoqué un nuage blanchâtre en avant du rideau. Tout se passe comme si des vapeurs fluidiques sortaient de sa tête et de son côté droit, pour masquer la tête et le côté droit, et s'élever dans l'air sans autre sustentation que la tête et le corps de Marthe.

J'ai pu voir à la villa Carmen une autre matérialisation tout à fait précise [1].

La veille du jour où je devais, après un long séjour, repartir d'Alger, Bien-Boa, parlant par la voix de Marthe [2], essayant de me retenir, me dit : « *Reste ! Tu verras celle que tu désires* ». On comprend que je sois resté.

Or, le lendemain, très peu de temps, presque tout de suite, après que le rideau fut fermé, le rideau se rouvre, et, dans l'entrebâillement des deux côtés, apparut une figure de jeune femme, extrêmement jolie, ou plutôt belle, avec une sorte de ruban doré, de diadème recouvrant ses cheveux blonds et le haut de la tête. Elle riait de bon cœur, presque aux éclats, pour ainsi dire, et semblait s'amuser énormément ; je crois voir encore son rire et ses dents éblouissantes. Elle apparut ainsi deux ou trois fois, montrant sa tête, puis la cachant, absolument comme font les

1. Ces détails sont inédits.

2. La voix de Bien-Boa est alors saccadée, gutturale ; je la comparerais volontiers à la voix que donnerait un larynx de bois, une voix de Polichinelle.

enfants qui jouent à cache-cache. Soudain elle ne voulut pas reparaître. Alors le général me dit : « *Mettez la main derrière le rideau, et vous toucherez ses cheveux* », ce que je fis : alors le général ajouta : « *Ils sont doux comme de la soie, n'est-ce pas?* » — « *Pardon, mon général*, repris-je, *ils ressemblent plutôt à du crin* ». C'était la sensation en effet que m'avaient donnée les prétendus cheveux. Aussitôt je reçus une petite tape sur le dos de la main. Le crin se retira, et une voix derrière le rideau me dit : « *Apporte demain des ciseaux* ». J'apportai le lendemain des ciseaux. La reine égyptienne revint, ne me montra guère que le haut de sa tête, une chevelure très blonde, très longue, très abondante. Sa grande préoccupation était de savoir si j'avais apporté des ciseaux. Je pris alors à pleines mains une poignée de ces longs cheveux. Je distinguais alors assez mal la figure qu'elle tenait à cacher derrière le rideau. Au moment où je voulais en couper une longue mèche assez haut, voici qu'une main à travers le rideau abaisse fortement ma main, de sorte que je n'eus que l'extrémité des cheveux, 15 centimètres environ. Et comme j'étais un peu long peut-être à cette opération, elle dit à voix basse : « *Vite !... vite !...* » puis elle disparut [1].

Il semble que le but de cette princesse égyptienne était de me faire couper une mèche de ses cheveux (?) ; car, à partir de ce moment, je ne la revis plus. Le lendemain, dans la chambre de la générale Noel, qui était au lit et malade, j'entrevis vaguement une forme fugace dans le cabinet de toilette, forme qui s'effaça quand je m'approchai. Mais ce dernier souvenir est assez confus [2].

Avant 1905, avec d'autres médiums puissants, il y avait eu, chez le général Noel, des manifestations spirites importantes. Ainsi que le général et Mad. Noel, M. Demadrille, aujourd'hui capitaine de vaisseau, a vu nettement le fantôme du dit Bien-Boa, et, en même temps que lui, à côté de lui, la médium Vincente. Le Dr Decréquy, qui a aussi assisté à ces expériences, en témoigne. Des croquis ont été

1. J'ai conservé cette mèche de cheveux, fins, soyeux, non teints, que l'analyse microscopique a montrés être des cheveux véritables. Il paraît qu'une perruque semblable coûterait un millier de francs. Marthe est très brune, et a les cheveux assez courts.

2. Lire dans les *Psychische Studien* de 1906, diverses notices critiques, relatives à ces expériences. L. Deinhard, *Die Materialisationssitzungen in Alger*, p. 74 et 137. — Bormann, *Bien Boa und der Wascheposantz*, p. 200, col. 9.

faits, qui sont reproduits dans les *Annales des sciences pyschiques*, « Le rideau s'entr'ouvre, dit le commandant DEMADRILLE, et je vois d'abord sortir VINCENTE : je vois toute sa forme, puis B. B. sort du cabinet, semblant la soutenir du bras droit. Les rideaux se referment derrière lui, et ils restent là tout deux debout... Je lui ai pris la main (à B. B.). Je sens la peau raide et froide, le bras est glacé, et a la rigidité et la froideur cadavériques. »

M. C... officier de cavalerie, a vu, avec d'autres médiums que MARTHE B..., alors qu'une forte lumière rouge éclairait la salle (en même temps que les médiums endormis qu'on pouvait voir assis sur leurs fauteuils), une forme bien vivante, dont il a pu distinguer les traits, à quelques centimètres de ses yeux. C'était la forme de M. DE QUILLAC dont la veuve assistait à la séance [1].

L'histoire des matérialisations de MARTHE s'est enrichie récemment d'un ensemble imposant d'observations très bien prises simultanément par A. de SCHRENCK-NOTZING et Mad. BISSON [2]. De très nombreuses photographies, plus nombreuses, plus instructives, qu'il n'y en eut jamais dans aucune publication encore, sont jointes au texte, et permettent de suivre les processus singuliers de ces beaux phénomènes. EVA est la même personne que MARTHE BÉRAUD [3].

Dans ces expériences, conduites pendant plus de quatre ans, avec une prudence et une patience admirables, des précautions minutieuses ont été prises contre la fraude. A chaque séance le cabinet était rigoureusement visité, EVA est complètement déshabillée, et, devant les expérimentateurs, revêtue d'un caleçon maillot qui la recouvre depuis le cou jusqu'aux pieds. La tête est recouverte par un tulle cousu au maillot. On examine les cheveux, les aisselles, le nez, la bouche, les genoux : quelquefois

1. *A. S. P.*, 1906, 255. *Les dernières séances de la villa Carmen.*

2. Les *phénomènes dits de matérialisation*, par JULIETTE ALEXANDRE BISSON, avec préface de J. MAXWELL, in-8°, 1 vol., Paris, Alcan, 1914. — SCHRENCK-NOTZING, *Materialisationsphaenomene*, E. REINHARDT, Munchen 1914. — Cet ouvrage a été en 1919 traduit en anglais.

3. GRASSET, dans son livre de 1908, admet, sans aucune preuve à l'appui, que c'est ARESKI qui est entré dans le cabinet ; hypothèse mille fois absurde. Mais M. GRASSET ne pouvait pas savoir que MARTHE devait donner, cinq années plus tard, de beaux phénomènes, confirmant avec éclat ce que j'ai vu à la villa Carmen, quoique la médiumnité de MARTHE ait pris à la villa Carmen et à Paris des formes très différentes.

même l'examen rectal et l'examen vaginal ont été faits. Comme souvent les formes matérialisées sortent de la bouche, on a fait ingérer à Eva des confitures de myrtil, dont le pouvoir colorant est extrême ; il n'en est pas moins sorti alors de sa bouche des nuages de matérialisation absolument blancs. Quelquefois on a poussé la rigueur expérimentale (un peu trop loin peut-être) en lui donnant avant la séance un vomitif.

L'éclairage établi devant le rideau permettait de lire les gros caractères. Derrière le rideau, dans l'intérieur du cabinet, il y avait une lampe rouge et une lampe blanche pouvant être allumées à volonté. Trois appareils photographiques (dont un stéréoscopique) étaient braqués sur les rideaux, et prêts à entrer en jeu au moindre signal ; quelquefois il y en avait jusqu'à neuf. Eva, déshabillée en pleine lumière, puis rhabillée par les expérimentateurs, est conduite dans le cabinet. On ferme les rideaux ; on fait la demi-obscurité ; et c'est alors que commence la séance.

Dans ces conditions il paraît vraiment impossible qu'une fraude ait pu se produire. L'hypothèse d'un complice s'introduisant dans la chambre est absurde. L'hypothèse d'objets multiples, apportés par Eva, n'est pas moins ridicule. Ajoutons qu'Eva demeure chez Mad. Bisson, et que Mad. Bisson ne la quitte que rarement. Ces deux dames prennent tous leurs repas ensemble, et dorment dans la même chambre. Même en supposant cette énorme absurdité que Mad. Bisson a été de mauvaise foi, il lui eût été impossible de tromper pendant trois ans Schrenck-Notzing, Geley, J. Maxwell, le Dr Bourbon, M. Chevreul, C. de Vesme, G. de Fontenay et moi-même, ainsi que d'autres personnes encore qui ont assisté aux séances. Ajoutons qu'il y eut des séances à Paris, à Biarritz, à Munich, et que le tout se prolongea pendant quatre années.

Les phénomènes de matérialisations qui se produisent alors sont remarquables.

Essentiellement, ils consistent en une sorte d'émanation lumineuse, plastique, qui le plus souvent sort de la bouche du médium, quelquefois de son nombril (dans les cas où, seule avec Mad. Bisson, Eva était complètement nue) ; quelquefois de sa poitrine ; quelquefois de ses aisselles. C'est une substance blanchâtre, rampant comme un être vivant, à prolongements protoplasmiques, humides,

glacés, qui, sous les yeux des assistants, se transforment en une main, des doigts, une tête, parfois une forme tout entière.

Je cite, ne pouvant tout indiquer, la séance du 15 avril 1912, (en présence de C. de Vesme et de P. Bisson).

« Les manifestations commencent immédiatement. On peut voir de la substance blanche sur le cou du médium : puis une tête se forme, se promène de gauche à droite, et se pose au-dessus de la tête du médium. On photographie[1]. Après l'éclair du magnésium, la tête reparaît à côté de la tête d'Eva, à $0^m,40$ à peu près. Elle est reliée à Eva par un long paquet de substance blanche. Elle a l'apparence d'une tête d'homme, et semble animée de mouvements de haut en bas qui paraissent être des salutations. On compte une vingtaine d'apparitions de la même tête qui s'avance, recule au fond du cabinet, et disparaît. Une tête de femme se montre alors à droite, se présente près des rideaux et recule à l'intérieur du cabinet. Elle revient à plusieurs reprises et disparaît. »

Voici une autre expérience (30 août 1912) faite à Munich, en présence de M. et Mad. de Schrenck, et du Dr Klapka. Elle est intéressante, parce qu'une brusque tentative a été faite afin de savoir s'il y avait ou non fraude[2].

« Immédiatement la substance blanche se montre sur l'épaule gauche du médium, puis sur son ventre. Le Dr Klapka constate que les mains d'Eva tiennent constamment le rideau et sont en vue tout le temps. On aperçoit la masse blanche, brunâtre, sur les genoux d'Eva. A un signe Schrenck entre brusquement dans le cabinet, avec une lampe qu'il allume, et prend les mains d'Eva, pendant que le Dr Klapka essaye de saisir la masse blanche, mais ne peut rien prendre, car elle disparaît aussitôt. Tout de même, malgré la terreur qu'a inspirée à Eva cette tentative, l'expérience reprend, et on voit devant la figure d'Eva apparaître une figure d'homme qui disparaît au bout de une ou deux secondes.

Séance du 13 juin 1913 (en présence du Dr Bourbon et de Mad. Bisson, p. 208). — La substance sort de la bouche du médium, et à l'extrémité se trouve un doigt matérialisé. M. Bourbon prend ce doigt au moment où il sort de la bouche, et constate son ossature :

1. Fig. 73-74, p. 108 et 109.
2. Schrenck-Notzing, *loc. cit.*, 329.

il constate aussi qu'il est mobile. Ce doigt a traversé de part en part le voile de tulle (dont avait été recouverte la tête du médium) tulle qui ne porte nulle trace de déchirure[1]. L'apparition entière (une figure d'homme, avec des moustaches très longues), beaucoup plus grande qu'Eva, est sortie du cabinet, a commencé à parler, est arrivée jusqu'à Mad. Bisson, qu'elle a embrassée sur la joue. Le bruit des lèvres a été entendu.

L'expérience du 30 novembre 1912[2] est particulièrement intéressante. On voit tout le temps les deux mains d'Eva tenant le rideau. Alors la matière blanche se dégage, sortant de l'épaule gauche, et tombant sur la poitrine. Cette matière devient de plus en plus consistante, et prend finalement la forme d'une figure humaine, Schrenck, qui a vu ou tenu jusqu'alors les mains d'Eva, les abandonne sur la demande d'Eva, et peu après la forme devient plus nette ; c'est celle que montre la photographie de la page 643.

Il est à remarquer que ces figures (ainsi que beaucoup d'autres), telles qu'elles ont été photographiées, n'ont pas de relief. Elles semblent des dessins, des images, et — ce qui est plus singulier encore — on distingue comme les plis du papier de l'image. C'est tout à fait comme si un dessin quelconque avait été plié trois ou quatre fois, et déplié ensuite pour être alors photographié, de sorte qu'il s'agit de matérialisations *plates*, ou si l'on veut encore, de dessins matérialisés.

Ces plicatures d'images sans relief ont donné la présomption *énorme* de la fraude. Mais il faudrait alors supposer une extrême bêtise d'Eva, puisqu'elle savait qu'on prendrait les clichés de ces images. Comment, à côté de son extraordinaire habileté, aurait-elle été assez maladroite pour faire photographier des images semblables ?

Il faudrait aussi supposer qu'Eva a apporté ces dessins photographiés et qu'elle les a fait ensuite disparaître. Mais l'hypothèse de dessins apportés et enlevés est impossible à soutenir ; car : 1° dans certains cas le dessin a apparu, alors que les mains *n'avaient pas cessé d'être vues* ; 2° par suite de l'extrême rigueur avec laquelle

1. Schrenck, pl. XXI.
2. Schrenck-Notzing, p. 370, fig. 107 et pl. XI.

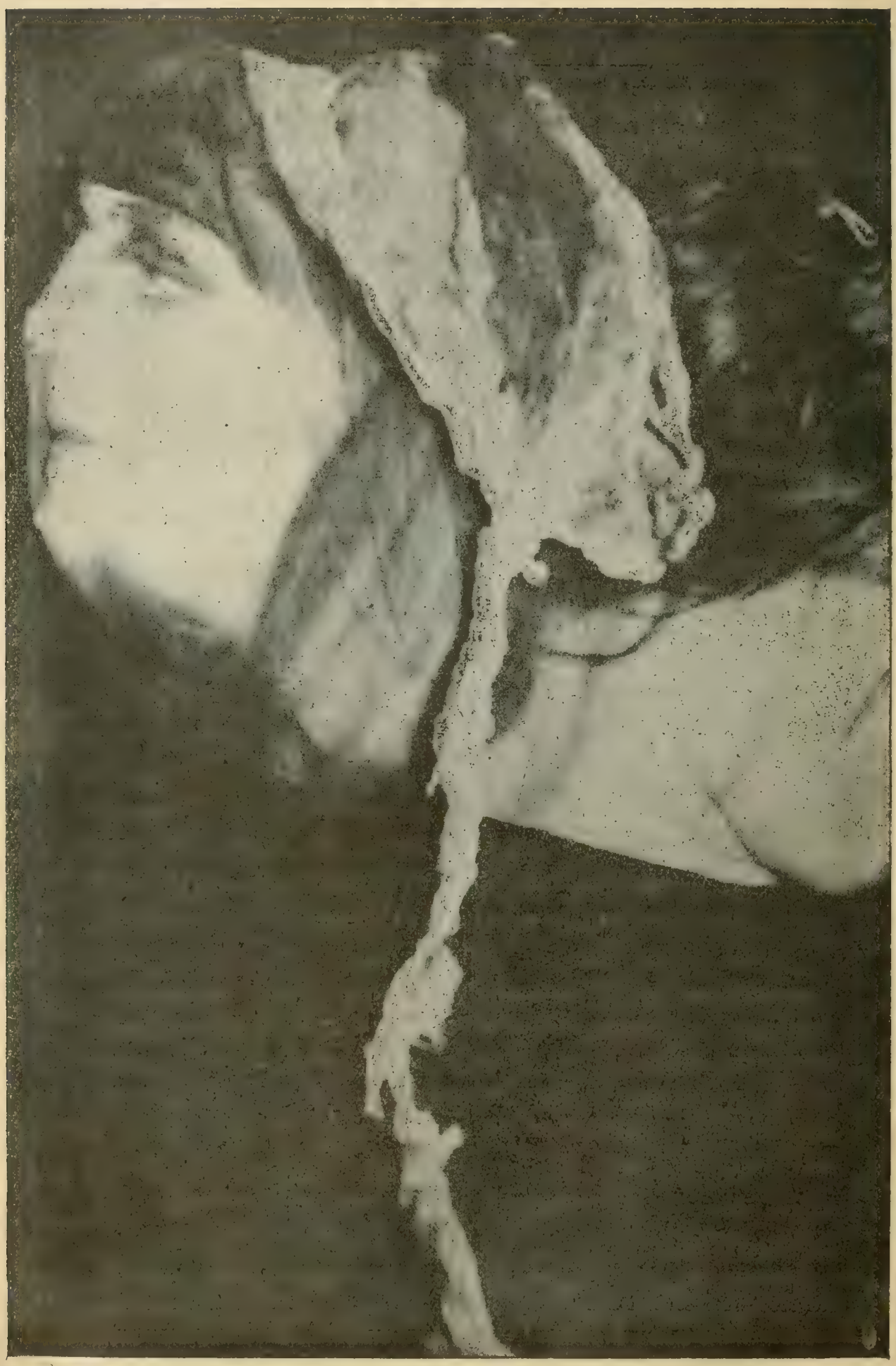


Fig. 22. — Ectoplasmie de Marthe Eva (d'après Mad. Bisson et Schrenck-Notzing).

Agrandissement du cliché.

A droite, tête de Marthe dont on voit le cou se dessiner nettement. Expansion blanche fluidique qui, semblant partir des cheveux et de la nuque de Marthe, descendait à peu près comme les rubans d'un bonnet.

A gauche commencement de forme matérialisée, une figure, très imparfaite encore, comme enveloppée d'un voile. Les ailes du nez sont à peine formées (Exp. du 30 déc. 1911).

étaient pratiqués les examens minutieux de toute la personne d'Eva avant et après la séance, on ne voit pas comment elle aurait pu apporter de grands dessins ; 3° les dessins ont apparu quelquefois en dehors du voile de tulle qui recouvrait Eva ; 4° il y a eu des mouvements, parfois très manifestes, et tout à fait automatiques, de ces images qui se succédaient avec rapidité, et qui paraissaient des êtres vivants.

Le fait qu'il y a apparition de dessins et non de formes en relief n'est nullement une preuve de supercherie. En effet, on s'imagine, bien à tort, qu'une matérialisation est nécessairement analogue à un corps humain et qu'elle possède trois dimensions. Loin de là. Rien ne prouve que le processus de matérialisation ne soit pas précisément, après la période de nuage, de brouillard, une période de linéaments grossiers, rudimentaires, à laquelle succédera une période de développement complet.

Les expansions gélatineuses, à demi lumineuses, humides, qui sortent de la bouche de Marthe-Eva, sont des formations embryonnaires, qui *tendent à l'organisation sans y parvenir tout de suite.* Peut-être, avec d'autres médiums, tels que Home et Florence Cook, l'organisation en forme vivante est-elle plus rapide ; en tout cas, avec Eva la formation est lente, progressive, difficile.

Schrenck a examiné au microscope des résidus de cette matière amorphe, et n'y a trouvé que des débris épithéliaux, des formes bactériennes, et une quantité notable de graisse. Dans certains cas, ç'a été un tissu d'apparence végétale ; dans d'autres cas, on a vu comme un filament de coton entouré d'une substance granuleuse non déterminée.

Ces expériences remarquables de Mad. Bisson et de Schrenck établissent donc une fois de plus le phénomène de l'ectoplasmie. Après les expériences de W. Crookes, de Mad. d'Espérance, de P. Gibier, d'Eusapia, de la villa Carmen, il semble qu'il soit maintenant impossible de révoquer en doute ce phénomène extraordinaire, extrêmement rare, mais réel [1].

1. En Allemagne, des critiques acerbes (et médiocres) ont paru; en particulier, de Mad. le Dr Mathilde von Kemnitz. Schrenck-Notzing lui a vigoureusement répondu ainsi qu'au Dr von Gulat-Wellenburg, *Der Kampf und die Materialisationsphaenomene, Verteidigungsschrift*, München, Reinhardt, 1914. Voir aussi *La querelle des phénomènes de matérialisation*, par A. von Schrenck-Notzing, *A. S. P.*, mai, 1914, XXIV, 129-149. Schrenck démontre que l'examen attentif des photographies indique qu'il ne peut s'agir des photographies ayant paru dans le

Pour l'origine et la formation des ectoplasmes, les phénomènes que Schrenck-Notzing et Mad. Bisson ont constatés sur Eva apportent des documents nouveaux, d'une belle importance théorique. Le mot *ectoplasme*, que j'avais imaginé pour les expériences d'Eusapia, semble absolument justifié; c'est bien une sorte de protoplasme gélatineux, amorphe d'abord, qui sort du corps du médium, et qui prend forme plus tard. Sur presque toutes les photographies, on voit distinctement cette *embryogénie de la matérialisation*. Au début il y a toujours des voiles blancs, des taches laiteuses, et c'est dans l'intérieur de cette pâte gélatineuse, sorte de mousseline humide et gluante, que des figures, des doigts, des dessins se forment peu à peu.

Pour apporter une preuve formelle qui établisse la vérité des phénomènes de matérialisation, et d'embryogénèse ectoplasmique, présentés par Marthe, je crois devoir donner ici, presque sans abréviation, le protocole des expériences faites par moi avec Marthe, chez Mad. de S..., dans des conditions où toute fraude était impossible (septembre, octobre, novembre 1906).

Si je ne les ai pas publiées en 1906, c'est qu'elles m'ont paru tellement extraordinaires que je voulais attendre leur confirmation par de nouvelles recherches que je désirais poursuivre, mais Marthe à ce moment entreprit d'autres études avec Mad. Bisson.

A certains égards mes expériences donnent plus de détails que celles de Schrenck et de Mad. Bisson; car je pouvais suivre tous les progrès de l'embryogénèse ectoplasmique. En effet, je n'ai pas pris de photographies ; grave lacune sans doute, mais lacune largement compensée par le fait que j'ai pu suivre de l'œil les progrès de la formation ectoplasmique dans tous leurs détails, sans qu'il y eût des intermittences d'observation pendant lesquelles le rideau était abaissé, ce que le médium ne permet pas quand il attend que la photographie soit prise, et quand il donne lui-même le signal au photographe. Et puis, les médiums ont toujours plus ou moins

journal *Le Miroir*. Mad. Barklay, qui, dans le *Psychic Magazine*, avait cru démontrer la fraude, a prouvé simplement qu'elle n'avait ni lu les comptes rendus des séances, ni examiné soigneusement les photographies.

Schrenck avait d'ailleurs payé des détectives qui pendant plusieurs mois ont cherché par tous les moyens à relever, et même à provoquer quelque fraude : ils n'ont rien pu obtenir.

peur de cet éclair, et je crois bien qu'à cause même de cette crainte il y a peut-être quelque ralentissement des phénomènes.

Enfin il est probable que les pouvoirs médianimiques de MARTHE se sont transformés, et que leur modalité a varié. Chez Mad. DE S... les phénomènes étaient assez différents de ceux qui se passaient à Alger, analogues, presque identiques à ce qui a été vu, quelques années plus tard, par Mad. BISSON et SCHRENCK-NOTZING.

Voici *textuellement* mes notes de 1906[1].

« Dans le salon (tout petit) que j'explore, un angle : des rideaux sont devant l'angle qui peut se fermer ou s'ouvrir. Un fauteuil canné au milieu, où est assise MARTHE. Mad. DE S... (que j'appellerai A...) est seule avec MARTHE et moi. Nous sommes, A... et moi, assis près de MARTHE, tellement près que sans me lever je peux toucher les mains de MARTHE. La lumière (une lampe électrique couverte d'un voile rouge) est assez forte pour éclairer toutes les parties blanches (rubans blancs autour de la tête) des vêtements de MARTHE. Après une demi-heure environ, j'ouvre les rideaux et je vois par terre une vague lueur, assez faible pour que je doute de sa réalité. Peu à peu la lueur devient de plus en plus forte. Elle est par terre, comme un très petit mouchoir lumineux. Tout le corps de MARTHE est immobile. La tache lumineuse grandit. Ses contours sont laiteux, indécis, nuageux, plus incertains et plus flous que ne serait une étoffe. Elle se rapproche du fauteuil, grandit, prend la forme d'une sorte de serpent qui tend à monter vers le bras gauche du fauteuil de A... Ses contours deviennent plus nets. C'est comme une masse d'étoffe à demi pleine. Soudain un spectacle extraordinaire. De la masse se détache une pointe qui monte, se recourbe, et se dirige sur la poitrine de MARTHE (dont les mains sont toujours tenues). La pointe continue à avancer, d'une manière effarante, comme un animal qui se dirige avec son bec ; et, à mesure qu'elle avance, sur la tige rigide, il y a comme une toile qui se déroule (une membrane d'aile de chauve-souris) si mince et si transparente qu'on voit les vêtements de MARTHE à

1. Ces notes, que je me proposais de publier quelque jour, m'ont paru tellement importantes que je les ai confiées, pour qu'au besoin elles parussent après ma mort, à mon cher ami GEORGES LYON. Il vient sur ma demande de me les renvoyer.

travers. On distingue bien la tige de ce voile membraneux qui l'entoure. Marthe est immobile, et parle par intervalles.

« Je peux m'approcher, regarder de très, très, très près, 2 ou 3 centimètres de distance. Je vois comme une étoffe gonflée, à formes changeantes, animée de mouvements. Pendant cinq à six minutes, je l'examine avec soin. Je vois des prolongements, comme les cornes d'un limaçon, qui se dressent à droite et à gauche : ces cornes sont comme une gélatine transparente, elles peuvent rentrer et sortir de la masse principale plus nettement formée.

« Marthe se lève. Je lui prends les mains. En élevant ou en abaissant ses mains, il me semble que j'attire la pointe de la masse. Bientôt la masse a disparu. Il semble qu'il n'y ait plus qu'une sorte de voile suspendu à ma main (qui tient les deux mains de Marthe). Mais je ne peux rien sentir. J'ai fait un léger mouvement du petit doigt, la masse a redescendu de quelques centimètres pour remonter ensuite. »

Cette extraordinaire expérience, qui était la première, a été dépassée encore en étrangeté par l'expérience suivante (20 octobre) faite dans la journée, avec une lumière très suffisante pour voir (Exp. III). — Je passe, *brevitatis causa*, l'expérience II, du 18 octobre, qui est la reproduction de l'expérience I. — Il y a assez de lumière, même dans le cabinet, pour qu'on puisse lire le titre d'un livre.

« Après une demi-heure d'attente, les rideaux s'ouvrent. A terre un petit tractus blanc, qui grandit, fait une masse ovoïde, qui émet un prolongement, lequel monte sur le bras du fauteuil. A ce moment il y a nettement comme les deux cornes d'un limaçon qui semblent déterminer la direction de la masse, une masse X, inférieure, sur le sol, une masse B qui lui est unie, et qui a grimpé par dessus le bras du fauteuil. Je peux de très près regarder cette formation. La tige est d'un blanc grisâtre, moins blanche que la guipure du corsage de Marthe et à contours plus flous. Elle a des renflements, comme une peau de serpent vidée, tandis que les deux masses X et B semblent gonflées et plus pleines. Peu à peu la masse X remonte, et la masse B redescend, de sorte qu'à un moment la masse X est sur les genoux de Marthe, tandis que la masse B est devenue inférieure. C'est la base sur laquelle semble reposer toute la formation, car elle s'étale comme un amibe sur le plancher, et a

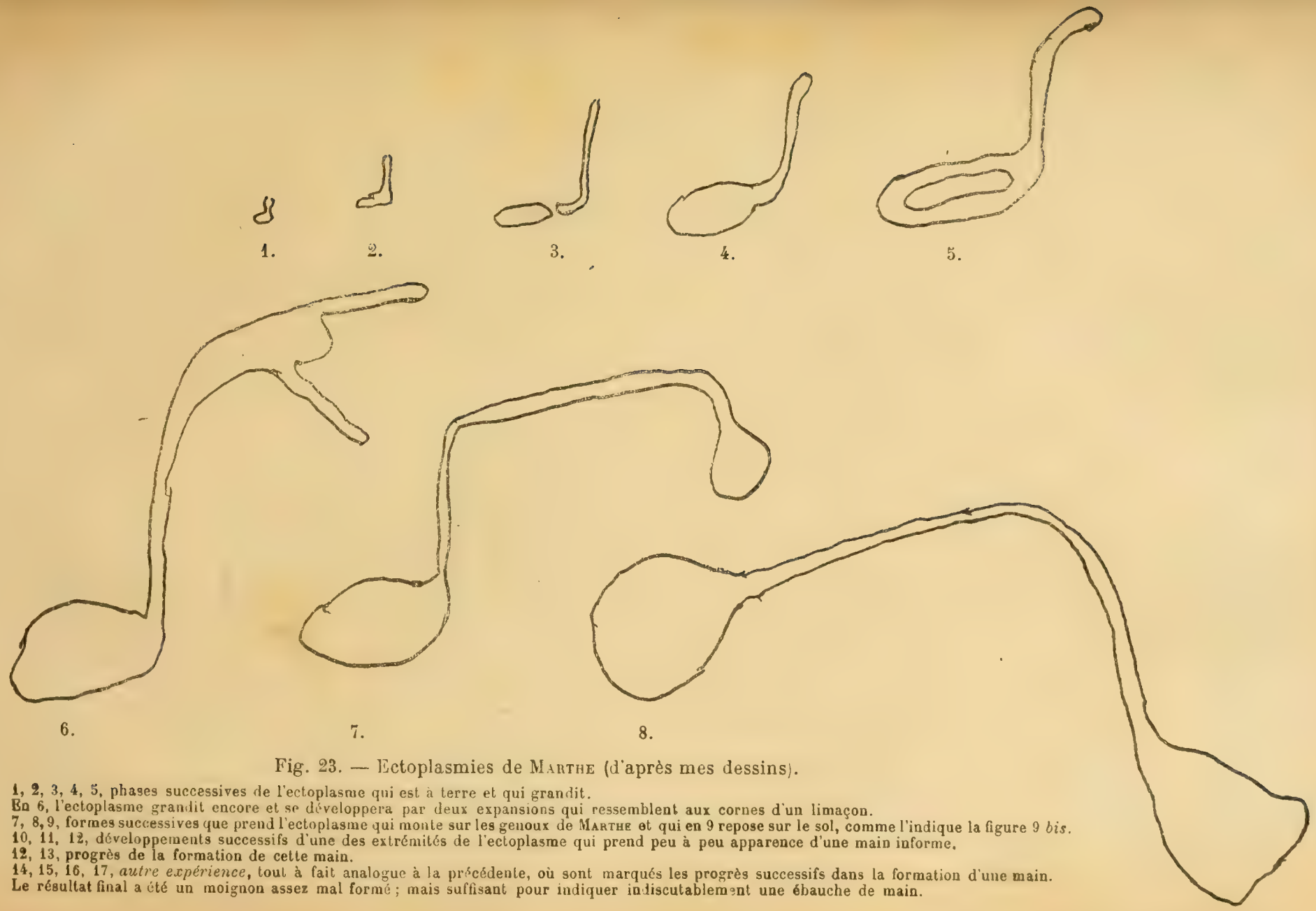
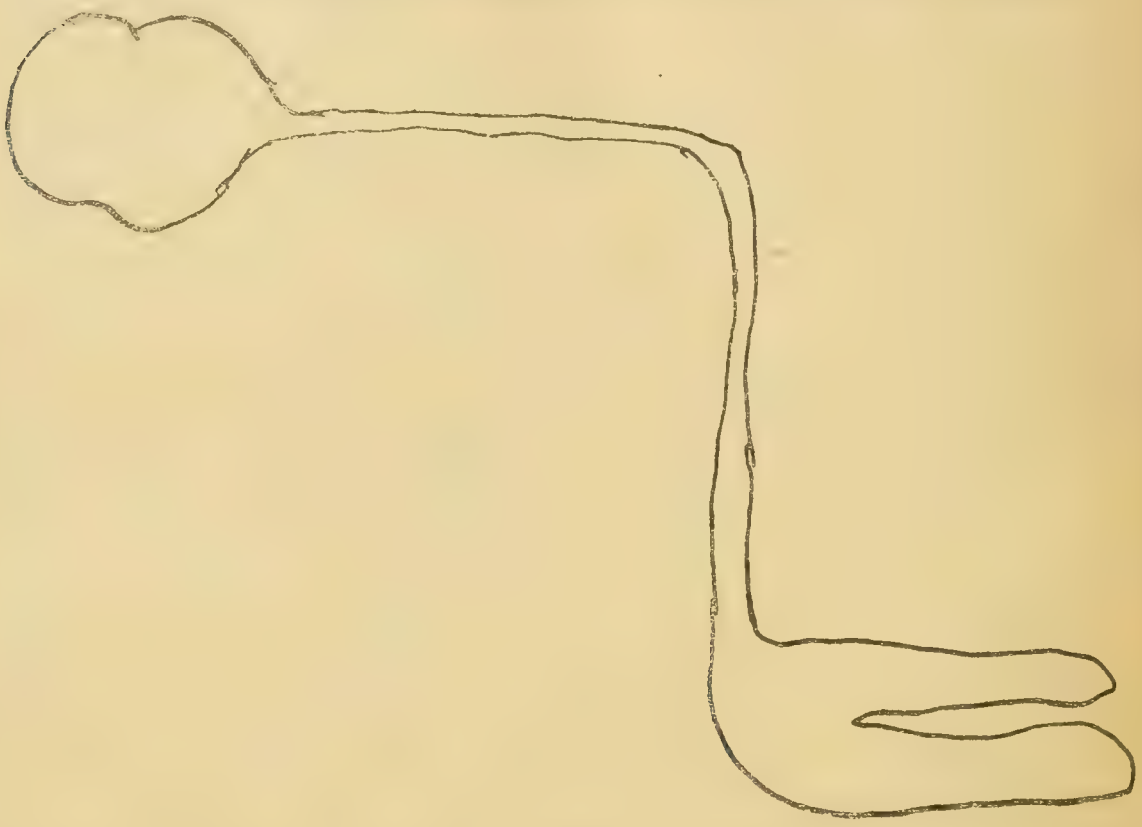


Fig. 23. — Ectoplasmies de Marthe (d'après mes dessins).

1, 2, 3, 4, 5, phases successives de l'ectoplasme qui est à terre et qui grandit.
En 6, l'ectoplasme grandit encore et se développera par deux expansions qui ressemblent aux cornes d'un limaçon.
7, 8, 9, formes successives que prend l'ectoplasme qui monte sur les genoux de Marthe et qui en 9 repose sur le sol, comme l'indique la figure 9 *bis*.
10, 11, 12, développements successifs d'une des extrémités de l'ectoplasme qui prend peu à peu apparence d'une main informe.
12, 13, progrès de la formation de cette main.
14, 15, 16, 17, *autre expérience*, tout à fait analogue à la précédente, où sont marqués les progrès successifs dans la formation d'une main.
Le résultat final a été un moignon assez mal formé ; mais suffisant pour indiquer indiscutablement une ébauche de main.

alors la forme de deux socles (deux pieds ?). Pendant que ces deux sortes de pieds continuent à s'épater sur le sol, j'ai tout le temps



9.

9 *bis*.

nécessaire pour regarder de très près la masse X, grisâtre, gélatineuse, à peine visible. Il ne m'est pas permis de la toucher. Elle

est alors sur les genoux de Marthe. Alors peu à peu elle semble se diviser en digitations à son extrémité. C'est comme un commence-

10.

11.

12.

13.

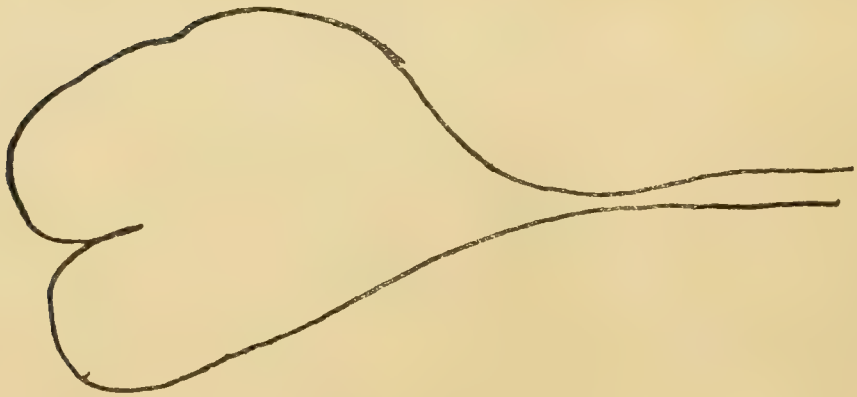
ment de main, informe, mais assez nette pour que je puisse dire : c'est une main gauche qu'on voit par le dos.

« Un nouveau progrès se fait. Le petit doigt se sépare presque

complètement, et alors l'apparence suivante, très rapide, mais très

17.

16.



15.

14.

nette : masse nuageuse grisâtre dans laquelle apparaît une main

avec doigts repliés, vue par le dos, avec un petit doigt nettement séparé, un peu mal formé, et au-dessus un renflement qui ressemble aux os du carpe (une sorte de photographie Rontgen des os du carpe). Bientôt la masse nuageuse qui entourait cette main disparaît, et il reste une main rudimentaire et informe, mais d'une consistance toute différente. C'est comme un moulage en plâtre. Je *crois* voir les plis de la peau et les sillons se former lentement. Je vois et je tiens solidement les deux mains de Marthe. La main ectoplasmique semble résistante, plus grosse qu'une main de femme. Je peux la regarder de très près et attentivement pendant dix minutes, et à une très bonne lumière. Puis Marthe se lève, et tout disparaît. »

De toutes ces expériences la plus extraordinaire est certainement l'expérience IV (20 octobre).

« Assez bonne lumière. Le rideau reste fermé pendant une heure environ. Puis je l'ouvre; une tache blanche, comme une étoffe sur le sol, rapidement grandit, il y a formation de deux cornes pour le cheminement de la masse X, qui émet des cornes très mobiles dans tous les sens.

« Alors la masse X, d'abord très ample, se disloque peu à peu, en particules, qui lui donnent l'apparence d'une main ; ce n'est plus le moulage comme hier, c'est une main grisâtre à contours incertains.

« Cette main est animée de mouvements, elle a l'air d'une main de momie qui sortirait d'une étoffe. Elle se relève et s'abaisse comme une main. Les mains de Marthe tenues par moi solidement sont tout à fait immobiles. Les extrémités des doigts de l'ectoplasme, effilées, allongées en fuseaux, semblent se terminer en nuages. Je peux les regarder de très près. Je touche un de ces fuseaux ; il me donne l'impression d'un liquide froid. Je puis appuyer, et j'ai la sensation d'un os (phalangette), froid, recouvert de peau. La main se balance sur mon genou, et je sens comme un léger frôlement d'un corps peu résistant. Alors la main se soulève toute seule, en se balançant sur la longue tige qui la rattache au sol, puis retombe sur le sol, en faisant un léger bruit; elle reste par terre, et je *crois* voir les deux os de l'avant-bras comme enveloppés d'un nuage mousseline.

« Puis la main se relève, s'incline et avance vers moi. Le poignet est abaissé, les doigts sont pendants, ils se balancent, il y a comme

un mouvement de torsion de cet étrange avant-bras. Je crois toujours voir les os du carpe enveloppés dans le nuage mousseline.

« La main se pose sur mon genou. Je sens son poids (très, très léger). Elle fait, comme je le demande, de petits mouvements de déplacement sur mon genou, mouvements que je sens bien. Alors Marthe me dit : « *Voilà les muscles qui commencent à se former* », et je vois (ou crois voir) dans l'espace qui sépare les deux os quelque chose de noir. La main se relève, se meut très près de moi, n'ayant presque plus de racine avec le sol que par une légère traînée blanche. La main alors retombe par terre avec un petit bruit, puis se relève et disparaît tout d'un coup, au moment où Marthe se relève. »

La dernière expérience est assurément moins remarquable. Il semble qu'il y ait eu comme un effort pour donner des phénomènes différents, qui n'ont pas pu acquérir grande intensité.

« Après une longue attente (une heure) Marthe ouvre les rideaux. On la voit assise, immobile. A son épaule droite apparaît comme une masse blanchâtre, peut-être lumineuse (sans qu'on puisse affirmer qu'elle ait une luminosité spéciale). Cette lueur, d'abord indistincte, prend peu à peu la forme d'une draperie, puis disparaît dans le corps de Marthe. Alors apparaît une sorte de nuage qui ne me paraît pas pesant (?), et qui est comme jeté en travers du cou et du buste de Marthe, mais c'est très fugitif.

« Puis se produit un phénomène extrêmement important, malheureusement plus rapide que les phénomènes jusqu'à présent constatés. A environ $0^{m},50$ de Marthe paraît une sorte de poupée (sans figure) tout à fait indistincte, de 1 mètre de hauteur à peine. Une tête toute petite, avec deux longues manches et presque pas de jambes, le tout sous une sorte de draperie ou de lueur. Cela dure une demi-minute. Puis la forme tout entière s'affaisse sur le sol ; il ne reste plus que la rondeur de la tête, qui persiste pendant une demi-minute, très bas, et disparaît. »

Le dernier phénomène (je copie, sans en rien retrancher, mes notes) est extrêmement net et bien visible. « Prolongement lumineux semblant partir de l'union du cou avec le dos par derrière. Les deux mains (de Marthe) sont visibles et tiennent la draperie. Le prolongement est blanc, très lumineux ; il me paraît, sans que j'en

sois sûr, qu'il est lumineux par lui-même. Il est droit, très étroit, n'ayant pas, à ce qu'il semble, plus de $0^m,02$ de diamètre. Au bout est une masse qui n'est pas arrondie ; mais plutôt triangulaire. La partie externe de cette masse est comme frisée, ou plutôt les contours externes en sont indécis. Elle est d'abord complètement immobile, puis elle se meut par saccades comme si la tige rentrait dans le corps. Il m'a semblé que la masse lumineuse, ressemblant à une sorte de massue des armes nègres, changeait de dimensions, devenait tantôt plus grande, tantôt plus petite. Finalement elle est rentrée dans le cou et dans le dos de Marthe, les mains de Marthe étant toujours visibles. »

Telles sont les expériences que je fis en 1906, avec Marthe. Elles me paraissent, étant corroborées par les photographies ultérieures (admirables) prises par Schrenck-Notzing et Mad. Bisson, d'une importance extrême.

D'abord il ne peut y avoir supercherie. La lumière, très suffisante pour tout voir ; la proximité, extrême ; et le temps, parfois très prolongé, qui me permettait de tout observer dans le plus grand détail, interdisent absolument que j'aie été victime d'une fraude. Même en supposant — ce qui est absurde — que Mad. de S..., chez qui l'expérience se faisait, eût été complice, il eût été impossible de faire apparaître sous mes yeux ces nuages qui s'organisaient devant moi en masses mobiles et d'apparence osseuse.

Marthe était explorée, fouillée, avant et après l'expérience. Je ne la quittais pas des yeux un instant, et ses mains ont toujours été non seulement tenues, mais visibles.

Donc il s'agit de phénomènes authentiques.

Or ce qui résulte de ces observations étonnantes, c'est le procédé de formation des ectoplasmes, une buée nuageuse, blanchâtre, peut-être lumineuse, qui prend d'abord la forme d'une mousseline ou d'une gaze, au sein de laquelle se constituent une main, un poignet, un bras, lesquels deviennent graduellement de plus en plus consistants. Cet ectoplasme est doué de mouvements *personnels*. Il rampe comme un animal, s'élève du sol, pousse des tentacules à la manière d'un amibe. Il n'est pas rattaché au corps du médium pendant tout le temps, mais le plus souvent il en émane, et lui est relié.

On peut distinguer dans ces ectoplasmies deux phases : une phase

d'*ébauche*, et une phase de *constitution*. Selon toute probabilité, avec d'autres médiums, la forme constituée peut apparaître tout de suite, sans avoir été précédée par une période de nuage indistinct, préparatoire.

Afin de démontrer l'authenticité de ces phénomènes, je ne peux mieux faire que de comparer les notes prises par moi, en 1906, et celles qu'a publiées Geley en 1920; je les reproduis sans rien changer ni aux unes et aux autres. Nous avions l'un et l'autre, sans nous communiquer nos notes et sans rien publier, isolément expérimenté avec Marthe, moi en 1906, Geley en 1910.

NOTES DE CH. RICHET
(1906)

A terre, un petit tractus blanc qui grandit, fait une masse ovoïde qui émet un prolongement, lequel monte sur le bras du fauteuil. A ce moment, il y a nettement comme les deux cornes d'un limaçon qui semblent déterminer la direction de la masse. Une masse inférieure X sur le sol et une masse B qui lui est unie et qui a grimpé par dessus le bras du fauteuil. Je peux de très près regarder cette formation. La tige est d'un blanc grisâtre, avec des renflements comme une peau de serpent ridée. La masse X est sur les genoux de Marthe, tandis que la masse B s'étale comme un amibe sur le plancher. La masse X est grisâtre, gélatineuse, à peine visible. Elle est alors sur les genoux de Marthe. Peu à peu elle semble se diviser en digitations à son extrémité. C'est comme un commencement de main, informe, mais assez nette pour que je puisse dire : c'est une main gauche qu'on voit par le dos. Nouveau progrès. Le petit doigt se sépare presque complètement : alors l'apparence suivante, très rapide, mais très nette : une main avec doigts repliés, vue par le dos, avec un petit doigt nettement séparé, un pouce mal formé et au-dessus un renflement qui ressemble aux os du carpe. Je crois voir les plis de la peau.

NOTES DE GELEY (*De l'inconscient au conscient*, 1919, p. 59).

De la bouche descend lentement jusque sur les genoux d'Eva, un cordon de substance blanche de la largeur approximative de deux doigts. Ce ruban prend à nos yeux les formes les plus variables; il se ramasse et se rétrécit, puis se renfle, puis s'étire de nouveau. Çà et là, de la masse partent des prolongements, des espèces de pseudopodes, et ces pseudopodes revêtent parfois, pendant quelques secondes, la forme de doigts, l'ébauche de mains, puis rentrent dans la masse. Finalement le cordon se ramasse sur lui-même, s'allonge sur les genoux d'Eva ; puis son extrémité se relève, se détache du médium et s'avance vers moi. Je vois alors cette extrémité s'épanouir sous forme d'un renflement et d'un bourgeonnement terminal qui s'épanouit en une main parfaitement modelée. Je touche cette main, elle donne une sensation normale : je sens les os, je sens les doigts munis de leurs ongles. Puis la main se rétrécit, diminue, disparaît au bout du cordon.

Il est impossible d'admettre que Geley (que je connaissais à peine en 1910), et moi, nous ayons été l'un et l'autre, à cinq ans de distance, pareillement hallucinés par la même hallucination, ou illusionnés par la même illusion.

Geley, après avoir décrit avec grande précision ces variations de la masse gélatineuse, embryo-plastique, ajoute : « *Je ne dis pas seulement : il n'y a pas eu de fraude. Je dis : il n'y avait pas possibilité de fraude.* Presque toujours les matérialisations se sont faites sous mes yeux, et j'ai observé toute leur genèse et tout leur développement ».

C'est exactement ainsi que je conclurai.

D'autres observations, tout à fait analogues à celles qui ont été faites sur Marthe-Eva, sont indiquées par de Schrenck dans son beau livre. Il s'agit d'une jeune fille polonaise, Stanislawa P... qui a par hasard découvert qu'elle était médium, en voyant subitement apparaître devant elle (à dix-huit ans) son amie Sophie, qui venait de mourir, ce que Stanislawa ignorait. Chez de Schrenck, à Munich, Stanislawa a eu des ectoplasmes buccaux, tout à fait comme Eva. Elle avait été fouillée, revêtue d'un maillot noir, et toute la tête était recouverte d'une voilette à mailles très fines. L'ectoplasme sortait à travers le voile. Au bout de l'ectoplasme se formèrent les ébauches de trois doigts. Quelques cinématogrammes de ces importantes expériences ont pu être pris.

Avec Linda Gazzera, de beaux phénomènes d'ectoplasmie et de télékinésie multiples ont été obtenus. Mon savant et généreux ami, le docteur E. Imoda, de Turin, a publié un livre important où il relate les expériences curieuses, méthodiquement poursuivies, qu'il a faites à Turin chez la marquise de Ruspoli.

Linda Gazzera, la médium, qui a donné ces phénomènes, est une jeune fille de vingt-deux ans, d'aimable figure, très instruite, vive et gaie. Son guide est un certain Vincenzo, qui fut, paraît-il, un officier de cavalerie, mort il y a quelques années, et sur lequel toutes données précises manquent. Quelquefois, ce fut une petite fille morte à quatre ans, Carlotta. Dans toutes ces expériences, Linda était soigneusement fouillée, déshabillée et rhabillée, et le cabinet

où elle opérait, scrupuleusement exploré. Les mains étaient très bien tenues : d'ailleurs Linda ne faisait jamais effort pour les libérer.

Le seul côté défectueux des expériences est que les pieds et les genoux n'étaient pas aussi sévèrement contrôlés que les mains. Mais il est impossible que les phénomènes alors observés soient dus à des mouvements des pieds, si habiles et si adroits qu'on les suppose ; par exemple comme de remonter une boîte à musique, comme de mettre une pipe dans ma bouche. (!!)

Une des caractéristiques de la médiumnité de Linda, c'est que les phénomènes de télékinésie ou d'ectoplasmie se produisent très rapidement. A peine la lumière est-elle éteinte que tout de suite des objets se déplacent, tout de suite des instruments de musique sont mis en jeu, et des formes blanches diverses apparaissent. En même temps les assistants sentent des attouchements, le contact d'un membre chaud, humide, mobile, vivant, sans qu'il soit toujours possible de dire qu'il s'agisse d'une main.

C'est surtout à la photographie des ectoplasmes que E. Imoda s'est attaché. Le souci de bonnes photographies est excellent. Peut-être cependant la préoccupation primordiale, exclusive, d'obtenir à tout prix de belles photographies empêche-t-elle de faire de minutieuses observations visuelles, à l'œil nu. On voit sur les photographies d'Imoda des mains, des figures très diverses, toujours entourées d'un voile blanc. Lorsque Linda est venue chez moi, à Paris, G. de Fontenay a pris aussi des clichés irréprochables (p. 175-179). Une main a été photographiée ; une autre fois ç'a été une figure, qui paraît être la reproduction de la figure d'un possédé dessiné par Rubens dans un de ses tableaux qui est au Louvre.

Comme dans les photographies de Schrenck-Notzing, ces images sont plates : il n'y a pas de relief. Les mains photographiées ressemblent plutôt à des gants qu'à des mains véritables.

Il en avait été ainsi d'ailleurs pour les photographies obtenues avec Caranzini[2]. Les figures sont tout à fait identiques à des figures de poupées, mais toujours, comme les mains, enveloppées d'une voile.

Or on ne peut pas admettre que, sans le secours de ses mains,

1. *Fotografie di fantasmi*, in-8°, Torino, F. Bocca, 1912, préface de Charles Richet.

2. *A. S. P.*, 1912, XII, 135.

après qu'elle a été *scrupuleusement fouillée* et revêtue d'habillements spéciaux, Linda puisse en une ou deux minutes disposer des cartons, des mannequins, des dessins, assez habilement et assez prestement pour pouvoir affronter la photographie. D'autant plus qu'une fois la photographie obtenue, Linda est fouillée de nouveau et qu'on ne trouve rien. Comment ferait-elle disparaître l'objet qui a été photographié ?

« Le fait, disais je, dans ma préface au livre d'Imoda, que les ectoplasmes ne sont pas des figures vivantes, n'est pas du tout une objection ; car rien ne nous interdit d'admettre que l'ectoplasme sera une image et non un être vivant. La matérialisation d'un buste en plâtre n'est pas plus facile à comprendre que celle d'une image lithographique : la formation d'une image n'est pas moins extraordinaire que celle d'une tête humaine, avec du sang, des mouvements et des pensées. »

Je signalerai comme particulièrement probante, et à mon sens décisive, l'expérience suivante faite chez moi, à Paris, et à laquelle assistaient Mad. Ch. Richet, Argentine (la nourrice italienne d'un de mes petits enfants, à qui j'avais demandé de venir pour que Linda eût près d'elle une compatriote), G. de Fontenay et moi. Moi à droite, de Fontenay à gauche. La séance n'a duré que trente-cinq minutes.

Pendant tout le temps, *sans une seule interruption,* j'ai tenu solidement, résolument, admirablement, la main droite de Linda, et peut-être 30 ou 40 fois j'ai constaté, en mettant la main sur l'autre main de Linda, que de Fontenay tenait parfaitement la main gauche. Or, même avant que Linda fût en trance, il y a eu des mouvements d'objets. La musique a tourné ; une pipe placée derrière Linda est arrivée en pleine obscurité et a été mise dans ma bouche. Quelque temps après cette pipe a été saisie — (Obscurité absolue) — et jetée avec force au milieu de la chambre. Une chose très lourde m'a donné des coups violents sur le dos de la main. Une chose forte, grosse, frappant avec vigueur, a frappé des coups violents sur la table et a frappé aussi de Fontenay. Une photographie a été prise, où se voit une main bien matérialisée, l'ongle et toutes les phalanges. Elle est entourée d'un ruban, d'une étoffe. Il y a un fil, qui paraît blanc, sortant de la tête de Linda (v. p. 553).

Cette expérience, jointe à celles que E. Imoda et la marquise

de Ruspoli, en Italie, ont multipliées, met hors de doute la réalité des phénomènes.

Le Dr P. Gibier, physiologiste éminent, directeur de l'*Institut Pasteur* de New-York, a fait avec Mad. Salmon une belle et décisive expérience[2].

Il a expérimenté chez lui, dans son laboratoire. Il a fait d'abord construire une cage en fer spéciale dont la porte fermait à clef, il a mis la clef dans sa poche, et a entouré la serrure de timbres-poste. Mad. Salmon est enfermée dans cette cage. Au bout d'un temps très court, après que l'obscurité a été faite, on voit des mains, des bras, puis des formes vivantes qui sortent de la cage ; un homme, une femme, le plus souvent une petite fille, Mandy, gaie, enjouée. Soudain, c'est Mad. Salmon elle-même qui sort de la cage, et tombe à demi évanouie sur le plancher. Cependant les cachets sont intacts, et la porte de la cage n'a pas été ouverte.

Dans une seconde expérience, plus démonstrative encore, la cage en fer fut remplacée par un cabinet en bois, spécialement construit, hermétiquement fermé aussi. En outre Mad. Salmon fut garrottée solidement par des liens cachetés qui furent scellés aux parois du cabinet. A peine l'obscurité fut-elle faite que tout de suite, *vingt-quatre secondes après,* apparaissent, en dehors du cabinet, un grand avant-bras et une main gauche nus. Puis une autre forme se meut en dehors du cabinet.

Après quelques minutes d'attente, un objet blanc, gros comme un œuf, au dehors du cabinet, se développe en hauteur[3]. Alors une femme, paraissant vivante, sort du cabinet. Mad. D... et Mad. B... la reconnaissent. Cette personne fantomatique parle français très correctement (Mad. Salmon en prononce à peine quelques mots... mais cette différence ne signifie rien du tout). L'apparition persiste pendant deux minutes. P. Gibier peut distinguer ses traits. Elle est

1. *Loc. cit.*, p. 1733, 21 avril 1909.

2. Le mémoire où ces faits sont relatés devait être lu au *Congrès de psychologie international* de Paris, de 1900. Mais P. Gibier a été frappé par une mort accidentelle, prématurée. C'est donc un travail posthume, dont nous donnons ici les conclusions. *Recherches sur les matérialisations de fantômes, la pénétration de la matière et autres phénomènes psychiques, A. S. P.*, XI, 3-16, 65-92.

3. On comparera ce mode de formation de l'ectoplasme avec mes expériences de la villa Carmen.

mince, vingt à vingt-cinq ans d'apparence, tandis que Mad. Salmon est corpulente, âgée de cinquante ans. Puis vient la petite Mandy, qui a un mètre de haut seulement. Puis un homme de grande taille, dont P. Gibier a pu serrer la main, vigoureuse, musclée, tout à fait masculine. Au bout de quelque temps cette nouvelle forme s'effondre, s'abime pour ainsi dire dans le sol.

Après cette séance émouvante, on constate que tout est intact. Mad. Salmon est toujours dans ses liens ; le ruban de soie est toujours serré autour du cou, comme avant la séance.

Plusieurs faits importants se dégagent de ces notables expériences. D'abord, elles ont été conduites par un savant de scepticisme éclairé, et dirigées de telle manière que, même en n'admettant pas comme incontestable la sincérité de Mad. Salmon, il ne pouvait y avoir fraude que par l'introduction chez P. Gibier de *plusieurs complices*, ce qui est manifestement absurde. Ensuite on notera la rapidité et la multiplicité des matérialisations.

Ainsi ces expériences de Gibier confirment d'une manière éclatante les autres matérialisations dont nous avons donné le récit. Que faut-il de plus pour entraîner la conviction ?

Il y a pour les expériences faites avec le médium Carancini, étudié surtout par le baron L. von Erhardt et la Société des études psychiques de Rome, toute une bibliographie[1]. Carancini a été étudié non seulement à Rome, mais à Paris par de Vesme, Lemerle, M. Mangin, à Genève par Claparède, Flournoy, Battelli. Il y a maints points douteux, non pas sur sa médiumnité qui paraît à peu près prouvée, mais sur la réalité de ses fraudes, même parfois conscientes, ce qui enlève beaucoup d'autorité aux expériences qui ont paru réussir, malgré de minutieuses précautions. Quantité de photographies ont été prises ; cependant il n'y avait éclair du magnésium que quand Carancini avait donné le signal : *Fuoco*.

Carancini était très fortement ligoté, et on le retrouvait, l'expérience terminée, ligoté exactement comme avant l'expérience. Mais on sait que, pour beaucoup de prestidigitateurs illusionnistes, il est assez

1. Voyez surtout Erhardt. *Etude sur la médiumnité de Carancini*, *A. S. P.*, avril 1912, et *Luce e Ombra*, 1908-1913, *A. S. P.*, 1911-1913, *passim*.

2. *A. S. P.*, mai 1912, 130, fig. 18.

commun de présenter cette libération, qui paraît décidément facile.

C'est très peu de temps après qu'il a été lié que les phénomènse de télékinésie se produisent. Les matérialisations sont rares ; pourtant dans une photographie on voit une main qui paraît plate, comme une feuille de papier découpée en forme de main. La plus remarquable des expériences est peut-être celle dans laquelle une assiette enfumée hors de la portée du médium a été placée dans une caisse en bois fermée par un cadenas, qu'un des assistants avait à la main. (L'a-t-il tenue dans sa main tout le temps?)

Carancini a eu des phénomènes de lévitation, et des mouvements d'objets divers, mais toujours dans l'obscurité.

Bref, il y a encore incertitude sur l'authenticité des phénomènes. Après lecture attentive des procès-verbaux, j'inclinerais à penser qu'ils sont vrais, mais c'est parce qu'ils ressemblent aux phénomènes, absolument authentiques, observés sur Eusapia. Car en soi les télékinésies de Carancini sont fortement sujettes à caution. A vrai dire il n'y a jamais eu que des soupçons, et non des preuves de fraudes, et il faudrait supposer — comme le remarque M. Erhardt — que les assistants et les contrôleurs dans les multiples expériences qui paraissent irréprochables, étaient des *imbéciles complets*.

Le Dr Feijao, professeur de chirurgie à la Faculté de médecine de Lisbonne, a assisté à des séances remarquables, que Mad. Frondoni Lacombe a racontées[1].

Le médium était Mad. d'Andrade, non professionnelle. M. Feijao s'exprime ainsi : (c'est son opinion personnelle qui, venant d'un professeur éminent, antérieurement sceptique, a grand poids) « *Autrefois je ne croyais à rien de toutes ces choses. A présent, j'ai vu, j'ai observé, et j'ai le repentir de mon incrédulité* ».

Dans ces expériences, qui eurent lieu chez M. Feijao, la chaîne était faite correctement entre tous les assistants. Alors la table se souleva de 15 centimètres au-dessus du sol ; il y eut des lumières, des attouchements, des mouvements d'objets.

Deux faits extraordinaires sont signalés par M. Feijao. C'est d'abord un apport, ou plutôt un transport. La porte étant fermée à

1. *Une série de séances de matérialisations à Lisbonne*, *A. S. P.*, décembre 1918 et 1919, XXIX, 5-12, 26-29. — Oliveira Feijao, *Lettre à M.* Camille Flammarion, *loc. cit.*, p. 27-29.

clef, une rose d'un bouquet qui était là fut transportée dans la salle voisine. Mais il convient de faire toutes réserves ; car le professeur Feijao ne semble pas s'être assuré que la rose transportée était celle du bouquet. Même après l'affirmation de M. Feijao, on peut dire qu'il n'existe pas encore, comme le pense sir Oliver Lodge avec raison, un seul phénomène d'apport dûment constaté.

L'autre phénomène est l'apparition d'un fantôme. Toutes les portes avaient été fermées. La photographie fut prise, et le cliché montre qu'il s'agit d'un officier français (?) Plus tard la table indiqua que cette image était celle du lieutenant Catherin, tué à Vitry-le-François, le 27 septembre 1914. Or la photographie montrée à Mad. veuve Catherin n'a aucune ressemblance avec le véritable Catherin. D'ailleurs, le costume n'est guère conforme au costume des officiers de l'armée française.

Ce qui rend cette expérience très importante, ce n'est certainement pas la photographie, pour la production de laquelle des précautions suffisantes n'ont pas été observées, que pour la vision d'un fantôme dans un local fermé à clef, devant des personnes qui certainement étaient incapables d'une fraude habile, consciente et méditée, telle qu'en eût nécessité la présence d'un complice.

Ces belles — et à mon sens décisives — observations de télékinésie et d'ectoplasmie sont rapportées dans le livre récent de Mad. Madeleine Frondoni Lacombe de Lisbonne. J'ai l'honneur de connaître personnellement et d'estimer Madeleine Lacombe, que je tiens pour une personne incapable de fraude. Et d'ailleurs comprendrait-on une fraude perpétrée, sans autre profit que des sarcasmes et des injures, poursuivie pendant cinq ans avec une courageuse obstination, en dépit des critiques? Les faits cités sont appuyés par des attestations multiples, autorisées, notamment celles de M. Feijao, éminent professeur de la Faculté de Médecine de Lisbonne, qui, d'abord extrêmement sceptique, a été finalement forcé de se rendre à l'évidence, par d'autres médecins encore, le Dr Souza Conto, le Dr X... de Lisbonne, par le capitaine du génie d'Abren, le capitaine Silva Pinto, et d'autres personnes distinguées de Lisbonne.

La médium qui a donné les beaux phénomènes métapsychiques n'est pas une médium professionnelle : c'est la comtesse Castel-

WITCH (qui a même fait toutes ces expériences à l'insu de son mari).

Voici comment a été découverte la médiumnité de Mad. CASTELWITCH. « Le 10 janvier 1913, dit Mad. LACOMBE, étant en visite chez mon amie, la comtesse CASTELWICH, je lui proposai de faire tourner une table. Nous étions trois : la comtesse, Mad. PONSA, et moi. Jamais ces dames n'avaient mis la main sur une table... Ce jour-là la table se souleva, et un personnage se manifesta par la typtologie, prétendant se nommer LEMOS... » A partir de ce jour Mad. LACOMBE et la comtesse multiplièrent les expériences, et finalement obtinrent une série de phénomènes extraordinaires, dans le détail desquels je ne puis entrer ; car il faudrait citer tout le volume ; mais j'engage le lecteur à les étudier dans ce livre intéressant.

Je me contenterai de résumer les faits principaux, surtout ceux qui ont été observés en présence du professeur FEIJAO.

Très fréquemment il y a eu des attouchements : des mains ont été senties par les assistants, quoique tous aient formé la chaîne. De gros meubles ont été soulevés, la table pesant 78 kilogrammes se soulevait sur deux pieds presque sans qu'on la touchât. Les mouvements d'un guéridon étaient tellement violents qu'il a fallu remplacer le guéridon en bois par un guéridon garni d'une plaque de tôle. Quand ce nouveau guéridon a été mis en usage, il fut transporté avec violence, puis brisé en deux cents petits morceaux (chiffre exact) qui furent télékinétiquement, c'est-à-dire sans contact, réunis en tas dans un coin de la chambre, comme un petit bûcher. Le Dr FEIJAO, qui assistait à cette expérience, fut d'abord d'avis qu'il y avait des fausses portes secrètes, et des trappes par lesquelles un étranger se serait introduit et aurait accompli cet étonnant travail. Dans d'autres séances une chaise de 15 kilogrammes marcha toute seule, faisant un trajet de quatre mètres environ. Des coups se firent entendre, très forts et rythmés, en divers points de la salle.

Voici ce qu'écrit sur ces séances le professeur FEIJAO.

« Des coups sont frappés, dont les plus bruyants sont ceux qui retentissent sur les vitres de la bibliothèque. Les meubles sont parfois mis en mouvement ; de lourdes chaises se promènent dans la pièce ; des efforts sont faits sur les portes fermées à clef des armoires des bibliothèques, qu'on finit par ouvrir ; des livres

pesants, volumineux, sont pris et jetés sur le plancher (nos mains sont toujours bien enchaînées), un timbre, une sonnette, le piano entr'ouvert, une guitare dans son étui, résonnent vivement... La table s'élève parfois à 60 centimètres... Sur notre demande, et après que nous avons retiré nos mains, la table marche toute seule. »

Il y eut aussi, comme le croit M. Feijao, et comme Mad. Lacombe affirme l'avoir vu souvent, des apports, ou mieux des transports d'objets à travers des portes fermées... « Dans une séance nous avions exprimé le désir qu'une rose fût transportée dans la galerie voisine. Et en effet nous trouvâmes cette fleur sous une table, bien que toutes les portes fussent fermées à clef, comme elles le sont toujours. »

Malgré ces témoignages, il faut faire toutes réserves sur ces apports et ces transports ; car ce sont phénomènes qui prêtent trop facilement à l'illusion, par suite de l'inconscience en laquelle se trouvent peut-être non seulement la médium, mais encore quelques-uns des assistants. Il se peut que Mad. Lacombe et la comtesse Castelwitch perdent plus ou moins connaissance, et effectuent ces déplacements d'objet. Il faudrait une constatation rigoureuse, authentique (laquelle fait défaut) que, les portes étant dûment fermées, une rose les a traversées pour venir dans la pièce complètement close.

Si je fais ces réserves nécessaires, c'est parce que dans la science métapsychique les cas de transports et d'apports sont tout à fait exceptionnels, si tant est qu'ils aient jamais été constatés.

Mais en tout cas la télékinésie a été obtenue d'une manière évidente, notamment dans l'expérience du 24 avril 1917, à laquelle assistait un des élèves de M. Feijao, très incrédule, M. Bianco, et M. Feijao lui-même. Les mains de toutes les personnes présentes étaient fortement attachées, de sorte qu'elles ne pouvaient se détacher. Dans ces conditions des coups furent frappés de toutes parts, une main fut sentie par diverses personnes ; une corde de la guitare résonna fortement, la bibliothèque fut ouverte, un livre, qui était sur une table assez lointaine, fut pris et projeté avec force.

Dans l'ouvrage de Mad. Lacombe, les cas de télékinésie sont tellement fréquents qu'il faudrait citer tout.

Nous nous contenterons de citer le phénomène suivant, intéressant surtout parce qu'il se produisit en pleine lumière. En pleine lumière une table pesant 78 kilogrammes se souleva de deux pieds

et frappa un coup, alors que la comtesse était placée à un mètre de distance et debout.

Il y eut des ectoplasmies : un fantôme représentant un officier français, mais de costume militaire tout à fait démodé, a été photographié. — L'histoire en est trop longue pour être racontée ici. — Une autre fois il y eut une religieuse ; très souvent ce furent des lueurs blanchâtres, des luminescences plus ou moins informes ; une autre fois ce fut un fantôme dont la tête était une tête de mort : une autre fois ce fut un soldat arabe. Toutes ces photographies ont été prises : elles sont d'un grand intérêt.

Parmi les ectoplasmies, ne pouvant tout citer, je me borne à l'expérience suivante. Le 18 décembre 1914, Mad. Castelwitch, Mad. Ponsa, Mad. Furtado, M. et Mad. Lacombe étant les assistants, chez Mad. Castelwitch ; par la table on a la présence du mari de Mad. Furtado, lequel ne veut pas se laisser photographier *parce qu'il ne se souvient plus de sa figure !* Mais il dit que sa compagne viendra à sa place : cette compagne était la maîtresse de M. Furtado qui s'était séparé de sa femme. Et en effet, à la grande frayeur de Mad. Furtado, un fantôme de femme fut photographié, dont on ne voit pas la figure recouverte d'un voile. Alors Mad. Furtado déclara ne plus vouloir assister aux sérnces. A la séance suivante (27 décembre 1914) M. Furtado annonce de nouveau sa présence ; et dit : « Je n'ai pas de visage, mais je m'en fabriquerai un ». Et en effet le fantôme photographié est un grand personnage vêtu de blanc, mais la tête est une tête de mort (v. p. 677).

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de supposer que ce ne sont que fraudes ou illusions. D'abord la fraude n'est pas facile ; il n'y avait présentes à toutes ces séances que deux personnes, de sorte qu'il faut supposer les fraudes de Mad. Castelwitch ou de Mad. Lacombe. Mais quelles absurdités cela implique ! il faut, pour montrer un officier français, une religieuse, un fantôme à tête de mort, un soldat arabe, toute une série de costumes à acheter dans un magasin, et à organiser pendant les séances, toujours avec les mains sinon rigoureusement, au moins assez bien tenues. Et puis pourquoi ? Si Mad. Lacombe avait voulu tromper, elle aurait pu nous conter des faits bien plus extraordinaires encore, tout ce qui lui aurait passé par la tête. Nous n'avons aucune raison de sus-

pecter la bonne foi de Mad. Furtado (qui était très sceptique), de Mad. Ponsa, amie intime de Mad. Lacombe.

Quoiqu'il soit assez vraisemblable que le médium était surtout la comtesse Castelwitch, cependant Madeleine Frondoni Lacombe a eu des phénomènes importants (en plein jour) étant seule avec une autre de ses amies, Mad. d'Andrade (p. 208), laquelle a eu aussi

Fig. 24. — Matérialisation de M. Furtado, avec une tête de mort (d'après Mme Frondoni-Lacombe).

quelques phénomènes qui paraissent authentiques. Ayant pris les deux mains de Mad. d'Andrade, Mad. Fr. Lacombe a vu, en plein soleil (et Mad. d'Andrade l'a vue aussi) une ombrelle qui montait, descendait, s'avançait, roulant comme en ondulations successives. Il y eut aussi des coups nettement frappés, à distance, sur demande. Aussi est-il permis de croire que Mad. Lacombe est elle-même un médium.

Donc les phénomènes d'ectoplasmie observés par Mad. Lacombe sont authentiques. S'ils étaient seuls dans la science métapsychique,

ils ne suffiraient certes pas pour entraîner nos convictions; car MADELEINE LACOMBE n'a pas une autorité scientifique suffisante pour que ses conclusions déterminent les nôtres, mais ce qu'elle a vu concorde trop bien avec tout ce que nous savons par ailleurs, avec ce que nous ont appris les expériences sur HOME, sur EUSAPIA, sur MARTHE BÉRAUD, sur STANISLAVA, sur miss GOLIGHER, pour qu'il y ait lieu de nier les choses observées à Lisbonne. Si par-ci, par-là, il y a exagérations et incertitudes, après tout l'ensemble est exact. La comtesse CASTELWITCH a été une très puissante médium. Il est regrettable qu'elle n'ait pas été soumise à de méthodiques investigations, un peu plus sévères que celles de son amie Mad. LACOMBE.

Il est probable que ces expériences sont terminées. Après une séance le 14 juillet 1920 dans laquelle il y eut un apport, une tête de hibou sculptée sur une pierre — il est permis de véhémentement contester la légitimité de cet apport, — il y eut une séance le 3 août 1920 dans laquelle l'esprit déclara qu'il allait partir... *Hoja ultimo dia que posso manifestar me.* (C'est le dernier jour que je me puisse manifester.) C'est ainsi que sans cause connue KATIE KING s'est séparée de WILLIAM CROOKES et lui a dit adieu pour toujours.

Il y eut aussi quelques phénomènes de métapsychique subjective, sur lesquels je n'insiste pas, car ils sont médiocres à côté des autres magnifiques témoignages de cryptesthésie que nous avons rapportés plus haut, et les expériences de Lisbonne relèvent surtout de la métapsychique objective.

Des expériences de splendide apparence ont eut lieu à San Jose (Costa Rica) en 1910, dans la maison privée d'un honorable négociant, M. CORRALÈS. Sa fille OFÉLIA a prétendu avoir des facultés médianimiques extrêmement puissantes. Il y eut plusieurs séances auxquelles assistèrent des personnes notables de San José. Diverses formes matérialisées apparurent (don CONSTANTINO, MARY BROWN, qui s'exprimait très correctement et élégamment en anglais).

Pendant les apparitions OFÉLIA fut vue, parfois en pleine lumière, en même temps que MARY BROWN, qu'on put toucher, entendre, photographier[1]. MARY, le fantôme, semblait s'incorporer dans OFÉLIA, dont elle émane, et l'animer.

1. *A. S. P.*, 1910, XX, 324.

Tout cela à la lecture paraît admirable, mais, malgré la liste imposante des personnes qui ont certifié l'authenticité des phénomènes, il faut *refuser toute valeur* scientifique à ces expériences. M. Corralès, le père d'Ofélia, dit textuellement : « *Il est prouvé que* Mary *a introduit dans la chambre une jeune fille inconnue.* » Ces paroles énigmatiques permettent de tout supposer.

Donc ce serait un vrai attentat contre la science que d'accorder la moindre autorité à ces expériences complètement frauduleuses[1].

Les expériences faites avec Lucia Sordi[2], qui avaient d'abord donné des résultats satisfaisants à M. Marzorati, n'ont pas résisté à l'ingénieuse expérimentation de Schrenck-Notzing. Lucia était enfermée dans une cage de bois, et (dans l'obscurité) elle pouvait, quand elle était entrancée, en sortir, mais Schrenck a pris une boule de bois, exactement de la même dimension que la tête de Lucia, et la fit facilement sortir de la cage et y rentrer, grâce à l'écartement des barreaux[3].

Le colonel Peters et Mad. Peters ont observé à Berlin, à la loge Psyché, une forme matérialisée remarquable.

La séance se produisit dans une toute petite chambre très suffisamment éclairée par une lampe rouge. Le médium (la femme masquée) était endormie sur une chaise. Il y eut d'abord à côté d'elle une figure masculine, dont on ne voyait le corps qu'au-dessus des genoux ; puis ce fut une autre forme, la soi-disant religieuse Cordula, grande, dépassant le médium de toute la tête. Elle portait le

1. M. Willy Reichel (*Psychische Studien*, octobre 1910 et *A. S. P.*, 1911, XXI, 140) a considéré les phénomènes produits par Ofélia Corralès comme des supercheries manifestes. C. de Vesme a pris la défense de Corralès et d'Ofélia. Cependant, en tout état de cause, il faut, même si l'on est très bienveillant, ne tenir aucun compte des expériences de Costa Rica. *A. S. P.*, 1911, XXI, 214.

2. *Luce e Ombra*, X, novembre 1910, et *A. S. P.*, XXI, janvier 1911, 225-230.

3. Lorsqu'on parle de séances à matérialisations, il faut toujours comparer l'autorité de ces séances avec celles qui ont été données par Eusapia. Pendant vingt ans, à Milan, Gênes, Rome, Naples, Turin, Paris, l'île Ribaud, Carqueiranne, l'Agnélas, Cambridge, Montfort-l'Amaury, Washington, Eusapia a été scrutée, analysée, approfondie par des savants comme Schiaparelli, Oliver Lodge, Lombroso, Fr. Myers, Aksakoff, de Rochas, A. de Gramont, P. Curie, Morselli, Bozzano, Ochorowicz, Foa, Bottazzi, Vassallo, Feilding, Carrington, Maxwell, Dariex, etc., etc. Il est douteux qu'on puisse avant longtemps retrouver un ensemble plus imposant d'irrécusables témoignages.

4. *Matérialisation de deux formes humaines* (*A. S. P.*, 1907, XXVII, 25-35).

costume des Dominicaines. Son visage était absolument humain. Ses yeux avaient un regard étincelant. Elle se balança dans l'air, flotta au haut de la chambre, pendant trois minutes, à la hauteur de $2^{m},70$, faisant des gestes, et parlant : « *Remarquez-vous*, disait-elle, *comme mes yeux brillent!* » Puis tout s'évanouit peu à peu, le médium était toujours à la même place, à 1 mètre et demi de l'apparition.

Eglinton a été un médium très puissant, et, quoiqu'il ait été soupçonné de fraude, il a pu finalement prouver que les allégations de ses adversaires étaient calomnieuses. D'ailleurs il ne s'agit pas d'établir qu'il n'a jamais fraudé (ce qui est assez rare chez un médium professionnel), mais seulement que dans certains cas il a eu de grands phénomènes métapsychiques[1].

Miss Glyn, qui ne croyait pas aux matérialisations, a vu Eglinton chez elle, dans une séance à laquelle assistaient son père, son frère et un ami. Eglinton était au milieu de ce petit cercle et on lui tenait les mains. Alors deux formes apparurent, qui pouvaient parler, et qui se mouvaient. Miss Glyn les reconnut pour sa mère et un jeune frère. Les formes disparurent lentement mais souvent on *reconnaît* trop facilement les fantômes, et le désir d'avoir cette *reconnaissance* enlève beaucoup de valeur aux témoignages.

Le Dr Carter Blake, avec cinq personnes, de l'élite intellectuelle anglaise, raconte qu'il vit, à côté d'Eglinton qui restait assis dans un fauteuil, une grande forme brune qui vint se fondre dans le corps du médium.

L'éminent Russell Wallace, dans une lettre écrite à A. Erny, a vu Eglinton en une maison particulière, où il donnait des séances. A côté de lui, parut Abdullah, forme matérialisée d'un personnage oriental, avec des sandales, un turban, une tunique blanche, tandis qu'Eglinton était vu en même temps, assis dans un fauteuil, et en habit noir. Après la séance, Eglinton fut déshabillé, fouillé avec le plus grand soin, et on ne trouva ni sandales, ni turban, ni burnous.

Des séances importantes ont été tenues chez le peintre J. Tissot, qui les a reproduites dans un très beau tableau. Eglinton s'assit dans un fauteuil, près de J. Tissot, et y resta tout le temps. Les portes furent fermées à clef. Après quelques instants deux formes paru-

1. D'après A. Erny, *loc. cit.*, 159.

rent à côté de M. Tissot. Elles étaient d'abord nuageuses, mais peu à peu devinrent visibles au point qu'on pouvait distinguer tous leurs traits. La forme mâle portait à la main une sorte de lumière avec laquelle elle éclairait la forme féminine. M. Tissot reconnut celle-ci, et, très ému, lui demanda de l'embrasser ; la forme le fit plusieurs fois et on vit ses lèvres remuer.

Le Dr Nichols expérimenta avec Eglinton enfermé dans une cage entourée d'un filet. Les portes de la cage étaient fermées avec des nœuds scellés ; et on avait saupoudré de farine les abords de la cage ; cela n'empêcha pas les formes d'apparaître en dehors de la cage. Une autre fois, chez le Dr Nichols, en plein jour, mais derrière les rideaux fermés, il y eut matérialisation d'une forme humaine, laquelle, afin de se faire reconnaître, s'approcha du rideau qu'elle souleva pour se montrer à la lumière du jour. Puis la forme se dématérialisa lentement. Il ne resta que le bas du corps qui s'évapora tout d'un coup.

Fl. Marryat et son mari assistèrent à une séance privée remarquable, où ils virent une substance blanchâtre et nuageuse sortir de la hanche gauche du médium ; le nuage grandit, se condensa et devint une forme matérialisée qui se tint devant Eglinton.

Fl. Marryat a étudié les matérialisations de M. Arthur Collemann, qui n'était pas un médium professionnel. M. Collemann était attaché par des fils de coton qu'eût brisés le moindre mouvement. A la lumière d'un bec de gaz, apparurent jusqu'à six formes présentes (les assistants n'étaient qu'au nombre de cinq). Pendant ce temps, dans la chambre voisine, Collemann était endormi et immobile.

M. Stainton Moses, qui était médium puissant, a aperçu à maintes reprises des formes vivantes autour de lui. Voici ce que rapporte, entre autres faits, M. Charlton Speer, son ami[1] :

« J'avais la main posée sur le papier, et j'écrivais. Soudain M. Moses, qui était assis juste au côté opposé, s'écria : « *Il y a une colonne de lumière devant vous.* » Peu après il nous dit que la

1. *A. S. P.*, 1895, V, 228.

colonne de lumière s'était transformée en un esprit, dont il décrivit la tête et les formes[1].

Des coups très forts furent par M. Speer et par M. Stainton Moses, qui était certainement le médium, entendus en plein jour, en plein air, sur les rails de la ligne de Southend. Ces coups (intelligents) pouvaient s'entendre même à 50 mètres de distance. M. Moses note aussi que parfois, chez lui, des formes lumineuses vagues s'approchaient de la table et faisaient alors entendre des coups. Au demeurant nous avons décrit au chapitre de la télékinésie les beaux phénomènes obtenus par Stainton Moses. Les matérialisations ne furent qu'exceptionnellement produites par lui.

En 1905, l'archidiacre de Cantorbéry, Colley, fit avec Monck, pasteur et médium (le même médium qui avait été observé par Reiners et Oxley), des expériences tout à fait extraordinaires[2]. La lumière du gaz était complètement allumée, et M. Colley se tenait à côté du médium entrancé, en le soutenant. Une vapeur sortait alors des vêtements noirs du médium, pour se constituer en un nuage, lequel nuage se résolvait finalement en draperies blanches entourant les apparitions. Une enfant apparut, qui se promena dans la chambre, absolument comme un enfant vivant, et se fit embrasser par les assistants : puis elle revint vers le médium, *fut graduellement absorbée par lui et disparut en se fondant dans son corps*. Le même jour, une forme de femme apparut, charmante, qui naquit de même d'un filament fluidique sortant du médium, et rentra dans son corps. Dans une autre séance, avec Monck, apparut le Mahdi, un personnage d'aspect oriental. Le médium était à 2 mètres du Mahdi. « Le Mahdi portait un casque métallique, que je pus toucher; je sentis une faible résistance. Il semblait que cet objet fondait à mon contact comme de la neige pour reprendre sa première forme un instant après. Ce fantôme était d'ailleurs très robuste. » Un jour, M. Colley le saisit à bras le corps. « Une force irrésistible me souleva alors, et je fus jeté à une distance d'environ 6 mètres jusqu'à l'endroit où se tenait debout le médium. Alors je trouvai dans mes bras le médium avec de la mousseline blanche

1. Il est très douteux que cette figure fût objective. Elle ne fut sans doute pas perçue par d'autres que St. Moses.

2. Voy. Delanne, *loc. cit.*, 521.

sur sa jaquette noire. Je le tenais dans mes bras, comme j'avais cru tenir le Mahdi. »

A vrai dire cette constatation faite par M. Colley a fait affirmer qu'il avait été victime d'une fraude. Cependant il avait vu du corps du médium s'échapper comme une vapeur qui s'organisait peu à peu, devenait un nuage, et se constituait en vêtements flottants recouvrant un corps. La forme matérialisée se nommait *Samuel*, et on put voir le médium et *Samuel* se serrer la main, et se saluer fraternellement. Ils se promenèrent tous deux ensemble autour de la chambre... « Ce sont des choses, dit l'archidiacre de Cantorbéry, que je publie pour la première fois, après les avoir méditées en silence pendant vingt-huit ans. J'affirme que c'est la vérité, engageant ma parole de clergyman en des affirmations pour lesquelles je mets en péril ma position ecclésiastique et mon avenir professionnel. »

A ce propos, il y eut à Londres un procès retentissant. Le prestidigitateur Maskelyne prétendit pouvoir répéter le même phénomène par des trucs de théâtre. Il paria 25.000 francs, qu'il perdit. L'illustre Russell Wallace appuya de son autorité le témoignage de M. Colley.

Le Dr Hirschmann, président de la Société d'Anthropologie de Liverpool, a obtenu avec un médium non professionnel, M. B..., des résultats extrêmement curieux. De nombreuses photographies ont été prises. Il a pu mesurer la taille, prendre le poids, compter les pulsations des diverses formes qui apparaissaient et qui avaient toutes les caractéristiques de la vie. Ces apparitions, dit-il, semblaient s'organiser graduellement aux dépens d'une masse nébuleuse, et disparaître instantanément, d'une manière absolue. Dans une des photographies on voit, entre la poitrine du médium et celle du fantôme, comme un faisceau lumineux reliant les deux corps.

Chez le professeur E..., à Christiania, en 1893, M. de Bergen organisa une série de séances avec Mad. d'Espérance. Des hommes distingués, appartenant à l'Université, à la magistrature et au clergé, prirent part à ces importantes réunions.

Dans une des séances une forme féminine, d'adorable beauté, paraît-il, se manifesta, Nepenthès. « Elle se montrait à la lumière

en même temps que le médium, qui était assise avec les autres personnes, en dehors du cabinet, et se matérialisa au milieu du cercle. Elle plongea sa main dans la paraffine liquéfiée, ce qui donna un moule de rare finesse, extraordinaire, parce qu'on ne peut comprendre comment, après le moulage, la main en a pu sortir. Le modeleur qui en fit un modèle en plâtre, ne pouvait pas en croire ses yeux, et déclara qu'il y avait là de la sorcellerie. »

« Nepenthès se dématérialisa au milieu de l'assistance. Elle baissa la tête, sur laquelle brillait son habituel diadème. Peu à peu cette Nepenthès si belle, si vivante, si réelle, était convertie en un petit nuage lumineux, comme une tête humaine sur laquelle brillait encore la luminosité du diadème, qui peu à peu s'effaça et disparut. »

Au sujet de Mad. d'Espérance, M. Aksakoff[1] a publié un mémoire auquel on a donné, ce semble, beaucoup trop d'importance. Car sinon la réalité, au moins la très grande facilité d'une fraude est évidente, comme l'a bien montré M. Carrington. D'ailleurs, très loyalement, M. Aksakoff reproduit les témoignages de diverses personnes ayant assisté à cette soi-disant dématérialisation, et n'ayant pas du tout accepté qu'il y eut là une dématérialisation véritable, comme par exemple l'ingénieur Schonelz (p. 92). On peut très bien admettre la bonne foi de Mad. d'Espérance, et supposer que par un mouvement en arrière de ses jambes (inconscient) elle a pu faire croire (ou croire elle-même) que ses jambes s'étaient pour un temps dématérialisées.

Un médium, nommé Sambor, ancien employé des télégraphes, a donné, de 1896 à 1902, une série de séances qui ont été racontées dans le journal spirite russe *Rebus*. Petrovo Solovovo, expérimentateur habile et d'un scepticisme scientifique excellent, a donné l'analyse complète de ces séances, et surtout de celles auxquelles il avait assisté[2]. Mais il a depuis lors élevé quelques doutes, très légitimes, sur ses expériences mêmes.

Dans une séance de 1899, chez Mad. de A..., la forme matéria-

1. A. Aksakoff, *Un cas de matérialisation partielle du corps d'un médium. Enquêtes et commentaires*, Paris, Libr. de l'Art indépendant, 1896.

2. *A. S. P.*, novembre et décembre 1899, IX, 105 et 109, XI, 243-256 ; 1902, XII, 257-302.

lisée d'une petite fille apparut entre les rideaux, Sambor continuant à être dans la chaîne formée par les assistants. Une colonne blanche sembla sortir du plancher et se dirigea vers Sambor. La forme matérialisée (Olia) souleva une table en l'air, et à plusieurs reprises une petite main (d'enfant) toucha les assistants. Dans un autre cas, en présence de M. S... et de M. Bonjunski seulement, ce fut une autre forme qui apparut (Friedrich). Pendant longtemps les assistants purent voir Friedrich à côté de Sambor. Friedrich, tout différent de Sambor, comme taille et comme allures, se promena dans la salle avec Sambor. La lumière était assez forte, et tout se passait dans un petit appartement de M. Bonjuiski à Saint-Pétersbourg, le 20 juin 1899 ; c'est-à-dire en une saison où il n'y a pour ainsi dire pas de nuit. Entre autres phénomènes Friedrich inscrivit quelque chose sur l'intérieur du verre de la montre de M. S...

Chez M. Erfurt, directeur d'une grande imprimerie à Pétersbourg, on prépara un cône en tôle, avec un bout de papier et un crayon. M. Zabasky et M. Eichwald, ingénieurs, fermèrent le cône avec un couvercle de fer, fixé par des rivets spéciaux. L'objet fut laissé pendant plusieurs jours chez M. Erfurt dans une chambre où Sambor n'avait pas pénétré. Dans la séance du 8 mars 1902, Sambor déclara que quelque chose avait été écrit. On ouvrit le cône, non sans difficulté, et, après avoir constaté que tout était intact, on trouva les mots écrits sur le papier avec le crayon.

Mad. Youdenitch a communiqué le compte rendu de séances avec Sambor[1] qui ont eu lieu dans la maison de M. Olchowski. L'obscurité était presque complète. On faisait la chaîne de telle sorte que les mains du médium n'étaient jamais libres. Une petite fille, Olia, apparut à côté de Sambor. On put la voir, la toucher ; on l'entendit parler. Elle était lumineuse, d'une couleur bleue tirant sur le blanc. Elle avait l'air de trembler tout le temps. Les traits de son visage n'offraient rien de défini ; elle disparut peu à peu, prenant l'apparence d'un *ruban qui tremblait*. Dans une chambre voisine, où n'était certainement personne, avait été posée une mandoline, qui se mit *à jouer toute seule*. On vit cette mandoline, blanche, visible

1. *Séances avec Sambor au printemps de* 1902, *A. S. P.*, 1994, XIV, 193.

dans l'obscurité, sortir de la chambre et venir se poser sur la table dans la salle des séances.

L'hypothèse d'un complice explique une part de ces phénomènes, mais non pas tous. Or cette hypothèse, *si invraisemblable* qu'elle paraisse d'abord, s'est vérifiée. Petrovo Solovovo a appris plus tard qu'une des personnes du cercle laissait volontairement Sambor libre de faire avec sa main libérée, considérée par toute l'assistance comme tenue, tous les mouvements qu'il lui plaisait de faire. Il n'y a donc pas lieu d'insister sur le soi-disant phénomène de *la chaise*. La présence d'un fantôme vu par toute l'assistance à côté du médium n'est cependant pas explicable ; car la complicité paraît avoir consisté uniquement à ne pas tenir solidement la main de Sambor. Tout de même, il est bien légitime de considérer comme absolument suspect tout ce qu'a fait Sambor, puisqu'on n'est sûr ni de sa probité, ni de la probité de l'assistance.

C'est à peine si l'on doit citer les très anciennes expériences de Dale Owen (à New-York, en 1860). En effet, comme il s'agit d'une des sœurs Fox (devenue Mad. Underhill) comme médium, on ne peut regarder les phénomènes comme authentiques. Pourtant il est vraisemblable qu'il y a eu, comme si souvent dans les expériences de Léa Fox, un mélange de phénomènes vrais et de phénomènes frauduleux. Le Dr Gray, dans un cas, put couper un bout de vêtement de la forme matérialisée, mais ce morceau fondit peu à peu dans ses mains[1]. Voilà un phénomène qui doit être accepté comme indiscutablement authentique, à moins que le Dr Gray ne soit le dernier des imposteurs. Un banquier de New-York, M. Livermore, eut une centaine de séances chez lui, avec Léa Fox, et à maintes reprises reconnut sa femme morte, qu'il désirait ardemment revoir.

Dans une séance privée, en Australie, M. Brown, expérimentant avec un de ses amis qui était médium, suspendit un rideau dans un angle de son salon. Le médium se retira derrière le rideau, et peu de temps après on vit apparaître successivement *une douzaine de*

1. A. Erny, *Loc. cit*, 133.

formes matérialisées. M. Brown a cru reconnaître deux de ses fils morts.

M. Stiegler a raconté, sans grands détails [1], une séance spiritique à Arles, dirigée par J. Bayol, éminent médecin de la marine française, qui fut gouverneur du Haut Niger. Le médium était un jeune employé des chemins de fer P.-L.-M. Des lumières parurent au plafond. Un anneau de bleu verdâtre se balança sur la tête des assistants.

Le baron Hillenbach (de Vienne) a eu à Vienne, chez lui, avec Mad. Toeffer, des séances auxquelles assistait le Dr Tieber, Mad. Toeffer, assise sur un sofa, était entourée d'un filet cloué de tous côtés au plancher. Une forme parut, qui leva le rideau, et on vit Mad. Toeffer endormie, très pâle, avec les bras pendant le long du corps, tandis que la forme tenait le rideau levé.

Lucy Stout, a assisté, dans une maison en bois de Kansas City, Michigan, à une matérialisation. Elle a surtout noté la dématérialisation. La forme, en se rapprochant du cabinet où se trouvait le médium, devint nuageuse et transparente, puis se transforma en une masse lumineuse, qui finalement disparut.

M. Frémery a observé à La Haye [2] chez Mad. Huygens, alors que le médium restait immobile derrière les rideaux, une grande forme blanche surmontée d'une boule lumineuse. Peu à peu ce nuage s'est condensé pour former une main qui s'est élevée *jusqu'au plafond*, en tenant une feuille de palmier. Puis la main lumineuse reparut sur la table. La main et le bras étaient seuls matérialisés. Ils semblaient d'un enfant de quatorze ans.

Une expérience [3] a été très intéressante. « Un nuage phosphorescent se développa, dit M. Frémery, en se précipitant vers nous, s'éleva, se condensa, coula sur le sol, et disparut derrière le rideau. Alors un bras d'une longueur anormale, lumineux, se dégagea du rideau, un disque lumineux entouré d'un nuage phosphorescent se

1. *A. S. P.*, 1905, XV, 641.
2. *A. S. P.*, 1908, XVII, 256.
3. *Loc. cit.*, p. 309.

précipita vers la chaise qui se déplaça, tandis que le médium, visible pour nous, restait immobile assis dans le cabinet. »

Un sculpteur américain, M. Brackett[1], expérimentant avec Mad. F... de Boston, décrit ainsi la disparition du fantôme de sa femme. « Cette forme, dit-il, ne lui ressemblait guère ; mais elle me raconta des choses intimes, que seule elle pouvait connaître. Tout d'un coup la forme sembla s'affaisser et disparut à travers le plancher qui était couvert d'un épais tapis. La tête et les épaules restèrent seules visibles en dernier. » On remarquera que les expressions de M. Brackett s'appliquent rigoureusement à la manière dont j'ai vu, à la villa Carmen, disparaître Bien-Boa.

M. Brackett a vu deux formes matérialisées en même temps que le médium. Il a constaté que ces formes se modifiaient, se transformaient. « J'ai vu un grand jeune homme (fantomatique) se disant le frère de Mad. X..., qui m'accompagnait, et, comme Mad. X... lui disait qu'elle ne pouvait le reconnaître, ne l'ayant vu qu'enfant, la forme diminua de taille peu à peu, jusqu'à ce qu'elle prît celle du petit garçon que Mad. X... avait connu. » Quelquefois, dit M. Brackett, la forme s'est dématérialisée devant moi, et immédiatement après j'ai constaté que le médium était endormi.

A vrai dire ces diverses expériences, qui n'ont pas été répétées, que certains observateurs, dépourvus peut-être du scepticisme nécessaire, ont été seuls à constater, ne me paraissent pas de nature à ébranler la conviction négative de beaucoup de savants. Mais il n'en est absolument pas de même pour les phénomènes donnés par Home, par Fl. Cook, par Eusapia, par miss Goligher. Ces expériences-là sont inattaquables. Celles de Marthe Éva, de Linda Gazzera, de Mad. Salmon, d'Eglinton, de Mad. Lacombe, prennent ainsi toute leur valeur, qui est considérable. Je ne vois guère à éliminer totalement que celles de M. Corralès, de Sambor, et peut-être de Mad. d'Espérance.

Je crois bien avoir indiqué à peu près toutes les expériences de

1. Cité par Erny, *loc. cit.*, p. 149.

matérialisation expérimentale qui paraissent dignes d'être notées. Mais on n'est jamais sûr d'être complet, et d'avance je m'excuse de mes omissions [1].

Rien ne serait plus démonstratif dans l'histoire des matérialisations que la production de moulages obtenus, dans des conditions expérimentales irréprochables, par des formes se matérialisant et se dématérialisant ensuite.

Aksakoff [2] cite divers cas de moulages obtenus par les matérialisations de mains fluidiques donnant leurs empreintes dans de la farine, ou du mastic, ou de la paraffine. D'après lui les premières expériences de cet ordre remontent à 1855 (*Banner of Light*, 1er avril). Il cite aussi celles de 1867 (*Banner of Light*, 10 août [3]).

Les faits qu'allègue Aksakoff ne m'avaient nullement convaincu; même les moulages, sur du mastic, de la tête d'Eusapia ne me paraissaient guère probants, et j'étais convaincu que nous n'avions encore rien de bon en fait de moulages ; mais j'ai pu en 1921 étudier à l'Institut métapsychique un médium polonais, Kluski, qui a présenté des phénomènes remarquables de moulage.

Nous avions, Geley et moi, pris à l'insu *de tous les assistants* la précaution d'introduire, dans le bain liquide de paraffine fondue placé devant le médium pendant la séance, une petite quantité de substance facile à reconnaître ; dans l'espèce, c'était de la cholestérine qui peut se dissoudre dans la paraffine sans la colorer, mais qui, par l'addition d'acide sulfurique, se colore en rouge violet foncé, de sorte que nous pouvions savoir en toute certitude si le moulage obtenu était, soit une paraffine quelconque, soit *notre* paraffine spéciale. Or nous avons pu établir qu'il s'agissait bien de *notre* paraffine. Par conséquent nous avons eu la preuve qu'il ne s'agissait pas d'un moulage préparé par avance, mais bien d'un moulage produit pendant la séance même. De cela la certitude a été absolue.

Or pendant la séance les mains du médium ont été correctement tenues par Geley et moi, à droite et à gauche, de sorte qu'il n'a pu

1. Je ne veux pas mentionner les expériences inédites, follement stupéfiantes, énormes, extraordinaires, que m'ont contées ou écrites des personnes dignes de foi à Varsovie notamment. J'ai le malheur de n'y pouvoir croire. Et pourtant !...

2. *A. S. P.*, 1897, VII, 28.

3. Voir aussi Zollner et Wagner (*Psychische Studien*, 1877, 401 ; 1878, 492 1879, 249) ; et *Spiritualist*, 1878, 134.

libérer une de ses mains, à plus forte raison les libérer toutes les deux.

Un moulage a été obtenu une première fois, d'une main d'enfant ; une seconde fois de deux mains d'enfant (la droite et la gauche) ; une troisième fois, il y a eu moulage d'un pied d'enfant. Les plis de la peau et les veines étaient visibles sur le moulage.

Par suite de l'étroitesse du poignet ce moulage ne pouvait être obtenu par une main vivante ; car il eût fallu retirer la main et les doigts par l'étroite ouverture du poignet. Les mouleurs professionnels n'arrivent à ce résultat qu'en séparant par une ficelle le plâtre en deux moulages (l'un dorsal, l'autre palmaire), pour recoller ensuite les deux segments. Ici rien de semblable. C'est donc une matérialisation qui a été accompagnée d'une *dématérialisation* ; car la dématérialisation a été nécessaire, en toute certitude, pour que ce moulage d'une main avec les doigts puisse être obtenu.

L'expérience — que nous nous proposons évidemment de recommencer, car elle est assez importante pour mériter d'être reprise, — entraîne donc la preuve absolue d'une matérialisation suivie de dématérialisation. Même si le médium avait eu toutes facilités dans cette opération compliquée, il n'eût pas pu l'effectuer. Nous défions les plus habiles mouleurs d'obtenir ce résultat sans employer le système des deux segments séparés par une ficelle, et recollés ensuite.

Par conséquent nous avons le droit d'affirmer qu'il y a bien eu matérialisation, puis dématérialisation d'une main ectoplasmique (ou fluidique), et nous croyons bien que c'est la première fois qu'on a pu réunir des conditions d'expérimentation aussi rigoureuses.

En tout cas il y en a bien assez pour que la matérialisation expérimentale — ou ectoplasmie — prenne rang définitivement dans la science. Certes nous n'y comprenons absolument rien. Tout est *très absurde* (si tant est qu'une vérité puisse être absurde).

Les spirites m'ont durement reproché ce mot d'absurde ; et ils n'ont pas pu comprendre que je ne me résignais pas *sans douleur* à admettre la réalité de ces phénomènes. Mais, pour faire à un physiologiste, un physicien, un chimiste, admettre qu'il sort du corps humain une forme qui a une circulation, une chaleur propre et des muscles, qui exhale de l'acide carbonique, qui pèse, qui parle, qui

pense, il faut lui demander un effort intellectuel qui est vraiment très douloureux.

Oui, c'est absurde ; mais peu importe : c'est vrai.

Et puis les matérialisations ne doivent pas être considérées comme un phénomène isolé. Il faut les rattacher aux télékinésies, aux hallucinations collectives. Alors l'ensemble constitue un édifice de preuves irréprochables devant lesquelles doit s'incliner notre débile science d'aujourd'hui, dont le rôle est d'abord de constater, et ensuite, si possible, de comprendre.

CHAPITRE IV

LÉVITATIONS

Aux ectoplasmies et aux télékinésies, phénomènes certains, nous devons rattacher les faits, bien incertains encore, de lévitations.

La lévitation est un phénomène exceptionnel, même chez les très grands médiums.

La définition du mot ne se trouve pas dans le *Dictionnaire* de Littré. Disons que c'est *un soulèvement partiel ou total du corps, sans le secours d'une action mécanique musculaire apparente, soit que le corps reste pendant quelque temps suspendu en l'air, soit qu'il s'élève à une certaine hauteur.*

On trouve mentionnées maintes lévitations dans l'histoire des Saints. Je ne sais s'il est possible que ce phénomène, si souvent relaté dans les légendes hagiographiques, soit toujours controuvé.

On en rapporte beaucoup de cas[1]. Gorres cite saint Pierre d'Alcantara, Christine l'Admirable, Agnès de Bohème, Bernard de Courléon, Dalmace de Gironne, saint François d'Assise, saint Joseph de Copertino surtout.

L'abbé Ribet[2] en cite aussi des cas nombreux. Saint Paul de la Croix, sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, Dominique San Diego (dont un admirable tableau de Murillo, qui est au Louvre, reproduit la lévitation), Salvator de Horta, etc., etc.

1. Gorres, *La mystique divine*, trad. fr., Paris, 1894, II, 291.

2. *La mystique divine*, Paris, Poussielgue, 1883, cité par A. de Rochas, dans un excellent petit mémoire, plein de sagesse et d'érudition. *Recueils de documents relatifs à la lévitation du corps humain*, Paris, Leymarie, 8°, 1897.

Dans les temps plus récents, des livres religieux rapportent que A.-H. Fournat (1752-1834), Claude Dhière (1757-1820), le curé d'Ars (Jean-B. Vianney) (1786-1859), ont eu des lévitations[1].

Je ne parlerai, et encore très brièvement, que des lévitations de Joseph de Copertino. On ne peut guère prétendre que tout ce qui en a été dit est absolument faux ; car les documents abondent, et il ne s'agit pas d'une époque très lointaine, puisque saint Joseph naquit en 1603, et ne mourut qu'en 1663. Quinze ans après sa mort, c'est-à-dire en 1678, le P. Nuti d'Assise écrivit la vie de saint Joseph de Copertino, en s'entourant de nombreux témoignages. Trois enquêtes successives pour sa béatification, en 1711, 1722 et 1753, furent entreprises par divers papes. Une *vie de saint Joseph* fut publiée en 1753, c'est-à-dire il y a un siècle et demi seulement ; or, dans ce livre, sont seuls rapportés les faits constatés par un nombre suffisant de témoins.

De tous ces documents, il appert que maintes fois Joseph s'élevait de terre. Dans certains cas, il restait comme suspendu dans l'air, en présence de tous les frères de son ordre. Souvent les religieux qui l'entouraient, doutant de ce qu'ils voyaient, passaient la main sous ses pieds, pour s'assurer que les pieds ne touchaient pas le sol. Le pape Urbain VIII fut un jour témoin de cette lévitation ; de même, en 1650, le duc Frédéric de Brunswick. Il paraît même que, dans quelques cas exceptionnels, saint Joseph put enlever dans l'air avec lui des personnes qui étaient venues le voir.

Le P. Gorres ne consacre pas moins de douze pages à ces lévitations de saint Joseph de Copertino. Il dit que chacune d'elles était précédée d'une sorte d'extase, qui commençait par un cri : *Oh ! Oh !* répété plusieurs fois, et que le saint homme était pris d'un tremblement convulsif, suivi d'une période de stupeur.

Dans le procès-verbal fait *pour délivrer une fille possédée par le malin Esprit*, à Louviers, en 1591, Françoise Fontaine, une jeune servante de Louviers, étant à deux genoux, a été *enlevée fort épouvantablement*, et une autre fois a été soulevée de terre plus haut que l'autel. Une troisième fois, par dessus un banc qui était devant

1. Les reproductions de quelques tableaux représentant des lévitations se trouvent dans le livre de A. de Rochas, et dans *A. S. P.*, 1901, XI, 17-47.

l'autel, elle a été transportée en l'air, la tête en bas, les pieds en haut[1].

On ne peut guère faire état de ce vieux document (ainsi que de deux autres analogues sur les possédées de Langres, 1734). La crédulité de ces exorcistes est parfois inimaginable. Aussi bien devons-nous supposer, au moins provisoirement, que toutes ces affirmations formelles ne sont qu'illusions.

Donc nous ne pouvons insister sur ces récits d'autrefois, qui, de fait, quoique nous ne puissions les nier absolument, ne sont pas capables d'entraîner la conviction.

A. de Rochas cite quelques cas de lévitation observés au XIXe siècle par divers expérimentateurs, qui sont certainement crédules, mais certainement aussi de bonne foi; le magnétiseur Lafontaine, le Dr Cyriax (de Berlin); M. B..., un ami de A. de Rochas, élève de l'École Polytechnique, M. Paluzzi (de Naples), Mgr d'Hulst, le Dr Schmidt (de Vienne) et Justus Kerner (avec la célèbre voyante de Prévorst). Et il ajoute avec raison : « L'histoire des sciences est là pour nous rappeler que chaque génération a vu crouler devant des faits nouveaux patiemment recueillis et observés la plus grande partie de l'échafaudage des connaissances dont la génération précédente se croyait pourtant bien sûre ».

Quoique les lévitations ne puissent pas encore rentrer dans les vérités démontrées, il en est pourtant qui méritent une discussion attentive.

A vrai dire la lévitation n'est guère qu'un cas particulier de la télékinésie, c'est-à-dire d'une action mécanique inconnue sur la matière. Seulement on ne voit pas bien, s'il s'agit d'une action mécanique, quel est le point d'appui de la force.

Il faut distinguer les demi-lévitations et les lévitations complètes.

Les demi-lévitations, c'est quand le corps du médium diminue de poids, ou quand, presque sans le secours de quelque effort mus-

1. Le curé Pillet, qui exorcisait Françoise, se montra fort judicieux. Il supposa que Françoise était enlevée par les cheveux, et alors il lui fit raser la tête, ce qui supprima aussitôt toute lévitation (??)

culaire, il est transporté sur une table. Il est difficile d'en constater rigoureusement les conditions, surtout si le phénomène a lieu dans l'obscurité. Alors on peut même dire que les témoignages sont peu probants; car un médium, si peu acrobate qu'il soit, sera parfaitement capable de donner à des assistants crédules l'idée qu'il a été transporté sur la table, avec ou sans sa chaise, par une force surnaturelle. Nous n'avons guère à insister sur ces demi-lévitations, comme en a présenté Carancini.

D'après Kerner, quand on mettait au bain la voyante de Prévorst, pendant sa trance, on ne pouvait la faire enfoncer dans l'eau. Si elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège. Mais il est bien dommage qu'on mêle aux choses sérieuses de pareilles calembredaines ; c'est au détriment des choses sérieuses.

Eglinton, dans une séance mémorable à laquelle prirent part, en 1886, l'empereur et l'impératrice de Russie, les grands-ducs d'Oldenbourg et Wladimir, et d'autres membres de la famille impériale de Russie, *s'éleva en l'air*. « Mes voisines durent monter sur leurs chaises pour me suivre, dit Eglinton. Je continuai à monter jusqu'à ce que mes deux pieds touchassent deux épaules sur lesquelles je m'appuyais, et qui étaient celles de l'empereur. »

Florence Cook raconte qu'étant âgée de quatorze ans elle fut une fois, à sa grande frayeur, soulevée jusqu'au plafond. C'était l'une des premières séances de spiritisme auxquelles elle assistait. Elle fut portée au-dessus de la tête des assistants et déposée sur une table à l'extrémité de la chambre.

L'abbé Petit, écrivant à A. de Rochas, lui dit qu'une fois, dans une église, il a été transporté : il s'est débattu, et sa frayeur a été si grande, qu'il en a été malade. Mais, comme l'abbé Petit ne cite aucun témoin, c'est bien certainement une illusion.

Le Dr Nicolas Santangelo, de Venosa, donnant la main à deux médiums, Ruggieri et Cecchini, fut tiré en l'air par Ruggieri. « Sentant le sol manquer sous mes pieds, je m'accrochai au bras de

Ruggieri, et fus ainsi soulevé presque à la hauteur de 3 mètres; à tel point que je touchais distinctement avec mes pieds la suspension qui pendait au centre du plafond. Dans la descente, la lumière étant faite, je me trouvai à genoux sur la table d'expérience. »

Tous ces faits sont terriblement douteux. En voici quelques autres, qui semblent mériter plus de créance.

L'éminent L. Luciani, professeur de physiologie à l'Université de Rome, raconte que, dans une séance avec Eusapia, il lui tenait une main, et que M. E. Nathan, maire de Rome, tenait l'autre main d'Eusapia. Alors Eusapia dit qu'elle s'élevait en l'air. « Nous sentîmes un mouvement ascensionnel que nous suivîmes, dit Luciani, sans nous y opposer, mais sans l'aider. On fit la lumière. Eusapia était assise sur une chaise, et les deux pieds antérieurs de la chaise reposaient sur la table[1]. »

Le professeur de physiologie L. Patrizi a étudié les lévitations du médium A. Zuccarino[2] et en a donné d'intéressantes photographies. Zuccarino est un jeune homme de 22 ans environ, employé dans une administration. Il n'est donc pas un médium professionnel. Le phénomène spécial qu'il produit est une lévitation très nette, qui dure parfois une dizaine de secondes. Il tient les mains des assistants qui font la chaîne autour de lui; mais, au lieu de s'appuyer sur leurs mains, il tend plutôt à les porter en haut. Pendant sa trance, nécessaire pour la lévitation, il prétend être aidé par ses guides. Il a produit aussi quelques phénomènes de luminosité.

Malgré l'autorité des professeurs Luciani et Patrizi, on a contesté les lévitations d'Eusapia et de Zuccarino. Tout de même je ne saurais guère nier résolument ce qu'affirment avec une pareille fermeté deux savants professeurs de physiologie.

Stainton Moses a eu des lévitations, et voici comment il les décrit[1] :

1. *A. S. P.*, 1906, XVI, 653.

2. *Les lévitations du médium Zuccarino*, *A. S. P.*, 1907, XVII, 528-549.

3. *Research on spiritualism during the years* 1872-3, par M. A. Oxon (pseudonyme de Stainton Moses) cité par Fr. Myers, *P. S. P. R.*, XI, 1894, 261.

« Un jour, le 30 août 1872, j'ai senti ma chaise se retourner devant la table pour être élevée du sol à une distance que j'estime à 30 à 35 centimètres. Mes pieds étaient à une hauteur d'environ 30 centimètres. La chaise est ainsi restée suspendue pendant quelques instants, et je me sentais élevé de plus en plus haut, par un mouvement lent et facile, sans avoir de gêne ou d'appréhension. J'avais la parfaite conscience de ce qui se passait, et je décrivais les phénomènes à ceux qui étaient assis autour de la table. Le mouvement a duré un certain temps, assez long, jusqu'à ce qu'il soit achevé. J'étais en face du mur, et j'ai pu mettre un crayon pour marquer sur le mur la hauteur à laquelle était ma poitrine. Cette marque a été environ à $1^{m},80$ au-dessus du sol. Je n'avais aucun trouble mental. Il me semblait que j'étais dans un ascenseur, et que les objets qui m'entouraient s'étaient abaissés au-dessous de moi. »

Stainton Moses décrit encore diverses particularités de ses lévitations. Quelquefois il a été transporté d'une chaise sur un sofa, à grande distance, et très rapidement. Dans un cas, il a été éleve assez haut pour que ses pieds touchassent la tête d'un des assistants; mais alors il avait été étendu comme longitudinalement. Ce jour-là, tout de suite après la lévitation, un tabouret a été pris dans un angle de la pièce, et, en pleine lumière, est allé frapper une chaise qui était près de la porte.

Mais — on ne sait guère pourquoi — Stainton Moses n'aimait pas ces phénomènes physiques (*I discouraged them as much as possible, from a dislike to violent physical manifestations*), de sorte qu'ils ne se reproduisirent plus guère ensuite.

Eusapia Paladino n'a jamais présenté que des lévitations incomplètes.

Voici comment Morselli s'exprime : « *Rarissimo fenomeno, certamente sincero nel suo inizio, forse illusorio per parte nostra nella sua continuazione aerea al di sopra del tavolo mediumnico.* »

A Milan, j'ai vu une balance, sur laquelle était placée Eusapia, diminuer lentement et graduellement de 8 kilogrammes, soit de 58 à 50 kilogrammes. Mais je ne trouve pas l'expérience bien probante; car sur une balance romaine la mesure exacte est difficile,

et peut-être toutes les précautions suffisantes n'avaient-elles pas été prises pour empêcher dans la pénombre le contact d'un des pieds d'Eusapia avec le sol.

Morselli[1] rapporte avec détail une expérience où il semble bien qu'Eusapia ait été portée avec sa chaise à une hauteur de 80 centimètres, comme si elle avait été soulevée par une force extérieure. Porro, Morselli, de Albertis, ont été témoins de ce phénomène. On a pu passer la main entre les pieds d'Eusapia et la table au-dessus de laquelle étaient les pieds même d'Eusapia. Le mouvement s'est accompli rapidement, en quelques secondes, sans secousses, et la descente a été graduelle. Pourtant, comme l'obscurité était presque complète, *on peut difficilement conclure.*

Les cas de lévitation donnés par Home sont plus extraordinaires que tous autres : ils ont été maintes fois décrits.

« M. Home nous annonça qu'il allait être élevé dans l'air[2]. Un instant après il traversa la table par dessus la tête des personnes du cercle. Je le priai de faire une marque au plafond avec un crayon. Comme il n'en avait pas, je me levai pour lui prêter le mien, et ce ne fut pas sans user de toute la longueur de mon bras que je pus atteindre sa main qui était bien à sept pieds ($2^m,15$) du sol. J'y glissai le crayon, et sa main tint quelque temps dans la mienne, me soumettant aux caprices de ses pérégrinations aériennes. »

Voici un autre récit plus étonnant encore : « A travers la demi-obscurité de la chambre, je voyais, dit un rédacteur du *Cornhill Magazine*, la tête de Home se détacher confusément : quelques minutes après, sa voix semblait venir d'en haut ; il nous dit qu'il allait passer devant la croisée, dont la clarté grise et argentée faisait ressortir la forme opaque de son corps. Et en effet nous le vîmes sur toute la largeur de la croisée, dans une position horizontale et les pieds en avant. Il plana quelques minutes dans l'air ; je sentis ses pieds effleurer mes cheveux. Il avait atteint le plafond, sur lequel il fit une légère marque : après quoi il descendit et reprit place au milieu de nous[3].

1. *Loc. cit.*, I, 279.

2. D. Home, *Révélations sur ma vie surnaturelle* (récit de M. James Watson, sollicitor à Liverpool), Paris, Dentu, 1863.

3. *Loc. cit.*, p. 224.

Ces faits étranges de lévitation, qu'il s'agisse de saint Joseph de Copertino, de Stainton Moses, ou de D. Home, méritent d'être retenus. Et pourtant, malgré l'autorité et le nombre des témoignages, il me paraît que la science, l'inexorable science, n'a pas encore le droit de considérer présentement la lévitation comme un phénomène démontré.

Pour admettre un phénomène scientifique comme démontré, il faut être aussi sévère en fait de preuves que s'il s'agissait de condamner un homme à mort, sur preuves de culpabilité.

L'avenir dissipera peut-être nos doutes.

Nos hésitations, qui paraîtront probablement exagérées à quelques personnes, donneront peut-être quelque force à notre absolue affirmation d'autres phénomènes objectifs de la métapsychique, tels que les télékinésies et les ectoplasmies. Les télékinésies sont des faits prouvés. Les ectoplasmies sont démontrées. Les lévitations ne sont pas encore établies. Mais il serait souverainement illogique de regarder ces divers phénomènes, malgré leur connexité évidente, comme liés l'un à l'autre si étroitement que la négation (ou l'affirmation) de l'un entraîne la négation (ou l'affirmation) de l'autre.

CHAPITRE V

BILOCATIONS

A. — LES BILOCATIONS OBJECTIVES

De même que la lévitation s'annexe à la télékinésie, de même la bilocation confine à l'ectoplasmie. C'est un phénomène vaguement admis par le populaire, mais dont la démonstration est loin d'avoir été donnée encore. Nous allons même voir qu'il y a de fortes raisons pour la révoquer en doute, et qu'il n'y a pas une seule bonne preuve pour l'affirmer.

On appelle *bilocation* la présence simultanée d'un individu en deux endroits différents, proches ou éloignés. Les personnes qui croient à la bilocation disent que c'est le double de tel ou tel individu qui alors se manifeste, de sorte que l'étude des *bilocations* est aussi l'étude des *doubles*.

On doit distinguer dans l'histoire des bilocations les phénomènes objectifs et ceux qui sont subjectifs.

La bilocation serait *objective* s'il y avait en réalité un corps vivant dédoublé, manifestant sa réalité matérielle, simultanément en deux endroits différents. Jusqu'à présent ces bilocations objectives ne sont que des légendes fantaisistes.

La bilocation est *subjective* quand la forme d'un individu apparaît avec les attributs de la vie à telle ou telle personne sensitive, plus ou moins loin de l'endroit où en réalité se trouve cet individu. On comprend facilement qu'elle n'est alors qu'une des modalités de la cryptesthésie, et qu'il n'y a pas lieu d'inscrire dans la métapsychique objective l'histoire des bilocations.

La réalité des bilocations subjectives n'implique nullement celle des bilocations objectives.

Dans les *Vies des saints*[1] on trouve des exemples assez nombreux, très contestables toujours, de bilocation objective. Il serait bien peu raisonnable de leur accorder la valeur d'une preuve scientifique.

Le cas le plus connu est assurément celui d'Alphonse de Liguori, qui, le 17 septembre 1774, reste immobile et muet dans sa cellule à Arezzo, ne prenant aucune nourriture et ne parlant à personne. Puis, le 22 au matin, il se réveille et raconte qu'il a été assister le pape qui vient, dit-il, de mourir. Or il paraît que, dans cette même nuit, du 21 au 22 septembre, le pape Clément XIV était mort à Rome, assisté par Alphonse de Liguori.

On raconte aussi que saint François Xavier, lors d'un naufrage, aux mers de Chine, s'est trouvé simultanément dans le navire et dans une chaloupe qui s'était avec plusieurs matelots éloignée du navire en détresse.

On a fait aussi des récits analogues sur saint Joseph de Copertino, sainte Marie d'Agreda, etc.

Les faits contemporains ne sont nullement plus précis que ces histoires légendaires.

En voici un qui me paraît, malgré l'autorité de W. Stead, douloureusement insuffisant[2].

En 1895, dans une église de Londres, W. Stead aperçut une sienne amie, Mad. A... Or W. Stead savait que Mad. A..., qui demeurait à Bayswater, était très malade, et il fut effrayé de son imprudence. Stead l'a parfaitement reconnue ; il a eu le temps de *la voir bien en face, de distinguer tous ses traits*. Les deux fils de Stead et Mad. Stead reconnurent aussi Mad. A....

En réalité, Mad. A... était restée à Bayswater.

Ce qui rend cette observation absolument nulle, c'est que la dame en noir, avec grand chapeau, qu'on a vue à l'église, pouvait

1. Voyez *Mystique* de Gorres, trad. fr., II, 329.

2. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, I, 266. — Voir aussi Stead. *The experience of double : Borderland*, 1894, I, 7-22.

très bien être une vraie personne vivante, mais une toute autre dame que Mad. A.... Une complète erreur de Stead et de ses deux fils est mille fois plus vraisemblable que la présence du fantôme de Mad. A..., agissant et se mouvant pendant plus d'une heure devant cent personnes.

Parmi les récits légendaires de doubles, un des plus étonnants, — nullement probant d'ailleurs, — est celui que raconte Richard Dale Owen, et qui date de près d'un siècle.

Robert Bruce, écossais, second d'un navire qui allait à Terre-Neuve, était incertain sur la route qu'il fallait suivre. Il descend dans la cabine du capitaine et y voit un homme (inconnu) qui écrivait. Robert Bruce remonte sur le pont, y rencontre le capitaine, et tous deux redescendent à la cabine. Il n'y avait plus personne, mais sur un papier étaient écrits ces mots : « *Gouvernez au Nord-Ouest!* » Le conseil si bizarrement donné fut suivi, et à quelques heures de là fut rencontré un navire qui était en perdition, et sur lequel se trouvait un individu identique à celui que Robert Bruce avait vu dans la cabine du capitaine.

Quelque curieuse que soit cette télégraphie sans fil, étrangement compliquée, il est douteux que l'histoire de Robert Bruce puisse sortir du roman pour entrer dans la science[1].

Le cas suivant est regardé par Aksakoff comme très important, et cependant nous n'avons qu'un seul témoignage, bien fragile, celui de Mad. de Guldenstubbé. En outre le récit de Mad. de Guldenstubbé se rapporte à un temps très éloigné. Somme toute le phénomène est des plus contestables, pour ne dire pas nul.

Il s'agit d'une demoiselle Sagée, institutrice française en Livonie. Mad. de Guldenstubbé était alors âgée de treize ans ; elle était une des élèves du pensionnat. Il paraît que quelquefois les élèves voyaient deux demoiselles Sagée, à côté l'une de l'autre, se ressemblant exactement et faisant les mêmes gestes.

Diverses histoires de bilocation de Mad. Sagée sont encore racon-

1. *Footfalls of the boundary of another world*, 242.

tées par Mad. de Guldenstubbé, sur lesquelles je ne puis insister ; car la conviction me manque. Les phénomènes durèrent environ dix-huit mois, mais le temps ne fait rien à l'affaire, et il me paraît impossible de leur attribuer la plus mince valeur.

Rien ne peut mieux donner une idée de la complète subjectivité des phénomènes de bilocation que l'observation de Fr. Hartmann[1].

C'est un lieutenant allemand qui se met au lit et tout d'un coup s'aperçoit lui-même dans son lit. Alors il se promène dans la chambre, trouve un livre, essaye de le lire, mais n'en peut tourner les pages ; il veut passer dans la chambre voisine, et soudain il se trouve dans cette chambre, où il voit un de ses camarades. Il tâche de parler à ce camarade, de le secouer, de souffler sur lui, mais il est étonné que l'autre ne réponde pas. Alors il veut aller au chemin de fer, trouve un tunnel qu'il ne connaissait pas, et finalement rentre dans sa chambre, où il voit son corps secoué par le domestique qui avait trouvé son maître presque inanimé[2].

En toute absolue évidence, il ne s'agit là que d'un rêve.

On trouvera dans le chapitre des monitions divers cas de doubles ayant apparu. Il sont intéressants comme monitions : ils ne le sont guère comme doubles ; car nulle preuve n'est donnée qu'il y eut quelque objectivation de la personne qui a apparu. C'est le plus souvent, pour l'individu qui acquiert par la cryptesthésie telle ou telle connaissance d'un fait extérieur, l'objectivation de son idée, laquelle se présente alors sous la forme d'une idée (image) dans le sens platonicien du mot. Il n'y a donc, en somme, qu'une impression faite sur le percipient, impression qu'il extériorise en disant qu'il y a un fantôme. Sauf dans les cas de perception collective des doubles, le seul phénomène qu'on puisse admettre, c'est l'impres-

1. Cité par Bozzano, *Considerazioni sui fenomeni di bilocazione* (*Luce e Ombra*, XI, 1911, 180. — Comme tous les écrits de Bozzano, cette étude mérite d'être méditée, encore que les phénomènes de bilocation objective me paraissent dépourvus de toute démonstration sérieuse.

2. Dans un chapitre antérieur (p. 135), nous avons appelé *autoscopie externe* la vision de soi-même ou de double, comme par exemple dans le cas classique de Goethe ; mais le mot *autoscopie* s'applique aussi à la vision que certains somnambules ont de leurs organes.

sion perçue par le sensitif ; et alors on ne peut parler de bilocation véritable et matérielle.

Les monitions de *mort prochaine*, annoncées par des bilocations, ne sont pas des prémonitions, en ce sens que la mort n'est pas annoncée. Une vision hallucinatoire se produit, sans aucune indication concomitante. Que conclure de cette vision hallucinatoire qui ne révèle rien ? Il est bien probable qu'il y a quelque relation de cause à effet, puisqu'il s'agit d'un individu qui a eu, pour la première fois sans doute de sa vie, une hallucination, et que cette hallucination est l'indice d'une mort prochaine, encore que la mort ne soit pas annoncée.

Le cas suivant est un cas type de ce genre, intéressant parce qu'il a été observé sur lui-même par un très distingué savant, le zoologiste M. Romanes.

M. Romanes, au moment de s'éveiller, à la fin de la nuit, voit devant lui une forme qui passe devant son lit, la tête couverte d'un voile. Le fantôme écarte ses mains pour montrer sa figure : alors M. Romanes reconnaît l'image de sa sœur, qu'il savait malade, mais malade assez légèrement. Or, tout de suite après cette vision, la maladie évolua très vite, devint grave, et la sœur de M. Romanes mourait quelque temps après.

De nombreux faits de cet ordre ont été réunis par Bozzano[1].

En général ce fantôme qui apparaît est plus ou moins ressemblant, comme un *double* de la personne à mort prochaine. Mais de tels faits laissent toujours place à des doutes sur leur objectivité ; sauf dans le cas où l'hallucination est collective, ainsi que dans le cas dit de la rue Jacob, de Mad. Isnard.

Mad. Chapronière[2] a à son service une femme de chambre, Mad. Gregory, depuis quarante et un ans. Un soir, pendant que Mad. Gregory déshabillait Mad. Chapronière, voici qu'apparaît le double de Mad. Gregory : « *Comment,* dit lui Mad. Chapronière, *je vois en ce moment votre double !* ». Mad. Gregory n'en fut nullement émue

1. *Considérations sur les phénomènes de bilocation. A. S. P.*, 1911, XXI, 65-72, 109-1163, 143-151.

2. *P. S. P. R.*, XI, 448.

d'ailleurs. Or elle fut prise trois jours après d'une légère indisposition qui devint bientôt très grave, et elle mourut à la même heure où son double avait apparu, juste huit jours après.

Myers[1] cite quelques autres cas analogues.

Il est un certain nombre de cas semblables qu'il est assez difficile de classer ; ce ne sont pas des prémonitions, puisque le fantôme n'indique rien ; et le phénomène, quand il est uniquement subjectif, peut toujours être considéré comme une hallucination simple, sans rapport avec quelque réalité extérieure, c'est-à-dire qu'elle n'est ni véridique, ni symbolique.

Ces visions de doubles ne sont, selon toute apparence, que des phénomènes de cryptesthésie prémonitoire. Les fantômes en forme de vague nuée qui ont été vus parfois au chevet des mourants, comme si leur corps astral se dégageait du corps matériel, ne sont probablement pas des hallucinations simples.

Et en effet : 1° chez des individus normaux, qui ne sont ni aliénés ni alcooliques, les hallucinations (non véridiques, pathologiques) sont extrêmement rares ; 2° des visions analogues sont, dans d'assez nombreux cas, collectives, ce qui exclut l'hypothèse d'une hallucination simple ; 3° les hallucinations véridiques dont la vérité monitoire a été dûment établie sont tout à fait analogues à ces apparitions de doubles.

Toutefois ce ne sont là que des inductions. Alors provisoirement nous ne rangerons pas dans les faits bien établis de la métapsychique les prémonitions de mort prochaine caractérisées uniquement par l'apparition du double, sans aucune indication de date et de lieu.

Mad. Shagren à dix heures du matin arrangeait ses cheveux devant la glace, quand une forme ressemblant à M. Hendrickson s'approcha d'elle comme pour lui mettre la main sur l'épaule. Elle se retourne, et, l'apercevant, lui dit : « *Is that you?* » mais aussitôt le fantôme disparaît. Mad. Shagren le revit encore le même jour dans sa chambre. M. Hendrickson, que Mad. Shagren savait d'ailleurs être fort malade, mourut quelques jours après. Le jour où Mad. Shagren

1. *Loc. cit.*, 445.

avait cru le voir, il avait rêvé qu'il avait rendu visite à Mad. SHAGREN.

Il est vrai qu'il est des cas plus complexes, plus troublants, et il ne faut pas les rejeter sous le fallacieux prétexte qu'ils gênent telle ou telle théorie.

Le fantôme de Mad. HAWKINS est vu par quatre personnes : ses deux cousins, sa bonne, son fils[1], à des intervalles plus ou moins éloignés, et la première fois par deux personnes simultanément et d'une façon absolument identique.

Deux sœurs, se trouvant à l'église et jouant de l'orgue, aperçoivent toutes deux soudain le fantôme de leur troisième sœur qui avait l'intention d'aller à l'église, mais qui n'y était pas entrée. Elle a apparu à ses deux sœurs avec la robe qu'elle portait, et tenant à la main un rouleau de papier qu'à ce moment-là elle tenait réellement.

Dans le cas de Mad. HALL, son propre fantôme lui apparut, à elle, à son mari et à deux de ses parents, pendant que toutes les personnes se trouvaient à table.

FRANCES REDDELL, étant au chevet d'une de ses compagnes gravement malade, aperçut le fantôme de la mère de la malade, (une personne qu'elle ne connaissait d'ailleurs pas), dont elle put donner la description avec une telle exactitude, que, lorsque cette dame arriva plus tard, elle fut reconnue par les personnes à qui FRANCES REDDELL en avait parlé. Même FRANCES R... avait décrit le costume de nuit et le bougeoir, objets dont l'existence fut confirmée par les parents de la malade.

Dans quelques cas, il semble que la bilocation ait été volontaire, c'est-à-dire qu'un effort ait été fait par un individu A... pour se manifester et apparaître à B... Les faits de ce genre sont rares et d'interprétation difficile. Dans quelques cas l'apparition du double se manifeste simultanément à plusieurs personnes, de sorte que la bilocation n'est pas uniquement subjective.

1. MYERS, *La personnalité humaine*, p. 230.

M. A. B...[1] vient se manifester aux deux Misses Verity, âgées, l'une, de vingt-cinq ans; l'autre, de onze ans. Les témoignages, recueillis avec un soin extrême par Myers et Gurney, semblent établir l'authenticité de ce cas remarquable.

Aksakoff cite[2] le cas de M. Benning, pasteur, membre d'un cercle à Troy (New-York). M. Benning, ne pouvant assister à une séance du cercle, écrivit une lettre pour s'excuser; mais, craignant que sa lettre n'arrivât pas à temps, il eut l'idée singulière de se manifester (astralement) aux membres du cercle. Et en effet diverses personnes du cercle le virent. Deux personnes non seulement l'ont vu et reconnu, — c'est là le point douteux; car il y a probablement erreur de personne — mais encore l'ont touché, et même le fantôme aurait fait preuve d'assez de vigueur pour écarter l'un d'eux et pousser l'autre avec tant de force qu'il a failli tomber dans l'escalier.

Ce récit extraordinaire n'est pas accompagné des attestations nécessaires; il est donc, pour ne pas dire plus, très sujet à caution.

Le cas du Rév. Godfrey est un peu mieux constaté.

Le 15 novembre, le Rév. C. Godfrey voulut vérifier par lui-même le fait annoncé dans les *Phantasms of Living*, que dans certains cas exceptionnels on pouvait *apparaître* à tels ou tels sensitifs. Alors il chercha à apparaître à Mad. X... Sa montre marquait 3 heures 40 du matin. Mad. X... lui écrivit dans la matinée du 16 novembre 1886 : « Un peu après 3 heures et demie, je m'éveillai en sursaut, inquiète... j'allumai la bougie, je descendis un étage, puis remontai dans ma chambre; mais, quand je revins dans ma chambre, je vis M. Godfrey qui se tenait debout devant la fenêtre. Il portait son costume habituel. Je levai la bougie, le regardai pendant trois ou quatre secondes, et alors il disparut. »

M. Kirk[3], ayant fait plusieurs tentatives pour apparaître à Miss G..., réussit une fois. L'apparition fut si nette que Miss G... distingua les plus petites particularités du costume de M. Kirk.

1. Delanne, *Loc. cit*, I, 225.
2. *Animisme et spiritisme*, p. 316.
3. Cité par Delanne, *Apparitions matérialisées*, 206.

Seulement M. Kirk lui apparut en *miniature*, ce qui établit, entre autres preuves, que c'était un phénomène uniquement subjectif.

A. de Rochas cite le cas[1] de Alma Haemmerle qui vit les fantômes de deux de ses amis, Stankevitch et Serboff, qui avaient essayé de lui apparaître à elle, et à son père. De fait Alma et son père, tous les deux, virent les doubles de Stankevitch et de Serboff. Cette vision collective, si les témoignages sont authentiques, rend bien difficile l'hypothèse d'un phénomène uniquement subjectif.

D'ailleurs, comme nous l'avons souvent dit, le passage est graduel entre l'objectif et le subjectif; ou plutôt tout est toujours objectif; car, pour qu'il y ait hallucination véridique, il faut nécessairement qu'il y ait quelque phénomène extérieur, quelque vibration moléculaire qui provoque l'émotion cryptesthésique.

Nous devons conclure cependant que le phénomène est, d'après le langage habituel, subjectif; car les vibrations moléculaires (inconnues) qui provoquent l'hallucination ne ressemblent pas aux vibrations moléculaires mécaniques habituelles.

Il serait très important de pouvoir tant bien que mal délimiter ce qui est objectif et ce qui ne l'est pas. Assurément on pourrait caractériser un phénomène visuel subjectif, en disant qu'il ne produit pas d'impression photographique. Mais on n'a pas toujours un appareil photographique braqué, de sorte qu'il faut adopter un autre critérium plus pratique. Nous dirons alors qu'un phénomène n'est objectif, dans le sens ordinaire de ce mot, que si *toutes les personnes présentes ont simultanément la même perception sensorielle.*

Et cependant il y a des objectivités différentes de l'objectivité habituelle; car, lorsque deux sensitifs croient voir le même fantôme, encore que ce fantôme ne se manifeste pas sur une plaque photographique sensible, c'est qu'il y a une objectivité quelconque.

Mais, si plusieurs personnes voient simultanément la même apparition, si des animaux, chiens ou chats, semblent être effrayés, s'il y a surtout déplacement d'objets, alors vraiment il est impossible

1. *A. S. P.*, septembre 1906, 309.

de nier l'objectivité vraie habituelle. Nous en avons cité quelques cas dans le chapitre des hallucinations collectives.

On a souvent invoqué, pour affirmer la réalité de la bilocation, les photographies dans lesquelles il y a deux images juxtaposées de la même personne : l'une nette, l'autre floue et vaporeuse. Mais en fait de photographie la supercherie est si facile, si enfantinement facile, qu'on ne peut attacher la moindre importance à ces images doubles. Même si la bonne foi du photographe est certaine, il suffit d'un faux mouvement ou d'une seconde d'inattention pour qu'il y ait deux images sur la plaque. Je suis assez novice en photographie pour trouver quelquefois des doubles sur mes clichés ; mais je ne m'en émeus pas. Ce n'est qu'une erreur photographique. Il faudrait être dépourvu de tout esprit de critique pour croire que, parce qu'il y a une seconde image sur un cliché, il y a eu une apparition matérialisée.

Les photographies de doubles, telles qu'on les voit dans les ouvrages de Delanne, de A. de Rochas, du commandant Darget, d'Aksakoff, ne me paraissent rien moins que probantes. Je n'excepterais même pas celle qui a été observée par mon éminent collègue et ami Istrati[1].

En 1893, il fait effort pour apparaître dans l'appareil de son ami M. Hasden, directeur de l'enseignement à Bukarest, et, de fait, à 300 kilomètres de là, M. Hasden développait une plaque neuve, et sur cette plaque obtenait la photographie du professeur Istrati (?) qui apparaît comme une petite figurine[2]. Ce qui permet le doute, c'est que l'image photographique est assez vague pour qu'on puisse hésiter à reconnaître le portrait du professeur Istrati.

Il est difficile de trouver quelque défaut expérimental dans la photographie prise par Ochorowicz. Cependant elle a fait l'objet d'une controverse avec G. de Fontenay. La photographie prise par le capitaine Volpi n'est pas démonstrative.

En définitive il faut conclure qu'il n'y a pas encore des faits de

1. Voyez Delanne, *Loc. cit.*, 407.

2. On verra cette photographie dans le livre de H. Baraduc, *L'âme humaine*, Paris, 1896, épreuve XXIV *bis*.

bilocation objective, authentiques et irréprochables, que par conséquent une étude nouvelle est absolument nécessaire.

B. — LES MONITIONS D'APPROCHE

Il est certains cas de monitions ou de prémonitions, avec bilocation subjective, — très communs, — qu'il est difficile de classer.

Il s'agit de ce phénomène vulgaire, auxquels les proverbes de tous pays font allusion. « *Quand on parle du loup, on en voit la queue* » — « *Quand on parle du soleil, on en voit les rayons* ». « *Speak of the devil, and he will appear.* » — « *Quando si parla del sole, il sole spunta.* » Probablement, parmi les personnes qui me liront, il n'en est peut-être pas une seule qui n'ait observé quelque avertissement analogue. Les faits sont assez nombreux pour mériter un nom spécial. Myers les a appelés des *monitions d'approche*, et il me paraît que le mot doit être conservé [1].

Sur ces monitions d'approche, je me permettrai d'abord de rapporter le fait suivant qui m'est personnel. Il n'est pas plus probant que beaucoup d'autres; mais cependant il a été par moi minutieusement observé; car depuis longtemps mon attention est portée sur les faits de cette nature.

En 188... je me rendais tous les mercredis matins, 111, boulevard Saint-Germain, aux bureaux de la *Revue scientifique*. Revue dont j'étais le directeur. Un matin, vers 9 heures, en marchant boulevard Saint-Germain sur le trottoir de droite, je vois sur le trottoir de gauche le professeur Lacassagne, de Lyon, qui, il y a trois mois, avait écrit un article pour la *Revue*, et je me dis : « M. L... est arrivé à Paris, et il va venir me voir. » Il est à noter que je le connaissais très peu, et que nos relations étaient lointaines. A 10 heures, dans les bureaux de la *Revue*, après que j'ai reçu différentes personnes, on me fait passer la carte de M. Lacassagne; et je ne m'en étonne pas, puisque je l'avais vu à 9 heures sur le trottoir de gauche. Mais, dès que M. Lacassagne paraît à la porte de mon cabinet, je comprends que *ce n'est pas lui que j'ai*

1. Voir aussi G.-C. Ferrari, *Prévision ou prémonition à rappel*, *A. S. P.*, 1905, XV, 385 et Dr Roch, *Note sur les prévisions de rencontre*, *Arch. de Psychologie*, Genève, 1905, V, 149. M. Roch a fait une sorte de statistique ne portant que sur dix cas, et il conclut par l'incertitude. Le mot *prévision de rencontre* n'est pas mauvais; mais je préfère le mot *monition d'approche*.

vu, et je lui demande. « *Étiez-vous à 9 heures boulevard Saint-Germain?* » — « *Non certes*, me dit-il, *j'y ai passé à 7 heures et je suis venu directement du Val-de-Grâce ici.* »

Ainsi : 1° j'avais cru voir (très nettement) M. Lacassagne ; 2° je n'avais aucune raison de penser qu'il était à Paris ; 3° ce n'était pas lui que j'ai vu.

Pourtant, si singulier que soit ce cas de lucidité, il ne peut entraîner aucune conviction scientifique ; car le hasard peut très bien faire qu'un individu vaguement ressemblant à M. Lacassagne ait passé à 9 heures boulevard Saint-Germain, et provoqué le souvenir de M. Lacassagne dans ma pensée.

Mais je ne crois guère que ce soit le hasard. J'admettrais volontiers une obscure et fugitive cryptesthésie. S'il en est ainsi, cette cryptesthésie est-elle celle du passé ou celle de l'avenir ? Autrement dit, si j'ai cru voir M. Lacassagne, est-ce parce qu'il avait passé une heure auparavant boulevard Saint-Germain, ou parce qu'il devait y passer dans une heure ?

Des exemples analogues sont innombrables, et je ne cite celui-là que parce que j'y ai longuement réfléchi sans pouvoir donner quelque explication passable.

Parmi les faits de ce genre que cite Myers, j'en rapporterai quelques-uns, qui me paraissent de notable importance.

M. Carroll aperçoit dans sa chambre (à Towcester) l'image de son frère qui habitait Londres. Il est effrayé. Mais, avant qu'il ait le temps de se remettre de son émotion, il entend frapper à une porte de sa chambre. C'était son frère (cette fois, en chair et en os), arrivé exprès de Londres pour le voir sans lui avoir annoncé sa visite. Il faut ajouter que le frère de M. Carroll ne connaissait pas exactement la maison, et qu'à tout hasard, il avait frappé à cette fenêtre.

M. Stevenson était assis chez lui, à côté de sa femme, à 7 heures du soir. Tout était tranquille, lorsqu'il entendit nettement ces mots : « *David arrive !* » Croyant qu'ils ont été prononcés par sa femme, il l'interroge ; mais elle l'assure n'avoir pas prononcé un seul mot. Or David, le frère de M. Stevenson, avait l'habitude de ne rentrer qu'à 10 heures du soir. Trois minutes après que Stevenson

eut entendu (nettement) cette voix, la porte s'ouvre, et David entra, sans qu'on l'eût le moins du monde attendu à cette heure.

Mad. A... attendait son mari qui avait été faire une excursion (dans un village indien) et, étant inquiète, alla avec sa jeune sœur au-devant de lui. Alors à 6 heures, les deux femmes le virent arriver en voiture avec son cheval gris. Mais soudain on ne vit plus rien. Une heure et demie après, M. A... arriva en voiture avec son cheval gris.

Autre exemple. Le colonel Bigge[1] aperçoit un de ses collègues vêtu d'un costume de pêche, avec des ustensiles de pêche, et en un attirail que M. Bigge ignorait complètement, et cela dix minutes avant l'apparition même de ce collègue dans l'endroit en question. Or dans ce cas il y a simplement cryptesthésie, peut-être prémonitoire ; mais il serait bien absurde de supposer qu'il y a eu bilocation objective du collègue de M. Bigge.

Mad. Muneo[1] avait invité le Dr Jackson à venir chez elle passer quelque temps : mais M. Jackson avait refusé. Un matin, à 2 heures du matin, elle s'éveille ; car elle entend le Dr Jackson appeler à la grille qui est à 300 mètres de là. Dans des conditions ordinaires on ne peut entendre, à cause des maisons interposées. Mais Mad. Muneo a entendu, de sorte qu'elle a éveillé son mari qui a cru d'abord à une illusion. Quelques minutes après arrivait le Dr Jackson.

Il est probable qu'il ne s'agit là nullement d'une monition d'approche, encore moins d'un double, mais d'un cas d'hyperesthésie auditive, laquelle s'est manifestée pendant le sommeil.

Rarement les monitions d'approche prennent la forme d'une impression auditive, comme dans le cas de M. Saunders, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui, le 8 janvier, à 7 heures 30, entend (quoique étant fort sourd) une voix qui lui dit : « *Tom arrive aujourd'hui* ». Tom était, pendant la guerre, soldat en France ; on avait reçu la veille une lettre où il annonçait une lettre prochaine. Quelques heures après cette monition auditive, Tom arrivait[2].

1. Fr. Myers, *La personnalité humaine*, trad. fr., 229.
2. J. S. P. R., 1919, XIX, 30-32.

Voici une monition d'approche (inédite) qui est de grand intérêt, car elle a été très bien observée par STELLA sur elle-même.

Dans la petite ville de S..., elle sort le matin avec son frère, pour faire une promenade en automobile ; et tous deux se hâtent pour aller rejoindre l'automobile qui les attendait à la place de S... Comme ils étaient en retard, ils pressent le pas. Soudain STELLA voit devant elle, la regardant et venant à elle, leur ami OLIVIER qui avait aussi rendez-vous au même endroit. Alors STELLA dit à son frère... « Voici OLIVIER », et elle fait, avec la canne qu'elle tenait à la main, un geste pour saluer OLIVIER, mais le frère de STELLA ne voit rien. Au moment où STELLA voit subitement disparaître OLIVIER, voici que OLIVIER, en chair et en os, arrive derrière eux, et touche l'épaule du frère de STELLA. STELLA et son frère furent énormément surpris : car la présence d'OLIVIER n'avait pas été soupçonnée par eux, et ils le croyaient déjà, à cause de l'heure tardive, arrivé à la place. Dans la rue toute droite, ils ne s'étaient pas retournés une seule fois, comme OLIVIER le leur a formellement demandé aussitôt. Et d'ailleurs lui-même a constaté en toute certitude que ni STELLA, ni son frère ne se sont retournés une seule fois. Par conséquent ils n'ont pu le voir directement.

Mais, même si par la vision indirecte, quoique ce soit invraisemblable, STELLA a pu voir OLIVIER venant vers elle, cette vision n'a pu être qu'inconsciente. Et alors, ce qui serait bien instructif pour la théorie des symbolisations, cette vision inconsciente se serait symbolisée sous la forme d'une hallucination véridique ; car réellement STELLA avu OLIVIER *devant elle*, tout à fait vivant et agissant, absolument identique à lui-même, à ce point qu'elle a fait un geste avec sa canne pour le saluer.

Mais je crois bien qu'il n'y a pas eu de vision indirecte, et que ce fut une admirable et précise monition d'approche : la notion cryptesthésique de l'approche d'OLIVIER s'est traduite par une hallucination visuelle. Et, bien entendu, ce fut absolument subjectif, puisque le frère de STELLA n'a rien vu, quoique STELLA lui eût dit : « Regarde, voici OLIVIER ! »

Certes, des cas semblables, avec hallucination, visuelle ou auditive, annonçant l'*approche*, sont assez rares. Mais ce qui est très

commun, c'est l'*illusion* de l'*approchant*. Il serait d'un très grand intérêt pour la science métapsychique que certaines personnes prissent la peine d'établir une sorte de statistique de ces faits. Ce n'est pas un travail simple ; au contraire, il est fort délicat et exige une vraie discipline scientifique. En effet une exactitude scrupuleuse est nécessaire : on constaterait par écrit sur un carnet les cas où a été prévue la rencontre prochaine de telle ou telle personne ; et il ne serait tenu compte pour le résultat final que des cas inscrits sur le carnet.

Le danger de cette étude, danger très difficile à éviter, c'est que malheureusement on est tenté de noter les seuls cas où il y a eu, après l'inscription, approche réelle, et de négliger les autres cas.

Le plus souvent ces *approches* se manifestent par des *illusions*. On voit dans la rue un individu quelconque : alors on dit : « *Mais c'est A...!* », A..., qu'on n'a pas vu depuis longtemps, et dont la présence, ce jour-là, en ce lieu-là, est assez invraisemblable. Mais bientôt on s'aperçoit que ce n'est pas A... qu'on a vu. C'est quelqu'un qui lui ressemble (ou même, ce qui est passablement étrange, qui ne lui ressemble pas). Quelques pas plus loin apparaît A... véritablement, en chair et en os.

La statistique de ces approches prévues (cas négatifs et cas positifs) conduirait certainement à des résultats curieux, mais nous n'avons encore sur ce sujet que des documents incomplets, épars.

En tout état de cause, les exemples tels que ceux de Carroll, de Stevenson, de Bigge, démontrent la réalité de ces cryptesthésies d'approche. Mais il faut faire toutes réserves pour l'objectivité des bilocations. Donc, quoique le mystère reste encore très profond, nous conclurons à la non objectivité.

On pourrait là-dessus construire maintes théories : mais, à l'heure actuelle, il me paraît prudent de s'abstenir. Tout ce qu'on dit des perceptions odiques, du rayonnement astral, de l'effluve humain, c'est tellement vague et insuffisant qu'il est beaucoup plus sage de faire l'aveu de notre ignorance totale.

CHAPITRE VI

LES HANTISES

§ 1. — DES HANTISES EN GÉNÉRAL

S'il fallait s'en rapporter aux traditions et aux superstitions, la hantise de certaines demeures serait un des phénomènes les plus certains de la métapsychique ; car, dans tous les pays sans exception, à toutes les époques sans exception, des faits de hantise ont été admis par l'opinion populaire.

Sans attacher à cette unanimité quelque importance scientifique, on ne peut s'empêcher de supposer qu'il y a, au fond de tous ces

1. La bibliographie (ancienne) est très vaste : on pourra pour les temps anciens consulter Joseph Glanvil (*Saducismus triumphatus*) (1700) qui considère déjà que les phénomènes de *Poltergeist*, autrement dits de maisons hantées, ne peuvent s'expliquer par la fraude ou l'hallucination. Petrus Thyraeus : *De infestis ob molestantes dæmoniorum et defunctorum spiritus locis*. Cologne, 1598. — Dale Owen. *Footfalls on the boundary of another World*, Londres, 1860. — Zingaropoli : *Gesta di uno spirito nel monastero dei PP. Gerolomini in Napoli ;* Cronaca del secolo XVII, avec préface de E. Passaro : *Sulle manifestazioni spontane misteriose*, Napoli, Detken, 1904.

Quant aux livres plus modernes, ils seront indiqués en divers endroits de ce chapitre.

Je mentionnerai. ne fût-ce qu'à titre de curiosité, les noms des villes où se seraient manifestées des apparitions, et où il y aurait eu des hantises, d'après E. Passaro :

Grande-Bretagne : Woodstock (1649) ; Tedworth (1661) ; Epworth (1716) ; Lessinghall (1679) ; Liverpool (1868) ; B. (Eosa) (1862) ; Manchester (1902) ; Beverley (1903) ; Guernesey (1903).

France : Lyon (1528) ; Cideville (1850) ; Paris (1846) ; Saint-Quentin (1849) ; Alger (1871) ; Valence-en-Brie (1897) ; Bruxelles (1890) ; Grivegnée (Belgique) (1900) ; Bordeaux (1867) ; Nice (1858).

Italie : Naples (1696) ; Lanzo (1762) ; Florence (1867) ; Bologne (1591) ; Vicenza (1875) ; Malte (1700) ; Gênes (1865) ; Bologne (1591) ; Pavie, Modena (1875) ; Rome (1876 et 1881) ; Trieste (1881) ; Turin (1903) ; Catane (1879).

Allemagne : Hudemuhlen (1584) ; Dibbelsdorff (1762) ; Orlach (1831) ; Weinsberg (1835) ; Bergzabern (1852) ; Munchoff (1818) ; Groeben (1718) , Schildbach (1533) ; Berlin (1890) ; Mulldorff (1749) ; Cologne (1865) ; Resau (1899) ; Billingheim (1887) ; Möhthingen (1841).

Autres pays : Lipzy (Russie, 1852) ; Zurich (1860) ; Mustaja (Russie, 1870) ; Silin (Russie, 1888) ; Riga (Russie, 1583) ; Constantinople (1746) ; Philadelphie (1866) ; Guayaquil (1871) ; Rota (Espagne, 1870) ; Pétersbourg (1902) ; Budapest (1902) ; Nienadowka (1898) ; San Francisco (1899) ; Slatesborough (Georgie, 1891) ; Ceylan (1902).

récits, une trace, très obscure, très faible peut-être, de vérité. Donc rejeter sans examen tout ce qui est dit des maisons hantées, ce serait presque aussi absurde que de tout accepter sans examen.

Certains savants que les sciences occultes psychiques intéressaient ont essayé d'étudier la question. Mais il s'est trouvé que les résultats de toutes recherches scientifiques relatives aux maisons hantées ont été piteux. Chaque fois qu'on a voulu, rigoureusement, sévèrement, mener une investigation méthodique, les phénomènes se sont pour ainsi dire évanouis. C'est une raison pour douter : ce n'est pas une raison pour nier. A vrai dire il n'est guère admissible qu'il y ait quelque incompatibilité entre les phénomènes de hantise et l'investigation scientifique, de sorte que le défaut de constatation exacte est déjà une assez forte présomption contre le réel des phénomènes eux-mêmes.

Mais, ce n'est qu'une présomption : ce n'est pas une certitude. Reste à savoir si dans la masse des témoignages obtenus nous pourrons trouver des preuves suffisantes pour conclure que quelques-uns de ces phénomènes sont vrais. Il faut se limiter à l'étude critique des témoignages, puisque ce n'est malheureusement pas une analyse expérimentale des phénomènes qu'on peut faire.

Donc l'histoire des maisons hantées a un chapitre *expérimental* très court, ou plutôt nul ; il n'y a guère que des faits d'*observation*.

Ajoutons qu'il est difficile de séparer les hantises des autres phénomènes de la métapsychique. Souvent on pourrait les ranger dans le chapitre des hallucinations ou monitions collectives, quelquefois dans le chapitre des cryptesthésies, plus souvent encore dans le chapitre des télékinésies.

Toutes nos classifications sont éminemment artificielles. Ainsi que nous l'avons dit si souvent, les faits ne se soucient pas, quand ils se produisent, de rentrer dans tel ou tel chapitre d'un traité scientifique.

Par conséquent, la définition et la délimitation de la hantise sont fort difficiles à donner. Il semble pourtant que ce qui domine soit une condition *spatiale*. Des phénomènes de hantise, soit objectifs, soit subjectifs, soit mixtes, se produisent dans une localité particulière, là et non ailleurs. Tout se passe comme si cette localisation dans l'espace était une des conditions du phénomène.

Il y a là évidemment un fait essentiel qui doit nous faire réfléchir. Si les hantises sont véritables, se localisant toujours dans tel ou tel vieux castel, dans telle ou telle chambre d'une maison, nous pouvons presque en conclure qu'il y a quelque *émanation*, venant des choses inertes, adhérentes à cette chambre ou à ce castel. Car il serait assez absurde de croire que les *esprits* sont enchaînés par des liens matériels terrestres à l'endroit où ils apparaissent. S'ils apparaissent dans la chambre bleue de cette maison, c'est qu'il y a quelque chose dans cette chambre bleue qui les retient ou les produit. C'est ce que Bozzano appelle l'hypothèse psychométrique — je dirais plutôt pragmatique — des infestations[1].

Il est presque impossible de ne pas admettre cette hypothèse, au moins partiellement ; car nous ne pouvons guère supposer aux *esprits*, très gratuitement, la fantaisie de ne pas vouloir s'écarter de tel ou tel endroit, alors qu'ils pourraient vagabonder ailleurs.

Donc, pour la définition de la hantise ou de l'infestation, provisoirement, nous dirons : *phénomènes métapsychiques, objectifs ou subjectifs, se produisant, à diverses reprises, dans un endroit donné.*

Toutefois cette définition est quelque peu défectueuse ; car elle ne peut s'appliquer à tous les cas. Il y a des hantises qui semblent être attachées à telle ou telle personne, plutôt qu'à telle ou telle localité. Or les mouvements d'objets, se produisant dans le voisinage d'une certaine personne hantée ou infestée, ne rentrent pas tout à fait dans le cadre des hantises. Ce sont des *télékinésies*, involontaires, non expérimentales, ce qui leur donne un caractère spécial et les différencie des télékinésies expérimentales que nous avons précédemment étudiées. Ce ne sont pas de vraies hantises, puisque par définition (un peu arbitraire d'ailleurs) la hantise s'attache à telle localité, et semble être liée à une condition déterminée de lieu.

Nous ferons donc dans l'histoire des maisons hantées deux chapitres : d'abord nous parlerons des maisons hantées par des fantômes, puis, dans le chapitre suivant nous parlerons des phéno-

1. Nous devrions adopter ce mot italien *infestation*, meilleur que le mot de hantise.

mènes matériels qui paraissent attachés plutôt à tels ou tels individus qu'à telles ou telles maisons.

Ainsi on aurait non seulement des *maisons* hantées, mais encore des *personnes* hantées. Même il est probable que beaucoup de hantises de maisons sont surtout des hantises de personnes.

Sont subjectifs les phénomènes de hantise dans lesquels une apparition non collective se produit — avec des caractères spécifiques bien déterminés — alors que nul mouvement d'objet n'apparaît.

Sont objectifs les phénomènes dans lesquels il y a mouvements d'objets, phénomènes mécaniques extérieurs.

Mais cette division est assez conventionnelle ; car l'objectif et le subjectif sont le plus souvent mélangés, de sorte qu'il faut, avec Bozzano, dire *hantises surtout objectives*, *hantises surtout subjectives*[1].

Dans certains cas, très rares, les phénomènes sont uniquement subjectifs, et il y a cependant cryptesthésie, recognition assez nette pour qu'on ne puisse pas y voir un phénomène pathologique d'hallucination.

Mad. O. Donnel[2] arrive à Brighton avec sa fille, et loue un appartement meublé. Elle ne couche pas dans la même chambre que sa fille. A une heure du matin, elle entend des bruits de pas à l'étage supérieur, qui deviennent tellement forts qu'il semble qu'il y ait beaucoup de monde, et cela dure toute la nuit. Le matin, Mad. O. Donnel dit à la femme de ménage : « les gens de l'étage supérieur sont sans égards ». Mais il lui fut répondu avec étonnement qu'il n'y avait personne à l'étage supérieur. Le surlendemain, après que les pas se sont fait entendre de nouveau avec force, Mad. O. Donnel voit un spectre horrible qui lui indique de la main

1. On ne peut faire une correcte classification des hantises, précisément parce que le plus souvent les phénomènes subjectifs et objectifs se trouvent confondus. Pour ma part, n'ayant aucune expérience personnelle à citer, je suis contraint de m'en rapporter aux auteurs qui s'en sont sérieusement occupés : C. Lombroso, *Ricerche sui fenomeni ipnotici e spiritici*, Cap. XII, *Case fantomatiche*, Torino, 1909. — F. Zingaropoli, *Case infestate dagli spiriti*, Napoli, Soc. Partonopea, 1907. — *P. S. P. R. passim* et *J. S. P. R. passim*. On consultera surtout l'admirable étude de Bozzano, *Dei fenomeni d'infestazione*, Roma, Ed. *Luce e Ombra*, 1919, 8°, 226 pages. Je ferai, bien entendu, comme pour les *prémonitions*, de nombreux emprunts à cette synthèse remarquable.

2. *J. S. P. R.*, VIII, 326.

la chambre voisine. Même elle sent comme une main glacée qui la touche : elle s'évanouit presque de terreur. Le fantôme était celui d'un homme de petite taille, brun. La fille de Mad. O. Donnel n'a rien vu ni entendu. La nuit suivante, quoique la porte eût été fermée à clef, le même fantôme reparut.

Or, après enquête, il fut établi que dans cette même chambre habitait, quelques semaines auparavant, un jeune homme, ami très intime d'un jeune homme écossais, de petite taille et brun, répondant au signalement donné par Mad. O. Donnel, lequel s'était volontairement jeté par la fenêtre d'une autre maison de Brighton.

Voilà donc un cas assez bon de cryptesthésie subjective, puisque les bruits, les paroles, les formes de l'apparition ont été perçus par Mad. O. Donnel et ne l'ont pas été par sa fille.

Voici comment Bozzano décrit les phénomènes auditifs et visuels. (Je traduis, en abrégeant, et très librement.)

« Les phénomènes auditifs sont des bruits sans cause apparente, depuis des coups de diverse intensité, jusqu'à des fracas de verres et de vaisselles brisées, chutes de meubles, portes et fenêtres s'ouvrant et se fermant violemment, roulements d'objets pesants, bruits de chaises. Souvent des pas, comme humains, cadencés, dans les corridors ou les escaliers, froissements d'habits, cris lamentables, soupirs, sanglots, ou psalmodies liturgiques, chants divers et comme mélodies musicales.

« Il est probable que ces phénomènes, quoique mêlés d'objectivité, sont surtout subjectifs. Pourtant parfois ils sont entendus par plusieurs personnes. Dans maints cas authentiques, ces bruits sont donc franchement objectifs.

« Dans leur forme visuelle les phénomènes sont constitués par des manifestations lumineuses ou des apparitions de fantômes. Les manifestations lumineuses sont des lueurs qui éclairent les fantômes ou des lumières de forme indécise. Dans des cas très rares, une torche ou une lumière éclairante est dans les mains du fantôme.

« Les fantômes, sauf de rarissimes apparitions d'animaux, ont une forme humaine, vêtus des vêtements qu'ils portaient à l'époque de leur vie terrestre. Tantôt ils ont l'apparence parfaite de la vie,

tantôt ils sont transparents et nuageux comme des ombres; généralement ils semblent entrer par une porte, et poursuivre leur route jusqu'à une autre chambre, où ils disparaissent. Souvent ils naissent à l'improviste et se résolvent en vapeur, en passant à travers les murs et les portes closes. Tantôf ils marchent, tantôt ils sont comme suspendus dans l'air. Le plus souvent la période d'infestation ne dure que peu d'années, quelques mois, et même quelques jours. Mais souvent la hantise se manifeste pendant une longue série d'années, avec de longues interruptions.

« L'arrivée du fantôme se révèle presque toujours par un vague sentiment d'horreur, la *sensation d'une présence,* coïncidant avec un souffle glacé : presque toujours ils semblent être totalement indifférents aux personnes vivantes qui sont là à les regarder. Parfois ils se livrent à quelque occupation domestique, parfois ils font des gestes désespérés. On observe de grandes différences dans leur allure ».

Ces phénomènes répondent-ils à une réalité objective, ou sont-ils dus simplement à des hallucinations ?

Tout d'abord il faut éliminer l'hypothèse de la supercherie et de la fraude. Sur les 374 cas que Bozzano considère comme méritant d'être mentionnés, il n'en est peut-être pas un seul qui relève d'une fraude et d'un mensonge [1]. Mais quelle est la part de l'hallucination ? Voilà ce qu'il est plus difficile de décider.

Pour préciser, nous imaginerons le cas schématique suivant :

A dans une certaine localité M, où il arrive pour la première fois, voit un fantôme qu'il ne reconnaît pas, et qu'il décrit. Quelques jours après une autre personne A′, arrivant dans la même localité M, voit un fantôme tout à fait analogue à celui qu'a vu A. Une enquête ultérieure apprend qu'en cette localité M il y a deux ou trois ans a disparu tragiquement un individu dont le signalement ressemble au fantôme décrit successivement par A et par A′. A et A′ d'ailleurs ignoraient l'événement tragique de la maison M. Peut-être leur avait-on vaguement dit que la maison M était hantée. En tout cas jamais, à aucun moment de leur existence, A

1. Il en est tout autrement pour les hantises objectives, avec télékinésie, car alors des fraudes grossières interviennent très souvent, et presque le plus souvent.

et A′ n'ont eu d'hallucinations. Ils sont peu enclins à la crédulité et au mysticisme, et leur raison est solide.

Telles sont les conditions générales des hantises subjectives.

Il paraît improbable que les hallucinations de A et de A′ n'aient pas quelque *véridicité*. Car : 1° les hallucinations pathologiques chez les normaux sont extrêmement rares ; 2° la concordance des hallucinations de A et A′ est très forte ; 3° il y a une relation entre leurs deux hallucinations concordantes et l'événement qui a amené la mort de B ; 4° les cas de monitions par des hallucinations véridiques sont trop fréquents pour que ce phénomène ne soit pas considéré comme établi scientifiquement, et par conséquent il peut s'appliquer, à quelques nuances près, aux hallucinations de hantise, tant les processus, dans un cas et dans l'autre, sont analogues.

Assurément, si nous n'avions pour affirmer qu'il y a des fantômes d'autres preuves que les preuves de hantise, nous serions bien loin de pouvoir conclure; car, malgré l'incontestable véracité des témoignages, ils ne sont pas assez nombreux, et surtout ils n'ont pas une autorité suffisante, pour nous faire accepter l'extraordinaire et invraisemblable phénomène d'une matérialisation. Mais, pour la preuve de la matérialisation, les données expérimentales (indiquées plus haut) sont abondantes, et il est juste d'en faire bénéficier les phénomènes de hantise ; car toutes explications, autres qu'une matérialisation (partielle ou totale), sont alambiquées, peu défendables.

Puisque plusieurs personnes voient à peu près le même fantôme, il est impossible d'admettre qu'il s'agit là d'un phénomène uniquement subjectif. Pour que A, et A′, et A″, voient la même figure, il doit y avoir en dehors d'eux une vibration quelconque qui provoque dans leur cerveau à peu près la même image B. Par conséquent, cette image B a pour origine un phénomène extérieur, et à ce titre elle est objective. Mais ce n'est pas là l'objectivité, telle que nous l'entendons en général. Quand un fantôme n'est vu que par trois personnes et que dix autres personnes présentes ne le voient pas, ne l'entendent pas, quand la plaque photographique ne révèle rien, ce fantôme n'est pas objectif dans le sens vulgaire du mot.

Dans la réalité des choses quotidiennes, s'il y a un palmier, par exemple, et qu'il y ait vingt personnes tout autour, ces vingt per-

sonnes, toutes les vingt sans exception, voient le palmier. Même s'il y avait dix mille personnes là, les dix mille personnes verraient également ce même palmier ; car il est franchement objectif. On peut en prendre la photographie, le dessiner, en décrire les contours, entendre le bruit du vent dans son feuillage, et en secouer le tronc. Mais, quand il s'agit d'un phénomène cryptesthésique, c'est tout autre chose, car les facultés cryptesthésiques, qu'il s'agisse de hantises ou de monitions, varient énormément selon les personnes. Il s'agit de connaissances d'un autre ordre, qui n'arrivent pas à notre intelligence par les voies habituelles, et pour la réception desquelles il faut être un sensitif.

Supposons un individu absolument sourd : si, à côté de lui retentit un strident coup de sifflet, il n'en saura rien, et il pourra nier l'objectivité de ce bruit. Mais sa négation ne prouvera nullement qu'il n'y a pas eu un coup de sifflet. De même l'absence d'une sensation chez les non sensitifs ne prouve pas qu'il n'y ait pas quelque vibration extérieure.

Ces phénomènes extérieurs objectifs qui provoquent l'hallucination véridique, quels sont-ils ?

Ici l'incertitude est profonde, absolument, déplorablement, et toutes les hypothèses peuvent se donner libre cours.

A. Est-ce une empreinte laissée sur les choses, une émanation venue des objets ?

B. Est-ce le corps astral d'un être humain décédé ?

C. Est-ce une force intelligente, non humaine, qui vient nous avertir ?

Les trois hypothèses seront ici sommairement discutées.

A. Il est possible que les choses dégagent des effluves que nous ignorons. L'aimant paraît une substance inerte tant qu'on n'a pas mis près de lui un fragment de fer; et pourtant il recèle une énergie énorme qui apparaît, éclatante, quand on l'approche d'un fer doux. Semblablement peut-être les objets d'apparence inerte pourraient recéler des énergies cachées. La bague qu'a portée pendant longtemps un individu a peut-être amassé en elle des propriétés spéciales à cet individu, qu'elle n'avait pas au moment où elle est sortie des mains du joaillier. Un chien reconnaît le gant de

son maître, car ce gant a pris l'odeur de la main qui le portait, odeur qui échappe à notre peu subtil odorat, mais qui n'échappe pas à l'odorat délicat du chien. Ne pourrait-on pas supposer aux objets inertes des énergies mystérieuses, incluses en eux, capables d'évoquer chez certains sensitifs des images précises ? S'il en est ainsi, on expliquerait — ce n'est pas une explication, c'est une expression verbale donnée à un phénomène inconnu — les principaux cas de hantise.

Bozzano a discuté d'une manière fort intéressante cette hypothèse qu'il appelle l'hypothèse psychométrique (je dirais plutôt l'hypothèse *pragmatique*), et il conclut nettement à son insuffisance. Il donne des motifs divers qui lui paraissent s'opposer à l'admission de cette hypothèse.

Nous n'en retiendrons que deux, qui en effet nous paraissent très graves :

C'est d'abord qu'il y a des phénomènes d'infestation dans des locaux qui n'avaient aucun rapport (apparent tout au moins) avec le phénomène tragique primitif (un suicide, un assassinat) qui paraît leur avoir donné naissance. C'est ensuite (et surtout) parce qu'il semble y avoir dans ces apparitions comme une intention, une direction, une monition, et parfois même une prémonition, quelquefois une périodicité caractérisée par un certain rythme, en tout cas l'activité d'une personnalité qui ne paraît pas être celle du sensitif, et encore moins la propriété d'une chose inerte.

Il serait puéril, croyons-nous, de chercher à pénétrer plus avant. Disons seulement que l'hypothèse pragmatique est manifestement insuffisante. Elle ne peut d'ailleurs s'appliquer qu'aux faits subjectifs de hantise, et nullement aux faits objectifs, ce qui la rend bien débile.

Mais les autres hypothèses sont-elles plus vraisemblables ?

B. Les fantômes qui apparaissent sont des morts qui reviennent, *des revenants*, dans le sens textuel du mot. Et au premier abord cette explication paraît simple.

Mais que d'absurdités elle entraîne !

Pourquoi ceux-là, et non pas d'autres ? Car des millions d'événements tragiques se produisent à chaque instant, et partout, sans

provoquer la moindre hantise. Souvent ce sont des causes insignifiantes qui paraissent avoir déterminé le revenant à revenir. En tout cas, il a une bien singulière mentalité, ce revenant; il jette des pierres, casse des bouteilles, ouvre violemment les portes. Il est franchement inepte, et d'une ineptie qui tient plus de l'animal que de l'homme. Puisque l'intelligence a disparu avec le cerveau, et que le corps a disparu avec la putréfaction, comment le défunt peut-il revivre, même sous cette forme fantomale nuageuse ? Nous avons vu plus haut que l'identité des esprits avec tels ou tels morts — ce qui implique la survie humaine — était bien difficile à accepter, même avec des preuves très fortes en apparence, comme celles de Raymond Lodge et de Georges Pelham. Combien sont plus faibles, plus fragiles, les rares preuves d'identité données par les revenants !

C. Reste la troisième hypothèse, celle qu'il s'agit d'esprits (anges ou démons) qui sont des forces intelligentes, absolument différentes de l'humanité, et capables de tout faire, objectivement et subjectivement.

L'hypothèse est commode, beaucoup trop commode même. Car, en admettant ces êtres tout-puissants et omniscients, c'est à peu près comme si nous reconnaissions notre totale ignorance. J'aime mieux supposer une force humaine (analogue aux ectoplasmies) qui coïncide avec un certain degré de lucidité pour faire apparaître telles ou telles formes ! Mais comme c'est peu satisfaisant, alambiqué, ridicule même. Pourtant, en désespoir de cause, j'accepterais provisoirement cette opinion comme une théorie d'attente, une de ces *hypothèses de travail*, qu'on est forcé d'admettre dans les sciences embryonnaires.

Quant au caractère de ces forces, si tant est qu'elles existent, *ce qui n'est pas sûr du tout*, je ne me permettrai aucune hypothèse.

La plupart des religions ont admis l'existence de mauvais esprits. Pour quelques personnes, l'hypothèse du *diable* explique tout. On exorcise les maisons hantées. Le diable devient *Deus ex machinâ*.

Même les spirites, sectateurs d'Allan Kardec, croient qu'il y a de mauvais esprits ; ce qui supprime par un mot toutes les difficultés

et les absurdités psychologiques. Les désordres de l'inconscient, qui est parfois trivial, qui plaisante grossièrement, qui trompe comme à plaisir, sont, d'après les spirites, l'œuvre des mauvais esprits. Tout le fracas des maisons hantées relève, selon eux, d'esprits mauvais. D'après certains ecclésiastiques, c'esl le diable qui fait tout ce vacarme.

Mais au fond l'hypothèse du diable et des mauvais anges est d'un anthropomorphisme extrêmement naïf.

Même si j'admettais, quoique à vrai dire je ne puisse m'y résoudre, qu'il y a intervention de forces intelligentes non humaines, je me refuserais à croire que ces forces ont, sur le bien et le mal, notre idéation imparfaite.

D'ailleurs je n'insisterai pas davantage sur les théories; car elles sont si misérables, *si foncièrement misérables, toutes,* qu'il faut attendre des faits nouveaux, plus démonstratifs, avant d'entreprendre une systématisation des faits anciens.

Aussi vais-je tout de suite relater, aussi brièvement que possible, quelques-uns des faits de hantise; mais je ne ferai pas la critique détaillée de chaque récit : je m'en rapporterai au jugement du lecteur. Toutefois je me permettrai dans certains cas de donner (timidement) mon opinion personnelle, en cherchant à dégager les conclusions qui s'en peuvent déduire.

§ 2. — DES HANTISES DE MAISONS (SUBJECTIVES)

Les hantises proprement dites sont celles dans lesquelles une apparition se manifeste, en une maison, dite infestée.

Jusqu'à quel point le phénomène est-il uniquement subjectif? C'est une question très obscure sur laquelle les faits, médiocres et peu nombreux, ne permettent pas de décider encore.

Un ecclésiastique anglais[1] arrive avec sa femme dans sa nouvelle paroisse, et tous deux vont se loger dans une habitation très confortable, placée à quelque distance du village. Ils n'avaient pas

1. Cas 1 de Bozzano. *Report of the committee on Haunted Houses, P. S. P. R.*, mars 1884, p. 144. Ce comité était composé du Rév. Bushell, Hughes, A.-P. Perceval Keep, F. Podmore, Hensleigh Wedgewood, et Ed.-R. Pease.

de domestiques : c'était une femme du voisinage qui faisait leur ménage ; le soir venu, ils fermaient la porte à clef.

Mais dans la nuit ils entendent un fracas formidable (comme des boules de fer roulant sur le plancher), qui les réveille brusquement et qui dure une partie de la nuit. Ils se lèvent, mais ne voient rien d'anormal. Toutefois la femme de service ne voulut plus passer la nuit dans la maison.

Le lendemain, à 8 heures du soir, les bruits se renouvellent ; des pas humains (*walking slowly, but firmly*). Puis, pendant deux semaines, il n'y eut rien. Alors les bruits se répétèrent ; des coups, tantôt violents et précipités, tantôt faibles et hésitants. Toutes les semaines, à deux heures du matin (dans les nuits du samedi au dimanche) le même fracas recommençait (coups, pas humains, chutes de corps métalliques). Pendant toute une année les mêmes phénomènes se reproduisirent. Enfin le vicaire et sa femme quittèrent le village.

Une personne amie, étant venue dans la maison, entendit aussi ces bruits. D'ailleurs, comme ils étaient perçus par le vicaire et sa femme, il faut admettre qu'ils étaient objectifs. Peut-être l'hypothèse d'une complicité de la servante n'est-elle pas radicalement écartée.

On ne peut aucunement regarder comme démonstratifs les bruits entendus par le Dr Kinnaman. C'est la curieuse histoire d'un jeune étudiant nommé Adams, qui légua son squelette à son ami Kinnamann, à condition que le dit Kinnaman le gardât pour ses études. Quelques années plus tard, comme ce squelette était gênant, il fut relégué dans une soupente. Mais alors de tels bruits, de tels fracas se produisirent, qu'il fallut donner une meilleure place aux os d'Adams. Alors Adams, satisfait, se tint tranquille.

Cet invraisemblable et amusant récit ressemble à une nouvelle humoristique plutôt qu'à un fait réel.

Miss R. Morton, étudiante en médecine[2], vint, en 1882, habiter une

1. Hyslop, *Jour. Amer. P. S. P. R.*, 1910, 615 ; 1911, 484, cas 3 de Bozzano, p. 36.

2. Cas cité par Fr. Myers, *P. S. P. R.*, VIII, 311, cas 4 de Bozzano, 41.

maison à Clifton. Dans cette maison, il y avait eu, vingt années auparavant, des drames de famille. Un soir Miss Morton, entendant des bruits à sa porte, va au corridor et aperçoit dans l'escalier une femme de haute taille, avec un voile de veuve, un mouchoir sur la figure, et des vêtements de laine noire.

De 1882 à 1884, Miss Morton revit cette même forme cinq et six fois. Sa sœur, son frère, la femme de chambre et un enfant la virent aussi. « Quelquefois, dit Miss Morton, elle essayait de me parler, mais ce n'était qu'un léger soupir. » Ce qui prouve la subjectivité de cette apparition, quoiqu'elle ait été vue par le frère et la sœur de Miss Morton, c'est que parfois Miss Morton voyait distinctement le fantôme, alors que les personnes qui étaient avec Miss Morton ne voyaient rien du tout. Cependant — et cela est d'une importance extrême pour prouver, comme on pourrait d'abord le supposer, que tout n'était pas subjectif dans l'hallucination de Miss Morton, — un soir d'août, à 20 heures, quatre personnes virent le fantôme en même temps. C'est en 1884-1885 que l'apparition se montra le plus souvent. A partir de 1886, elle devint de plus en plus vaporeuse et indistincte. En 1889 on ne vit plus rien, mais on entendit encore des pas, jusqu'en 1892.

Tel est ce cas, assez instructif. Il montre que l'objectivité peut être *incomplète*, c'est-à-dire qu'un fantôme, qui pourtant est certainement subiectif, puisqu'il n'est pas aperçu par toutes les personnes présentes, est cependant quelquefois perçu simultanément par plusieurs personnes, et qu'il devient alors une visualisation collective. On notera aussi la persévérance avec laquelle ce fantôme se maintient pendant sept années dans une localité donnée.

Voici une curieuse histoire de hantise, très ancienne, racontée par Pline le Jeune[1].

Erat Athenis spatiosa et capax domus, sed infamis et pestilens. Per silentium noctis sonus ferri, et, si attenderes acrius, strepitus vinculorum longius primo, deinde e proximo reddebatur : mox apparebat idolon, senex macie et squalore confectus, promissa barba, horrenti capillo : cruribus compedes, manibus catenas gerebat et quatiebat.

1. *Lettres*, VII, 27.

Il paraît qu'alors la maison était abandonnée, et que personne ne voulait ni l'habiter, ni l'acheter. Mais le philosophe Athénodore ne craint pas d'affronter le fantôme. Il s'installe dans la maison, avec ses tablettes, son flambeau, et se met à écrire. Au milieu de la nuit, le fantôme arrive. *Stabat effigies innuebat que digito, similis vocanti : hic contra ut paulum exspectaret manu significat, rursus que ceris et stilo incumbit.* (Si l'histoire est vraie, le sang-froid d'Athénodore est extraordinaire.) *Illa scribentis capiti catenis insonabat. Respicit rursus idem quod prius innuentem, nec moratus tollit lumen et sequitur. Ibat illa lento gradu quasi gravis vinculis...* Bref le fantôme disparaît, laissant Athénodore dans un endroit désert, en lequel le philosophe fait une marque pour le reconnaître : le lendemain matin, avec des magistrats on y fit des fouilles, et on y trouva un squelette qu'on ensevelit publiquement. A partir de ce moment la maison ne fut plus hantée.

On ne peut exiger de vérification possible pour un événement qui s'est produit il y a deux mille ans. Mais tout de même l'analogie, pour ne pas dire dire l'identité, des hantises d'autrefois avec les hantises d'aujourd'hui doit donner à réfléchir même aux plus sceptiques.

A Saint-Boswell[1] un même fantôme a apparu à diverses personnes, à Miss M. Scott et à Louise Scott, sa sœur, comme aussi à Miss Irvine ; une dizaine d'autres personnes l'ont vu aussi, pendant une période de huit ans (de 1893-1901). La forme était celle d'un individu vêtu de noir, portant une longue capote noire, de forme ancienne, avec une cravate blanche et un chapeau à larges bords. Il était maigre et blafard. C'est en pleine rue qu'il apparaissait. Miss Scott ayant essayé de le rejoindre, il courait devant elle, de sorte qu'elle ne pouvait l'atteindre. Il paraît qu'une fois deux gamins du village le virent apparaître devant eux, avec une expression menaçante ; ils s'enfuirent, et le fantôme disparut. Aussi bien les gens de Saint-Boswell ne se hasardent-ils pas à s'aventurer dans cette rue-là le soir.

Miss Bedford[2] voit à W..., dans la rue, près d'une rivière, la forme

1. *J. S. P. R.*, VI, 146 et IX, 298, cas V de Bozzano, 47.
2. *J. S. P.*, XII, 18, cas 8 de Bozzano.

d'un homme qui, désespéré, regarde la rivière. En ce même endroit, Miss Locke, son amie, l'avait vu aussi quelque temps auparavant. Il paraît que là, il y a cinquante ans, un individu s'était, par désespoir d'amour, jeté dans la rivière. Mad. Locke, la mère de Miss Locke, a vu aussi plusieurs fois le même fantôme.

Mad. Vatas Simpson raconte qu'étant enfant, jouant avec ses frères et sœurs, elle a aperçu une vieille femme montant lentement l'escalier au haut duquel elle disparut sans que la porte donnant sur l'escalier s'ouvrît. Puis elle la revit au delà de la porte. Encore que ces souvenirs soient très anciens, elle se souvient très bien que ses frères ont vu la même forme, et non seulement ce jour-là, mais encore les jours suivants. La mère de Mad. Vatas Simpson a consigné ce fait dans son journal, ajoutant qu'elle a vu dans cette maison, qui avait la réputation d'être hantée, non seulement la vieille femme, mais encore des formes diverses. Il y avait dans la maison des bruits de pas, des vagissements d'enfant. Un jour M. Vatas Simpson se fâcha parce qu'il entendait marcher dans sa chambre, quoique les domestiques n'eussent laissé venir personne. Alors il entra dans sa chambre, et vit une vieille femme, petite et grêle, très pâle, avec un large chapeau dont les rubans étaient noués sous le menton, les mains constamment jointes. Il crut d'abord que c'était une personne réelle, mais elle disparut devant lui.

Étant enfant, Mad. Louise du Cane a vu, ainsi que ses frères et sa sœur, l'image d'un fantôme dans une glace, mais le cas est très peu probant[1].

Bozzano cite le cas d'un fantôme vu par plusieurs personnes et à diverses reprises, parfois pendant plusieurs minutes en plein jour. Il s'agissait d'une femme vêtue de noir, qu'un jour M. W.-D. G..., aperçut assise devant le miroir de la toilette. Ce qui est curieux, c'est que le miroir ne reflétait pas son image,

Si ce cas a été bien observé, ce qui est assez problématique, il est intéressant, parce qu'il prouve qu'il doit s'agir ici d'une hallucination subjective, produite par auto-suggestion. S'il y avait eu

1. Cas communiqué par le Dr Kingston, *J. S. P. R.*, V, 223 ; cas 10 de Bozzano.

objectivité réelle, le fantôme se fût manifesté dans le miroir. L'absence de réflexion dans le miroir prouve qu'il s'agit d'un phénomène subjectif, ou du moins dont l'objectivité n'est pas du même ordre que celle des objets normaux.

Miss Lucy Brown et Mary Brown (pseudonymes) vont s'établir dans une maison[1] où se sont passés des événements tragiques : une femme s'y est suicidée par pendaison. En outre une partie de la maison a été brûlée dans un incendie, et une femme est morte dans les flammes. D'après le résumé, que donne Myers, de la déposition de Misses Lucy et Mary Brown, le fantôme de la femme qui avait été brûlée a été vu par Mary et Lucy Brown (simultanément) trois fois; une fois par Lucy Brown seule; une autre fois par Mary Brown seule. Les domestiques l'avaient vu aussi assez souvent; mais on n'a pu avoir leur témoignage.

Mad. Jones, dont le fantôme a été vu, était inconnue des sœurs Brown, et pourtant la description qu'elles donnent du fantôme correspond très bien à l'aspect général de Mad. Jones. Il semblait faire les gestes désespérés qu'on avait vus à Mad. Jones lorsqu'elle a été brûlée vive.

Le fait qu'un individu mort depuis longtemps peut se manifester à plusieurs personnes, dans une localité où il a vécu, est corroboré par le récit suivant, fait par deux sœurs, Mad. Judd et Mad. Dear, très dignes de foi[2] (Caroline et Mary).

Caroline, trois semaines après la mort de sa grand'mère, un matin d'octobre 1866, se réveillant, aperçut distinctement la forme de sa grand'mère, sa haute stature bien connue, sa vieille figure calme, et ses grands yeux noirs qui restaient fixés comme d'habitude sur le cadran de la vieille horloge. Caroline ferma les yeux pendant quelques secondes, puis les rouvrit doucement. La forme était encore là, puis bientôt disparut. Mary, dans cette même chambre, a eu la même vision, à la même heure. Elle n'en parla à sa sœur que le soir, ayant gardé le silence toute la journée, *par crainte du ridicule*.

1. Cas analysé par Myers, *J. S. P. R.*, IV, 1899, 27-30; cas 13 de Bozzano.
2. Voy. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, 1911, II, 81.

Dix ou douze officiers étaient à dîner à leur mess d'Aldershot. Soudain tous aperçoivent une jeune femme vêtue d'une robe de mariée, salie et usée, qui passait et glissait lentement le long de la fenêtre. Personne ne pouvait occuper la position où elle avait apparu, car la fenêtre est à trente pieds au-dessus du sol[1].

L. Tyre[2] voit, vers 6 heures du soir, dans sa chambre, une vieille femme qui est couchée toute vêtue et la tête tournée vers la fenêtre. Mais les deux sœurs de L. Tyre qui arrivent alors ne voient rien. Le lit est vide et en ordre ; avec ses couvertures bien arrangées. Pourtant, Mad. L... continue à voir une vieille femme et la décrit. L... revit le même fantôme deux jours après, et fut seule à le voir. Elle le vit *très souvent*, si bien qu'on s'y habitua, et qu'on le désigna sous le nom de *la vieille femme de L...* Mais le fantôme ne fut jamais vu que par L...

On est donc forcé de conclure qu'il s'agit là d'une hallucination. Il est possible qu'elle soit véridique ; car il paraît que l'image vue par L... correspond exactement à l'image d'une vieille femme, morte dans cette même maison quelques années auparavant. Mais ces recognitions sont tellement vagues qu'elles n'ont aucune valeur, et il est nécessaire de supposer qu'il s'agit là d'une simple hallucination, sans réalité objective[3].

Miss A...[4] aperçoit dans sa chambre une sienne cousine, Mad. X..., morte il y a six mois. Elle la voit assise, avec une robe blanche, et un tour de cou plissé. Quinze jours après le même fantôme revient, marche, se dirige vers le lit où était couchée Mad. A... et jette à terre les couvertures. Miss A..., terrifiée, allume le gaz et ne voit rien.

A quelque temps de là, dans une maison voisine, M. X... le mari de la défunte, aperçoit à deux reprises différentes une forme de femme dont il ne peut distinguer les traits. Un fracas terrible se

1. *Hall. tél.*, tr. fr., 356.

2. Citée par G. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, 1911, II, 26.

3. Quoique le fait soit très rare, il peut y avoir hallucination chez des individus normaux. L. Marillier en a décrit avec exactitude un cas qui lui est personnel. Il a eu tous les jours pendant un mois l'hallucination d'une femme entrant dans sa chambre, et se tenant près de lui (*Rev. philosophique.*).

4. G. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, 1911, II, 102.

produisit dans la chambre, bruit qui réveilla le jeune fils de M. X...

La sœur de Mad. X... aperçoit ce même fantôme qui voulait, comme à Miss A... relever les couvertures de son lit. A plusieurs jours de distance, trois fois, le fantôme reparut. Les portes s'ouvraient et on entendait des bruits de pas dans l'escalier.

Ainsi, dit G. Delanne, une apparition s'est présentée sept fois à quatre personnes différentes. La plupart de ces apparitions eurent lieu trop longtemps après la mort, pour qu'il soit possible de les attribuer à la préoccupation d'un deuil récent.

Tout de même l'authenticité de ces phénomènes est bien douteuse ; car la valeur scientifique des personnes qui les racontent n'est pas suffisante pour faire adopter un fait aussi extraordinaire.

Miss H... à Malte, âgée de huit ans, huit jours après la mort de sa mère, voit le fantôme de sa mère debout près de son lit, pleurant et se tordant les bras. Alors l'enfant pousse des cris qui font accourir la nourrice, une Maltaise, qui, *sentant* quelque chose de terrible et d'indéfinissable, tomba à genoux, priant et se lamentant. Le père de Miss H... vit aussi cette même apparition [1].

Mad. R... de Philadelphie, veuve du Dr R... [2] étant dans le hall central de sa maison, avec sa fille aînée, âgée de dix-neuf ans, voit, ainsi que sa fille, entrer une femme vêtue de noir, ayant un grand fichu blanc sur la tête, tenant à la main une bourse de soie blanche. Une autre fille de Mad. R..., plus jeune, voit aussi cette même apparition, mais moins distinctement. La forme s'arrêta un moment devant le portrait du Dr R... et sembla le regarder pendant une demi-minute environ, puis disparut sans que la porte s'ouvrît. La forme fut reconnue pour être celle de la grand'mère des deux jeunes filles, morte depuis dix ans. Il est à remarquer qu'elle n'habitait pas la maison où elle apparut.

Dans son étude si profonde sur les *Fenomeni d'infestazione*, Bozzano indique différents cas où il semble que le revenant donne des indications sur ce qu'il veut faire, regrette un acte qu'il a commis autrefois lorsqu'il vivait. Mais, comme il ne s'agit pas de visions

1. Delanne, *Les apparitions matérialisées*, 1911, II, 84.
2. R. Dale Owen, *The debatable Land*, 319.

collectives, il est plus rationnel de supposer qu'il s'agit là d'hallucinations, d'illusions, d'imaginations. Aussi, provisoirement au moins, ne faut-il pas les introduire dans la science métapsychique.

Toutes les *intentions* qu'on suppose aux fantômes sont d'une interprétation trop fantaisiste et d'un anthropomorphisme trop naïf pour qu'il soit permis d'insister.

Les lumières qui apparaissent en telle ou telle localité relèvent aussi des phénomènes de hantise. M. Duchatel en a réuni des cas nombreux à propos d'une lumière apparaissant à Busso, en Corse (près de Bocognano). S'agit-il d'un phénomène naturel ? C'est extrêmement probable *a priori*. Il paraît que le feu disparaît dès qu'on approche de l'endroit où il semblait être. Mais comme c'est vague ! En tout cas il nous est impossible de voir là rien de sérieux. Il est regrettable qu'on n'ait pas daigné étudier correctement ce petit problème, si facile à résoudre.

Des faits analogues, et d'ailleurs n'ayant pour toute analyse scientifique que les légendes populaires (ce qui est peu), ont été signalés à Berbenno en Valteline, à Vô, en Italie (Padova), à Saint-Julien (Soissons), à Cardiganshire (pays de Galles), à Quargento (Piémont) et à Grand-Fougeray (Ille-et-Vilaine). On ne peut faire le moindre fonds sur ces récits. Il est bon toutefois de les signaler pour qu'à l'avenir, s'il s'en présente, ils fassent l'objet d'une méthodique et scrupuleuse investigation.

Voici un fait, étrange entre tous, et qu'il est aussi difficile d'adopter que de rejeter. Il est rapporté par Mad. E. H. Sidgwick [2].

Deux dames, Mad. F... et sa sœur, aperçurent dans la rue, par un épais brouillard, des formes humaines très nombreuses qui passaient. Quelques-unes étaient des personnages de grande taille qui paraissaient entrer dans le corps d'une des deux sœurs. La domestique qui était avec les deux dames poussait des cris de terreur. Il y avait dans cette foule de fantômes, des hommes, des femmes, des chiens. Les femmes portaient de hauts bonnets, de grands châles, en cos-

1. *Recherches sur le feu qui apparaît a Busso* (Corse). *Autres lumières mystérieuses* (*A. S. P.*, février 1913, 34-40).

2. *P. S. P. R.*, III, 76, 1885.

tumes de l'ancien temps. Les figures de ces personnages étaient livides, cadavériques. Toute cette fantastique troupe accompagna Mad. F... et sa sœur, pendant près de trois cents mètres. Parfois ils étaient comme éclairés par une sorte de lumière jaune. Quand Mad. F..., sa sœur, et la domestique arrivèrent à la maison, il n'y avait plus de tout le cortège qu'un seul individu, hideux, plus grand que les autres. Il disparut alors.

Cette hallucination est unique en son genre ; on ne peut donc rien en retenir. Et pourtant elle a été collective et simultanée. Il est bien difficile de voir, dans cette description si précise, *un effet de brouillard.*

Ajoutons à cette singulière histoire le récit, insuffisamment documenté, d'une sorte d'hallucination analogue chez deux dames qui à Trianon, près du parc de Versailles, ont cru voir toute une réunion de personnages habillés comme en 1785, au temps de Marie-Antoinette[1]. Mais on a peine à croire que ce n'est pas une très prolongée hallucination. Les somnambules, pendant la période hypnotique, en pourraient raconter bien d'autres.

Il ne faut pas inscrire de pareils faits dans les annales de la Métapsychique. Comme pour tout ce qui est isolé, exceptionnel, attendons, sans chercher à expliquer ni à comprendre, et *provisoirement* considérons ces allégations comme non avenues.

§ 3. — TÉLÉKINÉSIES DES MAISONS HANTÉES

Les causes d'erreur, puisque c'est toujours aux causes d'erreur qu'il convient de s'attacher, ne sont pas les mêmes pour les phénomenes subjectifs et les phénomènes objectifs d'infestation.

Les phénomènes subjectifs dépendent de la bonne foi — qui n'est jamais douteuse — de l'observateur, mais la bonne foi ne suffit pas : on doit toujours supposer une hallucination, une imagination, une illusion, une aberration. Il s'agit donc de savoir si tout s'explique par l'illusion. Il faut admettre l'hypothèse de l'illusion quand la personne est seule ; mais il est assez difficile d'imaginer trois

1. Bozzano. *Loc. cit.*, 143.

quatre, cinq personnes normales ayant à plusieurs reprises pendant quelques mois l'hallucination du même personnage.

Mais pour les phénomènes objectifs la difficulté est autre. Là en effet toutes les fraudes sont possibles, et l'expérience a prouvé que les fraudes étaient fréquentes, très fréquentes. Quand, dans une maison dite hantée, s'entendent des fracas divers, bruits de portes qui s'ouvrent et se ferment, roulements de meubles, bris de vaisselles, et tout le cortège ridicule de manifestations qui est de coutume dans les hantises, l'idée vient tout d'abord qu'il s'agit d'une forte plaisanterie, faite par des individus mal intentionnés, des domestiques renvoyés, des gens intéressés à faire quitter la maison à tel ou tel de ses habitants. Le plus souvent il faut incriminer, comme causes de ces *infestations*, de très jeunes gens, de l'un ou l'autre sexe, à demi idiots, à demi vicieux, qui, sans trop comprendre ce qu'ils font, jettent des pierres, cassent des vitres, en dissimulant leurs gestes et en laissant croire qu'ils sont restés immobiles, *n'ayant d'autre motif que de tromper*.

Par conséquent, pour les hantises avec déplacements d'objets, la plus grande sévérité critique doit être admise, d'autant plus que vraiment, à part quelques rares exceptions, chaque fois qu'un sérieux contrôle a été fait, les miracles se sont volatilisés.

Toutefois, malgré notre scepticisme, qui est grand, il reste quelques faits assez rares, mais trop nets pour qu'il soit impossible de nier qu'il y avait des objectivités réelles.

Je donnerai d'abord le récit un peu détaillé des événements qui se sont passés au château de T... en Normandie, près de Caen. M. de X... a pris notice, jour par jour, de ce qui se passait, et son journal a été communiqué à M. J. Morice, docteur en droit, qui l'a publié dans les *Annales des sciences psychiques*[1].

M. de X... hérita, en 1867, d'une maison qui passait pour hantée. En 1868, il y eut dans cette maison des bruits anormaux qui cessèrent, pour reprendre avec grande force en octobre 1875. Du 13 octobre 1875 au 30 janvier 1876, c'est-à-dire pendant plus de trois mois, les bruits anormaux, parfois extrêmement violents, n'ont pas dis-

1. *Exposé des phénomènes étranges du château de T.*, 1892, 212-213 ; 1893, 65-90.

continué. Et cependant M. de X... a pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas être induit en erreur par un imposteur quelconque. Il avait toujours son revolver chargé, et on savait qu'il n'aurait pas hésité à en faire usage. Une fois, un ami de M. de X... entendant, pendant la nuit, du bruit dans sa chambre, tira plusieurs fois avec son revolver au jugé. On retrouva les balles dans la muraille. Les caves, les murs ont été soigneusement visités. Deux redoutables chiens de garde étaient lâchés toutes les nuits. Il n'y a pas de doute possible sur l'objectivité de ces bruits, entendus parfois par plus de douze personnes (tout le personnel du château). Certainement il n'y avait pas imposture due à un des domestiques de la maison, car souvent ils étaient tous pris de frayeur, et se réunissaient. Or, quand ils étaient *tous* réunis, parfois les phénomènes étaient très intenses.

D'ailleurs, dans certains cas, même la fraude d'un seul des domestiques n'eût pas suffi. Des coups d'une violence extrême se faisaient entendre en un point du château, et, une seconde après, dans une autre partie.

Un jour Mad. de X..., entendant du bruit, sort pour aller voir ce qui en est. Avant qu'elle ne touche la porte, *elle voit* la clef qui se détache, qui tourne rapidement dans la serrure, et qui vient la frapper à la main gauche. L'abbé Z..., précepteur du jeune fils de M. de X..., en a été le témoin.

Je copie le journal de M. de X... relatant ce qui s'est passé du 25 au 26 janvier (p. 75). « Une heure. Douze coups suivis d'un long tambourinage, puis trente coups rapides et singuliers : on eût dit un ébranlement de toute la maison ; on était bercé dans son lit à tous les étages,... puis une longue galopade. Le tout n'a duré que cinq minutes. Une minute après, la maison est de nouveau secouée de haut en bas ; dix coups effroyables sur la porte de la chambre verte. Douze cris au dehors, trois bêlements, puis des cris furieux. Tambourinage très fort dans le vestibule, rythmé, à cinquante coups. 1 heure 30. La maison est secouée vingt fois ; coups si rapides qu'on ne peut les compter. Ils font trembler murs et meubles ; neuf coups effroyables sur la porte de la chambre verte, tambourinage accompagné de gros coups. A ce moment on entend comme des cris de taureau, puis d'autres, inhumains, enragés, dans le corridor.

On sonne pour faire lever tous les domestiques. Pendant que tout le monde était levé, on a entendu encore deux beuglements et un cri. »

On fit venir alors divers prêtres qui pratiquèrent les exorcismes rituels. Les phénomènes s'amendèrent un peu, mais ne disparurent pas tout à fait.

J'ignore ce qui est advenu du château de T... L'histoire est assez troublante. Une mystification prolongée et violente par un des domestiques de M. de X... ou par son jeune fils, ou par le précepteur, paraît presque impossible à tout expliquer.

C. Lombroso [1] raconte l'histoire d'une certaine *osteria* de Turin, où des bruits très violents se produisaient, et surtout des bris de vaisselle et de bouteilles. Des chaises étaient cassées avec fracas; les objets suspendus au mur tombaient par terre. Lombroso, à la lumière d'une bougie, a vu devant lui des bouteilles rouler par terre avec fracas, et finalement se briser. Il s'est assuré qu'il n'y avait pas de ficelles pour les mouvoir ; un jour, comme on avait préparé les verres et les assiettes sur une table pour le dîner, tout fut brisé, et il fallut aller dîner dans une autre pièce. En plein jour, à 8 heures du matin, des objets volèrent à travers l'air, et passèrent dans la chambre voisine, allant se briser aux pieds de deux voyageurs qui arrivaient à l'*osteria*. Une bouteille d'eau gazeuse, en plein jour, sous les yeux de diverses personnes, parcourut l'air pendant 4 ou 5 mètres, lentement, comme si elle avait été accompagnée d'une main, et finalement tomba par terre et se rompit.

Il semble que ces phénomènes aient été liés à la présence d'un jeune garçon de treize ans ; car, lorsqu'il eut été congédié, tous les phénomènes cessèrent.

Mais cela ne signifie nullement qu'il y eut supercherie. Il est extrêmement probable qu'il existe des *médiums* qui s'ignorent eux-mêmes, et qui produisent des phénomènes de télékinésie, involontaires, en dehors de toute séance expérimentale, par le seul fait de leur présence. Beaucoup de maisons dites hantées ne sont pas han-

1. C. Lombroso, *Ricerche sui fenemeni spiritici*, Torino, 1909, 247.

tées du tout : elles sont habitées par des médiums inconscients de leur pouvoir.

Un cas très singulier a été signalé par le major B. Moor de la Société Royale de Londres (je n'ai pas pu consulter son livre *Bealings Bells*). J'en parle d'après le récit très complet donné par Bozzano[1].

Le 2 février 1834 les sonnettes de sa maison à Ipswich se mirent, sans cause extérieure appréciable, à sonner d'une manière bruyante dans la journée. Et pendant cinquante-trois jours il en fut de même (ce n'étaient pas des sonnettes électriques). Quelquefois les douze sonnettes de la maison sonnaient ensemble, même celles dont les tenants étaient partout visibles (sauf dans leur passage à travers le mur). M. Moor a essayé maintes fois de faire retentir les sonnettes avec une égale vigueur, en tirant sur le cordon avec le plus de force possible, il n'a pas pu égaler la violence extraordinaire et caractéristique avec laquelle sonnaient les sonnettes. « Quand nous tirions mécaniquement sur la sonnette, dit M. Moor, le mouvement en était lent et parfaitement visible. Mais, quand elle était mue par une cause occulte, le mouvement était si rapide qu'on ne pouvait rien voir. Le phénomène des sonnettes a été constaté par plus de douze personnes, ce qui exclut toute hypothèse d'une hallucination. Parfois les sonnettes sonnaient quand il n'y avait personne dans la maison. En définitive, conclut M. Moor, *la cause de ce mouvement n'est pas une cause humaine.*

Le major Moor, ayant écrit à diverses personnes pour savoir si de tels phénomènes n'auraient pas été observés déjà, reçut de nombreuses réponses. Il put ainsi recueillir 14 cas de faits analogues. Bozzano cite seulement le cas suivant. Mad. Milnes, à 16 heures 30 chez elle, à Westminster, trouve toute sa famille en alarme. Les sonnettes retentissent avec une telle violence que les enfants de Mad. Milnes et sa servante en étaient terrifiés. M. Milnes, arrivant à son tour, explore minutieusement et surveille tous les fils. Pendant deux heures et demie, la sonnerie générale, furieuse, continua.

1. *Loc. cit.*, 164.

Rapprochons de ces sonneries le cas suivant, beaucoup plus douteux encore.

Les deux femmes qui ont soigné ALFRED DE MUSSET, malade, Mad. MARTILLET et Mad. CLAUDET, racontent que, pendant la dernière maladie du grand poète, comme il reposait sur son fauteuil, elles le virent, à la lueur d'une lampe, regarder la sonnette qui était près de la cheminée. Mais il était si faible qu'il ne put se lever. « A ce moment, dit Mad. MARTILLET, nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette que le malade n'avait pas atteinte s'agita, comme tirée par une main invisible, et instantanément ma sœur et moi nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement... *As-tu entendu? as-tu vu? Il n'a pas bougé de son fauteuil...* La bonne entra : elle avait entendu la sonnette[1]. »

Faut-il rattacher aux hantises les phénomènes singuliers que de tout temps on a signalés, qui accompagnent quelque événement grave, une mort, un accident?. La légende veut qu'au moment de la mort d'un proche, une pendule s'arrête, qu'un tableau tombe du mur, qu'un objet soit brisé avec fracas, mais il est difficile de faire la part des coïncidences fortuites.

CHEIRO[2] (comte HAMON) dit que le lundi 5 juin 1915, comme il causait avec deux amis dans sa maison de campagne, à 8 heures du soir, soudain un objet tomba avec grand bruit dans la pièce voisine : c'était un grand bouclier en chêne, sur lequel étaient peintes les armes de la Grande-Bretagne, qui venait de tomber et de se briser. Il s'était rompu dans la partie représentant l'Angleterre et l'Irlande, et CHEIRO dit : « Il s'est sans doute produit un désastre naval, dans lequel l'Irlande se trouve mêlée. »

Or, à ce moment même, Lord KITCHENER, Irlandais, périssait sur le *Hampshire*.

N'insistons pas. Ce n'est qu'une coïncidence, même bien faible.

AKSAKOFF[3] cite divers cas de *persécutions* ressemblant beaucoup

1. LEFÈVRE, *Musset sensitif*, *A. S. P.*, 1899, 106.
2. *A. S. P.*, juillet 1916, 122.
3. *Animisme et spiritisme*, 1895, tr. fr., 286.

aux phénomènes de hantise. Mais il faut toujours faire des réserves pour les observations d'Aksakoff. Sa bonne foi n'est pas plus douteuse que sa crédulité.

Le cas du R. Shelp, raconté par M. Capron (*Modern spiritualism*) est très sujet à caution ; car il ne semble pas que M. Shelp ait pris toutes mesures pour s'assurer que son jeune fils, âgé de onze ans, n'était pas agent volontaire du phénomène. Des chaises s'élevaient en l'air, et retombaient avec un fracas terrible ; un flambeau fut enlevé de la cheminée, battit contre le plancher à plusieurs reprises et se brisa. Une brosse fut jetée par la fenêtre avec fracas. Un verre quitta la table de travail et brisa le dernier carreau intact. Des vêtements se promenaient dans la chambre, gonflés de manière à ressembler à des figures humaines. (!!) Comme le Dr Shelp et son fils Harry faisaient une course en voiture, des pierres (seize) grosses comme des œufs furent lancées dans la voiture.

L'autre récit de *persécution* signalé par Aksakoff est plus intéressant, et semble avoir été bien observé par M. Schtcharoef, contre qui la persécution sembla avoir été dirigée, et par M. Akoutine, ingénieur chimiste d'Orenbourg. Le médium (qui s'ignorait) était probablement la femme de M. Schtacharoff. Akoutine essaya de classer les phénomènes en répulsifs et attractifs, selon que les objets qui se mouvaient sans contact autour de Mad. S... étaient attirés ou repoussés ; mais il fut impossible d'établir une loi. Tantôt les objets *s'envolaient* de la table autour de laquelle on était assis : tantôt, quand on ouvrait une armoire, les objets de cette armoire tombaient sur Mad. S... pour se diriger ensuite au loin. Pendant plusieurs mois ces faits invraisemblables se répétèrent, parfois avec une grande intensité. Un canapé pesant de 90 à 100 kilogrammes, sur lequel était couchée la mère de M. S..., se mit à danser, s'élevant dans l'espace avec Mad. S... (!) Souvent il y eut des incendies de vêtements que rien n'expliquait. Divers récits très étranges sont encore rapportés par M. S... Il discute lui-même, avec un grand sang-froid, la question de savoir s'il y avait soit hallucination de sa part, soit supercherie de sa femme, et il conclut nettement à la négative. Mais nous serons plus prudents encore que lui, et nous conclurons, provisoirement toujours, par un très grand point d'interrogation.

Ce sera aussi notre même conclusion pour le cas de Lillian F...[1]. Lillian F... à diverses reprises, dans les maisons qu'elle habita successivement, eut à souffrir de véritables hantises, dès son enfance. Dans une vieille maison de Memphis (Tarn), les portes s'ouvraient; il y avait des coups sur les fenêtres, sur les miroirs, sur les lits. On entendait de lourds pas dans le hall. Lillian F... et sa mère entendaient également ces bruits, et en étaient terrifiées. A Maryland aussi il y eut des phénomènes analogues constatés par d'autres personnes que Lillian F..., aussi bien à La Fayette Street (Baltimore), qu'à Memphis, à Maryland et à New-York.

Mad. Mary Savage[2], rentrant dans sa chambre pour se coucher, a entendu des bruits frappant le lit, qui devinrent bientôt assez violents, et qui semblèrent l'entourer par des sortes de cercles se mouvant concentriquement autour d'elle. Ce mouvement en forme de spirale s'étendit à ses vêtements qui tournaient violemment autour d'elle. Son amie, Mad. Sarah Soothywoode, qui était dans la chambre voisine, a entendu ces bruits terribles (*a tremendous noise*), de sorte qu'il ne peut être supposé qu'il s'agit d'une hallucination.

Ada Sinclair[3] a rapporté des phénomènes de télékinésie et de hantises dont le détail est intéressant. Il s'agissait d'expériences de typtologie, de sorte que ce ne sont pas tout à fait des phénomènes accidentels, puisqu'ils se produisent dans le cours d'expériences spiritiques. Mad. L..., une amie d'Ada Sinclair, était présente. Des objets furent arrachés du mur, jetés avec violence. Un vase de porcelaine fut lancé par terre et se brisa. Dans d'autres occasions, en présence d'autres personnes, de petits objets, allumettes et épingles, furent mis en mouvement. Les épingles se fixaient dans les vêtements et dans les murs. Quoique les phénomènes fussent accentués surtout quand Mad. L... était là, ils se produisaient encore, même quand Mad. L... s'était retirée dans la chambre voisine.

1. Carrington. *The problems o, psychical Science*, London, 1914, p. 341.
2. Carrington, *Op. cit., loc. cit.*, 288.
3. Carrington, *Loc. cit.*, p. 306.

Le comte de Larmandie a publié le récit d'une hantise observée par lui en son château de la Sudrie [1].

Un morceau de bois qui gisait dans l'angle d'une chambre vint tomber aux pieds du comte et de sa sœur, après avoir frappé le plafond. A plusieurs reprises il bondit, et alla heurter la porte, le parquet, les murailles. Les phénomènes se produisirent même en plein jour. Quand le comte ou ses sœurs entraient dans les chambres hantées, ils étaient précédés par une pluie de petites pierres.

Le fait suivant n'a été raconté que longtemps après qu'il s'est produit (quarante ans). Mais il est resté absolument net dans la mémoire du narrateur, M. Kouprejanoff, employé supérieur au ministère de l'Instruction Publique en Russie [2]. Étant jeune garçon, M. K... entendit, ainsi que sa mère et ses sœurs, des buches tomber d'un hangar où on les avait remisées. Tout le monde se rendit là. On alluma une lanterne et des chandelles (trois chandelles). Douze personnes successivement accoururent pour voir, dans le hangar fermé à clef, successivement les buches tomber, lancées contre le mur à intervalles rapprochés. Ce bombardement dura près de quarante minutes ; les buches lancées venaient du milieu de la pile de bois, et cependant un homme, même très vigoureux, n'eût pu les enlever des parties inférieures du tas de bois. Mais quel fond peut-on faire sur une histoire écrite après quarante ans ?

M. Bristow [3] travaillait avec deux camarades dans un atelier de menuiserie. Soudain l'un d'eux lui reproche de lui avoir lancé un morceau de bois, ce dont M. Bristow se défendit. Bientôt les lancements de bois se succédèrent, frappant les unes et les autres personnes présentes. Du dehors rien ne pouvait venir, car les persiennes étaient immobiles et couvertes d'une épaisse couche de poussière. Bien plus, M. Bristow a pu voir un morceau de bois, large de deux doigts, qui s'avançait vers lui en sautillant, et qui, faisant un bond de deux pieds, vint le frapper à l'oreille. « Un morceau de bois qui était par terre sauta brusquement en l'air, et se mit à danser

1. *Evraka, Libr. du merveilleux*, cité par A. Erny, *Le psychisme expérimental.*
2. *A. S. P.*, 1899, IX, 174.
3. *P. S. P. R.*, VII, 383, cité par Bozzano, *Loc. cit.*, 186.

au milieu de nos instruments, sans que cependant, cherchant à mettre la main sur eux, nous puissions les atteindre, car ils se dérobaient adroitement à nos tentatives pour les saisir. Quelquefois ils s'agitaient dans l'air, comme animés d'un mouvement de balancement ondulatoire. » Pendant six semaines, ces faits se reproduisirent et furent constatés par diverses personnes, Les morceaux de bois paraissaient vivants et même intelligents ; ils s'amassaient dans un des angles de l'atelier en piles. C'est quand on les regardait le moins qu'ils s'agitaient le plus. Malgré la vitesse avec laquelle ils paraissaient projetés dans l'air, décrivant des cercles et des spires compliqués, ils retombaient sans bruit.

Mad. H.-E. Sidgwick, et Fr. Myers, qui ont analysé avec grand soin ce cas extraordinaire et demandé à M. Bristow des explications détaillées, rattachent cette hantise à un certain John Gray, neveu du propriétaire de l'immeuble, qui n'avait pas payé ses créanciers. Son oncle, s'appelant John Gray aussi, ne les avait pas payés davantage. Une fois que l'oncle John Gray eut payé ce que devait son neveu, les manifestations cessèrent.

Évidemment il s'agit ici d'un cas très complexe et d'interprétation difficile. Et puis, quoiqu'il soit bien difficile à accepter, il est presque aussi difficile de contester les témoignages formels de Briston (et de ses compagnons).

A l'Absie (Deux-Sèvres) en 1867, d'après les rapports de la gendarmerie [1], il y eut des pluies de pierres dans une maison fermée. Les rapports qui eurent lieu à cet effet ont été détruits, paraît-il. Nulle fraude ne put être découverte. Le gendarme Mousset a constaté : 1° que les pierres tombaient sans faire de mal ; 2° que la lampe en verre qui était sur la table fut enlevée par une grosse pierre et placée par terre, sans être cassée, ni éteinte ; 3° que les pierres tombaient dans tous les sens et n'étaient aperçues que lorsqu'elles roulaient par terre ; 4° que les pierres s'amassaient dans la chambre, alors que quelqu'un était dans la cheminée pour observer, et qu'il n'y avait pas le plus petit trou dans les murs ou les fenêtres.

Mais le témoignage de Mousset est bien insuffisant.

1. *A. S. P.*, 1895, 86.

Il en est de même du cas de Oels (en Poméranie). Les phénomènes de hantise (lumières, bruits, personnage fantomatique) ont été constatés par divers témoins (1916). Mais un magistrat, ayant fait une enquête conclut qu'il s'agissait de faits naturels[1], dus à la supercherie consciente ou inconsciente des jeunes enfants qui étaient dans la maison. Ces assertions de Bohn ont été contredites énergiquement par Derter (*Das Geheimnis des Spukhausen in Oels im Lichte des Uebersinnlichen*[2].)

A Niedelsdorf en Suisse M. Joller, conseiller national, raconte que pendant douze jours, du 15 au 27 août 1862, sa maison fut le théâtre de phénomènes mystérieux. Des tables et des chaises furent renversées. Des bruits terribles ébranlaient la maison de haut en bas, comme par un marteau. Des objets furent enlevés des murs, des loquets furent arrachés, des tableaux étaient, *sous nos yeux*, dit M. Joller, retournés contre les murs. Des pierres étaient jetées de tous côtés, malgré serrures et verrous. Ces choses étranges se reproduisirent encore pendant six semaines, au grand jour. Il y eut aussi des bruits inarticulés, des airs, des chants, imitations du bruit de bois qu'on fend, d'argent qu'on compte, de montre qui se remonte. (Tous ces faits ont été décrits par M. Perty, professeur à l'Université de Berne. *Die mystischen Erscheinungen der menschlichen Natur.*)

Rattachons aux phénomènes de hantise les faits observés par Hector Durville sur le jeune Raymond Charrier, âgé de quatorze ans[3] (à Saint-Sauveur, Yonne). On a constaté les phénomènes habituels aux hantises ; objets lancés dans la chambre, matelas et literie jetés par terre, chaussures jetées en l'air. Un jour, pendant le déjeuner, bombardement formidable qui assaillit les assistants de toutes parts. M. Durville amène Raymond chez lui, à Montmorency. Des brochures, des livres, des ustensiles de cuisine et les objets les plus divers sont projetés de tous côtés. Raymond sort ; il est déjà dans le couloir ; la canne de M. Durville qui était accrochée au porte-manteau est projetée dans sa direction et tombe derrière lui avec fracas.

1. *Psych. Stud.*, XLVI, 1919, 84 ; 140.
2. *A. S. P.*, 1895, V, 94.
3. *Un cas très remarquable de phénomènes médiumniques spontanés* (*A. S. P.*, 1910, XXI, 116-124).

Pour que de tels faits se produisent, et que Raymond n'ait pas été pris en flagrant délit de fraude, il faut ou bien qu'ils soient vrais ou bien que M. Durville soit aveugle. Pourtant il ajoute — ce qui est assez grave — « *jamais je n'ai vu un phénomène se produire entièrement sous mon regard.* » Nous laissons donc à M. Durville l'absolue responsabilité de ses observations ; car les faits qu'il raconte n'ont pas eu d'autre témoignage que le sien.

M. J. Proctor[1] a inscrit en son journal tous les phénomènes qui se sont succédé dans une maison qui jadis avait été abandonnée par les locataires, à cause des faits étranges et désagréables qui s'y passèrent. Dès que M. Proctor l'a habitée, aussitôt des bruits, des cris, des bruits de pas se firent entendre, que les autres locataires purent aussi percevoir. Deux mois après, une figure apparut à la fenêtre ; un autre soir, le gardien, sa femme et sa fille, virent un prêtre avec son étole, qui leur apparut pendant dix minutes. Puis des coups furent frappés et pendant six mois se reproduisirent. Une nuit, un ami de M. Proctor, qui était venu loger là, dut se lever, étant effrayé par la vue d'un fantôme et par des bruits épouvantables. Des êtres invisibles appelaient par leurs noms les personnes qui habitaient la maison. Finalement la maison dut être abandonnée. De nouveaux locataires furent persécutés aussi par des bruits et des fantômes, de sorte que les propriétaires ont renoncé à louer cette habitation.

Il paraît qu'à l'École militaire de Ypanema (Brésil) il se serait produit en mai 1914 des faits de hantise. Des objets divers, assiettes, tasses, soucoupes, étaient, comme par une main invisible, lancés avec une grande force dans la pièce. Cela fut constaté, dit le *Diario de Sorocaba,* par tous les officiers et le colonel de l'École. Mais il semble aussi que ce fut passager ; une commission scientifique ne put rien voir ni constater. Le fait reste donc extrêmement douteux[2].

Une question, intéressante au point de vue pratique, se pose à présent. Elle est bien discutée, avec documents à l'appui, par Zinga-

1. *A. S. P.*, décembre 1892 ; Lombroso, *Loc. cit.*, 259.

2. *Merveilleux phénomènes spontanés à l'Ecole de Ypanem* (*A. S. P.*, avril 1916, 70-72).

ROPOLI[1]. Est-ce que la hantise d'une maison constitue un droit à la résiliation d'un bail? Le Parlement de Bordeaux avait jadis décidé pour l'affirmative. Il y eut, de nos jours, plusieurs procès à cet effet en 1915, en Altavilla (Italie), en 1907 à Naples. en 1896 à Naples encore, en 1907 à Egham (Angleterre). Dans ce dernier cas il s'agissait d'une habitation d'Egham, louée par STEPHEN PHILIPS, poète et auteur dramatique renommé. M. STEPHEN PHILIPS se plaignait que pendant la nuit des coups ébranlaient les murs et les portes. Des figures apparaissaient dans les corridors et les escaliers. Cette maison avait déjà été signalée comme étant hantée. Les journaux *Daily Mail* et *Light*, qui avaient parlé de ces faits, furent poursuivis et condamnés à une amende pour avoir déprécié la valeur locative de la villa. Mais en appel ils furent acquittés; car il fut établi que la hantise de la villa était, au moment de la location, de notoriété publique[1].

A Ancone en 1903[2] le procureur du Roi, M. MARRACINO, a raconté qu'il a été le témoin, avec ses deux fils, qui sont avocats, de faits singuliers, caractérisés surtout par des jets de liquide. Pendant la nuit, de l'eau remplissait les chapeaux; pendant le jour, de l'eau était jetée sur les lits. Des ingénieurs ont examiné les murs et n'ont rien trouvé d'anormal. Du lait, du vin, du café au lait furent répandus sur le plancher. Dans un buffet qui était fermé à clef, des objets furent enlevés. Il paraît que les phénomènes étaient dus à la jeune fille de M. MARRACINO, médium inconscient. Un jour un livre se souleva et alla la toucher à l'épaule. (*Si sollevo e ando a battere sulla spalla di lei, quindi, cadde a terra e cominci a saltarellare* (!!), *comme mosso da una forza impulsiva, percorse sei o sette volte la camera e, alzandozi di nuovo, ando ad applicicarsi al muro.*)

Dans ces cas, où le phénomène est produit par un *médium qui s'ignore* (en général un enfant très jeune), il n'est guère douteux que la fraude se mélange souvent à la réalité. MAXWELL[3] dit avec raison qu'à l'origine de ces manifestations il y a sans doute quelques phénomènes véritables, qui donnent à l'enfant l'idée de les

1. *Case infestate dagli Spiriti*, Napoli, 1917.
2. LOMBROSO, *Ricerche sui fenomeni ipnotici e spiritici*, Torino, 1909, 250.
3. *Bull. de l'Institut psychologique*, 1905, 376.

simuler ensuite. Presque toujours la mentalité des médiums est assez instable pour expliquer cette fraude, d'autant plus que souvent ils ne se rendent pas bien compte de ce qui est voulu ou non voulu. Il y a en eux un état incertain de conscience qui leur enlève beaucoup de leur responsabilité.

Kerner a observé chez sa voyante de Prévorst des phénomènes médianimiques qui ressemblent absolument à ceux des maisons hantées, de sorte qu'il paraît difficile de dissocier toutes les manifestations qui eurent lieu alors : tout un ensemble anormal, qui confine à la pathologie : hypnotisme, léthargie, cryptesthésie, prémonitions, télékinésie expérimentale, télékinésie des maisons hantées. « Il y eut, dit Kerner, des coups, des bruits simulant des lancements de pierres. Une fois, une table, sans contact visible, traversa la chambre en faisant des bonds ; des plats d'étain furent lancés à travers la cuisine. Ces récits, ajoute-t-il, m'eussent fait sourire (de pitié) si je n'avais pas été le témoin oculaire de ces faits. »

Quelque invraisemblables qu'ils paraissent, je crois qu'il serait téméraire de les nier. Nous ne comprenons pas ; nous n'expliquons pas ; nous constatons.

Le Dr Hart Raines[1] rapporte un cas assez curieux. En janvier 1911, trois jeunes hommes furent envoyés dans une petite station télégraphique à Dale en Géorgie, et prirent possession de leur nouveau domicile. Mais, peu de temps après, ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient pas en tenir la porte fermée. En dépit de toutes leurs tentatives, même après y avoir mis des clous et des barres de fer, la porte s'ouvrait. Des pierres et des objets étaient projetés dans la chambre. Une boîte de lait condensé s'éleva dans l'air et passa dans la chambre sans qu'il y eût contact. Une lanterne s'éleva aussi toute seule dans l'air ; et elle se brisa contre le mur. Une chaise fut lancée par la fenêtre et tomba avec tant de force qu'elle se brisa. En présence de ces phénomènes les trois jeunes hommes furent pris de panique. *One of them walked several miles to the nearest town, to resign his position, and he assured* Dr Raines

1. Cité par Barrett, *P. S. P. R.*, XXV 1911, 404.

nothing would induce him again to go through the experience he had suffered.

M. Murphy[1], sachant qu'une maison de Enniscorthy (Irlande) passait pour être hantée, y fut passer une nuit avec M. Owen Davereux, dans la même chambre que deux jeunes gens qui habitaient la maison. Il semble que ce soit l'un d'eux, M. Randall, qui ait été l'agent des phénomènes, car c'est surtout autour de lui qu'avaient lieu les bruits et les mouvements d'objets. Dans la nuit que passa là M. Murphy, il y eut d'abord des bruits répétés, de plus en plus rapides. Puis les vêtements de M. Randall lui furent enlevés. Même Randall s'écria : « Tenez-les ; tenez-les, ils me quittent », et il ajouta : « *I cannot hold them ; they are going, and I am going with them, there is something pushing me from inside, I am going, I am going, I'm gone* ». On fit de la lumière et on aperçut Randall baigné de sueur et agité par une extrême frayeur. D'ailleurs Randall, en l'absence de Murphy, a senti des phénomènes étranges (ainsi que son compagnon de chambre, M. Sinnett). Après avoir entendu pendant toute une nuit des bruits de pas précipités, ils allumèrent la lampe et alors : *what added more to our fright,* dit-il, *was a chair dancing (!) out to the middle of the floor without a thing near it.* Son lit, comme le lit de Sinnett, s'élevait en l'air ! !

Après que Randall eut quitté la maison, il ne s'est rien produit pour lui. Ainsi il semble que les phénomènes n'aient pu se produire que dans une localité déterminée, alors qu'une personne déterminée s'y trouvait. Il serait important de savoir quel est le degré de confiance qu'on peut avoir en Randall, et jusqu'à quel point il était normal.

Le cas suivant, encore qu'il ne soit que d'intensité moyenne, est intéressant parce qu'il a été l'objet d'une investigation méthodique par sir W. Barrett lui-même. Sir W. Barrett passa plusieurs nuits dans une maison hantée de Derrygonnelly en Irlande, à 14 kilomètres de Enniskillen. Il semble que les phénomènes aient été sous la dépendance de Maggie, une jeune fille de vingt ans, la fille

1. Cité par Barrett, *Poltergeist, old and new. P. S. P. R.*, XXV, 1911, 380.
2. Barrett, *Loc. cit.*, 397.

de Jack Flanigan, le propriétaire de la maison. Alors que tout le monde était immobile, des bruits très forts furent entendus partout, dans les murs, les bois de lit, les portes. Une large pelle tomba sur le lit. Sir W. Barrett a entendu comme des coups de marteau très forts. Il a pu constater que ces coups étaient intelligents. Quatre fois il a obtenu une réponse exacte à un chiffre (de 1 à 10), qu'il pensait mentalement $\left(\text{soit une probabilité de } \frac{1}{10000}\right)$.

Le cas suivant[1] est notable à maints égards. Il y eut des phénomènes remarquables à Portland (Oregon) chez M. et Mad. Savoyer, habitant 546, Marshall Street avec leur petit-fils Elwin March, âgé de onze ans. Deux docteurs en médecine et beaucoup d'autres personnes virent de leurs propres yeux des mouvements d'objets pesants se produire sans contact. Des chaises, des téléphones se déplaçaient en plein jour, alors que personne n'était à côté. Cependant il n'est pas douteux que le jeune March ne se livrât à ces jeux. Le Dr Gilbert, de Portland, a pu lui faire avouer qu'il avait commis mainte supercherie. Une enquête sévèrement menée a semblé prouver qu'il n'y avait eu supercherie que plus tard, et que dans certains cas, les mouvements d'objet avaient eu lieu quand March n'était pas dans la chambre. Il n'y a aucune absurdité à admettre à la fois l'authenticité des premiers phénomènes, et la supercherie du jeune March, rendue possible quand on ne surveillait pas ses mouvements. Mais, en tout état de cause, le fait d'une fraude, même ultérieure, rend le tout bien problématique.

J. Maxwell, qui a bien étudié certains phénomènes de hantise, incline en effet à penser — et son opinion me paraît tout à fait exacte — qu'au début les phénomènes de télékinésie sont vrais, mais que le médium qui les a produits spontanément d'abord, plus tard les simule.

Grasset, avec le Dr Calmette[2], a constaté que les déplacements extraordinaires qu'on observait dans une maison soi-disant hantée ont cessé complètement jusqu'au jour où le médium, jeune fille

1. *Journ. Amer. S. P. R.*, novembre 1910.
2. *Loc. cit.*, 396.

hystérique de quinze ans, fut renvoyée, et soignée pour son hystérie à l'hôpital de Saint-Eloi (Montpellier).

On trouve dans les *A. S. P.* le récit de faits extraordinaires constatés en 1912 par un M. X... et son neveu, deux artistes dont l'honorabilité et la bonne foi ne sont pas douteuses. Des objets se sont déplacés tout seuls ; les boîtes de métal s'entre-choquent ; les meubles remuent ; les clous s'arrachent tout seuls des murs ; des tenailles, des pincettes sont entendues montant tout seuls dans les escaliers. Ceci se passait en Maine et-Loire et dans la Sarthe. A Cannes un fait plus prodigieux encore s'est passé. « Un petit bonhomme apparut dans la chambre, qui avait la forme d'une clé dont l'anneau serait une chevelure... Il venait sur le marbre de notre table de nuit, avait l'air de s'y asseoir, et, lorsqu'on voulait l'attraper, il s'enfuyait aussi vivement qu'une souris. Le second jour, ce petit lutin avait mis une espèce de costume bleu et à gros pois blancs. Il arrivait nous visiter, et sortait toujours du radiateur. » (!!)

Il est impossible d'ajouter foi à de pareilles histoires que M. X... et son neveu ont illustrées d'images, plus folles que les *Mille et une nuits* les plus extravagantes. Pourtant, en fait de métapsychique, tant de phénomènes étranges ont été niés, puis plus tard reconnus exacts, que, malgré notre grand désir de nier formellement ces insanités, nous sommes contraints de faire quelques timides réserves à notre hardie négation.

Le cas suivant s'est passé dans la jungle de Sumatra [2]. M. Grottendieck, étant seul avec son boy indigène, sous la tente, en pleine jungle, fut éveillé par des bruits de pierres tombant autour de lui. Alors il alluma sa lampe, éveilla son boy qui dormait profondément, et lui dit d'aller voir s'il n'y avait pas quelque mystificateur ou quelque ennemi. Pendant que le boy était dehors, les pierres continuaient à tomber. Il les voyait tourner lentement en décrivant une courbe parabolique. Vainement il essayait de les arrêter. Elles semblaient fuir sa main. Quand le boy revint et assura n'avoir trouvé personne, les pierres continuaient à tomber. M. Grottendieck

1. *L'apparition d'un étrange petit être au cours de phénomènes spontanés*, 1919, XXIX, p. 96.

2. *Poltergeist. J. S. P. R.*, XII, 261, mai 1906.

tira au hasard cinq coups de sa carabine Mauser par la fenêtre. Les pierres n'en continuèrent pas moins à tomber. L'enfant fut si effrayé qu'il se sauva dans la jungle.

Dans une lettre ultérieure, M. Grottendieck écrit qu'il est absolument sûr que ce n'est pas son boy qui lançait les pierres ; mais il incline à penser que la lenteur de la chute des pierres n'était qu'une illusion, une apparence ; car, pendant que le phénomène avait lieu, le temps lui semblait ralenti. *I feel now incline to suggest that there might have been something abnormal of my own condition at the time.*

Cela est extrêmement probable ; et c'est probablement assez pour ne pas accorder quelque valeur au témoignage de M. Grottendieck

Je pourrais multiplier les cas de *Poltergeist* en citant les faits nombreux, anciens et modernes, qu'on trouve dans les écrits de divers auteurs. Mais il semble que ceux-là suffisent pour établir combien la question est obscure encore.

Avant de donner mon opinion personnelle, je mentionne les conclusions que dans un excellent article le professeur Barrett formule sur les maisons hantées et les *Poltergeist*. J'abrège [1].

1° La fraude et l'hallucination ne suffisent pas pour expliquer tous les phénomènes ;

2° Les bruits, mouvements d'objets et autres phénomènes physiques, semblent être en quelque rapport avec une intelligence invisible, qui, malgré son imperfection, a quelque ressemblance avec notre intelligence humaine ;

3° Ces phénomènes sont le plus souvent associés à une personne ou à une localité, de sorte qu'un *point d'appui* semble nécessaire à leur production ;

4° Ces phénomènes sont sporadiques et temporaires, durant de quelques jours à plusieurs mois, apparaissant et disparaissant soudainement sans cause connue.

§ 4. — CONCLUSIONS

Avant tout, ce qui importe, c'est de savoir si les faits sont vrais.

1. *Poltergeist, old and new*, *P. S. P. R.*, XXV, 1911, 377.

En présence de ces phénomènes extravagants, la discussion théorique est de médiocre importance.

Or les témoignages sont trop précis pour qu'il soit possible de *tout* nier. Beaucoup de ces cas, même sévèrement examinés, établissent qu'il y a eu des mouvements d'objet sans contact, et surtout des bruits dont aucune explication mécanique ordinaire ne peut rendre compte. N'est-il pas absurde de supposer que, pendant des semaines et des mois, plusieurs individus, maîtres d'eux-mêmes, conscients, responsables, surveillant scrupuleusement l'habitation soi-disant hantée, ont vu des choses qui n'existaient pas, ont entendu des bruits retentissants, effrayants, que nul être vivant ne produisait. S'il s'agissait d'un seul cas, et d'une seule personne, on pourrait croire à une hallucination ou à une illusion. Mais c'est là une explication enfantine. On dit *hallucination*, pour se débarrasser, par un mot très commode, d'un fait inhabituel qui trouble notre quiétude. Le procédé est vraiment par trop simpliste.

Hallucination collective, dit-on encore. Mais il n'y a pas d'hallucinations collectives. Les aliénistes ne connaissent pas ce phénomène.

Je n'ignore pas que les hystériques, dans un couvent, ont parfois raconté des choses extraordinaires que les unes et les autres auraient vues ; je sais aussi que les menteries des hystériques mythomanes constituent une bonne part de leur psychologie, mais il n'est pas question ici de religieuses et d'hystériques.

Peut-être cependant serait-il sage de limiter les faits de hantise à des faits de *télékinésie accidentelle*.

La *télékinésie expérimentale* a été amplement démontrée. Alors pourquoi ne pas admettre que les phénomènes qui se produisent dans les maisons hantées sont du même ordre ; et qu'ils sont des *télékinésies accidentelles ?* Ce n'est ni plus ni moins merveilleux.

La similitude saisissante des phénomènes constatés en Normandie, en Irlande, en Ecosse, en Géorgie, en Russie, en Italie, en Sicile, prouve qu'il y a, même pour ces faits inhabituels, des conditions précises qui se répètent. S'il s'agissait de pures fantaisies, jamais les récits ne pourraient être si concordants.

En réalité, tout se tient dans la métapsychique. Jadis, de 1885 à 1895, les membres de la *S. P. R.* avaient tendance à n'accepter

comme démontrée que la télépathie, et à nier aussi bien la clairvoyance (cryptesthésie sans télépathie) que les phénomènes physiques. Podmore, en particulier, était arrivé à cette conclusion qu'il n'y a que la télépathie. Mais peu à peu il a fallu à nos savants collègues de la *S. P. R.* admettre successivement la clairvoyance et les phénomènes physiques. Comment, sans être volontairement aveugle, nier les faits produits par Home et par Eusapia ?

Donc, puisqu'il y a, à n'en pas douter, télékinésie expérimentale, on doit admettre, au moins comme possible, la télékinésie accidentelle.

D'ailleurs, ce n'est pas l'hypothèse de l'hallucination qui est la principale objection à la télékinésie accidentelle ; c'est l'hypothèse de la supercherie. On dit que, s'il y a des bruits étranges, et des mouvements d'objets sans contact, c'est qu'un enfant vicieux et malicieux réussit à produire ces désordres qui l'amusent, et par lesquels il se plaît à mystifier les curieux. Mais on ne peut pas, sauf exception, adopter cette hypothèse de la mystification ; car dans la plupart des cas on se méfiait intensivement[1].

Je me souviens de la parole naïve qu'on me disait un jour. « *Avez-vous songé,* me dit-on, *que vous avez pu être mystifié ?* » De fait cette crainte de la mystification a été le souci presque unique ou, pour mieux dire, unique, de toutes mes expériences. Alors je ne puis m'imaginer que, dans une maison hantée, quand retentissent des bruits stridents, des cris aigus, et que les portes se ferment et s'ouvrent avec fracas, les habitants de la maison, gens honorables et intelligents, ont un autre souci que de savoir s'ils ont affaire à quelque farceur qui se moque d'eux ou à quelque malfaiteur qui tâche de les dévaliser.

L'hallucination et la mystification sont deux hypothèses, insuffisantes dans bien des cas, qu'on admet quand on ne *veut* pas reconnaître les faits : car on ne *veut* pas les reconnaître, on se refuse à accepter un phénomène inhabituel. *Et cependant il y a de l'inhabituel.*

1. On jugera de la sévérité (justifiée) dans l'investigation des phénomènes en lisant la critique qu'a donnée Fr. Podmore (*P. S. P. R.*, XV, 98) du livre de miss Goodrich Freer et du marquis de Bute. *The alleged haunting of B House, including a journal kept during the tenancy of colonel* Taylor, London, Redwey, 1899.

Une fois les faits reconnus, il faut chercher à les expliquer. Mais tout de suite ils nous déroutent par leurs étranges allures.

Quand c'est un fantôme qui apparaît, il semble bien qu'on puisse rattacher le phénomène à un événement tragique ancien, ou même à une préoccupation du mort, préoccupation qui a survécu à la mort. On est tenté de supposer une volonté du défunt de faire quelque chose, de révéler sa présence. Mais c'est probablement une conception étroitement anthropomorphique. Et, plutôt que de supposer à une conscience humaine (dont la survie est problématique) des intentions humaines (d'un symbolisme très vague), j'aime mieux sans aucune fausse honte dire que *je ne comprends pas*. Donc je préfère rester dans l'indécision, tout en faisant remarquer que cette indécision ne porte pas sur le fait lui-même, mais sur son interprétation.

Les lancements de pierres, les vaisselles brisées, les objets qui se déplacent, les portes qui claquent, les bruits terrifiants, tout cela, à notre point de vue humain, est tellement absurde que les hypothèses sur les intentions des forces qui déterminent ce branlebas de nos objets domestiques, sont ridicules, et ne méritent pas qu'on s'y attarde.

En somme — loin de toute hypothèse — on peut résumer ainsi les faits qui se dégagent de cette étude sur les hantises :

1° En certaines localités des fantômes apparaissent, parfois à plusieurs personnes successivement ou collectivement, qui gardent des formes qui sont toujours les mêmes, pendant des semaines et même des mois.

Voilà une première affirmation qui n'est pas bien établie encore, et un doute scientifique est nécessaire.

2° En certaines maisons, mais en général sans qu'il y ait de fantôme perceptible, il se produit des bruits, des mouvements d'objets, que nous ne pouvons expliquer rationnellement. Le plus souvent les phénomènes sont sous la dépendance d'une personne qui joue alors, peut-être sans le savoir et sans le vouloir, le rôle d'un médium. De même qu'un médium, dans une séance spiritique, fait que des meubles, des chaises, des boîtes à musique, se déplacent, de même les médiums (qui s'ignorent) des maisons hantées, font

que les pierres tombent autour d'eux, et que des coups violents ébranlent les murailles.

C'est là une seconde affirmation qu'il me paraît impossible de contester.

Autrement dit la plupart des phénomènes de hantise sont des *télékinésies spontanées*. Mais, autant la télékinésie expérimentale est établie sur des preuves indiscutables, autant la télékinésie spontanée, s'appuyant sur des témoignages relativement rares et fragiles, mérite d'être soumise encore à une critique rigoureuse. On ne peut pas nier les phénomènes de hantise ; on doit même dire qu'ils sont très probables. Mais dire qu'ils sont probables signifie qu'ils n'ont pas de certitude. De sorte que, de tous les phénomènes métapsychiques, ce sont les plus contestables.

Même nous serions contraints de les nier résolument, si nous n'avions pas pour les appuyer les faits, absolument certains, d'ectoplasmies, de prémonitions, des télékinésies et de monitions.

LIVRE QUATRIÈME

CONCLUSION

I

Me voici arrivé au terme de cette longue étude. J'ai essayé, tout en faisant une place, trop large peut-être, à mes recherches personnelles, de réunir les documents confusément disséminés dans les divers recueils, de mettre un peu d'ordre dans ce qui, jusqu'à présent, n'avait guère fait l'objet d'une étude synthétique. J'ai tâché de faire sortir du chaos ces sciences dites occultes, jadis déclarées maudites, que nos sciences classiques, fières de leur popularité et de leurs antiques démonstrations, se refusaient à respecter. Le moment m'a paru venu de donner à la métapsychique une place parmi les vieilles sciences, en lui imposant la rigueur, l'autorité et la logique qui font la force des vieilles sciences.

Les savants seront surpris, peut-être indignés. Mais, s'ils ont la sagesse (qui me paraît élémentaire) de consentir à entreprendre cette laborieuse lecture, ils seront forcés de se rendre à l'évidence.

On a pu se rendre compte, en lisant ce livre, de mes intentions. J'ai voulu, en éliminant autant que possible tout ce qui était notoirement incertain, et en indiquant expressément mes doutes lors de telles ou telles expérimentations, présenter des faits et des expériences, c'est-à-dire les vrais et seuls fondements de toute science. Finalement il m'a paru, comme il paraîtra sans doute à tout lecteur impartial, qu'il y a trop de faits bien constatés, trop d'expériences rigoureusement poursuivies, pour qu'on puisse, toujours et sans exception, pour tous ces faits et pour toutes ces expériences, admettre le hasard, l'illusion, la fraude.

Mais, comme il s'agit de faits très étranges, d'expériences qui

paraissent heurter les dogmes scientifiques actuels, nos affirmations vont soulever tantôt des critiques violentes, tantôt des incrédulités railleuses. C'est le sort de toutes les idées neuves, et je ne m'en émeus guère. Je voudrais seulement — et ce n'est pas être très exigeant — *qu'on ne me condamnât pas avant de m'avoir lu*. Ce n'est pas pour avoir feuilleté distraitement un ouvrage résumant les travaux de deux cents probes et habiles travailleurs, qu'on peut se former une opinion réfléchie, sérieuse, digne d'estime. Je dirais volontiers aux critiques, comme jadis Thémistocle : « *Frappe, mais écoute* ».

Ce qui me trouble davantage, c'est que, dans le camp opposé à celui des sceptiques, je trouverai une opposition très violente. En effet, d'une part, j'ai voulu relater beaucoup des faits surprenants que les spirites admettent, et d'autre part je n'ai pu adopter leurs théories ; car j'ai toujours cherché l'explication terre à terre, *rationaliste*, même quand cette explication rationaliste était peu vraisemblable. C'est là ce qui, très franchement, me cause une certaine angoisse.

Dans nombre de cas l'hypothèse spirite est manifestement absurde. Absurde parce qu'elle est inutile. Absurde parce qu'elle suppose des êtres humains, de très médiocre intelligence, survivant à la destruction du cerveau. Tout de même, dans certains cas, — d'ailleurs rares, mais dont je ne me dissimule nullement l'importance — il y a, au moins en apparence, des forces, des volontés, des intentions, intelligentes et raisonnées, dans les phénomènes qui se produisent ; et l'impulsion a tout à fait les caractères d'une impulsion étrangère (v. p. 451).

Alors l'explication spirite paraît beaucoup plus simple ; ou, si l'on ne veut pas de l'hypothèse spirite, l'hypothèse qu'il y a des êtres intelligents intervenant dans notre vie, et capables d'exercer quelque action sur la matière.

Je n'ai pas cherché à atténuer la portée de ces faits ; mais je ne puis tout de même adopter la conclusion qu'il y a des esprits, des intelligences en dehors de l'intelligence humaine. Ma conclusion sera toute différente. C'est que *la personne humaine a des ressources que nous ne connaissons pas, tant matérielles que psychologiques*.

Et, comme cette hypothèse ne me satisfait guère, je dirai, en conclusion dernière, que nous sommes, dans l'état actuel de notre science, *hors d'état de comprendre.*

II

Nous évoluons dans l'inconnu. Pourtant nous avons pu mettre hors de doute ces deux grands faits :

1° L'intelligence humaine a d'autres sources de connaissance que les sens normaux, *cryptesthésies.*

2° Il y a des matérialisations, c'est-à-dire des forces qui, émergeant des corps, peuvent prendre forme, et agir alors comme si elles étaient des masses matérielles : *ectoplasmies.*

Il ne me paraît pas qu'on puisse aller plus loin que la cryptesthésie et l'ectoplasmie, à moins de se perdre dans les nuées.

Que d'histoires ai-je entendues, racontées par des témoins de bonne foi irréprochable ! Mais ils avaient observé avec plus d'enthousiasme que de critique. Or, quand il s'agit de faits hautement invraisemblables, il ne faut pas se contenter d'une *demi-preuve,* d'une expérience *presque* satisfaisante, d'une conclusion *presque* certaine. Je n'ai pas donné place dans mon livre à ces allégations, encore que j'aie lieu de croire que souvent elles sont fondées. Je n'ai pas voulu m'arrêter à des récits problématiques, de sorte que, si quelques-uns me trouvent trop facile, beaucoup me trouveront trop sévère.

Les mouvements sans contact, la clairvoyance, les fantômes, les prémonitions sont phénomènes tellement inhabituels que nous sommes tout d'abord, quand on nous en parle, portés à en rire. Avant d'avoir étudié, nous rions et nous nions. Nous rions sans examen ; sans discussion, nous nions. Ce fut mon état d'âme pendant longtemps, comme ce fut celui de William Crookes, de Lombroso, de Russell Wallace, de Zöllner, d'Oliver Lodge, de Morselli, de Bottazzi. Aussi ne serai-je pas étonné si le récit de pareils faits provoque l'incrédulité et la raillerie. On se moquera d'autant plus qu'on aura moins attentivement lu.

D'ailleurs ce ne sont guère les raisonnements qui nous convainquent. Une démonstration mathématique, même irréprochable, ne

nous persuade pas[1]. *Il nous faut, pour admettre un phénomène, être habitué à ce phénomène.*

III

Peut-être — et je m'en accuse — n'eussé-je pas été convaincu par les expériences innombrables que d'éminents savants avaient publiées, si, pour les quatre phénomènes fondamentaux de la métapsychique, je n'avais pas été le témoin, témoin peu enthousiaste, témoin sévère, témoin révolté, témoin défiant à l'extrême, de faits s'imposant à moi. J'ai pu constater, dans des conditions irréprochables, et malgré mon désir de les nier, la réalité des quatre phénomènes essentiels de la métapsychique.

Ces quatre expériences personnelles, qui toutes les quatre entraînent l'évidence, ont déterminé ma conviction, et cela non pas tout de suite, mais à la longue, après réflexion, méditation et répétition.

A. *Cryptesthésie.* — Stella, en présence de G... dont elle ne connaît pas et ne *peut* pas connaître la famille, dit les prénoms du fils de G..., de sa femme, d'un frère qui est mort, d'un frère qui est vivant, d'un beau-père, et de la localité où G... habitait en son enfance.

B. *Télékinésie.* — Alors que je tiens les deux mains et la tête d'Eusapia, un gros melon, de trois kilos environ, est transporté du buffet à la table, la distance étant de plus d'un mètre entre le buffet et la table.

C. *Ectoplasmie.* — Eusapia, en demi-lumière, a ses deux mains dans les miennes, sa main gauche dans ma main droite, sa main droite dans ma main gauche. Pendant que, devant Lodge, Myers et Ochorowicz, je lui tiens solidement et irréprochablement les deux mains, une *troisième* grosse main me caresse la joue, me pince le nez, me tire les cheveux et me donne sur l'épaule une tape qu'entendent Ochorowicz, Myers et Lodge.

1. M Thiers, ayant voulu, sur ses vieux jours, prendre des leçons de mathématiques, se rebiffa lorsque son professeur lui démontra que le plan de section d'un tronc de cône, quel qu'en soit l'angle avec la hauteur, détermine une ellipse régulière. « Ce n'est pas possible, dit-il. Quand on coupe obliquement un pain de sucre, il y a à l'ellipse un gros bout et un petit bout. » Il fallut, pour le convaincre, faire devant lui la section d'un pain de sucre véritable.

D. *Prémonition.* — Alice, à 14 heures, me dit, pour la première et unique fois, que je vais bientôt me livrer à une violente colère devant une, deux, trois personnes qu'elle indique avec la main, comme si elle les voyait. A 18 heures, par l'acte brutal (invraisemblable et imprévoyable) d'une personne absolument inconnue à Alice, je suis provoqué, devant deux personnes, à entrer dans une des plus violentes (et légitimes) colères de toute ma vie, colère qui a motivé une demande en duel, la seule que j'aie jamais reçue.

Ces quatre expériences sont suffisantes, par leur précision et leur impeccabilité, pour me commander sinon la conviction, au moins un commencement de conviction. A vrai dire, j'ai reçu bien d'autres preuves, ainsi qu'on a pu le constater en lisant ce livre, mais dans ce résumé je ne cite que les plus caractéristiques pour chaque type.

IV

Or ces quatre expériences individuelles ne sont rien, absolument rien, à côté des multiples preuves qui ont été apportées par quantité d'autres savants. On ne bâtit pas un édifice sur quatre petites pierres, si solides qu'elles soient. Le lecteur qui n'aura pas eu, comme moi, l'heureuse occasion de pareilles expériences, a besoin de preuves, sinon plus fortes, au moins plus nombreuses, et il lui faut d'autres témoignages que le mien.

Or les témoignages abondent, et les preuves sont innombrables.

Elles se répètent chaque jour, ces preuves décisives. Je les ai tout exprès, dans ce livre qui est plutôt un amas de faits qu'un exposé de doctrines, multipliées pour chacun de ces quatre phénomènes essentiels, au risque de fatiguer et d'ennuyer. L'autorité et la répétition des témoignages et preuves font qu'il n'est plus permis de douter. La cryptesthésie, la télékinésie, l'ectoplasmie, la prémonition, me paraissent à présent établies sur des bases de granit, c'est-à-dire sur plusieurs centaines d'observations précises, comme aussi sur plusieurs centaines d'expériences rigoureuses.

Que l'on rencontre dans ce millier d'observations et expériences maintes défectuosités, lacunes, erreurs, illusions ; parfois des témoignages erronés, parfois des supercheries ; plus souvent encore des rapprochements fortuits ; très souvent des affirmations inconsidé-

rées : la chose est certaine. Il n'est pas possible que ces mille observateurs n'aient jamais failli. Tout de même, l'ensemble constitue un faisceau puissant et homogène que quelques critiques de détails, si pénétrantes qu'on les suppose, ne pourront pas désagréger.

Donc : 1° il y a en nous une faculté de connaissance qui diffère absolument de nos facultés de connaissance sensorielles communes (cryptesthésie) ; 2° il se produit, même en pleine lumière, des mouvements d'objets sans contact (télékinésie) ; 3° il y a des mains, des corps, des objets, qui semblent de toutes pièces se former dans un nuage et prendre toutes les apparences de la vie (ectoplasmie) ; 4° il y a des pressentiments que ni la perspicacité ni le hasard n'expliquent, et qui se vérifient parfois dans leurs plus petits détails.

Telles seront mes conclusions fermes, formelles. Je ne peux aller au delà.

V

Ainsi il me paraît que l'ensemble de la métapsychique est rigoureusement vrai. Je vais même jusqu'à penser que bien des phénomènes indiqués dans ce livre comme douteux encore, — car, les preuves ne m'ayant pas paru assez rigoureuses, j'en ai nettement suspecté, presque nié la réalité, — seront bientôt reconnus comme authentiques. La métapsychique ira beaucoup plus loin que je ne l'ai supposé. Mais j'ai voulu être très prudent, trop prudent peut-être. Je n'ai accepté que ce qui était vingt fois démontré et bien démontré. Les savants officiels me trouveront certainement trop crédule ; mais, plus certainement encore, les spirites, les occultistes, me trouveront cruellement sceptique.

Pour croire que toute la métapsychique est une illusion, il faudrait supposer que William Crookes, R. Wallace, Lombroso, Zöllner, Fr. Myers, Oliver Lodge, Aksakoff, J. Ochorowicz, J. Maxwell, Boutlerow, du Prel, William James, Morselli, Bottazzi, Bozzano, Flammarion, A. de Rochas, A. de Gramont, Schrenck-Notzing, William Barrett, ont été tous, *sans exception,* ou des menteurs ou des imbéciles. Il faudrait supposer que deux cents observateurs éminents, moins illustres que ceux-là peut-être, mais de haute et sagace intelligence, ont été, eux aussi, ou des menteurs ou des imbéciles.

VI

Pourquoi d'ailleurs les savants, qu'ils soient mathématiciens, chimistes ou physiologistes, s'opposeraient-ils à la cryptesthésie et à l'ectoplasmie ? Est-ce que ces faits *nouveaux* sont en contradiction avec les faits anciens ?

J'insiste ; car on ne sait pas suffisamment distinguer une *contradiction* et une *affirmation nouvelle*.

Rien dans la métapsychique n'est en contradiction avec la science classique. Il ne s'agit que d'affirmations nouvelles.

La psycho-physiologie enseigne que la connaissance des choses nous arrive par nos sens, que, si la rétine est excitée, il y a une sensation visuelle, et, si la membrane de Corti, une sensation auditive. Mais jamais la psycho-physiologie n'a essayé de démontrer, ne pourra démontrer, qu'*inhabituellement* d'autres voies de connaissances ne peuvent pas exister. Il serait absurde de dire que l'excitation de la rétine ne produit pas une image visuelle. Mais il n'est pas absurde de soutenir qu'il peut y avoir image visuelle sans excitation rétinienne.

En d'autres termes, la science établit des faits positifs — et là elle est toute-puissante. — Mais, quant aux négations, elle n'a pas le droit d'en formuler une seule, car à chaque instant elle se heurte à des mystères profonds. Aussi, quand on apporte des faits nouveaux, appuyés sur des preuves multiples, irréfragables, devant ces faits positifs nouveaux qui ne contredisent nullement les faits positifs anciens, la science ancienne n'a-t-elle plus qu'à s'incliner, et à accueillir dans son sein les vérités nouvelles.

Rien n'est plus simple, à tout prendre, que la cryptesthésie : il suffira d'accepter cette hypothèse élémentaire qu'il y a *dans notre intelligence des moyens de connaissance autres que nos cinq misérables sens*. Voilà une proposition qui n'est pas bien hardie, et *a priori* on ne peut la rejeter. Il faudrait pour oser dire *a priori* qu'elle est impossible, oser affirmer qu'avec nos cinq misérables sens nous avons *délimité le connaissable*.

Pour la télékinésie, pour l'ectoplasmie, il en est de même. Il suffit de supposer qu'il existe, dans le vaste Kosmos, des forces

intelligentes (humaines ou non humaines) qui sont capables d'agir sur la matière. Cette hypothèse de forces intelligentes inconnues n'est pas bien téméraire. *Ce qui est téméraire, ce n'est pas de supposer que ces forces existent, mais d'affirmer qu'elles n'existent pas.*

Quel savant, digne d'être appelé un savant, pourrait affirmer que la science a classé, catalogué, étudié, analysé, pénétré, toutes les forces de l'immense Nature. Étrange prétention que de croire connaître toutes les manifestations dynamiques du monde ! Pour peu qu'on parcoure la liste des vibrations possibles de l'éther (ce mystère, cette hypothèse), combien manquent encore à l'appel ? Et d'ailleurs n'est-il pas insensé de prétendre que tous les phénomènes de l'univers ne sont que des vibrations de l'éther ?

Admettre la télékinésie et l'ectoplasmie, ce n'est pas détruire le plus petit fragment de nos sciences ; c'est leur ajouter une donnée nouvelle : c'est admettre qu'il y a des forces à nous inconnues. Or le plus primitif bon sens nous force à dire *a priori* qu'il y a des forces inconnues. Alors, pourquoi s'indigner quand, nous appuyant sur des milliers d'observations et d'expériences, nous affirmons une de ces forces inconnues ?

Tout ce qui n'est pas en contradiction formelle avec les faits connus est possible. Eh bien ! les matérialisations et les télékinésies ne contredisent absolument aucun fait scientifique établi. Parce qu'une main qui prend tous les attributs d'une main vivante se forme dans un nuage blanchâtre, cela n'infirme en rien les lois de la circulation, de la nutrition, de l'ossification, d'une main ordinaire. C'est un fait nouveau, ce n'est pas un fait contradictoire.

VII

Il est vrai que dans cette terrible métapsychique il y a un phénomène plus terrible que les autres : la *prémonition*. La prémonition est établie par des preuves certaines, et cependant il nous est impossible de la comprendre. Notre constitution psychologique ne peut pas nous faire concevoir que les événements futurs sont tout aussi déterminés que les événements passés, et qu'une fatalité inexorable régit, même dans ses plus infimes détails, les affaires humaines et non humaines. N'essayons pas d'approfondir.

C'est un abîme. Certes la prémonition n'est pas en contradiction avec les données de la science. Mais — ce qui est peut-être plus redoutable — elle heurte durement notre conscience ; car notre conscience se refuse à admettre la fatalité de l'avenir qui va se dérouler.

Donc, pour la prémonition nous ne tenterons ni explications ni justifications. Nous resterons dans le domaine du réel. Établissons les faits sans nous préoccuper des conclusions qu'ils entraînent, sans en déduire de fumeuses théories. Il s'agit de savoir, non ce qui est *possible*, mais ce qui est. C'est ainsi que Sir William Crookes avait posé le problème. C'est ainsi que nous le poserons à la suite du maître.

VIII

Nous avons démontré la réalité des faits, mais ce n'est qu'un premier pas. Un fait, en lui-même, est peu de chose, si on ne le relie pas, par une chaîne logique, à d'autres faits homologues, de manière à ce qu'une relation, cohérente, entre des faits qui semblent disparates, soit constituée, avec une ébauche de théorie possible. Et alors nous voici amenés, après que les faits ont été démontrés, à en discuter la théorie pour en comprendre la signification profonde.

Nous serons brefs, et pourtant des volumes innombrables, pesants, ont été écrits sur les théories métapsychiques.

Disons-le tout de suite. Quand on essaye de construire la théorie complète de la métapsychique, ce n'est pas assez d'en établir une qui satisfasse à la cryptesthésie, une autre à la télékinésie, une autre à l'ectoplasmie. Il faut que cette théorie implique une sorte d'explication synthétique de la cryptesthésie, de la télékinésie, de l'ectoplasmie tout ensemble. Plus on approfondit dans leurs détails les choses complexes qui se présentent, plus on voit que ces trois phénomènes, télékinésie, cryptesthésie, ectoplasmie, sont liés entre eux par une connexion étroite.

Beaucoup de savants, et notamment les éminents membres de la *S. P. R.* (F. Podmore et H. Sidgwick surtout) avaient cru d'abord que

tout se ramène à la télépathie, c'est-à-dire, en dernière analyse, à la vibration cérébrale d'un individu B correspondant à la vibration cérébrale d'un autre individu A. Selon eux la télépathie expliquait tout. Mais aujourd'hui, Sir William Barrett et Sir Oliver Lodge, pensent tout autrement.

Remarquons que la télépathie est un phénomène dont l'extension peut être fantastiquement exagérée. La distance ne compte pas, et une émotion de A peut se transmettre à B; même si A est à mille kilomètres de B. En outre il n'y a pas lieu d'exiger, pour qu'il y ait transmission de A à B, que A ou B, aient quelque conscience des vibrations par lesquelles leur cerveau est ébranlé. La volonté, la conscience, n'y sont pour rien. Il suffit qu'un vieux souvenir, absolument ignoré, soit enfoui dans la conscience de A pour que ce souvenir puisse se transmettre à B. La conscience de A et la conscience de B peuvent également tout ignorer. C'est dans la subconscience que tout ce branle-bas se produit.

Si l'on admet dans toute son ampleur la doctrine de la télépathie, il faut pousser jusqu'à ses dernières conséquences cette belle et fragile doctrine. Puisqu'une pensée humaine, même inconsciente, même lointaine, même ancienne, retentit sur une autre pensée humaine, dès que B a une émotion ou une connaissance, c'est assez que sur la planète terrestre se trouve un individu A, ayant cette même émotion ou cette même connaissance, pour expliquer l'émotion ou la connaissance de B. Il s'ensuit que toujours, ou presque toujours, on pourra invoquer la télépathie, et dire : « *c'est A* (si indifférent, si lointain, si inconscient qu'il soit) *qui a transmis cette émotion à B.* » En effet il existe bien peu de faits qui ont été ou qui sont totalement inconnus de toute personne vivante.

Or cette théorie me semble dangereusement exclusive. Et en effet on a vu en divers chapitres de ce livre que dans de nombreux cas il y eut connaissance supranormale (cryptesthésique) des choses, sans qu'on puisse aucunement l'expliquer par la télépathie.

D'abord, il y a toutes les prémonitions sans exception. Pour les prémonitions, bien entendu, la télépathie n'a pas à intervenir, puisque ni A ni B ne sont capables de connaître l'avenir par les voies normales de la connaissance.

Mais, même en dehors des prémonitions, quelquefois il y a

d'étonnantes divinations, avec reproduction de dessins pris au hasard parmi de nombreux dessins, connaissance de mots que personne ne connaît. Souvent des dessins mis dans une enveloppe ont été présentés à un sensitif pour qu'il les reproduise, et il est arrivé maintes fois — (alors l'expérience est plus rigoureuse) — que la personne qui expérimente avec le sensitif ne sait pas du tout quel est le dessin, de sorte que le dessin enfermé dans l'enveloppe est totalement inconnu de qui que ce soit. Dans ce cas il n'y a pas un seul individu, vivant ou mort, qui sache quel est le particulier dessin qui doit être deviné par B. Il y a donc une *seconde vue*, une *lucidité*, une *clairvoyance* (*Hellsehen : second sight*), — nous disons une *cryptesthésie* — que la télépathie seule n'explique nullement.

Dans les expériences nombreuses faites avec Mad. Piper, il y a eu souvent de multiples et curieux détails extrêmement précis qui ont été fournis sur des familles lointaines, détails que n'avaient jamais connus les personnes interrogeant Mad. Piper.

On n'aura qu'à lire les multiples récits de monitions donnés plus haut pour être convaincu que, dans un tiers des cas au moins, la télépathie (même si on lui donne une extension immodérée, presque absurde), ne suffit pas à expliquer la connaissance qu'un sensitif témoigne à certains moments sur des choses que l'intelligence normale ne peut pas connaître.

Loin de nier la télépathie, nous affirmons avec grande force qu'elle existe et même qu'elle est un des phénomènes les moins contestables de la métapsychologie. Une émotion, une pensée, et aussi (ce qui est plus extraordinaire encore) un nom, un chiffre, un dessin, peuvent se transmettre de A à B. Si, comme nous le croyons, la cryptesthésie est la *connaissance du réel*, alors la pensée humaine, étant une réalité, pourra, elle aussi, actionner la cryptesthésie.

Ainsi la télépathie n'est qu'un cas particulier de la cryptesthésie. Même je regarde comme vraisemblable que, parmi les vibrations inconnues qui mettent en jeu la cryptesthésie, la pensée humaine est une de celles qui peuvent le plus facilement se transmettre.

Si par télépathie on veut dire qu'il y a vibration synchrone et synergique de deux pensées humaines, la télépathie est une hypothèse. Au contraire la cryptesthésie n'est pas une hypothèse. Elle

indique un fait par un mot. *A vrai dire ce n'est rien de plus qu'un mot*, puisque cryptesthésie signifie qu'il y a une voie de connaissance ignorée de nous. Mais, en attendant que la théorie soit donnée, le fait doit suffire.

En tout cas la télépathie suppose la cryptesthésie, puisque cette faculté de l'intelligence d'être ébranlée par les vibrations d'une pensée humaine suppose une fonction absolument nouvelle, profondément incompréhensible. Qu'un dessin, connu par A et enfermé dans une enveloppe opaque, soit reproduit par B, c'est absolument mystérieux. Or le mystère ne sera pas plus profond si A, qui tient le dessin à la main, n'a aucune idée de ce que ce dessin représente. Peut-être même la vibration mentale de A quand il se figure tel ou tel dessin, est-elle en soi plus obscure que les nets linéaments d'un dessin enfermé dans une boîte.

Après tout, peu importe que la difficulté soit plus ou moins grande : les faits sont là, — toujours les faits — qui, avec leur brutalité inexorable, nous commandent d'accepter à la fois et la cryptesthésie et la télépathie.

Tout ce que nous pouvons accorder, c'est que la télépathie est un cas spécial et fréquent de la cryptesthésie.

IX

Lorsque nous parlons, sans plus, d'une faculté de connaissance mystérieuse, nous ne faisons qu'établir notre ignorance. Et cette ignorance est aussi énorme que la cryptesthésie même. Nous ne pouvons lui assigner des limites.

Mad. Piper parle à Mad. Verrall d'une tante Suzanne, née en 1791, qui avait chez elle le portrait de son fils peint à l'huile. Voilà un fait que Mad. Verrall ignorait complètement et avait toujours ignoré. Comment la connaissance de ce détail, précis et minuscule, a-t-elle pu parvenir à l'intelligence de Mad. Piper ?

On a fait une première hypothèse ; on a supposé que les choses soi-disant inertes émettent des vibrations particulières, des *émanations* en quelque sorte, qui, quoique n'ébranlant pas nos sens normaux, peuvent éveiller la cryptesthésie des sensitifs.

Les émanations qui se dégagent des sources souterraines ou

des métaux, et qui, par l'intermédiaire des muscles du baguettisant, font mouvoir la baguette divinatoire, nous fournissent un bon exemple de pareilles forces. Puisqu'il y a une force rhabdique (dont quelques lois sont connues) pourquoi n'y aurait-il pas dans les choses des forces analogues ?

Une bague portée par la grand'mère de Martin a gardé quelque effluve de cette grand'mère, de sorte que le sensitif à qui cette bague est remise va pouvoir dire quelque chose sur la grand'mère de Martin ; un nom, un détail de toilette, un accident ancien, une particularité du caractère. C'est ce qu'on a appelé très incorrectement la psychométrie. Nous préférons le mot *cryptesthésie pragmatique*, c'est-à-dire une sensibilité à l'émanation des choses.

Il est très possible qu'il y ait une émanation des choses ; mais dans bien des cas il y a lucidité sans qu'en apparence au moins quelque objet matériel soit là pour l'éveiller. Si pour certaines hantises, d'ailleurs fort rares, on peut supposer que les choses d'une maison ont conservé comme une *vapeur* émanant des individus qui y ont vécu, cette supposition est loin de donner raison de tous les phénomènes, et l'hypothèse n'est applicable qu'à des cas très particuliers.

En somme l'hypothèse de l'émanation, partiellement applicable peut-être, est presque toujours insuffisante. Elle peut s'adapter à quelques cas. Mais pour la plupart des phénomènes de cryptesthésie elle est inopérante.

X

Comme seconde hypothèse, on peut supposer que parfois nos sens normaux sont capables d'acquérir une acuité prodigieuse. Par exemple la sensibilité visuelle pourrait devenir si aiguë qu'un dessin mis dans une enveloppe opaque sera nettement distingué, la sensibilité auditive si intense qu'on entendra le tic tac d'une montre qui est à mille kilomètres. Cette hyperesthésie n'est pas tout à fait absurde; ce ne serait que l'extension extraordinaire d'une sensibilité normale, et il est quelques cas de cryptesthésie (très rares), qui sembleraient de nature à être expliqués par cette hypothèse de l'hyperacuité sensorielle, ou peut-être de la transpo-

sition des sens. Mais le plus souvent une hyperesthésie sensorielle, même énorme, ne suffit pas comme explication ; car il y a bien autre chose que la vision et l'audition à distance.

XI

Et tout de suite une troisième hypothèse, simpliste, se présente, qui dès le début a été adoptée avec un enthousiasme irréfléchi. C'est que l'intelligence du sensitif a été possédée, envahie, remplacée par une autre intelligence, celle d'un mort, dont l'intelligence et la conscience ne sont pas mortes. C'est Georges Pelham qui, après sa mort, continue à exister comme esprit, et qui alors parle par le cerveau, le larynx, les lèvres de Mad. Piper, laquelle est intermédiaire (*médium*) entre le monde des vivants et le monde des morts.

Donc nous voici arrivés à l'hypothèse spirite.

Il ne faut ni la désirer, ni la craindre. Quand on s'est donné la noble tâche de chercher la vérité, la vérité en soi, on ne doit se laisser ni intimider par l'opinion vulgaire, ni entraîner par un obscur désir d'immortalité personnelle.

Voici comment se peut exprimer en peu de mots, dégagée des superstitions qui l'affaiblissent, la théorie spirite.

« Au moment de la mort, l'intelligence humaine ne disparaît pas. Elle continue à évoluer, dans un monde qui n'est plus conditionné par l'espace et le temps. Cette intelligence, conservant quelques-uns des caractères qu'elle avait pendant la vie, son individualité, sa conscience, sa personnalité, peut, par l'intermédiaire de certains individus vivants, privilégiés, se manifester en s'emparant de leur corps (cerveau, muscles et nerfs) ; et alors elle écrit, voit, pense, parle, comme au temps où elle était incarnée dans sa chair d'autrefois. Les intelligences des morts connaissent des choses proches ou lointaines, passées ou présentes, même futures. Elles peuvent parler des langues inconnues à leur médium, composer des vers, résoudre des problèmes, discuter des questions, alors que le médium livré à lui-même serait impuissant à composer ces vers, à résoudre ces problèmes, à discuter ces questions. La conscience de leur *moi* n'a pas disparu ; car il n'y a pas de survivance vraie sans la cons-

cience du moi. Aussi, puisque la conscience de Georges Pelham s'est substituée à celle de Mad. Piper, Mad. Piper sait-elle tout ce que savait le désincarné. Quand Georges Pelham arrive en elle, il n'y a plus de Mad. Piper ; il n'y a plus que Georges Pelham.

« Expliquer ce que fait Georges Pelham par la lucidité seule, c'est donner à la lucidité une énorme et invraisemblable extension. Il est plus simple de faire une hypothèse unique : la survivance de Georges Pelham, et son incarnation en Mad. Piper.

« Puisque l'homme ne meurt pas, l'homme ne peut pas naître. Il s'ensuit qu'il n'y a pas naissance des intelligences (Allan Kardec). Les intelligences désincarnées s'incorporent dans tels ou tels enfants qui viennent de naître. Jusque-là elles errent dans l'univers, dans l'Au-delà, cherchant péniblement à se manifester, tantôt en s'incarnant dans de jeunes enfants qui vont naître, tantôt en se manifestant à des médiums ».

« *There is no death* », disait Florence Marryat. « *On ne meurt pas* », a écrit Chevreuil. »

L'hypothèse est nette, franche. Elle explique, en donnant l'omniscience aux esprits, la majeure partie des faits, mais elle se heurte à de telles invraisemblances, malgré son apparente simplicité, qu'il me paraît impossible de l'adopter. Toutefois c'est timidement que je la combats, car je ne peux guère lui opposer une théorie antagoniste bien satisfaisante.

1° Tout semble prouver que l'intelligence est fonction du cerveau, qu'elle dépend de l'intégrité de l'appareil cérébral, de la quantité et de la qualité du sang qui irrigue le cerveau.

Que d'autres intelligences, en d'autres conditions que les conditions animales de la vie terrestre, existent dans la nature, c'est possible : c'est même probable ; *mais ce ne seront plus des intelligences humaines*. Par conséquent, si elles veulent entrer en relation avec nous, elles auront pitié de notre grossier, mais nécessaire, anthropomorphisme, et devront, pour se faire comprendre de nous, s'affubler de tels ou tels noms humains, de tels ou tels sentiments humains. Tout de même elles n'appartiendront pas à l'humanité, puisque l'intelligence (humaine ou animale) ne peut posséder conscience, mémoire, sensibilité, raisonnement, volonté, c'est-à-dire les caractéristiques psychologiques humaines, que si le cerveau existe. Des

milliers et des milliers d'expériences établissent une relation si étroite entre le cerveau organe et l'intelligence fonction, qu'on ne peut admettre la persistance de notre fonction intelligence sans l'organe cerveau plus que la sécrétion rénale sans le rein.

2° Le mot survivance signifie survivance de la conscience; car, s'il n'y a ni conscience, ni mémoire, la survivance est sans aucun intérêt. Nous savons parfaitement que les atomes de carbone, de phosphore, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote et de soufre qui constituent notre corps sont immortels. Mais que nous importe? Que l'hypothétique force vitale ou âme survive, si la mémoire de mon *moi* a disparu, cette survivance animique m'importe aussi peu que la survivance de mon phosphore cérébral. Or d'innombrables faits ont prouvé que la mémoire est une fonction qui disparaît très vite, que l'asphyxie, l'anémie et les poisons l'altèrent tout de suite. Elle est très fragile; elle diminue rapidement avec l'âge. Survivre sans avoir la souvenance de son vieux *moi*, ce n'est pas survivre.

Et puis qu'est-ce qui survivra de ce moi? Le vieillard, tombé en enfance depuis trois ans, aura-t-il le *moi* de sa vigueur intellectuelle ou le *moi* de sa décrépitude? Le *moi* d'un individu qui bégayait continuera-t-il à s'exprimer en bégayant dans l'Au-delà? Quelles puérilités!

Maeterlinck a exprimé cette difficulté en termes excellents. « Ce *moi*, si incertain, si insaisissable, si fugitif et si précaire, est tellement le centre de notre être, nous intéresse si exclusivement que toutes les réalités de notre vie s'effacent devant ce fantôme. Si la mémoire de quelques faits, presque toujours insignifiants, ne nous accompagne pas..., il m'est égal que les parties les plus hautes, les plus libres, les plus belles de mon esprit soient éternellement vivantes et lumineuses dans les suprêmes allégresses; elles ne sont plus *moi* : je ne les connais plus. *La mort a tranché le réseau de nerfs ou de souvenirs qui les rattachait à je ne sais quel centre où se trouve le point que je sens être tout moi-même.* »

Cela ne signifie nullement la négation de forces intelligentes sans cerveau. Mais ces forces intelligentes hypothétiques qui ne sont pas sous la dépendance d'un substratum matériel, n'ont rien de commun avec l'intelligence humaine.

3° Il y a tous les degrés entre la reproduction presque parfaite,

presque adéquate, d'une personnalité ayant existé, comme Georges Pelham — phénomène extrêmement rare, presque unique — et la création d'une personnalité factice, manifestement factice, phénomène extrêmement commun, mille fois observé. Je suggère à A... qu'elle est une petite fille nommée Madelon Martin, nom et personnage qui ne possèdent de réalité que dans ma fantaisie, et alors aussitôt la voilà devenue Madelon Martin. Si par hasard une Madelon Martin a existé ou existe encore, et si A... a connu cette Madelon Martin, elle en reproduit aussitôt avec une merveilleuse et fidèle précision les souvenirs. Quoi d'étonnant alors que, si, par quelque auto-suggestion imprévue, Mad. Piper s'est imaginé être Georges Pelham, elle en retrouve, grâce à sa merveilleuse cryptesthésie, les goûts, les intonations, les passions et les souvenirs.

Assurément, si A... n'a pas connu Georges Pelham, et si elle reproduit fidèlement la pensée de Georges Pelham, il faudra supposer à A... — et nous pouvons le faire, puisque nous n'en connaissons pas les limites, — une cryptesthésie intense, prodigieuse. Alors la personnalité de Georges Pelham paraîtra revenir intégralement, et cependant cette personnalité, malgré ses affirmations réitérées, est peut-être aussi factice que les autres. Peut-être cette personnification de Georges Pelham n'est-elle due qu'à une vaste et magnifique lucidité.

Comme tous les degrés dans les personnifications se peuvent observer, il s'ensuit que très rarement, — jamais pour ainsi dire, — les personnalités qui se manifestent ne revêtent la forte individualité de Georges Pelham, conforme au Georges Pelham qui a existé. Quelquefois, comme lorsqu'il s'agit de Phinuit, le prédécesseur de Georges Pelham, les personnalités sont des créations imaginaires. John King est probablement une fantaisie d'Eusapia, comme Rector, Imperator, Mentor, sont des fantaisies de Stainton Moses. Par la suggestion hypnotique on provoque facilement la production des personnalités les plus baroques. La seule différence entre le somnambule et le médium, c'est que, chez le médium, au lieu d'être la suggestion verbale imposée par le magnétiseur, c'est une auto-suggestion dont les racines sont inconnues. Puisqu'il est impossible d'accepter comme authentiques les personnifications enfantines de l'hypnotisme vulgaire, pourquoi accepter celles qui sont

un peu plus parfaites? La transition est graduelle entre les unes et les autres. Où nous arrêter? Quel criterium adopter pour dire des personnifications : *celle-là est vraie, celle-là est imaginaire* ? Nous en voyons tant, et tant, et tant, qui sont bien évidemment imaginaires que nous sommes presque forcés de conclure qu'elles le sont toutes.

La facilité et la fréquence des personnifications factices rendent bien problématique la réalité des personnifications véritables.

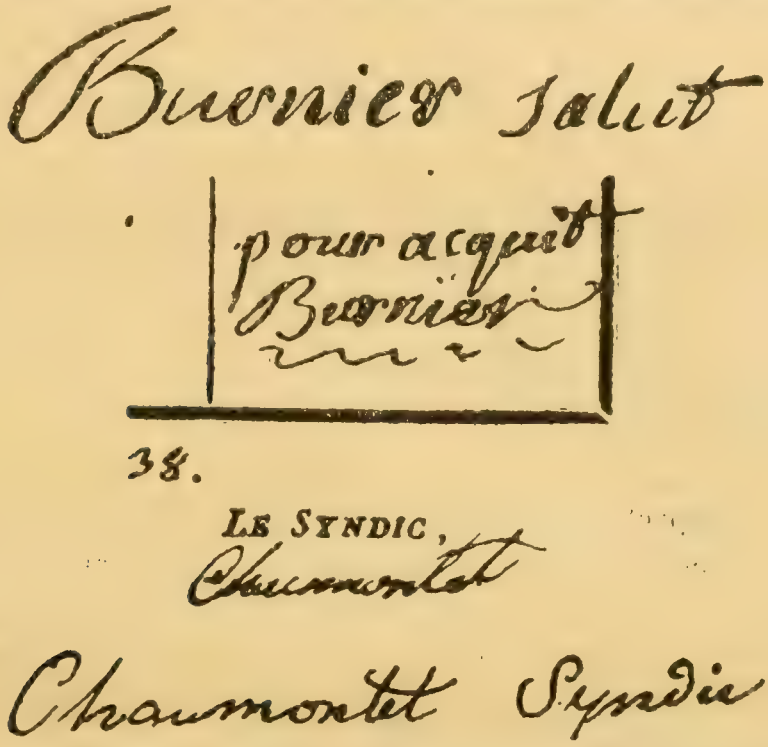


Fig. 25. — Comparaison des signatures authentiques du syndic Chaumontet et du curé Burnier avec les signatures données par Hélène Smith en somnambulisme. Au milieu de la figure reproduction d'un mandat de paiement de 1838.

La ligne du dessus (Burnier, salut) et la ligne du dessous (Chaumontet, syndic) sont de la main d'Hélène. D'après Flournoy, *loc. cit.*, p. 409.

Quand Hélène Smith reproduit très exactement la signature de Burnier, on peut hésiter un instant, car elle signe comme Burnier, dont elle n'a sans doute jamais vu l'écriture. Mais elle incarne aussi Cagliostro et Marie-Antoinette! Alors pourquoi la personnification de Burnier serait-elle plus réelle que celles de Marie-Antoinette, de Cagliostro, d'un prince indien, toutes créations évidemment imaginaires? Il ne faut pas se laisser troubler par la similitude des écritures ; car rien ne prouve que la cryptesthésie ne porte pas aussi sur l'écriture. Par la cryptesthésie Hélène Smith voit

devant elle la signature de Burnier, et alors, par suite de la tendance naturelle des médiums à affecter des personnifications, elle s'imagine être Burnier.

Th. Flournoy, à qui on doit une admirable étude sur Hélène Smith, ne va même pas jusqu'à admettre la cryptesthésie. Il suppose que c'est le rappel d'un vieux souvenir, et croit, sans en fournir d'ailleurs aucune preuve, qu'Hélène a vu quelque part la signature de Burnier; mais il est forcé, pour en arriver là, de faire une longue série de suppositions invraisemblables. Il me paraît alors plus rationnel d'admettre la cryptesthésie, cette cryptesthésie prouvée par des milliers d'observations et d'expériences, très vraisemblable en un excellent médium comme Hélène Smith.

Aussi, quelque respect que j'aie pour l'opinion de Flournoy, ne puis-je croire que, pour expliquer le mot et la signature Burnier, il s'agisse de souvenirs anciens accumulés et oubliés. Il me paraît que c'est plutôt un phénomène de lucidité.

Mais, parce qu'il y a lucidité, je ne conclurai pas qu'il y a incarnation.

Quelque respect que j'aie pour l'opinion de mon illustre ami, Sir Oliver Lodge, je ne puis croire que, dans le cas de Raymond, l'explication la plus vraisemblable, ce soit la survivance de Raymond. Il semble au contraire que, si l'on admet des éclairs de lucidité — de cette lucidité dont la réalité est incontestée — avec symbolisation, si l'on reconnaît que tous les médiums ont une invincible tendance à reconstituer des personnalités anciennes, on aboutit à des hypothèses moins invraisemblables que celle de la survivance.

4° La cryptesthésie s'exerce sans qu'il soit aucunement nécessaire de supposer une entité humaine désincarnée parlant par la voix ou écrivant par la main du médium. Des détails ont été donnés sur des personnes vivantes, qui n'impliquent nullement l'existence d'une entité ayant disparu. Quand Mad. Thompson voit sur le front de M. Moutonnier le mot de *Carqueiranne,* il est tout à fait inutile de supposer que c'est Nelly qui le lui a appris. L'hypothèse que Nelly a survécu ne sert à rien. Nelly est une création imaginaire qui rend l'expérimentation très commode, mais qui n'est nullement nécessaire : c'est à peine une *hypothèse de travail,*

puisqu'on n'a pas besoin de cette complication. Mad. Thompson, prenant la montre de mon fils, dit : « *Three generations mixed* ». C'est Nelly qui parle. Mais Nelly n'est qu'un symbole. En réalité c'est Mad. Thompson qui, profitant de sa belle puissance cryptesthésique, a parlé, et il n'y a aucune nécessité à introduire la personnalité de sa petite fille.

Phinuit, parlant par la voix de Mad. Piper, a donné des exemples de cryptesthésie extraordinaire, tout aussi beaux, sinon plus, que ceux de Georges Pelham, et pourtant Phinuit est manifestement une création du génie de Mad. Piper. Il n'y a pas eu à Metz de médecin français du nom de Phinuit. Phinuit n'a jamais existé. Phinuit, c'est Mad. Piper. Georges Pelham, qui n'est ni plus ni moins lucide que Phinuit, c'est aussi Mad. Piper, prodigieusement lucide. Alors, autour de cette personnalité de G. Pelham, qui a jadis existé, mais dont la conscience a disparu quand le cœur a cessé de battre, elle vient faire cristalliser tout ce qu'elle sait, par cryptesthésie, de Georges Pelham.

5° Lorsque ces entités se manifestent, elles commettent des erreurs, des réticences, des enfantillages, des oublis si graves qu'il est impossible de supposer que c'est l'esprit du mort qui revient.

Il est vrai que rien ne nous force à attribuer aux personnalités des morts les mêmes sentiments, les mêmes modes de raisonnement, les mêmes jugements que lorsqu'elles étaient sur terre. Soit. Mais alors qu'on ne fasse pas état de la ressemblance des sentiments et des raisonnements constatés dans certains cas, puisque, dans beaucoup de cas, et les plus nombreux, toute ressemblance fait outrageusement défaut. Les personnalités des morts s'attachent à des facéties ridicules, se complaisent à des jeux de mots puérils, procèdent par des assemblages de sonorités qui sont voisines des calembourgs. Je ne sais qui disait : « *Si la survie doit consister à avoir l'intelligence d'un désincarné, j'aime mieux ne pas survivre* ». Ce sont des lambeaux, des fragments d'intelligence, et, sauf exception, de très médiocre intelligence. Les désincarnés ont oublié les choses essentielles, pour se préoccuper de minuties qui, pendant leur vie, ne les auraient pas occupés même une minute. Revenir sur terre pour s'intéresser à un bouton de manchette, ce n'est pas

misérable, c'est invraisemblable. Puissant argument contre la doctrine spirite.

Cette pauvre personnalité spirite n'est pas du tout *incohérente*. Elle est *médiocre*, et très médiocre, bien au-dessous (sauf exception) des intelligences moyennes, mais elle demeure, pendant de longs mois, conséquente avec elle-même, enfantine, comme Féda et Nelly ; facétieuse, comme Vincenzo ; érudite et mystique, comme Myers P. ; joviale comme Phinuit.

On répond que la relation des esprits avec un cerveau humain n'est probablement pas très facile, que le cerveau humain du médium n'est qu'un instrument imparfait, et que les incohérences sont dues au désaccord entre l'instrument et celui qui en joue. Mais que d'hypothèses, que d'interprétations symboliques, hérissées d'obscurités et de fantaisies, pour se soustraire à cette évidence que la personnalité psychologique du désincarné est tout à fait différente de la personnalité psychologique qu'il possédait quand il était individu terrestre.

Non seulement elle est différente de la personnalité de l'ancien vivant ; mais presque toujours elle lui est notoirement inférieure (du moins à notre point de vue anthropomorphique).

Tout s'explique très simplement si l'on admet qu'on n'a jamais affaire qu'à la pensée du médium, être humain, très humain, exclusivement humain, dont les opérations, quand elles sont inconscientes, sont rudimentaire, amorphes pour ainsi dire. *Naïvement nous croyons entendre les paroles d'un désincarné, quand de fait nous assistons aux agitations de la subconscience qui se groupent autour d'une personnalité fictive.*

5° Un autre caractère des personnalités spiritiques, c'est qu'elles s'entourent de mystère, comme si le mystère de leur présence n'était pas suffisant. Il y a des réticences, des sous-entendus, des allusions voilées qu'il faut beaucoup de sagacité pour comprendre. Elles paraissent, à certains moments, en savoir très long, et, au passage le plus intéressant, soudain elles s'arrêtent, et ensuite elles dévient. On a absolument le droit de supposer que, si elles n'en disent pas plus long, c'est qu'elles n'en savent pas plus long. Rarement à une question précise est faite une réponse précise. Si elles étaient devant un jury d'examinateurs, elles ne passeraient point

leur examen, car elles répondent mal. Ce sont des réponses *à côté*.

Voilà sans doute pourquoi — ce qui est désastreux pour l'hypothèse spirite — jamais rien ne nous a été révélé par les personnalités des morts, qui ne fût déjà connu du commun des hommes. Ils ne nous ont jamais fait faire un seul pas, en géométrie, en physique, en physiologie, voire en métapsychique même. Jamais les esprits n'ont pu prouver qu'ils savent plus que le vulgaire sur quelque chose que ce soit. Nulle découverte inattendue n'a été indiquée : nulle révélation n'a été faite. La banalité des réponses est désespérante (sauf rarissimes exceptions). Pas une parcelle de la science future n'a été soupçonnée.

Il y a des pastiches, et des pastiches admirables, comme le roman de Dickens, comme les vers de Molière dictés à Victor-Hugo. Mais un pastiche n'est pas une invention. C'est de la spirituelle littérature ; ce n'est pas de la littérature spirite — si je me permets ce jeu de mots digne de l'écriture automatique. — L'intelligence humaine qui compose cette prose ou ces vers ne dépasse pas l'humanité. Ce n'est pas l'inspiration demi-divine que nous pourrions espérer des esprits.

Parfois cependant la lucidité de certains médiums est prodigieuse. Mais la lucidité, ce n'est pas la survivance. La survivance implique la continuation d'une conscience personnelle. Fred. Myers a vécu sur terre ; il a été lui, et non pas autre, avec des volontés, des habitudes, des goûts, des pensées, des souvenirs, des espérances, une intelligence qui faisaient de lui une personnalité déterminée, bien différente de toutes autres personnalités humaines. Or, quand la main de Mad. Verrall écrit : « *Je suis Myers* ». Quand la voix de Mad. Piper dit : « *Je suis Myers* », vainement on trouvera de vagues ou même de précises analogies entre le Myers P, le Myers V, et le Myers véritable ; ce ne sera pas assez pour prouver que, indépendamment de Mad. Verrall et de Mad. Piper, et de tout autre médium lucide, il y a quelque part, dans les espaces, une conscience *humaine* qui dit *moi*, et qui est identique à la conscience du tant regretté Frédéric Myers, ayant gardé les caractères intellectuels primordiaux et les souvenirs cohérents de notre admirable Frédéric Myers, tel qu'il vivait à Leckhampton House.

Toutes les indications que nous transmettent, par les médiums,

les désincarnés sur leur situation actuelle, matérielle ou psychologique, ne m'inspirent qu'une confiance très limitée, car il faudrait d'abord prouver qu'il y a des désincarnés. Je ne partage point la robuste foi d'un des correspondants de M. Conan Doyle, M. Hubert Wales, qui, victime d'un anthropomorphisme naïf, écrit[1] : « Les esprits ont des corps, aussi tangibles pour eux que les nôtres le sont pour nous ; ils n'ont pas d'âge : ils ne souffrent pas ; il n'y a ni riches, ni pauvres ; ils portent des vêtements et prennent des aliments ; ils ne dorment pas. Les Esprits, de pensées, de goûts et de sentiments similaires, gravitent ensemble ; les époux ne sont pas forcément réunis. »

Je ne puis, hélas ! être pénétré de la même conviction que mon généreux ami W. Stead, qui, lorsque je vins le voir après qu'il eut perdu son fils, me dit : « *Pourquoi voulez-vous que je sois triste ? Je lui ai écrit ce matin, et il va me répondre ce soir. Il est très heureux, et nous sommes en relation quotidienne, comme jadis.* »

A mon humble avis, par la métapsychique subjective la preuve de la survivance n'a pas été donnée, mais je m'empresse d'ajouter qu'on s'en est approché très fort. *Si une preuve pouvait être fournie de la survivance de la conscience, cette preuve eût été donnée.*

Mais peut-elle être donnée ? Je ne vois pas, en vérité, comment on pourrait trouver des arguments meilleurs que les cas de Georges Pelham ou de Raymond Lodge, et vainement je m'efforce d'imaginer des expériences plus décisives, des observations plus probantes.

A vrai dire — car il faut être aussi réservé dans les négations que dans les affirmations — certaines apparences sont là pour nous faire croire fortement à la survivance des personnalités disparues. Pourquoi les médiums, même lorsqu'ils n'ont pas lu les livres spirites, et qu'ils ne sont pas initiés aux doctrines spirites, vont-ils immédiatement personnifier tel ou tel mort ? Pourquoi la personnalité nouvelle s'affirme-t-elle avec tant de persistance, tant d'énergie, et même parfois tant de véracité ? Pourquoi se sépare-t-elle si nettement de la personnalité du médium ? Toutes les paroles des grands médiums sont imprégnées, pour ainsi dire, de la théorie d'une survivance. Apparences peut-être, mais pourquoi ces apparences ?

1. Conan Doyle, *loc. cit.*, 152.

— Et on me pardonnera ces hésitations. Au seuil du mystère, il est bien permis d'être troublé, et de ne pas apporter des paroles tranchantes, décisives, faisant un ridicule contraste avec l'incertitude angoissante qui nous étreint.

Tout de même, si nous n'avions que la métapsychique subjective, nous pourrions nous arrêter à la cryptesthésie, hypothèse simple et nécessaire qui suffit à tout expliquer.

Admettons donc, comme étant la seule proposition authentiquement démontrée, une cryptesthésie très intense, définie par un pouvoir prodigieux de connaissance, une sensibilité de l'âme à des vibrations subtiles qu'aucun de nos appareils de physique ne peut constater.

Nul besoin alors de faire intervenir des forces étrangères. Et alors ma conclusion sera : *L'intelligence humaine est beaucoup plus puissante et plus sensible qu'elle ne le croit et ne le sait.*

XII

L'hypothèse serait très simple. Ce ne serait même presque pas une hypothèse, que d'admettre une extension de nos pouvoirs intellectuels. Mais nous ne pouvons guère aller plus loin. Car plus nous essayons de comprendre cette faculté inaccessible de la cryptesthésie, moins nous comprenons. Télépathie, hyperacuité sensorielle, émanations pragmatiques, si elles expliquent quelques phénomènes, ne les expliquent pas tous ; loin de là ! et nous devons en désespoir de cause reconnaître que de la cryptesthésie nous ne savons que ses effets ; car ses modalités et son mécanisme nous échappent absolument.

Le passage de la métapsychique subjective à la métapsychique objective n'est pas aussi abrupt qu'on peut le croire ; car enfin, pour qu'il y ait une sensation cryptesthésique, il faut un phénomène extérieur quelconque, probablement une vibration, puisque c'est par des vibrations (de l'éther ?) que se transmettent les énergies. Donc, s'il y a notion cryptesthésique, c'est qu'il y a eu une force extérieure qui a agi.

Les monitions (de mort ou autres) ne s'expliquent que par cette vibration (de nature inconnue) qui a frappé notre subconscience.

Donc il faut qu'il y ait quelque chose en dehors de nous qui ait agi sur nous. Ce quelque chose qui est en dehors de nous, et qui ébranle notre moi subconscient, est objectif. Nos instruments ne peuvent rien enregistrer, mais il importe peu, c'est objectif tout de même.

Et alors intervient cet étrange pouvoir de *symbolisation* qui est une des pierres angulaires de la métapsychique.

Pour qu'une notion quelconque soit comprise par nous, elle doit prendre une forme accessible à notre intelligence consciente. Par exemple la mort de A ne sera comprise par B, conscient, que si elle lui est indiquée par une représentation intelligible. Alors la notion parvenue à l'état fruste, comme une ébauche informe, que A est mort, se visualise, sous la forme d'un fantôme, ou s'extériorise sous la forme d'une voix, et des détails sont ajoutés, multiples, incohérents parfois, parfois très synthétiques, qui complètent la notion fruste. Ces symboles qu'on est tenté de considérer comme ayant une réalité n'ont en soi aucune réalité ; ils ne sont que la traduction (par un symbole) d'une notion particulière qui éveille notre cryptesthésie.

Même quand il y a hallucination collective, comme dans les maisons hantées, alors que le même personnage apparaît successivement à diverses personnes, sous la même apparence, il n'est pas prouvé qu'il y ait fantôme extérieur réel. C'est peut être parce que la symbolisation par deux percipients différents s'est exercée de la même manière. Et bien entendu il ne s'agit ici que d'hypothèses.

Je ne me laisse pas décevoir par le mirage des mots. La cryptesthésie n'est qu'un mot qui ne dissimule même pas notre ignorance. Dire qu'il y a eu cryptesthésie, ce n'est aucunement résoudre les questions troublantes, très troublantes, auxquelles nous ne pouvons répondre : problèmes que la métapsychique future éclaircira peut-être, si elle consent à rester strictement expérimentale.

1° Y a-t-il une cryptesthésie rudimentaire chez tous les individus, quels qu'ils soient ?

2° Pourquoi, chez certains médiums, est-elle aussi développée ? Pourquoi l'hypnotisme la favorise-t-elle ?

3° Pourquoi, dans les séances spiritiques, dès le début de ces expériences, le médium a-t-il une invincible tendance à admettre

un guide, qui semble avoir une intelligence distincte de lui ?

4° Pourquoi, chez les grands médiums, y a-t-il presque constamment association entre les phénomènes objectifs (matérialisations, télékinésies) et les phénomènes subjectifs (cryptesthésie) ?

5° Par quelles voies la connaissance des choses arrive-t-elle, en dehors des sens, à l'intelligence humaine ? Est-ce l'intelligence humaine dont la vibration se transporte ? Ou bien les choses vont-elles en vibrant au-devant de notre intelligence ?

6° Faut-il supposer qu'il s'agit seulement de l'intelligence humaine, et que d'autres intelligences n'interviennent pas ; celles des morts, ou celles des anges, démons, Dieux ?

Dans l'état actuel de notre embryonnaire science, ce sont là des problèmes insolubles. Je me suis arrêté aux faits : je ne veux pas me laisser entraîner au-delà.

Je ne condamne pas la théorie spirite. A coup sûr elle est prématurée : probablement elle est erronée. Mais elle aura eu l'immense mérite de provoquer les expériences. C'est une de ces hypothèses *de travail* que Claude Bernard considérait comme si fécondes. En tout cas, au moins provisoirement, comme cette théorie n'est rien moins que prouvée, qu'elle est fragile, inconsistante, incohérente, nous nous contenterons de dire, sans vouloir ni pouvoir pénétrer plus avant, qu'il y a des voies de connaissance transcendentale, que nous ne pouvons pas en limiter l'étendue ; que par conséquent nous devons attribuer à cette connaissance supérieure dont quelquefois paraît doué le cerveau humain toutes les puissances que les spirites ont attribuées aux esprits.

Nous allons examiner bientôt si les matérialisations, les télékinésies, n'apporteront pas quelque appui à la théorie spirite ; mais d'ores et déjà nous pouvons dire que, par les faits subjectifs seuls, la démonstration n'est pas faite. Même, ce qui est assez désespérant, on ne voit pas comment elle pourrait être faite, comment se pourra prouver que la conscience humaine survit à la mort du cerveau, avec ses souvenirs et sa personnalité.

Mais cependant un immense pas en avant a été fait : car on a pu établir que tout un monde de forces, *quelquefois accessibles*, vibre autour de nous. Ces forces, nous n'en soupçonnons pas la nature ; nous n'en voyons que les effets. Mais ces effets sont si nets que nous

pouvons affirmer la réalité de ces forces. Si quelques médiums, quelques somnambules, peuvent savoir ce que leurs sens ne leur ont pas appris, c'est qu'il y a venant jusqu'à eux des forces (inconnues) qui ébranlent leur sensibilité. Et c'est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui.

XIII

Par conséquent les phénomènes que nous appelons subjectifs ne sont subjectifs qu'en apparence. Il y a toujours, avant tout phénomène cryptesthésique, une force extérieure qui l'a provoqué, une vibration (inconnue) qui a mis en jeu ces énergies latentes de notre intelligence humaine, laquelle ignore toute sa puissance.

XIV

Il y a autre chose que la métapsychique subjective. Il ne s'agit plus maintenant d'une énorme hyperacuité et d'une profondeur mystérieuse de notre intelligence ; il y a l'*action de notre intelligence sur la matière*. Et l'obscurité, déjà terrifiante lorsqu'il s'agit d'intensifier démesurément la cryptesthésie, devient plus terrifiante encore.

Nous devons admettre — car les faits sont là — qu'il y a des mouvements à distance, et, quelque étrange que soit ce phénomène, ce n'est pas le plus étrange : c'est même le plus élémentaire de toute cette science embryonnaire et redoutable.

Qu'une force mécanique (de nature inconnue) émane du corps humain pour mouvoir une table, et ébranler par des coups les ais d'une planche, c'est à la rigueur compréhensible ! Mais que cette force produise des sonorités verbales, des lumières, des formes humaines vivantes, voilà ce qui dépasse toutes nos conceptions. Une main chaude et vivante, une bouche qui parle, des yeux qui regardent, et une pensée qui vibre, comme font la main, la bouche, les yeux et la pensée d'une personne humaine, ce sont des phénomènes qui confondent.

Nous sommes en pleines ténèbres. Déjà en métapsychique objective nous ne comprenions guère comment, à trois mille kilomètres de distance, Banca, à la même minute où sa famille va périr, parle

de *mort guettant sa famille*, comment le chevalier de Figueroa peut voir, six mois avant l'événement, un paysan, vêtu de noir, frapper la croupe d'un mulet pour le laisser monter un escalier tordu. Mais, quand il s'agit de métapsychique objective, c'est bien plus effrayant encore. La métapsychique objective est le mystère, le mystère absolu, et les tentatives d'explication qu'on hasarde paraissent assez puériles.

Pourtant on n'a pas le droit de soustraire ces faits à l'investigation scientifique.

La science métapsychique passera certainement par des phases diverses. Elle est encore, à l'heure présente, dans une période d'enfantement, mais c'est déjà beaucoup qu'on ait établi les faits ; car ils sont, comme on vient de le voir, solidement établis, et trop évidents pour être niés. Malheureusement ils ne constituent pas encore un ensemble permettant à une doctrine de s'édifier, sérieuse. Il faut pourtant sans timidité et sans orgueil — un orgueil que rendrait bien ridicule notre débilité intellectuelle — examiner ce qu'on peut inférer de toutes ces observations stupéfiantes, de toutes ces expériences extraordinaires.

Or pour ce qui est des matérialisations et des télékinésies, nous résumerons notre opinion ainsi : *Ces phénomènes peuvent être attribués à des puissances énergétiques d'origine humaine.*

XV

Grâce à Ochorowicz, Schrenck-Notzing, Mad. Bisson, Crawford, qui ont continué l'œuvre de Crookes, il semble maintenant à peu près prouvé que les matérialisations sont des *ectoplasmes*, c'est-à-dire des expansions sarcodiques sortant du corps humain (des médiums) absolument comme l'expansion pseudopodique sort de la cellule amibienne. Tous les zoologistes savent que l'amibe a un sarcode qui peut se projeter au dehors pour saisir des parcelles alimentaires et s'incorporer les objets voisins. De même, dans la trance médianimique, du corps du médium peuvent sortir des filaments fluidiques, des expansions en forme de nuages, ou de voiles, ou de tiges, qui vont s'organiser et prendre l'apparence de membres humains, parfois même de corps humains tout entiers.

Ces ectoplasmes, à une première phase de leur action, sont invisibles, et cependant ils sont déjà capables de mouvoir des objets, de donner des raps dans une table. Plus tard, ils deviennent visibles, quoique nuageux et ne constituant que des ébauches. Plus tard encore, ils ont des formes humaines, car ils ont la propriété extraordinaire de changer de forme, de consistance, et d'évoluer sous nos yeux. En quelques secondes cet embryon nébuleux, qui sort du corps du médium, devient un être véritable, alors que l'œuf embryonnaire, pour évoluer et devenir un être adulte, a besoin de trente années.

Quelquefois même le fantôme apparaît tout d'un coup, brusquement, sans avoir passé par la phase de nébulosité lumineuse. Mais c'est probablement un phénomène du même ordre.

Cette formation ectoplasmique aux dépens de l'organisme anatomo-physiologique du médium est maintenant hors de toute contestation. Et c'est prodigieusement étrange, prodigieusement inhabituel, prodigieusement invraisemblable. Pourtant on est forcé de se rallier à l'évidence des faits. Je suis convaincu que, dans vingt-cinq ans, la science officielle classique admettra la télékinésie et l'ectoplasmie comme des phénomènes incontestés.

La transformation profonde des idées qui s'est faite à ce sujet depuis les vingt-cinq dernières années m'autorise à cette conviction.

XVI

Or il ne suffit pas d'avoir constaté les faits ; il faut avoir le courage d'en essayer une théorie quelconque, qui sera nécessairement imparfaite.

Nous avons vu que, pour la métapsychique subjective, l'explication la plus rationnelle, la plus simple, était de supposer une faculté de connaissance supra-normale, celle que nous avons appelée la cryptesthésie, à savoir l'ébranlement de l'intelligence humaine par certaines vibrations qui n'émeuvent pas nos sens normaux.

Eh bien ! pour la métapsychique objective, nous arrivons à admettre que l'explication la plus rationnelle, la plus simple, est assez analogue, c'est-à-dire qu'on peut supposer à l'organisme humain une faculté de projection au dehors, autrement dit une

sorte d'ectoplasmisation, ou émission d'une substance matérielle capable de s'organiser.

Par conséquent, l'hypothèse la plus vraisemblable, c'est qu'il y a dans notre corps des forces capables de s'extérioriser.

Mais, cette hypothèse, quoique étant la plus simple, n'est pas simple du tout : c'est une physiologie, une physique, une chimie nouvelles.

Des êtres à forme humaine qui naissent et meurent dans des voiles blancs, qui se forment et s'évanouissent comme des nuages, ce ne sont pas des êtres humains.

L'homme est si proche de l'animalité que tout ce qui est le propre d'un être humain doit aussi, au moins partiellement, être accordé aux autres animaux. Nous n'avons aucune fonction essentielle dont soit dépourvu un mammifère quelconque, voire un vertébré, voire un invertébré. Les processus de génération, de circulation, de nutrition, de digestion sont à peu près les mêmes. La différence entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme a une intelligence un peu plus aiguë, un peu plus vaste, capable d'abstraction, de souvenir et d'analyse. Mais enfin cette différence n'est pas essentielle. L'homme possède un plus haut degré d'intelligence, voilà tout. C'est un animal très intelligent, mais c'est un animal. Or transformer la matière, *devenir un être vivant transitoire, créer des matières vivantes transitoires*, c'est tout un monde nouveau. Nous évoluons dans un autre ordre de grandeurs. L'homme alors n'est plus l'homme. Il n'appartient plus au règne animal. Il sort même du monde mécanique où nous nous mouvons, monde où la chimie, la physique, et la mathématique règnent souverainement.

Tout est possible. Les pouvoirs de notre personne humaine, morale ou matérielle, vont peut-être beaucoup plus loin que ne le feraient croire nos habituelles et quotidiennes expériences. Il est démontré que du corps peuvent émaner des expansions fluidiques qui vont s'organiser, s'agréger en formes humaines. Il est démontré que l'ectoplasmie est une des propriétés de la matière vivante.

Geley, dans un livre ingénieux, a supposé que l'inconscient

était une sorte de force créatrice ; c'est l'inconscient qui détermine les mutations histologiques par lesquelles la larve se transforme en chrysalide, et la chrysalide en insecte parfait. C'est l'inconscient qui produit les stigmates et les guérisons miraculeuses. C'est l'inconscient qui fait les matérialisations. Et certes, c'est une tentative hardie et profonde que de rattacher les phénomènes métapsychiques aux données les plus positives de l'embryologie et de la zoologie. Mais ce n'est pas, à ce qu'il semble, introduire une explication. Cet inconscient si puissant, si universellement répandu et efficace, c'est une force non démontrée, c'est toujours le *quid ignotum*.

Mais, même pour Geley, le subconscient ne suffit pas, et il tend à admettre — sans l'affirmer — que les phénomènes élevés et complexes du médiumnisme semblent démontrer une direction (étrangère) une intention (étrangère) qu'on ne peut guère rapporter au médium ou aux expérimentateurs.

Telle est l'opinion de Geley ; ce n'est pas tout à fait la mienne. Donc je dirai, avec Lodge, qu'il s'agit de choisir parmi toutes les propositions possibles celle qui est la moins extravagante. Aucune explication, dit-il encore, ne convient à tous les faits. Prétendre forger des explications, c'est une entreprise aussi prématurée que l'eût été pour Galvani d'expliquer la nature de l'Électricité.

Dans son beau livre sur la personnalité humaine, Fr. Myers a ébauché une théorie qui à certains égards ressemble à celle de Geley ; au moins pour les phénomènes élémentaires de la métapsychique. D'après Myers, il y a des personnalités multiples, des centres subliminaux, qui coexistent, travaillent, pensent, comparent, analysent, à côté du centre principal (la conscience) qui ne les connaît pas, ou à peine. Ces centres secondaires sont capables, plus que le centre conscient, d'être ébranlés par les vibrations cryptesthésiques.

Assurément. Mais tout de suite, pour expliquer les phénomènes supérieurs de la métapsychique, Fr. Myers est forcé d'admettre formellement la survie, et de supposer que, dans bien des cas d'écriture automatique, ou de possession, ces centres secondaires sont envahis par les esprits désincarnés.

Plus on étudie ces phénomènes complexes, plus on analyse, dans tous leurs détails, ces monitions, prémonitions, hallucinations véridiques, hallucinations collectives, plus on est enclin à l'hypothèse d'une puissance inconnue, ectoplasmique, attribuée à l'être humain. Or cette hypothèse est tellement étrange qu'il faut épuiser les autres hypothèses possibles.

Et tout d'abord nous pouvons supposer que d'autres êtres que l'homme, intelligents aussi, errent autour de nous et peuvent se mêler à nos évolutions, quoiqu'ils soient soustraits aux conditions mécaniques, physiques, anatomiques, chimiques de notre existence.

Et pourquoi n'existerait-il pas des êtres intelligents et puissants, distincts des mondes abordables à nos sens? De quel droit, avec nos sens bornés, notre intelligence défectueuse, notre passé scientifique de trois siècles à peine, oserions-nous affirmer que dans l'immense Kosmos l'homme est le seul être intelligent, et que toute réalité intellectuelle nécessite toujours des cellules nerveuses irriguées par du sang oxygéné?

Qu'il y ait des forces intellectuelles autres que celles de l'homme, construites sur un type tout différent, non seulement cela est *possible*, mais c'est extrêmement *probable*. On peut même prétendre que c'est *certain*. Il est absurde de supposer que la seule intelligence de la nature, c'est la nôtre; et que fatalement toute force intelligente est organisée sur le mode animal ou humain, avec un cerveau pour organe.

On voit tout de suite combien le mystère est profond. Car, lorsque nous parlons d'intelligence, nous supposons implicitement, dans notre conception fatalement anthropomorphique des choses, que cette intelligence est avec mémoire, avec logique, avec terminologie verbale, avec affectivité. Or l'intelligence (dans le sens humain) c'est quelque chose de si imparfait, de si spécial à l'humanité, que nous ne pouvons guère apprécier les forces intelligentes qu'en les assimilant plus ou moins à celles de l'homme, ce qui est probablement une grave erreur. Dire : *un ange est intelligent* (dans le sens humain), c'est à peu près aussi légitime que si un morceau de drap rouge disait : *un ange est rouge*.

L'idée que nous nous faisons des esprits, qu'il s'agisse de leurs

formes ou de leurs pensées, est donc toujours d'un grossier anthropomorphisme ; mais cet anthropomorphisme grossier est nécessaire.

Tout de même allons au bout de notre pensée, et sans frayeur, puisque nous sommes dans le domaine de l'hypothèse. La cellule nerveuse est pour l'animal la condition de l'intelligence ; mais cela ne prouve nullement que pour tout *phénomène d'intelligence* il y ait nécessité d'une cellule nerveuse, voire des éléments chimiques que nous appelons matériels. Des mondes très différents, des êtres très différents sont concevables, où l'intelligence existerait sans cellules nerveuses, sans substratum matériel. La preuve que ces êtres existent n'est pas faite ; mais leur possibilité d'être est évidente.

On dit : *l'homme ne manifeste son intelligence que par son cerveau, donc aucune intelligence ne peut se manifester sans cerveau.* Telle est l'étonnante logique de ceux qui nous accusent de faire œuvre contraire à la science.

Si nous admettons qu'il y a dans l'univers, en des conditions d'espace et de temps qui sont soustraites à notre rudimentaire psychologie, des êtres doués d'intelligence, interférant à certains moments dans notre vie, on a tout de suite, pour beaucoup de faits rapportés en détail dans ce livre, une hypothèse commode.

Êtres mystérieux, anges ou démons, existences amorphes, esprits qui cherchent par moments à intervenir dans nos actes, qui peuvent, par des voies absolument inconnues, manier la matière à leur gré, qui dirigent quelques-unes de nos pensées, qui se mêlent à quelques-unes de nos destinées, et qui, pour se faire connaître de nous — car sans cela nous ne les comprendrions pas — prennent l'aspect matériel et psychologique des personnalités humaines ayant disparu, c'est une manière simpliste d'énoncer et de comprendre la plupart des phénomènes métapsychiques.

D'autant plus que très souvent, dès qu'on analyse un peu profondément les faits de monitions et de prémonitions, il semble bien y avoir, en dehors de nous et loin de nous, de vagues intentions, intentions qui dépassent nos conceptions humaines, comme si les forces intelligentes voulaient s'arrêter au seuil du mystère, ne consentant pas à tout dire, parlant par énigmes et symboles,

ébauchant de nuageuses affirmations, alors qu'elles eussent pu être plus explicites, remuant des assiettes, des tables, des buches, alors qu'il leur eût été possible — au moins d'après les données de notre habituelle intelligence — de nous fournir des preuves plus intéressantes, d'opérer dans un laboratoire de physique, et surtout de nous renseigner sur les mystères de leur vie continuée après la mort du corps. Mais ils restent dans la fumée d'une théosophie verbeuse ; ne nous disent jamais rien d'utile ; ne nous indiquent même pas, avec quelque précision, les conditions favorables à l'expérimentation.

Que ces esprits soient les consciences des êtres humains défunts c'est à la rigueur possible, mais j'oserai dire, avec toutes les prudences qu'impose une négation quelconque, *ce n'est guère probable*. L'âme de ces désincarnés est trop fondamentalement différente de l'âme des défunts, pour que ce puisse être la même. Et quant à la matière, comment, après trois ans de séjour dans un cercueil, un cadavre désagrégé pourrait-il plus facilement retrouver les vieux vêtements qu'il portait de son vivant, que reconstituer son cœur, son foie, et sa cornée, qui sont devenus une bouillie informe.

Si donc — ce que d'ailleurs je ne puis croire — il y a des *esprits* doués de pouvoirs mystérieux (que je ne comprends nullement) et d'intentions mystérieuses (que je ne comprends pas davantage), en tout cas ces esprits ne sont pas les consciences des défunts. Ils appartiennent à d'autres mondes, différents de notre monde matériel aussi bien que de notre monde moral, et, s'ils revêtent des apparences humaines, c'est afin de pouvoir se faire comprendre fragmentairement à nous[1].

1. Afin de rendre dans une certaine mesure acceptable cette hypothèse qui paraît monstrueuse, imaginons que l'homme n'en sait pas beaucoup plus sur l'univers qu'une république de fourmis n'en sait de la planète-terre qu'elles habitent. Elles ne savent pas qu'il y a des êtres qui leur sont bien supérieurs comme force et comme intelligence ; elles ignorent qu'il y a des mers, des vaisseaux, des bibliothèques, des téléphones, des théâtres, des armées, des tribunaux et des étoiles. Elles vivent comme si tout se limitait dans l'univers à quelques brindilles de bois, des mousses, de vieux troncs d'arbre, des pucerons qui les nourrissent, et des ruisselets d'eau qui inondent leur fourmilière. Si une fourmi plus sagace que les autres leur vient dire qu'il y a d'autres mondes que ceux-là, cette fourmi, malgré sa sagacité, sera sans doute taxée de folie, et on n'aura pas de peine, dans la république formicienne, à prouver son incohérence intellectuelle.

Et alors, étant convaincu, que, tout compte fait, nous sommes, dans le

En résumé il y a trois hypothèses : 1° ce sont les morts, dont les consciences, au lieu de disparaître, ont continué à exister (sans substratum matériel) : c'est la théorie spirite, celle qui me paraît la moins vraisemblable ; 2° il y a des anges, des esprits (δάιμουες) qui, puissants mécaniquement et psychologiquement, interviennent dans les affaires humaines ; 3° l'intelligence humaine (âme et corps), est assez puissante pour produire aussi bien les manifestations matérielles (ectoplasmies) que les manifestations subjectives (cryptesthésies), qui nous stupéfient.

Si j'admets, comme manifestement préférable aux deux autres, cette troisième hypothèse, ce n'est pas que j'y croie bien fort. Loin de là. Je sens combien elle est fragile, et ridicule, et presque aussi ridicule que les deux autres. Mais quoi ! Avons-nous mieux ?

Peut-être. Et pour ma part, j'adopte sans réserve une quatrième proposition ; celle qui a toutes chances d'être la vraie : *nous n'avons encore aucune hypothèse sérieuse à présenter.*

En définitive je crois à l'hypothèse inconnue qui sera celle de l'avenir, hypothèse que je ne puis formuler, car je ne la connais pas.

XVII

Des faits effarants vibrent autour de nous, qui semblent tout d'abord en étrange dysharmonie avec les vérités acquises. Eh bien ! non. Puisque les faits sont là, la dysharmonie ne peut être qu'apparente, conséquence fatale de notre ignorance. Or cette ignorance ne sera pas perpétuelle. Un jour viendra, qui n'est pas très loin peut-être, où une découverte inattendue ouvrira des horizons nouveaux. Un savant génial, un médium puissant, un hasard heureux, en voilà assez pour que surgisse aussitôt toute une série de vérités nouvelles, d'où sortiront non seulement des solutions nouvelles, mais aussi des problèmes nouveaux, problèmes dont nous n'avons pas la moindre idée à l'heure actuelle.

Kosmos, beaucoup moins encore qu'une troupe de fourmis sur la planète terrestre, je penche, sans preuves solides d'ailleurs, à croire qu'il existe d'autres univers que notre petit univers physico-chimique. C'est une supposition qui est surprenante, sans être invraisemblable.

XVIII

Tout sera beaucoup plus surprenant, beaucoup plus inattendu que nos médiocres imaginations ne peuvent le rêver. Nous devons nous dire que la science sera transformée de fond en comble, au delà de tout ce que les plus téméraires peuvent concevoir.

Il faudra procéder résolument, par des méthodes scientifiques exactes, avec aussi peu de timidité que de crédulité. Ayons foi dans le pouvoir magique de la science. Essayons de nous représenter la mentalité humaine aux temps de Paracelse et de Gutenberg, c'est-à-dire il y a quatre cents ans. Douze générations humaines, c'est bien peu pour avoir transformé le monde !

La chimie est une science admirable qui connaît les évolutions les plus secrètes des atomes, qui peut indiquer la place que ces impondérables, en s'unissant, occupent dans l'espace pour créer des substances nouvelles. Et pourtant la chimie a débuté par l'Alchimie, sœur de l'Astrologie.

Si j'avais vécu au xve siècle, j'aurais peut-être eu confiance dans l'Alchimie et l'Astrologie. J'aurais bien fait, puisque l'Alchimie est devenue la Chimie, et l'Astrologie est devenue l'Astronomie. Aujourd'hui ma confiance est absolue en la Métapsychique, et je crois bien qu'il ne lui faudra pas quatre cents ans pour aboutir à une science aussi précise que la Chimie actuelle.

Cependant une difficulté se présente, que les autres sciences n'ont pas eu à vaincre, qui est spéciale à la métapsychique, et très grave. En effet cette science semble s'adresser non plus à des forces aveugles, mais à des forces intelligentes, c'est-à-dire capables de fantaisies, d'intentions (hostiles peut-être). Et alors comment attaquer le problème ? Tout devient très aléatoire.

Heureusement il n'est guère probable que ces forces intelligentes ne sont pas soumises à des lois, et par conséquent abordables à nos recherches.

Ce sont ces lois qu'il s'agira de connaître. Qui sait si, au lieu d'être, comme il a semblé jusqu'ici, empêchés par ces intelligences mêmes d'arriver à leur connaissance, nous ne serons pas aidés par elles ?

En tout cas, déjà, par les faits épars et nombreux qui ont été recueillis, on peut se rendre compte qu'une mentalité nouvelle inspirera les sociétés humaines à mesure que la métapsychique fera des progrès. Nous étions parfois disposés à croire que les faits matériels constatés et étudiés par les savants sont tout, et déjà nous étions tentés d'assigner quelque limite, pas très lointaine, à toute notre actuelle science. Des microscopes, des thermomètres, des télescopes, des galvanomètres plus délicats et plus précis ! tel était à peu près notre très médiocre horizon. Mais à présent notre espérance est beaucoup plus vaste. Voici que nous entrevoyons tout un monde inexploré, plein de mystère encore, devant lequel nous restons muets et stupides, ainsi qu'un Hottentot devant les tourbillons de Poincaré, les ondes de Hertz, les microbes de Pasteur ou la relativité d'Einstein.

Ce monde nouveau, c'est l'inconnu, c'est l'avenir, c'est l'espoir[1].

Comme Fréd. Myers et Oliver Lodge l'ont admirablement indiqué, peut-être une nouvelle conception du devoir humain se dégagera-t-elle de ces études à peine ébauchées. Rien ne peut nous faire prévoir le bouleversement que la métapsychique va produire dans nos idées sur les fins dernières de l'homme. Certes la science des atomes et des forces matérielles, attraction, chaleur, électricité, affinités chimiques, ne sera pas bouleversée ; car les bases en sont inébranlables. Mais on y aura peut-être ajouté de grandes choses nouvelles.

Et puis la finalité de l'homme sera peut-être mieux comprise. Elle ne restera plus autant qu'autrefois enfouie dans les nuages de l'impénétrable, si nous avons pu introduire dans la science positive quelques-uns des faits les plus cohérents de cette science nouvelle.

Or à l'heure actuelle, quand tout est ténèbres encore, notre devoir est tout tracé. Soyons sobres de toute spéculation vaine :

1. Pascal l'a dit en termes profonds. « Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets ; le temps les révèle d'âge en âge... Sans contredire les anciens, nous pouvons affirmer le contraire de ce qu'ils disaient, et, quelque force qu'ait cette antiquité, la vérité doit toujours avoir l'avantage, quoique nouvellement découverte, puisqu'elle est toujours plus ancienne que toutes les opinions qu'on a eues. » (*Fragment d'un traité sur le vide*, Ed. Havet, II, 273.)

approfondissons et analysons les faits : *mettons autant de rigueur dans l'expérimentation que d'audace dans l'hypothèse.*

Alors la Métapsychique sortira de l'Occultisme, comme la Chimie s'est dégagée de l'Alchimie. Et nul ne peut prévoir quelle en sera l'étonnante destinée.

Tout de même il ne faut pas se faire trop d'illusions. Les fragments de vérités incomprises que nous présente la science de l'occulte nous montrent la misère de notre humaine intelligence. L'astronome, en étudiant les astres, est bien vite convaincu que l'homme est un être prodigieusement infime. De même, dans la métapsychique, quand de pâles et fugitives lueurs nous révèlent des mondes intellectuels frémissant autour de nous, et en nous, nous sentons que ces mondes nous resteront, pour toujours peut-être, aussi lointains et incompréhensibles que les étoiles incompréhensibles et lointaines qui peuplent la voûte céleste.

Mais ce n'est pas une raison pour ne pas redoubler nos efforts et nos labeurs. Il y a là de grands mystères à approfondir. La tâche est si belle que, même si elle doit échouer, l'honneur de l'avoir entreprise donne quelque prix à la vie.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS

Abbott (David), 573, 581.
Abélard, 86.
Abelous, 147.
Abronowski, 239.
Adam (Mme J.), 325, 355.
Adam (Paul), 468.
Adams, 426, 427, 727.
Adamson, 148.
Adare (Vic.), 612, 618-622.
Agda Olsen, 154.
Aggazotti, 536.
Agnès (Sainte), 692.
Agrippa (Cornelius), 15, 19.
Aischa, 643-647.
Akoutine, 740.
Aksakoff, 6, 30, 38, 41, 193, 271, 278, 279, 341, 529, 532, 574, 597, 627, 684, 689, 702, 707, 709, 740, 741 761.
Albertis, 698.
Alesi (H. d'), 97.
Alexander, 395.
Alexandra, 474.
Alexandrine, 465.
Alexis (Didier), 26, 142, 143, 461.
Alice, 46, 83, 134, 151, 152, 154, 155, 157-161, 461-463, 760.
Allams, 278.
Allan-Kardec, 32, 33, 383.
Alliot, 222.
Allom, 356.
Alma Haemmerlé, 708.
— 154, 155.
Alphonse XIII, 497.
— (de Liguori), 20, 701.
Alrutz (Sidney), 122.
Amicis (de), 638.
Ammien Marcellin, 23.
Ampère (A.-M.), 585.
Amyot, 19.
Andrade (Mme d'), 672, 677.
Andrée, 63, 75, 77.
Andrews (Miss), 176.
Anna (Tante), 428.
— 146, 147.
Anthony (Dr), 466.
Antoine (B.), 467.
Apollonius, 19.
Applesby, 338.
Apte, 21.
Arago, 484.
Arbonsoff, 356.
Aresky, 590, 643, 644, 650.
Argentine, 669.
Arpentigny, 226.
Aristote, 2, 258.
Arren (d'), 673.
Arriola (Pepito), 10, 279.
Ars (Curé d'), 693.
Arsonval (d'), 529, 536, 562, 585.
Artus, 133.
Assagioli, 297-299.
Athénodore, 727, 728.
Aub, 198.
Aubry (G.), 192.
— (F.), 192.
Audenino, 537.
Avellino, 636.
Aylesbury, 322, 429, 438.
Azam, 36, 83, 220.

Babinet, 31, 283.
Babinski, 119.
Bachelot, 337.
Bacherini, 508.
Backer, 133.
Backmann (D.), 154, 155.
Baeschly, 358.
Baggalli, 538.
Bagot (Mme), 305, 347.
Bailey, 583, 591, 601, 608.
Baker (Richard).
— (Mme), 471.
Baldwin, 173.
Bale (Miss), 479.

Balfour (Gérard), 215, 216.
Ball, 356.
Balle, 149.
Balsamo (S.), 471.
Bangs, 577.
Banister, 450.
Baraduc. 121, 556, 557, 613, 709.
Bard, 326, 407, 408.
Baréty, 121.
Barker, 357, 358, 501.
— (Elsa), 95, 359.
Barklay (Mme), 656.
Barr (Miss), 325.
Barrau (Mme de), 428.
Barrett (sir William), 6, 29, 37, 38, 103, 122, 190, 205, 209, 210, 276, 381, 289, 552, 570, 571, 749, 750, 752, 761.
Bartolini (T.), 194.
Barwell, 311.
Barzini, 605.
Baschieri (U.), 194, 542.
Basserolle, 365, 306.
Baucher, 133.
Baudouin (M.), 338, 339.
Bathes (Effia), 186.
Bayfield, 178.
Bayley, 591.
Bayol, 687.
Beale (Miss), 358, 422, 423.
Beaugrand, 326, 359.
Bec, 360.
Bedford (Miss), 729, 730.
Beilby, 425, 438.
Belbéder, 360.
Bellier, 534.
Belot (Mme), 411.
Benedikt, 121, 294.
Benning, 707.
Beresford (Lord), 359.
Bergen (de), 683.
Berget, 360.
Berger, 246.
Berisso, 537.
Bernard (Claude), 7, 11, 12, 82, 100, 781.
Bernheim, 36.
Bernstein, 235.
Berteaux, 133.
Berthe, 336.
Bertie, 363.
Berthelon, 361.
Bettany, 316, 430.
Bettie, 481.
Bibby (Miss), 366.
Bien-Boa, 595, 599, 605, 643-648.
Bigard (J.-J.), 324, 366, 367.
Bigge, 712, 715.
Binet-Sanglé, 139, 341.
Binns, 617.
Bishop, 362, 416.
Bisson (J.), 52, 559, 607, 587, 592-596, 599, 607, 627, 643, 650-657.
Blackburn, 338, 619.
Blackman, 29.
Blake (Carter), 680.
Blanc (Denise), 446.
Blavatzki (Mme), 259, 582.
Bliss, 30.
Bianco, 675.
Bloch (Mme), 639.
Blocus (Me), 96.
Bocca, 537.
Bock, 365.
Bocock, 618.
Böhn, 277, 278.
Bohn, 745.
Boirac (E.), 41, 127, 140, 230, 600.
Bois (J.), 87, 96, 364.
Boisnard, 479.
Boissarie, 133.
Boniface (Mme), 364.
Bonjuiski, 685.
Bonnamy, 388.
Bonnard (Mme), 185.
Bonnefoy (Suzanne), 411.
Bormann, 649.
Bossuet, 86.
Bottazzi (F.), 38, 529, 592, 604, 606, 610, 637-758, 639, 762.
Botzaris, 273.
Boucher (Dr), 484.
Bouillaud, 7.
Bourbon (Dr), 596, 651.
Bourget (P.), 171.
Bourneville (Dr), 21.
Bourru (Dr), 222, 223.
Boursnell, 586.
Boutleroff, 30, 341, 524.
Bowring, 505.
Bowstear (Dr), 364, 365.
Boyle, 368.
Bozzano (E.), 41, 185, 194, 200, 221, 268, 269, 278, 279, 323, 325, 342, 417, 436, 437, 440-508, 529, 513, 612, 613, 718-740, 761.
Brackett (L.), 141, 688.
Braid (J.), 35.
Branen, 543.
Brémon, 364, 416.
Brewern, 575.
Brière (Dr), 569.
— de Boismont, 353.
Briffaut (Mme), 48, 196, 197, 198.
Brighton, 325.
Briston, 745.
Briggs (Vernon), 171,
Brisson (H.), 484.
Brittain (A.), 177.
Britton, 30, 176.

Brofferio, 41, 529.
Brompton (Père), 362.
Brot (Mme), 483.
Brougham (Lord), 364.
Brown, 171, 275, 686, 687, 731.
— (Mary), 678, 679.
— (Marguerite), 169.
Browne (James Crichton), 388.
Brucato (A.), 495.
Bruce (Rob.), 702.
— 384, 385.
— (Dr), 410.
Brutus, 19, 20.
Bryant, 30.
Buchanan, 217.
Buckley, 140.
Buguet, 583, 586.
Buisson (H.), 490.
Buloz (Mme L.-Ch.), 352.
Burcq, 224.
Bureau (Adèle), 361.
Burger (Emma), 324, 365.
Burnby (Lady), 250.
Burnier, 773, 774.
Burot, 222.
Burns, 267, 277.
Burt, 105.
Burton (Lady), 459.
— (J.), 177.
— (A.), 569, 570, 612.
Buscarlet (Mme), 474.
Bute (Marquis de), 390, 753.
Byron (Lord), 88.
Byzantios, 274, 275.

Cadello, 277.
Caillat, 16.
Calderone (I.), 41.
Campbell (Mme), 474.
Calmette (Dr), 750.
Calt (Capit.), 407.
Camus (Mme), 47.
Canalletti, 152.
Canius Julius, 270.
Cannelle, 122.
Capron, 27.
Carancini, 671, 672, 695.
Cardan (J.), 19.
Carleton, 448, 492.
Carlotta, 667.
Carolath (Princesse), 496.
Cardno, 145.
Carpenter, 31, 34.
Carpenter (E.), 390.
Carré, 116.
— de Montgeron, 21.
Carrel (Armand), 454.
Carreras, 488.
Carrick, 356.
Carrington, 38, 216, 242, 244, 386, 529, 538, 581, 602, 684, 741.
Carroll, 711.
Cartier, 641.
Cascel, 485.
Casimir Périer, 484, 485.
Castelwitch (Mme de), 674-678.
Catherin, 673.
Catherine de Médicis, 225.
Caubin, 283, 284.
Cauchy, 269.
Cavalcante (S.), 395.
Cecchini, 695.
César, 17.
Chambard, 36.
Chambers (Anna), 182.
Chapronière, 704.
Charcof, 36, 118, 352, 353.
Charmide, 17.
Charpignon, 139.
Charrier (R.), 745.
Chasles, 10.
Chaumontet, 773.
Chaves, 353.
Chazarain, 121.
Cheiro, 740.
Chenovath, 184, 470.
Chiaia (Cad.-E.), 529, 530.
Chevalon, 209.
Cheves (Mme), 264.
Chevreul, 31, 206, 280, 282, 283, 289, 354, 355.
Chevreuil, 41, 771.
Child, (Lydia), 174.
Chomel (Dr), 143.
Chopin, 480.
Chowrin, 230, 231, 232, 233.
Christine (l'admirable), 692.
Christman, 367.
Christmas, 438.
Cicéron, 18, 19, 440, 441, 575, 602.
Ciompari, 194.
Claparède, 96, 297-301.
Clarke (Dr), 388.
— 391.
Claudet (Mme), 740.
Claudine, 433.
Claughton, 337, 338.
Clawson, 568.
Clément XIV, 701.
Clericus, 340.
Cloquet, 32, 324.
Coates (J.), 218.
Cobacker (Bl.), 279.
Coghill (Colonel), 492.
Cohen (Dr L.), 464.
Coleman (E.), 577.
Collemann (A.), 681.
Colley, 591, 682, 683.
Collyer Mme), 368.

Comar (Dr), 136.
Conan-Doyle, 177, 445, 491, 492, 617, 779.
Conil, 369.
Connell, 367.
Constable, 275.
Contamine, 412.
Cook (Florence), 34, 39, 42, 43, 44, 48, 51, 565, 584, 588, 590, 595, 604, 605, 608, 630-633, 655, 695.
Coote (Mme), 426.
Cooper (Dr), 473.
Coover (Ed.), 112, 113.
Coppinger, 428.
Corneille (Dr P.), 549.
Cordier (N.), 148, 149.
Cornis (Dr), 401.
Cornillier, 187, 188, 189.
Coromélas, 274.
Corrales (Ofélia), 617, 678, 679, 688.
Cotté, 368.
Conesdon (Mme), 194.
Couesnon (Mme), 368.
Courtier, 274, 529, 538, 562, 628, 633, 634.
Cowes, 339, 542, 577.
Cox (Sergent), 34.
— (Mme), 369.
— (Ed.), 432, 526.
Craigie (Colonel), 370.
Crawford, 550, 551, 552, 559, 563, 564, 565, 568, 598, 627.
Cready (Mc), 342.
Creery, 568.
Crémieux (G.), 270, 382.
Crépieux-Jamin, 228.
Crookes (Sir William), 6, 13, 16, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 51, 208, 256, 275, 522-527, 572, 594, 596, 597, 628-633, 582, 589, 592, 596, 597, 599, 604, 605, 608, 618, 628-633, 655, 678, 759, 761, 765, 784.
Cumberland, 31, 79.
Curie (P.), 529, 679.
Curie (Mme), 529, 633, 634.
Curtius Rufus, 19.
Cybulski, 544.
Cyriax, 694.

Dale Owen, 686, 702, 716.
Dallas (Mme), 190, 209.
Damiani, 276, 529, 604.
Darget, 185, 613, 709.
Dariex, 37, 145, 375, 529, 535, 539, 540, 548, 549, 592.
Darwin (Dh.), 33, 390.
Davane, 622.
Davenport, 44, 590.
Davereux, 749.
Davey, 573.
Davies, 570.
Daviso, 178.
Day (Fr.), 169.
Dear (Mme), 731.
Decréquy (Dr), 642, 649.
Dee, 247
Deinhard, 650.
Delaage, 143.
Delanne (G.), 41, 113, 125, 185, 219, 276-279, 574, 596, 604, 642-648, 701, 709, 731-733.
Deleuze, 23, 35, 118.
Delorme, 484.
Demadrille, 642, 649, 650.
Demay (Ch.), 372, 373.
Dencausse, 449.
Denis (L.), 41.
Dennys, 434.
Denton, 217, 218.
Depler, 301.
Derter, 745.
Derudder, 132.
Desbarolles, 226.
Desbeaux, 488.
Descartes, 603.
Descormiers, 218.
Desmoulin (F.), 96.
Dessoir, 23, 112, 275, 560, 561, 562.
Deupès, 371, 372.
Devienne, 375.
Dexter, 30.
Dhière, 693.
Dickens, 92, 93, 257, 258, 490.
Dickinson, 372, 416.
Didelot, 276.
Didier (Alexis).
Dombrain, 356.
Dominique (Saint), 692.
Donato, 120.
Done, 322, 323, 376.
Donnell (O.), 719, 720.
Dontaz, 372.
Dorat (Mme), 521.
Dorian (Tola), 187.
Draga, 202-205,
Drakoulès, 243.
Dresser, 133.
Drubay, 641.
Ducane (L.), 730.
Duchâtel, 218, 297, 465.
Duck, 373.
Dudlay (Mme A.), 341, 455.
Dufaux (Hermance), 91, 92.
Dufay, 141, 142, 221.
Dufilhol, 472.
Dulley, 472.
Dumas (Alexandre), 144.
Dunraven (Lord), 52, 383, 523, 619.
Du Potet, 74, 127, 185.
Dupré (J.), 493.
Du Prel (C.), 41.

Dupuy, 484.
Durig, 560.
Durville, 745, 746.
Dusart, 127.
Dutant.
Duvanel (A.), 186.
Dyne, 373, 374.

Earle, 311.
Eddy (Mary), 132.
Edinger, 300.
Edisburg, 475, 476.
Edison, 242, 243.
Edmunds, 29, 520, 582.
— (Laura), 272, 273.
Eeden (Van), 191, 192, 276.
Ebstein, 583.
Eglinton, 38, 43, 276, 578, 584, 601, 609, 611, 680, 681, 695.
Eglinton, 132.
Eichwald, 685.
Einstein, 792.
Eldred, 583, 584, 601.
Elgee, 434.
Eliza (Mme), 169.
Elliotson, 27.
Encausse, 577.
Erfurt, 685.
Erhardt, 671, 672.
Erny, 276, 525, 543, 680, 743.
Escolan, 424.
Eschyle, 28, 89.
Escourrou, 316, 374, 375.
Eston (d'), 24.
Espérance (Mme d'), 43, 44, 48, 278, 341, 342, 565, 584, 585, 608, 610, 611, 683, 684.
Eugénie, 134, 160, 161.
— (Mme), 391.
Euler, 273.
Eusapia Paladino, 4, 38, 39, 42, 43, 44, 49, 82, 258, 516, 528-539, 546, 558, 569, 578, 585, 594-597, 627, 640, 641, 697, 698, 759, 760.
Eustance, 322, 375.
Eutyphron, 18
Eva (Voy. Marthe).
Evangélidès, 272, 273.
Everitt, 376.
Ewans, 420.
Ezéchiel, 88.

Faivre (Dr), 122.
Falcomer, 605.
Falcoz, 286.
Falkinburg, 431.
Fanton (Dr), 150, 151.
Faraday, 31.
Farber, 376.
Fechner, 597.
Féda (Voir Mme Léonard).
Feijao (Prof. O.), 183, 672-675.
Feilding, 38, 529, 536, 538, 602, 679.
Fenzi (Séb et C.,) 408.
Féré, 136.
Féron, 448.
Ferroul, 146, 147.
Ferrari (Dr), 297, 300, 710.
— (H.), 84, 113, 159, 206, 238, 462, 463.
Ferrier (Dr), 398.
Février (Gén.), 484, 494, 495.
Field (Rév.), 563, 416.
Figueroa (Cav. de).
Figuier, 23.
Filituto (N.), 277.
Finzi (G.), 38, 529, 532, 533, 592, 635.
— (Seb).
Firmin (Mme), 605.
Flaubert, 198.
Flammarion (C.), 6, 7, 38, 41, 127, 143, 145, 193, 240, 257, 312, 315, 334, 335, 356-400, 448, 495, 496, 508, 529, 622, 642, 672.
Flanigan (J.), 750.
Fleres (D.), 455, 456.
Fleury (Gén.), 375.
— 449.
Flint, 32.
Florrie, 570.
Flournoy, 57, 85, 93, 258, 272, 474, 561, 600, 774, 775.
Flower (L.), 189.
Foa (C.), 38, 532, 536, 592.
Focke, 431.
Foissac, 24, 478.
Fontaine (Françoise), 693, 694.
Fontenay (G. de), 123, 553, 587, 613, 617, 640, 641 709.
Fonvielle, 378, 651, 669, 709.
Forbes, 213.
Fortin, 556.
Foster (M.), 178, 179.
Fouquier-Tinville, 86, 87.
Fournat, 693.
Fournier (Gaston), 206-209, 377.
— (Paul), 206.
Foveau de Courmelles, 617.
Fox (C. et M.), 16, 27-30, 44, 544, 580, 611, 686.
Fragonese, 391.
France (Anatole), 395.
Francé (Dr), 560.
Francis (Mme), 577.
François (Saint) d'Assise, 20, 692.
— Xavier, 701.
Frappart, 143.
Freer, 249, 469, 754.
Fremery, 543, 687.
Freudenberg, 237, 332.

Fréville, 326, 407, 408.
Freya, 144, 449.
Friedrich, 685.
Frigerio (Dr), 239.
Frondoni-Lacombe, 183, 608, 672-678.
Fryer, 339.
Fulton, 7.
Funk (I.), 184.
Furtado, 676, 677.
Fytche (Colonel), 380.

Gale (J.).
Galichet (Marie), 503.
Galichon (Mme), 374.
Galilée, 7.
Gallet, 219, 484, 485.
Gallotti, 638.
Gambetta, 301.
Gandy (J.), 312.
Gargam, 132.
Garnay (Imogène), 169.
Garnier (Abbé), 495.
Garo, 276.
Gasparin (A. de), 30, 521.
Gautier, 371.
Gay (Mme), 378, 379.
Gazzera (Linda), 43, 52.
Geley (G.), 37, 41, 96, 244, 245, 246, 417, 449, 596, 599, 666, 667, 689, 690, 787.
Gerosa, 529.
Giacchi, 400.
Gibert (Dr), 127, 153.
Gibier (Dr), 278, 527, 528, 576, 577, 590, 591, 606, 608, 627, 655, 670, 671.
Gifford (R.-S.).
Gigon, 344.
Giolitti, 187.
Girard (P.-S.), 7.
Girardin (E. de), 454.
— (Mme de), 87.
Gladstone, 276, 578.
Glanvil (J.), 716.
Glardon, 110.
Glaucon, 17.
Glyn (Miss), 681.
Goclenius, 15.
Godfrey, 707.
Gœthe, 703.
Goligher (Miss), 550, 551, 559, 563, 564, 568, 598, 688.
Gollin (Mme), 379.
Gomanys (F.), 346.
Goodall, 379.
Gordigiani, 182.
Gorres, 21, 22, 692, 701.
Gower, 279.
Grabinski, 497.
Grabow, 301.
Graesse, 1.
Graham, 549.
Gramont (A. de), 38, 197, 198, 529, 535, 575, 640, 679, 762.
Grand-Boulogne (Dr), 277.
Grant, 384.
Grasset (Dr), 41, 92, 146, 147, 194, 205, 247, 358, 539, 583, 590, 750.
Gratiolet, 354.
Grattam (Colley), 176.
Gray (Dr), 686.
Green (Mme), 68, 81, 316, 379, 380, 416.
Gregory, 704.
Grey (John), 744.
Griffin, 381.
Griffiths, 380.
Grillet, 482.
Grimo, 346, 347.
Grottendieck, 751, 752.
Ground, 617.
Grunewald, 31.
Gudden, 455.
Guérard (Mme), 397, 398.
Guérin (Mme), 397, 398.
Guicciardi, 400.
Guinard (Dr), 345, 346.
Gulat-Wellenburg, 655.
Guldenstubbé, 574, 575, 576, 702.
Gurney, 6, 29, 36, 37, 104, 334, 582.
Gutemberg, 792.
Guthrie (M.), 103, 112.

Haemmerlé, 708.
Haggard, 346.
Haggit, 394, 395.
Hahn, 277.
Hall (S.-C.), 621, 622, 706.
— (Miss Radeliffe).
Halle (Martin), 382, 416.
Hamilton (Lady), 475.
— 44.
Hanriot (M.), 159.
Happerfield, 271.
Hare (Rob.), 30, 521.
Harford, 271.
Harris (Fraser), 162, 349.
Hart, 168, 338, 622.
Hartkoff, 300.
Hartmann, 703.
Hartwig.
Harvey, 314.
Hasden, 709.
Hatch (D.-P.), 94.
Hauer, 478.
Hauff (Federica), 25, 26, 48.
Haumann.
(Th.), 616.
Hauffe (Federica), 25, 26, 48, 247, 373.
Hawthorne, 223.
Hawkins.
Haxby, 583.
Haye, 480.

Hazhalt, 403.
Heidenhain, 36, 118.
Hélène (Sainte), 20.
Héléna, 134.
Hellembach, 478.
Hendrickson, 705.
Hennings, 621, 622.
Heymans, 211.
Heintzer, 200.
Henicke, 455.
Henri II, 476.
Herdmann, 104.
Héricourt (J.), 127, 153, 157, 158, 228, 462.
Herlitzka, 529, 536.
Hers (Mme), 382.
Hijmans, 543.
Hill (A.), 195, 196, 264, 324, 617.
— (Mark), 390.
Hillenbach, 687.
Hinkovitch, 275, 276.
Hirschberg (Jeanne), 239.
Hirschmann, 683.
Hodgson (R.), 30, 165-166, 168, 169, 170, 172, 175, 259, 260, 270, 279, 447, 530, 531, 582.
Hofmann (A.), 237.
Holland, 215.
Hollander, 243.
Home (D.), 34, 42, 43, 48, 52, 175, 176, 383, 521-527, 558, 559, 564, 565, 578, 594, 596, 601, 618-622, 628-630, 655, 698, 699.
Hooker (Saint), 555.
Hopkins, 582.
Höping, 226.
Hoppe, 106.
Hornung, 30.
Horte (Salvator de), 692.
Hosmer, 383.
Houdaille (O.), 202, 310, 383.
Houdin (Robert), 44, 142, 143.
Houssaye (Arsène), 459.
— (Cécile), 459.
Howard, 168, 260.
— (Lady M.), 183, 184.
— (G.), 338.
Howitt (W.), 502.
Hubschmann, 373.
Hugh Lane, 210.
Hughes (Clovis), 270, 382.
Hugo (Charles), 88, 90.
— (Victor), 60, 87, 88, 89, 90, 143, 144, 397, 398.
Hulin, 485, 777.
Hulst (Mgr d'), 694.
Hunter (Mme), 422.
Hurly (Berta), 420.
Hurtington, 447.
Husson, 25, 125, 127.
Hutchins, 306, 383, 384.
Huxley, 34.
Huygens, 543, 687.
Hyslop (J.), 38, 144, 165-175, 189, 193, 248, 259, 272, 342, 390, 470, 481, 568, 569, 612.

Imoda (E.), 52, 552, 592, 628.
Iodko, 613.
Isnard (Dr), 435.
Istrati, 709.
Ivey, 482, 483.

Jacks (L.-P.), 37.
Jackson (Dr), 712.
Jaffé, 424.
James (William), 6, 37, 38, 166, 174, 259, 336, 597, 762.
— 92, 93, 257.
Janesson (Gw.), 480.
Janet (P.), 21, 50, 124, 127, 159, 247.
Jansen (Fl.), 543.
Jaurès, 195.
Jean (Dr), 384.
Jeanne, 393, 416.
— d'Arc, 18, 91, 92, 500, 501.
Jencken, 619, 622.
Jim (Mountain), 416.
Johnson (Dr), 615.
— 326, 505.
— (Alice), 214, 536.
Joire, 124, 247, 556.
Joller, 745.
Joncken (Voy. K. Fox).
Joncières (V.), 540.
Jones (Dr), 167.
— (Mme), 731.
— (Mme), 472.
— S.), 223, 326.
Joquelet (Lucette), 458.
Joseph (Saint) de Copertino, 20, 21, 692, 693, 701.
Judd (Mme), 731.
Jukes, 384.
Julia, 464, 465.
Julliard, 39.
Jupp, 422.
Jurainville (de).

Kalérine, 168.
Kalna, 171.
Kane (Voy. Fox. Marguerite).
Kapnitz (Comtesse), 386.
Karin (N.), 569.
Karr (Alph.), 143.
Keep (Perceval).
Keley, 171.
Keller, 582.

Kelwin (Lord), 6.
Kemnitz (M. de), 655.
Kerner (J), 457, 694, 695, 748.
Kerr, 388.
Keulemans, 350, 390.
Kielmann.
Kiesenwetter, 23, 30.
Killick, 312.
Kilner (W.), 123.
King, 420.
— (Katy), Voy. Cook (Florence).
— (John), Voy. Eusapia.
Kingston (Dr), 730.
Kinnamann, 727.
Kirk, 110, 707.
Kircher (P.), 120.
Kitchener (lord), 740.
Kjelmann, 155.
Kling-Kowstrœm, 281.
Kluski, 642.
Knez, 431.
Knight (Fr.), 195.
Kobbe, 341.
Kohnstamm, 21.
Korff, 177.
Kotèbe (Noum), 233-236.
Kouprejanoff, 743.
Krall (K.), 297,301.

Lacassagne, 710 711.
Lairetelle (H. de), 187.
Lafontaine, 27, 126, 694.
Lagarrue, 385.
Lagenest, 388.
Lagrange (M.), 345, 346.
Lamy (Sarah), 190.
Landesque, 285, 286, 287.
Lang (A.), 247, 390, 473.
Lange, 198, 244.
Langlois (J.-P.), 153.
Lanne (Mme), 398.
Lanyi (J. de), 496, 497.
Laplace, 57, 61, 600.
Larkin, 367.
Larmandie (de), 743.
Lasserre, 133.
Laurent (E.), 331.
Lauritzen, 472, 473.
Lavant, 479.
Laville (Mme de), 395.
Lavoisier, 7, 15.
Leadbater, 413.
Lebas (Mme), 496.
Leber (A), 197.
Le Bon (G.), 539, 616.
Lebrun, 402.
Lecour (P.), 627, 628.
Lee, 343, 490.
Leeds (Mme), 249.
Lefèbvre (J.), 198, 247.
Lefroy, 147.
Left, 434, 435.
Le Goarant de Tromelin, 96, 483.
Lemaire, 195.
Lemaitre. 96.
Lemb, 583.
Lemerle, 198.
Lemoine (P.), 283, 284, 288, 289.
Lemonnier, 321, 322, 424, 425.
Lenormand (Mlle), 26.
Léonard, 480.
— (Mme), 48, 49, 190, 191, 263, 264, 464.
Léonie (B), 106, 153, 154.
Lépine, 490.
Lermina (J.), 385.
Lescœur, 248.
Lesseps (de), 501.
Leuret, 354.
Leymarie, 30.
Lichtfield, 340.
Lighfoot, 387.
Liébault, 126, 386, 387, 457.
Liguori (Alph. de).
Lili, 451.
Lillian (F.), 742.
Linda (Gazzera), 562-564, 628, 667-670.
Lindsay (Miss), 107.
— (Lord), 620.
Linné (Ch.), 489.
Littrs, 692.
Liung, 154.
Livermore, 611, 686.
Lloyd (Violet), 492.
— (Major), 344.
Loche (Miss), 730.
Lodge (Sir Oliver), 6, 37, 38, 41, 103, 104, 105, 109, 166, 167, 172, 177, 189, 220, 221, 229, 259, 263, 265, 270, 332, 347, 417, 493, 529, 534, 535, 560, 561, 563, 575, 676, 582, 589, 592, 594, 597, 598, 600, 646, 673, 674, 758, 761, 775, 787, 792.
Lodge (Raymond), 263, 265, 725.
Lolla, 483.
Lombroso (C.), 6, 38, 107, 108, 113, 240, 241, 488, 529, 532, 537, 582, 674, 719, 737, 758, 761.
Longet, 324, 478.
Louis XI, 91, 92.
Louise, 58.
Lubbock, 34, 522.
Luciani (L.), 696.
Lucie, 606.
Ludovic, 230.
Ludwig (Dr), 331.
Luigi, 269, 270.
Lukawski, 455.
Lusteneau, 501.
Lutoslawski, 2.

Luxmore, 632.
Lydia, 234, 235, 486, 487.
Lyon (Dr), 448.
— (G.), 657.
Lyro (Misses), 104.

Mabire, 161.
Machner, 97.
Mackenzie (R.), 371.
— 185, 186, 297, 416.
Macleane, 398.
Mac Lellen, 494.
Macklin (Mme), 388.
Macnab, 528, 613.
Maddock, 583.
Maeterlinck, 297, 298, 771.
Magendie, 7.
Mager, 280, 282, 286, 288-292.
Magnin (E.), 121, 131, 226.
Maingot, 121.
Makan, 30.
Malgras, 30.
Mamtchitch, 189.
Manceau (Dr), 411.
Mangin (M.), 126, 131, 169, 259.
Mangot (Capit.), 308, 430.
Mar... (Dr), 224, 225.
Marage, 287.
Marcel, 484, 485, 486.
March, 750.
Marchandon, 459.
Marchant, 389.
Maréchal (Mme), 326.
Marey, 7.
Marfield.
Marilliat, 143.
Marguerite, 63.
Marryat, 41.
Marie-Antoinette, (Voy. Smith (Hélène), 735.
Marillier (L.), 37, 732.
Marks, 338.
Marmontel, 469.
Marquès, 147.
Marracino, 747.
Marryat (Fl.), 627, 631, 681, 770.
Marsh, 469.
Marston (W.), 467.
Martel (A.), 285.
Marthe Béraud, 29, 38, 39, 43, 44, 48, 548, 565, 584, 594, 595, 599, 600, 609, 610, 642-667.
Martin (R.), 369.
Martillet (Mme), 740.
Martiville, 332.
Martyn (Mme), 312.
Marzorati, 183, 679.
Maskelyne, 44, 590, 591, 682, 683.
Mastropietro, 481.
Maszyk, 501.
Mathews, 326, 425.
Mathiex (P.), 583.
Maury (A.), 21, 318.
May (Ad. de), 247.
Mayo (H.), 140.
Maxfield, 466.
Maxwell (J.), 29, 38, 41, 50, 83, 123, 215, 218, 242, 243, 281, 282, 467-470, 529, 535, 554, 565, 583, 592, 597, 616, 635, 640, 650, 651, 747, 750, 761.
Mélanie, 74, 330.
Menneer, 410.
Menou-Cornuet, 435.
Mermet, 285.
Mérimée (P.), 91.
Méry (G.), 555.
Mesmer, 16, 23, 24, 75.
Mialaret (R.), 348, 349.
Mielle, 24.
Miles, 212, 213.
Miller, 582, 591, 601.
Milnes, 739.
Mirville (de), 30.
Mitchell (Weir), 389.
— 265.
Mitchiner, 609.
Mitchinoff, 474.
Mittelmayer, 502, 503.
Miyatovitch, 275.
Moïse, 86.
Molière, 60, 86, 88, 89, 90 777.
Monck, 609, 682, 683.
Montalembert (A. de), 29.
Montebello (M. de), 196, 197, 457, 458.
Montespan (Mme de), 225.
Montorgueil, 604.
Montluc (de), 476.
Moor, 739, 740.
Moore, 41.
Moratieff, 474.
Morel (Mme).
Morice, 736, 738.
Morin, 31, 337.
Morison, 390.
Moritz, 389, 471, 472.
Morrison, 473.
Morselli (E.), 6, 30, 36, 38, 529, 535, 536, 537, 581, 582, 592, 604, 610, 613, 635, 636, 641, 679, 697, 698 758, 761.
Morse, 267.
Morton (R.), 28, 30.
— (Miss), 727.
Moses (Stainton), 38, 42, 43, 48, 170, 175, 185, 200; 201, 268, 452, 540, 541, 542, 573, 574, 601, 602, 610, 612, 614, 615, 627, 681, 682, 696, 697, 699.
Mosso (A.), 536.
Mouat, 420.
Moultrie, 184.
Moureau, 411, 412.

Mousset, 744.
Mountain (Jim), 362, 363.
Moutin (Dr), 183.
Moutonnier (M. et Mme), 192, 577, 775.
Mozart, 60, 96.
Muller (J.), 7.
— 92.
Munro (Mme), 473, 712.
Murillo, 692.
Murphy, 749.
Murray (G.), 37, 232, 233.
Musset (A. de), 740.
Muza (Irène), 455.
Myers (A.), 38, 155.
— (Fr.), 2, 18, 20, 29, 36, 37, 38, 41, 75, 104, 107, 110, 125, 126, 155, 166, 172, 175, 189, 191, 192, 214, 215, 247, 269, 270, 320, 334, 337, 386, 410, 411, 445, 478, 529, 534, 571, 573, 575, 582, 589, 592, 594, 637, 674, 679, 705, 706, 707, 710, 744, 759-761, 779, 787, 788, 792.
Mysz, 578.

Napier (Miss), 490.
Napoleoni, 505.
Nathan, 696.
Nègre, 391.
Nélaton (Dr), 375, 499.
Népenthès (Voir d'Espérance).
Newbold, 170.
Newnham, 309.
Nichols, 578, 681.
Nicholson, 186.
Nivot, 321, 322, 424, 425.
Noblentzki, 537.
Noel (Gén.), 592, 642-650.
— (Mme), 592.
Noell (L.), 311, 327, 377, 416.
Noggerath (Mlle), 86.
Noizet, 138.
Nolte, 481.
Noriazof, 133.
Nordberg, 543.
Norris, 448.
Norton (E.), 173.
Notari (H.), 452, 453.
Nuti, 693.

Obalacheff, 433.
Obersteiner, 431.
Ochorowicz (J.), 6, 23, 38, 104, 107, 516, 529, 533, 534, 544-548, 559, 575, 576, 585, 589, 592, 594, 611, 613, 627, 639, 679, 709, 760, 762.
Ohmus (Mme), 491.
Olchowski, 685.
Olivier (L.), 206.
Olivier, 713.
Ollendorff (G.), 206.
— (Paul), 413.
Ollivier (Dr), 348.
Olsen (Agda), 154.
Orléans (Duc d'), 416.
Orsi, 318, 400, 401
Ossovietzki, 244, 245.
Osten, 297.
Osty, 41, 144, 148, 149, 163, 226, 458.
Ottolenghi (Dr), 41, 241.
Ourches, 526, 575.
Owen (Dale), 33, 526.
Oxley, 605.

Paget (Mme), 322, 326, 340, 433.
Pagenstecher, 223, 224.
Paige, 467.
Paladino (Voir Eusapia).
Palladia, 189.
Palliser (Mme), 391.
Palissy (B. de), 96.
Paluzzi, 694.
Panzini, 638.
Papin (D.), 7.
Paquet, 392.
Paracelse, 15, 127, 791.
Parent, 347, 392.
Parker, 171.
Pascal, 792.
Pasquier (Nicolas), 477.
— (Etienne), 477.
Passaro, 716.
Passavant, 389.
Pasteur, 12, 792.
Paternostro (G.), 183.
Patrizi, 696.
Paulet, 459.
Pearson, 428.
Pedro (d'Alcantara).
Pélaprat, 285.
Pelham (Georges), 46, 48, 582, 626, 725, 772, 773.
Pelusi, 452, 453.
Pénaud, 308, 546, 637.
Pepper, 184.
Père (A.), 206.
Perelyguine, 193,
Perty, 745.
Peter (J.), 217, 560.
Peters (Col.), 679.
— (Vout), 177, 264.
Petetin, 24, 228, 253.
Petit-Jean, 97.
Petit (Abbé), 500, 695.
Pétrarque, 60, 87.
Peyson (Amiral), 412, 413.
Pfaffer, 26.
Pfungst, 297, 299.
Phibbs, 331, 345, 416.
Philippe (Saint) de Néri, 692.
Philips, 36, 747.
Phinuit, 46, 48, 167, 168, 171, 257, 776.

Phygia, 608, 648, 649.
Pickmann, 113.
Piddington, 214, 215, 275.
Piéron, 392.
Pigeaire (Mme), 26, 229.
— 138.
Pigott, 189.
Pillet, 694.
Pineau, 430.
Piper (Mme), 38, 39, 46, 48, 49, 82, 165-176, 221, 214, 215, 216, 220, 221, 253, 258, 259-263, 463, 582, 766, 767, 769, 770, 776, 777.
Planes (Ad.), 472.
Planty (du), 575.
Platon, 17, 275, 575.
Pline (Jeune), 728, 729.
Plutarque, 17-20.
Podmore, 29, 37, 173, 334, 581, 615, 754.
Poincaré (H.), 792.
Pompée, 219.
Poole, 221.
— 380.
Ponsa (Mme), 674, 676, 677.
Popoff (Olga), 474.
Porro, 38, 529, 537, 610, 636, 698.
Post (Isaac), 28.
Potet (du), 24, 27, 35, 136.
Preyer, 126.
Primerose, 314.
Prince (M.), 585.
— (Walter Fr.), 41, 83, 490, 618.
Probli, 300.
Probst, 285, 286.
Proctor, 746.
Purton, 419.
Puységur (de), 24, 35.
Pythagore, 32, 86.

Quintard, 279.

R. (Mme), 201-205, 220.
Radnod (Lady), 182.
Radclyffe Hall, 190.
Rainaly, 581.
Raines (Dr H.), 748.
Ram (Hélène), 409.
Ramorino, 636.
Ramsden (Miss), 212, 213.
Rawlinson, 393.
Rawson (H.), 110.
Ray, 451.
Reboux (P.), 92.
Récamier, 127.
Reddell (Fr.), 706.
Reed (Mme), 387.
— (Ed.), 448.
Reese, 242-244.
Régis, 241.
Regnault (J.), 555.
Reichel (W.), 679.
Reichenbach, 6, 26, 121, 123, 124, 222.
Reine, 188, 189.
Reiners.
Reinhard, 25.
Rémy, 468, 581.
Renouard (Ph.), 151, 152.
— (Ch.), 393, 394.
— (A. B.), 159.
— (E.), 258.
Ribet, 692.
Ribot (Th.), 158.
Ricard, 138.
Richardson, 344.
Richet.
— (Mme A.), 361, 458, 504, 505.
— (Charles), 36, 37, 101, 102, 103, 107, 113, 114, 118, 154, 155, 157-161, 165, 201-209, 224, 238, 273-275, 324, 330, 350-354, 393, 394, 444, 461-463, 480, 516, 528-535, 542, 552-555, 575, 576, 578, 583, 594, 599, 600, 611, 613, 622, 623, 633-636, 642-670, 689, 690, 697, 710, 711, 760.
— (Georges), 426.
— (Mme Ch.), 393, 669.
Rieken, 395.
Riondel, 282, 394.
Rivail (V. Allan-Kardec), 32.
Robbins (Miss), 174.
Roberts (Mme), 512, 513.
Robert, 577.
Robespierre, 86, 395.
Roch, 710.
Rochas (A. de), 6, 21, 26, 38, 41, 122, 123, 124, 224, 225, 409, 521, 528, 529, 535, 576, 597, 605, 613, 623, 641, 692, 694, 708, 709.
Rochester, 94, 328.
Roger (Aimée), 496.
Romanes, 704.
Roncarini (Dr), 241.
Rondeau, 151.
Rorngold, 279.
Rosenkranz (J.), 613.
Rostagno, 605.
Rostan (Dr), 457.
Roth (Anna), 549, 583, 601.
Rougemont, 521.
Rousseau (J.-J.), 86.
Roux (Melvil), 145.
— (Dr J.-Ch.), 108, 460, 461.
Ruault, 127.
Rubens,
Ruggieri, 695, 696.
Runciman.
Ruspoli (Mlle de).
Ruth, 146.

Saal, 622.

Sabatier, 38, 529, 535.
Sabin (Oliver), 133.
Sage, 170, 259.
Sagée (Mlle), 702.
Saint Jean, 275.
Saint-Simon, 247.
Salles, 145.
Salmon (Mme), 278, 591, 608, 670, 671.
Sambor, 583, 600, 684, 685, 686.
Samona (Carmelo), 41, 87, 465.
Samuel (Miss), 214.
Sandars (Miss), 396.
Sanson (Mme), 125.
Santangelo, 695, 696.
Santi (Dr), 502.
Santoliquido (Dr), 187.
Sardou (V.), 60, 96.
Sartoris (Dr), 241.
Sassaroli (V.), 508.
Saunders, 712.
Saurel, 496.
Saussure, 93, 94.
Savage (Mary). 141.
— (M.), 450.
Savelli, 505.
Savoyer, 749.
Scarpa, 638.
Scatchered (F.), 243.
Schekleton, 581.
Schiaparelli, 6, 38, 529, 532, 592.
Schiff (M.), 31, 32, 566.
Schiller, 37, 112.
Schmidt (Dr), 694.
Schottelins, 244.
Schrenck-Notzing (A. de), 38, 42, 231, 292, 293, 529, 534, 546, 547, 559-563, 587, 592, 596, 599, 607, 609, 616, 627, 642, 650-657, 665, 667, 761, 784.
Schtcharoff, 741.
Schopenhauer, 489, 490.
Schoneltz, 684.
Scott (Misses), 729.
Scripture, 10.
Searle, 343.
Segantini (G.), 447.
Ségard, 51, 529, 531.
— (Mlle), 51.
Séguier, 142.
Selenka (Mme), 276.
Sergoff, 708.
Sérizolles, 396, 397.
Sermyn, 449, 450.
Serrano (Maréchal), 397.
Severn, 344.
Shagren, 705, 706.
Shaw, 464.
Sherbrooke, 322.
Shakespeare, 88, 89.
Shelp, 741.
Sherbrooke, 427.
Shermann (K.), 322, 397.
Shilton, 107.
Shirman, 278.
Shirving, 399.
Sidgwick (Mme), 37, 81, 122, 142, 215, 370, 415, 445, 467, 469, 529, 531, 534, 566, 734, 744.
— (H.), 29, 529, 531, 534.
Siemiradzki, 529, 533.
Silva Pinto, 673.
Simpson (Tatas), 730.
Simon (le magicien), 19, 20.
Sinclair (Ada), 741.
Sings, 327, 399.
Sinnett, 749.
Slade, 43, 527, 528, 558, 572, 573, 576, 577, 584.
Smead (Mme), 93, 272.
Smith, 248.
— (Arthur), 37.
— (Dr S.), 312.
— (G. A.), 29, 104.
— (Hélène), 46, 47, 56-58, 85, 90, 91, 93, 94, 175, 193, 195, 257, 258, 272, 625, 773, 774.
— (Hesther Travers), 95.
Snaw, 582.
Snelle, 425.
Socrate, 17, 18, 275, 442.
Sollier, 136.
Solovoyo (Petrovo), 523, 583, 586, 600, 602, 684, 685, 686.
Sombreuil (Mlle de), 86, 87.
Sonrel, 498, 499, 500.
Soothywoode, 741.
Sordi (Lucia), 679.
Souza Conta, 144, 145, 673.
Sparr (V. Fox).
Speakmann (Dr), 190.
Specht, 560.
Speer (M. et Mme), 540, 541, 542, 574, 575, 601, 602, 612, 614, 615, 681, 682.
Stanhope (Lady E.), 501.
Stanislawa (P.), 667.
Stankevitch, 708.
Stead (W.), 185, 210, 247, 464, 465, 583, 701, 702, 779.
Stella (Mme), 48, 322.
— 58-62, 68, 74, 87, 163, 179-182, 330, 611, 713, 759.
Stevenson, 710.
Stewart (Balfour), 37.
Stiegler, 687.
Stirling (W.), 181.
Stone, 142.
Stout (L.), 687.
Storia, 399.
Stramm (Emma), 186.
Strieffert, 432.
Stromberg, 341, 342.

Suhr, 149.
Sully Prudhomme, 430.
Surbled, 555.
Swedenborg, 332.
Swiney, 399.
Swithinbank, 344, 422.
Symonds (J. Addington), 398-

Tacite, 19.
Talmadge, 30.
Tamburini, 350, 400.
Tapp, 605.
Tardieu (Dr), 498, 499, 500.
Tatin, 155.
Taunton, 322, 419.
Tausch, 184.
Taylor, 754.
Teale (Mme), 401.
Téléchoff, 322, 366, 433.
Terrien, 147.
Tertullien, 22.
Teste (Dr), 27, 446.
Thaw, 106, 166.
Thémistœle, 757.
Thérèse (Sainte), 20, 692.
Thiérault (Marie), 458.
Thiers (A.), 759.
Thiéry, 30.
Thilo (Marie de), 401.
Thomas, 479.
Thomassin (Gén.), 640.
Thomson (S.), 242.
— (Mme), 38, 191, 192, 220, 276, 324, 775.
Thoulet, 219, 482.
Thury, 521.
Thyraens (P.), 716.
Tieber (Dr), 687.
Tiedemann, 465.
Tirésias, 247.
Tirone (Rosa), 488.
Tischener, 198, 236.
Tissandier (Mme), 324.
Tissot (J.), 680, 681.
Titus (Mme), 336.
Toeffer, 687.
Tolosa-Latour, 125, 377, 378.
Tomczyk (StanislawS) 38, 39, 43, 48, 544, 548, 555, 559-565, 585, 592.
Tonelli, 343.
Toutschkoff, 482.
Towns, 434, 435.
Tracy, 464, 565.
Treloar, 423.
Travers Smith (H.), 210, 211.
Tristan, 291.
Troitzky, 231.
Troubridge (Lady), 173, 190, 191.
Trysk (Iza), 184.
Tweedale, 425, 506, 507.
Tyndall, 34.
Tyre, 732.

Ulrici, 471, 472.
Ulrich (Mme d'), 403.
Urysz, 279, 280.
Ulysse, 247.
Underhill (Mme), 686.
Uranenko, 403.
Urbain VIII, 21, 693.
Usher, 105.

Vacquerie (A.), 87.
Valentine, 403.
Vallantin, 285.
Vallemont, 281.
Van Loon, 241.
Varay (Dr), 484.
Varley (Cromwell), 34, 522, 523, 592, 633 634.
Vaschide (N.), 227, 314.
Vassallo, 610, 636, 679.
Vauchez (E.), 616.
Velpeau, 32.
Venturi, 349, 350.
Venzano, 194, 529, 537, 604, 627, 636, 639.
Verity (Misses), 707.
Verrall (Mme), 49, 166, 170, 179, 213, 214, 215, 216, 233, 247, 275, 469, 767, 777.
— (Hélène), 178, 179, 214.
Vesme (C. de), 16, 20, 37, 178, 194, 272, 273, 297, 301, 302, 508, 542, 651, 671, 679.
Vettellini, 188, 189.
Viaud, 402.
Vianney, 693.
Vidal (Dr), 364.
Vidigal, 141.
Viel Castel, 524.
Vincente (Mme), 649, 650.
Vincenzo, 777.
Viré, 284, 285, 293.
Vitalis, 449.
Vivant, 144.
Vlavianos, 274.
Vogler, 404.
Volkmann, 632.
Volpi, 709.
Volterra, 346.

Wagnez, 689.
Wahu.
Wales (H.), 213, 214, 779.
Wallace (Dr).
— (Russell), 13, 33, 140, 520, 582, 609, 680, 682.
— (A.), 459, 460.
Waller (Dr), 466.

Waller (A.), 557.
Wallers (Th.), 267.
Wanley, 405.
Warcollier, 116, 129, 130, 221, 238-240, 321, 465.
Warren, 617.
Wasiliewski, 223, 237, 238.
Watson, 195, 196, 220, 221, 698.
Watt (Hunter), 343, 344.
Watteville, 38, 529, 535, 640.
Weakmann, 27.
Wedgwood, 390.
Wemberg, 241.
Weld, 324, 432, 438.
Wellington, 410.
Wells (D.), 30.
— (H.), 28, 30.
Wenaud, 385, 386.
West, 339.
Weyer, 434.
Wheatcroft, 405.
Wickham, 326, 407, 427.
Wight (Sarah), 403.
Wijk, 569.
Wild (Hanna), 170.
William, 405.
Williams, 406.
— (Mme), 583.
Willy, 561, 563.
Wilson (Minnie), 342.
— (Rév.), 313.
— 336.
Wiltshire, 140, 507, 508.
Wilve, 326.
Wingfield (Misses), 110.
— 317, 406.
Wittgenstein, 176.
Wolff, 501.
Wood (T. B.) 470.
— (Mme), 583.
Woodham, 319.
Woolcott, 406.
Wriedt, 275, 276.
Wright, 28.
Wynne, 620.
Wynyard, 322, 427.

Xénophon, 17.

Youdenitch, 686.
Young (Mme), 273, 426, 493.
Yourjevitch, 562.
Yver, 436.
Yves-Plessis, 1.
Yung (E.), 461, 462.

Zabaski, 685.
Zanzig, 590.
Ziegler, 297, 300.
Zingaropoli, 183, 716, 719, 747.
Zippelius, 479.
Zöllner, 6, 13, 33, 41, 527, 582, 597, 689, 759, 761.
Zoroastre, 96.
Zuccarino, 696, 698.
Zuleika, 466.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Apports dans les expériences de Mad. Frondoni-Lacombe, 672-678.
— Fragilité des phénomènes d'apport, 608-611.
Astrologie, 227, 791.
Audition (par la conque), 250.
Automatiques (Dessins), 96, 97.
Automatique (Ecriture), 86-95.
Auto-prémonitions, 445-456.
Autoscopie, 135-137.

Baguette (divinatoire), 280-296.
Bibliographie générale, 41.
Bilocations, 700-713.
Bruits des maisons hantées, 718.

Cage de Gibier pour Mad. Salmon, 670.
— de Nichols pour Eglinton, 681.
Calcul (chez les animaux), 297.
— de probabilité et hasard, 63-68.
— dans les expériences sur les normaux, 102-117.
Cantilever (Théorie de Crawford), 550-552.
Cartomancie, 226.
Chevaux (calculateurs), 297-302.
Chiromancie, 226.
Conque (Audition par la —), 249.
Correspondances (croisées), 212-216.
Cristal (Vision par le —), 246-250.
Cryptesthésie (Lucidité, Clairvoyance, Télépathie). Définitions, 74.
— expérimentale chez les normaux, 101-107.
— — chez les somnambules, 118-164.
— — chez les médiums, 164-212.
— — chez les sensitifs, 213-245.
— — pragmatique, 217-239, 245.
— — théorie de la cryptesthésie, 252.
— — par hyperesthésie, 228.
— — par transposition des sens, 241.
— — accidentelle, 303.
— — rapports avec la télépathie, 76-86.
Rapports avec la psychologie normale, 81-97.

Dématérialisations, 604.
Démon (de Socrate), 17, 18.
Démoniaques (Possessions), 22.
Dessins (Reproduction des — par les somnambules), 158.
— automatiques, 96, 97.
Diagnostic des maladies par les somnambules, 134.
Doubles, 700-713.

Ecriture directe, 572-580.
— automatique, 81-97.
Ectoplasmies, 514.
Effluves magnétiques, 119-128.
Elongation, 514.
Emanations, 119-128.
Enfants prodiges et médiums, 279, 280.
Enquêtes sur les hallucinations, 334.
— sur la cryptesthésie chez les normaux, 101-117.
Envoûtements, 225.
Expérimentation et observation, 11-15.
Extériorisation de la sensibilité, 122-124.

Faith Cures, 132.
Fantômes (des maisons hantées), 727.
Fétiches, 224, 225.
Feu (Epreuve du —), 621.
Fluidiques (Fils), 544-548.
Fraudes (dans les matérialisations), 590.

Graphologie, 227.

Hallucinations
— véridiques, 721.
Hantises, 715-760.
Hasard et calcul des probabilités, 63-68.
— dans les monitions, 313-318.
Hémi-somnambulisme, 206.
Hypnotisme.
— historique, 23-27.
— cryptesthésie dans l' —, 137-164.

Hypnotisme des animaux, 126.

Identification, 256-272.
Impassibilité nécessaire dans les expériences de cryptesthésie, 72, 73.
Inconscient, 785.
Incrédulité (Excès d' —), 10.
Intelligence (des animaux), 297-302.

Jeux de hasard (Prémonitions dans les —), 485-489.

Lecture de pensée dans les théâtres, 77-79.
Législation (des maisons hantées), 745.
Lévitations, 692.
— des saints.
— d'Eglinton.
— d'Eusapia.
— de l'abbé Petit.
— du Dr Santangelo.
— de Home.
— de Florence Cook.
— de Stainton Moses.
— de Zuccarino.
— de saint Joseph de Copertino.
Lumineux (Phénomènes), 610.

Magnétisme (animal).
— Historique, 23-27; 34-37. — Effluves des magnétiseurs, 120-128. — Action thérapeutique, 126-127. — Diagnostic des maladies par les somnambules, 130-135.
Mains (qui fondent), 604.
Matérialisations, 581.
Métapsychique (Définition et classification), 2-5.
— Limites du psychique et du métapsychique, 55-62.
Miracles de Lourdes, 131, 132.
Médiums en général, 42-53.
— à effets physiques, 43-45.
— Classification des —, 47.
— Fraudes des —, 592-596.
Mémoire (Erreurs de), 69-71, 308-309.
Métaux.
— Action sur la baguette divinatoire, 284.
Monitions. Classification, 303.
— de mort, 354.
— d'approche, 710.
— diverses, 336-353.
— Conditions générales et caractères des —, 307-323.
— collectives, 418.
— Retard dans les — 320-321.
— Symbolisme des —, 323-332.
Moulages (des formes matérialisées), 689.
Musculaires (Mouvements — inconscients), 77-81.
Mysticisme (des spirites), 13.

Nébuleuses (Comparaison des — avec les apparitions), 627.
Néophobie (des savants), 9-10.

Objective (métapsychique), 511.
— Classification, 513.
— Exemples, 514, 628.
Observation et expérience, 11.
— (erreurs d' —), 71-75.

Personnalité (Changements de), 36, 82-86.
Personnification chez les médiums, 82-85.
Phosphorescences, 610.
Photographies.
— Imperfection des — spirites, 613. — De la Villa Carmen, 647. — De Mad. Bisson et Schrenck, 654. — D'Eusapia, 640. — De Linda Gazzera, 553. — De Crookes, 632. — de Mad. Lacombe, 677.
Poltergeist (Voy. Hantises).
Possessions, 738.
Pragmatique (Cryptesthésie), 217-245.
Prémonitions, 456-510.
Probabilités (Calcul des), 63.
Psychique (Limites du — et du métapsychique), 55-62.
Psychométrie (Voy. Pragmatique).

Radiations des substances à travers le verre, 222-223.
Rayons (rigides), 544.
Raps des sœurs Fox, 27-30.
— Théories sur les —, 31.
— Observations sur les —, 565-573.
Recognition dans les monitions, 318.
Réincarnations, 465.
Respiration (des formes matérialisées). 645.
Rhabdique (Force), 291-296.

Saints (Phénomènes métasychiques chez les —), 21.
— Lévitations, 692.
Sanscrit d'Hélène Smith, 93, 94.
Society for psychical Research, 36-38.
Somnambules (professionnelles), 130.
Somnambulisme provoqué à distance, 127-128.
Spiritisme.
— Historique, 27-35.
— Théories, 768-781.

Sthénomètre de Joire, 556.
Stigmates, 20, 21.
Survivance(Discussion),256-272,768-781.
Symbolisme des monitions, 323-332.

Tables tournantes.
— Premiers phénomènes, 30-32.
— Expériences, 514-520.
Télékinésies, 514.
— Exemples de — 520-565.
— Rapports avec les matérialisations, 559-565.
Télépathie (Rapports avec la cryptesthésie), 75-81.
Thérapeutique (Magnétique), 130-134.
Transposition des sens, 228-241.

Voix de Jeanne d'Arc, 20.
Villa Carmen (Expér. de la —), 642-667.
Voyante de Prévorst, 25, 26.
Vraisemblance ou invraisemblance des monitions, 309-311.

Xénoglossie, 272-280.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

LIVRE PREMIER

DE LA MÉTAPSYCHIQUE EN GÉNÉRAL

1. Définition et classification 1
§ 2. Y a-t-il une métapsychique ? 5
§ 3. Historique 16
1° Période mythique 16
2° Période magnétique 23
3° Période spiritique 27
4° Période scientifique 34
§ 4. Les médiums 42

LIVRE DEUXIÈME

DE LA MÉTAPSYCHIQUE SUBJECTIVE

Chapitre Premier. — **De la métapsychique subjective en général** 55
§ 1. Des limites entre le psychique et le métapsychique 55
§ 2. Le hasard et le calcul des probabilités dans les faits métapsychiques. 63
§ 3. Des erreurs d'observation 69

Chapitre II. — **De la cryptesthésie (ou lucidité) en général** 74
§ 1. Définition et classification 75
§ 2. Rapports de la télépathie avec la cryptesthésie 75
§ 3. Phénomènes psychiques se rattachant à la psychologie normale et n'ayant que l'apparence de la cryptesthésie 81
§ 4. Classification des différentes modalités de la cryptesthésie 97

Chapitre III. — **Cryptesthésie expérimentale** 100
§ I. Chez les normaux 100
§ II. Dans l'hypnotisme et le magnétisme 117
§ III. Dans le spiritisme 164
§ IV. Chez les sensitifs 216
α. Psychométrie, ou cryptesthésie pragmatique 217
β. Transposition des sens 228
γ. Vision par le cristal 246

§ 5. Conclusions relatives à la cryptesthésie expérimentale 251
§ 6. De l'identification des personnalités spiritiques 256
§ 7. Xénoglossie 272

CHAPITRE VI. — **Baguette divinatoire** 281
α 1. Historique 281
β 2. Exposé des faits 283
γ 3. De la force rhabdique 291
δ 4. Conséquences au point de vue de la cryptesthésie 294

CHAPITRE V. — **Métapsychique animale** 297

CHAPITRE VI. — **Cryptesthésie accidentelle** 303
A. Monitions 303
I. Des monitions en général 303
§ 1. Classification et définitions 303
§ 2. Des conditions nécessaires pour que les monitions soient regardées comme telles 307
§ 3. Des conditions dans lesquelles se produisent les monitions 318
§ 4. De la forme symbolique que prennent les monitions 322
§ 5. Fréquence des monitions 332
II. De quelques monitions non collectives, autres que les monitions de mort 336
III. Monitions de mort 354
IV. Monitions collectives 418
B. Prémonitions 440
§ 1. Prémonitions en général 440
§ 2. Auto-prémonitions 445
α. Autoprémonitions de maladies 445
β. Autoprémonitions de mort accidentelle 453
§ 3. Des prémonitions proprement dites 456
α. Prémonitions dans l'hypnotisme 457
β. Prémonitions spiritiques 463
γ. Prémonitions accidentelles 470
γ'. Prémonitions de maladies ou morts dues à des causes naturelles. 471
γ''. Prémonitions de morts accidentelles 477
γ'''. Prémonitions d'événements divers 484
§ 4. Conclusion 509

LIVRE TROISIÈME

DE LA MÉTAPSYCHIQUE OBJECTIVE

CHAPITRE PREMIER. — **De la métapsychique objective en général** 511

CHAPITRE II. — **Des télékinésies** 514
A. Mouvements de tables 514
B. De quelques télékinésies expérimentales 520
C. Des bruits et des raps 565
D. Écriture directe 572

CHAPITRE III. — **Des ectoplasmies (Matérialisations)** 581
A. De la fraude dans les expériences d'ectoplasmie 581
B. Des principales ectoplasmies expérimentales 628

CHAPITRE IV. — **Des lévitations** 692

CHAPITRE V. — **Des bilocations** 700

A. Bilocations objectives 700

B. Monitions d'approche 710

CHAPITRE VI. — **Les hantises** 714

§ 1. Hantises en général 714

§ 2. Hantises de maisons 724

§ 3. Hantises de personnes (télékinésies accidentelles) 733

§ 4. Conclusions 750

LIVRE QUATRIÈME

CONCLUSION[1]

1. Les faits nouveaux, importants, et les données nouvelles, imprévues et essentielles, se succèdent avec une telle rapidité que, pendant l'impression de ce livre, maints travaux ont été publiés que je n'ai pas suffisamment mentionnés, les écrits posthumes de CRAWFORD, les expériences de M. GRÜNEWALD, les communications au Congrès de Copenhague, les nouvelles recherches de SCHRENCK NOTZING, etc. L'évolution des idées est si précipitée qu'en six mois il y a déjà de grands progrès, de sorte qu'aucun traité dogmatique ne peut être adéquat à la science contemporaine.

LÉGENDES DES FIGURES

Pages.

Fig. 1. — Expériences de M. Guthrie 110
Fig. 2. — Pendule dessinée d'après les indications d'Alice. 152
Fig. 3. — Pendule réelle de la maison de M. C..., ... 152
Fig. 4 et 5. — Cadre de photographie qui avait été mis dans une enveloppe opaque cachetée, et dans laquelle Alice a vu la photographie (fig. 5) qui n'était pas dans l'enveloppe, mais qui, chez M. Héricourt, était placée dans le cadre 158
Fig. 6 et 7. — Dessin donné par H. Ferrari, choisi parmi vingt enveloppes opaques 159
Fig. 8 et 9. — Dessin (une grappe de raisin) mis dans une enveloppe opaque, et dont j'ignore le contenu 160
Fig. 10. — Disposition de l'expérience dite de l'alphabet caché (Ch. Richet). 206
Fig. 11, 11 *bis*. — Télékinésies de St. Tomczyk 545
Fig. 12. — Télékinésies de St. Tomczyk. 546
Fig. 13. — Télékinésies de St. Tomczyk. 547
Fig. 14. — Théorie du cantilever de Crawford 550
Fig. 15. — Théorie du cantilever de Crawford 550
Fig. 16. — Théorie du cantilever de Crawford 550
Fig. 17. — Ectoplasmie de Linda Gazzera 553
Fig. 18. — William Crookes et Katie King 632
Fig. 19. — Eusapia Paladino (mains fluidiques) 640
Fig. 20. — Schéma de la villa Carmen 644
Fig. 21. — Photographie de Bien Boa 647
Fig. 22. — Ectoplasmie de Marthe 654
Fig. 23. — Ectoplasmies de Marthe 659-662
Fig. 24. — Expériences de Mad. Lacombe. 677
Fig. 25. — Signatures de Chaumontet et Burnier, par Hélène Smith 773

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05676 983 7